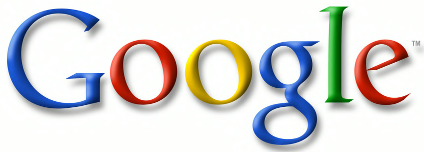
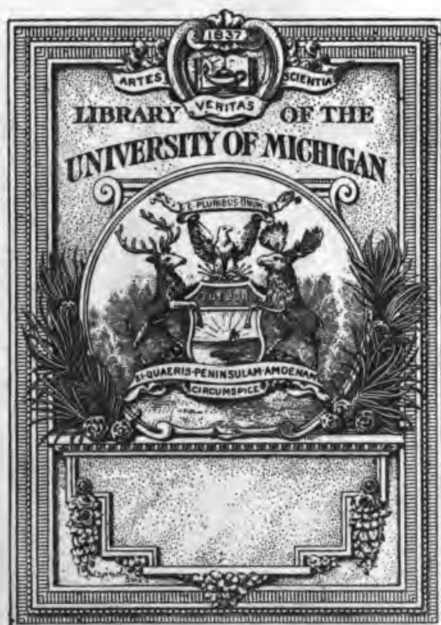
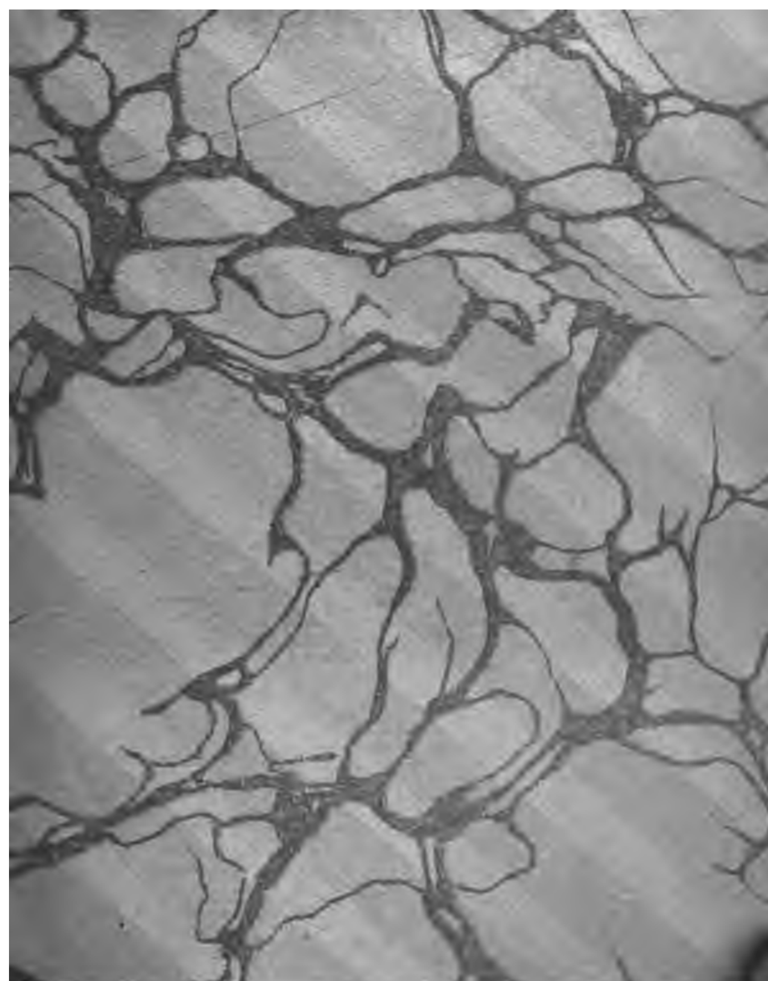



1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



A594

LES

ANNALES DU THÉATRE

ET DE LA MUSIQUE

DU MÊME AUTEUR

ınales du Théâtre et de la Musique, comprennent 31 volumes, ;-et-un premiers en collaboration avec M. Edouard Noël :

me (année 1875), avec une préface de Francisque SARCEY ;

ıe (année 1876), avec une étude de M. Victorien SARDOU, de l'Académie fran- *leure du Spectacle ;*

ıe (année 1877), avec une étude de Edmond GOT, de la Comédie-française *s en Province ;*

ıe (année 1878), avec une étude de Emile ZOLA : *Le Naturalisme au Théâtre ;*

ıe (année 1879), avec une préface de Henri de LAPOMMERAYE : *1779-1879 ;*

ıe (année 1880), avec une étude de Victorin JONCIÈRES : *La Question du yrique ;*

ıe (année 1881), avec une préface de Henry FOUQUIER : *La Maison de M. Perrin ;*

ıe (année 1882), avec une étude sur la *Mise en Scène*, par Émile PERRIN, de

ıe (année 1883), avec une préface de Charles GARNIER, de l'Institut : *Le Tout Premières ;*

me (année 1884), avec une préface de Henri de PÈNE : *Le Journal et le Théâtre ;*

me (année 1885), avec une étude de Charles GOUNOD, de l'Institut : *Considé- ır le Théâtre contemporain ;*

me (année 1886), avec une préface de Jules BARBIER : *Les Jeunes ;*

me (année 1887), avec une préface de M. Jules CLARETIE, de l'Académie : *Il y a cent ans ;*

me (année 1888), avec une préface de Hector PESSARD : *Le Théâtre Libre ;*

me (année 1889), avec une préface de Henri MEILHAC, de l'Académie fran- *Comédie au Cercle ;*

ıme (année 1890), avec une préface de Ludovic HALÉVY, de l'Académie : *Une Directrice de la Comedie-Française ;*

me (année 1891), avec une préface de Gustave LARROUMET, de l'Institut : *aire de Scribe ;*

me (année 1892), avec une préface de M. Jules LEMAITRE, de l'Académie : *Le Mysticisme au Théatre ;*

me (année 1893), avec une préface de F. BRUNETIÈRE, de l'Académie fran- *Loi du Théâtre ;*

me (année 1894), avec une préface de Francisque SARCEY ;

me (année 1895), avec une préface de M. Félix DUQUESNEL : *De l'Evolution toires dramatiques ;*

me (année 1896), avec une préface de M. A. CLAVEAU : *L'Education du Comédien ;*

me (année 1897), avec une préface de M. Emile FAGUET, de l'Académie fran- *Comédie contemporaine ;*

me (année 1898), avec une préface de M. Augustin FILON : *La Philosophie du*

mę (année 1899), avec une préface de M. Albert CARRÉ : *Le Prix Monbinne ;*

.me (année 1900), avec une préface de Lucien MUHLFELD : *Le Malaise du*

me (année 1901), avec une préface de M. Paul HERVIEU, de l'Académie fran- *Ancêtre aux Annales du Théâtre et de la Musique ;*

me (année 1902), avec une préface de M. CATULLE MENDÈS : *Les Autres et Nous ;*

me (année 1903), avec une préface de M. Alfred CAPUS : *Les Nouvelles Diffi- Théâtre ;*

ıme (année 1904), avec une préface de M. C. SAINT-SAËNS, de l'Institut : *Cau- l'Art du Théâtre ;*

ıme (année 1905), avec une préface de M. Jean RICHEPIN, de l'Académie : *L Amateurisme.*

ıme (année 1906), avec une préface de M. Adolphe BRISSON : *L'Auteur ue.*

Edmond STOULLIG

PUBLICATION COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LES ANNALES DU THÉATRE ET DE LA MUSIQUE

AVEC UNE

Préface par M. NOZIÈRE

Trente-troisième Année

1907



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES & ARTISTIQUES
LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF
50, CHAUSSÉE-D'ANTIN, 50

1908



Contre toute Tradition

Pour comprendre les origines de l'art dramatique, il ne faut pas lire les œuvres des savants qui le rattachent à l'histoire des religions. Il est sans doute très vrai que la tragédie antique est née d'un chœur chanté en l'honneur d'une divinité et que les *mistères* sont sortis des églises. Mais ce ne sont là que des faits. Ils ne nous expliquent pas le plaisir particulier que nous éprouvons devant une scène. Ce divertissement n'excite plus des sentiments pieux. Quand nous entrons à la Comédie-Française ou aux Variétés, nous ne sommes pas recueillis comme les

fidèles qui assistent aux cérémonies du culte. Nous ne venons même plus entendre dans les salles de spectacles de nobles paroles. Nous ne voulons que rire ou trembler. Nous sommes loin des Cathédrales et très près de Guignol.

On ne saurait trop conseiller à l'auteur, qui veut connaître les joies des *centièmes*, d'observer le public enfantin des Champs-Elysées ou des Tuileries. Les farces audacieuses du gamin qui vole, qui rosse les gendarmes et le commissaire, mais qui a bon cœur, sont le modèle de la pièce à succès. L'écrivain inconnu qui imagina ce genre était grand. Il savait que la sympathie de la foule est acquise à la force qui triomphe et que son enthousiasme n'a plus de limite si le criminel tout puissant consent à verser une larme. Ainsi nous proclamons le génie des chefs d'Etat pour peu qu'ils fassent preuve d'une intelligence moyenne. Le meilleur moyen de séduire la multitude est d'avoir une qualité qui contraste avec notre nature ou notre condition sociale.

Cette loi de l'opposition fut promulguée par les romantiques. Les génies classiques avaient analysé consciencieusement des personnages. Ils s'efforçaient de nous présenter des individus qui étaient logiques et réels. Corneille, Racine, Mo-

lière, Marivaux ont étudié leurs contemporains et nous en ont laissé des portraits fidèles et qui nous troublent encore. Mais Hernani et Ruy-Blas sont des fantoches aux costumes somptueux et ils plaisent, comme leur frère Guignol, à la majorité. Des lettrés qui dédaignent le mélodrame admirent le théâtre de Victor Hugo. Ceux qui méprisent ses drames n'osent pas l'avouer. Je me rappelle que, cet hiver, je regardai non sans étonnement une comédienne de talent qui assistait, pour la première fois, aux aventures du Valet-Ministre. Cette jeune et jolie femme ne pouvait se défendre contre la violence de sa joie. Elle fut obligée de fuir les regards réprobateurs de ses voisins. Pendant l'entracte, elle était encore secouée par les éclats de rire et elle me disait :

— Ce qui est encore plus drôle que la pièce, c'est la gravité des spectateurs. Ils entendent cette énorme bouffonnerie et ils conservent des visages impassibles. Ils ont ce flegme des comiques anglais qui restent tristes dans les situations les plus grotesques.

Ce prestige du drame romantique est un danger pour l'avenir de notre théâtre. La lutte qui a mis aux prises les partisans de Victor Hugo et les admirateurs de Racine n'a pas encore eu

de résultats définitifs. Les ennemis du bon goût, de la logique, les adorateurs de l'éloquence creuse et de la poésie bavarde, ne sont pas tous morts. Certains, avec un réel talent, affirment sans cesse le triomphe de leur école. Ils font l'éloge de ceux qui se soumettent à leur dogme et ils excommunient les infidèles. Il leur est arrivé parfois de ne pas reconnaître tout d'abord un des leurs. Mais cette erreur s'est vite dissipée. M. Sardou, qui n'avait pas un langage sonore, fut, pendant quelque temps, impitoyablement pourchassé par eux, jusqu'au jour où ils ont compris que l'auteur de l'*Affaire des Poisons* était incontestablement un romantique. La façon cavalière d'asservir les sentiments humains et les faits historiques aux nécessités d'un drame puéril, c'est la marque romantique. En rangeant M. Sardou parmi les survivants de 1830, je crois leur faire grand honneur, car il n'est pas dans toute la production de Victor Hugo ou de Dumas père une pièce qui soit aussi forte que *Patrie*.

Si nos romantiques ont pu se méprendre sur le talent de M. Sardou, ils ont discerné très justement leurs véritables ennemis. Ils ont laissé en paix Dumas fils, par respect pour la mémoire de son père et aussi parce que les illustres thèses

défendues par cet apôtre de théâtre avaient été chères aux poètes et aux romanciers humanitaires. Que n'aurait-on pas pardonné à celui qui rendait hommage à *Marion Delorme* en écrivant la *Dame aux Camélias ? Le Fils Naturel* devait plaire à tous ceux qui ont célébré le courage et l'intelligence de tant d'enfants sans parents, oubliés dans les mélodrames. Mais ils furent moins indulgents à la clairvoyance d'Emile Augier qui avait écrit des vers classiques et plats, et qui opposait à l'idéale figure de Marguerite Gautier le portrait plus vraisemblable d'Olympe. Cet écrivain intelligent et sain est encore cruellement malmené par les romantiques, et ils ont tout fait pour discréditer les chefs-d'œuvre narquois de Meilhac et Halévy. Ils se sont bien gardés de défendre l'art sobre et humain d'Henri Becque. Ils supportent impatiemment la gloire de M. Georges de Porto-Riche, dont le style est pur et l'observation pénétrante. Toute pièce qui est vraie, vivante et simple, leur est aussitôt suspecte, et ils se défient aussi d'un dangereux ennemi : l'esprit. Ce n'est point par hasard qu'ils ont assommé les vaudevillistes. Ils savent que le sublime qu'ils propagent ressemble étrangement à la farce et ils veulent éviter des rapprochements périlleux.

Pour imposer à la foule leur art et ses conséquences, ils l'ont accoutumée à respecter l'ennui. Leurs efforts n'ont pas été vains et les écrivains qui abordent de sombres sujets et qui les traitent avec une impitoyable gravité sont sûrs de se concilier l'opinion publique. Des milliers de spectateurs sont réjouis par les inventions, par la science, par le dialogue de l'admirable Georges Feydeau. Si vous les interrogez, vous constaterez cependant qu'ils ont moins d'estime pour cet étonnant dramaturge que pour l'obscur Trarieux. Les romantiques nous ont appris à dédaigner la gaieté facile et aussi les œuvres profondes. Ibsen les irrite.

Ils exaltent au contraire la pièce bien creuse et bien sonore, surtout si elle est écrite en vers. Ils ont célébré le triomphe de Rostand. Ils ont eu bien raison, car ils n'avaient jamais compté dans leurs rangs un poète aussi léger, un dramaturge aussi ingénieux. Mais, dans *Cyrano de Bergerac*, ils n'ont point vu la beauté d'un sacrifice silencieux; ils ont aimé surtout les couplets brillants et la théorie du panache. Il est probable même que l'émotion profonde qui se dégageait du dernier acte les embarrassa. Ils ne rencontrèrent pas un tel obstacle dans l'*Aiglon* et ils purent sans crainte acclamer tant de tira-

des en l'honneur de la famille impériale. En rendant hommage à Napoléon, Rostand affirmait bien son origine romantique. Il y a un étroit rapport entre le romantisme et le mobilier baroque et brillant que nous a laissé le conquérant sans goût.

Nos bons romantiques ont conscience de remplir en ce monde plusieurs missions. La plus sacrée est d'obliger le public à aimer les vers, c'est-à-dire leurs vers, — la poésie, c'est-à-dire leur poésie. Ils ont une vénération traditionnelle pour le développement. Ils respectent l'abondance. Ne leur parlez pas d'émotions discrètes et délicates. Soixante rimes leur sont nécessaires pour exprimer un sentiment. Pour leur plaire, les poètes dramatiques doivent accumuler les images et les comparaisons. Ils ne sont jamais choqués par l'abus des clairs de lune et des fleurs. Ils reconnaissent les marguerites et les roses qui ont traîné dans tous les livres et toutes les brochures. Ils respirent ces reliques dont le parfum n'évoque ni les jardins, ni les champs, mais seulement l'encre d'imprimerie, et ils disent gravement : « Ce sont les productions d'un vrai poète ».

S'ils restent indifférents à la puissance d'une idée, à la profondeur d'un sentiment, ils ne

LES

ANNALES DU THÉATRE

ET DE LA MUSIQUE

DU MÊME AUTEUR

Les *Annales du Théâtre et de la Musique*, comprennent 31 volumes, les vingt-et-un premiers en collaboration avec M. Edouard Noël :

1er volume (année 1875), avec une préface de Francisque SARCEY ;

2e volume (année 1876), avec une étude de M. Victorien SARDOU, de l'Académie française : *L'Heure du Spectacle ;*

3e volume (année 1877), avec une étude de Edmond GOT, de la Comédie-française *Le Théatre en Province ;*

4e volume (année 1878), avec une étude de Emile ZOLA : *Le Naturalisme au Théâtre ;*

5e volume (année 1879), avec une préface de Henri de LAPOMMERAYE : *1779-1879 ;*

6e volume (année 1880), avec une étude de Victorin JONCIÈRES : *La Question du Théâtre-Lyrique ;*

7e volume (année 1881), avec une préface de Henry FOUQUIER : *La Maison de M. Perrin ;*

8e volume (année 1882), avec une étude sur la *Mise en Scène*, par Émile PERRIN, de l'Institut ;

9e volume (année 1883), avec une préface de Charles GARNIER, de l'Institut : *Le Tout Paris des Premières ;*

10e volume (année 1884), avec une préface de Henri de PÈNE : *Le Journal et le Théâtre :*

11e volume (année 1885), avec une étude de Charles GOUNOD, de l'Institut : *Considérations sur le Théâtre contemporain ;*

12e volume (année 1886), avec une préface de Jules BARBIER : *Les Jeunes ;*

13e volume (année 1887), avec une préface de M. Jules CLARETIE, de l'Académie française : *Il y a cent ans ;*

14e volume (année 1888), avec une préface de Hector PESSARD : *Le Théâtre Libre ;*

15e volume (année 1889), avec une préface de Henri MEILHAC, de l'Académie française : *La Comedie au Cercle ;*

16e volume (année 1890), avec une préface de Ludovic HALÉVY, de l'Académie française : *Une Directrice de la Comedie-Française ;*

17e volume (année 1891), avec une préface de Gustave LARROUMET, de l'Institut : *Le Centenaire de Scribe ;*

18e volume (année 1892), avec une préface de M. Jules LEMAITRE, de l'Académie française : *Le Mysticisme au Theatre ;*

19e volume (année 1893), avec une préface de F. BRUNETIÈRE, de l'Académie française : *La Loi du Théâtre ;*

20e volume (année 1894), avec une préface de Francisque SARCEY ;

21e volume (année 1895), avec une préface de M. Félix DUQUESNEL : *De l'Evolution des Répertoires dramatiques ;*

22e volume (année 1896), avec une préface de M. A. CLAVEAU : *L'Education du Comédien ;*

23e volume (année 1897), avec une préface de M. Emile FAGUET, de l'Académie française : *La Comédie contemporaine ;*

24e volume (année 1898), avec une préface de M. Augustin FILON : *La Philosophie du Théâtre ;*

25e volume (année 1899), avec une préface de M. Albert CARRÉ : *Le Prix Monbinne ;*

26e volume (année 1900), avec une préface de Lucien MUHLFELD : *Le Malaise du Théâtre ;*

27e volume (année 1901), avec une préface de M. Paul HERVIEU, de l'Académie française : *Un Ancêtre aux Annales du Théâtre et de la Musique ;*

28e volume (année 1902), avec une préface de M. CATULLE MENDÈS : *Les Autres et Nous ;*

29e volume (année 1903), avec une préface de M. Alfred CAPUS : *Les Nouvelles Difficultés du Théâtre ;*

30e volume (année 1904), avec une préface de M. C. SAINT-SAËNS, de l'Institut : *Causerie sur l'Art du Théâtre ;*

31e volume (année 1905), avec une préface de M. Jean RICHEPIN, de l'Académie française : *L Amatburisme.*

32e volume (année 1906), avec une préface de M. Adolphe BRISSON : *L'Auteur dramatique.*

Edmond STOULLIG

PUBLICATION COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LES ANNALES DU THÉATRE ET DE LA MUSIQUE

AVEC UNE

Préface par M. NOZIÈRE

Trente-troisième Année

1907



PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTERAIRES & ARTISTIQUES

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

50, CHAUSSÉE-D'ANTIN, 50

1908





Contre toute Tradition

Pour comprendre les origines de l'art dramatique, il ne faut pas lire les œuvres des savants qui le rattachent à l'histoire des religions. Il est sans doute très vrai que la tragédie antique est née d'un chœur chanté en l'honneur d'une divinité et que les *mistères* sont sortis des églises. Mais ce ne sont là que des faits. Ils ne nous expliquent pas le plaisir particulier que nous éprouvons devant une scène. Ce divertissement n'excite plus des sentiments pieux. Quand nous entrons à la Comédie-Française ou aux Variétés, nous ne sommes pas recueillis comme les

fidèles qui assistent aux cérémonies du culte. Nous ne venons même plus entendre dans les salles de spectacles de nobles paroles. Nous ne voulons que rire ou trembler. Nous sommes loin des Cathédrales et très près de Guignol.

On ne saurait trop conseiller à l'auteur, qui veut connaître les joies des *centièmes*, d'observer le public enfantin des Champs-Elysées ou des Tuileries. Les farces audacieuses du gamin qui vole, qui rosse les gendarmes et le commissaire, mais qui a bon cœur, sont le modèle de la pièce à succès. L'écrivain inconnu qui imagina ce genre était grand. Il savait que la sympathie de la foule est acquise à la force qui triomphe et que son enthousiasme n'a plus de limite si le criminel tout puissant consent à verser une larme. Ainsi nous proclamons le génie des chefs d'Etat pour peu qu'ils fassent preuve d'une intelligence moyenne. Le meilleur moyen de séduire la multitude est d'avoir une qualité qui contraste avec notre nature ou notre condition sociale.

Cette loi de l'opposition fut promulguée par les romantiques. Les génies classiques avaient analysé consciencieusement des personnages. Ils s'efforçaient de nous présenter des individus qui étaient logiques et réels. Corneille, Racine, Mo-

lière, Marivaux ont étudié leurs contemporains et nous en ont laissé des portraits fidèles et qui nous troublent encore. Mais Hernani et Ruy-Blas sont des fantoches aux costumes somptueux et ils plaisent, comme leur frère Guignol, à la majorité. Des lettrés qui dédaignent le mélodrame admirent le théâtre de Victor Hugo. Ceux qui méprisent ses drames n'osent pas l'avouer. Je me rappelle que, cet hiver, je regardai non sans étonnement une comédienne de talent qui assistait, pour la première fois, aux aventures du Valet-Ministre. Cette jeune et jolie femme ne pouvait se défendre contre la violence de sa joie. Elle fut obligée de fuir les regards réprobateurs de ses voisins. Pendant l'entracte, elle était encore secouée par les éclats de rire et elle me disait :

— Ce qui est encore plus drôle que la pièce, c'est la gravité des spectateurs. Ils entendent cette énorme bouffonnerie et ils conservent des visages impassibles. Ils ont ce flegme des comiques anglais qui restent tristes dans les situations les plus grotesques.

Ce prestige du drame romantique est un danger pour l'avenir de notre théâtre. La lutte qui a mis aux prises les partisans de Victor Hugo et les admirateurs de Racine n'a pas encore eu

de résultats définitifs. Les ennemis du bon goût, de la logique, les adorateurs de l'éloquence creuse et de la poésie bavarde, ne sont pas tous morts. Certains, avec un réel talent, affirment sans cesse le triomphe de leur école. Ils font l'éloge de ceux qui se soumettent à leur dogme et ils excommunient les infidèles. Il leur est arrivé parfois de ne pas reconnaître tout d'abord un des leurs. Mais cette erreur s'est vite dissipée. M. Sardou, qui n'avait pas un langage sonore, fut, pendant quelque temps, impitoyablement pourchassé par eux, jusqu'au jour où ils ont compris que l'auteur de l'*Affaire des Poisons* était incontestablement un romantique. La façon cavalière d'asservir les sentiments humains et les faits historiques aux nécessités d'un drame puéril, c'est la marque romantique. En rangeant M. Sardou parmi les survivants de 1830, je crois leur faire grand honneur, car il n'est pas dans toute la production de Victor Hugo ou de Dumas père une pièce qui soit aussi forte que *Patrie*.

Si nos romantiques ont pu se méprendre sur le talent de M. Sardou, ils ont discerné très justement leurs véritables ennemis. Ils ont laissé en paix Dumas fils, par respect pour la mémoire de son père et aussi parce que les illustres thèses

défendues par cet apôtre de théâtre avaient été chères aux poètes et aux romanciers humanitaires. Que n'aurait-on pas pardonné à celui qui rendait hommage à *Marion Delorme* en écrivant la *Dame aux Camélias*? *Le Fils Naturel* devait plaire à tous ceux qui ont célébré le courage et l'intelligence de tant d'enfants sans parents, oubliés dans les mélodrames. Mais ils furent moins indulgents à la clairvoyance d'Emile Augier qui avait écrit des vers classiques et plats, et qui opposait à l'idéale figure de Marguerite Gautier le portrait plus vraisemblable d'Olympe. Cet écrivain intelligent et sain est encore cruellement malmené par les romantiques, et ils ont tout fait pour discréditer les chefs-d'œuvre narquois de Meilhac et Halévy. Ils se sont bien gardés de défendre l'art sobre et humain d'Henri Becque. Ils supportent impatiemment la gloire de M. Georges de Porto-Riche, dont le style est pur et l'observation pénétrante. Toute pièce qui est vraie, vivante et simple, leur est aussitôt suspecte, et ils se défient aussi d'un dangereux ennemi : l'esprit. Ce n'est point par hasard qu'ils ont assommé les vaudevillistes. Ils savent que le sublime qu'ils propagent ressemble étrangement à la farce et ils veulent éviter des rapprochements périlleux.

Pour imposer à la foule leur art et ses conséquences, ils l'ont accoutumée à respecter l'ennui. Leurs efforts n'ont pas été vains et les écrivains qui abordent de sombres sujets et qui les traitent avec une impitoyable gravité sont sûrs de se concilier l'opinion publique. Des milliers de spectateurs sont réjouis par les inventions, par la science, par le dialogue de l'admirable Georges Feydeau. Si vous les interrogez, vous constaterez cependant qu'ils ont moins d'estime pour cet étonnant dramaturge que pour l'obscur Trarieux. Les romantiques nous ont appris à dédaigner la gaieté facile et aussi les œuvres profondes. Ibsen les irrite.

Ils exaltent au contraire la pièce bien creuse et bien sonore, surtout si elle est écrite en vers. Ils ont célébré le triomphe de Rostand. Ils ont eu bien raison, car ils n'avaient jamais compté dans leurs rangs un poète aussi léger, un dramaturge aussi ingénieux. Mais, dans *Cyrano de Bergerac*, ils n'ont point vu la beauté d'un sacrifice silencieux; ils ont aimé surtout les couplets brillants et la théorie du panache. Il est probable même que l'émotion profonde qui se dégageait du dernier acte les embarrassa. Ils ne rencontrèrent pas un tel obstacle dans l'*Aiglon* et ils purent sans crainte acclamer tant de tira-

des en l'honneur de la famille impériale. En rendant hommage à Napoléon, Rostand affirmait bien son origine romantique. Il y a un étroit rapport entre le romantisme et le mobilier baroque et brillant que nous a laissé le conquérant sans goût.

Nos bons romantiques ont conscience de remplir en ce monde plusieurs missions. La plus sacrée est d'obliger le public à aimer les vers, c'est-à-dire leurs vers, — la poésie, c'est-à-dire leur poésie. Ils ont une vénération traditionnelle pour le développement. Ils respectent l'abondance. Ne leur parlez pas d'émotions discrètes et délicates. Soixante rimes leur sont nécessaires pour exprimer un sentiment. Pour leur plaire, les poètes dramatiques doivent accumuler les images et les comparaisons. Ils ne sont jamais choqués par l'abus des clairs de lune et des fleurs. Ils reconnaissent les marguerites et les roses qui ont traîné dans tous les livres et toutes les brochures. Ils respirent ces reliques dont le parfum n'évoque ni les jardins, ni les champs, mais seulement l'encre d'imprimerie, et ils disent gravement : « Ce sont les productions d'un vrai poète ».

S'ils restent indifférents à la puissance d'une idée, à la profondeur d'un sentiment, ils ne

résistent guère à la violence, ni à la gentillesse. Ils ont soutenu avec la même conviction certaines pièces de M. Henry Bernstein et les œuvres les plus récentes de M. Gavault ou de MM. Robert de Flers et Caillavet. Ils sont fidèles à leurs traditions. Dans les drames, d'où ils ont tiré tous leurs principes d'art, il est facile de constater cette union de l'emportement qui n'est pas la force et de la fadeur qui n'est pas la grâce. Mais quelle attitude ont-ils vis-à-vis de M. Henry Bataille ? Ils sont un peu déconcertés par l'évolution de ce talent qui se délivre d'ornements inutiles, qui devient plus ferme, plus clair, plus cruel, plus vrai. Ils ont aimé *La Lépreuse* et les cris de *Ton Sang*. Mais la froide férocité de la *Femme Nue* ?

Quand Antoine créa le Théâtre libre, il ne savait pas très bien quelle littérature dramatique il allait imposer au public. Il ne pouvait pas prévoir la fortune prodigieuse qu'aurait son essai. Il n'avait pas de théories préconçues. Il sentait seulement le besoin de réagir contre les productions factices qui encombraient la scène française. Il se heurtait à Alexandre Dumas fils, à Sardou et à Pailleron, et il avait avec lui les romantiques ; car ceux-ci n'apercevaient pas

encore les liens solides qui les unissaient à ce trio. Il semble en effet qu'il y ait un abîme entre le théâtre romantique et la pièce à thèse, le mélodrame historique et le romanesque. Bientôt, les alliés d'Antoine devaient comprendre que son action était dirigée contre eux-mêmes et qu'ils étaient très près de Dumas fils, de Sardou et de Pailleron, puisqu'ils étaient comme eux les ennemis de la vérité. Le jeune homme pauvre est un héros romantique et Pégomas est un petit cousin de don César de Bazan. Quand les efforts d'Antoine l'eurent porté logiquement vers la recherche du naturel et de la vie, il fut abandonné par ces amis de la première heure et rien n'est plus logique.

L'erreur d'Antoine et du Théâtre libre fut de croire à la suprématie absolue du réalisme. Le drame bourgeois, la tranche de vie parurent bientôt aussi artificiels que le romantisme et ses succédanés. La vérité est que toute école doit être détruite, que tout groupement porte en lui ses germes de destruction, que l'individu seul, et non le genre, doit nous intéresser. Un des effets les plus fâcheux du réalisme fut de chasser de la scène française les beaux décors et les riches costumes. Antoine, par son souci du naturel, par son observation attentive de l'exis-

tence quotidienne, fut l'ennemi du luxe et de la beauté plastique. Il a toujours conservé une certaine défiance à l'égard des comédiens qui ont des dons exceptionnels. Les voix généreuses, les jolis visages, les corps harmonieux ne lui furent jamais sympathiques. Il a toujours estimé que les acteurs capables de porter le pourpoint ne pouvaient paraître en veston, et les comédiennes qui pouvaient faire valoir des robes somptueuses lui étaient suspectes. Quel effet auraient-elles produit en tablier et sous le caraco ! C'est au Théâtre libre que nous devons cette invasion d'interprètes à l'aspect pauvre qui effraient les auteurs dramatiques. On sait combien il est difficile de trouver actuellement en France un jeune premier et une jeune héroïne.

Antoine a d'ailleurs parfaitement senti la nécessité de renouveler sa manière. Il a demandé à l'étranger le théâtre d'idées et le théâtre légendaire. Il a joué les *Revenants*, le *Canard Sauvage*, l'*Assomption d'Hannele Mattern*, tandis que Lugné-Poë nous faisait connaître Maeterlinck. Mais la critique, qui veillait soigneusement sur nos gloires nationales, barra la route à tous ces intrus, et elle s'attacha avec succès à discréditer le symbolisme. Le mot « symbole »

devint bientôt le synonyme d'ennui prétentieux. Ainsi la route fut déblayée pour la fantaisie charmante de M. Maurice Donnay, pour la mollesse souriante et fine de M. Alfred Capus. C'est à peine si le public osa estimer l'admirable production d'un grand isolé, M. François de Curel.

Après tant d'années de luttes parfois nobles, souvent perfides, voici donc où nous en sommes. M. de Porto-Riche, qui continue si merveilleusement la tradition classique, n'a pas donné une pièce depuis plusieurs années. M. François de Curel se tait. Les deux chefs d'œuvre qu'a laissés Henri Becque ont été rejetés par la Comédie-Française qui a fait tout son possible pour écraser *Poliche*, la rare comédie de M. Henry Bataille. Il convient, d'ailleurs, de dire très haut que M. Jules Claretie a courageusement soutenu cette œuvre. On sent une sourde complicité contre la beauté qui tente de se produire sur un théâtre. Tout effort d'art irrite le monde des coulisses.

A ces essais dont s'honorent les lettres, on oppose furieusement ce qu'on appelle la pièce bien faite, c'est-à-dire la pièce qui est écrite dans un langage incorrect, dont la psychologie est arbitraire, mais dont les effets sont habilement

fidèles qui assistent aux cérémonies du culte. Nous ne venons même plus entendre dans les salles de spectacles de nobles paroles. Nous ne voulons que rire ou trembler. Nous sommes loin des Cathédrales et très près de Guignol.

On ne saurait trop conseiller à l'auteur, qui veut connaître les joies des *centièmes*, d'observer le public enfantin des Champs-Elysées ou des Tuileries. Les farces audacieuses du gamin qui vole, qui rosse les gendarmes et le commissaire, mais qui a bon cœur, sont le modèle de la pièce à succès. L'écrivain inconnu qui imagina ce genre était grand. Il savait que la sympathie de la foule est acquise à la force qui triomphe et que son enthousiasme n'a plus de limite si le criminel tout puissant consent à verser une larme. Ainsi nous proclamons le génie des chefs d'Etat pour peu qu'ils fassent preuve d'une intelligence moyenne. Le meilleur moyen de séduire la multitude est d'avoir une qualité qui contraste avec notre nature ou notre condition sociale.

Cette loi de l'opposition fut promulguée par les romantiques. Les génies classiques avaient analysé consciencieusement des personnages. Ils s'efforçaient de nous présenter des individus qui étaient logiques et réels. Corneille, Racine, Mo-

lière, Marivaux ont étudié leurs contemporains et nous en ont laissé des portraits fidèles et qui nous troublent encore. Mais Hernani et Ruy-Blas sont des fantoches aux costumes somptueux et ils plaisent, comme leur frère Guignol, à la majorité. Des lettrés qui dédaignent le mélodrame admirent le théâtre de Victor Hugo. Ceux qui méprisent ses drames n'osent pas l'avouer. Je me rappelle que, cet hiver, je regardai non sans étonnement une comédienne de talent qui assistait, pour la première fois, aux aventures du Valet-Ministre. Cette jeune et jolie femme ne pouvait se défendre contre la violence de sa joie. Elle fut obligée de fuir les regards réprobateurs de ses voisins. Pendant l'entracte, elle était encore secouée par les éclats de rire et elle me disait :

— Ce qui est encore plus drôle que la pièce, c'est la gravité des spectateurs. Ils entendent cette énorme bouffonnerie et ils conservent des visages impassibles. Ils ont ce flegme des comiques anglais qui restent tristes dans les situations les plus grotesques.

Ce prestige du drame romantique est un danger pour l'avenir de notre théâtre. La lutte qui a mis aux prises les partisans de Victor Hugo et les admirateurs de Racine n'a pas encore eu

de résultats définitifs. Les ennemis du bon goût, de la logique, les adorateurs de l'éloquence creuse et de la poésie bavarde, ne sont pas tous morts. Certains, avec un réel talent, affirment sans cesse le triomphe de leur école. Ils font l'éloge de ceux qui se soumettent à leur dogme et ils excommunient les infidèles. Il leur est arrivé parfois de ne pas reconnaître tout d'abord un des leurs. Mais cette erreur s'est vite dissipée. M. Sardou, qui n'avait pas un langage sonore, fut, pendant quelque temps, impitoyablement pourchassé par eux, jusqu'au jour où ils ont compris que l'auteur de l'*Affaire des Poisons* était incontestablement un romantique. La façon cavalière d'asservir les sentiments humains et les faits historiques aux nécessités d'un drame puéril, c'est la marque romantique. En rangeant M. Sardou parmi les survivants de 1830, je crois leur faire grand honneur, car il n'est pas dans toute la production de Victor Hugo ou de Dumas père une pièce qui soit aussi forte que *Patrie*.

Si nos romantiques ont pu se méprendre sur le talent de M. Sardou, ils ont discerné très justement leurs véritables ennemis. Ils ont laissé en paix Dumas fils, par respect pour la mémoire de son père et aussi parce que les illustres thèses

défendues par cet apôtre de théâtre avaient été chères aux poètes et aux romanciers humanitaires. Que n'aurait-on pas pardonné à celui qui rendait hommage à *Marion Delorme* en écrivant la *Dame aux Camélias ? Le Fils Naturel* devait plaire à tous ceux qui ont célébré le courage et l'intelligence de tant d'enfants sans parents, oubliés dans les mélodrames. Mais ils furent moins indulgents à la clairvoyance d'Emile Augier qui avait écrit des vers classiques et plats, et qui opposait à l'idéale figure de Marguerite Gautier le portrait plus vraisemblable d'Olympe. Cet écrivain intelligent et sain est encore cruellement malmené par les romantiques, et ils ont tout fait pour discréditer les chefs-d'œuvre narquois de Meilhac et Halévy. Ils se sont bien gardés de défendre l'art sobre et humain d'Henri Becque. Ils supportent impatiemment la gloire de M. Georges de Porto-Riche, dont le style est pur et l'observation pénétrante. Toute pièce qui est vraie, vivante et simple, leur est aussitôt suspecte, et ils se défient aussi d'un dangereux ennemi : l'esprit. Ce n'est point par hasard qu'ils ont assommé les vaudevillistes. Ils savent que le sublime qu'ils propagent ressemble étrangement à la farce et ils veulent éviter des rapprochements périlleux.

Pour imposer à la foule leur art et ses conséquences, ils l'ont accoutumée à respecter l'ennui. Leurs efforts n'ont pas été vains et les écrivains qui abordent de sombres sujets et qui les traitent avec une impitoyable gravité sont sûrs de se concilier l'opinion publique. Des milliers de spectateurs sont réjouis par les inventions, par la science, par le dialogue de l'admirable Georges Feydeau. Si vous les interrogez, vous constaterez cependant qu'ils ont moins d'estime pour cet étonnant dramaturge que pour l'obscur Trarieux. Les romantiques nous ont appris à dédaigner la gaieté facile et aussi les œuvres profondes. Ibsen les irrite.

Ils exaltent au contraire la pièce bien creuse et bien sonore, surtout si elle est écrite en vers. Ils ont célébré le triomphe de Rostand. Ils ont eu bien raison, car ils n'avaient jamais compté dans leurs rangs un poète aussi léger, un dramaturge aussi ingénieux. Mais, dans *Cyrano de Bergerac*, ils n'ont point vu la beauté d'un sacrifice silencieux ; ils ont aimé surtout les couplets brillants et la théorie du panache. Il est probable même que l'émotion profonde qui se dégageait du dernier acte les embarrassa. Ils ne rencontrèrent pas un tel obstacle dans l'*Aiglon* et ils purent sans crainte acclamer tant de tira-

des en l'honneur de la famille impériale. En rendant hommage à Napoléon, Rostand affirmait bien son origine romantique. Il y a un étroit rapport entre le romantisme et le mobilier baroque et brillant que nous a laissé le conquérant sans goût.

Nos bons romantiques ont conscience de remplir en ce monde plusieurs missions. La plus sacrée est d'obliger le public à aimer les vers, c'est-à-dire leurs vers, — la poésie, c'est-à-dire leur poésie. Ils ont une vénération traditionnelle pour le développement. Ils respectent l'abondance. Ne leur parlez pas d'émotions discrètes et délicates. Soixante rimes leur sont nécessaires pour exprimer un sentiment. Pour leur plaire, les poètes dramatiques doivent accumuler les images et les comparaisons. Ils ne sont jamais choqués par l'abus des clairs de lune et des fleurs. Ils reconnaissent les marguerites et les roses qui ont traîné dans tous les livres et toutes les brochures. Ils respirent ces reliques dont le parfum n'évoque ni les jardins, ni les champs, mais seulement l'encre d'imprimerie, et ils disent gravement : « Ce sont les productions d'un vrai poète ».

S'ils restent indifférents à la puissance d'une idée, à la profondeur d'un sentiment, ils ne

résistent guère à la violence, ni à la gentillesse. Ils ont soutenu avec la même conviction certaines pièces de M. Henry Bernstein et les œuvres les plus récentes de M. Gavault ou de MM. Robert de Flers et Caillavet. Ils sont fidèles à leurs traditions. Dans les drames, d'où ils ont tiré tous leurs principes d'art, il est facile de constater cette union de l'emportement qui n'est pas la force et de la fadeur qui n'est pas la grâce. Mais quelle attitude ont-ils vis-à-vis de M. Henry Bataille ? Ils sont un peu déconcertés par l'évolution de ce talent qui se délivre d'ornements inutiles, qui devient plus ferme, plus clair, plus cruel, plus vrai. Ils ont aimé *La Lépreuse* et les cris de *Ton Sang*. Mais la froide férocité de la *Femme Nue* ?

Quand Antoine créa le Théâtre libre, il ne savait pas très bien quelle littérature dramatique il allait imposer au public. Il ne pouvait pas prévoir la fortune prodigieuse qu'aurait son essai. Il n'avait pas de théories préconçues. Il sentait seulement le besoin de réagir contre les productions factices qui encombraient la scène française. Il se heurtait à Alexandre Dumas fils, à Sardou et à Pailleron, et il avait avec lui les romantiques ; car ceux-ci n'apercevaient pas

encore les liens solides qui les unissaient à ce trio. Il semble en effet qu'il y ait un abîme entre le théâtre romantique et la pièce à thèse, le mélodrame historique et le romanesque. Bientôt, les alliés d'Antoine devaient comprendre que son action était dirigée contre eux-mêmes et qu'ils étaient très près de Dumas fils, de Sardou et de Pailleron, puisqu'ils étaient comme eux les ennemis de la vérité. Le jeune homme pauvre est un héros romantique et Pégomas est un petit cousin de don César de Bazan. Quand les efforts d'Antoine l'eurent porté logiquement vers la recherche du naturel et de la vie, il fut abandonné par ces amis de la première heure et rien n'est plus logique.

L'erreur d'Antoine et du Théâtre libre fut de croire à la suprématie absolue du réalisme. Le drame bourgeois, la tranche de vie parurent bientôt aussi artificiels que le romantisme et ses succédanés. La vérité est que toute école doit être détruite, que tout groupement porte en lui ses germes de destruction, que l'individu seul, et non le genre, doit nous intéresser. Un des effets les plus fâcheux du réalisme fut de chasser de la scène française les beaux décors et les riches costumes. Antoine, par son souci du naturel, par son observation attentive de l'exis-

tence quotidienne, fut l'ennemi du luxe et de la beauté plastique. Il a toujours conservé une certaine défiance à l'égard des comédiens qui ont des dons exceptionnels. Les voix généreuses, les jolis visages, les corps harmonieux ne lui furent jamais sympathiques. Il a toujours estimé que les acteurs capables de porter le pourpoint ne pouvaient paraître en veston, et les comédiennes qui pouvaient faire valoir des robes somptueuses lui étaient suspectes. Quel effet auraient-elles produit en tablier et sous le caraco ! C'est au Théâtre libre que nous devons cette invasion d'interprètes à l'aspect pauvre qui effraient les auteurs dramatiques. On sait combien il est difficile de trouver actuellement en France un jeune premier et une jeune héroïne.

Antoine a d'ailleurs parfaitement senti la nécessité de renouveler sa manière. Il a demandé à l'étranger le théâtre d'idées et le théâtre légendaire. Il a joué les *Revenants*, le *Canard Sauvage*, l'*Assomption d'Hannele Mattern*, tandis que Lugné-Poë nous faisait connaître Maeterlinck. Mais la critique, qui veillait soigneusement sur nos gloires nationales, barra la route à tous ces intrus, et elle s'attacha avec succès à discréditer le symbolisme. Le mot « symbole »

devint bientôt le synonyme d'ennui prétentieux. Ainsi la route fut déblayée pour la fantaisie charmante de M. Maurice Donnay, pour la mollesse souriante et fine de M. Alfred Capus. C'est à peine si le public osa estimer l'admirable production d'un grand isolé, M. François de Curel.

Après tant d'années de luttes parfois nobles, souvent perfides, voici donc où nous en sommes. M. de Porto-Riche, qui continue si merveilleusement la tradition classique, n'a pas donné une pièce depuis plusieurs années. M. François de Curel se tait. Les deux chefs d'œuvre qu'a laissés Henri Becque ont été rejetés par la Comédie-Française qui a fait tout son possible pour écraser *Poliche*, la rare comédie de M. Henry Bataille. Il convient, d'ailleurs, de dire très haut que M. Jules Claretie a courageusement soutenu cette œuvre. On sent une sourde complicité contre la beauté qui tente de se produire sur un théâtre. Tout effort d'art irrite le monde des coulisses.

A ces essais dont s'honorent les lettres, on oppose furieusement ce qu'on appelle la pièce bien faite, c'est-à-dire la pièce qui est écrite dans un langage incorrect, dont la psychologie est arbitraire, mais dont les effets sont habilement

gradués et qui contient le coup de théâtre indispensable. La scène française appartient à quelques hommes qui, certes, ont beaucoup de talent, à M. Bernstein qui a le don du mouvement et qui est attiré par la difficulté, à MM. de Flers et Caillavet qui ont le sens de l'immobilité et dont le dialogue est presque toujours amusant, à M. Gavault, à M. Artus, à M. Brieux, qui prolonge Dumas fils. Et quand on représente une comédie cruelle de M. Abel Hermant, on ne manque jamais de lui adresser ce reproche : « C'est trop bien écrit ! » Ce n'est d'ailleurs pas ce qu'on dit à M. Paul Hervieu dont on loue la logique implacable.

Cette confusion suffit à prouver que le public ne demande pas aux auteurs dramatiques un plaisir noble. On vient toujours au théâtre pour digérer, et la beauté donne une émotion pure qui s'accommode mal avec la digestion. Il ne faut pas proposer au public des recherches de style, des finesses psychologiques, des idées. C'est pourquoi les petites *boîtes* et le music-hall ont connu la vogue. Les gens qui ont bien dîné veulent des pièces optimistes et faciles ou bien parfois ils sont satisfaits du coup de poing qui les dégrise. Mais il serait fou de leur demander cette part de collaboration qui est nécessaire à

l'intelligence d'une œuvre d'art. Il est dangereux aussi d'inquiéter leur morale.

***

Le sujet le plus cher aux spectateurs et par conséquent aux auteurs est toujours l'amour et ses complications. Mais, l'amant a perdu son prestige et le mari a cessé d'être ridicule ou odieux. Cette révolution salutaire est due en grande partie à l'ironie de M. Tristan Bernard. Son roman, le *Mari pacifique*, a eu une influence profonde sur le théâtre contemporain. Nous lui devons nombre d'époux résignés et philosophes. La jalousie conjugale qui était la défense la plus efficace du foyer disparaît. M. Paul Hervieu a flétri, dans l'*Enigme*, la brute qui veut tuer sa femme. M. Maurice Donnay, dans *Paraître*, nous fait pleurer sur l'amant qui est abattu d'un coup de revolver et M. Brieux n'a pardonné qu'après la répétition générale au père de *Simone* son crime passionnel.

Les parlementaires se préparent à supprimer la peine capitale. Les auteurs dramatiques font déjà grâce aux adultères. Il nous est devenu impossible d'admettre que les baisers défendus valent le châtiment suprême, mais cet adoucissement des mœurs marque un relâchement évi-

dent de la vie familiale. En massacrant l'épouse et l'amant, le mari montrait en effet une flatteuse estime pour la compagne de ses jours et il attachait un grand prix à sa fidélité. Aujourd'hui, la trahison ne lui semble plus qu'une infraction à un contrat. Il rompt simplement le traité auquel l'associé a manqué, et parfois il réclame une indemnité raisonnable, comme fait le gentilhomme dans la *Femme Nue*.

L'autorité que les parents exercent sur les enfants a subi aussi de rudes atteintes. Nous en pouvons juger par une comédie de M. Romain Coolus, l'*Enfant chérie;* car nous y voyons un père qui est le confident de sa fille. Il sait le nom de son amant, et il pleure avec elle sur la maîtresse dont il a été abandonné. Rappelons-nous aussi *Maman Colibri* qui adore un ami de de son fils et qui s'enfuit avec lui en Algérie. Souvenons-nous de l'*Autre danger* et de la fille qui veut épouser l'amant de sa mère.

La science ou la littérature a en effet prolongé la jeunesse de l'homme et de la femme. Le *barbon* qui, dans les comédies de Molière, joue le rôle ingrat du tuteur, est aujourd'hui un séducteur. Arsinoé, qui a peut-être la trentaine, peut encore rivaliser avec Célimène pendant vingt ans. Nous sommes décidés à ne plus

vieillir, et cette circonstance crée tout naturellement des rapports nouveaux entre les enfants, ou les petits enfants et leurs parents ou leurs grands-parents. Une jeune fille qui voit sa mère dans les dîners et dans les bals sourire aux hommes qui l'entourent, ne saurait avoir pour elle le respect qui est dû à l'austérité, et un jeune homme a peine à vénérer aveuglément son père, s'il le rencontre aux courses ou dans les restaurants de nuit. Pour apparaître à leurs descendants comme des êtres surnaturels et intangibles, les parents devraient renoncer au monde et s'enfermer dans la retraite ; mais, la solitude effraye une âme de soixante ans, et tout le monde éprouve le besoin de jouir de la vie jusqu'au dernier soupir.

L'idée de fuir la société et ses dangers pour ne songer qu'au salut est toute chrétienne, et il faut bien reconnaître qu'elle n'a plus cours. Peu soucieux de l'éternité et de l'au-delà, nous voulons tous les plaisirs de la terre. Nous nous refusons au sacrifice et au repentir. Les mondaines qui désirent échapper aux lois sévères de la vertu, affirment qu'elles ont le droit de *vivre leur vie*. Cet argument facile a été raillé agréablement, dans les *Fresnays*, par M. Fernand Vaudérem. M. Maurice Donnay s'est élevé, dans

Paraître, contre ce désir éperdu de la fête et du luxe.

Le théâtre nous présente le tableau d'une société désorganisée et corrompue, et, ce qui est particulier, c'est que la plupart des écrivains acceptent en souriant cette situation, et ne songent nullement à gémir sur cette décadence. Ils pensent très certainement que la société évolue et ne tombe pas. Ils estiment que les antiques principes peuvent disparaître sans qu'une catastrophe se produise. Ils entrevoient vaguement un avenir qui peut être heureux, malgré les changements de la moralité. Dans sa *Velléda*, M. Maurice Magre nous montrait une divinité laïque et obligatoire, la Bonté, qui se substituait aux cultes abolis. En la voyant se dresser sur la scène de l'Odéon, je songeais à une caissière de Meilhac et Halévy qui excuse la vénalité de sa fille en déclarant : « Ça n'a plus l'importance que ça avait autrefois. Les mœurs s'adoucissent de jour en jour ».

Il n'est pas absurde de croire que, dans quelques années, la fidélité amoureuse ne sera exigée, ni par les particuliers, ni par la loi, et qu'on fera peu de cas de la virginité comme l'annonce le livre de M. Léon Blum sur le mariage. Quand ces temps seront venus, les auteurs dramatiques

devront enfin renoncer à nous intéresser aux adultères et aux filles séduites. Déjà, la loi de divorce a supprimé le cas de *Mme Caverlet*. Dans quelques années, nous ne pleurerons plus sur *Denise*.

Ce mépris de la femme intacte s'est manifesté avec succès dans une pièce de M. Pierre Wolff, *le Ruisseau*. Il a obligé le public à approuver le mariage d'un peintre de talent avec une jeune femme qu'il connut dans les établissements de plaisir. Il a rapproché cette Madeleine repentie d'une ingénue et de sa vénérable grand'mère. M. Feydeau avait imaginé une conversation hardie entre une vertueuse douairière et une fille élégante, dans le *Bourgeon*.

La distinction entre toutes les classes sociales s'efface. M. Jules Lemaître, dans *Bertrade*. et M. Abel Hermant, dans *M. de Courpière*, ont porté de rudes coups à l'aristocratie. M. Guinon ne fut pas moins cruel et, en même temps, il ne se montra pas très tendre envers les financiers israélites. M. Lavedan a flétri le *Prince d'Aurec* en même temps que le baron de Horn. Il a mis à nu les vices de la haute bourgeoisie et son inconsistance dans le *Nouveau Jeu* et le *Vieux Marcheur*. Les comédies âpres de M. Courteline ont jeté la suspicion sur l'armée,

sur la magistrature, sur les administrations publiques. La meilleure pièce de M. Brieux est dirigée contre les juges d'instruction. Rien n'a été épargné par les auteurs dramatiques. La littérature ne se montra aussi impitoyable qu'à la fin du dix-huitième siècle. Les écrivains secouèrent si violemment les piliers de la vieille société qu'elle s'effondra. En ne considérant que l'état actuel du théâtre, il est permis de penser que ce monde corrompu tombera bientôt en ruines.

***

Ne nous frappons pas. Nous savons ce que parler veut dire et que les situations étudiées par les auteurs dramatiques sont exceptionnelles comme les cas qui intéressent les médecins. L'honnêteté moyenne ne fournit pas de sujets à porter sur la scène. Pour exciter l'enthousiasme de la foule, il est nécessaire de peindre des criminels ou des saints. Quand M. Bernstein nous montre des mondaines soupant dane un salon particulier avec des filles inquiétantes, il se rappelle peut-être un incident d'une nuit. Il serait injuste d'en conclure que toutes les femmes sont rousses. Il n'est pas mauvais que les écrivains recherchent les conflits rares. C'est pour

eux une merveilleuse occasion de dépenser du talent et de l'ingéniosité pour les résoudre. Ce qui est terrible, c'est la paresse des auteurs qui répètent sans cesse ce que d'autres ont imaginé. Il y aurait un livre à écrire sur les emprunts qui ont été faits aux vaudevilles de M. Feydeau et sur la descendance de M. de Porto-Riche. *L'Amoureuse* a subitement donné des sens à toutes les jeunes premières. On en a même un peu abusé.

Actuellement la femme qui souffre sur une scène française est rarement déçue par un manque d'idéal ou par la médiocrité d'une intelligence. Gustave Flaubert et Emile Augier, qui avaient jeté le ridicule sur les créatures romantiques, auraient l'occasion de composer de nouveau une Mme Bovary ou une Gabrielle. Les épouses ne se plaignent plus autant d'être incomprises, mais elles gémissent d'être négligées. Les troubles de la chair insatisfaite, les appels impérieux de la volupté sont devenus un thème à la mode. Il n'est plus nécessaire que la passion se complique de sentiment et de poésie. L'attirance des corps suffit, et quelques-uns s'en irritent. Ils n'admettent pas encore qu'une femme puisse se donner par pur plaisir. Ils traitent de filles celles qui cèdent à l'espoir de ces joies, et ils réser-

tence quotidienne, fut l'ennemi du luxe et de la beauté plastique. Il a toujours conservé une certaine défiance à l'égard des comédiens qui ont des dons exceptionnels. Les voix généreuses, les jolis visages, les corps harmonieux ne lui furent jamais sympathiques. Il a toujours estimé que les acteurs capables de porter le pourpoint ne pouvaient paraître en veston, et les comédiennes qui pouvaient faire valoir des robes somptueuses lui étaient suspectes. Quel effet auraient-elles produit en tablier et sous le caraco ! C'est au Théâtre libre que nous devons cette invasion d'interprètes à l'aspect pauvre qui effraient les auteurs dramatiques. On sait combien il est difficile de trouver actuellement en France un jeune premier et une jeune héroïne.

Antoine a d'ailleurs parfaitement senti la nécessité de renouveler sa manière. Il a demandé à l'étranger le théâtre d'idées et le théâtre légendaire. Il a joué les *Revenants*, le *Canard Sauvage*, l'*Assomption d'Hannele Mattern*, tandis que Lugné-Poë nous faisait connaître Maeterlinck. Mais la critique, qui veillait soigneusement sur nos gloires nationales, barra la route à tous ces intrus, et elle s'attacha avec succès à discréditer le symbolisme. Le mot « symbole »

devint bientôt le synonyme d'ennui prétentieux. Ainsi la route fut déblayée pour la fantaisie charmante de M. Maurice Donnay, pour la mollesse souriante et fine de M. Alfred Capus. C'est à peine si le public osa estimer l'admirable production d'un grand isolé, M. François de Curel.

Après tant d'années de luttes parfois nobles, souvent perfides, voici donc où nous en sommes. M. de Porto-Riche, qui continue si merveilleusement la tradition classique, n'a pas donné une pièce depuis plusieurs années. M. François de Curel se tait. Les deux chefs d'œuvre qu'a laissés Henri Becque ont été rejetés par la Comédie-Française qui a fait tout son possible pour écraser *Poliche*, la rare comédie de M. Henry Bataille. Il convient, d'ailleurs, de dire très haut que M. Jules Claretie a courageusement soutenu cette œuvre. On sent une sourde complicité contre la beauté qui tente de se produire sur un théâtre. Tout effort d'art irrite le monde des coulisses.

A ces essais dont s'honorent les lettres, on oppose furieusement ce qu'on appelle la pièce bien faite, c'est-à-dire la pièce qui est écrite dans un langage incorrect, dont la psychologie est arbitraire, mais dont les effets sont habilement

gradués et qui contient le coup de théâtre indispensable. La scène française appartient à quelques hommes qui, certes, ont beaucoup de talent, à M. Bernstein qui a le don du mouvement et qui est attiré par la difficulté, à MM. de Flers et Caillavet qui ont le sens de l'immobilité et dont le dialogue est presque toujours amusant, à M. Gavault, à M. Artus, à M. Brieux, qui prolonge Dumas fils. Et quand on représente une comédie cruelle de M. Abel Hermant, on ne manque jamais de lui adresser ce reproche : « C'est trop bien écrit ! » Ce n'est d'ailleurs pas ce qu'on dit à M. Paul Hervieu dont on loue la logique implacable.

Cette confusion suffit à prouver que le public ne demande pas aux auteurs dramatiques un plaisir noble. On vient toujours au théâtre pour digérer, et la beauté donne une émotion pure qui s'accommode mal avec la digestion. Il ne faut pas proposer au public des recherches de style, des finesses psychologiques, des idées. C'est pourquoi les petites *boîtes* et le music-hall ont connu la vogue. Les gens qui ont bien dîné veulent des pièces optimistes et faciles ou bien parfois ils sont satisfaits du coup de poing qui les dégrise. Mais il serait fou de leur demander cette part de collaboration qui est nécessaire à

l'intelligence d'une œuvre d'art. Il est dangereux aussi d'inquiéter leur morale.

***

Le sujet le plus cher aux spectateurs et par conséquent aux auteurs est toujours l'amour et ses complications. Mais, l'amant a perdu son prestige et le mari a cessé d'être ridicule ou odieux. Cette révolution salutaire est due en grande partie à l'ironie de M. Tristan Bernard. Son roman, le *Mari pacifique*, a eu une influence profonde sur le théâtre contemporain. Nous lui devons nombre d'époux résignés et philosophes. La jalousie conjugale qui était la défense la plus efficace du foyer disparaît. M. Paul Hervieu a flétri, dans l'*Enigme*, la brute qui veut tuer sa femme. M. Maurice Donnay, dans *Paraître*, nous fait pleurer sur l'amant qui est abattu d'un coup de revolver et M. Brieux n'a pardonné qu'après la répétition générale au père de *Simone* son crime passionnel.

Les parlementaires se préparent à supprimer la peine capitale. Les auteurs dramatiques font déjà grâce aux adultères. Il nous est devenu impossible d'admettre que les baisers défendus valent le châtiment suprême, mais cet adoucissement des mœurs marque un relâchement évi-

dent de la vie familiale. En massacrant l'épouse et l'amant, le mari montrait en effet une flatteuse estime pour la compagne de ses jours et il attachait un grand prix à sa fidélité. Aujourd'hui, la trahison ne lui semble plus qu'une infraction à un contrat. Il rompt simplement le traité auquel l'associé a manqué, et parfois il réclame une indemnité raisonnable, comme fait le gentilhomme dans la *Femme Nue.*

L'autorité que les parents exercent sur les enfants a subi aussi de rudes atteintes. Nous en pouvons juger par une comédie de M. Romain Coolus, l'*Enfant chérie;* car nous y voyons un père qui est le confident de sa fille. Il sait le nom de son amant, et il pleure avec elle sur la maîtresse dont il a été abandonné. Rappelons-nous aussi *Maman Colibri* qui adore un ami de de son fils et qui s'enfuit avec lui en Algérie. Souvenons-nous de l'*Autre danger* et de la fille qui veut épouser l'amant de sa mère.

La science ou la littérature a en effet prolongé la jeunesse de l'homme et de la femme. Le *barbon* qui, dans les comédies de Molière, joue le rôle ingrat du tuteur, est aujourd'hui un séducteur. Arsinoé, qui a peut-être la trentaine, peut encore rivaliser avec Célimène pendant vingt ans. Nous sommes décidés à ne plus

vieillir, et cette circonstance crée tout naturellement des rapports nouveaux entre les enfants, ou les petits enfants et leurs parents ou leurs grands-parents. Une jeune fille qui voit sa mère dans les dîners et dans les bals sourire aux hommes qui l'entourent, ne saurait avoir pour elle le respect qui est dû à l'austérité, et un jeune homme a peine à vénérer aveuglément son père, s'il le rencontre aux courses ou dans les restaurants de nuit. Pour apparaître à leurs descendants comme des êtres surnaturels et intangibles, les parents devraient renoncer au monde et s'enfermer dans la retraite ; mais, la solitude effraye une âme de soixante ans, et tout le monde éprouve le besoin de jouir de la vie jusqu'au dernier soupir.

L'idée de fuir la société et ses dangers pour ne songer qu'au salut est toute chrétienne, et il faut bien reconnaître qu'elle n'a plus cours. Peu soucieux de l'éternité et de l'au-delà, nous voulons tous les plaisirs de la terre. Nous nous refusons au sacrifice et au repentir. Les mondaines qui désirent échapper aux lois sévères de la vertu, affirment qu'elles ont le droit de *vivre leur vie*. Cet argument facile a été raillé agréablement, dans les *Fresnays*, par M. Fernand Vaudérem. M. Maurice Donnay s'est élevé, dans

Paraître, contre ce désir éperdu de la fête et du luxe.

Le théâtre nous présente le tableau d'une société désorganisée et corrompue, et, ce qui est particulier, c'est que la plupart des écrivains acceptent en souriant cette situation, et ne songent nullement à gémir sur cette décadence. Ils pensent très certainement que la société évolue et ne tombe pas. Ils estiment que les antiques principes peuvent disparaître sans qu'une catastrophe se produise. Ils entrevoient vaguement un avenir qui peut être heureux, malgré les changements de la moralité. Dans sa *Velléda*, M. Maurice Magre nous montrait une divinité laïque et obligatoire, la Bonté, qui se substituait aux cultes abolis. En la voyant se dresser sur la scène de l'Odéon, je songeais à une caissière de Meilhac et Halévy qui excuse la vénalité de sa fille en déclarant : « Ça n'a plus l'importance que ça avait autrefois. Les mœurs s'adoucissent de jour en jour ».

Il n'est pas absurde de croire que, dans quelques années, la fidélité amoureuse ne sera exigée, ni par les particuliers, ni par la loi, et qu'on fera peu de cas de la virginité comme l'annonce le livre de M. Léon Blum sur le mariage. Quand ces temps seront venus, les auteurs dramatiques

devront enfin renoncer à nous intéresser aux adultères et aux filles séduites. Déjà, la loi de divorce a supprimé le cas de *Mme Caverlet.* Dans quelques années, nous ne pleurerons plus sur *Denise.*

Ce mépris de la femme intacte s'est manifesté avec succès dans une pièce de M. Pierre Wolff, *le Ruisseau.* Il a obligé le public à approuver le mariage d'un peintre de talent avec une jeune femme qu'il connut dans les établissements de plaisir. Il a rapproché cette Madeleine repentie d'une ingénue et de sa vénérable grand'mère. M. Feydeau avait imaginé une conversation hardie entre une vertueuse douairière et une fille élégante, dans le *Bourgeon.*

La distinction entre toutes les classes sociales s'efface. M. Jules Lemaître, dans *Bertrade.* et M. Abel Hermant, dans *M. de Courpière,* ont porté de rudes coups à l'aristocratie. M. Guinon ne fut pas moins cruel et, en même temps, il ne se montra pas très tendre envers les financiers israélites. M. Lavedan a flétri le *Prince d'Aurec* en même temps que le baron de Horn. Il a mis à nu les vices de la haute bourgeoisie et son inconsistance dans le *Nouveau Jeu* et le *Vieux Marcheur.* Les comédies âpres de M. Courteline ont jeté la suspicion sur l'armée,

sur la magistrature, sur les administrations publiques. La meilleure pièce de M. Brieux est dirigée contre les juges d'instruction. Rien n'a été épargné par les auteurs dramatiques. La littérature ne se montra aussi impitoyable qu'à la fin du dix-huitième siècle. Les écrivains secouèrent si violemment les piliers de la vieille société qu'elle s'effondra. En ne considérant que l'état actuel du théâtre, il est permis de penser que ce monde corrompu tombera bientôt en ruines.

***

Ne nous frappons pas. Nous savons ce que parler veut dire et que les situations étudiées par les auteurs dramatiques sont exceptionnelles comme les cas qui intéressent les médecins. L'honnêteté moyenne ne fournit pas de sujets à porter sur la scène. Pour exciter l'enthousiasme de la foule, il est nécessaire de peindre des criminels ou des saints. Quand M. Bernstein nous montre des mondaines soupant dane un salon particulier avec des filles inquiétantes, il se rappelle peut-être un incident d'une nuit. Il serait injuste d'en conclure que toutes les femmes sont rousses. Il n'est pas mauvais que les écrivains recherchent les conflits rares. C'est pour

eux une merveilleuse occasion de dépenser du talent et de l'ingéniosité pour les résoudre. Ce qui est terrible, c'est la paresse des auteurs qui répètent sans cesse ce que d'autres ont imaginé. Il y aurait un livre à écrire sur les emprunts qui ont été faits aux vaudevilles de M. Feydeau et sur la descendance de M. de Porto-Riche. *L'Amoureuse* a subitement donné des sens à toutes les jeunes premières. On en a même un peu abusé.

Actuellement la femme qui souffre sur une scène française est rarement déçue par un manque d'idéal ou par la médiocrité d'une intelligence. Gustave Flaubert et Emile Augier, qui avaient jeté le ridicule sur les créatures romantiques, auraient l'occasion de composer de nouveau une Mme Bovary ou une Gabrielle. Les épouses ne se plaignent plus autant d'être incomprises, mais elles gémissent d'être négligées. Les troubles de la chair insatisfaite, les appels impérieux de la volupté sont devenus un thème à la mode. Il n'est plus nécessaire que la passion se complique de sentiment et de poésie. L'attirance des corps suffit, et quelques-uns s'en irritent. Ils n'admettent pas encore qu'une femme puisse se donner par pur plaisir. Ils traitent de filles celles qui cèdent à l'espoir de ces joies, et ils réser-

vent toute leur indulgence pour les nobles personnes qui sont dupes de leur imagination. Cette hiérarchie dans les infidélités conjugales a toujours de vertueux partisans.

Pour déterminer la chute d'une femme curieuse de caresses, il est bon de faire baisser la rampe. Nul n'ignore que le crépuscule est favorable aux abandons, et il convient de placer cette scène définitive au moment précis où l'on va allumer les lampes. Il n'est pas mauvais non plus de choisir pour ce mouvement une serre dans un château, pendant l'été. Les parfums qui viennent du jardin, la sécheresse de l'air et le coup de tonnerre expliquent tout. L'orage continue de rendre les plus grands services aux écrivains qui se piquent de psychologie.

L'amoureuse appartient en général à une famille riche, parce qu'il n'y a pas de maître d'armes mélancolique et parce que la fortune permet d'avoir de belles robes et des déshabillés agréables. Fille d'un banquier ou d'un riche industriel, elle a pris pour mari un homme sans charme, et elle se donne à un aventurier de grande allure. C'est le cas le plus commun. Il va sans dire que cette héroïne aime la musique et compose au besoin des vers.

L'amant n'est pas nécessairement un escroc.

il faut qu'il n'ait pas une carrière bour-
ɛe. Il est en marge de la société régulière. Il
pas Hernani; mais il est peintre, il est
icien : les gens de lettres fournissent plutôt
raisonneurs. Depuis que les pièces ne finis-
plus par un mariage, on a renoncé à em-
er l'ingénieur. Il est permis cependant de
oir que l'aviateur rendra bientôt aux arts
niques le prestige qu'ils ont perdu depuis
ièces de M. Georges Ohnet. Les épilogues
la Côte d'azur sont moins fréquents, et,
iis quelques mois, nous n'avons pas vu
ant qui, pour oublier sa maîtresse, explorait
olonies ou élevait des bœufs dans une île
Océanie.

s auteurs dramatiques n'ont qu'une con-
e médiocre dans la jeune génération. Ils
nent volontiers que les adolescents passent
journées sur leurs automobiles et leurs
sur les hauts tabourets des grands bars.
ıontrent plus d'indulgence pour les jeunes
qui ont souvent mauvaise tête et bon
r, et qui, sous une apparente frivolité, sont
es et honnêtes. Quelques héroïnes qui ga-
t par leur travail et par leur science leur
quotidien ont été très bien accueillies du
ic. Nous chérissons au théâtre l'émancipa-

tion de la femme. Tous les spectateurs acclament celles qui revendiquent le droit à l'amour et qui vantent l'union libre. Ils sont moins libéraux quand ils sont sortis de la salle de spectacle et qu'ils se retrouvent dans la vie.

Las de ces types un peu conventionnels, quelques auteurs ont tenté de nous intéresser à des questions sociales. Ils ont compris qu'ils devaient trouver des sujets nouveaux, et c'est ainsi que M. Descaves a écrit avec M. Maurice Donnay la *Clairière*, et avec M. Capus, l'*Attentat.* La satire politique vient d'ailleurs d'inspirer très heureusement les auteurs du *Roi*, et aussi M. Pierre Veber qui a fait paraître ces jolis dialogues : *l'Ecole des Ministres.* Il est possible que les conflits entre le capital et le travail donnent lieu à des drames poignants et à des comédies violentes. Déjà le monde politique a été caricaturé avec âpreté par M. Maurice Barrès à qui nous devons *Une Journée parlementaire* et par M. Fabre, l'auteur de la *Vie publique.* Un grand talent se manifestera peut-être en traitant sur la scène les problèmes qui font trembler les riches et qui excitent la convoitise des pauvres.

Il y a une *question d'argent* que ne pouvait prévoir Dumas fils, et qui jettera bientôt les uns contre les autres tous les citoyens d'un pays. La

es. Il est vrai que jamais cette question ne
ccupa autant nos auteurs. Naguère, on it rougi de s'arrêter à des intérêts aussi quins. Mais la *gêne* et ses conséquences stes sont devenues les sujets de bien des nes. C'est un signe très caractéristique de e époque et jamais on ne vit sur les plan- tant d'amants besogneux et qui mènent la de vie.

est remarquable que plusieurs jeunes gens aquent courageusement à de beaux sujets. rnyvelde avait eu une assez noble ambition omposant *la Courtisane*. M. René Fauchois naginé une scène sublime dans le dernier de *la Fille de Pilate*. M. Népoty a exposé énéreuses idées dans le drame lyrique qui a eprésenté à Béziers. Ces nouveaux écrivains lent décidés à rejeter les vieilles histoires

fiance en leurs cerveaux affranchis. Peut-être un nouveau théâtre libre mettrait-il en lumière des œuvres originales que la jeune génération possède ou peut créer. Nous attendons avec impatience ceux qui nous apporteront des paroles nouvelles.

NOZIÈRE.

LES ANNALES DU THÉATRE ET DE LA MUSIQUE

ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE

L'année 1907 sera la dernière de la direction Gailhard[1]. Deux œuvres inédites, la *Catalane*, de M. Le Borne, et le *Lac des Aulnes*, de M. Maréchal, viendront — avec les reprises de *Thamara*, de *l'Etoile* et de *Patrie* — se greffer sur le persistant succès de l'*Ariane*, de M. Massenet. Nous y noterons encore les brillantes représentations données par Mmes Litvinne, Farrar et Cavalieri, et aussi les intéressants concerts russes, organisés par M. de Diaghilew, sous le patronage de la Société des grandes auditions musicales, présidée par Mme la comtesse Greffulhe... Mais procédons par ordre.

18 JANVIER. — Mlle Mérentié chantait pour la première fois le rôle d'Ariane : servie par de remar-

1. — Jusqu'au 31 décembre de l'année, M. Gailhard avait appelé à ses côtés à la direction de l'Opéra, son ami M. P.-B. Gheusi, l'un des hommes de théâtre qui, après lui, connaissaient le mieux la maison. M. Gheusi était doublé d'un adroit dramaturge, le collaborateur de M. Victorien Sardou pour les *Barbares* de Saint-Saëns, de M. Montorgueil pour la *Cloche du Rhin* de Samuel Rousseau, et de M. Gustave Guiches pour *Chacun sa vie*.

quables moyens, dramatiques et vocaux, la jeune cantatrice obtenait, devant un nombreux public, un très vif succès, — le pendant de celui que lui avait déjà valu la Chimène de M. Massenet.

23 JANVIER. — Reprises de *Thamara*, opéra en trois actes de Louis Gallet, musique de M. Bourgault-Ducoudray[1] et de *l'Etoile*, pantomime-ballet en un acte de MM. Aderer, C. de Roddaz et Hansen, musique de M. André Wormser[2]. — Les opéras ont leur destin : *Thamara* — voyez la singulière coïncidence ! — fut déjà le « chant du cygne » de la direction Ritt et Gailhard... Lisez, je vous prie, ces quelques lignes d'histoire théâtrale. La fin de l'année 1891 approchait, et, avant de se retirer, les deux directeurs avaient promis de donner l'œuvre de M. Bourgault-Ducoudray. Les rôles étaient sus, la pièce était montée et la répétition générale eut lieu le 22 décembre. Vergnet avait répété le rôle du ténor. Le soir de la répétition, s'étant trouvé empêché pour raison de santé, il fut remplacé par M. Engel, au dévouement de qui l'administration fit appel et qui, en excellent musicien qu'il était et qu'il est toujours, lut le rôle, en habit noir, au milieu des costumes asiatiques... Cet acte de bonne volonté lui attribuait le droit de création. Il ne demanda que quelques jours pour

1. DISTRIBUTION. — Thamara, Mlle *Hatto*. — Nour Eddin, M. *Affre*. — Khirvan, M. *Gilly*.

M. *Cerdan* débutait dans le rôle du prêtre. MM. *Stamler*, *Gallois*, *Gonguet*, *Baudin*, *Donval*, *Edmay*; au deuxième acte, divertissement, Mlle *Sandrini*.

2. — Mmes *Zambelli*, *Salle*, *L. Mante*, *L. Piron*, *Lozeron*, *Meunier*, *Lobstein*, *Vangœthen*. MM. *Vanara*, *Cléret*, *Raymond*, *Férouelle*, *Régnier*, *Javon*.

apprendre définitivement sa partie, et le 28 décembre enfin put avoir lieu la première représentation de *Thamara*. L'action évolue dans la Russie d'Asie vers la fin du XVe siècle. Louis Gallet avait puisé le sujet de *Thamara* dans une nouvelle publiée sous ce titre, quelque temps auparavant, dans la *Nouvelle Revue*. Thamara, l'orgueil de Bakou, sa vierge la plus belle, apprend que l'armée persane est sur le point d'envahir le pays sous le commandement de Nour Eddin. Comme Judith allant tuer Holopherne, elle jure de frapper l'infâme, et se rend, dans ce but, au camp du sultan. Mais quelle n'est pas sa surprise en trouvant, dans l'adversaire de sa patrie, le plus séduisant des guerriers! Un mutuel amour jette, dès la première entrevue, les deux ennemis dans les bras l'un de l'autre. Ce n'est qu'après une nuit de volupté que Thamara se rappelle le serment qu'elle a fait d'assassiner Nour Eddin. Redevenue elle-même, oubliant sa passion, elle tue son amant d'un jour, s'échappe et ne revient triomphante à Bakou-la-Sainte que pour se poignarder elle-même, en évoquant le souvenir de sa victime. M. Bourgault-Ducoudray, prix de Rome de 1862, n'avait certes pas pris le chemin le plus court pour être représenté à l'Opéra. La direction d'une société chorale d'amateurs, à laquelle on devait de belles exécutions de la *Fête d'Alexandre* d'Haendel, et un long séjour en Grèce, d'où il avait rapporté un curieux recueil de mélodies populaires, absorbèrent une partie de son existence. Quand nous aurons cité de lui un *Stabat Mater*, jadis exécuté avec succès

aux concerts Pasdeloup — les concerts Pasdeloup, comme c'est loin! — et quand nous aurons rendu hommage au docte professeur d'histoire de la musique au Conservatoire, nommé par M. Bardoux — le ministre Bardoux, comme c'est encore loin! — nous aurons à peu près tout dit sur l'auteur de *Thamara*. L'étonnement fut vif, en notre monde théâtral d'alors, quand on apprit que cet érudit, arguant de son titre de « prix de Rome » et briguant tardivement l'honneur d'être joué à l'Opéra, venait d'être désigné par le ministère et par l'Institut au choix de MM. Ritt et Gailhard. Obligés par leur cahier des charges, qui leur imposait encore la représentation d'un acte en cette année, ils durent s'exécuter, et voilà comment, de retard en retard, d'anicroche en anicroche, on eut, trois jours avant l'expiration de leur privilège et la fin de 1891, la première de cette sincère et forte partition de *Thamara*, aujourd'hui réentendue avec un très vif plaisir. La couleur nous semble avoir été la principale préoccupation de l'excellent musicien. Si elle n'apparaît pas précisément dans le milieu caucasien du premier acte, qui demeure toujours un peu froid, elle s'étend d'une façon charmante sur le second acte, dont nous avons très sincèrement apprécié le joli prélude instrumental sur le mode persan, et l'ardente déclaration d'amour de Nour Eddin, délicieusement accompagnée par le violoncelle et on ne peut mieux dite par M. Affre. Mlle Hatto joue bien et se dépense beaucoup. Mais si le medium est beau, les notes élevées nous ont paru ne sortir que difficilement.

M. Gilly, bon comédien, se sert avec adresse d'une excellente voix de baryton. M. Cerdan est une basse qui manque de grave, et aussi d'articulation. Tandis que *Thamara* s'augmentait d'un acte, l'*Etoile*, le délicieux ballet de MM. Adolphe Aderer et André Wormser, nous était donné, pour terminer la soirée, en un acte au lieu de deux. Mlle Zambelli, qui avait déjà repris le rôle créé par son cher professeur, Rosita Mauri, est une ravissante Zénaïde : on ne saurait avoir plus de gaminerie, de souplesse et de légèreté. A côté de notre « étoile » de toute première grandeur, Mlle Salle est d'une drôlerie infiniment spirituelle.

1er FÉVRIER. — Le rôle d'Ariane porte décidément bonheur à ses interprètes : Mlles L. Bréval et Mérentié y avaient triomphé, Mlle Chenal y obtenait un égal succès. Toutes les trois, avec des qualités différentes, enthousiasmaient, au même titre, le public, qui ne cessait de se presser, dans la salle de l'Opéra, les soirs où l'on y exécutait l'œuvre de MM. Catulle Mendès et Massenet. Mlle Flahaut, comme Mlle Chenal, chantait pour la première fois dans *Ariane*. Le rôle de Perséphone lui fournissait l'occasion de faire apprécier son beau contralto. M. Muratore, Thésée magnifique; M. Delmas, Pirithoüs de si haute envergure; Mlle Rose Féart, Phèdre remarquable, assuraient à l'ouvrage de Massenet une interprétation de premier ordre.

22 FÉVRIER. — *Salammbô* avec Mlle Mérentié. L'héroïne de Reyer convient à merveille à la voix généreuse et au remarquable talent de la belle cantatrice. M. Alvarez, vibrant et passionné, se fait

vivement applaudir dans Matho. l'un de ses meilleurs rôles[1].

4 MARS. — Rentrée de Mme Félia Litvinne. A chaque acte d'*Armide*, la grande artiste était acclamée, notamment après le grand air du premier acte, et à l'issue du troisième, la salle, debout, lui faisait, entre d'interminables rappels, une grandiose ovation. Jamais, du reste, elle n'avait paru plus en possession de ses moyens et de son admirable talent; sa voix incomparable, d'une puissance, d'un éclat et d'une souplesse extraordinaires, soulevait le plus vif enthousiasme; son interprétation d'une originalité si pure et si intense, son style impeccable achevaient son triomphe.

8 MARS. — Par suite d'une grève des ouvriers électriciens, la Ville-Lumière était plongée, ce soir, dans les ténèbres, et Paris se trouvait sans théâtre : il y avait trente-sept ans qu'on n'avait vu ça... Mme Félia Litvinne devait chanter *Armide;* la location dépassait 21.000 francs. On dut faire relâche, faute de lumière... et annoncer que la représentation serait rendue aux abonnés et au public le mardi suivant.

18 MARS. — Mlle Alice Verlet chantait pour la première fois le rôle de Marguerite de *Faust*. Son interprétation, faite de charme et de virtuosité, lui valait de chaleureux bravos, qu'elle partageait avec MM. Alvarez, Gresse, Riddez et Mme Laute.

1. — Le *Journal officiel* publiait, le 10 février, un arrêté signé de M. Briand, ministre de l'instruction publique et des beaux-arts aux termes duquel MM. André Messager et Broussan étaient nommés, pour sept années, à dater du 1er janvier 1908, directeurs de l'Opéra. L'arrêté était daté du 26 janvier.

20 MARS. — Dans *Armide*, Mlle Nelly Martyl, premier prix du Conservatoire, débutait dans le rôle de la Naïade; le timbre argentin de sa voix et sa grande beauté lui conquéraient d'emblée son auditoire.

27 MARS. — Mme Félia Litvinne chantait pour la première fois le rôle de Brünnhilde dans la *Valkyrie*. Après avoir montré dans *Armide* tout ce que ses admirables qualités dramatiques pouvaient apporter d'éclat à l'interprétation des œuvres classiques, la grande artiste était l'incarnation même de Brünnhilde, la hautaine déesse du Walhalla. Cantatrice wagnérienne par excellence, elle obtenait un véritable triomphe et pendant toute la soirée, les acclamations du public témoignaient de son enthousiasme. M. Delmas, l'incomparable Wotan, Mme Paquot-d'Assy qui, pour la première fois chantait Sieglinde, étaient aussi très fêtés[1].

13 AVRIL. — Dans la *Valkyrie*, Mlle Mérentié abordait le rôle de Sieglinde et se tirait de cette redoutable épreuve avec tous les honneurs de la soirée : voix superbe, excellente émission, gestes harmonieux. Mme Litvinne, MM. Van Dyck et Delmas formaient avec elle un ensemble digne des plus beaux jours de Bayreuth.

1. — Le musée de l'Opéra réunissait toute une série de portraits de danseuses, et, particularité remarquable pour un musée, de danseuses existant encore. On y voyait, par exemple, le portrait de Mlle Sandrini, par M. Debat-Ponsan; celui de Mlle Rosita Mauri; puis, plus loin dans le passé, celui de Mlle Sangalli, qui quitta la scène pour devenir la baronne de P...., et enfin celui de Fanny Cerrito, la doyenne des danseuses de l'Opéra, célèbre vers 1845 et qui fit les délices des abonnés sous Louis-Philippe.

15 AVRIL. — Mme Paquot-d'Assy fait son second début dans Ortrude de *Lohengrin*, et obtient un succès que partagent M. Alvarez (Lohengrin), Mlle Dubel (Elsa) et M. Noté (Frédéric).

28 AVRIL. — *Faust*, donné en matinée, fait salle comble. Très applaudis : Mlle Lindsay, rentrant brillamment dans Marguerite, MM. Affre, Delmas, Riddez, Mmes Laute et Goulancourt.

10 MAI. — Mlle Géraldine Farrar dans *Roméo et Juliette*. — Mlle Farrar est une des brillantes étoiles de Monte-Carlo, où, entre autres jolies compositions, elle fut la délicieuse et tragique Colombine de *Paillasse*. Les Parisiens l'avaient appréciée déjà, lors de certaine fête des *Annales* donnée il y a deux ans à l'Hôtel Continental; puis, plus récemment, au Nouveau Théâtre, dans le *Clown* de M. de Camondo. Heureuse était l'idée de M. Gailhard — il n'en a plus que d'excellentes — de demander à la belle cantatrice de se faire entendre ici quelques soirs avant de retourner à Berlin. Et c'est au lendemain même du jour où, revenant d'Amérique, elle débarquait au Havre après une redoutable et fatigante traversée, que, bravement, elle nous apparaissait dans Juliette — une Juliette exquise de jeunesse et de grâce, de poétique ingénuité et de passionnée tendresse. Depuis la valse où, dans un franc et clair éclat de rire lancé de voix pure et sonore, elle a tout de suite conquis son public, jusqu'à la dramatique scène du tombeau, Mlle Farrar s'est fait longuement et chaleureusement applaudir — intelligemment soutenue par le vibrant Roméo qu'est M. Alvarez

et vaillamment secondée par M. Gresse, Frère Laurent plein d'ampleur. Les abonnés se souviendront de son triomphant passage à l'Opéra...

16 MAI. — Premier concert historique russe dirigé par MM. Arthur Nikisch et Rimsky-Korsakow[1]. — M. Gabriel Astruc était l'homme du jour. La *Salomé* de M. Richard Strauss, qu'il avait montée au Châtelet, réalisait d'énormes recettes. Le premier des cinq concerts historiques russes, qu'il avait fort intelligemment organisés dans le magnifique cadre de l'Opéra, était donné avec un succès qui promettait pour les quatre autres. Le programme s'ouvrait par le premier acte de *Rousslân et Ludmila* de Glinka, qui porte gaillardement ses soixante-dix ans : il faut songer que c'est le premier opéra russe fait de motifs populaires. Puis, M. Nikisch cédait le bâton à M. Rimsky-Korsakow, venant conduire lui-même avec une rare modestie sa *Nuit de Noël,* délicieuse mosaïque dont l'orchestration est ravissante. Succès d'estime pour la deuxième symphonie en *ut* mineur de Tschaïkowsky, précédant le colossal triomphe de M. Chaliapine, à qui l'on redemandait d'accla-

1. — Voici quel en était le programme :

1. Glinka. — Ouverture et 1er acte de l'opéra *Rousslân et Ludmila*, par Mmes Tcherkassky et Zbroueff, MM. Chaliapine, Kastorsky, Smirnow, Filipow, de l'Opéra Impérial Russe, et les chœurs de l'Association des Concerts Lamoureux.

2. Rimsky-Korsakow. — *La Nuit de Noël*, tableaux symphoniques, sous la direction de l'auteur.

3. Tchaïkowsky. — 2e *Symphonie*.

4. Borodine. — *a)* Chanson de Wladimir Salitzky ; *b)* 2e tableau du 1er acte de l'opéra *Le Prince Igor*, par Mme M. Tcherkassky, M. Chaliapine et chœurs conduits par M. F. Blumenfeld, chef d'orchestre de l'Opéra Impérial de Saint-Pétersbourg.

5. Glinka. — *La Karaminskaïa*.

mation la Chanson de Wladimir Salitzky du *Prince Igor*, — à qui le public justement enthousiaste décernait, après le premier acte de l'opéra de Borodine, une inoubliable, une interminable ovation. C'est un comédien supérieur que ce chanteur à la voix de basse chantante admirablement expressive : il mérite de faire courir tout Paris... Avons-nous besoin d'ajouter que la salle, absolument comble, était superbe; toutes les femmes en brillante toilette de soirée : deux chapeaux seulement — mais si exquis ! — dans l'avant-scène de droite, voisine de celle du Président de la République.

18 MAI. — Le rôle de Marguerite de *Faust* valait à Mlle Géraldine Farrar un succès au moins égal à celui qu'elle avait remporté dans Juliette. Son interprétation, très curieusement personnelle, sa voix si joliment timbrée, son jeu plein de charme en même temps que de puissance, faisaient acclamer la délicieuse cantatrice.

19 MAI. — Deuxième concert russe dirigé par MM. Arthur Nikisch et Rimsky-Korsakow[1]. — C'était à M. Rimsky-Korsakow et à feu Moussorgsky qu'était presque entièrement consacré le programme

---

2. — Voici quel en était le programme :

1. A. Taneiew, 2e Symphonie.

2. *a)* Récit de Pimen; *b)* Chanson de Verlaam, de l'opéra *Boris Godounow*, par M. Chaliapine.

3. Rimsky-Korsakow : Prélude du 1er acte et deux chansons de Lel, de l'opéra *Snégourotchka*, par Mme Zbroueff.

4. Rimsky-Korsakow : Suite de l'opéra *Le Tsar Sultan*.

5. Moussorgsky : 2e acte de l'opéra *Boris Godounow*, par Mmes Zbroueff, Pétrenko, MM. Chaliapine, Smirnow.

Conduit par M. F. Blumenfeld.

(détaillé en note) de cette deuxième séance donnée devant une très brillante assistance. De M. Rimsky-Korsakow nous avons eu le prélude et les deux chansons de Lell de *Snégourotchka*, fragments exquis d'un adorable « conte de printemps » tout parfumé de poésie, dont l'Opéra-Comique nous promet l'audition intégrale. Très remarquable est la suite d'orchestre tirée de l'opéra le *Tsar Sultan*, et l'on ne saurait trop admirer ces petits tableaux d'un si chaud coloris, où les idées, très prenantes, s'embellissent de la plus pittoresque instrumentation. Deux pages caractéristiques de l'opéra *Boris Godounov* de Moussorgsky — si original et si puissant dans sa simplicité — étaient chantées avec infiniment d'accent par M. Chaliapine, dont le talent est évidemment fait pour la scène. C'est aussi avec une extraordinaire intensité qu'il traduisait, dans ce même *Boris*, la tragique scène de l'hallucination, un de ses triomphes de théâtre.

22 MAI. — Mlle Farrar tenait à se montrer à l'Opéra dans le rôle d'Elisabeth de *Tannhauser*, qui avait fait sa réputation à l'étranger. Elle le chante d'adorable façon; l'éclat de sa voix, son style impeccable, la grâce de sa personne soulèvent, pendant toute la soirée, le plus sincère enthousiasme.

23 MAI. — Le troisième concert historique russe, sous la direction de M. Arthur Nikisch [1], n'ajoutait rien, avouons-le, à nos connaissances musicales.

---

1. — Au programme :
1. La nuit sur le mont Triglaw (3e acte de l'opéra-ballet *Mlada*) arrangement pour orchestre seul : Rimsky-Korsakow.

Cependant la suite d'orchestre de M. Rimsky-Korsakow sur l'opéra-ballet *Mlada* est mélodieuse, poétique, bien orchestrée, et n'a d'autre défaut que sa longueur. Mais le concerto en *fa* dièze mineur de Scriabine nous a paru aussi vide qu'ennuyeux, malgré la virtuosité du pianiste Joseph Hofmann, et le poème symphonique de Tchaikovsky sur *Francesca da Rimini* n'est pas seulement médiocre en lui-même, mais tout plein d'emprunts audacieux à Wagner, et parfois à Mendelssohn; par moments on croyait entendre le *Vaisseau fantôme*, ou *Tannhauser*, ou *Tristan;* mais partout manquait la personnalité. La basse Chaliapine a bien chanté trois romances de Moussorgski et un court duo du *Prince Igor* avec M[me] Litvinne qui, elle, a obtenu un succès complet dans la chanson du même opéra de Borodine. En somme, sauf la perfection — sous la superbe conduite de M. Arthur Nikisch — de l'orchestre Lamoureux, vraiment étourdissant en certains passages, et la belle voix de deux chanteurs célèbres, ce troisième concert était inférieur à la moyenne de nos dimanches de Paris : Châtelet et Sarah-Bernhardt. Beaucoup de talent sans doute dans cette « école russe », le sentiment musical

---

2. Concerto pour piano en *fa* dièze mineur (op. 20) Scriabine; *a)* Allegro; *b)* Andante; *c)* Allegro *moderato*. M. Joseph Hofmann.

3. *a)* Le Trépak; *b)* La Chanson de la Puce (Moussorgsky). M. Chaliapine.

4. *Francesca da Rimini*, poème symphonique (Tchaikowsky). Chef d'orchestre : M. Arthur Nikisch.

5. *a)* Complainte d'Iaroslavna, du 4[e] acte de l'opéra *Le Prince Igor* (Borodine). M[me] Félia Litvinne; *b)* Duo du 4[e] acte de l'opéra *Le Prince Igor* (Borodine). M[me] Félia Litvinne (Iaroslavna); M. Chaliapine (Prince Igor

inné; mais peu de génie, et souvent, avouons-le, de véritables plagiats...

24 MAI.— Première représentation de la *Catalane*, drame lyrique en quatre actes de MM. Paul Ferrier et Louis Tiercelin, d'après A. Guimera, musique de M. Fernand Le Borne[1]. — « Un soir de désœuvrement — nous a conté M. Fernand Le Borne — je passai à la Bodinière où l'on jouait *Terra Baixa*, de Guimera. Je fus empoigné par le sujet, je télégraphiai de suite à l'auteur pour obtenir son autorisation... Je me mis au travail, et j'imaginai une partition où, dans une atmosphère ardente et joyeuse, telle qu'est celle de la Catalogne, se déroulerait le très âpre drame d'amour de Guimera. Ce sont mes chœurs et mon orchestre qui tâcheront de traduire la couleur locale que j'ai voulu donner à l'ouvrage; mes personnages seront plus spécialement appelés à évoquer l'action... » Et voici, violente et dramatique, l'action de cette *Favorita rusticana :* ainsi l'a, dit-on, appelée lui-même M. Paul Ferrier, l'adaptateur, avec M. Louis Tier-

1. DISTRIBUTION. — Andrès, M. *Muratore*. — Miguel, M. *Delmas*. — Gaspard, M. *Nuibo*. — Blas, M. *Triadou*. — Mathéo, M. *Delpouget*. — Péra, M. *Stamler*. — Anita, Mlle *L. Grandjean*. — Inès, Mlle *Martyl*. — Antonia, Mme *Laute*. — Pépa, Mme *Goulancourt*. — Une étoile Mlle *Agussol*. — Térésa, Mlle *Beauvais*. — Franciska, Mlle *Mathieu*. — Rosa, Mlle *Mancini*.

Mmes *Hamelin, Notick, Doyen, Bauer, Cosset*. MM. *Charpentier, Pons, Tramasset, Ezanno, Narçon*.

Divertissement, réglé par M. J. Hansen, Mlle *Zambelli*, M. *Cléret*, Mlles *Beauvais, G. Couat, Barbier, Meunier, Billon, L. Couat, Urban, Dockès, Bouissavin, Guillemin, Demaulde, Jænson, Coudaire, Lozeron, Keller, Mouret, Bonnot, Booss*, MM. *Girodier, Régnier, Javon, Férouelle, Domengie, A. Aveline*.

Le rôle de Miguel sera repris plus tard par M. Bartet, aux lieu et place de M. Delmas, empêché.

celin, de la pièce originale d'Angel Guimera. En un monologue — un peu long — qui est un prologue ajouté par les auteurs, en vue de la représentation à l'Opéra, d'un ouvrage écrit pour l'Opéra-Comique — Andrès, berger des hauts plateaux, nous apprend qu'il va quitter la montagne pour aller se marier dans les terres basses, avec une meunière, Anita, que son maître Miguel, qui dispose de ses vassaux comme une sorte de seigneur féodal, lui a permis d'épouser. Puis, après nous avoir fait cette confidence, il dit adieu à la montagne et salue les étoiles qui lui répondent fort gentiment. Descendons dans la plaine. Miguel a compromis sa fortune dans des spéculations. Il lui faut, pour sortir d'embarras, épouser une riche héritière. C'est ce qu'il s'apprête à faire. Or, Anita, la belle meunière, est, au vu et au su de tout le monde, la « favorite » de Miguel. Rien ne gêne don Miguel : il épousera l'héritière, et, comme le roi Alphonse de Donizetti, mariant Léonore à Fernand, il donnera Anita à un mari qu'il est allé chercher dans la montagne et qu'il se garde bien d'avertir. Avec de la vie, du mouvement et de la verve, beaucoup de verve dans les scènes pittoresques, la partition de M. Le Borne se recommande, dans les parties de passion, d'une belle fougue, d'une chaleur très louable, d'une vigueur qui atteint même à la puissance. Bien que fondue un peu dans les moules classiques, elle n'en constitue pas moins une œuvre de valeur. Nous l'entendîmes deux fois avec un réel plaisir, et nous affirmons en toute sincérité qu'elle ne méritait, en

aucune façon, les charges à fond de train dont l'acablèrent alors, fort injustement, quelques-uns de nos grands confrères en critique musicale. Combien d'œuvres modernes, prônées par la presse, qui, certes, ne valent pas la *Catalane!* Son grand défaut, pour les snobs, est peut-être que la mélodie abonde, parfois un peu banale. Sans être toujours personnels, ses thèmes se tiennent, fort heureusement développés. L'orchestration atteste sans doute une certaine lourdeur, et les voix sont trop souvent couvertes par les instruments. Mais ne sont-ce pas là des défauts dont pourra et saura se corriger l'auteur, mieux averti? Les chœurs sont fort joliment écrits : je n'ose affirmer qu'ils ont toujours été rendus comme ils devaient l'être; est-ce donc la faute de M. Le Borne, dont les *pianissimo* n'ont pas été assez observés? Outre un original ballet, accompagné par des guitares et des mandolines, qui dansé par l'adorable Zambelli, fut le charme de la soirée, il y a, dans cette œuvre remarquable, de fort belles pages, très nobles et très brillantes. Mlle Louise Grandjean est une Anita ardente et passionnée. Mlle Martyl, toute charmante « Micaëla », conduit avec goût un soprano de pur cristal. Que M. Muratore, bel artiste de composition, prenne garde de laisser dans ce vaste vaisseau de l'Opéra sa jolie voix de ténor un peu courte... Et que M. Delmas (est-ce Henri IV? N'est-ce pas toujours le dieu Wotan?) se défie de sons de gorge, parfois assez désagréables... Représentée à l'Opéra-Comique — telle était sa primitive desti-

nation — la *Catalane* eût obtenu un vif succès. A l'Opéra, elle a permis à M. Gailhard de satisfaire aux nécessités de son cahier des charges exigeant encore quatre actes inédits, et nous a confirmé dans cette idée que M. Le Borne était un musicien de talent, cette fois mal servi par les circonstances.

24 MAI. — On apprenait la mort subite de M. Edouard Mangin, l'un des chefs d'orchestre de l'Opéra, qui, la veille encore, avait conduit la représentation de *Tannhauser*[1].

26 MAI. — Le quatrième concert russe sous la direction de MM. Camille Chevillard et Rakhmaninow[2], était inégal, mais intéressant. Si le *Moyen Age*, suite d'orchestre de Glazounow, et la cantate du *Printemps*, du jeune compositeur Rakhmaninow, prêtent à la critique, surtout par

1. — Edouard Mangin, lauréat du Conservatoire de Paris, avait fait partie de l'orchestre de l'ancien Théâtre Lyrique, et plus tard il en était devenu le chef. Pendant plusieurs années, il avait quitté Paris pour aller diriger le Conservatoire de la ville de Lyon, que la municipalité venait de fonder. Il était ensuite entré à l'Opéra en qualité de chef de chant, puis de chef d'orchestre. Dans cette dernière fonction, il dirigeait principalement les ouvrages du répertoire et les ballets. Très dévoué à sa tâche, excellent musicien, connaissant à fond le classique et le moderne, il était très apprécié pour son dévouement et son zèle. Plus d'une fois, il dut prendre à l'improviste le bâton et se tira toujours de ces épreuves à la grande satisfaction de tous. C'était de plus un brave et excellent homme qui laissait après lui d'unanimes regrets.

2. — Voici quel en était le programme :

1. Glazounow. — *Au Moyen Age*, suite pour orchestre.
2. Rakhmaninow. — *Concerto n° 2 pour piano.* Exécuté par l'auteur.
3 Rakhmaninow. — *Le Printemps*, cantate, chantée par M. Chaliapine et chœurs conduits par l'auteur.
4. Balakirew. — *Thamar*, poème symphonique, Mme Zbroueff, MM. Smirnow et Chaliapine.
5. Moussorgsky. — 5e acte de l'opéra *Khovanstchina*, par Mme Zbroueff, MM. Chaliapine, Smirnow et chœurs.

leur impersonnalité, le concerto de piano du même Rakhmaninow est plein de mérite, et même original dans ses deux premiers morceaux. Le cinquième acte de l'opéra *Khovanstchina*, de Moussorgsky, est d'une belle tenue dramatique et a été chanté à merveille, presque « joué » par Chaliapine et Mme Zbroueff. Au contraire, le ténor Smirnow, dont on nous avait dit merveille, ne nous a plu qu'à moitié. Enfin, la splendide exécution de *Thamar* de Balakirew, sous l'habile direction de M. Chevillard, a justement transporté la salle.

28 MAI. — Représentation de gala en l'honneur du roi et de la reine de Norvège[1].

30 MAI. — Le cinquième et dernier concert russe était fort brillant, avec des inégalités. Une symphonie de Scriabine absolument quelconque : un bon ordinaire. M. Joseph Hofmann jouait admirablement un concerto de Liapounov, pour piano. Deux romances de César Cui obtenaient, comme le *Printemps* de Glazounoff, un certain succès ; tout cela assez vaguement imité de Wagner et de Liszt... Le triomphe était pour M. Rimsky-Korsakow, dans ses scènes de l'opéra de *Sadko*. C'est lui le maître des compositeurs russes, avec Balakirew. Les autres ne seront, dans l'histoire de l'art, que des satellites et des reflets. Malheureu-

1. — Voici quel en était le programme :

1er acte de *Samson et Dalila*, interprété par Mlle Margyl, MM. Alvarez, Noté, Chambon, Nivette, Gallois, Gonguet, Ragman ; chef d'orchestre : M. Vidal.

2e acte d'*Armide*, interprété par Mmes Litvinne, Verlet, Mathieu, Mancini, MM. Affre, Delmas, Cabillot ; chef d'orchestre : M. Busser.

1er acte de *Coppelia*, dansé par Mlles Sandrini, Salle, M. Vanara ; chef d'orchestre : M. Vidal.

sement, les chanteurs étaient, cette fois, médiocres, et il vaut mieux dire qu'ils interprétèrent « consciencieusement » une musique toute fantaisiste et et idéale. M. Arthur Nikisch conduisait l'orchestre avec beaucoup de netteté et de sentiment du rythme. Mais il ne dépasse certainement ni notre Colonne, ni notre Chevillard, ni notre Marty. Dans l'ensemble, ces concerts russes ont été intéressants, mais non passionnants : une distraction agréable et délicate, — mais pas une révélation !

3 JUIN. — Après d'heureux débuts dans *Sigurd*, Mlle Chenal se révèle, dans Marguerite de *Faust*, cantatrice de valeur. La pureté de sa voix, la netteté de sa diction, jointe à de réelles qualités scéniques, lui valent un franc succès. Ajoutons que des costumes originaux, exécutés d'après des estampes du temps où la légende place les aventures de Faust, faisaient ressortir encore la grande beauté de la jeune cantatrice.

4 JUIN. — Soirée en l'honneur de Beethoven. — Un comité s'était formé pour soutenir l'initiative d'un sculpteur de talent, M. José de Charmoy, préparant à Beethoven un imposant monument; et le Paris artistique et mondain remplissait, ce soir-là, la salle de l'Opéra où se donnait au profit du « monument à Beethoven » un beau concert « de gala ». M. Jacques Thibaud a délicieusement exécuté une romance de Mozart pour violon spécialement arrangée pour lui par M. Saint-Saëns, et l'on a remandé à Mme Félia Litvinne une savoureuse mélodie de Beethoven *In questa tomba obscura*. Les auditeurs de l'Opéra ont eu ensuite

la révélation d'une étonnante cantatrice viennoise, Mlle Selma Kurz, que nous avions eu le plaisir d'entendre le précédent hiver à Monte-Carlo et qu'avec raison on a surnommée « la nouvelle Patti ». Après s'être fait acclamer dans *Il Pensioroso* d'Haendel, Mlle Kurz a dit avec une grâce incomparable dans la plus extraordinaire virtuosité l'air de la *Somnambule* et les couplets du page d'*Un ballo in maschera*. Et ce fut littéralement du délire. Puis, après la *Neuvième* de Beethoven, que le maître Saint-Saëns avait eu la coquetterie de conduire — l'admirable orchestre Chevillard eût pu en vérité, jouer tout seul, et sans qu'on prît la peine de lui battre la mesure — le triomphe, le véritable triomphe de la soirée a été pour Mme Marie Delna qui a interprété avec Mme Vallandri, séduisante et remarquable Eurydice, le quatrième acte d'*Orphée*. Mme Delna a su arracher des larmes à la noble assistance en chantant de sa voix — toujours la plus belle qui soit — et en jouant avec un talent de grande tragédienne lyrique le rôle d'Orphée qui lui avait valu naguère, à l'Opéra-Comique, un si mérité succès. D'aussi chaleureuses ovations nous promettaient une prochaine rentrée au théâtre de celle qui y laissait encore un si grand vide.

12 JUIN. — Mlle Trouhanowa débutait dans le rôle de la prêtresse de *Samson et Dalila* que l'originalité de son talent marquait d'une charmante et curieuse empreinte. Les deux étoiles de la danse, Mlles Zambelli et Sandrini paraissaient dans la *Maladetta*. C'était donc une fête de l'art chorégraphique.

Cependant la suite d'orchestre de M. Rimsky-Korsakow sur l'opéra-ballet *Mlada* est mélodieuse, poétique, bien orchestrée, et n'a d'autre défaut que sa longueur. Mais le concerto en *fa* dièze mineur de Scriabine nous a paru aussi vide qu'ennuyeux, malgré la virtuosité du pianiste Joseph Hofmann, et le poème symphonique de Tchaikovsky sur *Francesca da Rimini* n'est pas seulement médiocre en lui-même, mais tout plein d'emprunts audacieux à Wagner, et parfois à Mendelssohn; par moments on croyait entendre le *Vaisseau fantôme*, ou *Tannhauser*, ou *Tristan;* mais partout manquait la personnalité. La basse Chaliapine a bien chanté trois romances de Moussorgski et un court duo du *Prince Igor* avec Mme Litvinne qui, elle, a obtenu un succès complet dans la chanson du même opéra de Borodine. En somme, sauf la perfection — sous la superbe conduite de M. Arthur Nikisch — de l'orchestre Lamoureux, vraiment étourdissant en certains passages, et la belle voix de deux chanteurs célèbres, ce troisième concert était inférieur à la moyenne de nos dimanches de Paris : Châtelet et Sarah-Bernhardt. Beaucoup de talent sans doute dans cette « école russe », le sentiment musical

2. Concerto pour piano en *fa* dièze mineur (op. 20) Scriabine; *a)* Allegro; *b)* Andante; *c)* Allegro *moderato*. M. Joseph Hofmann.

3. *a)* Le Trépak; *b)* La Chanson de la Puce (Moussorgsky). M. Chaliapine.

4. *Francesca da Rimini*, poème symphonique (Tchaikowsky). Chef d'orchestre : M. Arthur Nikisch.

5. *a)* Complainte d'Iaroslavna, du 4e acte de l'opéra *Le Prince Igor* (Borodine). Mme Félia Litvinne; *b)* Duo du 4e acte de l'opéra *Le Prince Igor* (Borodine). Mme Félia Litvinne (Iaroslavna); M. Chaliapine (Prince Igor

inné; mais peu de génie, et souvent, avouons-le, de véritables plagiats...

24 MAI.— Première représentation de la *Catalane*, drame lyrique en quatre actes de MM. Paul Ferrier et Louis Tiercelin, d'après A. Guimera, musique de M. Fernand Le Borne[1]. — « Un soir de désœuvrement — nous a conté M. Fernand Le Borne — je passai à la Bodinière où l'on jouait *Terra Baixa*, de Guimera. Je fus empoigné par le sujet, je télégraphiai de suite à l'auteur pour obtenir son autorisation... Je me mis au travail, et j'imaginai une partition où, dans une atmosphère ardente et joyeuse, telle qu'est celle de la Catalogne, se déroulerait le très âpre drame d'amour de Guimera. Ce sont mes chœurs et mon orchestre qui tâcheront de traduire la couleur locale que j'ai voulu donner à l'ouvrage; mes personnages seront plus spécialement appelés à évoquer l'action... » Et voici, violente et dramatique, l'action de cette *Favorita rusticana* : ainsi l'a, dit-on, appelée lui-même M. Paul Ferrier, l'adaptateur, avec M. Louis Tier-

1. DISTRIBUTION. — Andrès, M. *Muratore*. — Miguel, M. *Delmas*. — Gaspard, M. *Nuibo*. — Blas, M. *Triadou*. — Mathéo, M. *Delpouget*. — Péra, M. *Stamler*. — Anita, Mlle *L. Grandjean*. — Inès, Mlle *Martyl*. — Antonia, Mme *Laute*. — Pépa, Mme *Goulancourt*. — Une étoile Mlle *Agussol*. — Térésa, Mlle *Beauvais*. — Franciska, Mlle *Mathieu*. — Rosa, Mlle *Mancini*.

Mmes *Hamelin, Notick, Doyen, Bauer, Cosset*. MM. *Charpentier, Pons, Tramasset, Ezanno, Narçon*.

Divertissement, réglé par M. J. Hansen, Mlle *Zambelli*, M. *Cléret*, Mlles *Beauvais, G. Couat, Barbier, Meunier, Billon, L. Couat, Urban, Dockès, Bouissavin, Guillemin, Demaulde, Jœnson, Coudaire, Lozeron, Keller, Mouret, Bonnot, Booss*, MM. *Girodier, Régnier, Javon, Férouelle, Domengie, A. Aveline*.

Le rôle de Miguel sera repris plus tard par M. Bartet, aux lieu et place de M. Delmas, empêché.

celin, de la pièce originale d'Angel Guimera. En un monologue — un peu long — qui est un prologue ajouté par les auteurs, en vue de la représentation à l'Opéra, d'un ouvrage écrit pour l'Opéra-Comique — Andrès, berger des hauts plateaux, nous apprend qu'il va quitter la montagne pour aller se marier dans les terres basses, avec une meunière, Anita, que son maître Miguel, qui dispose de ses vassaux comme une sorte de seigneur féodal, lui a permis d'épouser. Puis, après nous avoir fait cette confidence, il dit adieu à la montagne et salue les étoiles qui lui répondent fort gentiment. Descendons dans la plaine. Miguel a compromis sa fortune dans des spéculations. Il lui faut, pour sortir d'embarras, épouser une riche héritière. C'est ce qu'il s'apprête à faire. Or, Anita, la belle meunière, est, au vu et au su de tout le monde, la « favorite » de Miguel. Rien ne gêne don Miguel : il épousera l'héritière, et, comme le roi Alphonse de Donizetti, mariant Léonore à Fernand, il donnera Anita à un mari qu'il est allé chercher dans la montagne et qu'il se garde bien d'avertir. Avec de la vie, du mouvement et de la verve, beaucoup de verve dans les scènes pittoresques, la partition de M. Le Borne se recommande, dans les parties de passion, d'une belle fougue, d'une chaleur très louable, d'une vigueur qui atteint même à la puissance. Bien que fondue un peu dans les moules classiques, elle n'en constitue pas moins une œuvre de valeur. Nous l'entendîmes deux fois avec un réel plaisir, et nous affirmons en toute sincérité qu'elle ne méritait, en

aucune façon, les charges à fond de train dont l'acablèrent alors, fort injustement, quelques-uns de nos grands confrères en critique musicale. Combien d'œuvres modernes, prônées par la presse, qui, certes, ne valent pas la *Catalane* ! Son grand défaut, pour les snobs, est peut-être que la mélodie abonde, parfois un peu banale. Sans être toujours personnels, ses thèmes se tiennent, fort heureusement développés. L'orchestration atteste sans doute une certaine lourdeur, et les voix sont trop souvent couvertes par les instruments. Mais ne sont-ce pas là des défauts dont pourra et saura se corriger l'auteur, mieux averti ? Les chœurs sont fort joliment écrits : je n'ose affirmer qu'ils ont toujours été rendus comme ils devaient l'être ; est-ce donc la faute de M. Le Borne, dont les *pianissimo* n'ont pas été assez observés ? Outre un original ballet, accompagné par des guitares et des mandolines, qui dansé par l'adorable Zambelli, fut le charme de la soirée, il y a, dans cette œuvre remarquable, de fort belles pages, très nobles et très brillantes. Mlle Louise Grandjean est une Anita ardente et passionnée. Mlle Martyl, toute charmante « Micaëla », conduit avec goût un soprano de pur cristal. Que M. Muratore, bel artiste de composition, prenne garde de laisser dans ce vaste vaisseau de l'Opéra sa jolie voix de ténor un peu courte... Et que M. Delmas (est-ce Henri IV ? N'est-ce pas toujours le dieu Wotan ?) se défie de sons de gorge, parfois assez désagréables... Représentée à l'Opéra-Comique — telle était sa primitive desti-

nation — la *Catalane* eût obtenu un vif succès. A l'Opéra, elle a permis à M. Gailhard de satisfaire aux nécessités de son cahier des charges exigeant encore quatre actes inédits, et nous a confirmé dans cette idée que M. Le Borne était un musicien de talent, cette fois mal servi par les circonstances.

24 MAI. — On apprenait la mort subite de M. Edouard Mangin, l'un des chefs d'orchestre de l'Opéra, qui, la veille encore, avait conduit la représentation de *Tannhauser*[1].

26 MAI. — Le quatrième concert russe sous la direction de MM. Camille Chevillard et Rakhmaninow[2], était inégal, mais intéressant. Si le *Moyen Age*, suite d'orchestre de Glazounow, et la cantate du *Printemps*, du jeune compositeur Rakhmaninow, prêtent à la critique, surtout par

1. — Edouard Mangin, lauréat du Conservatoire de Paris, avait fait partie de l'orchestre de l'ancien Théâtre Lyrique, et plus tard il en était devenu le chef. Pendant plusieurs années, il avait quitté Paris pour aller diriger le Conservatoire de la ville de Lyon, que la municipalité venait de fonder. Il était ensuite entré à l'Opéra en qualité de chef de chant, puis de chef d'orchestre. Dans cette dernière fonction, il dirigeait principalement les ouvrages du répertoire et les ballets. Très dévoué à sa tâche, excellent musicien, connaissant à fond le classique et le moderne, il était très apprécié pour son dévouement et son zèle. Plus d'une fois, il dut prendre à l'improviste le bâton et se tira toujours de ces épreuves à la grande satisfaction de tous. C'était de plus un brave et excellent homme qui laissait après lui d'unanimes regrets.

2. — Voici quel en était le programme :

1. Glazounow. — *Au Moyen Age*, suite pour orchestre.
2. Rakhmaninow. — *Concerto n° 2 pour piano*. Exécuté par l'auteur.
3 Rakhmaninow. — *Le Printemps*, cantate, chantée par M. Chaliapine et chœurs conduits par l'auteur.
4. Balakirew. — *Thamar*, poème symphonique, Mme Zbroueff, MM. Smirnow et Chaliapine.
5. Moussorgsky. — 5e acte de l'opéra *Khovanstchina*, par Mme Zbroueff, MM. Chaliapine, Smirnow et chœurs.

leur impersonnalité, le concerto de piano du même Rakhmaninow est plein de mérite, et même original dans ses deux premiers morceaux. Le cinquième acte de l'opéra *Khovanstchina*, de Moussorgsky, est d'une belle tenue dramatique et a été chanté à merveille, presque « joué » par Chaliapine et Mme Zbroueff. Au contraire, le ténor Smirnow, dont on nous avait dit merveille, ne nous a plu qu'à moitié. Enfin, la splendide exécution de *Thamar* de Balakirew, sous l'habile direction de M. Chevillard, a justement transporté la salle.

28 MAI. — Représentation de gala en l'honneur du roi et de la reine de Norvège[1].

30 MAI. — Le cinquième et dernier concert russe était fort brillant, avec des inégalités. Une symphonie de Scriabine absolument quelconque : un bon ordinaire. M. Joseph Hofmann jouait admirablement un concerto de Liapounov, pour piano. Deux romances de César Cui obtenaient, comme le *Printemps* de Glazounoff, un certain succès ; tout cela assez vaguement imité de Wagner et de Liszt... Le triomphe était pour M. Rimsky-Korsakow, dans ses scènes de l'opéra de *Sadko*. C'est lui le maître des compositeurs russes, avec Balakirew. Les autres ne seront, dans l'histoire de l'art, que des satellites et des reflets. Malheureu-

1. — Voici quel en était le programme :

1er acte de *Samson et Dalila*, interprété par Mlle Margyl, MM. Alvarez, Noté, Chambon, Nivette, Gallois, Gonguet, Ragman ; chef d'orchestre : M. Vidal.

2e acte d'*Armide*, interprété par Mmes Litvinne, Verlet, Mathieu, Mancini, MM. Affre, Delmas, Cabillot ; chef d'orchestre : M. Busser.

1er acte de *Coppelia*, dansé par Mlles Sandrini, Salle, M. Vanara ; chef d'orchestre : M. Vidal.

sement, les chanteurs étaient, cette fois, médiocres, et il vaut mieux dire qu'ils interprétèrent « consciencieusement » une musique toute fantaisiste et et idéale. M. Arthur Nikisch conduisait l'orchestre avec beaucoup de netteté et de sentiment du rythme. Mais il ne dépasse certainement ni notre Colonne, ni notre Chevillard, ni notre Marty. Dans l'ensemble, ces concerts russes ont été intéressants, mais non passionnants : une distraction agréable et délicate, — mais pas une révélation !

3 JUIN. — Après d'heureux débuts dans *Sigurd*, Mlle Chenal se révèle, dans Marguerite de *Faust*, cantatrice de valeur. La pureté de sa voix, la netteté de sa diction, jointe à de réelles qualités scéniques, lui valent un franc succès. Ajoutons que des costumes originaux, exécutés d'après des estampes du temps où la légende place les aventures de Faust, faisaient ressortir encore la grande beauté de la jeune cantatrice.

4 JUIN. — Soirée en l'honneur de Beethoven. — Un comité s'était formé pour soutenir l'initiative d'un sculpteur de talent, M. José de Charmoy, préparant à Beethoven un imposant monument; et le Paris artistique et mondain remplissait, ce soir-là, la salle de l'Opéra où se donnait au profit du « monument à Beethoven » un beau concert « de gala ». M. Jacques Thibaud a délicieusement exécuté une romance de Mozart pour violon spécialement arrangée pour lui par M. Saint-Saëns, et l'on a remandé à Mme Félia Litvinne une savoureuse mélodie de Beethoven *In questa tomba obscura*. Les auditeurs de l'Opéra ont eu ensuite

la révélation d'une étonnante cantatrice viennoise, Mlle Selma Kurz, que nous avions eu le plaisir d'entendre le précédent hiver à Monte-Carlo et qu'avec raison on a surnommée « la nouvelle Patti ». Après s'être fait acclamer dans *Il Pensioroso* d'Haendel, Mlle Kurz a dit avec une grâce incomparable dans la plus extraordinaire virtuosité l'air de la *Somnambule* et les couplets du page d'*Un ballo in maschera*. Et ce fut littéralement du délire. Puis, après la *Neuvième* de Beethoven, que le maître Saint-Saëns avait eu la coquetterie de conduire — l'admirable orchestre Chevillard eût pu en vérité, jouer tout seul, et sans qu'on prît la peine de lui battre la mesure — le triomphe, le véritable triomphe de la soirée a été pour Mme Marie Delna qui a interprété avec Mme Vallandri, séduisante et remarquable Eurydice, le quatrième acte d'*Orphée*. Mme Delna a su arracher des larmes à la noble assistance en chantant de sa voix — toujours la plus belle qui soit — et en jouant avec un talent de grande tragédienne lyrique le rôle d'Orphée qui lui avait valu naguère, à l'Opéra-Comique, un si mérité succès. D'aussi chaleureuses ovations nous promettaient une prochaine rentrée au théâtre de celle qui y laissait encore un si grand vide.

12 JUIN. — Mlle Trouhanowa débutait dans le rôle de la prêtresse de *Samson et Dalila* que l'originalité de son talent marquait d'une charmante et curieuse empreinte. Les deux étoiles de la danse, Mlles Zambelli et Sandrini paraissaient dans la *Maladetta*. C'était donc une fête de l'art chorégraphique.

14 JUIN. — Mme Paquot-d'Assy chante pour la première fois le rôle d'Uta de *Sigurd*, où elle se fait applaudir à côté de Mlle Chenal, naguère fêtée dans la Marguerite de *Faust* et dans *Ariane*, de Mlle Dubel, la touchante Elsa de *Lohengrin*, et de MM. Affre, Carbelly et Gresse, les excellents interprètes de l'œuvre de M. Ernest Reyer.

17 JUIN. — Débuts de Mlle Lina Cavalieri dans *Thaïs*. — Il y a un peu plus de treize ans, l'Opéra nous donnait la première de *Thaïs*. On se rappelle encore combien la curiosité du public fut piquée avant le lever du rideau. On imaginait à l'avance le parfum qui devait se dégager d'une œuvre à laquelle auraient collaboré la subtilité d'Anatole France, le charme de Massenet. La pièce était présentée avec une distribution de choix : Delmas, Alvarez, Mlle Marcy, Mme Héglon ; le ballet devait être dansé par Rosita Mauri, entourée de Mmes Sandrini, Salle, Mante, etc. Enfin le rôle de Thaïs allait servir de début, à l'Opéra, à une jeune chanteuse fort célèbre déjà : Mlle Sibyl Sanderson. Plusieurs reprises de l'œuvre eurent lieu, avec des interprètes différentes, parmi lesquelles nous citerons Mlle Berthet qui y trouva l'un de ses meilleurs rôles. Enfin, M. Gailhard nous redonnait le séduisant ouvrage de Massenet avec une distribution qui méritait de retenir l'attention. Aux souvenirs qui subsisteront de sa longue gestion, le directeur de l'Opéra semblait vouloir en ajouter chaque jour de nouveaux. Il nous faisait entendre, ces temps derniers, des chanteurs fort renommés et tous dignes de leur réputation : M. Van Dyck, Mme Lit-

vinne et Mlle Géraldine Farrar. C'est maintenant Mlle Lina Cavalieri qu'il accueillait à l'Opéra, Mlle Cavalieri dont la saison italienne avait rendu le talent familier aux Parisiens et que des succès considérables à Monte-Carlo et à l'étranger avaient précédée à Paris. Son succès à l'Opéra n'a pas été moindre et le public a rendu chaleureusement hommage à ses qualités. Un travail opiniâtre, un labeur, si conciencieux fussent-ils, n'eussent point suffi à réaliser l'artiste qu'est Mlle Cavalieri, si elle n'eût point possédé de rares dons naturels. Ces dons tiennent sans doute à sa personnalité, mais plus encore à sa race : ils se manifestent dans son aisance vocale, dans le charme naturel avec lequel elle traduit la musique, et également dans la grâce parfaite et l'harmonie spontanée de ses gestes et de ses attitudes. Mlle Sanderson prêtait au rôle une majesté que commandait plus son ample beauté que son intelligence du personnage. Mlle Cavalieri, qui y est non moins belle, lui communique au début une grâce plus enjouée, plus légère et qui, sans tomber jamais dans l'excès,nous semble être le propre du caractère de l'héroïne. Sa délicate finesse, sa physionomie noble et facilement mélancolique devaient nécessairement incarner à merveille la Thaïs convertie de la péroraison. Mlle Cavalieri, dont le public saluait le début de la façon la plus chaleureuse, était entourée des meilleurs éléments de la troupe de l'Opéra, et parmi eux, M. Delmas, le créateur d'Athanaël, aussi touchant, aussi noble aujourd'hui que lors de la première,

et qui, comme toujours, s'y montre un très grand artiste.

14 JUILLET. — Matinée gratuite. Le sévère drame lyrique de M. Bourgault-Ducoudray, *Thamara*, faisait avec la joyeuse *Maladetta*, les frais de la fête. La salle est bondée de haut en bas, un peu grise d'aspect. Beaucoup de militaires aux premiers rangs du balcon, qui leur sont toujours réservés. A l'amphithéâtre des quatrièmes, il y a deux fois autant de monde que la galerie supérieure peut en contenir. C'est M. Henri Büsser qui conduit l'opéra ; M. Paul Vidal dirige son ballet. Et tout ce public est très attentif au drame de *Thamara*. Il écoute et il applaudit. Il applaudit Mlle Jeanne Hatto et M. Affre, et il les rappelle avec tous leurs camarades. Et comme il acclame Mlles Zambelli et Sandrini dans les deux décors de la *Maladetta* qui lui font ouvrir les yeux, en même temps qu'il ouvre les oreilles aux mélodies des deux partitions ! Mais le dernier acte de *Thamara* venait de finir. Sur la place publique de Bakou, le buste de la République est élevé sur une colonnade ornée de drapeaux et de gerbes, et le baryton Noté, dans le costume de Rouget de l'Isle, de sa grande et belle voix, enlève l'hymne national, dont le refrain est répété par les chœurs, et même par des spectateurs.

31 JUILLET. — M. Alfred Bachelet[1], grand prix

1. — M. Alfred Bachelet est le 36e des chefs d'orchestre qui se sont succédé à l'Opéra depuis la fondation de l'Académie nationale de musique et de danse par Lulli en 1671. En voici la liste : 1671 Chambert, 1672 Lalouette, 1677 Colasse, 1687 Marais, 1703 Rebel, 1710 Lacoste, 1710 Mouret, 1733 Rebel et Francœur en partage, 1744 Niel, 1749 Chéron, 1751

de Rome de l'année 1890, nommé chef d'orchestre en remplacement d'Edouard Mangin, conduit la représentation de *Faust*, où il fait apprécier la sûreté de ses mouvements et l'autorité de son bras.

12 AOUT. — Dans le rôle de Hounding, de la *Valkyrie*, débute M. d'Assy. D'une superbe prestance, le jeune artiste est doué d'une belle voix de basse profonde qu'il conduit avec beaucoup de science. Le public lui fait bon accueil[1].

19 AOUT. — Début dans *Samson et Dalila* de Mlle Bailac, premier prix d'opéra aux derniers concours du Conservatoire. La jeune cantatrice qui est douée d'une fort jolie voix, se distingue par un charme particulièrement captivant et un instinct de la scène très rare chez une débutante. On applaudissait avec elle M. d'Assy, qui paraissait pour la pre-

---

Lagarde, 1751 Dauvergne, 1755 Aubert, 1759 Berton, 1767 Louis Francœur, 1776 Rey, 1810 Persuis, 1815 Kreutzer, 1815 Habeneck et Valentino, en partage. 1831 Habeneck seul, 1847 Girard, 1860 Dietsch, 1863 Georges Hainl, 1873 Deldevez, 1879 Charles Lamoureux, 1881 Altès, 1888 Vianesi, 1891 Charles Lamoureux, pour la seconde fois ; 1892 Edouard Colonne, 1893 Paul Taffanel, Madier de Monjau et Paul Viardot ; en octobre 1893, Mangin remplace Paul Viardot ; en 1896, Paul Vidal est nommé en remplacement de Madier de Montjau ; en 1906, Henri Büsser ; en 1907, Alfred Bachelet.

1. — Pendant le 3e acte de la *Valkyrie*, une triste dépêche arrivait de Dauville, annonçant la mort, des suites d'une opération nécessitée par une crise foudroyante d'appendicite, d'une des plus sympathiques pensionnaires de la maison, Mlle Jane Margyl. Comme la Cavalieri, Mlle Margyl avait commencé sa carrière par les petits théâtres et par la chorégraphie. Après avoir débuté aux Folies-Bergère dans un ballet de MM. Adrien Vély et Henry Lapauze, musique de M. Marcel Fournier, l'*Enlèvement des Sabines*, elle s'était mise à travailler sérieusement le chant, au point qu'elle put être engagée à l'Opera-Comique et au Théâtre Lyrique de la Gaité. Le 17 janvier 1906, elle abordait, a l'Opéra, le rôle de Dalila lans *Samson et Dalila*, et un mois après, elle prenait possessoin du rôle d'Amnéris d'*Aïda*. Cette double épreuve lui avait été favorable. Et voilà qu'elle mourait, à peine âgée de trente-cinq ans, au moment où le succès décidait de son avenir artistique...

mière fois dans le rôle du vieillard hébreux. Dans la *Maladetta* Mlle Barbier était une charmante Fée des neiges.

28 AOUT. — Mme Félia Litvinne chantait Valentine des *Huguenots* : sa belle voix, son tempérament dramatique lui valaient de superbes ovations. M. d'Assy continuait heureusement ses débuts dans le rôle de Marcel[1].

4 SEPTEMBRE. — M. Henri Büsser conduit pour la première fois la partition de *Lohengrin*, Mmes Louise Grandjean et Paquot, MM. Affre, Noté et Gresse sont les interprètes de l'œuvre de Wagner.

8 SEPTEMBRE. — Représentation gratuite de *Sigurd*, chanté par MM. Affre, Carbelly, Gresse, Gilly, Mmes Chenal, Demougeot et Goulancourt.

9 SEPTEMBRE. — Cinquantième représentation d'*Ariane*. — Mmes Mérentié, Louise Grandjean, Lucy Arbell, MM. Muratore et Delmas sont les interprètes applaudis de l'œuvre triomphante de M. Massenet.

---

1. — Un examen de danse donne les résultats suivants :

Sont nommés. *Sujets :* Mlles Marie, Lenclud, M. Lequien, Schwartz, Brémont.

MM. Thomas, Raymond.

Coryphées, Mlles S. Kubler, J. Laugier, Poncet, Marcelle, Charrier, Millhet, Aveline, André, Maupoix, Sauvageau, Garnier, Raboin, Even, B. Lequien, Emonet, E. Kubler, Martellucci, Brannat, J. Kats, Nedetti.

1er quadrille : Mlles Soutzo, G. Kats, Pichard, Boulay, L. Hugon, Coussot, L. Hugard, de Saunoy, Thierry, Tervoort, D. Roger, Bayle, Cornilla, Santori, Dupré, G. Franck, E. Roger, Berthon, Delord, Poulain.

2e quadrille : Mlles Quinault, Trelluyer, Delamare, Baker, Delsaux, Lefèvre, Maurial, M. Roger, Pétrelle, H. Dauwe, Tersen, L. Noinville, P. Bos, Affre, Jupin, Antoni, Lailler, C. Bos, Ricci, de Gonet, Stéfanesco, Marignac.

Les élèves Pieri et Kubler, de l'école de danse, entrent au corps de ballet.

28 OCTOBRE. — Reprise de *Patrie*, opéra en cinq actes et six tableaux de M. Victorien Sardou et de Louis Gallet, musique de M. Paladilhe[1]. — L'ouvrage paraît surtout... bruyant ; mais quelques scènes ont de la grandeur, ne fût-ce que la mort du sonneur, où la fameuse page : « Pauvre martyr obscur... » est vraiment émouvante et belle. Les décors ont la somptuosité qui convient, et la mise en scène révèle une habileté, un souci de mouvement qui valent d'être signalés et applaudis. Les costumes sont jolis, brillants et pittoresques. Le ballet du troisième acte est tout à fait agréable et le compositeur dépouille, à ce moment, sa grande éloquence souvent creuse pour être simple et facile. On a fort goûté ce ballet, dansé à ravir par Mlle Sandrini. L'interprétation de 1886 réunissait des noms éclatants. Mme Krauss, M. Lassalle et M. Duc pour ne citer que les meilleurs. Aujourd'hui, Mlle Grandjean donne à cette musique violente toute sa valeur, dépensant sans compter une voix généreuse qui met en relief toute l'extériorité de cet art. M. Delmas, dans un rôle de baryton peut-être un peu aigu pour lui, nous revient en pleine possession de ses moyens : il a été tout à fait remarquable. M. Paul Vidal a supérieurement conduit l'orchestre.

---

1. DISTRIBUTION. — Karloo, M. *Muratore*. — Le comte de Rysoor, M. *Delmas*. — La Trémoïlle. M. *Dubois*. — Le duc d'Albe, M. *Chambon*. — Jonas, M. *Bartet*. — Noircarmes. M. *d'Assy*. — Rincon, M. *Douaillier*. Dolorès, Mlle *Grandjean*. — Rafaële. Mlle *Martyl*.

Danse : Mlle *Sandrini* et M. *Rieaux*.

L'orchestre était dirigé par M. Paul Vidal.

Patrie fut représentée pour la première fois à l'Opéra, le 20 décembre 1886. Les créateurs étaient Mme Krauss (Dolorès) et Lassalle (Rysoor). A

30 OCTOBRE. — Il y avait juste un an qu'*Ariane* avait été donné pour la première fois à l'Opéra et le public ravi prodiguait ses bravos à Mlles Chenal, Rose Féart, Lucy Arbell, Demougeot, MM. Muratore et Delmas[1].

1er NOVEMBRE. — Mlle Jeanne Hatto chante pour la première fois Marguerite de *Faust*, où l'on applaudit justement sa voix expressive, son jeu coloré, la noblesse de ses attitudes[2].

---

plusieurs reprises, ces deux artistes hors de pair soulevérent l'enthousiasme de la salle qui les acclama à chaque acte. Ils étaient d'ailleurs entourés par Mme Bosman, MM. Edouard de Reszké, Duc, Bérardi, Dubulle, Muratet, Sentein, Sapin et Balleroy.

Le beau drame d'où a été tiré l'opéra de M. Paladilhe avait été donné à la Porte-Saint-Martin le 18 mars 1869.

1. — En 53 soirées, l'œuvre de MM. Massenet et Mendès avait réalisé près d'un million de recettes, exactement une moyenne de 17.735 francs par représentation.

2. — Extrait du rapport sur le budget des Beaux-Arts de M. Buyat, député :

« Le privilège de M. Gailhard se termine à la fin de décembre. Des documents communiqués au rapporteur, il résulterait que « le privilège de M. Gailhard se serait soldé, au 31 décembre dernier, par un bénéfice de 97 fr. 50 ». Le rapporteur rend hommage à l'œuvre accomplie par M. Gailhard pendant les longues années qu'il a passées à l'Opéra.

L'abonnement en 1905 avait produit 1,385,660 fr. ; il a donné, en 1906, 1,367,142 francs.

Les recettes se sont élevées à 3,138,754 fr. 66 pour 187 représentations, soit une moyenne de 16,784 fr. 78. C'est en novembre et en septembre que la moyenne a été la plus élevée : 18,878 fr. 51 et 18,062 fr. ; en mars, elle a été la plus faible : 14,761 fr. 26.

Les ouvrages qui ont fait les plus fortes recettes moyennes sont *Ariane* (20 représentations), 20,047 fr. 85; *Faust* (26 représentations), 17.145 fr. 19; *Salammbô* (4 représentations), 18,984 fr. 87; *Samson et Dalila* (13 représentations), 17,395 fr. 56; les *Maîtres chanteurs* (10 représentations), 17,343 fr. 65. Les recettes moyennes les plus faibles ont été pour l'*Etranger*, 12,447 fr. 60; *Sigurd*, 14,177 fr. 66; le *Freyschutz*, 14,421 fr. 21; *Armide*, 14,547 fr. 48; *Paillasse*, 14,787 fr. 86 ».

Signalons encore, d'après le rapport de M. Buyat, ce que gagnent les premiers artistes : Mlle Bréval, 7,500 francs par mois; Mlle Grandjean, 60,000 par an; Mme Héglon, 43,200 par an; Mlles Hatto, Demougeot, Verlet, Lindsay, 18,000 par an; Mlle Féart, 20,000 par an; Mlle Borgo,

20 NOVEMBRE. — Mlle Mancini chante pour la première fois Vénus de *Tannhäuser*, où elle fait apprécier une voix joliment timbrée et de précieuses qualités dramatiques [1].

25 NOVEMBRE. — Première représentation du *Lac des Aulnes*, ballet en deux actes et cinq tableaux de M. Henri Maréchal [2]. — Imaginez une lutte, à coups de baguettes magiques et de sorcelleries endiablées, entre un magicien, simple mortel, mais passé maître en son art, et le puissant Roi

---

10,000 ; M. Alvarez, 8,000 francs par mois ; MM. Delmas et Affre, 84.000 francs par an ; M. Scaramberg, 72,000 par an ; Noté, 55,000 par an ; Gresse, 30,000 par an ; Muratore et Bartet, 24.000 par an, etc.

Dans le personnel de la danse, notons les appointements de Mlle Zambelli, 32,000 fr., Sandrini, 30,000 fr. Lobstein, 12,000 fr. Violat, Regnier, Van Gœthen, 5,000, Salle, 4,300 fr. Bauvais et G. Couat, 3,600 fr. Barbier, 3,400 fr. Meunier, Billon, 3,000 fr. H. Couat, 2,600 fr.. Les appointements des autres danseuses varient de 2,400 à 1,800 francs.

Le rapporteur estime que « les artistes de l'Opéra sont peut-être trop payés pour les services qu'ils rendent ». C'est ainsi que M. Affre a chanté, en 1906, 19 fois pour 84,000 francs ; Mlle Bréval est dans le même cas ; Mlle Borgo n'a chanté que 9 fois pour 10,000 francs ; Mlle Verlet 22 fois pour 18,000 francs ; Mlle Mérentié 11 fois pour 8,000 francs, Mlle Hatto 16 fois pour 18,000 francs.

1. — Le manuscrit original de la *Juive* vient d'être retrouvé en Allemagne par M. Charles Malherbe, le très distingué archiviste de l'Opera, qui en a fait aussitôt l'acquisition pour la bibliothèque du théâtre.

2. DISTRIBUTION. — Lulla, Mlle *Zambelli*. — Elfen, Mlle *Meunier*. — Une fille du roi des Aulnes, Mlle *Trouhanowa*. — Le magicien, M. *Vanara*. — Le roi des Aulnes, M. *Girodier*. — Une fille du roi des Aulnes, Mlle *L. Mante*. — Une fille du roi des Aulnes, Mlle *L. Piron*.

Mlles *G. Couat*, *L. Couat*, *Urban*, *Johnson*, *de Moreira*, *Mouret*, *Beauvais*, *Barbier*, *Dockes*, *Guillemin*, *Demaulde*, *H. Laugier*, *Cochin*, *Coulaire*, *Keller*, *Bonnot*, *Parent*, *Mestais*, *Moorlans*, *Louppe*, *P. Regnier*, *Perroni*, *Marie*, *M. Lequien*.

L'orchestre était dirigé par M. Paul Vidal.

Le spectacle commençait par *Samson et Dalila*, interprété par Mlle *Bailac*, MM. *Alvarez*, *Noté*, *Cerdan*, *d'Assy*, *Gallois*, *Ragneau et Gonguet*.

Danse : Mlles *Vangœthen*, *Sirede*, *L. Couat*, *Urban*, *Dockes*, *Guillemin*, *Keller* et *Bonnot*.

L'orchestre était dirigé par M. Bachelet.

des Aulnes... celui de Schubert et de Gœthe, ni plus, ni moins ! Le magicien a une fille délicieuse : ai-je besoin de le dire ? C'est là, vous le devinez, son point faible, le défaut de la cuirasse, par où va l'atteindre son adversaire. Celui-ci imagine de lancer sur la petite Lulla un charmant lutin, Elfen, qui naturellement lui tourne la tête... et le cœur. Et comme Elfen est muni d'un talisman qui le rend invisible, il fait sa cour au nez du pauvre père. Il faut qu'un bruit de baisers — une pluie, une grêle ! — lui fasse deviner ce qui se passe. Lulla est mise sous clef. Mais, à l'aide du talisman, Elfen enlève la jeune fille. Le magicien court à leur poursuite sur un dragon ailé qui le conduit au lac des Aulnes, le séjour enchanté. Le dénouement n'est pas gai. La pauvre petite meurt de l'aventure, sous les yeux de son père impuissant, pour renaître, il est vrai, en libellule — médiocre compensation, n'est-il pas vrai ?... Et sur la douleur humaine, la nature, une fois de plus, promène son radieux sourire. Artiste de talent, doublé d'un écrivain spirituel, M. Henri Maréchal a traduit ce livret — de sa propre composition — en une musique alerte qui, sans attester une sensible originalité, se laisse écouter sans fatigue. De-ci, de-là, on y entend, fort ingénieusement placés, quelques rappels de la célèbre ballade de Schubert : vous la rappelez-vous, chantée par la Krauss ? Nous louerons aussi, au début de l'épisode des trois filles du roi des Aulnes, l'intervention des voix dans la coulisse, d'une très belle allure. Au second acte de ce ballet-féerie, les personnages

versent une série de sites pittoresques qui se
ısforment à vue d'œil et nous donnent l'im-
ssion d'un véritable cinématographe en cou-
·. L'effet est vraiment merveilleux et nouveau.
ut le régal des yeux. Ces transformations suc-
ives — ce sont les projections électriques de
y — constituent un spectacle varié et curieux.
audrait à lui seul qu'on allât voir ce ballet
ant des effets de décorations lumineuses qu'on
'ait point encore utilisées au théâtre. Nous les
rrons certainement un peu partout, mainte-
t que M. Gailhard aura eu le mérite de les
uvrir et de les produire en grand devant le
lic. Est-il besoin d'ajouter que Mlle Zambelli
t avec autant de grâce que de talent le rôle de
a. Elle est, d'ailleurs, secondée à merveille par
Meunier, aussi vive qu'un vrai lutin dans le
d'Elfen, et par Mlles Trouhanowa, L. Mante
L. Piron, qui prêtent leur beauté et l'har-
ie de leurs attitudes au groupe des trois filles
ac.

DÉCEMBRE. — Rentrée de M. Van Dyck dans
stan et Isolde. — Le célèbre ténor est l'inter-
e idéal de Wagner : mieux que tout autre, il
naît les traditions du maître et les suit avec un
ect et un talent merveilleux. Mlle L. Grandjean
une admirable Isolde, sa voix magnifique, son
nt dramatique y font merveille.

DÉCEMBRE. — M. Van Dyck se fait applaudir
s Siegmund de la *Valkyrie*, en compagnie de
Louise Grandjean, superbe Brünnhilde, et de
Delmas, admirable Wotan.

15 DÉCEMBRE. — Représentation de gala au bénéfice des inondés de l'Hérault : *Prométhée*, tragédie-lyrique en trois actes, poème de Jean Lorrain et de M. Ferdinand Hérold, musique de M. Gabriel Fauré [1]. — L'œuvre avait été donnée deux années consécutives avec un succès considérable dans les arènes de Béziers où l'avait montée M. Castelbon de Beauxhostes. L'accueil du public parisien n'a pas été moins enthousiaste. Le beau et vaste drame du Titan enchaîné, du Christ païen a été fort bien mis en scène. Sans nous attarder dans l'infinie variété des commentaires dont *Prométhée* a été l'objet, il nous sera permis de rappeler qu'Eschyle, dans l'apologue mis en action, a voulu « montrer l'utilité des lumières, combien elles contribuent à la perfection de l'homme », et aussi ce que nous devons d'admiration, de respect, de reconnaissance à ces esprits supérieurs, à ces espèces de demi-dieux qui, inspirés par l'amour de l'humanité, s'exposent à tous les périls et se sacrifient pour découvrir de nouvelles sources de science, de sagesse et de bonheur. Eschyle fait dire à son héros : « Je suis sourd aux prières et aux menaces ! Qu'il n'entre jamais dans l'esprit des dieux que j'en puisse venir, comme une femme timide, à

1. — Rôles parlés : Prométhée, M. *de Max*. — Pandore, Mlle *Berthe Bady*. — Hermès, Mlle *Norma*.

Rôles chantés : Kratos, M. *Gaston Dubois*. — Héphaïstos, M. *d'Assy*. — Andros, M. *Nuibo*. — Bia, Mlle *Rose Féart*. — Gaïa, Mme *Paquot d'Assy*. — Œnoé, Mme *Laute-Brun*.

Musiques de la garde républicaine (chef, M. Parès), du 1er régiment du génie (chef, M. Verbreggue), et du 89e d'infanterie (chef, M. Gironce).

Instruments à cordes des classes du Conservatoire; chœurs de l'Opéra et des élèves du Conservatoire.

Orchestre et chœurs (600 exécutants), sous la direction de l'auteur.

tendre, vers l'ennemi que je hais, mes mains suppliantes pour qu'il me délivre de mes liens ! Qu'ainsi donc soient lancés contre moi les traits enflammés de la foudre ; que l'air s'ébranle au roulement du tonnerre, au souffle impétueux des vents ; que la terre soit arrachée de ses fondements et les flots de la mer lancés dans les routes du ciel ; que l'irrésistible tourbillon de la nécessité emporte mon corps au fond du Tartare ! Quoi qu'il arrive, je ne puis mourir ! » Et la foudre éclate en effet ; elle brise les rochers auxquels Prométhée est attaché, l'enveloppe et le fait disparaître. A ce dénouement terrifiant, M. Ferdinand Hérold et feu Lorrain en ont préféré un autre : Pandore, la femme qui aime Prométhée, rencontre Hermès qui lui apporte un coffret rempli de larmes et qui l'engage à porter « ce doux fardeau vers le monde natal ». Et malgré les objurgations de Prométhée « N'écoute pas Hermès ! ne reçois rien des dieux ! » Pandore prend le coffret et descend vers les hommes. M. Gabriel Fauré, le musicien délicat et raffiné, nous montre dans *Prométhée* une face nouvelle de son beau talent : il a écrit une partition d'une simplicité de lignes, d'une grandeur et d'une noblesse admirables. Les lamentations funèbres accompagnées par les harpes et les violons, le chœur des Océanides, le trio des dieux et la péroraison musicale de l'œuvre sont des pages de tout premier ordre, d'une gravité, d'une tendresse et d'une beauté rares. Cette soirée artistique offrait d'ailleurs un exceptionnel intérêt. Pour la première fois, en effet, on entendait sur la scène de l'Opéra

un ensemble de six cents musiciens et choristes, en même temps qu'on pouvait y applaudir trois de nos meilleures musiques militaires : celles de la garde républicaine, du 1er génie et du 89e d'infanterie, auxquelles se joignaient l'orchestre des élèves du Conservatoire et les chœurs de l'Opéra. Cette masse imposante était dirigée par l'auteur lui-même, M. Gabriel Fauré, dont la partition, d'une rare et puissante beauté, évoquait de façon saisissante la tragique grandeur de la légende mythologique de *Prométhée*. M. Gailhard a réalisé un véritable tour de force, en montant dans l'espace de huit jours, avec un art merveilleux, cet ouvrage qui pourtant n'aura pas de lendemain. La salle archicomble et d'une suprême élégance, goûtait vivement la nouveauté et la grandeur du spectacle qui lui était offert. Les masses chorales et orchestrales, dont on admirait l'ensemble parfait, produisaient une profonde impression. M. de Max, superbe dans le rôle écrasant de Prométhée, et Mme Berthe Bady, si poétique et si touchante dans celui de Pandore, provoquaient des applaudissements enthousiastes, qui s'adressaient également aux solistes, Mmes Laute-Brun, Paquot-d'Assy, Féart, MM. Nuibo, d'Assy et Dubois.

16 DÉCEMBRE. — On donnait *Faust* avec Mme Laute, dans Marguerite, Mlle d'Elty, dans Siébel, MM. Muratore et Gresse, et le public, très nombreux comme toujours, applaudissait l'œuvre et ses interprètes [1].

1. — Une manifestation touchante avait lieu pendant un entr'acte. Tout le personnel, confondu dans une foule pittoresque et très émue, où

24 DÉCEMBRE. — Soirée des Trente ans de Théâtre[1]. Avec le *Ballet des Nations*, de M. Paul

---

les habits de soirée se mélangeaient aux éclatants costumes de théâtre, remettait à M. Gailhard les souvenirs que lui destinaient les artistes et les employés de l'Opéra : une émeraude magnifique et de grand prix, un bronze d'art joint à une immense gerbe d'orchidées. Au nom de tous, M. Noté exprimait, en termes chaleureux, les sentiments d'affection qui unissaient, sans exception, les artistes de la maison à celui qui avait été, depuis vingt-deux ans, le plus affectueux et le plus dévoué des directeurs et, depuis trente-cinq ans, le doyen des pensionnaires de l'Opéra. Au milieu des applaudissements, il disait la gratitude de ses camarades, l'amitié fervente et le souvenir fidèle qu'ils devaient conserver pour toujours de M. Gailhard. Celui-ci, qui avait peine à maîtriser son émotion, répondait par une charmante et vibrante allocution qui lui valait les ovations ardentes et spontanées des douze cents pensionnaires et employés de l'Académie Nationale. Si M. Gailhard rêvait, à la veille de son départ, une compensation morale au très noble chagrin qu'il éprouvait en quittant une maison dont il fut l'âme pendant un quart de siècle, il ne pouvait souhaiter une manifestation plus belle, un plus expressif témoignage de l'affection de tous.

1. — Le bibliothécaire de l'Opéra avait reçu, au commencement de la présente année, la visite d'un américain, M. Alfred Clark, qui lui tenait le langage suivant :

« Croyez-vous qu'il y aurait pour nous intérêt à savoir d'une manière précise comment Molière récitait ses comédies, comment Talma déclamait les vers de Corneille ou de Racine, comment Mozart exécutait une de ses sonates, comment Sophie Arnould chantait un air de Rameau ou de Gluck ? Oui, n'est-ce pas ? Eh bien, ce que nos ascendants n'ont pu faire pour nous, nous pouvons le faire pour nos descendants. Nous pouvons enregistrer une collection de pièces instrumentales et vocales figurant au répertoire de l'Opéra, par exemple, et les transmettre de telle manière que les Français du vingt-et-unième siècle connaissent exactement dans quel mouvement le chef d'orchestre faisait prendre ce morceau-ci et avec quelle expression le chanteur interprétait ce morceau-là. Je vais vous remettre un appareil et des disques; nous les enfermerons dans une boite scellée dont la clef restera dans vos archives, et qu'on ouvrira dans... cent ans ! Donnez-moi la place nécessaire, et je me charge du reste ».

Séduit par l'originalité et la nouveauté de cette proposition, conscient de l'inestimable service que sa réalisation pouvait rendre à l'histoire musicale et à l'art, M. Malherbe s'empressa d'accepter et d'obtenir le consentement de M. Dujardin-Beaumetz. Restait à en assurer l'exécution. Il importait en effet de préparer l'emplacement de ce dépôt précieux; surtout de soustraire les disques à l'action du temps, sans quoi on risquait de ne retrouver, dans cent ans, qu'une poussière informe...

On construisit donc une sorte de cellier dans les caves de l'Opéra, pendant que l'éminent chimiste, M. Bardy, résolvait le problème de la

Vidal, dansé par Mlles Zambelli et Sandrini, M. Massenet accompagnait lui-même ses *Chansons des Bois d'Amarante*, interprétées par Mlles Louise Grandjean, Lucy Arbell, MM. Delmas et Muratore : la récitante était Mlle Marie Leconte. Puis, Mmes Segond-Weber et Madeleine Roch, MM. Paul Mounet, Dessonnes et Garay jouaient le deuxième tableau de la *Haine*, de M. Victorien Sardou. Et la soirée s'achevait avec les *Souhaits de Noël*, de M. Jacques Redelsperger, où paraissaient successivement M. Mounet-Sully, Mlle Marie Leconte, Mlle Cécile Sorel, Mme Jeanne Raunay, Mme de Nuovina, Mlle Yahne, M. Brémont, Mlle Marcelle Lender, M. Cooper, Mlle Blanche Toutain, Mlle Gilda Darthy, Mlle Marguerite Brésil, Mlle Anna

---

conservation intacte des disques en introduisant une matière nouvelle dans leur composition chimique. Et le 24 décembre, en présence du gouvernement, représenté par MM. Adrien Bernheim, Etienne Port et Gabriel Faure, chefs de cabinet de MM. Briand et Dujardin-Beaumetz, de la direction de l'Opéra, personnifiée par MM. Gailhard et Gheusi, et du généreux promoteur de cette originale idée, M. Clark, on procéda à l'émouvante et curieuse cérémonie de l' « Enfouissement » de ces choses inanimées et pourtant parlantes et qui parleront encore longtemgs après que ceux dont elles reproduisent si merveilleusement la voix seront rentrés dans l'éternel silence !

« Aussi bien, écrivait l'un des invités, notre confrère M. René Lara, lorsque nous entendîmes pour la dernière fois, avant qu'ils fussent enfermés, les disques reproduisant successivement les voix de la Patti, de Tamagno, de Caruso, de Plançon, de Calvé, de Melba, de Mérentié et *tutti quanti*, dont les résonances sous ces voûtes sonores offraient l'apparence de la plus saisissante réalité, lorsque ensuite ces disques soigneusement isolés, entourés de bandelettes d'amiante, comme jadis les momies d'Egypte, furent déposés et scellés dans leurs caisses de cuivre, lorsque nous apposâmes nos signatures au bas du parchemin qui les devait suivre dans leurs étranges cercueils, et où sont rappelées la cérémonie d'aujourd'hui et les indications nécessaires pour la mise en mouvement de l'appareil, lorsque enfin la lourde porte de fer fut refermée, personne, je vous assure, ne songea à se défendre d'un peu de mélancolique émotion et de vague effroi. Il semblait que nous assistions à nos propres funérailles... »

Thibaud, Mme Paulette Darty, M. Fursy et M. Coquelin aîné . . .

29 DÉCEMBRE. — Une représentation de *Carmen*[1] donnée par la Société des Amis de l'Opéra au bénéfice de la caisse de secours de l'Opéra et de l'Opéra-Comique était un triomphe pour les artistes : Mlle Mérentié, une Carmen des plus intéressantes; le ténor Salignac, un excellent Don José; Noté, superbe dans Escamillo ; Mme Marie Thiéry, exquise chanteuse dans Micaëla ; Mmes Bakkers, Dangès; MM. Guillamat, Cazeneuve, Mesmaecker, Vigneau, Gourdon, et enfin pour Mlle Régina Badet, la charmante danseuse. On faisait fête au défilé du quatrième acte, qui, sur la scène de l'Opéra avait été magnifiquement réglé par MM. Carré et Gailhard. L'orchestre, dirigé par M. Paul Vidal, obtenait sa part de succès, ainsi que les chœurs. La salle était comble : la recette dépassait trente mille francs.

30 DÉCEMBRE. — On donnait *Sigurd* avec M. Affre et Mlle Chenal qui, pour la dernière fois, chantaient à l'Opéra les rôles de Sigurd et de Brunehilde[2].

---

1. DISTRIBUTION. — Carmen, Mlle *Mérentié*. — Micaëla, Mme *Marie Thiéry*. — Frasquita, Mlle *Bakkers*. — Mercédès, Mme *Dangès*. — Une gitane, Mlle *Régina Badet*. — Don José, M. *Thomas Salignac*. — Escamillo, M. *Jean Noté*. — Le Dancaire, M. *Cazeneuve*. — Moralès, M. *Vigneau*. — Le Remendado, M. *Mesmaecker*. — Lillas Pastia, M. *Gourdon*. — Zuniga, M. *Guillamat*.

2. — Pendant un entr'acte, les artistes, des amis, des abonnés, au premier rang desquels était le marquis de Casa-Riéra, se réunissaient au foyer de la danse. On y avait exposé le souvenir offert à M. Gailhard : un magnifique album avec une couverture enrichie d'une miniature sur ivoire et encadrée d'émaux, rehaussée de rubis, d'émeraudes et de brillants. Au sommet les initiales de M Gailhard en or ciselé, sur fond

30 OCTOBRE. — Il y avait juste un an qu'*Ariane* avait été donné pour la première fois à l'Opéra et le public ravi prodiguait ses bravos à Mlles Chenal, Rose Féart, Lucy Arbell, Demougeot, MM. Muratore et Delmas[1].

1er NOVEMBRE. — Mlle Jeanne Hatto chante pour la première fois Marguerite de *Faust*, où l'on applaudit justement sa voix expressive, son jeu coloré, la noblesse de ses attitudes[2].

---

plusieurs reprises, ces deux artistes hors de pair soulevèrent l'enthousiasme de la salle qui les acclama à chaque acte. Ils étaient d'ailleurs entourés par Mme Bosman, MM. Edouard de Reszké, Duc, Bérardi, Dubulle, Muratet, Sentein, Sapin et Balleroy.

Le beau drame d'où a été tiré l'opéra de M. Paladilhe avait été donné à la Porte-Saint-Martin le 18 mars 1869.

1. — En 53 soirées, l'œuvre de MM. Massenet et Mendès avait réalisé près d'un million de recettes, exactement une moyenne de 17.735 francs par représentation.

2. — Extrait du rapport sur le budget des Beaux-Arts de M. Buyat, député :

« Le privilège de M. Gailhard se termine à la fin de décembre. Des documents communiqués au rapporteur, il résulterait que « le privilège de M. Gailhard se serait soldé, au 31 décembre dernier, par un bénéfice de 97 fr. 50 ». Le rapporteur rend hommage à l'œuvre accomplie par M. Gailhard pendant les longues années qu'il a passées à l'Opéra.

L'abonnement en 1905 avait produit 1,385,660 fr. ; il a donné, en 1906, 1,367,112 francs.

Les recettes se sont élevées à 3,138,754 fr. 66 pour 187 représentations, soit une moyenne de 16,784 fr. 78. C'est en novembre et en septembre que la moyenne a été la plus élevée : 18,878 fr. 51 et 18,062 fr. ; en mars, elle a été la plus faible : 14,761 fr. 26.

Les ouvrages qui ont fait les plus fortes recettes moyennes sont *Ariane* (20 représentations), 20,017 fr. 85; *Faust* (26 représentations), 17.145 fr. 19; *Salammbô* (4 représentations), 18,984 fr. 87; *Samson et Dalila* (13 représentations), 17,395 fr. 56; les *Maîtres chanteurs* (10 représentations), 17,343 fr. 65. Les recettes moyennes les plus faibles ont été pour l'*Etranger*, 12,417 fr. 60; *Sigurd*, 14,177 fr. 66; le *Freyschutz*, 14,421 fr. 21; *Armide*, 14,547 fr. 48; *Paillasse*, 14,787 fr. 86 ».

Signalons encore, d'après le rapport de M. Buyat, ce que gagnent les premiers artistes : Mlle Bréval, 7,500 francs par mois; Mlle Grandjean, 60,000 par an; Mme Héglon, 43,200 par an; Mlles Hatto, Demougeot, Verlet, Lindsay, 18,000 par an; Mlle Féart, 20,000 par an; Mlle Borgo,

20 NOVEMBRE. — Mlle Mancini chante pour la première fois Vénus de *Tannhäuser*, où elle fait apprécier une voix joliment timbrée et de précieuses qualités dramatiques [1].

25 NOVEMBRE. — Première représentation du *Lac des Aulnes*, ballet en deux actes et cinq tableaux de M. Henri Maréchal [2]. — Imaginez une lutte, à coups de baguettes magiques et de sorcelleries endiablées, entre un magicien, simple mortel, mais passé maître en son art, et le puissant Roi

---

10,000; M. Alvarez, 8,000 francs par mois; MM. Delmas et Affre, 84,000 francs par an; M. Scaramberg, 72,000 par an; Noté, 55,000 par an; Gresse, 30,000 par an; Muratore et Bartet, 24,000 par an, etc.

Dans le personnel de la danse, notons les appointements de Mlle Zambelli, 32,000 fr., Sandrini, 30,000 fr. Lobstein, 12,000 fr. Violat, Regnier, Van Gœthen, 5,000, Salle, 4,300 fr. Bauvais et G. Couat, 3,600 fr. Barbier, 3,400 fr. Meunier, Billon, 3,000 fr. H. Couat, 2,600 fr.. Les appointements des autres danseuses varient de 2,400 à 1,800 francs.

Le rapporteur estime que « les artistes de l'Opéra sont peut-être trop payés pour les services qu'ils rendent ». C'est ainsi que M. Affre a chanté, en 1906, 19 fois pour 84,000 francs; Mlle Bréval est dans le même cas; Mlle Borgo n'a chanté que 9 fois pour 10,000 francs; Mlle Verlet 22 fois pour 18,000 francs; Mlle Mérentié 11 fois pour 8,000 francs, Mme Hatto 16 fois pour 18,000 francs.

1. — Le manuscrit original de la *Juive* vient d'être retrouvé en Allemagne par M. Charles Malherbe, le très distingué archiviste de l'Opéra, qui en a fait aussitôt l'acquisition pour la bibliothèque du théâtre.

2. DISTRIBUTION. — Lulla, Mlle *Zambelli*. — Elfen, Mlle *Meunier*. — Une fille du roi des Aulnes, Mlle *Trouhanowa*. — Le magicien, M. *Vanara*. — Le roi des Aulnes, M. *Girodier*. — Une fille du roi des Aulnes, Mlle *L. Mante*. — Une fille du roi des Aulnes, Mlle *L. Piron*.

Mlles *G. Couat*, *L. Couat*, *Urban*, *Johnsson*, *de Moreira*, *Mouret*, *Beauvais*, *Barbier*, *Dockes*, *Guillemin*, *Demaulde*, *H. Laugier*, *Cochin*, *Coulaire*, *Keller*, *Bonnot*, *Parent*, *Mestais*, *Moorlans*, *Louppe*, *P. Regnier*, *Perroni*, *Marie*, *M. Lequien*.

L'orchestre était dirigé par M. Paul Vidal.

Le spectacle commençait par *Samson et Dalila*, interprété par Mlle *Bailac*, MM. *Alvarez*, *Noté*, *Cerdan*, *d'Assy*, *Gallois*, *Ragneau* et *Gonguet*.

Danse : Mlles *Vangœthen*, *Sirède*, *L. Couat*, *Urban*, *Dockes*, *Guillemin*, *Keller* et *Bonnot*.

L'orchestre était dirigé par M. Bachelet.

des Aulnes... celui de Schubert et de Gœthe, ni plus, ni moins ! Le magicien a une fille délicieuse : ai-je besoin de le dire ? C'est là, vous le devinez, son point faible, le défaut de la cuirasse, par où va l'atteindre son adversaire. Celui-ci imagine de lancer sur la petite Lulla un charmant lutin, Elfen, qui naturellement lui tourne la tête... et le cœur. Et comme Elfen est muni d'un talisman qui le rend invisible, il fait sa cour au nez du pauvre père. Il faut qu'un bruit de baisers — une pluie, une grêle ! — lui fasse deviner ce qui se passe. Lulla est mise sous clef. Mais, à l'aide du talisman, Elfen enlève la jeune fille. Le magicien court à leur poursuite sur un dragon ailé qui le conduit au lac des Aulnes, le séjour enchanté. Le dénouement n'est pas gai. La pauvre petite meurt de l'aventure, sous les yeux de son père impuissant, pour renaître, il est vrai, en libellule — médiocre compensation, n'est-il pas vrai ?... Et sur la douleur humaine, la nature, une fois de plus, promène son radieux sourire. Artiste de talent, doublé d'un écrivain spirituel, M. Henri Maréchal a traduit ce livret — de sa propre composition — en une musique alerte qui, sans attester une sensible originalité, se laisse écouter sans fatigue. De-ci, de-là, on y entend, fort ingénieusement placés, quelques rappels de la célèbre ballade de Schubert : vous la rappelez-vous, chantée par la Krauss ? Nous louerons aussi, au début de l'épisode des trois filles du roi des Aulnes, l'intervention des voix dans la coulisse, d'une très belle allure. Au second acte de ce ballet-féerie, les personnages

traversent une série de sites pittoresques qui se transforment à vue d'œil et nous donnent l'impression d'un véritable cinématographe en couleur. L'effet est vraiment merveilleux et nouveau. Il fut le régal des yeux. Ces transformations successives — ce sont les projections électriques de Frey — constituent un spectacle varié et curieux. Il vaudrait à lui seul qu'on allât voir ce ballet offrant des effets de décorations lumineuses qu'on n'avait point encore utilisées au théâtre. Nous les reverrons certainement un peu partout, maintenant que M. Gailhard aura eu le mérite de les découvrir et de les produire en grand devant le public. Est-il besoin d'ajouter que Mlle Zambelli tient avec autant de grâce que de talent le rôle de Lulla. Elle est, d'ailleurs, secondée à merveille par Mlle Meunier, aussi vive qu'un vrai lutin dans le rôle d'Elfen, et par Mlles Trouhanowa, L. Mante et L. Piron, qui prêtent leur beauté et l'harmonie de leurs attitudes au groupe des trois filles du lac.

4 DÉCEMBRE. — Rentrée de M. Van Dyck dans *Tristan et Isolde*. — Le célèbre ténor est l'interprète idéal de Wagner : mieux que tout autre, il connaît les traditions du maître et les suit avec un respect et un talent merveilleux. Mlle L. Grandjean est une admirable Isolde, sa voix magnifique, son talent dramatique y font merveille.

7 DÉCEMBRE. — M. Van Dyck se fait applaudir dans Siegmund de la *Valkyrie*, en compagnie de Mlle Louise Grandjean, superbe Brünnhilde, et de M. Delmas, admirable Wotan.

15 DÉCEMBRE. — Représentation de gala au bénéfice des inondés de l'Hérault : *Prométhée*, tragédie-lyrique en trois actes, poème de Jean Lorrain et de M. Ferdinand Hérold, musique de M. Gabriel Fauré [1]. — L'œuvre avait été donnée deux années consécutives avec un succès considérable dans les arènes de Béziers où l'avait montée M. Castelbon de Beauxhostes. L'accueil du public parisien n'a pas été moins enthousiaste. Le beau et vaste drame du Titan enchaîné, du Christ païen a été fort bien mis en scène. Sans nous attarder dans l'infinie variété des commentaires dont *Prométhée* a été l'objet, il nous sera permis de rappeler qu'Eschyle, dans l'apologue mis en action, a voulu « montrer l'utilité des lumières, combien elles contribuent à la perfection de l'homme », et aussi ce que nous devons d'admiration, de respect, de reconnaissance à ces esprits supérieurs, à ces espèces de demi-dieux qui, inspirés par l'amour de l'humanité, s'exposent à tous les périls et se sacrifient pour découvrir de nouvelles sources de science, de sagesse et de bonheur. Eschyle fait dire à son héros : « Je suis sourd aux prières et aux menaces ! Qu'il n'entre jamais dans l'esprit des dieux que j'en puisse venir, comme une femme timide, à

1. — Rôles parlés : Prométhée, M. *de Max*. — Pandore, Mlle *Berthe Bady*. — Hermès, Mlle *Norma*.

Rôles chantés : Kratos, M. *Gaston Dubois*. — Héphaïstos, M. *d'Assy*. — Andros, M. *Nuibo*. — Bia, Mlle *Rose Féart*. — Gaïa, Mme *Paquot d'Assy*. — Œnoé, Mme *Laute-Brun*.

Musiques de la garde républicaine (chef, M. Parès), du 1er régiment du génie (chef, M. Verbreggue), et du 89e d'infanterie (chef, M. Gironce).

Instruments à cordes des classes du Conservatoire; chœurs de l'Opéra et des élèves du Conservatoire.

Orchestre et chœurs (600 exécutants), sous la direction de l'auteur.

tendre, vers l'ennemi que je hais, mes mains suppliantes pour qu'il me délivre de mes liens! Qu'ainsi donc soient lancés contre moi les traits enflammés de la foudre; que l'air s'ébranle au roulement du tonnerre, au souffle impétueux des vents; que la terre soit arrachée de ses fondements et les flots de la mer lancés dans les routes du ciel; que l'irrésistible tourbillon de la nécessité emporte mon corps au fond du Tartare! Quoi qu'il arrive, je ne puis mourir! » Et la foudre éclate en effet; elle brise les rochers auxquels Prométhée est attaché, l'enveloppe et le fait disparaître. A ce dénouement terrifiant, M. Ferdinand Hérold et feu Lorrain en ont préféré un autre : Pandore, la femme qui aime Prométhée, rencontre Hermès qui lui apporte un coffret rempli de larmes et qui l'engage à porter « ce doux fardeau vers le monde natal ». Et malgré les objurgations de Prométhée « N'écoute pas Hermès! ne reçois rien des dieux! » Pandore prend le coffret et descend vers les hommes. M. Gabriel Fauré, le musicien délicat et raffiné, nous montre dans *Prométhée* une face nouvelle de son beau talent : il a écrit une partition d'une simplicité de lignes, d'une grandeur et d'une noblesse admirables. Les lamentations funèbres accompagnées par les harpes et les violons, le chœur des Océanides, le trio des dieux et la péroraison musicale de l'œuvre sont des pages de tout premier ordre, d'une gravité, d'une tendresse et d'une beauté rares. Cette soirée artistique offrait d'ailleurs un exceptionnel intérêt. Pour la première fois, en effet, on entendait sur la scène de l'Opéra

un ensemble de six cents musiciens et choristes, en même temps qu'on pouvait y applaudir trois de nos meilleures musiques militaires : celles de la garde républicaine, du 1er génie et du 89e d'infanterie, auxquelles se joignaient l'orchestre des élèves du Conservatoire et les chœurs de l'Opéra. Cette masse imposante était dirigée par l'auteur lui-même, M. Gabriel Fauré, dont la partition, d'une rare et puissante beauté, évoquait de façon saisissante la tragique grandeur de la légende mythologique de *Prométhée*. M. Gailhard a réalisé un véritable tour de force, en montant dans l'espace de huit jours, avec un art merveilleux, cet ouvrage qui pourtant n'aura pas de lendemain. La salle archicomble et d'une suprême élégance, goûtait vivement la nouveauté et la grandeur du spectacle qui lui était offert. Les masses chorales et orchestrales, dont on admirait l'ensemble parfait, produisaient une profonde impression. M. de Max, superbe dans le rôle écrasant de Prométhée, et Mme Berthe Bady, si poétique et si touchante dans celui de Pandore, provoquaient des applaudissements enthousiastes, qui s'adressaient également aux solistes, Mmes Laute-Brun, Paquot-d'Assy, Féart, MM. Nuibo, d'Assy et Dubois.

16 DÉCEMBRE. — On donnait *Faust* avec Mme Laute, dans Marguerite, Mlle d'Elty, dans Siébel, MM. Muratore et Gresse, et le public, très nombreux comme toujours, applaudissait l'œuvre et ses interprètes [1].

1. — Une manifestation touchante avait lieu pendant un entr'acte. Tout le personnel, confondu dans une foule pittoresque et très émue, où

24 DÉCEMBRE. — Soirée des Trente ans de Théâtre[1]. Avec le *Ballet des Nations*, de M. Paul

---

les habits de soirée se mélangeaient aux éclatants costumes de théâtre. remettait à M. Gailhard les souvenirs que lui destinaient les artistes et les employés de l'Opéra : une émeraude magnifique et de grand prix, un bronze d'art joint à une immense gerbe d'orchidées. Au nom de tous, M. Noté exprimait, en termes chaleureux, les sentiments d'affection qui unissaient, sans exception, les artistes de la maison à celui qui avait été, depuis vingt-deux ans, le plus affectueux et le plus dévoué des directeurs et, depuis trente-cinq ans, le doyen des pensionnaires de l'Opéra. Au milieu des applaudissements, il disait la gratitude de ses camarades, l'amitié fervente et le souvenir fidèle qu'ils devaient conserver pour toujours de M. Gailhard. Celui-ci, qui avait peine a maîtriser son émotion, répondait par une charmante et vibrante allocution qui lui valait les ovations ardentes et spontanées des douze cents pensionnaires et employés de l'Académie Nationale. Si M. Gailhard rêvait, à la veille de son départ, une compensation morale au très noble chagrin qu'il éprouvait en quittant une maison dont il fut l'âme pendant un quart de siècle, il ne pouvait souhaiter une manifestation plus belle, un plus expressif témoignage de l'affection de tous.

1. — Le bibliothécaire de l'Opéra avait reçu, au commencement de la présente année, la visite d'un américain, M. Alfred Clark, qui lui tenait le langage suivant :

« Croyez-vous qu'il y aurait pour nous intérêt à savoir d'une manière précise comment Molière récitait ses comédies, comment Talma déclamait les vers de Corneille ou de Racine, comment Mozart exécutait une de ses sonates, comment Sophie Arnould chantait un air de Rameau ou de Gluck ? Oui, n'est-ce pas ? Eh bien, ce que nos ascendants n'ont pu faire pour nous, nous pouvons le faire pour nos descendants. Nous pouvons enregistrer une collection de pièces instrumentales et vocales figurant au répertoire de l'Opéra, par exemple, et les transmettre de telle manière que les Français du vingt-et-unième siècle connaissent exactement dans quel mouvement le chef d'orchestre faisait prendre ce morceau-ci et avec quelle expression le chanteur interprétait ce morceau-là. Je vais vous remettre un appareil et des disques; nous les enfermerons dans une boite scellée dont la clef restera dans vos archives, et qu'on ouvrira dans... cent ans ! Donnez-moi la place nécessaire, et je me charge du reste ».

Séduit par l'originalité et la nouveauté de cette proposition, conscient de l'inestimable service que sa réalisation pouvait rendre à l'histoire musicale et à l'art, M. Malherbe s'empressa d'accepter et d'obtenir le consentement de M. Dujardin-Beaumetz. Restait à en assurer l'exécution. Il importait en effet de préparer l'emplacement de ce dépôt précieux; surtout de soustraire les disques à l'action du temps, sans quoi on risquait de ne retrouver, dans cent ans, qu'une poussière informe...

On construisit donc une sorte de cellier dans les caves de l'Opéra, pendant que l'éminent chimiste, M. Bardy, résolvait le problème de la

Vidal, dansé par Mlles Zambelli et Sandrini, M. Massenet accompagnait lui-même ses *Chansons des Bois d'Amarante*, interprétées par Mlles Louise Grandjean, Lucy Arbell, MM. Delmas et Muratore : la récitante était Mlle Marie Leconte. Puis, Mmes Segond-Weber et Madeleine Roch, MM. Paul Mounet, Dessonnes et Garay jouaient le deuxième tableau de la *Haine*, de M. Victorien Sardou. Et la soirée s'achevait avec les *Souhaits de Noël*, de M. Jacques Redelsperger, où paraissaient successivement M. Mounet-Sully, Mlle Marie Leconte, Mlle Cécile Sorel, Mme Jeanne Raunay, Mme de Nuovina, Mlle Yahne, M. Brémont, Mlle Marcelle Lender, M. Cooper, Mlle Blanche Toutain, Mlle Gilda Darthy, Mlle Marguerite Brésil, Mlle Anna

---

conservation intacte des disques en introduisant une matière nouvelle dans leur composition chimique. Et le 24 décembre, en présence du gouvernement, représenté par MM. Adrien Bernheim, Etienne Port et Gabriel Fauré, chefs de cabinet de MM. Briand et Dujardin-Beaumetz, de la direction de l'Opéra, personnifiée par MM. Gailhard et Gheusi, et du généreux promoteur de cette originale idée, M. Clark, on procéda à l'émouvante et curieuse cérémonie de l'« Enfouissement » de ces choses inanimées et pourtant parlantes et qui parleront encore longtemps après que ceux dont elles reproduisent si merveilleusement la voix seront rentrés dans l'éternel silence !

« Aussi bien, écrivait l'un des invités, notre confrère M. René Lara, lorsque nous entendîmes pour la dernière fois, avant qu'ils fussent enfermés, les disques reproduisant successivement les voix de la Patti, de Tamagno, de Caruso, de Plançon, de Calvé, de Melba, de Mérentié et *tutti quanti*, dont les résonances sous ces voûtes sonores offraient l'apparence de la plus saisissante réalité, lorsque ensuite ces disques soigneusement isolés, entourés de bandelettes d'amiante, comme jadis les momies d'Egypte, furent déposés et scellés dans leurs caisses de cuivre, lorsque nous apposâmes nos signatures au bas du parchemin qui les devait suivre dans leurs étranges cercueils, et où sont rappelées la cérémonie d'aujourd'hui et les indications nécessaires pour la mise en mouvement de l'appareil, lorsque enfin la lourde porte de fer fut refermée, personne, je vous assure, ne songea à se défendre d'un peu de mélancolique émotion et de vague effroi. Il semblait que nous assistions à nos propres funérailles... »

Thibaud, Mme Paulette Darty, M. Fursy et M. Coquelin aîné . . .

29 DÉCEMBRE. — Une représentation de *Carmen*[1] donnée par la Société des Amis de l'Opéra au bénéfice de la caisse de secours de l'Opéra et de l'Opéra-Comique était un triomphe pour les artistes : Mlle Mérentié, une Carmen des plus intéressantes; le ténor Salignac, un excellent Don José; Noté, superbe dans Escamillo; Mme Marie Thiéry, exquise chanteuse dans Micaëla; Mmes Bakkers, Dangès; MM. Guillamat, Cazeneuve, Mesmaecker, Vigneau, Gourdon, et enfin pour Mlle Régina Badet, la charmante danseuse. On faisait fête au défilé du quatrième acte, qui, sur la scène de l'Opéra avait été magnifiquement réglé par MM. Carré et Gailhard. L'orchestre, dirigé par M. Paul Vidal, obtenait sa part de succès, ainsi que les chœurs. La salle était comble : la recette dépassait trente mille francs.

30 DÉCEMBRE. — On donnait *Sigurd* avec M. Affre et Mlle Chenal qui, pour la dernière fois, chantaient à l'Opéra les rôles de Sigurd et de Brunehilde[2].

1. DISTRIBUTION. — Carmen, Mlle *Mérentié*. — Micaëla, Mme *Marie Thiéry*. — Frasquita, Mlle *Bakkers*. — Mercédès, Mme *Dangès*. — Une gitane, Mlle *Régina Badet*. — Don José, M. *Thomas Salignac*. — Escamillo, M. *Jean Noté*. — Le Dancaire, M. *Cazeneuve*. — Moralès, M. *Vigneau*. — Le Remendado, M. *Mesmaecker*. — Lillas Pastia, M. *Gourdon*. — Zuniga, M. *Guillamat*.

2. — Pendant un entr'acte, les artistes, des amis, des abonnés, au premier rang desquels était le marquis de Casa-Riéra, se réunissaient au foyer de la danse. On y avait exposé le souvenir offert à M. Gailhard : un magnifique album avec une couverture enrichie d'une miniature sur ivoire et encadrée d'émaux, rehaussée de rubis, d'émeraudes et de brillants. Au sommet les initiales de M Gailhard en or ciselé, sur fond

C'est en 1884 que M. P. Gailhard a pris rang pour la première fois dans la direction de l'Opéra. En 1884, il chantait encore — avec un talent et une voix chaude et mordante de basse chantante, qu'on a bien des fois regrettée, — *Faust*, *Les Huguenots*, *Don Juan*, *Le Freischütz*, *Sapho* (sa dernière reprise). Puis, M. Ritt étant directeur, il était nommé directeur de la scène et renonçait à y paraître pour son compte. Cette combinaison « Ritt et Gailhard » dura jusqu'à la fin de l'année 1891. Mais, après un peu plus d'un an, elle reparaissait, M. Bertrand étant directeur, sous la formule « Bertrand et Gailhard », qui dura de février 1893 à la fin de décembre 1899. Depuis le 1er janvier 1900, M. Gailhard était seul directeur, ou peu s'en faut (il appela M. Capoul à la direction de la scène, mais sans lui donner l'autorité que

---

d'émail translucidé; au bas, un motif en or : Ariane éplorée (en souvenir d'un des derniers ouvrages montés par M. Gailhard). La miniature représentait l'Opéra, le grand escalier, la rotonde des abonnés et l'un des angles du monument surmontés du Pégase. M. de Montry, parlant au nom d'amis et d'abonnés de l'Opéra, offrait le présent à M. Gailhard en quelques paroles fort applaudies. A son tour, M. Gaston Dreyfus prenait la parole et, dans une jolie allocution, rendait hommage au talent, au dévouement et à la loyauté de M. Gailhard. Celui-ci, quand les bravos eurent pris fin, remerciait ainsi : « A toutes les bontés dont je vous resterai reconnaissant, vous avez voulu joindre un présent magnifique; j'y relève avec une émotion profonde, le nom de tous mes amis, de vous tous qui êtes les Mécénes de la musique, qui, de vos libéralités princières, soutenez l'Opéra — l'Opéra que je n'ai jamais quitté, que je ne quitterai point, puisque je me suis abonné ce matin... Vous avez parlé au nom du petit groupe de mes commanditaires; vous avez rappelé ma carrière d'artiste. J'ai fait mon possible et, je crois, tout mon devoir. J'ai été un directeur loyal. Vous retrouverez intacte la commandite que vous m'avez donnée à mon entrée. Je quitte l'Opéra avec la fortune que j'avais quand j'étais artiste. Le directeur n'a rien gagné. Aussi, après avoir donné, après 1889, un million à l'Etat pour les décors, je me retire le sourire aux lèvres... »

lui-même avait eue jadis avec Ritt, et ce n'est que tout récemment que M. Gheusi était devenu son collègue en titre).

Pendant ces vingt-trois années, M. Gailhard a monté environ soixante œuvres, nouvelles ou anciennes. Voici les plus essentielles par groupes d'origine :

Œuvres nouvelles : *Le Cid* (1885); *Patrie*, *Les Deux Pigeons* (1886); *Ascanio*, *Zaïre* (1890); *Le Mage*, *Thamara* (1891); *La Maladetta* (1893); *Thaïs*, *Djelma* (1894); *La Montagne noire*, *Frédégonde* (1895); *Hellé* (1896); *Messidor*, *L'Etoile* (1897); *La Cloche du Rhin* (1898); *Lancelot* (1900); *Astarté*, *Les Barbares* (1901); *Bacchus* (1902); *Le Fils de l'Etoile* (1904); *Daria*, *La Ronde des Saisons* (1905); *Ariane* (1906); *La Catalane*, *Le Lac des Aulnes* (1907).

Œuvres nouvelles pour Paris, françaises : *Sigurd* (1885); *Gwendoline* (1893); *Briséis*, *La Prise de Troie* (1899); *L'Etranger* (1903).

— Etrangères : *Lohengrin* (1891); *La Valkyrie* (1893); *Othello* (1894); *Les Maîtres Chanteurs* (1897); *Siegfried*, *Paillasse* (1902); *Tristan et Isolde* (1904).

Œuvres nouvelles pour l'Opéra : *Rigoletto* (1885); *Roméo et Juliette* (1888); *Joseph* (1899); *La Statue*, *L'Enlèvement au Sérail* (1903).

Reprises : *Lucie de Lammermoor* (1889); *Tannhäuser* (1895); *Don Juan* (1896); *Henry VIII* (1903); *Le Trouvère* (1904); *Armide*, *Le Freyschütz* (1905).

31 DÉCEMBRE. — Représentation donnée au bénéfice du petit personnel de l'Académie Nationale de Musique[1].

---

1. — Le programme comportait quatre ouvrages de compositeurs français, membres de l'Institut, actuellement au répertoire :

Deuxième acte de *Sigurd*. Le Lac, le Palais de Feu (Mlle Chenal, MM. Affre, Noté).

Deuxième acte de *Thaïs* (Mlle Dubel, MM. Delmas, Dubois).

Deuxième acte de *Samson* (Mme Héglon, MM. Affre, Noté).

Troisième acte de *Patrie* (Mmes L. Grandjean, Martyl, MM. Muratore, Dubois, Chambon, Delpouget, Gallois, Cerdan, Dénoyé).

La représentation se terminait par le ballet de *Patrie* (Mlle Martyl, MM. Muratore, Dubois, Cerdan, Mlle Sandrini, M. Ricaux).

A l'issue de la soirée avait lieu la transmission des pouvoirs et la remise effective du monument de notre première scène lyrique par M. Gailhard à MM. Messager et Broussan. M. Adrien Bernheim, commissaire du gouvernement, avait été délégué par le ministre pour procéder à cette formalité, qui s'accomplissait sans la moindre cérémonie et conservait un caractère de cordialité entre l'ancienne et la nouvelle direction.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Faust, opéra	5	»	37
Ariane, opéra	5	»	40
La Valkyrie, drame lyrique	3	»	18
Guillaume Tell, opéra	4 a. 5 t.	»	2
Lohengrin, opéra	3 a. 4 t.	»	8
Thamara, opéra	3	23 janv.	6
L'Étoile, ballet	1	»	6
Salammbô, drame lyrique	4	»	8
Tannhäuser opéra	4 a. 9 t.	»	8
Le Prophète opéra	5	»	3
Samson et Dalila, drame lyrique	3 a. 4 t.	»	19
La Maladetta, ballet	2	»	12
Armide, tragédie lyrique	5 a. 8 t.	»	6
Tristan et Isolde, drame lyrique	3	»	8
Roméo et Juliette, opéra	5 a 8 t.	»	4
*****La Catalane,*** drame lyrique	4	24 mai	9
Sigurd, opéra	4	»	6
Thaïs, opéra	4 a. 7 t.	17 juin	7
Les Huguenots, opéra	5 a. 6 t.	»	3
Coppélia, ballet	2	»	3
Patrie, opéra	5 a. 6 t.	28 oct.	4
****Le Lac des Aulnes,*** ballet	2 a 5 t.	25 nov.	5
**Prométhée*, tragédie lyrique	3	15 déc.	1
Carmen	3	29 déc.	1

* Les astérisques indiquent, au tableau de chaque théâtre, les ouvrages nouveaux représentés pendant l'année.

COMÉDIE-FRANÇAISE

1680-1908

Six pièces inédites, l'*Amour veille*, de MM. G.-A. de Caillavet et Robert de Flers ; *Chacun sa vie*, de MM. Gustave Guiches et P.-B. Gheusi ; la *Maison d'argile*, de M. Emile Fabre ; la *Rivale*, de MM. Henry Kistemaeckers et Eugène Delard ; l'*Autre*, de MM. Paul et Victor Margueritte ; l'*Electre*, en vers, de Alfred Poizat ; trois actes nouveaux : *Les Fresnay*, de M. Fernand Vandérem ; *Le Dieu Terme*, en vers, de M. Gabriel Nigond ; l'*Ame des héros*, en vers, de MM. Paul Bilhaud et Michel Carré ; l'*Impromtu du Barbier*, de M. R. Trébor ; les reprises de *Marion de Lorme*, des *Ménechmes*, du *Philosophe sans le savoir*, de la *Mère confidente*, de *Médée*, du *Député de Bombignac*, de *Notre Jeunesse*, de la *Chance de Françoise*, de *Vincenette* et du *Passant*, et la mise au répertoire de *Monsieur Alphonse*, de *Fleurs d'Avril*, de la *Raison du plus fort* et de l'*Anglais tel qu'on le parle*, constitueront, avec le répertoire courant, le bilan de l'année 1907.

Elle avait commencé avec l'institution, reconstituée, des semainiers — M. Mounet-Sully prenait le tour le premier, en qualité de doyen — et le

gros succès obtenu à la matinée du 2 janvier, par l'*Anglais tel qu'on le parle*[1], définitivement inscrit au répertoire du Théâtre-Français. Qui eût jamais prédit pareil honneur au « vaudeville » de M. Tristan Bernard le jour où il fut donné à l'Athénée?... Le voilà maintenant introduit dans la grande maison... Pourquoi pas? Ce n'est rien qu'une farce sans doute, mais c'est un chef-d'œuvre en son genre. Vous en connaissez la donnée : la pièce n'a-t-elle pas été représentée des centaines de fois chez M. Deval?... Un pauvre diable, pour gagner une pièce de dix francs, accepte de suppléer un interprète dans un hôtel. Il ne sait un traître mot d'aucune langue étrangère... Mais il compte que les étrangers qui viendront sauront un peu de français et qu'il s'en tirera tout de même. Or, dans cet hôtel, arrivent un Français et une gentille Anglaise enlevée par lui, et tout aussitôt le père de la jeune miss qui poursuit sa fille et ne sait pas un mot de français. De ce postulat, qui n'a en somme rien d'excessif, découlent trois ou quatre situations d'une gaieté folle et, qui plus est, d'une parfaite « logique » — mais oui! Et l'on rit aux larmes. Farce, tant que vous voudrez! Mais est-ce que la *Farce de maître Pathelin* ou *Monsieur de Pourceaugnac* ne seraient pas, par hasard, des choses de prix? Dans le rôle de l'Interprète, Coquelin cadet était absolument désopilant. M. Numa jouait en anglais, parlant la langue en perfection.

1. DISTRIBUTION. — Eugène, M. *Coquelin cadet*. — L'inspecteur, M. *Ravet*. — Un garçon, M. *Croué*. — Julien Cicandel, M. *André Brunot*. — Hogson, M. *Paul Numa*. — La caissière, Mlle *Dussane*. — Betty, Mlle *Robinne*.

MM. André Brunot et Ravet, Mlles Dussane et Robinne leur donnaient très comiquement la réplique. Soit quarante minutes d'éclat de rire sans trêve ni merci. N'était-ce donc rien, par ces temps moroses, qu'un spectacle aussi joyeux?

11 JANVIER. — Une douloureuse nouvelle parvenait au théâtre : Pierre Laugier venait de succomber aux suites d'une fièvre scarlatine qu'il avait contractée en soignant une de ses petites filles [1].

13 JANVIER. — En matinée, M. Siblot, dans *Il ne faut jurer de rien,* M. Ravet, dans le *Voyage de M. Perrichon*, prennent les rôles de Laugier [2].

14 JANVIER. — L'affiche du théâtre portait ces mots : « Relâche pour les obsèques de

1. — Pierre Laugier mourait très regretté de ses camarades qui appréciaient à un égal degré son talent, son caractère et son cœur. Il n'était âgé que de quarante-deux ans et appartenait déjà depuis vingt-et-un ans à la maison de Molière. Il était donc très jeune quand la Comédie-Française se l'attacha. Il venait d'obtenir au Conservatoire le premier prix de comédie. Il débuta en 1885 dans le rôle d'Orgon, de *Tartuffe.* Huit ans plus tard, il était nommé sociétaire. Il fut Arnolphe Harpagon, Argan, Géronte, Bartholo. Il avait tenu l'emploi des pères comiques jusqu'aux derniers jours où il fut un père tragique. Nous avions souvent applaudi sa verve, sa drôlerie, ses fines inventions dans le *Malade imaginaire*. Il excellait aussi à nous présenter les fantoches du théâtre de Musset : le baron d'*On ne badine pas avec l'amour*, par exemple. Il n'avait sans doute pas cette rondeur, cette gaité naturelle que possédait Thiron ou même Barré et dont est doué M. Guy; mais il composait consciencieusement ses rôles, quels qu'ils fussent, et sa disparition laissera un grand vide dans les cadres de la Comédie où, en raison de son âge, on pensait pouvoir longtemps encore, compter sur lui... A la fin de la précédente année, Laugier avait été nommé, à la place de M. de Féraudy, professeur au Conservatoire où il n'avait pas encore eu le temps de montrer la valeur de son enseignement.

2. — Le *Réveil*, de M. Paul Hervieu, était joué à Anvers au bénéfice de la Croix-Rouge, par Mlle Bartet, MM. Mounet-Sully, Jacques Fenoux, Mme Persoons.

Vidal, dansé par Mlles Zambelli et Sandrini, M. Massenet accompagnait lui-même ses *Chansons des Bois d'Amarante*, interprétées par Mlles Louise Grandjean, Lucy Arbell, MM. Delmas et Muratore : la récitante était Mlle Marie Leconte. Puis, Mmes Segond-Weber et Madeleine Roch, MM. Paul Mounet, Dessonnes et Garay jouaient le deuxième tableau de la *Haine*, de M. Victorien Sardou. Et la soirée s'achevait avec les *Souhaits de Noël*, de M. Jacques Redelsperger, où paraissaient successivement M. Mounet-Sully, Mlle Marie Leconte, Mlle Cécile Sorel, Mme Jeanne Raunay, Mme de Nuovina, Mlle Yahne, M. Brémont, Mlle Marcelle Lender, M. Cooper, Mlle Blanche Toutain, Mlle Gilda Darthy, Mlle Marguerite Brésil, Mlle Anna

---

conservation intacte des disques en introduisant une matière nouvelle dans leur composition chimique. Et le 24 décembre, en présence du gouvernement, représenté par MM. Adrien Bernheim, Etienne Port et Gabriel Fauré, chefs de cabinet de MM. Briand et Dujardin-Beaumetz, de la direction de l'Opéra, personnifiée par MM. Gailhard et Gheusi, et du généreux promoteur de cette originale idée, M. Clark, on procéda à l'émouvante et curieuse cérémonie de l' « Enfouissement » de ces choses inanimées et pourtant parlantes et qui parleront encore longtemgs après que ceux dont elles reproduisent si merveilleusement la voix seront rentrés dans l'éternel silence !

« Aussi bien, écrivait l'un des invités, notre confrère M. René Lara, lorsque nous entendîmes pour la dernière fois, avant qu'ils fussent enfermés, les disques reproduisant successivement les voix de la Patti, de Tamagno, de Caruso, de Plançon, de Calvé, de Melba, de Mérentié et *tutti quanti*, dont les résonances sous ces voûtes sonores offraient l'apparence de la plus saisissante réalité, lorsque ensuite ces disques soigneusement isolés, entourés de bandelettes d'amiante, comme jadis les momies d'Egypte, furent déposés et scellés dans leurs caisses de cuivre, lorsque nous apposâmes nos signatures au bas du parchemin qui les devait suivre dans leurs étranges cercueils, et où sont rappelées la cérémonie d'aujourd'hui et les indications nécessaires pour la mise en mouvement de l'appareil, lorsque enfin la lourde porte de fer fut refermée, personne, je vous assure, ne songea à se défendre d'un peu de mélancolique émotion et de vague effroi. Il semblait que nous assistions à nos propres funérailles... »

Thibaud, Mme Paulette Darty, M. Fursy et M. Coquelin aîné . . .

29 DÉCEMBRE. — Une représentation de *Carmen*[1] donnée par la Société des Amis de l'Opéra au bénéfice de la caisse de secours de l'Opéra et de l'Opéra-Comique était un triomphe pour les artistes : Mlle Mérentié, une Carmen des plus intéressantes; le ténor Salignac, un excellent Don José; Noté, superbe dans Escamillo; Mme Marie Thiéry, exquise chanteuse dans Micaëla; Mmes Bakkers, Dangès; MM. Guillamat, Cazeneuve, Mesmaecker, Vigneau, Gourdon, et enfin pour Mlle Régina Badet, la charmante danseuse. On faisait fête au défilé du quatrième acte, qui, sur la scène de l'Opéra avait été magnifiquement réglé par MM. Carré et Gailhard. L'orchestre, dirigé par M. Paul Vidal, obtenait sa part de succès, ainsi que les chœurs. La salle était comble : la recette dépassait trente mille francs.

30 DÉCEMBRE. — On donnait *Sigurd* avec M. Affre et Mlle Chenal qui, pour la dernière fois, chantaient à l'Opéra les rôles de Sigurd et de Brunehilde[2].

---

1. DISTRIBUTION. — Carmen, Mlle *Mérentié*. — Micaëla, Mme *Marie Thiéry*. — Frasquita, Mlle *Bakkers*. — Mercédès, Mme *Dangès*. — Une gitane, Mlle *Régina Badet*. — Don José, M. *Thomas Salignac*. — Escamillo, M. *Jean Noté*. — Le Dancaire, M. *Cazeneuve*. — Morales, M. *Vigneau*. — Le Remendado, M. *Mesmaecker*. — Lillas Pastia, M. *Gourdon*. — Zuniga, M. *Guillamat*.

2. — Pendant un entr'acte, les artistes, des amis, des abonnés, au premier rang desquels était le marquis de Casa-Riéra, se réunissaient au foyer de la danse. On y avait exposé le souvenir offert à M. Gailhard : un magnifique album avec une couverture enrichie d'une miniature sur ivoire et encadrée d'émaux, rehaussée de rubis, d'émeraudes et de brillants. Au sommet les initiales de M Gailhard en or ciselé, sur fond

C'est en 1884 que M. P. Gailhard a pris rang pour la première fois dans la direction de l'Opéra. En 1884, il chantait encore — avec un talent et une voix chaude et mordante de basse chantante, qu'on a bien des fois regrettée, — *Faust*, *Les Huguenots, Don Juan, Le Freischütz*, *Sapho* (sa dernière reprise). Puis, M. Ritt étant directeur, il était nommé directeur de la scène et renonçait à y paraître pour son compte. Cette combinaison « Ritt et Gailhard » dura jusqu'à la fin de l'année 1891. Mais, après un peu plus d'un an, elle reparaissait, M. Bertrand étant directeur, sous la formule « Bertrand et Gailhard », qui dura de février 1893 à la fin de décembre 1899. Depuis le 1er janvier 1900, M. Gailhard était seul directeur, ou peu s'en faut (il appela M. Capoul à la direction de la scène, mais sans lui donner l'autorité que

---

d'émail translucidé; au bas, un motif en or : Ariane éplorée (en souvenir d'un des derniers ouvrages montés par M. Gailhard). La miniature représentait l'Opéra, le grand escalier, la rotonde des abonnés et l'un des angles du monument surmontés du Pégase. M. de Montry, parlant au nom d'amis et d'abonnés de l'Opéra, offrait le présent à M. Gailhard en quelques paroles fort applaudies. A son tour, M. Gaston Dreyfus prenait la parole et, dans une jolie allocution, rendait hommage au talent, au dévouement et à la loyauté de M. Gailhard. Celui-ci, quand les bravos eurent pris fin, remerciait ainsi : « A toutes les bontés dont je vous resterai reconnaissant, vous avez voulu joindre un présent magnifique; j'y relève avec une émotion profonde, le nom de tous mes amis, de vous tous qui êtes les Mécénes de la musique, qui, de vos libéralités princières, soutenez l'Opéra — l'Opéra que je n'ai jamais quitté, que je ne quitterai point, puisque je me suis abonné ce matin... Vous avez parlé au nom du petit groupe de mes commanditaires; vous avez rappelé ma carrière d'artiste. J'ai fait mon possible et, je crois, tout mon devoir. J'ai été un directeur loyal. Vous retrouverez intacte la commandite que vous m'avez donnée à mon entrée. Je quitte l'Opéra avec la fortune que j'avais quand j'étais artiste. Le directeur n'a rien gagné. Aussi, après avoir donné, après 1889, un million à l'Etat pour les décors, je me retire le sourire aux lèvres... »

lui-même avait eue jadis avec Ritt, et ce n'est que tout récemment que M. Gheusi était devenu son collègue en titre).

Pendant ces vingt-trois années, M. Gailhard a monté environ soixante œuvres, nouvelles ou anciennes. Voici les plus essentielles par groupes d'origine :

Œuvres nouvelles : *Le Cid* (1885); *Patrie*, *Les Deux Pigeons* (1886); *Ascanio*. *Zaïre* (1890); *Le Mage*, *Thamara* (1891); *La Maladetta* (1893); *Thaïs*, *Djelma* (1894); *La Montagne noire*, *Frédégonde* (1895); *Hellé* (1896); *Messidor*, *L'Etoile* (1897); *La Cloche du Rhin* (1898); *Lancelot* (1900); *Astarté*, *Les Barbares* (1901); *Bacchus* (1902); *Le Fils de l'Etoile* (1904); *Daria*, *La Ronde des Saisons* (1905); *Ariane* (1906); *La Catalane*, *Le Lac des Aulnes* (1907).

Œuvres nouvelles pour Paris, françaises : *Sigurd* (1885); *Gwendoline* (1893); *Briséis*, *La Prise de Troie* (1899); *L'Etranger* (1903).

— Etrangères : *Lohengrin* (1891); *La Valkyrie* (1893); *Othello* (1894); *Les Maîtres Chanteurs* (1897); *Siegfried*, *Paillasse* (1902); *Tristan et Isolde* (1904).

Œuvres nouvelles pour l'Opéra : *Rigoletto* (1885); *Roméo et Juliette* (1888); *Joseph* (1899); *La Statue*, *L'Enlèvement au Sérail* (1903).

Reprises : *Lucie de Lammermoor* (1889); *Tannhäuser* (1895); *Don Juan* (1896); *Henry VIII* (1903); *Le Trouvère* (1904); *Armide*, *Le Freyschütz* (1905).

31 DÉCEMBRE. — Représentation donnée au bénéfice du petit personnel de l'Académie Nationale de Musique[1].

---

1. — Le programme comportait quatre ouvrages de compositeurs français, membres de l'Institut, actuellement au répertoire :

Deuxième acte de *Sigurd*. Le Lac, le Palais de Feu (Mlle Chenal, MM. Affre, Noté).

Deuxième acte de *Thaïs* (Mlle Dubel, MM. Delmas, Dubois).

Deuxième acte de *Samson* (Mme Héglon, MM. Affre, Noté).

Troisième acte de *Patrie* (Mmes L. Grandjean, Martyl, MM. Muratore, Dubois, Chambon, Delpouget, Gallois, Cerdan, Dénoyé).

La représentation se terminait par le ballet de *Patrie* (Mlle Martyl, MM. Muratore, Dubois, Cerdan, Mlle Sandrini, M. Ricaux).

A l'issue de la soirée avait lieu la transmission des pouvoirs et la remise effective du monument de notre première scène lyrique par M. Gailhard à MM. Messager et Broussan. M. Adrien Bernheim, commissaire du gouvernement, avait été délégué par le ministre pour procéder à cette formalité, qui s'accomplissait sans la moindre cérémonie et conservait un caractère de cordialité entre l'ancienne et la nouvelle direction.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
aust, opéra	5	»	37
riane, opéra	5	»	40
a Valkyrie, drame lyrique	3	»	18
uillaume Tell, opéra	4 a. 5 t.	»	2
ohengrin, opéra	3 a. 4 t.	»	8
hamara, opéra	3	23 janv.	6
Étoile, ballet	1	»	6
alammbô, drame lyrique	4	»	8
annhäuser, opéra	4 a. 9 t.	»	8
e Prophète, opéra	5	»	3
amson et Dalila, drame lyrique	3 a. 4 t.	»	19
a Maladetta, ballet	2	»	12
rmide, tragédie lyrique	5 a. 8 t.	»	6
ristan et Isolde, drame lyrique	3	»	8
oméo et Juliette, opéra	5 a 8 t.	»	4
a Catalane, drame lyrique	4	24 mai	9
igurd, opéra	4	»	6
haïs, opéra	4 a. 7 t.	17 juin	7
es Huguenots, opéra	5 a. 6 t.	»	3
oppélia, ballet	2	»	3
atrie, opéra	5 a. 6 t.	28 oct.	4
e Lac des Aulnes, ballet	2 a 5 t.	25 nov.	5
rométhée, tragédie lyrique	3	15 déc.	1
armen	3	29 déc.	1

Les astérisques indiquent, au tableau de chaque théâtre, les ou-
ges nouveaux représentés pendant l'année.

COMÉDIE-FRANÇAISE

1680-1908

Six pièces inédites, l'*Amour veille*, de MM. G.-A. de Caillavet et Robert de Flers ; *Chacun sa vie*, de MM. Gustave Guiches et P.-B. Gheusi ; la *Maison d'argile*, de M. Emile Fabre ; la *Rivale*, de MM. Henry Kistemaeckers et Eugène Delard ; l'*Autre*, de MM. Paul et Victor Margueritte ; l'*Electre*, en vers, de Alfred Poizat ; trois actes nouveaux : *Les Fresnay*, de M. Fernand Vandérem ; *Le Dieu Terme*, en vers, de M. Gabriel Nigond ; l'*Ame des héros*, en vers, de MM. Paul Bilhaud et Michel Carré ; l'*Impromtu du Barbier*, de M. R. Trébor ; les reprises de *Marion de Lorme*, des *Ménechmes*, du *Philosophe sans le savoir*, de la *Mère confidente*, de *Médée*, du *Député de Bombignac*, de *Notre Jeunesse*, de la *Chance de Françoise*, de *Vincenette* et du *Passant*, et la mise au répertoire de *Monsieur Alphonse*, de *Fleurs d'Avril*, de la *Raison du plus fort* et de l'*Anglais tel qu'on le parle*, constitueront, avec le répertoire courant, le bilan de l'année 1907.

Elle avait commencé avec l'institution, reconstituée, des semainiers — M. Mounet-Sully prenait le tour le premier, en qualité de doyen — et le

gros succès obtenu à la matinée du 2 janvier,] l'*Anglais tel qu'on le parle*[1], définitivement i crit au répertoire du Théâtre-Français. Qui ı jamais prédit pareil honneur au « vaudeville » M. Tristan Bernard le jour où il fut donn(l'Athénée?... Le voilà maintenant introduit d; la grande maison... Pourquoi pas? Ce n'est r qu'une farce sans doute, mais c'est un chef-d'œu en son genre. Vous en connaissez la donnée : pièce n'a-t-elle pas été représentée des centai de fois chez M. Deval?... Un pauvre diable, p(gagner une pièce de dix francs, accepte de suppl un interprète dans un hôtel. Il ne sait un traî mot d'aucune langue étrangère... Mais il com que les étrangers qui viendront sauront un ţ de français et qu'il s'en tirera tout de même. (dans cet hôtel, arrivent un Français et une gent Anglaise enlevée par lui, et tout aussitôt le père la jeune miss qui poursuit sa fille et ne sait ı un mot de français. De ce postulat, qui n'a somme rien d'excessif, découlent trois ou qua situations d'une gaieté folle et, qui plus est, d'ı parfaite « logique » — mais oui! Et l'on rit a larmes. Farce, tant que vous voudrez! Mais e ce que la *Farce de maître Pathelin* ou *Monsi de Pourceaugnac* ne seraient pas, par hasard, (choses de prix? Dans le rôle de l'Interprète, Coq lin cadet était absolument désopilant. M. Nu jouait en anglais, parlant la langue en perfecti

1. Distribution. — Eugène, M. *Coquelin cadet.* — L'inspect M. *Ravet.* — Un garçon, M. *Croué.* — Julien Cicandel, M. *André I not.* — Hogson, M. *Paul Numa.* — La caissière, Mlle *Dussane.* — Be Mlle *Robinne.*

MM. André Brunot et Ravet, Mlles Dussane et Robinne leur donnaient très comiquement la réplique. Soit quarante minutes d'éclat de rire sans trêve ni merci. N'était-ce donc rien, par ces temps moroses, qu'un spectacle aussi joyeux ?

11 JANVIER. — Une douloureuse nouvelle parvenait au théâtre : Pierre Laugier venait de succomber aux suites d'une fièvre scarlatine qu'il avait contractée en soignant une de ses petites filles [1].

13 JANVIER. — En matinée, M. Siblot, dans *Il ne faut jurer de rien*, M. Ravet, dans le *Voyage de M. Perrichon*, prennent les rôles de Laugier [2].

14 JANVIER. — L'affiche du théâtre portait ces mots : « Relâche pour les obsèques de

1. — Pierre Laugier mourait très regretté de ses camarades qui appréciaient à un égal degré son talent, son caractère et son cœur. Il n'était âgé que de quarante-deux ans et appartenait déjà depuis vingt-et-un ans à la maison de Molière. Il était donc très jeune quand la Comédie-Française se l'attacha. Il venait d'obtenir au Conservatoire le premier prix de comédie. Il débuta en 1885 dans le rôle d'Orgon, de *Tartuffe*. Huit ans plus tard, il était nommé sociétaire. Il fut Arnolphe Harpagon, Argan, Géronte, Bartholo. Il avait tenu l'emploi des pères comiques jusqu'aux derniers jours où il fut un père tragique. Nous avions souvent applaudi sa verve, sa drôlerie, ses fines inventions dans le *Malade imaginaire*. Il excellait aussi à nous présenter les fantoches du théâtre de Musset : le baron d'*On ne badine pas avec l'amour*, par exemple. Il n'avait sans doute pas cette rondeur, cette gaîté naturelle que possédait Thiron ou même Barré et dont est doué M. Guy ; mais il composait consciencieusement ses rôles, quels qu'ils fussent, et sa disparition laissera un grand vide dans les cadres de la Comédie où, en raison de son âge, on pensait pouvoir longtemps encore, compter sur lui... A la fin de la précédente année, Laugier avait été nommé, à la place de M. de Féraudy, professeur au Conservatoire où il n'avait pas encore eu le temps de montrer la valeur de son enseignement.

2. — Le *Réveil*, de M. Paul Hervieu, était joué à Anvers au bénéfice de la Croix-Rouge, par Mlle Bartet, MM. Mounet-Sully, Jacques Fenoux, Mme Persoons.

M. Pierre Laugier, sociétaire de la Comédie-Française[1] ».

15 JANVIER. — On célébrait le 285e anniversaire de Molière qui, par hasard, « tombait » un mardi d'abonnement. La soirée s'ouvrait par le traditionnel à-propos, signé cette fois de M. R. Trébor, l'un de nos plus jeunes, de nos plus sympathiques, et je pourrais ajouter : de nos plus modestes confrères. En effet, au lieu d'accepter la place d'honneur que lui réservait galamment l'administrateur, entre les deux comédies de Molière, le trop timide auteur de l'*Impromptu du Barbier*[2] n'avait-il pas demandé que sa petite pièce passât la première, dès huit heures du soir, presque « devant que les chandelles fussent allumées »... Nous sommes à Limoges où Molière — un Molière de vingt-cinq ans — qui vient de représenter sa *Jalousie du Barbouillé* — a l'idée de prendre la place d'un barbier-apothicaire, afin d'étudier, d'après nature, les clients de notre provincial. Et comme il voit, en la boutique, un affreux bonhomme qui s'est mis en tête d'épouser sa pupille, il y rencontre aussi, sous les traits de celle-ci, une aimable fille entichée de théâtre. De Marinette, à laquelle il trouve des dispositions, Molière fera une comédienne — et une bonne comédienne, j'en réponds, puisque le

1. — Les obsèques de Pierre Laugier étaient célébrées à Saint-Honoré-d'Eylau. Toute la Comédie-Française y assistait, M. Jules Claretie en tête. Etaient aussi présents la plupart des auteurs de la Maison, les élèves du regretté professeur au Conservatoire et beaucoup d'amis. L'inhumation avait lieu au cimetière Montparnasse. Suivant la volonté formelle du défunt, aucun discours ne fut prononcé sur sa tombe.

2. — DISTRIBUTION. — Lucas, M. *Joliet*. — M. de Vipeyrac, M. *Siblot*. Molière, M. A. *Brunot*. — Marinette, Mlle *Dussane*.

rôle est joué très gaiement et très finement par la piquante Mlle Dussane (dix-huit ans au printemps !), et que son maître, en la circonstance, n'est autre que M. André Brunot, débitant avec infiniment de verve l'amusant extrait de la *Jalousie du Barbouillé* et les deux tirades de belle envolée qu'a mises en sa bouche le jeune et talentueux auteur de l'*Impromptu du Barbier*. L'original à-propos de M. Trébor était suivi de l'*Ecole des femmes*[1] où, avec l'autorité qu'on leur connaît, M. Leloir faisait Arnolphe et M. Silvain, Chrysalde, puis, du *Malade imaginaire*[2], où Coquelin cadet etait un Argan de tout premier ordre. La soirée devait se terminer selon l'usage de ces solennités, par la Cérémonie. Mais — vu l'heure avancée, ou peut-être en raison de trop nombreuses absences — nous n'eûmes cette fois qu'une demi-Cérémonie : au lieu de l'habituel et intéressant défilé des sociétaires et des pensionnaires des deux sexes, le rideau nous montra — au grand désappointement des spectateurs — les artistes de la maison déjà en place pour chanter sous la direction de M. de Féraudy (le *Præses*) le fameux chœur des docteurs « *Dignus, dignus est intrare* ». A la fête, manquait hélas ! Pierre Laugier qui, excellent Arnolphe

1. DISTRIBUTION. — Chrysalde, M. *Silvain*. — Arnolphe, M. *Leloir*. — Alain, M. *Georges Berr*. — Horace, M. *Dehelly*. — Le Notaire, M. *Joliet*. — Enrique, M. *Falconnier*. — Oronte, M. *Ravet*. — Agnès, Mlle *Muller*. — Georgette, Mme *Dussane*.

2. DISTRIBUTION. — Argan, M. *Coquelin cadet*. — Thomas Diafoirus M. *Truffier*. — Diafoirus, M. *Joliet*. — M. Fleurant, M. *Falconnier*. — Béralde, M. *Hamel*. — Purgon, M. *Siblot*. — Cléante, M. *Grandval*. — Bonnefoy, M. *Laty*. — Toinette, Mme *Thérèse Kolb*. — Béline, Mme *Fayolle*. — Angélique, Mlle *Géniat*. — Louison, la petite *Ugazio*.

LA CÉRÉMONIE. — Le Præses, M. *De Féraudy*.

et très bon Argan, lui aussi, fut — toujours si dévoué à son art ! — un des fervents du culte de Molière. Il avait joué naguère de la façon la plus réjouissante du monde le commandant Mathieu du *Voyage de M. Perrichon ;* huit jours après, nous l'enterrions tristement à la nuit tombante — c'était lugubre, voire même shakespearien ! — au cimetière Montparnasse où, les yeux pleins de larmes, l'avaient conduit tous ses amis, lui qui, dans ce monde du théâtre, ne comptait pas un ennemi. Pauvre Laugier !

16 JANVIER. — Reprise du *Philosophe sans le savoir* de Sedaine, pour la continuation des débuts de Mlle Bergé[1]. Ce rôle de Victorine est vraiment d'une touche délicate. Cette jeune fille qui aime inconsciemment, cette enfant dont la passion se révèle dans un cri du cœur est pleine d'attrait. N'y a-t-il pas une grâce touchante dans ces premières émotions de l'âme, dans cette tendresse qu'on appelle amitié, et qui se trouve, un beau matin, le plus vif et le plus profond amour?... La fille d'Antoine, l'intendant du banquier Vanderck, a été élevée avec le fils de ce banquier, et sans le savoir, sans s'en rendre compte, elle a pour le fils Vanderck une tendresse qui n'est point une pas-

1. DISTRIBUTION. — Antoine, M. *Coquelin cadet.* — Vanderck père, M. *Silvain.* — Desparville père, M. *Ravet.* — Desparville fils, M. *Jacques Fenoux.* — Vanderck fils, M. *Dessonnes.* — Le président, M. *Grandval* — Un domestique, M. *Falconnier.* — Un musicien, M. *Roussel.* — La marquise, Mme *Blanche Pierson.* — Sophie Vanderck, Mlle *Géniat.* — Victorine, Mlle *Fernande Bergé.*

Dans *1807* de MM. Aderer et Ephraïm, qui commençait le spectacle, M. Paul Numa jouait pour la première fois le rôle du colonel de Montcornet.

sion et qui ne le deviendra pas. C'est un de ces sentiments qu'une âme pure ne s'interdit point, parce qu'elle les ignore, un mouvement involontaire du cœur, la suite d'une amitié d'enfance et le commencement d'un amour qui s'arrête à son premier degré et à son plus doux. Victorine ne songe point à épouser Vanderck fils; elle n'a pas la moindre coquetterie avec le jeune homme; elle ne veut pas plus qu'il l'aime qu'elle ne veut l'aimer elle-même. Il n'y a, dans le sentiment qu'elle a pour le fils de son maître, ni calcul, ni espérance; il n'y a pas même de scrupules, car, pour se faire scrupule de son affection, il faudrait qu'elle s'en fît l'aveu. Il y a plus : n'était ce mot de duel qui a retenti à son oreille et dont elle a deviné le sens comme par instinct, jamais Victorine n'aurait senti pour son jeune maître ce qu'elle sent aujourd'hui, et c'est ici qu'il faut admirer Sedaine et son bon goût. Il eût été si facile de faire de Victorine une héroïne de roman, et d'attaquer, au nom de l'amour de Victorine et du jeune Vanderck, les préjugés de la naissance et de la fortune : le fils du banquier aurait épousé la fille de l'intendant — c'est la « suite » de Mme Sand — et ç'aurait été un hommage à l'égalité; mais ce n'eût plus été la peinture d'un sentiment aimable et vrai; nous aurions eu un roman vulgaire, au lieu d'avoir une esquisse fidèle et charmante du cœur humain. Peindre un sentiment qui commence à naître, et le peindre dans sa première fleur, montrer ce que c'est qu'une amitié de jeune fille et laisser à cette amitié la pureté et la douceur qu'elle perdrait à devenir de

l'amour, voilà le mérite de Sedaine dans Victorine, qui est un personnage à part et ne ressemble à personne, un type délicieux de l'amour ingénu... Après Mlle Baretta, qui fut, en la fraîcheur de ses vingt ans, une Victorine accomplie, Mlle Bergé rendait à miracle toutes les nuances d'un rôle qui convenait merveilleusement à sa nature concentrée : c'était bien la jeune fille ignorante et chaste qu'a imaginée Sedaine. M. Coquelin cadet était de bonhomie touchante sous les traits du vieil Antoine ; M. Silvain mettait dans Vanderck père, l'émotion qu'il fallait ; Mme Pierson, fort amusante dans la marquise ; Mlle Géniat, très aimable Sophie ; Mme Persoons, très juste Mme Vanderck ; MM. Dessonnes, Ravet et Jacques Fenoux complétaient excellemment un ensemble digne de la Comédie.

1er FÉVRIER. — M. Numa reprend avec succès, dans *Poliche* de M. Henry Bataille, le rôle de Boudier créé par M. Mayer.

3 FÉVRIER. — Reprise, en matinée, du *Député Bombignac*, comédie en trois actes de M. Alexandre Bisson[1].

4 FÉVRIER. — Première représentation d'*Electre*, tragédie en trois actes de Sophocle, adaptation de M. Alfred Poizat[2]. — M. Poizat s'est efforcé de

---

1. DISTRIBUTION. — Pinteau, M. *Coquelin cadet*. — De Chantelaur, M. *De Féraudy*. — Des Vergettes, M. *Siblot*. — De Morard, M. *Paul Numa*. — Un domestique, M. *Laty*. — Renée, Mlle *Muller*. — La marquise de Cernois, Mlle *Fayolle*. — Hélène, Mlle *Géniat* — Julie, Mlle *Lynnès*.

2. DISTRIBUTION. — Clytemnestre, Mlle *Dudlay*. — Chrysothémis, Mlle *Lara*. — Electre, Mme *L. Silvain*. — Une choreute, Mlle *Roch*. — Une choreute, Mlle *Lherbay*. — Le gouverneur d'Oreste, M. *Silvain*. — Oreste, M. A. *Lambert fils*. — Egiste, M. *Ravet*.

nous rendre Sophocle dans sa simplicité, dans sa majesté, et nous devons lui savoir gré de cet effort. Ces essais de théâtre antique sont tentés depuis un siècle en Allemagne : on jouerait à Berlin *Electre* en grec que personne ne trouverait cela étrange. Je crois même que cela est arrivé ; en tout cas, on y a joué Plaute en latin. A Paris, quand Paul Meurice et Auguste Vacquerie s'avisèrent de transporter l'*Antigone* de Sophocle sur la scène de l'Odéon — c'était en 1844 — on cria à l'extravagance, et on ne tarit point sur la hardiesse de ces poètes qui osaient ressusciter l'art du vieux tragique. L'effet fut très grand, mais on ne le renouvela que fort rarement. Qui songe à représenter de façon suivie l'*Orestie* de Dumas et les *Erinnyes* de Leconte de l'Isle? Et si Mounet-Sully ne s'était pas passionné pour *Œdipe*, quand applaudirions-nous ce chef-d'œuvre ? M. Silvain a fait pour *Electre* ce que Mounet-Sully a fait pour *Œdipe*. Il s'est passionné pour l'habile reconstitution de M. Poizat, et grâce à lui, « le cri de l'âme jeté il y a deux mille ans s'entend encore aujourd'hui ». L'action d'*Electre* est toute dans le retour terrible d'Oreste qui vient venger les mânes de son père et qui tue Clytemnestre et Egiste. Mais avec quelle admirable gradation de sentiments Sophocle conduit cette action jusqu'à l'épouvantable catastrophe, en ne négligeant aucun détail des passions qui animent ses héros, en mettant à nu devant nous ces cœurs humains, en nous les montrant livrés à la haine ou à la tendresse, à la joie ou à la douleur, à la pitié ou à la colère! Et de

gros succès obtenu à la matinée du 2 janvier, par l'*Anglais tel qu'on le parle*[1], définitivement inscrit au répertoire du Théâtre-Français. Qui eût jamais prédit pareil honneur au « vaudeville » de M. Tristan Bernard le jour où il fut donné à l'Athénée?... Le voilà maintenant introduit dans la grande maison... Pourquoi pas? Ce n'est rien qu'une farce sans doute, mais c'est un chef-d'œuvre en son genre. Vous en connaissez la donnée : la pièce n'a-t-elle pas été représentée des centaines de fois chez M. Deval?... Un pauvre diable, pour gagner une pièce de dix francs, accepte de suppléer un interprète dans un hôtel. Il ne sait un traître mot d'aucune langue étrangère... Mais il compte que les étrangers qui viendront sauront un peu de français et qu'il s'en tirera tout de même. Or, dans cet hôtel, arrivent un Français et une gentille Anglaise enlevée par lui, et tout aussitôt le père de la jeune miss qui poursuit sa fille et ne sait pas un mot de français. De ce postulat, qui n'a en somme rien d'excessif, découlent trois ou quatre situations d'une gaieté folle et, qui plus est, d'une parfaite « logique » — mais oui! Et l'on rit aux larmes. Farce, tant que vous voudrez! Mais est-ce que la *Farce de maître Pathelin* ou *Monsieur de Pourceaugnac* ne seraient pas, par hasard, des choses de prix? Dans le rôle de l'Interprète, Coquelin cadet était absolument désopilant. M. Numa jouait en anglais, parlant la langue en perfection.

1. DISTRIBUTION. — Eugène, M. *Coquelin cadet*. — L'inspecteur, M. *Ravet*. — Un garçon, M. *Croué*. — Julien Cicandel, M. *André Brunot*. — Hogson, M. *Paul Numa*. — La caissière, Mlle *Dussane*. — Betty, Mlle *Robinne*.

MM. André Brunot et Ravet, Mlles Dussane et Robinne leur donnaient très comiquement la réplique. Soit quarante minutes d'éclat de rire sans trêve ni merci. N'était-ce donc rien, par ces temps moroses, qu'un spectacle aussi joyeux ?

11 JANVIER. — Une douloureuse nouvelle parvenait au théâtre : Pierre Laugier venait de succomber aux suites d'une fièvre scarlatine qu'il avait contractée en soignant une de ses petites filles [1].

13 JANVIER. — En matinée, M. Siblot, dans *Il ne faut jurer de rien*, M. Ravet, dans le *Voyage de M. Perrichon*, prennent les rôles de Laugier [2].

14 JANVIER. — L'affiche du théâtre portait ces mots : « Relâche pour les obsèques de

1. — Pierre Laugier mourait très regretté de ses camarades qui appréciaient à un égal degré son talent, son caractère et son cœur. Il n'était âgé que de quarante-deux ans et appartenait déjà depuis vingt-et-un ans à la maison de Molière. Il était donc très jeune quand la Comédie-Française se l'attacha. Il venait d'obtenir au Conservatoire le premier prix de comédie. Il débuta en 1885 dans le rôle d'Orgon, de *Tartuffe*. Huit ans plus tard, il était nommé sociétaire. Il fut Arnolphe Harpagon, Argan, Géronte, Bartholo. Il avait tenu l'emploi des pères comiques jusqu'aux derniers jours où il fut un père tragique. Nous avions souvent applaudi sa verve, sa drôlerie, ses fines inventions dans le *Malade imaginaire*. Il excellait aussi à nous présenter les fantoches du théâtre de Musset : le baron d'*On ne badine pas avec l'amour*, par exemple. Il n'avait sans doute pas cette rondeur, cette gaîté naturelle que possédait Thiron ou même Barré et dont est doué M. Guy ; mais il composait consciencieusement ses rôles, quels qu'ils fussent, et sa disparition laissera un grand vide dans les cadres de la Comédie où, en raison de son âge, on pensait pouvoir longtemps encore, compter sur lui... A la fin de la précédente année, Laugier avait été nommé, à la place de M. de Féraudy, professeur au Conservatoire où il n'avait pas encore eu le temps de montrer la valeur de son enseignement.

2. — Le *Réveil*, de M. Paul Hervieu, était joué à Anvers au bénéfice de la Croix-Rouge, par Mlle Bartet, MM. Mounet-Sully, Jacques Fenoux, Mme Persoons.

M. Pierre Laugier, sociétaire de la Comédie-Française[1] ».

15 JANVIER. — On célébrait le 285[e] anniversaire de Molière qui, par hasard, « tombait » un mardi d'abonnement. La soirée s'ouvrait par le traditionnel à-propos, signé cette fois de M. R. Trébor, l'un de nos plus jeunes, de nos plus sympathiques, et je pourrais ajouter : de nos plus modestes confrères. En effet, au lieu d'accepter la place d'honneur que lui réservait galamment l'administrateur, entre les deux comédies de Molière, le trop timide auteur de l'*Impromptu du Barbier*[2] n'avait-il pas demandé que sa petite pièce passât la première, dès huit heures du soir, presque « devant que les chandelles fussent allumées »... Nous sommes à Limoges où Molière — un Molière de vingt-cinq ans — qui vient de représenter sa *Jalousie du Barbouillé* — a l'idée de prendre la place d'un barbier-apothicaire, afin d'étudier, d'après nature, les clients de notre provincial. Et comme il voit, en la boutique, un affreux bonhomme qui s'est mis en tête d'épouser sa pupille, il y rencontre aussi, sous les traits de celle-ci, une aimable fille entichée de théâtre. De Marinette, à laquelle il trouve des dispositions, Molière fera une comédienne — et une bonne comédienne, j'en réponds, puisque le

1. — Les obsèques de Pierre Laugier étaient célébrées à Saint-Honoré-d'Eylau. Toute la Comédie-Française y assistait, M. Jules Claretie en tête. Etaient aussi présents la plupart des auteurs de la Maison, les élèves du regretté professeur au Conservatoire et beaucoup d'amis. L'inhumation avait lieu au cimetière Montparnasse. Suivant la volonté formelle du défunt, aucun discours ne fut prononcé sur sa tombe.

2. — DISTRIBUTION. — Lucas, M. *Joliet*. — M. de Vipeyrac, M. *Siblot*. Molière, M. A. *Brunot*. — Marinette, M[lle] *Dussane*.

rôle est joué très gaiement et très finement par la piquante Mlle Dussane (dix-huit ans au printemps !), et que son maître, en la circonstance, n'est autre que M. André Brunot, débitant avec infiniment de verve l'amusant extrait de la *Jalousie du Barbouillé* et les deux tirades de belle envolée qu'a mises en sa bouche le jeune et talentueux auteur de l'*Impromptu du Barbier*. L'original à-propos de M. Trébor était suivi de l'*Ecole des femmes*[1] où, avec l'autorité qu'on leur connaît, M. Leloir faisait Arnolphe et M. Silvain, Chrysalde, puis, du *Malade imaginaire*[2], où Coquelin cadet etait un Argan de tout premier ordre. La soirée devait se terminer selon l'usage de ces solennités, par la Cérémonie. Mais — vu l'heure avancée, ou peut-être en raison de trop nombreuses absences — nous n'eûmes cette fois qu'une demi-Cérémonie : au lieu de l'habituel et intéressant défilé des sociétaires et des pensionnaires des deux sexes, le rideau nous montra — au grand désappointement des spectateurs — les artistes de la maison déjà en place pour chanter sous la direction de M. de Féraudy (le *Prœses*) le fameux chœur des docteurs « *Dignus, dignus est intrare* ». A la fête, manquait hélas ! Pierre Laugier qui, excellent Arnolphe

---

1. DISTRIBUTION. — Chrysalde, M. *Silvain*. — Arnolphe, M. *Leloir*. — Alain, M. *Georges Berr*. — Horace, M. *Dehelly*. — Le Notaire, M. *Joliet*. — Enrique, M. *Falconnier*. — Oronte, M. *Ravet*. — Agnès, Mlle *Muller*. — Georgette, Mme *Dussane*.

2. DISTRIBUTION. — Argan, M. *Coquelin cadet*. — Thomas Diafoirus M. *Truffier*. — Diafoirus, M. *Joliet*. — M. Flourant, M. *Falconnier*. — Béralde, M. *Hamel*. — Purgon, M. *Siblot*. — Cléante, M. *Grandval*. — Bonnefoy, M. *Laty*. — Toinette, Mme *Thérèse Kolb*. — Beline, Mme *Fayolle*. — Angélique, Mlle *Géniat*. — Louison, la petite *Ugazio*.
LA CÉRÉMONIE. — Le Prœses, M. *De Féraudy*.

et très bon Argan, lui aussi, fut — toujours dévoué à son art ! — un des fervents du culte Molière. Il avait joué naguère de la façon la p réjouissante du monde le commandant Mathieu *Voyage de M. Perrichon ;* huit jours après, n l'enterrions tristement à la nuit tombante — c'é lugubre, voire même shakespearien ! — au ci tière Montparnasse où, les yeux pleins de larm l'avaient conduit tous ses amis, lui qui, dans monde du théâtre, ne comptait pas un enne Pauvre Laugier !

16 JANVIER. — Reprise du *Philosophe sans savoir* de Sedaine, pour la continuation des déb de Mlle Bergé[1]. Ce rôle de Victorine est vraim d'une touche délicate. Cette jeune fille qui ai inconsciemment, cette enfant dont la passion révèle dans un cri du cœur est pleine d'attrait. a-t-il pas une grâce touchante dans ces premiè émotions de l'âme, dans cette tendresse qu appelle amitié, et qui se trouve, un beau matin plus vif et le plus profond amour?... La fille d'A toine, l'intendant du banquier Vanderck, a élevée avec le fils de ce banquier, et sans savoir, sans s'en rendre compte, elle a pour le Vanderck une tendresse qui n'est point une p

1. DISTRIBUTION. — Antoine, M. *Coquelin cadet.* — Vanderck p M. *Silvain.* — Desparville père, M. *Ravet.* — Desparville M. *Jacques Fenoux.* — Vanderck fils, M. *Dessonnes.* — Le prési M. *Grandval* — Un domestique, M. *Falconnier.* — Un musi M. *Roussel.* — La marquise, Mme *Blanche Pierson.* — Sophie Vand Mlle *Géniat.* — Victorine, Mlle *Fernande Bergé.*

Dans *1807* de MM. Aderer et Ephraïm, qui commençait le spect M. Paul Numa jouait pour la première fois le rôle du colonel de M cornet.

sion et qui ne le deviendra pas. C'est un de ces sentiments qu'une âme pure ne s'interdit point, parce qu'elle les ignore, un mouvement involontaire du cœur, la suite d'une amitié d'enfance et le commencement d'un amour qui s'arrête à son premier degré et à son plus doux. Victorine ne songe point à épouser Vanderck fils; elle n'a pas la moindre coquetterie avec le jeune homme; elle ne veut pas plus qu'il l'aime qu'elle ne veut l'aimer elle-même. Il n'y a, dans le sentiment qu'elle a pour le fils de son maître, ni calcul, ni espérance; il n'y a pas même de scrupules, car, pour se faire scrupule de son affection, il faudrait qu'elle s'en fît l'aveu. Il y a plus : n'était ce mot de duel qui a retenti à son oreille et dont elle a deviné le sens comme par instinct, jamais Victorine n'aurait senti pour son jeune maître ce qu'elle sent aujourd'hui, et c'est ici qu'il faut admirer Sedaine et son bon goût. Il eût été si facile de faire de Victorine une héroïne de roman, et d'attaquer, au nom de l'amour de Victorine et du jeune Vanderck, les préjugés de la naissance et de la fortune : le fils du banquier aurait épousé la fille de l'intendant — c'est la « suite » de Mme Sand — et ç'aurait été un hommage à l'égalité; mais ce n'eût plus été la peinture d'un sentiment aimable et vrai; nous aurions eu un roman vulgaire, au lieu d'avoir une esquisse fidèle et charmante du cœur humain. Peindre un sentiment qui commence à naître, et le peindre dans sa première fleur, montrer ce que c'est qu'une amitié de jeune fille et laisser à cette amitié la pureté et la douceur qu'elle perdrait à devenir de

l'amour, voilà le mérite de Sedaine dans Victorine, qui est un personnage à part et ne ressemble à personne, un type délicieux de l'amour ingénu... Après Mlle Baretta, qui fut, en la fraîcheur de ses vingt ans, une Victorine accomplie, Mlle Bergé rendait à miracle toutes les nuances d'un rôle qui convenait merveilleusement à sa nature concentrée : c'était bien la jeune fille ignorante et chaste qu'a imaginée Sedaine. M. Coquelin cadet était de bonhomie touchante sous les traits du vieil Antoine ; M. Silvain mettait dans Vanderck père, l'émotion qu'il fallait ; Mme Pierson, fort amusante dans la marquise ; Mlle Géniat, très aimable Sophie ; Mme Persoons, très juste Mme Vanderck ; MM. Dessonnes, Ravet et Jacques Fenoux complétaient excellemment un ensemble digne de la Comédie.

1er FÉVRIER. — M. Numa reprend avec succès, dans *Poliche* de M. Henry Bataille, le rôle de Boudier créé par M. Mayer.

3 FÉVRIER. — Reprise, en matinée, du *Député Bombignac*, comédie en trois actes de M. Alexandre Bisson[1].

4 FÉVRIER. — Première représentation d'*Electre*, tragédie en trois actes de Sophocle, adaptation de M. Alfred Poizat[2]. — M. Poizat s'est efforcé de

---

1. DISTRIBUTION, — Pinteau, M. *Coquelin cadet*. — De Chantelaur, M. *De Féraudy*. — Des Vergettes, M. *Siblot*. — De Morard, M. *Paul Numa*. — Un domestique, M. *Laty*. — Renée, Mlle *Muller*. — La marquise de Cernois, Mlle *Fayolle*. — Hélène, Mlle *Géniat* — Julie, Mlle *Lynnès*.

2. DISTRIBUTION. — Clytemnestre, Mlle *Dudlay*. — Chrysothémis, Mlle *Lara*. — Electre, Mme *L. Silvain*. — Une choreute, Mlle *Roch*. — Une choreute, Mlle *Lherbay*. — Le gouverneur d'Oreste, M. *Silvain*. — Oreste, M. A. *Lambert fils*. — Egiste, M. *Ravet*.

nous rendre Sophocle dans sa simplicité, dans sa majesté, et nous devons lui savoir gré de cet effort. Ces essais de théâtre antique sont tentés depuis un siècle en Allemagne : on jouerait à Berlin *Electre* en grec que personne ne trouverait cela étrange. Je crois même que cela est arrivé ; en tout cas, on y a joué Plaute en latin. A Paris, quand Paul Meurice et Auguste Vacquerie s'avisèrent de transporter l'*Antigone* de Sophocle sur la scène de l'Odéon — c'était en 1844 — on cria à l'extravagance, et on ne tarit point sur la hardiesse de ces poètes qui osaient ressusciter l'art du vieux tragique. L'effet fut très grand, mais on ne le renouvela que fort rarement. Qui songe à représenter de façon suivie l'*Orestie* de Dumas et les *Erinnyes* de Leconte de l'Isle ? Et si Mounet-Sully ne s'était pas passionné pour *Œdipe*, quand applaudirions-nous ce chef-d'œuvre ? M. Silvain a fait pour *Electre* ce que Mounet-Sully a fait pour *Œdipe*. Il s'est passionné pour l'habile reconstitution de M. Poizat, et grâce à lui, « le cri de l'âme jeté il y a deux mille ans s'entend encore aujourd'hui ». L'action d'*Electre* est toute dans le retour terrible d'Oreste qui vient venger les mânes de son père et qui tue Clytemnestre et Egiste. Mais avec quelle admirable gradation de sentiments Sophocle conduit cette action jusqu'à l'épouvantable catastrophe, en ne négligeant aucun détail des passions qui animent ses héros, en mettant à nu devant nous ces cœurs humains, en nous les montrant livrés à la haine ou à la tendresse, à la joie ou à la douleur, à la pitié ou à la colère ! Et de

quels merveilleux coups de théâtre il frappe l'esprit du spectateur ! La rencontre d'Electre et d'Oreste; la nouvelle, fausse, de la mort d'Oreste apprise par Clytemnestre et par Electre, l'une poussant un cri de joie féroce, l'autre un hurlement de désespoir; le retour du tyran Egiste sont des scènes qui ont arraché au public des bravos enthousiastes. La langue de M. Poizat, le traducteur, est sobre; elle a de la clarté, mais çà et là traînent des négligences et des impropriétés. Le jeu des artistes a été plein de fougue et de sincérité. Mme Silvain a obtenu un gros et légitime succès, et il est certain qu'elle a eu des accents superbes et tragiques, et aussi des inflexions fort touchantes; elle a dit notamment ses regrets à l'urne funéraire avec une émotion et une douleur contenues qui ont fait couler de vraies larmes dans l'assistance. Je ne lui reproche que quelques intonations de pure comédie, et quelques gestes dont le naturel n'éxcuse point la vulgarité. M. Silvain a été excellent, et M. Albert Lambert beau et farouche ; Mlle Lara plaintive, avec la plus jolie voix du monde ; Mlle Dudlay et Mlle Roch, très correctes ; et M. Ravet, un Egiste suffisamment brutal pour qu'on ne regrette pas trop qu'il meure. *Electre* est représentée dans un décor original, bien planté et bien éclairé, qui fait honneur à M. Jusseaume. Mais pourquoi ne pas avoir rendu le *thymélé*, le plancher supérieur de la scène antique? Et pourquoi n'avoir pas essayé de supprimer les « ciels » en calicot bleu qui pendent au cintre?

22 FÉVRIER. — Dans *Les Affaires sont les*

res de M. Octave Mirbeau, M. Numa joue la première fois le rôle de Gruggh, tenu jus- présent par le regretté Pierre Laugier.

FÉVRIER. — Premières représentations de la *on d'argile*[1], pièce en trois actes, en prose, .. Emile Fabre, et du *Dieu Terme*, comédie ue en un acte, en vers, de M. Gabriel Nigond[2]. ıns parler d'un remarquable *Timon d'Athènes*, e connaissent pas les Parisiens, la *Maison d'ar-* :st, si nous savons bien compter, la septième que M. Emile Fabre ait fait représenter à . Déjà, dans son œuvre de début, *Comme ils ous*, jadis accueillie par le Théâtre des lettres, avions noté d'heureux traits d'observation et lialogue mordant qui n'étaient certes pas ıremier venu. Mais combien supérieurs les 'e actes de l'*Argent*, que nous donna le direc- du Théâtre libre ! M. Fabre avait-il « vu » :ènes de famille que provoque cette misérable ion de l'argent? Toujours est-il qu'il les pré- it avec une vérité dont l'effet scénique était : extraordinaire puissance. Le sujet du *Bien rui* était emprunté à Diderot, et à ses « En- ns d'un père avec son fils » ; le père de 'ot lui-même fut le héros d'une aventure sem-

---

STRIBUTION — Valentine, Mlle *Lara*. — Mme Henri Armeres, *Weber*. — Mme de Reny, Mme *Persoons*. — Mme Armeres, *deleine Roch*. — Marguerite, Mlle *Maille*. — Julie, Mme *Faylis* ense, Mlle *Lherbay*. — Ternand, M. *Leitner*. — Henri Armeres, *ques Fenoux*. — Jean, M. *Grand*.

STRIBUTION. — Eglé, Mlle *Leconte*. — Chrisis, Mlle *Francine* — Fortunata, Mlle *Mitzy-Dalti*. — Damon, M. *Coquelin cadet*. as, M. *Dehelly*. — Gallus, M. *Charles Esquier*. — Marcus, *ndval*.

blable, retrouvant par hasard le testame
certain abbé dont il se croyait l'héritier. L'h
bourgeois de M. Fabre restituera-t-il une f
qui ne lui appartient pas — non pas seulen
la maîtresse à laquelle l'a léguée le défunt
a la bonne idée de mourir à son tour, mais à
auquel revient la succession en déshérenc
pauvre homme se débat entre sa conscience
mauvaises raisons que lui donnent les siens,
du coup. Ce que nous aimions dans cette piè
pide, c'est qu'il n'y avait pas de thèse : chac
personnages disait ce qu'il devait dire et le
vite et bien. C'étaient les *Corbeaux* de B
mais traités de façon moins sombre... De
seille, sa ville adoptive, M. Emile Fabre
apportait un jour, tout palpitants de vérit
tableaux d'élections municipales où, sous l
de M. Ferrier, maire de Salente, les habita
la cité phocéenne retrouvèrent avec bien de
sement leur célèbre compatriote, M. Flaissiè
débattant au milieu d'intrigues toutes locale
millant de types singulièrement exacts et de
joliment pris sur le vif. Et l'on sait le succès
tint la *Vie publique* sur la scène de la Renaiss
Pas plus que la *Vie publique* avec laquelle l'a
directeur Gémier, professant pour le tal
M. Fabre une particulière sympathie, fit n
une brillante réouverture du Théâtre Antoine
n'avez oublié la *Rabouilleuse,* où l'adaptate
concréter en quatre actes vigoureux le récit
plexe de Balzac. Et nous ne redirons point i
ce qu'il y avait de fort, de solide, de robust

e pièce des *Ventres dorés* — forcément ingrate
ıme toutes celles qui ont trait à l'argent —
s dont plus d'une scène atteignait à la vraie
ndeur théâtrale. La question d'argent est —
ore et toujours — le mobile des trois actes que
Fabre eût ironiquement appelés le *Foyer*, si
titre n'avait été préalablement revendiqué par
I. Octave Mirbeau et Thadée Natanson pour la
ce, impatiemment attendue, que nous promet
Théâtre-Français. *La Maison d'argile* : on
ine le sens symbolique qu'il faut tirer de l'al-
on au peu de consistance et à la fragilité de
e matière... D'un premier mariage rompu par
livorce, Marthe a eu deux enfants; elle a gardé
c elle sa fille Valentine; son fils Jean s'en est
avec son père, et ni de l'un, ni de l'autre elle
plus jamais entendu parler. Propriétaire d'une
ıe qui lui appartient en propre, elle a épousé
ingénieur, Henri Armières, dont elle a eu une
: Marguerite. Valentine et Marguerite sont
ıc des demi-sœurs qui, à mesure qu'elles gran-
sent, ne s'aiment guère plus que les « demi-
ırs » de M. Gaston Devore... Henri Armiè-
a fait de mauvaises affaires — si mauvaises
ne que pour doter sa fille Marguerite, dont
mariage est prochain, et pour faire face à
importante échéance, il devra vendre l'usine
ıt une société industrielle offre huit cent
le francs. Le notaire annonce un acquéreur
n'est autre que Jean, le fils du premier ma-
ge, et qui viendra lui-même en conférer avec
mère. Celle-ci lui ouvre les bras ; Jean la

salue froidement et parle affaires, affaires seulement. Ouvrier — il en a les mains rouges et l'habillement vulgaire — il a, dit-il, trouvé le moyen de sortir de l'ornière et de devenir patron. Que tout d'abord on lui accorde la préférence sur la société industrielle, au même prix de huit cent mille francs, et qu'on lui permette, en outre, de ne verser que six cent mille francs comptant ; ils seront fournis par ses commanditaires; les deux cent mille autres seront avancés par sa mère sur la part d'héritage qui lui revient... Mme Armières avoue alors l'impossibilité où elle se trouve de faire cette avance : ne faut-il pas qu'elle dote Marguerite et qu'elle sauve son mari ! Jean n'entend pas de cette oreille, et devient cruellement furieux. De concert avec sa sœur Valentine, qui exige une dot égale à celle de Marguerite, il réclame hautement la part de bonheur qu'on lui a prise ; il se refuse à sauver le mari de sa mère. Et comme, survenant au milieu d'une dispute quasi-tragique, M. Henri Armières veut chasser le fils peu respectueux, les injures éclatent entre ces gens de même famille. Le rideau tombe sur une scène des plus violentes, fort belle, d'ailleurs, en sa tumultueuse brutalité. Pourquoi faut-il qu'un acte vigoureux, réellement puissant et d'un grand effet scénique, soit suivi d'une rallonge inutile, et quelque peu ridicule? Que nous vaut cette pénible querelle entre les deux sœurs? Et commment Mme Armières, que nous croyions plus désintéressée, a-t-elle mis tant de temps à s'apercevoir qu'elle pouvait, en vendant

ses bijoux, assurer le salut de tous, tandis que son mari n'aura qu'à accepter la situation très enviable qu'on lui offre à Tiflis aux appointements de quatre-vingt mille francs par an? Ne le plaignons pas trop, et glissons sur cette fin déconcertante... Mme Segond-Weber a donné une bien louable preuve de zèle et de dévouement à son art en jouant — une fois n'est pas coutume, me direz-vous — une mère tragique dont elle a rendu toutes les angoisses et toutes les détresses avec une superbe ampleur de gestes, avec une voix gravement émue, très prenante. M. Grand a composé de belle vérité, avec infiniment de tact et de justesse, la pittoresque figure de Jean, le fils du premier lit, resté ouvrier, et il a enlevé d'admirable façon la scène de la dispute. Nous avons dit comment, en de précédentes créations, ce remarquable artiste avait tout de suite pris possession de la scène du Théâtre-Français. Voilà un très franc succès qui le place désormais au premier rang parmi les jeunes de l'illustre Compagnie. A Mme Lara et à Mlle Maille était échue la tâche assez ingrate de représenter les deux demi-sœurs ennemies : elles y ont mis tout leur talent. M. Jacques Fenoux est un Armières plein de correction. M. Leitner tenait l'emploi du raisonneur chargé de dire les choses justes que chacun pensait à part soi : il les a dites merveilleusement. Mlle Roch est, en vérité, bien jeune pour personnifier une grand'mère — dont le rôle est, d'ailleurs, inutile à la pièce. — La soirée, plutôt austère, avait plus gaiement commencé par un acte en vers aimables et sonores, harmonieux et ten-

dres, le *Dieu Terme*, de M. Gabriel Nigond, l'
du *Cœur de Sylvie*, que nous donnaient de
ment les Bouffes éphémères, et d'un certain A
que nous promettait Coquelin sur son théâtr
Porte Saint-Martin. Ah! que Mlle Marie Lec
donc spirituellement et délicieusement joué
de la petite danseuse Eglé, si gentiment toucl
l'amour sincère de l'esclave Damon (c'était
irrésistiblement drôle) condamné de par sa v
à prendre pendant toute une nuit l'immobi
Dieu Terme! Il nous semble que Mlle Lec
donné là au public qui l'adore une note no
toute de grâce féline et de vivante séduction

26 FÉVRIER. — Pour le 105e anniversaire
naissance de Victor Hugo, on donne en m
Hernani, interprété par Mme Segond-V
MM. Albert Lambert, Silvain, Le Bargy. Le
sies du *Couronnement* sont dites par Mmes L
Segond-Weber[1].

6 MARS. — Dans l'*Enigme*, de M. Paul He

1. — Sait-on que le *Couronnement* a une histoire? Lorsqu
on résolut de célébrer, avec un éclat tout particulier, l'annive
la naissance du poète, on régla d'abord secrètement la mise
de la cérémonie. L'idée de M. Jules Claretie était de faire
Victor Hugo par Victor Hugo lui-même. L'administrateur géné
Comédie-Française avait choisi deux poésies, l'une dans les
d'automne : le Berceau ; l'autre, dans les *Quatre vents de l'e*
Tombe. Il fit disposer en groupe des cuirasses et des drape
montés d'un buste de Victor Hugo, modelé en une nuit par F
Et, pour juger de l'effet, il pria Paul Meurice et M. Edouard
de venir entendre Mmes Bartet et Weber réciter, devant le gr
poésies choisies. Ils furent enchantés et ils déclarèrent que
ronnement, ainsi réglé, valait tous les à-propos du monde,
conviendrait de le redonner, chaque année, le 26 février. Paul
publia même chez Ed. Pelletan une plaquette — aujourd'hui int
— où il racontait l'histoire du *Couronnement*.

M. Ravet joue pour la première fois le rôle de Gérard de Gourgiran, tenu jusqu'à présent par M. Paul Mounet.

7 MARS. — Reprise, en matinée d'abonnement du jeudi, des *Ménechmes*, de Regnard [1].

8 MARS. — La grève des ouvriers électriciens obligeait le théâtre à fermer ses portes et à renvoyer à un autre jour les débuts de M. Grand, dans les *Femmes savantes*, annoncés pour ce soir-là.

12 MARS. — Mardi, jour d'abonnement : Mlle Piérat joue pour le première fois le rôle d'Antoinette dans le *Gendre de M. Poirier*. A cette occasion, M. Siblot prend possession de celui de Verdellet, un des meilleurs de feu Laugier. M. Le Bargy tient le personnage du marquis de Presles ; M. Leloir fait Poirier et M. Truffier incarne l'impayable Vatel.

18 MARS. — Les *Femmes savantes*, pour la continuation des débuts de M. Grand par le rôle de Clitandre. — M. Grand est un des rares ar-

---

1. DISTRIBUTION. — Araminthe, Mme *Amel*. — Finette, Mlle *Dussane*. — Isabelle. Mlle *Bergé*. — Valentin, M. *Truffier*. — Ménechme, M. *Berr*. — Le chevalier, M. *Dehelly*. — Le marquis, M. *Delaunay*. — Coquelet, M. *Joliet*. — Robertin, M. *Hamel*. — Démophon, M. *Siblot*.

La Comédie-Française vient d'ajouter à son musée, déjà si riche, un petit portrait à l'huile, par Mlle Marie Besson, du pauvre Pierre Laugier, le jeune sociétaire décédé récemment, et un très beau buste en marbre de Lagrange, par Eugène Guillaume. Le célèbre acteur, auteur du registre auquel il a attaché son nom est représenté la tête avec la perruque Louis XIV, coiffée d'un chapeau du temps, la physionomie soulignée par une fine moustache, les épaules vêtues du manteau professionnel, avec la cravate longue en dentelles tombant sur le jabot, et tenant dans son bras gauche le fameux registre qu'il rédigeait quotidiennement et qui a contribué, en même temps que son talent de comédien et son dévouement pour l'auteur des *Précieuses ridicules* et de *Tartuffe*, à classer son nom parmi les plus illustres de la maison de Molière.

tistes qui, dès le premier soir, se soient trc acclimatés à la Comédie-Française. Mais ses dé avaient eu lieu dans le répertoire moderne] lequel il semblait tout porté : il lui restait d'a, der le classique qui nécessite une éducation tc particulière; aussi attendions-nous avec une (taine impatience son apparition dans les *Femi savantes*. L'essai lui a réussi. Et bien qu'il mε quât un peu d'aisance et même d'élégance so le costume Louis XIV, qu'il fût encore assez inh bile à manier la canne et le chapeau, et qu'il : montrât plus agité que de raison dans la tenu générale du personnage, il a dit le rôle d'un voix chaude, avec une articulation très nette e très claire et nous a plu par sa sincérité. Le public lui a fait le meilleur accueil, et a justement acclamé les chefs d'emploi qui pour la circonstance entouraient le débutant. Ce fut un pur ravissement que d'entendre, dit par Mlle Bartet, le rôle d'Armande. Mlle Leconte faisait délicieusement Henriette. Dans Trissotin et Vadius, Coquelin cadet et Truffier se montrèrent dignes de leurs célèbres prédécesseurs.

19 MARS. — Dans *Francillon*, le rôle du marquis de Riverolle est joué pour la première fois par M. Siblot.

26 MARS. — La Comédie inscrit à son répertoire un petit acte charmant qui avait été créé à l'Odéon il y a dix-sept ans et y avait obtenu beaucoup de succès : *Fleurs d'Avril*[1], comédie de Gabriel

---

1. DISTRIBUTION. — Le chevalier d'Oisy, M. *Truffier*.— Pierre Ardant, M. *Dehelly*. — Flageolet, M. *Falconnier*. — Maître Ardant, M. *Siblot*. — Alison, Mlle *Renée Du Minil*. — Yvette, Mlle *Bergé*.

Vicaire, le poète des *Emaux Bressans*, et de M. Jules Truffier était donnée devant les abonnés. C'est une petite aventure amoureuse, contée en jolis vers, dont l'action se passe au temps de Louis XV et qui a tout particulièrement plu par la grâce et le charme du sujet, autant que par la finesse et l'esprit d'un joli dialogue rimé. La pièce était excellemment jouée par M. Truffier, l'un des auteurs, et par ses camarades MM. Dehelly et Siblot, Mlles Renée Du Minil et Bergé. Le baisser du rideau fut suivi de quatre rappels très chaleureux. Au passage, on avait pu apprécier une délicieuse musique de scène de M. Charles Hess.

1er AVRIL. — Dans *Paraître*, de M. Maurice Donnay, donné en matinée du lundi de Pâques, M. Georges Berr joue pour la première fois l'amusant rôle du baron Bouif, créé par M. Maurice de Féraudy. Il y déploie une finesse et une verve qui enchantent ses auditeurs.

4 AVRIL. — Par suite d'une indisposition de M. Truffier, M. Georges Berr joue dans le *Misanthrope,* donné en matinée classique du jeudi, le rôle d'Oronte, l'homme au sonnet, qu'il aborde ainsi pour la première fois. Il fait du personnage une très originale et très plaisante figure de comédie.

9 AVRIL. — Pour l'abonnement du mardi, on remet au répertoire les *Demoiselles de Saint-Cyr*, qu'on n'a pas jouées depuis deux ans.

1. DISTRIBUTION. — Charlotte, Mlle *Lara*. — Louise, Mlle *Marie Leconte*. — Roger de Saint-Hérem, M. *Georges Baillet*. — Hector Dubouloy, M. *Georges Berr*. — Le duc d'Anjou, M. *Dehelly*. — L'Exempt, M. *Ch. Esquier*. — Courtois, M. *Croué*. — Le duc d'Harcourt, M. *Paul Numa*.

21 AVRIL. — Dans la *Maison d'argile* donnée en matinée, Mlle Renée du Minil prend possession du rôle de Mme Armières, récemment créé par Mme Segond-Weber. Elle le joue avec beaucoup de simplicité et obtient, par des moyens sobres, de gros effets de pathétique. Au troisième acte, notamment, elle mettait tant de douleur et d'émotion que toute la salle fondait en larmes.

22 AVRIL. — Reprise de *Marion de Lorme*, drame en cinq actes, en vers, de Victor Hugo [1]. — Que reste-t-il de *Marion de Lorme*, aujourd'hui que la pièce ne nous intéresse plus, ni par la passion politique, ni par la peinture historique? Il reste un drame d'amour : la passion sincère dont Marion de Lorme, la courtisane, s'est éprise pour Didier. Et ce drame lui-même est beaucoup moins émouvant pour nous qu'il ne pouvait l'être pour les spectateurs de 1831, car alors le sujet, au théâtre, du moins compris ainsi, était nouveau ou

1. DISTRIBUTION. — Louis XIII, M. *Mounet-Sully*. — De Saverny, M. *Le Bargy*. — Le Gracieux, M. *J. Truffier*. — Monsieur de Laffemas, M. *Leloir*. — Didier, M. *Albert Lambert fils*. — Le marquis de Nangis, M. *Paul Mounet*. — L'Angély, M. *Georges Berr*. — Le comte de Gassé, M. *Dehelly*. — Le duc de Bellegarde, M. *Louis Delaunay*. — Le Scaramouche, M. *Joliet*. — Un geôlier, M. *Falconnier*. — Le conseiller, M. *Hamel*. — Le chevalier de Rochebarron, M. *Charles Esquier*. — Le Taillebras, M. *Ravet*. — Un valet, M. *Croué*. — Le vicomte de Bouchavannes, M. *Dessonnes*. — Le crieur public, M. *Siblot*. — Le comte de Villac, M. *André Brunot*. — Le chevalier de Montpesal, M. *Grandval*. — Le marquis de Brichanteau, M. *Paul Numa*. — Un greffier, M. *Gaudy*. — Le duc de Beaupréau, M. *Laty*. — Le capitaine Quartenier, M. *Roussel*. — Un hallebardier, M. *Walter*. — Un ouvrier, M. *Blancard*. — L'abbé de Gondi, M. *Guilhen-Puylagarde*. — Monsieur de Rohan, M. *Jacques de Féraudy*. — Comte de Charnacé, M. *Toulout*. — Un ouvrier, M. *Brousse*. — Un ouvrier, M. *Maxime Méry*. — Un mousquetaire, M. *Leroy*. — Marion de Lorme, Mlle *Bartet*. — Dame Rose, Mlle *Lherbay*.

à peu près ; quand on reprend *Marion de Lorme*, un autre drame plus saisissant et tout contemporain est dans toutes les mémoires : la *Dame aux Camélias*, d'Alexandre Dumas. Victor Hugo a toujours aimé les antithèses. Chacun des personnages de son théâtre, pour ainsi dire, est une antithèse vivante. Lui-même, à propos de *Lucrèce Borgia*, nous a exposé son système dramatique. Il prend une femme, la plus couverte d'opprobres et de crimes ; dans cette conscience dégradée, il laisse tomber un rayon — l'amour maternel — et aussitôt l'être déchu se relève et se purifie. Il est superflu de multiplier les exemples. Comment vouliez-vous que Victor Hugo ne rencontrât pas sur son chemin l'antithèse des antithèses : la femme dégradée par l'amour vénal, transfigurée par l'amour idéal. Marion est une courtisane, rien qu'une courtisane. L'amour de Didier, un amour tout jeune, tout passionné, tout chaste en même temps, l'étonne d'abord, la séduit, la subjugue. Et quand son jeune amoureux, si respectueux qu'il ose à peine effleurer de ses lèvres le bout des doigts de « Marie » — c'est ainsi qu'il la nomme — supplie celle-ci d'être plus que la sœur de son âme, d'être sa femme, la pauvre créature déchue tourne ses yeux vers ce paradis qu'elle n'ose approcher et se dit : « Hélas ! » Et lorsque Didier enfin découvre la vérité, maudit Marie redevenue « Marion », se détourne avec dégoût, avec horreur de celle qu'il avait placée si haut, qu'il voit maintenant tombée si bas, l'amour de Marion persiste encore, et nos sympathies sont avec elle, plutôt

qu'avec Didier l'impeccable — et disons de
l'insupportable amoureux. Nous ne lui pardoı
que lorsqu'il pardonne lui-même, au mc
suprême. Essaierons-nous d'expliquer l'incerl
du public, ses hésitations, en même temps qu
enthousiasme réveillé par les beaux vers qui
tent dans l'œuvre du grand poète — grand, ı
lorsqu'il se trompait. Le siècle a marché d
que Victor Hugo écrivit *Marion de Lorme*,
marchant a laissé tomber bien des illusions
dépassé le romantisme du premier drame de \
Hugo. On ne revient guère sur ses pas...
malgré toutes les objections, c'est encore
grand plaisir d'entendre les vers sonores du n
admirable! On oublie les invraisemblance
oublie les personnages faux ou agaçants, on (
les situations vieilles, lorsque quelque belle ti
quelques vers magnifiques frappent l'oreille
est entraîné, on reste sous le charme, et apr
s'en veut presque d'avoir pu chicaner un poèl
avait le don magique, le don qui vient du c
le poète qui était si vraiment poète! Ne nous
trons point injuste pour l'interprète de Mari
vrai dire, malgré quelques scènes magnifiqu
rôle n'est pas très bon; celle qui donne son
à la pièce y est parfois un peu oubliée, ell
bien souvent un personnage muet, tandis c
tour d'elle d'autres s'agitent. Mlle Bartet, qui
que de force, a eu des moments exquis : il
vent nous suffire... M. Albert Lambert, si
cieusement lyrique, a trouvé, dans Didier
accents émus et vrais. Est-ce donc sa faute

grande scène entre Didier et Marion est démesurément longue ? Cela tient à ce que Victor Hugo a superposé simplement la scène du pardon de Didier, scène écrite après coup, à la scène dans laquelle le même Didier inflexible repoussait Marion. On sait comment les choses se passèrent. Aux répétitions en 1831, Mme Dorval qui avait l'âme sensible, demanda à Victor Hugo comme une grâce personnelle de lui accorder le pardon de Didier. Que voulez-vous ! elle était « pour le pardon »... Victor Hugo consentit, mais, au lieu de refondre complètement la scène primitive, il la maintint intégralement et se borna à y adapter la scène nouvelle. Il lui eût été trop pénible de sacrifier un seul hémistiche. A la lecture, comme les vers sont beaux, on passe condamnation sur la longueur, mais au théâtre elle finit par provoquer une lassitude insurmontable. M. Le Bargy a joué avec un brio et un charme délicieux le rôle de Saverny dans lequel, il nous en souvient, Delaunay fut incomparable ; il y a mis de la légèreté, de la grâce, de l'esprit, de l'émotion : c'est parfait. M. Mounet-Sully, dans Louis XIII, s'est entendu comparer au célèbre portrait de cette ombre de roi par Philippe de Champaigne ; ce n'est pas exact, l'habit n'est pas le même, le peintre l'a conçu plus simple et plus rigide, tel que le roi d'ailleurs le portait. M. Mounet-Sully n'en dessine pas moins avec beaucoup d'art la triste figure royale. C'est une belle silhouette que celle du vieux marquis de Nangis, persistant à maintenir ses droits féodaux en dépit des coups de hache de Richelieu, et se

dres, le *Dieu Terme*, de M. Gabriel Nigond, l'auteur du *Cœur de Sylvie*, que nous donnaient dernièrement les Bouffes éphémères, et d'un certain *Molière* que nous promettait Coquelin sur son théâtre de la Porte Saint-Martin. Ah! que M[lle] Marie Leconte a donc spirituellement et délicieusement joué le rôle de la petite danseuse Eglé, si gentiment touchée par l'amour sincère de l'esclave Damon (c'était Cadet, irrésistiblement drôle) condamné de par sa volonté, à prendre pendant toute une nuit l'immobilité du Dieu Terme ! Il nous semble que M[lle] Leconte a donné là au public qui l'adore une note nouvelle, toute de grâce féline et de vivante séduction...

26 FÉVRIER. — Pour le 105[e] anniversaire de la naissance de Victor Hugo, on donne en matinée *Hernani*, interprété par M[me] Segond-Weber, MM. Albert Lambert, Silvain, Le Bargy. Les poésies du *Couronnement* sont dites par M[mes] Lara et Segond-Weber[1].

6 MARS. — Dans l'*Enigme*, de M. Paul Hervieu,

---

1. — Sait-on que le *Couronnement* a une histoire? Lorsqu'en 1902, on résolut de célébrer, avec un éclat tout particulier, l'anniversaire de la naissance du poète, on régla d'abord secrètement la mise en scène de la cérémonie. L'idée de M. Jules Claretie était de faire célébrer Victor Hugo par Victor Hugo lui-même. L'administrateur général de la Comédie-Française avait choisi deux poésies, l'une dans les *Feuilles d'automne* : le Berceau ; l'autre, dans les *Quatre vents de l'esprit* : la Tombe. Il fit disposer en groupe des cuirasses et des drapeaux, surmontés d'un buste de Victor Hugo, modelé en une nuit par Falguière. Et, pour juger de l'effet, il pria Paul Meurice et M. Edouard Lockroy de venir entendre M[mes] Bartet et Weber réciter, devant le groupe, les poésies choisies. Ils furent enchantés et ils déclarèrent que le *Couronnement*, ainsi réglé, valait tous les à-propos du monde, et qu'il conviendrait de le redonner, chaque année, le 26 février. Paul Meurice publia même chez Ed. Pelletan une plaquette — aujourd'hui introuvable — où il racontait l'histoire du *Couronnement*.

M. Ravet joue pour la première fois le rôle de Gérard de Gourgiran, tenu jusqu'à présent par M. Paul Mounet.

7 MARS. — Reprise, en matinée d'abonnement du jeudi, des *Ménechmes*, de Regnard [1].

8 MARS. — La grève des ouvriers électriciens obligeait le théâtre à fermer ses portes et à renvoyer à un autre jour les débuts de M. Grand, dans les *Femmes savantes*, annoncés pour ce soir-là.

12 MARS. — Mardi, jour d'abonnement : Mlle Piérat joue pour le première fois le rôle d'Antoinette dans le *Gendre de M. Poirier*. A cette occasion, M. Siblot prend possession de celui de Verdellet, un des meilleurs de feu Laugier. M. Le Bargy tient le personnage du marquis de Presles ; M. Leloir fait Poirier et M. Truffier incarne l'impayable Vatel.

18 MARS. — Les *Femmes savantes*, pour la continuation des débuts de M. Grand par le rôle de Clitandre. — M. Grand est un des rares ar-

1. DISTRIBUTION. — Araminthe, Mme *Amel*. — Finette, Mlle *Dussane*. — Isabelle, Mlle *Bergé*. — Valentin, M. *Truffier*. — Ménechme, M. *Berr*. — Le chevalier, M. *Dehelly*. — Le marquis, M. *Delaunay*. — Coquelet, M. *Joliet*. — Robertin, M. *Hamel*. — Démophon, M. *Siblot*.

La Comédie-Française vient d'ajouter à son musée, déjà si riche, un petit portrait à l'huile, par Mlle Marie Besson, du pauvre Pierre Laugier, le jeune sociétaire décédé récemment, et un très beau buste en marbre de Lagrange, par Eugène Guillaume. Le célèbre acteur, auteur du registre auquel il a attaché son nom est représenté la tête avec la perruque Louis XIV, coiffée d'un chapeau du temps, la physionomie soulignée par une fine moustache, les épaules vêtues du manteau professionnel, avec la cravate longue en dentelles tombant sur le jabot, et tenant dans son bras gauche le fameux registre qu'il rédigeait quotidiennement et qui a contribué, en même temps que son talent de comédien et son dévouement pour l'auteur des *Précieuses ridicules* et de *Tartuffe*, à classer son nom parmi les plus illustres de la maison de Molière.

tistes qui, dès le premier soir, se soient trc acclimatés à la Comédie-Française. Mais ses d avaient eu lieu dans le répertoire moderne lequel il semblait tout porté : il lui restait d'; der le classique qui nécessite une éducation particulière; aussi attendions-nous avec une taine impatience son apparition dans les *Fe savantes*. L'essai lui a réussi. Et bien qu'il quât un peu d'aisance et même d'élégance le costume Louis XIV, qu'il fût encore assez bile à manier la canne et le chapeau, et qu montrât plus agité que de raison dans la générale du personnage, il a dit le rôle ‹ voix chaude, avec une articulation très net très claire et nous a plu par sa sincérité. Le p lui a fait le meilleur accueil, et a justement ac les chefs d'emploi qui pour la circonstance e raient le débutant. Ce fut un pur ravissemen d'entendre, dit par Mlle Bartet, le rôle d'Arm: Mlle Leconte faisait délicieusement Henriette. Trissotin et Vadius, Coquelin cadet et Truffi montrèrent dignes de leurs célèbres prédécess

19 MARS. — Dans *Francillon*, le rôle du quis de Riverolle est joué pour la premièr par M. Siblot.

26 MARS. — La Comédie inscrit à son répe un petit acte charmant qui avait été créé à l'C il y a dix-sept ans et y avait obtenu beauco succès : *Fleurs d'Avril*[1], comédie de G:

1. DISTRIBUTION. — Le chevalier d'Oisy, M. *Truffier*.— Pierre M. *Dehelly*. — Flageolet, M. *Falconnier*. — Maître Ardant, M. — Alison, Mlle *Renée Du Minil*. — Yvette, Mlle *Bergé*.

Vicaire, le poète des *Emaux Bressans*, et de M. Jules Truffier était donnée devant les abonnés. C'est une petite aventure amoureuse, contée en jolis vers, dont l'action se passe au temps de Louis XV et qui a tout particulièrement plu par la grâce et le charme du sujet, autant que par la finesse et l'esprit d'un joli dialogue rimé. La pièce était excellemment jouée par M. Truffier, l'un des auteurs, et par ses camarades MM. Dehelly et Siblot, Mlles Renée Du Minil et Bergé. Le baisser du rideau fut suivi de quatre rappels très chaleureux. Au passage, on avait pu apprécier une délicieuse musique de scène de M. Charles Hess.

1er AVRIL. — Dans *Paraître*, de M. Maurice Donnay, donné en matinée du lundi de Pâques, M. Georges Berr joue pour la première fois l'amusant rôle du baron Bouif, créé par M. Maurice de Féraudy. Il y déploie une finesse et une verve qui enchantent ses auditeurs.

4 AVRIL. — Par suite d'une indisposition de M. Truffier, M. Georges Berr joue dans le *Misanthrope*, donné en matinée classique du jeudi, le rôle d'Oronte, l'homme au sonnet, qu'il aborde ainsi pour la première fois. Il fait du personnage une très originale et très plaisante figure de comédie.

9 AVRIL. — Pour l'abonnement du mardi, on remet au répertoire les *Demoiselles de Saint-Cyr*, qu'on n'a pas jouées depuis deux ans.

---

1. DISTRIBUTION. — Charlotte, Mlle *Lara*. — Louise, Mlle *Marie Leconte*. — Roger de Saint-Hérem, M. *Georges Baillet*. — Hector Dubouloy, M. *Georges Berr*. — Le duc d'Anjou, M. *Dehelly*. — L'Exempt, M. *Ch. Esquier*. — Courtois, M. *Croué*. — Le duc d'Harcourt, M. *Paul Numa*.

21 AVRIL. — Dans la *Maison d'argile* donnée en matinée, Mlle Renée du Minil prend possession du rôle de Mme Armières, récemment créé par Mme Segond-Weber. Elle le joue avec beaucoup de simplicité et obtient, par des moyens sobres, de gros effets de pathétique. Au troisième acte, notamment, elle mettait tant de douleur et d'émotion que toute la salle fondait en larmes.

22 AVRIL. — Reprise de *Marion de Lorme*, drame en cinq actes, en vers, de Victor Hugo [1]. — Que reste-t-il de *Marion de Lorme*, aujourd'hui que la pièce ne nous intéresse plus, ni par la passion politique, ni par la peinture historique? Il reste un drame d'amour : la passion sincère dont Marion de Lorme, la courtisane, s'est éprise pour Didier. Et ce drame lui-même est beaucoup moins émouvant pour nous qu'il ne pouvait l'être pour les spectateurs de 1831, car alors le sujet, au théâtre, du moins compris ainsi, était nouveau ou

1. DISTRIBUTION. — Louis XIII, M. *Mounet-Sully*. — De Saverny, M. *Le Bargy*. — Le Gracieux, M. *J. Truffier*. — Monsieur de Laffemas, M. *Leloir*. — Didier, M. *Albert Lambert fils*. — Le marquis de Nangis, M. *Paul Mounet*. — L'Angély, M. *Georges Berr*. — Le comte de Gassé, M. *Dehelly*. — Le duc de Bellegarde, M. *Louis Delaunay*. — Le Scaramouche, M. *Joliet*. — Un geôlier, M. *Falconnier*. — Le conseiller, M. *Hamel*. — Le chevalier de Rochebarron, M. *Charles Esquier*. — Le Taillebras, M. *Ravet*. — Un valet, M. *Croué*. — Le vicomte de Bouchavannes, M. *Dessonnes*. — Le crieur public, M. *Siblot*. — Le comte de Villac, M. *André Brunot*. — Le chevalier de Montpesal, M. *Grandval*. — Le marquis de Brichanteau, M. *Paul Numa*. — Un greffier, M. *Gaudy*. — Le duc de Beaupréau, M. *Laty*. — Le capitaine Quartenier, M. *Roussel*. — Un hallebardier, M. *Walter*. — Un ouvrier, M. *Blancard*. — L'abbé de Gondi, M. *Guilhen-Puylagarde*. — Monsieur de Rohan, M. *Jacques de Féraudy*. — Comte de Charnacé, M. *Toulout*. — Un ouvrier, M. *Brousse*. — Un ouvrier, M. *Maxime Méry*. — Un mousquetaire, M. *Leroy*. — Marion de Lorme, Mlle *Bartet*. — Dame Rose, Mlle *Lherbay*.

à peu près ; quand on reprend *Marion de Lorme*, un autre drame plus saisissant et tout contemporain est dans toutes les mémoires : la *Dame aux Camélias*, d'Alexandre Dumas. Victor Hugo a toujours aimé les antithèses. Chacun des personnages de son théâtre, pour ainsi dire, est une antithèse vivante. Lui-même, à propos de *Lucrèce Borgia*, nous a exposé son système dramatique. Il prend une femme, la plus couverte d'opprobres et de crimes ; dans cette conscience dégradée, il laisse tomber un rayon — l'amour maternel — et aussitôt l'être déchu se relève et se purifie. Il est superflu de multiplier les exemples. Comment vouliez-vous que Victor Hugo ne rencontrât pas sur son chemin l'antithèse des antithèses : la femme dégradée par l'amour vénal, transfigurée par l'amour idéal. Marion est une courtisane, rien qu'une courtisane. L'amour de Didier, un amour tout jeune, tout passionné, tout chaste en même temps, l'étonne d'abord, la séduit, la subjugue. Et quand son jeune amoureux, si respectueux qu'il ose à peine effleurer de ses lèvres le bout des doigts de « Marie » — c'est ainsi qu'il la nomme — supplie celle-ci d'être plus que la sœur de son âme, d'être sa femme, la pauvre créature déchue tourne ses yeux vers ce paradis qu'elle n'ose approcher et se dit : « Hélas ! » Et lorsque Didier enfin découvre la vérité, maudit Marie redevenue « Marion », se détourne avec dégoût, avec horreur de celle qu'il avait placée si haut, qu'il voit maintenant tombée si bas, l'amour de Marion persiste encore, et nos sympathies sont avec elle, plutôt

qu'avec Didier l'impeccable — et disons de suite, l'insupportable amoureux. Nous ne lui pardonnons que lorsqu'il pardonne lui-même, au moment suprême. Essaierons-nous d'expliquer l'incertitude du public, ses hésitations, en même temps que son enthousiasme réveillé par les beaux vers qui éclatent dans l'œuvre du grand poète — grand, même lorsqu'il se trompait. Le siècle a marché depuis que Victor Hugo écrivit *Marion de Lorme*, et en marchant a laissé tomber bien des illusions, il a dépassé le romantisme du premier drame de Victor Hugo. On ne revient guère sur ses pas... Mais, malgré toutes les objections, c'est encore un si grand plaisir d'entendre les vers sonores du maître admirable! On oublie les invraisemblances, on oublie les personnages faux ou agaçants, on oublie les situations vieilles, lorsque quelque belle tirade, quelques vers magnifiques frappent l'oreille : on est entraîné, on reste sous le charme, et après on s'en veut presque d'avoir pu chicaner un poète qui avait le don magique, le don qui vient du ciel — le poète qui était si vraiment poète! Ne nous montrons point injuste pour l'interprète de Marion. A vrai dire, malgré quelques scènes magnifiques, le rôle n'est pas très bon ; celle qui donne son nom à la pièce y est parfois un peu oubliée, elle fait bien souvent un personnage muet, tandis qu'autour d'elle d'autres s'agitent. Mlle Bartet, qui manque de force, a eu des moments exquis : ils doivent nous suffire... M. Albert Lambert, si délicieusement lyrique, a trouvé, dans Didier, des accents émus et vrais. Est-ce donc sa faute si la

grande scène entre Didier et Marion est démesurément longue ? Cela tient à ce que Victor Hugo a superposé simplement la scène du pardon de Didier, scène écrite après coup, à la scène dans laquelle le même Didier inflexible repoussait Marion. On sait comment les choses se passèrent. Aux répétitions en 1831, Mme Dorval qui avait l'âme sensible, demanda à Victor Hugo comme une grâce personnelle de lui accorder le pardon de Didier. Que voulez-vous ! elle était « pour le pardon »... Victor Hugo consentit, mais, au lieu de refondre complètement la scène primitive, il la maintint intégralement et se borna à y adapter la scène nouvelle. Il lui eût été trop pénible de sacrifier un seul hémistiche. A la lecture, comme les vers sont beaux, on passe condamnation sur la longueur, mais au théâtre elle finit par provoquer une lassitude insurmontable. M. Le Bargy a joué avec un brio et un charme délicieux le rôle de Saverny dans lequel, il nous en souvient, Delaunay fut incomparable ; il y a mis de la légèreté, de la grâce, de l'esprit, de l'émotion : c'est parfait. M. Mounet-Sully, dans Louis XIII, s'est entendu comparer au célèbre portrait de cette ombre de roi par Philippe de Champaigne ; ce n'est pas exact. l'habit n'est pas le même, le peintre l'a conçu plus simple et plus rigide, tel que le roi d'ailleurs le portait. M. Mounet-Sully n'en dessine pas moins avec beaucoup d'art la triste figure royale. C'est une belle silhouette que celle du vieux marquis de Nangis, persistant à maintenir ses droits féodaux en dépit des coups de hache de Richelieu, et se

faisant accompagner, jusque chez le roi, d'une escouade de hallebardiers. Tel fit Sully jusqu'à son dernier jour : Victor Hugo s'en est souvenu. Plus tard, dès *Hernani*, le maître tirera plusieurs épreuves de cette figure. Ce sera d'abord don Ruy Gomez, puis M. de Saint-Vallier, puis le Job des *Burgraves*, sans compter les vieillards épiques de la *Légende des Siècles*. A mesure que les épreuves se multiplieront, le personnage redeviendra moins humain et plus prolixe. Mais le marquis de Nangis est le premier grand vieillard mis en scène par Victor Hugo ; c'est pourquoi il est encore vrai et peu bavard. M. Paul Mounet a dit avec une simplicité puissante, d'une voix sonore et vibrante, l'unique tirade dont se compose le rôle. Louons encore M. Georges Berr, qui détaille finement la grande scène du fou L'Angély ; M. Truffier, qui a composé avec beaucoup d'adresse le personnage du Gracieux, où il fait songer à quelque estampe de Callot ; M. Leloir, enfin, dans Laffemas, sinistre ancêtre du féroce et sadique baron Scarpia de la *Tosca*...

13 MAI. — Première représentation à ce théâtre de *Monsieur Alphonse*, pièce en trois actes d'Alexandre Dumas fils[1], et première représentation de *Les Fresnay*, comédie en un acte de M. Fernand Vandérem[2]. — C'est devant la diffi-

1. DISTRIBUTION. — De Montaiglin, M. *Raphaël Duflos*. — Octave, M. *Grand*. — Dieudonné, M. *Paul Numa*. — Rémy, M. *Falconnier*. — Raymonde de Montaiglin, Mlle *Cécile Sorel*. — Madame Guichard, Mme *Thérèse Kolb*. — Adrienne, Mlle *Bory* (débuts).

2. DISTRIBUTION. — Raoul Dumontier, M. *de Féraudy*. — Edmond Fresnay, M. *Paul Numa*. — Joseph, M. *Falconnier*. — Yvonne Dumontier, Mlle *Muller*. — Jacqueline Fresnay, Mlle *Géniat*.

culté de trouver l'interprète capable de jouer le rôle créé au Gymnase par Mme Pasca, qu'au lieu des *Idées de Madame Aubray*, d'abord annoncées, on s'est décidé à mettre *Monsieur Alphonse* au répertoire du Théâtre-Français. La pièce est trop célèbre, et sa dernière reprise à l'Odéon est trop récente pour que nous en donnions ici une analyse. Les incidents, ou tout au moins les personnages de la comédie sont connus de tous. Et personne n'ignore que c'est depuis la représentation de cette vigoureuse pièce que le prénom d'Alphonse devint fameux et prit une déshonorante signification. Le bellâtre Octave n'est-il pas — bien avant les parfaits « mufles » du Théâtre Libre et de nos jeunes auteurs contemporains — l'une des créations les plus audacieuses et les plus complètes d'Alexandre Dumas fils ? Ne réunit-il pas, dans son âme sereine, toutes les turpitudes ? Il viole une jeune fille brutalement, l'abandonne quand elle devient mère, néglige même d'aller voir son enfant, qu'il ne veut ni reconnaître, ni élever. Par ces lâchetés assez coutumières dans la vie, il se rapproche beaucoup d'un autre type de Dumas, de Charles Sternay du *Fils naturel*. Mais, dans *Monsieur Alphonse*, la bassesse du personnage s'accroît encore. Cette première capitulation en entraîne d'autres. Qu'importe, pour un homme que son cœur ne tourmente pas, et dont le sens moral n'est point exigeant ? Pour que son existence reste agréable et facile, il a abandonné son enfant, il a abandonné une femme séduite, il deviendra aussi, dans le même but, le mari d'une ex-bonne de guinguette, épousée *in*

extremis par un barbon passionné, qui lui a légué ses immeubles et ses rentes. Ce type de Mme Guichard, l'ancienne servante joyeuse, est, lui aussi, d'une vérité puissante. C'est l'opposé du tempérament d'Octave. Elle est simple, toute de premier mouvement. Commune, délurée, mais d'une âme bonne et prête au sacrifice, elle est ardente, elle aime sans réserve. Naturellement, elle est la proie du cynique Octave. Elle lui appartient toute et ne peut s'affranchir de son empire. Elle est possédée par lui dans son âme et dans sa chair. Aucun des mensonges de cet homme ne la détournerait de lui. Elle lui apporte des trésors de tendresse, auxquels il est indifférent; mais consent-il dédaigneusement à la moindre caresse, lui dit-il un mot aimable : la voilà satisfaite et heureuse! C'est la « fille » dans ses faiblesses et dans sa bonté. Ce rôle qu'ont rendu dans la perfection autrefois Alphonsine, puis Suzanne Lagier et, en dernier lieu, Mlle Tessandier, était-il bien l'affaire de Mme Kolb? Elle en a du moins donné la gaieté triviale, la passion tour à tour indulgente et exigeante, la lâcheté amoureuse et la colère; elle a joué en bonne et franche comédienne éprise de naturel et de vérité. M. Grand nous présente un Alphonse beau et vigoureux, dont on comprend que soit éprise une Mme Guichard; il le joue d'ailleurs avec mesure et y a obtenu le vif succès que lui a valu chacune de ses dernières créations. C'est à Mlle Cécile Sorel qu'est échu — tâche ingrate et difficile — le rôle douloureux et résigné de Mme Montaiglin. Elle en a traduit — avec un réel

talent — les angoisses, les exaltations, toutes les nuances discrètes ou violentes de douleur. M. Raphaël Duflos avait à rendre, lui aussi, un personnage singulièrement malaisé, celui de Montaiglin, le mari que la vie a fait indulgent, dont l'âme haute comprend et pardonne. A force de sobriété et de noblesse simple, il a su faire comprendre toute la beauté morale du rôle par lequel l'œuvre s'agrandit et donne un généreux enseignement humain. Ce dut être le personnage qui fut le plus cher à Dumas, car c'est évidemment lui qui exprime la pensée personnelle du maître en ce beau drame, dont les deux premiers actes ont si peu vieilli. Une toute jeune fille, M[lle] Berthe Bovy, apparaissant dans le petit rôle d'Adrienne, a fait applaudir des qualités naturelles et une intelligence dramatique qui nous promettent, sans doute, une comédienne d'avenir. — Peut-être n'avons-nous point rencontré dans l'acte aimable par lequel s'achevait la soirée, le subtil psychologue que nous annonçait l'auteur du *Calice*; mais les *Fresnay* nous montrent en M. Fernand Vandérem un doux ironiste, dont l'anecdote « vaudevillesque » — qu'il nous pardonne l'épithète — ne manque ni de saveur, ni d'esprit. Deux couples, le ménage Fresnay et le ménage Dumontier, se sont liés à Trouville, ainsi qu'on se lie si facilement aux bains de mer, et sont devenus bientôt inséparables. Or, les Dumontier sont de simples bourgeois; les Fresnay — saluez ! — sont des intellectuels ; le mari, économiste distingué, — tous les économistes ne sont-ils pas distingués ? — est l'auteur — resaluez ! — d'un

livre intitulé, les *Périls du Bimétallisme* ; la femı
est la fille d'un peintre connu et se pique de goı
artistes. Fresnay est amoureux d'Yvonne Dumc
tier, qui lui a d'autant moins cédé qu'il est pl
exigeant ; il veut qu'elle abandonne son mari
qu'elle vienne avec lui « vivre sa vie »... Jacqı
line Fresnay est aimée de Raoul Dumontier, ma
si elle lui a déjà tout accordé, elle veut, elle aus
qu'il divorce : comme son mari, elle est d'a
qu'il faut « vivre sa vie ». Vous goûtez, n'est-
pas ? tout le piquant de ces scènes parallèles.
Dumontier a promis à Jacqueline d'aborder
grosse question ; il parlera à sa femme et la dé
dera à quitter la place. Yvonne a promis à Fresn
de voir son mari et de lui demander de lui rend
sa liberté. La scène est amusante : qui parlera
premier? Dumontier avoue tout à sa femme
s'apitoye déjà sur son futur abandon. Yvonne l
répond en lui annonçant à sa grande surpri
qu'elle ne sera heureusement pas seule : n'ava
elle pas à lui adresser une demande analogue, s
licitée par Fresnay ? Mais, alors, voilà qui chan
bien les choses : Dumontier ne se soucie pas
laisser sa femme à un autre ; il préfère la garde
et tant pis pour le fameux « droit au bonheur
il lâchera froidement ces intellectuels, raseurs
poseurs d'aphorismes ridicules ; avec un mot bre
il prendra nettement congé du couple, et parti
avec sa chère femme pour une croisière de pl
sieurs mois... Pour sa rentrée au théâtre apr
une assez longue absence — vous savez bien qı
nos meilleurs comédiens sont toujours plus

moins sortis — M. de Féraudy jouait avec sa verve communicative le personnage de Raoul Dumontier, qui est en réalité toute la pièce. Mlle Muller lui donnait gaiement la réplique. Mlle Géniat et M. Numa représentaient congrument les « Fresnay » qui donnaient leur nom au léger et fin badinage de M. Vandérem — pas du tout indigne de la Comédie-Française.

24 MAI. — Matinée organisée au bénéfice des veuves et orphelins des artistes victimes du naufrage du *Berlin* : on donne *Marion de Lorme* qui obtient, devant une salle comble, un très vif succès.

6 JUIN. — A l'occcasion du 301e anniversaire de la naissance de Corneille, entre le troisième acte de *Psyché*[1], délicatement dit par Mlles Piérat et Maille, et *Polyeucte*[2], avec M. Mounet-Sully et Mme Segond-Weber, plus admirable que jamais dans son rôle de Pauline, on donnait la première représentation d'une émouvante pièce de MM. Paul Bilhaud et Michel Carré, qui avait sa petite histoire. Présentée l'année précédente au concours ouvert par le *Journal* pour le jubilé de Corneille, elle eût été primée et jouée dans la « grande semaine » si le jury n'avait pensé qu'elle valait mieux qu'un « à-propos » et méritait d'être gardée au répertoire. Tel était aussi l'avis du public qui accueillait

1. DISTRIBUTION. — L'Amour, Mlle *Piérat*. — Zéphir, Mlle *Francine Clary*. — Psyché, Mlle *Maille*.

2. DISTRIBUTION. — Polyeucte, M. *Mounet-Sully* — Felix, M. *Silvain*. — Sévère, M. *Albert Lambert fils*. — Néarque, M. *Louis Delaunay*. — Cléon, M. *Falconnier*. — Fabian, M. *Hamel* — Albin, M. *Ravet*. — Pauline, Mme *Segond-Weber*. — Stratonice, Mlle *Delvair*.

par d'enthousiastes bravos la représentation l'*Ame des Héros*[1]. En voici le sujet, très t chant. Un vieux grognard, Grégoire Aubry, vi sa mansarde, tout au souvenir du grand Empe qui le décora sur le champ de bataille — qu son petit-fils, Frilot, lui lit des vers héroïques Corneille qui l'enflamment. Ah ! s'il pouvait a voir jouer Talma ! Et comme le médecin déf formellement au vieux, perclus de douleurs, sortir de chez lui pour aller au Théâtre-Franç Frilot va chercher Talma, qui consent à venir dire Corneille à domicile. L'illustre tragéc déclame la scène du vieil Horace, et quand il rive au vers « Que vouliez-vous qu'il fît co trois » — *Qu'il mourût !* s'écrie le grognard, porté dans un sublime élan, et — tant il est que l'héroïsme s'accorde avec le génie ! — tr vant dans son cœur la réponse du vieillard co lien. Mais l'émotion l'a tué : il tombe mort en p nonçant l'hémistiche célèbre : n'est-ce pas superbe fin pour un brave de son espèce ? L'i est tout à fait jolie ; la pièce est très bien faite ; forme en est particulièrement heureuse ; les v sont de belle frappe ; l'effet a été énorme... V un petit acte qui vaut mieux que tel gr ouvrage... que nous ne nommerons pas. M. Le avait grimé et composé un vieux grognard, à Raffet, de tout premier ordre. M. Paul Mou était Talma des pieds à la tête. M. Delau

1. DISTRIBUTION. — Grégoire Aubry, M. *Leloir*. — Talma, M. *Mounet*. — Le docteur, M. *Louis Delaunay*. — Madame Lang Mme *Thérèse Kolb*. — Frilot, Mlle *Bergé*.

faisait un digne médecin. Mme Thérèse Kolb avait la bonhomie du rôle de « Moustache » et Mlle Bergé nous paraissait toute charmante de naturel sous le travesti du jeune Frilot.

10 JUIN. — *Ruy Blas* pour la continuation des débuts de Mlle Maille. — Après s'être successivement montrée dans la tendre Aricie de *Phèdre* et dans l'intéressante Philiberte d'Augier, après avoir repris non sans succès Caroline de Saint-Geneix du *Marquis de Villemer* et créé Marguerite Arnières de la *Maison d'argile*, Mlle Maille aborde, dans *Ruy Blas*, le rôle de la Reine. La Reine fait comprendre l'immense amour de Ruy Blas, cet amour qui a la ferveur de l'adoration et les éblouissements de l'extase. Quelle pure douceur, quelle tristesse charmante ! La suavité de la femme du Nord l'enveloppe comme d'une transparence. Dans cette cour sèche et brûlante, au milieu de ces personnages qui se découpent en relief sous la lumière crue du Midi, elle apparaît comme azurée par un vaporeux clair de lune. — Au second acte, dans sa clôture royale, ce ne sont d'abord que révoltes mutines, plaintes étouffées, petits cris d'oiseau venant heurter son aile aux griffes de sa cage. Puis, son cœur s'entr'ouvre à l'amour, et vous diriez une fleur languissante se dépliant timidement sous la rosée du ciel. A l'acte suivant, l'épanouissement est complet ; la déclaration enflammée de Ruy Blas l'enivre et l'exalte ; la reine se donne à cette âme de roi ; elle incline sa couronne devant le génie. Scène ravissante et poignante ! On croit entendre au loin un vague bruit d'orage : don Sal-

luste approche et va survenir... Cette reine n'est sans doute pas celle de l'histoire. Marie-de Neubourg y joue un triste rôle. Char était déjà mortellement malade lorsqu'on le ria à cette femme avide et violente, charg l'Autriche de lui capter son royaume. Ce fu goule lancée sur un moribond. Mais, en f compte, cette pâle figure est restée obscu poète avait le droit de la transformer en la re de ses limbes. Grâce à lui, la reine de *Ruy* rayonne de l'immortelle beauté des élues de Cette transformation n'est, d'ailleurs, qu'une position nécessitée par l'époque précise où Hugo plaça son drame. Toutes les grâces et les tristesses attribuées à Marie-Anne de Neu reviennent à la première femme de Charles douce Marie-Louise d'Orléans qui mourait e sonnée — par l'ennui peut-être — quelques a auparavant. Nous voyons en elle la personnifi mélancolique et charmante de toutes ces j reines, françaises ou allemandes, qui ve mourir de nostalgie dans ce lugubre royaum reines vont vite en Espagne aux seizième e septième siècle, aussi vite que les morts de l lade germanique. L'ennui les tuait à petit feu. de cette cour presque africaine était irresp pour les princesses nées dans des royautés pérées. M[lle] Maille a pour elle un joli visage voix au timbre clair. Elle a gentiment expri plaintes de la jeune reine, victime du protoc narquoisement expédié à douze cents lieues d tance ce vieux fou de don Guritan. Mais so

pérament de comédienne est plus fait pour la douceur que pour la violence, et les personnages de charme lui conviendront toujours beaucoup mieux que les rôles de passion, où elle manque de force et de vigueur. Les « débuts » ont du bon : celui de Mlle Maille, nous a donné l'occasion de revoir — nous ne nous en plaignons pas le moins du monde — un des chefs-d'œuvre d'Hugo, et d'applaudir de tout cœur M. Albert Lambert, idéalement romantique en Ruy-Blas, et M. Paul Mounet, terriblement farouche en don Salluste. Nous louerons également M. Delaunay, qui joue avec son habituelle conscience ce grand escogriffe ridicule de don Guritan — qu'il se garde pourtant de trop insister en chargeant encore cette caricature ; M. Croué, excellent dans la scène du laquais ; Mme Kolb, plaisante « compagnonne » dont la barbe fleurit et dont le nez trognonne. Et n'oublions pas Mlle Géniat, d'espièglerie malicieuse dans le petit rôle de la camériste Casilda.

11 JUIN. — On reprend avec succès le *Bonheur qui passe*, de M. Auguste Germain, avec Mlle Francine Clary, abordant non sans quelque hésitation le rôle créé par Mlle Muller, et M. Garay, qui est un coiffeur de fantaisie charmante.

13 JUIN. — Première représentation de la *Rivale*[1],

---

1. DISTRIBUTION. — Le baron de Ligneuil, M. *Louis Delaunay*. — Un mouleur, M. *Joliet*. — Rafiadoli, M. *Charles Esquier*. — Chamblay, M. *Croué*. — Mortagnes, M. *Siblot*. — Sormiers, M. *Grandval*. — André Brizeux, M. *Grand*. — Pontecroyx, M. *Paul Numa*. — Un apprenti mouleur, M. *Pierre Stephen*. — Simone de Mortagnes, Mlle *Piérat*. — La baronne de Ligneuil, Mlle *Mitzy-Dalti*. — Jane Brizeux, Mlle *Berthe Cerny*. — Madame de Chamblay, Mlle *Robinne*.

luste approche et va survenir... Cette reine idéal n'est sans doute pas celle de l'histoire. Marie-Ann de Neubourg y joue un triste rôle. Charles I était déjà mortellement malade lorsqu'on le rema ria à cette femme avide et violente, chargée pa l'Autriche de lui capter son royaume. Ce fut un goule lancée sur un moribond. Mais, en fin d compte, cette pâle figure est restée obscure. L poète avait le droit de la transformer en la retiran de ses limbes. Grâce à lui, la reine de *Ruy Bla* rayonne de l'immortelle beauté des élues de l'art Cette transformation n'est, d'ailleurs, qu'une trans position nécessitée par l'époque précise où Victo Hugo plaça son drame. Toutes les grâces et toute les tristesses attribuées à Marie-Anne de Neubour reviennent à la première femme de Charles II, l douce Marie-Louise d'Orléans qui mourait empo sonnée — par l'ennui peut-être — quelques anné auparavant. Nous voyons en elle la personnificatio mélancolique et charmante de toutes ces jeune reines, françaises ou allemandes, qui venaier mourir de nostalgie dans ce lugubre royaume. Le reines vont vite en Espagne aux seizième et di septième siècle, aussi vite que les morts de la ba lade germanique. L'ennui les tuait à petit feu. L'a de cette cour presque africaine était irrespirabl pour les princesses nées dans des royautés tem pérées. Mlle Maille a pour elle un joli visage et un voix au timbre clair. Elle a gentiment exprimé le plaintes de la jeune reine, victime du protocole, narquoisement expédié à douze cents lieues de dis tance ce vieux fou de don Guritan. Mais son tem

pérament de comédienne est plus fait pour la douceur que pour la violence, et les personnages de charme lui conviendront toujours beaucoup mieux que les rôles de passion, où elle manque de force et de vigueur. Les « débuts » ont du bon : celui de Mlle Maille, nous a donné l'occasion de revoir — nous ne nous en plaignons pas le moins du monde — un des chefs-d'œuvre d'Hugo, et d'applaudir de tout cœur M. Albert Lambert, idéalement romantique en Ruy-Blas, et M. Paul Mounet, terriblement farouche en don Salluste. Nous louerons également M. Delaunay, qui joue avec son habituelle conscience ce grand escogriffe ridicule de don Guritan — qu'il se garde pourtant de trop insister en chargeant encore cette caricature; M. Croué, excellent dans la scène du laquais; Mme Kolb, plaisante « compagnonne » dont la barbe fleurit et dont le nez trognonne. Et n'oublions pas Mlle Géniat, d'espièglerie malicieuse dans le petit rôle de la camériste Casilda.

11 JUIN. — On reprend avec succès le *Bonheur qui passe*, de M. Auguste Germain, avec Mlle Francine Clary, abordant non sans quelque hésitation le rôle créé par Mlle Muller, et M. Garay, qui est un coiffeur de fantaisie charmante.

13 JUIN. — Première représentation de la *Rivale*[1],

1. DISTRIBUTION. — Le baron de Ligneuil, M. *Louis Delaunay*. — Un mouleur, M. *Joliet*. — Ratiadoli, M. *Charles Esquier*. — Chamblay, M. *Croué*. — Mortagnes, M. *Siblot*. — Sormiers, M. *Grandval*. — André Brizeux, M. *Grand*. — Pontecroyx, M. *Paul Numa*. — Un apprenti mouleur, M. *Pierre Stephen*. — Simone de Mortagnes, Mlle *Piérat*. — La baronne de Ligneuil, Mlle *Mitzy-Dalti*. — Jane Brizeux, Mlle *Berthe Cerny*. — Madame de Chamblay, Mlle *Robinne*.

pièce en quatre actes, en prose, de MM. H
Kistemaeckers et Eugène Delard. — Vous
rappelez la *Gioconda* de M. Gabriel d'Annun
« L'artiste est-il né pour faire le bonheur d
femme, ou pour créer des chefs-d'œuvre ? »
était la question posée par le célèbre auteur ita
qui nous montrait le sculpteur Settala doulou
ment ballotté entre sa femme, la douce Silvia, et
modèle, la belle Gioconda, et finissant par sacı
l'épouse dévouée à l'inspiratrice de son œ
radieuse. Avec moins de grandiloquence et
symbolisme, avec moins de lyrisme, moins
fermeté dans le dessin des caractères, moin
clarté surtout, les auteurs de la *Rivale* ont t
un sujet analogue. Le sculpteur André Brize
conquis la gloire et la fortune : la rosette
Légion d'honneur fleurit à sa boutonnière, et
atelier est vraiment un bel atelier. Il apparaît p
tant que son talent subit une crise : il lui ma
maintenant le je ne sais quoi... qui l'élèvera
sommet de son art. Sa femme a, sur ces entrefa
recueilli chez elle deux parents pauvres, M
Mortagnes, un pur oisif, et sa fille, la troubl
Simone, dont se sont épris tous les amis qui
quentent la maison, et jusqu'au maître de la ma
lui-même. Il ne faut qu'une circonstance
qu'André déclare « sa flamme » et que Sim
elle aussi, arrive à voir « clair dans son cœı
Le baron de Ligneuil n'a pas craint d'adresser
jeune fille pauvre les propositions les plus dés
nêtes, et Simone en fut quitte pour les repoı
avec mépris. Mais ce qui est plus grave, un ho

plus délicat, Pontecroyx, annonce à Brizeux son intention de la demander en mariage. Et le sculpteur jette les hauts cris : cette union est impossible... André et Simone s'aiment follement tous les deux, et ne résistant plus à leur passion grandissante, ils tombent dans les bras l'un de l'autre. Quelques mois ont passé : les Mortagnes ont quitté la maison, le père ayant, dit-on, trouvé quelque vague position. Mme Brizeux a suivi son mari et surpris ses rendez-vous au dehors avec Simone. Désormais, hélas ! elle sait tristement à quoi s'en tenir, et c'est en vain qu'elle essaie de retenir André, prêt à l'abandonner définitivement. C'est aussi en vain qu'elle tente de le reprendre : « Vous êtes la femme, lui répond Simone, mais moi je suis la mère ! » La scène est nouvelle et hardie. Pourquoi n'a-t-elle pas produit le grand effet qu'on pouvait en attendre ? Deux ans après... car, alors qu'on pouvait croire la pièce finie avec le départ d'André, il y a un quatrième acte, qui n'est pas très bon, bien qu'il ait été refait pendant les dernières semaines de répétitions. Et voici ce que nous apprenons : André est malheureux. Son enfant est mort. Depuis qu'il a quitté le toit conjugal, il n'a pas revu Jane, sa femme. La croyant absente, il revient pour respirer l'atmosphère de son cher atelier. Et Jane paraît, lui annonçant qu'elle est résignée au divorce. Volontiers, il resterait, repris d'admiration pour celle dont il a fait le chagrin. Mais, désillusionnée, elle le renvoie, non plus à sa passion — car il semble guéri — mais aux devoirs nouveaux qu'il s'est créés. C'est, en somme, à la femme

légitime que nous accordons ici toutes nos sympathies. Comment pourrions-nous nous intéresser à sa « rivale » — cette jeune fille pauvre volant prestement son mari à sa jeune bienfaitrice. Et comment ne pas sévèrement qualifier le vil séducteur? Le Brizeux de MM. Kistemaeckers et Delard n'a pas pour excuse l'envoûtement du Settala d'Annunzio, dont l'amour s'identifiait si bien avec le culte du Beau. Et nous n'avons plus affaire qu'à une aventure assez banale contée en termes empathiques et en phrases sonores. Nous attendions mieux, beaucoup mieux, de l'un des auteurs de l'*Instinct* justement applaudi au Théâtre Molière, et nous craignons qu'en dépit de quelques scènes adroitement traitées — comme celle de la provocation du baron de Ligneuil, qui nous avait tous amusés — la *Rivale* ne vienne s'ajouter à la série, plutôt malheureuse, des nouvelles pièces d'une saison fâcheusement ouverte par la *Courtisane*... L'honneur de la Comédie reste sauf. La pièce est vaillamment défendue. Mlle Cerny a personnifié l'épouse trahie avec une émotion, et même avec une puissance qu'on ne lui connaissait pas encore. Plus difficile était la tâche de Mlle Piérat : son mérite n'en est que plus grand. Elle a prêté au rôle de Simone infiniment de noblesse et de dignité. Et c'est avec une rare intensité qu'elle a joué la scène de passion, et aussi celle de détresse de la « rivale ». A force de talent — talent que nous ne cessons de reconnaître à chacune de ses créations — M. Grand a fait passer le rôle d'André Brizeux. Et nous louerons pour sa belle allure, sous les traits du

baron de Ligneuil le « traître » de la pièce, M. Louis Delaunay; pour sa légéreté spirituelle en Pontecroyx, M. Paul Numa, et pour sa finesse, M. Siblot « tapeur » mondain.

30 JUIN. — La troupe de la Comédie s'était, en partie, transportée à Versailles et donnait au Grand-Théâtre, au profit de l'œuvre de « la Bouchée de Pain », une représentation du *Gendre de M. Poirier*. M. de Féraudy jouait Poirier, où il était acclamé et l'on faisait fête autour de lui à Mlle Piérat, à MM. Baillet, Leitner, Joliet, Siblot[1].

13 JUILLET. — Mlle Robinne jouait pour la première fois avec un vif succès le rôle de Jacqueline dans *Les Fresnay* de M. Fernand Vandérem.

14 JUILLET. — Matinée gratuite : la *Marion de Lorme* de Victor Hugo avait, comme on pense, réuni une magnifique chambrée. L'œuvre si vibrante du grand poète est allée aux nues, portée par les applaudissements de toute une salle qu'électrisait le jeu merveilleux des interprètes. Et ces interprètes étaient comme toujours : Mlle Bartet, si touchante et si dramatique sous les traits de l'héroïne de Victor Hugo; M. Mounet-Sully, un superbe Louis XIII; M. Albert Lambert fils, plein de chaleur dans l'incarnation du personnage de Didier, et avec eux, MM. Leloir, Truffier, Paul Mounet, Georges Berr, Louis Delaunay et Dehelly, qui venait de prendre avec succès la succession du

1. — Le Musée de la Comédie-Française s'enrichit d'un fort beau portrait de Bouilly, l'auteur de l'*Abbé de l'Épée* et des délicieux *Contes à ma fille*, offert par M. Maurice Desvallières, petit-fils de Legouvé, dont Bouilly était le parrain.

rôle de Saverny. On avait remplacé la *Marsei*
dite jusqu'à ce jour par M[lle] Adeline Dudla
Le Chant du Départ de Méhul et Marie-J
Chénier [1], dont la mise en scène avait été so
sement réglée par M. Claretie, pour de précé
représentations données avec un énorme eff
la Comédie-Française au Trocadéro. L'effet r
été moins grand dans le cadre plus restrein
maison de Molière. Dans le décor du dernie
de *Marion*, l'autel de la patrie est dressé av
décoration de drapeaux et de gerbes. L'orcl
sous la direction de l'excellent Laurent
entonne, rideau baissé, les premières mesu
l'hymne. Puis le rideau se lève et chaque s
est dite par un artiste, précédée et suivie d
'neries de trompettes et de roulements de tan
le refrain répété par les chœurs. MM. Paul M
et Georges Baillet, M[me] Pierson, M. Mounet-
M[lles] Leconte, Bartet et Delvair, nous les non
dans l'ordre, ont soulevé d'enthousiastes a
dissements.

18 JUILLET. — La Comédie remet à son
toire la *Chance de Françoise* [2]. Il est tout
inutile de rappeler le sujet de la pièce que d
ligner ses qualités. Celui qui l'écrivit,
psychologue et dramaturge, reste le maître i

1. DISTRIBUTION. — L'épouse, M[lle] *Bartet*. — La mère de
M[me] *Pierson*. — Un enfant, M[lle] *Leconte*. — Une jeur
M[lle] *Delvair*. — Un vieillard, M. *Mounet-Sully*. — Un représe
peuple, M. *Baillet*. — Un soldat, M. *Paul Mounet*.

2. DISTRIBUTION. — Guérin, M. *Leitner*. — Marcel, M. *Paul* M
Jean, M. *Falconnier*. — Françoise, M[lle] *Marie Leconte*. — M
M[lle] *Dussane*.

de ce « théâtre d'amour » qui produisit ces chefs-d'œuvre classés, classiques : *Amoureuse* et le *Passé*. Dans la *Chance de Françoise*, M. Georges de Porto-Riche se montrait déjà — avec toute la finesse exquise de son âme — dans la plénitude de son art. Mlle Marie Leconte est l'interprète rêvée du rôle de Françoise. MM. Leitner, Paul Numa, Mlle Dussane ont une belle part dans le succès de cette petite pièce de fine analyse psychologique, délicate et charmante.

19 JUILLET. — Dans *Marion de Lorme*, que joue pour la dernière fois Mlle Bartet avant son congé annuel, M. Jacques Fenoux prend possession du rôle de Laffemas, précédemment tenu par M. Leloir.

23 JUILLET. — Reprise de *Vincenette*, de M. Jules Barbier [1]. — L'administrateur de la Comédie-Française devait, semble-t-il, une juste compensation à l'un des auteurs de cette *Vieillesse de Don Juan* qu'il avait très poliment éconduite et légèrement poussée vers l'Odéon... Il a donc cru devoir profiter de la saison estivale pour remettre au répertoire l'acte en vers qui fut, il y a vingt ans, l'heureux début sur notre première scène littéraire du jeune collaborateur de Mounet-Sully. Il y a des gens pour qui les paysans de *Claudie* ne sont pas assez vrais. Que diraient-ils de *Vincenette* ? Je me le demande... Qu'importe, d'ailleurs, si la pièce est aimable et touchante ! Et le public de

---

1. DISTRIBUTION. — Marcelle. Mlle *Renée du Minil*. — Vincenette. Mlle *Berthe Bovy*. — Maître Claude. M. *Silvain*. — Thomé. M. *Louis Delaunay*. — Silvain. M. *Grandval*.

par d'enthousiastes bravos la représentation de l'*Ame des Héros*[1]. En voici le sujet, très touchant. Un vieux grognard, Grégoire Aubry, vit en sa mansarde, tout au souvenir du grand Empereur qui le décora sur le champ de bataille — quand son petit-fils, Frilot, lui lit des vers héroïques de Corneille qui l'enflamment. Ah ! s'il pouvait aller voir jouer Talma ! Et comme le médecin défend formellement au vieux, perclus de douleurs, de sortir de chez lui pour aller au Théâtre-Français, Frilot va chercher Talma, qui consent à venir lui dire Corneille à domicile. L'illustre tragédien déclame la scène du vieil Horace, et quand il arrive au vers « Que vouliez-vous qu'il fît contre trois » — *Qu'il mourût !* s'écrie le grognard, emporté dans un sublime élan, et — tant il est vrai que l'héroïsme s'accorde avec le génie ! — trouvant dans son cœur la réponse du vieillard cornélien. Mais l'émotion l'a tué : il tombe mort en prononçant l'hémistiche célèbre : n'est-ce pas une superbe fin pour un brave de son espèce ? L'idée est tout à fait jolie ; la pièce est très bien faite ; la forme en est particulièrement heureuse ; les vers sont de belle frappe ; l'effet a été énorme... Voilà un petit acte qui vaut mieux que tel grand ouvrage... que nous ne nommerons pas. M. Leloir avait grimé et composé un vieux grognard, à la Raffet, de tout premier ordre. M. Paul Mounet était Talma des pieds à la tête. M. Delaunay

1. Distribution. — Grégoire Aubry, M. *Leloir*. — Talma, M. *Paul Mounet*. — Le docteur, M. *Louis Delaunay*. — Madame Langlois, Mme *Thérèse Kolb*. — Frilot, Mlle *Bergé*.

faisait un digne médecin. Mme Thérèse Kolb avait la bonhomie du rôle de « Moustache » et Mlle Berge nous paraissait toute charmante de naturel sous le travesti du jeune Frilot.

10 JUIN. — *Ruy Blas* pour la continuation des débuts de Mlle Maille. — Après s'être successivement montrée dans la tendre Aricie de *Phèdre* et dans l'intéressante Philiberte d'Augier, après avoir repris non sans succès Caroline de Saint-Geneix du *Marquis de Villemer* et une Marguerite Anmières de la *Maison d'argile*, Mlle Maille aborde, dans *Ruy Blas*, le rôle de la Reine. La Reine fait comprendre l'immense amour de Ruy Blas, cet amour qui a la ferveur de l'adoration et les éblouissements de l'extase. Quelle pure douceur, quelle tristesse charmante! La [illegible] de la femme du Nord l'enveloppe comme d'une transparence. Dans cette cour sèche et brûlante, au milieu de ces personnages qui se découpent en relief sous la lumière crue du Midi, elle apparaît comme azurée par un vaporeux clair de lune. — Au second acte, dans sa clôture royale, ce ne sont d'abord que révoltes mutines, plaintes étouffées, petits cris d'oiseau venant heurter son aile aux grilles de sa cage. Puis, son cœur s'entr'ouvre à l'amour, et vous diriez une fleur languissante se dépliant timidement sous la rosée du ciel. A l'acte suivant, l'épanouissement est complet ; la déclaration enflammée de Ruy Blas l'enivre et l'exalte; la reine se donne à cette âme de roi ; elle incline sa couronne devant le génie. Scène ravissante et piquante! On croit entendre au loin un vague bruit d'orage : don Sal-

luste approche et va survenir... Cette reine idéale n'est sans doute pas celle de l'histoire. Marie-Anne de Neubourg y joue un triste rôle. Charles II était déjà mortellement malade lorsqu'on le remaria à cette femme avide et violente, chargée par l'Autriche de lui capter son royaume. Ce fut une goule lancée sur un moribond. Mais, en fin de compte, cette pâle figure est restée obscure. Le poète avait le droit de la transformer en la retirant de ses limbes. Grâce à lui, la reine de *Ruy Blas* rayonne de l'immortelle beauté des élues de l'art. Cette transformation n'est, d'ailleurs, qu'une transposition nécessitée par l'époque précise où Victor Hugo plaça son drame. Toutes les grâces et toutes les tristesses attribuées à Marie-Anne de Neubourg reviennent à la première femme de Charles II, la douce Marie-Louise d'Orléans qui mourait empoisonnée — par l'ennui peut-être — quelques années auparavant. Nous voyons en elle la personnification mélancolique et charmante de toutes ces jeunes reines, françaises ou allemandes, qui venaient mourir de nostalgie dans ce lugubre royaume. Les reines vont vite en Espagne aux seizième et dix-septième siècle, aussi vite que les morts de la ballade germanique. L'ennui les tuait à petit feu. L'air de cette cour presque africaine était irrespirable pour les princesses nées dans des royautés tempérées. Mlle Maille a pour elle un joli visage et une voix au timbre clair. Elle a gentiment exprimé les plaintes de la jeune reine, victime du protocole, et narquoisement expédié à douze cents lieues de distance ce vieux fou de don Guritan. Mais son tem-

ament de comédienne est plus fait pour la dou-
ır que pour la violence, et les personnages de
ırme lui conviendront toujours beaucoup mieux
ıe les rôles de passion, où elle manque de force
, de vigueur. Les « débuts » ont du bon : celui
e Mlle Maille, nous a donné l'occasion de revoir
– nous ne nous en plaignons pas le moins du monde — un des chefs-d'œuvre d'Hugo, et d'applaudir de tout cœur M. Albert Lambert, idéalement romantique en Ruy-Blas, et M. Paul Mounet, terriblement farouche en don Salluste. Nous louerons également M. Delaunay, qui joue avec son habituelle conscience ce grand escogriffe ridicule de don Guritan — qu'il se garde pourtant de trop insister en chargeant encore cette caricature ; M. Croué, excellent dans la scène du laquais ; Mme Kolb, plaisante « compagnonne » dont la barbe fleurit et dont le nez trognonne. Et n'oublions pas Mlle Géniat, d'espièglerie malicieuse dans le petit rôle de la camériste Casilda.

11 JUIN. — On reprend avec succès le *Bonheur qui passe*, de M. Auguste Germain, avec Mlle Francine Clary, abordant non sans quelque hésitation le rôle créé par Mlle Muller, et M. Garay, qui est un coiffeur de fantaisie charmante.

13 JUIN. — Première représentation de la *Rivale*[1],

1. DISTRIBUTION. — Le baron de Ligneuil, M. *Louis Delaunay*. — Un mouleur, M. *Joliet*. — Raffadoli, M. *Charles Esquier*. — Chamblay, M. *Croué*. — Mortagnes, M. *Siblot*. — Sormiers, M. *Grandval*. — André Brizeux, M. *Grand*. — Pontecroyx, M. *Paul Numa*. — Un apprenti mouleur, M. *Pierre Stephen*. — Simone de Mortagnes, Mlle *Pierat*. — La baronne de Ligneuil, Mlle *Mitzy-Dalti*. — Jane Brizeux, Mlle *Berthe Cerny*. — Madame de Chamblay, Mlle *Robinne*.

pièce en quatre actes, en prose, de MM. Henry Kistemaeckers et Eugène Delard. — Vous vous rappelez la *Gioconda* de M. Gabriel d'Annunzio? « L'artiste est-il né pour faire le bonheur de sa femme, ou pour créer des chefs-d'œuvre? » Telle était la question posée par le célèbre auteur italien, qui nous montrait le sculpteur Settala douloureument ballotté entre sa femme, la douce Silvia, et son modèle, la belle Gioconda, et finissant par sacrifier l'épouse dévouée à l'inspiratrice de son œuvre radieuse. Avec moins de grandiloquence et de symbolisme, avec moins de lyrisme, moins de fermeté dans le dessin des caractères, moins de clarté surtout, les auteurs de la *Rivale* ont traité un sujet analogue. Le sculpteur André Brizeux a conquis la gloire et la fortune : la rosette de la Légion d'honneur fleurit à sa boutonnière, et son atelier est vraiment un bel atelier. Il apparaît pourtant que son talent subit une crise : il lui manque maintenant le je ne sais quoi... qui l'élèverait au sommet de son art. Sa femme a, sur ces entrefaites, recueilli chez elle deux parents pauvres, M. de Mortagnes, un pur oisif, et sa fille, la troublante Simone, dont se sont épris tous les amis qui fréquentent la maison, et jusqu'au maître de la maison lui-même. Il ne faut qu'une circonstance pour qu'André déclare « sa flamme » et que Simone, elle aussi, arrive à voir « clair dans son cœur ». Le baron de Ligneuil n'a pas craint d'adresser à la jeune fille pauvre les propositions les plus déshonnêtes, et Simone en fut quitte pour les repousser avec mépris. Mais ce qui est plus grave, un homme

lélicat, Pontecroyx, annonce à Brizeux son
ion de la demander en mariage. Et le sculpteur
les hauts cris : cette union est impossible...
é et Simone s'aiment follement tous les deux,
résistant plus à leur passion grandissante,
nbent dans les bras l'un de l'autre. Quelques
ont passé : les Mortagnes ont quitté la maison,
'e ayant, dit-on, trouvé quelque vague posi-
Mme Brizeux a suivi son mari et surpris ses
z-vous au dehors avec Simone. Désormais,
! elle sait tristement à quoi s'en tenir, et c'est
in qu'elle essaie de retenir André, prêt à
donner définitivement. C'est aussi en vain
e tente de le reprendre : « Vous êtes la
e, lui répond Simone, mais moi je suis la
! » La scène est nouvelle et hardie. Pourquoi
elle pas produit le grand effet qu'on pouvait
tendre? Deux ans après... car, alors qu'on
it croire la pièce finie avec le départ d'André,
un quatrième acte, qui n'est pas très bon,
qu'il ait été refait pendant les dernières semai-
e répétitions. Et voici ce que nous apprenons :
é est malheureux. Son enfant est mort. De-
qu'il a quitté le toit conjugal, il n'a pas revu
sa femme. La croyant absente, il revient
respirer l'atmosphère de son cher atelier. Et
paraît, lui annonçant qu'elle est résignée au
e. Volontiers, il resterait, repris d'admira-
our celle dont il a fait le chagrin. Mais,
sionnée, elle le renvoie, non plus à sa passion
il semble guéri — mais aux devoirs nou-
qu'il s'est créés. C'est, en somme, à la femme

extremis par un barbon passionné, qui lui a l
ses immeubles et ses rentes. Ce type de Mme
chard, l'ancienne servante joyeuse, est, lui a
d'une vérité puissante. C'est l'opposé du tem|
ment d'Octave. Elle est simple, toute de pre
mouvement. Commune, délurée, mais d'une·
bonne et prête au sacrifice, elle est ardente,
aime sans réserve. Naturellement, elle est la |
du cynique Octave. Elle lui appartient toute (
peut s'affranchir de son empire. Elle est poss
par lui dans son âme et dans sa chair. Aucun
mensonges de cet homme ne la détournerai
lui. Elle lui apporte des trésors de tendr
auxquels il est indifférent ; mais consent-il d
gneusement à la moindre caresse, lui dit-i
mot aimable : la voilà satisfaite et heureuse !
la « fille » dans ses faiblesses et dans sa bont
rôle qu'ont rendu dans la perfection autr
Alphonsine, puis Suzanne Lagier et, en de
lieu, Mlle Tessandier, était-il bien l'affair
Mme Kolb ? Elle en a du moins donné la g
triviale, la passion tour à tour indulgente et
geante, la lâcheté amoureuse et la colère ; e
joué en bonne et franche comédienne épris
naturel et de vérité. M. Grand nous présent
Alphonse beau et vigoureux, dont on comp
que soit éprise une Mme Guichard ; il le joue (
leurs avec mesure et y a obtenu le vif succès
lui a valu chacune de ses dernières créations.
à Mlle Cécile Sorel qu'est échu — tâche ingra
difficile — le rôle douloureux et résigné
Mme Montaiglin. Elle en a traduit — avec un

talent — les angoisses, les exaltations, toutes les nuances discrètes ou violentes de douleur. M. Raphaël Duflos avait à rendre, lui aussi, un personnage singulièrement malaisé, celui de Montaiglin, le mari que la vie a fait indulgent, dont l'âme haute comprend et pardonne. A force de sobriété et de noblesse simple, il a su faire comprendre toute la beauté morale du rôle par lequel l'œuvre s'agrandit et donne un généreux enseignement humain. Ce dut être le personnage qui fut le plus cher à Dumas, car c'est évidemment lui qui exprime la pensée personnelle du maître en ce beau drame, dont les deux premiers actes ont si peu vieilli. Une toute jeune fille, Mlle Berthe Bovy, apparaissant dans le petit rôle d'Adrienne, a fait applaudir des qualités naturelles et une intelligence dramatique qui nous promettent, sans doute, une comédienne d'avenir. — Peut-être n'avons-nous point rencontré dans l'acte aimable par lequel s'achevait la soirée, le subtil psychologue que nous annonçait l'auteur du *Calice*; mais les *Fresnay* nous montrent en M. Fernand Vandérem un doux ironiste, dont l'anecdote « vaudevillesque » — qu'il nous pardonne l'épithète — ne manque ni de saveur, ni d'esprit. Deux couples, le ménage Fresnay et le ménage Dumontier, se sont liés à Trouville, ainsi qu'on se lie si facilement aux bains de mer, et sont devenus bientôt inséparables. Or, les Dumontier sont de simples bourgeois; les Fresnay — saluez! — sont des intellectuels; le mari, économiste distingué, — tous les économistes ne sont-ils pas distingués? — est l'auteur — resaluez! — d'un

livre intitulé, les *Périls du Bimétallisme* ; la femme est la fille d'un peintre connu et se pique de goûts artistes. Fresnay est amoureux d'Yvonne Dumontier, qui lui a d'autant moins cédé qu'il est plus exigeant ; il veut qu'elle abandonne son mari et qu'elle vienne avec lui « vivre sa vie »... Jacqueline Fresnay est aimée de Raoul Dumontier, mais si elle lui a déjà tout accordé, elle veut, elle aussi qu'il divorce : comme son mari, elle est d'avis qu'il faut « vivre sa vie ». Vous goûtez, n'est-ce pas ? tout le piquant de ces scènes parallèles... Dumontier a promis à Jacqueline d'aborder la grosse question ; il parlera à sa femme et la décidera à quitter la place. Yvonne a promis à Fresnay de voir son mari et de lui demander de lui rendre sa liberté. La scène est amusante : qui parlera le premier? Dumontier avoue tout à sa femme et s'apitoye déjà sur son futur abandon. Yvonne lui répond en lui annonçant à sa grande surprise qu'elle ne sera heureusement pas seule : n'avait-elle pas à lui adresser une demande analogue, sollicitée par Fresnay ? Mais, alors, voilà qui change bien les choses : Dumontier ne se soucie pas de laisser sa femme à un autre ; il préfère la garder ; et tant pis pour le fameux « droit au bonheur », il lâchera froidement ces intellectuels, raseurs et poseurs d'aphorismes ridicules ; avec un mot bref, il prendra nettement congé du couple, et partira avec sa chère femme pour une croisière de plusieurs mois... Pour sa rentrée au théâtre après une assez longue absence — vous savez bien que nos meilleurs comédiens sont toujours plus ou

moins sortis — M. de Féraudy jouait avec sa verve communicative le personnage de Raoul Dumontier, qui est en réalité toute la pièce. Mlle Muller lui donnait gaiement la réplique. Mlle Géniat et M. Numa représentaient congrument les « Fresnay » qui donnaient leur nom au léger et fin badinage de M. Vandérem — pas du tout indigne de la Comédie-Française.

24 MAI. — Matinée organisée au bénéfice des veuves et orphelins des artistes victimes du naufrage du *Berlin* : on donne *Marion de Lorme* qui obtient, devant une salle comble, un très vif succès.

6 JUIN. — A l'occcasion du 301e anniversaire de la naissance de Corneille, entre le troisième acte de *Psyché*[1], délicatement dit par Mlles Piérat et Maille, et *Polyeucte*[2], avec M. Mounet-Sully et Mme Segond-Weber, plus admirable que jamais dans son rôle de Pauline, on donnait la première représentation d'une émouvante pièce de MM. Paul Bilhaud et Michel Carré, qui avait sa petite histoire. Présentée l'année précédente au concours ouvert par le *Journal* pour le jubilé de Corneille, elle eût été primée et jouée dans la « grande semaine » si le jury n'avait pensé qu'elle valait mieux qu'un « à-propos » et méritait d'être gardée au répertoire. Tel était aussi l'avis du public qui accueillait

1. DISTRIBUTION. — L'Amour, Mlle *Piérat*. — Zéphir, Mlle *Francine Clary*. — Psyché, Mlle *Maille*.

2. DISTRIBUTION. — Polyeucte, M. *Mounet-Sully* — Félix, M. *Silvain*. — Sévère, M. *Albert Lambert fils*. — Néarque, M. *Louis Delaunay*. — Cléon, M. *Falconnier*. — Fabian, M. *Hamel* — Albin, M. *Ravet*. — Pauline, Mme *Segond-Weber*. — Stratonice, Mlle *Delvair*.

par d'enthousiastes bravos la représentatior l'*Ame des Héros*[1]. En voici le sujet, très chant. Un vieux grognard, Grégoire Aubry, vi sa mansarde, tout au souvenir du grand Empe qui le décora sur le champ de bataille — qu son petit-fils, Frilot, lui lit des vers héroïque Corneille qui l'enflamment. Ah ! s'il pouvait voir jouer Talma ! Et comme le médecin dé formellement au vieux, perclus de douleurs, sortir de chez lui pour aller au Théâtre-Fran Frilot va chercher Talma, qui consent à veni dire Corneille à domicile. L'illustre tragé déclame la scène du vieil Horace, et quand il rive au vers « Que vouliez-vous qu'il fît co trois » — *Qu'il mourût !* s'écrie le grognard, porté dans un sublime élan, et — tant il est que l'héroïsme s'accorde avec le génie ! — t vant dans son cœur la réponse du vieillard co lien. Mais l'émotion l'a tué : il tombe mort en nonçant l'hémistiche célèbre : n'est-ce pas superbe fin pour un brave de son espèce ? L' est tout à fait jolie ; la pièce est très bien faite forme en est particulièrement heureuse ; les sont de belle frappe ; l'effet a été énorme... V un petit acte qui vaut mieux que tel gr ouvrage... que nous ne nommerons pas. M. Le avait grimé et composé un vieux grognard, Raffet, de tout premier ordre. M. Paul Mou était Talma des pieds à la tête. M. Delau

---

1. DISTRIBUTION. — Grégoire Aubry, M. *Leloir*. — Talma, M. *Mounet*. — Le docteur, M. *Louis Delaunay*. — Madame Lan Mme *Thérèse Kolb*. — Frilot, Mlle *Bergé*.

faisait un digne médecin. Mme Thérèse Kolb avait la bonhomie du rôle de « Moustache » et Mlle Bergé nous paraissait toute charmante de naturel sous le travesti du jeune Frilot.

10 JUIN. — *Ruy Blas* pour la continuation des débuts de Mlle Maille. — Après s'être successivement montrée dans la tendre Aricie de *Phèdre* et dans l'intéressante Philiberte d'Augier, après avoir repris non sans succès Caroline de Saint-Geneix du *Marquis de Villemer* et créé Marguerite Armières de la *Maison d'argile*, Mlle Maille aborde. dans *Ruy Blas*, le rôle de la Reine. La Reine fait comprendre l'immense amour de Ruy Blas, cet amour qui a la ferveur de l'adoration et les éblouissements de l'extase. Quelle pure douceur, quelle tristesse charmante! La suavité de la femme du Nord l'enveloppe comme d'une transparence. Dans cette cour sèche et brûlante, au milieu de ces personnages qui se découpent en relief sous la lumière crue du Midi, elle apparaît comme azurée par un vaporeux clair de lune. — Au second acte, dans sa clôture royale, ce ne sont d'abord que révoltes mutines, plaintes étouffées, petits cris d'oiseau venant heurter son aile aux griffes de sa cage. Puis, son cœur s'entr'ouvre à l'amour, et vous diriez une fleur languissante se dépliant timidement sous la rosée du ciel. A l'acte suivant, l'épanouissement est complet ; la déclaration enflammée de Ruy Blas l'enivre et l'exalte : la reine se donne à cette âme de roi ; elle incline sa couronne devant le génie. Scène ravissante et poignante ! On croit entendre au loin un vague bruit d'orage : don Sal-

luste approche et va survenir... Cette reine idéale n'est sans doute pas celle de l'histoire. Marie-Anne de Neubourg y joue un triste rôle. Charles II était déjà mortellement malade lorsqu'on le remaria à cette femme avide et violente, chargée pai l'Autriche de lui capter son royaume. Ce fut un goule lancée sur un moribond. Mais, en fin d compte, cette pâle figure est restée obscure. L poète avait le droit de la transformer en la retiran de ses limbes. Grâce à lui, la reine de *Ruy Bla* rayonne de l'immortelle beauté des élues de l'art Cette transformation n'est, d'ailleurs, qu'une trans position nécessitée par l'époque précise où Victo Hugo plaça son drame. Toutes les grâces et toute les tristesses attribuées à Marie-Anne de Neubourg reviennent à la première femme de Charles II, l douce Marie-Louise d'Orléans qui mourait empoi sonnée — par l'ennui peut-être — quelques année auparavant. Nous voyons en elle la personnificatioi mélancolique et charmante de toutes ces jeune reines, françaises ou allemandes, qui venaien mourir de nostalgie dans ce lugubre royaume. Le reines vont vite en Espagne aux seizième et dix septième siècle, aussi vite que les morts de la bal lade germanique. L'ennui les tuait à petit feu. L'ai de cette cour presque africaine était irrespirabl pour les princesses nées dans des royautés tem pérées. Mlle Maille a pour elle un joli visage et un voix au timbre clair. Elle a gentiment exprimé le plaintes de la jeune reine, victime du protocole, e narquoisement expédié à douze cents lieues de dis tance ce vieux fou de don Guritan. Mais son tem

pérament de comédienne est plus fait pour la douceur que pour la violence, et les personnages de charme lui conviendront toujours beaucoup mieux que les rôles de passion, où elle manque de force et de vigueur. Les « débuts » ont du bon : celui de Mlle Maille, nous a donné l'occasion de revoir — nous ne nous en plaignons pas le moins du monde — un des chefs-d'œuvre d'Hugo, et d'applaudir de tout cœur M. Albert Lambert, idéalement romantique en Ruy-Blas, et M. Paul Mounet, terriblement farouche en don Salluste. Nous louerons également M. Delaunay, qui joue avec son habituelle conscience ce grand escogriffe ridicule de don Guritan — qu'il se garde pourtant de trop insister en chargeant encore cette caricature; M. Croué, excellent dans la scène du laquais; Mme Kolb, plaisante « compagnonne » dont la barbe fleurit et dont le nez trognonne. Et n'oublions pas Mlle Géniat, d'espièglerie malicieuse dans le petit rôle de la camériste Casilda.

11 JUIN. — On reprend avec succès le *Bonheur qui passe*, de M. Auguste Germain, avec Mlle Francine Clary, abordant non sans quelque hésitation le rôle créé par Mlle Muller, et M. Garay, qui est un coiffeur de fantaisie charmante.

13 JUIN. — Première représentation de la *Rivale*[1],

---

1. DISTRIBUTION. — Le baron de Ligneuil, M. *Louis Delaunay*. — Un mouleur, M. *Joliet*. — Raffadoli, M. *Charles Esquier*. — Chamblay, M. *Croué*. — Mortagnes, M. *Siblot*. — Sormiers, M. *Grandval*. — Andre Brizeux, M. *Grand*. — Pontecroyx, M. *Paul Numa*. — Un apprenti mouleur, M. *Pierre Stephen*. — Simone de Mortagnes, Mlle *Piérat*. — La baronne de Ligneuil, Mlle *Mitzy-Dalti*. — Jane Brizeux, Mlle *Berthe Cerny*. — Madame de Chamblay, Mlle *Robinne*.

pièce en quatre actes, en prose, de MM. Henry Kistemaeckers et Eugène Delard. — Vous vous rappelez la *Gioconda* de M. Gabriel d'Annunzio? « L'artiste est-il né pour faire le bonheur de sa femme, ou pour créer des chefs-d'œuvre? » Telle était la question posée par le célèbre auteur italien, qui nous montrait le sculpteur Settala douloureument ballotté entre sa femme, la douce Silvia, et son modèle, la belle Gioconda, et finissant par sacrifier l'épouse dévouée à l'inspiratrice de son œuvre radieuse. Avec moins de grandiloquence et de symbolisme, avec moins de lyrisme, moins de fermeté dans le dessin des caractères, moins de clarté surtout, les auteurs de la *Rivale* ont traité un sujet analogue. Le sculpteur André Brizeux a conquis la gloire et la fortune : la rosette de la Légion d'honneur fleurit à sa boutonnière, et son atelier est vraiment un bel atelier. Il apparaît pourtant que son talent subit une crise : il lui manque maintenant le je ne sais quoi... qui l'élèverait au sommet de son art. Sa femme a, sur ces entrefaites, recueilli chez elle deux parents pauvres, M. de Mortagnes, un pur oisif, et sa fille, la troublante Simone, dont se sont épris tous les amis qui fréquentent la maison, et jusqu'au maître de la maison lui-même. Il ne faut qu'une circonstance pour qu'André déclare « sa flamme » et que Simone, elle aussi, arrive à voir « clair dans son cœur ». Le baron de Ligneuil n'a pas craint d'adresser à la jeune fille pauvre les propositions les plus déshonnêtes, et Simone en fut quitte pour les repousser avec mépris. Mais ce qui est plus grave, un homme

licat, Pontecroyx, annonce à Brizeux son
n de la demander en mariage. Et le sculpteur
; hauts cris : cette union est impossible...
:t Simone s'aiment follement tous les deux,
ésistant plus à leur passion grandissante,
)ent dans les bras l'un de l'autre. Quelques
.t passé : les Mortagnes ont quitté la maison,
ayant, dit-on, trouvé quelque vague posi-
[me Brizeux a suivi son mari et surpris ses
vous au dehors avec Simone. Désormais,
elle sait tristement à quoi s'en tenir, et c'est
qu'elle essaie de retenir André, prêt à
onner définitivement. C'est aussi en vain
tente de le reprendre : « Vous êtes la
lui répond Simone, mais moi je suis la
› La scène est nouvelle et hardie. Pourquoi
e pas produit le grand effet qu'on pouvait
ndre? Deux ans après... car, alors qu'on
croire la pièce finie avec le départ d'André,
n quatrième acte, qui n'est pas très bon,
'il ait été refait pendant les dernières semai-
·épétitions. Et voici ce que nous apprenons :
est malheureux. Son enfant est mort. De-
'il a quitté le toit conjugal, il n'a pas revu
a femme. La croyant absente, il revient
spirer l'atmosphère de son cher atelier. Et
raît, lui annonçant qu'elle est résignée au
. Volontiers, il resterait, repris d'admira-
ur celle dont il a fait le chagrin. Mais,
ionnée, elle le renvoie, non plus à sa passion
il semble guéri — mais aux devoirs nou-
u'il s'est créés. C'est, en somme, à la femme

légitime que nous accordons ici toutes nos sympathies. Comment pourrions-nous nous intéresser à sa « rivale » — cette jeune fille pauvre volant si prestement son mari à sa jeune bienfaitrice. Et comment ne pas sévèrement qualifier le vil séducteur? Le Brizeux de MM. Kistemaeckers et Delard n'a pas pour excuse l'envoûtement du Settala d'Annunzio, dont l'amour s'identifiait si bien avec le culte du Beau. Et nous n'avons plus affaire qu'à une aventure assez banale contée en termes empathiques et en phrases sonores. Nous attendions mieux, beaucoup mieux, de l'un des auteurs de l'*Instinct* justement applaudi au Théâtre Molière, et nous craignons qu'en dépit de quelques scènes adroitement traitées — comme celle de la provocation du baron de Ligneuil, qui nous avait tous amusés — la *Rivale* ne vienne s'ajouter à la série, plutôt malheureuse, des nouvelles pièces d'une saison fâcheusement ouverte par la *Courtisane*... L'honneur de la Comédie reste sauf. La pièce est vaillamment défendue. Mlle Cerny a personnifié l'épouse trahie avec une émotion, et même avec une puissance qu'on ne lui connassait pas encore. Plus difficile était la tâche de Mlle Piérat : son mérite n'en est que plus grand. Elle a prêté au rôle de Simone infiniment de noblesse et de dignité. Et c'est avec une rare intensité qu'elle a joué la scène de passion, et aussi celle de détresse de la « rivale ». A force de talent — talent que nous ne cessons de reconnaître à chacune de ses créations — M. Grand a fait passer le rôle d'André Brizeux. Et nous louerons pour sa belle allure, sous les traits du

ı de Ligneuil le « traître » de la pièce, M. Louis ınay; pour sa légèreté spirituelle en Ponte- :, M. Paul Numa, et pour sa finesse, M. Siblot ·eur » mondain.

JUIN. — La troupe de la Comédie s'était, en ɜ, transportée à Versailles et donnait au Grand- tre, au profit de l'œuvre de « la Bouchée de », une représentation du *Gendre de M. Poi-* M. de Féraudy jouait Poirier, où il était accla- t l'on faisait fête autour de lui à Mlle Piérat, 1. Baillet, Leitner, Joliet, Siblot[1].

JUILLET. — Mlle Robinne jouait pour la pre- : fois avec un vif succès le rôle de Jacqueline *Les Fresnay* de M. Fernand Vandérem.

JUILLET. — Matinée gratuite : la *Marion de ıe* de Victor Hugo avait, comme on pense, une magnifique chambrée. L'œuvre si vi- .e du grand poète est allée aux nues, portée les applaudissements de toute une salle ɜctrisait le jeu merveilleux des interprètes. Et ıterprètes étaient comme toujours : Mlle Bar- ıi touchante et si dramatique sous les traits de ›ïne de Victor Hugo ; M. Mounet-Sully, un ·be Louis XIII ; M. Albert Lambert fils, plein ıaleur dans l'incarnation du personnage de r, et avec eux, MM. Leloir, Truffier, Paul ıet, Georges Berr, Louis Delaunay et Dehelly, enait de prendre avec succès la succession du

Le Musée de la Comédie-Française s'enrichit d'un fort beau . de Bouilly, l'auteur de l'*Abbé de l'Épée* et des délicieux *Contes tle*, offert par M. Maurice Desvallières, petit-fils de Legouvé, dont était le parrain.

rôle de Saverny. On avait remplacé la *Marseilla*
dite jusqu'à ce jour par Mlle Adeline Dudlay,
Le Chant du Départ de Méhul et Marie-Jos
Chénier [1], dont la mise en scène avait été soigı
sement réglée par M. Claretie, pour de précéde
représentations données avec un énorme effet
la Comédie-Française au Trocadéro. L'effet n'a
été moins grand dans le cadre plus restreint d
maison de Molière. Dans le décor du dernier
de *Marion*, l'autel de la patrie est dressé avec
décoration de drapeaux et de gerbes. L'orches
sous la direction de l'excellent Laurent L
entonne, rideau baissé, les premières mesure
l'hymne. Puis le rideau se lève et chaque strc
est dite par un artiste, précédée et suivie de
'neries de trompettes et de roulements de tamb
le refrain répété par les chœurs. MM. Paul Mo
et Georges Baillet, Mme Pierson, M. Mounet-Sı
Mlles Leconte, Bartet et Delvair, nous les nomn
dans l'ordre, ont soulevé d'enthousiastes app
dissements.

18 JUILLET. — La Comédie remet à son ré
toire la *Chance de Françoise* [2]. Il est tout a
inutile de rappeler le sujet de la pièce que de
ligner ses qualités. Celui qui l'écrivit, pc
psychologue et dramaturge, reste le maître iné

1. DISTRIBUTION. — L'épouse, Mlle *Bartet*. — La mère de fa
Mme *Pierson*. — Un enfant, Mlle *Leconte*. — Une jeune
Mlle *Delvair*. — Un vieillard, M. *Mounet-Sully*. — Un représenta
peuple, M. *Baillet*. — Un soldat, M. *Paul Mounet*.

2. DISTRIBUTION. — Guérin, M. *Leitner*. — Marcel, M. *Paul Mun*
Jean, M. *Falconnier*. — Françoise, Mlle *Marie Leconte*. — Made
Mlle *Dussane*.

« théâtre d'amour » qui produisit ces chefs-
rre classés, classiques : *Amoureuse* et le
. Dans la *Chance de Françoise*, M. Georges
rto-Riche se montrait déjà — avec toute la
e exquise de son âme — dans la plénitude de
rt. Mlle Marie Leconte est l'interprète rêvée
le de Françoise. MM. Leitner, Paul Numa,
ussane ont une belle part dans le succès de
petite pièce de fine analyse psychologique,
te et charmante.

JUILLET. — Dans *Marion de Lorme*, que
pour la dernière fois Mlle Bartet avant son
annuel, M. Jacques Fenoux prend posses-
lu rôle de Laffemas, précédemment tenu par
loir.

JUILLET. — Reprise de *Vincenette*, de M. Jules
er [1]. — L'administrateur de la Comédie-
aise devait, semble-t-il, une juste compen-
à l'un des auteurs de cette *Vieillesse de*
uan qu'il avait très poliment éconduite et légè-
it poussée vers l'Odéon... Il a donc cru devoir
er de la saison estivale pour remettre au réper-
l'acte en vers qui fut, il y a vingt ans,
eux début sur notre première scène littéraire
me collaborateur de Mounet-Sully. Il y a
ens pour qui les paysans de *Claudie* ne sont
sez vrais. Que diraient-ils de *Vincenette* ? Je
demande... Qu'importe, d'ailleurs, si la
est aimable et touchante ! Et le public de

RIBUTION. — Marcelle, Mlle *Renée du Minil.* — Vincenette.
the Bovy. — Maître Claude. M. *Silvain.* — Thomé, M. *Louis*
y. — Silvain. M. *Grandval.*

cette reprise a été d'avis qu'elle l'était : on s'est violemment « mouché », je veux dire qu'on a beaucoup pleuré ce soir au Théâtre Français... Nous sommes au temps de la moisson en Provence, et le décor ensoleillé nous donne très nettement l'illusion du pays où règne Frédéric Mistral, où poudroient les oliviers et où chantent les cigales... Vincenette n'est pas seulement, au figuré, la sœur de Mireille; elle est, en réalité, la fille d'un journalier, le père Thomé, comme Claudie était celle du père Rémy. Silvain est le fils de riches vignerons, M. et Mme Claude, comme le Silvain de George Sand était le fils de M. et Mme Fauveau, paysans aisés. Les deux jeunes gens s'aiment, mais les parents de Silvain ne veulent pas entendre parler de ce mariage. Silvain supplie : en vain. Il leur apprend alors que son mariage avec Vincenette ne serait qu'une réparation. Claude n'en est que plus furieux, mais sa femme, Marcelle, mollit à la pensée d'être grand' mère. Elle confesse Vincenette et finit par la recevoir dans ses bras... Mais il faut bien que Vincenette avoue sa faute au père Thomé. Le vieux paysan saisit son fléau pour l'assommer. Silvain l'arrête à temps... Il s'en ira de la maison paternelle, emmenant sa femme. Claude le maudit, et dans un couplet de belle rhétorique déclare que, puisqu'il n'a plus d'héritier, il va mettre le feu à ses vignes et abattre ses oliviers : ce que nous ne croirons jamais d'un paysan, si exaspéré qu'il soit... Sur quoi (vous vous y attendiez bien un peu, n'est-ce pas ?) Vincenette se sacrifie, dit

qu'elle s'en ira toute seule : le bon Dieu aura soin de son enfant... Attendrissement général ; le père Thomé pardonne, et le père Claude cède à son tour. Ce n'est rien, comme on voit, et l'on peut bien dire aussi que ce n'est pas absolument neuf, mais c'est ému, et c'est quelquefois délicieux. Il y a, dans cet acte, nombre de beaux vers, de tirades éloquentes. L'œuvre est de fine qualité : ce n'est qu'une idylle, sans doute, mais bien conduite; un tendre conte d'amour, dont le sentiment est pénétrant et le charme sûr. M. Pierre Barbier a rencontré, d'ailleurs, à cette reprise attendue depuis huit ans, le bénéfice d'une interprétation parfaite. Mlle Reichenberg déployait autrefois, dans Vincenette, les trésors de sa voix adorable, de sa grâce touchante et les ressources de son art accompli. Sans l'égaler, certes, et encore un peu prétencieuse et maniérée, Mlle Berthe Bovy, la débutante, a su faire apprécier le charme avec lequel elle a dit la scène d'amour. Sa voix tremblante exprimait bien l'émotion contenue, la pudeur rougissante, la passion ingénue. Et sans faire oublier non plus M. Albert Lambert, le créateur de Silvain, M. Grandval l'a secondée de son mieux, avec beaucoup de flamme et d'ardeur. Après avoir longtemps tenu le rôle de Vincenette, qu'elle avait repris de Mlle Reichenberg, Mlle Renée du Minil, fort jolie sous la poudre de ses cheveux blancs, joue maintenant Mme Claude, où elle est admirable de simplicité. M. Silvain, le Fauveau ou le Brissaud de l'historiette, fait merveilleu-

sement valoir les vers de M. Pierre Barbier, M. Delaunay est excellent dans le père de Vin nette, le journalier Thomé.

24 JUILLET. — Dans *Blanchette*, de M. Brie Mlle Bergé joue pour la première fois le rôle Lucie Galoux, créé au Théâtre-Français Mlle Géniat.

25 JUILLET. — Mlle Robinne prend possessi dans le *Monde où l'on s'ennuie*, du rôle de Lu Watson.

28 JUILLET. — Comme le veut une de traditions, la Comédie ouvre et ferme, cha saison, la série de ses spectacles diurnes, une matinée gratuite. La matinée de fermetu lieu, ce dimanche, par une triomphale rep sentation d'*Œdipe-Roi*, avec M. Mounet-Su Mlle Maille interprète pour la première fois le r de la jeune fille thébaine.

31 JUILLET. — Dans *Ruy Blas*, Mlle Ferna Bergé abordait le joli rôle de Casilda, où elle montrait de tout point charmante.

1er AOUT. — Dans *Electre*, M. Jacques Fen joue pour la première fois le rôle d'Oreste, c par M. Albert Lambert; Mlle Gabrielle Robin celui de Chrysothémis, créé par Mlle Lara. L et l'autre se font très dignement apprécier. D *Tartuffe*, qui accompagnait sur l'affiche la gédie de M. Alfred Poizat, Mlle Fernande Be tenait, pour la circonstance, le rôle de Marian qu'elle jouait avec beaucoup de grâce et de se ment.

AOUT. — Le public applaudit une nouvelle
ne du *Barbier de Séville* : Mlle Bergé
ıle avoir toutes les qualités charmantes du
ɔnnage.
ιOUT. — Mlle Madeleine Roch jouait pour
emière fois, dans le *Cid*, le rôle de Chimène,
lle se montrait très dramatique et très tou-
te. Elle avait de nobles accents pour exprimer
ouleur de l'héroïne tragique et des élans
onnants et superbes pour exprimer son
ır pour Rodrigue. Toute la salle l'acclamait
sieurs reprises au cours d'une représentation
ıarquait une des belles soirées de la carrière
tte jeune et intéressante artiste. Mlle Robinne
t également pour la première fois le rôle
)ona Elvire. Elle s'y montrait tout à fait
nante, disant juste et bien, et prêtant à son
nnage la grâce de sa beauté.
.OUT. — Mlle Bergé, toujours sur la brèche,
le encore un nouveau rôle, celui de Cécile
ıe faut jurer de rien à laquelle elle donne
la physionomie d'une vraie jeune fille. M. Jo-
ıit une excellente adaptation du personnage
bbé qui compte tant de titulaires depuis Got.
les *Précieuses ridicules*, qui, joyeusement,
naient le spectacle, M. Lafon, lauréat des
ers concours du Conservatoire, nous offait un
bus de bonne tradition, et semblait d'ores et
réaliser la confiance qui lui avait valu son
ement immédiat au sortir de l'école.
ιOUT. — On reprend *Il était une bergère*
André Rivoire avec une distribution entiè-

rement nouvelle : M. Grandval (le berger), Mlle Francine Clary (la bergère) et Mlle Gabrielle Robinne (la princesse).

10 AOUT. — M. Paul Mounet jouait pour la première fois le rôle de Tartuffe. A partir de son entrée en scène, au troisième acte, l'attention de toute la salle était éveillée. On le suivait dans l'évolution de ce personnage qu'il a très habilement et très intelligemment composé. Il y avait dans cette interprétation du rôle, un effort d'art réel, une recherche de la personnalité, une curiosité piquante des sentiments du faux dévot, qu'il réussissait à mettre en pleine lumière. La toute jeune Mlle Dussane abordait également, en cette occasion, le rôle de Dorine. Il semblait très léger pour ses épaules, tant elle déployait de crânerie, de verve, d'esprit et de belle humeur. C'est une comédienne fine et distinguée qui a su déjà se faire une belle place dans la Maison.

11 AOUT. — Spectacle moliéresque avec l'*Etourdi*, où, pour la première fois, MM. Charles Esquier, Garay, Lafon et Mlle Bovy jouent les rôles de Léandre, de Pandolphe, d'Anselme et de Célie, et le *Malade imaginaire*, où M. Garay aborde celui de Purgon.

15 AOUT. — En la saison d'été, les distributions des ouvrages du répertoire, aussi bien moderne que classique, sont constamment renouvelées et l'intérêt des représentations s'en trouve pour ainsi dire accru. Tantôt ce sont de jeunes artistes d'avenir qui abordent pour la première fois, dans leur emploi, des rôles plus importants que ceux qu'ils

t d'habitude dans le courant de l'année. Tan-u contraire, ce sont des artistes dans toute turité du talent qui choisissent les mois d'été tâter l'opinion sur la façon dont ils présentent ersonnage qu'ils n'avaient pas encore joué. ainsi que M. Paul Mounet, s'essayant dans *uffe*, a vu le public applaudir chaleureusement tative. Aujourd'hui, dans l'*Avare*, de Molière, essonnes joue pour la première fois le rôle alère, M. Garay celui du commissaire, et Fernande Bergé et Berthe Bovy abordent éga-t les rôles d'Elise et de Marianne.

AOUT. — M. Lafon et Mlle Berthe Bovy inter-nt pour la première fois les rôles d'Argante Hyacinthe des *Fourberies de Scapin*.

AOUT. — Dans *Andromaque* de Racine, où ounet-Sully est toujours un admirable Oreste, Robinne joue pour la première fois le rôle de e.

AOUT. — La représentation du *Barbier de e* offrait un intérêt tout particulier. Trois s artistes prenaient possession de rôles im-nts dans la célèbre comédie de Beaumar- qui est, du reste, la vraie comédie de la ise. M. Dehelly abordait le rôle du comte viva ou plutôt de Lindor. Il s'y était préa-ment essayé en province et aussi à Gand, une de ces représentations de gala que le re-Français y va donner quelquefois. Il était n qu'il en aurait l'allure de jeunesse et de ction qui convient au personnage. Il ne nous reste, déçu en rien. Dans les divers traves-

tissements du comte, il s'est montré le comédien de bonne école dont Delaunay, son professeur, disait à l'époque de ses débuts : « C'est un autre moi-même ». Il a été parfait d'un bout à l'autre avec ses qualités naturelles et une étude très consciencieuse et très fouillée du rôle. Ajoutons qu'il a chanté, soupiré, d'une très jolie voix de ténorino, la sérénade de Paësiello. Très mérité aussi le succès de M. André Brunot sous la résille de Figaro. De l'entrain, de la bonne humeur, une vraie gaieté, de l'esprit, en un mot tout ce qui caractérise le rôle ; il l'a mis très intelligemment au point. Dès le monologue du premier acte, qu'il a détaillé d'une nette et savante diction, il avait conquis toute la salle, qui ne lui marchandait pas les applaudissements. M. Lafon héritait du rôle de La Jeunesse. Il le jouait suivant les meilleures traditions. En ce mois d'août, ce tout jeune homme aura joué, et avec bonheur, plus de dix rôles importants du répertoire. Il a tout le temps de se faire dans l'emploi auquel son physique le destine, celui des rôles à manteaux, et il se formera certainement à l'exemple de ses illustres aînés.

22 AOUT. — Dans le *Menteur*, M. André Brunot joue pour la première fois le rôle de Cliton, et Mme Berthe Bovy celui de Lucrèce[1]. Dans *Horace*, la jolie Mlle Robinne nous apparaît dans le rôle de Julie.

---

1. — Les autres rôles sont ainsi distribués : Géronte, M. *Silvain*. — Dorante, M. *Dehelly*. — Philinte, M. *Esquier*. — Alcippe, M. *Dessonnes*. — Sabine, Mme *Thérèse Kolb*. — Isabelle, Mlle *Rachel Boyer*. — Clarice, Mlle *Mitzy-Dalti*.

24 AOUT. — Dans le *Misanthrope*, M. André Brunot joue pour la première fois le rôle d'Oronte, l'homme au sonnet, où il se montre tout à fait plaisant. Dans le *Jeu de l'amour et du hasard*, M. Dessonnes aborde le rôle de Dorante où il fait preuve de tendresse et de charme. M. Brunot est un Pasquin de verve très juste et très réjouissante.

25 AOUT. — C'est aujourd'hui le 227e anniversaire de la fondation de la Comédie-Française. C'est, en effet, le 25 août 1680, exactement, que fut rendue l'ordonnance par laquelle Louis XIV nstitua le Théâtre-Français. Molière était mort lepuis sept ans, lorsque, par cette ordonnance, a troupe de l'Hôtel de Bourgogne fut réunie à celle qui jouait rue Mazarine, au Théâtre Guénégaud. Mais il n'en reste pas moins, avec Corneille, qui mourut quatre ans plus tard, le père du Théâtre-Français, dite la « maison de Molière »[1].

27 AOUT. — Dans *Tartuffe*, Mlle Louise Silvain était une intéressante Elmire. M. Charles Esquier jouait intelligemment le rôle de Valère.

30 AOUT. — Dans le *Mariage forcé*, M. Grandval tient pour la première fois le rôle d'Alcidas,

---

1. Sur la plaque de marbre qui décore l'antichambre de l'administrateur, on peut lire la liste complète de MM. les Doyens de la glorieuse maison. Les voici, tous les trente, depuis Molière :

1658, Molière; 1673, La Grange; 1692, Guérin; 1717, La Thorillière; 1731, Dangerville; 1740, Quinault-Dufresne; 1741, Le Grand fils; 1758, La Thorillière (A.-M.); 1759, Armand Huguet; 1765, Bonneval; 1773, Le Kain; 1778, Bellecour; 1778, Préville; 1780, Molé; 1802, Monval; 1806, Dugazon; 1809, Fleury; 1818, Saint-Fal; 1824, Talma; 1826, Baptiste aîné; 1828, Armand Roussel; 1830, Michelot; 1831, Cartigny; 1831, Monrose père; 1842, Samson; 1863, Geffroy; 1865, Régnier; 1871, Leroux; 1873, Got; 1894, M. Mounet-Sully.

rôle de Saverny. On avait remplacé la *Marseillais* dite jusqu'à ce jour par Mlle Adeline Dudlay, p *Le Chant du Départ* de Méhul et Marie-Josej Chénier[1], dont la mise en scène avait été soigne sement réglée par M. Claretie, pour de précédent représentations données avec un énorme effet p la Comédie-Française au Trocadéro. L'effet n'a p été moins grand dans le cadre plus restreint de maison de Molière. Dans le décor du dernier a de *Marion*, l'autel de la patrie est dressé avec u décoration de drapeaux et de gerbes. L'orchest sous la direction de l'excellent Laurent Léc entonne, rideau baissé, les premières mesures l'hymne. Puis le rideau se lève et chaque strop est dite par un artiste, précédée et suivie de sc 'neries de trompettes et de roulements de tambo le refrain répété par les chœurs. MM. Paul Mour et Georges Baillet, Mme Pierson, M. Mounet-Sul Mlles Leconte, Bartet et Delvair, nous les nommo dans l'ordre, ont soulevé d'enthousiastes appla dissements.

18 JUILLET. — La Comédie remet à son rép toire la *Chance de Françoise*[2]. Il est tout au inutile de rappeler le sujet de la pièce que de sc ligner ses qualités. Celui qui l'écrivit, poè psychologue et dramaturge, reste le maître inég

1. DISTRIBUTION. — L'épouse, Mlle *Bartet*. — La mère de fam Mme *Pierson*. — Un enfant, Mlle *Leconte* — Une jeune f Mlle *Delvair*. — Un vieillard, M. *Mounet-Sully*. — Un représentant peuple, M. *Baillet*. — Un soldat, M. *Paul Mounet*.

2. DISTRIBUTION. — Guérin, M. *Leitner*. — Marcel, M. *Paul Numa* Jean, M. *Falconnier*. — Françoise, Mlle *Marie Leconte*. — Madele Mlle *Dussane*.

de ce « théâtre d'amour » qui produisit ces chefs-d'œuvre classiques, classiques : *Amoureuse* et le *Passé*. Dans la *Chance de Françoise*, M. Georges de Porto-Riche se montrait déjà — avec toute la finesse exquise de son âme — dans la plénitude de son art. Mlle Marie Leconte est l'interprète rêvée du rôle de Françoise. MM. Leitner, Paul Numa, Mlle Dussane ont une belle part dans le succès de cette petite pièce de fine analyse psychologique, délicate et charmante.

19 JUILLET. — Dans *Marion de Lorme*, que joue pour la dernière fois Mlle Bartet avant son congé annuel, M. Jacques Fenoux prend possession du rôle de Laffemas, précédemment tenu par M. Leloir.

23 JUILLET. — Reprise de *Vincenette*, de M. Jules Barbier[1]. — L'administrateur de la Comédie-Française devait, semble-t-il, une juste compensation à l'un des auteurs de cette *Vieillesse de Don Juan* qu'il avait très poliment éconduite et légèrement poussée vers l'Odéon... Il a donc cru devoir profiter de la saison estivale pour remettre au répertoire l'acte en vers qui fut, il y a vingt ans, l'heureux début sur notre première scène littéraire du jeune collaborateur de Mounet-Sully. Il y a des gens pour qui les paysans de *Claudie* ne sont pas assez vrais. Que diraient-ils de *Vincenette*? Je me le demande... Qu'importe, d'ailleurs, si la pièce est aimable et touchante! Et le public de

1. DISTRIBUTION. — Marcelle, Mlle *Renée du Minil*. — Vincenette, Mlle *Berthe Bovy*. — Maître Claude, M. *Silvain*. — Thomé, M. *Louis Delaunay*. — Silvain, M. *Grandval*.

cette reprise a été d'avis qu'elle l'était : on s'est violemment « mouché », je veux dire qu'on a beaucoup pleuré ce soir au Théâtre Français... Nous sommes au temps de la moisson en Provence, et le décor ensoleillé nous donne très nettement l'illusion du pays où règne Frédéric Mistral, où poudroient les oliviers et où chantent les cigales... Vincenette n'est pas seulement, au figuré, la sœur de Mireille; elle est, en réalité, la fille d'un journalier, le père Thomé, comme Claudie était celle du père Rémy. Silvain est le fils de riches vignerons, M. et Mme Claude, comme le Silvain de George Sand était le fils de M. et Mme Fauveau, paysans aisés. Les deux jeunes gens s'aiment, mais les parents de Silvain ne veulent pas entendre parler de ce mariage. Silvain supplie : en vain. Il leur apprend alors que son mariage avec Vincenette ne serait qu'une réparation. Claude n'en est que plus furieux, mais sa femme, Marcelle, mollit à la pensée d'être grand' mère. Elle confesse Vincenette et finit par la recevoir dans ses bras... Mais il faut bien que Vincenette avoue sa faute au père Thomé. Le vieux paysan saisit son fléau pour l'assommer. Silvain l'arrête à temps... Il s'en ira de la maison paternelle, emmenant sa femme. Claude le maudit, et dans un couplet de belle rhétorique déclare que, puisqu'il n'a plus d'héritier, il va mettre le feu à ses vignes et abattre ses oliviers : ce que nous ne croirons jamais d'un paysan, si exaspéré qu'il soit... Sur quoi (vous vous y attendiez bien un peu, n'est-ce pas?) Vincenette se sacrifie, dit

ju'elle s'en ira toute seule : le bon Dieu aura
oin de son enfant... Attendrissement général ; le
ère Thomé pardonne, et le père Claude cède
son tour. Ce n'est rien, comme on voit, et l'on
eut bien dire aussi que ce n'est pas absolument
euf, mais c'est ému, et c'est quelquefois délicieux.
y a, dans cet acte, nombre de beaux vers, de
rades éloquentes. L'œuvre est de fine qualité :
: n'est qu'une idylle, sans doute, mais bien
nduite; un tendre conte d'amour, dont le
ntiment est pénétrant et le charme sûr. M. Pierre
arbier a rencontré, d'ailleurs, à cette reprise
tendue depuis huit ans, le bénéfice d'une inter-
rétation parfaite. Mlle Reichenberg déployait
itrefois, dans Vincenette, les trésors de sa
ix adorable, de sa grâce touchante et les
ssources de son art accompli. Sans l'égaler,
rtes, et encore un peu prétencieuse et maniérée,
lle Berthe Bovy, la débutante, a su faire
précier le charme avec lequel elle a dit la
ène d'amour. Sa voix tremblante exprimait bien
motion contenue, la pudeur rougissante, la
ssion ingénue. Et sans faire oublier non plus
. Albert Lambert, le créateur de Silvain,
. Grandval l'a secondée de son mieux, avec
aucoup de flamme et d'ardeur. Après avoir
igtemps tenu le rôle de Vincenette, qu'elle
ait repris de Mlle Reichenberg, Mlle Renée
Minil, fort jolie sous la poudre de ses cheveux
ancs, joue maintenant Mme Claude, où elle est
mirable de simplicité. M. Silvain, le Fauveau
le Brissaud de l'historiette, fait merveilleu-

sement valoir les vers de M. Pierre Barbier, M. Delaunay est excellent dans le père de Vin nette, le journalier Thomé.

24 JUILLET. — Dans *Blanchette*, de M. Brie Mlle Bergé joue pour la première fois le rôle Lucie Galoux, créé au Théâtre-Français Mlle Géniat.

25 JUILLET. — Mlle Robinne prend possessi dans le *Monde où l'on s'ennuie*, du rôle de Lı Watson.

28 JUILLET. — Comme le veut une de traditions, la Comédie ouvre et ferme, cha saison, la série de ses spectacles diurnes, une matinée gratuite. La matinée de fermetuı lieu, ce dimanche, par une triomphale reı sentation d'*Œdipe-Roi*, avec M. Mounet-Su Mlle Maille interprète pour la première fois le de la jeune fille thébaine.

31 JUILLET. — Dans *Ruy Blas*, Mlle Ferna Bergé abordait le joli rôle de Casilda, où ell montrait de tout point charmante.

1er AOUT. — Dans *Electre*, M. Jacques Fen joue pour la première fois le rôle d'Oreste, par M. Albert Lambert; Mlle Gabrielle Robir celui de Chrysothémis, créé par Mlle Lara. L et l'autre se font très dignement apprécier. D *Tartuffe*, qui accompagnait sur l'affiche la gédie de M. Alfred Poizat, Mlle Fernande Be tenait, pour la circonstance, le rôle de Mariaı qu'elle jouait avec beaucoup de grâce et de se ment.

ɔUT. — Le public applaudit une nouvelle
ɜ du *Barbier de Séville* : Mlle Bergé
ɜ avoir toutes les qualités charmantes du
ınage.

ıUT. — Mlle Madeleine Roch jouait pour
nière fois, dans le *Cid*, le rôle de Chimène,
ɜ se montrait très dramatique et très tou-
:. Elle avait de nobles accents pour exprimer
ıleur de l'héroïne tragique et des élans
nnants et superbes pour exprimer son
pour Rodrigue. Toute la salle l'acclamait
ieurs reprises au cours d'une représentation
ırquait une des belles soirées de la carrière
te jeune et intéressante artiste. Mlle Robinne
également pour la première fois le rôle
ɔna Elvire. Elle s'y montrait tout à fait
ante, disant juste et bien, et prêtant à son
ınage la grâce de sa beauté.

ıUT. — Mlle Bergé, toujours sur la brèche,
ɜ encore un nouveau rôle, celui de Cécile
e faut jurer de rien à laquelle elle donne
ı physionomie d'une vraie jeune fille. M. Jo-
it une excellente adaptation du personnage
ıbé qui compte tant de titulaires depuis Got.
les *Précieuses ridicules*, qui, joyeusement,
aient le spectacle, M. Lafon, lauréat des
rs concours du Conservatoire, nous offait un
ıus de bonne tradition, et semblait d'ores et
éaliser la confiance qui lui avait valu son
ɜment immédiat au sortir de l'école.

ɔUT. — On reprend *Il était une bergère*
André Rivoire avec une distribution entiè-

rement nouvelle : M. Grandval (le ber
Mlle Francine Clary (la bergère) et Mlle Gab
Robinne (la princesse).

10 AOUT. — M. Paul Mounet jouait pour la mière fois le rôle de Tartuffe. A partir de entrée en scène, au troisième acte, l'attentio toute la salle était éveillée. On le suivait l'évolution de ce personnage qu'il a très habile et très intelligemment composé. Il y avait cette interprétation du rôle, un effort d'art une recherche de la personnalité, une curi piquante des sentiments du faux dévot, réussissait à mettre en pleine lumière. La jeune Mlle Dussane abordait également, en occasion, le rôle de Dorine. Il semblait très pour ses épaules, tant elle déployait de crâneri verve, d'esprit et de belle humeur. C'est une co dienne fine et distinguée qui a su déjà se une belle place dans la Maison.

11 AOUT. — Spectacle moliéresque avec l'*Etou* où, pour la première fois, MM. Charles Esq Garay, Lafon et Mlle Bovy jouent les rôles Léandre, de Pandolphe, d'Anselme et de C et le *Malade imaginaire*, où M. Garay abord lui de Purgon.

15 AOUT. — En la saison d'été, les distribut des ouvrages du répertoire, aussi bien mod que classique, sont constamment renouvelée l'intérêt des représentations s'en trouve pour dire accru. Tantôt ce sont de jeunes artistes d'av qui abordent pour la première fois, dans leur ploi, des rôles plus importants que ceux q

jouent d'habitude dans le courant de l'année. Tantôt, au contraire, ce sont des artistes dans toute la maturité du talent qui choisissent les mois d'été pour tâter l'opinion sur la façon dont ils présentent un personnage qu'ils n'avaient pas encore joué. C'est ainsi que M. Paul Mounet, s'essayant dans *Tartuffe*, a vu le public applaudir chaleureusement sa tentative. Aujourd'hui, dans l'*Avare*, de Molière, M. Dessonnes joue pour la première fois le rôle de Valère, M. Garay celui du commissaire, et Mlles Fernande Bergé et Berthe Bovy abordent également les rôles d'Elise et de Marianne.

17 AOUT. — M. Lafon et Mlle Berthe Bovy interprètent pour la première fois les rôles d'Argante et d'Hyacinthe des *Fourberies de Scapin*.

18. AOUT. — Dans *Andromaque* de Racine, où M. Mounet-Sully est toujours un admirable Oreste, Mlle Robinne joue pour la première fois le rôle de Cléone.

19 AOUT. — La représentation du *Barbier de Séville* offrait un intérêt tout particulier. Trois jeunes artistes prenaient possession de rôles importants dans la célèbre comédie de Beaumarchais, qui est, du reste, la vraie comédie de la jeunesse. M. Dehelly abordait le rôle du comte Almaviva ou plutôt de Lindor. Il s'y était préalablement essayé en province et aussi à Gand, dans une de ces représentations de gala que le Théâtre-Français y va donner quelquefois. Il était certain qu'il en aurait l'allure de jeunesse et de distinction qui convient au personnage. Il ne nous a, du reste, déçu en rien. Dans les divers traves-

tissements du comte, il s'est montré le comédien de bonne école dont Delaunay, son professeur, disait à l'époque de ses débuts : « C'est un autre moi-même ». Il a été parfait d'un bout à l'autre avec ses qualités naturelles et une étude très consciencieuse et très fouillée du rôle. Ajoutons qu'il a chanté, soupiré, d'une très jolie voix de ténorino, la sérénade de Paësiello. Très mérité aussi le succès de M. André Brunot sous la résille de Figaro. De l'entrain, de la bonne humeur, une vraie gaieté, de l'esprit, en un mot tout ce qui caractérise le rôle ; il l'a mis très intelligemment au point. Dès le monologue du premier acte, qu'il a détaillé d'une nette et savante diction, il avait conquis toute la salle, qui ne lui marchandait pas les applaudissements. M. Lafon héritait du rôle de La Jeunesse. Il le jouait suivant les meilleures traditions. En ce mois d'août, ce tout jeune homme aura joué, et avec bonheur, plus de dix rôles importants du répertoire. Il a tout le temps de se faire dans l'emploi auquel son physique le destine, celui des rôles à manteaux, et il se formera certainement à l'exemple de ses illustres aînés.

22 AOUT. — Dans le *Menteur*, M. André Brunot joue pour la première fois le rôle de Cliton, et Mme Berthe Bovy celui de Lucrèce[1]. Dans *Horace*, la jolie Mlle Robinne nous apparaît dans le rôle de Julie.

---

1. — Les autres rôles sont ainsi distribués : Géronte, M. *Silvain*. — Dorante. M. *Dehelly*. — Philinte, M. *Esquier*. — Alcippe, M. *Dessonnes*. — Sabine, Mme *Thérèse Kolb*. — Isabelle, Mlle *Rachel Boyer*. — Clarice, Mlle *Mitzy-Dalti*.

24 AOUT. — Dans le *Misanthrope*, M. André Brunot joue pour la première fois le rôle d'Oronte, l'homme au sonnet, où il se montre tout à fait plaisant. Dans le *Jeu de l'amour et du hasard*, M. Dessonnes aborde le rôle de Dorante où il fait preuve de tendresse et de charme. M. Brunot est un Pasquin de verve très juste et très réjouissante.

25 AOUT. — C'est aujourd'hui le 227ᵉ anniversaire de la fondation de la Comédie-Française. C'est, en effet, le 25 août 1680, exactement, que fut rendue l'ordonnance par laquelle Louis XIV institua le Théâtre-Français. Molière était mort depuis sept ans, lorsque, par cette ordonnance, la troupe de l'Hôtel de Bourgogne fut réunie à celle qui jouait rue Mazarine, au Théâtre Guénégaud. Mais il n'en reste pas moins, avec Corneille, qui mourut quatre ans plus tard, le père du Théâtre-Français, dite la « maison de Molière »[1].

27 AOUT. — Dans *Tartuffe*, Mˡˡᵉ Louise Silvain était une intéressante Elmire. M. Charles Esquier jouait intelligemment le rôle de Valère.

30 AOUT. — Dans le *Mariage forcé*, M. Grandval tient pour la première fois le rôle d'Alcidas,

1. Sur la plaque de marbre qui décore l'antichambre de l'administrateur, on peut lire la liste complète de MM. les Doyens de la glorieuse maison. Les voici, tous les trente, depuis Molière :

1658, Molière; 1673, La Grange; 1692, Guérin; 1717, La Thorillière; 1731, Dangerville; 1740, Quinault-Dufresne; 1741, Le Grand fils; 1758, La Thorillière (A.-M.); 1759, Armand Huguet; 1765, Bonneval; 1773, Le Kain; 1778, Bellecour; 1778, Préville; 1780, Molé; 1802, Monval; 1806, Dugazon; 1809, Fleury; 1818, Saint-Fal; 1824, Talma; 1826, Baptiste aîné; 1828, Armand Roussel; 1830, Michelot; 1831, Cartigny; 1831, Monrose père; 1842, Samson; 1863, Geffroy; 1865, Regnier; 1871, Leroux; 1873, Got; 1894, M. Mounet-Sully.

M. Lafon, celui de Sganarelle, et M. Garay, celui d'Alcantor.

31 AOUT. — Dans l'*Avare*, M. André Brunot jouait le rôle de La Flèche. Le spectacle se complétait ce jour-là avec *Plaisir de rompre* et le *Dépit amoureux*, où M. Maurice de Féraudy était un Gros-René étourdissant de verve et de bonne humeur[1].

3 SEPTEMBRE. — Dans le *Gringoire*, de Théodore de Banville, Mlle Fernande Bergé prend possession du rôle de Loyse.

5 SEPTEMBRE. — M. Truffier joue pour la première fois, dans les *Plaideurs*, le rôle de Perrin Dandin.

10 SEPTEMBRE. — Première représentation de *Chacun sa vie*, comédie en trois actes, en prose, de MM. Gustave Guiches et P.-B. Gheusi[2]. — Quitter le beau lac bleu, dire adieu aux glaciers superbes et renoncer au spectacle féerique des merveilleux couchers de soleil sur les hautes

1. La distribution était particulièrement intéressante : Gros-René, M. *Maurice de Féraudy*. — Eraste, M. *Dehelly*. — Mascarille, M. *André Brunot*. — Valère, M. *Grandval*. — Marinette, Mme *Thérèse Kolb*. — Lucile, Mlle *Berthe Bovy*.

2. DISTRIBUTION. — François Desclos, M. *de Féraudy*. — Comte Jacques d'Arvant, M. *Raphaël Duflos*. — Comte de La Morilière, M. *Joliet*. — Renaud, M. *Ravet*. — Simonelli, M. *Croué*. — Le Béal, M. *Grandval*. — Blanchard, M. *Paul Numa*. — Fritois, M. *Laty*. — Jean, M. *H. Gaudy*. — Henriette Desclos, Mlle *Cécile Sorel*. — Pauline Clermain, Mlle *Piérat*. — Comtesse de la Molinière, Mlle *Madeleine Roch*. — Marcelle Renaud, Mlle *Mitzy-Dalti*.

Mlle Géniat jouera avec beaucoup de tact et de talent, le rôle de Pauline Clermain, quand, par suite d'absence ou d'indisposition, il sera momentanément abandonné par Mlle Piérat.

M. André Brunot jouera, de même, avec succès, le rôle de Simonelli, aux lieu et place de M. Croué.

ontagnes à l'air tonifiant, pour rentrer dans fournaise parisienne, un jour où le thermomètre attestait une récidive du brûlant été, en marquant, à deux heures de l'après-midi, ses trente degrés au dessus de zéro : tel fut le sort de l'infortuné critique brusquement rappelé par le devoir professionnel et dûment convié à la répétition générale de *Chacun sa vie*... Ah ! comme il fallait que l'œuvre fût jolie pour ne pas ressentir trop d'ennui d'être si tôt revenu !... Eh bien ! nous avons le plus vif plaisir de le constater : avec un second acte absolument remarquable, elle est originale et attrayante, spirituelle et charmante d'un bout à l'autre, tout à fait digne d'un succès durable, la pièce de MM. Gustave Guiches et P.-B. Gheusi, avec laquelle la Comédie-Française, fermant heureusement la série de ses fours, a brillamment ouvert la saison théâtrale. Et voilà qui promet pour l'avenir. Ingénieur des mines et entrepreneur de grandes affaires, François Desclos est par excellence un homme de travail. Il s'est plu à assurer une existence luxueuse à la femme superbement belle qu'il a épousée par amour. Mais Henriette Desclos n'a jamais compris l'affection constante que lui a vouée ce mari, beaucoup trop simple pour elle. Elle s'est follement éprise d'un ami de Desclos, le comte Jacques d'Arvant, qui, lui, donne le ton en matière d'élégance. Elle n'est pas encore sa maîtresse, mais patience : elle a combiné elle-même et soigneusement préparé certain voyage à Florence qui sera, avec son amant, un véritable

voyage de noces... Or, Jacques a placé dans les bureaux de Desclos une gentille orpheline, Pauline Clermain, à laquelle s'intéressait sa mère. Et fort intelligente, la jeune fille est devenue, pour François Desclos, une précieuse collaboratrice, Mais pourquoi Pauline s'est-elle monté l'imagination au sujet du beau Jacques? Celui-ci lui a nettement signifié la défense de venir le voir. Et la pauvre enfant se confesse à son cher patron. — « Il a fallu que je l'entende m'ordonner de ne jamais reparaître!... Me dire ça, lui! — Il vous l'a dit — Oui, et avec une impatience, une dureté !... — Il a bien fait. — Oh ! Comment pouvez-vous dire !... — Mais oui, il a bien fait. Je blâme sa dureté, mais j'approuve sa conduite. C'est celle d'un honnête homme. Il a fait son devoir. — Comme vous êtes cruel ! Vous voyez bien que je souffre. — Mais je vous plains, ma chère petite... et je voudrais pouvoir vous consoler. — Oh ! me consoler !... — Au moins vous calmer... Et quelle raison vous a-t-il donnée ? — Il m'a dit qu'il n'avait pas le droit de me compromettre — qu'il n'était pas libre. — Ah ! — Si seulement, je savais qui c'est. — Qui donc? — Cette femme qui lui commande, car ce n'est pas de lui-même qu'il agit ainsi. — Qu'est-ce que ça peut vous faire ? — Je voudrais le savoir ! — Et vous ne soupçonnez pas ? Sapristi ! ma chère enfant, vous êtes bien la seule qui ne le sachiez pas ! — Vous la connaissez ? — Parbleu, si je la connais ! — Qui est-ce donc? — c'est ma femme ! » Et Desclos réconforte la jeune fille en

lui disant comme il a lui-même dompté sa peine. « Il faut faire comme moi. Vous êtes une vaillante. Il faut travailler, vous distraire... et votre chagrin, qui est peut-être plus une déception qu'un chagrin, passera, je vous l'assure. Et vous ferez courageusement votre existence comme moi je referai la mienne. Ce n'est pas une raison parce qu'on s'est trompé, ma petite Pauline, pour en rester bêtement là et accepter le malheur, surtout s'il est injuste. Non. Il faut réagir et reprendre la bonne route. Chacun sa vie ! C'est le secret du bonheur ». Les événements se précipitent et nous amènent au second acte, de qualité supérieure, je vous l'ai dit. Desclos, averti par Pauline — peut-être, tout de même, eût-il mieux valu qu'elle ne fût pas délatrice — apprend la fugue en Italie projetée par sa femme. — « Fort bien, s'écrie-t-il, je lui avais apporté l'amour dont elle n'a pas voulu : elle m'apporte la liberté ! » Et avec une paisible bonne humeur, il annonce à Henriette que, par un divorce qui lui permettra d'épouser Jacques, il lui rend la disposition d'elle-même. Eperdue, surprise, froissée même d'abord, à l'idée que son mari ne souffre pas assez — est-ce assez humain ? — l'infernale coquette laisse bientôt éclater une joie immense, débordante ; elle fait des projets d'avenir, s'exalte, sans songer à l'autre qui assiste à ce spectacle en cherchant à contenir ses larmes. Toute la psychologie de cette scène est notée, est graduée avec un art charmant et profond qui touche à la maîtrise. Puis, François se trouve en face de Pauline. Et —

cette seconde scène est d'un sentiment délicieusement prenant — d'aveu en aveu, ces deux êtres si bien faits pour se comprendre découvrent peu à peu la réciproque sympathie qui les entraîne l'un vers l'autre. Tout s'arrangerait le mieux du monde, et sur deux mariages cette fois aussi bien assortis que possible, la pièce serait finie ; mais il y a l'homme élégant, le beau comte affirmant à Henriette que ses principes religieux lui interdisent d'épouser une femme divorcée. Ne nous étonnons pas trop de ce galant homme invoquant sa religion afin de ne pas épouser une femme qu'il veut prendre pour maîtresse — le fait est malheureusement assez fréquent — et le répétant à la femme qu'il froisse horriblement et même au mari. — « Vos idées religieuses sont-elles conformes à la religion ? Moi aussi, j'ai su mon catéchisme et mes commandements de Dieu, et que vous disent-ils ? « Tu ne convoiteras pas la femme de ton voisin. » Or, l'avez-vous assez convoitée, la femme de votre voisin ! Vous la lui avez même prise, sinon de fait, du moins de consentement. C'est à ce moment-là qu'il fallait les invoquer, vos croyances ! A présent, c'est trop tard ! J'admire vos principes s'ils vous servent de sauvegarde ; mais je les lâche en plein s'ils vous servent d'excuse. Et j'ajoute qu'on ne fait pas la cour aux femmes mariées quand on ne peut pas leur promettre le mariage. Puisque vous avez lancé tant de modes, vous auriez dû lancer la mode de réparer hautement vos torts. Ç'eût été ce qu'il y avait de plus chic. Vous ne l'avez

pas compris, tant pis pour vous! Mais comme, moi, je n'ai ni principes qui me gênent, ni religion qui m'excuse, quand un devoir s'impose à moi, je l'accepte, et entre ma liberté et le malheur d'une femme qui a eu mon affection, je n'hésite pas : je la garde ». Piqué au jeu, Jacques se déclare vaincu : il ne peut se faire à l'idée de voir appartenir à un autre la femme qu'il aime, il épousera donc... Et nous croyons qu'il n'y avait guère d'autre moyen de terminer la pièce. A chacun de refaire sa vie! Les auteurs ont trouvé — et c'était justice — un public unanimement sympathique à leur œuvre malicieusement ironique et tendrement éloquente. Il faut dire aussi qu'elle a été rendue en toute perfection. C'est ainsi qu'acteur et metteur en scène, M. de Féraudy a été, pour MM. Guiches et Gheusi, mieux qu'un admirable interprète — un collaborateur des plus précieux. Il était impossible d'incarner avec plus de naturel et de bonhomie, d'ardente vérité et de belle autorité, le personnage de François Desclos, de représenter de façon plus vivante ce caractère, élevé jusqu'à la magnificence... A côté de l'incontesté succès du maître, il faut placer celui, non moins grand, de sa jeune et radieuse élève, Mlle Piérat, d'émotion si contenue et pourtant si pénétrante sous les traits gracieux de Pauline Clermain, dont, sans doute pour nous laisser de plus vifs regrets, le rôle se termine au second acte... Ah! la splendide, l'entraînante amoureuse que fut Mlle Sorel, et comment sérieusement admettre que le beau Jacques d'Arvant ait pu attendre pendant un an le divin moment que lui

promet cettre triomphante conquête ! A M. Raphaël Duflos était dévolue la tâche assez ingrate de représenter le prétendant qui soupire et qui, pour un peu, se déroberait encore, au nom des principes, à l'instant décisif... M. Duflos a si bien campé son Jacques d'Arvant qu'il n'a point paru trop ridicule. M. Numa a composé avec esprit le rôle — d'effet toujours sûr — de l'auteur amateur imposant à qui ne veut point l'entendre la lecture de sa pièce. M. Croué, enfin, qui, disons-le en passant, joue Scapin avec infiniment de talent, a su mettre un amusant relief au rôle épisodique d'un mari... comique.

22 SEPTEMBRE. — Dans l'*Enigme*, qui se donne en matinée, M[lle] Robinne prend à l'improviste le rôle de Gisèle de Gougiran, aux lieu et place de M[lle] Delvair, subitement indisposée.

24 SEPTEMBRE. — La Comédie est en proie à une activité dévorante : entre deux pièces nouvelles, *Chacun sa vie* et l'*Amour veille ;* elle reprend *Notre Jeunesse* [1]. Nous avons dit en son temps tout ce qu'il y avait de fraîcheur, de grâce, de jolie émotion et de tendre humanité dans cette comédie légère et profonde, spirituelle et mélancolique, pleine de mots joyeux qui éclairent parfois des émotions douloureuses, nous présentant, aussi étroitement associés qu'ils le sont dans la vie, la joie

1. DISTRIBUTION. — Briant père, M. *Leloir*. — Lucien Briant, M. *Henry Mayer*. — De Clenord, M. *Jacques Fenoux*. — Chartier, M. *Siblot*. — Serquy, M. *André Brunot*. — Un valet de pied, M. *Laty*. — Laure de Roine, M[me] *Pierson*. — Lucienne M[lle] *Piérat*. — Aline de Bernac, M[lle] *Mitzy-Dalti*. — Hélène Briant, M[lle] *Suzanne Devoyod*. — Une femme de chambre, M[lle] *Lherbay*.

et la douleur, le rire et les larmes, inséparables compagnons à qui la philosophie experte et souriante de M. Alfred Capus sait toujours faire leur juste part. Par suite d'une adroite fusion de la fin du « deux » et du commencement du « trois », l'œuvre a perdu un acte et y a trouvé un succès plus vif. Elle restera telle quelle au répertoire, où elle fera bonne figure. Était-il donc possible de traiter d'une touche plus légère, avec plus de dextérité, avec plus de verve, d'esprit et de charme attendri que ne l'a fait l'auteur de *Notre Jeunesse*, cette question toujours pendante des enfants naturels? Et c'est plaisir de voir comment, sans vaines tirades et sans inutiles déclamations, mais par la seule force de la bonté, il sait gagner une salle entière à la cause si juste qu'il plaide avec tant de talent. On sait de quelle remarquable façon Mlle Bartet tenait, à l'origine de la pièce, le rôle d'Hélène Briant, et l'on devine l'émotion de Mlle Suzanne Devoyod, qui, pour ses débuts, le reprenait des mains de son admirable créatrice. Sans l'imiter d'aucune manière, elle réussissait à se faire très sincèrement applaudir. L'excellente comédienne a joué avec un art des plus sûrs toute la fin du second acte, après lequel le public l'a chaleureusement rappelée, et nous pouvons affirmer que la voilà, d'ores et déjà, de la maison, de la grande Maison. Quelques autres rôles ont également changé d'interprètes : celui de Lucien, par exemple, dont après M. de Féraudy, M. Henry Mayer, supérieurement ahuri, rend avec une ingénieuse habileté toutes les transes et toutes les hésitations;

celui de Chartier, où, succédant à M. Coquelin cadet, M. Siblot met la plus naturelle bonhomie. Et c'est avec un infini plaisir que nous avons revu sous les traits de Lucienne — où elle est de tout premier ordre — Mlle Piérat, le charme, la grâce et en un mot la jeunesse de *Notre Jeunesse;* Mme Blanche Pierson, incomparable dans ces personnages de femmes délicieuses qui associent la sensibilité à la bonne humeur et le bon sens à l'émotion ; M. Leloir, enfin, qui a marqué d'un type inoubliable la figure du vieillard-préjugé, grotesque et dur, bouffe et atroce.

1er OCTOBRE. — Première représentation de l'*Amour veille*, comédie en quatre actes, en prose, de MM. G.-A. de Caillavet et Robert de Flers[1]. — Qui donc a pu dire — un imbécile fieffé, sans aucun doute — que l'esprit était inutile au théâtre? La soirée de l'*Amour veille*, donne à cet étrange, à cette sotte assertion le démenti le plus formel : l'esprit, l'esprit seul n'a-t-il pas suffi à faire passer trois heures des plus agréables aux quinze cents personnes qui remplissaient la salle du Théâtre-Français ?... Non, je ne vous certifie pas comme très nouvelle l'intrigue inventée par MM. G.-A. de Caillavet et Robert de Flers. Le sujet n'est rien : il y a

1. DISTRIBUTION.— L'abbé Merlin, M. *Coquelin cadet.* — Ernest Vernet, M. *Georges Berr* — Julien, M. *Hamel.* — Germain, M. *André Brunot.* — André de Juvigny, M. *Grand.* — Carteret. M. *Paul Numa.* — François, M. *Falconnier.* — Marquise de Juvigny, Mme *Pierson.* — Sophie Bernier, Mlle *Lara.* — Jacqueline, Mlle *Leconte.* — Rose, Mme *Thérèse Kolb.* — Baronne Sainte-Hermine, Mlle *Fayolle.* — Christiane Mlle *Dussane.* — Solange, Mlle *Bergé.* — Lucienne de Morfontaine, Mlle *Provost* (début). — Louise, Mlle *Lherbay.*

Le rôle de Sophie Bernier sera repris, pendant une absence de Mlle Lara, par Mlle Géniat.

« la manière » de le traiter. Une femme qui adore son mari — telle la Françoise, la Germaine de Georges de Porto-Riche — apprend qu'elle est trompée par lui. Et — telle la Francillon de Dumas — elle jure de lui rendre la pareille. Mais elle « aime trop » pour aller jusqu'au bout de son noir dessein, et pardonne à l'infidèle. Toute la pièce est là : vous voyez qu'elle tient en deux lignes. Il me faudrait, en revanche, plusieurs pages de ce livre pour vous dire tous les jolis traits d'observation, tous les mots éblouissants, savoureux, et même profonds, qui, sur une donnée quasi vaudevillesque et plutôt connue, ont charmé, ce soir, le plus brillant auditoire et amuseront pendant longtemps, pendant bien longtemps, le public de la Comédie-Française — lequel en somme, ne demande qu'à être amusé. On désirait une pièce gaie : grâces soient rendues aux spirituels auteurs des *Sentiers de la vertu* et de la *Chance du mari* — pour ne citer dans leur « œuvre », que ces deux exquises fantaisies — cette pièce est enfin trouvée, tout à fait digne du théâtre littéraire où, en échange de *Miquette et sa mère*, elle fut reçue avec enthousiasme, jouée dans la perfection — ô Marie Leconte ! ô Georges Berr ! — accueillie par les rires les plus francs et acclamée par les bravos les plus sincères. On nous avait annoncé un nouveau *Monde où l'on s'ennuie* : pour être quelque peu imprudente, la prédiction s'est heureusement réalisée, et voici, dans le genre même de feu Pailleron, un grand succès qui recommence et qui va prendre, au glorieux répertoire de la maison de Molière, une place des plus importantes.

Jacqueline est une orpheline riche, espiègle et primesautière qui s'est un peu élevée toute seule — vous l'avez vue, je vous dis, dans le *Monde où l'on s'ennuie* où elle s'appelait Suzanne de Villiers. C'est à peine si sur elle a veillé, de loin, de très loin, un oncle fêtard qui prétend qu'une femme n'a pas de meilleur gardien que son amour : ça sera la « morale » de la pièce... La vieille marquise de Juvigny, qui se plaît à faire des mariages, a résolu — l'idée est au moins bizarre — d'unir Jacqueline à un jeune savant, Ernest Vernet, empêtré et timide, brave garçon, ennuyeux comme les mémoires qu'il rédige pour l'Académie. Or, Jacqueline s'est éprise du neveu de la marquise, André de Juvigny, un type de bellâtre assez ignorant, mais fait pour tourner la tête à toutes les femmes. Et comme elle est « bien moderne », elle lui déclare sa flamme avec une rare désinvolture. — « Ce n'est pas très jeune fille, ce que je viens de faire là, avoue-t-elle, c'est même un peu jeune homme... » La démarche est osée sans doute, mais si gentiment faite qu'elle ne nous choque pas plus qu'elle ne déplaît au bel André, assez interloqué d'ailleurs : n'est-il pas lié par les chaînes les plus étroites à sa cousine, Mme Lucienne de Morfontaine, dont le mari est au Japon, et à laquelle il jurait, quelques minutes auparavant, une fidélité éternelle... Et c'est Lucienne que, sans rien savoir, Jacqueline prend pour arbitre en la circonstance. — « Mariez-vous, mes enfants, mariez-vous sans délai ! » dit Lucienne, qui unit leurs mains, et médite — nous l'avions tous deviné — une belle

revanche. Quatre mois après, nos époux sont de retour de leur voyage de noces. Jacqueline a voué à son mari une adoration perpétuelle, un peu encombrante. Découvrant par hasard — il y a toujours de bonnes amies pour ces besognes-là — le rôle joué dans son passé par Lucienne, elle fait à André une scène de jalousie irritante, dont l'effet tourne, comme toujours, contre le but ; elle parle trop de cette ancienne maîtresse à laquelle André ne pensait plus, et quand, Jacqueline étant sortie, Lucienne reparaît, elle n'a pas de peine à reconquérir en un tour de main celui qui l'avait si prestement « lâchée ». Jacqueline rentre et sait, en un instant, à quoi s'en tenir : si André n'est plus là, c'est que Lucienne l'a triomphalement emmenée chez elle, comme autrefois. Elle se vengera, ne l'a-t-elle pas promis, appliquant immédiatement à l'infidèle la loi du talion. Ernest Vernet, le jeune savant gauche et malchanceux, lui avouait tout à l'heure — la scène est d'un délicieux attendrissement — qu'il l'aimait avant son mariage et n'avait jamais cessé de l'adorer. C'est à Ernest qu'elle se donnera par dépit. — « Celui-là, dit-elle, est profondément digne d'être aimé, et malgré cela je l'aimerai ! » Ce « malgré cela » n'est-il pas de tout point admirable ? Jacqueline envoie donc à Ernest une lettre brûlante : elle ira le trouver chez lui deux heures après. Qu'il est donc piquant, le troisième acte qui se déroule chez Ernest, et où, nouvelle Francillon, Jacqueline a beau faire : elle n'arrive pas à tromper son mari. Quand l'amour veille, nous disent les auteurs, la femme n'a pas

Jacqueline est une orpheline riche, es|
primesautière qui s'est un peu élevée to
— vous l'avez vue, je vous dis, dans le .'
l'on s'ennuie où elle s'appelait Suzanne d
C'est à peine si sur elle a veillé, de loi
loin, un oncle fêtard qui prétend qu'une
pas de meilleur gardien que son amou
la « morale » de la pièce... La vieill
de Juvigny, qui se plaît à faire des n
résolu — l'idée est au moins bizarre
Jacqueline à un jeune savant, Ernest
pètré et timide, brave garçon, ennu
les mémoires qu'il rédige pour l'Ac
Jacqueline s'est éprise du neveu de
André de Juvigny, un type de bellâtr
rant, mais fait pour tourner la tête à t
mes. Et comme elle est « bien mode
déclare sa flamme avec une rare dé
« Ce n'est pas très jeune fille, ce qu
faire là, avoue-t-elle, c'est même
homme... » La démarche est os
mais si gentiment faite qu'elle n
pas plus qu'elle ne déplaît au be
interloqué d'ailleurs : n'est-il pas li
les plus étroites à sa cousine, M
Morfontaine, dont le mari est au Ja
il jurait, quelques minutes aupara
éternelle... Et c'est Lucienne que,
Jacqueline prend pour arbitre e
— « Mariez-vous, mes enfants,
délai ! » dit Lucienne, qui uni
médite — nous l'avions tous de

·ıme
ıgny,
ιéville
. ec son
·s char-
fut l'une
-que et si
bon curé
ı il n'avait
de rien :
ıt d'ailleurs
ı'il l'est dans
ı irrésistible,
ıcteur, incons-
ème. L'admira-
avec Mlle Lara,
la figure mélan-
de piano, douce
ec Mme Kolb, qui
ı rébarbative gou-
ibution nous offrait
prometteur, celui de
rs concours du Con-
ıt la main, dans la
onde, le premier prix

de meilleure sauvegarde. L' « amoureuse » de Porto-Riche va pourtant jusqu'au bout de sa folie... Quoi qu'il en soit, Ernest a vite compris ce qui se passait dans l'âme de Jacqueline, et pour mieux lui prouver son affection, il la rendra à son mari, très contrit de sa vilaine action : — « Les femmes ne se doutent pas combien le chagrin que nous leur faisons nous les fait aimer davantage ». Encore un mot d'une vérité superbe. Jacqueline a pardonné à André ; André est bien sûr que Jacqueline ne l'a pas trompé avec Ernest, le perpétuel rateur. — « Je suis désormais résolu, dit ce pauvre Ernest, à toujours présenter un visage souriant, car j'aurai eu tant d'ennuis dans la vie que cela constituera pour moi un véritable plaisir... » Tel est — abstraction — faite des incidents les plus comiques et des types les plus plaisants autour desquels se groupent les principaux protagonistes — tel est, très sommairement, le canevas de cette délicieuse comédie au triomphe de laquelle a contribué, comme de juste, une interprétation absolument parfaite. Avant tout, et vraiment hors pair, il faut citer Mlle Marie Leconte que le rôle de Jacqueline a sacrée grande artiste : ainsi appelle-t-on aujourd'hui celle dont nous avions, il y a longtemps déjà, célébré la maîtrise. Avec une voix merveilleusement musicale et un prodigieux instinct de la scène, elle possède toutes les cordes, celle du rire et celle des larmes, celle de la sensibilité et celle de la passion, et sait rendre avec la facilité la plus étonnante et la vérité la plus intense les nuances les plus délicates de la joie et de la souffrance... Il faut remercier les

auteurs de l'*Amour veille* d'avoir enfin offert au public l'occasion de mettre à sa vraie place — la première — l'idéale créatrice de leur adorable Jacqueline. Très grand aussi a été l'effet produit par M. Georges Berr en ce personnage d'Ernest où il s'est à la fois montré si finement comique, si naturel et si touchant. Quelle sûreté et quelle autorité ! Ah! l'exquis comédien ! Excellente, comme toujours, sous les traits de la marquise de Juvigny, digne pendant d'une certaine duchesse de Réville que l'on connaît, Mme Blanche Pierson, est, avec son joli visage et son spirituel sourire, l'un des charmes de la pièce. M. Coquelin cadet en fut l'une des joies. En l'applaudissant, si pittoresque et si franchement drôle, sous la soutane du bon curé Merlin, nous nous demandions pourquoi il n'avait jamais joué l'abbé d'*Il ne faut jurer de rien* : c'est le même rôle, aussi divertissant d'ailleurs chez MM. de Caillavet et de Flers qu'il l'est dans Musset. De belle mine et d'entrain irrésistible, M. Grand a été à miracle le mari séducteur, inconscient et léger qu'il fallait : la vie même. L'admirable ensemble se complétait encore avec Mlle Lara, qui a composé fort intelligemment la figure mélancolique de la tendre maîtresse de piano, douce consolatrice d'Ernest Vernet, avec Mme Kolb, qui personnifie bien sincèrement la rébarbative gouvernante dudit Ernest. La distribution nous offrait le curieux attrait d'un début prometteur, celui de Mlle Provost, qui, aux derniers concours du Conservatoire, avait conquis haut la main, dans la baronne d'Ange du *Demi-Monde*, le premier prix

de comédie. Elégante et jolie, Mlle Provost a rendu avec une rare aisance, une imperturbable assurance et une impeccable netteté de diction le rôle de Lucienne de Morfontaine. Et nous sommes vraiment en droit de beaucoup attendre de cette Célimène de vingt ans...

9 OCTOBRE. — Première représentation de *La Raison du moins fort*, comédie en un acte de Léon Valade et de M. Emile Blémont[1]. — C'était un rien, mais exquis, un petit conte parnassien délicatement rimé, une jolie et tendre histoire d'amour. Charmant bibelot digne de prendre place dans les vitrines de la Comédie à côté de *Jean-Marie*, du *Luthier de Crémone* et de *Fleurs d'Avril*. MM. Leitner, Dehelly et Mlle Bergé y faisaient apprécier leur grâce et leur diction joliment nuancée.

24 OCTOBRE. — Début, en matinée du jeudi, de Mlle Lifraud, dans Agnès de l'*Ecole des Femmes*[2]. — En la personne de Mlles Provost et Lifraud, les brillants premiers prix des derniers concours de comédie, le Conservatoire a fait au Théâtre-Français deux fort appréciables cadeaux. Nous avions naguère applaudi, dans l'impertinente coquette de l'*Amour veille*, la très heureuse apparition de Mlle Provost. Aujourd'hui, Mlle Lifraud se révélait une exquise Agnès à la voix pure, aux yeux

1. DISTRIBUTION. — Roland, M. *Leitner*. — Valentin, M. *Dehelly*. — Rosette, Mlle *Bergé*.

2. DISTRIBUTION. — Georgette, Mlle *Dussane*. — Agnès, Mlle *Lifraud*. — Chrysalde, M. *Silvain*. — Alain, M. *J. Truffier*. — Arnolphe, M. *Leloir*. — Horace, M. *Dehelly*. — Le notaire, M. *Joliet*. — Enrique, M. *Falconnier*. — Oronte, M. *Ravet*.

étonnés, une ingénue malicieusement chaste, originale à force de naïveté... Suivant l'usage, la jeune néophyte avait l'honneur d'être encadrée par tous les chefs d'emploi. Et ce fut une pure merveille que l'interprétation de cet éternel chef-d'œuvre qui s'appelle *l'Ecole des Femmes*. Jamais Silvain ne débita plus spirituellement les couplets de Chrysalde qui contiennent la moelle de toutes les pièces contemporaines. Jamais Leloir ne mit dans Arnolphe plus d'humanité, plus d'amertume; on eût dit que, comme le poète lui-même, il nous ouvrait son propre cœur meurtri... Jamais M. Dehelly ne joua plus librement, plus magistralement le difficile rôle d'Horace où, timidement, il débutait il y a dix-sept ans. Le spectacle de cette matinée, toute à Molière, s'ouvrait par le *Mariage forcé*[1], où M. Truffier fut un bien plaisant Pancrace. Il se terminait avec les *Précieuses ridicules*[2]; où nous eûmes la joie d'applaudir M. Georges Berr, étincelant Mascarille, Mlles Leconte et Dussane, délicieuses toutes deux en Madelon et en Cathos. Dans Gorgibus, M. Lafon (autre débutant de dix-neuf ans, tout frais émoulu de l'école) nous a paru avoir, avec une voix blanche, trop blanche, plus de ventre que de « rondeur » et de vraie bonhomie.

---

1. Distribution. — Dorimène, Mlle *Mitzy-Dalti*. — Pancrace, M. *J. Truffier*. — Géronimo, M. *Hamel*. — Lycaste, M. *Esquier*. — Sganarelle, M. *Siblot*. — Marphutius, M. *André Brunot*. — Alcidas, M. *Grandval*. — Alcantor, M. *Garay*.

2. Distribution. — Madelon, Mlle *Leconte*. — Cathos, Mlle *Dussane*. — Marotte, Mlle *Faylis*. — Mascarille, M. *Georges Berr*. — Jodelet, M. *André Brunot*. — Lagrange, M. *Grandval*. — Du Croisy, M. *Paul Numa*. — 1er porteur, M. *Garay*. — Gorgibus, M. *Lafon*. — 1er violon, M. *Gaudy*. — 2e porteur, M. *Laty*.

promet cettre triomphante conquête ! A M. Raphaël Duflos était dévolue la tâche assez ingrate de représenter le prétendant qui soupire et qui, pour un peu, se déroberait encore, au nom des principes, à l'instant décisif... M. Duflos a si bien campé son Jacques d'Arvant qu'il n'a point paru trop ridicule. M. Numa a composé avec esprit le rôle — d'effet toujours sûr — de l'auteur amateur imposant à qui ne veut point l'entendre la lecture de sa pièce. M. Croué, enfin, qui, disons-le en passant, joue Scapin avec infiniment de talent, a su mettre un amusant relief au rôle épisodique d'un mari... comique.

22 SEPTEMBRE. — Dans l'*Enigme*, qui se donne en matinée, Mlle Robinne prend à l'improviste le rôle de Gisèle de Gougiran, aux lieu et place de Mlle Delvair, subitement indisposée.

24 SEPTEMBRE. — La Comédie est en proie à une activité dévorante : entre deux pièces nouvelles, *Chacun sa vie* et l'*Amour veille ;* elle reprend *Notre Jeunesse* [1]. Nous avons dit en son temps tout ce qu'il y avait de fraîcheur, de grâce, de jolie émotion et de tendre humanité dans cette comédie légère et profonde, spirituelle et mélancolique, pleine de mots joyeux qui éclairent parfois des émotions douloureuses, nous présentant, aussi étroitement associés qu'ils le sont dans la vie, la joie

1. DISTRIBUTION. — Briant père, M. *Leloir*. — Lucien Briant, M. *Henry Mayer*. — De Clenord, M. *Jacques Fenoux*. — Chartier, M. *Siblot*. — Serquy, M. *André Brunot*. — Un valet de pied, M. *Laty*. — Laure de Roine, Mme *Pierson*. — Lucienne Mlle *Piérat*. — Aline de Bernac, Mlle *Mitzy-Dalti*. — Hélène Briant, Mlle *Suzanne Devoyod*. — Une femme de chambre, Mlle *Lherbay*.

et la douleur, le rire et les larmes, inséparables compagnons à qui la philosophie experte et souriante de M. Alfred Capus sait toujours faire leur juste part. Par suite d'une adroite fusion de la fin du « deux » et du commencement du « trois », l'œuvre a perdu un acte et y a trouvé un succès plus vif. Elle restera telle quelle au répertoire, où elle fera bonne figure. Était-il donc possible de traiter d'une touche plus légère, avec plus de dextérité, avec plus de verve, d'esprit et de charme attendri que ne l'a fait l'auteur de *Notre Jeunesse*, cette question toujours pendante des enfants naturels? Et c'est plaisir de voir comment, sans vaines tirades et sans inutiles déclamations, mais par la seule force de la bonté, il sait gagner une salle entière à la cause si juste qu'il plaide avec tant de talent. On sait de quelle remarquable façon Mlle Bartet tenait, à l'origine de la pièce, le rôle d'Hélène Briant, et l'on devine l'émotion de Mlle Suzanne Devoyod, qui, pour ses débuts, le reprenait des mains de son admirable créatrice. Sans l'imiter d'aucune manière, elle réussissait à se faire très sincèrement applaudir. L'excellente comédienne a joué avec un art des plus sûrs toute la fin du second acte, après lequel le public l'a chaleureusement rappelée, et nous pouvons affirmer que la voilà, d'ores et déjà, de la maison, de la grande Maison. Quelques autres rôles ont également changé d'interprètes : celui de Lucien, par exemple, dont après M. de Féraudy, M. Henry Mayer, supérieurement ahuri, rend avec une ingénieuse habileté toutes les transes et toutes les hésitations;

celui de Chartier, où, succèdant à M. C
cadet, M. Siblot met la plus naturelle bo
Et c'est avec un infini plaisir que nous avo
sous les traits de Lucienne — où elle est
premier ordre — M[lle] Piérat, le charme,
et en un mot la jeunesse de *Notre Je*
M[me] Blanche Pierson, incomparable dans
sonnages de femmes délicieuses qui asso
sensibilité à la bonne humeur et le bor
l'émotion ; M. Leloir, enfin, qui a marq
type inoubliable la figure du vieillard-p
grotesque et dur, bouffe et atroce.

1er OCTOBRE. — Première représentat
l'*Amour veille*, comédie en quatre actes, en
de MM. G.-A. de Caillavet et Robert de Fl
Qui donc a pu dire — un imbécile fieffé, san
doute — que l'esprit était inutile au théâ
soirée de l'*Amour veille*, donne à cet étrange
sotte assertion le démenti le plus formel : l
l'esprit seul n'a-t-il pas suffi à faire passe
heures des plus agréables aux quinze cen
sonnes qui remplissaient la salle du Théâtr
çais ?... Non, je ne vous certifie pas com
nouvelle l'intrigue inventée par MM. G.-A. d
lavet et Robert de Flers. Le sujet n'est rien

1. DISTRIBUTION.— L'abbé Merlin, M. *Coquelin cadet*. — Erne
M. *Georges Berr*. — Julien, M. *Hamel*. — Germain, M. *Andr*
— André de Juvigny, M. *Grand*. — Carteret, M. *Paul Numa*
çois, M. *Falconnier*. — Marquise de Juvigny, M[me] *Pierson*.
Bernier, M[lle] *Lara*. — Jacqueline, M[lle] *Leconte*. — Rose, M[lle]
Kolb. — Baronne Sainte-Hermine, M[lle] *Fayolle*. — Christiane
sane. — Solange, M[lle] *Bergé*. — Lucienne de Morfontaine, M[l]
(début). — Louise, M[lle] *Lherbay*.

Le rôle de Sophie Bernier sera repris, pendant une al
M[lle] Lara, par M[lle] Géniat.

« la manière » de le traiter. Une femme qui adore son mari — telle la Françoise, la Germaine de Georges de Porto-Riche — apprend qu'elle est trompée par lui. Et — telle la Francillon de Dumas — elle jure de lui rendre la pareille. Mais elle « aime trop » pour aller jusqu'au bout de son noir dessein, et pardonne à l'infidèle. Toute la pièce est là : vous voyez qu'elle tient en deux lignes. Il me faudrait, en revanche, plusieurs pages de ce livre pour vous dire tous les jolis traits d'observation, tous les mots éblouissants, savoureux, et même profonds, qui, sur une donnée quasi vaudevillesque et plutôt connue, ont charmé, ce soir, le plus brillant auditoire et amuseront pendant longtemps, pendant bien longtemps, le public de la Comédie-Française — lequel en somme, ne demande qu'à être amusé. On désirait une pièce gaie : grâces soient rendues aux spirituels auteurs des *Sentiers de la vertu* et de la *Chance du mari* — pour ne citer dans leur « œuvre », que ces deux exquises fantaisies — cette pièce est enfin trouvée, tout à fait digne du théâtre littéraire où, en échange de *Miquette et sa mère*, elle fut reçue avec enthousiasme, jouée dans la perfection — ô Marie Leconte! ô Georges Berr! — accueillie par les rires les plus francs et acclamée par les bravos les plus sincères. On nous avait annoncé un nouveau *Monde où l'on s'ennuie* : pour être quelque peu imprudente, la prédiction s'est heureusement réalisée, et voici, dans le genre même de feu Pailleron, un grand succès qui recommence et qui va prendre, au glorieux répertoire de la maison de Molière, une place des plus importantes.

Jacqueline est une orpheline riche, espiègle et primesautière qui s'est un peu élevée toute seule — vous l'avez vue, je vous dis, dans le *Monde où l'on s'ennuie* où elle s'appelait Suzanne de Villiers. C'est à peine si sur elle a veillé, de loin, de très loin, un oncle fêtard qui prétend qu'une femme n'a pas de meilleur gardien que son amour : ça sera la « morale » de la pièce... La vieille marquise de Juvigny, qui se plaît à faire des mariages, a résolu — l'idée est au moins bizarre — d'unir Jacqueline à un jeune savant, Ernest Vernet, empêtré et timide, brave garçon, ennuyeux comme les mémoires qu'il rédige pour l'Académie. Or, Jacqueline s'est éprise du neveu de la marquise, André de Juvigny, un type de bellâtre assez ignorant, mais fait pour tourner la tête à toutes les femmes. Et comme elle est « bien moderne », elle lui déclare sa flamme avec une rare désinvolture. — « Ce n'est pas très jeune fille, ce que je viens de faire là, avoue-t-elle, c'est même un peu jeune homme... » La démarche est osée sans doute, mais si gentiment faite qu'elle ne nous choque pas plus qu'elle ne déplaît au bel André, assez interloqué d'ailleurs : n'est-il pas lié par les chaînes les plus étroites à sa cousine, Mme Lucienne de Morfontaine, dont le mari est au Japon, et à laquelle il jurait, quelques minutes auparavant, une fidélité éternelle... Et c'est Lucienne que, sans rien savoir, Jacqueline prend pour arbitre en la circonstance. — « Mariez-vous, mes enfants, mariez-vous sans délai ! » dit Lucienne, qui unit leurs mains, et médite — nous l'avions tous deviné — une belle

revanche. Quatre mois après, nos époux sont de retour de leur voyage de noces. Jacqueline a voué à son mari une adoration perpétuelle, un peu encombrante. Découvrant par hasard — il y a toujours de bonnes amies pour ces besognes-là — le rôle joué dans son passé par Lucienne, elle fait à André une scène de jalousie irritante, dont l'effet tourne, comme toujours, contre le but ; elle parle trop de cette ancienne maîtresse à laquelle André ne pensait plus, et quand, Jacqueline étant sortie, Lucienne reparaît, elle n'a pas de peine à reconquérir en un tour de main celui qui l'avait si prestement « lâchée ». Jacqueline rentre et sait, en un instant, à quoi s'en tenir : si André n'est plus là, c'est que Lucienne l'a triomphalement emmenée chez elle, comme autrefois. Elle se vengera, ne l'a-t-elle pas promis, appliquant immédiatement à l'infidèle la loi du talion. Ernest Vernet, le jeune savant gauche et malchanceux, lui avouait tout à l'heure — la scène est d'un délicieux attendrissement — qu'il l'aimait avant son mariage et n'avait jamais cessé de l'adorer. C'est à Ernest qu'elle se donnera par dépit. — « Celui-là, dit-elle, est profondément digne d'être aimé, et malgré cela je l'aimerai ! » Ce « malgré cela » n'est-il pas de tout point admirable ? Jacqueline envoie donc à Ernest une lettre brûlante : elle ira le trouver chez lui deux heures après. Qu'il est donc piquant, le troisième acte qui se déroule chez Ernest, et où, nouvelle Francillon, Jacqueline a beau faire : elle n'arrive pas à tromper son mari. Quand l'amour veille, nous disent les auteurs, la femme n'a pas

de meilleure sauvegarde. L' « amoureuse » de Porto-Riche va pourtant jusqu'au bout de sa folie.. — Quoi qu'il en soit, Ernest a vite compris ce qui se passait dans l'âme de Jacqueline, et pour mieux lui prouver son aflection, il la rendra à son mari, très contrit de sa vilaine action : — « Les femmes ne se doutent pas combien le chagrin que nous leur faisons nous les fait aimer davantage ». Encore un mot d'une vérité superbe. Jacqueline a pardonné à André ; André est bien sûr que Jacqueline ne l'a pas trompé avec Ernest, le perpétuel rateur. — « Je suis désormais résolu, dit ce pauvre Ernest, à toujours présenter un visage souriant, car j'aurai eu tant d'ennuis dans la vie que cela constituera pour moi un véritable plaisir... » Tel est — abstraction — faite des incidents les plus comiques et des types les plus plaisants autour desquels se groupent les principaux protagonistes — tel est, très sommairement, le canevas de cette délicieuse comédie au triomphe de laquelle a contribué, comme de juste, une interprétation absolument parfaite. Avant tout, et vraiment hors pair, il faut citer Mlle Marie Leconte que le rôle de Jacqueline a sacrée grande artiste : ainsi appelle-t-on aujourd'hui celle dont nous avions, il y a longtemps déjà, célébré la maîtrise. Avec une voix merveilleusement musicale et un prodigieux instinct de la scène, elle possède toutes les cordes, celle du rire et celle des larmes, celle de la sensibilité et celle de la passion, et sait rendre avec la facilité la plus étonnante et la vérité la plus intense les nuances les plus délicates de la joie et de la souffrance... Il faut remercier les

auteurs de l'*Amour veille* d'avoir enfin offert au public l'occasion de mettre à sa vraie place — la première — l'idéale créatrice de leur adorable Jacqueline. Très grand aussi a été l'effet produit par M. Georges Berr en ce personnage d'Ernest où il s'est à la fois montré si finement comique, si naturel et si touchant. Quelle sûreté et quelle autorité! Ah! l'exquis comédien! Excellente, comme toujours, sous les traits de la marquise de Juvigny, digne pendant d'une certaine duchesse de Réville que l'on connaît, Mme Blanche Pierson, est, avec son joli visage et son spirituel sourire, l'un des charmes de la pièce. M. Coquelin cadet en fut l'une des joies. En l'applaudissant, si pittoresque et si franchement drôle, sous la soutane du bon curé Merlin, nous nous demandions pourquoi il n'avait jamais joué l'abbé d'*Il ne faut jurer de rien* : c'est le même rôle, aussi divertissant d'ailleurs chez MM. de Caillavet et de Flers qu'il l'est dans Musset. De belle mine et d'entrain irrésistible, M. Grand a été à miracle le mari séducteur, inconscient et léger qu'il fallait : la vie même. L'admirable ensemble se complétait encore avec Mlle Lara, qui a composé fort intelligemment la figure mélancolique de la tendre maîtresse de piano, douce consolatrice d'Ernest Vernet, avec Mme Kolb, qui personnifie bien sincèrement la rébarbative gouvernante dudit Ernest. La distribution nous offrait le curieux attrait d'un début prometteur, celui de Mlle Provost, qui, aux derniers concours du Conservatoire, avait conquis haut la main, dans la baronne d'Ange du *Demi-Monde*, le premier prix

de comédie. Elégante et jolie, Mlle Provost a rendu avec une rare aisance, une imperturbable assurance et une impeccable netteté de diction le rôle de Lucienne de Morfontaine. Et nous sommes vraiment en droit de beaucoup attendre de cette Célimène de vingt ans...

9 OCTOBRE. — Première représentation de *La Raison du moins fort*, comédie en un acte de Léon Valade et de M. Emile Blémont[1]. — C'était un rien, mais exquis, un petit conte parnassien délicatement rimé, une jolie et tendre histoire d'amour. Charmant bibelot digne de prendre place dans les vitrines de la Comédie à côté de *Jean-Marie*, du *Luthier de Crémone* et de *Fleurs d'Avril*. MM. Leitner, Dehelly et Mlle Bergé y faisaient apprécier leur grâce et leur diction joliment nuancée.

24 OCTOBRE. — Début, en matinée du jeudi, de Mlle Lifraud, dans Agnès de l'*Ecole des Femmes*[2]. — En la personne de Mlles Provost et Lifraud, les brillants premiers prix des derniers concours de comédie, le Conservatoire a fait au Théâtre-Français deux fort appréciables cadeaux. Nous avions naguère applaudi, dans l'impertinente coquette de l'*Amour veille*, la très heureuse apparition de Mlle Provost. Aujourd'hui, Mlle Lifraud se révélait une exquise Agnès à la voix pure, aux yeux

1. DISTRIBUTION. — Roland, M. *Leitner*. — Valentin, M. *Dehelly*. — Rosette, Mlle *Bergé*.

2. DISTRIBUTION. — Georgette, Mlle *Dussane*. — Agnès, Mlle *Lifraud*. — Chrysalde, M. *Silvain*. — Alain, M. *J. Truffier*. — Arnolphe, M. *Leloir*. — Horace, M. *Dehelly*. — Le notaire, M. *Joliet*. — Enrique, M. *Falconnier*. — Oronte, M. *Ravet*.

étonnés, une ingénue malicieusement chaste, originale à force de naïveté... Suivant l'usage, la jeune néophyte avait l'honneur d'être encadrée par tous les chefs d'emploi. Et ce fut une pure merveille que l'interprétation de cet éternel chef-d'œuvre qui s'appelle l'*Ecole des Femmes*. Jamais Silvain ne débita plus spirituellement les couplets de Chrysalde qui contiennent la moelle de toutes les pièces contemporaines. Jamais Leloir ne mit dans Arnolphe plus d'humanité, plus d'amertume; on eût dit que, comme le poète lui-même, il nous ouvrait son propre cœur meurtri... Jamais M. Dehelly ne joua plus librement, plus magistralement le difficile rôle d'Horace où, timidement, il débutait il y a dix-sept ans. Le spectacle de cette matinée, toute à Molière, s'ouvrait par le *Mariage forcé*[1], où M. Truffier fut un bien plaisant Pancrace. Il se terminait avec les *Précieuses ridicules*[2]; où nous eûmes la joie d'applaudir M. Georges Berr, étincelant Mascarille, Mlles Leconte et Dussane, délicieuses toutes deux en Madelon et en Cathos. Dans Gorgibus, M. Lafon (autre débutant de dix-neuf ans, tout frais émoulu de l'école) nous a paru avoir, avec une voix blanche, trop blanche, plus de ventre que de « rondeur » et de vraie bonhomie.

---

1. DISTRIBUTION. — Dorimène, Mlle *Mitzy-Dalti*. — Pancrace, M. *J. Truffier*. — Géronimo, M. *Hamel*. — Lycaste, M. *Esquier*. — Sganarelle, M. *Siblot*. — Marphurius, M. *André Brunot*. — Alcidas, M. *Grandval*. — Alcantor, M. *Garay*.

2. DISTRIBUTION. — Madelon, Mlle *Leconte*. — Cathos, Mlle *Dussane*. — Marotte, Mlle *Faylis*. — Mascarille, M. *Georges Berr*. — Jodelet, M. *André Brunot*. — Lagrange, M. *Grandval*. — Du Croisy, M. *Paul Numa*. — 1er porteur, M. *Garay*. — Gorgibus, M. *Lafon*. — 1er violon, M. *Gaudy*. — 2e porteur, M. *Laty*.

3 NOVEMBRE. — Reprise de *Médée* le beau drame antique de M. Catulle Mendès, où, comme de coutume, Mme Segond-Weber et M. Albert Lambert font acclamer leur vibrante interprétation des rôles de Médée et de Jason. Mlle Roch, à la voix de bronze, y recueillait sa petite ovation. La *Vraie Farce de Maître Pathelin* accompagnait la tragédie sur l'affiche. M. Truffier, bien secondé par MM. Siblot, Croué et Mme Amel, y dépensait une étonnante fécondité d'invention et une rare fertilité de ressources.

24 NOVEMBRE. — Reprise de la *Mère confidente*, comédie en trois actes, en prose, de Marivaux[1]. — La *Mère confidente* n'avait pas été jouée, paraît-il, depuis quarante-trois ans. C'est à M. Truffier que nous devons cette curieuse restitution de la jolie pièce de Marivaux ; il l'a faite avec infiniment de goût et a donné au rôle d'Ergaste un comique très juste. La soirée lui fait le plus grand honneur, ainsi qu'à Mlle Renée du Minil, d'une simplicité toute charmante, d'une émotion savoureuse dans le personnage de Mme Argante. Après son beau succès d'*Electre*, Mme Louise Silvain abordait pour la première fois le redoutable rôle de Phèdre, qui lui pouvait être un titre nouveau et décisif lors des prochaines nominations de sociétaires. Depuis la scène de l'aveu, qu'elle a fort bien dite, jusqu'à celle de la mort, où elle s'est montrée très touchante, son

1. DISTRIBUTION. — Ergaste, M. *J. Truffier*. — Dorante, M. *Dehelly*. — Lubin, M. *Croué*. — Mme Argante, Mlle *Renée du Minil*. — Lisette, Mlle *Dussane*. — Angélique, Mlle *Bovy*.

interprétation n'a pas un instant cessé d'être intelligente ; elle manque, hélas ! de véritable grandeur. Le public a fait bruyamment fête, comme d'habitude, à M. Mounet-Sully, qui reprenait pour la circonstance le rôle d'Hippolyte, et applaudi comme il le méritait, M. Silvain, qui a superbement dit le récit de Théramène. M[lle] Maille fut une délicieuse Aricie ; M[lle] Roch, une énergique Œnone[1]. Et la soirée se complétait par un aimable à-propos, de M. Gabriel Montoya, le *Baiser de Phèdre*, fort agréablement joué par M. Fenoux et M[lle] Roch, dont la première représentation date de deux ans.

4 DÉCEMBRE. — La Comédie joue à Lille, au bénéfice de la Société typographique de la ville, *En visite*, de M. Lavedan, et *Notre jeunesse*, de M. Alfred Capus, où M[lle] Berthe Bovy remplace M[lle] Piérat et où M[lle] Gabrielle Robinne joue le rôle de M[lle] Mitzy-Dalti.

9 DÉCEMBRE. — Première représentation de l'*Autre*, pièce en trois actes, de MM. Paul et Victor Margueritte[2]. — Du troisième acte d'*Amoureuse*, de M. Georges de Porto-Riche, de l'*Intrus*, de M. Gabriel d'Annunzio, et d'un de leurs plus remarquables romans, la *Tourmente*, MM. Paul

---

1. DISTRIBUTION. — Hippolyte, M. *Mounet-Sully*. — Théramène, M. *Silvain*. — Thésée, M. *Ravet*. — Phèdre, M[me] *Silvain*. — Œnone, M[lle] *Madeleine Roch*. — Aricie, M[lle] *Maille*. — Ismène, M[lle] *Gabrielle Robinne*. — Panope, M[lle] *Lherbay*.

2. DISTRIBUTION. — Robert d'Artignes, M. *Dessonnes*. — Monsieur Forget, M. *Siblot*. — Jacques Frénot, M. *Grand*. — Claude Nerteuil, M. *Paul Numa*. — Madame Frénot, M[lle] *Renée du Minil*. — Jeanne Forget, M[lle] *Géniat*. — Claire Frénot, M[lle] *Berthe Cerny*. — Madame Châtel, M[lle] *Suzanne Devoyod*. — Une femme de chambre, M[lle] *Faylis*.

et Victor Margueritte ont fait l'*Autre*. C'est, en trois actes brefs, l'étude d'une crise d'âmes délicates et plûtot maladives, où, sans jamais sacrifier aux grâces, les deux probes écrivains ont surtout cherché la vérité. Encore qu'assez fortement peint, le tableau a paru sombre, oh! combien! Pendant un voyage de son mari, Jacques Fresneau, avocat et député — les maris ont toujours tort de se longtemps absenter — Claire a écouté le langage passionné d'un jeune diplomate, Robert d'Artigues, dont elle est devenue tout de suite la maîtresse. Mais, la faute commise, elle en éprouve du remords. C'est avec joie qu'elle vit partir le diplomate pour un poste lointain ; c'est l'affection la plus chaleureuse et la plus sincère qu'elle témoigne à son mari revenu. Cependant elle est hantée par le souvenir de sa faute, et bien qu'elle ait signifié à d'Artigues un éternel congé, elle est agitée, nerveuse — le « supplice d'une femme » — et n'a de cesse qu'elle ait avoué à Jacques qu'elle l'a trompé. Quelle rage a-t-elle de parler ! Vous vous imaginez l'effet que produit sur le mari confiant cet aveu inattendu autant qu'inutile. Jacques passe par toutes les phases de la colère et de l'indignation ; mais il aime sa femme et il lui pardonne. Claire voulait partir : « Reste! » lui dit-il. Ils vivront en camarades : est-ce possible?... Que va-t-il se passer entre eux « après le pardon »? C'est en vain qu'ils avaient rêvé d'une amitié fraternelle : ils comptaient sans le sang qui bout dans leurs veines, et les voilà tombant un soir dans les bras l'un de l'autre.

ais, en se précipitant sur sa femme en une
orte de frénésie sensuelle, Jacques s'est abusé.
l a pardonné : il n'oublie pas. Il voit toujours
es baisers de « l'autre ». L'ombre de l'amant se glisse entre les deux époux : elle est là, même et surtout au milieu de leurs plus ardentes étreintes. Claire avait deviné que le souvenir de « l'autre » devait apparaître comme l'infranchissable obstacle. Jacques devient vite, en effet, un jaloux brutal, exaspéré, exaspérant. L'existence n'est plus tenable, ni pour l'un, ni pour l'autre. Claire se résout à quitter la maison conjugale. Jacques se jette au cou de sa mère, qui s'écrie : « Elle a bien fait de partir! » Jacques et Claire, les deux protagonistes de ce drame intime, c'est M. Grand et Mlle Cerny. Ils ont joué avec une louable conviction, avec une grande intensité d'émotion la belle scène du second acte où, croyant oublier le souvenir de « l'autre », les deux époux se reprennent, éperdus d'amour. Mlle Renée du Minil fut une jeune mère délicieusement touchante; M. Dessonnes a personnifié avec tact l'amant, qui reparaît un instant pour être aussitôt éconduit; Mlle Suzanne Devoyod a rempli avec infiniment d'intelligence un rôle de confidente, ou plutôt de conseillère peu écoutée, qui, certes, n'était pas facile a rendre.

19 DÉCEMBRE. — Mlle Provost joue pour la première fois le rôle de la Comtesse, dans le *Legs*, de Marivaux, donné en matinée classique du jeudi.

21 DÉCEMBRE. — Pour le 268e anniversaire de la

et Victor Margueritte ont fait l'*Autre*. C'est, en trois actes brefs, l'étude d'une crise d'âmes délicates et plûtot maladives, où, sans jamais sacrifier aux grâces, les deux probes écrivains ont surtout cherché la vérité. Encore qu'assez fortement peint, le tableau a paru sombre, oh! combien! Pendant un voyage de son mari, Jacques Fresneau, avocat et député — les maris ont toujours tort de se longtemps absenter — Claire a écouté le langage passionné d'un jeune diplomate, Robert d'Artigues, dont elle est devenue tout de suite la maîtresse. Mais, la faute commise, elle en éprouve du remords. C'est avec joie qu'elle vit partir le diplomate pour un poste lointain; c'est l'affection la plus chaleureuse et la plus sincère qu'elle témoigne à son mari revenu. Cependant elle est hantée par le souvenir de sa faute, et bien qu'elle ait signifié à d'Artigues un éternel congé, elle est agitée, nerveuse — le « supplice d'une femme » — et n'a de cesse qu'elle ait avoué à Jacques qu'elle l'a trompé. Quelle rage a-t-elle de parler! Vous vous imaginez l'effet que produit sur le mari confiant cet aveu inattendu autant qu'inutile. Jacques passe par toutes les phases de la colère et de l'indignation; mais il aime sa femme et il lui pardonne. Claire voulait partir : « Reste! » lui dit-il. Ils vivront en camarades : est-ce possible?... Que va-t-il se passer entre eux « après le pardon »? C'est en vain qu'ils avaient rêvé d'une amitié fraternelle : ils comptaient sans le sang qui bout dans leurs veines, et les voilà tombant un soir dans les bras l'un de l'autre.

Mais, en se précipitant sur sa femme en une sorte de frénésie sensuelle, Jacques s'est abusé. Il a pardonné : il n'oublie pas. Il voit toujours les baisers de « l'autre ». L'ombre de l'amant se glisse entre les deux époux : elle est là, même et surtout au milieu de leurs plus ardentes étreintes. Claire avait deviné que le souvenir de « l'autre » devait apparaître comme l'infranchissable obstacle. Jacques devient vite, en effet, un jaloux brutal, exaspéré, exaspérant. L'existence n'est plus tenable, ni pour l'un, ni pour l'autre. Claire se résout à quitter la maison conjugale. Jacques se jette au cou de sa mère, qui s'écrie : « Elle a bien fait de partir ! » Jacques et Claire, les deux protagonistes de ce drame intime, c'est M. Grand et Mlle Cerny. Ils ont joué avec une louable conviction, avec une grande intensité d'émotion la belle scène du second acte où, croyant oublier le souvenir de « l'autre », les deux époux se reprennent, éperdus d'amour. Mlle Renée du Minil fut une jeune mère délicieusement touchante ; M. Dessonnes a personnifié avec tact l'amant, qui reparaît un instant pour être aussitôt éconduit ; Mlle Suzanne Devoyod a rempli avec infiniment d'intelligence un rôle de confidente, ou plutôt de conseillère peu écoutée, qui, certes, n'était pas facile à rendre.

19 DÉCEMBRE. — Mlle Provost joue pour la première fois le rôle de la Comtesse, dans le *Legs*, de Marivaux, donné en matinée classique du jeudi.

21 DÉCEMBRE. — Pour le 268e anniversaire de la

naissance de Racine, on donne les *Plaideurs*[1] e *Andromaque*[2]. Entre les deux pièces Mlle Provos dit une belle poésie de M. J.-L. Croze, *Bouque féminin* (hommage à Racine).

23 DÉCEMBRE. — Le Comité d'administration réuni sous la présidence de M. Claretie, examinait les diverses candidatures au sociétariat. Les membres du Comité se trouvaient en présence d'un renonciation formelle de Mlle Berthe Cerny qui, pa une lettre, déclarait préférer, pour cette année, au titre d'associée de la maison de Molière, une augmentation de traitement. Mlle Cerny demandai 24.000 francs, au lieu de 12.000, chiffre évidemment insuffisant pour son talent. Le Comit accorda 18.000 francs. Des diverses candidature au sociétariat, le Comité, après une longue discussion, ne retenait que celle de M. Grand. Cett candidature s'imposait. Depuis son entrée à l Comédie-Française, le brillant artiste avait rend les plus signalés services. Chacune de ses création l'avait avancé un peu plus dans l'estime de sociétaires comme dans l'affection du public. So talent, souple, élégant, d'une humanité profond en fait l'interprète naturel des pièces nouvelles Le Comité, à l'unanimité, a nommé sociétai

1. DISTRIBUTION. — La Comtesse, Mme *Amel.* — Isabelle, Mlle *Yvon Lifraud.* — L'Intimé, M. *J. Truffier.* — Dandin, M. *Leloir.* — Léandı M. *Dehelly.* — Petit-Jean, M. *Croué.* — Chicaneau, M. *Siblot.* — l Souffleur, M. *André Brunot.*

2. DISTRIBUTION. — Andromaque, Mlle *Bartet.* — Hermione, Mme *Weber.* — Céphise, Mlle *Géniat.* — Cléone, Mlle *Madeleine Roch.* Oreste, M. *Mounet-Sully.* — Pyrrhus, M. *Paul Mounet.* — Pilad M. *Hamel.* — Phénix, M. *Ravet.*

DÉCEMBRE. — Ce soir, où la Comédie nous
iit à la reprise du *Passant*[2], nous eûmes le
de rencontrer notre vieux camarade Paul
lède, qui avait promis à François Coppée si

—

Comité a cru devoir écarter, pour cette année, les candidatures
Silvain et de M. Siblot. Au lendemain d'*Electre*, on pouvait
que le talent déployé par Mme Silvain n'ait pas été récompensé,
convenait. On regrettera aussi que le dévouement de M. Siblot,
ience, son acquis, les très belles qualités qu'il a montrées dans
du regretté Laugier ne lui aient pas valu le titre de sociétaire.
, ce n'est que partie remise, et l'année prochaine verra le très
pensionnaire définitivement agrégé à l'illustre Société. Comme
le son devoir, le Comité a accordé quelques augmentations.
onte a été augmentée de deux douzièmes ; on l'eût vu portée,
laisir, à trois ou quatre ; le public adore Mlle Leconte, et il la
t légitimement, surtout depuis le *Paon, Paraître* et *l'Amour*
our une grande artiste. Mlle Sorel n'a eu qu'un douzième et
n'est pas assez. L'admirable interprète de *Chacun sa vie*, la
d'Ange du *Demi-Monde*, l'exquise Célimène méritait mieux. De
ur M. Georges Berr qui a montré, dans *L'Amour veille*, non
it un remarquable talent de metteur en scène, mais qui en a
principal rôle de façon supérieure. Le Comité lui a accordé un
; le public eût été autrement généreux. Mme Segond-Weber n'a
u'un demi-douzième. Encore une augmentation insuffisante. Que
tragédienne se console en songeant que la sympathie et l'admi-
public lui eussent attribué, tout de suite, comme à Mlles Leconte
la part entière. M. Duflos a obtenu un demi-douzième ; M. De-

souffrant de lui apporter, le lendemain matin, de nouvelles de la représentation. Il put dire a malade combien son acte est demeuré jeune — e dépit de ses trente-huit ans — et comme i conserve encore sa grâce mélancolique et pure son charme irrésistible. Et si Mlle Robinne man quait un peu d'émotion sous le travesti de Zanett — ô Sarah Bernhardt ! — Mme Segond-Weber nou donna du moins une très poétique et très tragiqu Sylvia, digne de rappeler anx anciens ce que fu la belle Agar, créatrice du rôle en l'année 1869 M. Jacques de Féraudy débutait ce même jou dans le rôle du sous-préfet du *Monde où l'o s'ennuie*[1], présenté par son maître Georges Ber qui nous offrait une pittoresque silhouette du vieu barde Desmillets, et par son propre père M. Mau rice de Féraudy, esquissant pour la solennelle cir constance une plaisante caricature du Général. Est ce « le trac », le fâcheux trac? Toujours est-il que mal à l'aise sur la scène, le jeune de Féraudy – vivant portrait de son père — n'a pas donné, cette première apparition devant le grand public la mesure de sa valeur, que nous croyons trè réelle : attendons-le à une meilleure occasion. Un actrice « de race », c'est évidemment Mlle Provost

1. Distribution. — La duchesse de Réville, Mme *Pierson*. — Suzann de Villiers, Mlle *Leconte*. — Mme de Boynes, Mme *Therèse Kolb*. — Mme c Loudan, Mlle *Fayolle*. — Mme de Céran, Mme *Persoons*. — Mme de Sain Réault, Mlle *Lynnès*. — Lucy Watson, Mlle *Géniat*. — Mme Ariég Mlle *Mitzy-Dalti*. — Jeanne Raymond, Mlle *Provost*. — Le Général, M. *c Féraudy*. — Desmillets, M. *Georges Berr*. — Bellac, M. *Louis Delauna* — Saint-Réault, M. *Joliet*. — François, M. *Falconnier*. — Virot, M. *Hame* — Gaïac, M. *Charles Esquier*. — Toulonnier, M. *Ravet*. — Roger d Céran, M. *Dessonnes*. — Melchior de Boynes, M. *Grandval*. — Pau Raymond, M. *Jacq. de Féraudy*.

le premier début dans l'*Amour veille* avait
éjà si justement remarqué. Il faut voir avec
e adresse, avec quelle aisance, avec quelle
é, avec quelle élégance et quel esprit elle a
la sous-préfète, qui lui a valu — sans pour-
qu'il fût à proprement parler de son emploi
ı nouveau et incontesté triomphe. Ah! la déli-
e coquette que nous avons là sur « les plan-
» de cette Comédie-Française, tant décriée!
décriée! Et pourquoi? Je vous le demande...
fonde où l'on s'ennuie, dont l'effet est toujours
ne, a été merveilleusement rendu par tous, et
articulier par Mme Pierson, une duchesse de
lle de si amusante finesse, et par Mlle Marie
nte, adorable, admirable Suzanne de Villiers.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
RÉPERTOIRE MODERNE			
Le Luthier de Crémone, comédie en vers	1	»	10
L'Anglais tel qu'on le parle, comédie....	1	2 janv.	34
Le Monde où l'on s'ennuie, comédie	3	»	31
La Fontaine de Jouvence, comédie my-	1		
thologique en vers..................	2	»	11
Le Voyage de M. Perrichon, comédie...	3	»	22
Poliche, comédie......................	4	»	11
Un Tour de Ninon, à-propos...........	1	»	5
Il ne faut jurer de rien, comédie.......	3	»	12
Le Réveil, pièce.......................	3	»	1
Il était une bergère, conte en vers.....	1	»	10
La Femme de Tabarin, tragédie-parade.	1	»	4
**L'Impromptu du Barbier*, à-propos.....	1	15 janv.	9
Le Philosophe sans le savoir, comédie...	3	16 janv.	5
1807, comédie..........................	1	»	11
Ruy-Blas, drame en vers	5	»	9
Hernani, drame en vers...............	5	»	13
Bataille de dames, comédie	3	»	3
Gringoire, comédie.....................	1	»	7
Mademoiselle de la Seiglière, comédie..	4	»	3
L'Etincelle, comédie..................	1	»	8
La Paix chez soi, comédie.............	1	»	2
Denise, pièce.........................	4	»	1
Le Député de Bombignac. comédie......	3	3 février	8
**Electre*, tragédie......................	3	4 février	31
Le Duel, pièce	3	»	7
Le Demi-Monde, comédie...............	5	»	2
Le Marquis de Priola, pièce...........	3	»	5
Le Père Lebonnard, comédie en vers...	4	»	2
Blanchette, comédie....................	3	»	3
Une Visite de noces, comédie...........	1	»	2
Le Plaisir de rompre, comédie.........	1	»	9
Le Rez-de-chaussée, comédie...........	1	»	1
Les Affaires sont les Affaires, pièce.....	3	»	2
**La Maison d'argile*, pièce..............	3	25 février	17
**Le Dieu Terme*, comédie antique en vers	1	»	15
Le Marquis de Villemer, comédie.......	4	»	5
L'Egnime, pièce.......................	2	»	12
Le Gendre de Monsieur Poirier, comédie	4	»	7
Francillon, pièce......................	3	»	2
Les Caprices de Marianne, comédie.....	2	»	2

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
RÉPERTOIRE MODERNE *(Suite)*			
Fleurs d'Avril, comédie en vers........	1	26 mars	8
Paraître, pièce........................	1 a. 5 t.	»	7
Les Demoiselles de Saint-Cyr, pièce.....	1	9 avril	5
Corneille et Richelieu, comédie.........	1	»	1
Marion de Lorme, drame en vers.......	5	22 avril	10
La Nuit d'Octobre, scène en vers........		»	2
Le Cœur a ses raisons, comédie.........	1	»	4
Le Prétexte, comédie................	2	»	2
Monsieur Alphonse, pièce.............	3	13 mai	20
**Les Fresnay*, comédie..................	1	»	22
Le Paon, comédie en vers..............	3	»	2
**L'Ame des Héros*, pièce en vers.........	1	6 juin	11
Les Victoires, à-propos en vers.........	1	»	3
Le Bonheur qui passe, comédie.........	1	11 juin	6
**La Rivale*, pièce.....................	1	13 juin	21
La Chance de Françoise, comédie.......	1	18 juillet	4
Vincenette, pièce en vers..............	1	23 juillet	7
Œdipe-Roi, drame en vers.............	5	»	4
En Visite, comédie....................	1	»	1
Chez l'Avocat, comédie en vers libres...	1	»	2
Jean-Marie, drame en vers............	1	»	5
**Chacun sa vie*, comédie................	3	10 sept.	47
La Conversion d'Alceste, comédie en vers	1	»	1
Trilby, conte en vers..................	1	»	19
Notre Jeunesse, comédie...............	4	24 sept.	3
**L'Amour veille*, comédie...............	4	1er oct.	16
**La Raison du moins fort*, comédie......	1	9 oct.	4
Medée, drame antique en vers..........	3	3 nov.	1
La Vraie farce de Maître Pathelin, com.	3	»	3
Racine chez Arnauld, pièce............	1	»	1
Le Baiser de Phèdre, à-propos en vers..		»	1
**L'Autre*, pièce........................	3	9 déc.	9
**Bouquet féminin*, poésie...............		21 déc.	1
Le Passant, comedie en vers...........	1	27 déc.	2

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOM d repr pen l'ar
RÉPERTOIRE CLASSIQUE			
L'Avare, comédie	5	»	
Bérénice. tragédie	5	»	
Tartuffe, comédie en vers	5	»	
L'École des femmes, comédie	5	»	
Le Malade imaginaire, comédie	3	»	1
Le Médecin malgré lui, comédie	3	»	1
Le Barbier de Séville, comédie	4	»	
Les Femmes savantes, comédie en vers	5	»	
Le Dépit amoureux, comédie en vers	2	»	
Nicomède, tragédie	5	»	
Andromaque, tragédie	5	»	
Polyeucte, tragédie	5	»	
Le Misanthrope, comédie en vers	5	»	
Les Fourberies de Scapin, comédie	3	»	
Le Mariage forcé, comédie	1	»	
Psyché, comédie	5	»	
Le Cid, tragédie	5	»	
Le Légataire universel, comédie en vers	5	»	
Les Précieuses ridicules, comédie	1	»	
Les Folles amoureuses, comédie en vers	3	»	
L'Etourdi, comédie en vers	5	»	
Horace, tragédie	5	»	
Le Menteur, comédie en vers	5	»	
Le Jeu de l'amour et du hasard, coméd.	3	»	
Les Plaideurs, comédie en vers	3	»	
Phèdre, tragédie	5	»	
**La Mère confidente*, comédie	3	25 nov.	
Le Legs, comédie	1	»	
Les Ménechmes, comédie en vers	5	»	

THÉATRE NATIONAL

DE L'OPÉRA-COMIQUE[1]

Cinq importants ouvrages : *Ariane et Barbe Bleue*, de M. Paul Dukas, *Circé*, de MM. Hillemacher, *Fortunio*, de M. André Messager, le *Chemineau*, de M. Xavier Leroux, et l'*Iphigénie en Aulide*, de Gluck, constitueront, avec le répertoire courant, l'histoire de l'Opéra-Comique, en l'année 1907.

26 JANVIER. — On reprend *Orphée*, avec Mme Rose Caron, entourée de Mme Vallandri, de Mlles Mathieu-Lutz et Bakkers. Le public fait à l'illustre cantatrice un accueil triomphal et applaudit chaleureusement les scènes des Champs-Elysées, savamment réglées par Mme Mariquita.

3 FÉVRIER. — La *Cabrera*, de M. Gabriel Dupont, vaut, en matinée, un vif succès à Mlle Samara, cantatrice de voix intéressante et de tempérament dramatique.

6 MARS. — Mlle La Palme interprétait, pour la première fois, dans *Carmen*, le rôle de Micaëla, où sa jolie voix et son naturel étaient fort apppréciés du public.

1. — Directeur : M. Albert Carré; Secrétaire général : M. Léon Jancey.

7 MARS. — Mlle Lamare et M. Francell continu leurs débuts dans *Mignon*, donnée en mati Mlle Lamare était une touchante Mignon, doucei plaintive et d'une réelle poésie. Sous les t de Wilhelm Meister, M. Francell partageait, sa brillante camarade, les bravos du public.

9 MARS. — La grève des ouvriers électri avait obligé la direction à rembourser, la v avec *Werther*, près de six mille francs de locat mais M. Albert Carré, dont on connai l'énergie et la promptitude de décision, déc de faire l'impossible pour rouvrir, quand m le lendemain. Et on joua ce soir-là, ainsi q portait, tout autour du théâtre, une affiche spéc sur bandes blanches. La salle Favart ne faisait relâche[1] : on s'était arrêté à ce parti, très sin d'employer des lampes et des lanternes dispc de telle façon qu'elles pussent rendre le sei passager qu'on leur demandait. Voici le fidèle d'un témoin de cette curieuse soir « A huit heures précises, les portes ét ouvertes comme si rien d'anormal ne s' passé. C'était soirée d'abonnement et l'af

1. — Cette soirée avait marqué dans les fastes de l'Opéra-Comiqu se rappellera longtemps, dans le public, la volonté et l'ingénios M. Albert Carré, surmontant tous les obstacles, et, malgré la des électriciens, malgré l'absence totale de la lumière habi organisant une représentation, d'ailleurs couronnée de succès. N de spectateurs avaient tenu à garder un souvenir tangible de originale représentation — et ils avaient emporté une centai lanternes qui, dans la salle, les couloirs, les escaliers et les gements du théâtre, suppléaient à l'électricité disparue. Quelqu firent graver la date de la représentation sur la lanterne. Et on r vera plus tard, dans des collections, ce curieux témoignage des troublés que nous traversâmes alors...

portait : le *Jongleur de Notre-Dame* et la *Coupe enchantée*. Les équipages arrivent et déposent, par la pluie, les spectateurs sous les vérandahs des rues Favart et Marivaux, auxquelles pendent des lanternes vénitiennes. Ils pénètrent dans les vestibules, qui sont éclairés par des lampes à huile placées sur des tables, un peu partout. Ce n'est pas l'éclairage éclatant des soirées de gala, mais c'est la lumière. On voit partout, donc on pourra jouer. La salle est éclairée par des lanternes suspendues symétriquement de loge en loge. On ne saurait comparer la lumière qu'elles donnent à l'éclat du lustre; mais on se dit qu'au théâtre de Bayreuth les spectateurs sont plongés dans l'obscurité. C'est une consolation. Dans l'enceinte de l'orchestre, les pupitres des musiciens sont éclairés par des lanternes où flambent de blanches bougies... Et la rampe est une trouvaille!... De chaque côté du trou du souffleur sept lampes à huile tenues en alignement par des lattes en bois remplacent l'électricité absente. Nous verrons tout à l'heure que cet éclairage a encore de la valeur. C'est celui, du reste, dont nos arrière-grands-pères se contentaient. Et la salle s'est garnie... Elle est même, au moment où le rideau se lève, très brillamment garnie. On n'a pas hésité à venir en toilette de soirée. Et l'aspect est très curieux. Le rideau se lève sur la pièce de M. Gabriel Pierné, la *Coupe enchantée*, dont le joli décor s'harmonise très bien aux lueurs des quatorze lampes qui forment rampe. On se croirait au spectacle, au temps de Louis XIV

et du bon Lafontaine. Ça a tout à fait une couleur archaïque, qui répond aux costumes des personnages... Bref, le programme se poursuit avec le *Jongleur de Notre-Dame !*... Dame ! il n'aurait pas fallu un spectacle où les jeux de lumière eussent eu un rôle important — comme dans la *Cendrillon* de Massenet... ou toute autre féerie. Mais le spectacle du jour peut très bien se contenter de ce luminaire. Et, du reste, nous apercevons tout de même dans la salle quelques lampes électriques par ci par là, qu'alimente une réserve d'électricité. Mais une surprise nous était réservée... que dis-je, une surprise ! C'est un miracle qu'il faudrait dire... Tout à coup, à dix heures quarante, la lumière reparaît comme par enchantement. Toute la salle est éclairée. Des cris d'étonnement éclatent de l'orchestre à l'amphithéâtre... C'est à la fois un soulagement et une joie... Le bruit se répand en même temps que tout est arrangé et que la grève a pris fin... D'où le miracle... Et le *Jongleur de Notre-Dame*, commencé dans les demi-ténèbres, s'est poursuivi en pleine lumière, en pleine allégresse... Ç'a été le miracle du troisième acte du bel opéra de Massenet. Et la représentation n'a pas été moins brillante et les interprètes des deux ouvrages n'ont pas été moins chaleureusement applaudis. En résumé, 8.700 francs de recette que cette représentation aux trois quarts à l'huile et à la bougie, l'autre quart à l'électricité, a fait encaisser à l'Opéra-Comique ».

16 mars. — Matinée extraordinaire au bénéfice de la famille Vizentini. — Le programme com-

prenait le premier acte de *Mireille*[1]; le second acte du *Misanthrope*[2]; le troisième acte de l'*Ouragan*[3]; une scène du troisième acte des *Bouffons*[4]; la première représentation du *Premier rendez-vous*, scène de 1830, mimée et dansée, de M. G. Ricou, réglée par Mme Mariquita, musique de M. Francis Thomé[5]; d'importants intermèdes auxquels prenaient part Mmes Rose Caron, Louise Grandjean, MM. Coquelin aîné, Silvain, Lucien Fugère, Louis Diémer, Georges de Lausnay; Mmes Amel, Lucy Vauthrin, Brohly et les Bruet-Rivière; sans oublier l'excellent orchestre de l'Opéra-Comique, qui, sous la direction successive de MM. Colonne, Ruhlmann, Mangin, Miranne, interprétait la *Mort d'Yseult*,[6] le prélude du quatrième acte d'*Aphrodite*, un fragment du ballet de *Sylvia*[7] et l'ouverture de la *Princesse Jaune*.

---

1. Distribution.— Mireille, Mlle *Angèle Pornot*.— Taven, Mme *M. Cocyte*. — Vincent, M. *D. Devriès*.
L'orchestre était dirigé par M. Picheran.

2. Distribution. — Célimène, Mlle *Cécile Sorel*. — Eliante, Mlle *Geniat*. — Alceste, M. *Silvain*. — Acaste, M. *Dehelly*.— Philinte, M. *Delaunay*. — Clitandre, M. *Ch. Esquier*.

3. Distribution. — Marianne, Mme *Delna*. — Jeanine, Mlle *Demellier*. — Landry, M. *Maréchal*.— Gervais, M. *Dufranne*.— Richard, M. *Ghasne*.
L'orchestre était dirigé par M. Alfred Bruneau.

4. Distribution. — Le Bouffon Jacasse, Mme *Sarah Bernhardt*. — Nicole, Mlle *P. Patry* — Solange, Mlle *Greuze*. — Vulcano, M. *Henry Krauss*. — Le baron de Mautpré, M. *Maury*.— Narcisse, bouffon, M. *Decœur*. — Olivier, médecin, M. *Laroche*. — Baroco, bouffon, M. *Gercal*.— Hilare, bouffon, M. *Guidé*. — Jeannot, bouffon, M. *Angelo*. — Valet, M. *Richard*. — Valet, M. *Paul Dufreny*. — Valet, M. *Montcallier*.

5. — Interprété par Mlle Régina Badet et M. Vieuille.

6.— Chantée par Mme Louise Grandjean.

7. — Dansé par Mlles Zambelli, Urban, Jonnsen, Lozeron, Keller, de l'Opéra.

28 MARS. — A l'occasion de la semaine s
le théâtre nous rendait la *Marie-Magdelei*
Massenet[1], dont l'année précédente, le succ
si vif. Nous n'avons plus rien à dire d'une
depuis longtemps consacrée, sinon que le ten
c'est l'une des premières de l'auteur de *W*
— a respecté toutes les beautés qu'elle contien
le charme délicieux qu'elle dégage. Mais nous
vons encore et nous devons signaler une m
scène tout à fait digne de ce « drame sa
qu'elle anime d'une façon si saisissante, et
aussi l'interprétation, confiée cette fois à Mme
guerite Carré — très belle et très émouvante
le rôle de la Magdaléenne qu'elle a dû pı
à l'improviste, après une brusque défecti
Mlle Calvé — à Mlle Brohly, à M. Dufranne,
rable Judas, à M. Léon Beyle, à qui l'on red
dait la Cène si bien dite, avec lui, par le c
Pour la circonstance, l'excellent chef du
M. Landry avait repris le bâton de cappelm
des mains de M. Ruhlmann, ovationné aprè
verveuse exécution des pittoresques *Scènes*
ciennes.

4 AVRIL. — Réapparition sur l'affiche de *Pel*
Mélisande, de M. Claude Debussy, pour la r
très fêtée de Mlle Mary Garden, excellemmer
tourée de MM. Jean Périer, Dufranne et V
dans les rôles qu'ils ont créés.

---

1. DISTRIBUTION. — Jésus, le Nazaréen, *M. Léon Beyle.* — Ju
Karioth, M. *Dufranne.* — Méryem, la Magdaléenne, Mme *Ma*
Carré. — Marthe, sa sœur, Mlle *Brohly.*

Les disciples : MM. *Cazeneuve, de Poumayrac, Huberdeau,*
mat, Azéma, Lucazeau, Corpait, de Potter, Chardy, Langlois, B

AVRIL.— Premières représentations de *Circé*, ne lyrique en trois actes de M. Edmond Harau-t, musique de MM. P. et L. Hillemacher[1], et *a Légende du Point d'Argentan*, pièce en un de MM. Henri Cain et Bernède, musique de élix Fourdrain[2]. — Le poète a tiré le meilleur ble de la légende grecque : Circé ressuscitant l'homme la force des instincts, le détournant projets et des buts, endormant ses ambitions ramenant à la nature, à l'existence animale, un oubli voluptueux de tout ce qui n'est pas L'écueil, au point de vue théâtral, était dans la otonie et la stérilité des passions mises en jeu ; l'écueil où peuvent échouer tous les arts qui nt du cercle de l'illusion morale pour entrer le cercle de l'imitation matérielle. Mais M. Ed-l Haraucourt a mis fort habilement en présence forces, la Nature Circé et l'idéale Pénélope : luel fait le drame. Au dénouement, ces réalités nt l'homme en qui l'idée sommeille, et l'idée victorieuse avec toutes les abstractions qui ellissent, — la patrie, la famille, le devoir, neur. Le drame est donc profondément hu-. Il est, de plus, écrit en vers élégants, riches cables et d'images. La partition de MM. Paul cien Hillemacher offre les plus fortes et les plus qualités d'ordonnance et de technique ; elle

RIBUTION. — Ulysse, M. *Dufranne*. — Elpénor, M. *D. Devriès*. — ue, M. *Vieuille*. — Polités, M. *Delvoye*. — Circé, Mlle *Vix*. — , Mlle *Maggie Teyte*. — Penelope, Mlle *Brohly*.
acte, *Visions*, réglées par Mme Mariquita.

RIBUTION. — Pierre, M. *Azéma*. — Le docteur, M. *Turquini*. — arie, Mlle *Cl. Friche*. — L'Errante, Mme *Vallandri*.

est aussi pleine de grandeur. La déclamation en est savante. L'harmonie en est d'une distinction rare, et l'instrumentation heureuse, précise et colorée. Les sonorités orchestrales du prologue, celles des visions, celles des adieux témoignent d'une maîtrise absolue et d'une diversité de moyens d'expression bien peu commune. Les accents d'Ulysse, toujours sincères; la séduction de Circé, sans cesse renouvelée dans la passion et dans l'ironie même; la rudesse d'Euryloque; la simplicité d'Elpénor; le charme de Glycère, les chœurs si habilement traités sont autant de preuves de cette maîtrise et de cette diversité. Le rôle d'Ulysse a, dans M. Dufranne, un vaillant, un excellent interprète. Mlle Vix n'aurait-elle donc point reçu en partage tous les dons nécessaires pour personnifier la séduisante enchanteresse? Il ne suffit pas qu'elle fasse admirer les robes de Redfern; nous lui voudrions moins de sécheresse et de prétention, plus de grâce dans les gestes, et aussi une meilleure articulation. Une toute petite débutante américaine déjà entrevue à Monte-Carlo, miss Teyte — dont le jeu est encore inexpérimenté et dont la prononciation nous a rappelé celle de Mlle Garden — se sert assez adroitement (elle est élève de M. Jean de Reszké) d'une voix jeune, fraîche et bien timbrée. M. David Devriès a de la chaleur et de la légèreté. Mais les meilleurs rôles sont « épisodiques » : celui de M. Vieuille, très bon en vieux grognard de l'armée d'Ulysse, et celui de Mlle Brohly, dont les belles notes font merveille dans la courte apparition de Pénélope. — La soirée comprenait encore un

e » que M.... Henri Cain et Bernède avaient
scène avec beaucoup de tact, de délicatesse
otion. La légende du Point d'Argentan
la misère d'une dentellière dont l'enfant se
Une passante demande la charité. La pau-
se la lui donne ; elle lui tend l'assiettée de
réparée pour le repas du soir. Et la pas-
ui n'est autre que la Vierge, récompense
llière en guérissant l'enfant et en faisant
r les anges le Point d'Argentan, ce point de
qui vaut une fortune. Les musiques que
drain, un élève de Massenet, avait brodées
joli thème étaient applaudies pour leur
é, pour leur aimable effet. Une charmante
, un solo de violon bien traité, l'emploi
x du magnifique chant *Vexilla regis*, de
veloppements, un orchestre ouvragé étaient
e titres à un accueil favorable. Mmes Friché
udri, MM. Tarquini et Azéma contribuaient
s de cette œuvre sympathique.

r. — Première représentation d'*Ariane et
Bleue*, conte lyrique en trois actes de
urice Maeterlinck, musique de M. Paul
— Nous approuvons grandement le
qui, sans s'interdire de parti pris les
ue l'Histoire détermine, préfère ceux que

UTION. — Ariane, Mme *Georgette Leblanc*. — La nourrice,
et. — Sélysette, Mlle *Brohly*. — Mélisande, Mlle *Demellier*.
, Mlle *Bakkers*. — Bellangère, Mlle *Berg*. — Aladine,
Badet. — Barbe Bleue, M. *Vieuille*. — Un vieux paysan,
— 2e paysan, M. *Lucazeau*. — 3e paysan, M. *Tarquini*.
e était dirigé par M. Ruhlmann.
on a paru chez les éditeurs Durand et fils.

la légende magnifie avec tous ses éléments poétiques et symphoniques. Le rôle de la musique est parfois « limité ou faussé par les mille entraves des sujets historiques », il ne l'est jamais par le Mythe, représentation intuitive de notre authentique humanité. Et quels horizons le Mythe laisse découvrir à un artiste doué tout ensemble de réflexion et de sensibilité comme l'est M. Paul Dukas ! Cet artiste accompli a, à sa disposition, une musique parvenue à une extrême richesse de développement ; aussi sait-il donner à d'innombrables émotions une forme nettement déterminée. On peut dire de lui ce que Nietzsche a écrit de Wagner. Son effort lui permet de trouver les moyens qui servent à la clarté ; il s'affranchit avec hardiesse des habitudes étroites et des exigences scolastiques pour obtenir le mouvement même du sentiment et de la passion dans le langage des sonorités. Il s'empare de chaque degré, de chaque nuance du sentiment avec la plus grande fermeté et la plus grande précision ; il semble qu'il prend dans sa main l'émotion la plus tendre, la plus subtile, la plus douce, sans peur de la laisser échapper, et il la retient « comme une chose devenue solide et dure », alors même qu'elle nous paraît à tous un insaisissable papillon. La musique de M. Paul Dukas n'est jamais imprécise ; elle n'a rien du vague des dispositions émotionnelles ; tout ce qui parle par elle, — êtres ou nature, — a une passion rigoureusement individualisée. Et, pour cela, il y aurait un intéressant parallèle à établir entre l'art de M. Dukas et celui de

M. Strauss ; le premier se libère du détail menu, s'élève au-dessus des contingences extérieures, et s'attache au sujet psychologique, à l'action passionnelle dans toute la liberté, dans toutes les possibilités de l'émotion musicale ; le second, se fait l'esclave du détail menu, rampe parmi les contingences extérieures, développe le sujet physiologique et ne ressent et ne procure que rarement les émotions pourtant si nombreuses et si violentes de la forme musicale. Chez M. Dukas, il y a prédominance absolue de l'action morale; il nous fait voir clairement la primauté qu'exercent les mobiles humains. Chez M. Strauss, la chaleur est factice, l'animation exagérée, et la multiplicité des petits faits et des surprises matérielles obscurcit l'idée essentielle qui l'inspire. Le hasard des premières représentations autorise ce rapprochement de blâme et d'éloge. Nietzsche, déjà nommé, affirmait que chez Wagner « la tempête et le feu prennent la puissance impérieuse d'une volonté personnelle ». M. Paul Dukas fait, au cours du premier acte d'*Ariane et Barbe Bleue*, pour l'amoncellement des joyaux tentateurs et, au deuxième acte, pour les nappes de clartés solaires ce que Wagner fit pour la tempête et le feu. Quand la porte des améthystes s'ouvre et que, délivrés d'une contrainte séculaire, colliers, aigrettes, diadèmes croulent en masses violettes, M. Dukas fait ruisseler, nombreuses et admirables, des pierreries vivantes dans l'orchestre. Plus loin, c'est l'irruption rebondissante et l'éblouissement sonore des saphirs ;

7 MARS. — Mlle Lamare et M. Francell continuaient leurs débuts dans *Mignon*, donnée en matinée. Mlle Lamare était une touchante Mignon, doucement plaintive et d'une réelle poésie. Sous les traits de Wilhelm Meister, M. Francell partageait, avec sa brillante camarade, les bravos du public.

9 MARS. — La grève des ouvriers électriciens avait obligé la direction à rembourser, la veille, avec *Werther*, près de six mille francs de location ; mais M. Albert Carré, dont on connaissait l'énergie et la promptitude de décision, décidait de faire l'impossible pour rouvrir, quand même, le lendemain. Et on joua ce soir-là, ainsi que le portait, tout autour du théâtre, une affiche spéciale, sur bandes blanches. La salle Favart ne faisait pas relâche[1] : on s'était arrêté à ce parti, très simple, d'employer des lampes et des lanternes disposées de telle façon qu'elles pussent rendre le service passager qu'on leur demandait. Voici le récit fidèle d'un témoin de cette curieuse soirée : « A huit heures précises, les portes étaient ouvertes comme si rien d'anormal ne s'était passé. C'était soirée d'abonnement et l'affiche

1. — Cette soirée avait marqué dans les fastes de l'Opéra-Comique : on se rappellera longtemps, dans le public, la volonté et l'ingéniosité de M. Albert Carré, surmontant tous les obstacles, et, malgré la grève des électriciens, malgré l'absence totale de la lumière habituelle, organisant une représentation, d'ailleurs couronnée de succès. Nombre de spectateurs avaient tenu à garder un souvenir tangible de cette originale représentation — et ils avaient emporté une centaine des lanternes qui, dans la salle, les couloirs, les escaliers et les dégagements du théâtre, suppléaient à l'électricité disparue. Quelques-uns firent graver la date de la représentation sur la lanterne. Et on retrouvera plus tard, dans des collections, ce curieux témoignage des temps troublés que nous traversâmes alors...

portait : le *Jongleur de Notre-Dame* et la *Coupe enchantée*. Les équipages arrivent et déposent, par la pluie, les spectateurs sous les vérandahs des rues Favart et Marivaux, auxquelles pendent des lanternes vénitiennes. Ils pénètrent dans les vestibules, qui sont éclairés par des lampes à huile placées sur des tables, un peu partout. Ce n'est pas l'éclairage éclatant des soirées de gala, mais c'est la lumière. On voit partout, donc on pourra jouer. La salle est éclairée par des lanternes suspendues symétriquement de loge en loge. On ne saurait comparer la lumière qu'elles donnent à l'éclat du lustre; mais on se dit qu'au théâtre de Bayreuth les spectateurs sont plongés dans l'obscurité. C'est une consolation. Dans l'enceinte de l'orchestre, les pupitres des musiciens sont éclairés par des lanternes où flambent de blanches bougies... Et la rampe est une trouvaille!... De chaque côté du trou du souffleur sept lampes à huile tenues en alignement par des lattes en bois remplacent l'électricité absente. Nous verrons tout à l'heure que cet éclairage a encore de la valeur. C'est celui, du reste, dont nos arrière-grands-pères se contentaient. Et la salle s'est garnie... Elle est même, au moment où le rideau se lève, très brillamment garnie. On n'a pas hésité à venir en toilette de soirée. Et l'aspect est très curieux. Le rideau se lève sur la pièce de M. Gabriel Pierné, la *Coupe enchantée*, dont le joli décor s'harmonise très bien aux lueurs des quatorze lampes qui forment rampe. On se croirait au spectacle, au temps de Louis XIV

et du bon Lafontaine. Ça a tout à fait une cou archaïque, qui répond aux costumes des per nages... Bref, le programme se poursuit av *Jongleur de Notre-Dame !...* Dame ! il n'aurai fallu un spectacle où les jeux de lumière eus eu un rôle important — comme dans la *Cen lon* de Massenet... ou toute autre féerie. Ma spectacle du jour peut très bien se contenter luminaire. Et, du reste, nous apercevons tou même dans la salle quelques lampes électriques ci par là, qu'alimente une réserve d'électri Mais une surprise nous était réservée... que je, une surprise ! C'est un miracle qu'il fau dire... Tout à coup, à dix heures quarant lumière reparaît comme par enchantement. T la salle est éclairée. Des cris d'étonnement écl de l'orchestre à l'amphithéâtre... C'est à la un soulagement et une joie... Le bruit se ré en même temps que tout est arrangé et qu grève a pris fin... D'où le miracle... Et le *Jon de Notre-Dame*, commencé dans les demi- bres, s'est poursuivi en pleine lumière, en p allégresse... Ç'a été le miracle du troisième du bel opéra de Massenet. Et la représent n'a pas été moins brillante et les interprètes deux ouvrages n'ont pas été moins chale sement applaudis. En résumé, 8.700 franc recette que cette représentation aux trois q à l'huile et à la bougie, l'autre quart à l'électr a fait encaisser à l'Opéra-Comique ».

16 MARS. — Matinée extraordinaire au bén de la famille Vizentini. — Le programme

prenait le premier acte de *Mireille*[1]; le second acte du *Misanthrope*[2]; le troisième acte de l'*Ouragan*[3]; une scène du troisième acte des *Bouffons*[4]; la première représentation du *Premier rendez-vous*, scène de 1830, mimée et dansée, de M. G. Ricou, réglée par Mme Mariquita, musique de M. Francis Thomé[5]; d'importants intermèdes auxquels prenaient part Mmes Rose Caron, Louise Grandjean, MM. Coquelin aîné, Silvain, Lucien Fugère, Louis Diémer, Georges de Lausnay; Mmes Amel, Lucy Vauthrin, Brohly et les Bruet-Rivière; sans oublier l'excellent orchestre de l'Opéra-Comique, qui, sous la direction successive de MM. Colonne, Ruhlmann, Mangin, Miranne, interprétait la *Mort d'Yseult*,[6] le prélude du quatrième acte d'*Aphrodite*, un fragment du ballet de *Sylvia*[7] et l'ouverture de la *Princesse Jaune*.

---

1. DISTRIBUTION.— Mireille, Mlle *Angèle Pornot*.— Taven, Mme *M. Cocyte*. — Vincent, M. *D. Devriès*.
L'orchestre était dirigé par M. Picheran.

2. DISTRIBUTION. — Célimène, Mlle *Cécile Sorel*. — Eliante, Mlle *Géniat*. — Alceste, M. *Silvain*. — Acaste, M. *Dehelly*.— Philinte, M. *Delaunay*. — Clitandre, M. *Ch. Esquier*.

3. DISTRIBUTION. — Marianne, Mme *Delna*. — Jeanine, Mlle *Demellier*. — Landry, M. *Maréchal*.— Gervais, M. *Dufranne*.— Richard, M. *Ghasne*.
L'orchestre était dirigé par M. Alfred Bruneau.

4. DISTRIBUTION. — Le Bouffon Jacasse, Mme *Sarah Bernhardt*. — Nicole, Mlle *P. Patry* — Solange, Mlle *Greuze*. — Vulcano, M. *Henry Krauss*. — Le baron de Mautpré, M. *Maury*.— Narcisse, bouffon, M. *Decœur*. — Olivier, médecin, M. *Laroche*. — Baroco, bouffon, M. *Gerval*.— Hilare, bouffon, M. *Guidé*. — Jeannot, bouffon, M. *Angelo*. — Valet, M. *Richard*. — Valet, M. *Paul Dufreny*. — Valet, M. *Montcallier*.

5. — Interprété par Mlle Régina Badet et M. Vieuille.

6. — Chantée par Mme Louise Grandjean.

7. — Dansé par Mlles Zambelli, Urban, Jounsen, Lozeron, Keller, de l'Opéra.

28 MARS. — A l'occasion de la semaine s
le théâtre nous rendait la *Marie-Magdelei*
Massenet[1], dont l'année précédente, le succ
si vif. Nous n'avons plus rien à dire d'une c
depuis longtemps consacrée, sinon que le tem
c'est l'une des premières de l'auteur de *We*
— a respecté toutes les beautés qu'elle contient
le charme délicieux qu'elle dégage. Mais nous
vons encore et nous devons signaler une mi
scène tout à fait digne de ce « drame sa
qu'elle anime d'une façon si saisissante, et
aussi l'interprétation, confiée cette fois à Mme
guerite Carré — très belle et très émouvante
le rôle de la Magdaléenne qu'elle a dû pr
à l'improviste, après une brusque défecti
Mlle Calvé — à Mlle Brohly, à M. Dufranne,
rable Judas, à M. Léon Beyle, à qui l'on red
dait la Cène si bien dite, avec lui, par le cl
Pour la circonstance, l'excellent chef du
M. Landry avait repris le bâton de cappelm
des mains de M. Ruhlmann, ovationné aprè
verveuse exécution des pittoresques *Scènes*
ciennes.

4 AVRIL. — Réapparition sur l'affiche de *Pell*
Mélisande, de M. Claude Debussy, pour la re
très fêtée de Mlle Mary Garden, excellemmen
tourée de MM. Jean Périer, Dufranne et Vi
dans les rôles qu'ils ont créés.

---

1. DISTRIBUTION. — Jésus, le Nazaréen, *M. Léon Beyle.* — Ju
Karioth, M. *Dufranne.* — Méryem, la Magdaléenne, Mme *Mar*
Carré. — Marthe, sa sœur, Mlle *Brohly.*
Les disciples : MM. *Cazeneuve, de Poumayrac, Huberdeau,*
mat, Azéma, Lucazeau, Corpait, de Potter, Chardy, Langlois, Be

AVRIL.— Premières représentations de *Circé*, le lyrique en trois actes de M. Edmond Harau-., musique de MM. P. et L. Hillemacher[1], et a *Légende du Point d'Argentan*, pièce en un de MM. Henri Cain et Bernède, musique de élix Fourdrain[2]. — Le poète a tiré le meilleur ble de la légende grecque : Circé ressuscitant l'homme la force des instincts, le détournant projets et des buts, endormant ses ambitions ramenant à la nature, à l'existence animale, un oubli voluptueux de tout ce qui n'est pas L'écueil, au point de vue théâtral, était dans la otonie et la stérilité des passions mises en jeu ; l'écueil où peuvent échouer tous les arts qui nt du cercle de l'illusion morale pour entrer le cercle de l'imitation matérielle. Mais M. Ed-l Haraucourt a mis fort habilement en présence forces, la Nature Circé et l'idéale Pénélope : luel fait le drame. Au dénouement, ces réalités it l'homme en qui l'idée sommeille, et l'idée victorieuse avec toutes les abstractions qui ellissent, — la patrie, la famille, le devoir, neur. Le drame est donc profondément hu-. Il est, de plus, écrit en vers élégants, riches cables et d'images. La partition de MM. Paul cien Hillemacher offre les plus fortes et les plus qualités d'ordonnance et de technique ; elle

---

TRIBUTION. — Ulysse, M. *Dufranne*. — Elpénor, M. *D. Devriès*. — ue, M. *Vieuille*. — Polites, M. *Delvoye*. — Circé, Mlle *Vix*. — , Mlle *Maggie Teyte*. — Pénélope, Mlle *Brohly*.
acte, *Visions*, réglées par Mme Mariquita.

TRIBUTION. — Pierre, M. *Azéma*. — Le docteur, M. *Tarquini*. — arie, Mlle *Cl. Friche*. — L'Errante, Mme *Vallandri*.

est aussi pleine de grandeur. La déclamation en est savante. L'harmonie en est d'une distinction rare, et l'instrumentation heureuse, précise et colorée. Les sonorités orchestrales du prologue, celles des visions, celles des adieux témoignent d'une maîtrise absolue et d'une diversité de moyens d'expression bien peu commune. Les accents d'Ulysse, toujours sincères; la séduction de Circé, sans cesse renouvelée dans la passion et dans l'ironie même; la rudesse d'Euryloque; la simplicité d'Elpénor; le charme de Glycère, les chœurs si habilement traités sont autant de preuves de cette maîtrise et de cette diversité. Le rôle d'Ulysse a, dans M. Dufranne, un vaillant, un excellent interprète. Mlle Vix n'aurait-elle donc point reçu en partage tous les dons nécessaires pour personnifier la séduisante enchanteresse? Il ne suffit pas qu'elle fasse admirer les robes de Redfern; nous lui voudrions moins de sècheresse et de prétention, plus de grâce dans les gestes, et aussi une meilleure articulation. Une toute petite débutante américaine déjà entrevue à Monte-Carlo, miss Teyte — dont le jeu est encore inexpérimenté et dont la prononciation nous a rappelé celle de Mlle Garden — se sert assez adroitement (elle est élève de M. Jean de Reszké) d'une voix jeune, fraîche et bien timbrée. M. David Devriès a de la chaleur et de la légèreté. Mais les meilleurs rôles sont « épisodiques » : celui de M. Vieuille, très bon en vieux grognard de l'armée d'Ulysse, et celui de Mlle Brohly, dont les belles notes font merveille dans la courte apparition de Pénélope. — La soirée comprenait encore un

« mystère » que MM. Henri Cain et Bernède avaient mis à la scène avec beaucoup de tact, de délicatesse et d'émotion. La légende du Point d'Argentan raconte la misère d'une dentellière dont l'enfant se meurt. Une passante demande la charité. La pauvre femme la lui donne ; elle lui tend l'assiettée de soupe préparée pour le repas du soir. Et la passante, qui n'est autre que la Vierge, récompense la dentellière en guérissant l'enfant et en faisant isser par les anges le Point d'Argentan, ce point de lentelle qui vaut une fortune. Les musiques que I. Fourdrain, un élève de Massenet, avait brodées ur ce joli thème étaient applaudies pour leur mplicité, pour leur aimable effet. Une charmante erceuse, un solo de violon bien traité, l'emploi dicieux du magnifique chant *Vexilla regis*, de rts développements, un orchestre ouvragé étaient itant de titres à un accueil favorable. Mmes Friché Vallandri, MM. Tarquini et Azéma contribuaient . succès de cette œuvre sympathique.

10 MAI. — Première représentation d'*Ariane et arbe Bleue*, conte lyrique en trois actes de . Maurice Maeterlinck, musique de M. Paul ukas [1]. — Nous approuvons grandement le usicien qui, sans s'interdire de parti pris les jets que l'Histoire détermine, préfère ceux que

. DISTRIBUTION. — Ariane, Mme *Georgette Leblanc*. — La nourrice, • *Thévenet*. — Sélysette, Mlle *Brohly*. — Mélisande, Mlle *Demellier*. Ygraine, Mlle *Bakkers*. — Bellangère, Mlle *Berg*. — Aladine, • *Régina Badet*. — Barbe Bleue, M. *Vieuille*. — Un vieux paysan, *Azéma*. — 2e paysan, M. *Lucazeau*. — 3e paysan, M. *Tarquini*.
.'orchestre était dirigé par M. Ruhlmann.
.a partition a paru chez les éditeurs Durand et fils.

la légende magnifie avec tous ses éléments poétiques et symphoniques. Le rôle de la musique est parfois « limité ou faussé par les mille entraves des sujets historiques », il ne l'est jamais par le Mythe, représentation intuitive de notre authentique humanité. Et quels horizons le Mythe laisse découvrir à un artiste doué tout ensemble de réflexion et de sensibilité comme l'est M. Paul Dukas ! Cet artiste accompli a, à sa disposition, une musique parvenue à une extrême richesse de développement ; aussi sait-il donner à d'innombrables émotions une forme nettement déterminée. On peut dire de lui ce que Nietzsche a écrit de Wagner. Son effort lui permet de trouver les moyens qui servent à la clarté ; il s'affranchit avec hardiesse des habitudes étroites et des exigences scolastiques pour obtenir le mouvement même du sentiment et de la passion dans le langage des sonorités. Il s'empare de chaque degré, de chaque nuance du sentiment avec la plus grande fermeté et la plus grande précision ; il semble qu'il prend dans sa main l'émotion la plus tendre, la plus subtile, la plus douce, sans peur de la laisser échapper, et il la retient « comme une chose devenue solide et dure », alors même qu'elle nous paraît à tous un insaisissable papillon. La musique de M. Paul Dukas n'est jamais imprécise ; elle n'a rien du vague des dispositions émotionnelles ; tout ce qui parle par elle, — êtres ou nature, — a une passion rigoureusement individualisée. Et, pour cela, il y aurait un intéressant parallèle à établir entre l'art de M. Dukas et celui de

M. Strauss ; le premier se libère du détail menu, s'élève au-dessus des contingences extérieures, et s'attache au sujet psychologique, à l'action passionnelle dans toute la liberté, dans toutes les possibilités de l'émotion musicale ; le second, se fait l'esclave du détail menu, rampe parmi les contingences extérieures, développe le sujet physiologique et ne ressent et ne procure que rarement les émotions pourtant si nombreuses et si violentes de la forme musicale. Chez M. Dukas, il y a prédominance absolue de l'action morale; il nous fait voir clairement la primauté qu'exercent les mobiles humains. Chez M. Strauss, la chaleur est factice, l'animation exagérée, et la multiplicité des petits faits et des surprises matérielles obscurcit l'idée essentielle qui l'inspire. Le hasard des premières représentations autorise ce rapprochement de blâme et d'éloge. Nietzsche, déjà nommé, affirmait que chez Wagner « la tempête et le feu prennent la puissance impérieuse d'une volonté personnelle ». M. Paul Dukas fait, au cours du premier acte d'*Ariane et Barbe Bleue*, pour l'amoncellement des joyaux tentateurs et, au deuxième acte, pour les nappes de clartés solaires ce que Wagner fit pour la tempête et le feu. Quand la porte des améthystes s'ouvre et que, délivrés d'une contrainte séculaire, colliers, aigrettes, diadèmes croulent en masses violettes, M. Dukas fait ruisseler, nombreuses et admirables, des pierreries vivantes dans l'orchestre. Plus loin, c'est l'irruption rebondissante et l'éblouissement sonore des saphirs ;

plus loin, ce sont les émeraudes; plus loin, la cascade incandescente et tragique des rubis; et plus loin encore, l'irradiation des diamants. L'orchestre s'irrise, rayonne, étincelle, s'éteint, se rallume, et les splendeurs se multiplient, s'étalent et s'exaspèrent. A la fin du deuxième acte, quand les femmes s'en vont en dansant dans les lumières d'un midi flamboyant, l'orchestre chante joyeusement l'exode vers le soleil et les fleurs. Je ne puis suivre ici dans tous ses développements cette partition si émouvante, si belle et si saine, analyser tous ses thèmes si caractéristiques, souligner toute l'ingéniosité qui les transforme ou qui les unit et les superpose, mais je me réjouis d'avoir à signaler une des œuvres les plus nobles de la musique française, et je suis fier d'en proclamer la suprême beauté. Les rôles sont tenus avec charme par Mmes Brohly, Thévenet, Demellier, Berg, Bakkers et Badet, M. Vieuille a composé admirablement le personnage de Barbe Bleue dont il rend les moindres nuances avec art. Mme Georgette Leblanc est très remarquable dans celui d'Ariane; si l'organe laisse un peu à désirer, les attitudes, le geste, la diction, sont parfaits. L'orchestre a a été dirigé avec sûreté par M. Ruhlmann. Les décors de M. Jusseaume sont brossés de main de maître et la mise en scène, vibrante, curieuse, originale, est digne en tous points de celles auxquelles nous a habitués M. Albert Carré.

13 MAI. — *Lakmé* était chantée par Mlle Berthe Mendès, la jeune pensionnaire de l'Opéra pour laquelle M. Massenet avait écrit la charmeuse de

Thaïs, quand, de danseuse qu'elle était précédemment, elle débutait comme chanteuse à l'Académie nationale de musique. Sa jolie voix, d'un timbre pur et cristallin, faisait merveille dans l'œuvre de Léo Delibes, et, à plusieurs reprises, elle était très chaleureusement applaudie.

30 MAI. — Une matinée organisée dans la salle des fêtes du Trocadéro obtient le plus brillant succès. On représente intégralement *Alceste*, de Gluck[1]. Mme Félia Litvinne reçoit un accueil enthousiaste. Au troisième acte, les « Danses grecques » de Mme Mariquita sont chaleureusement applaudies. La matinée se terminait par des fragments du *Talisman*, enlevés avec une grâce, une délicatesse et un art qu'on ne saurait trop louer, par Mlle Vera Tréfiloff, du théâtre Impérial de Saint-Pétersbourg, et par M. Legat, maître de ballet, qui se montrait un excellent danseur de style.

5 JUIN. — Première représentation de *Fortunio*, comédie musicale en cinq actes, d'après le *Chandelier*, d'Alfred de Musset, poème de MM. G.-A. de Caillavet et Robert de Flers, musique de M. André Messager[2]. — A l'occasion de ses mati-

---

1. DISTRIBUTION. — Alceste, Mme *Félia Litvinne*. — Admète M. *Léon Beyle*. — Le grand-prêtre, M. *Ghasne*. — Hercule, M. *Allard*. — Evandre, M. *de Poumayrac*. — Le hérault M. *Azéma*. — 1re coryphée, Mlle *Bakkers*. — 2e coryphée, Mlle *Villette*. — 1er coryphée, M. *Lucazeau*. — 2e coryphée, M. *de Potter*. — Tanaïs l'oracle, M. *Guillamat*.

Au troisième acte, danses grecques reconstituées et réglées par Mme Mariquita et dansées par Mlles Régina Badet, Richaume, G. Dugué, Luparia, Napierkowska.

L'orchestre et les chœurs étaient dirigés par M. Ruhlmann.

2. DISTRIBUTION. — Maitre André, M. *L. Fugère*. — Clavaroche, M. *Dufranne*. — Landry, M. *Jean Périer*. — Fortunio, M. *Francell*. —

nées du jeudi, M. Antoine avait eu l'idée ‹
mettre au répertoire le *Chandelier* de Muss‹
depuis une vingtaine d'années, avait disp‹
l'affiche du Théâtre-Français. Et cette repri‹
sentait, quelques semaines auparavant, tou
trait d'une nouveauté. La célèbre comédie d'
de Musset publiée en 1835, représentée d'ab
Théâtre Historique en 1848, créée ensu
Théâtre-Français en juin 1850, fut int
comme immorale, quatre mois après... Cett
sure était absurde parce que l'art, à certai
grés de magie, de poésie, de lumière, purifi
ce qu'il touche, et qu'en s'en tenant au suj‹
l'action de la pièce il faudrait, si l'on mettait
gnoir sur le *Chandelier*, proscrire du mêm‹
la moitié des chefs-d'œuvre du répertoire. C
avouer pourtant que la fantaisie du poè
jamais plus lestement dénoué sa ceinture :
bout à l'autre elle court sur une traînée de
bons ardents. Le sujet peut se brièvement rés
Jacqueline a été mariée trop jeune à un r
trop mûr, maître André. Elle rencontre u
officier, Clavaroche, auquel, bientôt, elle ne
sera plus rien... Le notaire est méfiant. Il pc
gêner les deux amoureux. Clavaroche cons‹
Jacqueline de détourner les soupçons de sor
sur un tiers... sur un « chandelier ». Jacq
comprend ce dont il s'agit et elle fait cho

Maître Subtil, M. *Cazeneuve*. — Guillaume, M. *Huberdeau*
Verbois, M. *Guillamat*. — D'Azincourt, M. *De Poumayrac*. —
line, Mme *Marguerite Carré*. — Madelon, Mlle *La Palme*. — C
Mlle *Villette*.

L'orchestre était dirigé par M. André Messager.

plus jeune clerc de l'étude de son mari, Fortunio, rêveur et sentimental. Elle l'encourage par ses coquetteries ; le petit clerc, tout prêt à s'allumer, s'enflamme. Mais Jacqueline se prend au piège qu'elle tend ; lorsque Clavaroche s'inquiète, il est trop tard, Fortunio a pris sa place. C'est une « honneste dame » à la mode du sire de Brantôme que la Jacqueline de Musset ; une fine mouche... cantharide, plus que légère, naïvement vicieuse. La pièce doit se passer au dix-huitième siècle, quoique l'époque n'en soit pas nettement définie par l'auteur, et Jacqueline est bien une femme de ce temps. Sous ses airs indolents, elle en pratique la philosophie dans toute sa hardiesse. Ainsi, d'ailleurs, que c'était leur droit, MM. de Caillavet et de Flers ont prudemment modifié, en le portant sur la scène de l'Opéra-Comique, le caractère de leur héroïne, qui n'est plus une rouée. Sans précisément devenir un modèle pour les jeunes filles et les jeunes femmes, Jacqueline n'est alors qu'une blondinette un peu légère, qui n'a l'air de commettre que de petites peccadilles, et vraiment on lui sait presque gré de remplacer par le gentil Fortunio ce prétentieux soudard de Clavaroche. Nos habiles librettistes ont imaginé un premier acte, sorte de prologue où ils nous présentent les personnages. On y voit des joueurs de boules et une sortie de messe ; on y assiste à l'arrivée de Fortunio, à la première rencontre de Jacqueline et de Clavaroche, au coup de foudre du jeune clerc, au défilé final de la compagnie du capitaine. Et ce défilé n'a rien pour nous déplaire. Beaucoup

moins utile, assurément, l'acte de la soirée
nisée par le notaire en son jardin illuminé,
semble n'avoir d'autre but que de nous m
la vue d'un agréable décor et le fait de
André embusquant toute une armée de spac
derrière les arbres, au départ de ses invités
guetter l'ami de sa femme. A quelle année
ne vous le dirai pas — remontent les ligne
voici sur la première d'un ballet, *Odeurs e*
fums, représenté aux Folies-Bergère : « Il
auteur M. André Messager, un jeune comp
des plus aimables, qui a de grandes mous
beaucoup d'entrain et beaucoup de talent.
Messager est un musicien qui aurait dû être s
— soyons poli — et qui s'est mis tout à
être amusant. Après de fortes et solides é
après avoir travaillé avec Saint-Saëns, après
vécu longtemps dans les environs de cette p
où nul n'a de talent hors soi et les amis,
encore, les amis ! — après avoir réduit p
piano la partition d'*Etienne Marcel*, après
été organiste dans je ne sais plus quelle ég
s'est réveillé, un matin, auteur d'un ballet
aux Folies-Bergère. C'était charmant, et ça
pelait *Fleurs d'Oranger*. Il y eut une grand
tion dans la pléiade. Messager était un lâ
d'autant plus qu'il avait réussi. C'était un t
un renégat, un indigne, et peu s'en fallut qu
le mît au ban de la fugue et du contre-poin
souriait devant toutes ces indignations et rép
avec sérénité : « — Si je passais mon te
écrire de la musique soporifique et incomp

sible, il y a quelque part vingt-trois personnes qui m'apprécieraient et me proclameraient homme de génie. Par malheur, aucune de ces vingt-trois personnes n'est directeur de théâtre et, à elles vingt-trois, elles ne suffiraient pas pour composer un public. Je ne serais donc ni joué, ni écouté, ni jugé, ni connu. Faisons-nous jouer et connaître, nous verrons après... » Et il fit représenter, aux mêmes Folies-Bergère, un second ballet intitulé *Les Vins de France*, qui n'eut pas moins de succès que le précédent. Le débutant d'autrefois est devenu l'auteur d'*Isoline* et de la *Basoche*, bientôt directeur de l'Opéra. Et l'on remarque, avec justesse, comme est singulier le destin de ce charmant compositeur. Il a toujours aimé, toujours prôné la musique contraire à celle qu'il a produite. Il encourageait M. Albert Carré dans ses tentatives Debussystes et donnait *Véronique* : il collaborait avec Paul Ferrier, mais célébrait Vincent d'Indy; il faisait les pèlerinages de Bayreuth et montait au Wahalla en murmurant des refrains d'Offenbach. Aujourd'hui, *Fortunio* est un succès considérable. C'est même plus qu'un succès, c'est une délivrance. Le bon goût français a mis en déroute, après quinze ans d'obscurantisme, les augmenteurs de quintes et les accommodeurs de symboles. « — Pourvu que cela dure, mon Dieu ! » s'écriait un de nos spirituels confrères. Rassurez-vous, d'ailleurs : cela ne durera pas. Demandez plutôt à M. Messager lui-même ; il n'a aucune envie que ça dure. Tant pis !...

Si vous croyez que je vais dire
Qui j'ose aimer,
Je ne saurais, pour un empire,
Vous la nommer.

Qui ne se la rappelle, la jolie chanso
l'Amour adolescent, tombée des lèvres de Mu
Elle a la grâce de la jeunesse immortelle, et
hommes vieillissent, la chanson où soupira
jeunesse première garde toujours sa fraîche
son parfum. Dix lustres ont passé depuis qu'O
bach en fit le *leitmotive* (le mot alors n'éta
inventé) d'une opérette attendrie. Mais nous
mes au mois de juin, les lilas sont en fleurs,
chanson de Fortunio est de ces œuvres que cl
printemps nouveau montre toutes fleuries : la
entière a redemandé au jeune ténor Franc
fameuse cantilène que M. Messager a, de nou
osé mettre en musique — et avec quel bonheu
après celle que nous avions tous dans l'o
Est-ce donc à dire que cette page émouvan
douloureusement mélancolique soit la seule
faille citer avec éloges, en cette œuvre abon
en jolies trouvailles gaies ou poétiques, et
jours — vous pouvez le croire — si habile
instrumentée? Et comment ne pas louer la
du premier duo de Jacqueline et du jeune cler
la scène de la toilette : « Madame a bien c
cette nuit? » d'un archaïsme délicieux; des
plets de la « Vieille maison grise », bissés d'a
mation; des « Cloches qui sonnent une auba
du petit duo : « Fortunio, sommes-nous seu
dont l'orchestration est si ingénieuse ? Com

ne pas louer encore la spirituelle fantaisie du trio sur le nom de Clavaroche, des couplets du Chandelier et la scène finale, de si parfaite ironie ? Elle est exquise, cette musique « chantante » — exquise de finesse et de distinction en ses tons discrets de subtile aquarelle. Elle plaira aux délicats, comme aussi au grand public qui ne s'est pas fait faute d'applaudir, ainsi qu'elle le méritait, la vivante et légère partition de M. Messager, s'adaptant admirablement au livret si heureusement inspiré de notre cher Musset, et classant « encore plus haut » l'élégant compositeur de *Madame Chrysanthème*... Le rôle de Jacqueline a trouvé — ce n'est pas ici formule de galanterie banale, mais bien la juste appréciation d'un critique sincère — le rôle de Jacqueline, dis-je, a trouvé en Mme Marguerite Carré une interprète absolument parfaite. L'intelligente actrice en a toute la coquetterie, toute la séduction, toute la tendresse, quand il le faut, et toute la poésie. Ajoutez à cela une voix merveilleusement fraîche, et c'est purement délicieux... En nous donnant le plaisir d'applaudir Mme Carré dans l'une de ses meilleures créations, l'ouvrage nous « révélait » un jeune ténor, M. Francell, qui n'avait pas encore eu l'occasion de se produire depuis ses succès du Conservatoire ; l'organe est charmant, et la diction excellente : Fortunio fut vraiment le héros de la soirée. M. Fugère — est-ce utile de le dire ? — est, dans maître André, l'admirable artiste que vous savez ; M. Dufranne est un Clavaroche de voix superbement sonore ; M. Jean Périer excelle, comme toujours, à mettre

en relief un personnage de second plan. Et l rôles de moindre importance sont encore irrépr chablement tenus par MM. Cazeneuve et Hube deau; par Mlle La Palme, au mezzo très jolime timbré. Puis, avec des décors harmonieux, pui qu'ils étaient brossés par Jusseaume; avec u mise en scène exquise en ses moindres détail puisqu'elle est l'œuvre de M. Albert Carré; av une exécution merveilleusement dirigée par M. A dré Messager lui-même, reprenant pour la circon tance la baguette du chef d'orchestre, comme vouliez-vous que *Fortunio* ne fût pas le succ attendu?

15 JUIN. — M. Landry, l'expérimenté chef chant, vient d'être nommé officiellement ch d'orchestre de l'Opéra-Comique pour remplac M. Miranne et prend possession du pupitre à représentation de *Fortunio*.

23 JUIN. — La *Vivandière*, de M. Benjam Godard, est reprise en matinée, interprétée p MM. Lucien Fugère, Jean Périer, Devriè Mmes Lise d'Ajac et Lucy Vauthrin.

14 JUILLET. — Le théâtre, annuellement ferm le 30 juin, rouvre ses portes pour la matin gratuite. Le public écoute religieusement *Werthe* et applaudit ses interprètes, Mlle Geneviève Vi MM. Léon Beyle et Allard. Puis, ce dernier da son costume d'Albert, entouré de ses camarad et des artistes des chœurs, excite les mêm transports avec les strophes de la *Marseillaise*.

6 SEPTEMBRE. — Mme Vallandri se fait applaud dans le rôle de Louise, de l'ouvrage de M. Gusta

Charpentier, qu'elle chante pour la première fois. Mlle Cécile Thévenet prend heureusement possession du personnage de la pièce. L'orchestre est conduit avec sûreté par M. Landry.

26 SEPTEMBRE. — M. Vigneau, lauréat du Conservatoire, débute dans Figaro du *Barbier de Séville*, qu'il chante avec verve. Il était dignement encadré par M. Fugère, exquis Bartholo, et par Mlle Mathieu-Lutz, délicieuse Rosine.

27 SEPTEMBRE. — Début, dans *Werther*, de Mlle Faye, premier prix d'opéra-comique aux derniers concours du Conservatoire.

6 OCTOBRE. — Le rôle de Mignon est chanté à l'improviste par Mlle La Palme, et lui vaut, à la matinée d'aujourd'hui, un très vif succès.

13 OCTOBRE. — Mlle Bakkers chante pour la première fois les *Noces de Jeannette*, où elle se montre excellente cantatrice, avec du style et de la virtuosité, et très intelligente comédienne, aux côtés de M. Delvoye.

19 OCTOBRE. — Après de vifs succès en Amérique et à Londres, Mlle Donalda se fait applaudir dans *Manon*.

6 NOVEMBRE. — Première représentation du *Chemineau*, drame lyrique en quatre actes, poème de M. Jean Richepin, musique de M. Xavier Leroux[1]. — En 1897, il y a juste dix ans, M. Jean Richepin faisait représenter à l'Odéon une sorte

1. DISTRIBUTION. — Le Chemineau, M. *Dufranne*. — François, M. *Jean Périer*. — Toinet, M. *Salignac*. — Maître Pierre, M. *Vieuille*. — Martin, M. *Cazeneuve*. — Thomas, M. *Delvoye*. — Toinette, Mme *Claire Friché*. — Catherine, Mlle *C. Thévenet*. — Aline, Mlle *Mathieu-Lutz*.
L'orchestre était dirigé par M. Ruhlmann.

d'épopée paysannesque de superbe allure, qu
séduisit les lettrés et qu'acclama le grand publi
Le Chemineau, comme vous savez, est le truan
rustique qui parcourt la France entière, quelqu
fois travaillant, parfois volant, le plus souve
vivant de la charité des campagnards, c'est-à-di
de la terreur qu'il inspire. M. Richepin a, bi
entendu, ennobli le type. Son Chemineau est
poète et un peu un savant. Il sait les chanso
qui animent le travail et les secrets pour gué
bêtes et gens. Engagé pour la moisson ch
maître Pierre, du côté de Vitry-le-François, il
mis à mal Toinette, et a repris, insoucieux,
route du pays de nulle part. Vingt-deux a
après, il a repassé par là et trouvé Toine
mariée avec François, le valet de ferme, et Toin
fils de Toinette, très malheureux parce qu'il
amoureux sans espoir de la fille de maître Pier
Or Toinet, c'est certain, et c'est connu
maître Pierre, est le fils du Chemineau,
maître Pierre ne veut donner sa fille ni à
bâtard, ni à l'enfant de si pauvres gens.
Chemineau, apprenant tout cela, fait peur
maître Pierre de ses terribles secrets de sorc
et « jeteux de sort » — l'acte qui met cela
scène a été supprimé pour la version chantée
et le contraint à donner sa fille à Toinet. S
quoi, il se sent partagé entre le désir de se fi
et de jouir de la vue du bonheur qu'il a fait
et l'éternel besoin de vagabonder qui le tie
encore. Une chose fait pencher la balance :
dit que le Chemineau attend la mort de Fra

çois, vieux et malade, pour épouser Toinette. Ce ne serait peut-être pas très délicat. Le Chemineau, qui a de l'honneur comme un hidalgo, s'éclipse une nuit de Noël, et reprend, à travers la neige, la route qui mène n'importe où... Sur ce canevas, M. Richepin a brodé les plus beaux vers du monde. Très brillamment joué par M. Decori, qui avait fait du Chemineau une sorte de don César de Bazan de village d'un très grand relief, le poème admirable remporta un succès d'enthousiasme qui se traduisit par cent-soixante représentations. Nous désirons tous une reprise au Théâtre-Français — où elle a sa place marquée — de cette pièce si noblement inspirée, si justement émouvante, si puissamment dramatique. En attendant, toute parfumée de senteurs agrestes et toute pénétrée d'humanité, la voici à l'Opéra-Comique, où elle fera sûrement longue carrière, d'où bientôt aussi elle s'envolera vers la province, vers toutes les provinces, — la voici habilement et vigoureusement illustrée par M. Xavier Leroux qui a écrit — dans la manière de son maître Massenet — la musique mélodique, simple, claire et facile, sans doute, mais si adroitement souple, si remarquablement théâtrale qu'il fallait. N'y a-t-il point beaucoup d'agrément dans le mélancolique duo du premier acte et beaucoup d'esprit dans la scène des buveurs tristes du second acte? Ne sont-ce pas des pages hors de pair que la violente dispute de maître Pierre et de François, que la poignante scène, si pittoresquement échafaudée sur une chanson rustique, où le Chemineau

se trouve en présence de son fils?... Quant à l'interprétation, c'est une pure merveille. On ne jouerait pas mieux au Théâtre-Français que ne jouent nos excellents artistes de l'Opéra-Comique. Chanteur impeccable et comédien très sûr, M. Dufranne a hautement mérité ce bâton de chemineau qu'en signe de porte-bonheur lui a « prêté » — on ne se défait pas de tels souvenirs — M. Decori, à qui tout près de mille fois, en comptant les tournées, il a glorieusement servi... M. Jean Périer a rendu en grand artiste la scène tragique où, pour quelques instants, s'anime le paralytique furieux. Ah! le beau frisson d'émotion intense! Ah! l'inoubliable triomphe! Parfaits aussi M. Vieuille, excellent maître Pierre; M. Salignac, pathétique Toinet, MM. Cazeneuve et Delvoye, franchement comiques en leurs types de paysans si justement observés. Et qui, mieux que Mme Claire Friché, eût pu chanter Toinette? Où trouver une plus délicieuse Aline que Mlle Mathieu-Lutz, une cabaretière plus vraie que Mlle Thévenet? Et comment oublier l'orchestre, si solidement dirigé par M. Ruhlmann, digne successeur de Luigini, les poétiques paysages de M. Jusseaume, la mise en scène d'un si amusant réalisme qu'a imaginée M. Albert Carré? Voilà certes un très grand succès auquel tout le monde a contribué en cette maison dont — suivant la juste expression du rapporteur des Beaux-Arts — son habile directeur a fait le « premier théâtre de Paris »[1].

1. — M. Buyat, rapporteur à la Chambre du budget des Beaux-Arts, constate que le théâtre de M. Albert Carré est merveilleusement dirigé. Ce ne

VEMBRE. — Les « matinées du jeudi » sont
es : la première a lieu avec *Mireille*, chantée
es Marie Thiéry, Marié de l'Isle, Demellier,
mayrac et Bakkers, MM. Devriès, Vieuille,
e et Huberdeau.

OVEMBRE. — Mme Donalda chante pour la
re fois le rôle de Mimi, de la *Vie de*
e, qui lui vaut un très honorable succès.

—

alement *Carmen*, *Manon*, la *Vie de Bohème*, la *Traviata*, *Wer-*
ont des moyennes superbes. Ce sont aussi les ouvrages nou-
uise (8.401 francs de moyenne), *Pelléas et Mélisande* (8.050) et
classiques, *Orphée* (8.567 de moyenne), *Iphigénie en Tauride*
rmi les dernières nouveautés, *Ariane et Barbe Bleue*, qui n'a
que 12 représentations, a fait une moyenne de 7.776 fr.
rty, avec 26 représentations, a fait une moyenne de 8.087 fr.
es de la dernière saison, 1906-1907, se sont élevées à 2.503.730
Les plus fortes recettes ont été, en decembre, 284.119 francs.
moyenne, par représentation, de 7.678 fr. 91, et en janvier
ncs, avec une moyenne de 7.506 fr. 44. Les recettes les moins
it été en mai : 239.403 francs, avec une moyenne encore de
s. Jamais sous les directions précédentes on n'a connu de
iffres et la direction actuelle, on ne saurait trop le redire, est
à relever la moyenne de tous les ouvrages du répertoire.
que la plus belle recette moyenne a été réalisée par *Manon*,
ois, avec une moyenne de 8.616 francs. Les abonnements ont
endant la dernière saison 308.738 francs, chiffre qui n'avait
e été atteint. Aussi M. Carré, a-t-il dû établir cette
abonnements du mardi. Le budget du chant atteint, par mois,
ncs pour la troupe hommes, 33.700 francs pour la troupe
t 4.905 francs pour le ballet. M. Clément est l'artiste le plus
a troupe et touche 7.500 fr. par mois; M. Beyle a 5.000 fr.;
a Fugère, 5.000 fr.; M. Dufranne, 4.000 fr.; M. Jean Périer,
M. Delvoye, 2.200 fr.; M. Devriès et M. Vieuille, 2.000. fr.
artistes femmes, c'est Mlle Mary Garden qui est le mieux
7.000 fr. par mois; Mlle Friché a 3.500 fr. par mois; Mme Mar-
arré, 3.000 fr.; Mlle Tiphaine, 2.300 fr. Les artistes en repré-
, Mmes Caron et Félia Litvinne, touchent 1.000 fr.; Mme Jeanne
300 fr. et Mlle Georgette Leblanc, 500 fr; Mlle Calvé était
it son contrat a été résilié. Le chiffre des bénéfices a été
ie — approximativement — de 130.000 francs, déduction faite
ises de matériel qui se montent à environ 170.000 francs.
teur conclut que M. Carré a « réussi à placer l'Opéra-Comique
ir rang de nos théâtres de Paris ».

30 NOVEMBRE. — Deux centième représentat de la *Vie de Bohème*[1].

14 DÉCEMBRE. — Représentation de gala or nisée en matinée au profit de la Caisse des As ciations des journalistes républicains et des jo nalistes parisiens. On donne les *Deux Aveugle Boubouroche*, de M. Georges Courteline[3]; le *B homme Jadis*, de M. Franc-Nohain, musique M. Jacques Dalcroze[4]; avec des intermèdes a quels prennent part MM. Noté, Nuibo, M[lles] Mar Bailac, M[lles] Zambelli et Salle (danses ancienn de l'Opéra; M[me] Marguerite Carré, M[lle] Lam Mme Sylva, M[lles] Kowska, Devray, MM. Clém Devriès, de l'Opéra-Comique; M[me] Yvette Guilb MM. Fursy, Dranem, et la musique de la ga républicaine, sous la direction de son chef, M. Parès.

18 DÉCEMBRE. — Première représentat d'*Iphigénie en Aulide*, opéra en trois actes quatre tableaux, paroles du bailli du Rol musique de Gluck[5]. — L'œuvre de Gluck r

---

1. — M. Albert Carré avait reçu au cours de la soirée la dépêche voici : « Impossible me trouver présent deux-centième *Bohème*, tout cœur pour vous, cher ami, et pour vos excellents artistes qui, avec de charme et de sincérité, donnent de mon ouvrage une exécution u au monde. — PUCCINI.

2. DISTRIBUTION. — Patachon, M. *Gourdon*. — Girafier, M. *Mesmae*

3. DISTRIBUTION. — Adèle, M[me] *Lara*. — Boubouroche, M. *Silvai* André, M. *Dehelly*. — Un vieux monsieur, M. *Siblot*. — Pot M. *Brunot*. — 1er joueur, M. *Croué*. — 2e joueur, M. *Dessonnes*.

4. DISTRIBUTION. — Jacqueline, M[lle] *Mathieu-Lutz*. — Jadis, M. *L gere*. — Octave, M. *Francell*.

5. DISTRIBUTION. — Achille, M. *Léon Beyle*. — Calchas, M. *Vie* — Agamemnon, M. *Ghasne*. — Patrocle, M. *Azéma*. — Arcas, M. *lamat*. — Un général grec, M. *de Poumayrac*. — Iphigénie, M[lle] *Luc*

temps au répertoire de l'Académie Nationale musique. Elle en disparut en 1824 et ne fut ..., dès lors, exécutée sur un théâtre classique. ...ut remercier M. Albert Carré, l'infatigable et ...ligent directeur de l'Opéra-Comique, de nous ...oir rendue intégralement dans toute sa beauté ...le et sévère. Chef-d'œuvre d'émotion délicate profonde, virginale et farouche, *Iphigénie* a, ... fois encore, triomphé. L'altière énergie des ... d'Achille et d'Agamemnon, les plaintes ...chantes de Clytemnestre et d'Iphigénie, la grâce ... chœurs qui accompagnent l'arrivée de la reine, ...uo d'Iphigénie et d'Achille, les deux quatuors, ...eurent, après plus de cent ans, des pages ...érissables. Et la piété de M. Carré a fait des ...acles. L'interprétation qu'il a mise au service ... l'ouvrage immortel est excellente. Iphigénie, ...st Mlle Bréval, qui a incarné la fière et doulou...se héroïne avec une grandeur tragique, une ...otion chaste, discrète et poignante, à laquelle ... souvenir de la voluptueuse Armide donne un ...gulier attrait. Les accents chaleureux de ...lle Brohly ont soulevé, à maintes reprises, les ...plaudissements. M. Beyle prêtait à Achille la

...val. — Clytemnestre, Mlle *Brohly*. — Diane, Mlle *Heilbronner*. — ... femme de la suite d'Iphigénie, Mlle *Bakkers*. — 2e femme de la suite ...'Iphigénie, Mlle *Bériza*. — 3e femme de la suite d'Iphigénie, Mlle *Malcy* ...las. — Esclave lesbienne, Mlle *Berg*.

Au deuxième acte, « Jeux athlétiques » réglés par M. Dubois, exécutés par MM. *Dubois* et *Pa*; « Danses grecques » réglées par Mme Mariquita, ...lle *Régina Badet*. Etrusques : Mlles *Richeaume*, *Napierkowska*, ...*Dugué*, *Ridde*, *Raninger*, *Wuillaume* ; Mlles *Hugon*, *Mary*, *Chambon* ... le corps de ballet.

L'orchestre était dirigé par M. Ruhlmann.

jeune et généreuse ardeur de sa belle voix (ténor, MM. Ghasne et Vieuille à Agamemnon et Calchas, l'ampleur et l'autorité d'un large styl N'oublions pas Mlle Bakkers, exquise dans l quelques mesures où elle nous révéla la fraîcheı d'un timbre cristallin. Puis il faut, une fois (plus, rendre hommage à l'érudition scrupuleuse (à l'infaillible sens artistique de M. Carré. On n saurait dire le charme du décor du premier acte la vision lumineuse des montagnes violettes travers l'air diaphane et léger, dépeindre cette fêt des yeux et de l'esprit que nous offrent les panto mimes du second acte, la théorie souple des canéphores, la gracilité mutine de ces statuettes dansantes, la plasticité mélodieuse de ces vierges échappées des flancs de quelque vase précieux et qui donnent l'illusion de fresques animées, ou d'un bas-relief dont le mouvement, les rythmes sont une merveilleuse et vivante page d'archéologie

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Mignon, opéra-comique	3 a. 4 t.	»	17
La Fille du Régiment, opéra-comique	2	»	4
Lakmé, opéra-comique	3	»	18
Carmen, opéra-comique	4	»	36
Werther, drame lyrique	4 a. 5 t.	»	28
Le Bonhomme Jadis, opéra-comique	1	»	3
La Vie de Bohème, comédie lyrique	4	»	27
Cavalleria Rusticana, drame lyrique	2	»	16
Madame Butterfly, tragédie japonaise	3	»	41
Manon, drame lyrique	3	»	31
Iphigénie en Tauride, tragédie	4	»	2
Le Jongleur de Notre-Dame, miracle	3		6
Les Armaillis, légende dramatique	2	»	5
Les Dragons de Villars, opéra-comique	3	»	3
La Revanche d'Iris, opéra-comique	1	»	8
Louise, roman musical	4 a. 5 t.	»	12
Les Noces de Jeannette, opéra-comique	1	»	14
Le Domino noir, opéra-comique	3	»	4
Orphée, drame lyrique	4	»	11
La Traviata, opéra	4	»	13
Mireille, opéra-comique	5 a. 7 t.	»	10
La Cabrera, drame lyrique	2 part.	»	2
Le Barbier de Séville, opéra-bouffe	4	»	11
Le Caïd, opéra-comique	2	»	1
Le Maître de Chapelle, opéra-comique	1	»	3
La Coupe enchantée, comédie musicale	1	»	5
Le Chalet, opéra-comique	1	»	5
Les Rendez-vous bourgeois, opéra-comiq.	1	»	2
Marie-Magdeleine, drame sacré	4 tabl.	»	3
Scènes Alsaciennes			3
Pelléas et Mélisande, drame lyrique	5	»	9
**Circé*, poème lyrique	3	17 avril	7
**La Légende du Point d'Argentan*, pièce	1	»	9
Aphrodite, pièce musicale	6 tabl.	»	7
**Ariane et Barbe-Bleue*, conte lyrique	3	10 mai	12
**Fortunio*, comédie musicale	5	5 juin	27
La Vivandière, opéra-comique	3	23 juin	1
La Princesse jaune, opéra-comique	1	»	4
**Le Chemineau*, drame lyrique	4	6 déc.	18
**Iphigénie en Aulide*	3 a. 4 t.	18 déc.	6

THÉATRE NATIONAL DE L'ODÉON

(SECOND THÉATRE FRANÇAIS)

La seconde année de direction de M. Antoine se signalera par huit grands ouvrages nouveaux, donnés avec des fortunes diverses : la *Maison des Juges*, de M. Gaston Leroux; la *Faute de l'Abbé Mouret*, de M. Alfred Bruneau; la *Française*, de M. Brieux; l'*Otage*, de M. Gabriel Trarieux; *Monsieur de Prévan*, de MM. Gumpel et Delaquys; les *Plumes du Paon*, de MM. Alexandre Bisson et Berr de Turique; l'*Alouette*, de M. Ernest de Wildenbruch, traduite de l'allemand par M. Emile Lutz; enfin *Son père*, de MM. Albert Guinon et Alfred Bouchinet.

Après d'excellentes recettes, hélas ! insuffisamment compensées par les frais, le *Jules César* de M. Louis de Gramont devra quitter l'affiche dès le 20 janvier. Dix jours auparavant, on donnait, en matinée du jeudi, le *Jeu de l'amour et du hasard*[1], précédé d'une conférence de M. Maurice Donnay. L'auteur de *Paraître* parlait de Marivaux avec un peu d'impertinence — impertinence délicate,

---

1. DISTRIBUTION. — Silvia, Mlle *André Méry*. — Lisette, Mlle *Madeleine Lély*. — Orgon, M. *Darras*. — Dorante. M. *Marquet*. — Mario, M. *Maupré*. — Pasquin, M. *Duard*.

d'ailleurs, et même délicieuse. Il déclarait qu'il ne l'avait guère lu avant d'être obligé d'en entretenir le public de l'Odéon, et cela ne laissait pas de nous étonner. Puis il reprochait à Marivaux l'invraisemblance des situations qu'il imagine. Il n'aime point, dit-il, ces déguisements, ces fausses confidences, ces épreuves qui ne sont que des prétextes à études psychologiques. Il voudrait aussi que Marivaux écrivît avec plus de naturel et de simplicité... Il n'est point rare pourtant de voir, dans notre société moderne, des valets qui portent le costume d'un gentilhomme, ou des filles de chambre qui ont des robes de princesse. Le « postulat » des comédies de Marivaux nous semble d'une vérité profonde, à laquelle il n'a d'ailleurs jamais songé. Très justement, M. Donnay observait que Marivaux n'a étudié que la conquête amoureuse et qu'il ne s'est pas soucié de la lassitude et de la rupture. Mais il n'en résulte pas qu'il soit seulement « l'historien amusé » de l'amour. On diminue Marivaux en ne nous montrant que son sourire et en déclarant qu'il n'a jamais dépeint la passion. Est-il une situation plus atroce que celle de Silvia, dans le *Jeu de l'amour et du hasard*? Elle ne peut se défendre d'aimer un valet ; elle en rougit ; elle s'affole ; elle sanglote, comme Araminte tremble d'adorer son intendant. Cette lutte entre la passion et les convenances sociales, c'est un caractère essentiel du théâtre de Marivaux, et cela n'est pas aussi frivole que M. Maurice Donnay voudrait nous le faire croire. Il affirme que les

amants de Marivaux ne ressentent jamais le coup de foudre. On se demande comment M. Donnay appelle le brusque sentiment qui unit Silvia à Bourguignon, ou Araminte à Dorante. « Marivaux, expliquait très justement M. Maurice Donnay, a donné à la femme, dans la comédie, une importance jusque là oubliée, ou dédaignée, ou simplement ignorée, une importance sentimentale ». Ce fait ne suffit-il pas à nous faire comprendre que Marivaux a eu une influence prépondérante sur notre littérature dramatique?... Mlle Andrée Méry semble un peu gênée par la robe de Silvia, et surtout par ses hauts talons. Sa diction est un peu monotone et elle hausse régulièrement le ton sur la fin de ses phrases. Mais elle a composé avec une trés réelle intelligence ce rôle si complexe, on le sait. Elle nous a bien donné la vision de la jeune fille que le mariage inquiète et qui veut, en dépit des convenances, rencontrer l'amour. Elle a marqué avec un tact réel l'étonnement de Silvia devant Bourguignon, les progrès rapides de sa tendresse, son trouble, ses craintes. Il nous a paru que sa colère envers Lisette n'était pas assez vive. Mais elle a dit avec une délicieuse émotion les mots célèbres : « Ah! Je vois clair en mon cœur ! » Sa diction est nette. Elle conduit avec précision les phrases de Marivaux qui sont difficiles et tortueuses. Elle a très joliment indiqué la cruauté de Silvia qui veut obliger Dorante aux pires folies. M. Marquet n'est que correct dans le rôle de Dorante. Il est d'une mélancolie incurable. On voudrait que Dorante fût plus chaleureux,

plus jeune. Il fait une folie. M. Marquet a l'
si raisonnable qu'on se demande comment il p
s'éprendre d'une soubrette. M. Duard, qui sem
souvent se souvenir de Coquelin aîné, est t
plaisant sous les traits de Pasquin. Il est comi
sans pousser le personnage à la charge et i
bien raison. C'est déjà trop, comme l'a fait obs
ver M. Maurice Donnay, que Marivaux ait
de ce valet un lourdeau et un vantard. Mlle L
est une charmante Lisette. Elle est joyeuse,
voix est jolie ; quand elle paraît, son sou
éclaire la scène. On peut fonder des espéran
sur cette jeune comédienne...

15 JANVIER. — Pour le 285e anniversaire
la naissance de Molière, on donne *Don Juan* et
Précieuses ridicules. M. de Max dit un *Homm
à Molière*, de M. René Fauchois.

22 JANVIER. — Mise au répertoire de la *Puissa
des Ténèbres*, de Tolstoï[1].

24 JANVIER. — En matinée d'abonnement
jeudi, on donne le *Barbier de Séville*[2], préc
d'une conférence de M. Léopold Lacour.

---

1. DISTRIBUTION. — Nikita, M. *Marquet*. — Akim, M. *Daltour*. —
M. *Mosnier*. — Mitritch, M. *Desfontaines*. — Le père du fiancé, M.
rin. — Le mari de Marina, M. *Degeorge*. — L'ouriadnick, M. *Test*
Le fiancé d'Akoulina, M. *Gerbault*. — Le garçon d'honneur, M. *Soc*
— Le starosta, M. *Saverne*. — Un cocher, M. *Villé*. — Anicia, Mlle
Doren. — Matriona, Mlle *Grumbach*. — Akoulina, Mme *Jeanne Lio*
Anioutka, *la petite Parisel*. — Marina, Mlle *Taillade*. — Mavra, Mme
lien. — Marla, Mlle *Kervich*. — 1re jeune fille, Mlle *Didier*. — 2e j
fille, Mlle *Sylvérine*. — La marieuse, Mlle *Darsenne*. — Une voi
Mlle *Solet*.

2. DISTRIBUTION. — Rosine, Mlle *A. Méry*. — Almaviva, M. *Capeli*
— Bartholo, M. *Darras*. — Figaro, M. *Duard*. — Basile, M. *Levesqu*
L'Eveillé, M. *Villé*. — Le notaire, M. *Degeorge*. — L'alcade, M. *T*
— La Jeunesse, M. *Violet*.

JANVIER. — Première représentation de la
n des Juges, pièce en trois actes de M. Gaston
x[1]. — Avec moins de bonheur et d'habileté
I. Brieux ne l'avait fait dans la *Robe rouge*,
avec une franchise et une vigueur qui ne nous
oint déplu, M. Gaston Leroux, daubant sur la
e, a su renouveler un sujet déjà traité. « La
n des Juges » réunit trois générations de ma-
ts. C'est, au premier degré, un tout jeune
teur de la République, Marie-Louis Lamarque,
e vingt-sept ans. Au-dessus, son frère aîné,
at général Jean. La seconde génération est
entée par un président de chambre à la cour
ssation, Louis Lamarque. Enfin, celui qu'on
é l'ancètre, Pétrus Lamarque, dont on pro-
le célébrer prochainement le glorieux cente-
Il n'est pas de magistrat plus froid et plus
ne Jean Lamarque, aussi sévère pour les siens
our les accusés du prétoire. Sur la foi d'ano-
s dénonciations — c'est entre nous une vieille
ite jalouse qui a machiné ces inventions —
t imaginé que sa femme le trompait avec un
amis, le juge d'instruction Leperrier. C'est
n que Béatrix a protesté de son innocence :
'est point séparé d'elle, afin d'éviter le scan-
mais il lui a fait un intolérable existence.

1. ...IBUTION. — Pétrus Lamarque, M. *Duquesne*. — Louis Lamarque, *...es*. — Jean Lamarque, M. *Desjardins*. — Marie-Louis Lamar-*Rollan*. — Le réquisiteur général, M. *Marquet*. — Le grand ur, M. *Duard*. — Lambert, M. *Bernard*. — Faber, M. *Vargas*. M. *Degeorge*. — Maître Aga, M. *Levesque*. — Abel Leperrier, *...ur*. — Bernard, M. *Desfontaines*. — Béatrice, Mlle *Van Doren*. ne Lambert, Mme *Delphine Renot*. — Nanette, Mme *Marcelle* — Petit Pierre, *la petite Crétot*.

Cet incident reste, d'ailleurs, dans la pièce, intrigue secondaire, et voici le sujet princi L'anarchiste Tiphaine a lancé une bombe au P de Justice, et l'avocat général est sur le poin requérir contre lui. Ce Tiphaine est le fils de des trois frères Tiphaine qui furent autrefois damnés à mort, pour conspiration, par P Lamarque, « l'ancêtre ». Ils ont crié qu'ils n'ét point coupables : on ne les a point écoutés. Les frères Tiphaine ont dit vrai, pourtant. Le jug perrier en a la preuve dans des pièces qui, lu tribunal, seront un scandale judiciaire, le dés neur pour les Lamarque, pour « la maison juges ». Leperrier apporte à Jean les papiers ac teurs. Jean Lamarque ne veut rien accepter d et d'ailleurs, il n'ajoute aucune créance à toute histoire. Mais, alors, surgit Pétrus, le center « Non, crie-t-il devant son fils et ses deux p fils réunis, non, les Tiphaine n'étaient pas co bles ! » Il les a condamnés par ordre, par de il s'agissait de sauver la société... Un pareil a épuisé les forces du vieillard : il meurt. Et Jean, l'homme droit et rigide, dira la vérité, la vérité à la barre du tribunal. Qu'importe le dale : son devoir avant tout... Le jeune M Louis va plus loin encore : il renoncera à j car, il a tout à coup découvert que l'homm pas le droit de punir, pas plus d'emprisonne de tuer, et il réclame la suppression des gé comme celle du bourreau... Généreuse, on ne rait le nier, est la pièce de début de M. G Leroux, d'une éloquence qui tourne même

conférence... Une austère, mais intéressante conférence, d'ailleurs, et de beaux plaidoyers où se sont distingués, sous les traits des Lamarque, les excellents artistes de M. Antoine. M. Duquesne est un ancêtre d'aspect saisissant; M. Chelles a du naturel; M. Desjardins est un superbe justicier; M. Rollan est émouvant et simple dans le jeune magistrat épris d'une sympathique pitié. Les femmes sont sacrifiées dans cette pièce sombre, et nous ne pouvons que louer pour leur sincérité Mlle Van Doren et Mme Marcelle Jullien.

2 FÉVRIER. — Reprise de *Chatterton*, pièce en trois actes et quatre tableaux d'Alfred de Vigny[1]. — Chatterton, c'est l'histoire d'un suicide. Je ne sais plus qui a tracé en ces deux lignes le caractère d'Hamlet : « La prépondérance de la pensée et de la parole sur l'action, et, pour tout dire d'un mot, la faiblesse ». Ce portrait est aussi celui de tous les héros du suicide. Ecartez, disait un critique, écartez tous les grands sentiments dont ils font parade, pénétrez dans ces âmes inquiètes : vous trouverez au fond la faiblesse et l'inertie. C'est pour s'affranchir des labeurs de l'action qu'elles se réfugient dans l'éternel repos. *Requiescite pussillum*. Il est dangereux d'être un ardélion de la vie intérieure et de laisser « régner les passions dans un cerveau vide et mou ». Mais, dans le suicide, il y a des différences qu'il est juste de noter; et Saint-

1. DISTRIBUTION. — Kitty Bell, Mlle *Bellanger*. — Rachel, *la petite Crétot*. — Chatterton, M. *Rollan*. — Le Quaker, M. *Mosnier*. — John Bell, M. *Duquesne*. — Lord Beckfort, M. *Garget*. — Lord Talbot, M. *Vargas*. — Lord Landerval, M. *Chevrolet*. — Lord Hingston, M. *Maupré*. — Un groom, M. *Carlet*. — Un ouvrier, M. *Lanauzy*.

Marc Girardin avait raison d'être ému du suicide que cause une passion commune à tous les hommes, plutôt que du suicide que cause une passion particulière ou une maladie exceptionnelle. Ainsi, Werther qui meurt par amour touche plus que Chatterton qui meurt par vanité. Chatterton ne se tue pas comme un amant désespéré ou comme un stoïcien; il se tue par vanité, parce que, au lieu d'honorer son génie, le lord maire de Londres lui conseille de ne plus faire de vers et lui offre un emploi de valet de chambre. Cela prouve que le lord maire est un sot, mais faut-il pour cela que Chatterton se tue? N'est-ce pas en vérité faire trop bon marché de sa vie que de le mettre à la merci du premier sot que nous rencontrons? Quand Caton se tuait, c'était pour plus que cela. Alfred de Vigny, je ne l'ignore pas, a voulu surtout que la mort de son héros indiquât à la société les devoirs qu'elle est tenue de remplir vis-à-vis du génie. C'est fort bien, et nous n'y contredisons pas. Mais de quels moyens dispose la société pour reconnaître le génie? Et les premières marques du génie ne sont-elles pas la patience et la force de vivre? Rappelons le Dante, le Tasse, Milton, à qui la vie fut cruelle, et qui vécurent cependant. « Le génie n'est pas un parfum léger qui s'évanouit dès qu'on secoue le flacon qui le contient; c'est un viatique généreux qui soutient l'homme pendant un long voyage. Quoi, vous avez en vous une pensée divine et immortelle, et vous ne savez pas supporter les ennuis de la vie, le dédain des sots, la méchanceté des calomniateurs, la froideur des in-

différents ? » Enfin, que Chatterton ne me dise pas : Je suis pauvre ! Je lui répondrais avec Gautier : Tu es riche, puisque tu es aimé ! Chatterton, héros impuissant, maladif, orgueilleux, qui a dix-huit ans, qui croit que son génie doit en imposer à l'univers, et qui ne trouve personne assez grand pour le protéger, émeut bien moins encore aujourd'hui, dans notre puissante activité contemporaine, qu'en 1853. M. Antoine n'en a pas moins consacré tous ses soins à cette reprise. Le décor est fort beau. M. Mosnier est intéressant dans le rôle du quaker ; Mlle Bellanger larmoie à souhait dans celui de la femme apeurée ; et M. Rollan fait de sérieux efforts pour nous intéresser à son personnage. L'organe du débutant est sympathique ; mais, dans la force, il tend à grailler. Le geste est précis, et la diction nette. Artiste intéressant en somme.

3 FÉVRIER. — A la matinée d'aujourd'hui dimanche, les *Remplaçantes*, de M. Brieux, viennent s'inscrire au répertoire de l'Odéon.

13 FÉVRIER. — Le théâtre faisait relâche au dernier moment : M. Antoine venait lui-même prévenir le public que Mlle Bellanger, qui jouait le rôle de Ketty Bell, dans *Chatterton*, avait subitement disparu depuis trois heures de l'après-midi et qu'une demi-heure seulement avant le commencement du spectacle, sa famille, inquiète, avait téléphoné au théâtre pour demander de ses nouvelles. Devant ce cas de force majeure, il était matériellement impossible de changer le spectacle et après les excuses de M. Antoine, très sympathi-

quement accueillies, d'ailleurs, par le public, on rendait la recette[1].

28 FÉVRIER — On fêtait, en matinée, le 105e anniversaire de la naissance de Victor Hugo, et M. Jean Richepin traduisait, dans un langage superbe, notre admiration pour le Poète Souverain; et nous ne saurions dire le plaisir que cette apothéose nous a causé. « Après tant de fatras, d'inepties et de fautes de français, voir ces belles phrases aux plis riches et soutenus comme ceux d'une étoffe de brocart, monter et descendre d'un pas si ferme et si vif les degrés de marbre de leurs périodes : une pareille joie nous est rarement donnée ». Et, comme le public est plus maniable qu'on ne veut bien le dire, comme il ne demande qu'à être étonné, surpris et séduit, ça été une explosion d'enthousiasme à la fin de la belle plaidoirie de Jean Richepin en faveur du lyrisme. Des vers, et puis des vers, et encore des vers! Il faut laisser la prose aux boutiques du boulevard, criait-on avec Théophile Gautier. Des poètes ! Assez de faiseurs. Il n'y a déjà que trop d'étals pour les fournitures de ces messieurs ! Il faut que la fantaisie, le style, l'esprit, la poésie aient un coin pour se produire dans cette vaste

---

1. — Mlle Bellanger avait conçu de la mort récente de sa mère, qu'elle affectionnait tendrement, un tel chagrin que depuis quelques jours on n'avait pas été au théâtre sans remarquer sa profonde tristesse et un véritable découragement. Prise sans doute d'une crise de désespoir, la jeune artiste s'était précipitée dans la Seine à la hauteur du pont de l'Alma. Heureusement, des mariniers pouvaient se porter immédiatement à son secours et la retirer de l'eau. Les soins dont elle était aussitôt l'objet la ramenaient à la vie et elle pouvait être reconduite chez elle, où un médecin, appelé en toute hâte, déclarait que la pauvre artiste en devait être quitte pour quelques jours de repos.

France qui se vante d'être le plus intelligent pays de la terre, dans ce Paris qui se proclame lui-même le cerveau du monde ! Il semblait que ces exclamations étaient sur toutes les lèvres, quand M. Richepin récita quelques strophes de Hugo avec cette eurythmie dont il a le secret, lui aussi. Variété de ton, facilité de passer du tendre au terrible, chocs de mots sonores, figures héroïques, ampleur, puissance, poésie à pleine volée, l'auteur de la *Chanson des Gueux*, des *Caresses*, de la *Mer*, de *Vers la Joie* a enfiévré son auditoire avec tout cela. Etreindre ce colosse, Victor Hugo, et soutenir ainsi ce ton d'épopée pendant une heure de causerie charmante, robuste, familière et grandiose à la fois, Jean Richepin seul pouvait faire cela aujourd'hui. Sa noble causerie était encadrée entre une représentation de la *Grand' Mère*, interprétée par Mmes Emilie Lerou, obligeamment prêtée par la Comédie-Française, Madeleine Barjac, MM. Vargas, Duquesne, Violet, Villé, Soarez, Gerbault, Landouzy, et des récitations de poésies par les principaux artistes de la troupe. Ce même soir, avait lieu la première représentation de la *Faute de l'Abbé Mouret*, pièce en quatre acte et douze tableaux, avec musique, tirée du roman d'Emile Zola, par M. Alfred Bruneau[1]. —

1. Distribution. — Albine, Mlle *Syrie*. — Désirée, Mme *Jeanne Lion*. — La Teuse, Mme *Luce Colas*. — Rosalie, Mlle *Barjac*. — La Rousse, Mlle *Kerwich*. — Lisa, Mlle *Renée Maupin*. — Babet, Mlle *C. Didier*. — La mère Brichet, Mme *Marcelle Jullien*. — Le petit Vincent, *Petite Cretot*. — Serge Mouret, M. *Vargas*. — Frère Archangias, M. *Perrin*. — Le docteur Pascal, M. *Mosnier*. — Bambousse, M. *Leon Bernard*. — Fortuné, M. *Escoffier*. — Le pere Brichet, M. *Darras*.

Orchestre et chœurs (cent exécutants) sous la direction de M. Edouard Colonne.

Si l'on se remémore les caractères principaux du Romantisme : transformation des formules, liberté de l'imagination, déplacement de l'idéal, étude de l'homme, recherche de la vérité et de l'infini, abondance du verbe, exaltation de la forme — Emile Zola est un adepte de cet art opposé au classique. Et c'est dans deux œuvres, surtout dans *Une Page d'Amour* et dans la *Faute de l'Abbé Mouret*, où sa prose même se fait « chatoyante, éclatante de couleur et de pittoresque », que Zola se montre sans conteste aussi romantique qu'on peut l'être. Nous ne lui en faisons pas un grief. Nous ne sommes pas de ceux qui, — comme Duvergier de Hauranne, répondant à Victor Hugo, son collègue de l'Académie, — s'écriait que « le romantisme n'est pas un *ridicule;* mais bien une maladie comme le somnanbulisme ou l'épilepsie; qu'un romantique est un homme dont l'esprit commence à s'aliéner; qu'il faut le plaindre, lui parler raison, le ramener peu à peu... Nous sommes, tout au contraire, avec les partisans du libéralisme dans l'art; nous sommes avec l'auteur de *Cromwell*, déclarant que la poésie de notre temps est dans le drame; que le caractère du drame est le réel, et que tout ce qui est dans la nature est dans l'art. La *Faute de l'Abbé Mouret* procède de ces affirmations très nettes, et devait, par conséquent, séduire un dramaturge; elle en a, paraît-il, séduit plusieurs; mais c'est à M. Alfred Bruneau qu'était échue la fortune de mettre le roman-poème à la scène. M. Alfred Bruneau s'en est très habilement tiré. Son premier acte nous

conduit au presbytère. L'abbé Mouret est là, lisant son bréviaire ou contemplant une Vierge de plâtre posée devant lui. Des paysans passent, harassés. Dans le soir qui descend, des couples bruyants de garçons et de filles rient et s'embrassent derrière les buissons. Frère Archangias survient, grondeur, déplorant « l'accouplement des bêtes, le flot de génération, la promiscuité honteuse des hommes et des femmes se multipliant, poussant parmi les rocs pelés ainsi qu'une poignée de chardons que les vents ont semés ». Frère Archandias ne connait pas bien les préceptes du Christ qui a dit à ces hommes et à ces femmes : croissez et multipliez. D'ailleurs, Frère Archangias vitupère Dieu en personne : il l'accuse de préférer les humbles, comme il accuse ses administrés de vivre en véritables chiens et de forniquer avec leurs pièces de terre. Un terrible homme cet Archangias ! Cependant, l'abbé Mouret supplie la Vierge de l'arracher « au travail de ses désirs », de le garder pur et blanc comme les aurores, comme les lis à peine éclos, l'eau des sources cachées, le lait des plantes ignorées du soleil. Au deuxième acte, nous sommes dans le Paradou, une mer de verdure roulant sa houle de feuilles jusqu'à l'horizon, une débauche d'arbres, de tiges ayant des jaillissements de fontaines. Là « le soleil se vautre, en nappe d'or ». Et la tentation commence; et commencent les étapes d'amour. L'abbé Mouret s'avance dans ce cirque immense, sous cet envahissement formidable de sève, avec Albine, sorte d'Eve ou de Chloé, curieuse de vivre,

désireuse d'aimer. Les fruits succèdent aux fleu les chairs savoureuses des cerises et des abric aux parfums grisants des verdures et des ros et le péché s'accomplit. Alors surgit Archang qui chasse Albine et l'abbé Mouret, comme D chassa Eve et Adam jadis, très jadis... deux derniers actes sont remplis par le remoı Albine refait seule, dans le Paradou en de dans les sentiers morts, dans la brume glacée l'automne, les étapes d'amour. Et elle s'en mourir sur un lit d'héliotropes, de pavots, jacinthes et de tubéreuses... Sur cette pièce don ne peut nier la nouveauté et l'étrangeté, M. Al Bruneau a écrit une de ses meilleures partiti des musiques de foi, d'extase, d'oubli, de char avec une expression intense, avec une recheı d'harmonie et une personnalité d'instrumenta qui forcent le respect et l'estime chez cet ar de labeur robuste, de conviction, de sincé Et M. Antoine a fait tout ce qu'il a pu ı réaliser ce rêve, pour traduire en toiles peinte luxuriantes descriptions de Zola. Les interpı ont été pleins de conscience et de talent, M. Va et Mlle Sylvie surtout. M. Perrin a été peut-plus brutal que de raison, et Mme Luce Colas aı MM. Mosnier et Bernard, Mmes Jeanne Lion, Ba et Kerwich méritent qu'on les cite. M. Colonı magistralement dirigé l'orchestre, avec un souci des nuances. Et voilà déjà toute prête ı le répertoire des Concerts du Châtelet l'exq partition de musique de scène de la *Faute l'Abbé Mouret*.

7 MARS. — En matinée du jeudi, on fêtait une seconde fois, avec le même programme que la semaine précédente, l'anniversaire de Victor Hugo. M. Jean Richepin refaisait sa conférence tant applaudie huit jours auparavant : il se surpassait lui-même en éloquence, en aperçus ingénieux, en études profondes ; il disait, avec un art suprême, quelques poésies du maître, et la salle entière l'acclamait, voulant le revoir quatre fois de suite pour lui témoigner sa reconnaissance et son admiration.

8 MARS. — La grève des électriciens fait des siennes : toute l'électricité du secteur de la rive gauche ayant manqué, les trois mille lampes de l'Odéon s'étaient éteintes — ou à peu près. Il n'était plus resté que les lampes de secours alimentées par le secteur municipal dit des Halles, et il avait bien fallu dire aux spectateurs venus pour applaudir Mlles Brille et Barjac, dans *Andromaque* : « Ce sera pour une autre fois ».

14 MARS. — En matinée du jeudi, précédée d'une conférence de M. Gaston Deschamps, *Florise*, comédie en quatre actes, en vers, de Théodore de Banville. — Alors qu'il était président de l'Association de la Critique dramatique, M. Catulle-Mendès avait eu l'idée de faire jouer, au profit du buste de Théodore de Banville, cette adorable *Florise*, dont les rôles étaient déjà distribués à Mmes Segond-Weber et Moréno, à MM. Le Bargy, Paul Mounet, etc. Mais des difficultés survinrent... Et sans la très heureuse initiative de M. Antoine, se rappelant fort à propos que Banville lui avait autrefois donné le *Baiser*, au moment où il diri-

geait le Théâtre Libre, les fidèles du poète eussent sans doute attendu longtemps encore la représentation qu'ils espéraient comme une consécration dernière de sa gloire et de son génie. Ils sont, ces quatre actes, emplis d'un débordant lyrisme, et les amateurs de symboles y pourront voir s'y dérouler le drame altier de l'Art aux prises avec la Passion, ainsi que l'atteste, d'ailleurs, « l'argument » emprunté à Victor Hugo :

Toutes les passions s'éloignent avec l'âge,
L'une emportant son masque et l'autre son couteau,
Comme un essaim chantant d'histrions en voyage
Dont le groupe décroît derrière le coteau.

... Au château d'Atys, près Blois, en 1600, le comte Olivier vit orphelin avec sa tante Célidée : il a vingt ans. Des comédiens errants, conduits par le poète Alexandre Hardy, viennent lui demander l'hospitalité qu'il s'empresse de leur accorder. Parmi les comédiens se trouve une femme étrangement belle et captivante : Florise. Olivier en devient amoureux, et lorsque Hardy parle de continuer sa route, Florise déclare qu'elle restera près d'Olivier d'Atys. Dans cette admirable scène, Florise symbolise l'Art, un moment vaincu par la Passion qui s'incarne sous les traits charmants du jeune Olivier. Mais Hardy aime Florise d'un double amour d'homme et d'artiste, et son cœur saigne et son orgueil souffre à la pensée que la reine de sa troupe va s'enfermer à jamais dans les murs du château d'Atys, et ne pouvant, par le raisonnement, convaincre Florise, ni l'apitoyer par sa douleur, il

magine une ruse à la fois de poète et d'amant qui ui donne raison. Sous le prétexte de remercier le omte Olivier de son hospitalité, Hardy fait jouer levant lui une scène de *Thésée*, la pièce en vogue, où Lucinde, une comédienne de la troupe, remplit e rôle de Florise. Et l'actrice aussitôt de reparaître sous l'amante et de s'irriter de la diction hésitante et de la froideur de Lucinde. Puis, s'animant, la voici qui quitte Olivier, et prenant part à a scène, récite d'une voix enflammée les vers de la ragédie, de nouveau subjuguée, conquise, fascinée par l'Art. Et comme Olivier s'étonne et s'indigne, en une magnifique réponse elle lui crie :

Oui, nous sommes ainsi. Quelquefois, ô Nature,
Nous rêvons dans ton sein l'ombre, la vie obscure,
Les devoirs accomplis auprès d'un gai foyer;
Mais que notre astre errant se mette à flamboyer,
Que ces oiseaux au vol étincelant, les Rimes,
Voltigent en chantant parmi les vers sublimes,
Que le Drame s'élève et nous dise : c'est moi!
Nous le suivons ce dieu, notre amant, notre roi!

. . . .

Vivez! moi je retourne à mes courses errantes.
Et quand, tenant des lys dans ses mains transparentes,
Loin du seuil de la Vie où je vous ai laissé,
Le fantôme charmant qu'on nomme le Passé
M'apparaîtra, gardant vos traits que rien change,
aura la jeunesse et la fierté d'un ange!

Olivier défaille en voyant s'éloigner celle qu'il me. La Passion gronde en lui, souveraine impéeuse et désespérée.. Mais voici que le Devoir se ve et parle à son tour par la bouche d'un vieux rviteur. Voici qu'en face du Rêve et de ses chi-

Marc Girardin avait raison d'être ému du su
que cause une passion commune à tous les hom
plutôt que du suicide que cause une passion p
culière ou une maladie exceptionnelle. Ainsi, V
ther qui meurt par amour touche plus que C
terton qui meurt par vanité. Chatterton ne s
pas comme un amant désespéré ou comm
stoïcien; il se tue par vanité, parce que, au
d'honorer son génie, le lord maire de Londre
conseille de ne plus faire de vers et lui offr
emploi de valet de chambre. Cela prouve q
lord maire est un sot, mais faut-il pour cela
Chatterton se tue? N'est-ce pas en vérité faire
bon marché de sa vie que de le mettre à la r
du premier sot que nous rencontrons? Q
Caton se tuait, c'était pour plus que cela. A
de Vigny, je ne l'ignore pas, a voulu surtout
la mort de son héros indiquât à la sociét
devoirs qu'elle est tenue de remplir vis-à-vi
génie. C'est fort bien, et nous n'y contredi
pas. Mais de quels moyens dispose la société
reconnaître le génie? Et les premières marque
génie ne sont-elles pas la patience et la forc
vivre? Rappelons le Dante, le Tasse, Milton,
la vie fut cruelle, et qui vécurent cependant.
génie n'est pas un parfum léger qui s'évanoui
qu'on secoue le flacon qui le contient; c'es
viatique généreux qui soutient l'homme pendan
long voyage. Quoi, vous avez en vous une pe
divine et immortelle, et vous ne savez pas
porter les ennuis de la vie, le dédain des sot
méchanceté des calomniateurs, la froideur des

différents ? » Enfin, que Chatterton ne me dise pas : Je suis pauvre ! Je lui répondrais avec Gautier : Tu es riche, puisque tu es aimé ! Chatterton, héros impuissant, maladif, orgueilleux, qui a dix-huit ans, qui croit que son génie doit en imposer à l'univers, et qui ne trouve personne assez grand pour le protéger, émeut bien moins encore aujourd'hui, dans notre puissante activité contemporaine, qu'en 1853. M. Antoine n'en a pas moins consacré tous ses soins à cette reprise. Le décor est fort beau. M. Mosnier est intéressant dans le rôle du quaker ; Mlle Bellanger larmoie à souhait dans celui de la femme apeurée ; et M. Rollan fait de sérieux efforts pour nous intéresser à son personnage. L'organe du débutant est sympathique ; mais, dans la force, il tend à grailler. Le geste est précis, et la diction nette. Artiste intéressant en somme.

3 FÉVRIER. — A la matinée d'aujourd'hui dimanche, les *Remplaçantes*, de M. Brieux, viennent s'inscrire au répertoire de l'Odéon.

13 FÉVRIER. — Le théâtre faisait relâche au dernier moment : M. Antoine venait lui-même prévenir le public que Mlle Bellanger, qui jouait le rôle de Ketty Bell, dans *Chatterton*, avait subitement disparu depuis trois heures de l'après-midi et qu'une demi-heure seulement avant le commencement du spectacle, sa famille, inquiète, avait téléphoné au théâtre pour demander de ses nouvelles. Devant ce cas de force majeure, il était matériellement impossible de changer le spectacle et après les excuses de M. Antoine, très sympathi-

quement accueillies, d'ailleurs, par le public, (rendait la recette[1].

28 FÉVRIER — On fêtait, en matinée, le 105e a niversaire de la naissance de Victor Hugo, M. Jean Richepin traduisait, dans un lang superbe, notre admiration pour le Poète Souvera et nous ne saurions dire le plaisir que ce apothéose nous a causé. « Après tant de fatr d'inepties et de fautes de français, voir ces be phrases aux plis riches et soutenus comme c d'une étoffe de brocart, monter et descendre d pas si ferme et si vif les degrés de marbre de le périodes : une pareille joie nous est rarem donnée ». Et, comme le public est plus mania qu'on ne veut bien le dire, comme il ne dema qu'à être étonné, surpris et séduit, ça été explosion d'enthousiasme à la fin de la b plaidoirie de Jean Richepin en faveur du lyris Des vers, et puis des vers, et encore des ve Il faut laisser la prose aux boutiques du b levard, criait-on avec Théophile Gautier. poètes ! Assez de faiseurs. Il n'y a déjà que t d'étals pour les fournitures de ces messieurs faut que la fantaisie, le style, l'esprit, la po aient un coin pour se produire dans cette v

1. — Mlle Bellanger avait conçu de la mort récente de sa mère, q affectionnait tendrement, un tel chagrin que depuis quelques jou n'avait pas été au théâtre sans remarquer sa profonde tristesse (véritable découragement. Prise sans doute d'une crise de désespo jeune artiste s'était précipitée dans la Seine à la hauteur du po l'Alma. Heureusement, des mariniers pouvaient se porter immédiate à son secours et la retirer de l'eau. Les soins dont elle était au l'objet la ramenaient à la vie et elle pouvait être reconduite chez ou un médecin, appelé en toute hâte, déclarait que la pauvre a en devait être quitte pour quelques jours de repos.

rance qui se vante d'être le plus intelligent pays le la terre, dans ce Paris qui se proclame lui-même le cerveau du monde ! Il semblait que ces exclamations étaient sur toutes les lèvres, quand M. Richepin récita quelques strophes de Hugo avec cette eurythmie dont il a le secret, lui aussi. Variété de ton, facilité de passer du tendre au terrible, chocs de mots sonores, figures héroïques, ampleur, puissance, poésie à pleine volée, l'auteur de la *Chanson des Gueux*, des *Caresses*, de la *Mer*, de *Vers la Joie* a enfiévré son auditoire avec tout cela. Etreindre ce colosse, Victor Hugo, et soutenir ainsi ce ton d'épopée pendant une heure de causerie charmante, robuste, familière et grandiose à la fois, Jean Richepin seul pouvait faire cela aujourd'hui. Sa noble causerie était encadrée entre une représentation de la *Grand' Mère*, interprétée par Mmes Emilie Lerou, obligeamment prêtée par la Comédie-Française, Madeleine Barjac, MM. Vargas, Duquesne, Violet, Villé, Soarez, Gerbault, Landouzy, et des récitations de poésies par les principaux artistes de la troupe. Ce même soir, avait lieu la première représentation de la *Faute de l'Abbé Mouret*, pièce en quatre acte et douze tableaux, avec musique, tirée du roman d'Emile Zola, par M. Alfred Bruneau[1]. —

1. Distribution. — Albine, Mlle *S[illegible]* — Désirée, Mme *Jeanne L[illegible]* — La Teuse, Mme *Luce Colas*. — Rosalie, Mlle *Ba[illegible]*. — La R[illegible], Mlle *Kerwich*. — Lisa, Mlle *Renée [illegible]*. — Babet, Mlle *C. [illegible]*. — La mere Brichet, Mme *Marcelle Ju[illegible]*. — Le petit Vincent, *Petit [illegible]*. — Serge Mouret, M. *Vargas*. — Frère Archangias, M. *P[illegible]*. — Le docteur Pascal, M. *Mosnier*. — Bambousse, M. *Leon Bernard*. — [illegible], M. *Escoffier*. — Le pere Brichet, M. *D[illegible]*.

Orchestre et chœurs (cent exécutants) sous la direction de M. Édouard Colonne.

Si l'on se remémore les caractères principaux du Romantisme : transformation des formules, liberté de l'imagination, déplacement de l'idéal, étude de l'homme, recherche de la vérité et de l'infini, abondance du verbe, exaltation de la forme — Emile Zola est un adepte de cet art opposé au classique. Et c'est dans deux œuvres, surtout dans *Une Page d'Amour* et dans la *Faute de l'Abbé Mouret*, où sa prose même se fait « chatoyante, éclatante de couleur et de pittoresque », que Zola se montre sans conteste aussi romantique qu'on peut l'être. Nous ne lui en faisons pas un grief. Nous ne sommes pas de ceux qui, — comme Duvergier de Hauranne, répondant à Victor Hugo, son collègue de l'Académie, — s'écriait que « le romantisme n'est pas un *ridicule;* mais bien une maladie comme le somnanbulisme ou l'épilepsie; qu'un romantique est un homme dont l'esprit commence à s'aliéner; qu'il faut le plaindre, lui parler raison, le ramener peu à peu... Nous sommes, tout au contraire, avec les partisans du libéralisme dans l'art; nous sommes avec l'auteur de *Cromwell*, déclarant que la poésie de notre temps est dans le drame; que le caractère du drame est le réel, et que tout ce qui est dans la nature est dans l'art. La *Faute de l'Abbé Mouret* procède de ces affirmations très nettes, et devait, par conséquent, séduire un dramaturge; elle en a, paraît-il, séduit plusieurs; mais c'est à M. Alfred Bruneau qu'était échue la fortune de mettre le roman-poème à la scène. M. Alfred Bruneau s'en est très habilement tiré. Son premier acte nous

conduit au presbytère. L'abbé Mouret est là, lisant son bréviaire ou contemplant une Vierge de plâtre posée devant lui. Des paysans passent, harassés. Dans le soir qui descend, des couples bruyants de garçons et de filles rient et s'embrassent derrière les buissons. Frère Archangias survient, grondeur, déplorant « l'accouplement des bêtes, le flot de génération, la promiscuité honteuse des hommes et des femmes se multipliant, poussant parmi les rocs pelés ainsi qu'une poignée de chardons que les vents ont semés ». Frère Archandias ne connait pas bien les préceptes du Christ qui a dit à ces hommes et à ces femmes : croissez et multipliez. D'ailleurs, Frère Archangias vitupère Dieu en personne : il l'accuse de préférer les humbles, comme il accuse ses administrés de vivre en véritables chiens et de forniquer avec leurs pièces de terre. Un terrible homme cet Archangias ! Cependant, l'abbé Mouret supplie la Vierge de l'arracher « au travail de ses désirs », de le garder pur et blanc comme les aurores, comme les lis à peine éclos, l'eau des sources cachées, le lait des plantes ignorées du soleil. Au deuxième acte, nous sommes dans le Paradou, une mer de verdure roulant sa houle de feuilles jusqu'à l'horizon, une débauche d'arbres, de tiges ayant des jaillissements de fontaines. Là « le soleil se vautre, en nappe d'or ». Et la tentation commence; et commencent les étapes d'amour. L'abbé Mouret s'avance dans ce cirque immense, sous cet envahissement formidable de sève, avec Albine, sorte d'Eve ou de Chloé, curieuse de vivre,

désireuse d'aimer. Les fruits succèdent aux fleur les chairs savoureuses des cerises et des abrico aux parfums grisants des verdures et des ros et le péché s'accomplit. Alors surgit Archang qui chasse Albine et l'abbé Mouret, comme D chassa Eve et Adam jadis, très jadis... l deux derniers actes sont remplis par le remor Albine refait seule, dans le Paradou en de dans les sentiers morts, dans la brume glacée l'automne, les étapes d'amour. Et elle s'en mourir sur un lit d'héliotropes, de pavots, jacinthes et de tubéreuses... Sur cette pièce dont ne peut nier la nouveauté et l'étrangeté, M. Alf Bruneau a écrit une de ses meilleures partitic des musiques de foi, d'extase, d'oubli, de charı avec une expression intense, avec une recher d'harmonie et une personnalité d'instrumentat qui forcent le respect et l'estime chez cet art de labeur robuste, de conviction, de sincér Et M. Antoine a fait tout ce qu'il a pu p réaliser ce rêve, pour traduire en toiles peintes luxuriantes descriptions de Zola. Les interpr ont été pleins de conscience et de talent, M. Var et Mlle Sylvie surtout. M. Perrin a été peut- plus brutal que de raison, et Mme Luce Colas au MM. Mosnier et Bernard, Mmes Jeanne Lion, Ba et Kerwich méritent qu'on les cite. M. Colonn magistralement dirigé l'orchestre, avec un ı souci des nuances. Et voilà déjà toute prête p le répertoire des Concerts du Châtelet l'exq partition de musique de scène de la *Faute l'Abbé Mouret.*

7 MARS. — En matinée du jeudi, on fêtait une seconde fois, avec le même programme que la semaine précédente, l'anniversaire de Victor Hugo. M. Jean Richepin refaisait sa conférence tant applaudie huit jours auparavant : il se surpassait lui-même en éloquence, en aperçus ingénieux, en études profondes ; il disait, avec un art suprême, quelques poésies du maître, et la salle entière l'acclamait, voulant le revoir quatre fois de suite pour lui témoigner sa reconnaissance et son admiration.

8 MARS. — La grève des électriciens fait des siennes : toute l'électricité du secteur de la rive gauche ayant manqué, les trois mille lampes de l'Odéon s'étaient éteintes — ou à peu près. Il n'était plus resté que les lampes de secours alimentées par le secteur municipal dit des Halles, et il avait bien fallu dire aux spectateurs venus pour applaudir M[lles] Brille et Barjac, dans *Andromaque* : « Ce sera pour une autre fois ».

14 MARS. — En matinée du jeudi, précédée d'une conférence de M. Gaston Deschamps, *Florise*, comédie en quatre actes, en vers, de Théodore de Banville. — Alors qu'il était président de l'Association de la Critique dramatique, M. Catulle-Mendès avait eu l'idée de faire jouer, au profit du buste de Théodore de Banville, cette adorable *Florise*, dont les rôles étaient déjà distribués à M[mes] Segond-Weber et Moréno, à MM. Le Bargy, Paul Mounet, etc. Mais des difficultés survinrent... Et sans la très heureuse initiative de M. Antoine, se rappelant fort à propos que Banville lui avait autrefois donné le *Baiser*, au moment où il diri-

geait le Théâtre Libre, les fidèles du poète eussent sans doute attendu longtemps encore la représentation qu'ils espéraient comme une consécration dernière de sa gloire et de son génie. Ils sont, ces quatre actes, emplis d'un débordant lyrisme, et les amateurs de symboles y pourront voir s'y dérouler le drame altier de l'Art aux prises avec la Passion, ainsi que l'atteste, d'ailleurs, « l'argument » emprunté à Victor Hugo :

Toutes les passions s'éloignent avec l'âge,
L'une emportant son masque et l'autre son couteau,
Comme un essaim chantant d'histrions en voyage
Dont le groupe décroît derrière le coteau.

... Au château d'Atys, près Blois, en 1600, le comte Olivier vit orphelin avec sa tante Célidée : il a vingt ans. Des comédiens errants, conduits par le poète Alexandre Hardy, viennent lui demander l'hospitalité qu'il s'empresse de leur accorder. Parmi les comédiens se trouve une femme étrangement belle et captivante : Florise. Olivier en devient amoureux, et lorsque Hardy parle de continuer sa route, Florise déclare qu'elle restera près d'Olivier d'Atys. Dans cette admirable scène, Florise symbolise l'Art, un moment vaincu par la Passion qui s'incarne sous les traits charmants du jeune Olivier. Mais Hardy aime Florise d'un double amour d'homme et d'artiste, et son cœur saigne et son orgueil souffre à la pensée que la reine de sa troupe va s'enfermer à jamais dans les murs du château d'Atys, et ne pouvant, par le raisonnement, convaincre Florise, ni l'apitoyer par sa douleur, il

imagine une ruse à la fois de poète et d'amant qui lui donne raison. Sous le prétexte de remercier le comte Olivier de son hospitalité, Hardy fait jouer devant lui une scène de *Thésée*, la pièce en vogue, où Lucinde, une comédienne de la troupe, remplit le rôle de Florise. Et l'actrice aussitôt de reparaître sous l'amante et de s'irriter de la diction hésitante et de la froideur de Lucinde. Puis, s'animant, la voici qui quitte Olivier, et prenant part à la scène, récite d'une voix enflammée les vers de la tragédie, de nouveau subjuguée, conquise, fascinée par l'Art. Et comme Olivier s'étonne et s'indigne, en une magnifique réponse elle lui crie :

Oui, nous sommes ainsi. Quelquefois, ô Nature,
Nous rêvons dans ton sein l'ombre, la vie obscure,
Les devoirs accomplis auprès d'un gai foyer ;
Mais que notre astre errant se mette à flamboyer,
Que ces oiseaux au vol étincelant, les Rimes,
Voltigent en chantant parmi les vers sublimes,
Que le Drame s'élève et nous dise : c'est moi !
Nous le suivons ce dieu, notre amant, notre roi !

. . . .

Vivez ! moi je retourne à mes courses errantes.
Et quand, tenant des lys dans ses mains transparentes,
Loin du seuil de la Vie où je vous ai laissé,
Le fantôme charmant qu'on nomme le Passé
M'apparaîtra, gardant vos traits que rien change,
Il aura la jeunesse et la fierté d'un ange !

Olivier défaille en voyant s'éloigner celle qu'il aime. La Passion gronde en lui, souveraine impérieuse et désespérée.. Mais voici que le Devoir se lève et parle à son tour par la bouche d'un vieux serviteur. Voici qu'en face du Rêve et de ses chi-

mères, le Réel vient dresser ses tragiques laideurs, Et le vieillard dit les sages paroles d'espoir et de guérison par lesquelles se relèvera l'âme abattue du jeune Olivier. Il dit cela seul qui peut guérir les énergies défaillantes, les bonnes volontés en péril l'Action.

S'il vous plaît, aux côtés du bon roi
Henri, comme au bon temps de monsieur votre père,
Nous irons batailler! Quand, par un jour de guerre,
Il avait son épée au poing, comme un luron,
Fait le diable aux côtés de Monsieur de Biron,
Si quelque lansquenet, fuyant dans la rafale,
Le visait et trouait son pourpoint d'une balle,
J'avais beau dire : Allons, monsieur, il faut panser
Cela... Bah! sans vouloir seulement y penser,
Votre père piquait des deux, l'âme ravie,
Et se mettant à rire, il disait : C'est la vie!

Et tandis qu'Olivier, reprenant possession d lui-même, crie : « Adieu! » à l'amante enfuie, le comédiens disparaissent au sommet du coteau dans la gloire et la mélancolie du couchant dor Pour incarner Florise, il fallait une artiste ardent à l'âme vibrante, au cœur de feu, qui fît chant aux oreilles ravies des profanes les rimes trion phales. En dépit de sa belle vaillance et de sa fi intelligence, Mlle Berthe Bady n'a pas été l'inte prète que nous eussions rêvée : elle a de joli attitudes et une diction juste, il lui manque, hélas la voix... Superbe est celle de M. Desjardin qui tient avec noblesse le personnage d'Alexand Hardy ; mais pourquoi son articulation n'est-el pas toujours nette et pourquoi laisse-t-il tomber le

fins de vers? Avec M. Capellani, qui avait de la chaleur, Mme Dux, qui avait de l'émotion, avec MM. Paul Clerget et Desfontaines, amusants et pittoresques en Rosidor et en Jodelet, la représentation se complétait honorablement pour l'Odéon, digne du charmant poète que M. Antoine avait eu tant raison de fêter.

28 MARS. — A l'occasion du jeudi saint et du lendemain vendredi saint, matinée composée de *Joseph d'Arimathée*, drame en trois actes, de M. Gabriel Trarieux[1], et du *Vray Mystère de la Passion*, d'Arnould Gréban, adaptation de MM. E. de la Tourrasse et Ch.-G. de Taurines[2].

6 AVRIL. — La *Faute de l'Abbé Mouret* fait place à une reprise de l'*Arlésienne* (orchestre et chœurs dirigés par M. Ed. Colonne), qui va tenir l'affiche jusqu'à l'apparition d'une pièce nouvelle.

11 AVRIL. — A l'occasion de ses matinées du jeudi, M. Antoine remettait au répertoire le *Chandelier*, d'Alfred de Musset, précédé d'une conférence de M. Gabriel Trarieux. Mlle Jeanne Rolly, que nous n'avions pas encore eu le plaisir de voir à l'Odéon, abordait, pour ses débuts sur la rive gauche, le rôle de Jacqueline auquel la

1. — Joué par Mmes *Brille, Barjac, Paz Ferrer, Taillade*, MM. *Desjardins, Daltour, Capellani, Desfontaines, Mitrecey, Duquesne, Bernard, Mosnier, Maupré, Soarez, Chevalet, Vilbert, Savenne, Perrin, Rollan, Gerbault, Chambreuil.*

2. — Joué par Mmes *Brille, Dux, Jeanne Lion, Grumbach, Didier, Taillade, Darsenne, Aubry, Didier, Kerwich*, et par MM. *Marquet, Mitrecey, Philippe Garnier, Dorival, Varges, Soarez, Mosnier, Maupré, Chevalet, Desfontaines, Bernard, Vilbert, Jeandreau, Degeorge, Darras, Gerbault, Duard.*

prédestinait son précédent succès dans la *Parisienne*, de Becque, et dans *Vers l'amour*, de M. Léon Gandillot. Elle y faisait preuve d'une vive intelligence et d'une rare adresse. M. Bernard était de bonhomie assez amusante dans le personnage du notaire; peut-être y faudrait-il plus d'ampleur et de rondeur. M. Marquet n'avait pas mal compris et rendu l'égoïsme narquois et dur que cache Clavaroche sous le vernis de galanterie dont il est frotté. Le rôle de Fortunio revenait de droit, de par son âge, à M. Maupré, qui fut le Charles Henri de *Vieil Heidelberg*... Et nous ne pouvions nous empêcher de nous rappeler que Delaunay qui, à quarante-cinq ans — il eut même, fâcheusement cette fois, la coquetterie de s'y montrer à soixante, le jour de sa représentation de retraite — était encore l'idéal amoureux de la comédie de Musset. Qu'il était donc jeune et tendre! Avec quelle poétique mélancolie, il disait à Jacqueline : « L'étoile qui brille à l'horizon ne connaît pas les yeux qui la regardent, mais elle est connue du moindre pâtre qui chemine sur le côteau ! » Et quelle douleur naïve, tantôt impérieuse et tantôt résignée! Des larmes montaient à tous les yeux, quand il exhalait d'une voix altérée par le chagrin ces plaintes, si touchantes en leur naïveté, qu'Alfred de Musset met dans la bouche de ce pauvre Fortunio, sûr de la trahison de sa maîtresse et décidé à mourir pour elle.

---

1. DISTRIBUTION. — Jacqueline, Mlle *Rolly*. — Madelon, Mlle *Kerwich*. — Clavaroche, M. *Marquet*. — Fortunio, M. *Maupré*. — Maître André, M. *Bernard*. — Guillaume, M. *Villé*. — Landry, M. *Gerbault*. — Un jardinier, M. *Violet*.

18 AVRIL. — Premières représentations de la *Française*, comédie en trois actes, de M. Brieux[1], et des *Goujons*, comédie en un acte, de M. L. Bénière[2]. — M. Antoine a tenu à nous expliquer lui-même pourquoi et comment il a monté la *Française*, de M. Brieux. — « En organisant le programme de ma première saison en Odéonie — a-t-il écrit à un de nos meilleurs confrères — j'avais pris soin d'y comprendre une série d'ouvrages de caractères et de tendances tout à fait différents. Pour l'époque à laquelle nous arrivons, je désirais donner un spectacle gai, de visées un peu générales et un peu hautes et pouvant être entendu de tous les publics. C'était la pièce de Guinon qui devait tenir cette place. Obligé de la remettre à l'an prochain à cause de l'indisponibilité de Dumény, j'ai été très content de trouver dans la comédie de Brieux une œuvre qui pût la remplacer et atteindre le même but. J'ai donc insisté vivement auprès de mon vieil ami pour le décider à apporter à l'Odéon cette pièce, déjà en route pour d'autres destinées... » C'est au cours d'une croisière faite, il y a deux ans,

---

1. DISTRIBUTION. — Bartlett, M. *Decori*. — Gentier, M. *Duquesne*. — Pierre, M. *Desjardins*. — Charles, M. *Vargas*. — Roquelet, M. *Bernard*. — Jean, M. *P. Villé*. — Serget, M. *Darras*. — Husson, M. *Violet*. — Le petit Jacques, *la petite Willem*. — Un enfant, *la petite Pré*. — Marthe, Mlle *Jeanne Rolly*. — Geneviève, Mlle *Madeleine Lély*. — Léontine, Mlle *Renée Maupin*. — Rose, Mlle *C. Didier*. — Irma, Mlle *Aubry*.

2. DISTRIBUTION. — Belluche, M. *Mosnier*. — Giboin, M. *Bernard*. — Nivolet, M. *Duard*. — Martin, M. *Darras*. — Madame Belluche, Mme *Delphine Renot*. — Mlle de la Haye, Mlle *Kerwich*. — Hélène, Mlle *Didier*. — Une bonne, Mlle *Aubry*.

Le privilége de l'Odéon n'avait été accordé à M. Antoine que pour une saison. M. Briand venait de le renouveler pour une durée de sept années.

dans les eaux allemandes et norvégiennes que M. Brieux conçut l'idée de la *Française*. « Je constatai, dit-il, que nos femmes et notre littérature sont inconnues ou plutôt mal connues à l'étranger. Pour la plupart des gens — *de là-bas* — la femme française, c'est la théâtreuse du seizième ordre qui, en robe courte et le regard effronté, lance à la foule le couplet sottement grivois. Pour notre littérature, elle est jugée par les livres pornographiques qui, seuls, ont droit d'admission dans les vitrines des librairies. Les Français qui résident à l'étranger en éprouvent un cruel malaise, et l'un d'eux, notre consul à Bergen, m'en faisait le douloureux aveu. On pourrait aisément, me disait-il, combattre ce déplorable état de choses. Il faudrait tout simplement, avec l'autorisation de notre ministre des Affaires étrangères, du moins en ce qui touche notre littérature, que nos ambassades et nos consulats eussent un inspecteur chargé d'inviter les libraires à exposer, à côté des ordures qu'ils débitent, des œuvres véritablement françaises, celles-là — elles sont nombreuses — qui font l'honneur et la gloire de notre littérature. Une simple visite faite aux libraires par ces inspecteurs amènerait un changement immédiat... J'ai voulu, ajoute M. Brieux, faire une comédie légère, gaie, et foncièrement honnête, que les familles pourront entendre sans qu'une situation ou un mot effarouchent leurs justes susceptibilités, et j'ai rendu à la femme française l'hommage qui est dû à sa grâce, à sa vaillante loyauté et à sa noble grandeur d'âme. Tous les

Français aiment la France, quoi qu'on dise ; mais quand ils ont un peu vécu à l'étranger, cette tendresse se transforme en adoration... Ceci est mon cas ». Voici l'anecdote en toute sa simplicité. D'une première femme qu'il a perdue, Pierre Gontier, aujourd'hui remarié, a une charmante fille, Geneviève, vivant en parfaite intelligence avec sa jeune belle-mère, Marthe, qu'elle appelle « marraine ». Pierre Gontier possède une usine qui lui rapporte, chaque année, de réguliers bénéfices, toujours les mêmes. Et il a un frère, qui vit en ses terres de Saintonge, original fieffé, autrefois parti pour l'Amérique et brusquement revenu en France en laissant à un ami du Far-West, Bartlett, son fils, âgé de trois ans. Au moment où le rideau se lève sur le premier acte de la *Française*, nous sommes à Trouville, où Pierre Gontier, entouré de sa famille, attend son neveu, maintenant âgé de plus de vingt ans, qui, accompagné de Bartlett, vient visiter la France et du même coup son père... qu'il ne connaît pour ainsi dire pas. Voici les voyageurs annoncés : Bartlett, l'Américain, trapu, possesseur d'immenses troupeaux, homme d'action et d'énergie, et le jeune Charles Gontier, dont la correcte froideur fait contraste avec la libre exubérance de son compagnon, mais qui, rasé et portant lunettes, est devenu, bien que né Français, un Yankee pur sang. Et les voilà l'un et l'autre, avec les préjugés habituels aux étrangers. Ah ! comme on se trompe sur notre pauvre pays ! Comprenant que son usine ne progresse guère, Pierre Gontier est en

désireuse d'aimer. Les fruits succèdent aux fleurs, les chairs savoureuses des cerises et des abricots aux parfums grisants des verdures et des roses, et le péché s'accomplit. Alors surgit Archangias qui chasse Albine et l'abbé Mouret, comme Dieu chassa Eve et Adam jadis, très jadis... Les deux derniers actes sont remplis par le remords. Albine refait seule, dans le Paradou en deuil, dans les sentiers morts, dans la brume glacée de l'automne, les étapes d'amour. Et elle s'en va mourir sur un lit d'héliotropes, de pavots, de jacinthes et de tubéreuses... Sur cette pièce dont on ne peut nier la nouveauté et l'étrangeté, M. Alfred Bruneau a écrit une de ses meilleures partitions, des musiques de foi, d'extase, d'oubli, de charme, avec une expression intense, avec une recherche d'harmonie et une personnalité d'instrumentation qui forcent le respect et l'estime chez cet artiste de labeur robuste, de conviction, de sincérité. Et M. Antoine a fait tout ce qu'il a pu pour réaliser ce rêve, pour traduire en toiles peintes les luxuriantes descriptions de Zola. Les interprètes ont été pleins de conscience et de talent, M. Vargas et Mlle Sylvie surtout. M. Perrin a été peut-être plus brutal que de raison, et Mme Luce Colas aussi. MM. Mosnier et Bernard, Mmes Jeanne Lion, Barjac et Kerwich méritent qu'on les cite. M. Colonne a magistralement dirigé l'orchestre, avec un rare souci des nuances. Et voilà déjà toute prête pour le répertoire des Concerts du Châtelet l'exquise partition de musique de scène de la *Faute de l'Abbé Mouret*.

7 MARS. — En matinée du jeudi, on fêtait une seconde fois, avec le même programme que la semaine précédente, l'anniversaire de Victor Hugo. M. Jean Richepin refaisait sa conférence tant applaudie huit jours auparavant : il se surpassait lui-même en éloquence, en aperçus ingénieux, en études profondes ; il disait, avec un art suprême, quelques poésies du maître, et la salle entière l'acclamait, voulant le revoir quatre fois de suite pour lui témoigner sa reconnaissance et son admiration.

8 MARS. — La grève des électriciens fait des siennes : toute l'électricité du secteur de la rive gauche ayant manqué, les trois mille lampes de l'Odéon s'étaient éteintes — ou à peu près. Il n'était plus resté que les lampes de secours alimentées par le secteur municipal dit des Halles, et il avait bien fallu dire aux spectateurs venus pour applaudir M[lles] Brille et Barjac, dans *Andromaque* : « Ce sera pour une autre fois ».

14 MARS. — En matinée du jeudi, précédée d'une conférence de M. Gaston Deschamps, *Florise*, comédie en quatre actes, en vers, de Théodore de Banville. — Alors qu'il était président de l'Association de la Critique dramatique, M. Catulle-Mendès avait eu l'idée de faire jouer, au profit du buste de Théodore de Banville, cette adorable *Florise*, dont les rôles étaient déjà distribués à M[mes] Segond-Weber et Moréno, à MM. Le Bargy, Paul Mounet, etc. Mais des difficultés survinrent... Et sans la très heureuse initiative de M. Antoine, se rappelant fort à propos que Banville lui avait autrefois donné le *Baiser*, au moment où il diri-

geait le Théâtre Libre, les fidèles du poète eussent sans doute attendu longtemps encore la représentation qu'ils espéraient comme une consécration dernière de sa gloire et de son génie. Ils sont, ces quatre actes, emplis d'un débordant lyrisme, et les amateurs de symboles y pourront voir s'y dérouler le drame altier de l'Art aux prises avec la Passion, ainsi que l'atteste, d'ailleurs, « l'argument » emprunté à Victor Hugo :

Toutes les passions s'éloignent avec l'âge,
L'une emportant son masque et l'autre son couteau,
Comme un essaim chantant d'histrions en voyage
Dont le groupe décroît derrière le coteau.

... Au château d'Atys, près Blois, en 1600, le comte Olivier vit orphelin avec sa tante Célidée : il a vingt ans. Des comédiens errants, conduits par le poète Alexandre Hardy, viennent lui demander l'hospitalité qu'il s'empresse de leur accorder. Parmi les comédiens se trouve une femme étrangement belle et captivante : Florise. Olivier en devient amoureux, et lorsque Hardy parle de continuer sa route, Florise déclare qu'elle restera près d'Olivier d'Atys. Dans cette admirable scène, Florise symbolise l'Art, un moment vaincu par la Passion qui s'incarne sous les traits charmants du jeune Olivier. Mais Hardy aime Florise d'un double amour d'homme et d'artiste, et son cœur saigne et son orgueil souffre à la pensée que la reine de sa troupe va s'enfermer à jamais dans les murs du château d'Atys, et ne pouvant, par le raisonnement, convaincre Florise, ni l'apitoyer par sa douleur, il

imagine une ruse à la fois de poète et d'amant qui lui donne raison. Sous le prétexte de remercier le comte Olivier de son hospitalité, Hardy fait jouer devant lui une scène de *Thésée*, la pièce en vogue, où Lucinde, une comédienne de la troupe, remplit le rôle de Florise. Et l'actrice aussitôt de reparaître sous l'amante et de s'irriter de la diction hésitante et de la froideur de Lucinde. Puis, s'animant, la voici qui quitte Olivier, et prenant part à la scène, récite d'une voix enflammée les vers de la tragédie, de nouveau subjuguée, conquise, fascinée par l'Art. Et comme Olivier s'étonne et s'indigne, en une magnifique réponse elle lui crie :

Oui, nous sommes ainsi. Quelquefois, ô Nature,
Nous rêvons dans ton sein l'ombre, la vie obscure,
Les devoirs accomplis auprès d'un gai foyer;
Mais que notre astre errant se mette à flamboyer,
Que ces oiseaux au vol étincelant, les Rimes,
Voltigent en chantant parmi les vers sublimes,
Que le Drame s'élève et nous dise : c'est moi!
Nous le suivons ce dieu, notre amant, notre roi!

. . . .

Vivez! moi je retourne à mes courses errantes.
Et quand, tenant des lys dans ses mains transparentes,
Loin du seuil de la Vie où je vous ai laissé,
Le fantôme charmant qu'on nomme le Passé
M'apparaîtra, gardant vos traits que rien change,
Il aura la jeunesse et la fierté d'un ange !

Olivier défaille en voyant s'éloigner celle qu'il aime. La Passion gronde en lui, souveraine impérieuse et désespérée.. Mais voici que le Devoir se lève et parle à son tour par la bouche d'un vieux serviteur. Voici qu'en face du Rêve et de ses chi-

mères, le Réel vient dresser ses tragiques laidei Et le vieillard dit les sages paroles d'espoir et guérison par lesquelles se relèvera l'âme aba du jeune Olivier. Il dit cela seul qui peut guérii énergies défaillantes, les bonnes volontés en pé l'Action.

S'il vous plaît, aux côtés du bon roi
Henri, comme au bon temps de monsieur votre pèı
Nous irons batailler! Quand, par un jour de guerre,
Il avait son épée au poing, comme un luron,
Fait le diable aux côtés de Monsieur de Biron,
Si quelque lansquenet, fuyant dans la rafale,
Le visait et trouait son pourpoint d'une balle,
J'avais beau dire : Allons, monsieur, il faut panser
Cela... Bah! sans vouloir seulement y penser,
Votre père piquait des deux, l'âme ravie,
Et se mettant à rire, il disait : C'est la vie!

Et tandis qu'Olivier, reprenant possession lui-même, crie : « Adieu! » à l'amante enfuie, comédiens disparaissent au sommet du cot dans la gloire et la mélancolie du couchant d Pour incarner Florise, il fallait une artiste arde à l'âme vibrante, au cœur de feu, qui fît cha aux oreilles ravies des profanes les rimes tri phales. En dépit de sa belle vaillance et de sa intelligence, Mlle Berthe Bady n'a pas été l'in prète que nous eussions rêvée : elle a de j attitudes et une diction juste, il lui manque, hé la voix... Superbe est celle de M. Desjard qui tient avec noblesse le personnage d'Alexa Hardy ; mais pourquoi son articulation n'est pas toujours nette et pourquoi laisse-t-il tombe

fins de vers? Avec M. Capellani, qui avait de la chaleur, Mme Dux, qui avait de l'émotion, avec MM. Paul Clerget et Desfontaines, amusants et pittoresques en Rosidor et en Jodelet, la représentation se complétait honorablement pour l'Odéon, digne du charmant poète que M. Antoine avait eu tant raison de fêter.

28 MARS. — A l'occasion du jeudi saint et du lendemain vendredi saint, matinée composée de *Joseph d'Arimathée*, drame en trois actes, de M. Gabriel Trarieux[1], et du *Vray Mystère de la Passion*, d'Arnould Gréban, adaptation de MM. E. de la Tourrasse et Ch.-G. de Taurines[2].

6 AVRIL. — La *Faute de l'Abbé Mouret* fait place à une reprise de l'*Arlésienne* (orchestre et chœurs dirigés par M. Ed. Colonne), qui va tenir l'affiche jusqu'à l'apparition d'une pièce nouvelle.

11 AVRIL. — A l'occasion de ses matinées du jeudi, M. Antoine remettait au répertoire le *Chandelier*, d'Alfred de Musset, précédé d'une conférence de M. Gabriel Trarieux. Mlle Jeanne Rolly, que nous n'avions pas encore eu le plaisir de voir à l'Odéon, abordait, pour ses débuts sur la rive gauche, le rôle de Jacqueline auquel la

1. — Joué par Mmes *Brille, Barjac, Paz Ferrer, Taillade*, MM. *Desjardins, Daltour, Capellani, Desfontaines, Mitrecey, Duquesne, Bernard, Mosnier, Maupré, Soarez, Chevalet, Villé, Saverne, Perrin, Rollan, Gerbault, Chambreuil.*

2. — Joué par Mmes *Brille, Dux, Jeanne Lion, Grumbach, Didier, Taillade, Darsenne, Aubry, Didier, Kerwich, et par* MM. *Marquet, Mitrecey, Philippe Garnier, Dorival, Vargas, Soarez, Mosnier, Maupré, Chevalet, Desfontaines, Bernard, Villé, Jeandrieu, Degeorge, Darras, Gerbault, Duard.*

prédestinait son précédent succès dans la *Parisienne*, de Becque, et dans *Vers l'amour*, de M. Léon Gandillot. Elle y faisait preuve d'une vive intelligence et d'une rare adresse. M. Bernard était de bonhomie assez amusante dans le personnage du notaire; peut-être y faudrait-il plus d'ampleur et de rondeur. M. Marquet n'avait pas mal compris et rendu l'égoïsme narquois et dur que cache Clavaroche sous le vernis de galanterie dont il est frotté. Le rôle de Fortunio revenait de droit, de par son âge, à M. Maupré, qui fut le Charles Henri de *Vieil Heidelberg*... Et nous ne pouvions nous empêcher de nous rappeler que Delaunay qui, à quarante-cinq ans — il eut même, fâcheusement cette fois, la coquetterie de s'y montrer à soixante, le jour de sa représentation de retraite — était encore l'idéal amoureux de la comédie de Musset. Qu'il était donc jeune et tendre! Avec quelle poétique mélancolie, il disait à Jacqueline : « L'étoile qui brille à l'horizon ne connaît pas les yeux qui la regardent, mais elle est connue du moindre pâtre qui chemine sur le côteau! » Et quelle douleur naïve, tantôt impérieuse et tantôt résignée! Des larmes montaient à tous les yeux, quand il exhalait d'une voix altérée par le chagrin ces plaintes, si touchantes en leur naïveté, qu'Alfred de Musset met dans la bouche de ce pauvre Fortunio, sûr de la trahison de sa maîtresse et décidé à mourir pour elle.

---

1. DISTRIBUTION. — Jacqueline, Mlle *Rolly*. — Madelon, Mlle *Kerwich*. — Clavaroche, M. *Marquet*. — Fortunio, M. *Maupré*. — Maître André, M. *Bernard*. — Guillaume, M. *Villé*. — Landry, M. *Gerbault*. — Un jardinier, M. *Violet*.

18 avril. — Premières représentations de la *Française*, comédie en trois actes, de M. Brieux[1], et des *Goujons*, comédie en un acte, de M. L. Bénière[2]. — M. Antoine a tenu à nous expliquer lui-même pourquoi et comment il a monté la *Française*, de M. Brieux. — « En organisant le programme de ma première saison en Odéonie — a-t-il écrit à un de nos meilleurs confrères — j'avais pris soin d'y comprendre une série d'ouvrages de caractères et de tendances tout à fait différents. Pour l'époque à laquelle nous arrivons, je désirais donner un spectacle gai, de visées un peu générales et un peu hautes et pouvant être entendu de tous les publics. C'était la pièce de Guinon qui devait tenir cette place. Obligé de la remettre à l'an prochain à cause de l'indisponibilité de Dumény, j'ai été très content de trouver dans la comédie de Brieux une œuvre qui pût la remplacer et atteindre le même but. J'ai donc insisté vivement auprès de mon vieil ami pour le décider à apporter à l'Odéon cette pièce, déjà en route pour d'autres destinées... » C'est au cours d'une croisière faite, il y a deux ans,

1. Distribution. — Bartlett, M. *Decori*. — Gentier, M. *Duquesne*. — Pierre, M. *Desjardins*. — Charles, M. *Vargas*. — Roquelet, M. *Bernard*. — Jean, M. *P. Villé*. — Serget, M. *Darras*. — Husson, M. *Violet*. — Le petit Jacques, *la petite Willem*. — Un enfant, *la petite Pré*. — Marthe, Mlle *Jeanne Rolly*. — Geneviève, Mlle *Madeleine Lély*. — Léontine, Mlle *Renée Maupin*. — Rose, Mlle *C. Didier*. — Irma, Mlle *Aubry*.

2. Distribution. — Belluche, M. *Mosnier*. — Giboin, M. *Bernard*. — Nivolet, M. *Duard*. — Martin, M. *Darras*. — Madame Belluche, Mme *Delphine Renot*. — Mlle de la Haye, Mlle *Kerwich*. — Hélène, Mlle *Didier*. — Une bonne, Mlle *Aubry*.

Le privilége de l'Odeon n'avait été accordé à M. Antoine que pour une saison. M. Briand venait de le renouveler pour une durée de sept années.

dans les eaux allemandes et norvégiennes que M. Brieux conçut l'idée de la *Française*. « Je constatai, dit-il, que nos femmes et notre littérature sont inconnues ou plutôt mal connues à l'étranger. Pour la plupart des gens — *de là-bas* — la femme française, c'est la théâtreuse du seizième ordre qui, en robe courte et le regard effronté, lance à la foule le couplet sottement grivois. Pour notre littérature, elle est jugée par les livres pornographiques qui, seuls, ont droit d'admission dans les vitrines des librairies. Les Français qui résident à l'étranger en éprouvent un cruel malaise, et l'un d'eux, notre consul à Bergen, m'en faisait le douloureux aveu. On pourrait aisément, me disait-il, combattre ce déplorable état de choses. Il faudrait tout simplement, avec l'autorisation de notre ministre des Affaires étrangères, du moins en ce qui touche notre littérature, que nos ambassades et nos consulats eussent un inspecteur chargé d'inviter les libraires à exposer, à côté des ordures qu'ils débitent, des œuvres véritablement françaises, celles-là — elles sont nombreuses — qui font l'honneur et la gloire de notre littérature. Une simple visite faite aux libraires par ces inspecteurs amènerait un changement immédiat... J'ai voulu, ajoute M. Brieux, faire une comédie légère, gaie, et foncièrement honnête, que les familles pourront entendre sans qu'une situation ou un mot effarouchent leurs justes susceptibilités, et j'ai rendu à la femme française l'hommage qui est dû à sa grâce, à sa vaillante loyauté et à sa noble grandeur d'âme. Tous les

nçais aiment la France, quoi qu'on dise; mais nd ils ont un peu vécu à l'étranger, cette dresse se transforme en adoration... Ceci est a cas ». Voici l'anecdote en toute sa simplicité. ne première femme qu'il a perdue, Pierre ıtier, aujourd'hui remarié, a une charmante , Geneviève, vivant en parfaite intelligence c sa jeune belle-mère, Marthe, qu'elle appelle ıarraine ». Pierre Gontier possède une usine lui rapporte, chaque année, de réguliers éfices, toujours les mêmes. Et il a un frère, vit en ses terres de Saintonge, original fieffé, refois parti pour l'Amérique et brusquement nu en France en laissant à un ami du Far-st, Bartlett, son fils, âgé de trois ans. Au nent où le rideau se lève sur le premier acte la *Française*, nous sommes à Trouville, où re Gontier, entouré de sa famille, attend son u, maintenant âgé de plus de vingt ans, qui, mpagné de Bartlett, vient visiter la France et nême coup son père... qu'il ne connaît pour i dire pas. Voici les voyageurs annoncés : lett, l'Américain, trapu, possesseur d'immen-troupeaux, homme d'action et d'énergie, et le e Charles Gontier, dont la correcte froideur contraste avec la libre exubérance de son pagnon, mais qui, rasé et portant lunettes, levenu, bien que né Français, un Yankee pur . Et les voilà l'un et l'autre, avec les préjugés tuels aux étrangers. Ah! comme on se trompe notre pauvre pays ! Comprenant que son e ne progresse guère, Pierre Gontier est en

quête d'un associé : pourquoi ne prendrait-il pas le richissime Bartlett. Naturellement et innocemment, Mme Gontier se montre cordiale envers l'Américain. Persuadé qu'il a devant lui une de ces Françaises dévergondées que lui ont peintes les romans et les pièces françaises, où toute femme a un ou plusieurs amants, et croyant avoir à faire à une de ces honnêtes dames à qui il fut présenté par un jeune homme complaisant et bien mis, rencontré devant le Grand-Hôtel, Bartlett se juge suffisamment autorisé par les amabilités de Marthe et l'embrasse sur la nuque... La verte semonce qu'il reçoit lui montre à quel point il s'est trompé... Confus de son erreur et désormais convaincu de la vertu des Françaises — peut-être va-t-il un peu loin dans l'excès contraire de ses généralités — il s'associe avec Pierre Gontier pour l'exploitation en Amérique du brevet qu'il a pris pour une nouvelle invention : en sa qualité de Français, Pierre ne manque pas de science, mais seulement de sens pratique et d'initiative commerciale. Tout est bien qui finit bien... Car le jeune Charles Gontier, arrivé en France avec un profond mépris pour les jeunes filles françaises, s'amourache de sa cousine Geneviève, qu'il avait prise d'abord pour une simple poupée et en qui il découvre un cœur tendre et charmant. Il l'épousera. Pour rien au monde, en effet, il ne voudrait retourner en Amérique : ne s'est-il pas aperçu que, fils et petit-fils de français, il avait en France toutes les raisons de sa vie intellectuelle. Et c'est ainsi que se trouve agréablement développée la

chère à M. Brieux : la Française est déci-
nt beaucoup meilleure qu'on ne le dit...
ut à l'étranger... Une petite pièce sur un
d sujet : c'est ainsi que M. Brieux a qualifié
ême son aimable comédie. Si l'Américain
lett — les Américains sont à la mode cet
au théâtre — s'est mépris, au point de
dre... pour ce qu'elle n'était pas la plus
ête des femmes, il faut voir avec quelle bonne
il sait se faire pardonner sa sottise et
ger bravement son fusil d'épaule en devenant
issant commanditaire, en tout bien tout hon-
, du mari qu'il s'était plu à regarder comme
quantité très négligeable. Et c'est un pur
ne que le petit roman d'amour du jeune
les Gontier — tout frais émoulu d'Amérique,
ussi — et de sa gentille cousine Geneviève.
uis, qu'importe que la pièce soit diantrement
rale » si, vraiment, elle est spirituelle ! Et sur
ujet où l'auteur a su éviter de trop faciles
mations, nous eûmes le plaisir d'applaudir
rement une comédie essentiellement gaie,
à ravir par M. Decori, de si solide talent et
merveilleuse action sur le public, dans le
de l'américain Bartlett, par M. Vargas et
Lély : ce sont nos deux amoureux. Mlle Lély
à la perfection une délicieuse « vieille chanson
a Saintonge », et Mlle Rolly a rendu avec
ment de tact le rôle de l'élégante Française
remet si bien à sa place notre trop galant
ee. Et nous n'avions que des éloges à adresser
M. Duquesne, Desjardins, Bernard, excellents

en de moindres rôles. Pour le premier acte, q
passe à Trouville, M. Jusseaume avait magist
ment brossé une jolie mer brumeuse avec vue
taine de la côte du Havre, et nous avions admi
dernier acte un harmonieux jardin signé Ronsii
Goujons, qui ouvraient le spectacle, étaient le
dant des *Experts*, applaudis au Théâtre Ant
M. Bénière nous y montrait deux vieux plaideu
province, Mlle de la Haye et son cousin Martin
fidement brouillés par leurs avoués, au momei
tout prêts à se réconcilier, ils allaient sagemei
noncer à l'interminable procès qui fait la fortu
nos gens de loi. MM. Mosnier, Duard, Berna
Darras, Mmes Delphine Renot et Kerwich met
quelque couleur en ce tableau satirique de
santerie amusante, encore qu'un peu surann

25 AVRIL. — La *Parisienne*, d'Henry Be
précédée d'une conférence de M. Lucien Desc
s'inscrivait, en matinée du jeudi, au répertoi
l'Odéon, jouée par Mlle Jeanne Rolly.

14 MAI. — Première représentation de l'O
comédie en trois actes de M. Gabriel Trarieux
Le monde des théâtres s'amusa... un jou
deux du conflit qui s'était élevé entre M. An
directeur de l'Odéon, et M. Gémier, directeu
Théâtre Antoine. Anciens amis et collaborat

---

1. DISTRIBUTION. — Serge Santeuil, M. *Desjardins*. — Mgr. C
M. *de Max*. — La Grandière, M. *Levesque*. — Clodomir Merle,
nard. — L'abbé Césaire, M. *Maupré*. — Rosetti, M. *Mosnier*.
bault, M. *Duard*. — Bancroft, M. *Desfontaines*. — L'huissier, M.
— Mohammed Ali, M. *Mitrecey*. — Bechir, M. *Daltour*. — Docte
M. *Gerbault*. — Slimen, M. *Villé*. — Cécile, Mme *Dux*. — J
Mlle *Van Doren*. — Sœur Anne-Marie, Mlle *Paz Ferrer*. — Vér
petite Esther.

ellement directeurs et... rivaux, ces mes-
rs faisaient parallèlement répéter deux pièces :
e de M. Gabriel Trarieux, l'autre de M. Paul
cinthe-Loyson, qui, toutes deux, traitaient du
ne sujet : « La religion dans la vie moderne ».
uel des deux directeurs devait prendre le pas
l'autre ? Nous nous gardions bien de répondre,
r la raison toute simple que nous n'avions
ement à prendre part dans le débat. Notre
t devoir de critique était d'écouter les pièces
oute notre attention et de les juger en toute
cience. Au public d'aller les voir, si bon lui
plait, et c'était tant mieux pour nos directeurs
connaissant une des deux pièces, il avait le
r de connaître l'autre, qui justement — les
s ne sont-elles pas dans l'air au même moment ?
raitait du même sujet. Le Serge Santeuil de
éon est un préfet du « Bloc », arriviste et déjà
ré : il ne lui manque plus — cela ne saurait
er — que d'obtenir un avancement excep-
nel en étant nommé, par suite d'une vacance
ortune, au gouvernement de l'Algérie. Et c'est
veille de gagner ainsi la haute récompense de
services « anticléricaux » qu'il apprend une
e terrible : sa femme, très religieuse, a secrè-
nt préparé leur fille unique, Véronique, à sa
nière communion ; la cérémonie doit avoir lieu
trois jours. On juge du scandale qui va se
uire. C'en est fait, désormais, de la carrière
ique de Santeuil, et, pour l'instant, de sa
nation comme gouverneur de l'Algérie ! C'est
ain que Santeuil demande à sa femme de

renoncer à son fatal projet : celle-ci ne veut rien entendre. Bien plus, voyant qu'il n'y a plus aucun accord possible entre elle et son mari, elle annonce son intention de se retirer chez ses parents. Qui dénouera cette situation, tendue à l'extrême? Ce sera le vieux cardinal-archevêque, directeur de conscience de Mme Santeuil, qui, conciliant les choses, viendra dire à Santeuil : « Promettez que votre fille fera sa première communion dans trois ans, et votre femme ne vous quittera point. Elle partira avec vous pour Alger. » Santeuil promet, et l'accord se conclut sur ces bases. Deux ans se passent, et l'auteur nous transporte dans le palais du gouverneur général de l'Algérie. Véronique est gravement atteinte par la fièvre typhoïde. Soignée par sa mère et par une sœur de sa mère, qui est religieuse, la jeune fille ne songe qu'aux joies célestes. Un grand médecin, appelé en consultation, a blâmé, mais en vain, cette ambiance mystique propre à exalter la malade. Et c'est à ce moment que Mme Santeuil réclame pour sa fille la venue d'un prêtre et déclare que, si elle en réchappe Véronique a fait vœu de se consacrer à Dieu, que si elle meurt, elle se réfugiera elle-même dans un couvent. Santeuil s'avoue vaincu : « Je n'aurai bientôt plus ni femme, ni fille ! » s'écrie-t-il. Et la toile baisse sur son désespoir, qui n'est point une conclusion. Ce n'est pas tout de poser les questions, il faut les résoudre, pourrait-on dire à M. Gabriel Trarieux, dont les deux premiers actes fermement impartiaux et solidement écrits, sont d'un puissant intérêt. Pourquoi le dernier n'est-i

la hauteur des deux premiers ? C'est grand nage. De l'*Otage* — vous avez compris que ıtage » était Véronique — il restera le noble d'un talentueux auteur, et pour M. de Max, lâtant triomphe en une scène unique, celle du nal-archevêque, dont l'intelligent artiste a une figure absolument inoubliable, une fine osition, admirable de tout point : la tenue, ude, le geste, le ton : c'est idéal ! Quel be pendant au Ximénès de la *Sorcière* ! La iorité de touche avec laquelle M. de Max campé en pied le bref portrait de l'évêque vait pas nous empêcher de rendre justice à xcellents camarades. M. Desjardins mettait de rité et de l'émotion dans son Santeuil. M. Ber-, crayonnait au naturel la silhouette du député mir Merle, qui n'était pas sans rapport avec ı Clovis Hugues. M. Duard personnifiait avec ion le professeur de médecine. Mme Dux avait force et de la justesse en Mme Santeuil : être tout de même parlait-elle un peu vite ?... Van Doren avait de la finesse sous les traits femme d'un député « bien pensant » en ition avec la catholique préfète.

MAI. — Premières représentations de *Monde Prévan*, comédie en trois actes, en vers, de Gumpel et Delaquys [1], et du *Maître à aimer*,

---

TRIBUTION. — M. de Prévan, M. *Duard*. — Belleroche, M. *Vargas*. elle, M. *Bernard*. — D'Estreban, M. *Capellani*. — Frontin, M. *Des-ss*. — Ramponneau, M. *Degeorge*. — L'abbé Coignard, M. *Violet*. omte, M. *Daltour*. — Premier buveur, M. *Villé*. — Deuxième M. *Chambreuil*. — Troisième buveur, M. *Gerbault*. — Quabuveur, M. *Tisserand*. — Elmire, Mlle *Barjac*. — Claire, Mlle *Lély*. , Mlle *Taillade*. — Philippine, Mlle *Brille*.

comédie en un acte et en vers de MM. Pierre Veber et Hugues Delorme[1]. — Deux pièces en vers : l'Odéon termine correctement et gracieusement une année qui, certes, eût pu être meilleure, mais qui atteste, en tout cas, l'infatigable activité de son nouveau directeur ; il sera beaucoup pardonné à M. Antoine, car il a beaucoup joué d'auteurs. Les derniers sont deux jeunes, de vrais jeunes de vingt et quelques années, dont le nom nous était, la veille, parfaitement inconnu, et dont *Monsieur de Prévan* est le début au théâtre : un début qui nous promet, non peut-être de grands poètes, mais de véritables auteurs dramatiques, c'est sûr. Vous connaissez les *Liaisons dangereuses* de Laclos, ce pénétrant observateur des mœurs (et quelles!) du dix-huitièm siècle. Dans sa soixante-dix-neuvième lettre, Valmont raconte à la marquise de Merteuil la piquant histoire de son ami, le « joli monsieur de Prévan ». Paris, dit-il, s'étonnait que trois femmes, toutes jo lies, ayant toutes trois mêmes talents, restassent, inti mement liées entre elles, depuis le moment de leu entrée dans le monde : on les appelait les « insépa rables ». Les trois beautés prirent chacune un aman de leur choix et, cependant, leur union ne se rompi point. Prévan entreprend de vérifier ces prodiges Il se livre alors à une série de combinaisons, qu raconte Valmont, et, à la suite desquelles il amèn chez lui, le même après-midi, mais séparément, le trois amies. Il les séduit toutes les trois et (peste!

1. Distribution. — Le président Bonfant, M. *Duquesne*. — De Pelfrène, M. *Bernard*. — Le marquis de Courvalin, M. *Capellani*. — Lindor, M. *Maupré*. — La présidente Mme *Dux*. — Lisette, Mlle *Barjac*

tient tout de suite de chacune, par trois fois, les appréciables faveurs. Cependant, les amants ennent leur malheur respectif. Prévan offre iel à tous trois : le duel n'aura lieu qu'après uner. A table, on se réconcilie, et il est entendu vec l'aide de Prévan les amants confondront trois beautés qui les ont bernés. Prévan alors e dans sa petite maison les trois femmes et les amants ; il fait aux trois infidèles des excuses, en livrant le secret de chacune, leur apprennent i comme elles ont été jouées. Sur quoi, rup- entre les amants et les maîtresses. Sépa- in aussi des inséparables : l'une d'elle se jette ouvent ; les deux autres languissent, exilées leurs terres... Telle est la libertine aventure MM. Gumpel et Delaquys ont mise en pièce et ers — les vers ne nous ont pas absolument aballé », mais la pièce est charmante, et le nd acte surtout nous a plu infiniment. Ajou- que le dénouement n'est pas tout à fait le ie que dans Laclos. Aidé des trois maîtresses, an arrive à convaincre les trois amants qu'ils t pas été réellement trompés : la réconciliation générale et complète, et la pièce se termine par ques tirades en l'honneur de l'Amour selon la re et selon Rousseau, qui ont paru quelque longues et inutiles. M. Duard, qui est, d'ail- s, un intelligent comédien, avait-il donc ce qu'il it pour personnifier le type de Lovelace et de Juan ? Non, certes, et il a paru fâcheusement d et monotone. La pièce s'est nécessairement entie de cette erreur de distribution. MM. Ca-

pellani, Vargas et Bernard représentent convenablement les maris trompés et contents. M. Desfontaines est un excellent Frontin, plein de fantaisie. Mlle Barjac a bien la tristesse d'Elvire, qui, dans la pièce, s'appelle Elmire. Les trois belles se nomment Mlles Brille, Taillade et Lély : retenez, je vous prie, le nom de cette dernière qui a la gentillesse et le naturel d'une Marthe Régnier. — Ce spectacle de théâtre « amoral » se terminait en un franc éclat de rire par un acte en vers — toujours, je l'ai dit — plein de verve, de gaieté, de grâce et d'esprit, puisqu'il était signé Pierre Veber et Hugues Delorme... Nous sommes encore — ce sont là hasards de l'affiche — en plein XVIIIe siècle, avec la poudre et l'habit carré. Et voici la très croustillante anecdote qui nous a tous fait songer au *Chandelier* d'Alfred de Musset que nous applaudissions naguère à l'Odéon, que nous allions retrouver la semaine suivante à l'Opéra-Comique, mis en musique par M. André Messager. Un honnête gentilhomme de province amène chez le président Bonfan son neveu Lindor, aussi timide et aussi pur qu'une jeune fille. Il s'agit de le déniaiser, et le président se mettant en tête de lui chercher un « maître à aimer » — le mot est joli — ne saurait mieux faire que de le mettre entre les mains du marquis de Courvalin, qui, depuis plusieurs années, est l'amant de sa femme, — amant un peu las, ayant sans doute besoin d'un remplaçant. Ce remplaçant est tout trouvé : ce sera le jeune Lindor. Et le gentil coquebin, devenu moins timide, grâce à la complaisance de la présidente, et même audacieux, grâce

ux leçons du « maître à aimer », devient le rival
eureux du marquis. Celui-ci tire l'épée, mais pour
'armer chevalier. M. Maupré, qui fut déjà Fortunio
le Musset, a mis, dans Lindor, la jeunesse et la
incérité qu'il fallait. M. Capellani est un brillant
rofesseur d'amour, et M. Duquesne un mari fort
éjouissant. Mme Dux traduit avec simplicité les
entiments quasi maternels de la présidente, j'allais
lire : de la comtesse, pour Chérubin. Et Mlle Barjac
qui, sous la direction de M. Antoine, cumule les
mplois, est une aussi agréable Lisette, qu'elle était,
lans la pièce précédente, une plaintive Ariane...

6 JUIN. — Le théâtre fermait ses portes en fêtant
'anniversaire de Corneille. M. de Max était un très
mouvant Polyeucte ; Mlle Barjac une touchante
Pauline.

14 JUILLET. — Le spectacle de la matinée gra-
uite comprenait une tragédie. *Britannicus* « pana-
hée » d'un acte moderne, la *Recommandation* de
I. Max Maurey. La jeunesse des écoles donnait
n masse, applaudissait les deux pièces et faisait
ne ovation à Mlle Brille qui disait la *Marseillaise*.

13 SEPTEMBRE. — C'est avec le *Roi Lear* — dont
: nombre de soirées était d'avance limité — que
Odéon « préludait », pour ainsi dire, à sa réou-
erture. Le drame à la fois surhumain et si profon-
ément humain — un des plus touffus de Shakes-
eare, — a été, on le sait, fort adroitement traduit
ar MM. Pierre Loti et Emile Vedel. Mis en scène
vec une extraordinaire ingéniosité, présenté dans
e beaux décors de Jusseaume, accompagné d'une
laire musique de M. Edmond Missa, « filant » en

en de moindres rôles. Pour le premier acte, qui se passe à Trouville, M. Jusseaume avait magistralement brossé une jolie mer brumeuse avec vue lointaine de la côte du Havre, et nous avions admiré au dernier acte un harmonieux jardin signé Ronsin. Les *Goujons*, qui ouvraient le spectacle, étaient le pendant des *Experts*, applaudis au Théâtre Antoine. M. Bénière nous y montrait deux vieux plaideurs de province, Mlle de la Haye et son cousin Martin, perfidement brouillés par leurs avoués, au moment où, tout prêts à se réconcilier, ils allaient sagement renoncer à l'interminable procès qui fait la fortune de nos gens de loi. MM. Mosnier, Duard, Bernard et Darras, Mmes Delphine Renot et Kerwich mettaient quelque couleur en ce tableau satirique de plaisanterie amusante, encore qu'un peu surannée...

25 AVRIL. — La *Parisienne*, d'Henry Becque, précédée d'une conférence de M. Lucien Descaves, s'inscrivait, en matinée du jeudi, au répertoire de l'Odéon, jouée par Mlle Jeanne Rolly.

14 MAI. — Première représentation de l'*Otage* comédie en trois actes de M. Gabriel Trarieux[1]. — Le monde des théâtres s'amusa... un jour ou deux du conflit qui s'était élevé entre M. Antoine directeur de l'Odéon, et M. Gémier, directeur du Théâtre Antoine. Anciens amis et collaborateurs

1. DISTRIBUTION. — Serge Santeuil, M. *Desjardins*. — Mgr. Gaufres M. *de Max*. — La Grandière, M. *Levesque*. — Clodomir Merle, M. *Bernard*. — L'abbé Césaire, M. *Maupré*. — Rosetti, M. *Mosnier*. — Herbault, M. *Duard*. — Bancroft, M. *Desfontaines*. — L'huissier, M. *Violet* — Mohammed Ali, M. *Mitrecey*. — Bechir, M. *Daltour*. — Docteur Jaïs M. *Gerbault*. — Slimen, M. *Villé*. — Cécile, Mme *Dux*. — Juliette Mlle *Van Doren*. — Sœur Anne-Marie, Mlle *Paz Ferrer*. — Véronique *petite Esther*.

ellement directeurs et... rivaux, ces messieurs faisaient parallèlement répéter deux pièces : e de M. Gabriel Trarieux, l'autre de M. Paul cinthe-Loyson, qui, toutes deux, traitaient du ne sujet : « La religion dans la vie moderne ». uel des deux directeurs devait prendre le pas l'autre ? Nous nous gardions bien de répondre, la raison toute simple que nous n'avions ment à prendre part dans le débat. Notre t devoir de critique était d'écouter les pièces oute notre attention et de les juger en toute cience. Au public d'aller les voir, si bon lui lait, et c'était tant mieux pour nos directeurs onnaissant une des deux pièces, il avait le de connaître l'autre, qui justement — les ne sont-elles pas dans l'air au même moment ? raitait du même sujet. Le Serge Santeuil de son est un préfet du « Bloc », arriviste et déjà é : il ne lui manque plus — cela ne saurait r — que d'obtenir un avancement exceptiel en étant nommé, par suite d'une vacance rtune, au gouvernement de l'Algérie. Et c'est veille de gagner ainsi la haute récompense de ervices « anticléricaux » qu'il apprend une terrible : sa femme, très religieuse, a secrènt préparé leur fille unique, Véronique, à sa ière communion ; la cérémonie doit avoir lieu trois jours. On juge du scandale qui va se aire. C'en est fait, désormais, de la carrière que de Santeuil, et, pour l'instant, de sa nation comme gouverneur de l'Algérie ! C'est ain que Santeuil demande à sa femme de

renoncer à son fatal projet : celle-ci ne
rien entendre. Bien plus, voyant qu'il n'y
aucun accord possible entre elle et son mar
annonce son intention de se retirer chez ses pa
Qui dénouera cette situation, tendue à l'ext
Ce sera le vieux cardinal-archevêque, direct
conscience de Mme Santeuil, qui, concilia
choses, viendra dire à Santeuil : « Promett
votre fille fera sa première communion dans
ans, et votre femme ne vous quittera point
partira avec vous pour Alger. » Santeuil p
et l'accord se conclut sur ces bases. Deux
passent, et l'auteur nous transporte dans le
du gouverneur général de l'Algérie. Véroniq
gravement atteinte par la fièvre typhoïde. S
par sa mère et par une sœur de sa mère, c
religieuse, la jeune fille ne songe qu'aux
célestes. Un grand médecin, appelé en co
tion, a blâmé, mais en vain, cette ambiance
que propre à exalter la malade. Et c'est
moment que Mme Santeuil réclame pour sa
venue d'un prêtre et déclare que, si elle en réc
Véronique a fait vœu de se consacrer à Dieu
si elle meurt, elle se réfugiera elle-même d
couvent. Santeuil s'avoue vaincu : « Je
bientôt plus ni femme, ni fille ! » s'écrie-t-il.
toile baisse sur son désespoir, qui n'est poi
conclusion. Ce n'est pas tout de poser les
tions, il faut les résoudre, pourrait-on
M. Gabriel Trarieux, dont les deux premiers
fermement impartiaux et solidement écrits
d'un puissant intérêt. Pourquoi le dernier

a hauteur des deux premiers ? C'est grand ge. De l'*Otage* — vous avez compris que ge » était Véronique — il restera le noble l'un talentueux auteur, et pour M. de Max, tant triomphe en une scène unique, celle du l-archevêque, dont l'intelligent artiste a e figure absolument inoubliable, une fine ition, admirable de tout point : la tenue, le, le geste, le ton : c'est idéal ! Quel pendant au Ximénès de la *Sorcière* ! La rité de touche avec laquelle M. de Max ampé en pied le bref portrait de l'évêque it pas nous empêcher de rendre justice à ellents camarades. M. Desjardins mettait de té et de l'émotion dans son Santeuil. M. Ber-ayonnait au naturel la silhouette du député ir Merle, qui n'était pas sans rapport avec Clovis Hugues. M. Duard personnifiait avec n le professeur de médecine. Mme Dux avait orce et de la justesse en Mme Santeuil : re tout de même parlait-elle un peu vite ?... n Doren avait de la finesse sous les traits femme d'un député « bien pensant » en ion avec la catholique préfète.

AI. — Premières représentations de *Mon-e Prévan*, comédie en trois actes, en vers, de ampel et Delaquys [1], et du *Maître à aimer*,

—

IBUTION. — M. de Prévan, M. *Duard*. — Belleroche, M. *Vargas*. e, M. *Bernard*. — D'Estreban, M. *Capellani*. — Frontin, M. *Des-* — Ramponneau, M. *Degeorge*. — L'abbé Coignard, M. *Violet*. te, M. *Daltour*. — Premier buveur, M. *Villé*. — Deuxième . *Chambreuil*. — Troisième buveur, M. *Gerbault*. — Qua-eur, M. *Tisserand*. — Elmire, Mlle *Barjac*. — Claire, Mlle *Lély*. Mlle *Taillade*. — Philippine, Mlle *Brille*.

comédie en un acte et en vers de MM. Pierre Vebeı Hugues Delorme[1]. — Deux pièces en vers : l'Od(termine correctement et gracieusement une an qui, certes, eût pu être meilleure, mais qui atte: en tout cas, l'infatigable activité de son nouv directeur ; il sera beaucoup pardonné à M. Antoi car il a beaucoup joué d'auteurs. Les derniers s deux jeunes, de vrais jeunes de vingt et quelq années, dont le nom nous était, la veille, parfa ment inconnu, et dont *Monsieur de Prévan* es début au théâtre : un début qui nous promet, peut-être de grands poètes, mais de véritables teurs dramatiques, c'est sûr. Vous connaissez *Liaisons dangereuses* de Laclos, ce pénétrant servateur des mœurs (et quelles !) du dix-huiti siècle. Dans sa soixante-dix-neuvième lettre, ' mont raconte à la marquise de Merteuil la piqu: histoire de son ami, le « joli monsieur de Préva Paris, dit-il, s'étonnait que trois femmes, toute: lies, ayant toutes trois mêmes talents, restassent, mement liées entre elles, depuis le moment de entrée dans le monde : on les appelait les « ins(rables ». Les trois beautés prirent chacune un an de leur choix et, cependant, leur union ne se roı point. Prévan entreprend de vérifier ces prodi Il se livre alors à une série de combinaisons, raconte Valmont, et, à la suite desquelles il an chez lui, le même après-midi, mais séparément trois amies. Il les séduit toutes les trois et (pes

1. Distribution. — Le président Bonfant, M. *Duquesne*. — D(frêne, M. *Bernard*. — Le marquis de Courvalin, M. *Capellan* Lindor, M. *Maupré*. — La présidente Mme *Dux*. — Lisette, Mlle *B(*

il obtient tout de suite de chacune, par trois fois, les plus appréciables faveurs. Cependant, les amants apprennent leur malheur respectif. Prévan offre le duel à tous trois : le duel n'aura lieu qu'après déjeuner. A table, on se réconcilie, et il est entendu qu'avec l'aide de Prévan les amants confondront les trois beautés qui les ont bernés. Prévan alors invite dans sa petite maison les trois femmes et les trois amants ; il fait aux trois infidèles des excuses, qui, en livrant le secret de chacune, leur apprennent aussi comme elles ont été jouées. Sur quoi, rupture entre les amants et les maîtresses. Séparation aussi des inséparables : l'une d'elle se jette au couvent ; les deux autres languissent, exilées dans leurs terres... Telle est la libertine aventure que MM. Gumpel et Delaquys ont mise en pièce et en vers — les vers ne nous ont pas absolument « emballé », mais la pièce est charmante, et le second acte surtout nous a plu infiniment. Ajoutons que le dénouement n'est pas tout à fait le même que dans Laclos. Aidé des trois maîtresses, Prévan arrive à convaincre les trois amants qu'ils n'ont pas été réellement trompés : la réconciliation est générale et complète, et la pièce se termine par quelques tirades en l'honneur de l'Amour selon la nature et selon Rousseau, qui ont paru quelque peu longues et inutiles. M. Duard, qui est, d'ailleurs, un intelligent comédien, avait-il donc ce qu'il fallait pour personnifier le type de Lovelace et de Don Juan ? Non, certes, et il a paru fâcheusement lourd et monotone. La pièce s'est nécessairement ressentie de cette erreur de distribution. MM. Ca-

pellani, Vargas et Bernard représentent con
blement les maris trompés et contents. M. De
taines est un excellent Frontin, plein de fant
Mlle Barjac a bien la tristesse d'Elvire, qui,
la pièce, s'appelle Elmire. Les trois belles se
ment Mlles Brille, Taillade et Lély : retenez, je
prie, le nom de cette dernière qui a la genti
et le naturel d'une Marthe Régnier. — Ce spe
de théâtre « amoral » se terminait en un
éclat de rire par un acte en vers — toujou
l'ai dit — plein de verve, de gaieté, de gr
d'esprit, puisqu'il était signé Pierre Veber et H
Delorme... Nous sommes encore — ce sc
hasards de l'affiche — en plein xviiie siècle,
la poudre et l'habit carré. Et voici la très cr
lante anecdote qui nous a tous fait songer au *C*
delier d'Alfred de Musset que nous applaudis
naguère à l'Odéon, que nous allions retrouv
semaine suivante à l'Opéra-Comique, mis en
que par M. André Messager. Un honnête g
homme de province amène chez le président Bo
son neveu Lindor, aussi timide et aussi pur q
jeune fille. Il s'agit de le déniaiser, et le prés
se mettant en tête de lui chercher un « ma
aimer » — le mot est joli — ne saurait
faire que de le mettre entre les mains du ma
de Courvalin, qui, depuis plusieurs année
l'amant de sa femme, — amant un peu las,
sans doute besoin d'un remplaçant. Ce rempl
est tout trouvé : ce sera le jeune Lindor. Et le
coquebin, devenu moins timide, grâce à la con
sance de la présidente, et même audacieux,

aux leçons du « maître à aimer », devient le rival heureux du marquis. Celui-ci tire l'épée, mais pour l'armer chevalier. M. Maupré, qui fut déjà Fortunio de Musset, a mis, dans Lindor, la jeunesse et la sincérité qu'il fallait. M. Capellani est un brillant professeur d'amour, et M. Duquesne un mari fort réjouissant. Mme Dux traduit avec simplicité les sentiments quasi maternels de la présidente, j'allais dire : de la comtesse, pour Chérubin. Et Mlle Barjac qui, sous la direction de M. Antoine, cumule les emplois, est une aussi agréable Lisette, qu'elle était, dans la pièce précédente, une plaintive Ariane...

6 JUIN. — Le théâtre fermait ses portes en fêtant l'anniversaire de Corneille. M. de Max était un très émouvant Polyeucte ; Mlle Barjac une touchante Pauline.

14 JUILLET. — Le spectacle de la matinée gratuite comprenait une tragédie, *Britannicus* « panachée » d'un acte moderne, la *Recommandation* de M. Max Maurey. La jeunesse des écoles donnait en masse, applaudissait les deux pièces et faisait une ovation à Mlle Brille qui disait la *Marseillaise*.

13 SEPTEMBRE. — C'est avec le *Roi Lear* — dont le nombre de soirées était d'avance limité — que l'Odéon « préludait », pour ainsi dire, à sa réouverture. Le drame à la fois surhumain et si profondément humain — un des plus touffus de Shakespeare, — a été, on le sait, fort adroitement traduit par MM. Pierre Loti et Emile Vedel. Mis en scène avec une extraordinaire ingéniosité, présenté dans de beaux décors de Jusseaume, accompagné d'une claire musique de M. Edmond Missa, « filant » en

vingt-huit tableaux — rapide comme l'éclair -
produisait naguère, en son petit cadre du bo
vard de Strasbourg, une terrifiante impressioı
nous laissait alors deviner ce qu'eût pu
M. Antoine sur un plus vaste théâtre... Le
maintenant à l'Odéon, tel que nous le con
sions avec ses colloques devant le rideau pen
que, dans la coulisse, se préparent un peu bru
ment, les changements de décors ! Le syst
d'ailleurs commode, n'est-il pas, avouons-le, le
qui permette l'intégrale exécution ?... M. An
avait composé, avec une science véritable, le
du roi Lear, qui n'était évidemment pas dan
moyens, mais dont il fit pourtant, avec le
Fouan de la *Terre,* une de ses plus belles
tions. Aujourd'hui, M. de Max incarne admir
ment le vieux Roi. « Lyrique dans l'âme »,
jeu de mot, il est bien l'idéal interprète de ce r
toire. Sa voix, d'un timbre sombré, exprime
veilleusement les angoisses du père abandc
dont l'immense douleur amène la folie terrib
y « déclame » peut-être un peu trop, et profère
fois des cris exagérés, mais il a, en revanche
plaintes si touchantes, des émotions si fiévre
et son masque tragique se prête dans une s
sissante réalité aux transformations psychologi
du personnage qu'il joue, en somme, en g
artiste ! On l'a longuement et légitimement accl

27 SEPTEMBRE. — Cette soirée était une da
l'histoire de l'Ibsénisme en France. C'est en
la première fois qu'une œuvre du grand écr
scandinave était représentée sur une scène sul

tionnée. Grâce à la courtoisie de M. Lugné-Poë, qui n'avait pas voulu contester, en sa qualité de mandataire des héritiers d'Ibsen, les autorisations spéciales autrefois accordées par le maître à M. Antoine, le directeur du second Théâtre-Français affichait le *Canard Sauvage*, représenté au Théâtre Libre, en mai 1891, et qu'il reprit au boulevard de Strasbourg en mai 1906, quelques jours avant la mort du maître norvégien. Le drame émouvant d'Ibsen n'a rien perdu en passant sur une scène plus vaste. M. Bernard, naturel et vrai, remplace M. Signoret dans le rôle de Hialmar Ekdal. M. Capellani est excellent dans le personnage de Gregers. Mlle Sylvie, Hedwig idéale ; Mmes Luce Colas et Dux, MM. Mosnier Vargas et leurs camarades complètent un très bon ensemble.

28 SEPTEMBRE. — Début, dans l'*Arlésienne*, de M. Le Roy, un des derniers lauréats du Conservatoire. Il nous avait joué au concours une scène de la *Ville Morte* de d'Annunzio avec une véhémence verbale et une frénésie de pantomime qui enflammèrent l'auditoire et conquirent le jury. Jamais jeune tragédien ne fut applaudi plus furieusement. Il est vrai que, l'année précédente, un de ses camarades, concourant dans *Chatterton*, avait obtenu la même faveur, puis était rentré discrètement dans l'ombre... Ces triomphes scolaires ne signifient rien ; ce n'est qu'au sortir de l'école que l'on commence à travailler, et par une incessante pratique que la personnalité du comédien se dégage... M. Le Roy a du feu, de l'énergie, des mouvements saccadés, des yeux de fou à l'expres-

sion concentrée et rageuse. C'est ainsi qu'il compris la figure de Frédéric.

8 OCTOBRE. — Première représentation *Plumes du Paon*, comédie en trois actes MM. Alexandre Bisson et Berr de Turique[1]. Il est bien certain que le nouveau directeur l'Odéon ne nous a pas encore donné ce que, tc nous attendions de sa vive intelligence et de esprit primesautier. *Jules César*, venu si tard fut, vous le savez, qu'un noble « effort » artistic Et, pour avoir — avec la très jolie comédie M. Brieux, *la Française*, et ce charmant past du XVIIIe siècle, *Monsieur de Prévan*, où s'es mèrent avec succès deux jeunes érudits, MM. G pel et Delaquys — mieux fini sans doute qu n'avait commencé, la première campagne ne rien moins qu'heureuse : « mauvais départ » a-t dit... Le public, justement exigeant, deman peut-être autre chose que de voir défiler, sur scène de la rive gauche, où il semblait plutôt mai le répertoire du Théâtre Antoine, parfois un moins bien joué qu'au boulevard de Strasbou Que veut-il donc, ce bon public ? Un beau dr en vers, par exemple, que fournirait à l'occas un vrai poète comme M. Jean Richepin... S'es donné la peine de le chercher ? Et n'est-ce pas r montrer un curieux état d'âme que de faire su

1. DISTRIBUTION. — Germaine, Mlle *Sylvie*. — Yvonne, Mlle *Gold* — Solange, Mlle *Faber*. — Clairette, Mlle *Barjac*. — Félicie, Mlle *wich*. — Rose, Mlle *Lukas*. — Raoul Premart, M. *Dumény*. — Claudel, M. *Calmettes*. — Trickmann, M. *Bernard*. — Bajolin, M. *nier*. — Truffault, M. *Desfontaines*. — Despréaux, M. *Degeorg* Brancard, M. *Violet*. — François, M. *Villé*. — Firmin, M. *Darras*

der à la reprise du *Canard Sauvage* la représentation des *Plumes du Paon* ? Qui eût jamais pensé que, dès les premières semaines de sa seconde saison, M. Antoine s'avouerait désemparé au point de chausser carrément les souliers de son prédécesseur et de s'adresser humblement à MM. Alexandre Bisson et Berr de Turique ? L'idée n'était, d'ailleurs, pas si déraisonnable. On sait le légitime succès de leur *Château historique*, vaudeville ayant le ton et la tenue de la comédie, avec une jolie pointe de sentiment et une véritable abondance de détails gais et spirituels. La pièce — une des meilleures que nous ait données M. Ginisty — était plaisante, d'invention heureuse et originale : elle tint plus de cent fois l'affiche de l'Odéon. Le tort de MM. Alexandre Bisson et Berr de Turique est d'avoir choisi, cette fois, un sujet infiniment trop spécial : il est toujours délicat de mettre le théâtre « sur le théâtre ». Ce croquis du monde des auteurs a paru grêle et monotone. Il faut dire la vérité : si bien faite qu'elle fût, la pièce n'a malheureusement pas porté comme on pouvait l'espérer. C'est l'histoire d'un vaudevilliste applaudi, Henri Claudel, que la jalousie de sa femme obligerait de renoncer à la scène, s'il ne lui venait à l'idée de faire présenter, répéter et jouer ses pièces sous le nom d'un ami, Raoul Prémart, dont les drames symboliques ont coutume d'avoir les « trois représentations » de rigueur ; Raoul accepte d'autant plus la combinaison qu'il aime M[lle] Yvonne Bajolin et n'obtiendra sa main — son négociant de père le veut ainsi —

que s'il devient un auteur célèbre. Henri part donc avec sa femme ; Raoul, qui reste à Paris, fera jouer sous son nom les pièces dont Henri lui enverra les manuscrits. Elles vont aux nues. Raoul arrive ainsi à la gloire et épouse Yvonne. Le père Bajolin nage dans la joie ; il fréquente les coulisses et son gendre est sur le point d'être fait chevalier de la Légion d'honneur. Tout irait le mieux du monde — Claudel continuant à toucher les trois quarts des droits sur les pièces que Prémart continue à signer tout seul — sans le testament d'un admirateur inconnu, qui meurt en léguant à l'auteur de *Snobinette* un château et une terre de six cent mille francs. A qui le château ? A qui les six cent mille francs ? A Raoul Prémart, puisqu'il est désigné par le testament. Mais Henri Claudel — et c'est aussi l'avis de Mme Claudel — estime que le domaine devrait lui revenir puisque c'est lui le véritable auteur de la pièce. Cela se corse, comme vous voyez. Voilà nos deux amis brouillés à mort. Henri reprend les *Oies du Capitole* que devrait encore signer Raoul. Et celui-ci, revenant à son théâtre symbolique — le seul qu'il aime — fait jouer une pièce de lui, l'*Ouvrier de la Onzième Heure*, qui tombe à plat... Tout se découvrirait sans doute si, ressaisie par le démon de la jalousie, Mme Claudel n'intervenait de nouveau pour arracher son mari à la fréquentation des actrices. Les deux amis se réconcilient d'autant plus aisément qu'un second testament est venu annuler la donation de la terre de six cent mille francs. Ils signeront désormais ensemble les pièces que Claudel

écrira loin de Paris, et que Raoul se chargera de faire répéter. Voyez comme c'est simple : comment n'y ont-ils pas songé plus tôt ? M. Dumény, toujours très réel, donnait de la vraisemblance au rôle de Prémart. M. Calmettes restait sous les traits de Claudel, le sûr comédien que vous connaissez. Mlles Sylvie et Goldstein se montraient fines et bien disantes dans les personnages des deux femmes d'auteurs.

19 OCTOBRE. — Première représentation de l'*Alouette*, pièce en quatre acte de M. Ernest de Wildenbruch, traduction de M. Emile Lutz [1]. — Encore une soirée grise à l'actif de ce pauvre Odéon... L'*Alouette* nous vient d'Allemagne où elle jouit d'une excellente réputation. Elle a la saveur du cru ; elle en a aussi toute la naïveté ; elle nous a paru, à nous, sans grâce, banale et puérile, voire un peu niaise... Auguste Langenthal dirige, près de Berlin, une grande usine de papier. Il est doux pour ses ouvriers, car il est de ceux qui pensent que la question sociale peut s'acheminer vers la solution par la bonté. Célibataire, approchant de la quarantaine, il est ému des charmes d'Hélène Schmalenbach, une jeune servante que sa gaieté chantante a fait surnommer « l'Alouette ». Son frère cadet, Hermann Langenthal, un gentil débauché, ne s'y montre pas moins sensible. Mais tandis qu'Hermann songe au mauvais motif, c'est

1. DISTRIBUTION. — Auguste Langenthal, M. *Vargas*. — Hermann Langenthal, M. *Maupre*. — Alexis Schmalenbach, M. *Desfontaines*. — Paul Hefeld, M. *Bernard*. — Mme Vve Schmalenbach, Mme *L. Colas*. — Hélène, Mlle *Madeleine Barjac*. — Julienne, Mme *Jeanne Lion*.

le bon qui inspire au second acte — le plus touchant des quatre — une démarche d'Auguste chez les parents d'Hélène. L'aimable fille aime le brave ouvrier Paul Ilefeld. Mais le moyen, je vous le demande, de repousser les propositions de « Monsieur Auguste » qui est si riche, qui enverra aux eaux (la traducteur a dit : qui enverra au bain!) la vieille mère impotente, qui assurera une confortable oisiveté à l'oncle Alexis; celui-ci avait la douce habitude de déclamer contre les capitalistes, mais il ne sera pas fâché le moins du monde de goûter aux agréments du capital! Nous voyons donc Hélène chez M. Langenthal avec la qualité officielle de fiancée. Elle n'est pas heureuse. Elle est toute dépaysée, fortement intimidée par cette richesse à laquelle elle n'a pas été accoutumée. Elle a si peu les usages du monde... Mais ce qui est plus grave, c'est qu'elle n'aime pas M. Auguste, et pense toujours à son ami, à son égal, à Paul Ilefeld, que les nouvelles grandeurs, dont elle est plus gênée qu'éblouie, n'ont pu lui faire oublier. N'importe! le mariage est sur le point de se faire, et se ferait certainement, si Hermann ne s'était juré de contrarier les projets de son aîné. Il convainc la jeune fille qu'elle doit épouser son brave ouvrier, et pour en venir à cette fin, il lui persuade qu'elle doit venir dans sa chambre à lui, Hermann, la nuit prochaine. Hélène accepte : ce n'est donc pas une alouette, c'est purement une petite oie. Une démarche aussi hardie réussit, d'ailleurs, à cette enfant plus naïve qu'on ne saurait l'imaginer; et, quoique grisée de malaga, elle comprend enfin les projets

ns du jeune homme et appelle au secours.
e monde accourt dans la chambre d'Hermann,
e monde y compris l'honnête Paul Ilefeld.
ste chasse son frère de sa présence, mais il
end, lui aussi, ce qui s'est passé. Hélène sera
la femme de celui qu'elle aime, qui est de son
, de sa classe. Auguste deviendra bientôt, on
n accorde l'espoir, l'époux d'une discrète cou-
ui l'aimait depuis longtemps sans qu'il s'en
t. En somme, un conte enfantin, traversé de
eux couplets du bon Ilefeld sur « l'ouvrier
r », de prêches ennuyeux (oh! la barbe!)
Auguste et de considérations plus que con-
sur les inégalités sociales. Et il n'y a guère là,
us dans les détails que dans l'action même, de
ntéresser le public... La pièce de M. Wil-
uch fut donnée avec un vif succès il y a quinze
ı Lessing Theater de Berlin. Mme Elisa Leh-
, dans le rôle d'Hélène, et le comique Georg
s, dans celui de l'oncle Alexis, en étaient les
gonistes applaudis. M. Antoine a eu tort de
que ce succès allemand d'il y a quinze ans
nécessairement se renouveler ici à Paris.
— l'erreur est fort étonnante chez un homme
être ordinairement si avisé — il a mal
ué le rôle principal. Hélène semblait mo-
sur la personne et le talent de Mlle Sylvie, la
atherine de *Vieil Heidelberg*. Et personne
ıdait en cette circonstance une jeune tragé-
e de mérite, Mlle Barjac, dont le rire sonne
t qui manque de légèreté... Mme Luce Colas
la tendresse en vieille maman infirme, et

Mme Jeanne Lion est sournoise, ainsi qu'il le faut, dans la cousine désireuse de se faire épouser. Est-ce la faute de M. Vargas, s'il nous a paru terriblement « raseur » ? Non, certes, c'est celle du rôle de M. Auguste. Très ingrate était la tâche de M. Maupré, chargé de personnifier Hermann, l'élégant petit chenapan : il y a mis de l'intelligene, de la jeunesse et du naturel. Louons encore M. Desfontaines, assez pittoresque en oncle Alexis, et surtout M. Bernard, si simple et si touchant sous les traits du sympathique Ilefeld.

31 OCTOBRE. — En matinée du jeudi, agrémentée d'une conférence de M. Alfred Capus, M. Antoine nous sert un *Tartuffe* de sa façon, qui va faire, selon toute apparence, une concurrence redoutable et même un tort décisif à tous les *Tartuffes* jusqu'ici connus. « Essai de mise en scène », disait modestement le programme. De cet essai semble devoir sortir toute une révolution dans la mise en scène de notre théâtre classique. Le premier acte se passe dans le jardin d'Orgon. A droite, un joli hôtel à perron dont les marches de pierre s'étalent en éventail. Au fond, une large grille laissant voir une route, et, plus loin, tout un paysage dont les maisons s'étagent aux pentes d'une colline. Les teintes changeantes d'un coucher de soleil terriblement romantique nous aident assez mal à situer l'action bourgeoise de *Tartuffe* dans un simple quartier de Paris, comme je crois, cependant, qu'il faut le faire. Nous devons à cette disposition du premier décor la sortie pittoresque de toute la famille d'Orgon accompagnant la

rageuse Mme Pernelle, d'abord sur les marches de l'escalier, puis dans l'allée qui conduit à la grille, le départ de la chaise à porteurs qui emmènera Mme Pernelle et l'arrivée de l'autre chaise à porteurs d'où va descendre Orgon. Et l'empressement de celui-ci à s'enquérir de son cher Tartuffe lui fera escalader les marches du perron à la rencontre de Dorine. Les 2e et 3e actes ont pour cadre un vaste parloir du rez-de-chaussée. (Le texte de *Tartuffe* dit « dans cette salle basse »). Des tableaux du temps, des sièges confortables et de formes diverses où l'on n'aura pas peur de s'asseoir, des objets rangés ou qui traînent, tout un jeu de portes qui donnera de la vraisemblance aux entrées et aux sorties et notamment deux grandes portes vitrées à travers lesquelles apparaissent nettement l'antichambre, un vestibule et un escalier intérieur dont il sera fait usage devant nous, tout cela donne une impression de vie réelle en train d'être vécue. C'est par l'antichambre que Tartuffe fera son entrée célèbre :

« Laurent, serrez ma haire avec ma discipline ».

Pour le 4e acte, la disposition traditionnelle du décor unique rendait gravement invraisemblable l'audace de Tartuffe s'apprêtant à devenir immédiatement, sauf un petit tour de précaution dans la galerie voisine, l'amant d'Elmire. M. Antoine nous montre une sorte de salon intime où, sans doute, les gens entrent encore sans frapper, mais qui, par son air de boudoir, de *retiro*, n'éveille plus l'idée d'un lieu de passage, et dont les ten-

tures lourdes et le divan discret peuvent encourager les espoirs scélérats du cagot. Et je pourrais insister de même sur les avantages scéniques de la pièce du rez-de-chaussée, où se dérouleront les péripéties du 5e acte. A tout cela, vous devinez l'objection n'est-ce pas? « Molière n'y a jamais pensé ! » De son temps, toute préoccupation réaliste se heurtait d'avance à un obstacle de fait : les seigneurs avaient le droit de se placer sur la scène. Et vous vous rappelez le marquis des *Fâcheux*

Qui de son large dos narguait les spectateurs.

Ce n'est que plus tard, au siècle suivant, que le duc de Lauraguais a racheté de ses deniers le prétendu droit, et libérant la scène, a rendu possibles les miracles de vraisemblance qu'allaient réaliser et l'encadrement de l'action dramatique et les mouvements des personnages. Et dame ! toutes les « conventions » que le vieil état de choses imposait ou autorisait au temps de Molière sont soulignées par l'interprétation réaliste de M. Antoine Cette Dorine, par exemple, qui dit si crûment leu fait à Mme Pernelle, à Orgon, à Marianne, quel es au juste son rang familial ou domestique? Femm de chambre ? Cuisinière ? Nourrice ? Plus cett vie bourgeoise nous est détaillée, moins nous trouvons la place normale d'une servante auss sermoneuse et moralisante. Le rôle est, certes délicieux ; mais le personnage apparaît dans l version nouvelle ce qu'il n'apparaissait pas dan l'ancienne : complètement factice. Seulement, vou devinez aussi ce que deviennent, sous la conduit

de M. Antoine, les mouvements des comédiens dans ce cadre transformé, dans cette atmosphère de réalité vivante. Une foule de traditions absurdes sont, dès à présent, devenues caduques. J'évoque en ce moment certains sociétaires éminents de la Comédie-Française dans la déclaration fameuse de Tartuffe à Elmire ; je revois leurs airs de basse concupiscence, leur chaise grossièrement rapprochée d'Elmire à chaque recul de son fauteuil à elle. C'est fini, cela ! Ce Tartuffe qui colore si habilement ses désirs de mysticisme, qui fait à Elmire la promesse si engageante.

De l'amour sans scandale et du plaisir sans peur,

a bien trop l'habitude des femmes pour ne pas répudier ces façons ignobles qui équivaudraient pour lui, chaque fois, à la certitude d'un échec. A l'Odéon, le dévot reste homme du monde et ses hardiesses se tempèrent de prudence et de discrétion... Ce qui est certain, c'est que cette tentative intéressera tous les lettrés. Et l'œuvre est si belle, si humaine, si émouvante, et, d'ailleurs, si merveilleusement gaie que toute occasion qui nous est offerte de braquer sur elle une attention renouvelée lui est, à elle, l'occasion de reconquérir tout entière notre pieuse admiration. Le succès a été triomphal, en dépit d'une interprétation seulement moyenne. Je mets hors de pair Mme Dux qui s'est montrée d'une délicatesse et d'un tact supérieurs dans le rôle d'Elmire. Mlle Delphine Renot tient avec une conviction joyeuse et une grosse voix spirituelle le personnage de Dorine. M. Desjardins

que s'il devient un auteur célèbre. Henri part donc avec sa femme ; Raoul, qui reste à Paris, fera jouer sous son nom les pièces dont Henri lui enverra les manuscrits. Elles vont aux nues. Raoul arrive ainsi à la gloire et épouse Yvonne. Le père Bajolin nage dans la joie ; il fréquente les coulisses et son gendre est sur le point d'être fait chevalier de la Légion d'honneur. Tout irait le mieux du monde — Claudel continuant à toucher les trois quarts des droits sur les pièces que Prémart continue à signer tout seul — sans le testament d'un admirateur inconnu, qui meurt en léguant à l'auteur de *Snobinette* un château et une terre de six cent mille francs. A qui le château ? A qui les six cent mille francs ? A Raoul Prémart, puisqu'il est désigné par le testament. Mais Henri Claudel — et c'est aussi l'avis de Mme Claudel — estime que le domaine devrait lui revenir puisque c'est lui le véritable auteur de la pièce. Cela se corse, comme vous voyez. Voilà nos deux amis brouillés à mort. Henri reprend les *Oies du Capitole* que devrait encore signer Raoul. Et celui-ci, revenant à son théâtre symbolique — le seul qu'il aime — fait jouer une pièce de lui, l'*Ouvrier de la Onzième Heure*, qui tombe à plat... Tout se découvrirait sans doute si, ressaisie par le démon de la jalousie Mme Claudel n'intervenait de nouveau pour arracher son mari à la fréquentation des actrices. Les deux amis se réconcilient d'autant plus aisément qu'un second testament est venu annuler la donation de la terre de six cent mille francs. Ils signeront désormais ensemble les pièces que Claude

loin de Paris, et que Raoul se chargera de
épéter. Voyez comme c'est simple : com-
n'y ont-ils pas songé plus tôt? M. Dumény,
rs très réel, donnait de la vraisemblance au
e Prémart. M. Calmettes restait sous les
de Claudel, le sûr comédien que vous con-
z. Mlles Sylvie et Goldstein se montraient
et bien disantes dans les personnages des
femmes d'auteurs.

OCTOBRE. — Première représentation de
ette, pièce en quatre acte de M. Ernest de
nbruch, traduction de M. Emile Lutz[1]. —
e une soirée grise à l'actif de ce pauvre
... L'*Alouette* nous vient d'Allemagne où
uit d'une excellente réputation. Elle a la
du cru; elle en a aussi toute la naïveté;
ous a paru, à nous, sans grâce, banale et
e, voire un peu niaise... Auguste Langenthal
près de Berlin, une grande usine de papier.
loux pour ses ouvriers, car il est de ceux qui
it que la question sociale peut s'acheminer
a solution par la bonté. Célibataire, appro-
de la quarantaine, il est ému des charmes
ne Schmalenbach, une jeune servante que
eté chantante a fait surnommer « l'Alouette ».
ère cadet, Hermann Langenthal, un gentil
hé, ne s'y montre pas moins sensible. Mais
qu'Hermann songe au mauvais motif, c'est

TRIBUTION. — Auguste Langenthal, M. *Vargas*. — Hermann,
ıal, M. *Maupré*. — Alexis Schmalenbach. M. *Desfontaines*. —
feld, M. *Bernard*. — Mme Vve Schmalenbach. Mme *L. Colas*.
e, Mlle *Madeleine Barjac*. — Julienne. Mme *Jeanne Lion*.

le bon qui inspire au second acte — le plus chant des quatre — une démarche d'Auguste les parents d'Hélène. L'aimable fille aime le ouvrier Paul Ilefeld. Mais le moyen, je vc demande, de repousser les propositions de « sieur Auguste » qui est si riche, qui enverr eaux (la traducteur a dit : qui enverra au bai vieille mère impotente, qui assurera une confo oisiveté à l'oncle Alexis; celui-ci avait la douce tude de déclamer contre les capitalistes, mai: sera pas fâché le moins du monde de goûte agréments du capital! Nous voyons donc H chez M. Langenthal avec la qualité officiel fiancée. Elle n'est pas heureuse. Elle est tou paysée, fortement intimidée par cette riche laquelle elle n'a pas été accoutumée. Elle a s les usages du monde... Mais ce qui est plus g c'est qu'elle n'aime pas M. Auguste, et pens jours à son ami, à son égal, à Paul Ilefeld, q nouvelles grandeurs, dont elle est plus gênée blouie, n'ont pu lui faire oublier. N'import mariage est sur le point de se faire, et se certainement, si Hermann ne s'était juré de trarier les projets de son aîné. Il convainc la fille qu'elle doit épouser son brave ouvrier, et en venir à cette fin, il lui persuade qu'elle venir dans sa chambre à lui, Hermann, la prochaine. Hélène accepte : ce n'est donc pa alouette, c'est purement une petite oie. Un marche aussi hardie réussit, d'ailleurs, à cette e plus naïve qu'on ne saurait l'imaginer; et, qu grisée de malaga, elle comprend enfin les p

libertins du jeune homme et appelle au secours. Tout le monde accourt dans la chambre d'Hermann, tout le monde y compris l'honnête Paul Ilefeld. Auguste chasse son frère de sa présence, mais il comprend, lui aussi, ce qui s'est passé. Hélène sera donc la femme de celui qu'elle aime, qui est de son âge et de sa classe. Auguste deviendra bientôt, on nous en accorde l'espoir, l'époux d'une discrète cousine qui l'aimait depuis longtemps sans qu'il s'en doutât. En somme, un conte enfantin, traversé de fastidieux couplets du bon Ilefeld sur « l'ouvrier puiseur », de prêches ennuyeux (oh! la barbe!) de M. Auguste et de considérations plus que connues sur les inégalités sociales. Et il n'y a guère là, pas plus dans les détails que dans l'action même, de quoi intéresser le public... La pièce de M. Wildenbruch fut donnée avec un vif succès il y a quinze ans au Lessing Theater de Berlin. Mme Elisa Lehmann, dans le rôle d'Hélène, et le comique Georg Engels, dans celui de l'oncle Alexis, en étaient les protagonistes applaudis. M. Antoine a eu tort de croire que ce succès allemand d'il y a quinze ans devait nécessairement se renouveler ici à Paris. Puis — l'erreur est fort étonnante chez un homme de théâtre ordinairement si avisé — il a mal distribué le rôle principal. Hélène semblait modelée sur la personne et le talent de Mlle Sylvie, la gaie Catherine de *Vieil Heidelberg*. Et personne n'attendait en cette circonstance une jeune tragédienne de mérite, Mlle Barjac, dont le rire sonne faux et qui manque de légèreté... Mme Luce Colas a de la tendresse en vieille maman infirme, et

Mme Jeanne Lion est sournoise, ainsi qu'il le faut, dans la cousine désireuse de se faire épouser. Est-ce la faute de M. Vargas, s'il nous a paru terriblement « raseur » ? Non, certes, c'est celle du rôle de M. Auguste. Très ingrate était la tâche de M. Maupré, chargé de personnifier Hermann, l'élégant peti chenapan : il y a mis de l'intelligene, de la jeuness et du naturel. Louons encore M. Desfontaines, asse pittoresque en oncle Alexis, et surtout M. Bernard si simple et si touchant sous les traits du sympa thique Ilefeld.

31 OCTOBRE. — En matinée du jeudi, agr mentée d'une conférence de M. Alfred Capu M. Antoine nous sert un *Tartuffe* de sa façon, q va faire, selon toute apparence, une concurren redoutable et même un tort décisif à tous l *Tartuffes* jusqu'ici connus. « Essai de mise scène », disait modestement le programme. De c essai semble devoir sortir toute une révoluti dans la mise en scène de notre théâtre classiqu Le premier acte se passe dans le jardin d'Orgo A droite, un joli hôtel à perron dont les march de pierre s'étalent en éventail. Au fond, une lar grille laissant voir une route, et, plus loin, tout paysage dont les maisons s'étagent aux pent d'une colline. Les teintes changeantes d'un co cher de soleil terriblement romantique nous aide assez mal à situer l'action bourgeoise de *Tartu* dans un simple quartier de Paris, comme je croi cependant, qu'il faut le faire. Nous devons à cet disposition du premier décor la sortie pittoresq de toute la famille d'Orgon accompagnant

rageuse Mme Pernelle, d'abord sur les marches de l'escalier, puis dans l'allée qui conduit à la grille, le départ de la chaise à porteurs qui emmènera Mme Pernelle et l'arrivée de l'autre chaise à porteurs d'où va descendre Orgon. Et l'empressement de celui-ci à s'enquérir de son cher Tartuffe lui fera escalader les marches du perron à la rencontre de Dorine. Les 2e et 3e actes ont pour cadre un vaste parloir du rez-de-chaussée. (Le texte de *Tartuffe* dit « dans cette salle basse »). Des tableaux du temps, des sièges confortables et de formes diverses où l'on n'aura pas peur de s'asseoir, des objets rangés ou qui traînent, tout un jeu de portes qui donnera de la vraisemblance aux entrées et aux sorties et notamment deux grandes portes vitrées à travers lesquelles apparaissent nettement l'antichambre, un vestibule et un escalier intérieur dont il sera fait usage devant nous, tout cela donne une impression de vie réelle en train d'être vécue. C'est par l'antichambre que Tartuffe fera son entrée célèbre :

« Laurent, serrez ma haire avec ma discipline ».

Pour le 4e acte, la disposition traditionnelle du décor unique rendait gravement invraisemblable l'audace de Tartuffe s'apprêtant à devenir immédiatement, sauf un petit tour de précaution dans la galerie voisine, l'amant d'Elmire. M. Antoine nous montre une sorte de salon intime où, sans doute, les gens entrent encore sans frapper, mais qui, par son air de boudoir, de *retiro*, n'éveille plus l'idée d'un lieu de passage, et dont les ten-

tures lourdes et le divan discret peuvent enc rager les espoirs scélérats du cagot. Et je pourr insister de même sur les avantages scéniques la pièce du rez-de-chaussée, où se dérouleront péripéties du 5e acte. A tout cela, vous devi l'objection n'est-ce pas? « Molière n'y a jam pensé ! » De son temps, toute préoccupation r liste se heurtait d'avance à un obstacle de fait : seigneurs avaient le droit de se placer sur la scè Et vous vous rappelez le marquis des *Fâcheux*

Qui de son large dos narguait les spectateurs.

Ce n'est que plus tard, au siècle suivant, qu duc de Lauraguais a racheté de ses denier prétendu droit, et libérant la scène, a rendu po bles les miracles de vraisemblance qu'allaient liser et l'encadrement de l'action dramatique e mouvements des personnages. Et dame! toutes « conventions » que le vieil état de choses in sait ou autorisait au temps de Molière sont so gnées par l'interprétation réaliste de M. Anto Cette Dorine, par exemple, qui dit si crûment fait à Mme Pernelle, à Orgon, à Marianne, que au juste son rang familial ou domestique? Fem de chambre? Cuisinière? Nourrice? Plus vie bourgeoise nous est détaillée, moins nou trouvons la place normale d'une servante a sermoneuse et moralisante. Le rôle est, cer délicieux ; mais le personnage apparaît dan version nouvelle ce qu'il n'apparaissait pas l'ancienne : complètement factice. Seulement, devinez aussi ce que deviennent, sous la cond

de M. Antoine, les mouvements des comédiens dans ce cadre transformé, dans cette atmosphère de réalité vivante. Une foule de traditions absurdes sont, dès à présent, devenues caduques. J'évoque en ce moment certains sociétaires éminents de la Comédie-Française dans la déclaration fameuse de Tartuffe à Elmire ; je revois leurs airs de basse concupiscence, leur chaise grossièrement rapprochée d'Elmire à chaque recul de son fauteuil à elle. C'est fini, cela ! Ce Tartuffe qui colore si habilement ses désirs de mysticisme, qui fait à Elmire la promesse si engageante.

De l'amour sans scandale et du plaisir sans peur,

a bien trop l'habitude des femmes pour ne pas répudier ces façons ignobles qui équivaudraient pour lui, chaque fois, à la certitude d'un échec. A l'Odéon, le dévot reste homme du monde et ses hardiesses se tempèrent de prudence et de discrétion... Ce qui est certain, c'est que cette tentative intéressera tous les lettrés. Et l'œuvre est si belle, si humaine, si émouvante, et, d'ailleurs, si merveilleusement gaie que toute occasion qui nous est offerte de braquer sur elle une attention renouvelée lui est, à elle, l'occasion de reconquérir tout entière notre pieuse admiration. Le succès a été triomphal, en dépit d'une interprétation seulement moyenne. Je mets hors de pair Mlle Dux qui s'est montrée d'une délicatesse et d'un tact supérieurs dans le rôle d'Elmire. Mme Delphine Renot tient avec une conviction joyeuse et une grosse voix spirituelle le personnage de Dorine. M. Desjardins

abuse un peu des silences, des temps, des de suspension. Mais son respect religieux nous permet de n'en pas perdre une seule ce qui a bien son prix. Et puis, il est l'h supérieur, dont l'art consiste précisément à se révéler hypocrite. M. Garnier a dit avec les couplets du raisonneur Cléante. M. Mos un Orgon très convenable, et tous les aut fait gentiment de leur mieux. — Ce mèı ont lieu les premières représentations de *S* comédie en quatre actes de MM. Albert Gı Alfred Bouchinet[1], et du *Voyage au* comédie en un acte de M. Gabriel Fau *Son Père* sera-t-il pour l'Odéon le grand s impatiemment attendu, celui que nous sou tous de tout cœur à notre second Théât çais ? M. Antoine est-il victorieusement e tivement sorti de la série noire ?... Les dissements de la répétition générale, et au de la première représentation tendaient en donner l'heureuse illusion : c'est avec chaleureux enthousiasme qu'avait été a l'œuvre, humaine et touchante, d'un des écrivains dont nous tenons en particulière le probe et sincère talent, M. Albert

1. DISTRIBUTION. — Orsier, M. *Dumény*. — Thouzery, M. *C* Edouard Liégeois, M. *Capellani*. — Trémeaux, M. *Duard*. M. *Darras*. — Guérande, M. *Violet*. — Bourdin-Pallier, M Un domestique, M. *Dullin*. — Jeanne, Mlle *Sylvie*. — Mad. Mme *Dux*. — Madame Simaize, Mlle *Kerwich*. — Madame Mlle *Cassiny*. — Madame Bourdin-Pallier, Mlle *Darsenne*. — Mlle *Gildys*. — Mélanie, Mme *Luce Colas*. — Annette, Mlle *L*

2. — Interprétée par MM. *Duard* (Lucien), *Escoffier* (Paul *lade* (Jeanne), Mlle *Guénot* (Françoise).

ur des *Jobards* et du *Partage*, du *Joug* et
écadence, et de M. Alfred Bouchinet, l'au-
l'une *Gertrude*, assez injustement accueillie
e public de la Comédie-Française. Nous ne
étions pas trompés : l'Odéon allait faire
ecettes qu'il ne connaissait plus depuis long-
s. Tout est bien donc, et l'on pensait que
oses allaient pouvoir « s'arranger » pour le
ieux et intéressant directeur que fut toujours,
pit même de ses erreurs, M. André Antoine.
vient que souvent, très souvent, les mêmes
sont « dans l'air » ? Celui de *Son Père* —
d'ailleurs appartient à tout le monde —
lle celui de *Patachon*, que vient de nous
er le Vaudeville, et voilà que, sans s'être
le mot, se sont rencontrés, comme par
d, à quelques jours d'intervalle, les auteurs
s deux comédies, aussi dissemblables que
ble quant à la forme. Mme Orsier vit modeste-
ainsi que lui permettent de toutes petites
s, avec sa fille Jeanne. Un brave garçon,
ard Liégeois, aspire à l'honneur d'épouser
e : il est agréé. Mais sa maison de commerce
hargé d'une mission au Soudan, et il ne
dra que dans deux ans ; Jeanne l'attendra.
Orsier met le fiancé au courant de la situa-
: on la croit veuve ; elle est divorcée. Elle
un mari frivole, qui l'a abandonnée pour
r le monde et les femmes. On ne l'a pas revu
s dix-huit ans : Jeanne en a dix-neuf.
Orsier n'a qu'une affection, un but dans
tence : sa fille ! A peine Mme Orsier a-t-elle

achevé son récit — cette exposition est fort bien faite — qu'il se produit un coup de théâtre : l'entrée d'un avoué, — les avoués vont donc en ville? — celui de M. Orsier, qui fort de l'arrêt du tribunal, veut revoir sa fille et demande à la recevoir chez lui pendant le mois qui lui est assigné par le jugement de divorce. Mme Orsier se récrie. Comment! ce père qui n'a pas donné signe de vie pendant dix-huit ans a-t-il aujourd'hui le caprice de revoir son enfant! Et quels exemples trouvera Jeanne chez ce libertin? Mme Orsier refuse tout d'abord de laisser partir sa fille. Mais la loi est la loi, fait observer l'avoué ; Edouard Liégeois conseille lui-même à Mme Orsier de ne pas résister. Elle finit par consentir : Jeanne ira chez son père. Orsier, qui, de ses voyages, est revenu extrêmement riche, commence à se lasser de la vie de plaisir qu'il mène avec une bande joyeuse : la bande des « Qu'est-ce que nous ferons ce soir ? » Très heureux de revoir sa fille, il lui prépare une réception enthousiaste. Jeanne arrive : elle est raide, froide, compassée. Comment en irait-il autrement? Elle n'a, pour ainsi dire, jamais connu son père, et sait la tristesse de sa mère. Aussi à toutes les avances paternelles répond-t-elle par monosyllabes : Orsier en est tout décontenancé. Très curieux alors est le spectacle auquel nous assistons et qu'on pourrait appeler la conquête d'une fille par son père. Jeanne avait tout d'abord demandé à s'en aller au bout d'une huitaine de jours, et Orsier avait consenti à la laisser partir. Elle fait son mois ; ce n'est pas seulement le luxe

elle est entourée qui la séduit : la tendresse
ne et grandissante de ce père léger, mais
nant, a fini par l'émouvoir. Elle éprouve le
rif plaisir à causer avec M. Thouzery. Qui ça,
zery ? Un jeune homme de trente-quatre ans,
eur au Conseil d'Etat, aussi brillant, sans
, que le pauvre Edouard Liégeois était terne
osaïque ; elle accepterait certes de devenir sa
e, si elle n'avait engagé sa foi à Edouard...
r ne saurait plus se déshabituer de sa fille
demande à voir tous les jours, après le mois
Mme Orsier apporte elle-même sa réponse
st négative. Le mari et la femme, depuis
emps séparés, s'expliquent brièvement. Que
et comment conclure ? Orsier s'en rapporte au
ient de Jeanne. Celle-ci supplie sa mère de
ntir, et doucement lui explique que mainte-
elle les aime tous les deux, que son affection
s sépare plus, qu'il lui serait désormais trop
de redevenir à moitié orpheline. Mme Orsier
bat. Peut-on comparer son dévouement de
les jours au tardif sentiment d'un père qui
bsent et oublieux pendant tant d'années ?
Mais n'est-ce pas mon châtiment, répond
r, que d'être privé de ces souvenirs si chers
parents qui, dans l'enfant grandi, revoient
'il fut à tous les âges, depuis le berceau ?...
is, pourquoi nous disputer le cœur de notre
ui, déjà, n'est presque plus à nous, et qu'un
— ce sera Thouzery, non pas Edouard —
prendra bientôt, selon l'ordre de la nature ?
la « course du Flambeau » de Lucrèce. Les

parents sont les éternels abandonnés. Que ne restent-ils du moins unis pour supporter le fardeau de la vie finissante et de la vieillesse solitaire? » Vous devinez que l'attendrissement d'Orsier est contagieux : sa femme lui pardonne ; Jeanne, qui a fait ce miracle, met la main de son père dans celle de sa mère : les deux mains restent jointes et ne se sépareront plus. La pièce, écrite en un joli style sobre et net, sans fioritures, sans recherche d'esprit et sans mots d'auteur, est du sentiment le plus délicat, de l'émotion la plus intense et en même temps la plus douce. Elle devait plaire à tous les publics. Elle a d'ailleurs, trouvé à l'Odéon une interprétation de tout premier ordre. C'était plaisir de voir avec quelle bonne grâce, avec quel tact exquis M. Dumény avait traduit les divers états d'âme du rôle d'Orsier. De même, Mlle Sylvie nous donnait de Jeanne une composition des plus justes. Ah! comme elle faisait bien comprendre, au second acte, qu'elle était heureuse d'être belle en sa « belle robe »! Quel admirable talent que celui de Mme Dux, si noblement pathétique dans le personnage de la mère! Avec quelle discrétion M. Calmettes indiquait — c'était beaucoup mieux qu'une silhouette — le rôle de Thouzery! Et comment oublier M. Duard, parfait avoué; M. Capellani, plein de naturel dans le bout de rôle d'Edouard, et Mlle Kerwich, qui jouait avec aisance celui de Paulette, la petite amie de M. Orsier! — La soirée avait commencé par une gentille comédie de paravent, le *Voyage au Caire*, dont il serait injuste de dire que sa repré-

ion fut inutile, puisqu'elle réjouissait son r M. Gabriel Faure, l'aimable chef du cabinet I. Dujardin-Beaumetz, et qu'elle ne devait , ennuyer les spectateurs venus à l'Odéon un tôt pour applaudir *Son Père*...

i NOVEMBRE. — On donnait, en matinée clas-ie du jeudi, la *Jeunesse du Cid*, de Guillem de tro, dans la traduction de M. Marcel Dieula-[1], qui se chargeait en outre de la causerie liminaire. Chaque auditeur ayant présent à la moire la tragédie de Corneille écoutait avec plus vif intérêt l'œuvre vénérable où le poète ançais puisa ses inspirations. Elle est simple, thétique, gonflée d'un souffle d'héroïsme; par sa ivision en de nombreux tableaux, par le pittoresque du détail et par le mouvement scénique, elle donne une impression shakesparienne; on y retrouve les beautés de situation et de sentiment que s'assimila Corneille, et quelques autres que son respect des lois tyranniques d'Aristote le força de négliger. M. de Max prêtait sa voix lyrique au lépreux.

---

1. DISTRIBUTION. — Un lépreux, puis saint Lazare, M. *de Max*. — Le oi don Fernand, M. *Vargas*. — Le prince don Sanchas, infant, M. *Mauré*. — Diegue Laynez, père du Cid, M. *Mosnier*. — Hernan Diaz, frère u Cid, M. *Deguingand*. — Bermude Layne, M. *Rollan*. — Le comte osane de Orgaz, M. *Ph. Garnier*. — Arias Gonzalès, M. *Mitrecey*. — éranzules, M. *Fabre*. — Don Martin Gonzalès, M. *Alexandre*. — Un i More, M. *Escoffier*. — Un berger, M. *Desfontaines*. — Un portier, I. *Flève*. — Le Cid, Mlle *Van Doren*. — La reine, Mlle *Kerwich*. — 'infante dona Urraca, Mlle *Frévalles*. — Chimène Gomez, Mlle *Barjac*. - Elvire, suivante de Chimène, Mlle *Taillade*. — Un page, Mlle *Paz-'errer*.

Soldats, valets, mores : MM. *Duard*, *Villé*, *Darras*, *Tisserand*, *Violet*, *'ullin*.

Comme on le voit, une des curiosités de ce spectacle était l'interpréta-on du rôle de Rodrigue par une femme, Mlle Van Doren. M. André ntoine avait restitué sur ce point l'ancienne tradition espagnole.

Mlle Van Doren n'avait pas craint d'endosser l
cuirasse de Rodrigue ; elle la portait allègrement

9 DÉCEMBRE. — Au contraire de ce qu'il ava
fait pour moderniser la mise en scène de *Tartuff*
M. Antoine s'est plu à nous montrer une représe
tation du *Cid*, tel qu'il fut donné en 1636 sur
Théâtre du Marais, où la tragédie de Corneille
déroulait sans décors parmi les seigneurs enr
bannés qui encombraient le théâtre. Nous aperc
vons donc le petit marquis qui ne craint pas
troubler bruyamment la pièce en venant tardiv
ment occuper son fauteuil placé sur la scène,
nous sommes distraits par les consciencieux effo
des traditionnels moucheurs de chandelles.
tableau ne laisse pas d'être curieux et pittoresqu
il eût pu être rendu plus amusant encore par
multiplicité des incidents empruntés aux mœu
du temps. A l'exception de M. Philippe Garnier,
don Diègue un peu lent, mais de belle allure vra
ment, le *Cid* fut médiocrement interprété. M. Gr
tillat est un Rodrigue de voix sourde qui sent s
Ambigu. Mlle Ludger, lauréate des derniers co
cours, n'a hélas ! rien de ce qu'il faut pour jou
la tragédie. Et jamais mieux qu'avec Mlle Barj
nous n'avons compris combien était fade le rôle
l'Infante qu'on a longtemps supprimé comme in
tile à l'action. — Nos compliments du moins a
« artistes » qui, pour rendre vraisemblable
essai de reconstitution, se sont condamnés à jou
toute une soirée des rôles de « figurants » obs
nément muets. — Le spectacle commençait par
Trésor, comédie en un acte, en vers, de Franço

Coppée, avec le début heureux de Mlle Frévalles dans le rôle de Véronique.

12 DÉCEMBRE. — On donne, en matinée classique du jeudi, précédé d'une malicieuse conférence de M. Charles Martel, l'*Avare*, de Molière, le premier des quatre spectacles consacrés à l'étude comparative des avares dans les théâtres latin, russe et chinois. M. Desfontaines abordait pour la première fois le rôle d'Harpagon. Le monologue célèbre, remis originalement en scène, valait au jeune artiste cinq rappels du public.

18 DÉCEMBRE. — Une première « récitation poétique », consacrée à Baudelaire, obtient, à cinq heures, un vif succès devant une salle comble qui, chaleureusement, applaudit MM. de Max et Rollan, Mmes Bady et Ventura. On faisait une longue ovation à l'orchestre des Concerts Touche qui exécutait merveilleusement des musiques, soigneusement appropriées, de Brahms, Schumann, Wagner et Tchaïkowski.

23 DÉCEMBRE. — Le 268e anniversaire de la naissance de Racine est dignement fêté en une soirée populaire qui se compose de *Phèdre*[1] et des *Plaideurs*[2]. M. de Max a tracé, du personnage de Thésée, une silhouette personnelle et intéressante.

---

1. DISTRIBUTION. — Phèdre, Mlle *Brille*. — Œnone, Mlle *Grumbach*. — Aricie, Mlle *Barjac*. — Panope, Mlle *Ludger*. — Ismène, Mlle *Dumoulin*. — Thésée, M. *de Max*. — Hippolyte, M. *Grétillat*. — Théramène, M. *Mitrecey*.

2. DISTRIBUTION. — La comtesse, Mme *D. Renot*. — Isabelle, Mlle *Taillade*. — L'Intimé, M. *Duard*. — Dandin, M. *Darras*. — Petit-Jean, M. *Villé*. — Chicaneau, M. *Bernard*. — Léandre, M. *Maupré*. — Le souffleur, M. *Fleve*.

Mlle Lucie Brille se montre une Phèdre
elle intensité dramatique : le quatrième a(
vaut de longs applaudissements. Les *Plai*
joués avec verve par MM. Duard, Darras,
Mmes Delphine Renot et Taillade, soulèvent le
de l'auditoire.

26 DECEMBRE. — Le théâtre donne, en m
classique du jeudi, avec une conférence de M
rent Tailhade, le second spectacle de son ori
série des *Avares*. C'est l'*Aululaire* (la *Farce*
Marmite), de Plaute[1], où M. de Max abor(
façon inattendue, un grand rôle comique.

30 DÉCEMBRE. — Dans *Phèdre*, offerte aux
nés du lundi, Mme Suzanne Desprès joue le r
Phèdre ; M. de Max fait Thésée.

---

1. DISTRIBUTION. — L'Estime Barbon, M. *de Max*. — Grand'I
autre Barbon, M. *Bernard*.— Letoton, serf des deux vieillards, M
— Louveteau, adolescent, M. *Capellani*. — Lamouche, maître
M. *Degeorge*. — Feuardent, M. *Villé*. — Congrion, M. *F*
Madame Honesta, Mlle *Kerwich*. — Tette la Grappe, Mme *L.* (
Au prologue :
Lar, dieu, Mme *Jeanne Lion*.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
ésar, tragédie	5	»	24
ideurs, comédie en vers	3	»	3
osophe sans le savoir, comédie	3	»	5
de l'amour et du hasard, comédie	3	»	4
an, comédie	5	»	1
écieuses ridicules, comédie	1	»	8
ssance des Ténèbres, drame	5 a. 6 t.	»	5
de passage, pièce	4	»	3
bier de Séville, comédie	4	»	5
son des Juges, pièce	3	26 janv.	10
six mois, comédie	1	»	16
ton, pièce	3 a. 4 t.	2 février	11
nplaçantes, pièce	3	3 février	16
nnêtes femmes, comédie	1	»	9
verts, comédie	1	»	7
'érée, comédie	3	»	6
eur, comédie	4	»	5
nd'Mère, comédie	1	28 fév.	13
te de l'abbé Mouret, pièce	4 a. 12 t.	»	29
comédie	4	14 mars	12
l'Arimathée, drame	3	28 mars	4
mystère de la Passion	5	»	4
enne, pièce	5	11 avril	21
ndelier, comédie	3 a. 9 t.	18 avril	5
nçaise, comédie	3	»	49
gjons, comédie	1	25 avril	49
'sienne, comédie	3	»	4
e, comédie	1	14 mai	1
comédie	3	»	26
icus, tragédie	5	»	2
mmandation, comédie	1	30 mai	1
ur de Prévan, comédie en vers	3	30 mai	5
re à aimer, comédie en vers	1	»	10
te, tragédie	5		1
Lear, drame	28 scènes	13 sept.	11
rd sauvage, drame	3	27 sept.	3
mes du Paon, comédie	3	8 octob.	12
tte, pièce	4	19 octob.	13
, comédie en vers	5	31 octob.	2
'e, comédie	4	»	64
age au Caire, comédie	1	»	64
nesse du Cid, pièce	1	14 nov.	3
tragédie	5	»	5

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
L'Avare, comédie	5	14 Nov.	2
Le Trésor, comédie en vers	1	»	4
Phèdre, tragédie	5	»	2
La Farce de la Marmite, pièce	5	26 déc.	1

[THÉATRE DU GYMNASE[1]

ıd succès de *Mademoiselle Josette, ma* ;upera presque toute l'année du Gymnase : stoire de cet heureux théâtre sera-t-elle iculièrement brève. Contentons-nous de ı date du 6 février[2], la centième représen- l'exquise comédie de MM. Paul Gavault Charnay, qui tiendra l'affiche jusqu'à la annuelle (15 juillet), pour être reprise en- fin de septembre pendant un mois plein.

s. — Une matinée généreusement organi- Ime Marthe Régnier au bénéfice de « No- doyenne des habilleuses du « théâtre de », obtenait un vif succès. Fort habilement

eur : M. Alphonse Franck.

ontavon a repris le rôle de Myrianne, créé par Mlle Félyne, Burguet est depuis longtemps entré en possession de celui il est, après M. Gaston Dubosc, aussi comique que possible. légnier est toujours la Josette idéale, et nous n'avons plus de M. Duméný, sous les traits de son chaleureux parrain. ıvril, M. Gaston Dubosc rentrera triomphalement dans le ·éé de façon inoubliable. Pour les deux dernières représen- illet, Mlle Marie-Louise Roger héritera de celui de Josette , en tournée, de sincères applaudissements et où Mlle Mon- léjà remplacé, non sans succès, la créatrice Mlle Marthe

20 juin, un aimable lever de rideau de M. Henri Darcourt, *jentille*, accompagnait gracieusement *Mademoiselle Josette* ıterprètes : Mmes Croix-Meyer, Celiat et de Massol, MM. Re- az et Reynal.

composé, le programme faisait applaudir tour à tour Mme Marie Capoy, le chansonnier Dominique Bonnaud, M. Burguet, Mme Marthe Renesson-Guyot, MM. Dumény, Riddez, de Max, Mme Bériza-Muratore, Gaston Elcus, miss Edna Aug, M. David Devriès, qui rivalisaient de talent. Mme Simone Le Bargy dans des poésies, MM. Félix Huguenet dans l'amusant monologue de M. Miguel Zamacoïs le *Chapeau de théâtre*, Coquelin cadet, Polin, Dranem, soulevaient des acclamations. Une ovation salua Mlle Lucienne Bréval quand, de sa magnifique voix et avec un art incomparable, elle eut chanté une mélodie de Massenet. Mme Marthe Régnier, avec ses camarades, MM. Pierre Achard et Pillot, avaient, en lever de rideau, joué excellemment les *Coteaux du Médoc*. Au début de la seconde partie, quand la brillante artiste revint dire un monologue de M. Bilhaud, une ovation bien légitime lui fut faite. *Le Cœur a ses raisons*, adorablement interprété par Mlle Marie Leconte, MM. Henry Mayer et Paul Numa ; *La Peur*, jouée de façon exquise par Mmes Jeanne Thomassin, Cécile Caron, MM. Maury, Joffre, Arvel et Trévoux avaient été applaudis avec enthousiasme.

24 SEPTEMBRE. — Première représentation de *Joujou tragique*, pièce en quatre actes de Mlle Jehanne d'Orliac [1]. — Dites-moi pourquoi M. Alphonse

---

1. DISTRIBUTION. — Simone de Cerlac, Mlle *Polaire*. — Suzanne de Bretal, Mlle *Cath. Fonteney*. — Marguerite Berly, Mlle *Greuze*. — — Mme Grandvel, Mlle *Marg. Meunier*. — Mme Lorgès, Mlle *Cassiny*. — Mme du Prat, Mlle *Mad. Charny*. — Louise, Mlle *de Massol*. — Pierre de Cerlac, M. *Dauvillier*. — Jean, M. *Roger Vincent*. — Berly, M. *Arvel*. — Marcel Tourneur, M. *Pillot*. — Henri de Bretal, M. *Garat*. — Roger

k, qui passe pourtant pour avoir le flair d'un irecteur, s'entête — galamment, je le veux — à mettre son théâtre à la disposition mmes-auteurs dont les tentatives — nous ıs dire : les « entreprises » — sont d'avance mnées... *Sacha*, de Mme Régine Martial, t, l'année d'avant, que très péniblement ı une quinzaine de représentations. Trois s, y compris celle de la répétition générale : ra été le bref destin de *Joujou tragique* de hanne d'Orliac. Va pour ce « Place aux Jeu- qui semble être la devise de la saison com- nte. Mais comment ne point décourager une fille qui possède peut-être tous les plus dons du monde, mais qui n'a évidemment à degré celui de la scène ? Mlle d'Orliac (vingt- ns aux prunes) arbore un joli prénom, encore gèrement prétentieux et atteste beaucoup de ure... Elle aime sincèrement Maeterlinck, lu passionnément tout Annunzio et se com- citer Ibsen, comme la malicieuse petite sous- du *Monde où l'on s'ennuie*, « y allait » des s de Joubert et de Tocqueville... C'est très sans doute d'être aussi « calée » à son âge, ela ne suffit pas, non seulement pour décro- n succès, mais même pour intéresser, si peu soit, une brillante salle de première. Que Orliac (Jehanne) veuille donc ne point trop ier qu'on ait assez irrévérencieusement,

—

. *Dechamps*. — André Deluc, M. *Marchand*. — Grandvel, *Edmond*. — Françiz, M. *Chambaz*. — Bernard, M. *Duval*. — M. *Demarzat*.

voire bruyamment, « souri » devant un essai aussi naïvement enfantin. Comment en eût-il été autrement, puisque ce *Joujou tragique* donnait aux spectateurs les mieux intentionnés l'impression d'une « pièce-bébé », bourrée d'inexpérience et brodée de puérilités... Je vous en dois tout au moins le sujet. Le voici en quelques mots. L'imprudent Pierre de Cerlac a épousé une petite ouvrière, pauvre et abandonnée, de trente ans plus jeune que lui. Simone est une charmante poupée, rieuse et frêle, avide de joie, dont les grands yeux innocents répandent autour d'elle, en dépit qu'elle en ait, la douleur et l'amour. Et nous ne tardons à deviner que Jean — un neveu que Pierre chérit comme un fils — a subi plus que tous les autres le charme vainqueur des grands yeux de Simone. S'il n'aime pas Marguerite Berly, la fiancée qu'on lui destine, c'est que, sans se l'avouer, il aime sa jeune tante. Et celle-ci, qui voit clair en son cœur, supplie Pierre de l'emmener avec lui bien loin, bien loin... Il l'emmène en effet à Venise, mais Jean est du voyage !... On n'est pas « mari » à ce point... A Venise la Rouge — le décor sur le Grand Canal est du reste délicieux — comment, grisés par la magie d'une soirée divine et d'une enivrante musique, Simone et Jean résisteraient-ils, plus que Tristan et Yseult, à la puissance de la passion qui les entraîne l'un vers l'autre? Le mari surgit et surprend leur baiser ; il ne veut pas en voir davantage et part discrètement... Il retourne tranquillement, savez-vous où ? — A la salle de jeu! Le décor change (tant pis !) et nous voici dans la

pièce du palais de marbre où Pierre reproche à sa femme sa trahison. Simone supplie son mari de lui pardonner un instant d'égarement, et passe dans sa chambre... Pierre, alors « se met la tête dans ses mains ». Jean traverse la pièce sans mot dire, et suit Simone. On entend un grand cri : il la ramène et la jette, inerte, dans les bras de son mari : il les a crevés, ces yeux dangereux, ces terribles yeux de Simone, qui n'ont été pour lui et ceux qu'il aimait que des sources de douleur. Nous n'insisterons pas sur le manque absolu, et comme voulu, d'habileté théâtrale que marquent ces quatre actes farcis de *concetti*, qui veulent être poétiques, et dont l'écriture « cherchée » n'est pas le moindre défaut. Plaignons du moins les artistes, dont la tâche était si difficile, et même si périlleuse. Mlle Polaire a su, comme on dit « tirer son épingle du jeu ». Et nous avons constaté avec plaisir, chez cette comédienne dont le talent est en visible progrès, l'effort qu'elle a fait pour représenter au naturel le personnage de Simone. Le « naturel », c'est hélas ! ce qui manque toujours à Mlle Greuze, la factice ingénue des *Bouffons*. A M. Dauvillier, il fallait bien de l'autorité pour ne pas paraître absolument ridicule dans le rôle du mari ; à M. Roger Vincent, beaucoup de sang-froid pour ne point se laisser démonter, au milieu de la scène d'amour, par l'hilarité générale... Le surlendemain, le théâtre faisait relâche, et trois jours après, il reprenait *Mademoiselle Josette, ma femme*...

29 OCTOBRE. — Première représentation de l'*Eventail*, comédie en quatre actes de MM. Robert

Mlle Van Doren n'avait pas craint d'endosser la cuirasse de Rodrigue ; elle la portait allègrement.

9 DÉCEMBRE. — Au contraire de ce qu'il avait fait pour moderniser la mise en scène de *Tartuffe*, M. Antoine s'est plu à nous montrer une représentation du *Cid*, tel qu'il fut donné en 1636 sur le Théâtre du Marais, où la tragédie de Corneille se déroulait sans décors parmi les seigneurs enrubannés qui encombraient le théâtre. Nous apercevons donc le petit marquis qui ne craint pas de troubler bruyamment la pièce en venant tardivement occuper son fauteuil placé sur la scène, et nous sommes distraits par les consciencieux efforts des traditionnels moucheurs de chandelles. Le tableau ne laisse pas d'être curieux et pittoresque ; il eût pu être rendu plus amusant encore par la multiplicité des incidents empruntés aux mœurs du temps. A l'exception de M. Philippe Garnier, un don Diègue un peu lent, mais de belle allure vraiment, le *Cid* fut médiocrement interprété. M. Grétillat est un Rodrigue de voix sourde qui sent son Ambigu. Mlle Ludger, lauréate des derniers concours, n'a hélas ! rien de ce qu'il faut pour jouer la tragédie. Et jamais mieux qu'avec Mlle Barjac nous n'avons compris combien était fade le rôle de l'Infante qu'on a longtemps supprimé comme inutile à l'action. — Nos compliments du moins aux « artistes » qui, pour rendre vraisemblable cet essai de reconstitution, se sont condamnés à jouer toute une soirée des rôles de « figurants » obstinément muets. — Le spectacle commençait par le *Trésor*, comédie en un acte, en vers, de François

, avec le début heureux de Mlle Frévalles rôle de Véronique.

ÉCEMBRE. — On donne, en matinée classique di, précédé d'une malicieuse conférence Charles Martel, l'*Avare*, de Molière, le des quatre spectacles consacrés à l'étude ative des avares dans les théâtres latin, t chinois. M. Desfontaines abordait pour ière fois le rôle d'Harpagon. Le monologue remis originalement en scène, valait au rtiste cinq rappels du public.

ÉCEMBRE. — Une première « récitation e », consacrée à Baudelaire, obtient, à ures, un vif succès devant une salle comble aleureusement, applaudit MM. de Max et Mmes Bady et Ventura. On faisait une ovation à l'orchestre des Concerts Touche cutait merveilleusement des musiques, soi-nent appropriées, de Brahms, Schumann, r et Tchaïkowski.

ÉCEMBRE. — Le 268e anniversaire de la ce de Racine est dignement fêté en une opulaire qui se compose de *Phèdre*[1] et des *urs*[2]. M. de Max a tracé, du personnage de , une silhouette personnelle et intéressante.

IBUTION. — Phèdre, Mlle *Brille*. — Œnone, Mlle *Grumbach*. — *Barjac*. — Panope, Mlle *Ludger*. — Ismène, Mlle *Dumoulin*. , M. *de Max*. — Hippolyte, M. *Grétillat*. — Théramène, ey.

IBUTION. — La comtesse, Mme *D. Renot*. — Isabelle, Mlle *Tail-* 'Intimé, M. *Duard*. — Dandin, M. *Darras*. — Petit-Jean, — Chicaneau, M. *Bernard*. — Léandre, M. *Maupré*. — Le M. *Flève*.

Mlle Lucie Brille se montre une Phèdre d'une elle intensité dramatique : le quatrième acte lui vaut de longs applaudissements. Les *Plaideurs*, joués avec verve par MM. Duard, Darras, Villé, Mmes Delphine Renot et Taillade, soulèvent les rires de l'auditoire.

26 DECEMBRE. — Le théâtre donne, en matinée classique du jeudi, avec une conférence de M. Laurent Tailhade, le second spectacle de son originale série des *Avares*. C'est l'*Aululaire* (la *Farce de la Marmite*), de Plaute[1], où M. de Max aborde, de façon inattendue, un grand rôle comique.

30 DÉCEMBRE. — Dans *Phèdre*, offerte aux abonnés du lundi, Mme Suzanne Desprès joue le rôle de Phèdre ; M. de Max fait Thésée.

---

1. DISTRIBUTION. — L'Estime Barbon, M. *de Max*. — Grand'Largesse, autre Barbon, M. *Bernard*.— Letoton, serf des deux vieillards, M. *Violet*. — Louveteau, adolescent, M. *Capellani*. — Lamouche, maître d'hôtel, M. *Degeorge*. — Feuardent, M. *Villé*. — Congrion, M. *Fabre*. — Madame Honesta, Mlle *Kerwich*. — Tette la Grappe, Mme *L. Colas*.

Au prologue :

Lar, dieu, Mme *Jeanne Lion*.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
tragédie....................	5	»	21
s, comédie en vers.........	3	»	3
e sans le savoir, comédie..	3	»	5
mour et du hasard, comédie.	3	»	4
omédie......................	5	»	1
es ridicules, comédie......	1	»	8
des Ténèbres, drame......	5 a. 6 t.	»	5
assage, pièce..............	4	»	3
le Séville, comédie.........	4	»	5
es Juges, pièce.............	3	26 janv.	10
ois, comédie................	1	»	16
pièce........................	3 a. 4 t.	2 février	11
antes, pièce................	3	3 février	16
femmes, comédie..........	1	»	9
comédie...	1	»	7
comédie....................	3	»	6
comédie.....................	4	»	5
re, comédie................	1	28 fév.	13
l'abbé Mouret, pièce.......	4 a. 12 t.	»	29
édie.........................	4	14 mars	12
nathée, drame..............	3	28 mars	4
tère de la Passion.........	5	»	4
, pièce......................	5	11 avril	21
r, comédie..................	3 a. 9 t.	18 avril	5
e, comédie..................	3	»	49
, comédie....................	1	25 avril	49
te, comédie	3	»	4
médie	1	14 mai	1
édie..........................	3	»	26
tragédie.....................	5	»	2
ndation, comédie...........	1	30 mai	1
Prévan, comédie en vers..	3	30 mai	5
aimer, comédie en vers.....	1	»	10
agédie.......................	5		1
, drame	28 scènes	13 sept.	11
uvage, drame...............	3	27 sept.	3
du Paon, comédie...........	3	8 octob.	12
pièce........................	4	19 octob.	13
médie en vers...............	5	31 octob.	2
médie........................	4	»	64
u Caire, comédie...........	1	»	64
du Cid, pièce..............	1	14 nov.	3
édie..........................	5	»	5

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise
L'Avare, comédie	5	14 Nov.
Le Trésor, comédie en vers	1	»
Phèdre, tragédie	5	»
La Farce de la Marmite, pièce	5	26 déc.

THÉATRE DU GYMNASE[1]

grand succès de *Mademoiselle Josette, ma* occupera presque toute l'année du Gymnase : l'histoire de cet heureux théâtre sera-t-elle articulièrement brève. Contentons-nous de à la date du 6 février[2], la centième représen- de l'exquise comédie de MM. Paul Gavault ert Charnay, qui tiendra l'affiche jusqu'à la ure annuelle (15 juillet), pour être reprise en- la fin de septembre pendant un mois plein.

IARS. — Une matinée généreusement organi- r Mme Marthe Régnier au bénéfice de « No- , la doyenne des habilleuses du « théâtre de ne », obtenait un vif succès. Fort habilement

---

irecteur : M. Alphonse Franck.

lle Montavon a repris le rôle de Myrianne, créé par Mlle Félyne, ary Burguet est depuis longtemps entré en possession de celui l, où il est, après M. Gaston Dubosc, aussi comique que possible. he Régnier est toujours la Josette idéale, et nous n'avons plus éloge de M. Duméuy, sous les traits de son chaleureux parrain. s d'avril, M. Gaston Dubosc rentrera triomphalement dans le a créé de façon inoubliable. Pour les deux dernières représen- n juillet, Mlle Marie-Louise Roger héritera de celui de Josette valu, en tournée, de sincères applaudissements et où Mlle Mon- ait déjà remplacé, non sans succès, la créatrice Mlle Marthe

r du 20 juin, un aimable lever de rideau de M. Henri Darcourt, *est gentille*, accompagnait gracieusement *Mademoiselle Josette* e. Interprètes : Mmes Croix-Meyer, Céliat et de Massol, MM. Re- ambaz et Reynal.

composé, le programme faisait applaudir to tour Mme Marie Capoy, le chansonnier Domii Bonnaud, M. Burguet, Mme Marthe Rene: Guyot, MM. Dumény, Riddez, de Max, Mme Bé Muratore, Gaston Elcus, miss Edna Aug, M. I Devriès, qui rivalisaient de talent. Mme Simoı Bargy dans des poésies, MM. Félix Huguenet l'amusant monologue de M. Miguel Zamaco *Chapeau de théâtre*, Coquelin cadet, Polin, nem, soulevaient des acclamations. Une ov salua Mlle Lucienne Bréval quand, de sa magni voix et avec un art incomparable, elle eut cl une mélodie de Massenet. Mme Marthe Rég avec ses camarades, MM. Pierre Achard et I avaient, en lever de rideau, joué excellemmeı *Coteaux du Médoc*. Au début de la seconde p: quand la brillante artiste revint dire un mono de M. Bilhaud, une ovation bien légitime lui fut *Le Cœur a ses raisons*, adorablement inter par Mlle Marie Leconte, MM. Henry Mayer et Numa ; *La Peur*, jouée de façon exquise Mmes Jeanne Thomassin, Cécile Caron, MM. M Joffre, Arvel et Trévoux avaient été appl avec enthousiasme.

24 SEPTEMBRE. — Première représentation de *jou tragique*, pièce en quatre actes de Mlle Jeh d'Orliac [1]. — Dites-moi pourquoi M. Alpl

---

1. DISTRIBUTION. — Simone de Cerlac, Mlle *Polaire*. — Suza Bretal, Mlle *Cath. Fonteney*. — Marguerite Berly, Mlle *Greı* — Mme Grandvel, Mlle *Marg. Meunier*. — Mme Lorgès, Mlle *Cass* Mme du Prat, Mlle *Mad. Charny*. — Louise, Mlle *de Massol*. — Pi Cerlac, M. *Dauvillier*. — Jean, M. *Roger Vincent*. — Berly, M. — Marcel Tourneur, M. *Pillot*. — Henri de Bretal, M. *Garat*. —

Franck, qui passe pourtant pour avoir le flair d'un bon directeur, s'entête — galamment, je le veux bien — à mettre son théâtre à la disposition de femmes-auteurs dont les tentatives — nous n'osons dire : les « entreprises » — sont d'avance condamnées... *Sacha*, de Mme Régine Martial, n'avait, l'année d'avant, que très péniblement obtenu une quinzaine de représentations. Trois soirées, y compris celle de la répétition générale : tel aura été le bref destin de *Joujou tragique* de Mlle Jehanne d'Orliac. Va pour ce « Place aux Jeunes » qui semble être la devise de la saison commençante. Mais comment ne point décourager une jeune fille qui possède peut-être tous les plus beaux dons du monde, mais qui n'a évidemment à aucun degré celui de la scène ? Mlle d'Orliac (vingt-deux ans aux prunes) arbore un joli prénom, encore que légèrement prétentieux et atteste beaucoup de littérature... Elle aime sincèrement Maeterlinck, elle a lu passionnément tout Annunzio et se complaît à citer Ibsen, comme la malicieuse petite sous-préfète du *Monde où l'on s'ennuie*, « y allait » des pensées de Joubert et de Tocqueville... C'est très gentil sans doute d'être aussi « calée » à son âge, mais cela ne suffit pas, non seulement pour décrocher un succès, mais même pour intéresser, si peu que ce soit, une brillante salle de première. Que Mlle d'Orliac (Jehanne) veuille donc ne point trop s'étonner qu'on ait assez irrévérencieusement,

---

Deluc, M. *Dechamps*. — André Deluc, M. *Marchand*. — Grandvel, M. *Paul Edmond*. — Françiz, M. *Chambaz*. — Bernard, M. *Duval*. — François, M. *Demarzat*.

composé, le programme faisait applaudir tour à tour Mme Marie Capoy, le chansonnier Dominique Bonnaud, M. Burguet, Mme Marthe Renesson-Guyot, MM. Dumény, Riddez, de Max, Mme Bériza-Muratore, Gaston Elcus, miss Edna Aug, M. David Devriès, qui rivalisaient de talent. Mme Simone Le Bargy dans des poésies, MM. Félix Huguenet dans l'amusant monologue de M. Miguel Zamacoïs le *Chapeau de théâtre*, Coquelin cadet, Polin, Dranem, soulevaient des acclamations. Une ovation salua Mlle Lucienne Bréval quand, de sa magnifique voix et avec un art incomparable, elle eut chanté une mélodie de Massenet. Mme Marthe Régnier, avec ses camarades, MM. Pierre Achard et Pillot, avaient, en lever de rideau, joué excellemment les *Coteaux du Médoc*. Au début de la seconde partie, quand la brillante artiste revint dire un monologue de M. Bilhaud, une ovation bien légitime lui fut faite. *Le Cœur a ses raisons*, adorablement interprété par Mlle Marie Leconte, MM. Henry Mayer et Paul Numa ; *La Peur*, jouée de façon exquise par Mmes Jeanne Thomassin, Cécile Caron, MM. Maury, Joffre, Arvel et Trévoux avaient été applaudis avec enthousiasme.

24 SEPTEMBRE. — Première représentation de *Joujou tragique*, pièce en quatre actes de Mlle Jehanne d'Orliac [1]. — Dites-moi pourquoi M. Alphonse

1. DISTRIBUTION. — Simone de Cerlac, Mlle *Polaire*. — Suzanne de Bretal, Mlle *Cath. Fonteney*. — Marguerite Berly, Mlle *Greuze*. — Mme Grandvel, Mlle *Marg. Meunier*. — Mme Lorgès, Mlle *Cassiny*. — Mme du Prat, Mlle *Mad. Charny*. — Louise, Mlle *de Massol*. — Pierre de Cerlac, M. *Dauvillier*. — Jean, M. *Roger Vincent*. — Berly, M. *Arvel*. — Marcel Tourneur, M. *Pillot*. — Henri de Bretal, M. *Garat*. — Roger

k, qui pass pourtant pour avoir le flair d'un
irecteur, s'entête — galamment, je le veux
— à mettre son théâtre à la disposition
mmes-auteurs dont les tentatives — nous
is dire : les « entreprises » — sont d'avance
mnées... *Sacha*, de Mme Régine Martial,
t, l'année d'avant, que très péniblement
ı une quinzaine de représentations. Trois
s, y compris celle de la répétition générale :
ra été le bref destin de *Joujou tragique* de
hanne d'Orliac. Va pour ce « Place aux Jeu-
qui semble être la devise de la saison com-
nte. Mais comment ne point décourager une
fille qui possède peut-être tous les plus
dons du monde, mais qui n'a évidemment à
degré celui de la scène ? Mlle d'Orliac (vingt-
ns aux prunes) arbore un joli prénom, encore
gèrement prétentieux et atteste beaucoup de
ture... Elle aime sincèrement Maeterlinck,
lu passionnément tout Annunzio et se com-
citer Ibsen, comme la malicieuse petite sous-
e du *Monde où l'on s'ennuie*, « y allait » des
s de Joubert et de Tocqueville... C'est très
sans doute d'être aussi « calée » à son âge,
ela ne suffit pas, non seulement pour décro-
n succès, mais même pour intéresser, si peu
e soit, une brillante salle de première. Que
'Orliac (Jehanne) veuille donc ne point trop
ner qu'on ait assez irrévérencieusement,

—

I. *Dechamps*. — André Deluc, M. *Marchand*. — Grandvel, *Edmond*. — Françiz, M. *Chambaz*. — Bernard, M. *Duval*. — , M. *Demarzat*.

voire bruyamment, « souri » devant un essai naïvement enfantin. Comment en eût-il été a ment, puisque ce *Joujou tragique* donnait spectateurs les mieux intentionnés l'impre d'une « pièce-bébé », bourrée d'inexpérien brodée de puérilités... Je vous en dois to moins le sujet. Le voici en quelques mots. L'in dent Pierre de Cerlac a épousé une petite ouv pauvre et abandonnée, de trente ans plus que lui. Simone est une charmante poupée, ı et frêle, avide de joie, dont les grands yeux cents répandent autour d'elle, en dépit qu'e ait, la douleur et l'amour. Et nous ne tard deviner que Jean — un neveu que Pierre comme un fils — a subi plus que tous les a le charme vainqueur des grands yeux de Sin S'il n'aime pas Marguerite Berly, la fiancée lui destine, c'est que, sans se l'avouer, il ai jeune tante. Et celle-ci, qui voit clair en son supplie Pierre de l'emmener avec lui bien bien loin... Il l'emmène en effet à Venise, Jean est du voyage !... On n'est pas « mari point... A Venise la Rouge — le décor sur le (Canal est du reste délicieux — comment, par la magie d'une soirée divine et d'une eni musique, Simone et Jean résisteraient-ils, plu

pièce du palais de marbre où Pierre reproche à sa femme sa trahison. Simone supplie son mari de lui pardonner un instant d'égarement, et passe dans sa chambre... Pierre, alors « se met la tête dans ses mains ». Jean traverse la pièce sans mot dire, et suit Simone. On entend un grand cri : il la ramène et la jette, inerte, dans les bras de son mari : il les a crevés, ces yeux dangereux, ces terribles yeux de Simone, qui n'ont été pour lui et ceux qu'il aimait que des sources de douleur. Nous n'insisterons pas sur le manque absolu, et comme voulu, d'habileté théâtrale que marquent ces quatre actes farcis de *concetti*, qui veulent être poétiques, et dont l'écriture « cherchée » n'est pas le moindre défaut. Plaignons du moins les artistes, dont la tâche était si difficile, et même si périlleuse. Mlle Polaire a su, comme on dit « tirer son épingle du jeu ». Et nous avons constaté avec plaisir, chez cette comédienne dont le talent est en visible progrès, l'effort qu'elle a fait pour représenter au naturel le personnage de Simone. Le « naturel », c'est hélas! ce qui manque toujours à Mlle Greuze, la factice ingénue des *Bouffons*. A M. Dauvillier, il fallait bien de l'autorité pour ne pas paraître absolument ridicule dans le rôle du mari ; à M. Roger Vincent, beaucoup de sang-froid pour ne point se laisser démonter, au milieu de la scène d'amour, par l'hilarité générale... Le surlendemain, le théâtre faisait relâche, et trois jours après, il reprenait *Mademoiselle Josette, ma femme*...

29 OCTOBRE. — Première représentation de l'*Eventail*, comédie en quatre actes de MM. Robert

de Flers et G.-A. de Caillavet[1]. — Après *Miquette*, après l'*Amour veille*, l'*Eventail* est, pour les deux jeunes auteurs, un nouveau succès — et qui plus est — un succès dans un genre où ils ne s'étaient point encore essayés : la comédie de caractère. Ils ont tenté d'étudier « la coquette » et pris pour symbole l'instrument féminin que de si experte façon maniait la Célimène de Molière. Nous aurions vraiment mauvaise grâce à nous plaindre qu'en voulant modifier leur manière et élever leur ton, ils aient dédaigné « l'action » proprement dite et n'aient point toujours évité l'incohérence : leur œuvre est autre chose, elle est mieux qu'une pièce d'intrigue. Et j'aime à croire que le public, ravi d'ailleurs de tant d'esprit dépensé pour lui plaire, saura gré aux aimables auteurs de l'*Eventail* de leur effort vers la grande comédie. Gisèle Vaudreuil — voilà la coquette en question — est une veuve élégante dont le charme vainqueur — *Circé* était le titre primitif de la pièce — dont la maîtresse séduction s'exerce sur tous ceux qui l'approchent. A peine a-t-elle mis le pied dans la propriété de son amie de pension, Germaine de Landève, que tout le monde s'écrie : « Elle est délicieuse ! » Tel est le refrain que reprennent à

---

1. DISTRIBUTION. — François Trévoux, M. *Abel Tarride*. — Garin-Mielaux, M. *Gaston Dubosc*. — Jacques de Landève, M. *Henry Burguet*. — Le brigadier Michel, M. *Arvel*. — Marc des Armoises, M. *Jean Dax*. — Monsieur Oviédo, M. *Garat*. — Le comte Lévy, M. *Edmond Bauer*. — Pierre, M. *Chambaz*. — Bonvin, M. *Paul-Edmond*. — Gisèle Vaudreuil, Mlle *Marcelle Lender*. — Germaine de Landève, Mlle *Blanche Toutain*. — Blanche Bertin, Mlle *Jeanne Heller*. — Madame Oviédo, Mlle *Renée Felyne*. — Thérèse Guichardy, Mlle *Alice Nory*. — Mme Dupont de la Nièvre, Mlle *Mary. Meunier*.

l'envi Jacques de Landève, le mari de Germaine, qui songe déjà peut-être à pousser une pointe de ce côté, et aussi le doux philosophe en cheveux blancs, Garin-Miclaux, de l'Académie des sciences morales et politiques — amusant caractère d'observateur — que tourmente sans doute le douloureux regret de n'avoir jamais été aimé au temps de sa verte jeunesse. Tous, jusqu'aux domestiques du château, de répéter à qui mieux mieux : « Elle est délicieuse ! » L'arrivée de Gisèle ne fait qu'un seul mécontent : François Trévoux — encore un caractère — bourru, bienfaisant, faux misanthrope, difficile et grognon, au demeurant le meilleur garçon du monde, simplement aigri par dépit amoureux. Il a dû épouser, il y a six ans, une jeune fille qui, à la dernière heure, a reculé devant le mariage, dont elle a eu peur comme d'une servitude, et lui a télégraphié : — « Soyons amis, voulez-vous? » François n'a pas répondu, et a rongé son frein, maugréant contre les coquettes. Et la coquette, ivre de liberté, s'est mariée — ô logique féminine — en épousant — la gâcheuse — un homme qu'elle n'aimait pas. L'infidèle de François Trévoux n'est autre — ne l'avez-vous point deviné? que Gisèle Vaudreuil. Aussi a-t-il tout d'abord songé à s'enfuir sans la revoir. Et pourtant, ne fait-il qu'un faux départ. Les voici en présence. Il lui adresse d'amers reproches sur sa cruauté de naguère. Elle lui fait connaître alors les motifs de sa brusque rupture. Elle a renoncé à devenir sa femme parce qu'elle commençait à l'aimer trop, parce qu'elle a craint d'être soumise à son autoritaire volonté : un soir

de discussion, ne s'est-t-il pas si rudement emparé de son éventail — toujours l'éventail! — qu'il l'a brisé. Ces explications ne laissent pas de flatter François : il sera désormais l'ami de Gisèle. Adorée de tous les hommes, Gisèle est aussi l'arbitre dans tous les démêlés amoureux et conjugaux. La petite Thérèse, éprise du jeune Marc des Armoises, qui veut aller jusqu'au Japon disputer une poule d'épée, demande à Gisèle de retenir Marc. Chose plus grave, Mme Germaine de Landève apprend par hasard que son mari la trompe avec une femme légère qui habite une villa du voisinage. Germaine demande à Gisèle de lui ramener son mari. Gisèle promet à Germaine de ramener Jacques, comme elle a promis à Thérèse de retenir Marc. Et Gisèle tient si bien promesse, elle joue si bien de l'éventail — en l'occasion celui de Germaine qu'elle a pris sur la table — que Marc ne part plus, mais tombe amoureux d'elle, et que Jacques, qui envoie son congé à la belle voisine, lui fait une cour à la hussarde. Cela ne va pas sans irriter François. Une nouvelle explication, ardente, violente même, s'élève entre Alceste et Célimène. François fait son procès à Gisèle qui est, dit-il, non pas une femme, mais « la femme », l'éternel féminin dont la coquetterie, l'esprit de domination, la curiosité datent de la pomme, pour se perpétuer à travers les âges : c'est Eve, c'est Dalila, c'est Cléopâtre... Et, finalement, apprenant qu'il va se battre pour elle, Célimène tombe dans les bras d'Alceste... Pourquoi, le lendemain matin, François est-il encore désespéré? C'est qu'après s'être donnée, Gisèle veut

ıdre. Elle consentirait à être la maîtresse ois ; elle se cabre encore à l'idée de devenir e. Un incident change heureusement la choses. En se laisant emporter au pavillon : François, Gisèle a laissé tomber l'éventail ıvait à la main. La voisine lâchée par le trouve, et comme c'est l'éventail de :, elle s'empresse en bonne petite rosse de ter au mari. Il faut bien que Gisèle avoue : elle sera la femme de François. Seront-ıx? Ça, c'est une question que nous nous s bien d'approfondir. L'essentiel est que, lle, la comédie plaise au public. Et elle lui up plu. Elle est si gaiement, si spirituelle-loguée, et montée avec infiniment de re-t de goût, elle a été, dans son ensemble, si interprétée ! Tarride, plein de franchise ırel, n'est-il pas un admirable comédien : : François Trévoux restera l'un des meil-s'est fait acclamer le sincère et bel artiste. :lle bonne grâce, avec quelle bonhomie de M. Gaston Dubosc ne nous a-t-il pas la pittoresque physionomie du vieux sa-in-Miclaux, promenant à travers la pièce ıt sourire de son ironique philosophie. core M. Henry Burguet, d'une intelligence et d'une élégance presque audacieuse ; Dax, très original en sa silhouette d'es-L'irrésistible coquette — Gisèle et Circé [lle Marcelle Lender, s'acquittant avec une ɔlesse et un tact parfait de ce rôle assez le Madame Célimène. Charmante en tout

point, dans l'enjouement comme dans l'émot
M[lle] Blanche Toutain : c'était Germaine de Land
Et d'effronterie gentiment naïve, M[lle] Heller sou
traits de l'inconsciente M[me] Bertin : rôle scab
s'il en fut... Et de magnifique beauté, M[lle] R
Félyne, bien disante aussi. Et de crâne ingén
M[lle] Alice Nory. Tous et toutes, encore une
contribuaient brillamment au succès très rée
l'*Eventail*, que nons retrouverons très vivace
core en notre prochain volume[1]...

Voici, résumé dans le court tableau sui\
l'année 1907 :

1. — Notons, au cours de cette année, le brillant succès des « S
de Madame » avec des auditions de musiques et de poésies, donné
nos meilleurs artistes, et des causeries faites avec talent par M
Claretie, le fondateur de l'institution au Gymnase, et par MM. (
Rageot, Henry Bordeaux, Nozière, M[mes] Séverine, Catulle M
Marcelle Tynaire, Jane Misme, et MM. Paul Doumer, Maur
Waleffe, Duményy, Franc Nohain...

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	N(re| p l'
Mademoiselle Josette ma femme, comédie	4	»	
Une femme qui avoue, comedie.........	1	»	
La Joie du Talion, comédie............	1	»	
Que Suzanne est gentille, comédie......	1	»	
**Joujou tragique*, pièce.................	4	24 sept.	
**L'Eventail*, comédie.....................	4	29 octob.	

THÉATRE DU VAUDEVILLE[1]

Quatre pièces nouvelles : *Princesse d'amour*, de Mme Judith Gautier ; les *Jacobines*, de M. Abel Hermant ; le *Ruisseau*, de M. Pierre Wolf ; *Patachon*, de MM. Maurice Hennequin et Félix Duquesnel ; une nouvelle reprise d'*Education de prince*, de M. Maurice Donnay, et celle de la *Veine*, de M. Alfred Capus, constituent, avec des fortunes diverses, l'histoire du Vaudeville en 1907.

24 JANVIER. — Première représentation de *Princesse d'amour*, pièce en quatre actes et sept ;ableaux de Mme Judith Gautier[2]. — Se souvient-)n de la *Marchande de sourires*, qui fut autrefois ın si beau triomphe pour Mme Judith Gautier, la vail-ante fille d'un père à jamais illustre dans les lettres rançaises ? Qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'en ce

1. — Directeur : M. Porel — d'abord seul, puis avec M. Peter Carin ; dministrateur : M. Peutat ; secrétaire général : M. Malacan.

2. DISTRIBUTION. — L'Oiseau fleur, Mlle *Maud Amy*. — La Cigogne dan-euse, Mme *Cécile Caron*. — Broc d'or, Mlle *Yvonne de Bray*. — Guitare e Jade, Mlle *Harlay*. — La princesse, Mme *Ellen Andrée*. — Petite 'ourpre, Mlle *J.-Marie Laurent*. — Papillon bleu, Mlle *Adrienne Doré*. - Jeune saule, Mlle *Chantenay*. — Fleur de Givre, Mme *Jourda*. — 1re ka-ıouro, Mlle *Becker*. — 2e kamouro, Mlle *Mylène*. — Kantaro, M. *Lérand*. - Tête de flèche, M. *Baron fils*. — Mitsouda, M. *Roger Monteaux*. — ,e prince Kamakura, M. *Joffre*.— Yamato, M. *Victor Boucher*.— Un au-ergiste, M. *Aussourd*. — Koyamé, M. *Camille Bert*. — Un domestique onfident, M. *Vertin*. — Koyamé fils, M. *Dubois*. — Un homme du peuple, I. *Nicolle*. — Un serviteur, M. *Suares*.

temps où le Japon est — pour cause — en faveur, M. Porel ait voulu renouveler au vard, en son joli théâtre du Vaudeville, une tive qui avait déjà si brillamment réussi, alo par de là les ponts, il dirigeait les destin lointain Odéon? La pièce de Mme Judith Gau l'histoire — rappelant quelque peu *Educa prince* et *Madame Butterfly* — du jeune présomptif du roi Kamakura, tellement a dans ses chères études — à son âge! — q ne l'en saurait distraire. Alors, sous prétext conduire chez un vieux savant, détenteu précieux manuscrit de Confucius, son ami le mène en une célèbre « maison de thé », tenancière est une ancienne amie. Il faut la de la « Cigogne danseuse » — et, certes, el à revendre — pour que tout ce qu'il voit de l en cette demeure hospitalière, ne lui sem trop suspect et pour qu'il croye qu'une audie vieux savant ne puisse s'obtenir que par l'ir diaire de sa fille. On lui présente donc « l fleur », une vierge idéale, aussi belle qu'ins en l'apercevant, la jeune fille reconnaît le chevalier qu'elle attendait et qui, si souvent, ses rêves... Aux douces paroles qu'elle lui a le prince découvre qu'on l'a trompé et veut Mais il est trop tard : le charme de la mousmé l'a si bien ensorcelé qu'il lui j amour éternel. Et voilà qu'on les marie, av le cérémonial d'usage, et qu'après la nuit de Mitsouda se hâte d'aller demander à ses l'autorisation d'amener à la cour la femme

élue. Comme dans *Madame Butterfly*, déjà citée, nous voyons la pauvre petite oiselle en proie au plus noir chagrin, dans la vaine attente de son cher mari; le terme fatal approche; il faudra qu'en dépit qu'elle en ait, elle reçoive un riche amateur présenté par l'exigeante « Cigogne danseuse ». Mais, plutôt que d'appartenir à un autre, la fidèle épouse a fait le serment de se tuer. Et n'était le nœud de sa ceinture, heureusement trop serré pour qu'elle pût planter en ses entrailles le poignard donné par le bien-aimé, nous l'eussions vue défaillir dans les bras de sa servante éplorée. Mais il est revenu, le prince libérateur, et s'il a tant tardé, c'est qu'il fallait acquérir à tout prix l'authentique preuve de la naissance illustre de son cher « Oiseau fleur », enfant volé à sa famille dans une des nombreuses guerres civiles du Japon. *Princesse d'amour* est, vous le voyez, un aimable conte bleu, dont le caractère japonais consiste particulièrement dans le charme savant du style, dans la piquante étrangeté des détails, dans les délicates splendeurs de la mise en scène, dans le goût des costumes de Thomas, dans l'éclat des décors de Jambon et de Bailly, qui sont une des choses les plus jolies, les plus fines et les plus gracieuses que nous ayons vues au théâtre. On sent que ce fut une joie, pour le directeur du Vaudeville, de créer un spectacle artistique et amusant, d'illustrer d'exquise façon la gentille histoire « allant du Yosivara, la cité du plaisir, au cabaret où les soshis, regrettant le Japon ancien, viennent chaque soir revêtir l'armure laquée des temps féodeaux, échanger de grands

voire bruyamment, « souri » devant un essai aussi naïvement enfantin. Comment en eût-il été autrement, puisque ce *Joujou tragique* donnait aux spectateurs les mieux intentionnés l'impression d'une « pièce-bébé », bourrée d'inexpérience et brodée de puérilités... Je vous en dois tout au moins le sujet. Le voici en quelques mots. L'imprudent Pierre de Cerlac a épousé une petite ouvrière, pauvre et abandonnée, de trente ans plus jeune que lui. Simone est une charmante poupée, rieuse et frêle, avide de joie, dont les grands yeux innocents répandent autour d'elle, en dépit qu'elle en ait, la douleur et l'amour. Et nous ne tardons à deviner que Jean — un neveu que Pierre chérit comme un fils — a subi plus que tous les autres le charme vainqueur des grands yeux de Simone. S'il n'aime pas Marguerite Berly, la fiancée qu'on lui destine, c'est que, sans se l'avouer, il aime sa jeune tante. Et celle-ci, qui voit clair en son cœur, supplie Pierre de l'emmener avec lui bien loin, bien loin... Il l'emmène en effet à Venise, mais Jean est du voyage !... On n'est pas « mari » à ce point... A Venise la Rouge — le décor sur le Grand Canal est du reste délicieux — comment, grisés par la magie d'une soirée divine et d'une enivrante musique, Simone et Jean résisteraient-ils, plus que Tristan et Yseult, à la puissance de la passion qui les entraîne l'un vers l'autre? Le mari surgit et surprend leur baiser ; il ne veut pas en voir davantage et part discrètement... Il retourne tranquillement, savez-vous où? — A la salle de jeu Le décor change (tant pis !) et nous voici dans le

ièce du palais de marbre où Pierre reproche sa femme sa trahison. Simone supplie son nari de lui pardonner un instant d'égarement, t passe dans sa chambre... Pierre, alors « se net la tête dans ses mains ». Jean traverse la pièce ans mot dire, et suit Simone. On entend un grand cri : il la ramène et la jette, inerte, dans les bras de son mari : il les a crevés, ces yeux dangereux, ces terribles yeux de Simone, qui n'ont été pour lui et ceux qu'il aimait que des sources de douleur. Nous n'insisterons pas sur le manque absolu, et comme voulu, d'habileté théâtrale que marquent ces quatre actes farcis de *concetti*, qui veulent être poétiques, et dont l'écriture « cherchée » n'est pas le moindre défaut. Plaignons du moins les artistes, dont la tâche était si difficile, et même si périlleuse. Mlle Polaire a su, comme on dit « tirer son épingle du jeu ». Et nous avons constaté avec plaisir, chez cette comédienne dont le talent est en visible progrès, l'effort qu'elle a fait pour représenter au naturel le personnage de Simone. Le « naturel », c'est hélas! ce qui manque toujours à Mlle Greuze, la factice ingénue des *Bouffons*. A M. Dauvillier, il fallait bien de l'autorité pour ne pas paraître absolument ridicule dans le rôle du mari ; à M. Roger Vincent, beaucoup de sang-froid pour ne point se laisser démonter, au milieu de la scène l'amour, par l'hilarité générale... Le surlendemain, le théâtre faisait relâche, et trois jours après, l reprenait *Mademoiselle Josette, ma femme*...

29 OCTOBRE. — Première représentation de l'*Eventail*, comédie en quatre actes de MM. Robert

de Flers et G.-A. de Caillavet[1]. — Après *Miquette*, après l'*Amour veille*, l'*Eventail* est, pour les deux jeunes auteurs, un nouveau succès — et qui plus est — un succès dans un genre où ils ne s'étaient point encore essayés : la comédie de caractère. Ils ont tenté d'étudier « la coquette » et pris pour symbole l'instrument féminin que de si experte façon maniait la Célimène de Molière. Nous aurions vraiment mauvaise grâce à nous plaindre qu'en voulant modifier leur manière et élever leur ton, ils aient dédaigné « l'action » proprement dite et n'aient point toujours évité l'incohérence : leur œuvre est autre chose, elle est mieux qu'une pièce d'intrigue. Et j'aime à croire que le public, ravi d'ailleurs de tant d'esprit dépensé pour lui plaire, saura gré aux aimables auteurs de l'*Eventail* de leur effort vers la grande comédie. Gisèle Vaudreuil — voilà la coquette en question — est une veuve élégante dont le charme vainqueur — *Circé* était le titre primitif de la pièce — dont la maîtresse séduction s'exerce sur tous ceux qui l'approchent. A peine a-t-elle mis le pied dans la propriété de son amie de pension, Germaine de Landève, que tout le monde s'écrie : « Elle est délicieuse ! » Tel est le refrain que reprennent

1. DISTRIBUTION. — François Trévoux, M. *Abel Tarride*. — Garin Mielaux, M. *Gaston Dubosc*. — Jacques de Landève, M. *Henry Burguet*. — Le brigadier Michel, M. *Arvel*. — Marc des Armoises, M. *Jean Dax*. — Monsieur Oviédo, M. *Garat*. — Le comte Lévy, M. *Edmond Bauer*. — Pierre, M. *Chambaz*. — Bonvin, M. *Paul-Edmond*. — Gisèle Vaudreuil, Mlle *Marcelle Lender*. — Germaine de Landève, Mlle *Blanche Toutain*. — Blanche Bertin, Mlle *Jeanne Heller*. — Madame Oviédo, Mlle *Renée Felyne*. — Thérèse Guichardy, Mlle *Alice Nory*. — Mme Dupont de la Nièvre, Mlle *Marg. Meunier*.

Jacques de Landève, le mari de Germaine,
ıge déjà peut-être à pousser une pointe de ce
; aussi le doux philosophe en cheveux blancs,
Miclaux, de l'Académie des sciences morales
tiques — amusant caractère d'observateur
tourmente sans doute le douloureux regret
voir jamais été aimé au temps de sa verte
se. Tous, jusqu'aux domestiques du château,
éter à qui mieux mieux : « Elle est déli-
» L'arrivée de Gisèle ne fait qu'un seul
ent : François Trévoux — encore un carac-
bourru, bienfaisant, faux misanthrope, dif-
: grognon, au demeurant le meilleur garçon
ıde, simplement aigri par dépit amoureux.
épouser, il y a six ans, une jeune fille qui,
ernière heure, a reculé devant le mariage,
le a eu peur comme d'une servitude, et lui
raphié : — « Soyons amis, voulez-vous? »
is n'a pas répondu, et a rongé son frein,
lant contre les coquettes. Et la coquette, ivre
rté, s'est mariée — ô logique féminine —
ısant — la gâcheuse — un homme qu'elle
t pas. L'infidèle de François Trévoux n'est
— ne l'avez-vous point deviné? que Gisèle
uil. Aussi a-t-il tout d'abord songé à s'en-
ıs la revoir. Et pourtant, ne fait-il qu'un faux
Les voici en présence. Il lui adresse d'amers
ıes sur sa cruauté de naguère. Elle lui fait
re alors les motifs de sa brusque rupture.
renoncé à devenir sa femme parce qu'elle
nçait à l'aimer trop, parce qu'elle a craint
soumise à son autoritaire volonté : un soir

de discussion, ne s'est-t-il pas si rudement emparé de son éventail — toujours l'éventail ! — qu'il l'a brisé. Ces explications ne laissent pas de flatter François : il sera désormais l'ami de Gisèle. Adorée de tous les hommes, Gisèle est aussi l'arbitre dans tous les démêlés amoureux et conjugaux. La petite Thérèse, éprise du jeune Marc des Armoises, qui veut aller jusqu'au Japon disputer une poule d'épée, demande à Gisèle de retenir Marc. Chose plus grave, Mme Germaine de Landève apprend par hasard que son mari la trompe avec une femme légère qui habite une villa du voisinage. Germaine demande à Gisèle de lui ramener son mari. Gisèle promet à Germaine de ramener Jacques, comme elle a promis à Thérèse de retenir Marc. Et Gisèle tient si bien promesse, elle joue si bien de l'éventail — en l'occasion celui de Germaine qu'elle a pris sur la table — que Marc ne part plus, mais tombe amoureux d'elle, et que Jacques, qui envoie son congé à la belle voisine, lui fait une cour à la hussarde. Cela ne va pas sans irriter François. Une nouvelle explication, ardente, violente même, s'élève entre Alceste et Célimène. François fait son procès à Gisèle qui est, dit-il, non pas une femme, mais « la femme », l'éternel féminin dont la coquetterie, l'esprit de domination, la curiosité datent de la pomme, pour se perpétuer à travers les âges : c'est Eve, c'est Dalila, c'est Cléopâtre... Et, finalement, apprenant qu'il va se battre pour elle, Célimène tombe dans les bras d'Alceste... Pourquoi, le lendemain matin, François est-il encore désespéré ? C'est qu'après s'être donnée, Gisèle veut

se reprendre. Elle consentirait à être la maîtresse de François ; elle se cabre encore à l'idée de devenir sa femme. Un incident change heureusement la face des choses. En se laisant emporter au pavillon qu'habite François, Gisèle a laissé tomber l'éventail qu'elle avait à la main. La voisine lâchée par Jacques le trouve, et comme c'est l'éventail de Germaine, elle s'empresse en bonne petite rosse de le rapporter au mari. Il faut bien que Gisèle avoue la vérité : elle sera la femme de François. Seront-ils heureux ? Ça, c'est une question que nous nous garderons bien d'approfondir. L'essentiel est que, telle quelle, la comédie plaise au public. Et elle lui a beaucoup plu. Elle est si gaiement, si spirituellement dialoguée, et montée avec infiniment de recherche et de goût, elle a été, dans son ensemble, si finement interprétée ! Tarride, plein de franchise et de naturel, n'est-il pas un admirable comédien : le rôle de François Trévoux restera l'un des meilleurs où s'est fait acclamer le sincère et bel artiste. Avec quelle bonne grâce, avec quelle bonhomie goguenarde M. Gaston Dubosc ne nous a-t-il pas présenté la pittoresque physionomie du vieux savant Garin-Miclaux, promenant à travers la pièce l'indulgent sourire de son ironique philosophie. Citons encore M. Henry Burguet, d'une intelligence évidente et d'une élégance presque audacieuse ; M. Jean Dax, très original en sa silhouette d'escrimeur. L'irrésistible coquette — Gisèle et Circé — c'est Mlle Marcelle Lender, s'acquittant avec une rare souplesse et un tact parfait de ce rôle assez malaisé de Madame Célimène. Charmante en tout

point, dans l'enjouement comme dans l'émot
Mlle Blanche Toutain : c'était Germaine de Land
Et d'effronterie gentiment naïve, Mlle Heller sou
traits de l'inconsciente Mme Bertin : rôle scab
s'il en fut... Et de magnifique beauté, Mlle R
Félyne, bien disante aussi. Et de crâne ingén
Mlle Alice Nory. Tous et toutes, encore une
contribuaient brillamment au succès très rée
l'*Eventail*, que nons retrouverons très vivace
core en notre prochain volume[1]...

Voici, résumé dans le court tableau sui
l'année 1907 :

1. — Notons, au cours de cette année, le brillant succès des « Sa
de Madame » avec des auditions de musiques et de poésies, donné
nos meilleurs artistes, et des causeries faites avec talent par M
Claretie, le fondateur de l'institution au Gymnase, et par MM. (
Rageot, Henry Bordeaux, Nozière, Mmes Séverine, Catulle M
Marcelle Tynaire, Jane Misme, et MM. Paul Doumer, Maur
Waleffe, Dumény, Franc Nohain...

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NO rep p l'
Mademoiselle Josette ma femme, comédie	4	»	
Une femme qui avoue, comedie.........	1	»	
La Joie du Talion, comédie............	1	»	
Que Suzanne est gentille, comédie......	1	»	
**Joujou tragique*, pièce.................	4	24 sept.	
**L'Eventail*, comédie....................	4	29 octob.	

THÉATRE DU VAUDEVILLE[1]

Quatre pièces nouvelles : *Princesse d'amour*, de Mme Judith Gautier ; les *Jacobines*, de M. Abel Hermant ; le *Ruisseau*, de M. Pierre Wolf ; *Patachon*, de MM. Maurice Hennequin et Félix Duquesnel ; une nouvelle reprise d'*Education de prince*, de M. Maurice Donnay, et celle de la *Veine*, de M. Alfred Capus, constituent, avec des fortunes diverses, l'histoire du Vaudeville en 1907.

24 JANVIER. — Première représentation de *Princesse d'amour*, pièce en quatre actes et sept tableaux de Mme Judith Gautier[2]. — Se souvient-on de la *Marchande de sourires*, qui fut autrefois un si beau triomphe pour Mme Judith Gautier, la vaillante fille d'un père à jamais illustre dans les lettres françaises ? Qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'en ce

---

1. — Directeur : M. Porel — d'abord seul, puis avec M. Peter Carin : administrateur : M. Peutat ; secrétaire général : M. Malacan.

2. DISTRIBUTION. — L'Oiseau fleur, Mlle *Maud Amy*. — La Cigogne danseuse, Mme *Cécile Caron*. — Broc d'or, Mlle *Yvonne de Bray*. — Guitare de Jade, Mlle *Harlay*. — La princesse, Mme *Ellen Andrée*. — Petite Pourpre, Mlle *J.-Marie Laurent*. — Papillon bleu, Mlle *Adrienne Dore*. — Jeune saule, Mlle *Chantenay*. — Fleur de Givre, Mme *Jourda*. — 1re kamouro, Mlle *Becker*. — 2e kamouro, Mlle *Mylène*. — Kantaro, M. *Lérand*. — Tête de flèche, M. *Baron fils*. — Mitsouda, M. *Roger Monteaux*. — Le prince Kamakura, M. *Joffre*. — Yamato, M. *Victor Boucher*. — Un aubergiste, M. *Aussourd*. — Koyamé, M. *Camille Bert*. — Un domestique confident, M. *Vertin*. — Koyamé fils, M. *Dubois*. — Un homme du peuple, M. *Nicolle*. — Un serviteur, M. *Suarès*.

temps où le Japon est — pour cause — en faveur, M. Porel ait voulu renouveler au l vard, en son joli théâtre du Vaudeville, une tive qui avait déjà si brillamment réussi, alors par de là les ponts, il dirigeait les destiné lointain Odéon? La pièce de Mme Judith Gauti l'histoire — rappelant quelque peu *Educati prince* et *Madame Butterfly* — du jeune h présomptif du roi Kamakura, tellement al dans ses chères études — à son âge! — qu ne l'en saurait distraire. Alors, sous prétexte conduire chez un vieux savant, détenteur précieux manuscrit de Confucius, son ami Y le mène en une célèbre « maison de thé », d tenancière est une ancienne amie. Il faut la ı de la « Cigogne danseuse » — et, certes, ell à revendre — pour que tout ce qu'il voit de bi en cette demeure hospitalière, ne lui semb trop suspect et pour qu'il croye qu'une audier vieux savant ne puisse s'obtenir que par l'int diaire de sa fille. On lui présente donc « l'(fleur », une vierge idéale, aussi belle qu'inst en l'apercevant, la jeune fille reconnaît le chevalier qu'elle attendait et qui, si souvent, ses rêves... Aux douces paroles qu'elle lui ad le prince découvre qu'on l'a trompé et veut Mais il est trop tard : le charme de la mousmé l'a si bien ensorcelé qu'il lui ju amour éternel. Et voilà qu'on les marie, ave le cérémonial d'usage, et qu'après la nuit de ı Mitsouda se hâte d'aller demander à ses p l'autorisation d'amener à la cour la femme c

élue. Comme dans *Madame Butterfly*, déjà citée, nous voyons la pauvre petite oiselle en proie au plus noir chagrin, dans la vaine attente de son cher mari ; le terme fatal approche ; il faudra qu'en dépit qu'elle en ait, elle reçoive un riche amateur présenté par l'exigeante « Cigogne danseuse ». Mais, plutôt que d'appartenir à un autre, la fidèle épouse a fait le serment de se tuer. Et n'était le nœud de sa ceinture, heureusement trop serré pour qu'elle pût planter en ses entrailles le poignard donné par le bien-aimé, nous l'eussions vue défaillir dans les bras de sa servante éplorée. Mais il est revenu, le prince libérateur, et s'il a tant tardé, c'est qu'il fallait acquérir à tout prix l'authentique preuve de la naissance illustre de son cher « Oiseau fleur », enfant volé à sa famille dans une des nombreuses guerres civiles du Japon. *Princesse d'amour* est, vous le voyez, un aimable conte bleu, dont le caractère japonais consiste particulièrement dans le charme savant du style, dans la piquante étrangeté des détails, dans les délicates splendeurs de la mise en scène, dans le goût des costumes de Thomas, dans l'éclat des décors de Jambon et de Bailly, qui sont une des choses les plus jolies, les plus fines et les plus gracieuses que nous ayons vues au théâtre. On sent que ce fut une joie, pour le directeur du Vaudeville, de créer un spectacle artistique et amusant, d'illustrer d'exquise façon la gentille histoire « allant du Yosivara, la cité du plaisir, au cabaret où les soshis, regrettant le Japon ancien, viennent chaque soir revêtir l'armure laquée des temps féodaux, échanger de grands

« arrivées » de notre époque, celles qui comp
ce que l'on pourrait appeler « la noblesse ré|
caine ». Et sans s'être livré à l'étude satirique
monde qui, dans la personne des Bernier
Dupont-Genest et des Loupiau, nous ap|
comme passablement douteux, M. Abel Her
s'est simplement attaqué à ses mœurs au poi
vue conjugal, à la façon dont il envisage le ma
et le divorce. Fille de Mme Le Mesnnil, la F
trice des « Orphelinats parlementaires », Gern
mariée à un homme d'affaires, Lucien Droua
le ménage nous paraît d'ailleurs excellent —
tenu de l'éducation qu'elle a reçue des idées
culières : si deux époux ne peuvent vivre ense
ils n'ont qu'à divorcer. Elle n'hésite donc pa
séparer de Lucien, puisqu'elle s'est éprise d'u
d'enfance, Dominique Bernier, qui nous fait
d'un Don Juan d'extrême-gauche. Mais, q
elle dit ses intentions à son mari, celui-ci pro
Et toute la salle est avec lui : sont-elles
« morales » ces salles de répétition générale
première?... « J'ai fondé un foyer, s'écrie Lu
Je ne suis pas de ces maris qu'on répudie,
suis pas de ceux qui déménagent tous les trois a
Les applaudissements ont éclaté, à ce mot
comme grêle. Alors, puisque Lucien refuse à
maine de lui rendre sa liberté, elle la pren
l'article du Code qui interdisait à la femme
pable d'épouser son complice n'a-t-il pas été a
Elle ira rejoindre au rendez-vous assigné D
nique Bernier, qui s'est hâté, de son côté
déposer une instance en divorce. Elle a co

ucien qui se trouve sur son passage, et qui, eux passionné et même violent, lui démontre eusement qu'elle n'a pas besoin de chercher s celui qu'elle aime... Germaine est vaincue, heureuse d'être vaincue, et la toile tombe. emiers soirs, elle se réfugiait dans sa chame jeune fille pour renvoyer, le lendemain , — après une scène, très correcte, entre les ommes — Dominique Bernier, qui savait, du avec qui se consoler. Cette fin, parfaitement , fut judicieusement supprimée : M. Abel nt avait pris le brave parti d'amputer sa d'un quatrième acte qui faisait longueur. Ce stait, venant d'un aussi remarquable écri- était ou intéressant dans sa thèse fondamen- u piquant dans les détails. N'était-ce pas de ordants croquis — d'après nature, dit-on — lui du général russe grand ami de l'alcool, I. Baron fils avait fait un type des plus réussis, lui de Loupiau, bohème des plus suspects, nement incarné par M. Victor Boucher, ou celui du sénateur méridional Dupont-Genest, né de si vivante façon par M. Joffre que ensions le voir errer en chair et en os dans loirs du palais du Luxembourg. M. Lérand , lui, aussi, qu'une silhouette : celle du mar- 'Esparron, reporter mondain arrivant tou- à point pour en voir de drôles ; il l'avait ma- ement campée. Mme Cécile Caron prêtait beau- le bonne grâce et de simplicité au rôle de e Mesnil, et Mlle Jane Heller jouait avec ent d'entrain — dans la manière d'Eve La-

vallière — le rôle de Nini, gavroche et perverse. Nous n'avons rien à dire de M. André Hall (Dominique Bernier), sinon qu'il donnait plutôt l'aspect d'un aimable chef de rayon que d'un véritable Don Juan. Mais tous nos compliments allaient à M. Louis Gauthier, mari ému et puissant, et à Mlle Gabrielle Dorziat, très adroite en son rôle imprécis. Elle s'était heureusement débarrassée d'une effroyable robe verte qui, le premier soir, avait produit une sensation plutôt étrange; si, de plus, elle voulait bien parler un peu moins bas, et marcher « un peu plus droit », elle augmenterait du coup les sympathies que nous professons pour son joli talent, fort en progrès...

21 MARS. — Première representation du *Ruisseau*, comédie en trois actes de M. Pierre Wolff[1]. — Comment, froidement trompé par une femme du monde, Paul Bréhant se décide-t-il à passer la soirée dans un cabaret de Montmartre, où il ren-

1. DISTRIBUTION. — Le docteur Miler, M. *Lérand*. — Paul Bréhant, M. *Louis Gauthier*. — Henri, M. *Baron fils*. — Marcel, M. *Roger Monteaux*. — Monsieur Edouard, M. *Joffre*. — Devilliers, M. *André Dubosc*. — Lucien Bréhant, M. *Victor Boucher*. — Briet, M. *André Hall*. — Le directeur, M. *Aussourd*. — Chambray, M. *Camille Bert*. — Antoine, M. *Vertin*. — L'Anglais, M. *Georges Baud*. — Premier gommeux, M. *Dubois*. — Second gommeux, M. *Marcel Numa*. — Le monsieur, M. *Ferré*. — Armand, M. *Scott*. — Le gérant, M. *Nicolle*. — Martin, M. *Suarès*. — Jules, M. *Derives*. — Georges, M. *Raucourt*. — Le joli gaçon, M. *Kessler*. — Madame Trévoux, Mme *Anna Judic*. — Denise Fleury, Mlle *Yvonne de Bray*. — Madeleine Grandval, Mlle *Madeleine Dolley*. — Hélène Devilliers, Mlle *Harlay*. — Carton, Mlle *De Mornand*. — Agathe, Mlle *J. Marie-Laurent*. — Germaine, Mlle *Carèze*. — Marcelle, Mlle *Mario Calcill*. — Suzanne, Mlle *Adrienne Doré*. — Irma, Mme *Chantenay*. — Fanny, Mlle *Jouida*. — Lolotte, Mlle *Leduc*. — Le modèle, Mlle *Becker*. — Mathilde, Mlle *Barklay*. — Marthe, Mlle *Mylene*. — Jeanne, Mlle *Jane Eyrre*. — Nitchi, Mlle *Dherblay*. — Andrée, Mlle *Roisy*. — Juliette, Mlle *Valmy*. — Hortense, Mlle *Vernières*.

dans le ru au — c'est le cas de le dire
e délicieuse petite fleur, l'adorable Denise
r, dont il fera sa maîtresse et peut-être sa
? L'historiette paraît certes bien simple ainsi
en deux lignes; il fallait la voir se dérouler
cène, en trois actes charmants, dont le très
auteur du *Secret de Polichinelle* avait fait
ignon chef-d'œuvre. Sur un sujet bien sou-
raité — celui de la courtisane réhabilitée
douce histoire d'amour a ravi et ravira long-
le public des représentations suivantes. C'est
grâce et le charme de l'exécution que valait
e comédie de M. Pierre Wolff. Elle était toute
e de sentiment et d'esprit; elle était faite
ne rare adresse et une admirable légèreté de
Elle est, de plus, jouée dans la perfection.
grand, très grand succès, de pièce et d'inter-
ion, avec M. Louis Gauthier, si chaleureux Paul
nt, avec Mlle Yvonne de Bray, la jeune et fine
ienne, si justement appréciée dans la *Retraite*
i est, cette fois, une Denise, idéale; avec
ladeleine Dolley, menteuse accomplie; avec
udic, requise pour un rôle de vingt lignes,
Carèze (la fille de Mme Marguerite Caron)
int gentiment dans les ingénues; avec
ffre, de superbe originalité et M. Baron fils,
ntaisie pittoresque en des rôles épisodiques;
ne mise en scène — tel, le souper du Café
lace Blanche — attestant un Porel des meil-
jours...

11 JUIN. — Centième représentation du *Ruisseau*[1].

10 JUILLET. — M. Peter Carin, directeur des Capucines, devenait, à la suite des signatures échangées et du choix ratifié par le vote des actionnaires, co-directeur du Vaudeville, à partir de la réouverture du mois de septembre. Et l'on félicitait M. Porel de s'être adjoint un collaborateur aussi énergique. Auteur dramatique applaudi, homme du monde et homme de lettres, Parisien averti, boulevardier spirituel et administrateur de premier ordre, le nouveau directeur du Vaudeville ne comptait que des sympathies.

16 SEPTEMBRE. — Le théâtre reprenait, à la cent unième représentation — c'est tout dire — le *Ruisseau*, de M. Pierre Wolff[2]. La pièce est charmante, nous l'avons dit, avec sa jolie note

---

1. — Ce fut un déjeuner charmant, plein de gaieté et de jeunesse, que celui qu'offrirent au Pré Catalan le lendemain aux artistes du théâtre et à quelques rares intimes, MM. Porel et Pierre Wolff qui célébraient ainsi le verre à la main la centième représentation de leur grand succès. Le soleil s'était mis de la partie, illuminant de ses chauds rayons les claires toilettes des élégantes et jolies comédiennes du Vaudeville. Trois discours, ou plutôt trois speechs, furent prononcés : les deux premiers par MM. Porel et Henry Roujon avant qu'on se mit à table, et le troisième par M. Pierre Wolff, à la fin du repas. Et ces discours, très spirituels, soulevaient des tonnerres d'applaudissements.

2. — Voici quelle était sa nouvelle distribution : Le docteur Miler, M. *Lérand*. — Paul Bréhant, M. *Louis Gauthier*. — Monsieur Edouard, M. *Joffre*. — Devilliers, M. *André Dubosc*. — Chambray, M. *Camille Bert*. — Henri, M. *Saidreau* (débuts). — Briet, M. *Rameil*. — Lucien Bréhant, M. *Marcel Numa*. — Antoine, M. *Vertin*. — Denise Fleury, Mlle *Yvonne de Bray*. — Madeleine Granval, Mlle *Madeleine Dolley*. — Madeleine Trévoux, Mme *Ellen Andrée*. — Carton, Mlle *De Mornand*. — Agathe, Mlle *Marie-Laurent*. — Germaine, Mlle *Carèze*. — Marcelle, Mlle *Marie Calvill*. — Hélène Devilliers, Mlle *Marcelle Péri*. — Suzanne, Mlle *Adrienne Doré*. — Fanny, Mme *Jane Jourda*. — Lolotte, Mlle *Leduc*. — Le modèle, Mlle *Becker*. — Mathilde, Mlle *Barklay*. — Jeanne, Mlle *Jane Eyrre*. — Hortense, Mlle *Vernières*.

l'humanité, son exquise sensibilité ; elle restera certainement une des meilleures parmi les productions théâtrales de ces dernières années. C'est avec un vrai plaisir que nous revoyions la si gentille Yvonne de Bray, qui avait fait du personnage de Denise, l'épave du Ruisseau, une délicieuse figure de mélancolie sympathique, et Gauthier si chaleureux et si sincère amoureux, et Joffre, si naturel et si vrai dans « Monsieur Edouard », copié d'après nature, et presque tous les excellents artistes du Vaudeville qui, si brillamment, avaient contribué au succès de l'émouvante comédie.

4 OCTOBRE. — Reprise d'*Education de prince*, comédie en quatre actes, de M. Maurice Donnay[1]. — En même temps que paraissait chez Fasquelle a brochure d'*Education de prince*, le théâtre eprenait, pour une quinzaine de jours — en ttendant la pièce en cours de répétitions — la élicieuse comédie de M. Maurice Donnay, que I. Porel s'était engagé à pousser jusqu'à la entième — elle en était déjà bien près — si son uteur devenait académicien. M. Donnay a été élu, n sait avec quelle unanimité ! M. Porel, qui est

---

1. DISTRIBUTION. — La Reine, Mlle *Jeanne Granier*. — Mme Garantie, me *Cécile Caron*. — Raymonde Percy, Mlle *Marville*. — Chochotte, lle *Jeanne Heller*. — Yvonne d'Ostende, Mlle *Paule Andral*. — Julia adler, Mlle *De Mornand*. — Ronceval, M. *Lérand*. — Cercleux, . *Louis Gauthier*. — Braoulitch, M. *Joffre*. — Troybémolles, M. *Lesque* (débuts). — Courtois, M. *Camille Bert*. — Moitrinet, M. *Saidreau*. Gaëtan, M. *Vertin*. — Transe, M. *Baud*. — Sacha, M. *Dubois*. — Alrtine, Mlle *J. Marie-Laurent*. — Blanche de Livry, Mlle *Wilford*. Mariette Printemps, Mlle *Marcelle Péri*. — Lucienne Villedo, lle *Dherblay*. — Garan, M. *Nicolle*. — Gardènes, M. *Derives*. — ohamed, M. *Chocolat fils*. — Alcide, M. *Suarès*.

un homme de foi — en a-t-on d'ailleurs jamais douté ? — tient donc sa promesse, comme M. Donnay, espérons-le, tiendra la sienne de donner cette saison au Vaudeville une œuvre nouvelle dont Mlle Jeanne Granier créera le principal rôle. Pittoresque, amusante, d'un parisianisme aigu, *Education de prince* a porté plus que jamais, et son succès a été des plus vifs. Au troisième acte — une merveille d'esprit déchaîné, ce troisième acte — le succès a tourné au triomphe pour Jeanne Granier, incomparable dans le rôle de la reine de Silistrie, figure étrange qu'elle seule pouvait jouer avec une telle perfection, et où elle apporte une indéniable originalité. La scène de demi-ivresse, où elle risque une demi-déclaration, est d'une vérité déconcertante ; elle suffirait à elle seule pour attirer le public épris d'art. Ceci, du reste, n'est qu'un incident du rôle qu'elle a composé dans son ensemble, en grande artiste, soucieuse du moindre détail. Tout y est réussi et vécu, allure, gestes, voix, regard, sourires, accent « rastaquoueresque » d'une réalité saisissante qu'elle possède si bien, au point de ne le perdre jamais. L'oreille du public le perçoit sans fatigue, avec la joie des locutions bizarres qui accompagnent ce baragouin naturel et sans aucune exagération. Et tout cela est fait avec l'élégance d'un charme ingénieux ; c'est exquis.. Parions que, désormais, Jeanne Granier se verra forcée — comme on joue un rôle classique — de reprendre, chaque année, son adorable création d'*Education de prince*...

23 OCTOBRE. — Première représentation d

Patachon, comédie en quatre actes, de MM. Maurice Hennequin et Félix Duquesnel[1]. — C'est une pièce aimable et légère, construite dans le vieux moule, celui de Scribe, cherchant surtout l'intérêt dans l'agrément des situations et l'ingéniosité des péripéties, sans aucune prétention d'ailleurs, et ne visant qu'à divertir les honnêtes gens. Pourquoi lesdits « honnêtes gens » n'auraient-ils pas pris à la comédie de MM. Hennequin et Duquesnel le plaisir que nous y avons pris nous-mêmes ?... Or, il advint qu'un jour le comte Max du Tilloy a quitté sa femme et son logis provincial pour venir à Paris « faire la fête ». Il est de toutes les noces. Il ne suit pas les autres viveurs, il les conduit. Comme il « mène une vie de patachon », on l'a surnommé « Patachon », le roi des fêtards : c'est son titre de gloire. Mais les époux du Tilloy ont une fille de vingt ans qui vit six mois chez sa mère en province, six mois chez son père, à Paris. Au moment où commence la pièce, Lucienne est chez son père, et

1. DISTRIBUTION. — Le comte Max du Tilloy, M. [illegible]. — [illegible]-Mérinville, M. *Lérand*. — Le marquis Robert de Revray, M. *[illegible]*. — Baron de La Verlière, M. *Joffre*. — Evariste [illegible]-Mérinville, M. *Leresque*. — De Tergy, M. *Camille Bert*. — Pontet, M. *Saidreau*. — Augustin, M. *Vertin*. — Chénot, M. *Baud*. — [illegible], M. *Dubois*. — De Céricourt, M. *Marcel Numa*. — Victor, M. *André Nicolle*. — Le baron de Montesson, M. *Desrives*. — Un monsieur, M. *Kessler*. — Lucienne, Mlle *Marthe Regnier*. — Madame Clotilde du Tilloy, Mlle *Rosa Bruck*. — Madame Leclapier, Mme *Cécile Caron*. — Mistress Poulson, Mlle *De Mornand*. — Mme Colombe de Saint Yriex, Mme *Ellen-Andrée*. — Madame de Tremelie, Mme *J. Marie-Laurent*. — Madame de Frileuse, Mlle *Blanche Vernières*. — Madame Hélène de La Verdière, Mlle *Wilford*. — Madame de Chanteclair, Mme *Leduc*. — Une habilleuse, Mlle *Becker*. — Miss Edith, Mlle *Barkiay*. — Pascaline, Mlle *Dhorblay*. — Madame Loubet, Mlle *Valmy*. — Ginette, Mlle *Delza* (débuts).

Mlle Paule Andral reprendra, avec beaucoup de charme, le rôle de Mme du Tilloy, abandonné pendant quelques jours par Mlle Rosa-Bruck.

partage la plupart de ses plaisirs. Est-elle de bonne foi dans cette existense dissipée? Non, certes, et voici comment elle s'en explique elle-même avec un ami d'enfance, le jeune marquis Robert de Revray, qui l'aime et qui veut l'épouser : « Depuis quatre mois que vous êtes de retour, vous n'avez vu en moi qu'une petite fille qui fait la fête, va aux Folies-Bergère et soupe chez Maxim's. Pas un instant, vous ne vous êtes dit que cette petite fille valait mieux que sa réputation, qu'elle pouvait avoir une idée noble et gentille, enfin, que sa vie avait un but. Oui, monsieur, un but. Depuis ma sortie du couvent, je partage mon existence entre deux êtres que j'adore, mais que je n'ai pas le droit de juger Tantôt je vis à Blois, chez maman, où l'on n connaît que l'amour divin, où tout se passe e cantiques, tantôt ici, chez mon père, où l'on n connaît que l'amour terrestre et où tout se passe e chansons ; je vais ainsi d'un extrême à l'autre, san discuter, mais pensant, dans ma petite cervelle d jeune fille, que la distance qui sépare ces deu êtres n'est peut-être pas si grande... un peu tro de chansons par ci, un peu trop de cantiques par là et qu'il est un juste milieu où je voudrais, san les heurter, les amener petit à petit et arrive ainsi au rêve de toute ma vie : réconcilier ce deux grands enfants ». Le second acte nou conduit aux environs de Blois, chez Mme du Tilloy Galerie de provinciales et de dévotes caricaturée sans méchanceté, parmi lesquelles s'agite M. Le putois-Mérinville, un tartufe qui songe à unir so neveu Evariste — sorte de Thomas Diafoirus —

et la riche Lucienne du Tilloy. C'est un mauvais mari, sans doute, que Max du Tilloy, mais un bon père. Ayant appris les belles résolutions de sa fille, il ne veut pas retarder le bonheur de cette charmante enfant. Il imagine donc de feindre le repentir, et de rentrer perfidement en grâce auprès de sa femme, quitte à retourner à la fête dès que Lucienne sera mariée. Les jours s'écoulent; la cérémonie nuptiale a été célébrée. Robert sera dans quelques heures l'heureux mari de Lucienne. Surgit alors Leputois-Mérinville. Il arrive de Paris. Il a procédé à une enquête minutieuse. Il a découvert la liaison de Patachon avec une femme mariée ; il a acheté à une femme de chambre les lettres que Patachon écrivait à sa maîtresse ; c'est une suite de quolibets et de plaisanteries sur M[me] du Tilloy et sur son entourage, et cela se termine par l'annonce du prochain retour de Patachon à Paris et à la fête. M[me] du Tilloy parcourt les galantes missives. Elle se fâche. Le mariage n'a pas encore été « consommé » comme dit le Code : on peut en demander l'annulation à Rome. La mère enferme sa fille dans sa chambre, et prie le gendre, comme le beau-père, d'aller coucher dans un hôtel de Blois. Mais Robert, s'aidant d'un treillage, grimpe comme Roméo au balcon de sa jeune femme, et pénètre par la fenêtre dans la chambre conjugale dont on lui a fermé la porte. M[me] du Tilloy sera bien obligée de céder devant le fait accompli. Patachon, d'autre part, apprend que sa coûteuse maîtresse l'a remplacé, et comme il ressent un accès de goutte, il se déclare disposé,

vieil enfant prodigue, à reprendre sa plac bercail. Renonçant définitivement à Satan, à pompes et à ses œuvres, il se réconcilie, défi vement cette fois, avec sa femme qui lui pard généreusement. Dénouement heureux d'une ge pièce, faite pour procurer au spectateur la agréable distraction. Et qu'elle a donc été joli jouée par l'excellente troupe du Vaudeville, des meilleures de Paris! Gaie, tendre et spirit Mlle Marthe Régnier fut tout à fait exquise le rôle de Lucienne. Fin viveur aux cheveux M. Noblet nous donna le fringant « Patach qu'avaient rêvé les auteurs. M. Lérand, se venant qu'il avait été un jour le Rodin des *tères de Paris*, dessina de main de maît figure de l'hypocrite Leputois-Mérinville, jé en robe courte. Puis, ce fut un amoureux ple chaleur que M. Louis Gauthier ; une belle e gante comtesse que Mlle Rosa Bruck. Sans oul certes, les deux si plaisantes silhouettes de bi provinciales dont Mmes Cécile Caron et Ellen drée firent l'une des joies du second acte...

12 NOVEMBRE. — Par les soins de M. Porel s'est chargé d'en organiser cinq représentat on donne au Théâtre Fémina les *Liaisons da reuses*, comédie en trois actes de M. Noz d'après le roman de Choderlos de Laclos, p demment jouée chez le comte de Clermont- nerre à Maisons-Laffitte[1]. — De même qu'avec

1. DISTRIBUTION. — Le vicomte de Valmont, M. *Castillan*. — Mo de Belloche, M. *Joffre*. — Le chevalier Danceny, M. *Puylaga* Monsieur de Prévan, M. *Bonvallet*. — Dubois, M. *Derives*. — Mad

de tact et de grâce il avait si heureusement mis à la scène pour le Cercle des Escholiers une anecdote galante où se peint le spirituel libertinage d'autrefois, le *Hasard du Coin du Feu*, de Crébillon fils, notre hardi et brillant confrère M. Nozière, jouant de nouveau la difficulté, a réussi l'étonnant tour d'adresse de faire — avec le plus rare talent de styliste et de dramatiste — du singulier roman par lettres de Laclos une très audacieuse, sans doute, mais aussi très prenante comédie dont une fête inoubliable nous avait donné la savoureuse primeur. Elle n'a certes pas eu à Fémina l'incomparable distribution qu'en l'honneur d'une assistance « triée sur le volet » le généreux Mécène de Maisons-Laffitte avait su réunir, en un décor charmant, meublé avec le goût de l'époque et reconstituant à merveille l'atmosphère de l'œuvre. Mais à Mlle Jeanne Rolly — qui fut en tournée l'exquise « Amoureuse » de Porto-Riche — était encore échue la tâche — assurément bien malaisée pour une actrice de moins souple talent — de nous faire comprendre la terrible marquise de Merteuil, et elle a été, supérieurement, cette hypocrite coquette, cette « rosse » au charme puissant. Et dans un délicieux rôle où M. Nozière a su nous prouver tout son esprit, celui d'Emilie, la « fille d'Opéra », Mlle Madeleine Carlier a été particulièrement adorable.

Merteuil, Mlle *Jeanne Rolly*. — Cécile Volanges, Mlle *Yvonne de Bray*. — Mademoiselle Volanges, Mme *Henriot*. — La présidente de Tourvel, Mlle *Madeleine Dolley*. — Emilie, Mlle *Madeleine Carlier*. — Madame de Rosemonde, Mlle *Camille Preyle*.

27 DÉCEMBRE. — Première représentation à
théâtre de *La Veine*, comédie en quatre actes
M. Alfred Capus[1] — D'où vient que la *Veine*, d
personne de vous, je pense, n'a oublié le l
succès aux Variétés, a paru comme dépaysée
son nouveau milieu sur la plus vaste scène
Vaudeville? Est-ce que la jolie, la consolante p
de l'heureux Alfred Capus, si souvent imitée de
plusieurs années, a pris forcément quelques rid
N'est-ce pas plutôt que l'interprétation, si bo
soit-elle chez M. Porel, est loin d'avoir le b
l'entrain, la sincérité de naguère, au boulev
Montmartre ? Où est la fine et joviale ironie
Lucien Guitry, si vrai dans ce Lucien Bréard
rend avec une sage lenteur, de façon singuli
ment sèche et monotone M. Dumény, l'excel
« raisonneur » de *Son Père* ? Où est l'abraca
brante fantaisie d'Albert Brasseur, qui é
Edmond Tourneur des pieds à la tête? Où l'
ginalité d'Eve Lavallière dans cette migno
Joséphine, Musette de Murger aimablement ren
velée par M. Capus? Et pourquoi Jeanne Gran
elle-même la parfaite comédienne que nous aim
tous, et qui, seule, subsiste de la distribution
premier jour, s'est-elle « assagie » au point
nous donner — quelle erreur! — une Charl

1. DISTRIBUTION. — Julien Bréard, M. *Dumény*. — Edmond Tour
M. *Louis Gauthier*. — Chantereau, M. *Joffre*. — Sigismond, M. *L*
que. — Poussier, M. *Camille Bert*. — Un garçon de magasin, M. *Ve*
— Un monsieur, M. *Baud*. — Lebrancard, M. *Marcel Numa*. —
monsieur, M. *André Nicolle*. — Charlotte Lanier, Mlle *Jeanne Gra*
— Simone Baudrin, Mlle *Gabrielle Dorziat*. — Geneviève, Mme *C*
Caron. — Joséphine, Mlle *Jeanne Heller*. — Rosalie, Mlle *Bl. Verni*
— Justine, Mlle *J. Marie-Laurent*. — Louise, Mlle *Dherblay*. — Clém
Mlle *Delza*.

presque tragique ?... Ce n'est plus « ça » ut. Et, pourtant la pièce est charmante et re un plaisir extrême — nous en fûmes 1 — à tous ceux qui ne l'ont pas vue, comme il y a sept ans...

c cette reprise de la *Veine* se terminera e, résumée dans le tableau suivant :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
ion de prince, comédie..........	4	»	44
ise d'amour, pièce..............	4 a. 7 t.	24 janv.	28
obines, comédie................	4	22 févr.	19
sseau, comédie.................	3	21 mars	120
gnée, comédie..................	1	»	120
on, comédie....................	4	23 octob.	76
ne, comédie....................	4	27 déc.	6

THÉATRE DES VARIÉTÉS[1]

L'année 1907, sur laquelle planera le persistant et renouvelé succès de *Miquette et sa mère*, se composera de trois pièces seulement, la triomphante *Revue du Centenaire* (le Centenaire des Variétés) de MM. Paul Gavault, P.-L. Flers et Eugène Héros, l'*Amour en banque*, de M. Louis Artus et le *Faux Pas*, de M. André Picard.

Le 26 janvier, *Miquette et sa mère* arborait « le roisième chiffre », c'est-à-dire que la jolie pièce le MM. de Flers et de Caillavet avait dépassé la entième. Ce « troisième chiffre », c'est en argot de héâtre le mot fatidique, c'est la grande consécration. On ne l'atteint que rarement, ce chiffre envié... Et c'est avec une émotion reconnaissante que les deux eunes auteurs allaient, ce soir-là, féliciter leurs inerprètes : l'adorable Eve Lavallière, le merveilleux Albert Brasseur et Marie Magnier, comédienne à a verve éblouissante, et Max Dearly, qui fut un admirable Monchablon, et Prince qui se révéla lans *Miquette* un charmant jeune premier. Ils adressaient aussi leurs affectueux remerciements à

1. — Directeur : M. Fernand Samuel ; administrateur : M. Boutet de Monvel ; secrétaire général : M. Jules Brasseur.

M. Fernand Samuel, qui mit leur ouvrage en s avec tant d'ardeur et de talent[1]...

3 MARS. — Première représentation de la *F du Centenaire*, revue à grand spectacle en actes et dix tableaux de MM. Paul Gav P.-L. Flers et Eugène Héros[2]. — La Revue

1. — *Miquette et sa mère* faisait dans le même temps, chose r délices du public de Monte-Carlo, où elle remportait un des plus gr cès qu'on ait jamais enregistrés. Elle était jouée en toute perfectio un ensemble remarquable. Et c'était un vrai régal pour les spect Mlle Marie Leconte tenait le rôle de Miquette : la charmante sociétai Comédie-Française y apportait toutes ses exquises qualités de je d'ingénuité, d'espièglerie et d'émotion délicate. M. Guy était un M blon épique, du comique le plus fin et le plus original. Mme Juliet court rendait le rôle de Mme Grandier en excellente comédienne, cc capiteuse, fantasque et émue à ravir. M. André Dubosc était un r de belle allure et du comique le plus charmant. M. Berthelier avec infiniment de finesse naïve le rôle d'Urbain. M. Lebre parfait en Lahirel, et Mme Descorval, MM. Collen, Roger et Bo dans les rôles épisodiques, s'ajoutaient brillamment à cette distr de tout premier ordre.

2. DISTRIBUTION. — L'Optimiste, Madame Collignon, Le Cais l'Opéra, M. *Brasseur*. — Délégué du Préfet, Compère, Brunet, Na M. *Guy*. — Cocher du lord-maire, Cake-Walk, Paulus, Clém M. *Max Dearly*. — Monsieur Adolphe, M. Claretie, Roi de Jaurès, La Biscotte, M. *Prince*. — Tiercelin, Maréchal Moncey, M. — Le général russe, Caruso, Un commis, M. *Moricey*. — Chef c Le Régisseur, Roi de Hollande, M. *Petit*. — Alfred de Musset, Westphalie, M. *Carpentier*. — Secrétaire intime, Eugène de harnais, M. *Max Linder*. — La Paysanne, La Grivoiserie, L caine, La Folie, Mme *G. Gallois*. — L'Odalisque, Mattchiche, L'E Conservatoire, Mlle *Polaire*. — Marianne, Commère, Cagliostro, *Saulier*. — La Cocotte, Mystèria, Princesse de Silistrie, Reine de Mlle *Lyse Berty*. — Charbonnier, Vestris, La Régisseuse géné Concert, Reine de Westphalie, Mlle *Suzanne Derval*. — La Cor La Présidente, Mlle *Laporte*. — Framboise, L'Eté, Polonais, R Hollande, Mlle *Ginette*. — Polonais, Le *Gaulois*, Mlle *De S* Edouard, Mlle Cui, Mademoiselle Collignon, Demoiselle de maga *Figaro*, Mlle *Spinelly*. — Brigadière des Sérénos, Polonais, Les B Pauline Borghèse, Mlle *Melsa*. — Blanchisseuse, Polonais, Mlle *Le* — Printemps, Polonaise, Tir au flanc, Mlle *D'Orlac*. — Le Génér mière blouse transparente, Amour et Cie, Espagnol, Mlle *Harr* Rue Marbeuf, Mlle *De Luza*. — Marchande de fleurs, Polonaise, Elisa Bonaparte, Mlle *Lavernière*.

Variétés est toujours une fête parisienne ; la *Revue du Centenaire* des Variétés est un songe des Mille et une Nuits, agrémenté de chapitres du *Diable boîteux* et de scènes d'Aristophane. C'est une débauche d'esprit, une orgie de décors et de costumes, avec des boisseaux de clous d'or à tête de diamant, des ruissellements de lumière, des constellations d'étoiles, des merveilles à ne pas pouvoir les compter ; c'est un spectacle unique, imaginé par des auteurs habiles prodigieusement, et réalisé par un directeur devant qui Lorenzo de Médicis est forcé d'abdiquer son titre Le Magnifique. Où sont les « revues » d'antan, ces grosses farces épicées de coq-à-l'âne, qu'on intitulait les *Marrons de l'année* et les *Pommes de terre malades* ? Comment ceci est-il né de cela ? Il y a aussi loin, de *Ohé, les p'tits agneaux !* à la *Revue du Centenaire*, que de nos salles de spectacle au théâtre rêvé par Gautier, « plein d'âmes de poètes, assises dans des stalles de nacre de perle, et qui regardent la pièce à travers des gouttes de rosée montées sur le pistil d'or des lis ». M. Fernand Samuel nous a donné déjà de très beaux spectacles, il ne pourra pas en donner de plus réussis. Le panorama de Paris, à la fin du premier acte ; le défilé des Danses, à la fin du deuxième ; le retour de la Grande Armée, au dénouement, sont de splendides décorations qui sont aussi des tableaux d'un goût impeccable. Les mouvements de la foule, les ors, les soies, les dentelles, l'éclairage chatoyant de tout cela attestent la grâce, l'élégance, le discernement et le sentiment du Beau. Y a-t-il des scènes

de revue? Il y a mieux que cela : il y ı
scènes d'observation où les auteurs, ave(
mots piquants et frondeurs, se moquent ε
blement — si agréablement! — des ridicu
des vices de leur temps. Telle la scène de l
miste (Albert Brasseur), du monsieur conte
tout, de la politique, des mœurs, des impôt:
bagarres religieuses même — surtout des ba
religieuses — et qui, en se retirant, avoı
compère que la raison de son optimisme,
qu'il a été nommé liquidateur des congréga
MM. Clemenceau et Jaurès sont mis à leur
sur la sellette. Puis, M. Claretie, — perso
drôlement par M. Prince — M. Claretie, qui
créé cette hiver une spécialité avec la *Courtı*
de M. Arnivelde, avec les *Mouettes*, avec *Po*
avec la *Maison d'Argile*, et qui compte les s
de ses confrères en chantant :

Et pendant c'temps-là
Moi, je tourn' de l'Arnivelde!

Et l'administrateur de la Comédie-Fraı
était au premier rang de balcon, avec les yeı
tous les spectateurs braqués sur lui! Le ca
de M. Gailhard lui succède avec une scie d(
lante : il célèbre les mérites de M. Viviani
sachant éteindre les lumières d'en haut, réali
une si belle économie avec l'électricité de l'O
Mais tout cela, remémoré ainsi, perd son s
sa diaprure; car, tout cela était délicieus(
esquissé par des artistes d'énorme fantaisie noı
Brasseur, Guy, Max Dearly (qui dansait, cha

parlait anglais et ressuscitait Paulus extraordinairement), Moricey (un nouveau venu, un rescapé du café-concert, un nom à retenir), Simon et Petit ; et par des femmes jolies et bien disantes, si bonnes à voir et à entendre, Germaine Gallois (la Grivoiserie, la Paysanne, l'Américaine et la Folie devant qui Saint-Antoine se fût damné) ; Saulier, toute charmante commère ; Lyse Berty, Polaire (quoique infiniment moins bien partagée), Spinelly ; diablotin fluet, extravagant, malicieux et subtil ; Suzanne Derval, Laporte, Ginette, dix autres, cent autres !... Une féerie, vous-dis-je, une vraie féerie avec de vraies fées...

7 MAI. — Depuis trois mois qu'elle fait courir tout Paris au boulevard Montmartre, l'amusante *Revue du Centenaire* continue à réaliser d'extraordinaires recettes, amplement justifiées par son très beau spectacle et par la réunion sur l'affiche des Variétés des merveilleux comédiens qui s'appellent Albert Brasseur, Max Dearly, Guy, Prince, Moricey et de jolies femmes de talent comme Mmes Germaine Gallois, Jeanne Saulier, Polaire, Berty, Spinelly, dont nous avons fait plus haut le juste éloge. Cette revue tant aimée des Parisiens avait-elle besoin d'un nouveau clou ? Non, certes, et pourtant, en directeur prodigue, M. Samuel a voulu le lui donner en intercalant à la 70e représentation certaine *Vision de Salomé* — Salomé est à la mode en ce moment — qui nous a permis d'applaudir plus qu'à demi-nue, sans maillot et presque sans voile, parée surtout de pierreries et de bijoux, Miss Maud Allan, célèbre danseuse

américaine, heureuse de faire consacrer ici une réputation justement établie à l'étranger. Voici le thème poétique de la *Vision de Salomé* : Dans le palais d'Hérode, Salomé songe à Johannès, dont elle a causé la mort. Elle ne guérira pas de son amour pour le prophète. Tout-à-coup, dans un buisson de fleurs, voici que la tête de Johannès surgit, livide. Elle s'en approche et la saisit. Les lèvres de Johannès l'attirent encore. Elle hésite et s'affole et, après une danse éperdue, succombe à la tentation de l'horrible baiser. La tête disparaît. Salomé s'enfuit à travers les galeries et s'évanouit, elle aussi, comme une vision... Et la danse est commentée par de vieux airs arabes et hébreux du quatrième siècle, nous a-t-on dit. Sous des colorations de lumières diverses, à la Loïe Fuller, dans lesquelles elle semble nager comme en un fluide, la danseuse de charme et de grâce, agitant des bras souples et des jambes rapides, évolue tantôt avec des langueurs, tantôt avec des violences, toujours dans des rythmes justes et harmonieux. Miss Maud Allan est une mime aussi, et d'une puissance singulière ; son pas de victoire autour de la tête du martyr, ses agenouillements devant le décapité, ses gentillesses farouches sont indiqués, pourrait-on dire, avec une netteté parlante et un sens très particulier du geste tragique... Pourquoi n'établirait-on pas un match entre les deux Salomé : celle de M. Astruc au Châtelet, et celle de M. Samuel aux Variétés ?...

28 MAI. — Dans la *Revue du Centenaire*, à l'occasion des deux grandes semaines sportives,

› représentation de *Scandale des Hut-*

›. — La centième représentation de la *u Centenaire*, était donnée devant une salle ıble et le succès durant les trois actes de ifique spectacle était au moins égal à celui mières représentations. C'est la première effet, qu'une revue atteint ce bel âge sans car M. Samuel ne cessait chaque jour de nouveaux attraits cette véritable féérie où daient sans interruption les scènes les plus ntes avec Brasseur, Guy, Max Dearly, Simon, Germaine Gallois, Polaire, Jeanne Spinelly, Gilberte, Lawler, etc... et les si somptueux des rues de Paris, du Palais ınse et du retour de la Grande Armée. — ıin, le théâtre fermait ses portes (clôture) avec la splendide revue.

'TEMBRE. — C'est une heureuse idée qu'a Samuel de rouvrir les Variétés avec cette ıédie de *Miquette et sa mère*, dont le très ›s, un peu brusquement interrompu par la de sa principale interprète, n'avait certes ›re dit son dernier mot. Emue et légère, le et tendre, pleine à la fois de la plus gaieté et du sentiment le plus délicat, t en mots de la gaminerie la plus drôle et ›bservation la plus savoureuse et la plus

BUTION. — Tenebroso, M. *Max Dearly*. — Le Vicomte, *ier*. — L'Arcachon, Mlle *Polaire*. — La Cancale. Mlle *de*

›s rôles par Mlles *Valor*, *Narly*, *Barili*, *Lafourcade*, *Thié-*

fine, l'œuvre charmante de MM. de Flers et de Caillavet a produit plus d'effet encore que le premier soir, et voilà qui ne peut qu'être d'excellent augure pour les deux sympathiques auteurs, à la veille sans doute d'une nouvelle et brillante victoire. La pièce a, d'ailleurs, retrouvé son interprétation primitive, de tout point exquise. C'est Albert Brasseur, prodigieux de comique et de vérité dans le rôle du marquis qu'il grime et habille à miracle, qu'il joue en grand comédien. C'est, dans Monchablon, — le digne pendant du Saint-Guillaume de *Chonchette* qu'il nous rendait encore le jeudi précédent au Trocadéro, au bénéfice de nos chers Trente Ans de Théâtre — Max Dearly, donnant avec la fantaisie que vous lui connaissez, une admirable allure à cet acteur errant qui a toute l'éloquence de la troupe romantique, toute les vanités du métier, et qui a connu toutes les misères de la vie. C'est Prince, tenant avec une extrême drôlerie le personnage d'Urbain, dont, d'une façon touchante, il indique la niaiserie. C'est Mme Marie Magnier, si gaie, si agréable à voir, souriant toujours, et toujours si remplie de talent. C'est, enfin, Mlle Eve Lavallière à qui le rôle de Miquette convient si merveilleusement qu'on ne saurait concevoir qu'une autre pût le jouer après elle. Tant de grâce gamine et plus du tout de perversité, tant d'entrain et de retenue méritent, et au-delà, les ovations que ne lui a pas ménagées le public ravi de revoir, pleine de santé, cette artiste originale et personnelle, la joie de Paris...

TOBRE. — Première représentation de *en banque*, comédie en trois actes, de Artus[1]. — C'est un fort gentil ménage de Paul et Suzette de Mérignan, et si ṡpoux se disputent parfois, cela n'empêche dorent. Suzette est prodigue et dépen- doit-elle pas actuellement à sa couturière ; note de trente mille francs !... Puis elle se comme les cartes. Et tous deux ont .uvais caractère : la tête un peu près du ın et l'autre. Mais qu'est-ce que cela fait? rent, je vous dis. C'est à Luchon — la reine des Pyrénées — que nous les ›ns, flanqués d'un vieux beau, le marquis ;, qui n'est autre que le père de Suzette siens ont dû arrêter dans « la fête », en yant sagement d'un bon conseil judiciaire. ı, on voit beaucoup de monde, entre autres, iardaire américain, William Graveson, ié de l'autre côté de l'Atlantique, ne s'en ıs plus gêné pour adresser ses hommages ; femmes de l'ancien continent. Il ne pou- ne pas remarquer l'élégante Suzette de ı ; il lui a même témoigné son admiration si... américaine qu'il a reçu d'elle une

TION. — Suzette de Mérignan. Mme *Yvette Guilbert.* — *Diéterle.* — Arlette, Mlle *Lebergy.* — Rosalie, Mlle *Dorlhac.* , Mlle *Lukas.* — Un dame, Mlle *de Tarnville.* — Paul de Mé- *Brasseur.* — Marquis de Nangé, M. *Guy.* — William Gra- *fax Dearly.* — Gustave, M. *Prince.* — Commissaire de *ıdré Simon.* — François, M. *Em. Petit.* — Gustin, M. *Ro-* rveillant des jeux, M. *José Dupuis.* — M. Chapotaux, — Valet de pied, M. *Darcourt.* — Secrétaire du commissaire, — Le groom, *Le petit X.*

maîtresse gifle. Vous pensez si ce beau geste est fait pour l'exciter... Joueuse comme je vous ai dit qu'elle était, Suzette s'est assise à une table de baccara : elle y perd tout ce qu'elle veut. Paul croit devoir lui adresser quelques remontrances, Suzette les prend « du mauvais côté ». Et pour punir son mari, elle retourne toute seule à Paris... Sur ces entrefaites, Paul, qui n'a jamais touché une carte, a voulu rattraper les sommes perdues par sa femme. Le baccara lui est funeste ; il y est de deux cent mille francs : excusez du peu ! Pour se refaire, il engage alors avec le milliardaire américain une formidable partie d'écarté, dont l'invraisemblable enjeu est, de son côté, le petit hôtel qu'il possède à Paris. Il perd la partie, et remet immédiatement à Graveson le papier qui le déclare propriétaire dudit hôtel. C'est fantastique, n'est-ce pas ?... Nous voici à Paris. Suzette, qui ne sait encore rien, a débarqué dans sa maison. Elle y est bientôt suivie de William Graveson qui, d'abord pris pour un simple cambrioleur, exhibe son papier : l'hôtel est à lui !... Pas encore !... Suzette, d'abord irritée contre l'entreprenant amoureux, se calme subitement : elle a son plan, machiavélique. Peut-être pourra-t-elle reprendre l'hôtel de la même façon que Paul l'a perdu : par le jeu. Elle arbore une capiteuse toilette de soirée et fait servir un souper, arrosé de champagne extra-dry. William s'en abreuve tant et plus : il est abominablement gris. Elle lui chante des chansons américaines : il est au septième ciel. Elle lui propose à son tour une partie d'écarté : d'un

ôté, l'hôtel que lui repassera William ; de l'autre a main, sa propre main : vous savez ce que parler eut dire. En *cinq sec;* c'est accepté. William ommence par gagner ; Suzette est affolée. Elle 'agite, elle trépigne, elle se lève. William la oursuit à travers la pièce... Et comme il faut nir la partie, Suzette prend la place de William t William celle de Suzette. Elle gagne... Mais n frappe à la porte. « Ouvrez, au nom de la loi! ». 'est un commissaire de police, requis par Mme Gra- son qui veut divorcer. Et comme il prétend nstater le flagrant délit, surgit Paul de Mérignan ui veut, lui, qu'il soit constaté en son nom. Voilà rouillé le ménage de Mérignan ! Soyez calme : le accommodement se fera à l'acte suivant où Suzette écouvrira qu'elle avait tort d'être jalouse d'une rtaine petite Caroline, « débauchée » par son ieux fêtard de papa et où Paul se convaincra de la arfaite innocence de sa chère femme. Graveson n sera quitte pour retourner en Amérique, « roi u pétrole » comme devant. Ce bref récit vous -t-il fait toucher la légèreté — l'inconsistance, serai-je dire — de cette pièce que personne, pense, pas même son très sympathique auteur, 'a trop prise au sérieux. Elle est fort ingénieu- ment bâtie en vue du second acte, ce second cte qui n'est pour dire qu'une scène — mais uelle scène! Et comme elle a été merveilleusement uée — « jouée », vous entendez bien — par vette Guilbert, dont le début, où elle était atten- ue, ou pour mieux dire « guettée » par les bonnes etites camarades, nous a révélé, en l'incom-

de revue? Il y a mieux que cela : il y a des scènes d'observation où les auteurs, avec des mots piquants et frondeurs, se moquent agréablement — si agréablement! — des ridicules et des vices de leur temps. Telle la scène de l'Optimiste (Albert Brasseur), du monsieur content de tout, de la politique, des mœurs, des impôts, des bagarres religieuses même — surtout des bagarres religieuses — et qui, en se retirant, avoue au compère que la raison de son optimisme, c'est qu'il a été nommé liquidateur des congrégations. MM. Clemenceau et Jaurès sont mis à leur tour sur la sellette. Puis, M. Claretie, — personnifié drôlement par M. Prince — M. Claretie, qui s'est créé cette hiver une spécialité avec la *Courtisane*, de M. Arnivelde, avec les *Mouettes*, avec *Poliche*, avec la *Maison d'Argile*, et qui compte les succès de ses confrères en chantant :

Et pendant c'temps-là
Moi, je tourn' de l'Arnivelde!

Et l'administrateur de la Comédie-Française était au premier rang de balcon, avec les yeux de tous les spectateurs braqués sur lui! Le caissier de M. Gailhard lui succède avec une scie désopilante : il célèbre les mérites de M. Viviani, qui, sachant éteindre les lumières d'en haut, réaliserait une si belle économie avec l'électricité de l'Opéra. Mais tout cela, remémoré ainsi, perd son sel ou sa diaprure; car, tout cela était délicieusement esquissé par des artistes d'énorme fantaisie nommés Brasseur, Guy, Max Dearly (qui dansait, chantait,

parlait anglais et ressuscitait Paulus extraordinairement), Moricey (un nouveau venu, un rescapé du café-concert, un nom à retenir), Simon et Petit ; et par des femmes jolies et bien disantes, si bonnes à voir et à entendre, Germaine Gallois (la Grivoiserie, la Paysanne, l'Américaine et la Folie devant qui Saint-Antoine se fût damné) ; Saulier, toute charmante commère ; Lyse Berty, Polaire (quoique infiniment moins bien partagée), Spinelly ; diablotin fluet, extravagant, malicieux et subtil ; Suzanne Derval, Laporte, Ginette, dix autres, cent autres !... Une féerie, vous-dis-je, une vraie féerie avec de vraies fées...

7 MAI. — Depuis trois mois qu'elle fait courir tout Paris au boulevard Montmartre, l'amusante *Revue du Centenaire* continue à réaliser d'extraordinaires recettes, amplement justifiées par son très beau spectacle et par la réunion sur l'affiche des Variétés des merveilleux comédiens qui s'appellent Albert Brasseur, Max Dearly, Guy, Prince, Moricey et de jolies femmes de talent comme Mmes Germaine Gallois, Jeanne Saulier, Polaire, Berty, Spinelly, dont nous avons fait plus haut le juste éloge. Cette revue tant aimée des Parisiens avait-elle besoin d'un nouveau clou ? Non, certes, et pourtant, en directeur prodigue, M. Samuel a voulu le lui donner en intercalant à la 70e représentation certaine *Vision de Salomé* — Salomé est à la mode en ce moment — qui nous a permis d'applaudir plus qu'à demi-nue, sans maillot et presque sans voile, parée surtout de pierreries et de bijoux, Miss Maud Allan, célèbre danseuse

américaine, heureuse de faire consacrer ici une réputation justement établie à l'étranger. Voici le thème poétique de la *Vision de Salomé* : Dans le palais d'Hérode, Salomé songe à Johannès, dont elle a causé la mort. Elle ne guérira pas de son amour pour le prophète. Tout-à-coup, dans un buisson de fleurs, voici que la tête de Johannès surgit, livide. Elle s'en approche et la saisit. Les lèvres de Johannès l'attirent encore. Elle hésite et s'affole et, après une danse éperdue, succombe à la tentation de l'horrible baiser. La tête disparaît. Salomé s'enfuit à travers les galeries et s'évanouit, elle aussi, comme une vision... Et la danse est commentée par de vieux airs arabes et hébreux du quatrième siècle, nous a-t-on dit. Sous des colorations de lumières diverses, à la Loïe Fuller, dans lesquelles elle semble nager comme en un fluide, la danseuse de charme et de grâce, agitant des bras souples et des jambes rapides, évolue tantôt avec des langueurs, tantôt avec des violences, toujours dans des rythmes justes et harmonieux. Miss Maud Allan est une mime aussi, et d'une puissance singulière ; son pas de victoire autour de la tête du martyr, ses agenouillements devant le décapité, ses gentillesses farouches sont indiqués, pourrait-on dire, avec une netteté parlante et un sens très particulier du geste tragique... Pourquoi n'établirait-on pas un match entre les deux Salomé : celle de M. Astruc au Châtelet, et celle de M. Samuel aux Variétés ?...

28 MAI. — Dans la *Revue du Centenaire*, à l'occasion des deux grandes semaines sportives,

première représentation de *Scandale des Huîtres* [1].

2 JUIN. — La centième représentation de la *Revue du Centenaire*, était donnée devant une salle archicomble et le succès durant les trois actes de ce magnifique spectacle était au moins égal à celui des premières représentations. C'est la première fois, en effet, qu'une revue atteint ce bel âge sans vieillir, car M. Samuel ne cessait chaque jour de parer de nouveaux attraits cette véritable féerie où se succédaient sans interruption les scènes les plus désopilantes avec Brasseur, Guy, Max Dearly, Prince, Simon, Germaine Gallois, Polaire, Jeanne Saulier, Spinelly, Gilberte, Lawler, etc... et les tableaux si somptueux des rues de Paris, du Palais de la Danse et du retour de la Grande Armée. — Le 15 juin, le théâtre fermait ses portes (clôture annuelle) avec la splendide revue.

25 SEPTEMBRE. — C'est une heureuse idée qu'a eue M. Samuel de rouvrir les Variétés avec cette jolie comédie de *Miquette et sa mère*, dont le très vif succès, un peu brusquement interrompu par la maladie de sa principale interprète, n'avait certes pas encore dit son dernier mot. Emue et légère, spirituelle et tendre, pleine à la fois de la plus franche gaieté et du sentiment le plus délicat, abondant en mots de la gaminerie la plus drôle et et de l'observation la plus savoureuse et la plus

---

1. DISTRIBUTION. — Tenebroso, M. *Max Dearly*. — Le Vicomte, M. *Carpentier*. — L'Arcachon, Mlle *Polaire*. — La Cancale, Mme *de Luza*.

Les autres rôles par Mlles [illegible], *Varly*, *Brill*, *Lafourcade*, *Thiebaut*, *Renee*.

fine, l'œuvre charmante de MM. de Flers et de Caillavet a produit plus d'effet encore que le premier soir, et voilà qui ne peut qu'être d'excellent augure pour les deux sympathiques auteurs, à la veille sans doute d'une nouvelle et brillante victoire. La pièce a, d'ailleurs, retrouvé son interprétation primitive, de tout point exquise. C'est Albert Brasseur, prodigieux de comique et de vérité dans le rôle du marquis qu'il grime et habille à miracle, qu'il joue en grand comédien. C'est, dans Monchablon, — le digne pendant du Saint-Guillaume de *Chonchette* qu'il nous rendait encore le jeudi précédent au Trocadéro, au bénéfice de nos chers Trente Ans de Théâtre — Max Dearly, donnant avec la fantaisie que vous lui connaissez, une admirable allure à cet acteur errant qui a toute l'éloquence de la troupe romantique, toute les vanités du métier, et qui a connu toutes les misères de la vie. C'est Prince, tenant avec une extrême drôlerie le personnage d'Urbain, dont, d'une façon touchante, il indique la niaiserie. C'est Mme Marie Magnier, si gaie, si agréable à voir, souriant toujours, et toujours si remplie de talent. C'est, enfin, Mlle Eve Lavallière à qui le rôle de Miquette convient si merveilleusement qu'on ne saurait concevoir qu'une autre pût le jouer après elle. Tant de grâce gamine et plus du tout de perversité, tant d'entrain et de retenue méritent, et au-delà, les ovations que ne lui a pas ménagées le public ravi de revoir, pleine de santé, cette artiste originale et personnelle, la joie de Paris...

24 OCTOBRE. — Première représentation de *l'Amour en banque*, comédie en trois actes, de M. Louis Artus[1]. — C'est un fort gentil ménage que celui de Paul et Suzette de Mérignan, et si les deux époux se disputent parfois, cela n'empêche qu'ils s'adorent. Suzette est prodigue et dépensière : ne doit-elle pas actuellement à sa couturière une petite note de trente mille francs !... Puis elle est joueuse comme les cartes. Et tous deux ont assez mauvais caractère : la tête un peu près du bonnet l'un et l'autre. Mais qu'est-ce que cela fait? Ils s'adorent, je vous dis. C'est à Luchon — Luchon, la reine des Pyrénées — que nous les rencontrons, flanqués d'un vieux beau, le marquis de Nangé, qui n'est autre que le père de Suzette et que les siens ont dû arrêter dans « la fête », en le pourvoyant sagement d'un bon conseil judiciaire. A Luchon, on voit beaucoup de monde, entre autres, un milliardaire américain, William Graveson, qui, marié de l'autre côté de l'Atlantique, ne s'en trouve pas plus gêné pour adresser ses hommages aux jolies femmes de l'ancien continent. Il ne pouvait pas ne pas remarquer l'élégante Suzette de Mérignan ; il lui a même témoigné son admiration de façon si... américaine qu'il a reçu d'elle une

---

1. DISTRIBUTION. — Suzette de Mérignan, Mme *Yvette Guilbert*. — Caroline, Mlle *Diéterle*. — Arlette, Mlle *Lebergy*. — Rosalie, Mlle *Dorlhac*. — Une dame, Mlle *Lukas*. — Un dame, Mlle *de Tarnville*. — Paul de Mérignan, M. *Brasseur*. — Marquis de Nangé, M. *Guy*. — William Graveson, M. *Max Dearly*. — Gustave, M. *Prince*. — Commissaire de police, M. *André Simon*. — François, M. *Em. Petit*. — Gustin, M. *Rocher*. — Surveillant des jeux, M. *José Dupuis*. — M. Chapotaux, M. *Thierry*. — Valet de pied, M. *Darcourt*. — Secrétaire du commissaire, M. *Lambert*. — Le groom, *Le petit X*.

maîtresse gifle. Vous pensez si ce beau geste est fait pour l'exciter... Joueuse comme je vous ai dit qu'elle était, Suzette s'est assise à une table de baccara : elle y perd tout ce qu'elle veut. Paul croit devoir lui adresser quelques remontrances, Suzette les prend « du mauvais côté ». Et pour punir son mari, elle retourne toute seule à Paris... Sur ces entrefaites, Paul, qui n'a jamais touché une carte, a voulu rattraper les sommes perdues par sa femme. Le baccara lui est funeste ; il y est de deux cent mille francs : excusez du peu ! Pour se refaire, il engage alors avec le milliardaire américain une formidable partie d'écarté, dont l'invraisemblable enjeu est, de son côté, le petit hôtel qu'il possède à Paris. Il perd la partie, et remet immédiatement à Graveson le papier qui le déclare propriétaire dudit hôtel. C'est fantastique, n'est-ce pas ?... Nous voici à Paris. Suzette, qui ne sait encore rien, a débarqué dans sa maison. Elle y est bientôt suivie de William Graveson qui, d'abord pris pour un simple cambrioleur, exhibe son papier : l'hôtel est à lui !... Pas encore !... Suzette, d'abord irritée contre l'entreprenant amoureux, se calme subitement : elle a son plan, machiavélique. Peut-être pourra-t-elle reprendre l'hôtel de la même façon que Paul l'a perdu : par le jeu. Elle arbore une capiteuse toilette de soirée et fait servir un souper, arrosé de champagne extra-dry. William s'en abreuve tant et plus : il est abominablement gris. Elle lui chante des chansons américaines : il est au septième ciel. Elle lui propose à son tour une partie d'écarté : d'un

l'hôtel que lui repassera William ; de l'autre
in, sa propre main : vous savez ce que parler
dire. En *cinq sec;* c'est accepté. William
ence par gagner ; Suzette est affolée. Elle
:, elle trépigne, elle se lève. William la
uit à travers la pièce... Et comme il faut
a partie, Suzette prend la place de William
illiam celle de Suzette. Elle gagne... Mais
ıppe à la porte. « Ouvrez, au nom de la loi! ».
in commissaire de police, requis par Mme Gra-
qui veut divorcer. Et comme il prétend
ıter le flagrant délit, surgit Paul de Mérignan
:ut, lui, qu'il soit constaté en son nom. Voilà
lé le ménage de Mérignan ! Soyez calme : le
nmodement se fera à l'acte suivant où Suzette
vrira qu'elle avait tort d'être jalouse d'une
ne petite Caroline, « débauchée » par son
fêtard de papa et où Paul se convaincra de la
te innocence de sa chère femme. Graveson
a quitte pour retourner en Amérique, « roi
:trole » comme devant. Ce bref récit vous
fait toucher la légèreté — l'inconsistance,
-je dire — de cette pièce que personne,
se, pas même son très sympathique auteur,
op prise au sérieux. Elle est fort ingénieu-
t bâtie en vue du second acte, ce second
qui n'est pour dire qu'une scène — mais
scène ! Et comme elle a été merveilleusement
— « jouée », vous entendez bien — par
: Guilbert, dont le début, où elle était atten-
u pour mieux dire « guettée » par les bonnes
ı camarades, nous a révélé, en l'incom-

parable diseuse de chansons, une intelligente, une souple et pure comédienne, fort capable d'occuper bientôt au théâtre une place des plus importantes. Je le dis parce que c'est la vérité, les « bonnes petites camarades » dussent-elles en mourir de rage, en crever de jalousie... Le succès de Mme Yvette Guilbert a été partagé par celui de M. Max Dearly, qui a fait de l'Américain William Graveson, une inoubliable création. Il était impossible de typer le rôle avec plus de fantaisie et d'humour, de justesse et de précision, impossible de le jouer avec plus de mesure et d'excentricité tout ensemble, de sûreté et d'autorité. C'est la nature même et l'absolue perfection. Devant les deux protagonistes de l'*Amour en banque*, s'effacent les autres figures que rendent avec leur habituel talent MM. Albert Brasseur (c'est Paul De Mérignan), Guy (c'est le marquis de Nangé), Prince (amusante tête de croupier), et la charmante Amélie Diéterle, que n'a pas gâtée, cette fois, son cher auteur de *Cœur de moineau*. Si délicieusement joué par l'étonnant Max Dearly et par Yvette Guilbert — maintenant délivrée de son trac fou du premier soir — le second acte de l'*Amour en banque* était une de ces choses qu'il fallait avoir vues : les Parisiens se le sont dit, et la pièce semblait partie pour les grosses recettes...

26 NOVEMBRE. — C'est le véritable centenaire de la fondation des Variétés[1].

---

1. — Le théâtre, ainsi que nous l'avons vu plus haut, avait célébré, dès les premiers jours printaniers — et si joliment qu'on s'en souviendra longtemps encore — le centenaire de sa fondation. Les historio-

ÉCEMBRE. — Cinquantième représentation de *ur en banque*[1].

DÉCEMBRE. — Première représentation de *Le Pas*, comédie en trois actes, de M. André l[2]. — La pièce devait primitivement être re-ıtée au Gymnase; Mlle. Marthe Régnier, qui ıi bien *Jeunesse*, de M. André Picard, y eût

---

scrupuleux notèrent que cette commémoration fut prématurée, ı de tout un trimestre. Sans doute, le théâtre avait voulu éviter âcheux de l'un de ses auteurs de jadis, le vaudevilliste Dupin, it à ses amis, le jour de sa mort — quelques mois avant ses : « Quelle guigne, de rater de si peu mon centenaire ! ». Bref, on 24 juin comme date de l'ouverture des Variétés au public. Mais, é, le théâtre n'était pas achevé. Il ne le fut que durant l'été. Et ble inauguration solennelle, la consécration populaire, eut lieu ımeuse soirée du 26 novembre 1807 — il y a cent ans aujourd'hui isée pour fêter le retour des troupes françaises qui rentraient à à Paris, après Friedland et après Tilsit. L'événement marque, stoire, comme dans les annales théâtrales. La représentation ıtuite. Et l'on vit ce fait inouï : dès la nuit d'avant, le populaire e devant le péristyle grec du nouveau théâtre, encore peu ıt où tous voulaient aller ; la foule attendit ainsi une nuit et tout , se nourrissant de petits pains, de chocolat, de saucisson e « coco ». La salle, naturellement, fut bondée, dès l'ouverture as. Un journal du temps raconte qu'une dame, s'étant impru-t penchée, tomba d'une galerie dans l'orchestre. Elle y fut, ment, reçue à bras ouverts... Si bien que, lorsqu'elle eut reprit un peu troublée par la commotion, on l'entendit s'écrier : « On x ici que là-haut... J'y suis, j'y reste ». Et par cette anecdote, ifie la légende Mac-Mahonienne, c'est encore le centenaire t que nous marquons ici.

A l'occasion et à partir de cette cinquantième, Mme Yvette chantait deux nouvelles chansons : 1° *Quand la feuille était* ıanson du dix-huitième siècle, musique de l'époque, harmonisée terlin. 2° *Est-il donc bien vrai ?* musique de Georges Alexandre.

TRIBUTION. — Edouard La Houppe, M. *Brasseur*. — Bertrand , M. *Guy*. — Robert Gontier, M. *Prince*. — Dumoustié, M. *An-on*. — Lancet-Martin, M. *Rocher*. — La comtesse Gros, Mme *Ma-nier*. — Marguerite Talloire, Mlle *Ève Lavallière*. — Madeleine é, Mlle *Alice Nory*. — Valentine Dollet, Mlle *Lebergy*. — Madame e, Mlle *Harnold*. — Madame Lancet-Martin, Mlle *Favre*. — ı de Saint-Rivon, Mlle *Nina Rolla*. — Madame du Voisin, *orgette Armand*. — Juliette, Mlle *de Tarnville*.

sans doute créé le rôle échu à Mlle Eve Lavalliè
Marguerite Talloire (c'est le nom de l'héroïne
l'anecdote) ne songe pas à tromper son ami Be
trand, et c'est en vain qu'Edouard La Houp
a médité de la conquérir. Pour la séduire, il simu
la grande douleur, il menace de se tuer. Or,
sortant de sa maison, il glisse sur une pelu
d'orange et roule sous une automobile. Il n'e
d'ailleurs pas blessé ; mais Marguerite pen
qu'il a voulu mourir pour elle, et il profite de sc
erreur. Edouard La Houppe devient alors u
manière de héros. Marguerite Talloire n'hésite p
à tromper son mari pour cet homme merveilleu
Mais Edouard n'a pas un sou, et il est déçu
apprenant que Marguerite est sans fortune. Il avo
que son acte de désespoir n'était qu'un vulgai
accident, et Marguerite reste auprès de l'épo
qui l'aime et qui lui donne un bonheur paisibl
M. André Picard a-t-il voulu montrer que l'héroï
me, même le faux héroïsme, attire les femmes,
que l'argent les retient ?... Disons, en tout ca
qu'il nous a donné là une jolie et fine comédi
d'un très piquant modernisme. La jeune femn
qui est sur le point de faire le « faux pas », c'e
la toujours fantaisiste et charmante Lavallière,
le jeune homme qui fait le « faux pas », c'est
toujours amusant Albert Brasseur. Leur gaie
a été fort applaudie. On a fêté aussi la sincéri
bouffonne du mari que représente M. Guy. Ma
la joie de la soirée, ce fut Mme Marie Magnier
elle a joué avec le comique le plus franc un rô
de comtesse plutôt folle, qui est curieuse

ations amoureuses et qui se réjouit des
rables désordres causés par la passion.

oici l'année résumée pour le théâtre des
s dans le tableau suivant :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
et sa mère, comédie............	3	»	83
droite, comédie...............	1	»	83
du Centenaire, revue..........	3 a. 10 t.	3 mars	114
en banque, comédie...........	3	24 octob.	61
Duel, comédie.................	1	25 octob.	73
pas, comédie..................	3	22 déc.	14

THÉATRE DU PALAIS-ROYAL

Au *Fils à Papa*, de MM. Antony Mars et Mau-ce Desvallières, qui fut le meilleur succès de la irection Judic, succédait, le 1er février, *Madame 'antale*, vaudeville en trois actes de MM. Henry éroul et Albert Barré[1]. — Monsieur Tantale était n assez vilain personnage, tout roi qu'il était. Il st surtout célèbre par le ragoût qu'il fit préparer vec les bras, les jambes et les côtelettes de son ropre fils et qu'il fit servir à des hôtes de marque ans un grand dîner prié. Parmi les convives se 'ouvait Jupiter — un autre vilain personnage, iauvais fils et mauvais époux — à qui le ragoût esta sur l'estomac, et qui s'en vengea en préci-itant Monsieur Tantale dans le Tartare, et en le ondamnant à une soif éternelle et jamais assouvie. aturellement, le rapport est mince entre ce roi de ydie peu recommandable et *Madame Tantale* de IM. Kéroul et Barré. L'histoire de cette dame, veuve 'un Toupinel quelconque, n'est ni très compliquée i très nouvelle. En voici le sujet. Valdoré était

---

DISTRIBUTION. — Cabassol, M. *Numès*. — Dubrisard, M. *Hurteaux*. — 'inconnu, M. *Tréville*. — Isidore, M. *Hamilton*. — Chapotel, M. *Bel-ucci*. — Amilcar, M. *Jullien*. — Lecossois, M. *Diamand*. — Bernard. I. *Stengel*. — Suzanne, Mlle *Cheirel*. — Germaine, Mlle *Suzanne Demay*. — Carmen, Mlle *Marthe Derminy*. — Odette, Mlle *Lucienne Delmay*. — Justine, Mlle *Christiane Desroches*. — Raymonde, Mlle *Dherbel*.

un mari modèle : il avait toutes les qualités, toutes les vertus, tous les charmes, toutes les séductions, et il adorait sa femme. Celle-ci lui a voué un culte. Bien que jeune encore, et appétissante, et de belle santé, elle a juré de ne pas se remarier. Le culte du souvenir!... Culte que Dubrisard et sa femme entretiennent avec le plus grand soin, étant peu désireux de voir survenir une postérité à la cousine dont ils sont les héritiers. Or, Madame Tantale, ayant les importants moulins de Corbeil à diriger, se décide quand même à épouser le beau et aimable Cabassol, qui consent à n'être pour elle qu'un simple associé. Cabassol n'a, du reste, que les dehors d'un mari présentable : la Faculté l'a classé dans la catégorie des « garçons de bain pour harem », ainsi qu'il nous le raconte lui-même. Mais voici que le mariage étant célébré, Madame Tantale apprend tout-à-coup que Valdoré, son ancien mari, la trompait indignement autrefois avec une jolie Carmen. Adieu donc ses serments, et, déclaration brûlante au beau Cabassol, qui devra désormais remplir tous ses devoirs conjugaux. Heureusement pour lui, la Faculté s'est trompée ainsi qu'en témoigne le petit joueur de cor de chasse automatique, ingénieux appareil enregistreur qui se fait entendre chaque fois que le mari « entre dans la chambre nuptiale ». Mme Valdoré cesse donc d'être Madame Tantale : sa soif ne sera pas éternelle. La pièce ne finit pas là. Il lui faut un troisième acte. C'est un « inconnu » qui le lui fournit. Cet inconnu, tatoué et atteint de la maladie du sommeil, tombe au milieu des joies matrimoniales de Cabassol comme mars en carême.

ı le prend pour Valdoré, et, comme il dort et ne rle pas, l'erreur se prolonge. A la fin, cepennt, tout s'explique. L'inconnu n'est pas Valdoré, ıis Dupont, mari de la femme de chambre qui, ıs heureux que son maître, fut sauvé du naufrage. ᵐᵉ Tantale n'est pas bigame, et le vaudeville est miné. Vaudeville assez joyeux, mais à l'esprit un u lourd. *Madame Tantale* était rondement menée r Mlle Cheirel, une Suzanne au verbe incisif, par Numès, un Cabassol gêné et embarrassé à souit, par MM. Hurteaux, Tréville et Hamilton, et, r Mmes Demay, Derminy, Delmay et Desroches, oh, la jolie initiale D !

6 MARS. — Première représentation de *Vive mour !* vaudeville en trois actes de MM. Albin labrègue et Wulfran Canaple[1]. — Vaudeville on la formule. Il s'agit des époux Bouffard i s'adorent et que Durandol, leur ami intime, 'e de désunir abominablement. Durandol aime ᵉ Bouffard ; il le lui avoue ; il est congédié par ; il promet de se venger ; et voici ce qu'il imaıe : il parie avec Bouffard que sa fidélité congale ne résistera pas aux charmes tentateurs Athénaïs de Millejoy ; et Bouffard — l'imprudent !

DISTRIBUTION. — Céleste Bouffard, Mlle *Jeanne Cheirel*. — Edgarine, *Marthe Lutzi*. — Athénaïs de Millejoy, Mlle *Lucienne Delmay*. — ita, Mlle *Marthe Termonde*. — Zozo, Mlle *Valincourt*. — Framboise, *Elly-Durieux*. — Valentine d'Athènes, Mlle *Jeanne Lusset*. — uchou, Mlle *Andrée Lancenay*. — La Source, Mlle *Aymos*. — Léda, *Gicquel*. — Galathée, Mlle *Balda*. — Ferdinand Durandol, M. *Galie*. — Aristide Bouffard, M. *Hamilton*. — Baptiste, M. *Jullien*. — uchette, M. *Diamand*. — Victor, M. *Stengel*. — Pinchinard, M. *Raoul nay*.

n commençait par *Justin et Cie, Modes*, vaudeville en un acte, de Jacques Yvel.

— accepte le pari. Durandol entraîne donc son ami chez celle qui doit le séduire; mais, auparavant, il prévient Mme Bouffard; il l'engage à s'assurer par elle-même de ce qui va se passer, 34 *bis*, rue Marbeuf; et pour cela, il lui donne des invitations pour le bal costumé que la délicieuse Athénaïs offre à ses admirateurs. Au second acte, nous retrouvons nos héros à ce bal, vous ne voudriez pas qu'il en fût autrement. Quiproquos. Changements de dominos. Boüffard, grisé par le méphistophélique Durandol tombe dans les bras d'un domino mauve qui n'est autre que sa femme, tandis que Durandol étreint un domino vert qui n'est autre que la bonne de Mme Bouffard. Au troisième acte, tout s'arrange, — vous ne voudriez pas non plus qu'il en fût autrement. Il y a bien le père de Mme Bouffard, président de la Ligue contre la licence des rues, section d'Amiens, qui essaie d'empêcher cette heureuse solution, mais son intervention ne fait que la retarder. M. et Mme Bouffard sont plus convaincus que jamais qu'ils s'adorent, et Durandol est rempli de confusion. Le ménage modèle, c'était Hamilton et Mlle Cheirel qui menaient l'action avec un entrain du diable; et Durandol, c'était Galipaux, le diable en personne. MM. Jullien et Diamand, Mmes Lutzi et Delmay avaient droit à une mention honorable.

Le 14 mars le théâtre fermait ses portes, et la direction Judic avait vécu. Le 27 avril, M. Eugène Héros devenait directeur du Palais-Royal. La nouvelle était bien accueillie dans le monde des théâtres et de la presse, où M. Eugène Héros était particuliè-

-ement estimé. Les nombreuses sympathies qu'il avait su s'attirer, sa rare compétence, sa connaissance parfaite de la maison (on sait qu'il en fut, pendant quatre années, le secrétaire général et qu'il y connut à plusieurs reprises, comme auteur, d'aimables succès), tout permettait de croire que le nouveau directeur saurait rendre au Palais-Royal son ancienne prospérité. En quelques jours, il avait réuni une bonne troupe avec laquelle il allait faire une heureuse saison d'été et passer en revue quelques pièces d'effet assuré.

11 MAI. — Réouverture avec la 195e représentation de la *Dame du 23*, vaudeville militaire en trois actes de MM. Paul Gavault et Bourgain[1], déjà fructueusement passé, l'été précédent, du répertoire des Nouveautés à celui du Palais-Royal.

1er JUILLET. — Première représentation (à ce théâtre), du *Billet de logement*, vaudeville militaire en trois actes, de MM. Antony Mars et Henry Kéroul[2], créé aux Folies-Dramatiques, le 12 octobre 1901.

1. DISTRIBUTION. — Hélène, Mlle *Jane Delys*. — Yvonne, Mlle *C. Desroches*. — Suzanne, Mlle *J. Garcia*. — Marthe, Mlle *Janelli*. — Mme Montcornet, Mlle *Morlay*. — Lagrifouille, M. *Reschal*. — Ratignac, M. *Hamelin*. — Martemart, M. *Paul Schultz*. — Pontgibaut, M. *Jerville*. — Baptiste, M. *Marche*. — Montcornet, M. *Cornély*. — Boisrobert, M. *Nicolle*. — Noirville, M. *Laffont*.

2. DISTRIBUTION. — Héloïse, Mlle *Guitty*. — Paulette, Mlle *C. Desroches*. — Mme Dingois, Mlle *S. Vallier*. — Pauline, Mlle *J. Garcia*. — Mme Savoureux, Mlle *Janelli*. — Mme Martin, Mlle *B. Bellisson*. — Rosalie, Mlle *Moricey*. — Colonel Montgiront, M. *Reschal*. — Moulard, M. *R. Bussy*. — Commandant Labourdette, M. *P. Schultz*. — Dingois, M. *Hamelin*. — Maloizel, M. *Lagrange*. — Champeaux, M. *Marche*. — Mmes *Dutill*, Manette; *Avelange*, Mme Grisel; *Miette-Hardy*, Camille; *Vallombreuse*, Léocadie; *Raymond*, Zozo; *de Clery*, Emma; *Laurianne*, Lulu; *Leroux*, Ursule — MM. *Nicolle*, lieutenant Fréville; *Cornély*, Baudricourt; *Hollard*, Lardinet; *Hobret*, Michu; *Laffont*, Verdier; *Gerlon*, Filerin.

14 JUILLET. — Pour la matinée gratuite de la Fête Nationale, on avait spécialement remonté la *Cagnotte*, la célèbre pièce de Labiche et Delacour.

26 JUILLET. — On fêtait la 700e représentation du *Billet de logement*, le triomphant vaudeville de MM. Antony Mars et Kéroul.

22 AOUT. — Première représentation (à ce théâtre), du *Contrôleur des wagons-lits*, vaudeville en trois actes, de M. Alexandre Bisson[1], créé aux Nouveautés, le 11 mars 1898.

12 OCTOBRE. — Première représentation de *Panachot, gendarme!*, vaudeville militaire en trois actes, de M. Mouëzy-Eon[2]. — Paris n'aura pas eu la primeur de cette pièce. Ledit *Panachot* se joue couramment en province où il est partout affiché sous la double signature de MM. Paul Gavault et

1. DISTRIBUTION. — Alfred Godefroid, M. *Reschal.* — Georges Godefroid, M. *R. Bussy.* — Montpépin, M. *Hamelin.* — Saint-Médard, M. *P. Schultz.* — Charbonneau, M. *Cornély.* — Labordave, M. *Nicolle.* — Madame Montpépin, Mlle *Guitty.* — Lucienne, Mlle *S. Vallier.* — Rosine, Mlle *Garcia.* — Angèle, Mlle *Junelli.* — Madame Charbonneau, Mlle *Miette Hardy.* — Julie, Mlle *Bellisson.* — Françoise, Mlle *Raymonde.*

Le 31 août, le *Contrôleur des wagons-lits* était précédé de *La Femme de César*, fantaisie en un acte, ainsi distribuée :

Conception, Mlle *J. Fremaux.* — Annette, Mlle *Miette Hardy.* — Augustine, Mlle *Raymonde.* — Simplicet, M. *Cornély.* — César, M. *Nicolle.* — Saussier, M. *Degrezianne.*

2. DISTRIBUTION. — Isabelle, Mlle *Marcelle Yrven.* — Mme Benoit, Mlle *Madeleine Guitty.* — Rosalinde de Prélleury, Mlle *Henriette Dickson.* — Julie, Mlle *Henriette Pierval.* — Athanase Piffard, M. *Charles Lamy.* — Panachot, M. *Vilbert.* — Commandant Fervidard, M. *Paul Plan.* — Maitre Serin, M. *Matrat.* — L'Anguille, M. *Reschal.* — La Tremblotte, M. *R. Bussy.* — Le colonel, M. *E. Vaslin.* — Pierre, M. *Blanche.* — Le maréchal des logis, M. *Trévoux.* — Un gendarme, M. *Degrézianne.*

Mouëzy-Eon. Ici, ce dernier, l'un des triomphateurs du légendaire et immortel *Tire au flanc*, nous est indiqué comme l'unique auteur de la pièce. Pourquoi ce subit et ce subtil dédain de M. Gavault pour une œuvre dont, dans les départements, il avoue nettement la paternité? Et que nous veulent ces nouvelles mœurs théâtrales : ne serions-nous donc plus dignes de spectacles inédits?... C'est en vain que vous chercheriez dans *Panachot gendarme*, un de ces jolis croquis de vie militaire, dont la piquante observation, renouvelée de *Champignol* et des *Gaietés de l'escadron*, a, dans *Tire au flanc*, particuliérement séduit le public. Nous avons affaire, cette fois, en dépit du titre, à un simple vaudeville, selon la formule presque classique, que dis-je, à une bonne grosse farce qui n'a rien de malpropre — il faut en convenir — mais qui ne nous offre aucune espèce d'imprévu. Et par cette parade de guignol aux allures de cinématographe, voilà, ce me semble, légèrement déclassé le théâtre, où l'on a jadis applaudi les fines comédies de Barrière et Thiboust, de Labiche et Gondinet, de Sardou et Najac, de Meilhac et Halévy, de Blum et Toché... Le commandant Fervidard, devant qui tout le monde tremble, entend marier son fils Pierre à sa nièce Julie. Or, les deux cousins ont chacun un amour en tête : l'une pour le larmoyant poète, Athanase Piffard, l'autre pour la sémillante veuve, Rosalinde de Préfleury. Isabelle, la blonde servante du commandant, s'intéresse — telle une soubrette du répertoire — à ces tendresses traversées et s'ingénie à tromper la fermeté du vieux grognard.

— « Je ne serai à toi, dit-elle à l'ordonnance du commandant, le sensuel Panachot qui brûle pour elle, que si tu fais réussir les projets de M. Pierre et de Mlle Julie ». Panachot se creuse donc la cervelle et trouve un moyen, qui n'est pas plus mauvais qu'un autre : Pierre ira retrouver sa jolie veuve, Athanase enlèvera — enlèvement blanc — la Julie qu'il aime. Le commandant sera bien forcé de se soumettre devant le fait accompli... C'est dans une villa de banlieue que nous retrouverons nos trois couples, y compris, bien entendu, celui d'Isabelle et de Panachot. Et voici venir aussi le commandant, surgissant dans ladite villa, non pour surprendre son fils et sa nièce, dont il ignore encore l'escapade, mais pour y pincer deux célèbres cambrioleurs, l'Anguille et la Tremblotte, qui, la veille, ont dévalisé l'étude du notaire Serin en emportant 30.000 francs. Et voilà, pris pour un apache et vigoureusement passé à tabac, le poète Athanase qui, dans le but d'acquérir un peu d'énergie, s'est déplorablement pochardé. Le troisième acte où tout s'arrange (en avez-vous jamais douté?) se passe dans le préau de la gendarmerie. Pour l'amour d'Isabelle, Panachot a manqué à toutes ses consignes, et se croit bien sûr d'être fusillé... Et puisqu'il n'a désormais plus rien à ménager, pourquoi ne s'offrirait-il pas la joie d'injurier un supérieur et de le fourrer au bloc? Bien lui en prend : le « colon » qu'il a eu le toupet de mettre ainsi sous les verrous n'est autre que le chef de la bande des cambrioleurs déguisé en colonel de gendarmerie dans le but de retrouver les 30.000 francs

perdus dans la bagarre. Du coup, Panachot sera fait brigadier. Et par un brusque revirement, le commandant bourru, croyant qu'Athanase ne veut plus de sa nièce et que Mme de Préfleury ne veut plus de son fils, les force à s'épouser : Panachot épousera donc Isabelle... C'est décidément un veinard que ce Panachot, courant de gaffes en gaffes triomphantes. — « Je ne sais pas comment ça se fait, dit-il, en manière de refrain, chaque fois que je fais une gaffe, ça tourne bien, et ma situation personnelle est toujours excellente! » Le personnage ne manque pas de comique. Polin doit y être délicieux. Or, c'est la province qui possède Polin — pourquoi n'avoir pas changé avec elle? — et nous n'avons ici que Vilbert, de bouffonnerie un peu lourde et monotone, solennelle et bruyante. Le grand succès d'interprétation fut pour M. Charles Lamy, de si originale et si fine drôlerie dans Athanase Piffard, le poète timide et pochard. Et nous n'avions que des éloges à adresser à M. Paul Plan, qui, abordant avec succès les emplois comiques, a dessiné avec beaucoup de naturel et de conviction une très plaisante silhouette de commandant violent et rageur ; à M. Matrat, notaire franchement comique ; à M. Reschal, — comme Vilbert, autre épave du café-concert — qui a pittoresquement habillé son cambrioleur; à Mlle Marcelle Yrven, qui, pour ses débuts au Palais-Royal, fut une Isabelle toute de bonne grâce et de belle humeur.

4 DÉCEMBRE. — Première représentation du *Satyre*, vaudeville en trois actes, de MM. Georges

Berr et Marcel Guillemaud[1]. — Nous avons toujours pensé qu'il n'y avait pas de bons ou de mauvais théâtres : tout dépend des œuvres qu'on y joue. A-t-on assez dit que rien ne pouvait plus réussir au Palais-Royal, dont le public semblait avoir à jamais perdu le chemin ! Voici la preuve du contraire. Le *Satyre* est un vaudeville très gaulois, mais très gai, qui, joué avec infiniment d'entrain par une troupe jeune et alerte, a tout ce qu'il faut pour tenir longtemps l'affiche. Et voilà en réserve, pour les Parisiens qui aiment encore à rire, de nombreuses soirées de grosse plaisanterie et de joie bon enfant. Lucien Garidel trompe sa femme Raymonde avec Odette. En pleine forêt de Compiègne, à l'auberge du Vieux Moulin, à l'enseigne du *Pied de biche*, Lucien, attendant Odette, est pincé par Mme Garidel, à qui il a conté qu'il allait déjeuner avec son vieil ami Cornailles. Or, il y a en ce moment un satyre dans la forêt de Compiègne. La femme de l'aubergiste est sa dernière victime, et raconte « la scène » à tous les clients, moyennant quarante sous. Lucien, pris de court, présente Odette à Raymonde, sa

1. DISTRIBUTION. — Lucien Garidel, M. *Le Gallo*. — Philippe Cornailles, M. *Hurteaux*. — D'Espanonville, M. *Reschal*. — Verdousier, M. *Diamand*. — Bénévol, M. *Vaslin*. — Un consommateur, M. *Hamelin*. — Crapote, M. *Blanche*. — Pochet, M. *Trévoux*. — Docteur Mouzu, M. *Bérold*. — Marvejol, M. *Marche*. — Le photographe, M. *Castelbon*. — Théodore Lebec, M. *Degrézianne*. — Raymonde Garidel, Mlle *Marguerite Caron*. — Odette, Mlle *Marcelle Yrven*. — Madame Cornailles, Mlle *Madeleine Guitty*. — Baptistisne Pochet, Mlle *Henriette Pierval*. — Suzanne Cornailles, Mlle *Juliette Garcia*. — Marguerite, Mlle *Paulette Debacker*. — Madame de La Haute Futaie, Mlle *Mary Kerven*. — Julie, Mlle *Miette Hardy*.

A *cache-cache*, un amusant vaudeville en acte, de M. Alin Monjardins, accompagne sur l'affiche le *Satyre*.

emme, comme Mme Cornailles. — « Pourquoi, lemande Raymonde, qui reste sceptique, ne m'as-u jamais fait connaître Cornailles lui-même? » — Parce que c'est un satyre! » répond Lucien. En éalité, il n'a pas plus que vous d'ami qui s'appelle Cornailles : il a inventé cet ami de toutes pièces, et lui a donné un nom, choisi au hasard, qui se rouve être justement celui d'un riche antiquaire du quai Malaquais, dont Odette est l'ordinaire cliente. Et Raymonde insiste de telle sorte que, sous peine le perdre définitivement sa confiance, Lucien est obligé de lui montrer enfin ce Cornailles, si retou-able aux nymphes. Il se précipite avec Odette chez le digne antiquaire et lui demande de jouer le rôle destiné à dissiper les soupçons de sa femme. Or, cet antiquaire est un quinquagénaire d'un tempérament qui fut toujours calme, trop calme au gré de son inflammable épouse. Comment Lucien parvient-il à décider enfin le bonhomme à se prêter à cette comédie? En lui promettant une tabatière rarissime, la vingtième et dernière d'une collection estimée quatre cent mille francs. Voici donc cet estimable commerçant conduit par l'intérêt à faire semblant d'être un satyre, mais, par une fatale méprise, il se jette d'abord sur la mère de son futur gendre, qu'il prend pour Mme Garidel. Celle-ci arrive enfin, et il recommence la scène, de manière à la bien convaincre que Lucien lui a dit vrai, et que Cornailles est un satyre des plus dangereux. Il n'est pas jusqu'à la femme de l'aubergiste de la forêt de Compiègne qui ne vienne l'assurer de sa reconnaissance. C'est donc là le

satyre que recherche la police! L'agent Bér s'empresse de l'arrêter. Du magasin de l'antiqu du quai Malaquais (ingénieux décor de bric-à-b où se passe leur second acte, énormément amus les auteurs nous mènent, au troisième, dan garçonnière de Lucien. Et nous relevons à actif un joli trait d'observation : à force de monter la tête avec ces histoires, on a transfo le placide et lymphatique Cornailles en un sa véritable. Evadé du poste, il est maintenant d pétulance à justifier toute sa mauvaise réputati Ai-je besoin d'ajouter que Garidel trouvant arguments qu'il faut pour apaiser Raymond l'assurer de son innocence, tout s'arrange heu sement et gentiment, à la minute précise où semblait perdu. Le joyeux et clair vaudevill MM. Georges Berr et Marcel Guillemaud a ob le plus franc succès. Il le doit à l'art des aut et aussi à la verve de leurs interprètes, en desquels il faut placer M. Le Gallo qui fait Lu Garidel. On cherchait au Palais-Royal le succes du regretté Raymond : le voilà trouvé! Ah! M. Héros a donc été heureusement inspir s'attachant cet acteur de jolie légèreté, d'iron finesse et d'originale fantaisie! Si vous saviez quel aimable entrain il mène la ronde comic Saluons « l'entrée » de M. Le Gallo, et la « rentr attendue de l'excellent Hurteaux, qui nous do un Cornailles plein de naturel et de bouffo conviction. Mme Marguerite Caron est une t charmante Raymonde; Mlle Marcelle Yrven, blonde Odette de belle chair et de belle hum

e galant déshabillé du troisième acte n'a rien
ıus offusque... N'oublions ni Mme Madeleine
, désopilante Mme Cornailles; ni Mme Pierval,
et de l'esprit dans le personnage de l'hôte-
ictime du satyre; ni Mlle Debacker, si mali-
soubrette; ni M. Diamand, très farce en
out de rôle. C'est là un ensemble excellent :
e Palais-Royal redevenu « parisien ».
voici résumée, dans le tableau suivant,
e 1907 :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
à papa, vaudeville	3	»	36
c père, vaudeville	1	»	48
rte, pièce	1	»	5
e Tantale, vaudeville	3	1er fév.	38
et Cie, Modes, vaudeville	1	6 mars	54
mour ! vaudeville	3	6 mars	8
e a ses brevets, vaudeville	1	9 mars	6
e du 23, vaudeville militaire	3	11 mai	60
ur l'Adjoint, vaudeville	1	11 mai	158
t de logement, vaudeville militaire	3	1er juillet	54
otte, vaudeville	5	14 juillet	2
rôleur des wagons-lits, vaudeville	3	22 août	57
me de César, vaudeville	1	2 sept.	44
ot, gendarme ! vaudeville militaire	3	12 oct.	62
re, vaudeville	3	4 déc.	32
cache, vaudeville	1	4 déc.	32

ÉATRE DE LA RENAISSANCE

---

pièces seulement, toutes les deux de
ry Bernstein, ont été jouées à la Renais-
n l'année 1907. C'est avec le *Voleur* [1] que
ien Guitry clôturait, le 31 mai, sa très
saison. Et le 6 novembre, il rouvrait,
nent, les portes de son théâtre avec la
e représentation de *Samson* [2]. — Nous
Dieu merci ! assez souvent loué, en ces
, l'irrésistible auteur du *Détour* et du *Ber-*
la *Rafale* et du *Voleur* pour que nos lec-
achent, depuis longtemps, quel grand cas
isons du fort talent, hardi et vigoureux,
brutal, mais toujours original, de M. Henry
in. Mais, plus violent — et peut-être, par

même temps que le *Voleur* triomphait chaque soir au théâtre
issance, la pièce de M. Henry Bernstein était, à la fin du mois
donnée quatre fois sur la scène de Monte-Carlo, ainsi distri-
ie-Louise, Mlle *Piérat*. — Isabelle, Mlle *Robinne*. — Richard,
l Duflos. — Raymond, M. *Leloir*. — Zambault, M. *H. Mayer*.
I. *Broust*.
il, avait eu lieu, à la Renaissance, avec une superbe recette
ésentation du *Voleur*.

BUTION. — Jacques Brachard, M. *Lucien Guitry*. — Jérôme
, M. *Rousselle*. — Marquis d'Andeline, M. *André Dubosc*. —
Arquillière. — Maximilien d'Andeline, M. *Victor Boucher*.
, M. *Berthier*. — Glorieux, M. *Valentin*. — Anne-Marie Bra-
e *Simone Le Bargy*. — Marquise d'Andeline, Mme *Juliette*
— Grâce Ritherford, Mlle *Henriette Roggers*. — Clotilde,
Ryter.

14 JUILLET. — Pour la matinée gratuite de la Fête Nationale, on avait spécialement remonté la *Cagnotte*, la célèbre pièce de Labiche et Delacour.

26 JUILLET. — On fêtait la 700e représentation du *Billet de logement*, le triomphant vaudeville de MM. Antony Mars et Kéroul.

22 AOUT. — Première représentation (à ce théâtre), du *Contrôleur des wagons-lits*, vaudeville en trois actes, de M. Alexandre Bisson[1], créé aux Nouveautés, le 11 mars 1898.

12 OCTOBRE. — Première représentation de *Panachot, gendarme!*, vaudeville militaire en trois actes, de M. Mouëzy-Eon[2]. — Paris n'aura pas eu la primeur de cette pièce. Ledit *Panachot* se joue couramment en province où il est partout affiché sous la double signature de MM. Paul Gavault et

---

1. DISTRIBUTION. — Alfred Godefroid, M. *Reschal*. — Georges Godefroid, M. *R. Bussy*. — Montpépin, M. *Hamelin*. — Saint-Médard, M. *P. Schultz*. — Charbonneau, M. *Cornély*. — Labordave, M. *Nicolle*. — Madame Montpépin, Mlle *Guitty*. — Lucienne, Mlle *S. Vallier*. — Rosine, Mlle *Garcia*. — Angèle, Mlle *Janelli*. — Madame Charbonneau, Mlle *Miette Hardy*. — Julie, Mlle *Bellisson*. — Françoise, Mlle *Raymonde*.

Le 31 août, le *Contrôleur des wagons-lits* était précédé de *La Femme de César*, fantaisie en un acte, ainsi distribuée :

Conception, Mlle *J. Fremaux*. — Annette, Mlle *Miette Hardy*. Augustine, Mlle *Raymonde*.— Simplicet, M. *Cornély*.— César, M. *Nico* — Saussier, M. *Degrezianne*.

2. DISTRIBUTION. — Isabelle, Mlle *Marcelle Yrven*. — Mme Ben Mlle *Madeleine Guitty*. — Rosalinde de Prêtleury, Mlle *Henri Dickson*.— Julie, Mlle *Henriette Pierval*.— Athanase Piffard, M. *Char Lamy*. — Panachot, M. *Vilbert*. — Commandant Fervidard, M. *P Plan*. — Maitre Serin, M. *Matrat*. — L'Anguille, M. *Reschal*. — Tremblotte, M. *R. Bussy*. — Le colonel, M. *E. Vaslin*. — Pier M. *Blanche*. — Le maréchal des logis, M. *Trévoux*. — Un gendarm M. *Degrézianne*.

louëzy-Eon. Ici, ce dernier, l'un des triomphateurs
u légendaire et immortel *Tire au flanc*, nous
st indiqué comme l'unique auteur de la pièce.
'ourquoi ce subit et ce subtil dédain de M. Gavault
our une œuvre dont, dans les départements,
l avoue nettement la paternité? Et que nous
eulent ces nouvelles mœurs théâtrales : ne serions-
ous donc plus dignes de spectacles inédits?...
'est en vain que vous chercheriez dans *Panachot*
endarme, un de ces jolis croquis de vie militaire,
ont la piquante observation, renouvelée de *Cham-*
ignol et des *Gaietés de l'escadron*, a, dans *Tire*
u flanc, particuliérement séduit le public. Nous
vons affaire, cette fois, en dépit du titre, à un
imple vaudeville, selon la formule presque classique,
te dis-je, à une bonne grosse farce qui n'a rien
e malpropre — il faut en convenir — mais qui ne
ous offre aucune espèce d'imprévu. Et par cette
arade de guignol aux allures de cinématographe,
oilà, ce me semble, légèrement déclassé le théâtre,
i l'on a jadis applaudi les fines comédies de Bar-
ère et Thiboust, de Labiche et Gondinet, de Sardou
Najac, de Meilhac et Halévy, de Blum et Toché...
e commandant Fervidard, devant qui tout le
onde tremble, entend marier son fils Pierre à sa
èce Julie. Or, les deux cousins ont chacun un
nour en tête : l'une pour le larmoyant poète,
thanase Piffard, l'autre pour la sémillante veuve,
osalinde de Préfleury. Isabelle, la blonde servante
u commandant, s'intéresse — telle une soubrette
u répertoire — à ces tendresses traversées et
ngénie à tromper la fermeté du vieux grognard.

— « Je ne serai à toi, dit-elle à l'ordonnan
commandant, le sensuel Panachot qui brûle
elle, que si tu fais réussir les projets de M.
et de Mlle Julie ». Panachot se creuse donc l
velle et trouve un moyen, qui n'est pas plus m
qu'un autre : Pierre ira retrouver sa jolie
Athanase enlèvera — enlèvement blanc — la
qu'il aime. Le commandant sera bien forcé
soumettre devant le fait accompli... C'est
une villa de banlieue que nous retrouveron
trois couples, y compris, bien entendu,
d'Isabelle et de Panachot. Et voici venir
le commandant, surgissant dans ladite villa
pour surprendre son fils et sa nièce, dont il i
encore l'escapade, mais pour y pincer deux cé
cambrioleurs, l'Anguille et la Tremblotte, q
veille, ont dévalisé l'étude du notaire Ser
emportant 30.000 francs. Et voilà, pris po
apache et vigoureusement passé à tabac, le
Athanase qui, dans le but d'acquérir u
d'énergie, s'est déplorablement pochardé. L
sième acte où tout s'arrange (en avez-vous j
douté?) se passe dans le préau de la gend
rie. Pour l'amour d'Isabelle, Panachot a m
à toutes ses consignes, et se croit bien sûr
fusillé... Et puisqu'il n'a désormais plus rien
nager, pourquoi ne s'offrirait-il pas la joie d'in
un supérieur et de le fourrer au bloc? Bien
prend : le « colon » qu'il a eu le toupet de
ainsi sous les verrous n'est autre que le chef
bande des cambrioleurs déguisé en colonel d
darmerie dans le but de retrouver les 30.000

dans la bagarre. Du coup, Panachot sera
igadier. Et par un brusque revirement, le
ındant bourru, croyant qu'Athanase ne veut
e sa nièce et que Mme de Préfleury ne veut
e son fils, les force à s'épouser : Panachot
ra donc Isabelle... C'est décidément un
d que ce Panachot, courant de gaffes en
triomphantes. — « Je ne sais pas comment
ait, dit-il, en manière de refrain, chaque fois
fais une gaffe, ça tourne bien, et ma situa-
ersonnelle est toujours excellente! » Le per-
ge ne manque pas de comique. Polin doit
délicieux. Or, c'est la province qui possède
— pourquoi n'avoir pas changé avec elle?
nous n'avons ici que Vilbert, de bouffon-
un peu lourde et monotone, solennelle et
ite. Le grand succès d'interprétation fut pour
arles Lamy, de si originale et si fine drôlerie
thanase Piffard, le poète timide et pochard.
us n'avions que des éloges à adresser à
ul Plan, qui, abordant avec succès les em-
omiques, a dessiné avec beaucoup de naturel
conviction une très plaisante silhouette de
ındant violent et rageur; à M. Matrat, no-
franchement comique ; à M. Reschal, —
e Vilbert, autre épave du café-concert —
pittoresquement habillé son cambrioleur; à
arcelle Yrven, qui, pour ses débuts au Pa-
oyal, fut une Isabelle toute de bonne grâce
belle humeur.

ÉCEMBRE. — Première représentation du
e, vaudeville en trois actes, de MM. Georges

Berr et Marcel Guillemaud[1]. — Nous avons toujours pensé qu'il n'y avait pas de bons ou de mauvais théâtres : tout dépend des œuvres qu'on y joue. A-t-on assez dit que rien ne pouvait plus réussir au Palais-Royal, dont le public semblait avoir à jamais perdu le chemin ! Voici la preuve du contraire. Le *Satyre* est un vaudeville très gaulois, mais très gai, qui, joué avec infiniment d'entrain par une troupe jeune et alerte, a tout ce qu'il faut pour tenir longtemps l'affiche. Et voilà en réserve, pour les Parisiens qui aiment encore à rire, de nombreuses soirées de grosse plaisanterie et de joie bon enfant. Lucien Garidel trompe sa femme Raymonde avec Odette. En pleine forêt de Compiègne, à l'auberge du Vieux Moulin, à l'enseigne du *Pied de biche*, Lucien, attendant Odette, est pincé par Mme Garidel, à qui il a conté qu'il allait déjeuner avec son vieil ami Cornailles. Or, il y a en ce moment un satyre dans la forêt de Compiègne. La femme de l'aubergiste est sa dernière victime, et raconte « la scène » à tous les clients, moyennant quarante sous. Lucien, pris de court, présente Odette à Raymonde, sa

1. DISTRIBUTION. — Lucien Garidel, M. *Le Gallo*. — Philippe Cornailles, M. *Hurteaux*. — D'Espanonville, M. *Reschal*. — Verdousier, M. *Diamand*. — Bénévol, M. *Vaslin*. — Un consommateur, M. *Hamelin*. — Crapote, M. *Blanche*. — Pochet, M. *Trécoux*. — Docteur Mouzu, M. *Bérold*. — Marvejol, M. *Marche*. — Le photographe, M. *Castelbon*. — Théodore Lebec, M. *Degrézianne*. — Raymonde Garidel, Mlle *Marguerite Caron*. — Odette, Mlle *Marcelle Yrven*. — Madame Cornailles, Mlle *Madeleine Guitty*. — Baptistisne Pochet, Mlle *Henriette Pierval*. — Suzanne Cornailles, Mlle *Juliette Garcia*. — Marguerite, Mlle *Paulette Debacker*. — Madame de La Haute-Futaie, Mlle *Mary Kerven*. — Julie, Mlle *Miette Hardy*.

A cache-cache, un amusant vaudeville en acte, de M. Alin Monjardins, accompagne sur l'affiche le *Satyre*.

femme, comme Mme Cornailles. — « Pourquoi, demande Raymonde, qui reste sceptique, ne m'as-tu jamais fait connaître Cornailles lui-même? » — « Parce que c'est un satyre ! » répond Lucien. En réalité, il n'a pas plus que vous d'ami qui s'appelle Cornailles : il a inventé cet ami de toutes pièces, et lui a donné un nom, choisi au hasard, qui se trouve être justement celui d'un riche antiquaire du quai Malaquais, dont Odette est l'ordinaire cliente. Et Raymonde insiste de telle sorte que, sous peine de perdre définitivement sa confiance, Lucien est obligé de lui montrer enfin ce Cornailles, si redoutable aux nymphes. Il se précipite avec Odette chez le digne antiquaire et lui demande de jouer le rôle destiné à dissiper les soupçons de sa femme. Or, cet antiquaire est un quinquagénaire d'un tempérament qui fut toujours calme, trop calme au gré de son inflammable épouse. Comment Lucien parvient-il à décider enfin le bonhomme à se prêter à cette comédie? En lui promettant une tabatière rarissime, la vingtième et dernière d'une collection estimée quatre cent mille francs. Voici donc cet estimable commerçant conduit par l'intérêt à faire semblant d'être un satyre, mais, par une fatale méprise, il se jette d'abord sur la mère de son futur gendre, qu'il prend pour Mme Garidel. Celle-ci arrive enfin, et il recommence la scène, de manière à la bien convaincre que Lucien lui a dit vrai, et que Cornailles est un satyre des plus dangereux. Il n'est pas jusqu'à la femme de l'aubergiste de la forêt de Compiègne qui ne vienne l'assurer de sa reconnaissance. C'est donc là le

satyre que recherche la police ! L'agent Bénévol s'empresse de l'arrêter. Du magasin de l'antiquaire du quai Malaquais (ingénieux décor de bric-à-brac), où se passe leur second acte, énormément amusant, les auteurs nous mènent, au troisième, dans la garçonnière de Lucien. Et nous relevons à leur actif un joli trait d'observation : à force de lui monter la tête avec ces histoires, on a transformé le placide et lymphatique Cornailles en un satyre véritable. Evadé du poste, il est maintenant d'une pétulance à justifier toute sa mauvaise réputation... Ai-je besoin d'ajouter que Garidel trouvant les arguments qu'il faut pour apaiser Raymonde et l'assurer de son innocence, tout s'arrange heureusement et gentiment, à la minute précise où tout semblait perdu. Le joyeux et clair vaudeville de MM. Georges Berr et Marcel Guillemaud a obtenu le plus franc succès. Il le doit à l'art des auteurs et aussi à la verve de leurs interprètes, en tête desquels il faut placer M. Le Gallo qui fait Lucien Garidel. On cherchait au Palais-Royal le successeur du regretté Raymond : le voilà trouvé ! Ah ! que M. Héros a donc été heureusement inspiré en s'attachant cet acteur de jolie légèreté, d'ironique finesse et d'originale fantaisie ! Si vous saviez avec quel aimable entrain il mène la ronde comique ! Saluons « l'entrée » de M. Le Gallo, et la « rentrée » attendue de l'excellent Hurteaux, qui nous donne un Cornailles plein de naturel et de bouffonne conviction. Mme Marguerite Caron est une toute charmante Raymonde ; Mlle Marcelle Yrven, une blonde Odette de belle chair et de belle humeur,

alant déshabillé du troisième acte n'a rien offusque... N'oublions ni Mme Madeleine ésopilante Mme Cornailles ; ni Mme Pierval, de l'esprit dans le personnage de l'hôte- ime du satyre ; ni Mlle Debacker, si malí- oubrette ; ni M. Diamand, très farce en de rôle. C'est là un ensemble excellent : Palais-Royal redevenu « parisien ».

ici résumée, dans le tableau suivant, 907 :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
apa, vaudeville	3	»	36
re, vaudeville	1	»	48
pièce	1	»	5
ntale, vaudeville	3	1er fév.	38
e, *Modes*, vaudeville	1	6 mars	54
r ! vaudeville	3	6 mars	8
ses brevets, vaudeville	1	9 mars	6
u 23, vaudeville militaire	3	11 mai	60
Adjoint, vaudeville	1	11 mai	158
logement, vaudeville militaire	3	1er juillet	54
e, vaudeville	5	14 juillet	2
ur des wagons-lits, vaudeville	3	22 août	57
de César, vaudeville	1	2 sept.	44
endarme ! vaudeville militaire	3	12 oct.	62
vaudeville	3	4 déc.	32
he, vaudeville	1	4 déc.	32

THÉATRE DE LA RENAISSANCE

Deux pièces seulement, toutes les deux de M. Henry Bernstein, ont été jouées à la Renaissance en l'année 1907. C'est avec le *Voleur*[1] que M. Lucien Guitry clôturait, le 31 mai, sa très courte saison. Et le 6 novembre, il rouvrait, tardivement, les portes de son théâtre avec la première représentation de *Samson*[2]. — Nous avons, Dieu merci ! assez souvent loué, en ces *Annales*, l'irrésistible auteur du *Détour* et du *Bercail*, de la *Rafale* et du *Voleur* pour que nos lecteurs sachent, depuis longtemps, quel grand cas nous faisons du fort talent, hardi et vigoureux, souvent brutal, mais toujours original, de M. Henry Bernstein. Mais, plus violent — et peut-être, par

1. — En même temps que le *Voleur* triomphait chaque soir au théâtre de la Renaissance, la pièce de M. Henry Bernstein était, à la fin du mois de janvier, donnée quatre fois sur la scène de Monte-Carlo, ainsi distribuée : Marie-Louise, Mlle *Piérat*. — Isabelle, Mlle *Robinne*. — Richard, M. *Raphaël Duflos*. — Raymond, M. *Leloir*. — Zambault, M. *H. Mayer*. Fernand, M. *Broust*.

Le 15 avril, avait eu lieu, à la Renaissance, avec une superbe recette la 150e représentation du *Voleur*.

2. Distribution. — Jacques Brachard, M. *Lucien Guitry*. — Jérôme Le Govain, M. *Rousselle*. — Marquis d'Andeline, M. *André Dubosc*. — Flach, M. *Arquillière*. — Maximilien d'Andeline, M. *Victor Boucher*. — Philippe, M. *Berthier*. — Glorieux, M. *Valentin*. — Anne-Marie Brachard, Mme *Simone Le Bargy*. — Marquise d'Andeline, Mme *Juliette Darcourt*. — Grâce Ritherford, Mlle *Henriette Roggers*. — Clotilde, Mlle *Marthe Ryter*.

instants, plus puissant que jamais — le jeune dramaturge n'est-il pas allé, cette fois, un peu plus loin qu'il n'eût fallu ? Dans quelle vulgaire société de « muffles », dans quelle terrible bande d'apaches — je sais bien que ceux-ci tiennent aujourd'hui le haut du pavé — a-t-il situé les tristes personnages de sa nouvelle pièce — tous plus antipathiques les uns que les autres ! Et qu'est-ce, au juste, que ces gens qu'il nous donne comme des gens du monde — ô le joli monde ! — parlant couramment le pire des argots et affectant les sentiments les plus vils ? Dans le but de refaire leur fortune, diantrement compromise, le marquis et la marquise d'Andeline — l'un est un gâteux et l'autre une intrigante — ont marié leur fille, Anne-Marie, à un brasseur d'affaires, Jacques Brachard, qui, parti de très bas — on raconte qu'il fut portefaix sur le port de Marseille — a fait tous les métiers, même les moins avouables, pour devenir aujourd'hui trente fois millionnaire. Insinuant et souple, plus fort qu'il ne paraît sous son apparente timidité de brave homme inoffensif, Brachard s'est, d'ailleurs, rallié tous ceux qu'il a enrichis, et peu s'en faut que ne s'ouvrent les salons les plus fermés devant celui dont on a vite oublié les pénibles origines. Mais, s'il a conquis tout le monde, il n'a certes pas gagné les sympathies de sa femme, dont il n'est, pour ainsi dire, le mari que de nom : c'est la situation du *Maître de Forges*. Moins honnête, en tout cas, que M[me] Dherblay, Anne-Marie trompe le mari qu'elle méprise. Assez mal inspirée du reste, elle a pris pour amant un élégant et fin escrimeur, peu scru-

ɛ clubman, Jérôme Le Govain, qui, jouant
ourse avec les utiles renseignements de Bra-
, a pu ainsi congédier une opulente veuve,
Ritherford, dont il était, pécuniairement,
. Par vengeance, et aussi pour reconquérir
u Jérôme qu'elle a « dans le sang » celle-ci
ıt à Brachard. Le mari — ce n'est pas le
ɜr, ce ne sera pas le dernier — simule, pour
ndre sa femme, un faux départ. On le croyait
lres : il est revenu inopinément chez lui dans
t, et, enfonçant d'un rude coup d'épaule la
de la chambre de sa femme, il a constaté
: n'y était pas. Elle est allée, avec Jérôme,
r à un souper de « filles » dans un cabaret
ode. Elle en revient, d'ailleurs, écœurée. La
entre les deux époux est curieuse et pathéti-
là place nous manque ici pour y insister.
; seulement en passant qu'elle fut admirable-
ouée par M. Guitry et sa partenaire Mme Le
. Et poursuivons le récit. Brachard a su
er d'Anne-Marie — d'Anne-Marie qu'il adore
veu qu'il voulait. Il imagine alors contre Le
ı une vengeance peu banale : il le ruinera...
ruinant lui-même. Le Govain est engagé à la
: sur les cuivres égyptiens ; il provoquera,
tte valeur, une baisse telle qu'il s'ensuivra
rible krach. Comme Samson, renversant les
ıes du temple, il s'ensevelira avec son ennemi
es décombres... Par un véritable raffine-
de sauvage, le mari trompé a invité l'amant
uner avec lui dans le petit salon de l'hôtel
'où — sans que personne le sache à Paris —

il a donné confidentiellement à son fondé d
voir ébahi ses impitoyables ordres de baiss
un chat jouant férocement avec une souris,
tout d'abord avec son convive d'une feinte
lité. Puis, quand la Bourse est fermée et le d
accompli, il dit à Jérôme tout ce qu'il a
cœur. En vain celui-ci fait-il mine de pro
de parler d'honneur — tout comme s'il en
— et de témoins à envoyer... Il le cloue su
de sa poigne de fer, le prend à la gorge et l
glerait net s'il le voulait. Scène de pugilat
vertes injures — injures grossières de cha
en démence — pour laquelle semble avoir été
comédie tout entière. Scène de violence inouï
il serait puéril et injuste de nier le grand effe
tral. Elle sera le clou de cette pièce étrange,
et barbare — qui pourrait finir là. Le dernier
distingue pourtant par une intéressante p
logie, qui fait avec les brutalités du précéd
contraste des plus heureux. Brachard, à ter
lâché par tous, excepté par sa femme qui n
pas abandonner le vaincu. Elle a pu « se ve
à lui naguère; elle est aujourd'hui prête à le
en sa misère. Il lui plaît qu'il ne l'ait pas con
avec les autres en lui écrivant qu'il était ru
qu'il l'aimait toujours. Il la supplie, il l'imp
s'abaisse, ce lutteur : elle essaiera de l'aimer.
éclatant pour Guitry : que dire de lui, sino
a interprété de façon absolument supérieure
de Brachard : c'est la nature, c'est la vie
M. Rousselle n'avait pas une tâche commod
de représenter Le Govain : il s'en est acquitt

un tact des plus rares. Plus facile était celle de M. Victor Boucher, à qui était échu le type, tout à fait bien venu, du jeune viveur de bar, Maximilien d'Andeline : il s'y est montré fort amusant et a partagé avec l'incomparable Guitry les honneurs de la soirée — bonne aussi pour M. André Dubosc et pour Mme Juliette Darcourt, excellents tous deux sous les traits du marquis et de la marquise qui donnent une si haute idée de nos nobles familles du faubourg Saint-Germain; moins bonne, à ce qu'il nous a semblé, pour Mme Simone Le Bargy qui, dans Anne-Marie, n'a pas eu — le rôle lui convenait-il moins bien? — son grand triomphe habituel. Très inférieure à elle-même, a été également Mlle Henriette Roggers (la perverse Grâce Ritherfold), dont l'articulation fut, osons-le dire, déplorable... Mise en scène étonnamment soignée : rien de mieux rendu, entre autres choses « vues », que le déjeuner chez Ritz...

Avec le très gros succès de *Samson* se terminait l'année, résumée dans le tableau suivant :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Le Voleur, pièce	3	»	
Le Troubadour, comédie	1	»	
**Samson*, pièce	1	6 nov.	

THÉATRE SARAH BERNHARDT

Trois pièces nouvelles : les *Bouffons*, de M. Mi-
el Zamacoïs, la *Maîtresse de piano*, de MM. Félix
quesnel et André Barde, et la *Belle au bois
mant*, de MM. Jean Richepin et Henri Cain,
nposeront, avec le répertoire habituel du théâtre,
inée qui nous occupe.

5 JANVIER. — Première représentation des
iffons, conte en quatre actes, en vers, de
Miguel Zamacoïs [1]. — C'est de retour de
nte-Carlo, où elle avait été pour la première
donnée au printemps précédent, que nous
ies l'occasion d'applaudir, en matinée, une
amusante fantaisie lyrique et satirique,
ièmos, de notre aimable confrère Miguel
nacoïs, où l'esprit pétillait à tous les vers en
tades originales, et où se révélait un auteur

DISTRIBUTION. — Le bouffon Jacasse, Mme *Sarah Bernhardt*. —
ie, servante, Mlle *Patry*. — Solange de Mautpré, Mlle *Greuze*. —
ino, matamore, M. *Henry Krauss*. — Le baron de Mautpré,
Maury. — Narcisse, bouffon, M. *Decœur*. — Olivier, médecin,
aroche. — Baroco, bouffon, M. *Gerval*. — Hilare, bouffon, M. *Guidé*.
cques, valet, M. *Richard*. — Roger, écuyer, M. *Habay*. — Jeannot,
on, M. *Angelo*. — Julien, valet, M. *P. Dufrény*. — Pierre, valet,
Fontvallier. — Le marchand, M. *Favières*. — Premier porteur,
Moors. — Deuxième porteur, M. *Coutier*. — Troisième porteur,
'iguières. — Quatrième porteur, M. *Catriens*.
rôle de Solange sera repris, dans les premiers jours de juin, avec
coup de grâce et de succès, par Mlle Duc.

comique bien personnel, doué d'une rare virtuosité, à la Banville... Nous fîmes fête à ce délicieux badinage où, sous le travesti d'un poète amoureux et moqueur, Mme Sarah Bernhardt — une Sarah brune! — déployait la verve la plus endiablée. C'était miracle, vraiment, que l'illustre tragédienne — naguère l'adorable et l'étonnante Zoraya de la *Sorcière* — possédât aussi, à un tel degré, le don de la mutinerie, et pût — accoutumée à exciter des larmes — faire éclore si joliment les sourires et le rire... Trois ans ont passé, et voici, en quatre actes, cette fois, la seconde pièce en vers de l'auteur de *Bohèmos*, où, ravie de jouer, après la mystique Sainte-Thérèse, un bouffon bossu, Mme Sarah Bernhardt nous offre encore le plus écrasant et le plus piquant des contrastes. C'est un « conte » — M. Zamacoïs l'appelle ainsi sur l'affiche — qui pose cette question : « Est-ce à la beauté du corps, ou à celle de l'esprit que donnera la préférence un innocent aveu de jeune fille? — « A la beauté de l'âme et de l'intelligence », répond l'auteur. Telle est la « morale » de la fable. Voici maintenant la simple historiette. Dans un château délabré qui nous fait songer au « château de la misère » du *Capitaine Fracasse*, vit, cousin du baron de Sigognac, le baron de Mautpré avec la fille qu'il adore, la petite Solange, dont sont tombés amoureux deux seigneurs du voisinage. Ceux-ci s'abouchent avec le médecin du baron, le vieil Olivier, qui trouve un honnête moyen de les introduire dans la place. Sous prétexte d'arracher la petite Solange à ses papillons noirs, on lui

ı des bouffons chargés de la distraire. —
ut être bouffon chez le baron de Mautpré ? »
:ours est ouvert, on n'a qu'à se présenter.
i, parmi les candidats, le beau Narcisse,
quement costumé; puis, le plus modeste
qui dissimule assez mal une bosse proé-
à l'épaule droite. Le concours a lieu, et,
ler d'autres candidats grotesques et bientôt
ıbles, la lutte s'engage sérieusement, pen-
mois d'essai qui précède le jugement de
, entre l'Esprit et la Beauté. L'Esprit
te, comme de juste, et Jacasse, sûr de lui,
désormais promener sa fausse bosse...
nc un seigneur fort bien tourné qu'épousera
: Solange... Fort bien tourné, j'en réponds,
le comte René (foin de Jacasse!) a la
le Zanetto du *Passant*, et que Mme Sarah
dt n'a jamais été plus jeune, plus alerte,
te, plus spirituellement exquise et plus
ent amoureuse!.. Ah ! comme elle a dit,
: et géniale artiste, le verveux couplet sur
se », et comme elle nous a délicieusement
a « brise » ! Comme elle a su faire valoir
ı *concetti* de l'habile manieur de rimes
ıon dans l'imitation, mais dans la manière
ınd, le bon poète Zamacoïs ! C'est vraiment
;e que, pour le rôle de Solange, on n'ait
ıvé de meilleure interprète qu'une jeune
te quelque peu indigne de son illustre
yme : Mlle Greuze n'a aucune fraîcheur de
. le jeu de cette prétendue ingénue est
ment artificiel. Regrettons aussi le manque

de gaieté du matamore — M. Henry Krauss — et le manque de lyrisme de M. Decœur qui fait Narcisse. Mais nous félicitions sincèrement M. Laroche — c'est le meilleur de tous — pour la touchante bonhomie qu'il avait su donner au médecin Olivier, et M. Guidé, très amusant dans le bouffon triste. Oh ! le beau décor, celui de la poterne du château avec ses tours ébréchées et sa vue de la plaine ondulant au loin, qu'avait brossé le maître Amable, pour le dernier acte de cette œuvre de poésie savoureuse !

9 MARS. — C'était la grève des électriciens qui, la veille, avait obligé le théâtre à faire relâche. Dans la journée, on avait placé dans tous les grands cafés et sur les placards d'hommes-sandwichs une affiche ainsi conçue : *Théâtre Sarah Bernhardt, ce soir, quand même ! 50e représentation des Bouffons*. Cette expression « Quand même », est, on le sait, la devise de Mme Sarah Bernhardt. Le théâtre était éclairé par le secteur municipal, qui servait ordinairement à l'alimentation des lampes de secours. Celles-ci étaient de simples lampes à huile. La salle était bondée et faisait à la belle œuvre de M. Zamacoïs un accueil chaleureux.

3 AVRIL. — Matinée de gala au bénéfice des victimes de l'*Iéna* : première représentation d'*Adrienne Lecouvreur*, drame en six actes, de Mme Sarah Bernhardt[1]. — Adrienne Lecouvreur

1. DISTRIBUTION. — Père Dominique, M. *De Max*. — Maurice de Saxe, M. *Decœur*. — Dumarsais. M. *Chameroy*. — Cardinal Fleury, M. *Laroche*. — D'Argental, M. *Deneubourg*. — Voltaire, M. *Gerval*. — Duc de

›remière actrice, en France, qui ait eu à le l'éclat sur la scène et de la considéra-ns la société. Elle fut aimée du plus grand : de son temps; elle inspira au plus grand 'alors sa plus touchante élégie. Le scandale ;ausé par le refus de sépulture dont elle fut l'explication tragique et l'affreux soupçon rurent au sujet de sa mort ont répandu sur ın intérêt mystérieux, et ont fait d'elle une qu'on se sent tout naturellement disposé r. Sainte-Beuve l'a dit : elle est de celles 'antes, ont eu le charme, et, ce qui n'est ju'à bien peu, le je ne sais quoi du charme cu : il continue d'opérer après elle. Deux célèbres, Scribe et Legouvé, reconstrui-un jour et remirent en jeu la mémoire nne Lecouvreur, concevant le rôle au point l'une grande actrice, l'Adrienne de 1849, et ppropriant par d'heureux traits. Ce soir-là, franchissait le Rubicon, quittant l'alexan-ur la prose, et jouant pour la première fois

M. *Ch. Krauss.* — Quinault, M. *Gavarry.* — Le chevalier, — L'exempt, M. *Havay.* — L'inspecteur, M. *Mathillon.* — . M. *Richard.* — Le marquis, M. *Montvallier.* — Le comte X..., ɔ. — Docteur Pierrefeu, M. *Favières.* — Premier espion, *'rény.* — Deuxième espion, M. *Moors.* — Un domestique, ·. — Un page, M. *Catriens.* — Adrienne Lecouvreur, Mme *Sa-ıardt.* — L'abbé Bouret, Mlle *Blanche Dufrène.* — Gervaise, . — La duchesse de Bouillon, Mlle *Ch. Barbier.* — Marguerite r, Mlle *Seylor.* — La baronne, Mlle *Boulanger.* — La Balicourt, . — Sylvia, Mlle *Rosy.* — La petite comtesse, Mlle *Duc.* — La le *Alisson.* — La marquise, Mlle *Rispal.* — Une femme de Mlle *Thomas.*

ai, *Adrienne Lecouvreur* entrait le soir au répertoire du I. Maury reprenait alors le rôle du père Dominique, créé par :.

un rôle de drame. Mais l'ingénieuse pièce, qui naguère encore était au répertoire de la Comédie-Française (nous y vîmes, en dernier lieu, Mlle Bartet dans Adrienne, et M. de Féraudy dans Michonnet), paraît aujourd'hui quelque peu vieillie. Mme Sarah Bernhardt jugea qu'il y avait mieux à faire. Dans une étude très complète, et historiquement exacte, de Gustave Larroumet sur Adrienne Lecouvreur, elle avait vu les éléments d'une pièce qui lui semblait très dramatique. Très puissamment dramatique, en effet, l'œuvre qu'écrivit, comme pour se reposer de son copieux labeur, la noble tragédienne, et qu'elle nous joue — après l'avoir quelque peu promenée déjà en Angleterre et en Amérique — en une belle matinée donnée en l'honneur des malheureuses victimes de l'*Iéna*. Sans analyser l'œuvre en ses détails, si vous le voulez bien, nous nous bornerons à constater que les privilégiés de cette représentation de bienfaisance faisaient justement fête à une vraie pièce, très vivante en ses six actes, vigoureux et rapidement dialogués. « Mélo », c'est possible ; c'est, en tout cas, un bon « mélo » que nous a donné là Mme Sarah Bernhardt, et qu'elle a rendu — est-il besoin de le dire ? — en toute perfection, on ne peut mieux secondée du reste par des artistes de valeur, comme Mlle Blanche Dufrène, infiniment pitoyable sous les traits historiques de Bouret, le petit abbé bossu... Et puis, quelle minute d'émotion intense se répercutant dans toute la salle, quand, au Père Dominique, confesseur du Roi (M. de Max), qui la sommait de purifier sa vie en renonçant à son art, Adrienne

ecouvreur répondait par la bouche de Mme Sarah ernhardt : « Vous voulez que je renie ma pro-ssion d'artiste? Vous voulez que je foule aux ieds, que je brûle et jette aux quatre vents utes ces divines émotions dont j'ai vécu? Moi, ne des prêtresses de cet art, vous voulez que je renie?... Mais le connaissez-vous, cet art que ous maudissez, mon père? Il est noble, récon-rtant, éducateur! Il prêche avec douceur ce que ous prêchez avec rudesse! Il évoque le vice, mais our le confondre! Il chante la beauté des choses! glorifie Dieu, il éveille le patriotisme, il frappe tous les cœurs, il les émeut, les transporte, les ectrise! Il châtie, il flétrit, il pardonne! » Vous ensez si fut alors acclamée la grande artiste, par-nt ainsi pour elle-même!...

20 AVRIL. — Matinée donnée au bénéfice des ssociations de la presse municipale et des secré-ires des théâtres et concerts de Paris[1].

[1] — Le programme comprenait un important intermède, dans lequel on endait Mmes Félia Litvinne et Lucie Arbell, de l'Opéra; MM. Jaume, é et Nivette, de l'Opéra; Mmes Marie Leconte et Amel, de la Comédie-nçaise; MM. Lucien Fugère, de l'Opéra-Comique, et Fernand naire, des Concerts Lamoureux: *La joie fait peur*, comédie en acte, en prose, de Mme Emile de Girardin, interprétée par les socié-es de la Comédie-Française : MM. Coquelin cadet, Dehelly, Jacques ioux, Mmes Blanche Pierson, Muller et Géniat; des danses extraites *Zino-Zina*, ballet en deux actes, de M. Jean Richepin, musique de Paul Vidal, réglées par Mlle Sandrini, de l'Opéra, dansées par Striscino (Zino-Zina) et par Mlles Beauvais, Demaulde, Régnier hin, Kubler, Brémond, Schwartz et Garnier, du corps de ballet de éra; au piano, l'auteur : M. Paul Vidal; Mme Juliette Toutain-Grün, iiste-compositeur, et la Société des concerts d'instruments anciens. iée par M. Henri Casadesus; la musique de la Garde républicaine, s la direction de M. Gabriel Parès; *Vingt minutes de Variétés*, fan-ie en un acte, de MM. Paul Gavault, P.-L. Flers et Eugène Héros, ée par MM. Brasseur, Guy, Moricey, Mmes Germaine Gallois, Jeanne llier et Lyse Berty, du théâtre des Variétés; *Musique et chanson*,

il a donné confidentiellement à son fondé de pouvoir ébahi ses impitoyables ordres de baisse. Tel un chat jouant férocement avec une souris, il use, tout d'abord avec son convive d'une feinte cordialité. Puis, quand la Bourse est fermée et le désastre accompli, il dit à Jérôme tout ce qu'il a sur le cœur. En vain celui-ci fait-il mine de protester, de parler d'honneur — tout comme s'il en avait! — et de témoins à envoyer... Il le cloue sur place de sa poigne de fer, le prend à la gorge et l'étranglerait net s'il le voulait. Scène de pugilat et de vertes injures — injures grossières de charretier en démence — pour laquelle semble avoir été faite la comédie tout entière. Scène de violence inouïe, dont il serait puéril et injuste de nier le grand effet théâtral. Elle sera le clou de cette pièce étrange, cruelle et barbare — qui pourrait finir là. Le dernier acte se distingue pourtant par une intéressante psychologie, qui fait avec les brutalités du précédent un contraste des plus heureux. Brachard, à terre, est lâché par tous, excepté par sa femme qui ne veut pas abandonner le vaincu. Elle a pu « se vendre » à lui naguère; elle est aujourd'hui prête à le suivre en sa misère. Il lui plaît qu'il ne l'ait pas confondue avec les autres en lui écrivant qu'il était ruiné et qu'il l'aimait toujours. Il la supplie, il l'implore, il s'abaisse, ce lutteur : elle essaiera de l'aimer. Succès éclatant pour Guitry : que dire de lui, sinon qu'il a interprété de façon absolument supérieure le rôle de Brachard : c'est la nature, c'est la vie même! M. Rousselle n'avait pas une tâche commode, celle de représenter Le Govain : il s'en est acquitté avec

des plus rares. Plus facile était celle de
tor Boucher, à qui était échu le type, tout
bien venu, du jeune viveur de bar, Maxi-
d'Andeline : il s'y est montré fort amusant
rtagé avec l'incomparable Guitry les hon-
le la soirée — bonne aussi pour M. André
et pour Mme Juliette Darcourt, excellents
ux sous les traits du marquis et de la mar-
ui donnent une si haute idée de nos nobles
du faubourg Saint-Germain; moins bonne,
u'il nous a semblé, pour Mme Simone Le
qui, dans Anne-Marie, n'a pas eu — le rôle
enait-il moins bien? — son grand triomphe
l. Très inférieure à elle-même, a été égale-
Ille Henriette Roggers (la perverse Grâce
old), dont l'articulation fut, osons-le dire,
ble... Mise en scène étonnamment soignée :
mieux rendu, entre autres choses « vues »,
déjeuner chez Ritz...

le très gros succès de *Samson* se terminait
résumée dans le tableau suivant :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
r, pièce	3	»	
adour, comédie	1	»	
pièce	1	6 nov.	

THÉATRE SARAH BERNHARDT

Trois pièces nouvelles : les *Bouffons*, de M. Mi-
el Zamacoïs, la *Maîtresse de piano*, de MM. Félix
quesnel et André Barde, et la *Belle au bois*
mant, de MM. Jean Richepin et Henri Cain,
nposeront, avec le répertoire habituel du théâtre,
inée qui nous occupe.

5 JANVIER. — Première représentation des
uffons, conte en quatre actes, en vers, de
Miguel Zamacoïs [1]. — C'est de retour de
nte-Carlo, où elle avait été pour la première
donnée au printemps précédent, que nous
nes l'occasion d'applaudir, en matinée, une
amusante fantaisie lyrique et satirique,
tèmos, de notre aimable confrère Miguel
nacoïs, où l'esprit pétillait à tous les vers en
tades originales, et où se révélait un auteur

DISTRIBUTION. — Le bouffon Jacasse, Mme *Sarah Bernhardt*. — le, servante, Mlle *Patry*. — Solange de Mautpré, Mlle *Greuze*. — ano, matamore, M. *Henry Krauss*. — Le baron de Mautpré, *Maury*. — Narcisse, bouffon, M. *Decœur*. — Olivier, médecin, *aroche*. — Baroco, bouffon, M. *Gerval*. — Hilare, bouffon, M. *Guidé*. cques, valet, M. *Richard*. — Roger, écuyer, M. *Habay*. — Jeannot, on, M. *Angelo*. — Julien, valet, M. *P. Dufrény*. — Pierre, valet, *Montvallier*. — Le marchand, M. *Favières*. — Premier porteur, *Moors*. — Deuxième porteur, M. *Coutier*. — Troisième porteur, *Figuières*. — Quatrième porteur, M. *Catriens*.

rôle de Solange sera repris, dans les premiers jours de juin, avec coup de grâce et de succès, par Mlle Duc.

comique bien personnel, doué d'une rare virtuosité, à la Banville... Nous fîmes fête à ce délicieux badinage où, sous le travesti d'un poète amoureux et moqueur, Mme Sarah Bernhardt — une Sarah brune! — déployait la verve la plus endiablée. C'était miracle, vraiment, que l'illustre tragédienne — naguère l'adorable et l'étonnante Zoraya de la *Sorcière* — possédât aussi, à un tel degré, le don de la mutinerie, et pût — accoutumée à exciter des larmes — faire éclore si joliment les sourires et le rire... Trois ans ont passé, et voici, en quatre actes, cette fois, la seconde pièce en vers de l'auteur de *Bohèmos*, où, ravie de jouer, après la mystique Sainte-Thérèse, un bouffon bossu, Mme Sarah Bernhardt nous offre encore le plus écrasant et le plus piquant des contrastes. C'est un « conte » — M. Zamacoïs l'appelle ainsi sur l'affiche — qui pose cette question : « Est-ce à la beauté du corps, ou à celle de l'esprit que donnera la préférence un innocent aveu de jeune fille? — « A la beauté de l'âme et de l'intelligence », répond l'auteur. Telle est la « morale » de la fable. Voici maintenant la simple historiette. Dans un château délabré qui nous fait songer au « château de la misère » du *Capitaine Fracasse*, vit, cousin du baron de Sigognac, le baron de Mautpré avec la fille qu'il adore, la petite Solange, dont sont tombés amoureux deux seigneurs du voisinage. Ceux-ci s'abouchent avec le médecin du baron, le vieil Olivier, qui trouve un honnête moyen de les introduire dans la place. Sous prétexte d'arracher la petite Solange à ses papillons noirs, on lui

ra des bouffons chargés de la distraire. — veut être bouffon chez le baron de Mautpré ? » oncours est ouvert, on n'a qu'à se présenter. oici, parmi les candidats, le beau Narcisse, aifiquement costumé; puis, le plus modeste sse, qui dissimule assez mal une bosse proéente à l'épaule droite. Le concours a lieu, et, s parler d'autres candidats grotesques et bientôt ;ligeables, la lutte s'engage sérieusement, pent le mois d'essai qui précède le jugement de lange, entre l'Esprit et la Beauté. L'Esprit mporte, comme de juste, et Jacasse, sûr de lui, ivoie désormais promener sa fausse bosse... 'est donc un seigneur fort bien tourné qu'épousera petite Solange... Fort bien tourné, j'en réponds, uisque le comte René (foin de Jacasse!) a la ambe de Zanetto du *Passant*, et que Mme Sarah Bernhardt n'a jamais été plus jeune, plus alerte, plus leste, plus spirituellement exquise et plus endrement amoureuse... Ah! comme elle a dit, a noble et géniale artiste, le verveux couplet sur a « bosse », et comme elle nous a délicieusement chanté la « brise »! Comme elle a su faire valoir es jolis *concetti* de l'habile manieur de rimes qu'est, non dans l'imitation, mais dans la manière le Rostand, le bon poète Zamacoïs! C'est vraiment lommage que, pour le rôle de Solange, on n'ait pas trouvé de meilleure interprète qu'une jeune lébutante quelque peu indigne de son illustre pseudonyme : Mlle Greuze n'a aucune fraîcheur de voix, et le jeu de cette prétendue ingénue est constamment artificiel. Regrettons aussi le manque

de gaieté du matamore — M. Henry Krauss — et le manque de lyrisme de M. Decœur qui fait Narcisse. Mais nous félicitions sincèrement M. Laroche — c'est le meilleur de tous — pour la touchante bonhomie qu'il avait su donner au médecin Olivier, et M. Guidé, très amusant dans le bouffon triste. Oh ! le beau décor, celui de la poterne du château avec ses tours ébréchées et sa vue de la plaine ondulant au loin, qu'avait brossé le maître Amable, pour le dernier acte de cette œuvre de poésie savoureuse !

9 MARS. — C'était la grève des électriciens qui, la veille, avait obligé le théâtre à faire relâche. Dans la journée, on avait placé dans tous les grands cafés et sur les placards d'hommes-sandwichs une affiche ainsi conçue : *Théâtre Sarah Bernhardt, ce soir, quand même ! 50e représentation des Bouffons*. Cette expression « Quand même », est, on le sait, la devise de Mme Sarah Bernhardt. Le théâtre était éclairé par le secteur municipal, qui servait ordinairement à l'alimentation des lampes de secours. Celles-ci étaient de simples lampes à huile. La salle était bondée et faisait à la belle œuvre de M. Zamacoïs un accueil chaleureux.

3 AVRIL. — Matinée de gala au bénéfice des victimes de l'*Iéna* : première représentation d'*Adrienne Lecouvreur,* drame en six actes, de Mme Sarah Bernhardt[1]. — Adrienne Lecouvreur

1. DISTRIBUTION. — Père Dominique, M. *De Max*. — Maurice de Saxe, M. *Decœur*. — Dumarsais, M. *Chameroy*. — Cardinal Fleury, M. *Laroche*. — D'Argental, M. *Deneubourg*. — Voltaire, M. *Gerval*. — Duc de

première actrice, en France, qui ait eu à
de l'éclat sur la scène et de la considéra-
ns la société. Elle fut aimée du plus grand
r de son temps; elle inspira au plus grand
'alors sa plus touchante élégie. Le scandale
causé par le refus de sépulture dont elle fut
l'explication tragique et l'affreux soupçon
rurent au sujet de sa mort ont répandu sur
in intérêt mystérieux, et ont fait d'elle une
qu'on se sent tout naturellement disposé
r. Sainte-Beuve l'a dit : elle est de celles
vantes, ont eu le charme, et, ce qui n'est
qu'à bien peu, le je ne sais quoi du charme
cu : il continue d'opérer après elle. Deux
célèbres, Scribe et Legouvé, reconstrui-
un jour et remirent en jeu la mémoire
nne Lecouvreur, concevant le rôle au point
d'une grande actrice, l'Adrienne de 1849, et
ppropriant par d'heureux traits. Ce soir-là,
franchissait le Rubicon, quittant l'alexan-
ur la prose, et jouant pour la première fois

—

M. *Ch. Krauss.* — Quinault, M. *Gavarry.* — Le chevalier,
. — L'exempt, M. *Havay.* — L'inspecteur, M. *Mathillon.* —
, M. *Richard.* — Le marquis, M. *Montvallier.* — Le comte X...,
o. — Docteur Pierrefeu, M. *Favières.* — Premier espion,
fény. — Deuxième espion, M. *Moors.* — Un domestique,
r. — Un page, M. *Catriens.* — Adrienne Lecouvreur, Mme *Sa-
ardt.* — L'abbé Bouret, Mlle *Blanche Dufrène.* — Gervaise,
. — La duchesse de Bouillon, Mlle *Ch. Barbier.* — Marguerite
r, Mlle *Seylor.* — La baronne, Mlle *Boulanger.* — La Balicourt,
. — Sylvia, Mlle *Rosy.* — La petite comtesse, Mlle *Duc.* — La
lle *Alisson.* — La marquise, Mlle *Rispal.* — Une femme de
Mlle *Thomas.*

ai, *Adrienne Lecouvreur* entrait le soir au répertoire du
M. Maury reprenait alors le rôle du père Dominique, créé par
t.

un rôle de drame. Mais l'ingénieuse pièce, qui naguère encore était au répertoire de la Comédie-Française (nous y vîmes, en dernier lieu, Mlle Bartet dans Adrienne, et M. de Féraudy dans Michonnet), paraît aujourd'hui quelque peu vieillie. Mme Sarah Bernhardt jugea qu'il y avait mieux à faire. Dans une étude très complète, et historiquement exacte, de Gustave Larroumet sur Adrienne Lecouvreur, elle avait vu les éléments d'une pièce qui lui semblait très dramatique. Très puissamment dramatique, en effet, l'œuvre qu'écrivit, comme pour se reposer de son copieux labeur, la noble tragédienne, et qu'elle nous joue — après l'avoir quelque peu promenée déjà en Angleterre et en Amérique — en une belle matinée donnée en l'honneur des malheureuses victimes de l'*Iéna*. Sans analyser l'œuvre en ses détails, si vous le voulez bien, nous nous bornerons à constater que les privilégiés de cette représentation de bienfaisance faisaient justement fête à une vraie pièce, très vivante en ses six actes, vigoureux et rapidement dialogués. « Mélo », c'est possible ; c'est, en tout cas, un bon « mélo » que nous a donné là Mme Sarah Bernhardt, et qu'elle a rendu — est-il besoin de le dire ? — en toute perfection, on ne peut mieux secondée du reste par des artistes de valeur, comme Mlle Blanche Dufrène, infiniment pitoyable sous les traits historiques de Bouret, le petit abbé bossu... Et puis, quelle minute d'émotion intense se répercutant dans toute la salle, quand, au Père Dominique, confesseur du Roi (M. de Max), qui la sommait de purifier sa vie en renonçant à son art, Adrienne

reur répondait par la bouche de Mme Sarah
rdt : « Vous voulez que je renie ma pro-
d'artiste? Vous voulez que je foule aux
que je brûle et jette aux quatre vents
ces divines émotions dont j'ai vécu? Moi,
s prêtresses de cet art, vous voulez que je
?... Mais le connaissez-vous, cet art que
audissez, mon père? Il est noble, récon-
, éducateur! Il prêche avec douceur ce que
êchez avec rudesse! Il évoque le vice, mais
confondre! Il chante la beauté des choses!
fie Dieu, il éveille le patriotisme, il frappe
les cœurs, il les émeut, les transporte, les
e! Il châtie, il flétrit, il pardonne! » Vous
si fut alors acclamée la grande artiste, par-
si pour elle-même!...

VRIL. — Matinée donnée au bénéfice des
tions de la presse municipale et des secré-
es théâtres et concerts de Paris[1].

---

programme comprenait un important intermède, dans lequel on
Mmes Félia Litvinne et Lucie Arbell, de l'Opéra; MM. Jaume,
vette, de l'Opéra; Mmes Marie Leconte et Amel, de la Comédie-
MM. Lucien Fugère, de l'Opéra-Comique, et Fernand
les Concerts Lamoureux; *La joie fait peur*, comédie en
prose, de Mme Emile de Girardin, interprétée par les socié-
a Comédie-Française : MM. Coquelin cadet, Dehelly, Jacques
mes Blanche Pierson, Muller et Géniat; des danses extraites
ina, ballet en deux actes, de M. Jean Richepin, musique de
Vidal, réglées par Mlle Sandrini, de l'Opéra, dansées par
ino (Zino-Zina) et par Mlles Beauvais, Demaulde, Régnier
ubler, Brémond, Schwartz et Garnier, du corps de ballet de
piano, l'auteur : M. Paul Vidal; Mme Juliette Toutain-Grün,
mpositeur, et la Société des concerts d'instruments anciens.
M. Henri Casadesus; la musique de la Garde républicaine,
ection de M. Gabriel Parès; *Vingt minutes de Variétés*, fan-
n acte, de MM. Paul Gavault, P.-L. Flers et Eugène Héros,
MM. Brasseur, Guy, Moricey, Mmes Germaine Gallois, Jeanne
Lyse Berty, du théâtre des Variétés; *Musique et chanson*,

15 MAI. — Représentation unique de *Le Prince*, drame historique en quatre actes, en vers, de M. André Avèze.

3 JUIN. — Une réputée comédienne anglaise, miss Olga Nethersole, venait chercher ici la « consécration parisienne ». C'est par la *Seconde madame Tanqueray*, qui, dans le répertoire moderne, fut un des plus grands succès d'outre-Manche qu'elle commençait, au Théâtre Sarah-Bernhardt, la série de ses représentations. La pièce, qui rappelle à la fois l'*Aventurière* et le *Mariage d'Olympe*, d'Emile Augier, nous était heureusement connue par une traduction de M. Robert d'Humières, donnée, voici trois ans, à l'Odéon, et nous avons ainsi pu nous rendre compte des qualités très réelles de l'actrice étrangère, aux yeux doux et expressifs, à la voix claire et bien timbrée, au jeu fin et discret dans les premiers actes, puis très saisissant à la fin de la pièce — qui se dénoue par un suicide. Les représentations de miss Olga Nethersole se continuaient avec *Magda*, *Sapho*, *Adrienne Lecouvreur*, adaptée de la pièce de Scribe et Legouvé, *Camille*, (*La Dame aux camélias*) et *The Spanish Gipsy*, tirée de la *Carmen*, de Mérimée.

11 JUIN. — Matinée donnée dans la salle du

---

avec Mmes Yvette Guilbert, Anna Thibaud, Alice Bonheur et Augusta Pouget, MM. Polin, Resse, Jules Moy et Fursy, dans leur répertoire; et un concours de danse, qui réunissait les noms des compositeurs Billaut, Bosc, X. Casablanca, Dreyfus, Goublier, Moïsecko, de Scotto, Spencer, Traut, en même temps que MM. Prince, des Variétés; Mmes Anne Dancrey, Spinelli, de Gonet, Damom, Mado-Minti, Kora, Priver, miss Loulou, Ninon, Roger, et MM. Tod. Cams et Helena.

[illegible]héâtre Femina, en l'honneur de Mme Sarah Bern[illegible]rdt, pour la remise d'un objet d'art du fon[illegible]r A.-J. Hébrard, offert par souscription[1]. — [illegible]dre hommage à Mme Sarah Bernhardt pour lu[illegible]ffrir, sur la minuscule scène de *Femina*, un obj[illegible]d'art provenant de très modestes cotisations, — al[illegible]que la salle de l'Opéra n'eût pas été assez vaste [illegible] contenir tous les admirateurs de cette créatri[illegible]e « Beauté », que, seule, pourrait récompe[illegible] une souscription nationale, — et même in[illegible]tionale : voilà qui nous a paru au-dessous de[illegible]te justice et de toute vérité ! Mais prenons le[illegible]hoses pour ce qu'elles sont, et si ridiculem[illegible]infime, si incomplet que soit ce témoig[illegible] la géniale tragédienne, disons que nous [illegible]s apprécié à sa valeur la jolie fantaisie mu[illegible]e, le *Bal de Béatrice d'Este*, dont l'aute[illegible]I. Reynaldo Hahn, s'était utilement entouré d[illegible] Société moderne d'instruments à vent, et [illegible]udi, comme elle le méritait, dans le *Vert-*[illegible]*ant*, de M. Emile Moreau, curieusement écrit [illegible]langue du temps, Mme Sarah Bernhardt, déli[illegible]euse Reine Margot, fort intelligemment secon[illegible]ée par M. Maury, excellent Henri IV. Et quoi de plus touchant, vraiment, que le spectacle de notre grande Sarah, recevant à bout portant les éloges si délicatement poétiques que lui adressaient — en vers interprétés par Mlles Marie Leconte et Maille, par MM. Max et Henry Krauss — M. et

[illegible]DISTRIBUTION. — [illegible] dt. — Françoise [illegible] — Bellegarde, [illegible] M. *Guidé*. — Saint-Ju[illegible]*ngelo*. — [illegible]aunique t. M. [illegible]

Mme Catulle Mendès et André Rivoire. Et quelle charmante révélation que celle d'une poétesse, la veille encore inconnue, Mme Hélène Picard, dont la belle pièce fut dite de voix superbe par Mlle Madeleine Roch !

18 JUIN. — C'était la première de deux superbes séances de piano données au Théâtre Sarah-Bernhardt, au bénéfice de la Société mutuelle des professeurs du Conservatoire, l'œuvre si intéressante, fondée par le regretté Alphonse Duvernoy, et continuée avec tant de zèle et d'activité intelligente par son frère. M. Edmond Duvernoy avait obtenu l'inappréciable concours de M. Francis Planté, qu'on n'entend que trop rarement à Paris, et à côté du nom du plus illustre des pianistes français figuraient ceux de M. Louis Diémer, de M. Raoul Pugno, et de leurs plus jeunes émules, MM. Risler et Cortot, de Mme Rose Caron et de M. Taffanel qui conduisait la classe d'orchestre du Conservatoire. Les deux séances présentaient un intérêt d'autant plus vif que ces artistes éminents n'y figuraient point, à vrai dire, à titre exclusif de solistes. C'est la musique à deux et à trois pianos qui faisait les frais des programmes, musique que de coutume l'on ne joue guère et qui est généralement fort peu connue. Nous avons eu même la première audition à Paris d'un « Andante et Variations » de Schumann, dans la version originale de l'auteur, avec accompagnement de deux violoncelles et d'un cor, et je ne saurais vous dire la poésie qu'y mit l'admirable Cortot. Comment louer ici, une fois de plus, l'éblouissante virtuosité

ancis Planté — ô la *Toccata* de Widor ! —
sept heures du soir on ne pouvait arracher
oouret où, pour le plaisir de tous ses audi-
il s'était assis à trois heures de l'après-
Quelle verve prestigieuse, quel esprit de
es diables en ce gai méridional, si vivant et
rant qu'il parle, qu'il chante, qu'il danse en
t du piano comme un dieu !
st avec la *Dame aux camélias*, où se faisait
idir Mlle Blanche Dufrène, puis avec l'*Aiglon*,
me Sarah Bernhardt (suppléée ensuite par
Blanche Dufrène), avait repris pour quelques
son rôle du Duc de Reichstadt, que se ter-
t, le 8 juillet, la saison du théâtre, fermé
nt les trois mois d'été.

OCTOBRE.. — Première représentation de la
esse de piano, pièce en cinq actes et sept ta-
x de MM. Félix Duquesnel et André Barde[1].
t-il besoin de rappeler ici, fût-ce en quelques
la brillante carrière de M. Félix Duquesnel ?

RIBUTION. — Marquis de Puylaurens, M. *Maury*. — Laubadier
Chameroy. — Abbé Bricourt, M. *Laroche*. — Victor Laubadier.
é-Hall. — Poulette, M. *Pierre Juvenet*. — Comte de Benou-
. *Rebel*. — Me Ricardet, M. *Cauroy*. — Prince Furnonsky.
ann. — Schoufflick, M. *Jolly*. — Urbain, M. *Boéjat*. — Tavernier,
ier. — Dauriac, M. *Darnay*. — Un sénateur, M. *Dorsal*. — Le
M. *Ardouin*. — Le chef, M. *Coquelet*. — Un valet de chambre,
rt Enner. — Le cocher, M. *Gallodin*. — Le maitre d'hôtel,
s. — Un danseur, M. *Berley*. — Second témoin, M. *Duprez*. —
Laubadier, Mlle *Augustine Leriche*. — Yvonne de Chazeau,
rielle Dorziat. — Comtesse de Chazeau, Mlle *Jeanne Méa*. —
e, Mlle *Rosy*. — Brigitte, Mlle *Rispal*. — Madame Tavernier,
nchini. — Mademoiselle Tavernier, Mlle *Roselle*. — Madame
Mlle *Vira*. — Une femme de chambre, Mlle *Gayez*.
es derniers jours du mois d'octobre, Mme Barnolt remplaçait,
rôle de la comtesse de Chazeau, Mlle Jeanne Méa qui accompa-
Angleterre Mme Sarah Bernhardt.

De sa direction de l'Odéon datent — ce n'est pas d'hier — les longs succès de la *Jeunesse de Louis XIV*, de la *Maîtresse légitime* et des *Danicheff*. Au Châtelet, de compte à demi avec Emile Rochard, il monta *Michel Strogoff*, une mine d'or... Puis, maître de la Porte Saint-Martin, il nous donna — avec quel luxe de mise en scène et d'interprétation ! — les célèbres drames de Sardou : *Théodora*, la *Tosca*, *Cléopâtre* et *Patrie*. On sait comment M. Arthur Meyer eut un jour l'heureuse idée de lui confier les fonctions de critique dramatique que venait de laisser vacantes la mort du regretté Hector Pessard. Connaissant le théâtre comme pas un, causeur spirituel et mordant, M. Duquesnel est, depuis douze ans, en même temps que l'un des plus joyeux boute-en-train des couloirs, l'un de nos maîtres les plus autorisés. Mais le labeur du critique ne suffit pas à son activité littéraire, et notre vénéré confrère donne ici et là de substantielles chroniques bourrées de fines anecdotes, de poétiques nouvelles et des contes originaux. Puis il écrit — comment en trouve-t-il le temps? — des romans qui paraissent en feuilleton au rez-de-chaussée de nos grands quotidiens. Pourquoi du poignant *Mystère de Gaude* n'a-t-on pas déjà tiré le drame qui semble tout prêt pour l'Ambigu. La lecture de l'attachante *Maîtresse de piano* avait, du moins, très justement séduit M[me] Sarah Bernhardt, et l'aimable auteur ne pouvait se dérober au désir de son ex-pensionnaire, restée son illustre amie, qui désirait qu'on en fît pour son théâtre, un spectacle « blanc ». De concert avec son distingué secrétaire, M. André

, M. Duquesnel s'est mis à la besogne et
ı donné l'idéale pièce, honnête et morale, à
le a pris goût, depuis les *Bouffons*, l'habituel
de l'endroit. Il n'est, certes, pas donné à
e monde de « faire » de l'Octave Feuillet —
: jadis avec un mauvais calembour le Musset
ısée) des Familles. Or, dans la manière de cet
in qui était, disons-le, un homme de grand
, MM. Duquesnel et Barde ont, du premier
excellemment réussi. Aimez-vous le *Roman
'eune homme pauvre*? Moi, j'en raffole. L'ac-
ɜ passe en un milieu fantaisiste, entre ciel et
et l'on a plaisir à suivre les progrès d'une
n qui ne trouve d'obstacle qu'en elle-même
tout favorise au dehors ; on est sûr du suc-
ın en jouit d'avance et l'on en est heureux
: après. Et ces fictions délicieuses — le conte
de l'âge mûr — vous font passer doucement
eure ou deux en compagnie de personnes
antes et d'événements toujours heureux,
qu'autour l'air est embaumé, le vent frais,
tendrement rosé, et que tout sourit dans la
:... Ce qui nous plaît encore dans ce *Roman
jeune homme pauvre*, c'est que la pièce est
vec beaucoup de naïveté. L'absence de toute
e est agréable dans ce genre de drames. Les
ınages entrent, vont et viennent, sans qu'on
pourquoi, ni qu'ils puissent dire comment.
nque d'habileté, qui est presque toujours un
très sensible au théâtre, se tourne ici en
:. On se plaît à ces inexpériences qui n'ôtent
la délicatesse des sentiments et à la grâce

un peu noble du style, souvent charmant. Nous en dirons tout autant de la *Maîtresse de piano*. C'est le roman d'une jeune fille pauvre. Le comte de Chazeau est mort subitement, ne laissant que des dettes. Ces dettes, sa femme et sa fille veulent les payer; elles vendent, à cet effet, tout ce qui leur reste encore : le château, la ferme, les bijoux. Mais comment vivront-elles ? Sur le conseil du bon abbé Bricourt, elles iront à Paris, où Yvonne donnera des leçons de piano. On sait quelle existence misérable est celle qui consiste à courir ainsi le cachet. L'abbé Bricourt croit bien faire en menant sa chère protégée chez Mme Laubadier, la femme d'un entrepreneur de maçonnerie enrichi, ancienne cuisinière, commune et vulgaire au-delà de ce qu'on peut imaginer, mais pas méchante au fond. Ce n'est point, à vrai dire, une « maîtresse de piano », mais bien une demoiselle de compagnie que désire cette parvenue pour sa fille, une pécore aussi mal élevée que possible. Yvonne est brave, elle supporte toutes les humiliations, toutes les avanies... jusqu'au moment où, dans une partie de chasse, le fils de la maison, Victor Laubadier, se jette sur elle en vil libertin qu'il est. Elle est alors sauvée par un invité, le marquis de Puylaurens, un ancien ami de son père — il pourrait être son père, lui aussi, de par son âge. Duel entre le jeune homme mal appris et le noble quadragénaire. Victor est légèrement piqué au bras et moralement transformé du coup : il charge Puylaurens de demander pour lui la main d'Yvonne. Et, à la façon dont la démarche est accueillie, nous devinons qu'Yvonne aime le

uis — comme le marquis, sans s'en rendre
e, aime aussi la fille de son vieil ami. Et c'est
aubadier qui, ayant tout compris, pousse dans
as l'un de l'autre — je vous ai dit que c'était
onne femme — les amoureux, trop timides
avouer eux-mêmes leurs sentiments. L'his-
i'est-elle pas touchante et ne mérite-t-elle pas
notre sympathie? Le public de la première
entation ne s'est pas fait faute de témoi-
a sienne aux auteurs de ce joli conte de la
iothèque rose », et à leurs excellents inter-
. Mlle Gabrielle Dorziat n'a pas trompé la
nce qu'avait mise M. Duquesnel en son jeune
à sûr talent. Elle a bien la discrète élégance
motion concentrée que comporte le rôle
nne; elle en a fait valoir simplement et déli-
ment toutes les nuances. C'est une création
i fait grand honneur. Mlle Augustine Leriche
elle, la joie de la soirée : il était impossible
idre avec une plus franche gaieté le person-
de Mme Laubadier, taillé en pleine étoffe
ste observation. Et nous n'avions que des
iments à adresser à M. Maury, pour sa belle
sous les traits du marquis hautain, mais
thique; à M. Chameroy, pour la rude bon-
avec laquelle il interprètait le rôle de Lauba-
ère; à M. Laroche, plein d'onction sous la
e du vénérable abbé Bricourt — proche
; du célèbre abbé Constantin...

OVEMBRE. — C'était, à cinq heures, le pre-
les « samedis de la Société de l'histoire du
e » constituant une importante revue des

un rôle de drame. Mais l'ingénieuse pièce, qui naguère encore était au répertoire de la Comédie-Française (nous y vîmes, en dernier lieu, Mlle Bartet dans Adrienne, et M. de Féraudy dans Michonnet), paraît aujourd'hui quelque peu vieillie. Mme Sarah Bernhardt jugea qu'il y avait mieux à faire. Dans une étude très complète, et historiquement exacte, de Gustave Larroumet sur Adrienne Lecouvreur, elle avait vu les éléments d'une pièce qui lui semblait très dramatique. Très puissamment dramatique, en effet, l'œuvre qu'écrivit, comme pour se reposer de son copieux labeur, la noble tragédienne, et qu'elle nous joue — après l'avoir quelque peu promenée déjà en Angleterre et en Amérique — en une belle matinée donnée en l'honneur des malheureuses victimes de l'*Iéna*. Sans analyser l'œuvre en ses détails, si vous le voulez bien, nous nous bornerons à constater que les privilégiés de cette représentation de bienfaisance faisaient justement fête à une vraie pièce, très vivante en ses six actes, vigoureux et rapidement dialogués. « Mélo », c'est possible ; c'est, en tout cas, un bon « mélo » que nous a donné là Mme Sarah Bernhardt. et qu'elle a rendu — est-il besoin de le dire ? — en toute perfection, on ne peut mieux secondée du reste par des artistes de valeur, comme Mlle Blanche Dufrène, infiniment pitoyable sous les traits historiques de Bouret, le petit abbé bossu... Et puis, quelle minute d'émotion intense se répercutant dans toute la salle, quand, au Père Dominique, confesseur du Roi (M. de Max), qui la sommait de purifier sa vie en renonçant à son art, Adrienne

Lecouvreur répondait par la bouche de M[me] Sarah Bernhardt : « Vous voulez que je renie ma profession d'artiste? Vous voulez que je foule aux pieds, que je brûle et jette aux quatre vents toutes ces divines émotions dont j'ai vécu? Moi, une des prêtresses de cet art, vous voulez que je le renie?... Mais le connaissez-vous, cet art que vous maudissez, mon père? Il est noble, réconfortant, éducateur! Il prêche avec douceur ce que vous prêchez avec rudesse! Il évoque le vice, mais pour le confondre! Il chante la beauté des choses! Il glorifie Dieu, il éveille le patriotisme, il frappe à tous les cœurs, il les émeut, les transporte, les électrise! Il châtie, il flétrit, il pardonne! » Vous pensez si fut alors acclamée la grande artiste, parlant ainsi pour elle-même!...

20 AVRIL. — Matinée donnée au bénéfice des Associations de la presse municipale et des secrétaires des théâtres et concerts de Paris[1].

1. — Le programme comprenait un important intermède, dans lequel on entendait M[mes] Félia Litvinne et Lucie Arbell, de l'Opéra; MM. Jaume, Noté et Nivette, de l'Opéra; M[mes] Marie Leconte et Amel, de la Comédie-Française; MM. Lucien Fugère, de l'Opéra-Comique, et Fernand Lemaire, des Concerts Lamoureux; *La joie fait peur*, comédie en un acte, en prose, de M[me] Emile de Girardin, interprétée par les sociétaires de la Comédie-Française : MM. Coquelin cadet, Dehelly, Jacques Fenoux, M[mes] Blanche Pierson, Muller et Géniat; des danses extraites de *Zino-Zina*, ballet en deux actes, de M. Jean Richepin, musique de M. Paul Vidal, réglées par M[lle] Sandrini, de l'Opéra, dansées par M[lle] Striscino (Zino-Zina) et par M[lles] Beauvais, Demaulde, Régnier Cochin, Kubler, Brémond, Schwartz et Garnier, du corps de ballet de l'Opéra; au piano, l'auteur : M. Paul Vidal; M[me] Juliette Toutain-Grün, pianiste-compositeur, et la Société des concerts d'instruments anciens, fondée par M. Henri Casadesus; la musique de la Garde républicaine, sous la direction de M. Gabriel Parès; *Vingt minutes de Variétés*, fantaisie en un acte, de MM. Paul Gavault, P.-L. Flers et Eugène Héros, jouée par MM. Brasseur, Guy, Moricey, M[mes] Germaine Gallois, Jeanne Saulier et Lyse Berty, du théâtre des Variétés; *Musique et chanson*,

15 MAI. — Représentation unique de *Le Pri*
drame historique en quatre actes, en vers,
M. André Avèze.

3 JUIN. — Une réputée comédienne anglai
miss Olga Nethersole, venait chercher ici
« consécration parisienne ». C'est par la *Secoi
madame Tanqueray*, qui, dans le réperto
moderne, fut un des plus grands succès d'out
Manche qu'elle commençait, au Théâtre Sar
Bernhardt, la série de ses représentations.
pièce, qui rappelle à la fois l'*Aventurière* et
Mariage d'Olympe, d'Emile Augier, nous ét
heureusement connue par une traduction
M. Robert d'Humières, donnée, voici trois ans
l'Odéon, et nous avons ainsi pu nous renc
compte des qualités très réelles de l'actrice étr
gère, aux yeux doux et expressifs, à la voix cla
et bien timbrée, au jeu fin et discret dans les p
miers actes, puis très saisissant à la fin de
pièce — qui se dénoue par un suicide. Les rep
sentations de miss Olga Nethersole se continuai
avec *Magda*, *Sapho*, *Adrienne Lecouvreur*, ad
tée de la pièce de Scribe et Legouvé, *Camil
(La Dame aux camélias)* et *The Spanish Gip*
tirée de la *Carmen*, de Mérimée.

11 JUIN. — Matinée donnée dans la salle

avec Mmes Yvette Guilbert, Anna Thibaud, Alice Bonheur et Aug
Pouget, MM. Polin, Resse, Jules Moy et Fursy, dans leur réperto
et un concours de danse, qui réunissait les noms des composit
Billaut, Bosc, X. Casablanca, Dreyfus, Goublier, Moïsecko, de Sc
Spencer, Traut, en même temps que MM. Prince, des Variét
Mmes Anne Dancrey, Spinelli, de Gonet, Damom, Mado-Minti, K
Priver, miss Loulou, Ninon, Roger, et MM. Tod. Cams et Helena.

[illegible]éâtre Femina, en l'honneur de Mme Sarah Bern[illegible]rdt, pour la remise d'un objet d'art du fon[illegible]r A.-J. Hébrard, offert par souscription[1]. — [illegible]dre hommage à Mme Sarah Bernhardt pour [illegible]ffrir, sur la minuscule scène de *Femina*, un [illegible]d'art provenant de très modestes cotisations, — [illegible] que la salle de l'Opéra n'eût pas été assez vast[illegible]r contenir tous les admirateurs de cette créat[illegible]de « Beauté », que, seule, pourrait récom[illegible] une souscription nationale, — et même [illegible]ationale : voilà qui nous a paru au-dessous [illegible]oute justice et de toute vérité ! Mais prenons [illegible]choses pour ce qu'elles sont, et si ridicule[illegible] infime, si incomplet que soit ce témoi[illegible]à la géniale tragédienne, disons que nou[illegible]s apprécié à sa valeur la jolie fantaisie m[illegible]le, le *Bal de Béatrice d'Este*, dont l'au[illegible]M. Reynaldo Hahn, s'était utilement entouré [illegible]a Société moderne d'instruments à vent, et [illegible]laudi, comme elle le méritait, dans le *Vert-[illegible]lant*, de M. Emile Moreau, curieusement écrit [illegible] langue du temps, Mme Sarah Bernhardt, délicieuse Reine Margot, fort intelligemment secondée par M. Maury, excellent Henri IV. Et quoi de plus touchant, vraiment, que le spectacle de notre grande Sarah, recevant à bout portant les éloges si délicatement poétiques que lui adressaient — en vers interprétés par Mlles Marie Leconte et Maille, par MM. Max et Henry Krauss — M. et

1. DISTRIBUTION. — Margot [illegible] Sarah Bernhardt. — Françoise [illegible] Maury. — Bellegarde, [illegible]'Urfé, M. Guidé. — [illegible]d.

Mme Catulle Mendès et André Rivoire. Et quelle charmante révélation que celle d'une poétesse, la veille encore inconnue, Mme Hélène Picard, dont la belle pièce fut dite de voix superbe par Mlle Madeleine Roch !

18 JUIN. — C'était la première de deux superbes séances de piano données au Théâtre Sarah-Bernhardt, au bénéfice de la Société mutuelle des professeurs du Conservatoire, l'œuvre si intéressante, fondée par le regretté Alphonse Duvernoy, et continuée avec tant de zèle et d'activité intelligente par son frère. M. Edmond Duvernoy avait obtenu l'inappréciable concours de M. Francis Planté, qu'on n'entend que trop rarement à Paris, et à côté du nom du plus illustre des pianistes français figuraient ceux de M. Louis Diémer, de M. Raoul Pugno, et de leurs plus jeunes émules, MM. Risler et Cortot, de Mme Rose Caron et de M. Taffanel qui conduisait la classe d'orchestre du Conservatoire. Les deux séances présentaient un intérêt d'autant plus vif que ces artistes éminents n'y figuraient point, à vrai dire, à titre exclusif de solistes. C'est la musique à deux et à trois pianos qui faisait les frais des programmes, musique que de coutume l'on ne joue guère et qui est généralement fort peu connue. Nous avons eu même la première audition à Paris d'un « Andante et Variations » de Schumann, dans la version originale de l'auteur, avec accompagnement de deux violoncelles et d'un cor, et je ne saurais vous dire la poésie qu'y mit l'admirable Cortot. Comment louer ici, une fois de plus, l'éblouissante virtuosité

ancis Planté — ô la *Toccata* de Widor ! — sept heures du soir on ne pouvait arracher oouret où, pour le plaisir de tous ses audi- il s'était assis à trois heures de l'après- Quelle verve prestigieuse, quel esprit de es diables en ce gai méridional, si vivant et rant qu'il parle, qu'il chante, qu'il danse en t du piano comme un dieu !

it avec la *Dame aux camélias*, où se faisait ıdir Mlle Blanche Dufrène, puis avec l'*Aiglon*, me Sarah Bernhardt (suppléée ensuite par Blanche Dufrène), avait repris pour quelques son rôle du Duc de Reichstadt, que se ter- t, le 8 juillet, la saison du théâtre, fermé nt les trois mois d'été.

CTOBRE.. — Première représentation de la *esse de piano*, pièce en cinq actes et sept ta- x de MM. Félix Duquesnel et André Barde[1]. -il besoin de rappeler ici, fût-ce en quelques la brillante carrière de M. Félix Duquesnel ?

RIBUTION. — Marquis de Puylaurens, M. *Maury*. — Laubadier *Chameroy*. — Abbé Bricourt, M. *Laroche*. — Victor Laubadier. *é-Hall*. — Poulette, M. *Pierre Juvenet*. — Comte de Benou- . *Rebel*. — Me Ricardet, M. *Cauroy*. — Prince Furnonsky, *ann*. — Schoufflick, M. *Jolly*. — Urbain, M. *Boéjat*. — Tavernier, *ier*. — Dauriac, M. *Darnay*. — Un sénateur, M. *Dorsal*. — Le M. *Ardouin*. — Le chef, M. *Coquelet*. — Un valet de chambre, *rt Enner*. — Le cocher, M. *Gallodin*. — Le maitre d'hôtel, *s*. — Un danseur, M. *Berley*. — Second témoin, M. *Duprez*. — Laubadier, Mlle *Augustine Leriche*. — Yvonne de Chazeau, *rielle Dorziat*. — Comtesse de Chazeau, Mlle *Jeanne Méa*. — e, Mlle *Rosy*. — Brigitte, Mlle *Rispal*. — Madame Tavernier. *nchini*. — Mademoiselle Tavernier, Mlle *Roselle*. — Madame Mlle *Vira*. — Une femme de chambre, Mlle *Gayez*.

es derniers jours du mois d'octobre, Mme Barnolt remplaçait, ôle de la comtesse de Chazeau, Mlle Jeanne Méa qui accompa- Angleterre Mme Sarah Bernhardt.

De sa direction de l'Odéon datent — ce n'est pas d'hier — les longs succès de la *Jeunesse de Louis XIV*, de la *Maîtresse légitime* et des *Danicheff*. Au Châtelet, de compte à demi avec Emile Rochard, il monta *Michel Strogoff*, une mine d'or... Puis, maître de la Porte Saint-Martin, il nous donna — avec quel luxe de mise en scène et d'interprétation ! — les célèbres drames de Sardou : *Théodora*, la *Tosca*, *Cléopâtre* et *Patrie*. On sait comment M. Arthur Meyer eut un jour l'heureuse idée de lui confier les fonctions de critique dramatique que venait de laisser vacantes la mort du regretté Hector Pessard. Connaissant le théâtre comme pas un, causeur spirituel et mordant, M. Duquesnel est, depuis douze ans, en même temps que l'un des plus joyeux boute-en-train des couloirs, l'un de nos maîtres les plus autorisés. Mais le labeur du critique ne suffit pas à son activité littéraire, et notre vénéré confrère donne ici et là de substantielles chroniques bourrées de fines anecdotes, de poétiques nouvelles et des contes originaux. Puis il écrit — comment en trouve-t-il le temps? — des romans qui paraissent en feuilleton au rez-de-chaussée de nos grands quotidiens. Pourquoi du poignant *Mystère de Gaude* n'a-t-on pas déjà tiré le drame qui semble tout prêt pour l'Ambigu. La lecture de l'attachante *Maîtresse de piano* avait, du moins, très justement séduit Mme Sarah Bernhardt, et l'aimable auteur ne pouvait se dérober au désir de son ex-pensionnaire, restée son illustre amie, qui désirait qu'on en fît pour son théâtre, un spectacle « blanc ». De concert avec son distingué secrétaire, M. André

rde, M. Duquesnel s'est
1s a donné l'idéale pièce,
uelle a pris goût, depuis les
plic de l'endroit. Il n'est,
t le monde de « faire » de
pelé jadis avec un mauvais
Musée) des Familles. Or,
ivain qui était, disons-le,
ent, MM. Duquesnel et
ip, excellemment réussi.
n jeune homme pauvre
n se passe en un milieu
re, et l'on a plaisir
ssion qui ne trouve
que tout favorise au
; on en jouit d'avance
ore après. Et ces fictions
fée de l'âge mûr —
heure ou deux
rmantes et d'év
dis qu'autour l'air
iel tendrement
ure... Ce qui
n jeune homme
e avec beaucoup
erie est agréable
sonnages la
he pourquoi roche
manque d
, le pre-
l'histoire du
revue des

un peu noble du style, souvent charmant. Nous en dirons tout autant de la *Maîtresse de piano*. C'est le roman d'une jeune fille pauvre. Le comte de Chazeau est mort subitement, ne laissant que des dettes. Ces dettes, sa femme et sa fille veulent les payer; elles vendent, à cet effet, tout ce qui leur reste encore : le château, la ferme, les bijoux. Mais comment vivront-elles ? Sur le conseil du bon abbé Bricourt, elles iront à Paris, où Yvonne donnera des leçons de piano. On sait quelle existence misérable est celle qui consiste à courir ainsi le cachet. L'abbé Bricourt croit bien faire en menant sa chère protégée chez Mme Laubadier, la femme d'un entrepreneur de maçonnerie enrichi, ancienne cuisinière, commune et vulgaire au-delà de ce qu'on peut imaginer, mais pas méchante au fond. Ce n'est point, à vrai dire, une « maîtresse de piano », mais bien une demoiselle de compagnie que désire cette parvenue pour sa fille, une pécore aussi mal élevée que possible. Yvonne est brave, elle supporte toutes les humiliations, toutes les avanies... jusqu'au moment où, dans une partie de chasse, le fils de la maison, Victor Laubadier, se jette sur elle en vil libertin qu'il est. Elle est alors sauvée par un invité, le marquis de Puylaurens, un ancien ami de son père — il pourrait être son père, lui aussi, de par son âge. Duel entre le jeune homme mal appris et le noble quadragénaire. Victor est légèrement piqué au bras et moralement transformé du coup : il charge Puylaurens de demander pour lui la main d'Yvonne. Et, à la façon dont la démarche est accueillie, nous devinons qu'Yvonne aime le

arquis — comme le marquis, sans s'en rendre mpte, aime aussi la fille de son vieil ami. Et c'est me Laubadier qui, ayant tout compris, pousse dans s bras l'un de l'autre — je vous ai dit que c'était ne bonne femme — les amoureux, trop timides our avouer eux-mêmes leurs sentiments. L'histoire n'est-elle pas touchante et ne mérite-t-elle pas oute notre sympathie? Le public de la première représentation ne s'est pas fait faute de témoigner la sienne aux auteurs de ce joli conte de la « bibliothèque rose », et à leurs excellents interprètes. Mlle Gabrielle Dorziat n'a pas trompé la onfiance qu'avait mise M. Duquesnel en son jeune t déjà sûr talent. Elle a bien la discrète élégance t l'émotion concentrée que comporte le rôle 'Yvonne; elle en a fait valoir simplement et délieusement toutes les nuances. C'est une création ui lui fait grand honneur. Mlle Augustine Leriche été, elle, la joie de la soirée : il était impossible e rendre avec une plus franche gaieté le personage de Mme Laubadier, taillé en pleine étoffe e juste observation. Et nous n'avions que des ompliments à adresser à M. Maury, pour sa belle nue sous les traits du marquis hautain, mais ympathique; à M. Chameroy, pour la rude bonomie avec laquelle il interprètait le rôle de Laubaier père; à M. Laroche, plein d'onction sous la outane du vénérable abbé Bricourt — proche arent du célèbre abbé Constantin...

9 NOVEMBRE. — C'était, à cinq heures, le preier des « samedis de la Société de l'histoire du éâtre » constituant une importante revue des

grandes époques dramatiques et musicales. Des conférenciers autorisés — MM. Jules Combarieu, Franc-Nohain, Nozière, Funck-Brentano, Imbart de la Tour, Mme Séverine — allaient prêter le concours de leur parole à cette œuvre d'attrayant enseignement que la modicité des prix rendait accessible à tous. Chaque causerie devait être suivie ou accompagnée de récitations et d'auditions par les meilleurs artistes de nos théâtres subventionnés ou autres.

22 NOVEMBRE. — Reprise de la *Sorcière*, drame en cinq actes, de M. Victorien Sardou, musique de scène, de M. Xavier Leroux[1].

24 DÉCEMBRE. — Première représentation de *La Belle au bois dormant*, féerie lyrique en un prologue, deux parties et quatorze tableaux, de MM. Jean Richepin et Henri Cain, musique de M. Francis Thomé[2]. — L'avons-nous assez fré-

---

1. DISTRIBUTION. — Zoraya, Mme *Sarah Bernhardt*. — Manuela, Mlle *Blanche Dufrene*. — Afrida, Mlle *Renée Parny*. — Zaguir, Mlle *Seylor*. — Juana, Mlle *Magda*. — Dona Rufina, Mlle *Boulanger*. — Dona Bahia, Mlle *Duc*. — Dona Sirena, Mlle *Rozanne*. — Aisha, Mlle *Flori*. — Fatouma, Mlle *Allisson*. — Dona Serafina, Mlle *Thomas*. — Cardinal Ximenès, M. *de Max*. — Don Enrique Palacios, M. *Decœur*. — Cardenos, M. *M. Gerval*. — Cleofas, M. *Chameroy*. — Oliveira, M. *Deneubourg*. — Don Lopez Padilla, M. *Krauss*. — Don Ambrosio, M. *Rebel*. — Fray Catabaças, M. *Gavarry*. — D'Aguilar, M. *Piron*. — Fares, M. *Cauroy*. — Un chevrier, M. *Guidé*. — Velasco, M. *Angelo*. — Ramiro, M. *Dufreny*.

2. DISTRIBUTION. — Le hibou, M. *Gerval*. — Le chevrier, M. *Chameroy*. — Olibrius, M. *Bouthors*. — Le préfet de police, M. *Guidé*. — Le roi, M. *Jean Angelo*. — Premier prisonnier, M. *Cauroy*. — Deuxième prisonnier, M. *Dufreny*. — Troisième prisonnier, M. *Albert Enner*. — Quatrième prisonnier, M. *Hermann*. — Premier sergent, M. *Piron*. — Maman Landry, Mme *Anna Judic*. — Le poète Landry, Mme *Sarah Bernhardt*. — Dame Peluche, Mme *Léonie Laporte*. — La fée des forêts, Mlle *Renée Parny*. — La fée Carabosse, Mlle *Rispal*. — La pie,

nent réclamée, l'avons-nous assez longtemps
lue, la féerie lyrique qui nous devait heureu-
t délivrer de la stupide pièce à calembre-
, léguée par nos pères! A la radieuse enchan-
, à la sublime faiseuse de miracles, à Sarah
ardt — toujours Elle! — il était réservé de
a donner enfin — en des décors de rêve, et
es exquises mises en scènes dont elle détient
ret artistique — la féerie en vers, en vers
usement sonores, abondamment remplis de
pensées, tels qu'ils pouvaient sortir de la
du grand poète Jean Richepin. Et, triom-
de nouveau, le puissant auteur du drama-
Chemineau remportait, place du Châtelet, le
ranc, le plus pimpant et le plus unanime suc-
le joli cadeau de Noël et du jour de l'An, fait
eunes gens, à nos jeunes filles, à nous-mêmes,
ons pris le plus vif plaisir à nous entendre
si merveilleusement par Jean Richepin et
Cain, l'extraordinaire histoire de la *Belle au
dormant!* Après un prologue, qui se passe
nps où les bêtes parlaient, et parlaient avec
le l'esprit, nous la voyons, la petite prin-
entre les bras de sa nourrice. Les fées
isantes lui souhaitent mille bonheurs. Mais

—

. — Le petit chevrier, Mlle *Seylor*. — La Belle au Bois dor-
le *Andrée Pascal*.
tres rôles par Mmes *Duc*, *Haussaire*, *Revonne*, *Dieudonne*,
efebvre, *Thomas*, *Ruby*, *Ghemna*, *Frayssinet*, *Caters*, *Lucile*
Rosanne, *Jane Bolti*.
re sous la direction de M. Sandret; chant : Mmes Sabran et

réglées par Mme Mariquita ; Mlle *Régina Badet*, enchanteresse;
aire et *Mestais*.

la vilaine fée Carabosse, que le ministre Olibrius, trop servilement esclave du protocole, a, par malheur, omis d'inviter au baptême, se venge de la cruelle façon que l'on sait : la princesse, prédit-elle, mourra d'une piqûre. Seize ans ont passé : nous la retrouvons, avec une dizaine de petites compagnes, enfermée dans les préaux du sombre château d'où sont sévèrement proscrits les oiseaux au bec pointu, les abeilles au dard redoutable, les roses aux dangereuses épines. En est-elle, d'ailleurs, beaucoup plus triste ? Non, certes, et les rires fusent entre les vieilles pierres du noir donjon, et l'infante, avec sa troupe de jeunes innocentes, court en riant par toutes ces cours stériles. Dans l'une se dresse une échelle qui monte indéfiniment vers le ciel : le symbole est subtil, la formule en est singulièrement heureuse. Et voilà la belle qui s'élance, qui s'évade vers la vie mystérieuse d'en haut. L'échelle la conduit dans la tour où l'ancienne nourrice de l'ancien roi file sa quenouille en fredonnent de vieux airs : c'èst la grand'mère du jeune poète Landry... Et voici que, dans la rósace ouverte sur le grand ciel vide, un corps frêle apparaît : c'est l'évadée princesse au bout de sa montée. Le jeune homme émeut l'âme tendre de la jeune fille : on s'éprend vite dans les contes... Mais la princesse se pique au fuseau de la vieille. Elle mourrait, sans l'intervention de l'une des bonnes fées qui change la mort définitive en un sommeil qui durera cent ans. Cent ans après, le prince Charmant, que l'on nous donne comme le descendant du poète Landry, et qui sent revivre en

lui l'âme de ses aïeux, entreprend de réveiller la princesse endormie. Il surmonte tous les obstacles; il écarte tous les enchantements; il parvient au château. Il éveille d'un baiser la « belle au bois dormant ». Et la vie renaît partout : l'amour n'est-il pas plus fort que la mort? Ainsi finit la touchante histoire, écrite en une langue admirable, puisque c'est celle de Jean Richepin. Il faut voir de quelle verdeur d'inspiration, de quel art divin, il nous a défini, en rimes d'or, « le poète » avec ses nobles élans vers tout ce qui est grand, tout ce qui est noble et tout ce qui est beau. Comment louer ainsi qu'il convient, après tant de formules épuisées en maintes circonstances, la verve altière et le juvénile enthousiasme de Mme Sarah Bernhardt, tour à tour en poète et en prince? Quel charme de délicieuse et profonde émotion au tableau de la Mansarde, où elle a pour adorable partenaire Mme Judic, si tendre en grand'mère! Le rôle de la princesse est tenu par une fillette de quinze ans, qui a déjà sa légende, et qui est vraiment l'idéal du personnage. Mais il serait injuste de ne pas citer, à côté de Mlle Andrée Pascal, l'une de ses petites compagnes ce captivité, Mlle Duc, qui nous a tous ravis par la fraîcheur de sa voix, la netteté de sa diction et la grâce souriante de son visage. Quelle belle et bien disante « fée des forêts » que Mlle Parny; quelle irrésistible enchanteresse que Mlle Régina Badet, la superbe ballerine voluptueusement onduleuse! Et de quelles mélodieuses et claires musiques, supérieurement composées par M. Francis Thomé, s'enve-

loppe le plus séduisant, le plus éblouissant des contes bleus !...

C'est sur le beau succès de la *Belle au bois dormant* que se termine l'année, résumée dans le tableau suivant :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
La Vierge d'Avila, pièce en vers	5 a. 9 t.	»	21
Phèdre, tragédie	5	»	2
**Les Bouffons*, conte en vers	4	25 janv.	132
**Adrienne Lecouvreur*, drame	6	3 avril	12
La Dame aux camélias, pièce	5	»	18
The second Mistress Tanqueray	4	3 juin	1
Magda	4	»	1
Sapho	5	»	2
Adrienne Lecouvreur	5	»	1
Camille (La Dame aux camélias)	5	»	2
The Spanish	4	»	1
Gipsy	4	»	1
L'Aiglon, drame	6	25 juin	14
**La Maîtresse de piano*, pièce	5 a. 7 t.	4 octobre	57
La Sorcière, drame	5	22 nov.	24
**La Belle au bois dormant*, féerie lyrique	1pr.2par.14t.	24 déc.	11

THÉATRE RÉJANE

tre pièces nouvelles : *Paris-New-York*, de 'rancis de Croisset et Emmanuel Arène ; la le M. Sacha Guitry; *Raffles*, de MM. Hor- et Presbey; *Après le Pardon*, de Mme Ma- Serao et M. Pierre Decourcelle, consti- t, avec les reprises de *Ma Cousine*, de la *du Flambeau*, de *Zaza* et de *Madame Gêne*, en même temps qu'avec les spectacles eusement organisés en vue des matinées nement, la très vivante histoire du Théâtre pendant l'année 1907.

ANVIER. — Première représentation, à ce , de *Ma Cousine*, pièce en trois actes ri Meilhac[1], précédée de la *Fille de Jephté*, ie en un acte de Félix Cavallotti[2]. — C'est, , en écrivant pour le quinzième volume de *nnales* sa ravissante étude sur le *Théâtre au*

RIBUTION. — Riquette, Mme *Réjane*. — Mme Berlaudet, Mme *Daynot*. — Baronne d'Arnay-La-Hutte, Mlle *Lantelme*. — Champ- M. *Baron*. — Baron d'Arnay-La-Hutte, M. *Noizeux*. — M. *P. Magnier*. — Un domestique, M. *Rousseau*.

RIBUTION. — Emma, Mlle *Blanche Toutain*. — Arsenia, Mlle *An- relli*. — Mario Alberi, M. *P. Magnier*. — Docteur Sarchi, *les Burguet*.

Cercle que l'idée vint à Meilhac de composer la pièce que, sous le titre de *Ma Cousine*, le Tout-Paris des premières acclamait le 29 octobre 1890, et qu'applaudissait de longs jours le public des Variétés, avant d'être plus tard reprise au Vaudeville... On pense si nous sommes heureux et fier d'avoir ainsi valu à nos chers contemporains l'une des œuvres les plus fines et les plus délicates qui soient jamais sorties de la plume d'Henri Meilhac. O l'exquise fantaisie! O la bonne soirée passée à voir jouer cette comédie vraiment amusante, vraiment « parisienne », remplie d'observation, bourrée d'esprit, qui nous semblait fort capable de retrouver, rue Blanche, un joli regain de son succès d'origine au boulevard Montmartre! On a souvent parlé, il n'y a pas si longtemps, du naturalisme. Le voilà, le vrai naturalisme, gai et charmant, celui-là, prenant sur le vif les types que nous coudoyons tous les jours, et les rendant à souhait pour notre plaisir à tous. Qu'y a-t-il de plus vrais, de plus vivants, de plus « vécus » que les personnages de *Ma Cousine*? Nous les avons tous vus; nous les revoyons peut-être un peu plus spirituels qu'ils ne le sont en réalité, mais si frappants de vérité! « Comme c'est cela! » disions-nous, ce soir encore, en applaudissant Riquette, l'adorable Riquette; son cher Gaston; son auteur-homme du monde, Etienne Champcourtier; sa « chère amie » Victorine et le petit baron d'Arnay-la-Hutte... Puis quand, plus tard, on écrira l'histoire du théâtre de ce temps, on racontera qu'un auteur dramatique et qu'une comédienne se

:ontrèrent un jour, qu'ils se plurent et qu'ils se
ièrent « artistiquement » — de telle façon
on put dire que Meilhac avait déniché, dans
ane, son idéale interprète, comme Réjane avait
ıvé, dans Meilhac, l'auteur qui, la comprenant
ıerveille, écrivit pour elle une suite de rôles :
uette de *Ma Cousine*, après Mme Colineau de
oré — tous plus charmants les uns que les
res. Ce n'est pas assez de dire que Réjane a
; dans la perfection le rôle de Riquette : c'est
uette elle-même. Ajoutons que, pour notre joie
ous, la délicieuse comédienne avait retrouvé
s Baron — monumentalement comique dans
teur-homme du monde — son admirable parte-
:e d'autrefois, et qu'elle était on ne peut mieux
ondée par Mme Daynes-Grassot, une Mme Ber-
let idéalement amusante, par Mlle Lantelme,
petite baronne jolie à croquer, par Mlle Suzanne
il, excellente dans Mme Champcourtier, par
[. Noizeux et Magnier, qui avaient très légère-
ıt esquissé leurs rôlets. *Ma Cousine* était pré-
ée d'un acte de Félix Cavallotti, le député italien
si malheureusement au cours de l'année 1898
s un duel politique. *La Fille de Jephté* : tel
le titre symbolique de cette aimable comédie,
:riture un peu laborieuse — c'est sans doute la
:e de la traduction — et dont le rôle principal
joué avec une grâce exquise par Mlle Blanche
ıtain, si justement applaudie le lendemain dans
Souris.

4 JANVIER. — Brillante inauguration des mati-
s d'abonnement, « pour jeunes filles », avec

la *Souris*[1], la toujours fraîche comédie d'Edouard Pailleron, magnifiquement distribuée.

7 FÉVRIER. — Pour la seconde matinée du jeudi, on donne la *Course du Flambeau*[2], qui bientôt, du reste, sera aussi jouée le soir. Du théâtre de M. Paul Hervieu, c'est, peut-être, l'œuvre la plus belle et la plus forte. Le sujet en est cruel, âpre, mélangeant la question d'argent à l'exposé douloureux du calvaire que les mères gravissent éternellement pour les fils ingrats. Mais la vigueur de l'action, la magnifique conception du problème produisent sur le spectateur attentif et réfléchi l'impression la plus profonde qui soit possible. Mme Réjane interprétait le rôle principal avec une intensité, une puissance qui n'avaient jamais paru aussi merveilleuses. Elle rendait avec un art incomparable l'acte troisième, où l'héroïne, avant de tuer sa mère pour sauver sa fille, se fait voleuse et faussaire. En elle, cette œuvre admirable trouvait, cette fois encore, une admirable interprète.

21 FÉVRIER. — Pour apporter plus de variété à ses matinées d'abonnement, Mme Réjane nous donnait tout un programme musical. Sous la

---

1. DISTRIBUTION. — Madame de Moizan, Mme *Anna Judic*. — Pépa Rimbaud, Mme *Réjane*. — Marthe de Moizan, Mlle *Blanche Toutain*. — Comtesse Clotilde Woïska, Mlle *Rosa Bruck*. — Baronne Hermine de Sagancey, Mlle *Suzanne Avril*. — Marquis Max de Simiers, M. *Pierre Magnier*.

2. DISTRIBUTION. — Sabine Revel, Mme *Réjane*. — Mme Fontenay, Mme *Dagnes-Grassot*. — Marie-Jeanne, Mlle *Blanche Toutain*. — Mme Ponthione, Mlle *Suzanne Avril*. — Mme Gribert, Mme *Alice Lody*. — Léonie, Mlle *Fusier*. — Jenny, Mme *Dermoz*. — Béatrice, Mlle *Bernard*. — Stangy, M. *Tarride*. — Maravon, M. *Signoret*. — Didier Maravon, M. *Jean Worms*. — Le Docteur, M. *Varennes*. — Girbin, M. *Michel*. — Me Gribert, M. *Chambly*. — Constant, M. *Bosman*.

on délicate et avisée de M. Reynaldo Hahn, ntendions une sélection de musique ancienne : icieux air de Renaud, chanté par M. Plamon- ıns l'*Armide* de Lulli, sur un accompagne- lein de charme ; des fragments de la *Fête* :*andre*, d'Hændel, chantés en anglais dans te original, par Mme Edwards, qui faisait dir une voix fraîche et vibrante ; un air, un , un chœur d'*Acis et Galatée* (d'Hændel), s en anglais également. Et nous avions sa- a charmante sérénade de l'*Amant jaloux*, de , avec accompagnement de mandoline ; et *tes d'Hébé*, de Rameau, quatre airs détachés : célèbre tambourin en *mi* mineur. Les chœurs ıvaient chanté la fameuse ronde nocturne *eux Avares*, de Grétry, et le chœur des s cachées sons le feuillage d'*Echo et* :*se*, de Gluck. Enfin, MM. Audouin et Del- ıvaient brillamment interprété la célèbre ce : « Une fièvre brûlante » de *Richard Cœur* *n*. Puis, Mme Anna Judic nous avait fait : des souvenirs déjà lointains, en disant voix toujours jeune ses grands succès d'au- , les *Mères*, *Bras dessus*, *bras dessous*, *chatouilleuse*. Les années ont passé sans ıdre sur la charmante divette d'autrefois, à faisait une véritable ovation.

ɪARS. — Mme Réjane fait à la *Suzeraine*[1], de

---

[1] ɪBUTION. — Suzanne de San Paolo, Mme *Réjane*. — Miss Ruth Mme *Miller*. — Baronne Albani, Mme *Alice Lody*. — Jeanne, *r*. — Sophie. Mlle *Bernard*. — Première invitée, Mlle *Sorbier*. me invitée, Mlle *Dalny*. — Antony Crawford, M. *P. Magnier*.

M. Dario Niccodemi, les honneurs de l'affiche de son jeudi. — C'est mieux qu'une ingénieuse transposition à la scène d'un roman anglais. En quatre actes alertes, pimpants et rapides, l'auteur a fait vivre devant nous l'amusante et poétique histoire de cette suzeraine de l'île de San Paolo qui, pour rendre à son beau cousin ses biens qu'elle détient indûment, ne trouve d'autre moyen que de se faire aimer de lui et de l'amener ainsi à l'épouser. Mais elle usera pour cela d'un subterfuge : elle se présentera au beau cousin sans se nommer; elle lui fera tourner la tête sans qu'il se doute que c'est sa jolie cousine qu'il a devant lui. Il croira aimer une inconnue, et quand il connaîtra la vérité, la délicieuse vérité, il ne songera plus à s'en dédire; tout sauvage qu'il soit, il aura été pris au piège bien féminin de la subtile amoureuse. Un moment cependant, et par suite d'un très adroit revirement scénique, celle-ci peut craindre d'avoir trop joué elle-même avec son propre cœur. Mais ce n'est qu'une fausse alerte, et tout s'arrange le mieux du monde pour le plus grand plaisir du charmant public qui applaudit chaleureusement l'aimable pièce de M. Niccodemi et sa grande interprète, Mme Réjane, tout à fait exquise de grâce, de verve élégante et de spirituel entrain dans le personnage de la Suzeraine — un mot qui semble la définition même de sa maîtrise et de son talent. A côté d'elle, on appréciait aussi la fringante et sympathique allure de

— Adrien Willies, M. *Signoret*. — Commandant Fregi, M. *Ch. Burguet*. — Belde dal Ponte, M. *Dauvillier*. — Marson, M. *Saint-Bonnet*. — Balbi, M. *Peyrière*. — Wickersmith, M. *Bosman*.

M. Pierre Magnier, un marquis de San Paolo chaleureux et chevaleresque à souhait ; le pittoresque si fin et si enjoué de M. Signoret, tout à fait comique en un personnage, très plaisamment dessiné, de confident brouillon ; l'amusante et plantureuse exubérance de Mme Miller, duègne fort réjouie, et la distinction très correcte de M. Burguet.

16 MARS. — Première représentation de *Paris-New-York*[1], pièce en trois actes de MM. Francis de Croisset et Emmanuel Arène. — *Paris-New-York*, qui semble un titre de revue, désigne une comédie dans le genre de l'*Oncle Sam* de M. Sardou et des *Transatlantiques* de M. Abel Hermant. Elle était reçue aux Variétés où sans le long succès de *Miquette*, que devait suivre celui de la *Revue du Centenaire*, M. Samuel nous l'eût donnée cette année. Pressés de passer, les auteurs l'ont portée à Mme Réjane, justement en quête d'une pièce nouvelle. C'est seulement aux dernières répétitions qu'on s'aperçut de ses défauts. Une refonte de l'ouvrage eût demandé un temps trop long. Alors nous avons eu — peut être encore un peu vert — ce premier fruit de la collaboration de l'élégant Francis de Croisset et du spirituel Emmanuel Arène. Les auteurs se sont volontairement tenus dans la

1. DISTRIBUTION. — Lucien Duroc. M. *Tarride*. — Le Duc de Roncevaux, M. *Baron*. — Roland, prince de Commersac. M. *André Brulé*. — Napoléon Belroë, M. *Signoret*. — Harry, son fils, M. *Pierre Magnier*. — Jérémie Jetfield, M. *Noizeux*. — Vicomte de Radieuse, M. *Peyrière*. — Jean, M. *Bosman*. — Bertau. M. *Canroy*. — Bernard, M. *Rousseau*. — Un domestique. M. *Raynal*. — Desdémone, Mme *Réjane*. — La duchesse. Mme *Daynes-Grassot*. — Hélène. Mlle *Blanche Toutain*. — Suzette, Mlle *Lantelme*. — Princesse d'Herzégovine, Mlle *Suzanne Avril*. — Mlle Cochard Martin, Mlle *Marguerite Lavigne*.

note gaie. Ils se défendent d'avoir visé à l'étude psychologique et sociale. « Ce que nous avons simplement cherché à faire, Croisset et moi — nous disait M. Emmanuel Arène interviewé — c'est une pièce amusante. C'est déjà joli, vous savez, si on y réussit. » Ils y ont réussi pour deux actes sur trois, tout au moins. Le premier se passe à l'Hôtel Ritz, où l'on nous apprend qu'il y a projet de mariage entre une jeune veuve américaine, Miss Desdémone Smitson, et le petit prince français Roland de Commersac, noble à la côte, résolu à redorer coûte que coûte le blason de ses aïeux. « Coûte que coûte » est le mot, car il a reçu la photographie de sa fiancée et il n'y a pas à dire : elle est fort laide, plus laide qu'on ne saurait l'imaginer. La voici s'amenant avec toute sa famille. Elle ne ressemble en rien à la photographie, envoyée en manière de plaisanterie par un cousin jaloux, Jérémie Jeffield, amoureux évincé, désireux de démontrer à Desdémone la basse cupidité de Roland. Il est certain qu'au premier abord le geste de notre petit prince n'est pas très beau. Il se défend pourtant assez joliment en un couplet de bravoure qui ne l'absout pas absolument, mais qui n'est pas non plus pour déplaire. Désintéressé à sa façon, Roland a songé aux siens dont il est l'unique espérance, à la dot de sa sœur Hélène, et surtout à Roncevaux, le château symbolique où naquit sa race, et qui n'est plus aujourd'hui, tombant en ruines, que le cher vestige d'un illustre passé. Roland s'était créé un courant sympathique. Pourquoi fait-il tout pour le détruire ? Que signifie,

autres « gaffes », la singulière histoire de ce à la Tartarin où il aurait transpercé de part ırt le peintre Duroc pour le punir de l'avoir lacé dans les bonnes grâces de sa petite amie tte? Les gens que tue Roland se portent le x du monde. Duroc apparaît à temps pour er à Desdémone bien des turpitudes de son é : celle-ci se prend alors à regretter les ıptes qu'elle lui laissa prélever sur le prochain age... un mariage qui ne se fera pas... Dans ıâteau de Roncevaux, où elle s'est laissé ır, et au beau milieu d'une chasse à courre, lémone avoue franchement à Roland : « Dès je vous ai connu, je ne vous ai plus aimé... ourtant vous me plaisez, pauvre petit prince ingolé et rêveur... Et je vous estime pres- .. Petit prince, pardonnez-moi de vous avoir ›ris... » Au peintre Duroc — à qui non plus n'a rien à refuser — elle offre sa fortune et ıain. Et le peintre Duroc n'accepte ni l'une ni re. Et pourtant trois cents millions, c'est quel- hose, n'est-il pas vrai?... Alors, elle voit bien le ne s'entendra jamais avec les Français, fri- et volages. Elle suivra les conseils de Duroc ıême : elle épousera un Américain, Jérémie ıld, qui juge, paraît-il, que ce qui précède le age n'a aucune espèce d'importance. Et puis, ıis les Roncevaux seront tout de même tirés « purée » — c'est bien le style du temps, -ce pas? — puisque Mlle Hélène, la sœur de nd, deviendra la femme de Harry, le frère de lémone, assez éperdument épris de la fille des

loppe le plus séduisant, le plus éblouissant des contes bleus !...

C'est sur le beau succès de la *Belle au bois dormant* que se termine l'année, résumée dans le tableau suivant :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
La Vierge d'Avila, pièce en vers	5 a. 9 t.	»	21
Phèdre, tragédie	5	»	2
**Les Bouffons*, conte en vers	4	25 janv.	132
**Adrienne Lecouvreur*, drame	6	3 avril	12
La Dame aux camélias, pièce	5	»	18
The second Mistress Tanqueray	4	3 juin	1
Magda	4	»	1
Sapho	5	»	2
Adrienne Lecouvreur	5	»	1
Camille (La Dame aux camélias)	5	»	2
The Spanish	4	»	1
Gipsy	4	»	1
L'Aiglon, drame	6	25 juin	14
**La Maîtresse de piano*, pièce	5 a. 7 t.	4 octobre	57
La Sorcière, drame	5	22 nov.	24
**La Belle au bois dormant*, féérie lyrique	1pr.2par.14t.	24 déc.	11

THÉATRE RÉJANE

Quatre pièces nouvelles : *Paris-New-York*, de MM. Francis de Croisset et Emmanuel Arène ; la *Clef*, de M. Sacha Guitry ; *Raffles*, de MM. Hornung et Presbey ; *Après le Pardon*, de Mme Matilde Serao et M. Pierre Decourcelle, constitueront, avec les reprises de *Ma Cousine*, de la *Course du Flambeau*, de *Zaza* et de *Madame Sans-Gêne*, en même temps qu'avec les spectacles ingénieusement organisés en vue des matinées d'abonnement, la très vivante histoire du Théâtre Réjane pendant l'année 1907.

22 JANVIER. — Première représentation, à ce théâtre, de *Ma Cousine*, pièce en trois actes d'Henri Meilhac[1], précédée de la *Fille de Jephté*, comédie en un acte de Félix Cavallotti[2]. — C'est, dit-on, en écrivant pour le quinzième volume de nos *Annales* sa ravissante étude sur le *Théâtre au*

---

1. DISTRIBUTION. — Riquette, Mme *Réjane*. — Mme Berlaudet, Mme *Daynes-Grassot*. — Baronne d'Arnay-La-Hutte, Mlle *Lantelme*. — Champcourtier, M. *Baron*. — Baron d'Arnay-La-Hutte, M. *Noizeux*. — Gaston, M. *P. Magnier*. — Un domestique, M. *Rousseau*.

2. DISTRIBUTION. — Emma, Mlle *Blanche Toutain*. — Arsenia, Mlle *Andrée Barelli*. — Mario Alberi, M. *P. Magnier*. — Docteur Sarchi, M. *Charles Burguet*.

Cercle que l'idée vint à Meilhac de composer la pièce que, sous le titre de *Ma Cousine*, le Tout-Paris des premières acclamait le 29 octobre 1890, et qu'applaudissait de longs jours le public des Variétés, avant d'être plus tard reprise au Vaudeville... On pense si nous sommes heureux et fier d'avoir ainsi valu à nos chers contemporains l'une des œuvres les plus fines et les plus délicates qui soient jamais sorties de la plume d'Henri Meilhac. O l'exquise fantaisie ! O la bonne soirée passée à voir jouer cette comédie vraiment amusante, vraiment « parisienne », remplie d'observation, bourrée d'esprit, qui nous semblait fort capable de retrouver, rue Blanche, un joli regain de son succès d'origine au boulevard Montmartre! On a souvent parlé, il n'y a pas si longtemps, du naturalisme. Le voilà, le vrai naturalisme, gai et charmant, celui-là, prenant sur le vif les types que nous coudoyons tous les jours, et les rendant à souhait pour notre plaisir à tous. Qu'y a-t-il de plus vrais, de plus vivants, de plus « vécus » que les personnages de *Ma Cousine*? Nous les avons tous vus ; nous les revoyons peut-être un peu plus spirituels qu'ils ne le sont en réalité, mais si frappants de vérité ! « Comme c'est cela ! » disions-nous, ce soir encore, en applaudissant Riquette, l'adorable Riquette ; son cher Gaston ; son auteur-homme du monde, Etienne Champcourtier ; sa « chère amie » Victorine et le petit baron d'Arnay-la-Hutte... Puis quand, plus tard, on écrira l'histoire du théâtre de ce temps, on racontera qu'un auteur dramatique et qu'une comédienne se

encontrèrent un jour, qu'ils se plurent et qu'ils se narièrent « artistiquement » — de telle façon qu'on put dire que Meilhac avait déniché, dans Réjane, son idéale interprète, comme Réjane avait trouvé, dans Meilhac, l'auteur qui, la comprenant à merveille, écrivit pour elle une suite de rôles: Riquette de *Ma Cousine*, après Mme Colineau de *Décoré* — tous plus charmants les uns que les autres. Ce n'est pas assez de dire que Réjane a joué dans la perfection le rôle de Riquette : c'est Riquette elle-même. Ajoutons que, pour notre joie à tous, la délicieuse comédienne avait retrouvé dans Baron — monumentalement comique dans l'auteur-homme du monde — son admirable partenaire d'autrefois, et qu'elle était on ne peut mieux secondée par Mme Daynes-Grassot, une Mme Berlaudet idéalement amusante, par Mlle Lantelme, une petite baronne jolie à croquer, par Mlle Suzanne Avril, excellente dans Mme Champcourtier, par MM. Noizeux et Magnier, qui avaient très légèrement esquissé leurs rôlets. *Ma Cousine* était précédée d'un acte de Félix Cavallotti, le député italien tué si malheureusement au cours de l'année 1898 dans un duel politique. *La Fille de Jephté* : tel est le titre symbolique de cette aimable comédie, d'écriture un peu laborieuse — c'est sans doute la faute de la traduction — et dont le rôle principal fut joué avec une grâce exquise par Mlle Blanche Toutain, si justement applaudie le lendemain dans la *Souris*.

24 JANVIER. — Brillante inauguration des matinées d'abonnement, « pour jeunes filles », avec

la *Souris*[1], la toujours fraîche comédie d'Edouard Pailleron, magnifiquement distribuée.

7 FÉVRIER. — Pour la seconde matinée du jeudi, on donne la *Course du Flambeau*[2], qui bientôt, du reste, sera aussi jouée le soir. Du théâtre de M. Paul Hervieu, c'est, peut-être, l'œuvre la plus belle et la plus forte. Le sujet en est cruel, âpre, mélangeant la question d'argent à l'exposé douloureux du calvaire que les mères gravissent éternellement pour les fils ingrats. Mais la vigueur de l'action, la magnifique conception du problème produisent sur le spectateur attentif et réfléchi l'impression la plus profonde qui soit possible. Mme Réjane interprétait le rôle principal avec une intensité, une puissance qui n'avaient jamais paru aussi merveilleuses. Elle rendait avec un art incomparable l'acte troisième, où l'héroïne, avant de tuer sa mère pour sauver sa fille, se fait voleuse et faussaire. En elle, cette œuvre admirable trouvait, cette fois encore, une admirable interprète.

21 FÉVRIER. — Pour apporter plus de variété à ses matinées d'abonnement, Mme Réjane nous donnait tout un programme musical. Sous la

1. DISTRIBUTION. — Madame de Moizan, Mme *Anna Judic*. — Pépa Rimbaud, Mme *Réjane*. — Marthe de Moizan, Mlle *Blanche Toutain*. — Comtesse Clotilde Woïska, Mlle *Rosa Bruck*. — Baronne Hermine de Sagancey, Mlle *Suzanne Avril*. — Marquis Max de Simiers, M. *Pierre Magnier*.

2. DISTRIBUTION. — Sabine Revel, Mme *Réjane*. — Mme Fontenay, Mme *Daynes-Grassot*. — Marie-Jeanne, Mlle *Blanche Toutain*. — Mme Ponthione, Mlle *Suzanne Avril*. — Mme Gribert, Mme *Alice Lody*. — Léonie, Mlle *Fusier*. — Jenny, Mme *Dermoz*. — Béatrice, Mlle *Bernard*. — Stangy, M. *Tarride*. — Maravon, M. *Signoret*. — Didier Maravon, M. *Jean Worms*. — Le Docteur, M. *Varennes*. — Girbin, M. *Michel*. — Me Gribert, M. *Chambly*. — Constant, M. *Bosman*.

direction délicate et avisée de M. Reynaldo Hahn, nous entendions une sélection de musique ancienne : un délicieux air de Renaud, chanté par M. Plamondon dans l'*Armide* de Lulli, sur un accompagnement plein de charme ; des fragments de la *Fête d'Alexandre*, d'Hændel, chantés en anglais dans le texte original, par Mme Edwards, qui faisait applaudir une voix fraîche et vibrante ; un air, un trio et un chœur d'*Acis et Galatée* (d'Hændel), chantés en anglais également. Et nous avions savouré la charmante sérénade de l'*Amant jaloux*, de Grétry, avec accompagnement de mandoline ; et des *Fêtes d'Hébé*, de Rameau, quatre airs détachés dont le célèbre tambourin en *mi* mineur. Les chœurs seuls avaient chanté la fameuse ronde nocturne des *Deux Avares*, de Grétry, et le chœur des femmes cachées sons le feuillage d'*Echo et Narcisse*, de Gluck. Enfin, MM. Audouin et Delvoye avaient brillamment interprété la célèbre romance : « Une fièvre brûlante » de *Richard Cœur de Lion*. Puis, Mme Anna Judic nous avait fait revivre des souvenirs déjà lointains, en disant d'une voix toujours jeune ses grands succès d'autrefois, les *Mères*, *Bras dessus*, *bras dessous*, *J' suis chatouilleuse*. Les années ont passé sans l'atteindre sur la charmante divette d'autrefois, à qui on faisait une véritable ovation.

14 MARS. — Mme Réjane fait à la *Suzeraine*[1], de

1. DISTRIBUTION. — Suzanne de San Paolo, Mme *Réjane*. — Miss Ruth Sanders, Mme *Miller*. — Baronne Albani, Mme *Alice Lody*. — Jeanne, Mlle *Fusier*. — Sophie, Mlle *Bernard*. — Première invitée, Mlle *Sorbier*. — Deuxième invitée, Mlle *Dalny*. — Antony Crawford, M. *P. Magnier*.

M. Dario Niccodemi, les honneurs de l'affiche de son jeudi. — C'est mieux qu'une ingénieuse transposition à la scène d'un roman anglais. En quatre actes alertes, pimpants et rapides, l'auteur a fait vivre devant nous l'amusante et poétique histoire de cette suzeraine de l'île de San Paolo qui, pour rendre à son beau cousin ses biens qu'elle détient indûment, ne trouve d'autre moyen que de se faire aimer de lui et de l'amener ainsi à l'épouser. Mais elle usera pour cela d'un subterfuge : elle se présentera au beau cousin sans se nommer ; elle lui fera tourner la tête sans qu'il se doute que c'est sa jolie cousine qu'il a devant lui. Il croira aimer une inconnue, et quand il connaîtra la vérité, la délicieuse vérité, il ne songera plus à s'en dédire; tout sauvage qu'il soit, il aura été pris au piège bien féminin de la subtile amoureuse. Un moment cependant, et par suite d'un très adroit revirement scénique, celle-ci peut craindre d'avoir trop joué elle-même avec son propre cœur. Mais ce n'est qu'une fausse alerte, et tout s'arrange le mieux du monde pour le plus grand plaisir du charmant public qui applaudit chaleureusement l'aimable pièce de M. Niccodemi et sa grande interprète, Mme Réjane, tout à fait exquise de grâce, de verve élégante et de spirituel entrain dans le personnage de la Suzeraine — un mot qui semble la définition même de sa maîtrise et de son talent. A côté d'elle, on appréciait aussi la fringante et sympathique allure de

---

— Adrien Willies, M. *Signoret*. — Commandant Fregi, M. *Ch. Burguet*. — Belde dal Ponte, M. *Daurillier*. — Marson, M. *Saint-Bonnet*. — Balbi, M. *Peyrière*. — Wickersmith, M. *Bosman*.

ierre Magnier, un marquis de San Paolo cha-
ux et chevaleresque à souhait ; le pittoresque
ı et si enjoué de M. Signoret, tout à fait
que en un personnage, très plaisamment des-
de confident brouillon ; l'amusante et plantu-
: exubérance de Mme Miller, duègne fort réjouie,
distinction très correcte de M. Burguet.

MARS. — Première représentation de *Paris-*
York[1], pièce en trois actes de MM. Francis
roisset et Emmanuel Arène. — *Paris-New-*
:, qui semble un titre de revue, désigne une
die dans le genre de l'*Oncle Sam* de M. Sar-
et des *Transatlantiques* de M. Abel Hermant.
était reçue aux Variétés où sans le long succès
iquette, que devait suivre celui de la *Revue*
entenaire, M. Samuel nous l'eût donnée cette
e. Pressés de passer, les auteurs l'ont portée
e Réjane, justement en quête d'une pièce nou-
. C'est seulement aux dernières répétitions
ı s'aperçut de ses défauts. Une refonte de
rage eût demandé un temps trop long. Alors
avons eu — peut être encore un peu vert —
remier fruit de la collaboration de l'élégant
cis de Croisset et du spirituel Emmanuel Arène.
auteurs se sont volontairement tenus dans la

STRIBUTION. — Lucien Duroc. M. *Torride*. — Le Duc de Ronce-
I. *Baron*. — Roland. prince de Commersac. M. *André Brulé*. —
on Belroë, M. *Signoret*. — Harry. son fils, M. *Pierre Magnier*.
mie Jetfield, M. *Noizeux*. — Vicomte de Radieuse, M. *Peyrière*.
, M. *Bosman*. — Bertau. M. *Cauroy*. — Bernard. M. *Rousseau*.
lomestique. M. *Raynal*. — Desdémone. Mme *Réjane*. — La du-
Mme *Daynes-Grassot*. — Hélène. Mlle *Blanche Toutain*. — Su-
[lle *Lantelme*. — Princesse d'Herzégovine, Mlle *Suzanne Avril*.
Cochard Martin, Mlle *Marguerite Lavigne*.

M. Dario Niccodemi, les honneurs de l'affiche de son jeudi. — C'est mieux qu'une ingénieuse transposition à la scène d'un roman anglais. En quatre actes alertes, pimpants et rapides, l'auteur a fait vivre devant nous l'amusante et poétique histoire de cette suzeraine de l'île de San Paolo qui, pour rendre à son beau cousin ses biens qu'elle détient indûment, ne trouve d'autre moyen que de se faire aimer de lui et de l'amener ainsi à l'épouser. Mais elle usera pour cela d'un subterfuge : elle se présentera au beau cousin sans se nommer ; elle lui fera tourner la tête sans qu'il se doute que c'est sa jolie cousine qu'il a devant lui. Il croira aimer une inconnue, et quand il connaîtra la vérité, la délicieuse vérité, il ne songera plus à s'en dédire; tout sauvage qu'il soit, il aura été pris au piège bien féminin de la subtile amoureuse. Un moment cependant, et par suite d'un très adroit revirement scénique, celle-ci peut craindre d'avoir trop joué elle-même avec son propre cœur. Mais ce n'est qu'une fausse alerte, et tout s'arrange le mieux du monde pour le plus grand plaisir du charmant public qui applaudit chaleureusement l'aimable pièce de M. Niccodemi et sa grande interprète, Mme Réjane, tout à fait exquise de grâce, de verve élégante et de spirituel entrain dans le personnage de la Suzeraine — un mot qui semble la définition même de sa maîtrise et de son talent. A côté d'elle, on appréciait aussi la fringante et sympathique allure de

---

— Adrien Willies, M. *Signoret*. — Commandant Fregi, M. *Ch. Burguet*. — Belde dal Ponte, M. *Dauvillier*. — Marson, M. *Saint-Bonnet*. — Balbi, M. *Peyrière*. — Wickersmith, M. *Bosman*.

M. Pierre Magnier, un marquis de San Paolo chaleureux et chevaleresque à souhait ; le pittoresque si fin et si enjoué de M. Signoret, tout à fait comique en un personnage, très plaisamment dessiné, de confident brouillon ; l'amusante et plantureuse exubérance de Mme Miller, duègne fort réjouie, et la distinction très correcte de M. Burguet.

16 MARS. — Première représentation de *Paris-New-York*[1], pièce en trois actes de MM. Francis de Croisset et Emmanuel Arène. — *Paris-New-York*, qui semble un titre de revue, désigne une comédie dans le genre de l'*Oncle Sam* de M. Sardou et des *Transatlantiques* de M. Abel Hermant. Elle était reçue aux Variétés où sans le long succès de *Miquette*, que devait suivre celui de la *Revue du Centenaire*, M. Samuel nous l'eût donnée cette année. Pressés de passer, les auteurs l'ont portée à Mme Réjane, justement en quête d'une pièce nouvelle. C'est seulement aux dernières répétitions qu'on s'aperçut de ses défauts. Une refonte de l'ouvrage eût demandé un temps trop long. Alors nous avons eu — peut être encore un peu vert — ce premier fruit de la collaboration de l'élégant Francis de Croisset et du spirituel Emmanuel Arène. Les auteurs se sont volontairement tenus dans la

1. DISTRIBUTION. — Lucien Duroc. M. *Tarride*. — Le Duc de Roncevaux, M. *Baron*. — Roland, prince de Commersac, M. *André Brulé*. — Napoléon Belroë, M. *Signoret*. — Harry, son fils, M. *Pierre Magnier*. — Jérémie Jetfield. M. *Noizeux*. — Vicomte de Radieuse, M. *Peyrière*. — Jean, M. *Bosman*. — Bertau. M. *Canroy*. — Bernard, M. *Rousseau*. — Un domestique, M. *Raynal*. — Desdémone, Mme *Réjane*. — La duchesse. Mme *Daynes-Grassot*. — Hélène. Mlle *Blanche Toutain*. — Suzette, Mlle *Lantelme*. — Princesse d'Herzégovine, Mlle *Suzanne Avril*. — Mlle Cochard Martin, Mlle *Marguerite Lavigne*.

note gaie. Ils se défendent d'avoir visé à l'étude psychologique et sociale. « Ce que nous avons simplement cherché à faire, Croisset et moi — nous disait M. Emmanuel Arène interviewé — c'est une pièce amusante. C'est déjà joli, vous savez, si on y réussit. » Ils y ont réussi pour deux actes sur trois, tout au moins. Le premier se passe à l'Hôtel Ritz, où l'on nous apprend qu'il y a projet de mariage entre une jeune veuve américaine, Miss Desdémone Smitson, et le petit prince français Roland de Commersac, noble à la côte, résolu à redorer coûte que coûte le blason de ses aïeux. « Coûte que coûte » est le mot, car il a reçu la photographie de sa fiancée et il n'y a pas à dire : elle est fort laide, plus laide qu'on ne saurait l'imaginer. La voici s'amenant avec toute sa famille. Elle ne ressemble en rien à la photographie, envoyée en manière de plaisanterie par un cousin jaloux, Jérémie Jeffield, amoureux évincé, désireux de démontrer à Desdémone la basse cupidité de Roland. Il est certain qu'au premier abord le geste de notre petit prince n'est pas très beau. Il se défend pourtant assez joliment en un couplet de bravoure qui ne l'absout pas absolument, mais qui n'est pas non plus pour déplaire. Désintéressé à sa façon, Roland a songé aux siens dont il est l'unique espérance, à la dot de sa sœur Hélène, et surtout à Roncevaux, le château symbolique où naquit sa race, et qui n'est plus aujourd'hui, tombant en ruines, que le cher vestige d'un illustre passé. Roland s'était créé un courant sympathique. Pourquoi fait-il tout pour le détruire ? Que signifie,

entre autres « gaffes », la singulière histoire de ce duel à la Tartarin où il aurait transpercé de part en part le peintre Duroc pour le punir de l'avoir remplacé dans les bonnes grâces de sa petite amie Suzette? Les gens que tue Roland se portent le mieux du monde. Duroc apparaît à temps pour révéler à Desdémone bien des turpitudes de son fiancé : celle-ci se prend alors à regretter les acomptes qu'elle lui laissa prélever sur le prochain mariage... un mariage qui ne se fera pas... Dans le château de Roncevaux, où elle s'est laissé mener, et au beau milieu d'une chasse à courre, Desdémone avoue franchement à Roland : « Dès que je vous ai connu, je ne vous ai plus aimé... Et pourtant vous me plaisez, pauvre petit prince dégringolé et rêveur... Et je vous estime presque... Petit prince, pardonnez-moi de vous avoir compris... » Au peintre Duroc — à qui non plus elle n'a rien à refuser — elle offre sa fortune et sa main. Et le peintre Duroc n'accepte ni l'une ni l'autre. Et pourtant trois cents millions, c'est quelque chose, n'est-il pas vrai?... Alors, elle voit bien qu'elle ne s'entendra jamais avec les Français, frivoles et volages. Elle suivra les conseils de Duroc lui-même : elle épousera un Américain, Jérémie Jeffield, qui juge, paraît-il, que ce qui précède le mariage n'a aucune espèce d'importance. Et puis, et puis les Roncevaux seront tout de même tirés de la « purée » — c'est bien le style du temps, n'est-ce pas ? — puisque Mlle Hélène, la sœur de Roland, deviendra la femme de Harry, le frère de Desdémone, assez éperdument épris de la fille des

preux pour en faire une petite milliardaire. Et sur cet heureux dénouement — point trop invraisemblable après tout — se termine la pièce sans portée, sans doute, mais amusante, nous l'avons dit, à laquelle nous a conviés dans « le plus joli théâtre du monde » — ainsi a-t-on justement appelé la nouvelle salle de la rue Blanche — l'incomparable Réjane. Il fallait l'entendre, en ce rôle de Desdémone qu'elle avait composé et nuancé, ironique et naïve à la fois, avec la belle maîtrise que vous lui connaissez, il fallait l'entendre parler avec l'accent yankee, l'argot « dernier cri » de notre boulevard : c'était une pure joie... Et quels merveilleux partenaires elle avait su se donner en la personne de M. André Brulé, un jeune premier comme ils n'en n'ont pas au Théâtre-Français ; de M. Tarride, dont la sûreté de talent s'était affirmée une fois de plus dans le peintre Duroc ; de M. Baron, d'admirable ampleur en duc de Roncevaux ; de M. Pierre Magnier, de comique supérieur — c'était une révélation — dans le rôle de Harry ; de MM. Signoret et Noizeux, qui avaient caricaturé avec beaucoup de fantaisie les rôles de Napoléon Belroë, le « roi du chocolat » et de Jérémie Jeffield. Et puis il ne faut oublier ici, ni Mme Daynes-Grassot, ni Mlle Blanche Toutain, qui donnaient à la duchesse de Roncevaux et à sa fille Hélène de très justes silhouettes, ni surtout Mlle Lantelme, de si exquise inconscience dans Suzette, la petite théâtreuse, qu'elle jouait — il n'y avait pas de meilleur compliment à lui adresser — « au naturel »...

4 avril. — A ses abonnés du jeudi — à ses abon-
ées, au féminin, pourrait-on dire plus exactement
— le Théâtre Réjane offrait le savoureux régal
'une reprise de *Maison de poupée*, un des chefs-
'œuvre d'Henrik Ibsen. Et Mme Réjane retrouvait
'occasion d'obtenir, dans Nora, un des plus grands
uccès de sa glorieuse carrière. C'est plaisir de
oir comme elle sait mettre en relief les caractères
i complexes de l'écrasant rôle, avec quelle rare
implicité de moyens, et notamment dans la scène
ameuse de la tarentelle, quelle admirable puissance
ramatique! M. Tarride est parfait dans Helmer,
rave homme au début, un peu solennel et redon-
lant, ne comprenant pas grand'chose à la vie;
uis, au troisième acte, quand la crise éclate, il se
nontre brusquement tel qu'il est : nigaud, borné,
érocement égoïste et plein de lui-même. M. Tarride
. supérieurement réussi à mettre dehors les traits
rincipaux du personnage : n'est-ce pas là une
réation difficile qui fait honneur au remarquable
omédien. M. Dauvillier est bien le Krostad
ournois et ironique voulu par Ibsen. M. Si-
noret a merveilleusement incarné le docteur
lank; il a fort bien joué la scène avec Nora, au
econd acte, et aussi cette scène étrange, si drama-
ique et si sobre, où Rank apparaît une dernière
ois avant d' « aller s'enfermer et mourir ». Notons
e début intéressant, dans le rôle épisodique de
Mme Lind, de Mme Dermoz qui n'est autre que la
œur cadette de Mlle Delvair, de la Comédie-Fran-
aise.

18 avril. — Aux matinées du jeudi, dont le

succès fut si rapide et si mérité, Mme Réjane r
contente pas de faire représenter, pour son c
mant public de jeunes filles, des pièces déjà
crites aux meilleurs répertoires. Elle met a
sa coquetterie de directrice à découvrir de l'in
à produire des talents nouveaux, et elle nous
ne la première œuvre dramatique de Mme Ga
Mourey, *les Deux Madame Delauze*[1], qu'un
ditoire très intéressé, très captivé et très
accueillit avec la plus vive faveur. Le sujet, avou
le, n'est pas tout à fait neuf. Y a-t-il, d'ailleurs,
sujets tout à fait neufs au théâtre? Celui-là a
tenté plusieurs dramaturges, et non des moinc
Il s'agit, en effet, comme dans le *Berceau* et dai
Dédale, d'un enfant qui réunit, près de son
lit de malade, son père et sa mère divorcés. I
— c'est ici que se retrouve la main délicate d
femme — dans la pièce de Mme Gabriel Mourey
le mari, ni l'épouse ne triomphent l'un de l'au
c'est l'enfant qui triomphe des deux à la fois, et
de sa petite main frêle, dénoue une situation
plus cruellement douloureuses. Il y est aid
faut le dire, par une créature vraiment exq
la seconde Mme Delauze, qui appellera au ch
du petit Jacques la première femme de son m

ouse de jadis, malheureuse, humiliée, mécon-
sable ; et qui, enfin, donnera à la pauvre
e la consolation d'emmener son enfant en
valescence, ce qui portera sans doute bonheur
enfant de demain, à celui que déjà elle-même
ette adorable petite Mme Delauze nous l'apprend
: une délicieuse pudeur — sent tressaillir
s son sein. Ce dénouement, on le voit, est
sentiment très joli, très doux, et, pour
dire, très féminin. Il a, comme la pièce
même, d'une émotion si simple et si sobre,
ment attendri l'assistance, et Mme Gabrielle
rey peut être fière, à bon droit, du succès
enu par son premier ouvrage. Elle en doit, il
vrai, une grande part à une interprétation
s ligne, où Mme Réjane a supérieurement
rné la douleur maternelle, l'angoisse déses-
ée de la femme, dont l'enfant souffre loin
le. Son seul aspect, son geste désolé, le son de
voix, si humble et si triste, tiraient des larmes.
tait comme la nature elle-même interprétée par
plus grand art. A ses côtés, et stimulée sans
te par un pareil modèle, Mlle Blanche Toutain,
jours si excellente comédienne, s'est encore
passée, et, de même que Mme Réjane était
mirable image de la douleur et de la résigna-
, elle a été, elle, l'expression parfaite de la
té, de la grâce, du charme souriant et résolu.
te très brillante création comptera dans sa car-
e. Citons encore Mme Miller, une très amusante
e-mère, et MM. Dauvillier, Liser et Michel qui
fort bien rendu leurs personnages.

4 MAI. — Première représentation de la *Cle* pièce en quatre actes, de M. Sacha Guitry[1]. - Vous rappelez-vous *Nono*, qui vit le jour au Mathurins? Je ne crois pas que, dans toute littérature improvieée des petites scènes de genr on ait jamais donné quelque chose d'aussi vivar d'aussi lestement écrit que cette jolie comé dont M. Porel nous avait promis la reprise hiver : nous aurions été curieux de voir l'effet la pièce sur un vrai théâtre... Trois actes M. Sacha Guitry, *Chez les Zoaques*, que nc applaudîmes chez M. Gémier, étaient remp d'un esprit très naturel, très frais et très aler Ils témoignaient d'une facilité et d'une aisar qui faisaient bien augurer de l'avenir de ce tı jeune auteur, certainement doué pour le théât Nous attendions de lui quelque œuvre plus nou rie, et voilà qu'il nous a déçus, profondém déçus, avec la *Clef*, qui nous donne l'impressi d'une charge d'atelier hativement bâclée. Cami Bourly est un compositeur qui, comme on le très vulgairement, tire le diable par la queu Cela ne l'empêche pas d'avoir pour maîtresse u femme du monde, Germaine Schneider, deux f millionnaire : deux millions qu'elle lui apporte la suite d'une dispute avec son mari, toute pr

1. DISTRIBUTION. — Camille Bourly. M. *Tarride*. — Michel de M lourg. M. *Signoret*. — Chainon, M. *Noizeux*. — Jehan de Pierre M. *Lauzerte*. — Philippe. M. *Saint-Bonnet*. — Charles, M. *Pu garde*. — André. M. *Peyrière*. — Jean, M. *Bosman*. — Le mou M. *René Worms*. — Germaine Schneider, Mme *Réjane*. — Comt de Pérelles. Mlle *Lysès*. — Madame Moblien. Mlle *Barelli*. — N Mlle *Lavigne*. — Lucile. Mll *Rapp*. — Un femme de chambre, Mlle *sier*.

à divorcer pour l'épouser... Affaire conclue : Camille n'a pas de vains scrupules. Mais à peine sont-ils fiancés l'un à l'autre, que Germaine s'éprend d'un jeune gigolo, Michel de Maubourg, lié d'amour avec son amie, la petite comtesse de Pérelles. Camille songe à soustraire Germaine à l'influence de « l'amant » dont il ignore le nom, et pour l'entraîner loin de Paris, il accepte une croisière sur son yacht que leur propose Michel de Maubourg. Et c'est en pleine mer que Camille est trompé... avant de passer devant M. le Maire. Peu importe d'ailleurs : sachant tout, il accepte tout. Une fortune de deux millions vaut bien qu'il pardonne. Il aura tout d'abord la « clef » que par convenance Germaine avait cru devoir lui refuser jusque-là, et pendant qu'il se mariera, Michel de Maubourg retournera se faire gifler et pincer par sa jalouse petite comtesse. — « Je me degoûte ! » avoue naïvement Camille Bourly. Nous comprenons admirablement le sentiment qu'éprouve le triste héros de cette histoire montmartroise aussi peu passionnante que possible. A qui nous intéresser en cette aventure ? Assurément, à aucun de ces êtres, vils ou grotesques. C'est, dans sa parfaite « muflerie », la pièce rosse... qu'on ne fait plus. M. Sacha Guitry l'a écrite avec une certaine audace qui frise l'inconscience. Un ingénieux jeu de scène au second acte, où, pendant que Camille Bourly joue une valse langoureuse, Germaine offre ses lèvres au gigolo entrant et sortant sur la pointe du pied ; quelques « monologues » parfois assez drôles ne suffiront pas au succès d'une

note gaie. Ils se défendent d'avoir visé à l'étude psychologique et sociale. « Ce que nous avons simplement cherché à faire, Croisset et moi — nous disait M. Emmanuel Arène interviewé — c'est une pièce amusante. C'est déjà joli, vous savez, si on y réussit. » Ils y ont réussi pour deux actes sur trois, tout au moins. Le premier se passe à l'Hôtel Ritz, où l'on nous apprend qu'il y a projet de mariage entre une jeune veuve américaine, Miss Desdémone Smitson, et le petit prince français Roland de Commersac, noble à la côte, résolu à redorer coûte que coûte le blason de ses aïeux. « Coûte que coûte » est le mot, car il a reçu la photographie de sa fiancée et il n'y a pas à dire : elle est fort laide, plus laide qu'on ne saurait l'imaginer. La voici s'amenant avec toute sa famille. Elle ne ressemble en rien à la photographie, envoyée en manière de plaisanterie par un cousin jaloux, Jérémie Jeffield, amoureux évincé, désireux de démontrer à Desdémone la basse cupidité de Roland. Il est certain qu'au premier abord le geste de notre petit prince n'est pas très beau. Il se défend pourtant assez joliment en un couplet de bravoure qui ne l'absout pas absolument, mais qui n'est pas non plus pour déplaire. Désintéressé à sa façon, Roland a songé aux siens dont il est l'unique espérance, à la dot de sa sœur Hélène, et surtout à Roncevaux, le château symbolique où naquit sa race, et qui n'est plus aujourd'hui, tombant en ruines, que le cher vestige d'un illustre passé. Roland s'était créé un courant sympathique. Pourquoi fait-il tout pour le détruire ? Que signifie,

entre autres « gaffes », la singulière histoire de ce duel à la Tartarin où il aurait transpercé de part en part le peintre Duroc pour le punir de l'avoir remplacé dans les bonnes grâces de sa petite amie Suzette? Les gens que tue Roland se portent le mieux du monde. Duroc apparaît à temps pour révéler à Desdémone bien des turpitudes de son fiancé : celle-ci se prend alors à regretter les acomptes qu'elle lui laissa prélever sur le prochain mariage... un mariage qui ne se fera pas... Dans le château de Roncevaux, où elle s'est laissé mener, et au beau milieu d'une chasse à courre, Desdémone avoue franchement à Roland : « Dès que je vous ai connu, je ne vous ai plus aimé... Et pourtant vous me plaisez, pauvre petit prince dégringolé et rêveur... Et je vous estime presque... Petit prince, pardonnez-moi de vous avoir compris... » Au peintre Duroc — à qui non plus elle n'a rien à refuser — elle offre sa fortune et sa main. Et le peintre Duroc n'accepte ni l'une ni l'autre. Et pourtant trois cents millions, c'est quelque chose, n'est-il pas vrai?... Alors, elle voit bien qu'elle ne s'entendra jamais avec les Français, frivoles et volages. Elle suivra les conseils de Duroc lui-même : elle épousera un Américain, Jérémie Jeffield, qui juge, paraît-il, que ce qui précède le mariage n'a aucune espèce d'importance. Et puis, et puis les Roncevaux seront tout de même tirés de la « purée » — c'est bien le style du temps, n'est-ce pas ? — puisque M[lle] Hélène, la sœur de Roland, deviendra la femme de Harry, le frère de Desdémone, assez éperdument épris de la fille des

preux pour en faire une petite milliardaire. Et sur cet heureux dénouement — point trop invraisemblable après tout — se termine la pièce sans portée, sans doute, mais amusante, nous l'avons dit, à laquelle nous a conviés dans « le plus joli théâtre du monde » — ainsi a-t-on justement appelé la nouvelle salle de la rue Blanche — l'incomparable Réjane. Il fallait l'entendre, en ce rôle de Desdémone qu'elle avait composé et nuancé, ironique et naïve à la fois, avec la belle maîtrise que vous lui connaissez, il fallait l'entendre parler avec l'accent yankee, l'argot « dernier cri » de notre boulevard : c'était une pure joie... Et quels merveilleux partenaires elle avait su se donner en la personne de M. André Brulé, un jeune premier comme ils n'en n'ont pas au Théâtre-Français ; de M. Tarride, dont la sûreté de talent s'était affirmée une fois de plus dans le peintre Duroc ; de M. Baron, d'admirable ampleur en duc de Roncevaux ; de M. Pierre Magnier, de comique supérieur — c'était une révélation — dans le rôle de Harry ; de MM. Signoret et Noizeux, qui avaient caricaturé avec beaucoup de fantaisie les rôles de Napoléon Belroë, le « roi du chocolat » et de Jérémie Jeffield. Et puis il ne faut oublier ici, ni Mme Daynes-Grassot, ni Mlle Blanche Toutain, qui donnaient à la duchesse de Roncevaux et à sa fille Hélène de très justes silhouettes, ni surtout Mlle Lantelme, de si exquise inconscience dans Suzette, la petite théâtreuse, qu'elle jouait — il n'y avait pas de meilleur compliment à lui adresser — « au naturel »...

4 avril. — A ses abonnés du jeudi — à ses abonnées, au féminin, pourrait-on dire plus exactement — le Théâtre Réjane offrait le savoureux régal d'une reprise de *Maison de poupée*, un des chefs-d'œuvre d'Henrik Ibsen. Et Mme Réjane retrouvait l'occasion d'obtenir, dans Nora, un des plus grands succès de sa glorieuse carrière. C'est plaisir de voir comme elle sait mettre en relief les caractères si complexes de l'écrasant rôle, avec quelle rare simplicité de moyens, et notamment dans la scène fameuse de la tarentelle, quelle admirable puissance dramatique! M. Tarride est parfait dans Helmer, brave homme au début, un peu solennel et redondant, ne comprenant pas grand'chose à la vie; puis, au troisième acte, quand la crise éclate, il se montre brusquement tel qu'il est : nigaud, borné, férocement égoïste et plein de lui-même. M. Tarride a supérieurement réussi à mettre dehors les traits principaux du personnage : n'est-ce pas là une création difficile qui fait honneur au remarquable comédien. M. Dauvillier est bien le Krostad sournois et ironique voulu par Ibsen. M. Signoret a merveilleusement incarné le docteur Rank; il a fort bien joué la scène avec Nora, au second acte, et aussi cette scène étrange, si dramatique et si sobre, où Rank apparaît une dernière fois avant d' « aller s'enfermer et mourir ». Notons le début intéressant, dans le rôle épisodique de Mme Lind, de Mme Dermoz qui n'est autre que la sœur cadette de Mlle Delvair, de la Comédie-Française.

18 avril. — Aux matinées du jeudi, dont le

succès fut si rapide et si mérité, Mme Réjane n contente pas de faire représenter, pour son c mant public de jeunes filles, des pièces déjà crites aux meilleurs répertoires. Elle met a sa coquetterie de directrice à découvrir de l'in à produire des talents nouveaux, et elle nous ne la première œuvre dramatique de Mme Gal Mourey, *les Deux Madame Delauze*[1], qu'un ditoire très intéressé, très captivé et très accueillit avec la plus vive faveur. Le sujet, avou le, n'est pas tout à fait neuf. Y a-t-il, d'ailleurs, sujets tout à fait neufs au théâtre? Celui-là a tenté plusieurs dramaturges, et non des moind Il s'agit, en effet, comme dans le *Berceau* et dar *Dédale*, d'un enfant qui réunit, près de son lit de malade, son père et sa mère divorcés. M — c'est ici que se retrouve la main délicate d' femme — dans la pièce de Mme Gabriel Mourey le mari, ni l'épouse ne triomphent l'un de l'au c'est l'enfant qui triomphe des deux à la fois, et de sa petite main frêle, dénoue une situation plus cruellement douloureuses. Il y est aidé faut le dire, par une créature vraiment exqu la seconde Mme Delauze, qui appellera au ch du petit Jacques la première femme de son m la mère de l'enfant; qui contribuera ensuite à f entrer dans le cœur de Delauze, où elle rè maintenant en souveraine, un peu de pitié p

1. DISTRIBUTION. — Jeanne Dormeuil, Mme *Réjane*. — Cécile Le H Mlle *Blanche Toutain*. — Mme Delauze, Mme *Miller*. — Henriette dun, Mlle *Farna*. — Mme Belle, Mlle *Ardy*. — Louise, Mme *Derm* Philippe Delauze, M. *Daucillier*. — Georges Meuriot, Mlle *Robert* — Docteur Garnier, Mlle *Léon Michel*.

ouse de jadis, malheureuse, humiliée, mécon-
sable ; et qui, enfin, donnera à la pauvre
e la consolation d'emmener son enfant en
valescence, ce qui portera sans doute bonheur
enfant de demain, à celui que déjà elle-même
ette adorable petite Mme Delauze nous l'apprend
: une délicieuse pudeur — sent tressaillir
s son sein. Ce dénouement, on le voit, est
 sentiment très joli, très doux, et, pour
 dire, très féminin. Il a, comme la pièce
même, d'une émotion si simple et si sobre,
ment attendri l'assistance, et Mme Gabrielle
rey peut être fière, à bon droit, du succès
nu par son premier ouvrage. Elle en doit, il
 vrai, une grande part à une interprétation
s ligne, où Mme Réjane a supérieurement
rné la douleur maternelle, l'angoisse déses-
ée de la femme, dont l'enfant souffre loin
le. Son seul aspect, son geste désolé, le son de
voix, si humble et si triste, tiraient des larmes.
ait comme la nature elle-même interprétée par
plus grand art. A ses côtés, et stimulée sans
te par un pareil modèle, Mlle Blanche Toutain,
jours si excellente comédienne, s'est encore
passée, et, de même que Mme Réjane était
mirable image de la douleur et de la résigna-
, elle a été, elle, l'expression parfaite de la
té, de la grâce, du charme souriant et résolu.
te très brillante création comptera dans sa car-
e. Citons encore Mme Miller, une très amusante
e-mère, et MM. Dauvillier, Liser et Michel qui
 fort bien rendu leurs personnages.

4 MAI. — Première représentation de la *C*
pièce en quatre actes, de M. Sacha Guitry[1].
Vous rappelez-vous *Nono*, qui vit le jour a
Mathurins? Je ne crois pas que, dans toute
littérature improvieée des petites scènes de ger
on ait jamais donné quelque chose d'aussi viva
d'aussi lestement écrit que cette jolie comé
dont M. Porel nous avait promis la reprise
hiver : nous aurions été curieux de voir l'effet
la pièce sur un vrai théâtre... Trois actes
M. Sacha Guitry, *Chez les Zoaques*, que n
applaudîmes chez M. Gémier, étaient rem
d'un esprit très naturel, très frais et très ale
Ils témoignaient d'une facilité et d'une aisa
qui faisaient bien augurer de l'avenir de ce t
jeune auteur, certainement doué pour le théât
Nous attendions de lui quelque œuvre plus no
rie, et voilà qu'il nous a déçus, profondém
déçus, avec la *Clef*, qui nous donne l'impress
d'une charge d'atelier hativement bâclée. Cam
Bourly est un compositeur qui, comme on le
très vulgairement, tire le diable par la que
Cela ne l'empêche pas d'avoir pour maîtresse u
femme du monde, Germaine Schneider, deux f
millionnaire : deux millions qu'elle lui apport
la suite d'une dispute avec son mari, toute pr

1. DISTRIBUTION. — Camille Bourly, M. *Tarride*. — Michel de B
jourg, M. *Signoret*. — Chamon, M. *Noizeux*. — Jehan de Pierr
M. *Lauzerte*. — Philippe, M. *Saint-Bonnet*. — Charles, M. *Pa*
garde. — André, M. *Peyrière*. — Jean, M. *Bosman*. — Le mou
M. *René Worms*. — Germaine Schneider, Mme *Réjane*. — Comt
de Pérelles, Mlle *Lyses*. — Madame Moblieu, Mlle *Barelli*. — N
Mlle *Lavigne*. — Lucie, Mlle *Repp*. — Un femme de chambre, Mlle
sier.

vorcer pour l'épouser... Affaire conclue : lle n'a pas de vains scrupules. Mais à peine ils fiancés l'un à l'autre, que Germaine end d'un jeune gigolo, Michel de Maubourg, 'amour avec son amie, la petite comtesse wrelles. Camille songe à soustraire Germaine fluence de « l'amant » dont il ignore le nom, ur l'entraîner loin de Paris, il accepte une ère sur son yacht que leur propose Michel aubourg. Et c'est en pleine mer que Camille 'ompé... avant de passer devant M. le Maire. importe d'ailleurs : sachant tout, il accepte Une fortune de deux millions vaut bien pardonne. Il aura tout d'abord la « clef » par convenance Germaine avait cru devoir lui er jusque-là, et pendant qu'il se mariera, el de Maubourg retournera se faire gifler et r par sa jalouse petite comtesse. — « Je me ite! » avoue naïvement Camille Bourly. Nous renons admirablement le sentiment qu'éprouve ste héros de cette histoire montmartroise peu passionnante que possible. A qui nous sser en cette aventure? Assurément, à aucun s êtres, vils ou grotesques. C'est, dans sa ite « muflerie », la pièce rosse... qu'on ne lus. M. Sacha Guitry l'a écrite avec une ne audace qui frise l'inconscience. Un in-ux jeu de scène au second acte, où, pendant Camille Bourly joue une valse langoureuse, aine offre ses lèvres au gigolo entrant et sor-ur la pointe du pied; quelques « monologues » is assez drôles ne suffiront pas au succès d'une

soirée que nous eussions voulu plus franc... Mme Réjane, dont le talent est, Dieu merci ! hors de cause, a fait tout ce qu'elle a pu pour l'obtenir, noblement secondée, du reste, par MM. Tarride et Signoret, par Mlle Lysès, toujours pleine de malice, et par M. Noizeux, amusant en vieux bohème au type légèrement suranné...

9 MAI. — Pour la dernière de ses matinées d'abonnement, Mme Réjane donnait un spectacle coupé, composé de pièces en un acte, auquel prenaient part tous les artistes de son excellente troupe : la *Fille de Jephté*, l'*Ingénue*, de Meilhac et Halévy[1] l'*Habit vert*, de Musset et Augier[2], et *Lolotte*, de Meilhac et Halévy[3].

17 MAI. — Première représentation, à ce théâtre, de *Zaza*, pièce en cinq actes, de MM. Pierre Berton et Charles Simon[4]. — Plus heureuse avec le « répertoire » qu'elle a su se constituer qu'avec

---

1. DISTRIBUTION. — Adèle, Mme *Marthe Lutzi*. — Léontine, Mlle *Barella*. — Turquet, M. *Signoret*. — Dauberthier, M. *Noizeux*. — Octave, M. *Puylagarde*. — Un domestique, M. *Bosman*.

2. DISTRIBUTION. — Marguerite, Mlle *Lantelme*. — Munius, M. *Tarride*. — Raoul, M. *André Brulé*. — Henri, M. *Léon Michel*.

3. DISTRIBUTION. — Lolotte, Mme *Réjane*. — Baronne Pouf, Mlle *Suzanne Avril*. — Croisilles, M. *Pierre Magnier*.

On commençait par *Mon tailleur*, un gentil acte, de M. Alfred Capus, précédemment repris au mois de janvier avec *Ma Cousine*.

4. DISTRIBUTION. — Dufresne, M. *Pierre Magnier*. — Cascard, M. *Signoret*. — Dubuisson, M. *Lainé*. — Bussy, M. *Saint-Bonnet*. — Mallardet, M. *E. Liser*. — Jules, M. *Bosman*. — Adolphe, M. *Peyrière*. — Martinis, M. *Puylagarde*. — Michelin, M. *Cauvy*. — Courtin, M. *L. Michel*. — Lartigon, M. *Varennes*. — Le Camus, M. *Raynal*. — Zaza, Mlle *Réjane*. — Anaïs, Mme *Daynes-Grassot*. — Simone, Mlle *Lantelme*. — Madame Dufresne, Mlle *Suzanne Avril*. — Florianne, Mlle *Rapp*. — Nathalie, Mme *Miller*. — Juliette, Mlle *Bernard*. — Mélanie, Mlle *Ardy*. — Clairette, Mlle *Fusier*. — Liseron, Mme *Dermoz*. — Toto, *La petite Deval*.

Le 3 juin, remplaçant Mme Réjane, obligée de se rendre à Londres, Mme Suzanne Munte jouait le rôle de Zaza, où elle se faisait très sincèrement applaudir.

es pièces nouvelles qu'elle a jusqu'ici représentées en son coquet théâtre de la rue Blanche, Mme Réjane a reparu dans *Zaza*, justement éprise de ce rôle de chanteuse de café-concert amoureuse, qui donne toute la gamme comique et dramatique de son talent, fait de charme et de fantaisie, d'originalité et de vérité. Zaza, n'est-ce pas Réjane elle-même, et toute Réjane ! Nous ne referons pas ici l'analyse de la pièce, si connue, de MM. Pierre Berton et Charles Simon. Peut-être, à la réflexion, la trouveriez-vous un peu « vieux jeu », un peu « pompier », comme on dit, de psychologie superficielle et légèrement « mélo ». A la représentation il n'en va pas de même. Interprété avec la puissance et la variété qu'y met Réjane — la seule actrice de Paris qui pouvait le jouer avec cette maëstria — le rôle de Zaza nous paraît toujours d'une extraordinaire nouveauté, et nous donne l'étonnant régal d'une exquise soirée. Il fallait l'y voir — ou mieux l'y revoir — et ne perdre ni un seul de ses gestes, ni un seul de ses mouvements de physionomie : c'était simplement admirable. Puis, après avoir applaudi Réjane comme elle valait d'être applaudie, nous remarquions avec quel soin la pièce était jouée par tout le monde : à commencer par M. Pierre Magnier qui, dans Dufresne, était toujours le fort intelligent partenaire de Mme Réjane ; par M. Signoret, qui avait dessiné avec beaucoup de justesse la silhouette de Cascart ; par Mme Daynes-Grassot, une mère d'actrice infiniment plaisante ; par Mlle Lantelme, une Simone si agréable à contempler...

27 MAI. — Matinée au bénéfice de Mme Marie Sasse[1].

15. JUIN. — Première représentation de ***Raffles***, pièce en quatre actes de MM. Hornung et Presbey[2]. — Grâces soient rendues à Mlle Germaine Porel ! C'est elle — nous a conté Mme Réjane — qui, à Londres, conduisit sa mère au théâtre où elle avait vu jouer deux ou trois fois ***Raffles*** — prononcez ***Rèffels*** — dont le succès faisait fureur. Mme Réjane se laissa facilement persuader et fut si ravie de sa soirée que, dès le lendemain, elle achetait la pièce de MM. Hornung et Presbey, et en confiait la traduction à notre confrère M. Stany Oppenheim. Rien de plus amusant, vraiment, dans le genre de Gaboriau, que ces quatre actes pleins de mouvement, dont les situations se retournent

---

1. Un très important programme comportait un intermède musical et littéraire auquel prenaient part : Mme Marie Kousuezoff, du Théâtre Impérial de Saint-Pétersbourg. M. Dimitri Smirnoff, de l'Opéra de Moscou; Mlle Minnie Tracey; Mlle Herleroy; M. Dangès; M. Dracet; Dranem; Mme Scriwaneck et M. Mounet-Sully; *Bohémos*, de M. Miguel Zamacoïs, avec Mme Sarah Bernhardt, Mlle Seylor et M. Maxudian; *Pétrone*, drame lyrique inédit, du marquis de Castellane, musique de M. Raymond de Burlet, interprété par MM. Darmont, Perrin, Olin, Ferry, et Mlle Jane Morlet. Et le spectacle commençait par la *Joie du Talion*, de MM, Ferdinand Bloch et Louis Schneider.

La créatrice de l'*Africaine* ne devait pas longtemps survivre à cette représentation généreusement organisée à son bénéfice : Marie Sasse mourait au mois de novembre, âgée de soixante-neuf ans.

2. DISTRIBUTION. — André Raffles, M. *Brulé*. — Ch. Bedford, M. *Signoret*. — Lord Amersteth, M. *Noizeux*. — Georges, son fils, M. *Lauzerte*. — Henri Manders, M. *J. Worms*. — Crawshay, M. *Varennes*. — Goldby, M. *Rousseau*. — Barraclough, M. *Chamtly*. — Merlon, M. *Bosman*. — Un domestique, M. *Raynal*. — Madame Vidal, Mlle *Suzanne Avril*. — Lady Melrose, Mme *Miller*. — Gwendoline, Mme *Dermoz*. — Ethel, Mlle *Barelly*. — Marie, Mlle *Fuster*.

Le rôle de Lady Melrose devait être repris par Mme Nelsa; dans celui de Raffles, M. Scheler remplacera, non sans talent, M. André Brulé.

avec des souplesses de clown et dont la littérature n'est, d'ailleurs, pas aussi parfaitement exclue qu'on a bien voulu le dire. Raffles est un nom propre, le nom du héros de l'étonnante aventure, un jeune gentleman, champion du cricket, qui se trouve en villégiature avec d'autres hôtes, dans le château de lord Amersteth, aux environs de Londres. Des vols déconcertants, d'une audace et d'une habileté inouïes, épouvantent la région. Les exploits de l'Anonyme remplissent, dans tous les journaux, la rubrique des faits divers. Quel est l'Anonyme? Un célèbre policier amateur, M. Bedford, jure de le découvrir. N'a-t-il pas dérobé, dans la nuit même, à lady Melrose, la propre sœur du châtelain, un superbe collier de diamants. M. Bedford s'engage à le retrouver dans les vingt-quatre heures. — « Je parie cinq cents livres sterling que vous ne l'aurez pas avant minuit ! » s'écrie M. Raffles, et M. Bedford tient le pari : une lutte folle va s'engager entre ces deux personnages. Le voleur — vous l'avez deviné — n'est autre que M. Raffles, un homme du monde, bien élevé, de bonne famille, bien vu dans la société, considérant le vol comme le plus excitant de tous les sports, et ne négligeant pas, d'ailleurs, d'en tirer le meilleur bénéfice. Vous retracerai-je les péripéties du duel épique qui s'engage entre les deux adversaires ?... Non, certes; sachez seulement que la dénonciation d'une ancienne amie de Raffles — on n'est jamais perdu que par les femmes — met Bedford sur la voie. Pourquoi, diable, a-t-il repoussé les avances de cette Mme Vidal dont le

ressentiment sera pour lui si dangereux? Parce qu'il est épris d'une délicieuse et pure jeune fille, miss Gwendoline, qui lui a donné son cœur. Notons, à travers cette pantomime anglaise à la Hanlon-Lee, la scène véritablement saisissante où Raffles est sur le point d'être tué par son complice, le nommé Crawshay, coquin de bas étage qui vient réclamer sa part de butin. Avec un extraordinaire sang-froid, Raffles, qui n'est pas armé, terrifie le bandit en lui décrivant la pendaison qui l'attend s'il commet cet assassinat. Crawshay, glacé d'angoisse, lâche son revolver. Et comment tout cela finit-il? De façon très originale et très imprévue. A minuit, M. Bedford tient Raffles, mais il ne tient pas le collier. Il a donc perdu son pari et paye galamment les cinq cents livres qu'il doit. Puis il déclare à Raffles qu'il va l'arrêter : c'est de bonne guerre. Raffles passe dans la chambre contiguë. On entend une détonation : il s'est sûrement brûlé la cervelle. Bedford se précipite... Raffles reparaît, traversant une horloge truquée et « s'esbigne » : il est sauvé! Tout le monde est content, jusqu'à Bedford lui-même, qui conclut en dilettante : « Ma foi, tant mieux! Je le trouve épatant ». Le public aussi l'a trouvé « épatant », c'est le mot juste. Et pour terminer une saison qui eût dû être meilleure, Mme Réjane a mis la main sur un succès de bon aloi... On s'est beaucoup diverti à ce spectacle... Il fallait voir avec quelle élégance, avec quelle émotion, avec quelle puissance même M. André Brulé — c'est le charmant Raffles — menait la pièce, et quel

délicieux policier, finaud et narquois, que le Bedford créé par M. Signoret! M[lle] Suzanne Avril a l'art d'incarner les traîtresses : elle avait la cinglante perfidie qui convient à M[me] Vidal. L'ange gardien, c'était, sous les traits de Gwendoline, M[me] Dermoz — la jeune sœur de M[lle] Delvair, de la Comédie-Française — dont la voix est belle et le jeu très sincère : il y a là un début heureux qu'il est juste de mentionner.

Avec le franc succès de *Raffles*, la saison s'était tardivement prolongée jusqu'au 12 août. C'est par le même spectacle que M[me] Réjane faisait, le 16 septembre, la réouverture de son théâtre.

19 NOVEMBRE. — Première représention de *Après le Pardon*, pièce en quatre actes de M[me] Matilde Serao et de M. Pierre Decourcelle[1]. — Elena Guasco et Marco Fiore, après trois ans d'amour, s'aperçoivent qu'ils ne s'aiment plus. Ce sont des êtres sincères et droits qui ont entrepris de vivre avec vérité. Ce culte de la vérité avait décidé Elena, qui est mariée, à quitter son mari, et Marco, qui était fiancé, à rompre ce projet de mariage. Une première fois, ils avaient vu qu'ils ne s'aimaient plus, mais au moment de se dire adieu, la jalousie, à l'idée de ce que retrouverait chacun d'eux après la rupture, les avaient rejetés

---

1. DISTRIBUTION. — Marco Fiore, M. *Pierre Magnier*. — Andrea Guasco, M. *Duquesne*. — Le comte Provana, M. *Signoret*. — Roberto Colonna, M. *Varennes*. — Fabio Guasco, M. *Liser*. — Serlupi, M. *Puylagarde*. — Batista, M. *Rousseau*. — Ascanio, M. *Scheler*. — Un maître d'hôtel, M. *Bosman*. — Un domestique, M. *Ozenne*. — Un domestique, M. *Tal*. — Elena Guasco, M[me] *Réjane*. — Flaminia Colonna, M[lle] *Cheirel*. — Chiara, M[lle] *Denège*.

dans les bras l'un de l'autre... Ayant enfin découvert que leur amour était bien mort, Elena et Marco se séparent de nouveau. Ils jugent que leur devoir est, pour Marco, d'épouser son ex-fiancée Vittoria ; pour Elena, de retourner chez son mari qui lui a offert le pardon. Mais cette solution fait en somme quatre malheureux : Vittoria, une fois mariée avec Marco, veut être aimée comme l'a été Elena ; Guasco, le mari d'Elena, veut que sa femme l'aime comme elle a aimé Marco Fiore. Or, le cœur de Marco et celui d'Elena ont été consumés dans leurs trois ans d'amour. Marco n'a plus de passion à donner à Vittoria, ni Elena à Guasco. La jalousie, sous sa forme la plus cruelle, dévore le mari d'Elena et la femme de Marco. Marco et Elena ont abandonné chacun de son côté leur foyer conjugal. Ils se rejoignent au bord du lac de Lucerne et décident de finir leur vie ensemble, sans amour! Leur ancienne passion les a jetés tous deux hors des conditions normales, ils ne s'aiment plus, mais ils se sont trop aimés pour pouvoir aimer ailleurs. Ils ne s'aiment plus, mais ils ne peuvent vivre que sous le pâle reflet de cet amour éteint. Cette fin, d'une profonde et poignante mélancolie, n'a pas produit au théâtre l'effet que nous espérions. Etait-il, d'ailleurs, possible de tirer du beau roman de Mme Matilde Serao une pièce plus intéressante? Nous ne le croyons pas, et si un aussi habile dramaturge que M. Pierre Decourcelle a échoué dans sa noble tâche, c'est que l'entreprise était, disons-le, irréalisable. *Après le Pardon* est une œuvre de pure psychologie, capti-

vante certes par les « états d'âme » qu'elle expose, mais entièrement dénuée d'action, mettant en présence des pensées plutôt que des faits et demandant des développements analytiques auxquels ne se prête malheureusement pas le brutal raccourci du théâtre. Il va sans dire que Mme Réjane interprète avec sa grande maîtrise le rôle d'Elena dont elle exprime avec une puissante intensité les angoisses et la douleur. M. Pierre Magnier est, à côté d'elle, l'élégant amoureux à la voix sympathique. La pièce n'est guère qu'un duo, entouré de personnages d'une minime importance. M. Duquesne, qui va se rattraper prochainement dans le Napoléon de *Madame Sans-Gêne*, n'a qu'une scène, celle du mari, et la joue bien. M. Signoret a curieusement esquissé l'inquiétante physionomie du comte Provana. Mlle Cheirel a mis son habituelle franchise au service d'un bout de rôle de confidente. — Mise en scène ravissante. Et quelles réunions resplendissantes d'élégance que celles du joli théâtre Réjane! On irait rien que pour la salle.

23 NOVEMBRE. — Matinée de gala Flaubert[1].

Dès le 29 novembre, *Raffles* était revenu prendre sur l'affiche la place d'*Après le Pardon*. A partir du 10 décembre, Mme Sada Yacco et M. Kawakami donnaient, à la suite de *Raffles*, une courte série de représentations. Les illustres artistes japonais interprètent alors une courte tragédie

1. — Avec le concours de Mmes Sarah Bernhardt, Blanche Pierson, Segond-Weber, Amel, Dax, Mérentié, Sandrini, Isnardon, Loïe Fuller, et de MM. Mounet-Sully, Leloir, Delmas, Nuibo, Galipaux, Dominique Bonnaud, etc.

Momiji-Gari, dont le sujet emprunté au fond des vieilles légendes nipponnes, exhale une extraordinaire saveur de terroir. Ce sont des peintures de Kahémono, qui s'animent et vivent. Mme Sada Yacco fait la jolie princesse du Bois des Erables, puis se transforme en un dragon hideux ; son jeu savant passe, avec une aisance admirable, de la grâce à la force ; rien n'égale la légèreté aérienne de sa danse, si ce n'est la vigueur qu'elle déploie dans son duel à mort contre le guerrier Koretmotchi, sous les traits duquel M. Kawakami a des attitudes superbes et de tragiques expressions.

24 DÉCEMBRE. — M. Victorien Sardou est, encore et toujours, l'homme du jour : non content de triompher à la Porte-Saint-Martin, où sa très amusante pièce historique réalise de folles recettes, il triomphait encore au Théâtre Réjane, où, à défaut de nouveauté et sachant bien ce qu'elle faisait, l'incomparable créatrice transportait, à bout d'arguments, sa *Madame Sans-Gêne*[1], aussi luxueusement montée qu'autrefois au Vaudeville. Elle a mis dans ce joli rôle de la maréchale Lefebvre, le meilleur peut-être de toute sa glorieuse carrière, la même verve, un peu plus grosse seulement — l'habitude sans doute de jouer en tournée dans les provinces et dans les Amériques — la même force comique qu'à l'origine. Elle y a retrouvé son incontesté succès. Et nous n'avions que des éloges à

---

1. — Jouée par Mmes *Rejane*, *Franquet*, *Clarel*, *Saint-Aignan*, *Dermoz*, *Denege*, *Barelly*, *Rapp*, *Lutzi*, *Fusier*, *Branghetti*, *Arnold* et par MM. *Duquesne*, *Signoret*, *Magnier*, *Varennes*, *Liser*, *Michel*, *Worms*, *Scheler*, *Febvre*, *Saint-Bonnet*, *Draquin*, *Lauzerte*, *Boucher*.

adresser autour d'elle à M. Duquesne, plus Napoléon que nature; à M. Signoret, très fin, même après Lérand, dans Fouché; à M. Magnier, élégant Neipperg; voire à M. Varennes, qui, sans permettre qu'on oubliât Candé, avait su se faire remarquer dans Lefebvre. Cette excellente reprise terminait l'année, résumée dans le tableau suivant :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
La Savelli, pièce	4 a. 7 t.	»	26
Ma Cousine, pièce	3	22 janv.	29
La Fille de Jephté, comédie	1	22 janv.	92
Mon Tailleur, pièce	1	28 janv.	34
La Course du flambeau, pièce	4	7 février	20
La Souris, pièce	3	»	7
**Suzeraine*, pièce	4	»	6
**Paris-New-York*, pièce	3	16 mars	51
Maison de poupée, pièce	3	14 avril	2
**Les deux Madame Delauze*, pièce	3	18 avril	7
L'Ingénue, pièce	1	2 mai	2
L'Habit vert, comédie	1	2 mai	2
Lolotte, pièce	1	2 mai	2
**La Clef*, pièce	4	4 mai	9
Zaza, pièce	5	17 mai	33
**Raffles*, pièce	4	15 juin	159
**Après le Pardon*, pièce	4	19 nov.	11
Sada Yacco et sa troupe		10 déc.	12
Madame Sans-Gêne, pièce	4	24 déc.	10

THÉATRE ANTOINE[1]

L'année s'ouvrait, le 10 janvier, de la façon la plus heureuse avec la première représentation du *Bluff*, pièce en trois actes, de M. Georges Thurner[2], et celle de *La Petite Dame du Second*, pièce en quatre actes (dans la manière de Shakespeare), de MM. André Mycho et Vincent Hyspa[3]. — En créant les « spectacles d'avant-garde », M. Gémier avait l'unique pensée — pensée très louable et qui mérite d'être encouragée — d'ouvrir les portes de son théâtre aux jeunes écrivains de talent qui s'essaient dans la difficile carrière d'auteur dramatique, mais qui n'ont pas encore conquis la science du théâtre — que seules, donnent l'expérience et la pratique de la scène. Un directeur a des devoirs commerciaux à remplir. Aussi hésite-t-il à risquer, sur un nom inconnu, un des spectacles de sa saison. Il préfère alors — et qui pourrait l'en blâmer? —

---

1. Directeur : M. Firmin Gémier; secrétaire général : M. Valentin Mandelstamm.

2. Distribution. — Madame Hardouin, Mme *Even*. — Françoise, Mlle *Véniat*. — Marie, Mlle *Acézat*. — Thérèse, Mlle *Ida Brassy*. — Hardouin, M. *Janvier*. — Maurice, M. *Valentin*. — Suard, M. *Bouthors*. — Rousselet, M. *Georges Cahuzac*.

3. Distribution. — Lucienne, Mlle *Lukas*. — Le mari, M. *Gémier*. — Gaston, M. *Georges Cahuzac*. — Le Commissaire, M. *Marchal*. — L'éteigneur de reverbères, M. *G. Dalleu*. — Lagrinche, M. *Lluis* — Le Serrurier, M. *Raoul Terrier*.

confier le soin de ses intérêts à des auteurs éprouvés par le succès. Les jeunes sont ainsi sacrifiés à leurs aînés et se trouvent contraints à une cruelle attente. C'est la lacune que va combler la création des spectacles d'avant-garde. Le premier de ces spectacles se composait de la pièce en trois actes, *Le Bluff*, d'un jeune auteur très sympathique — puisque M. Georges Thurner était le neveu de M. Alexandre Bisson — et d'une fantaisie en quatre tableaux, *la Petite Dame du Second* de MM. André Mycho et Vincent Hyspa, le spirituel chansonnier de Montmartre. « — Si les pièces de mes jeunes ont du succès — nous avait dit l'intelligent directeur — je les inscrirai tout de suite à mon repertoire et elles formeront ainsi mes spectacles du soir ». Après la répétition diurne du *Bluff*, il ne pouvait y avoir aucun doute sur l'œuvre de M. Thurner : elle méritait, haut la main, d'être jouée le soir. Et le fait est, qu'elle a obtenu, à la première, un quasi-triomphe. M. Thurner ne s'était risqué jusqu'ici que dans de modestes vaudevilles en un acte. C'est la première fois qu'il s'attaque à une grande pièce, et l'on peut dire — nous le disons ici avec un très vif plaisir — que son début fut un véritable coup de maître. *Le Bluff* est une œuvre vigoureuse et forte qui nous a fait songer — le compliment n'est pas banal — à la *Nouvelle Idole* de M. François de Curel. M. Hardouin, le principal personnage de la pièce, est un médecin de province, homme intègre, probe, consciencieux, de nature indépendante, dont le caractère est placé plus haut que la fortune. S'il veut s'enrichir, il lui faudra

« bluffer », faire croire à l'efficacité d'un sérum dont il doute encore lui-même... Il se résout pourtant à suivre les conseils que lui donnent les audacieux arrivistes qui l'entourent... jusqu'au moment où, les yeux dessillés par l'infamie de son fils, suborneur de la femme de chambre, il est pris de subit dégoût, et redevient l'honnête homme qu'il était et qu'il veut rester, en dépit de la pauvreté menaçante. M. Janvier a rendu de façon absolument remarquable les haut-le-cœur et les révoltes du loyal docteur dont il a fait une création de tout premier ordre. M. Bouthors a joué au naturel le rôle d'un ouvrier qui, malgré son nom de Suard, a horreur du travail et — toujours le bluff ! — dont bientôt la politique fait un député influent. Et la pièce est interprétée par Mmes Even, Acézat, MM. Valentin, Cahuzac, etc., avec un ensemble qui fait le plus grand honneur à M. Gémier. — Quatre tableaux « dans la manière de Shakespeare » : c'est ainsi que MM. André Mycho (parions pour un pseudonyme !) et Vincent Hyspa, le joyeux pince-sans-rire que vous savez, qualifiaient plaisamment l'amusante pochade qui, sous le titre de *La Petite Dame du Second*, terminait ce spectacle dit d'avant-garde. De la rue où nous venons d'assister à la querelle électorale d'un éteigneur de réverbères et d'un jeune « citoyen » justement nommé Lagrinche, nous passons successivement, au moyen d'un ingénieux décor montant et descendant à volonté, dans la chambre à coucher de Lucienne — c'est la petite dame du second — faisant « poireauter » d'importance le mari qui se mêle de troubler un

doux tête-à-tête avec le petit Gaston. M. Gémier avait composé un mari très vrai et de très pur accent britannique. M. Lluis était un escarpe pris sur le vif. Ce spectacle, complété par *Daisy*, le joli acte de M. Tristan Bernard, se donnait jusqu'au 29 janvier.

30 JANVIER. — Première représentation d'*Anna Karénine*, pièce en cinq actes et sept tableaux, d'après le roman de Léon Tolstoï, par M. Edmond Guiraud[1]. — Le célèbre roman de Tolstoï devait tenter un jour un dramaturge épris de psychologie théâtrale : l'amour d'Anna Karénine pour le beau Wranski, son abandon, sa mort tragique, sans avoir pour tous les publics le ragoût de scandale mondain qu'ils eurent pour le public russe, éveillent l'intérêt, excitent la curiosité et sont une source d'émotion très scénique. Pourquoi n'est-ce qu'après un quart de siècle de succès en librairie

1. DISTRIBUTION. — Alexis Karénine, M. *Gémier*. — Wransky, M. *Gaston Séverin*. — Stiva, M. *Colas*. — Serpoukhovskoï, M. *Maxence*. — Makotine, M. *Godeau*. — Constantin Levine, M. *Montlouis*. — Prince Cherbatzky, M. *Charlier*. — Campanotti, M. *Jarrier*. — Kapitouitch, M. *Bouthors*. — Serge Ivanitch, M. *Flateau*. — Golinitcheff, M. *Valentin*. — Le général, M. *Dalleu*. — Wassili Loukitch, M. *Lluis*. — Yavschine, M. *Cahuzac*. — Prince Somatoff, M. *Terrier*. — Wladimir, M. *Marchal*. — Matvei, M. *Liesse*. — Popoff, M. *Méret*, — Crod, M. *Defrance*. — Nicolas, M. *Laurent*. — Orlowsky, M. *Calmel*. — Peretzki, M. *Manzoni*. — Anna Karénine, Mme *Mégard*. — Comtesse Miagkaia, Mlle *Gilberte Sergy*. — Dolly, Mlle *Acezat*. — Kitty, Mlle *Véniat*. — Lydie Ivanovna, Mme *Jane Even*. — Serge Karénine, Mlle *Renée Leduc*. — Princesse Cherbatzky, Mlle *Dinard*. — Princesse Somatoff, Mlle *Irène Muza*. — Princesse Tverskaia, Mlle *Mauriac*. — Princesse Barbe, Mlle *Lise Fleury*. — Piotr, Mlle *Lucy Fleury*. — Comtesse Nordstone, Mlle *Orelly*. — Mademoiselle Roland, Mlle *Ida Brassy*. — Matrona, Mlle *Paulus*. — Aunouchka, Mlle *Albanie*. — Anita, Mlle *Talmont*. — Comtesse Poulosky, Mlle *Andrée Mareil*. — Comtesse Peretzki, Mlle *Gildys*. — Princesse Serkovo, Mlle *Fauvette*. — Griska, *Petit Marcel*. — Tania, *Petite Jeanne*. — Vassia, *Petite Yvonne*.

ınna Karénine nous apparaît aux feux de la
pe ? Peut-être parce que l'action même du
an est assez vulgaire en soi, et parce que les
tiples détails qui font de l'héroïne un caractère
inal sont plus du domaine du livre que du
.tre. Par exemple, dans le livre, Anna, trahie
élaissée, fait d'amères réflexions sur la vanité
la passion, sur la haine qui seule unit les
ımes, sur le plaisir destructeur de la famille,
.out à coup, « une lumière éclatante lui révèle
'ie ». Elle revoit l'expression de chien sou-
que prenait le visage de son ami au premier
ps de leur liaison, et elle s'écrie : « Il cherchait
dessus tout le triomphe du succès. Maintenant
l n'est plus fier de moi, c'est fini. M'ayant pris
ce qu'il pouvait me prendre, et ne trouvant plus
uoi se vanter, je lui pèse, et il n'est préoccupé
de ne pas manquer extérieurement d'égards
:rs moi. Au fond du cœur, il sera soulagé
:e délivré de ma présence. Tandis que mon
ur devient de jour en jour plus égoïstement
ionné, le sien s'éteint peu à peu. C'est pourquoi
s n'allons plus ensemble. J'ai besoin de l'attirer
)i, lui veut me fuir. » Au théâtre, cette décrois-
:e de la passion, cette marche en sens inverse
deux amants ralentissent l'action, la diluent
rendent monotone. Et pourtant, M. Edmond
'aud a dépensé beaucoup de talent et d'ingé-
ité pour conserver à la pièce tous les éléments
louleur et de désespérance que le romancier
dans son étude de l'âme humaine : la part
'entraînement, celle de la poésie dangereuse,

l'exaltation de l'esprit et du cœur, les nuances infinies des sentiments, les phases diverses de la passion. M. Guiraud, jeune auteur applaudi naguère au Gymnase, a débrouillé, d'une main sûre, les fils des trois intrigues imaginées par Tolstoï, et il a mis en lumière les personnages qui gravitent autour d'Anna Karénine et qui agissent sur elle; il s'est appliqué aussi à éloigner tout souvenir des héroïnes et des situations semblables à celles du vieux maître d'Yasnaïa Poliana — héroïnes et situations qui ont tant de fois été évoquées sur la scène française! Anna Karénine est le « vivant symbole de l'épouse parjure » et de la mère oublieuse de ses devoirs, de la femme qui expie cruellement son oubli et son parjure. Mme Mégard a été excellente dans le rôle, et avec cela très belle et costumée à ravir. M. Gémier a été un mari trompé plein de dignité et de rancune, et Séverin, un amant peu sympathique. M. Maxence a joué avec autorité le rôle épisodique d'un général qui dit son fait à la Russie du fonctionnarisme : une diction remarquable, le geste sobre, la sincérité du verbe, M. Maxence a tout cela. MM. Colas, Godeau, Montlouis, Mmes Sergy, Acezat. — Véniat, Jane Even, enfin toute la troupe du Théâtre Antoine, a fait preuve de bonne tenue et d'ensemble; et je citerai M. Manzoni qui, dans un rôle de portier, interprète italien, a été extraordinaire de naturel et de fantaisie. Quant à la mise en scène, elle est parfaite. Les tableaux intimes, ceux où la foule se démène, et la carastrophe finale, sont réglés avec une superbe maîtrise. La catastrophe finale surtout a étonné et enthousiasmé.

Anna Karénine, désespérée, va se précipiter sous les roues d'un train, et on entend ce train arriver à toute vitesse, on l'entend gronder, mugir, passer sur la voie qui longe le fond de la scène en contrebas. Les tourbillons de fumée et les éclairs de la locomotive montent entre les talus, et, à ce moment, l'illusion est vraiment complète du drame qui se dénoue pourtant hors de la vue des spectateurs.

12 AVRIL. — Première représentation de *Timon d'Athènes*[1], pièce en cinq actes de M. Emile Fabre. L'auteur s'est défendu lui-même d'avoir voulu imiter Shakespeare et a affirmé en même temps son droit de reprendre un des sujets traités déjà par le grand dramaturge : « Shakespeare, nous a-t-il dit, a fait un *Timon* comme Schiller a écrit une *Jeanne d'Arc*. Nous pouvons faire des *Timon* et écrire des *Jeanne d'Arc*, sans adapter ni imiter les œuvres

---

1. DISTRIBUTION. — Timon d'Athènes, M. *de Max*. — Apémantos, M. *Gemier*. — Aspasie, Mlle *Gilda Darthy*. — Nisœa, Mlle *Suzanne de Behr*. — Evagoras, M. *Maxence*. — Alcibiade, M. *Flateau*. — Aristoclès, M. *Colas*. — L'esclave de Timon, M. *Jarrier*. — Antiphon, M. *Charlier*. — Démos, M. *Dalleu*. — Cléon, M. *Bouthors*. — Le combattant de Salamine, M. *Godeau*. — Le grand Prêtre, M. *Baur*. — Dracès, M. *Lluis*. — Kallœkros, M. *Montlouis*. — Amynias, M. *Terrier*. — Alcaminès, M. *Bager*. — Chéréas, M. *Cahuzac*. — Lichas, M. *Marchal Thésostiesse*. — Théodoras, M. *Marey*. — Lysiclès, M. *Flève*. — Strèbos, M. *Calmel*. — Kallixénos, M. *Manzoni*. — Myrtalos, M. *P. Laurent*. — Un vieillard, M. *Mérès*. — Le péripolarque, M. *Denevers*. — Socrate, M. *Mario*. — Euryptolemos, M. *Maury*. — Diomédon, M. *Rafcail*. — Déméas, M. *Rémy*. — Eucréo, M. *Lorleau*. — Pheax, M. *Bernard*. — Pithias, M. *Oudart*. — Le héraut, M. *Ercel*. — Mégaclès, M. *Finas*. — Képhisodoros, M. *Bertrand*. Praxagora, Mlle *Véniat*. — Myrtion, Mlle *Toulouze*. — Hynis, Mlle *Sandraz*. — Glancé, Mlle *Brassy*. — Une petite fille, Mlle *Leduc*. — Melitta, Mlle *Kervyl*. — Léœna, Mlle *Delza*. — Arthémis, Mlle *Albanie*. — Myrrhina, Mlle *Talmont*. — Léontion, Mlle *Mareil*. — Lasthénéia, Mlle *Gildays*. — Thyamis, Mlle *Daurand*. — Hiéro, Mlle *Lucy Fleury*. — Cléanthis, Mlle *Lacroix*. — Héliodora, Mlle *Kranil*. — Grande Prêtresse, Mlle *Fauvette*.

de ces maîtres. Il n'y a pas de confusion possible. Mon *Timon* date de 1899. Je le portai à tous les directeurs de Paris qui le refusèrent. Je l'offris au maire de Marseille à l'occasion du vingt-cinquième centenaire de notre ville; et il y fut joué deux fois, une fois devant les membres du Gouvernement en soirée de gala, une fois en soirée populaire ». M. Emile Fabre avait alors « coupé » son étude dramatique en neuf actes. Et il eut pour interprètes M. Silvain (Timon), à qui succède aujourd'hui M. de Max; M. Signoret (Apemantos) à qui succède M. Gémier; M. Lugné Poé (l'esclave) à qui succède M. Jarrier; et Mme Silvain (Aspasie) à qui succéde Mlle Gilda Darthy. Il eut aussi M. Muratore (le héraut) qui, maintenant, est ténor à l'Opéra; M. Balcourt (le grand prêtre), devenu souffleur à la Comédie-Française. Timon, dans Shakespeare, c'est l'émouvante, très simple et éternelle histoire de l'homme heureux, que ses amis entourent tant que dure son opulence, et qu'ils quittent à l'envi dès que la fortune l'abandonne. Le fameux *Donec eris felix*... des « Tristes » d'Ovide. Si le ciel se couvre de nuages, tu seras seul, ajoutait le poète exilé par Auguste. Et Timon, tombé dans la misère, sent naître en lui une haine profonde contre le genre humain; il devient farouche, intraitable, atrabilaire. La pièce de M. Emile Fabre nous conte cette vie de désillusions, mais elle nous peint aussi, et largement, à grands traits puissants, la folie des hommes incapables de se gouverner, leurs lâchetés, leurs vices. L'auteur austère à qui nous devons de belles et sombres peintures de nos passions, a

pris pour cadre Athènes, pour héros Alcibiade, Périclès, Aspasie ; mais c'est nous qu'il étudie, c'est nous qu'il jette sur la toile sans rien atténuer de nos laideurs morales. Le gouvernement aristocratique avec son égoïsme, sa débauche et son luxe ; puis le pouvoir démocratique avec ses brutalités, ses partis pris, ses violences sans frein. On est tenté parfois de crier au juge impitoyable : « De grâce, dites-nous si nulle vertu ne rachète tant d'erreurs ? » C'est que cette vile humanité qu'il nous montre n'a pas un sentiment généreux. Les riches n'ont qu'une idée : être plus riches. Et pour le devenir, ils vont jusqu'à vendre leur patrie. Les pauvres n'ont qu'une idée : jouir. Et pour jouir, ils vont jusqu'à répandre le sang des leurs. Pouah ! Comme nous comprenons le dégoût de Timon qui, désabusé, se pend aux branches de son figuier ! Le style de M. Emile Fabre est d'une envolée superbe. L'éloquence coule à flot tout le long de cette tragédie en prose. Qu'y manque-t-il ? L'émotion peut-être. Cette étude consciencieuse ne nous touche pas autant qu'elle devrait parce qu'elle s'adresse exclusivement à notre esprit, parce qu'elle n'arrive pas à notre cœur. Cette critique ne nous empêche pas de dire que l'œuvre est majestueuse, et l'impression solennelle. C'est l'art simple et élevé dans l'entière acception du mot. Ceux qui se verront dans le miroir de Timon d'Athènes se prendront en horreur et il est impossible qu'ils ne cherchent pas à se corriger, qu'ils n'aient pas l'envie louable après tout de se prouver à eux-mêmes qu'ils n'ont pas que des tares. Quant au spectacle que nous a

offert M. Gémier, il est admirable d'un bout à l'autre. Les décors sont biens plantés et d'une vérité saisissante, — MM. Amable, Paquereau et Bertin se sont distingués, — et la mise en scène dépasse ce que nous avons vu jusqu'ici. Le grouillement des foules, leurs remous, leurs corps à corps sont d'une exactitude merveilleuse. Les mouvements sont réglés avec une maîtrise déconcertante. Nous avons vu là l'agora, la réunion publique, avec ses cris, ses gestes, son tumulte. Athènes était là, vivante et vibrante, pantelante, sous nos yeux; en vérité, *Timon d'Athènes* ne fait pas moins d'honneur à M. Gémier qu'à M. Emile Fabre. L'interprétation est très bonne. M. de Max dans Timon est génial, et sa déclamation a enthousiasmé la salle plus encore que le peuple d'Athènes. M. Gémier est Apémantos des pieds à la tête. M. Maxence est excellent dans Evagoras. Mlle Gilda Darthy est l'Aspasie même de Périclès. Mlle Suzanne de Behr est une Nisœa provocante. Mais il est impossible de citer cette troupe de cinquante artistes éprouvés, — tout un peuple d'Athéniens, de scythes, d'hoplites, d'esclaves, de danseuses, d'hétaïres...

26 AVRIL. — La *Rabouilleuse* de M. Emile Fabre[1] entrait au répertoire du théâtre Antoine,

1. DISTRIBUTION. — Flore Brazier (la Rabouilleuse), Mme *Andrée Mégard*. — Mme Bridau, Mme *Eren*. — La Védie, Mlle *Dinard*. — Le colonel Bridau, M. *Gemier*. — Jean-Jacques Rouget, M. *Janvier*. — Le commandant Max Gilet, M. *Colas*. — Orsanto, M. *Maxence*. — Le capitaine Renard, M. *Dallen*. — Joseph Bridau, M. *Flateau*. — Le commandant Mignonnet, M. *Bouthors*. — Borniche, M. *Jarrier*. — Le général Carpentier, M. *Charlier*. — Le capitaine Potel, M. *Valentin*. — Kouski, M. *Liesse*.

où elle retrouvait, avec les trois principaux créateurs de la pièce, Mme Andrée Mégard, MM. Gémier et Janvier, son grand succès de la création sur la scène de l'Odéon.

15 MAI. — Première représentation des *Ames ennemies*, pièce en quatre actes de M. Paul-Hyacinthe Loison[1]. — C'est encore une pièce sur les conflits que des croyances contraires peuvent produire dans une famille. A l'Odéon, M. Trarieux mettait dernièrement en présence la politique et la foi ; au Théâtre Antoine-Gémier, la science entre en lutte avec la foi. M. Paul-Hyacinthe Loison nous montre un savant, Daniel Servan, qui, parti pour rechercher dans les entrailles de la terre les origines de l'espèce humaine, est revenu radieux : il a trouvé dans une caverne « l'ancètre de l'homme » : c'est le squelette du singe (ô Darwin !) intermédiaire entre le règne animal et l'humanité. Et sa découverte lui a valu d'être nommé professeur au Collège de France. Il aurait donc tout lieu d'être ravi si, rentrant chez lui après deux ans d'absence, il ne trouvait sa belle-mère, sa femme et sa fille Florence enfoncées, grâce à l'ascendant pris en son

---

1. DISTRIBUTION. — Daniel Servan, M. *Janvier*. — Le grand-père, M. *Bour*. — L'abbé Gudule, M. *Maxence*. — Le docteur Pompeirac, M. *Dalleu*. — Le docteur Bolard, M. *Montlouis*. — Madeleine Servan, Mlle *Moreno*. — La grand'mère, Mme *Even*. — Florence Servan, Mlle *Kalf*. — Maryvonne, Mlle *Albanie*. — La garde laïque, Mlle *Jeanne Sandraz*. — Une religieuse, Mlle *Lukas*.

M. Gémier a fait choix, comme directeur de la scène, pour les prochaines saisons du théâtre Antoine, de M. Maudru. C'est pour le théâtre du boulevard de Strasbourg une excellente acquisition. M. Maudru était, il y a quelques semaines encore, administrateur général du théâtre Michel, et sa compétence, son talent de metteur en scène étaient très sérieusement appréciés.

absence par certain abbé Gudule, dans les pratiques du catholicisme. La lutte s'engage dès lors entre le mari et la femme. Celle-ci fait appel à la promesse qui lui avait été faite, au moment des noces, de respecter ses croyances. Celui-là prétend communiquer à sa fille Florence ce qu'il croit être « la vérité ». Florence semble prête à prendre parti pour son père; mais la voilà frappée d'une maladie que les médecins déclarent incurable. Le prêtre viendra-t-il à son chevet? Et le débat devient des plus douloureux, puis même des plus pénibles. Florence mourra sans avoir pu réconcilier dans l'amour — ainsi qu'elle en avait conçu l'espoir — ses parents, à jamais divisés par la question religieuse. Le fils de l'ex « Père Hyacinthe » qui, comme on sait, jeta aux orties la robe de carme, pour redevenir M. Charles Loyson, a-t-il réellement la fibre dramatique? Il nous a paru qu'il était plutôt né « conférencier ». Trop de discours et de dissertations — et pas assez d'émotion. Ces quatre actes ont semblé longs — malgré les efforts des interprètes qui ont « prêché » du mieux qu'ils pouvaient, chacun pour sa cause. Louons donc M. Janvier, pour sa sincérité, dans le savant darwiniste; M. Bour, pour sa bonhomie, dans un personnage de grand-père qui veut tout concilier; Mlle Marie Kalff (une nouvelle venue) pour l'ardeur qu'elle a mise au rôle de Florence, et regrettons que Mlle Moreno, de voix si charmeuse et de si noble diction, n'ait pas eu pour une première réapparition au théâtre (pourquoi n'est-elle pas rentrée à la Comédie-Française?) de meilleure partie à jouer : elle

rendait, sans beaucoup de conviction du reste, la douleur de M[me] Servan...

Le 16 juin, le théâtre avait fait, avec les *Ames ennemies,* sa clôture annuelle. Le 19 septembre, il rouvrait ses portes avec les premières représentations de *Maman Robert*, pièce en trois actes de M. G. Sabatier [1], et de la *Sacrifiée*, pièce en trois actes de M. Gaston Devore [2]. Quelques jours avant la première, un de nos confrères escomptait le succès d'une pièce que l'auteur destinait modestement « à son cercle » et qu'il se vit, nous disait-on, absolument contraint de livrer au jugement de la « foule »... La « foule » a prononcé et n'a pas tout à fait ratifié, ce nous semble, les favorables pronostics des complaisants amis de M. Guillaume Sabatier. Au Théâtre Antoine, les trois actes de *Maman Robert* ont paru plutôt longs. En voici brièvement le sujet. Pierre de Rosbourg est un jeune homme sans caractère qui ne peut rien faire par lui-même : une véritable « chiffe ». Toute sa volonté, toute son énergie réside en son frère aîné, Robert, qui, dans la vie, est son guide de tous les instants, son conseil, son ferme soutien, son pro-

---

1. DISTRIBUTION. — Louise de Cléry, M[lle] *De Felberg.* — Paulette, M[lle] *Madeleine Farna.* — M[me] de Rutbey, M[lle] *Marg. Lavigne.* — Comtesse de Cléry. M[lle] *Lise Fleury.* — Mariette, M[lle] *Marthe Talmont.* — Robert de Rosbourg, M. *Rouyer.* — D'Estillac, M. *Harry Baur.* — D'Arcel, M. *Henry Houry.* — Pierre de Rosbourg, M. *Gerbert.* — Du Toïs, M. *Marchal.* — Joseph, M. *Fernand Liesse.* — Jules, M. *Pierre Laurent.*

2. DISTRIBUTION. — Jeannine, M[lle] *Madeleine Lély.* — M[me] Baudricourt, M[me] *Even.* — Suzanne. M[lle] *Germaine Lécuyer.* — Françoise, M[lle] *Sylvérine.* — Pauline, M[lle] *Jasmonde.* — Dorville, M. *Gémier.* — Baudricourt. M. *Jancier.* — Roizel, M. *Colas.* — Julien, M. *Georges Flateau.* — Jean. M. *Pierre Laurent.*

doux tête-à-tête avec le petit Gaston. M. Gémier avait composé un mari très vrai et de très pur accent britannique. M. Lluis était un escarpe pris sur le vif. Ce spectacle, complété par *Daisy*, le joli acte de M. Tristan Bernard, se donnait jusqu'au 29 janvier.

30 JANVIER. — Première représentation d'*Anna Karénine*, pièce en cinq actes et sept tableaux, d'après le roman de Léon Tolstoï, par M. Edmond Guiraud[1]. — Le célèbre roman de Tolstoï devait tenter un jour un dramaturge épris de psychologie théâtrale : l'amour d'Anna Karénine pour le beau Wranski, son abandon, sa mort tragique, sans avoir pour tous les publics le ragoût de scandale mondain qu'ils eurent pour le public russe, éveillent l'intérêt, excitent la curiosité et sont une source d'émotion très scénique. Pourquoi n'est-ce qu'après un quart de siècle de succès en librairie

1. DISTRIBUTION. — Alexis Karénine, M. *Gémier*. — Wransky, M. *Gaston Séverin*. — Stiva, M. *Colas*. — Serpoukhovskoï, M. *Maxence*. — Makotine, M. *Godeau*. — Constantin Levine, M. *Montlouis*. — Prince Cherbatzky, M. *Charlier*. — Campanotti, M. *Jarrier*. — Kapitouitch, M. *Bouthors*. — Serge Ivanitch, M. *Flateau*. — Golinitcheff, M. *Valentin*. — Le général, M. *Dalleu*. — Wassili Loukitch, M. *Lluis*. — Yavschine, M. *Cahuzac*. — Prince Somatoff, M. *Terrier*. — Wladimir, M. *Marchal*. — Matvei, M. *Liesse*. — Popoff, M. *Méret*, — Grod, M. *Defrance*. — Nicolas, M. *Laurent*. — Orlowsky, M. *Calmel*. — Peretzki, M. *Manzoni*. — Anna Karénine, Mme *Mégard*. — Comtesse Miagkaia, Mlle *Gilberte Sergy*. — Dolly, Mlle *Acezat*. — Kitty, Mlle *Véniat*. — Lydie Ivanovna, Mme *Jane Even*. — Serge Karénine, Mlle *Renée Leduc*. — Princesse Cherbatzky, Mlle *Dinard*. — Princesse Somatoff, Mlle *Irène Muza*. — Princesse Tverskaia, Mlle *Mauriac*. — Princesse Barbe, Mlle *Lise Fleury*. — Piotr, Mlle *Lucy Fleury*. — Comtesse Nordstone, Mlle *Orelly*. — Mademoiselle Roland, Mlle *Ida Brassy*. — Matrona, Mlle *Paulus*. — Aunouchka, Mlle *Albanie*. — Anita, Mlle *Talmont*. — Comtesse Poulosky, Mlle *Andrée Mareil*. — Comtesse Peretzki, Mlle *Gildys*. — Princesse Serkovo, Mlle *Fauvette*. — Griska, *Petit Marcel*. — Tania, *Petite Jeanne*. — Vassia, *Petite Yvonne*.

ɩnna Karénine nous apparaît aux feux de la
pe ? Peut-être parce que l'action même du
an est assez vulgaire en soi, et parce que les
tiples détails qui font de l'héroïne un caractère
inal sont plus du domaine du livre que du
ıtre. Par exemple, dans le livre, Anna, trahie
élaissée, fait d'amères réflexions sur la vanité
la passion, sur la haine qui seule unit les
ımes, sur le plaisir destructeur de la famille,
;out à coup, « une lumière éclatante lui révèle
'ie ». Elle revoit l'expression de chien sou-
que prenait le visage de son ami au premier
ps de leur liaison, et elle s'écrie : « Il cherchait
dessus tout le triomphe du succès. Maintenant
l n'est plus fier de moi, c'est fini. M'ayant pris
ce qu'il pouvait me prendre, et ne trouvant plus
uoi se vanter, je lui pèse, et il n'est préoccupé
de ne pas manquer extérieurement d'égards
ɪrs moi. Au fond du cœur, il sera soulagé
:e délivré de ma présence. Tandis que mon
ur devient de jour en jour plus égoïstement
ionné, le sien s'éteint peu à peu. C'est pourquoi
ꞩ n'allons plus ensemble. J'ai besoin de l'attirer
ɔi, lui veut me fuir. » Au théâtre, cette décrois-
ɛe de la passion, cette marche en sens inverse
deux amants ralentissent l'action, la diluent
rendent monotone. Et pourtant, M. Edmond
'aud a dépensé beaucoup de talent et d'ingé-
ité pour conserver à la pièce tous les éléments
louleur et de désespérance que le romancier
dans son étude de l'âme humaine : la part
'entraînement, celle de la poésie dangereuse,

l'exaltation de l'esprit et du cœur, les nuances infinies des sentiments, les phases diverses de la passion. M. Guiraud, jeune auteur applaudi naguère au Gymnase, a débrouillé, d'une main sûre, les fils des trois intrigues imaginées par Tolstoï, et il a mis en lumière les personnages qui gravitent autour d'Anna Karénine et qui agissent sur elle; il s'est appliqué aussi à éloigner tout souvenir des héroïnes et des situations semblables à celles du vieux maître d'Yasnaïa Poliana — héroïnes et situations qui ont tant de fois été évoquées sur la scène française! Anna Karénine est le « vivant symbole de l'épouse parjure » et de la mère oublieuse de ses devoirs, de la femme qui expie cruellement son oubli et son parjure. Mme Mégard a été excellente dans le rôle, et avec cela très belle et costumée à ravir. M. Gémier a été un mari trompé plein de dignité et de rancune, et Séverin, un amant peu sympathique. M. Maxence a joué avec autorité le rôle épisodique d'un général qui dit son fait à la Russie du fonctionnarisme : une diction remarquable, le geste sobre, la sincérité du verbe, M. Maxence a tout cela. MM. Colas, Godeau, Montlouis, Mmes Sergy, Acezat. — Véniat, Jane Even, enfin toute la troupe du Théâtre Antoine, a fait preuve de bonne tenue et d'ensemble; et je citerai M. Manzoni qui, dans un rôle de portier, interprète italien, a été extraordinaire de naturel et de fantaisie. Quant à la mise en scène, elle est parfaite. Les tableaux intimes, ceux où la foule se démène, et la carastrophe finale, sont réglés avec une superbe maîtrise. La catastrophe finale surtout a étonné et enthousiasmé.

Anna Karénine, désespérée, va se précipiter sous les roues d'un train, et on entend ce train arriver à toute vitesse, on l'entend gronder, mugir, passer sur la voie qui longe le fond de la scène en contre-bas. Les tourbillons de fumée et les éclairs de la locomotive montent entre les talus, et, à ce moment, l'illusion est vraiment complète du drame qui se dénoue pourtant hors de la vue des spectateurs.

12 AVRIL. — Première représentation de *Timon d'Athènes*[1], pièce en cinq actes de M. Emile Fabre. L'auteur s'est défendu lui-même d'avoir voulu imiter Shakespeare et a affirmé en même temps son droit de reprendre un des sujets traités déjà par le grand dramaturge : « Shakespeare, nous a-t-il dit, a fait un *Timon* comme Schiller a écrit une *Jeanne d'Arc*. Nous pouvons faire des *Timon* et écrire des *Jeanne d'Arc*, sans adapter ni imiter les œuvres

---

1. DISTRIBUTION. — Timon d'Athènes, M. *de Max*. — Apémantos, M. *Gémier*. — Aspasie, Mlle *Gilda Darthy*. — Nisæa, Mlle *Suzanne de Behr*. — Evagoras, M. *Maxence*. — Alcibiade, M. *Flateau*. — Aristoclès, M. *Colas*. — L'esclave de Timon, M. *Jarrier*. — Antiphon, M. *Charlier*. — Démos, M. *Dalleu*. — Cléon, M. *Bouthors*. — Le combattant de Salamine, M. *Godeau*. — Le grand Prêtre, M. *Baur*. — Dracès, M. *Lluis*. — Kallœkros, M. *Montlouis*. — Amynias, M. *Terrier*. — Alcaminés, M. *Bager*. — Chéréas, M. *Cahuzac*. — Lichas, M. *Marchal Thésosliesse*. — Théodoras, M. *Marey*. — Lysiclès, M. *Flève*. — Strébos, M. *Calmel*. — Kallixénos, M. *Manzoni*. — Myrtalos, M. *P. Laurent*. — Un vieillard, M. *Mérès*. — Le péripolarque, M. *Denevers*. — Socrate, M. *Mario*. — Euryptolemos, M. *Maury*. — Diomédon, M. *Rafcail*. — Déméas, M. *Rémy*. — Eucréo, M. *Lorleau*. — Pheax, M. *Bernard*. — Pithias, M. *Oudart*. — Le héraut, M. *Ervel*. — Mégaclès, M. *Finas*. — Képhisodoros, M. *Bertrand*. Praxagora, Mlle *Véniat*. — Myrtion, Mlle *Toulouze*. — Hynis, Mlle *Sandraz*. — Glancé, Mlle *Brassy*. — Une petite fille, Mlle *Leduc*. — Melitta, Mlle *Kervyl*. — Léœna, Mlle *Delza*. — Arthémis, Mlle *Albanie*. — Myrrhina, Mlle *Talmont*. — Léontiou, Mlle *Mareil*. — Lasthénéia, Mlle *Gildys*. — Thyamis, Mlle *Daurand*. — Hiéro, Mlle *Lucy Fleury*. — Cléanthis, Mlle *Lacroix*. — Héliodora, Mlle *Kranil*. — Grande Prêtresse, Mlle *Fauvette*.

de ces maîtres. Il n'y a pas de confusion possible. Mon *Timon* date de 1899. Je le portai à tous les directeurs de Paris qui le refusèrent. Je l'offris au maire de Marseille à l'occasion du vingt-cinquième centenaire de notre ville; et il y fut joué deux fois, une fois devant les membres du Gouvernement en soirée de gala, une fois en soirée populaire ». M. Emile Fabre avait alors « coupé » son étude dramatique en neuf actes. Et il eut pour interprètes M. Silvain (Timon), à qui succède aujourd'hui M. de Max; M. Signoret (Apemantos) à qui succède M. Gémier; M. Lugné Poé (l'esclave) à qui succède M. Jarrier; et Mme Silvain (Aspasie) à qui succéde Mlle Gilda Darthy. Il eut aussi M. Muratore (le héraut) qui, maintenant, est ténor à l'Opéra; M. Balcourt (le grand prêtre), devenu souffleur à la Comédie-Française. Timon, dans Shakespeare, c'est l'émouvante, très simple et éternelle histoire de l'homme heureux, que ses amis entourent tant que dure son opulence, et qu'ils quittent à l'envi dès que la fortune l'abandonne. Le fameux *Donec eris felix*... des « Tristes » d'Ovide. Si le ciel se couvre de nuages, tu seras seul, ajoutait le poète exilé par Auguste. Et Timon, tombé dans la misère, sent naître en lui une haine profonde contre le genre humain; il devient farouche, intraitable, atrabilaire. La pièce de M. Emile Fabre nous conte cette vie de désillusions, mais elle nous peint aussi, et largement, à grands traits puissants, la folie des hommes incapables de se gouverner, leurs lâchetés, leurs vices. L'auteur austère à qui nous devons de belles et sombres peintures de nos passions, a

pris pour cadre Athènes, pour héros Alcibiade, Périclès, Aspasie ; mais c'est nous qu'il étudie, c'est nous qu'il jette sur la toile sans rien atténuer de nos laideurs morales. Le gouvernement aristocratique avec son égoïsme, sa débauche et son luxe ; puis le pouvoir démocratique avec ses brutalités, ses partis pris, ses violences sans frein. On est tenté parfois de crier au juge impitoyable : « De grâce, dites-nous si nulle vertu ne rachète tant d'erreurs ? » C'est que cette vile humanité qu'il nous montre n'a pas un sentiment généreux. Les riches n'ont qu'une idée : être plus riches. Et pour le devenir, ils vont jusqu'à vendre leur patrie. Les pauvres n'ont qu'une idée : jouir. Et pour jouir, ils vont jusqu'à répandre le sang des leurs. Pouah ! Comme nous comprenons le dégoût de Timon qui, désabusé, se pend aux branches de son figuier ! Le style de M. Emile Fabre est d'une envolée superbe. L'éloquence coule à flot tout le long de cette tragédie en prose. Qu'y manque-t-il ? L'émotion peut-être. Cette étude consciencieuse ne nous touche pas autant qu'elle devrait parce qu'elle s'adresse exclusivement à notre esprit, parce qu'elle n'arrive pas à notre cœur. Cette critique ne nous empêche pas de dire que l'œuvre est majestueuse, et l'impression solennelle. C'est l'art simple et élevé dans l'entière acception du mot. Ceux qui se verront dans le miroir de Timon d'Athènes se prendront en horreur et il est impossible qu'ils ne cherchent pas à se corriger, qu'ils n'aient pas l'envie louable après tout de se prouver à eux-mêmes qu'ils n'ont pas que des tares. Quant au spectacle que nous a

offert M. Gémier, il est admirable d'un bout à l'autre. Les décors sont biens plantés et d'une vérité saisissante, — MM. Amable, Paquereau et Bertin se sont distingués, — et la mise en scène dépasse ce que nous avons vu jusqu'ici. Le grouillement des foules, leurs remous, leurs corps à corps sont d'une exactitude merveilleuse. Les mouvements sont réglés avec une maîtrise déconcertante. Nous avons vu là l'agora, la réunion publique, avec ses cris, ses gestes, son tumulte. Athènes était là, vivante et vibrante, pantelante, sous nos yeux; en vérité, *Timon d'Athènes* ne fait pas moins d'honneur à M. Gémier qu'à M. Emile Fabre. L'interprétation est très bonne. M. de Max dans Timon est génial, et sa déclamation a enthousiasmé la salle plus encore que le peuple d'Athènes. M. Gémier est Apémantos des pieds à la tête. M. Maxence est excellent dans Evagoras. Mlle Gilda Darthy est l'Aspasie même de Périclès. Mlle Suzanne de Behr est une Nisœa provocante. Mais il est impossible de citer cette troupe de cinquante artistes éprouvés, — tout un peuple d'Athéniens, de scythes, d'hoplites, d'esclaves, de danseuses, d'hétaïres...

26 AVRIL. — La *Rabouilleuse* de M. Emile Fabre[1] entrait au répertoire du théâtre Antoine,

---

1. DISTRIBUTION. — Flore Brazier (la Rabouilleuse), Mme *Andrée Mégard*. — Mme Bridau, Mme *Even*. — La Védie, Mlle *Dinard*. — Le colonel Bridau, M. *Gémier*. — Jean-Jacques Rouget, M. *Janvier*. — Le commandant Max Gilet, M. *Colas*. — Orsanto, M. *Maxence*. — Le capitaine Renard, M. *Dalleu*. — Joseph Bridau, M. *Flateau*. — Le commandant Mignonnet, M. *Bouthors*. — Borniche, M. *Jarrier*. — Le général Carpentier, M. *Charlier*. — Le capitaine Potel, M. *Valentin*. — Kouski, M. *Liesse*.

où elle retrouvait, avec les trois principaux créateurs de la pièce, Mme Andrée Mégard, MM. Gémier et Janvier, son grand succès de la création sur la scène de l'Odéon.

15 MAI. — Première représentation des *Ames ennemies*, pièce en quatre actes de M. Paul-Hyacinthe Loison[1]. — C'est encore une pièce sur les conflits que des croyances contraires peuvent produire dans une famille. A l'Odéon, M. Trarieux mettait dernièrement en présence la politique et la foi ; au Théâtre Antoine-Gémier, la science entre en lutte avec la foi. M. Paul-Hyacinthe Loison nous montre un savant, Daniel Servan, qui, parti pour rechercher dans les entrailles de la terre les origines de l'espèce humaine, est revenu radieux : il a trouvé dans une caverne « l'ancêtre de l'homme » : c'est le squelette du singe (ô Darwin !) intermédiaire entre le règne animal et l'humanité. Et sa découverte lui a valu d'être nommé professeur au Collège de France. Il aurait donc tout lieu d'être ravi si, rentrant chez lui après deux ans d'absence, il ne trouvait sa belle-mère, sa femme et sa fille Florence enfoncées, grâce à l'ascendant pris en son

---

1. DISTRIBUTION. — Daniel Servan, M. *Janvier*. — Le grand-père, M. *Bour*. — L'abbé Gudule, M. *Maxence*. — Le docteur Pompeirac, M. *Dalleu*. — Le docteur Bolard, M. *Montlouis*. — Madeleine Servan, Mlle *Moreno*. — La grand'mère, Mme *Even*. — Florence Servan, Mlle *Kalf*. — Maryvonne, Mlle *Albanie*. — La garde laïque, Mlle *Jeanne Sandraz*. — Une religieuse, Mlle *Lukas*.

M. Gémier a fait choix, comme directeur de la scène, pour les prochaines saisons du théâtre Antoine, de M. Maudru. C'est pour le théâtre du boulevard de Strasbourg une excellente acquisition. M. Maudru était, il y a quelques semaines encore, administrateur général du théâtre Michel, et sa compétence, son talent de metteur en scène étaient très sérieusement appréciés.

absence par certain abbé Gudule, dans les pratiques du catholicisme. La lutte s'engage dès lors entre le mari et la femme. Celle-ci fait appel à la promesse qui lui avait été faite, au moment des noces, de respecter ses croyances. Celui-là prétend communiquer à sa fille Florence ce qu'il croit être « la vérité ». Florence semble prète à prendre parti pour son père ; mais la voilà frappée d'une maladie que les médecins déclarent incurable. Le prêtre viendra-t-il à son chevet ? Et le débat devient des plus douloureux, puis même des plus pénibles. Florence mourra sans avoir pu réconcilier dans l'amour — ainsi qu'elle en avait conçu l'espoir — ses parents, à jamais divisés par la question religieuse. Le fils de l'ex « Père Hyacinthe » qui, comme on sait, jeta aux orties la robe de carme, pour redevenir M. Charles Loyson, a-t-il réellement la fibre dramatique ? Il nous a paru qu'il était plutôt né « conférencier ». Trop de discours et de dissertations — et pas assez d'émotion. Ces quatre actes ont semblé longs — malgré les efforts des interprètes qui ont « prèché » du mieux qu'ils pouvaient, chacun pour sa cause. Louons donc M. Janvier, pour sa sincérité, dans le savant darwiniste; M. Bour, pour sa bonhomie, dans un personnage de grand-père qui veut tout concilier ; Mlle Marie Kalff (une nouvelle venue) pour l'ardeur qu'elle a mise au rôle de Florence, et regrettons que Mlle Moreno, de voix si charmeuse et de si noble diction, n'ait pas eu pour une première réapparition au théâtre (pourquoi n'est-elle pas rentrée à la Comédie-Française ?) de meilleure partie à jouer : elle

rendait, sans beaucoup de conviction du reste, la douleur de Mme Servan...

Le 16 juin, le théâtre avait fait, avec les *Ames ennemies,* sa clôture annuelle. Le 19 septembre, il rouvrait ses portes avec les premières représentations de *Maman Robert*, pièce en trois actes de M. G. Sabatier [1], et de la *Sacrifiée*, pièce en trois actes de M. Gaston Devore [2]. Quelques jours avant la première, un de nos confrères escomptait le succès d'une pièce que l'auteur destinait modestement « à son cercle » et qu'il se vit, nous disait-on, absolument contraint de livrer au jugement de la « foule »... La « foule » a prononcé et n'a pas tout à fait ratifié, ce nous semble, les favorables pronostics des complaisants amis de M. Guillaume Sabatier. Au Théâtre Antoine, les trois actes de *Maman Robert* ont paru plutôt longs. En voici brièvement le sujet. Pierre de Rosbourg est un jeune homme sans caractère qui ne peut rien faire par lui-même : une véritable « chiffe ». Toute sa volonté, toute son énergie réside en son frère aîné, Robert, qui, dans la vie, est son guide de tous les instants, son conseil, son ferme soutien, son pro-

1. Distribution. — Louise de Cléry, Mlle *De Felberg.* — Paulette, Mlle *Madeleine Farna.* — Mme de Rutbev, Mlle *Marg. Lavigne.* — Comtesse de Cléry. Mlle *Lise Fleury.* — Mariette, Mlle *Marthe Talmont.* — Robert de Rosbourg, M. *Rouyer.* — D'Estillac, M. *Harry Baur.* — D'Arcel, M. *Henry Houry.* — Pierre de Rosbourg, M. *Gerbert.* — Du Toïs, M. *Marchal.* — Joseph, M. *Fernand Liesse.* — Jules, M. *Pierre Laurent.*

2. Distribution. — Jeannine, Mlle *Madeleine Lély.* — Mme Baudricourt, Mme *Even.* — Suzanne. Mlle *Germaine Lécuyer.* — Françoise, Mlle *Sylvérine.* — Pauline, Mlle *Jasmonde.* — Dorville, M. *Gémier.* — Baudricourt. M. *Janvier.* — Roizel, M. *Colas.* — Julien, M. *Georges Flateau.* — Jean, M. *Pierre Laurent.*

tecteur perpétuel : on l'a surnommé « Maman Robert ». Non content d'avoir rétrocédé à son cadet — puisqu'il s'est aperçu que les deux jeunes gens s'aimaient — Louise de Cléry, la tendre fiancée qu'il devait lui-même épouser, Robert demeure en tiers dans le ménage... à un point qu'agacée d'une affection aussi absorbante Louise en arrivera, pour le faire définitivement chasser par son frère, à inventer contre Robert la pire, la plus invraisemblable des calomnies. — Et « maman Robert » serait la cause d'un malheur, d'un véritable drame de famille, si Paulette, une aimable amie de Louise, ne se trouvait là juste à point pour la débarrasser en faisant de Robert, qui lui plaît beaucoup d'ailleurs, son propre mari. La pièce, toute de sentiment, n'est pas toujours adroite, il s'en faut, et reste trop fine pour le grand public. Bonne distribution. M. Rouyer, que nous a rendu le Théâtre Michel de Saint-Pétersbourg, remplit avec aisance le rôle de Robert. Mlle De Felberg, une gracieuse débutante qui rappelle Mlle Van Doren, est une Louise intéressante, et Mlle Madeleine Farna personnifie gaiement le gentil terre-neuve qu'est Paulette (Petite Pelote pour les amis). Entre *Maman Robert* et la *Sacrifiée*, il y a toute la distance d'un nouveau venu au théâtre comme M. Sabatier à un dramaturge de vigoureux talent comme l'auteur d'une œuvre sévère, touchante et forte, la *Conscience de l'Enfant*, et de cette tant délicate étude psychologique, *Demi-Sœurs*, qui établit, il y a quelques années, la juste réputation de M. Gaston Devore. L'auteur de la *Sacrifiée* nous a lui-même

ıté en ces termes l'idée de sa pièce : « La fa-
le française, dit-il, est en évolution. Elle subit
ce fait, à l'heure actuelle, une crise grave, dou-
reuse, ayant une répercussion profonde sur tout
ıystème social. La plupart des destinées déviées
les caractères faussés ont pour origine la déplo-
le atmosphère dans laquelle ont été élevés les en-
ts. Certes, beaucoup de pères, de mères, ont
: conception rationnelle de leurs fonctions d'é-
ateurs et des conditions favorables à l'épa-
ıissement harmonieux des jeunes êtres. Ils sa-
t aimer leurs enfants avec intelligence, en res-
tant les promesses qui sont en eux. Mais beau-
p, beaucoup d'autres — et j'en connais des
mples frappants — ont une idée absolument
ssé de leur rôle. Ils se laissent conduire par les
lles formules toutes faites ; ils sont distraits
leur propre vie, par leurs affaires ; ils sont
uglés par leurs passions, et ils oublient de se
cher avec un amour lucide sur les âmes en
nation. Ils écrasent leurs petits sous une pro-
ion autoritaire, ou bien ils les étouffent de
lresses, ou bien encore ils ne s'en occupent pas
tout, créant ainsi, entre leurs enfants, des iné-
tés de situation qui provoquent des dissenti-
ıts aigus et des révoltes. Comme le dit Gé-
r : — Combien d'enfants subissent l'orthopédie
'ale d'une éducation oppressive ou la chaleur
rimante de l'étuve sentimentale ! J'ai essayé de
e le tableau d'une crise de famille ayant pour
se une de ces fréquentes déviations du senti-
ıt familial, déviation dont ne sont pas respon-

sables, d'ailleurs, ceux qui la possèdent, victimes eux-mêmes de leur éducation, de leurs préjugés et de leurs passions... » Jeannine, l'héroïne de M. Devore, est une jeune fille qui, issue d'une famille d'industriels superbement enrichis — on doit lui donner, comme à ses deux sœurs, trois cent mille francs de dot — déteste le milieu cossu où les hasards de la naissance ont improvisé sa destinée... Pourquoi a-t-elle, quoique charmante, la réplique sèche, l'allure agressive du défi dans toute sa personne? Parce que sa mère l'aime peu et la comprend mal, réservant ses tendresses et ses approbations pour une autre de ses filles, dont les manières sont plus dociles, plus calmes, plus molles, et comblent son idéal resté bourgeois. Et voici le drame intime : la « préférée » se fiance à un jeune homme supposé de son niveau pécuniaire et social ; l'autre, la « sacrifiée », guidée par son seul cœur, se jette au cou du contre-maître de son père. Et c'est celle-ci qui a raison... Prise en pleine vie moderne, la *Sacrifiée* contient des scènes émouvantes et sobres, spirituelles et fortes, qui ont produit un effet énorme ; elle marque un remarquable progrès dans la manière de M. Devore. Heureux l'auteur qui a trouvé en M. Gémier (c'est le contre-maître élu par Jeannine) et en Mlle Lély les interprètes de ses rêves. Déjà très justement appréciée à l'Odéon, Mlle Lély, si ardente et si vraie, a fait au Théâtre Antoine un début sensationnel qui a pris les proportions d'un véritable triomphe.

17 OCTOBRE. — Premières représentations de *Terre d'épouvante*, pièce en trois actes de MM. André de Lorde et Eugène Morel[1], de *Monsieur Codomat*, comédie en trois actes de M. Tristan Bernard[2], et de l'*Homme rouge et la Femme verte*, pièce en un acte de MM. Hugues Delorme et Armand Numès[3]. — *Terre d'épouvante*, est la mise en œuvre dramatique — par le terrifiant auteur d'*Au téléphone* et du *Système du docteur Plume*, M. André de Lorde, collaborant, cette fois, avec M. Eugène Morel — d'une des grandes catastrophes de ce monde, celle de la Martinique, par exemple, qui n'anéantit pas moins de quarante mille habitants. Le premier acte nous montre le volcan qui fume — une pure merveille de mise en scène en un cadre aussi exigu — et nous dit l'événement probable, possible, puis certain, et aussi la nonchalance, l'inquiétude, l'insouciance, puis

1. DISTRIBUTION. — Jeanne Maigret, Mlle *de Felberg*. — Maman Rose, Mlle *Renée Cogé*. — Coralie Pablo, Mlle *Marthe Talmon*. — Cécilia Pablo, Mlle *Madeleine Farna*. — La Chevrette, Mlle *Germaine Lécuyer*. — Pierre Maigret, *La petite Willem* — Ti-Nini, Mlle *Billy*. — Roussel, M. *Gémier*. — Lautry, M. *Jancier*. — Le père Charlemont, M. *Maxence*. — Pablo, M. *Colas*. — Bourdier, M. *Georges Flateau*. — Zoizeau bleu, M. *Jarrier*. — Le boucher, M. *Dalleu*. — Le marquis, M. *Henry Houry*. — Robert, M. *Deschamps*. — Poncierot, M. *Marchal*. — Le médecin de la marine, M. *Saillard*. — L'officier, M. *Emile Antoine*. — Werner, M. *Meret*. — Samuel, M. *Fernand Liesse*. — Ti-Robin, M. *Pierre Laurent*. — Le directeur des fouilles, M. *Laurysse*.

2. DISTRIBUTION. — Clotilde, Mlle *Jameson*. — Madame Codomat, Mlle *Léonie Richard*. — Madame Dutison, Mme *Even*. — Francine, Mlle *Germaine Lécuyer*. — Eugénie, Mlle *Mary. Lavigne*. — Marthe, Mlle *Sylvérine*. — Monsieur Codomat, M. *Gémier*. — Henri Lafauvette, M. *Gerbert*. — Le plombier, M. *Harry Baur*. — Roger Linaux, M. *Marchal*. — Frédéric, M. *Fernand Liesse*.

3. DISTRIBUTION. — L'Homme, M. *Jarrier*. — La Femme, Mlle *Marguerite Lavigne*.

l'héroïsme ou la panique — toute la vie d'un peuple sous la menace. Le second acte aborde la terreur physique, l'horreur du désastre, les phénomènes étranges qui se sont produits alors. Et quand s'éventre la prison des misérables détenus auxquels « on a oublié de donner à manger », c'est l'horrible asphyxie ! Enfin, un troisième acte, tout différent, cherche à s'élever au-dessus du fait brutal, à en poursuivre le retentissement dans les cœurs dont il n'a épargné que la vie et se demande quelle philosophie on peut tirer d'un tel spectacle d'horreur. C'est en vain que le gouverneur de la colonie cherche la trace de sa fille adorée, de ses chers petits enfants, tous ensevelis sous la lave du volcan... Un seul être a échappé par miracle : cruelle ironie du sort ! C'est le condamné à mort qui devait être exécuté le lendemain ! M. Gémier ne s'est pas seulement dépensé en des trouvailles de mise en scène, il a été, encore et toujours, le parfait comédien que vous savez. Après l'avoir applaudi sous les traits de l'infortuné gouverneur, accablé par le terrible désastre, nous l'avons retrouvé sous ceux du doux inconscient M. Codomat. Et nous avions grand besoin du délicieux humoriste qu'est M. Tristan Bernard pour nous détendre les nerfs qu'avaient assez violemment ébranlés *Terre d'épouvante*. Son « Monsieur Codomat » prendra place, et une fort belle place, à côté du « Jeune homme rangé » et du « Mari pacifique ». Il était plus facile d'applaudir une telle pièce que de la raconter. Voici tout de même le sujet. M. Codomat est gérant de plusieurs immeubles. C'est un bourgeois

ux et assez dénué de scrupules. Il est appelé constater l'urgence d'une réparation chez la Clotilde, la locataire du dessous, une petite e qui vit des libéralités de son amant Henri vette. Codomat éprouve une certaine répu- e à entrer en rapport avec cette irrégulière, le devoir est là et il est obligé de subir la rsation de la petite dame. Or, celle-ci, très de, et d'ailleurs séduite par la belle prestance rant, lui raconte sans tarder qu'elle a trente francs d'économies et qu'elle se trouve bien rassée pour les placer. Codomat s'intéresse ôt aux propos de Clotilde et lui offre de s'oc- d'elle ; il lui dénichera des affaires superbes ousse même son subit dévouement jusqu'à avec la jeune femme des rapports qui ne sont out à fait des rapports d'affaires. Elle lui ouvre fois son cœur et sa bourse. Bien entendu, nat ne tirera de l'argent de Clotilde que des ces absolument personnels et il l'emploiera opérations financières qui ne rapporteront ui-même. Sa femme profite, elle-aussi, de la é de la demi-mondaine et tolère à ce prix les qu'elle fait à son mari. Cependant, le très et très riche Henri, l'amant de Clotilde, s'est de Francine, la fille de Codomat, et il vient ment déclarer au père qu'il veut se marier r conséquent, quitter Clotilde. Cela ne fait affaire de Codomat. « Vous marier ! je ne même pas savoir avec qui, lui répond-il indi- Vous êtes trop jeune, mon ami, et d'ailleurs, ne pouvez laisser votre maîtresse sans res-

sources ! » Seulement, quand Francine lui a appris que c'est elle que veut épouser Henri, Codomat change vite d'avis et il consent avec enthousiasme; mais Henri Lafauvette désire bien se conduire et gagner l'estime de son futur beau-père. Il fait donc une donation de dix mille francs de rente à Clotilde, ce qui était, selon nous, de nature à amener un dénouement que tout l'ensemble de la pièce semblait faire prévoir, disait fort justement M. Emmanuel Arène. « En effet, Monsieur Codomat, qui avait rompu avec Clotilde la sachant abandonnée par son amant, eût été un type vraiment « complet » s'il se fût ravisé à l'annonce des dix mille francs de rente et eût gardé sa maîtresse pour mieux surveiller l'argent de son gendre. M. Tristan Bernard n'a pas osé aller jusque-là, en quoi il a eu bien tort, à mon avis, car la conclusion était logique et la délicieuse fantaisie de sa pièce l'eût parfaitement fait accepter. Mais, après tout, le succès a été si joyeux et si vif, que c'est peut-être lui qui a eu raison, et qu'il pourrait à bon droit, si j'insistais, me demander de quoi je me mêle... » Gémier a joué « Monsieur Codomat » avec une maîtrise absolument remarquable. Son geste, sa physionomie, son costume, sa démarche surtout, ont donné au personnage une allure à la Balzac. Mlle Jameson, charmante artiste très en progrès, a été une Clotilde pleine de finesse et d'ingénuité très comique, et Mmes Léonie Richard, Even, Marguerite Lavigne, MM. Gerbert, Harry Baur, Marchal et Liesse ont eu leur très gentille part dans le succès de la pièce et de la

soirée. Qu'est-ce maintenant que l'*Homme rouge et la Femme verte* qui ouvrait le spectacle ? Une simple pochade, nous a dit l'un des auteurs, M. Hugues Delorme, dont les jolis vers comiques méritaient d'être mieux dits, une de ces courtes bleuettes qui ne valent que par la fantaisie, et où il ne se passe « rien », comme d'ailleurs dans beaucoup de pièces en trois actes...

24 OCTOBRE. — Les matinées du jeudi, fort courues la précédente saison, recommencent cet aujourd'hui. Sur l'affiche, *le Portefeuille*, la satire si amusante de M. Octave Mirbeau, avec M. Gémier, étonnant de réalisme et de fantaisie pittoresque dans le rôle qu'il a créé; *la Sacrifiée*, la pièce de M. Gaston Devore, interprétée par Mlle Madeleine Lély, MM. Gémier, Janvier, etc. Et le spectacle commençait par *l'Echelle*, la joyeuse fantaisie de M. Edouard Norès.

21 NOVEMBRE. — Première représentation de *Cœur à Cœur*, pièce en trois actes, de M. Romain Coolus[1]. — A la liste de ses œuvres si spirituelles et si distinguées, de style toujours très soigné et de langue toujours élégante, M. Romain Coolus ajoutait une pièce « forte » — en son troisième acte, notamment, d'une rare intensité dramatique qui a justement empoigné le public. En voici le sujet. Lucienne Hellouin a pour amant, depuis

1. DISTRIBUTION. — Jacques Hellouin, M. *Gémier*. — André Landelle, M. *Rouyer*. — Marcel Morain, M. *Henry Houry*. — Sylvain Brunières, M. *Harry Baur*. — Doré, M. *Saillard*. — Louis, M. *Méret*. — Ernest, M. *Pierre Laurent*. — Lucienne Hellouin, Mme *Andrée Mégard*. — Clotilde Morain, Mlle *Franquet*. — Anna Holska, Mlle de *Felberg*. — Rose, Mlle *Jeanne Sandraz*.

quelques années déjà, un personnage assez peu intéressant, André Landelle, lorsqu'elle apprend — la scène est très finement traitée — que celui-ci va la quitter pour épouser une riche Polonaise Anna Holska. Comme elle éprouve pour lui une passion violente qui lui est imposée par une fatalité irraisonnée, elle tente, aidée d'une de ses amies, Clotilde Morain, de désespérés efforts pour empêcher cette union. Mais Landelle tient bon, car, depuis qu'il est fasciné par les millions de la Polonaise, il s'aperçoit qu'il n'aime plus Lucienne. Quant à Anna Holska, on a beau lui montrer toute l'indignité de celui qu'elle va prendre pour mari, elle n'en veut pas démordre. Landelle est, paraît-il, irrrésistible... Pourquoi : je vous le demande ? O femmes : dites-nous pourquoi si souvent vous aimez des êtres qui valent si peu la peine d'être aimés... Ainsi frappée au cœur, Lucienne tombe dans un état d'indifférence et de langueur dont son mari est vivement préoccupé. Pendant un certain temps, il en cherche vainement la cause ; puis, de vagues indices lui font pressentir la vérité. Elle éclate, terrible, foudroyante, dans une scène magistrale — nous avons écrit : magistrale — au cours de laquelle il arrache son secret à Lucienne, lambeau par lambeau. Le malheureux aimait tellement sa femme, il se croyait si sûr de sa fidélité et de son affection qu'il demeure comme écrasé sous le coup qui le frappe. Que va-t-il faire? Dans une impulsion de sacrifice vraiment surhumaine, il mande chez lui l'odieux Landelle, et le supplie, à son tour, de renoncer à la Polonaise. Mais,

elui-ci, dans une scène de bravade et de crânerie, ésiste aux prières comme aux menaces d'Hel-ɔuin, et se croise tranquillement les bras devant e revolver braqué sur lui. Hellouin décharge 'arme, mais il tire en l'air... ou du moins nous le royons, et nous l'aimons mieux ainsi... La déto-ation fait accourir Lucienne qui se jette dans ses ras : elle comprend enfin toute la sublimité qu'il a dans cet homme; elle devine qu'il y a un mour supérieur à l'amour sensuel, un amour fait le tendresse, de dévouement et de pitié, celui que lui ffre son mari. Et c'est la moralité de la pièce de I. Coolus. Avons-nous assez dit toute la beauté de a scène où, se torturant lui-même, le mari exige etit à petit la confidence de sa femme? M. Gémier 'a jouée avec un admirable talent : rien de plus lramatique que sa douleur à la fois curieuse et ontenue quand il questionne, tantôt avec douceur, antôt avec rage, la femme coupable. Celle-ci, c'est Mme Andrée Mégard, très sincérement tragique cette minute suprême de la pièce. Mlle de Fehl-erg a bien drôlement rendu l'allure et l'accent de a Polonaise Anna Holska; c'est la vérité même : ous connaissons le type. M. Rouyer, chargé de eprésenter l'odieux André Landelle, n'avait vrai-nent pas une tâche commode; il s'en est acquitté lu mieux qu'il a pu, puisqu'à l'avant-dernière scène l a rendu le rôle presque sympathique. Citons en-ore M. Harry Baur — découvert par M. Tristan Bernard — qui, dans un épisode, a fait preuve de act et même d'esprit.

28 NOVEMBRE. — *Cœur à Cœur* était précédé

tecteur perpétuel : on l'a surnommé « Maman Robert ». Non content d'avoir rétrocédé à son cadet — puisqu'il s'est aperçu que les deux jeunes gens s'aimaient — Louise de Cléry, la tendre fiancée qu'il devait lui-même épouser, Robert demeure en tiers dans le ménage... à un point qu'agacée d'une affection aussi absorbante Louise en arrivera, pour le faire définitivement chasser par son frère, à inventer contre Robert la pire, la plus invraisemblable des calomnies. — Et « maman Robert » serait la cause d'un malheur, d'un véritable drame de famille, si Paulette, une aimable amie de Louise, ne se trouvait là juste à point pour la débarrasser en faisant de Robert, qui lui plaît beaucoup d'ailleurs, son propre mari. La pièce, toute de sentiment, n'est pas toujours adroite, il s'en faut, et reste trop fine pour le grand public. Bonne distribution. M. Rouyer, que nous a rendu le Théâtre Michel de Saint-Pétersbourg, remplit avec aisance le rôle de Robert. M[lle] De Felberg, une gracieuse débutante qui rappelle M[lle] Van Doren, est une Louise intéressante, et M[lle] Madeleine Farna personnifie gaiement le gentil terre-neuve qu'est Paulette (Petite Pelote pour les amis). Entre *Maman Robert* et la *Sacrifiée*, il y a toute la distance d'un nouveau venu au théâtre comme M. Sabatier à un dramaturge de vigoureux talent comme l'auteur d'une œuvre sévère, touchante et forte, la *Conscience de l'Enfant*, et de cette tant délicate étude psychologique, *Demi-Sœurs*, qui établit, il y a quelques années, la juste réputation de M. Gaston Devore. L'auteur de la *Sacrifiée* nous a lui-même

en ces termes l'idée de sa pièce : « La fa-
française, dit-il, est en évolution. Elle subit
'ait, à l'heure actuelle, une crise grave, dou-
se, ayant une répercussion profonde sur tout
ème social. La plupart des destinées déviées
caractères faussés ont pour origine la déplo-
tmosphère dans laquelle ont été élevés les en-
Certes, beaucoup de pères, de mères, ont
nception rationnelle de leurs fonctions d'é-
urs et des conditions favorables à l'épa-
ement harmonieux des jeunes êtres. Ils sa-
mer leurs enfants avec intelligence, en res-
t les promesses qui sont en eux. Mais beau-
beaucoup d'autres — et j'en connais des
les frappants — ont une idée absolument
de leur rôle. Ils se laissent conduire par les
formules toutes faites ; ils sont distraits
ur propre vie, par leurs affaires ; ils sont
ès par leurs passions, et ils oublient de se
r avec un amour lucide sur les âmes en
ion. Ils écrasent leurs petits sous une pro-
autoritaire, ou bien ils les étouffent de
sses, ou bien encore ils ne s'en occupent pas
t, créant ainsi, entre leurs enfants, des iné-
de situation qui provoquent des dissenti-
aigus et des révoltes. Comme le dit Gé-
— Combien d'enfants subissent l'orthopédie
d'une éducation oppressive ou la chaleur
ante de l'étuve sentimentale ! J'ai essayé de
tableau d'une crise de famille ayant pour
ıne de ces fréquentes déviations du senti-
ımilial, déviation dont ne sont pas respon-

sables, d'ailleurs, ceux qui la possèdent, victimes eux-mêmes de leur éducation, de leurs préjugés et de leurs passions... » Jeannine, l'héroïne de M. Devore, est une jeune fille qui, issue d'une famille d'industriels superbement enrichis — on doit lui donner, comme à ses deux sœurs, trois cent mille francs de dot — déteste le milieu cossu où les hasards de la naissance ont improvisé sa destinée... Pourquoi a-t-elle, quoique charmante, la réplique sèche, l'allure agressive du défi dans toute sa personne ? Parce que sa mère l'aime peu et la comprend mal, réservant ses tendresses et ses approbations pour une autre de ses filles, dont les manières sont plus dociles, plus calmes, plus molles, et comblent son idéal resté bourgeois. Et voici le drame intime : la « préférée » se fiance à un jeune homme supposé de son niveau pécuniaire et social ; l'autre, la « sacrifiée », guidée par son seul cœur, se jette au cou du contre-maître de son père. Et c'est celle-ci qui a raison... Prise en pleine vie moderne, la *Sacrifiée* contient des scènes émouvantes et sobres, spirituelles et fortes, qui ont produit un effet énorme ; elle marque un remarquable progrès dans la manière de M. Devore. Heureux l'auteur qui a trouvé en M. Gémier (c'est le contre-maître élu par Jeannine) et en Mlle Lély les interprètes de ses rêves. Déjà très justement appréciée à l'Odéon, Mlle Lély, si ardente et si vraie, a fait au Théâtre Antoine un début sensationnel qui a pris les proportions d'un véritable triomphe.

17 OCTOBRE. — Premières représentations de *Terre d'épouvante*, pièce en trois actes de MM. André de Lorde et Eugène Morel[1], de *Monsieur Codomat*, comédie en trois actes de M. Tristan Bernard[2], et de l'*Homme rouge et la Femme verte*, pièce en un acte de MM. Hugues Delorme et Armand Numès[3]. — *Terre d'épouvante*, est la mise en œuvre dramatique — par le terrifiant auteur d'*Au téléphone* et du *Système du docteur Plume*, M. André de Lorde, collaborant, cette fois, avec M. Eugène Morel — d'une des grandes catastrophes de ce monde, celle de la Martinique, par exemple, qui n'anéantit pas moins de quarante mille habitants. Le premier acte nous montre le volcan qui fume — une pure merveille de mise en scène en un cadre aussi exigu — et nous dit l'événement probable, possible, puis certain, et aussi la nonchalance, l'inquiétude, l'insouciance, puis

1. DISTRIBUTION. — Jeanne Maigret, Mlle *de Felberg*. — Maman Rose, Mlle *Renée Cogé*. — Coralie Pablo, Mlle *Marthe Talmon*. — Cécilia Pablo, Mlle *Madeleine Farna*. — La Chevrette, Mlle *Germaine Lécuyer*. — Pierre Maigret, *La petite Willem* — Ti-Nini, Mlle *Billy*. — Roussel, M. *Gémier*. — Lautry, M. *Janvier*. — Le père Charlemont, M. *Maxence*. — Pablo, M. *Colas*. — Bourdier, M. *Georges Flateau*. — Zoizeau bleu, M. *Jarrier*. — Le boucher, M. *Dalleu*. — Le marquis, M. *Henry Houry*. — Robert, M. *Deschamps*. — Poncierot, M. *Marchal*. — Le médecin de la marine, M. *Saillard*. — L'officier, M. *Emile Antoine*. — Werner, M. *Meret*. — Samuel, M. *Fernand Liesse*. — Ti-Robin, M. *Pierre Laurent*. — Le directeur des fouilles, M. *Laurysse*.

2. DISTRIBUTION. — Clotilde, Mlle *Jameson*. — Madame Codomat, Mlle *Léonie Richard*. — Madame Dutison, Mme *Even*. — Francine, Mlle *Germaine Lécuyer*. — Eugénie, Mlle *Marg. Lavigne*. — Marthe, Mlle *Sylvérine*. — Monsieur Codomat, M. *Gemier*. — Henri Lafauvette, M. *Gerbert*. — Le plombier, M. *Harry Baur*. — Roger Linaux, M. *Marchal*. — Frédéric, M. *Fernand Liesse*.

3. DISTRIBUTION. — L'Homme, M. *Jarrier*. — La Femme, Mlle *Marguerite Lavigne*.

l'héroïsme ou la panique — toute la vie d'un peuple sous la menace. Le second acte aborde la terreur physique, l'horreur du désastre, les phénomènes étranges qui se sont produits alors. Et quand s'éventre la prison des misérables détenus auxquels « on a oublié de donner à manger », c'est l'horrible asphyxie ! Enfin, un troisième acte, tout différent, cherche à s'élever au-dessus du fait brutal, à en poursuivre le retentissement dans les cœurs dont il n'a épargné que la vie et se demande quelle philosophie on peut tirer d'un tel spectacle d'horreur. C'est en vain que le gouverneur de la colonie cherche la trace de sa fille adorée, de ses chers petits enfants, tous ensevelis sous la lave du volcan... Un seul être a échappé par miracle : cruelle ironie du sort ! C'est le condamné à mort qui devait être exécuté le lendemain ! M. Gémier ne s'est pas seulement dépensé en des trouvailles de mise en scène, il a été, encore et toujours, le parfait comédien que vous savez. Après l'avoir applaudi sous les traits de l'infortuné gouverneur, accablé par le terrible désastre, nous l'avons retrouvé sous ceux du doux inconscient M. Codomat. Et nous avions grand besoin du délicieux humoriste qu'est M. Tristan Bernard pour nous détendre les nerfs qu'avaient assez violemment ébranlés *Terre d'épouvante*. Son « Monsieur Codomat » prendra place, et une fort belle place, à côté du « Jeune homme rangé » et du « Mari pacifique ». Il était plus facile d'applaudir une telle pièce que de la raconter. Voici tout de même le sujet. M. Codomat est gérant de plusieurs immeubles. C'est un bourgeois

vaniteux et assez dénué de scrupules. Il est appelé pour constater l'urgence d'une réparation chez la jolie Clotilde, la locataire du dessous, une petite femme qui vit des libéralités de son amant Henri Lafauvette. Codomat éprouve une certaine répugnance à entrer en rapport avec cette irrégulière, mais le devoir est là et il est obligé de subir la conversation de la petite dame. Or, celle-ci, très bavarde, et d'ailleurs séduite par la belle prestance du gérant, lui raconte sans tarder qu'elle a trente mille francs d'économies et qu'elle se trouve bien embarrassée pour les placer. Codomat s'intéresse aussitôt aux propos de Clotilde et lui offre de s'occuper d'elle ; il lui dénichera des affaires superbes et il pousse même son subit dévouement jusqu'à avoir avec la jeune femme des rapports qui ne sont plus tout à fait des rapports d'affaires. Elle lui ouvre à la fois son cœur et sa bourse. Bien entendu, Codomat ne tirera de l'argent de Clotilde que des bénéfices absolument personnels et il l'emploiera à des opérations financières qui ne rapporteront qu'à lui-même. Sa femme profite, elle-aussi, de la naïveté de la demi-mondaine et tolère à ce prix les visites qu'elle fait à son mari. Cependant, le très jeune et très riche Henri, l'amant de Clotilde, s'est épris de Francine, la fille de Codomat, et il vient timidement déclarer au père qu'il veut se marier et, par conséquent, quitter Clotilde. Cela ne fait pas l'affaire de Codomat. « Vous marier ! je ne veux même pas savoir avec qui, lui répond-il indigné. Vous êtes trop jeune, mon ami, et d'ailleurs, vous ne pouvez laisser votre maîtresse sans res-

sources ! » Seulement, quand Francine lui a appris que c'est elle que veut épouser Henri, Codomat change vite d'avis et il consent avec enthousiasme; mais Henri Lafauvette désire bien se conduire et gagner l'estime de son futur beau-père. Il fait donc une donation de dix mille francs de rente à Clotilde, ce qui était, selon nous, de nature à amener un dénouement que tout l'ensemble de la pièce semblait faire prévoir, disait fort justement M. Emmanuel Arène. « En effet, Monsieur Codomat, qui avait rompu avec Clotilde la sachant abandonnée par son amant, eût été un type vraiment « complet » s'il se fût ravisé à l'annonce des dix mille francs de rente et eût gardé sa maîtresse pour mieux surveiller l'argent de son gendre. M. Tristan Bernard n'a pas osé aller jusque-là, en quoi il a eu bien tort, à mon avis, car la conclusion était logique et la délicieuse fantaisie de sa pièce l'eût parfaitement fait accepter. Mais, après tout, le succès a été si joyeux et si vif, que c'est peut-être lui qui a eu raison, et qu'il pourrait à bon droit, si j'insistais, me demander de quoi je me mêle... » Gémier a joué « Monsieur Codomat » avec une maîtrise absolument remarquable. Son geste, sa physionomie, son costume, sa démarche surtout, ont donné au personnage une allure à la Balzac. Mlle Jameson, charmante artiste très en progrès, a été une Clotilde pleine de finesse et d'ingénuité très comique, et Mmes Léonie Richard, Even, Marguerite Lavigne, MM. Gerbert, Harry Baur, Marchal et Liesse ont eu leur très gentille part dans le succès de la pièce et de la

soirée. Qu'est-ce maintenant que l'*Homme rouge et la Femme verte* qui ouvrait le spectacle ? Une simple pochade, nous a dit l'un des auteurs, M. Hugues Delorme, dont les jolis vers comiques méritaient d'être mieux dits, une de ces courtes bleuettes qui ne valent que par la fantaisie, et où il ne se passe « rien », comme d'ailleurs dans beaucoup de pièces en trois actes...

24 OCTOBRE. — Les matinées du jeudi, fort courues la précédente saison, recommencent cet aujourd'hui. Sur l'affiche, *le Portefeuille*, la satire si amusante de M. Octave Mirbeau, avec M. Gémier, étonnant de réalisme et de fantaisie pittoresque dans le rôle qu'il a créé; *la Sacrifiée*, la pièce de M. Gaston Devore, interprétée par Mlle Madeleine Lély, MM. Gémier, Janvier, etc. Et le spectacle commençait par *l'Echelle*, la joyeuse fantaisie de M. Edouard Norès.

21 NOVEMBRE. — Première représentation de *Cœur à Cœur*, pièce en trois actes, de M. Romain Coolus[1]. — A la liste de ses œuvres si spirituelles et si distinguées, de style toujours très soigné et de langue toujours élégante, M. Romain Coolus ajoutait une pièce « forte » — en son troisième acte, notamment, d'une rare intensité dramatique qui a justement empoigné le public. En voici le sujet. Lucienne Hellouin a pour amant, depuis

1. DISTRIBUTION. — Jacques Hellouin, M. *Gémier*. — André Laudelle, M. *Rouyer*. — Marcel Morain, M. *Henry Houry*. — Sylvain Brunières, M. *Harry Baur*. — Doré, M. *Saillard*. — Louis, M. *Méret*. — Ernest, M. *Pierre Laurent*. — Lucienne Hellouin, Mme *Andrée Mégard*. — Clotilde Morain, Mlle *Franquet*. — Anna Holska, Mlle de *Felberg*. — Rose, Mlle *Jeanne Sandraz*.

quelques années déjà, un personnage assez peu intéressant, André Landelle, lorsqu'elle apprend — la scène est très finement traitée — que celui-ci va la quitter pour épouser une riche Polonaise Anna Holska. Comme elle éprouve pour lui une passion violente qui lui est imposée par une fatalité irraisonnée, elle tente, aidée d'une de ses amies, Clotilde Morain, de désespérés efforts pour empêcher cette union. Mais Landelle tient bon, car, depuis qu'il est fasciné par les millions de la Polonaise, il s'aperçoit qu'il n'aime plus Lucienne. Quant à Anna Holska, on a beau lui montrer toute l'indignité de celui qu'elle va prendre pour mari, elle n'en veut pas démordre. Landelle est, paraît-il, irrésistible... Pourquoi : je vous le demande? O femmes : dites-nous pourquoi si souvent vous aimez des êtres qui valent si peu la peine d'être aimés... Ainsi frappée au cœur, Lucienne tombe dans un état d'indifférence et de langueur dont son mari est vivement préoccupé. Pendant un certain temps, il en cherche vainement la cause ; puis, de vagues indices lui font pressentir la vérité. Elle éclate, terrible, foudroyante, dans une scène magistrale — nous avons écrit : magistrale — au cours de laquelle il arrache son secret à Lucienne, lambeau par lambeau. Le malheureux aimait tellement sa femme, il se croyait si sûr de sa fidélité et de son affection qu'il demeure comme écrasé sous le coup qui le frappe. Que va-t-il faire? Dans une impulsion de sacrifice vraiment surhumaine, il mande chez lui l'odieux Landelle, et le supplie, à son tour, de renoncer à la Polonaise. Mais,

celui-ci, dans une scène de bravade et de crânerie, résiste aux prières comme aux menaces d'Hellouin, et se croise tranquillement les bras devant le revolver braqué sur lui. Hellouin décharge l'arme, mais il tire en l'air... ou du moins nous le croyons, et nous l'aimons mieux ainsi... La détonation fait accourir Lucienne qui se jette dans ses bras : elle comprend enfin toute la sublimité qu'il y a dans cet homme; elle devine qu'il y a un amour supérieur à l'amour sensuel, un amour fait de tendresse, de dévouement et de pitié, celui que lui offre son mari. Et c'est la moralité de la pièce de M. Coolus. Avons-nous assez dit toute la beauté de la scène où, se torturant lui-même, le mari exige petit à petit la confidence de sa femme? M. Gémier l'a jouée avec un admirable talent : rien de plus dramatique que sa douleur à la fois curieuse et contenue quand il questionne, tantôt avec douceur, tantôt avec rage, la femme coupable. Celle-ci, c'est Mme Andrée Mégard, très sincérement tragique à cette minute suprême de la pièce. Mlle de Fehlberg a bien drôlement rendu l'allure et l'accent de la Polonaise Anna Holska; c'est la vérité même : nous connaissons le type. M. Rouyer, chargé de représenter l'odieux André Landelle, n'avait vraiment pas une tâche commode; il s'en est acquitté du mieux qu'il a pu, puisqu'à l'avant-dernière scène il a rendu le rôle presque sympathique. Citons encore M. Harry Baur — découvert par M. Tristan Bernard — qui, dans un épisode, a fait preuve de tact et même d'esprit.

28 NOVEMBRE. — *Cœur à Cœur* était précédé

d'un émouvant drame en un acte, le *Fanion*, où M. Paul Ginisty avait mis à la scène un des épisodes de son livre d'histoire, *Paris intime en révolution*. L'action se passe sous la Commune, aux heures les plus tragiques de la bataille des rues. Tableau plein de couleur et de mouvement, en sa brève intensité, joué avec une ardente sincérité par MM. Maxence, Marc Gérard. M[lles] Cogé et Valers. Le geste innocent d'une petite fille cause la mort d'un homme : le rôle de cette enfant était tenu par la petite Willem.

9 DÉCEMBRE. — La pièce de M. Romain Coolus s'accompagnait, cette fois, d'un acte plein de gaieté, *Zizi*, de M. Edmond Guiraud, fort bien interprété par M[lle] Madeleine Farna, MM. Harry Baur, Henry Houry et Laurens.

20 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Sherlock Holmes*, pièce en cinq actes et six tableaux de M. Pierre Decourcelle, d'après Conan Doyle[1]. — Conan Doyle a rendu populaire dans le monde entier ce type de policier amateur qui se passionne aux énigmes du crime et les déchiffre. S'il n'a pas créé de toutes pièces ce personnage, il l'a, du moins, considérablement développé. Aussi

---

1. DISTRIBUTION. — Sherlock Holmes, M. *Gémier*. — Le professeur Moriarty, M. *Harry Baur*. — Orlebar, M. *Charlier*. — Le docteur Watson, M. *Saillard*. — Le comte Stahlberg, M. *Maxence*. — Le baron d'Altenheim, M. *Georges Flateau*. — Forman, M. *Henry Houry*. — Bassick, M. *Jarrier*. — Fletcher, M. *Georges Dalleu*. — Bribb, M, *Raoul Terrier*. — Jarvis, M. *Marchal*. — Fitton, M. *Marc Gérard*. — Billy, M. *Pierre Laurens*. — John, M. *Fernand Liesse*. — Un agent. M. *Rafcail*. — Alice Brent, M[lle] *Yvonne de Bray*. — Madge Orlebar, M[lle] *Renée Cogé*. — Mistress Brent, M[me] *Jeanne Even*. — Thérèse, M[lle] *Madeleine Farna*.

Conan Doyle est-il l'auteur de cette vogue du roman populaire, du drame moderniste, angoissant sans vaine sensiblerie, enjoué sans ridicule, rapide et palpitant. Toutes ces qualités, nous les retrouvons dans la pièce de M. Pierre Decourcelle, qui, avec une très sûre science du théâtre, a transposé sur la scène du boulevard de Strasbourg les aventures du populaire héros Sherlock Holmes. Une jeune fille a été la maîtresse d'un personnage très important qui l'a abandonnée et laissé mourir. Sa sœur, Alice Brent, possède des lettres pouvant compromettre ce personnage ; elle veut s'en servir pour se venger, mais les époux Orlebar tiennent Alice séquestrés et comptent tirer profit de ces lettres ; Sherlock Holmes, le célèbre policier amateur, est chargé par les émissaires du grand personnage d'entrer en possession des papiers ; les époux Orlebar confient à Moriarty, le roi des bandits, le soin de les défendre contre Sherlock. Dès lors, c'est une lutte fertile en incidents imprévus, pittoresques ou angoissants, qui se déroule entre les deux adver-versaires, et qui se termine par la défaite de Moriarty et le mariage de Sherlock avec Alice. Tel est ce drame à sensations « expresses », qui peut être entendu par tout le monde et qui intéressera les petits et grands enfants. L'interprétation et la mise en scène contribueront largement au succès. Gémier, dans le rôle de Sherlock Holmes, est d'une étonnante intensité d'expression ; il ne s'est pourtant pas départi de l'apparente simplicité avec laquelle il compose tous ses personnages. A côté de lui, Harry Baur, dans Moriarty, a rendu avec au-

torité et personnalité son rôle original. Mlle Yvonne de Bray (Alice) atténue par son charme la brutalité de ces cinq actes où les rôles masculins ont seuls de l'importance.

Avec le grand succès de *Sherlock Holmes,* qui traversera toute l'année suivante, se termine l'histoire du Théâtre Antoine en 1907, résumée dans le tableau que voici :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Les Gaietés de l'Escadron, comédie	3	»	8
Daisy, comédie	1	»	32
L'Echelle, comédie	1	»	60
Biribi, drame	3	»	6
Chez les Zoaques, comédie	3	»	6
La Vie publique, pièce	4	»	2
**Le Bluff*, pièce	3	10 janv.	29
**La Petite Dame du Second*, pièce	1 tabl.	10 janv.	29
**Anna Karénine*, pièce	5 a. 7 t.	30 janv.	85
**Timon d'Athènes*, pièce	5	12 avril	16
La Rabouilleuse, pièce	4	26 avril	31
**Les Ames Ennemies*, pièce	4	15 mai	29
**Maman Robert*, pièce	3	19 sept.	21
**La Sacrifiée*, pièce	3	19 sept.	39
Le Portefeuille, pièce	1	»	13
**Terre d'épouvante*, pièce	3	17 octob.	35
**Monsieur Codomat*, comédie	3	17 octob.	40
**L'Homme rouge et la Femme verte*, pièce	1	17 octob.	22
**Cœur à Cœur*, pièce	3	21 nov.	32
**Le Fanion*, drame	1	28 nov.	21
**Zizi*, pièce	1	9 déc.	11
**Sherlock Holmes*, pièce	5 a. 6 t.	20 déc.	16

ÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN

ıu début de l'année 1907, **MM. Hertz et Jean** [uelin avaient repris possession du **Théâtre de** ?orte-Saint-Martin, où, le 29 janvier, ils don- ent la première représentation de *Notre-Dame Paris*, drame en cinq actes et douze tableaux, Paul Meurice, d'après le roman de Victor go [1]. — MM. Hertz et Coquelin ont eu une

---

[1] **DISTRIBUTION**. — La Sachette, Mme *Tessandier*. — **La Esméralda**, *Berthe Body*. — Mahiette, Mlle *Bouchetal*. — Gervaise, Mlle *Faber*. ıtarde, Mlle *Beylat*. — La Falourdelle, Mlle *M. Leriche*. — Madame ondelaurier, Mlle *Deroille*. — Une truande, Mlle *Danequin*. — Une le ribaude, Mlle *Marguerite*. — Fleur-de-Lys, Mlle *Marie*. — Eusta- *la petite Poggi*. — Claude Frollo, M. *de Max*. — Quasimodo, *ean Coquelin*. — Gringoire, M. *Villa*. — Phœbus, M. *Fabre*. — enole, M. *Céalis*. — Clopin Trouillefou, M. *Gravier*. — Jehan o, M. *Magnard*. — Robin Poussepain, M. *Danequin*. — Tristan ıite, M. *Karlo*. — Chanteprune, M. *L. Raoul*. — Un cul-de-jatte, *'lerville*. — Un huissier, M. *Didier*. — Lahour, M. *Beliard*. — ıhandise, M. *Rousseau*. — Noblem, M. *Benin*. — Clerge, M. *Alain*. rterne, M. *Adam*. — Bellevigne, M. *Totah*. — Un aveugle, M. *Barnier*. n officier, M. *Bilhaut*.

'occasion de la première répétition de *Notre-Dame de Paris*, une e cérémonie pleine de cordialité avait eu lieu sur la scène du re. Entre deux tableaux de la pièce, les pensionnaires de MM. Hertz quelin, dans l'un et l'autre de leurs théâtres, de la Gaîté et de la ›-Saint-Martin, s'étaient réunis autour de M. Péricaud à qui Coque- îné, au nom de l'Association des artistes dramatiques, remettait nédaille d'or. En quelques paroles fort heureuses, le grand artiste elait le passé de M. Péricaud, le talent de l'artiste, son dévoue- ; comme régisseur général pendant les dix années de la premiere ıtion Coquelin, les précieux services rendus à l'Association des tes, et il terminait en disant le plaisir qu'il avait à rejoindre ainsi

heureuse inspiration en reprenant *Notre-Dame de Paris*. Si, dans la première version, celle de Foucher, le drame géant n'eut point la fortune qui lui est dûe, la faute en fut au seul adaptateur. Foucher n'avait point les qualités qu'il fallait pour faire parler les héros de Victor Hugo; passées à son blutoir, l'ironie de Gringoire, la misère de Quasimodo, les clartés d'Esméralda et les ténèbres de Claude Frollo, la bonne grâce de Phœbus, les splendeurs animées du Vieux Paris avec ses églises, ses palais, ses bastilles, avec le retrait du roi Louis XI et les truanderies de la Cour des Miracles, parurent bien pauvres et bien peu lyriques. La version de Paul Meurice remit tout au point dans ce roman que l'on a appelé une nouvelle Iliade : variété de physionomies, exactitude de costumes, miraculeux artifice de descriptions, haute et sublime éloquence, comique vrai et irrésistible, grandes vues historiques, intrigue souple et forte, sentiment profond de l'art, science de bénédictin, verve de poète, — pour parler comme le prospectus de 1835. Donnée en 1879 au Théâtre des Nations, la pièce de Paul Meurice eut un succès qu'elle retrouva à chacune des « reprises ». Les rôles furent créés par Lacressonnière, un Quasimodo touchant, un « dévouement de chien et des vertus d'ange dans un corps de diable » ; par Taillade, un Claude Frollo terrifiant, archidiacre et magi-

le passé et l'avenir, par la remise à Péricaud, régisseur général de naguère et d'aujourd'hui à la Porte-Saint-Martin, de la médaille d'or si bien méritée — ainsi qu'en témoigne l'officiel diplôme de la Mutualité — par Péricaud, secrétaire général de l'Association. Et très ému, M. Péricaud recevait les félicitations de tous...

cien sortant de la caverne mystérieuse des alchimistes, des astrologues et des hermétiques ; par Marie Laurent, une émouvante Sachette; par Alice Lody, une mignonne Esméralda. Les artistes d'aujourd'hui valent ceux d'hier. M. Jean Coquelin et Mlle Body, le monstre et l'ange, ont eu toutes les sympathies, et l'on est tenté de redire, pour M. Jean Coquelin, qu'on en veut un peu à Esméralda de ne pas l'aimer malgré sa double bosse, son œil crevé, sa jambe cagneuse et sa défense de sanglier; car il a trouvé des accents d'un pathétique et d'un douloureux tout à fait remarquables. Mme Tessandier a sangloté les plaintes maternelles de la Sachette de façon à mériter de justes rappels. Quant à M. de Max, il a déchaîné une tempête de bravos après le tableau où Claude Frollo lit le passage de Job : « Un esprit passa devant ma face, et j'entendis un petit souffle, et mes cheveux se hérissèrent! » M. de Max a traduit avec une terrible puissance et une angoissante vérité la fièvre d'amour qui s'empare de l'archidiacre. Les autres rôles sont bien tenus. M. Villa (Gringoire), M. Fabre (Phœbus), M. Gravier (Clopin), et MM. Céalis, Magnard et Danequin, et Mlle Bouchetal et la petite Poggi, très fine dans le rôle de l'enfant gourmand, tous ont contribué à un ensemble satisfaisant. Les décors sont beaux. La mise en scène est vivante. Le tableau de l'amende honorable et celui du panorama de Paris ont été applaudis avec justice. *Notre-Dame de Paris*, avec sa verve, son souffle ardent, son évocation du moyen-âge, devait avoir une belle suite de représentations fructueuses.

26 FÉVRIER. — Le Théâtre fêtait l'anniversaire de Victor Hugo par une cérémonie qui, pendant un entr'acte de *Notre-Dame de Paris*, groupait tous les artistes autour du buste du grand poëte couronné devant le public, après que M. de Max eût dit de fort beaux vers de M. Jean Richepin, composés pour la circonstance.

14 MARS. — Matinée classique composée de *Britannicus*[1], où se faisaient vivement applaudir M. de Max et Mme Tessandier, suivi des *Précieuses ridicules*[2], avec l'incomparable Mascarille qu'est Coquelin aîné.

21 MARS. — Nouvelle matinée classique du jeudi, où l'on fêtait, dans *Andromaque*[3], Mlle Moreno et M. de Max, et où le rôle de Gros-René du *Dépit amoureux*[4], valait à M. Jean Coquelin de chaleureuses ovations.

5 AVRIL. — Reprise de *Cyrano de Bergerac*, avec MM. Coquelin aîné, Jean Coquelin, D'Auchy, Monteux, Gravier, Péricaud, Coste, Roger, Chabert, Nicolini, Mmes Carmen Deraisy, Délia, Beylat.

---

1. DISTRIBUTION. — Agrippine, Mme *Tessandier*. — Junie, Mlle *Deraisy*. — Albine. Mlle *Bouchetal*. — Néron, M. *de Max*. — Britannicus, M. *Monteux*. — Narcisse, M. *Duparc*. — Burrhus, M. *Garay*.

2. DISTRIBUTION. — Cathos. Mlle *Bouchetal*. — Madelon, Mlle *Faber*. — Marotte, Mlle *Doll*. — Mascarille. M. *Coquelin aîné*. — Gorgibus, M. *Jean Coquelin*. — Jodelet. M. *Chabert*. — Lagrange, M. *D'Auchy*. — Du Croisy. M. *Capoul*. — 1er porteur, M. *Person*. — 2e porteur, M. *Steibler*.

3. DISTRIBUTION. — Andromaque. Mlle *Marg. Moreno*. — Hermione, Mme *Ventura*. — Cephise, Mlle *Beylat*. — Cléone, Mlle *Chapelas*. — Oreste, M. *de Max*. — Pyrrhus. M. *Durival*. — Phénix, M. *Duparc*. — Pylade. M. *Grey*.

4. DISTRIBUTION. — Marinette. Mlle *Faber*. — Lucile, Mlle *Chapelas*. — Gros-René, M. *Jean Coquelin*. — Eraste, M. *Puylagarde*. — Valère. M. *Fabre*. — Mascarille. M. *Magnard*.

20 AVRIL. — Première représentation de la *Marjolaine*, pièce en cinq actes, en vers, de M. Jacques Richepin[1]. — Qui se souvient aujourd'hui de la *Marjolaine*, une aimable opérette de Vanloo et Leterrier, musique de Charles Lecocq, représentée plus de cent fois à l'ancienne Renaissance?... Jeanne Granier, assurément — la triomphatrice de jadis — qui assistait à la répétition générale de la pièce de M. Jacques Richepin, transformant en drame ou en comédie — ainsi avait-il fait pour son *Cadet-Roussel* — les chansons de France. Dans son village, où on la fête avec le refrain célèbre :

Qui donc passe ici si tard,
Compagnons de la Marjolaine ?

Marjolaine, fille naturelle d'une meunière et d'un seigneur, vit heureuse, choyée de tous et aimée d'amour par un jeune homme à la langue bien

1. DISTRIBUTION. — Saint-Léger, M. *Jean Coquelin*. — Philippe d'Orléans, M. *Castillan*. — François, M. *Dorival*. — De Nocé, M. *Coste*. — Cauche, M. *Walter*. — L'abbé de Grançay, M. *D'Auchy*. — De Broglie, M. *Fabre*. — De Brancas, M. *Reigner*. — Clermont, M. *Danequin*. — D'Ibagné, M. *Bernard*. — De Biron, M. *Raoul*. — Vendôme, M. *Clerville*. — Grancolas, M. *Clairval*. — D'Ibagné fils, M. *Valée*. — Premier valet, M. *Syl*. — Deuxième valet, M. *Barnier*. — D'Eglantine, M. *Mayena*. — Berville, M. *Béliard*. — Un cuisinier, M. *Frène*. — Fillard, M. *Sauvet*. — Muchot, M. *Augustin*. — Guillaume, M. *Deving*. — Thomas, M. *Sylvain*. — Nicolas, M. *Totah*. — Pierre, M. *Julian*. — Forcadel, M. *Morgan*.— Un enfant, *Petite Eugénie*.— Marjolaine, Mme *Cora Laparcerie*. — Marquise de Sabran, Mlle *Feriel*. — Duchesse de Phalaris, Mlle *Faber*. — Madame Thibaut, Mlle *Canti*. — La Toutton, Mlle *Barbieri*.— Comtesse de Parabère, Mlle *Guerraz*.— De Flavacourt, Mlle *Richin*. — De Pramnon, Mlle *Gaby Bernard*. — De Gesvres, Mlle *Aubertot*. — Première souris, Mlle *Doll*. — Deuxième souris, Mlle *Loria*. — Annette, Mlle *Jane*. — Madelon, Mlle *Carain*. — Margot, Mlle *Mignon*.

quelques années déjà, un personnage assez peu intéressant, André Landelle, lorsqu'elle apprend — la scène est très finement traitée — que celui-ci va la quitter pour épouser une riche Polonaise Anna Holska. Comme elle éprouve pour lui une passion violente qui lui est imposée par une fatalité irraisonnée, elle tente, aidée d'une de ses amies, Clotilde Morain, de désespérés efforts pour empêcher cette union. Mais Landelle tient bon, car, depuis qu'il est fasciné par les millions de la Polonaise, il s'aperçoit qu'il n'aime plus Lucienne. Quant à Anna Holska, on a beau lui montrer toute l'indignité de celui qu'elle va prendre pour mari, elle n'en veut pas démordre. Landelle est, paraît-il, irrésistible... Pourquoi : je vous le demande ? O femmes : dites-nous pourquoi si souvent vous aimez des êtres qui valent si peu la peine d'être aimés... Ainsi frappée au cœur, Lucienne tombe dans un état d'indifférence et de langueur dont son mari est vivement préoccupé. Pendant un certain temps, il en cherche vainement la cause ; puis, de vagues indices lui font pressentir la vérité. Elle éclate, terrible, foudroyante, dans une scène magistrale — nous avons écrit : magistrale — au cours de laquelle il arrache son secret à Lucienne, lambeau par lambeau. Le malheureux aimait tellement sa femme, il se croyait si sûr de sa fidélité et de son affection qu'il demeure comme écrasé sous le coup qui le frappe. Que va-t-il faire ? Dans une impulsion de sacrifice vraiment surhumaine, il mande chez lui l'odieux Landelle, et le supplie, à son tour, de renoncer à la Polonaise. Mais,

celui-ci, dans une scène de bravade et de crânerie, résiste aux prières comme aux menaces d'Hellouin, et se croise tranquillement les bras devant le revolver braqué sur lui. Hellouin décharge l'arme, mais il tire en l'air... ou du moins nous le croyons, et nous l'aimons mieux ainsi... La détonation fait accourir Lucienne qui se jette dans ses bras : elle comprend enfin toute la sublimité qu'il y a dans cet homme; elle devine qu'il y a un amour supérieur à l'amour sensuel, un amour fait de tendresse, de dévouement et de pitié, celui que lui offre son mari. Et c'est la moralité de la pièce de M. Coolus. Avons-nous assez dit toute la beauté de la scène où, se torturant lui-même, le mari exige petit à petit la confidence de sa femme? M. Gémier l'a jouée avec un admirable talent : rien de plus dramatique que sa douleur à la fois curieuse et contenue quand il questionne, tantôt avec douceur, tantôt avec rage, la femme coupable. Celle-ci, c'est Mme Andrée Mégard, très sincérement tragique à cette minute suprême de la pièce. Mlle de Fehlberg a bien drôlement rendu l'allure et l'accent de la Polonaise Anna Holska; c'est la vérité même : nous connaissons le type. M. Rouyer, chargé de représenter l'odieux André Landelle, n'avait vraiment pas une tâche commode; il s'en est acquitté du mieux qu'il a pu, puisqu'à l'avant-dernière scène il a rendu le rôle presque sympathique. Citons encore M. Harry Baur — découvert par M. Tristan Bernard — qui, dans un épisode, a fait preuve de tact et même d'esprit.

28 NOVEMBRE. — *Cœur à Cœur* était précédé

d'un émouvant drame en un acte, le *Fanion*, où M. Paul Ginisty avait mis à la scène un des épisodes de son livre d'histoire, *Paris intime en révolution*. L'action se passe sous la Commune, aux heures les plus tragiques de la bataille des rues. Tableau plein de couleur et de mouvement, en sa brève intensité, joué avec une ardente sincérité par MM. Maxence, Marc Gérard. M[lles] Cogé et Valers. Le geste innocent d'une petite fille cause la mort d'un homme : le rôle de cette enfant était tenu par la petite Willem.

9 DÉCEMBRE. — La pièce de M. Romain Coolus s'accompagnait, cette fois, d'un acte plein de gaieté, *Zizi*, de M. Edmond Guiraud, fort bien interprété par M[lle] Madeleine Farna, MM. Harry Baur, Henry Houry et Laurens.

20 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Sherlock Holmes*, pièce en cinq actes et six tableaux de M. Pierre Decourcelle, d'après Conan Doyle[1]. — Conan Doyle a rendu populaire dans le monde entier ce type de policier amateur qui se passionne aux énigmes du crime et les déchiffre. S'il n'a pas créé de toutes pièces ce personnage, il l'a, du moins, considérablement développé. Aussi

---

1. DISTRIBUTION. — Sherlock Holmes, M. *Gémier*. — Le professeur Moriarty, M. *Harry Baur*. — Orlebar, M. *Charlier*. — Le docteur Watson, M. *Saillard*. — Le comte Stahlberg, M. *Maxence*. — Le baron d'Altenheim, M. *Georges Flateau*. — Forman, M. *Henry Houry*. — Bassick, M. *Jarrier*. — Fletcher, M. *Georges Dalleu*. — Bribb, M, *Raoul Terrier*. — Jarvis, M. *Marchal*. — Fitton, M. *Marc Gérard*. — Billy, M. *Pierre Laurens*. — John, M. *Fernand Liesse*. — Un agent. M. *Raffail*. — Alice Brent, M[lle] *Yvonne de Bray*. — Madge Orlebar, M[lle] *Renée Cogé*. — Mistress Brent, M[me] *Jeanne Even*. — Thérèse, M[lle] *Madeleine Farna*.

onan Doyle est-il l'auteur de cette vogue du roman opulaire, du drame moderniste, angoissant sans aine sensiblerie, enjoué sans ridicule, rapide et alpitant. Toutes ces qualités, nous les retrouvons ans la pièce de M. Pierre Decourcelle, qui, avec ne très sûre science du théâtre, a transposé sur la cène du boulevard de Strasbourg les aventures du opulaire héros Sherlock Holmes. Une jeune fille été la maîtresse d'un personnage très important ui l'a abandonnée et laissé mourir. Sa sœur, Alice rent, possède des lettres pouvant compromettre e personnage; elle veut s'en servir pour se venger, ais les époux Orlebar tiennent Alice séquestrés t comptent tirer profit de ces lettres; Sherlock Iolmes, le célèbre policier amateur, est chargé ar les émissaires du grand personnage d'entrer n possession des papiers; les époux Orlebar onfient à Moriarty, le roi des bandits, le soin de s défendre contre Sherlock. Dès lors, c'est une itte fertile en incidents imprévus, pittoresques ou ngoissants, qui se déroule entre les deux adversaires, et qui se termine par la défaite de Moiarty et le mariage de Sherlock avec Alice. Tel st ce drame à sensations « expresses », qui peut tre entendu par tout le monde et qui intéressera s petits et grands enfants. L'interprétation et la ise en scène contribueront largement au succès. rémier, dans le rôle de Sherlock Holmes, est d'une tonnante intensité d'expression; il ne s'est pourant pas départi de l'apparente simplicité avec quelle il compose tous ses personnages. A côté e lui, Harry Baur, dans Moriarty, a rendu avec au-

torité et personnalité son rôle original. Mlle Yvonne de Bray (Alice) atténue par son charme la brutalité de ces cinq actes où les rôles masculins ont seuls de l'importance.

Avec le grand succès de *Sherlock Holmes,* qui traversera toute l'année suivante, se termine l'histoire du Théâtre Antoine en 1907, résumée dans le tableau que voici :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Les Gaietés de l'Escadron, comédie	3	»	8
Daisy, comédie	1	»	32
L'Echelle, comédie	1	»	60
Biribi, drame	3	»	6
Chez les Zoaques, comédie	3	»	6
La Vie publique, pièce	4	»	2
**Le Bluff*, pièce	3	10 janv.	29
**La Petite Dame du Second*, pièce	1 tabl.	10 janv.	29
**Anna Karénine*, pièce	5 a. 7 t.	30 janv.	85
**Timon d'Athènes*, pièce	5	12 avril	16
La Rabouilleuse, pièce	4	26 avril	31
**Les Ames Ennemies*, pièce	4	15 mai	29
**Maman Robert*, pièce	3	19 sept.	21
**La Sacrifiée*, pièce	3	19 sept.	39
Le Portefeuille, pièce	1	»	13
**Terre d'épouvante*, pièce	3	17 octob.	35
**Monsieur Codomat*, comédie	3	17 octob.	40
**L'Homme rouge et la Femme verte*, pièce	1	17 octob.	22
**Cœur à Cœur*, pièce	3	21 nov.	32
**Le Fanion*, drame	1	28 nov.	21
**Zizi*, pièce	1	9 déc.	11
**Sherlock Holmes*, pièce	5 a. 6 t.	20 déc.	16

ATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN

ı début de l'année 1907, MM. Hertz et Jean .elin avaient repris possession du Théâtre de ›rte-Saint-Martin, où, le 29 janvier, ils donıt la première représentation de *Notre-Dame aris*, drame en cinq actes et douze tableaux, 'aul Meurice, d'après le roman de Victor ›[1]. — MM. Hertz et Coquelin ont eu une

---

[1] STRIBUTION. — La Sachette, Mme *Tessandier*. — La Esméralda, *erthe Body*. — Mahiette, Mlle *Bouchetal*. — Gervaise, Mlle *Faber*. ırde, Mlle *Beylat*. — La Falourdelle, Mlle *M. Leriche*. — Madame delaurier, Mlle *Deroille*. — Une truande, Mlle *Danequin*. — Une ribaude, Mlle *Marguerite*. — Fleur-de-Lys, Mlle *Marie*. — Eusta- *petite Poggi*. — Claude Frollo, M. *de Max*. — Quasimodo, *n Coquelin*. — Gringoire, M. *Villa*. — Phœbus, M. *Fabre*. — ıole, M. *Céalis*. — Clopin Trouillefou, M. *Gravier*. — Jehan M. *Magnard*. — Robin Poussepain, M. *Danequin*. — Tristan e, M. *Karlo*. — Chanteprune, M. *L. Raoul*. — Un cul-de-jatte, *rville*. — Un huissier, M. *Didier*. — Lahour, M. *Beliard*. — ındise, M. *Rousseau*. — Noblem, M. *Benin*. — Clerge, M. *Alain*. erne, M. *Adam*.— Bellevigne, M. *Totah*.— Un aveugle, M. *Barnier*. officier, M. *Bilhaut*.

ccasion de la première répétition de *Notre-Dame de Paris*, une cérémonie pleine de cordialité avait eu lieu sur la scène du . Entre deux tableaux de la pièce, les pensionnaires de MM. Hertz ıelin, dans l'un et l'autre de leurs théâtres, de la Gaîté et de la Saint-Martin, s'étaient réunis autour de M. Péricaud à qui Coqueé, au nom de l'Association des artistes dramatiques, remettait daille d'or. En quelques paroles fort heureuses, le grand artiste ıit le passé de M. Péricaud, le talent de l'artiste, son dévoueomme régisseur général pendant les dix années de la premiere ›n Coquelin, les précieux services rendus à l'Association des ı, et il terminait en disant le plaisir qu'il avait à rejoindre ainsi

heureuse inspiration en reprenant *Notre-Dame de Paris*. Si, dans la première version, celle de Foucher, le drame géant n'eut point la fortune qui lui est dûe, la faute en fut au seul adaptateur. Foucher n'avait point les qualités qu'il fallait pour faire parler les héros de Victor Hugo; passées à son blutoir, l'ironie de Gringoire, la misère de Quasimodo, les clartés d'Esméralda et les ténèbres de Claude Frollo, la bonne grâce de Phœbus, les splendeurs animées du Vieux Paris avec ses églises, ses palais, ses bastilles, avec le retrait du roi Louis XI et les truanderies de la Cour des Miracles, parurent bien pauvres et bien peu lyriques. La version de Paul Meurice remit tout au point dans ce roman que l'on a appelé une nouvelle Iliade : variété de physionomies, exactitude de costumes, miraculeux artifice de descriptions, haute et sublime éloquence, comique vrai et irrésistible, grandes vues historiques, intrigue souple et forte, sentiment profond de l'art, science de bénédictin, verve de poète, — pour parler comme le prospectus de 1835. Donnée en 1879 au Théâtre des Nations, la pièce de Paul Meurice eut un succès qu'elle retrouva à chacune des « reprises ». Les rôles furent créés par Lacressonnière, un Quasimodo touchant, un « dévouement de chien et des vertus d'ange dans un corps de diable » ; par Taillade, un Claude Frollo terrifiant, archidiacre et magi-

---

le passé et l'avenir, par la remise à Péricaud, régisseur général de naguère et d'aujourd'hui à la Porte-Saint-Martin, de la médaille d'or si bien méritée — ainsi qu'en témoigne l'officiel diplôme de la Mutualité — par Péricaud, secrétaire général de l'Association. Et très ému, M. Péricaud recevait les félicitations de tous...

sortant de la caverne mystérieuse des alchi-
s, des astrologues et des hermétiques; par
Laurent, une émouvante Sachette; par Alice
, une mignonne Esméralda. Les artistes d'au-
'hui valent ceux d'hier. M. Jean Coquelin et
3ody, le monstre et l'ange, ont eu toutes les
athies, et l'on est tenté de redire, pour M. Jean
elin, qu'on en veut un peu à Esméralda de
is l'aimer malgré sa double bosse, son œil
, sa jambe cagneuse et sa défense de sanglier;
a trouvé des accents d'un pathétique et d'un
ureux tout à fait remarquables. Mme Tessan-
a sangloté les plaintes maternelles de la
tte de façon à mériter de justes rappels.
t à M. de Max, il a déchaîné une tempête de
s après le tableau où Claude Frollo lit le
ge de Job : « Un esprit passa devant ma face,
ntendis un petit souffle, et mes cheveux se
ièrent! » M. de Max a traduit avec une ter-
puissance et une angoissante vérité la fièvre
ur qui s'empare de l'archidiacre. Les autres
sont bien tenus. M. Villa (Gringoire), M. Fabre
bus), M. Gravier (Clopin), et MM. Céalis,
ard et Danequin, et Mlle Bouchetal et la
Poggi, très fine dans le rôle de l'enfant
nand, tous ont contribué à un ensemble satis-
t. Les décors sont beaux. La mise en scène est
te. Le tableau de l'amende honorable et celui
norama de Paris ont été applaudis avec justice.
-*Dame de Paris*, avec sa verve, son souffle
t, son évocation du moyen-âge, devait avoir
elle suite de représentations fructueuses.

RIL. — Première représentation de la
ne, pièce en cinq actes, en vers, de
ıes Richepin [1]. — Qui se souvient au-
de la *Marjolaine*, une aimable opérette
o et Leterrier, musique de Charles Lecocq,
ée plus de cent fois à l'ancienne Renais-
Jeanne Granier, assurément — la triom-
de jadis — qui assistait à la répétition
de la pièce de M. Jacques Richepin, trans-
en drame ou en comédie — ainsi avait-il
son *Cadet-Roussel* — les chansons de
Dans son village, où on la fête avec le
élèbre :

Qui donc passe ici si tard,
Compagnons de la Marjolaine ?

ne, fille naturelle d'une meunière et d'un
, vit heureuse, choyée de tous et aimée
par un jeune homme à la langue bien

UTION. — Saint-Léger, M. *Jean Coquelin*. — Philippe
. *Castillan*. — François, M. *Dorival*. — De Nocé, M. *Coste*.
I. *Walter*. — L'abbé de Grançay, M. D'*Auchy*. — De Broglie,
– De Brancas, M. *Reigner*. — Clermont, M. *Danequin*. —
. *Bernard*. — De Biron. M. *Raoul*. — Vendôme, M. *Cler-*
ncolas, M. *Clairval*. — D'Ibagné fils, M. *Valée*. — Premier
l. — Deuxième valet, M. *Barnier*. — D'Eglantine, M. *Muye-*
*v*ille, M. *Béliard*. — Un cuisinier, M. *Frène*. — Fillard,
– Muchot, M. *Augustin*. — Guillaume, M. *Deving*. — Tho-
vain. — Nicolas, M. *Totah*. — Pierre, M. *Julian*. — For-
organ. — Un enfant, *Petite Eugénie*. — Marjolaine, Mme *Cora*
— Marquise de Sabran. Mlle *Feriel*. — Duchesse de Phala-
aber. — Madame Thibaut. Mlle *Canti*. — La Toutton,
t. — Comtesse de Parabère, Mlle *Guerraz*. — De Flavacourt,
. — De Prannon, Mlle *Gaby Bernard*. — De Gesvres,
ot. — Première souris, Mlle *Doll*. — Deuxième souris,
— Annette. Mlle *Jane*. — Madelon, Mlle *Carain*. — Margot,
..

pendue, François, que, dans le pays, on appelle l' « Avocat ». Pourquoi faut-il que, de son père, elle ait hérité — voilà bien les lois de l'atavisme — du désir du luxe et des grandeurs? Son parrain, le marquis de Saint-Léger, saura tirer parti de ces fringantes dispositions, et de complicité avec un ami de même « amoralité », le comte de Nocé, il imagine de présenter au Régent la belle créature qu'est Marjolaine. Celle-ci se laisse faire, et dans la griserie d'un petit souper au Palais-Royal, elle tombe dans les bras du prince, enchanté d'une pareille primeur qui le change de ses « anciennes ». Mais à peine a-t-elle succombé qu'elle se reprend et regrette celui qu'elle a si froidement abandonné: c'est décidément François qu'elle aime! Et comme il est justement venu à Paris pour apporter les doléances du peuple — ce pauvre peuple dont elle avait si bien promis de s'occuper en haut lieu — elle se garde bien de lui révéler sa véritable situation et lui propose de fuir avec elle. Voilà qui ne fait l'affaire ni de son parrain, le marquis de Saint-Léger, si heureux d'être rentré en grâce auprès du Régent, ni de Philippe d'Orléans lui-même, qui s'est pris à aimer pour de bon la peu banale Marjolaine. Il prétend l'empêcher de partir; elle lui répond en prédisant la Révolution qui s'avance à grands pas... La tirade est « plaquée », c'est évident; mais elle est ardente et sonore... François a tout entendu; il sait désormais la vérité sur la vertu de Marjolaine, à laquelle il témoigne son juste mépris. La garde est là, d'ailleurs, qui veille sur le Régent et met à l'ombre — la Bastille existe encore — l' « Avocat »

irateur. Marjolaine en conçoit tant de déses-
it de chagrin qu'elle en meurt, non, toutefois,
ıvoir obtenu le pardon de François, grâcié par
;ent repentant — un Régent repentant : voilà
'est évidemment pas dans le caractère du per-
ge !... Cette mort, au milieu d'une fête, où la
e Marjolaine s'abreuve à plaisir de champagne
est une des scènes les plus touchantes et les
originales du mélodrame de M. Jacques
pin — très favorablement accueilli par un
; ravi d'acclamer en la personne du fils un
si glorieux. Et si nous n'avons pas retrouvé,
la nouvelle œuvre du jeune auteur, la verve
lante et généreuse de *Falstaff*, les jolis vers
gais couplets de *Cadet-Roussel*, nous pre-
plaisir à constater tout l'agrément que consti-
Marjolaine, encadrée dans de jolis décors,
ée de somptueux costumes et soulignée d'une
te musique « du temps » fraternellement si-
Tiarko Richepin. Mme Cora Laparcerie, qui
ılleurs, très finement rendu la scène de la
ie, a-t-elle bien toute la grâce légère qui
ndrait au rôle de la Marjolaine ? Nous ne le
ns point, et la façon dont elle a enlevé les
ges de force nous amène à penser qu'elle
plutôt une belle actrice de drame et ferait,
kemple, une superbe « Agar ». M. Antoine a
la direction de la Porte-Saint-Martin un
u appréciable en lui prêtant M. Dorival,
de chaleur et de conviction sous les traits de
ois. Nous admirions encore l'élégance « aris-
ique » de M. Castillan, à qui le rôle du Régent

allait comme un gant, et le tact de M. Jean Coquelin, sachant se contenter du rôle infime et ingrat du marquis de Saint-Léger.

17 MAI. — Première représentation, à ce théâtre, des *Deux Gosses*, drame en cinq actes et huit tableaux, de M. Pierre Decourcelle[1]. — Redevenus désormais directeurs de la Porte Saint-Martin, MM. Hertz et Jean Coquelin ont tenu à s'assurer par un bon traité le répertoire de M. Pierre Decourcelle. Peut-être nous redonneront-ils un jour ou l'autre l'*As de trèfle*, qui établit naguère la réputation du jeune auteur. Ils avaient présentement besoin d'un succès sûr; aussi procédaient-ils à la reprise des *Deux Gosses* qui, depuis une dizaine d'années, demeuraient une des plus solides planches de salut de l'Ambigu-Comique. C'est d'un roman, *Fanfan*, paru d'abord en... je ne sais combien de feuilletons et publié plus tard en deux volumes, que M. Decourcelle avait tiré le sensationnel mélodrame qui, dès le premier soir (19 février 1896), produisit l'immense effet que vous savez. Les *Deux Orphelines* avaient dès lors un

1. DISTRIBUTION. — G. Kerlor, M. *Dorival*. — R. d'Alboize, M. *D'Au-[illegible]*. — Brisquet, M. *Walter*. — De Saint-Hyriex, M. *Fabre*. — La [illegible]ace, M. *Grégoire*. — Mulot, M. *Gontier*. — Docteur Vernier, M. *Fonge-Seiglet*. — Fadart, M. *Martin*. — Paul Humbert, M. *Dane-[illegible]*. — Gognelu, M. *Clerville*. — Boisdru, M. *Raoul*. — Monsieur l'administrateur, M. *Montbéliard*. — Un malade, M. *Clairval*. — Un gendarme, M. *Totah*. — Un bedeau, M. *Dumont*. — Un agent, M. *Bu-[illegible]*. — Un domestique, M. *Barnier*. — Garçon de salle, M. *Philippe*. — Fanfan, Mlle *Marthe Mellot*. — Claudinet, Mlle *Hélène Reyé*. — Hélène de Kerlor, Mlle *Nelly Cormon*. — Carmen de Saint-Hyriex, Mme *De P[illegible]*. — Sœur Simplice, Mlle *Vallée*. — Zéphirine, Mlle *Renée [illegible]mercier*. — Mariane Gognelu, Mlle *Aubertot*. — Une femme de chambre, Mlle *Marguerite*. — Petit Fanfan, *Petite Jeanne*.

pendant, les *Deux Orphelins*... Si l'on veut
un peu s'arrêter aux coutumières invraisem-
es qui, mieux encore que les surprises et les
de théâtre, sont l'essence même du drame
aire, M. Decourcelle ne pouvait, cette fois,
rir d'autre reproche que celui d'en avoir
ɔ mis ». La pièce est émouvante et très bien
mais ce qui en marque l'originalité, c'est la
« gosse » qui est véritablement exquise. Ces
petits, issus de *Sans famille*, n'étaient-ils
ıpables de mettre les larmes aux yeux des
sceptiques? Délicieusement interprétés par
Marthe Mellot et Hélène Reyé, ils eussent
à eux seuls l'énorme vogue de l'ouvrage
né dans le monde entier. Fanfan et Claudinet
ıt rencontré, à l'origine, les interprètes rêvés.
Mellot et Reyé « vivaient » les deux petits
qu'elles étaient chargées de personnifier. Les
charmantes comédiennes ont repris leurs
où elles furent si parfaites, et c'est un coup
ıître de la nouvelle direction d'avoir su met-
main sur les deux inimitables créatrices de
 èce populaire, bien jouée d'ailleurs par la
Mlle Nelly Cormon, de voix si belle et d'ac-
si sincère en Mme de Kerlor, et par M. Do-
toujours prêté par l'Odéon) qui a tragique-
rendu le désespoir du mari jaloux. Seul,
égoire, un peu pitre, nous a fait grandement
ter M. Decori, qui avait composé avec amour
ɘ de la Limace.

JUILLET. — Le théâtre avait officiellement
ses portes le 30 juin avec les *Deux Gosses*.

Mais il offrait au public de la matinée gratuite un spectacle classique composé du *Malade imaginaire*, précédé du *Dépit amoureux*. Les spectateurs prenaient aux vers et à la prose de Molière le plus vif plaisir. Des rires continuels hachaient notamment le dialogue du *Malade imaginaire*, après lequel, M. Jean Coquelin, l'excellent interprète du rôle d'Argan, était rappelé dans une longue ovation.

8 AOUT. — Pour sa réouverture, la Porte-Saint-Martin reprenait pour la..... ème fois le *Courrier de Lyon*[1], et c'était toujours avec un nouveau plaisir que le public revoyait le vieux drame de MM. Siraudin, Moreau et Delacour qui portait allègrement ses cinquante-sept années bien sonnées. La pièce, toute incidentée de péripéties et fort claire au milieu de ses complications, a intéressé comme au premier jour, et pourtant on ne s'indigne plus de la terrible erreur judiciaire. A l'origine, la critique rappela avec indignation que Lesurques était un honnête homme innocent, fatalement compromis par sa ressemblance avec un scélérat. Les journaux et les revues reproduisirent les documents de cette sanglante affaire. De nombreuses demandes de réhabilitation furent adressées au Gouvernement en faveur de l'infortuné Lesurques. On cita nombre de cas sem-

---

1. [illegible] — Choppard, M. *Léon Noël*. — Lesurques-Dubosc, M. [illegible]. — Jérôme Lesurques, M. *Jean Dulac*. — Daubenton, M. *Fabre*. — [illegible], M. *Walter*. — Courriol, M. *D'Auchy*. — Didier, M. *Liabel*. — [illegible], M. *Jalabert*. — Lambert, M. *Albert*. — Le maître de poste, M. [illegible]. — [illegible], M. *Raoul*. — L'agent, M. *Carrier*. — Un garçon de café, M. *Totah*. — Julie Lesurques, Mlle *Claude Ritter*. — [illegible], Mme *Renée* [illegible].

blables : le boulanger de Venise, aussi connu que Calas, et la servante de Palaiseau et les églises de Londres, tant de fois tendues de deuil pour faire une réparation éclatante aux victimes de la justice anglaise ; et l'on demanda à la justice française d'imiter cet exemple et de rendre « aux descendants du malheureux Lesurques l'honneur et la fortune dont la loi les avaient injustement dépouillés ». Comme tout cela est loin de nous ! Ce fut le 10 mars 1797 que Lesurques subit la peine capitale. Ce fut le 10 mars 1850 qu'eut lieu la première représentation de la pièce. Qui donc se rappelle aujourd'hui que les véritables assassins du Courrier de Lyon se nommaient Touriol Dubosq, Durochat, Vidal et Rossi, et que par une étrange singularité, Lesurques ne dut pas tant sa condamnation aux témoins qui l'accusèrent qu'à ceux qui tentèrent de le faire acquitter. C'est ainsi pourtant. « Il s'agissait d'établir un alibi qui devait prouver l'innocence du prévenu en démontrant que l'accusé se trouvait à Paris au moment même où le crime se commettait sur la route de Lyon. Un ami de Lesurques, M. Legrand, bijoutier, voulant donner plus de force à son témoignage, déclara que Lesurques avait dîné chez lui le jour même où l'assassinat fut commis, et qu'ils avaient passé la soirée ensemble. Legrand, pour mieux préciser la date, 8 floréal, assura que ce même jour, il avait fait un échange de bijoux avec un autre bijoutier nommé Aldenoff. Mais, quand le registre fut apporté au tribunal, on reconnut que la date de l'opération avait été surchargée. C'est le 9 floréal que l'échange

de bijoux avait eu lieu... Legrand avait marqué cet échange seulement le lendemain, et ensuite, pour sauver son ami, il s'était évertué à faire un 8 d'un 9?... Les assassins furent généreux. Ils nièrent l'identité de Lesurques avec leur complice. Lesurques n'en fut pas moins condamné par le tribunal criminel siégeant au Palais de Justice, et de par un jury. Au dernier moment, un sursis fut demandé au Directoire, qui s'adressa au Corps législatif. Le Corps législatif passa à l'ordre du jour... Quelques temps après, un brigand, nommé Dubosq, avouait, en mourant sur l'échafaud pour d'autres crimes, que Lesurques avait été injustement exécuté à sa place... La reprise de cette histoire d'un crime a trouvé des interprètes chaleuleureux et pittoresques à la Porte-Saint-Martin. M. Léon Noël, héritier de toutes les traditions de Paulin Ménier, a de nouveau personnifié Choppard d'une façon saisissante. M. Léon Noël est un grand artiste, il porte en lui la sincérité et la simplicité, et son influence sur le public est extraordinaire. M. Rosny joue habilement le double rôle de Lesurques et de Dubosq. M. Jean Dulac fait un touchant Jérôme Lesurques. M. Liabel est un jeune et excellent comédien, et MM. Fabre, Walter et d'Auchy et Mlle Claude Ritter complètent un ensemble parfait.

10 SEPTEMBRE. — Le *Bossu* d'Anicet Bourgeois et Paul Féval reparaît triomphalement sur l'affiche. M. Jean Dulac, aujourd'hui l'un de nos meilleurs grands premiers rôles de drame, se fait acclamer dans Lagardère. Fabre dans le rôle de Gonzague,

y dans celui du Régent, d'Auchy, Walter, ›ire, Mortimer, Liabel, sont également fort udis par un nombreux public, toujours ama- les pièces de cape et d'épée[1].

OCTOBRE. — Première matinée classique du avec les *Précieuses ridicules*, de Molière[2] et *d*, de Corneille[3].

OCTOBRE. — C'est, cette fois, *Tartuffe*[4] qui ose, avec les *Précieuses ridicules*, le spec- de la matinée classique.

OCTOBRE. — Première représentation du *eau du Roi*, pièce en quatre actes, en vers, . Jean Aicard, musique de scène de M. Mas-

---

TRIBUTION. — Lagardère, M. *Jean Dulac*. — Gonzague, M. *Fabre*. Régent, M. *Rosny*. — Chaverny, M. *d'Auchy*. — Passepoil, *'ter*. — Cocardasse, M. *Grégoire*. — Peyrolles, M. *Mortimer*. — ers, M. *Liabel*. — Tonio, M. *Jalabert*. — D'Argenson, M. *Albert*. ıille, M. *Carrier*. — Staupitz, M. *Clerville*. — Bonnivet, M. *Raoul*. bourgeois, M. *Barnier*. — Blanche de Caylus, Mlle *Claude Ritter*. e, Mlle *Blanche Doriel*. — Blanche de Nevers, Mlle *Martcha*. — , Mlle *Duriez*. — Madeleine, Mlle *Lierny*. — Charlot, Mlle *Au-* — Une bourgeoise, Mlle *Danequin*. — Deuxième bourgeoise, *rguerite*.

›ut de quelques jours, Mlle Bouchetal reprenait avec succès le Blanche de Caylus.

STRIBUTION. — Mascarille, M. *Coquelin aîné*. — Gorgibus, *Coquelin*. — Jodelet, M. *Chabert*. — Du Croissy, M. *Fabre*. — ınge, M. *d'Auchy*. — 1er porteur, M. *Person*. — 2e porteur, *ville*. — Madelon, Mlle *Jane Faber*. — Cathos, Mlle *Bouchetal*. ›tte, Mlle *Guerraz*.

STRIBUTION. — Don Rodrigue, M. *Dorival*. — Don Fernand, *nteux*. — Don Diègue, M. *H. Perrin*. — Don Gomès, M. *Fabre*. ınche, M. *d'Auchy*. — Don Arias, M. *Liabel*. — Don Alfonse, *ıul*. — Chimène, Mlle *Gilda Darthy*. — Elvire, Mlle *Bouchetal*.

STRIBUTION. — Elmire, Mlle *Gilda Darthy*. — Dorine, Mlle *Bou-* — Marianne, Mlle *Guerraz*. — Mme Pernelle, Mme *Renée Lemercier*. ›te, Mlle *Danequin*. — Tartuffe, M. *Coquelin aîné*. — Orgon, *Coquelin*. — Cléante, M. *Monteux*. — Damis, M. *Capoul*. — M. *d'Auchy*. — Loyal, M. *Chabert*. — L'Exempt, M. *Person*.

senet[1]. — C'est à l'Odéon qu'aurait pu, qu'aurait dû être représenté le noble drame en vers que vient nous donner la Porte Saint-Martin : spectacle très littéraire, digne de la scène où naquit *Cyrano de Bergerac*. Au lieu du pendant de *Cyrano*, ce *Chantecler*, qui leur était formellement promis, et que, depuis si longtemps déjà, ils attendent du bon plaisir de M. Edmond Rostand, MM. Hertz et Jean Coquelin ont dû se contenter honnêtement de l'œuvre du poète Jean Aicard, dont le plus grand succès, jusqu'ici, est l'émouvante pièce, qui en bien des langues a fait le tour du monde, le *Père Lebonnard*. Sur une belle idée — que l'auteur a résumée dans cette exclamation : « Bonté, vertu suprême » — est brodé le *Manteau du Roi*, conte philosophique, politique et social. M. Jean Aicard y définit nettement les devoirs des rois. — Les rois ! Qui songe encore aux rois, aujourd'hui ? — Il leur demande, avant tout et par dessus tout, d'être bons, et place la féerique histoire de son Christian en un pays imaginaire qu'il appelle Ouranie et qu'il

---

1. DISTRIBUTION. — Le Roi Christian, M. *De Max*. — Le bouffon, M. *Jean Coquelin*. — Le pauvre, M. *Dorival*. — Le vieillard, M. *Périaud*. — L'ambassadeur du roi Nourvarh, M. *Monteux*. — Le bûcheron, M. *Jean Dulac*. — Le père de Marie, M. *Rosny*. — Le ministre Joseph, M. *Fabre*. — Un officier des gardes, M. *D'Auchy*. — Un ermite, M. *Lionel*. — Premier conjuré, M. *Walter*. — Premier partisan, M. *Magnard*. — Le secrétaire d'Etat, M. *Albert*. — Le héraut noir, M. *Person*. — Deuxième vieillard, M. *Clerville*. — Deuxième conjuré, M. *Carrier*. — Un capitaine, M. *Raoul*. — Un piquier, M. *Adam*. — Un scribe, M. *Barnier*. — Deuxième partisan, M. *Gaston*. — Troisième partisan, M. *Laurent*. — Troisième conjuré, M. *Totah*. — Quatrième conjuré, M. *Béliard*. — Un voleur, M. *Lehaut*. — Un enfant, *le petit Gaby*. — Marie, Mlle *Marthe Mellot*. — Une mère, Mlle *Lierny*. — Une femme, Mlle *Chapuis*. — Un enfant, *la petite Duval*. — Une voix de jeune fille, Mlle *Dorys*.

ıur les bords d'un fleuve hypothétique, nommé ın. Nous avons eu, nous, la vision d'une vaste ;e qui s'étend aux pieds des Monts Ourals et ait — honni soit qui mal y pense! — s'appeler ılie. Où qu'il règne, ce roi Christian est un échant, très méchant, despotique et cruel. nnons-lui l'abolition d'une vieille coutume, ɔit peu lugubre, qui veut qu'un héraut, sur ıssage, crie de temps en temps : « Ce grand it mourir! » Mais, ce qui est plus grave, il it la torture et le fouet — le knout peut-être avait supprimés son père. Il livre une ville ɜ au massacre d'un barbare, et prétend sé-'er arbitrairement un vieux bonhomme et sa Marie, dont il a su se faire aimer incognito le Roi s'amuse — et qui ne reconnaît pas ıa splendeur l'humble étudiant de ses rêves. les voix menaçantes ont retenti aux abords lais. Christian ordonne en vain des recher-des enquêtes, des supplices. Une vision se ɜ dans un rayon de lumière. L'homme est grand; ses vêtements sont simples, recouverts ɔng manteau de bure. Il s'appelle le Pauvre, ɜ Peuple. Ce prophète démocrate lance l'ana-contre Christian : « Le roi puissant sera ; il ne sera régénéré que par la bonté, par r, par la pitié! » Et le Pauvre s'éloigne len-., sans pouvoir être atteint par les ordres de an. Il disparaît : le bruit court qu'on l'a vu ː au ciel sur un char de feu comme le pro-Elie. Et la prédiction s'accomplit. Christian ntôt victime d'une singulière, d'une sinistre

pendue, François, que, dans le pays, on appelle l' « Avocat ». Pourquoi faut-il que, de son père, elle ait hérité — voilà bien les lois de l'atavisme — du désir du luxe et des grandeurs? Son parrain, le marquis de Saint-Léger, saura tirer parti de ces fringantes dispositions, et de complicité avec un ami de même « amoralité », le comte de Nocé, il imagine de présenter au Régent la belle créature qu'est Marjolaine. Celle-ci se laisse faire, et dans la griserie d'un petit souper au Palais-Royal, elle tombe dans les bras du prince, enchanté d'une pareille primeur qui le change de ses « anciennes ». Mais à peine a-t-elle succombé qu'elle se reprend et regrette celui qu'elle a si froidement abandonné: c'est décidément François qu'elle aime! Et comme il est justement venu à Paris pour apporter les doléances du peuple — ce pauvre peuple dont elle avait si bien promis de s'occuper en haut lieu — elle se garde bien de lui révéler sa véritable situation et lui propose de fuir avec elle. Voilà qui ne fait l'affaire ni de son parrain, le marquis de Saint-Léger, si heureux d'être rentré en grâce auprès du Régent, ni de Philippe d'Orléans lui-même, qui s'est pris à aimer pour de bon la peu banale Marjolaine. Il prétend l'empêcher de partir; elle lui répond en prédisant la Révolution qui s'avance à grands pas... La tirade est « plaquée », c'est évident; mais elle est ardente et sonore... François a tout entendu; il sait désormais la vérité sur la vertu de Marjolaine, à laquelle il témoigne son juste mépris. La garde est là, d'ailleurs, qui veille sur le Régent et met à l'ombre — la Bastille existe encore — l' « Avocat »

conspirateur. Marjolaine en conçoit tant de désespoir et de chagrin qu'elle en meurt, non, toutefois, sans avoir obtenu le pardon de François, grâcié par le Régent repentant — un Régent repentant : voilà qui n'est évidemment pas dans le caractère du personnage !... Cette mort, au milieu d'une fête, où la pauvre Marjolaine s'abreuve à plaisir de champagne glacé, est une des scènes les plus touchantes et les plus originales du mélodrame de M. Jacques Richepin — très favorablement accueilli par un public ravi d'acclamer en la personne du fils un nom si glorieux. Et si nous n'avons pas retrouvé, dans la nouvelle œuvre du jeune auteur, la verve abondante et généreuse de *Falstaff*, les jolis vers et les gais couplets de *Cadet-Roussel*, nous prenons plaisir à constater tout l'agrément que constitue la *Marjolaine*, encadrée dans de jolis décors, habillée de somptueux costumes et soulignée d'une délicate musique « du temps » fraternellement signée Tiarko Richepin. Mme Cora Laparcerie, qui a, d'ailleurs, très finement rendu la scène de la griserie, a-t-elle bien toute la grâce légère qui conviendrait au rôle de la Marjolaine ? Nous ne le croyons point, et la façon dont elle a enlevé les passages de force nous amène à penser qu'elle serait plutôt une belle actrice de drame et ferait, par exemple, une superbe « Agar ». M. Antoine a fait à la direction de la Porte-Saint-Martin un cadeau appréciable en lui prêtant M. Dorival, plein de chaleur et de conviction sous les traits de François. Nous admirions encore l'élégance « aristocratique » de M. Castillan, à qui le rôle du Régent

allait comme un gant, et le tact de M. Jean Coquelin, sachant se contenter du rôle infime et ingrat du marquis de Saint-Léger.

17 MAI. — Première représentation, à ce théâtre, des *Deux Gosses*, drame en cinq actes et huit tableaux, de M. Pierre Decourcelle [1]. — Redevenus désormais directeurs de la Porte Saint-Martin, MM. Hertz et Jean Coquelin ont tenu à s'assurer par un bon traité le répertoire de M. Pierre Decourcelle. Peut-être nous redonneront-ils un jour ou l'autre l'*As de trèfle*, qui établit naguère la réputation du jeune auteur. Ils avaient présentement besoin d'un succès sûr ; aussi procédaient-ils à la reprise des *Deux Gosses* qui, depuis une dizaine d'années, demeuraient une des plus solides planches de salut de l'Ambigu-Comique. C'est d'un roman, *Fanfan*, paru d'abord en... je ne sais combien de feuilletons et publié plus tard en deux volumes, que M. Decourcelle avait tiré le sensationnel mélodrame qui, dès le premier soir (19 février 1896), produisit l'immense effet que vous savez. Les *Deux Orphelines* avaient dès lors un

1. DISTRIBUTION. — G. Kerlor, M. *Dorival*. — R. d'Alboize, M. *D'Auchy*. — Brisquet, M. *Walter*. — De Saint-Hyriex, M. *Fabre*. — La Limace, M. *Grégoire*. — Mulot, M. *Gontier*. — Docteur Vernier, M. *Tony-Seiglet*. — Fadart, M. *Martin*. — Paul Humbert, M. *Daneuil*. — Goguelu, M. *Clerville*. — Boisdru, M. *Raoul*. — Monsieur l'administrateur, M. *Montbéliard*. — Un malade, M. *Clairval*. — Un gendarme, M. *Totah*. — Un bedeau, M. *Dumont*. — Un agent, M. *Bureau*. — Un domestique, M. *Barnier*. — Garçon de salle, M. *Philippe*.
Fantan, Mlle *Marthe Mellot*. — Claudinet, Mlle *Hélène Reyé*. — Hélène de Kerlor, Mlle *Nelly Cormon*. — Carmen de Saint-Hyriex, Mlle *De Pouzols*. — Sœur Simplice, Mlle *Vallée*. — Zéphirine, Mlle *Renée Lemercier*. — Mariane Goguelu, Mlle *Aubertot*. — Une femme de chambre, Mlle *Marguerite*. — Petit Fantan, *Petite Jeanne*.

digne pendant, les *Deux Orphelins*... Si l'on veut bien un peu s'arrêter aux coutumières invraisemblances qui, mieux encore que les surprises et les coups de théâtre, sont l'essence même du drame populaire, M. Decourcelle ne pouvait, cette fois, encourir d'autre reproche que celui d'en avoir « trop mis ». La pièce est émouvante et très bien faite; mais ce qui en marque l'originalité, c'est la partie « gosse » qui est véritablement exquise. Ces deux petits, issus de *Sans famille*, n'étaient-ils pas capables de mettre les larmes aux yeux des plus sceptiques? Délicieusement interprétés par Mlles Marthe Mellot et Hélène Reyé, ils eussent établi à eux seuls l'énorme vogue de l'ouvrage acclamé dans le monde entier. Fanfan et Claudinet avaient rencontré, à l'origine, les interprètes rêvés. Mlles Mellot et Reyé « vivaient » les deux petits êtres qu'elles étaient chargées de personnifier. Les deux charmantes comédiennes ont repris leurs rôles où elles furent si parfaites, et c'est un coup de maître de la nouvelle direction d'avoir su mettre la main sur les deux inimitables créatrices de la pièce populaire, bien jouée d'ailleurs par la jolie Mlle Nelly Cormon, de voix si belle et d'accent si sincère en Mme de Kerlor, et par M. Dorival (toujours prêté par l'Odéon) qui a tragiquement rendu le désespoir du mari jaloux. Seul, M. Grégoire, un peu pitre, nous a fait grandement regretter M. Decori, qui avait composé avec amour le rôle de la Limace.

14 JUILLET. — Le théâtre avait officiellement fermé ses portes le 30 juin avec les *Deux Gosses*.

Mais il offrait au public de la matinée gratuite un spectacle classique composé du *Malade imaginaire*, précédé du *Dépit amoureux*. Les spectateurs prenaient aux vers et à la prose de Molière le plus vif plaisir. Des rires continuels hachaient notamment le dialogue du *Malade imaginaire*, après lequel, M. Jean Coquelin, l'excellent interprète du rôle d'Argan, était rappelé dans une longue ovation.

8 AOUT. — Pour sa réouverture, la Porte-Saint-Martin reprenait pour la..... ème fois le *Courrier de Lyon*[1], et c'était toujours avec un nouveau plaisir que le public revoyait le vieux drame de MM. Siraudin, Moreau et Delacour qui portait allègrement ses cinquante-sept années bien sonnées. La pièce, toute incidentée de péripéties et fort claire au milieu de ses complications, a intéressé comme au premier jour, et pourtant on ne s'indigne plus de la terrible erreur judiciaire. A l'origine, la critique rappela avec indignation que Lesurques était un honnête homme innocent, fatalement compromis par sa ressemblance avec un scélérat. Les journaux et les revues reproduisirent les documents de cette sanglante affaire. De nombreuses demandes de réhabilitation furent adressées au Gouvernement en faveur de l'infortuné Lesurques. On cita nombre de cas sem-

1. [illegible] — Chopart, M. *Léon Noël*. — Lesurques-Dubosc, M. [illegible] — Jérôme Lesurques, M. *Jean Dulac*. — Daubenton, M. *Fabre*. — [illegible], M. *Walter*. — Courriol, M. *D'Auchy*. — Didier, M. *Liabel*. — [illegible]quet, M. *[illegible]bert*. — Lambert, M. *Albert* — Le maître de poste, M. [illegible] — [illegible], M. *[illegible]*. — L'agent, M. *Carrier*. — Un garçon de café, M. *Totah*. — Julie Lesurques, Mlle *Claude Ritter*. — Jeanne, Mme *Renée [illegible]*

›s : le boulanger de Venise, aussi connu que
, et la servante de Palaiseau et les églises
›ndres, tant de fois tendues de deuil pour
une réparation éclatante aux victimes de la
e anglaise ; et l'on demanda à la justice fran-
d'imiter cet exemple et de rendre « aux
ndants du malheureux Lesurques l'honneur
fortune dont la loi les avaient injustement
uillés ». Comme tout cela est loin de nous !
t le 10 mars 1797 que Lesurques subit la
capitale. Ce fut le 10 mars 1850 qu'eut lieu
›mière représentation de la pièce. Qui donc
ppelle aujourd'hui que les véritables assas-
lu Courrier de Lyon se nommaient Touriol
sq, Durochat, Vidal et Rossi, et que par une
ge singularité, Lesurques ne dut pas tant sa
mnation aux témoins qui l'accusèrent qu'à
qui tentèrent de le faire acquitter. C'est ainsi
ant. « Il s'agissait d'établir un alibi qui devait
er l'innocence du prévenu en démontrant que
sé se trouvait à Paris au moment même où le
se commettait sur la route de Lyon. Un ami
ırurques, M. Legrand, bijoutier, voulant donner
le force à son témoignage, déclara que Lesur-
avait dîné chez lui le jour même où l'assas-
fut commis, et qu'ils avaient passé la soirée
ıble. Legrand, pour mieux préciser la date,
ial, assura que ce même jour, il avait fait un
ge de bijoux avec un autre bijoutier nommé
off. Mais, quand le registre fut apporté au
ıal, on reconnut que la date de l'opération
été surchargée. C'est le 9 floréal que l'échange

senet[1]. — C'est à l'Odéon qu'aurait pu, qu'aurait dû être représenté le noble drame en vers que vient nous donner la Porte Saint-Martin : spectacle très littéraire, digne de la scène où naquit *Cyrano de Bergerac*. Au lieu du pendant de *Cyrano*, ce *Chantecler*, qui leur était formellement promis, et que, depuis si longtemps déjà, ils attendent du bon plaisir de M. Edmond Rostand, MM. Hertz et Jean Coquelin ont dû se contenter honnêtement de l'œuvre du poète Jean Aicard, dont le plus grand succès, jusqu'ici, est l'émouvante pièce, qui en bien des langues a fait le tour du monde, le *Père Lebonnard*. Sur une belle idée — que l'auteur a résumée dans cette exclamation : « Bonté, vertu suprême » — est brodé le *Manteau du Roi*, conte philosophique, politique et social. M. Jean Aicard y définit nettement les devoirs des rois. — Les rois ! Qui songe encore aux rois, aujourd'hui ? — Il leur demande, avant tout et par dessus tout, d'être bons, et place la féerique histoire de son Christian en un pays imaginaire qu'il appelle Ouranie et qu'il

1. DISTRIBUTION. — Le Roi Christian, M. *De Max*. — Le bouffon, M. *Jean Coquelin*. — Le pauvre, M. *Dorival*. — Le vieillard, M. *Péri-[illegible]*. — L'ambassadeur du roi Nourvarh, M. *Monteux*. — Le bûcheron, M. *Jean Dulac*. — Le père de Marie, M. *Rosny*. — Le ministre Joseph, M. *Fabre*. — Un officier des gardes, M. *D'Auchy*. — Un ermite, M. *Lia-[illegible]*. — Premier conjuré, M. *Walter*. — Premier partisan, M. *Magnard*. — Le secrétaire d'Etat, M. *Albert*. — Le héraut noir, M. *Person*. — Deuxième vieillard, M. *Clerville*. — Deuxième conjuré, M. *Carrier*. — Un capitaine, M. *Raoul*. — Un piquier, M. *Adam*. — Un scribe, M. *Barnier*. — Deuxième partisan, M. *Gaston*. — Troisième partisan, M. *Laurent*. — Troisième conjuré, M. *Totah*. — Quatrième conjuré, M. *Béliard*. — Un voleur, M. *Lehaut*. — Un enfant, *le petit Gaby*. — Marie, Mlle *Marthe Mellot*. — Une mère, Mlle *Lierny*. — Une femme, Mlle *Chapuis*. — Un enfant, *la petite Duval*. — Une voix de jeune fille, Mlle *Dorys*.

Rosny dans celui du Régent, d'Auchy, Walter, Grégoire, Mortimer, Liabel, sont également fort applaudis par un nombreux public, toujours amateur des pièces de cape et d'épée[1].

10 OCTOBRE. — Première matinée classique du jeudi avec les *Précieuses ridicules*, de Molière[2] et le *Cid*, de Corneille[3].

17 OCTOBRE. — C'est, cette fois, *Tartuffe*[4] qui compose, avec les *Précieuses ridicules*, le spectacle de la matinée classique.

22 OCTOBRE. — Première représentation du *Manteau du Roi*, pièce en quatre actes, en vers, de M. Jean Aicard, musique de scène de M. Mas-

---

1. DISTRIBUTION. — Lagardère, M. *Jean Dulac*. — Gonzague, M. *Fabre*. — Le Régent, M. *Rosny*. — Chaverny, M. *d'Auchy*. — Passepoil, M. *Walter*. — Cocardasse, M. *Grégoire*. — Peyrolles, M. *Mortimer*. — De Nevers, M. *Liabel*. — Tonio, M. *Jalabert*. — D'Argenson, M. *Albert*. — Navaille, M. *Carrier*. — Staupitz, M. *Clerville*. — Bonnivet, M. *Raoul*. — Un bourgeois, M. *Barnier*. — Blanche de Caylus, Mlle *Claude Ritter*. — Flore, Mlle *Blanche Doriel*. — Blanche de Nevers, Mlle *Martcha*. — Martine, Mlle *Duriez*. — Madeleine, Mlle *Lierny*. — Charlot, Mlle *Aubertot*. — Une bourgeoise, Mlle *Danequin*. — Deuxième bourgeoise, Mlle *Marguerite*.

Au bout de quelques jours, Mlle Bouchetal reprenait avec succès le rôle de Blanche de Caylus.

2. DISTRIBUTION. — Mascarille, M. *Coquelin aîné*. — Gorgibus, M. *Jean Coquelin*. — Jodelet, M. *Chabert*. — Du Croissy, M. *Fabre*. — La Grange, M. *d'Auchy*. — 1er porteur, M. *Person*. — 2e porteur, M. *Clerville*. — Madelon, Mlle *Jane Faber*. — Cathos, Mlle *Bouchetal*. — Marotte, Mlle *Guerraz*.

3. DISTRIBUTION. — Don Rodrigue, M. *Dorival*. — Don Fernand, M. *Monteux*. — Don Diègue, M. *H. Perrin*. — Don Gomès, M. *Fabre*. Don Sanche, M. *d'Auchy*. — Don Arias, M. *Liabel*. — Don Alfonse, M. *Raoul*. — Chimène, Mlle *Gilda Darthy*. — Elvire, Mlle *Bouchetal*.

4. DISTRIBUTION. — Elmire, Mlle *Gilda Darthy*. — Dorine, Mlle *Bouchetal*. — Marianne, Mlle *Guerraz*. — Mme Pernelle, Mme *Renée Lemercier*. — Flipote, Mlle *Danequin*. — Tartuffe, M. *Coquelin aîné*. — Orgon, M. *Jean Coquelin*. — Cléante, M. *Monteux*. — Damis, M. *Capoul*. — Valère, M. *d'Auchy*. — Loyal, M. *Chabert*. — L'Exempt, M. *Person*.

senet[1]. — C'est à l'Odéon qu'aurait pu, qu'aurait dû être représenté le noble drame en vers que vient nous donner la Porte Saint-Martin : spectacle très littéraire, digne de la scène où naquit *Cyrano de Bergerac*. Au lieu du pendant de *Cyrano*, ce *Chantecler*, qui leur était formellement promis, et que, depuis si longtemps déjà, ils attendent du bon plaisir de M. Edmond Rostand, MM. Hertz et Jean Coquelin ont dû se contenter honnêtement de l'œuvre du poète Jean Aicard, dont le plus grand succès, jusqu'ici, est l'émouvante pièce, qui en bien des langues a fait le tour du monde, le *Père Lebonnard*. Sur une belle idée — que l'auteur a résumée dans cette exclamation : « Bonté, vertu suprême » — est brodé le *Manteau du Roi*, conte philosophique, politique et social. M. Jean Aicard y définit nettement les devoirs des rois. — Les rois ! Qui songe encore aux rois, aujourd'hui ? — Il leur demande, avant tout et par dessus tout, d'être bons, et place la féerique histoire de son Christian en un pays imaginaire qu'il appelle Ouranie et qu'il

1. DISTRIBUTION. — Le Roi Christian, M. *De Max*. — Le bouffon, M. *Jean Coquelin*. — Le pauvre, M. *Dorival*. — Le vieillard, M. *Périgord*. — L'ambassadeur du roi Nourvarh, M. *Monteux*. — Le bûcheron, M. *Jean Dulac*. — Le père de Marie, M. *Rosny*. — Le ministre Joseph, M. *Fabre*. — Un officier des gardes, M. *D'Auchy*. — Un ermite, M. *Liesel*. — Premier conjuré, M. *Walter*. — Premier partisan, M. *Magnard*. — Le secrétaire d'Etat, M. *Albert*. — Le héraut noir, M. *Person*. — Deuxième vieillard, M. *Clerville*. — Deuxième conjuré, M. *Carrier*. — Un capitaine, M. *Raoul*. — Un piquier, M. *Adam*. — Un scribe, M. *Barnier*. — Deuxième partisan, M. *Gaston*. — Troisième partisan, M. *Laurent*. — Troisième conjuré, M. *Totah*. — Quatrieme conjuré. M. *Béliard*. — Un voleur, M. *Lehaut*. — Un enfant, *le petit Gaby*. — Marie, Mlle *Marthe Mellot*. — Une mère, Mlle *Lierny*. — Une femme, Mlle *Chapuis*. — Un enfant, *la petite Duval*. — Une voix de jeune fille, Mlle *Dorys*.

ıur les bords d'un fleuve hypothétique, nommé ın. Nous avons eu, nous, la vision d'une vaste ;e qui s'étend aux pieds des Monts Ourals et ait — honni soit qui mal y pense! — s'appeler lie. Où qu'il règne, ce roi Christian est un échant, très méchant, despotique et cruel. nnons-lui l'abolition d'une vieille coutume, ›it peu lugubre, qui veut qu'un héraut, sur ıssage, crie de temps en temps : « Ce grand it mourir! » Mais, ce qui est plus grave, il it la torture et le fouet — le knout peut-être avait supprimés son père. Il livre une ville ; au massacre d'un barbare, et prétend sé-'er arbitrairement un vieux bonhomme et sa Marie, dont il a su se faire aimer incognito le Roi s'amuse — et qui ne reconnaît pas ıa splendeur l'humble étudiant de ses rêves. les voix menaçantes ont retenti aux abords lais. Christian ordonne en vain des recher-des enquêtes, des supplices. Une vision se e dans un rayon de lumière. L'homme est grand; ses vêtements sont simples, recouverts ›ng manteau de bure. Il s'appelle le Pauvre, e Peuple. Ce prophète démocrate lance l'ana-contre Christian : « Le roi puissant sera ; il ne sera régénéré que par la bonté, par r, par la pitié! » Et le Pauvre s'éloigne len-, sans pouvoir être atteint par les ordres de an. Il disparaît : le bruit court qu'on l'a vu r au ciel sur un char de feu comme le pro-Elie. Et la prédiction s'accomplit. Christian ntôt victime d'une singulière, d'une sinistre

aventure. Dans la forêt, à quelques lieues du palais, il est venu se baigner dans la rivière qui coule entre les arbres. Le manteau du roi en velours bleu semé d'étoiles d'or et doublé d'hermine a été soigneusement étendu sur les branches d'un chêne. Or, tandis que Christian se baigne, le Pauvre survient. Il aperçoit le manteau royal. Il le prend, le met sur ses épaules et laisse le sien. Il part et tout le monde se prosterne : n'a-t-il pas le manteau du roi?... Christian, au contraire, n'a plus qu'une tunique blanche : on ne reconnaît plus en lui le roi. Il a beau crier, protester, se désoler, se lamenter, rien n'y fait : il n'existe plus comme roi; on le traite de fou — à peine consolé dans sa détresse et pansé dans ses blessures par un autre fou, son ancien bouffon, demeuré son seul ami. Nous assistons alors à toutes ses épreuves, à toutes ses angoisses, à toutes ses humiliations. Nous le verrons subir tous les tourments et tous les suplices qu'il infligeait, ou voulait infliger à ses sujets : même le fouet dont on le frappera jusqu'à ce qu'il avoue qu'il n'est pas le roi! Et le châtiment durera ainsi jusqu'au moment où il sentira enfin le prix de la Bonté, la loi de l'Amour. Alors, changement à vue soudain : nous le revoyons dans son palais, sur son trône, ainsi qu'il était au premier acte. Tout cela n'était qu'un rêve, un mauvais rêve, qui lui aura servi de dure leçon. Après le songe d'épouvante, après l'expiation terrible, il sera désormais un bon roi, doux et tendre, ayant auprès de lui la petite Marie, dont il fera sa femme (en ce temps où les rois épousaient des bergères) et qui l'aidera dans sa mission généreuse.

généreuse aussi, nous l'avons dit, est l'idée
oète, auquel il n'a guère manqué par ci par là
ı peu, un tout petit peu de génie... Mais, à
ıt du grand souffle, le *Manteau du Roi* est
re d'un probe écrivain, dont le haut et noble
; mérite tout notre respect, toute notre sym-
e. Les vers harmonieux et sonores de M. Jean
rd ont rencontré à la Porte Saint-Martin plu-
s interprètes de choix. C'est M. de Max qui
ent le rôle absolument écrasant du roi. Vous
; s'il a l'art des ajustements magnifiques et des
ıdes originales : il nous est apparu vraiment
stueux au premier acte où il nous a donné
ression d'une véritable peinture byzantine.
ours admirablement lyrique, il a puissamment
uloureusement crié la détresse du malheureux
tian. Il a trouvé, au moment où il subit l'hor-
supplice du fouet, des cris déchirants qui ont
versé toute la salle. On l'a longuement et jus-
ıt acclamé. M. Jean Coquelin — digne héritier
si grand nom — prête au bouffon une verve,
fantaisie, une finesse toutes charmantes...
Dorival eût pu aisément sembler ridicule en
oyé du ciel » ; de par son superbe organe, sa
prestance et son grand talent de diseur, il a
ıposer le personnage au public. Un seul rôle
mme : celui de Marie, où Mlle Marthe Mellot
montrée exquisement poétique — oh ! la jolie
si prenante ! — et infiniment touchante...
e drame s'accompagne d'une discrète musique
ène émouvante et délicieuse où s'avère une
e plus la personnalité du maître Massenet.

— [illegible] M. *Moreau*.
[illegible] — [illegible]
— [illegible]sieur [illegible]
— [illegible] Mlle [illegible]

[illegible] — Le Maît[illegible]
[illegible] — [illegible]
[illegible] M. [illegible]
[illegible] armes M. *Per*[illegible]
[illegible] M. *Stenler* — [illegible]
[illegible] — Madam[illegible]
— [illegible] Mlle *Guerra*[illegible]
[illegible] Mlle *Pauline* [illegible]
[illegible] M. *Regnea*[illegible] — [illegible]

14 NOVEMBRE. — Le *Malade imaginaire* compose, avec *Britannicus*, le spectacle de la matinée classique du jeudi.

20 NOVEMBRE. — 900e représentation de *Cyrano de Bergerac*[1].

21 NOVEMBRE. — *Horace* de Corneille[2], où Mlle Gilda Darthy fait chaleureusement applaudir les imprécations de Camille, compose, avec les *Précieuses ridicules*, le spectacle de la septième matinée classique du jeudi.

7 DÉCEMBRE. — Première représentation de l'*Affaire des Poisons*, drame historique en cinq actes et un prologue, de M. Victorien Sardou[3]. —

1. — Il y aura dix ans, à la date du 27 décembre, qu'a été créée sur cette même scène de la Porte-Saint-Martin la pièce de M. Edmond Rostand, et les différentes reprises faites soit à la Porte-Saint-Martin, soit à la Gaîté, n'ont vu diminuer en rien le succès de ce chef-d'œuvre et l'enthousiasme du public. Le relevé exact des recettes, depuis la première représentation, démontre que *Cyrano de Bergerac* a réalisé l'énorme somme de 5.598.335 fr. 65, soit une moyenne de 6.227 fr. 29 pendant 899 représentations. Si l'on ajoute à ce chiffre le nombre de représentations que Coquelin aîné a données, tant en France qu'à l'étranger, sous la direction de M. Henri Hertz, soit 368, on arrive à ce chiffre de 1.267 représentations, données par l'illustre artiste, du chef-d'œuvre de M. Edmond Rostand.

2. DISTRIBUTION. — Camille, Mlle *Gilda Darthy*. — Sabine, Mlle *Bouchetal*. — Julie, Mlle *Deraisy*. — Le vieil Horace, M. *Dorival*. — Horace, M. *Monteux*. — Valère, M. *D'Auchy*. — Curiace, M. *Capoul*. — Flavian, M. *Person*. — Procule, M. *Adam*.

3. DISTRIBUTION. — L'abbé Griffard, M. *Coquelin aîné*. — Louis XIV, M. *Desjardins*. — Colbert, M. *Jean Coquelin*. — La Reynie, M. *Laroche*. — Louvois, M. *Dorival*. — Carloni, M. *Monteux*. — Hector de Tralage, M. *Capoul*. — Sagot, M. *Fabre*. — Desgrez, M. *Chabert*. — De Cessac, M. *D'Auchy*. — De Brionne, M. *Roger*. — Lesage, M. *Nargeot*. — De Pommayrac, M. *Magnard*. — Le distributeur, M. *Dean*. — Lulli, M. *Danequin*. — De Vizé, M. *Person*. — Madame de Montespan, Mlle *Gilda Darthy*. — La Voisin, Mme *Delphine Renot*. — Mademoiselle d'Ormoize, Mlle *Bérangère*. — Mademoiselle Desœillets, Mlle *Bouchetal*. — Madame d'Humières, Mlle *C. Deraisy*. — Madame de Nevers, Mlle *Chapelas*. — Madame de Brissac, Mlle *Martcha*. — Fille Voisin, Mlle *Guerraz*. — Margot, Mlle *Clasis*.



impression dans les esprits. Des incide
rieux firent penser que les crimes de la
et de son amant Sainte-Croix n'étaien
crimes isolés; qu'il existait à Paris
d'école d'empoisonnement fondée par
appelé Exili; on disait que des révélatio
arrivaient aux magistrats par l'interm
confesseurs; que la « poudre de succes
dans les mains de beaucoup d'héritiers i
la terreur était générale. En 1680, le
roi jugea nécessaire d'établir à l'Arsena
mission extraordinaire, que le peuple
« chambre ardente » parce que les cri
avait à poursuivre étaient passibles d
sieurs femmes, la Voisin, la Vigoureux,
nommé Lesage, d'autres encore furent
ment pour avoir fait commerce de p
foule de grands personnages se trouv
promis comme ayant eu des relations ave
rables. Deux des nièces de Mazarin, l
de Bouillon et la comtesse de Soisso

e duc de Vendôme, l'arrière-petit-fils de fut interrogé. Le maréchal de Luxem- argé, par les dépositions des accusées, de raisemblables, alla de lui-même se rendre ille, sans réclamer les privilèges de sa y resta quatorze mois, tout le temps que rocès de la Voisin et de ses complices, t enfin le sort de la Brinvilliers. La mal- le Louvois avait beaucoup contribué, dit- onger la captivité du maréchal, qui n'avait s torts que des raisons indignes de lui et ıriosité peu orthodoxe. La Voisin et ses n'étaient pas seulement des empoison- is encore des entremetteurs, des sorciers, s, des tireurs d'horoscopes qui faisaient iable et disaient la bonne aventure aux l y eut, dans cette vaste procédure, à côté ıes crimes secrets, beaucoup de légèreté . Lisez, pour mieux vous documenter, les Mme de Sévigné, les Mémoires de La Fare — oh! mais surtout — les plus récentes *de la Bastille*, de M. Ravaisson... Avec lle et impeccable érudition, avec la prodi- charmante adresse, avec la rare et féconde é qui lui sont propres, avec tout l'art ıble dont, en une si longue et si triom- rière, il nous a déjà donné tant et de si uves, l'illustre auteur de la *Haine*, dont, irée de gala organisée pour la veille de Trente Ans de Théâtre allaient nous 'Opéra, un important fragment, le spiri- r de cette immortelle *Madame Sans-Gêne*

que, pour nos étrennes, devait nous rendre Réjane en son propre théâtre, le maître Sardou, — c'est-à-dire le plus habile dramaturge de ce temps, — a tiré de l'*Affaire des Poisons* et écrit, dans la manière d'Alexandre Dumas, mais avec plus d'exactitude que le père des *Mousquetaires*, une pièce historique et anecdotique, supérieurement amusante, qui, luxueusement et magnifiquement montée, interprétée à miracle par le grand Coquelin, obtenait le plus brillant et le plus mérité des succès. Un abbé à petit collet du nom de Griffard — c'est la principale, presque la seule invention que se soit permise M. Victorien Sardou en son intéressant drame d'authentique vérité — l'abbé Griffard, disons-nous, qui n'a pas été sacré prêtre, et qui a fait un peu tous les métiers, notamment celui de « gazetier » — ainsi s'appelaient les « journalistes » d'autrefois — a été envoyé au bagne de Toulon par méprise d'abord, et aussi pour avoir écrit un libelle un peu vif sur les mœurs de la Cour et du Roi. Il tente de s'évader avec un compagnon de galère. On poursuit les fugitifs. Le camarade, un certain Carloni, reçoit une balle que lui adressent en pleine poitrine les paysans voués à la recherche des forçats évadés. Avant de mourir il confesse à son « ami » Griffard qu'il a participé, avec plusieurs complices, à divers crimes d'empoisonnement, notamment à celui du duc de Savoie. Il lui recommande d'aller à Paris, chez la devineresse Voisin, pour lui annoncer sa mort et lui confie qu'il a enfoui dans le jardin de la Voisin une cassette qui contient deux mille ducats. Grif-

évélera le fait à la devineresse, et en échange
a la moitié du trésor. Tel est le prologue.
:emier acte, nous entrons avec l'abbé Grif-
ì Paris, chez le lieutenant-général de la police,
:ynie, auquel il vient offrir ses services. Sur-
l'abord, La Reynie écoute les révélations de
é. C'est le moment où les recherches sur les
sornnements ont repris de plus belle. La
rsation terminée, La Reynie n'aura pas désor-
un allié plus précieux que Griffard. Celui-ci
chez la Voisin, chez qui font antichambre et
ır et la ville. La « devineresse » n'a pas assez
nps pour tous ceux et toutes celles qui la
ènt consulter. Citons, entre autres, une demoi-
d'honneur de la Cour, Mlle d'Ormoize, atta-
ì la personne de la jeune princesse de Fon-
, l'actuelle passionnette du roi. Mlle d'Ormoize
le jeune de Tralage, qui est le neveu du lieu-
t-général La Reynie et qui est de l'entourage
ne de Maintenon ; elle croit s'apercevoir que
ne seigneur la délaisse pour Mlle de Fontange
ême. Elle vient donc réclamer l'aide de la
ı : celle-ci lui offre des poudres que refuse
iquement l'honnête jeune fille. Après Mlle d'Or-
, la devineresse reçoit Mme de Montespan,
levenant inquiète pour sa situation à la Cour,
pour la troisième fois chez La Voisin se
aux actes magiques précédant la prépara-
des poudres qui lui rendront l'amour de
XIV... Pour la « messe noire », où la femme
ır tout vêtement un masque qui lui cache le
:, il faut un prêtre et deux officiants. L'un des

senet[1]. — C'est à l'Odéon qu'aurait pu, qu'aurait dû être représenté le noble drame en vers que vient nous donner la Porte Saint-Martin : spectacle très littéraire, digne de la scène où naquit *Cyrano de Bergerac*. Au lieu du pendant de *Cyrano*, ce *Chantecler*, qui leur était formellement promis, et que, depuis si longtemps déjà, ils attendent du bon plaisir de M. Edmond Rostand, MM. Hertz et Jean Coquelin ont dû se contenter honnêtement de l'œuvre du poète Jean Aicard, dont le plus grand succès, jusqu'ici, est l'émouvante pièce, qui en bien des langues a fait le tour du monde, le *Père Lebonnard*. Sur une belle idée — que l'auteur a résumée dans cette exclamation : « Bonté, vertu suprême » — est brodé le *Manteau du Roi*, conte philosophique, politique et social. M. Jean Aicard y définit nettement les devoirs des rois. — Les rois ! Qui songe encore aux rois, aujourd'hui ? — Il leur demande, avant tout et par dessus tout, d'être bons, et place la féerique histoire de son Christian en un pays imaginaire qu'il appelle Ouranie et qu'il

---

1. DISTRIBUTION. — Le Roi Christian, M. *De Max*. — Le bouffon, M. *Jean Coquelin*. — Le pauvre, M. *Dorival*. — Le vieillard, M. *Péricaud*. — L'ambassadeur du roi Nourvarh, M. *Monteux*. — Le bûcheron, M. *Jean Dulac*. — Le père de Marie, M. *Rosny*. — Le ministre Joseph, M. *Fabre*. — Un officier des gardes, M. *D'Auchy*. — Un ermite, M. *Lisset*. — Premier conjuré, M. *Walter*. — Premier partisan, M. *Magnard*. — Le secrétaire d'Etat, M. *Albert*. — Le héraut noir, M. *Person*. — Deuxième vieillard, M. *Clerville*. — Deuxième conjuré, M. *Carrier*. — Un capitaine, M. *Raoul*. — Un piquier, M. *Adam*. — Un scribe, M. *Barnier*. — Deuxième partisan, M. *Gaston*. — Troisième partisan, M. *Laurent*. — Troisième conjuré, M. *Totah*. — Quatrième conjuré, M. *Béliard*. — Un voleur, M. *Lehaut*. — Un enfant, *le petit Gaby*. — Marie, Mlle *Marthe Mellot*. — Une mère, Mlle *Lierny*. — Une femme, Mlle *Chapuis*. — Un enfant, *la petite Duval*. — Une voix de jeune fille, Mlle *Dorys*.

ıur les bords d'un fleuve hypothétique, nommé ın. Nous avons eu, nous, la vision d'une vaste ;e qui s'étend aux pieds des Monts Ourals et ait — honni soit qui mal y pense! — s'appeler ılie. Où qu'il règne, ce roi Christian est un échant, très méchant, despotique et cruel. nnons-lui l'abolition d'une vieille coutume, ɔit peu lugubre, qui veut qu'un héraut, sur ıssage, crie de temps en temps : « Ce grand ıit mourir! » Mais, ce qui est plus grave, il it la torture et le fouet — le knout peut-être 'avait supprimés son père. Il livre une ville ɜ au massacre d'un barbare, et prétend sé- 'er arbitrairement un vieux bonhomme et sa Marie, dont il a su se faire aimer incognito le Roi s'amuse — et qui ne reconnaît pas ıa splendeur l'humble étudiant de ses rêves. des voix menaçantes ont retenti aux abords lais. Christian ordonne en vain des recher- des enquêtes, des supplices. Une vision se e dans un rayon de lumière. L'homme est grand; ses vêtements sont simples, recouverts ɔng manteau de bure. Il s'appelle le Pauvre, e Peuple. Ce prophète démocrate lance l'ana- contre Christian : « Le roi puissant sera ; il ne sera régénéré que par la bonté, par ır, par la pitié! » Et le Pauvre s'éloigne len- t, sans pouvoir être atteint par les ordres de ian. Il disparaît : le bruit court qu'on l'a vu r au ciel sur un char de feu comme le pro- Elie. Et la prédiction s'accomplit. Christian ntôt victime d'une singulière, d'une sinistre

aventure. Dans la forêt, à quelques lieues du palais, il est venu se baigner dans la rivière qui coule entre les arbres. Le manteau du roi en velours bleu semé d'étoiles d'or et doublé d'hermine a été soigneusement étendu sur les branches d'un chêne. Or, tandis que Christian se baigne, le Pauvre survient. Il aperçoit le manteau royal. Il le prend, le met sur ses épaules et laisse le sien. Il part et tout le monde se prosterne : n'a-t-il pas le manteau du roi ?... Christian, au contraire, n'a plus qu'une tunique blanche : on ne reconnaît plus en lui le roi. Il a beau crier, protester, se désoler, se lamenter, rien n'y fait : il n'existe plus comme roi ; on le traite de fou — à peine consolé dans sa détresse et pansé dans ses blessures par un autre fou, son ancien bouffon, demeuré son seul ami. Nous assistons alors à toutes ses épreuves, à toutes ses angoisses, à toutes ses humiliations. Nous le verrons subir tous les tourments et tous les suplices qu'il infligeait, ou voulait infliger à ses sujets : même le fouet dont on le frappera jusqu'à ce qu'il avoue qu'il n'est pas le roi ! Et le châtiment durera ainsi jusqu'au moment où il sentira enfin le prix de la Bonté, la loi de l'Amour. Alors, changement à vue soudain : nous le revoyons dans son palais, sur son trône, ainsi qu'il était au premier acte. Tout cela n'était qu'un rêve, un mauvais rêve, qui lui aura servi de dure leçon. Après le songe d'épouvante, après l'expiation terrible, il sera désormais un bon roi, doux et tendre, ayant auprès de lui la petite Marie, dont il fera sa femme (en ce temps où les rois épousaient des bergères) et qui l'aidera dans sa mission généreuse.

Très généreuse aussi, nous l'avons dit, est l'idée du poète, auquel il n'a guère manqué par ci par là qu'un peu, un tout petit peu de génie... Mais, à défaut du grand souffle, le *Manteau du Roi* est l'œuvre d'un probe écrivain, dont le haut et noble effort mérite tout notre respect, toute notre sympathie. Les vers harmonieux et sonores de M. Jean Aicard ont rencontré à la Porte Saint-Martin plusieurs interprètes de choix. C'est M. de Max qui soutient le rôle absolument écrasant du roi. Vous savez s'il a l'art des ajustements magnifiques et des attitudes originales : il nous est apparu vraiment majestueux au premier acte où il nous a donné l'impression d'une véritable peinture byzantine. Toujours admirablement lyrique, il a puissamment et douloureusement crié la détresse du malheureux Christian. Il a trouvé, au moment où il subit l'horrible supplice du fouet, des cris déchirants qui ont bouleversé toute la salle. On l'a longuement et justement acclamé. M. Jean Coquelin — digne héritier d'un si grand nom — prête au bouffon une verve, une fantaisie, une finesse toutes charmantes... M. Dorival eût pu aisément sembler ridicule en « envoyé du ciel » ; de par son superbe organe, sa belle prestance et son grand talent de diseur, il a su imposer le personnage au public. Un seul rôle de femme : celui de Marie, où Mlle Marthe Mellot s'est montrée exquisement poétique — oh! la jolie voix si prenante ! — et infiniment touchante... Puis le drame s'accompagne d'une discrète musique de scène émouvante et délicieuse où s'avère une fois de plus la personnalité du maître Massenet.

24 OCTOBRE. — Avec le *Cid*, où Mlle Gilda Darthy est une belle et tragique Chimène, on donne, à la matinée classique du jeudi, le *Médecin malgré lui*[1], avec l'incomparable Sganarelle qu'est Coquelin aîné.

30 OCTOBRE. — Matinée classique du jeudi, composée de *Britannicus* de Racine, [2]et du *Malade imaginaire* de Molière[3].

7 NOVEMBRE. — Le *Bourgeois gentilhomme*[4] fait les frais de la matinée classique du jeudi.

10 NOVEMBRE. — *Cyrano de Bergerac* reprend possession de l'affiche avec son incomparable interprète Coquelin aîné, fort bien entouré par MM. Jean Coquelin, Dorival. Monteux, d'Auchy, Capoul, Roger, Mmes Carmen Deraisy, Bouchetal, etc.

---

1. DISTRIBUTION. — Jacqueline, Mlle *Jane Faber*. — Martine, Mlle *Bouchetal*. — Lucinde, Mlle *Guerraz*. — Sganarelle, M. *Coquelin aîné*. — Lucas. M. *Jean Coquelin*. — Valère, M. *Rosny*. — Géronte, M. *Chabert*. — Léandre, M. *D'Auchy*. — Robert, M. *Person*.

2. DISTRIBUTION. — Néron, M. *de Max*. — Burrhus, M. *Dorival*. — Narcisse, M. *Monteux*. — Britannicus, M. *Deguingand*. — Agrippine, Mme *Aimée Tessandier*. — Junie, Mlle *Carmen Deraisy*. — Albine. Mlle *Bouchetal*.

3. DISTRIBUTION.— Argan, M. *Jean Coquelin*.— Béralde, M. *Monteux*. — Thomas Diafoirus, M. *Chabert*. — Cléante, M. *D'Auchy*. — Diafoirus, M. *Fabre*. — Monsieur Fleurant, M. *Person*. — Monsieur Purgon, M. *Totah*. — Monsieur Bonnefoy, M. *Adam*. — Toinette, Mlle *Jane Faber*. — Bélise, Mlle *Bouchetal*. — Angélique, Mlle *Chapelas*.

4. DISTRIBUTION. — Monsieur Jourdain, M. *Coquelin aîné*.— Le Maître de philosophie, M. *Jean Coquelin*. — Covielle, M. *Chabert*. — Dorante, M. *Monteux*. - Cléonte, M. *D'Auchy*. — Le Maître de musique, M. *Magnard*.- Le Maître à danser, M. *Capoul*. — Le Maître d'armes, M. *Person*. — Un domestique. M. *Adam*. — Un domestique, M. *Stebler*. — Le Muphti. M. *Chabert*. — Dorimène, Mlle *Carmen Deraisy*. — Madame Jourdain, Mlle *Bouchetal*.— Nicole, Mlle *Faber*. — Lucile, Mlle *Guerraz*. — Une chanteuse, Mlle *de Roskilde*. — Une danseuse, Mlle *Pauline Régnier*. — Un chanteur, M. *Joubert*. — Un chanteur, M. *Regneau*. — Un chanteur. M. *Aragon*.

14 NOVEMBRE. — Le *Malade imaginaire* compose, avec *Britannicus*, le spectacle de la matinée lassique du jeudi.

20 NOVEMBRE. — 900e représentation de *Cyrano e Bergerac*[1].

21 NOVEMBRE. — *Horace* de Corneille[2], où [lle Gilda Darthy fait chaleureusement applaudir s imprécations de Camille, compose, avec les *'récieuses ridicules*, le spectacle de la septième ıatinée classique du jeudi.

7 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Affaire des Poisons*, drame historique en cinq ctes et un prologue, de M. Victorien Sardou[3]. —

1. — Il y aura dix ans, à la date du 27 décembre, qu'a été créée sur tte même scène de la Porte-Saint-Martin la pièce de M. Edmond Rosnd, et les différentes reprises faites soit à la Porte-Saint-Martin, soit à Gaîté, n'ont vu diminuer en rien le succès de ce chef-d'œuvre et l'enousiasme du public. Le relevé exact des recettes, depuis la première présentation, démontre que *Cyrano de Bergerac* a réalisé l'énorme mme de 5.598.335 fr. 65, soit une moyenne de 6.227 fr. 29 pendant 9-représentations. Si l'on ajoute à ce chiffre le nombre de représentations que Coquelin aîné a données, tant en France qu'à l'étranger, sous direction de M. Henri Hertz, soit 368, on arrive à ce chiffre de 1.267 présentations, données par l'illustre artiste, du chef-d'œuvre de . Edmond Rostand.

2. DISTRIBUTION. — Camille, Mlle *Gilda Darthy*. — Sabine, Mlle *Bouetal*. — Julie, Mlle *Deraisy*. — Le vieil Horace, M. *Dorival*. — Horace, . *Monteux*. — Valère, M. *D'Auchy*. — Curiace, M. *Capoul*. — Flavian, . *Person*. — Procule, M. *Adam*.

3. DISTRIBUTION. — L'abbé Griffard, M. *Coquelin aîné*. — Louis XIV, . *Desjardins*. — Colbert, M. *Jean Coquelin*. — La Reynie, M. *Laroe*. — Louvois, M. *Dorival*. — Carloni, M. *Monteux*. — Hector de 'alage, M. *Capoul*. — Sagot, M. *Fabre*. — Desgrez, M. *Chabert*. — De ıssac, M. *D'Auchy*. — De Brionne, M. *Roger*. — Lesage, M. *Nargeot*. De Pommayrac, M. *Magnard*. — Le distributeur, M. *Dean*. — Lulli, . *Danequin*. — De Vizé, M. *Person*. — Madame de Montespan, le *Gilda Darthy*. — La Voisin, Mme *Delphine Renot*. — Mademoiselle Ormoize, Mlle *Bérangère*. — Mademoiselle Desœillets, Mlle *Bouchetal*. Madame d'Humières, Mlle *C. Deraisy*. — Madame de Nevers, Mlle *Chalas*. — Madame de Brissac, Mlle *Martcha*. — Fille Voisin, Mlle *Guerraz*. Margot, Mlle *Clasis*.

On connaît, plus ou moins bien, cette étrange « affaire des poisons » qui, au temps de Louis XIV, agita longtemps et violemment Paris et la Cour. Le procès de la fameuse marquise de Brinvilliers, brûlée en 1676 pour avoir empoisonné son père, ses deux frères et sa sœur, avait laissé une vive impression dans les esprits. Des incidents mystérieux firent penser que les crimes de la Brinvilliers et de son amant Sainte-Croix n'étaient pas des crimes isolés ; qu'il existait à Paris une espèce d'école d'empoisonnement fondée par un Italien appelé Exili ; on disait que des révélations sinistres arrivaient aux magistrats par l'intermédiaire des confesseurs ; que la « poudre de succession » était dans les mains de beaucoup d'héritiers impatients; la terreur était générale. En 1680, le Conseil du roi jugea nécessaire d'établir à l'Arsenal une commission extraordinaire, que le peuple qualifia de « chambre ardente » parce que les crimes qu'elle avait à poursuivre étaient passibles du feu. Plusieurs femmes, la Voisin, la Vigoureux, un prêtre, nommé Lesage, d'autres encore furent mis en jugement pour avoir fait commerce de poison. Une foule de grands personnages se trouvèrent compromis comme ayant eu des relations avec ces misérables. Deux des nièces de Mazarin, la duchesse de Bouillon et la comtesse de Soissons, furent ajournées devant la Chambre de l'Arsenal. Mme de Bouillon fut interrogée, traita l'affaire assez cavalièrement et s'en tira sans difficulté ; mais sa sœur, la comtesse de Soissons, l'amie de jeunesse du roi, aima mieux quitter la France que de paraître en

:. Le duc de Vendôme, l'arrière-petit-fils de IV, fut interrogé. Le maréchal de Luxem-, chargé, par les dépositions des accusées, de ; invraisemblables, alla de lui-même se rendre Bastille, sans réclamer les privilèges de sa . Il y resta quatorze mois, tout le temps que e procès de la Voisin et de ses complices, ırent enfin le sort de la Brinvilliers. La mal-ıce de Louvois avait beaucoup contribué, dit-)rolonger la captivité du maréchal, qui n'avait utres torts que des raisons indignes de lui et : curiosité peu orthodoxe. La Voisin et ses ices n'étaient pas seulement des empoison- mais encore des entremetteurs, des sorciers, :vins, des tireurs d'horoscopes qui faisaient e diable et disaient la bonne aventure aux x. Il y eut, dans cette vaste procédure, à côté elques crimes secrets, beaucoup de légèreté 'olie. Lisez, pour mieux vous documenter, les de Mme de Sévigné, les Mémoires de La Fare tout -- oh! mais surtout — les plus récentes *ves de la Bastille*, de M. Ravaisson... Avec :rselle et impeccable érudition, avec la prodi- et charmante adresse, avec la rare et féconde osité qui lui sont propres, avec tout l'art parable dont, en une si longue et si triom- carrière, il nous a déjà donné tant et de si preuves, l'illustre auteur de la *Haine*, dont, : soirée de gala organisée pour la veille de les Trente Ans de Théâtre allaient nous à l'Opéra, un important fragment, le spiri- ıteur de cette immortelle *Madame Sans-Gêne*

que, pour nos étrennes, devait nous rendre Réjane en son propre théâtre, le maître Sardou, — c'est-à-dire le plus habile dramaturge de ce temps, — a tiré de l'*Affaire des Poisons* et écrit, dans la manière d'Alexandre Dumas, mais avec plus d'exactitude que le père des *Mousquetaires*, une pièce historique et anecdotique, supérieurement amusante, qui, luxueusement et magnifiquement montée, interprétée à miracle par le grand Coquelin, obtenait le plus brillant et le plus mérité des succès. Un abbé à petit collet du nom de Griffard — c'est la principale, presque la seule invention que se soit permise M. Victorien Sardou en son intéressant drame d'authentique vérité — l'abbé Griffard, disons-nous, qui n'a pas été sacré prêtre, et qui a fait un peu tous les métiers, notamment celui de « gazetier » — ainsi s'appelaient les « journalistes » d'autrefois — a été envoyé au bagne de Toulon par méprise d'abord, et aussi pour avoir écrit un libelle un peu vif sur les mœurs de la Cour et du Roi. Il tente de s'évader avec un compagnon de galère. On poursuit les fugitifs. Le camarade, un certain Carloni, reçoit une balle que lui adressent en pleine poitrine les paysans voués à la recherche des forçats évadés. Avant de mourir il confesse à son « ami » Griffard qu'il a participé, avec plusieurs complices, à divers crimes d'empoisonnement, notamment à celui du duc de Savoie. Il lui recommande d'aller à Paris, chez la devineresse Voisin, pour lui annoncer sa mort et lui confie qu'il a enfoui dans le jardin de la Voisin une cassette qui contient deux mille ducats. Grif-

fard révélera le fait à la devineresse, et en échange il aura la moitié du trésor. Tel est le prologue. Au premier acte, nous entrons avec l'abbé Griffard, à Paris, chez le lieutenant-général de la police, La Reynie, auquel il vient offrir ses services. Surpris d'abord, La Reynie écoute les révélations de l'évadé. C'est le moment où les recherches sur les empoisonnements ont repris de plus belle. La conversation terminée, La Reynie n'aura pas désormais un allié plus précieux que Griffard. Celui-ci court chez la Voisin, chez qui font antichambre et la cour et la ville. La « devineresse » n'a pas assez de temps pour tous ceux et toutes celles qui la viennent consulter. Citons, entre autres, une demoiselle d'honneur de la Cour, Mlle d'Ormoize, attachée à la personne de la jeune princesse de Fontange, l'actuelle passionnette du roi. Mlle d'Ormoize aime le jeune de Tralage, qui est le neveu du lieutenant-général La Reynie et qui est de l'entourage de Mme de Maintenon ; elle croit s'apercevoir que le jeune seigneur la délaisse pour Mlle de Fontange elle-même. Elle vient donc réclamer l'aide de la Voisin : celle-ci lui offre des poudres que refuse énergiquement l'honnête jeune fille. Après Mlle d'Ormoize, la devineresse reçoit Mme de Montespan, qui, devenant inquiète pour sa situation à la Cour, vient pour la troisième fois chez La Voisin se livrer aux actes magiques précédant la préparation des poudres qui lui rendront l'amour de Louis XIV... Pour la « messe noire », où la femme a pour tout vêtement un masque qui lui cache le visage, il faut un prêtre et deux officiants. L'un des

officiants est absent. Qui la Voisin met-elle à sa place? — L'abbé Griffard lui-même, dont elle se croit absolument sûre. On n'est jamais trahi que par les siens. Nous assistons ensuite à une fête à la Cour de Versailles : il y a musique et divertissement dans la Grotte de Thétis. Tout à coup, Mlle de Fontange se trouve mal. Un médecin est appelé. Il n'y a qu'un instant les enquêtes de la chambre ardente faisaient l'objet de toutes les conversations. On cherche. On apprend que Mlle d'Ormoize a donné à Mlle de Fontange un verre de lait glacé. Le roi interroge Mlle d'Ormoize; la pauvre jeune fille se trouble; elle est consignée dans sa chambre. Mais Griffard est là. Il sait qu'une « beauté de la Cour » est allée chez la Voisin : il tenait le cierge devant son corps nu. Qui est cette femme qui se livre à des machinations contre le Roi? Il l'ignore. Il n'a pas vu le visage de la sacrilège; il ne l'a pas entendue. Mais troublé par le spectacle offert à ses yeux — on le serait à moins, n'est-il pas vrai? — Griffard a remué. La cire du cierge est tombée sur l'épaule de la femme qui a crié : « Maladroit! » Il s'agit — oh! le joli moyen de théâtre! — de réentendre cette voix. Griffard pousse un nègre de la domesticité vers le fauteuil de Mme de Montespan, qui s'écrie encore : « Maladroit! » Griffard n'a désormais plus de doute. Il trouve, après la fête, le moyen de lier conversation avec la marquise. Il lui fait comprendre qu'il connaît son secret : la Montespan, irritée, jure qu'il ne sortira pas vivant du château. Griffard n'a qu'un moyen d'échapper à sa vengeance : il se fait

arrêter en prenant au buffet une cuiller d'argent. Les domestiques l'aperçoivent. Ils emmènent le faux voleur : Griffard est sauvé! Mlle d'Ormoize est en prison. Il y a contre elle beaucoup de présomptions ; elles troublent les deux ministres, Colbert et Louvois, qui poursuivent l'enquête avec le lieutenant de police. Griffard — relâché bien entendu — remet les choses au point. Il connaît maintenant toute la vérité : Mlle d'Ormoize est innocente du crime qui lui est imputé ; il y a eu tentative criminelle, mais si elle n'a pas été machinée contre le Roi par Mme Montespan, les vrais coupables s'abritent derrière les pratiques magiques de la marquise. « La Montespan !... s'écrient les ministres. Si tout cela se découvrait, ce serait un affreux scandale qui attristerait le Roi et l'atteindrait. Il ne faut pas que cela soit. Nous avons une coupable. Gardons-la. On la grâciera plus tard, quand tout sera oublié ». A quoi Griffard répond simplement : « Et la justice ! » C'est le point culminant de la pièce : à la « raison d'Etat » Griffard oppose « la vérité ». On retrouvera ici l'écho d'une autre « affaire » qui a troublé la France et occupé le monde entier — de nos jours. On se serait battu au théâtre si la pièce avait été donnée quelques années auparavant... Le dénouement est fort beau. Louis XIV apprend, avec une angoisse pitoyable, la culpabilité de tant de gentilshommes et de grandes dames qui sont le plus bel ornement du Louvre et de Versailles ; Mme de Montespan elle-même est compromise plus que les autres. L'abbé Griffard apporte là-dessus une terrible preuve.

Dans le breuvage que le roi va prendre avant de se mettre au lit, Mme de Montespan a cru verser un philtre d'amour. A son insu le sinistre Guibourg, son digne acolyte, y a substitué un poison. — « Si je mens, dit Griffard à la malheureuse femme, versez à boire au roi, il n'y a rien à craindre. Mais si j'ai dit vrai, et qu'il boive, vous l'aurez tué. » — « Ne bois pas ! » s'écrie Mme de Montespan, qui avoue ainsi ce dont on l'accuse. L'affaire sera étouffée par la volonté du souverain qui a trop d'orgueil pour avouer que son influente maîtresse a été la complice d'une empoisonneuse; la Voisin seule et quelques misérables comparses paieront pour leurs crimes; les autres seront épargnés. Quant à Mlle d'Ormoize, son innocence étant reconnue et proclamée, elle est immédiatement remise en liberté. C'est tout ce que demandait l'abbé Griffard, récompensé par un modeste emploi à la Bibliothèque nationale. Griffard, c'était Coquelin, admirable de finesse narquoise et spirituelle, et aussi d'ardente éloquence. Jamais il ne fut plus en verve, et je vous laisse à penser si on acclamait l'éminent artiste qui trouvait là une de ses meilleures créations. A côté de l'éclatant triomphe de Coquelin, il fallait placer le succès de Mlle Gilda Darthy, qui ne fut pas seulement d'éblouissante beauté dans les magnifiques toilettes de Mme de Montespan, — le régal des yeux : vrai morceau de roi ! — mais qui sut se révéler excellente comédienne, avec des mouvements de colère et de jalousie vraiment pathétique. On applaudissait la franchise de talent de Mme Delphine Renot, qui fit

isin la plus joyeuse commère du monde;
enfin accorder une spéciale mention à
angère, une très touchante et très sympa-
[Mlle] d'Ormoize, et ne pas oublier de citer
che, excellent La Reynie, M. Monteux,
que et simple dans le forçat Garloni qui
au prologue. Le rôle de Colbert convenait-
M. Jean Coquelin? Celui de Louis XIV
enait-il pas mieux à M. Dorival, très beau
qu'à M. Desjardins, un Roi-Soleil un
qué?...
sur le grand succès de l'*Affaire des*
que se terminait l'année, résumée dans le
suivant ;

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
s de Corneville, opéra comique	3 a. 4 t.	»	29
e de Paris, drame	5 a. 12 t.	»	78
s, tragédie	5	»	4
uses ridicules, comédie	1	»	5
ue, tragédie	5	»	1
moureux, comédie en vers	2	»	2
Bergerac, comédie héroïque	5	»	85
aine, pièce en vers	5	20 avril	20
Gosses, drame	5 a. 8 t.	17 mai	40
imaginaire, comédie	3	»	52
r de Lyon, drame	5 a. 6 t.	8 août	44
drame	5 a. 9 t.	10 sept.	6
gédie	5	»	6
omédie en vers	5	»	33
malgré lui, comédie	3	»	13
u du Roi, pièce en vers	4	22 oct.	1
ois gentilhomme, pièce	5	»	16
gédie	5	»	61
les Poisons, drame historique	5 a. 1 pro.	7 déc.	3

THÉATRE DE LA GAITÉ

C'est au mois d'août seulement que, reprenant possession du bail de la Gaîté, MM. Isola frères tenteront d'y ressusciter le « théâtre lyrique ». Jusque là, MM. Hertz et Jean Coquelin restaient directeurs de cette scène municipale où — après les adieux de Coquelin aîné, tant dans divers spectacles classiques que dans ses triomphants rôles de l'abbé Constantin et de Cyrano de Bergerac[1] — ils inauguraient, le 21 janvier, avec les *Cloches de Corneville*[2] une saison d'opérette de plusieurs mois.

20 FÉVRIER. — Première représentation des *Hirondelles*, opérette en trois actes de M. Maurice Ordonneau, musique de M. Henri Hirchmann[3]. —

1. — M. Coquelin aîné avait joué successivement Gros René du *Dépit amoureux*, Diafoirus du *Malade imaginaire*, M. Jourdain du *Bourgeois gentilhomme*, Mascarille des *Précieuses ridicules* et *Tartuffe*... Le 20 janvier, il paraissait pour la dernière fois (matinée et soirée) devant les spectateurs de la Gaité dans *Cyrano de Bergerac* et dans l'*Abbé Constantin*.

2. DISTRIBUTION. — Serpolette, Mme *Tariol-Baugé*. — Germaine, Mlle *Delimoges*. — Manette, Mlle *Monnot*. — Jeanne, Mlle *Dubreuil*. — Gertrude, Mlle *Kottebrune*. — Marguerite, Mlle *Augé*. — Le marquis, M. *Lucien Noël*. — Grenicheux, M. *Soums*. — Gaspard, M. *Bourgeois*. — Le bailli, M. *Baldy*. — Le tabellion, M. *Ogereau*. — Cachalot, M. *Gérard*. — Grippardin, M. *Catriens*. — Fouinard, M. *Favey*.

3. DISTRIBUTION. — Brignol, M. *Lucien Noël*. — Jean, M. *Sulbac*. — André Balivet, M. *Soums*. — Plantavoine, M. *Bourgeois*. — Pancrace, M. *Bartel*. — Le commissaire, M. *Poggi*. — Pomponnette, Mme *Tariol*-

MM. Hertz et Jean Coquelin sont, pour le moment du moins, possesseurs de deux théâtres : celui de la Porte-Saint-Martin, où, avec *Notre-Dame de Paris*, ils ont fait une brillante rentrée ; celui de la Gaîté qu'ils consacrent à l'opérette. Et voilà comment sur la vaste scène où les frères Isola nous promettaient au mois d'octobre la *Salomé* de M. Richard Strauss, nous avions ces *Hirondelles* qui nous revenaient d'Allemagne et de Belgique où elles avaient été jouées tant et plus... Pourquoi n'obtiendraient-elles pas le même succès à la Gaîté, où triomphèrent en leur temps plusieurs des pièces dont elles sont très visiblement inspirées : le *Grand Mogol* et les *Mousquetaires au Couvent*, le *Petit Duc* et les *Brigands* ? C'est au temps de Louis XV le Bien-Aimé, que se déroule l'action inventée par M. Maurice Ordonneau. L'étudiant Brignol aime Modeste ; l'étudiant André Balivet aime Cécile. Naturellement les jeunes gens sont séparés. Cécile est pensionnaire au couvent des Hirondelles. André va tâcher d'y pénétrer. Modeste, qui aime Brignol, nous venons de le dire, doit être conduite à ce même couvent des Hirondelles par son oncle le chanoine qui veut la soustraire à son soupirant. André, mis au courant de la situation, ne manquera pas d'en profiter. Il prendra les vêtements de la jeune Modeste, tandis que son domestique Jean revêtira ceux du chanoine. On enverra le vrai chanoine et Modeste

---

Baugé. — Modeste, Mlle *Malza*. — La directrice, Mme *Angèle Lambert*. — Cécile, Mlle *Delimoges*. — La sous-maitresse, Mlle *Dorys*.

Directeur de la musique : M. O. de Lagoanère.

Paris; André et son domestique entreront au uvent et André rejoindra Cécile. Le plan réus-.. Mais, une fois au couvent, qui André y ren-ntre-t-il?... Brignol. Aidé par la directrice d'une oupe de comédiens, Pomponnette, Brignol est tré au couvent où la troupe doit donner une présentation « comme il faut ». Il joue un rôle ielconque. Il apprend, de la bouche d'André, que Modeste se dirige sur Paris. Que faire?... Or, ici qu'on annonce le chanoine et Modeste. Ils se nt aperçus qu'ils ont été trompés et ils revien-nt. Il y a donc au couvent deux chanoines et ux Modeste : les vrais et les faux. Scandale. out s'arrange grâce à Pomponnette qui séduit le mmissaire, et la pièce finit par un double ma-ige obligé. Livret sans prétention — c'est le me exact — que M. Hirchmann agrémenta une musique gracieuse et légère, abondante et cile, si facile même qu'elle en devient plutôt nale et demeure notamment inférieure à la *tite Bohème :* n'est-ce pas tant mieux, du reste, isque les *Hirondelles* démontrent ainsi que notre une compositeur est certainement en progrès. ianteuse ardente et comédienne adroite, Mme Ta-il-Baugé donne de la vie au rôle de Pompon-tte. Nous n'avons rien à dire de Mlle Malza lodeste) dont les moyens sont notoirement insuf-ants, mais nous avons revu avec plaisir, sous traits de la supérieure du couvent des Hiron-lles, la belle Angèle — devenue la femme de . Albert Lambert, le brillant tragédien du iéâtre-Français — s'essayant avec beaucoup de

tact dans l'emploi des Desclauzas. MM. Lucien Noël et Soums sont des piliers de la Gaîté chantante : celui-ci est lugubre, avouons-le ; celui-là, qui continue à montrer ses jolies dents, y perpétue du mieux qu'il peut le souvenir du regretté Soulacroix. M. Poggi est un commissaire plein d'entrain, et dans le chanoine dépossédé, nous avons retrouvé un excellent artiste souvent applaudi à la Renaissance lyrique, M. Bourgeois. Le faux chanoine, c'est Sulbac — le Sulbac de la Scala — dont la grimace est drôle, et dont la fantaisie, allant jusqu'à l'acrobatie, fut — heureusement ! — la joie de la soirée.

27 MARS. — Reprise de la *Fille du Tambour-Major*, opéra-comique en trois actes et quatre tableaux, de Duru et Chivot, musique de Jacques Offenbach[1]. — Nous avions reçu de la Gaîté une convocation dont le texte nous avait quelque peu surpris : « La *Fille du Tambour-Major*, était-il dit sur le billet, première représentation à ce théâtre... » Or, la pièce a été jouée plus de trois cent fois déjà sur cette même scène, où M. Debruyère l'avait jadis très luxueusement montée. Elle tient à la fois de la pièce militaire, de l'opérette et du mélodrame, cette fameuse *Fille du Tambour-Major*,

1. DISTRIBUTION. — Lieutenant Robert, M. *Ch. Casella*. — Monthabor, M. *Bourgeois*. — Della Volta, M. *Dacheux*. — Griolet, M. *Fourès*. — Baladini, M. *Poggi*. — Clampas, M. *Person*. — Gregorio, M. *Ogereau*. — Zerbinelli, M. *Catriens*. — Del Ponto, M. *Baillon*. — Le sergent, M. *Renard*. — Le notaire, M. *Vernier*. — Stella, Mlle *Méaly*. — Claudine, Mlle *De Roskilde*. — La duchesse, Mlle *Marquet*. — La supérieure, Mlle *Dargys*. — Lorenza, Mlle *Kottebrune*. — Laura, Mlle *Augé*. — Lucrezia, Mlle *Monnet*. — Francesca, Mlle *Derrigny*.

Au mois de mai, le rôle de Stella passait des mains de Mlle Méaly à celles de Mlle Rosaiia Lambrecht.

'on a dit avec raison que c'était la *Fille du iment* retournée. La cantinière Marie était la d'une duchesse; Stella a pour mère une an- ıne blanchisseuse parisienne, devenue duchesse la Volta, après son divorce avec l'ex-teinturier nthabor, devenu tambour-major de la 20e demi- ;ade. La pièce est claire et amusante, conçue léveloppée dans le genre honnête et doux. Nous 'appellerons pas ici tous les morceaux heureu- ıent venus dont Jacques Offenbach — écrivant :entième et dernière partition — a illustré le :e de Chivot et Duru : les couplets du « Gentil nçais », si rapidement devenus populaires; l'air our recevoir un régiment », discrètement accom- né par le tambour (le tambour joue, d'ailleurs, maître rôle dans l'ouvrage); la chanson de n'zelle Monthabor, etc. Stella, ce fut longtemps Simon-Girard, dont on se rappelle l'énorme cès. Mlle Méaly ne fait certes pas oublier la atrice; mais elle a de la verve et de la gaieté. lui a redemandé, au dernier acte, son rondeau, forme de gigue, du Petit Cocher, et l'on a jus- ent applaudi, à côté d'elle, M. Casella (épave de re Conservatoire) qui barytonne agréablement airs du capitaine Robert, ainsi qu'un nouveau u, M. Fourès, qui, sous les traits du petit tam- ır Griolet soupire fort gentiment les couplets du lleur amoureux. Excellent en tous points M. Bour- is dans le rôle du tambour-major, qui fut le mphe de Vauthier. Et puis, je vous défie de tre point ému quand, sous la porte de Milan, au ımet du faubourg en pente, apparaît, sapeurs,

tambours et musique en tête — jouant le *Chant du départ* — l'armée française de la première République...

16 MAI. — Matinée donnée par le *Petit Journal* au profit de sa « Caisse de secours immédiat », avec le concours de Mlle Géraldine Farrar.

22 MAI. — Excellente reprise de la *Fille de Madame Angot,* opéra-comique en trois actes, de Clairville, Siraudin et Koning, musique de M. Charles Lecocq[1].

13 JUIN. — Les dames de la Halle fêtaient le jubilé artistique de M. Charles Lecocq[2].

16 JUILLET. — Première représentation à ce théâtre de *Madame la Maréchale,* pièce en quatre actes de M. Alphonse Lemonnier et Louis Péri-

1. DISTRIBUTION. — Ange Pitou, M. *Ch. Casella* — Louchard, M. *Bourgeois.* — Pomponnet, M. *Fourès.* — La Rivaudière, M. *Désiré.* — Trenitz, M. *Poggi.* — Cadet, M. *Ogereau.* — Buteux, M. *Beauregard.* — Guillaume, M. *Gérard.* — L'Incroyable, M. *Catriens.* — L'officier, M. *Delaplanche.* — Clairette, Mlle *Dziri.* — Mademoiselle Lange, Mlle *de Roskilde.* — Amaranthe, Mlle *Dorys.* — Cydalise, Mlle *Kottebrune.* — Madame Herbelin, Mlle *Decrigny.* — Hersilie, Mlle *Augé.* — Babet, Mlle *Monnet.*

Au cours du mois de juin, M. Ch. Launay reprenait le rôle d'Ange Pitou, où il faisait apprécier ses qualités de chanteur et de comédien.

2. — Au lever du rideau du troisième acte de la *Fille de Madame Angot,* M. Charles Lecocq se tenait sur la scène, entouré de tous ses interprètes et d'une nombreuse figuration. M. Marguery, offrant son bras à la Reine des reines, entouré et suivi des membres du comité des fêtes de Paris, des présidents des syndicats et de plusieurs marchandes de la Halle, s'avançait pendant l'exécution de la *Marseillaise* et remettait, au nom de tous, une plaquette artistique à M. Charles Lecocq; la Reine des reines lui offrait des fleurs en lui adressant les compliments d'usage, et les demoiselles d'honneur en offraient également à Mlles Dziri (Clairette), de Roskilde (Mlle Lange), Dorys (Amaranthe) et aux principaux interprètes de l'ouvrage. L'« Harmonie des Halles » prêtait son concours à cette représentation donnée au profit de la Caisse de secours immédiats des Halles.

monde théâtral, s'entend. MM. Isola sont allés la reprendre, nous les en félicitons et nous les en remercions. Mme Delna n'a rien perdu, dans sa retraite, de ses dons merveilleux. Elle semble même aujourd'hui plus belle, plus en voix — cette admirable voix du bon Dieu — plus sûre d'elle encore. Nous avons acclamé une fois de plus le superbe contralto, et l'aisance du jeu, l'absence d'efforts dans l'émission de la voix; Marie Delna chante tout naturellement, comme chante un oiseau. Ça fait plaisir à entendre et à voir. Elle a remporté un succès triomphal que tout légitimait, et des applaudissements sans fin ont fêté le retour de la transfuge, tout émue — elle nous le disait — à l'idée de retrouver ses amis d'autrefois. Que le gros succès de l'incomparable Vivandière ne nous fasse pas oublier cependant ceux qui jouaient à ses côtés. Et il n'était que juste de complimenter sans réserves : Mlle Lucy Vauthrin, la charmante ingénue, aussi parfaite chanteuse qu'excellente comédienne; puis le souple ténor Devriès ; l'acteur habile qu'était M. Jacquin, dans le rôle de La Balafre que créa l'inimitable Fugère ; puis, MM. Rossel et Bourgeois, s'acquittant à merveille de leur tâche respective. MM. Isola présentaient la *Vivandière* dans d'agréables décors, de brillants costumes et dans un cadre restauré tout à neuf. Ce fut à tous égards une fort belle soirée...

21 NOVEMBRE. — Première représentation, à ce théâtre, d'*Orphée*, de Gluck[1]. — Le pur chef-

1. DISTRIBUTION. — Orphée, Mme *Delna*. — Eurydice, Mme *Vallandri*. — L'Amour, Mlle *D'Olligé*. — L'Ombre heureuse, Mlle *Desrareilles*.

tion d'un théâtre qui fût, pour le peuple, comme une école d'enseignement musical, et qui offrît en même temps à l'art des débouchés nouveaux. Les frères Isola viennent de donner à la musique le théâtre qu'on attendait depuis si longtemps. C'est en janvier 1908 que doit s'ouvrir officiellement le « Nouveau Lyrique ». Le ministre des Beaux-Arts s'est intéressé à la création de MM. Isola : le concours de l'Opéra et de l'Opéra-Comique est désormais assuré au « Lyrique populaire ». Mais pour tenir pendant les trois mois qui précèdent l'événement attendu, MM. Isola devaient, comme l'on dit, « peloter en attendant partie ». Ils ont monté la *Vivandière*. Ce serait d'un grincheux de discuter le choix du spectacle d'inauguration, puisque nous y avons pris un très vif plaisir; et ce serait maladroit, puisque le triomphal succès a ratifié le choix qu'avait fait la direction. L'œuvre est connue. C'est, sur un livret de M. Henri Cain, une partition posthume que Benjamin Godard écrivait, déjà très malade, et que M. Paul Vidal a mise au point. C'est l'opérette militaire dans toute sa formule, un peu « chiquée », avec tous les ingrédients que réclame le genre : chants et tapages militaires, défilés et marches, tout à quoi s'éveille notre chauvinisme endurci; et certes, M. Hervé, le farouche antimilitariste, eût été mal venu de demander à placer son mot. Il nous faut d'autant moins discuter le choix de ce spectacle d'inauguration que l'œuvre était tout indiquée, puisque Mme Delna rentrait dans ce rôle dont elle est restée l'interprète rêvée. Elle s'était retirée du monde — du

monde théâtral, s'entend. MM. Isola sont allés la reprendre, nous les en félicitons et nous les en remercions. Mme Delna n'a rien perdu, dans sa retraite, de ses dons merveilleux. Elle semble même aujourd'hui plus belle, plus en voix — cette admirable voix du bon Dieu — plus sûre d'elle encore. Nous avons acclamé une fois de plus le superbe contralto, et l'aisance du jeu, l'absence d'efforts dans l'émission de la voix; Marie Delna chante tout naturellement, comme chante un oiseau. Ça fait plaisir à entendre et à voir. Elle a remporté un succès triomphal que tout légitimait, et des applaudissements sans fin ont fêté le retour de la transfuge, tout émue — elle nous le disait — à l'idée de retrouver ses amis d'autrefois. Que le gros succès de l'incomparable Vivandière ne nous fasse pas oublier cependant ceux qui jouaient à ses côtés. Et il n'était que juste de complimenter sans réserves : Mlle Lucy Vauthrin, la charmante ingénue, aussi parfaite chanteuse qu'excellente comédienne; puis le souple ténor Devriès ; l'acteur habile qu'était M. Jacquin, dans le rôle de La Balafre que créa l'inimitable Fugère ; puis, MM. Rossel et Bourgeois, s'acquittant à merveille de leur tâche respective. MM. Isola présentaient la *Vivandière* dans d'agréables décors, de brillants costumes et dans un cadre restauré tout à neuf. Ce fut à tous égards une fort belle soirée...

21 NOVEMBRE. — Première représentation, à ce théâtre, d'*Orphée*, de Gluck[1]. — Le pur chef-

---

1. DISTRIBUTION. — Orphée, Mme *Delna*. — Eurydice, Mme *Vallandri*. — L'Amour, Mlle *D'Olligé*. — L'Ombre heureuse, Mlle *Descareilles*.

d'œuvre nous est rendu. — MM. Isola ont repris *Orphée* sur la scène de la Gaîté, et ils l'ont encadré de décors admirables signés Jusseaune, Paquereau et Bertin. Ils ont tenu aussi à ce que la mise en scène fût artistique, et ils ont demandé à Mlle Chasles de donner aux Champs Elyséens du troisième acte la vie idéale, les mouvements rythmiques, les attitudes de l'esthétique grecque. Enfin, ils ont confié la partie chantée à Mme Delna dont l'éloge n'est plus à faire, à Mme Vallandri, délicieuse Eurydice, à Mlle Desvareilles, une Ombre heureuse, et à Mlle d'Olligé, Eros. Et l'on a pu dire encore une fois des musiques de Gluck ce que le poète a dit du charme, des voluptés saintes émanées de la déesse de Milo. Fatigués des angoisses de la pensée moderne, écoutez ces chants augustes, et bientôt une paix profonde coule dans votre âme. Ces mélodies vous enveloppent de leurs linéaments solennels ; elles vous élèvent doucement à la contemplation de la beauté pure. La lumière et l'ordre se font en votre esprit obscurcis par de vains rêves; vos idées prennent le tour simple des pensées antiques. Et il vous semble renaître à l'aurore du monde, alors que l'homme adolescent foulait d'un pied léger la terre printanière, et que le rire éclatant des dieux retentissait sous les voûtes de l'Olympe.

9 DÉCEMBRE. — Mme Rose Caron se faisait, elle aussi, chaleureusement applaudir dans *Orphée*, dont elle donnait à la Gaîté une série de représentations. Après la scène du second acte et son émouvante mimique, au moment où elle retrouve Eurydice, la salle acclamait la grande artiste.

16 DÉCEMBRE. — Première représentation à ce héâtre de l'*Attaque du Moulin*, drame lyrique en uatre actes de Louis Gallet, d'après Emile Zola, ousique de M. Alfred Bruneau[1]. — Nous avons lit au moment de son apparition le bien qué nous ensions de cette œuvre forte et belle, et de son uteur probe, volontaire et personnel. Il y avait lix ans que nous attendions cette reprise. Ce sont MM. Isola qui nous la donnent : ils ont droit à nos emerciements. L'*Attaque du Moulin* est une des hoses les plus achevées et les plus solides de l'œuvre léjà considérable d'Alfred Bruneau ; c'est une partion où tout est action et réaction des personnages es uns par les autres, et le compositeur a affirmé a maîtrise dans l'expression des passions et dans a terrible coalition des événements. Vérité dans émotion, simplicité dans les sentiments tendres ou ades, l'âme restant toujours le moteur du drame, centre, la source de l'intérêt, telles sont les quatés primordiales de l'*Attaque du Moulin*. La ène des Fiançailles, la malédiction à la Guerre,

1. DISTRIBUTION. — Dominique, M. *Dubois*. — Merlier, M. *Henri bers*. — Le capitaine ennemi, M. *Rossel*. — La sentinelle, M. *Fabert*. Le tambour, M. *Georges Durand*. — Le capitaine français, M. *Fabert*. Un jeune homme, M. *Deruy*. — Marcelline, Mme *Delna*. — Françoise, le *Nelly Martyl*. — Geneviève, Mlle *Romanitza*.

A la seconde représentation le rôle de Dominique était repris par Nuibo.

A côté de Mme Delna, qui allait triompher chaque jour dans l'*Attaque Moulin*, il est juste de rendre hommage aux différentes interprètes i se succédèrent dans le rôle si pathétique de Françoise. Une jeune butante, Mlle Féraud, y faisait apprécier de jolies qualités d'énergie. iis Mlle Mary Boyer, après les interprétations de Mlles Nelly Martyl Mastio, avait su faire de ce rôle une véritable création personnelle. gnalons encore Mlle Comès, à laquelle était échue la lourde tâche de ier le rôle de Marcelline, les soirs où Mme Delna chantait en matinée.

le chant de la Forêt, la plainte de la Senti
ennemie, autant de pages saisissantes qui
présentes à toutes les mémoires. *L'Attaqu*
Moulin a été acclamée et c'est justice. L'ou
est maintenant classé au répertoire de nos s
lyriques dignes de ce nom. MM. Isola lui ont c
de beaux décors et une mise en scène fort so
et ils lui ont donné surtout des interprètes hc
pair : Mme Delna qui a été tendre, intrépide,
due, généreuse, enflammée, calme, résignée,
cieuse et superbe dans « son » rôle de Marce
M. Albers, un artiste de race, convaincu, sii
bon, héroïque et à qui le public a fait une ov
inoubliable; Mlle Martyl, délicieuse de fii
MM. Dubois, Rossel, Fabert, tous dévoués,
excellents.

Un accord s'était fait, dans les derniers
de l'année 1907, entre les directeurs de l'Opé
l'Opéra-Comique et de la Gaîté à propos du
fonctionnement du théâtre lyrique populaii
voici la liste des principaux ouvrages pouvan
représentés à la Gaîté :

Opéras (liste définitive) : *La Muette de Pc*
la Reine de Chypre, *Charles VI*, *Robert le D*
la Juive, *la Favorite* et *le Trouvère*,

Et éventuellement : *L'Africaine*, *les Hugu*
le Prophète, *Guillaume Tell*, *le Roi de La*
Rigoletto.

Opéras comiques (liste définitive) : *Mireill*
gnon, *Lakmé*, *la Traviata*, *le Barbier de S.*
Philémon et Baucis, *la Vivandière*, *Caval*
Griselidis, *Louise*, *le Domino noir*, *Paul et*

e *Caïd*, *Galathée*, *Muguette*, *la Troupe* ».

entuellement : *Richard Cœur de Lion*, *Fra* , *le Pré aux Clercs*, *Zampa*, *Cendrillon*, *'a dit*, *Jean de Nivelle*, *le Juif polonais*, *les Contes d'Hoffmann*, *Falstaff*, *la Fille nd*,

, pour l'année qui nous occupe, le tableau vres très diverses représentées sous les rections de la Gaîté :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
ois gentilhomme, pièce.......	5	»	1
Villageois, pièce............	5	»	3
nstantin, comédie............	3	»	4
moureux, comédie en vers...	2	»	2
imaginaire, comédie........	3	»	5
Bergerac, comédie héroïque..	5	»	16
omédie en vers..............	5	»	1
euses ridicules, comédie......	1	»	1
s de Corneville, opéra comique	3	»	36
delles, opérette..............	3	20 févr.	39
u Tambour-Major, opéra com.	3 a. 4 t.	27 mars	68
e Mme Angot, opéra comique.	3	22 mai	62
a Maréchale, pièce..........	4	16 juillet	18
lière, opéra comique.........	3	1er octob.	59
ame lyrique..................	4	21 nov.	29
du Moulin, drame lyrique....	4	16 déc.	19

THÉATRE DU CHATELET[1]

'af ! Pouf ! avait tenu l'affiche, jusqu'au avec l'amusant trio Jeanne Bloch, Clau- ugaud. Le 16 mars, la féerie de MM. Victor s et Darlay faisait place à une reprise *e de Suzette*, pièce à grand spectacle de Duru, musique nouvelle et arrangée par Baggers[2]. — Comment — cela nous sem- fait injuste — comment le Châtelet n'a-t-il u avec *Pif ! Paf ! Pouf !* si bien joué et si é, le très long succès que nous lui avions it et qu'il méritait si bien? Pour parer ce up du sort, on faisait appel au *Voyage te*, déjà représenté plus de cent fois ème scène. Et la direction de ce vaste ouvait là un nouveau prétexte à décors es, à divertissements et ballets, à dé- owneries, à pantomimes et jeux d'élec- machinerie et cavalerie... Nous avons plendide tableau des *Arènes de Cadix*,

ur : M. Fontanes ; secrétaire général : M. Bégusseau.

ON. — Pinsonnet, M. *Pougaud*. — Vérduron, M. *Claudius*. — 'ortal. — Omar Pacha, M. *Vandenne*. — Giraflor, M. *Cham-* , M. *Rivers*. — Blanchard, M. *Brunet*. — Corricopoulos, aboul, M. *Marche*. — Suzette, Mlle *Eva du Perret*. — Maggy, . — Lora, Mlle *Lucette de Landy*. — La Rosalba, Mlle *Jane*

naguère audacieusement brossées par Jambon, où, pour figurer la foule grouillante des spectateurs, les personnages vivants se mêlent le plus ingénieusement du monde aux figures peintes sur cartonnages ; les pittoresques coulisses du *Great American Circus*; et la désopilante pantomime *The Butcher's Shop* par la troupe des Omer et les vaillants artistes de la maison; enfin, le défilé de la cavalcade du cirque Blackson, où les animaux vivants d'autrefois sont aujourd'hui figurés par des animaux simulés... Sans avoir la verve d'une Simon-Girard ou d'une Tariol-Baugé, Mlle Eva du Perret chante à ravir le rôle de Suzette. Très plaisant comme toujours, et d'entrain mordant admirablement sur le public, M. Pougaud-Pinsonnet. Et d'un comique achevé, M. Claudius, dans le rôle de Verduron.

24 AVRIL. — Reprise du *Tour du Monde en 80 Jours*.

8 MAI. — Sous le patronage de la Société des Grandes Auditions musicales de France, première représensation de *Salomé*, drame musical en un acte d'Oscar Wilde, musique de M. Richard Strauss [1]. — Grâce à M. Gabriel Astruc, l'entreprenant éditeur-organisateur qui, en si peu de

---

1. DISTRIBUTION. — Salomé, Mme *Emmy Destinn*. — Hérode, M. *Burrian*. — Iochanaan, M. *Fritz Feinhals*. — Hérodias, Mme *Sengern*. — Un page d'Hérodias, Mlle *Gessner*. Les cinq Juifs, M. *Gustave Warbeck*. M. *Julius Kuthan*, M. *Fritz Klamuller*, M. *Anton Passy-Cornet*, M. *Jan Hensing*. — Deux Nazaréens, M. *Schutzendorf*, M. *Ernst Winter*. — Deux soldats, M. *Ernst Winter*, M. *Adolf Alsdorf*. — Un Cappadocien, M. *Jean Muller*. — Un esclave, Mlle *Howard*.

Danse des sept voiles: Mlle N. *Trouhanowa*, danseuse étoile de l'Opéra de Monte-Carlo.

temps, a su se faire une si grande place dans la musique, nous avons pu connaître à Paris la *Salomé* de M. Richard Strauss, applaudie déjà à Dresde, à Berlin, à Munich, à Cologne, à Milan, à Turin, à Bruxelles... Et l'événement est d'une importance toute particulière, en raison du nom du compositeur et de la valeur exceptionnelle de son œuvre. Le sujet de la pièce est trop connu pour qu'il soit utile d'y beaucoup insister. Tous les lettrés savent l'éclat du conte d'*Hérodias*, de Flaubert. Ils possèdent ainsi la donnée de la *Salomé* d'Oscar Wilde. Celui-ci a délibérément supprimé tout ce qui pouvait servir d'exposition. Il nous a supposés suffisamment instruits du sujet pour nous jeter, dès l'abord, dans l'action ; elle se déroule avec une poignante intensité dramatique dans le court intervalle qui sépare le crépuscule du lever du soleil. La Mort, l'Amour, et l'Amour dans la Mort : voilà toute la pièce. Mort, Narraboth, le jeune capitaine qui ne peut supporter les paroles enfiévrées que Salomé adresse à Iochanaan ; mort, Iochanaan ; morte, Salomé; mort bientôt, Hérode Antipas. C'est devant la tête morte de saint Jean-Baptiste que Salomé chante ses plus douces, ses plus amoureuses plaintes ; c'est à une femme morte que ressemble cette lune laiteuse et fugitive qui traverse lentement le ciel. Mais elle ressemble aussi à la beauté d'une « jeune vierge » ; et ce sont des mots d'amour que lui adressent Salomé et Hérode, car elle est faite à l'image de leur pensée et de leur destin. Ce n'est point la Juive, « si charmante et touchante d'humilité », que représente

Salomé, c'est la Syrienne qui inspira le *Cantique des Cantiques*; c'est la Syrienne en proie aux sept démons qui confond dans son culte d'amour la beauté, la mort et la résurrection, et si l'histoire ne l'eût rendue véridique, nulle fable n'eût été plus singulièrement profonde que celle de la rencontre de la fille d'Hérodias avec celui qui, le premier, versa l'eau du baptême sur le front du Ressuscité. Elle apostrophe audacieusement le Baptiste; son amour, son désir, elle l'exprime avec l'ardeur d'un adolescent, et, comme la Sulamite, c'est elle qui lui peint ses charmes dans un langage qui semble emprunté au *Cantique des Cantiques*. Les personnages s'expriment et s'expliquent eux-mêmes. Ils disent leurs haines et leurs désirs : Iochanaan, sa haine des Pharisiens ; Hérodias, sa haine de Iochanaan ; Salomé, ses désirs angoissés, ses espiègleries sanglantes, son indifférence à la mort de Narraboth... Hérode, par la seule vertu du mouvement dramatique, est tracé de main de maître. Il est craintif, nerveux, luxurieux et désordonné ; il aime la débauche raffinée ; il supplie Salomé de boire dans sa coupe, de mordre au fruit qu'il achèvera, de s'asseoir sur son trône, de partager sa puissance ; enfin, de danser... Et la danse de Salomé, toute vivante, toute heurtée de rythmes qui s'entrechoquent comme des cris de luxure, exprime le drame avec autant d'intensité que la parole... C'est avec un lyrisme d'une violence extrême qu'est rendue la longue scène entre Salomé et Iochanaan. On imagine malaisément les accents de plus en plus exaspérés qu'a trouvés le musi-

pour traduire l'audacieux langage de la fille
rodias. Il n'a point chanté son amour en mélo-
plaintives, mais il a décélé toute la puissance
que que renferme cette sorte d'érotisme funè-
:et impur parfum des cultes de Syrie dont parle
elet. Nous n'aurons, certes, pas la ridicule
ntion d'analyser ici en détail une œuvre qui
passer pour l'une des manifestations les plus
rtantes de l'art contemporain, — la première
e allemande de grand style qui s'écarte sensi-
ent de la forme wagnérienne... La mélodie y
gagée de toute harmonie traditionnelle. L'écri-
y est d'une liberté qui semble braver toute
ainte. Il ne faudrait surtout point en juger
ès une réduction au piano, quelle que soit sa
ction; elle ne saurait rendre la séduction d'un
stre descriptif, merveilleux de variété, de sou-
e et d'invention, où les plus invraisemblables
tés se fondent en un ravissement. L'attente
récède l'apparition de la tête de Iochanaan
de la citerne, la longue scène où Salomé,
e et haineuse, baise enfin les lèvres du mort,
riomphe où l'amour même s'exaspère encore,
des pages où l'on trouve une émotion rare
est donné à peu d'artistes de faire sentir. A
tes reprises, c'est à l'orchestre que sont dues
lus vives impressions tragiques. Nous citerons,
autres, pendant la scène où Salomé attend la
de Iochanaan, les gémissements que produi-
sur un roulement de timbales, les sons har-
ques des contrebasses à découvert. Cela est
et prodigieusement expressif. Après avoir

essayé de vous dire, en quelques mots, la haute valeur de la *Salomé* de M. Richard Strauss, il me reste à vous parler de la remarquable interprétation qu'avait su réunir l'intelligent impresario de passage au Châtelet. Mme Emmy Destinn, qui créa Salomé à l'Opéra de Berlin, possède l'une des plus admirables voix qui existent à l'heure actuelle. Comme à Dresde, où l'œuvre vit primitivement le jour, le ténor Burrian chantait Hérode, dessinant le rôle en une curieuse silhouette de despote maladif et inquiet, osant même, par moment, le pousser jusqu'au grotesque, et reconstituant ainsi la composition saisissante qu'avait conçue l'auteur. Pour réaliser la noble figure de saint Jean-Baptiste, nous avons eu M. Feinhals, le distingué créateur de Munich, l'un des barytons les plus estimés de l'Allemagne. Et dans la danse des Sept Voiles, une des pages capitales de l'éblouissante partition, l'une des plus séduisantes assurément, nous eûmes la joie d'applaudir Mlle Trouhanowa, la prestigieuse étoile de l'Opéra de Monte-Carlo, dont la mimique expressive, le style et la virtuosité ont fait merveille... Mais il faut surtout louer l'homogénéité et la sonorité du magnifique orchestre Colonne, — porté pour la circonstance au formidable nombre de cent dix musiciens, — et que le maître lui-même conduisit à une victoire si vaillamment et si savamment préparée par M. Gabriel Pierné.

17 MAI. — La créatrice de *Salomé* au Métropolitan Opéra House de New-York, Mme Fremstad chantait le rôle devant le public parisien et s'im-

posait par sa beauté, par sa science des attitudes, par sa remarquable intelligence scénique. La voix de la nouvelle Salomé était d'une grande puissance, et l'expression dramatique est d'une rare intensité. Il semblait difficile de jouer avec plus d'art et de chanter avec plus de charme. Ajoutons que Mme Fremstad dansait les premières mesures de la danse de Salomé et rendait ainsi très vraisemblable la substitution de la danseuse à la chanteuse. Le ténor, M. Bols (Hérode), chantait avec art; et M. Soomer (Iokanaan) possédait une fort belle voix. Tous étaient associés au triomphe de Mme Fremstad.

21 MAI. — C'était la cinquième et avant-dernière des six représentations de *Salomé*. Mlle Aïda Boni, du théâtre de la Monnaie de Bruxelles, se faisait applaudir dans la Danse des Sept Voiles[1].

9 AOUT. — Reprise des *Pilules du Diable*, féerie à grand spectacle en trois actes et trente-deux tableaux de Ferdinand Laloue, Anicet Bourgeois et Laurent, musique nouvelle et arrangée par M. Marius Baggers[2]. — Les *Pilules du Diable*

---

1. — Mlle Trouhanowa avait écrit à un de nos confrères la lettre que voici :

« Je viens d'envoyer ma démission au directeur des représentations de *Salomé*.

« En voici les causes :

« Hier, à la 4e représentation, M. Richard Strauss a exigé que je ne vienne pas saluer le public à la fin de la soirée, trouvant que l'art de la danse est un art inférieur, à qui ne doit pas échoir cet honneur. J'ai répondu que s'il y a quelque chose d'inférieur, c'est le cabotinage d'un homme de talent, ou qui se croit tel, de venir tous les soirs sur la scène saluer le public qui ne le demande pas.

« Veuillez agréer, etc.

« N. TROUHANOWA ».

datent de 1839, onze années de plus que le *Courrier de Lyon*, que venait justement de reprendre la Porte-Saint-Martin. La féerie de MM. Ferdinand Laloue, Anicet Bourgeois et Laurent a subi quelques transformations : on l'a rajeunie, on lui a ôté des rides ici et là, on l'a pomponnée, agrémentée d'entrechats inédits (?), mais le fond est resté le même et personne ne s'en plaint, en somme. Le bon Théo écrivait, il y a soixante-huit ans : « Faire l'analyse d'une semblable folie est une chose impossible. C'est un rêve que l'on fait tout éveillé. La création entière vous passe sous les yeux en quelques heures ». Il en est toujours ainsi. Nous avons revu la fameuse *Maison de repos* où il semble que l'Insomnie elle-même dormirait sans opium et sans pavots. Seringuinos s'y installe; il va dormir; il dort... ô volupté sans seconde! Soudain, toutes les fenêtres s'ouvrent, et du grenier à la cave « on voit des serruriers qui martèlent, des menuisiers qui cognent, des chanteurs qui font des gammes, des piqueurs qui sonnent du cor de chasse, des gens qui étudient

---

Au lendemain de son début, Mlle Aïda Boni recevait de M. Richard Strauss le billet suivant :

Mademoiselle,

« Je vous remercie beaucoup pour le concours que vous avez apporté aux représentations de *Salomé*. Vous avez, en effet, compris à merveille le caractère réel de la *Danse des Sept Voiles*, et vous l'avez exécutée d'une façon splendide.

« Encore toutes mes félicitations.

« Votre tout dévoué,

« Docteur RICHARD STRAUSS. »

2. DISTRIBUTION. — Babilas, M. *Pougaud*. — Seringuinos, M. *Claudius*. — Magloire, M. *Portal*. — Sottinez, M. *Chambéry*. — Rodriguez, M. *Vandenne*. — Bigaro, M. *Vinter*. — La Folie, Mlle *Jane Bernal*. — Albert, Mlle *Lucette de Landy*. — Isabelle, Mlle *Marguerite Vernon*. — Sarah, Mlle *Jane Maylianes*.

ıicléide, le tambour et la grosse caisse ». Et, : dernière tribulation, la maison se renverse; ›it devient rez-de-chaussée, et les bornes pren-, la place des girouettes! Dans une autre hôtel- les tables se dédoublent, sautent au plafond, rent en terre, les bougies deviennent des chan- ›s romaines. C'est inimaginable, ce qui se passe ; les *Pilules du Diable*. On y perd le sentiment ›ossible et de l'impossible; tout le monde va, t, crie, chante, tombe, se relève, donne des ›s et en reçoit avec un fourmillement qui trou- 'œil et la tête. Iles enchantées, officines de sor- ›s, enfers tout rouges, ciels tout bleus. C'est ligieux. Cela nous parut tel dans notre prime esse; cela le paraîtra encore à bien des généra- ;. La direction du Châtelet avait d'ailleurs fait ce qu'il fallait pour que ces pilules produisissent mirifique et diabolique effet. Les trente-deux ›aux sont pimpants, brillants, étincelants, et la pe jongle prestement avec le dialogue néces- : aux machinistes. Il est superflu de dire que gaud et Claudius ont mis en joie la salle en- : une féerie au Châtelet ne pouvait se passer es deux compères, remplis de fantaisie et de ; humeur, excentriques avec esprit, comiques art. MM. Portal, Chambéry et Vandenne leur naient la réplique, et Mlles Jane Bernal, Lucette ,andy et Marguerite Vernon représentaient le faible dans toute sa grâce. Chacun des trois ıds actes des *Pilules du Diable* a pour apo- se la Folie. Erasme n'avait pas prévu cela, mais de même, il s'amuserait joliment si, *redivi-*

naguère audacieusement brossées par Jambon, où, pour figurer la foule grouillante des spectateurs, les personnages vivants se mêlent le plus ingénieusement du monde aux figures peintes sur cartonnages ; les pittoresques coulisses du *Great American Circus*; et la désopilante pantomime *The Butcher's Shop* par la troupe des Omer et les vaillants artistes de la maison; enfin, le défilé de la cavalcade du cirque Blackson, où les animaux vivants d'autrefois sont aujourd'hui figurés par des animaux simulés... Sans avoir la verve d'une Simon-Girard ou d'une Tariol-Baugé, Mlle Eva du Perret chante à ravir le rôle de Suzette. Très plaisant comme toujours, et d'entrain mordant admirablement sur le public, M. Pougaud-Pinsonnet. Et d'un comique achevé, M. Claudius, dans le rôle de Verduron.

24 AVRIL. — Reprise du *Tour du Monde en 80 Jours*.

8 MAI. — Sous le patronage de la Société des Grandes Auditions musicales de France, première représensation de *Salomé*, drame musical en un acte d'Oscar Wilde, musique de M. Richard Strauss [1]. — Grâce à M. Gabriel Astruc, l'entreprenant éditeur-organisateur qui, en si peu de

---

1. DISTRIBUTION. — Salomé, Mme *Emmy Destinn*. — Hérode, M. *Burrian*. — Iochanaan, M. *Fritz Feinhals*. — Hérodias, Mme *Sengern*. — Un page d'Hérodias, Mlle *Gessner*. Les cinq Juifs, M. *Gustave Warbeck*. M. *Julius Kuthan*, M. *Fritz Klamuller*, M. *Anton Passy-Cornet*, M. *Jan Hemsing*. — Deux Nazaréens, M. *Schutzendorf*, M. *Ernst Winter*. — Deux soldats, M. *Ernst Winter*, M. *Adolf Alsdorf*. — Un Cappadocien, M. *Jean Muller*. — Un esclave, Mlle *Horard*.

Danse des sept voiles: Mlle *N. Trouhanowa*, danseuse étoile de l'Opéra de Monte-Carlo.

›s, a su se faire une si grande place dans la
que, nous avons pu connaître à Paris la
›mé de M. Richard Strauss, applaudie déjà à
de, à Berlin, à Munich, à Cologne, à Milan, à
n, à Bruxelles... Et l'événement est d'une
›rtance toute particulière, en raison du nom
compositeur et de la valeur exceptionnelle de
œuvre. Le sujet de la pièce est trop connu
qu'il soit utile d'y beaucoup insister. Tous
ettrés savent l'éclat du conte d'*Hérodias*, de
bert. Ils possèdent ainsi la donnée de la *Salomé*
car Wilde. Celui-ci a délibérément supprimé
ce qui pouvait servir d'exposition. Il nous a
›osés suffisamment instruits du sujet pour nous
, dès l'abord, dans l'action ; elle se déroule
une poignante intensité dramatique dans le
t intervalle qui sépare le crépuscule du lever
soleil. La Mort, l'Amour, et l'Amour dans la
t : voilà toute la pièce. Mort, Narraboth, le
e capitaine qui ne peut supporter les paroles
vrées que Salomé adresse à Iochanaan ; mort,
anaan ; morte, Salomé ; mort bientôt, Hérode
pas. C'est devant la tête morte de saint Jean-
tiste que Salomé chante ses plus douces, ses
amoureuses plaintes ; c'est à une femme
te que ressemble cette lune laiteuse et fugitive
traverse lentement le ciel. Mais elle ressemble
i à la beauté d'une « jeune vierge » ; et ce sont
mots d'amour que lui adressent Salomé et
ode, car elle est faite à l'image de leur pensée
e leur destin. Ce n'est point la Juive, « si char-
te et touchante d'humilité », que représente

Salomé, c'est la Syrienne qui inspira le *Cantique des Cantiques*; c'est la Syrienne en proie aux sept démons qui confond dans son culte d'amour la beauté, la mort et la résurrection, et si l'histoire ne l'eût rendue véridique, nulle fable n'eût été plus singulièrement profonde que celle de la rencontre de la fille d'Hérodias avec celui qui, le premier, versa l'eau du baptême sur le front du Ressuscité. Elle apostrophe audacieusement le Baptiste; son amour, son désir, elle l'exprime avec l'ardeur d'un adolescent, et, comme la Sulamite, c'est elle qui lui peint ses charmes dans un langage qui semble emprunté au *Cantique des Cantiques*. Les personnages s'expriment et s'expliquent eux-mêmes. Ils disent leurs haines et leurs désirs: Iochanaan, sa haine des Pharisiens; Hérodias, sa haine de Iochanaan; Salomé, ses désirs angoissés, ses espiègleries sanglantes, son indifférence à la mort de Narraboth... Hérode, par la seule vertu du mouvement dramatique, est tracé de main de maître. Il est craintif, nerveux, luxurieux et désordonné; il aime la débauche raffinée; il supplie Salomé de boire dans sa coupe, de mordre au fruit qu'il achèvera, de s'asseoir sur son trône, de partager sa puissance; enfin, de danser... Et la danse de Salomé, toute vivante, toute heurtée de rythmes qui s'entrechoquent comme des cris de luxure, exprime le drame avec autant d'intensité que la parole... C'est avec un lyrisme d'une violence extrême qu'est rendue la longue scène entre Salomé et Iochanaan. On imagine malaisément les accents de plus en plus exaspérés qu'a trouvés le musi-

ien pour traduire l'audacieux langage de la fille 'Hérodias. Il n'a point chanté son amour en mélo-ées plaintives, mais il a décélé toute la puissance 'agique que renferme cette sorte d'érotisme funè-re, cet impur parfum des cultes de Syrie dont parle [ichelet. Nous n'aurons, certes, pas la ridicule rétention d'analyser ici en détail une œuvre qui eut passer pour l'une des manifestations les plus nportantes de l'art contemporain, — la première ;uvre allemande de grand style qui s'écarte sensi-lement de la forme wagnérienne... La mélodie y st dégagée de toute harmonie traditionnelle. L'écri-ıre y est d'une liberté qui semble braver toute ɔntrainte. Il ne faudrait surtout point en juger 'après une réduction au piano, quelle que soit sa erfection; elle ne saurait rendre la séduction d'un rchestre descriptif, merveilleux de variété, de sou-lesse et d'invention, où les plus invraisemblables uretés se fondent en un ravissement. L'attente ui précède l'apparition de la tête de Iochanaan ors de la citerne, la longue scène où Salomé, ındre et haineuse, baise enfin les lèvres du mort, ɔn triomphe où l'amour même s'exaspère encore, ɔnt des pages où l'on trouve une émotion rare u'il est donné à peu d'artistes de faire sentir. A ıaintes reprises, c'est à l'orchestre que sont dues s plus vives impressions tragiques. Nous citerons, ıtr'autres, pendant la scène où Salomé attend la ;te de Iochanaan, les gémissements que produi-ent, sur un roulement de timbales, les sons har-ıoniques des contrebasses à découvert. Cela est euf et prodigieusement expressif. Après avoir

essayé de vous dire, en quelques mots, la haute valeur de la *Salomé* de M. Richard Strauss, il me reste à vous parler de la remarquable interprétation qu'avait su réunir l'intelligent impresario de passage au Châtelet. Mme Emmy Destinn, qui créa Salomé à l'Opéra de Berlin, possède l'une des plus admirables voix qui existent à l'heure actuelle. Comme à Dresde, où l'œuvre vit primitivement le jour, le ténor Burrian chantait Hérode, dessinant le rôle en une curieuse silhouette de despote maladif et inquiet, osant même, par moment, le pousser jusqu'au grotesque, et reconstituant ainsi la composition saisissante qu'avait conçue l'auteur. Pour réaliser la noble figure de saint Jean-Baptiste, nous avons eu M. Feinhals, le distingüé créateur de Munich, l'un des barytons les plus estimés de l'Allemagne. Et dans la danse des Sept Voiles, une des pages capitales de l'éblouissante partition, l'une des plus séduisantes assurément, nous eûmes la joie d'applaudir Mlle Trouhanowa, la prestigieuse étoile de l'Opéra de Monte-Carlo, dont la mimique expressive, le style et la virtuosité ont fait merveille... Mais il faut surtout louer l'homogénéité et la sonorité du magnifique orchestre Colonne, — porté pour la circonstance au formidable nombre de cent dix musiciens, — et que le maître lui-même conduisit à une victoire si vaillamment et si savamment préparée par M. Gabriel Pierné.

17 MAI. — La créatrice de *Salomé* au Métropolitan Opéra House de New-York, Mme Fremstad chantait le rôle devant le public parisien et s'im-

›sait par sa beauté, par sa science des attitudes, ır sa remarquable intelligence scénique. La voix : la nouvelle Salomé était d'une grande puissance, l'expression dramatique est d'une rare intensité. semblait difficile de jouer avec plus d'art et : chanter avec plus de charme. Ajoutons que me Fremstad dansait les premières mesures de la ınse de Salomé et rendait ainsi très vraisemable la substitution de la danseuse à la chanuse. Le ténor, M. Bols (Hérode), chantait avec t ; et M. Soomer (Iokanaan) possédait une fort ·lle voix. Tous étaient associés au triomphe de me Fremstad.

21 MAI. — C'était la cinquième et avant-derère des six représentations de *Salomé*. Mlle Aïda oni, du théâtre de la Monnaie de Bruxelles, se isait applaudir dans la Danse des Sept Voiles [1].

9 AOUT. — Reprise des *Pilules du Diable*, féerie grand spectacle en trois actes et trente-deux bleaux de Fèrdinand Laloue, Anicet Bourgeois Laurent, musique nouvelle et arrangée par . Marius Baggers [2]. — Les *Pilules du Diable*

---

1. — Mlle Trouhanowa avait écrit à un de nos confrères la lettre que ici :

« Je viens d'envoyer ma démission au directeur des représentations *Salomé*.

« En voici les causes :

Hier, à la 4e représentation, M. Richard Strauss a exigé que je ne ›nne pas saluer le public à la fin de la soirée, trouvant que l'art de danse est un art inférieur, à qui ne doit pas échoir cet honneur. J'ai ›ondu que s'il y a quelque chose d'inférieur, c'est le cabotinage d'un mme de talent, ou qui se croit tel, de venir tous les soirs sur la scène uer le public qui ne le demande pas.

: Veuillez agréer, etc.

« N. TROUHANOWA ».

datent de 1839, onze années de plus que le *Courrier de Lyon*, que venait justement de reprendre la Porte-Saint-Martin. La féerie de MM. Ferdinand Laloue, Anicet Bourgeois et Laurent a subi quelques transformations : on l'a rajeunie, on lui a ôté des rides ici et là, on l'a pomponnée, agrémentée d'entrechats inédits (?), mais le fond est resté le même et personne ne s'en plaint, en somme. Le bon Théo écrivait, il y a soixante-huit ans : « Faire l'analyse d'une semblable folie est une chose impossible. C'est un rêve que l'on fait tout éveillé. La création entière vous passe sous les yeux en quelques heures ». Il en est toujours ainsi. Nous avons revu la fameuse *Maison de repos* où il semble que l'Insomnie elle-même dormirait sans opium et sans pavots. Seringuinos s'y installe; il va dormir; il dort... ô volupté sans seconde! Soudain, toutes les fenêtres s'ouvrent, et du grenier à la cave « on voit des serruriers qui martèlent, des menuisiers qui cognent, des chanteurs qui font des gammes, des piqueurs qui sonnent du cor de chasse, des gens qui étudient

---

Au lendemain de son début, Mlle Aïda Boni recevait de M. Richard Strauss le billet suivant :

Mademoiselle,

« Je vous remercie beaucoup pour le concours que vous avez apporté aux représentations de *Salomé*. Vous avez, en effet, compris à merveille le caractère réel de la *Danse des Sept Voiles*, et vous l'avez exécutée d'une façon splendide.

« Encore toutes mes félicitations.

« Votre tout dévoué,

« Docteur RICHARD STRAUSS. »

2. DISTRIBUTION. — Babilas, M. *Pouyaud*. — Seringuinos, M. *Claudius*. — Magloire, M. *Portal*. — Sottinez, M. *Chambéry*. — Rodriguez, M. *Vandenne*. — Bigaro, M. *Vinter*. — La Folie, Mlle *Jane Bernal*. — Albert, Mlle *Lucette de Landy*. — Isabelle, Mlle *Marguerite Vernon*. — Sarah, Mlle *Jane Maylianes*.

ıicléide, le tambour et la grosse caisse ». Et, dernière tribulation, la maison se renverse; it devient rez-de-chaussée, et les bornes pren- la place des girouettes! Dans une autre hôtel- les tables se dédoublent, sautent au plafond, ·ent en terre, les bougies deviennent des chan- s romaines. C'est inimaginable, ce qui se passe les *Pilules du Diable*. On y perd le sentiment ossible et de l'impossible; tout le monde va, ., crie, chante, tombe, se relève, donne des s et en reçoit avec un fourmillement qui trou- 'œil et la tête. Iles enchantées, officines de sor- s, enfers tout rouges, ciels tout bleus. C'est igieux. Cela nous parut tel dans notre prime esse; cela le paraîtra encore à bien des généra- ;. La direction du Châtelet avait d'ailleurs fait ce qu'il fallait pour que ces pilules produisissent mirifique et diabolique effet. Les trente-deux ;aux sont pimpants, brillants, étincelants, et la pe jongle prestement avec le dialogue néces- : aux machinistes. Il est superflu de dire que ;aud et Claudius ont mis en joie la salle en- : une féerie au Châtelet ne pouvait se passer es deux compères, remplis de fantaisie et de : humeur, excentriques avec esprit, comiques art. MM. Portal, Chambéry et Vandenne leur ıaient la réplique, et Mlles Jane Bernal, Lucette ,andy et Marguerite Vernon représentaient le faible dans toute sa grâce. Chacun des trois ds actes des *Pilules du Diable* a pour apo- se la Folie. Erasme n'avait pas prévu cela, mais de même, il s'amuserait joliment si, *redivi-*

vus, il assistait, place du Châtelet, au triomphe de celle dont il a fait l'éloge à sa façon.

16 NOVEMBRE. — Première représentation de la *Princesse Sans-Gêne*, féerie à grand spectacle en trois actes et vingt-quatre tableaux de MM. Henri Kéroul et Albert Barré, musique nouvelle et arrangée par M. Marius Baggers[1]. — En attendant une « revue » — mais oui, une « revue » — à laquelle il songe déjà, — ne faut-il pas, en un théâtre comme le Châtelet, préparer les choses de longue main? — M. Fontanes a tenu à donner de jolies étrennes à nos enfants — ces chers enfants qui savent bien mener leurs parents où ils veulent. Il s'est adressé, dans ce but louable, à deux vaudevillistes coutumiers du succès sur bien des scènes de genre, mais n'ayant pas encore taillé dans le grand. MM. Kéroul et Barré ne se sont pas trouvés trop embarrassés de leur nouvelle besogne et ont imaginé une naïve histoire dont voici le très simple scénario. Le subtil Grosloulou, qui n'est encore que régent de Sergovie, a fait disparaître la jeune héritière du royaume et l'a confiée à des paysans. Pensez donc : il deviendra roi, de par la loi du pays, si, le 1er mars de l'année en cours, la princesse n'est pas mariée! Patapon, monarque voisin, informé de cette échéance, dépêche son fils Fortuné, accompagné de son confident Farandol, avec mis-

---

1 DISTRIBUTION. — Benjamin, M. *Galipaux*. — Farandol, M. *Pougaud*. — Grosloulou, M. *Claudius*. — Patapon, M. *Portal*. — Maître des cérémonies, M. *Vandenne*. — Cornélius, M. *Chambéry*. — Mysouf, M. *Dupont*.

L'adjudant, M *Vinter*. — Le geôlier, M. *Jacquier*. — Javotte, Mlle *Alice Bonheur*. — Fortune, Mlle *Devassy*. — Aurore, Mlle *Belly*. — La grande-duchesse, Mlle *Barnolt*. — L'Amour, Mlle *Meyan*.

de retrouver et d'épouser la princesse avant la fatale. Alors, l'usurpateur, qui craint l'armée, solide que la sienne, du roi Patapon, substitue légitime souveraine, élevée à la ferme des ;, une jeune paysanne, Javotte, destinée à ner la cour et à dégoûter par sa rusticité les endants les mieux intentionnés : ce sera la cesse Sans-Gêne. Javotte avait au village, en ersonne de Benjamin, un amoureux qui veut nquérir sa payse. A la rose, dont le doux par- a subitement insensibilisé le cœur de sa fiancée 'est le perfide présent du sorcier Cornélius — jamin oppose une boîte de dragées qu'il tient Amour et nous rappelle les Pilules du Diable, tique mémoire. C'est la lutte légendaire des talismans. Grosloulou va triompher ; on est 8 février, il est minuit, la princesse n'est pas iée et les destins vont s'accomplir ; mais quand loulou arrache la feuille de l'agenda qui lui ie le trône, il s'aperçoit que la date suivante que 29. « Chocolat » Grosloulou : il est tombé une année bissextile ! Ai-je omis de vous dire e m'en voudrais de commettre un pareil oubli ue le prince Fortuné, qui a de la littérature et aît son Marivaux, avait, tout comme la ante du *Jeu de l'amour et du hasard*, changé costume et de nom avec son valet Farandol, elle sorte que, pendant qu'une fausse princesse courtisée par un faux prince, le vrai prince nait amoureux de la vraie princesse sans la aître pour telle, et l'épousait, bien entendu, au ouement, après avoir découvert la vérité ? La

pièce ne brille pas évidemment par une fulgurante nouveauté. En revanche, elle a été montée avec beaucoup de luxe par un directeur homme de goût. N'est-ce pas une fin d'acte amusante et pittoresque que l'orage qui fait brusquement s'ouvrir les parapluies au milieu de la cérémonie officielle de l'entrée du fiancé dans la ville de Kostoriko? Et quoi de plus harmonieux que le tableau du Pays des Amours! Dans un admirable parc, avec colonnades, balustres, eaux miroitantes, longues perspectives de verdure tendre, comme poudrée par les nuances, plus tendres encore, des bouleaux argent ou lilas, évoluent et se trémoussent de charmants couples de petits saxes Louis XV en habit mauve ou rose? C'est un spectacle délicieux. A défaut d'une création vraiment digne de son talent si savoureux, M. Galipaux anime de sa verve spirituelle le rôle de Benjamin, petit paysan « chétif » issu de son admirable Grinchu de *Nos bons Villageois*. Il a mis en joie la salle entière dans sa scène — tel *Champignol* — avec l'adjudant, et n'a pas peu contribué, tout le long de la pièce, au succès de la *Princesse Sans-Gêne*. M. Claudius mettait sa fantaisie au service de Grosloulou. M. Pougaud, moins bien partagé que d'habitude, était toujours l'enfant chéri du Châtelet; il faliait le voir jongler avec son public. Un spectateur éternue-t-il à l'orchestre, il lui dit : « Dieu vous bénisse! » et tout le monde de rire... Un rayon de lumière électrique l'éclaire-t-il à tort : « Ah! ça, s'écrie-t-il, ce n'est pas pour moi! » Et il fait une cabriole que tout le monde applaudit... Bon

public : heureux Pougaud ! Encore que sa voix fût bien menue pour une aussi vaste salle, Mlle Alice Bonheur était une Javotte de grâce alerte et de gentil comique. Mlle Belly, très mignonne Aurore, chantait joliment, et Mlle Devassy portait avec élégance le travesti du prince Fortuné. Et comment ne pas louer la danse toute classique de Mlle Lucie Maire, l'étoile applaudie de ce ravissant tableau du *Pays des Amours*, et l'autorité de M. Marius Baggers, aussi adroit compositeur que solide chef d'orchestre ?

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Pif ! Paf ! Pouf ! ou un Voyage endiablé, féerie	3 a. 37 t.	»	85
Le Voyage de Suzette, pièce	3 a. 18 t.	16 mars	47
Le Tour du Monde en 80 jours, pièce	5 a. 22 t.	24 avril	36
**Salomé*, drame musical	1	8 mai	6
Les Pilules du Diable, féerie	3 a. 32 t.	9 août	105
**La Princesse Sans-Gêne*, féerie	3 a. 24 t.	16 nov.	55

THÉATRE DE L'AMBIGU

A la *Môme aux beaux yeux* de M. Pierre Decourcelle[1], dont le succès avait rempli les premiers mois de l'année — le 24 mars on en avait fêté la centième représentation — succédait, le 21 avril, le *P'tit Mitron*, pièce nouvelle en cinq actes[2]. Il y avait tout un monde, vraiment, entre le luxe, peut-être excessif, des complications mélodramatiques de la *Môme aux beaux yeux*, et la simple, un peu trop simple étude psychologique, que, sous ce titre du *P'tit Mitron* — sans craindre qu'on envisageât un four ! — nous donnait alors M. Henri Demesse... Femme de tête comme était Mme Desvarennes de *Serge Panine*, Mme Clara Moutonnet, restée veuve de bonne heure, est une boulangère à l'œil noir, dont les écus trébuchants sont bien faits pour tenter un Don Juan de caserne, grand casseur de cœurs, assez peu scrupuleux. C'est ainsi que, tout en agui-

1. — Dans la *Môme aux beaux yeux*, M. Adrien Caillard reprenait, au mois de mars, le rôle de Raymond Darbelles, créé par M. André Calmettes, et s'y faisait légitimement applaudir.

2. Distribution. — Fernand Ducroc, M. *Etiévant*. — Léon Moutonnet, M. *Hamilton*. — Père Fleury, M. *Liézer*. — Le sergent-major, M. *Leclerc*. — Le brigadier, M. *Brenner*. — Le maire, M. *Champdor*. — Joseph, M. *Drevet*. — Eustache, M. *Lemirt*. — Clara Moutonnet, Mme *Tessandier*. — Claire Fleury, Mlle *Flore Mignot*. — Hortense, Mme *Noris*. — Mère Fleury, Mme *Chandora*. — Berthe, Mlle *Deley*. — Julie, Mlle *Zéringer*.

chant l'incandescente patronne, Fernand Ducroc séduisait la jeune nièce de Mme Moutonnet, Claire Fleury. Et voici la noce interrompue, en pleins quadrilles échevelés, par l'entrée sensationnelle de la pauvre Ariane, accompagnée de son cousin, Léon Moutonnet : c'est le P'tit Mitron. Un tel scandale n'est-il pas de nature à faire sérieusement réfléchir Mme Ducroc! Justement indignée, elle réclame immédiatement le divorce, et, redevenant Mme Moutonnet, elle donnera son consentement au mariage de son fils et de Claire, restée honnête malgré l'aventure. Bon comme du bon pain — le meilleur de sa boutique — le P'tit Mitron épouse la jeune mère... Avec l'admirable sincérité de talent qu'on lui connaît, Mme Tessandier a été l'ardente et puissante Clara Moutonnet que voulait l'auteur : si curieusement troublée tout d'abord par la violente passion que lui inspire le beau sous-officier, il fallait la voir ensuite noblement reprise par l'amour maternel : tout cela était minutieusement étudié et rendu avec une impeccable sûreté. M. Etiévant a mis un soin infini à la composition du rôle de Fernand Ducroc que, jusqu'à la scène d'ivresse finale, il a traduit en toute vérité. La troupe de l'infortuné Palais-Royal — cette fermeture n'est-elle pas un signe des temps? — se dispersait de côté et d'autre : c'est ainsi que nous avions vu M. Hamilton venir créer à l'Ambigu le rôle du P'tit Mitron qui, dans le principe, semblait destiné à un des comiques de l'endroit, M. Villa; il s'acquittait de sa tâche à la satisfaction générale. On cherche des jeunes premières : nous n'en connaissons pas de plus gracieuse et de plus natu-

ment sympathique que Mlle Flore Mignot, ap-
die déjà à la Porte-Saint-Martin, sous la direc-
Clèves et Larochelle. Pas de coup de théâtre
: drame intime; mais un incendie allumé par la
re, a produit, à la fin du premier acte, le plus
ssant effet : c'est là de la belle et bonne mise
:ène.

MAI. — Le public de l'Ambigu saluait par d'en-
siastes bravos une nouvelle reprise des *Deux*
ielines. Mlle Flore Mignot y faisait couler de
es larmes dans le rôle de Louise; Mlle Gene-
: Chapelas était une charmante Henriette. D'un
de rôle, Mme Tessandier montra ce que peut
une excellente artiste. M. Villa fut un Picard
sant au possible; M. Etiévant sut donner à
'e la bonté et la résignation touchante du pau-
nfirme, un des personnages les plus sympa-
ies du vieux drame et, à la sortie, on a failli
rper M. Blanchard, qui jouait l'odieux Jac-
: M. Grisier ne pouvait rêver un plus grand
:s[1].

JUIN. — Première représentation de l'*Enfant*
'emple, pièce à grand spectacle, en cinq actes
uf tableaux, de M. Alban de Pohles[2]. — Vous

C'était, le 16 mai, pour Paris, la 1750e représentation de la célèbre
e Dennery et Cormon. Elle fut jouée en province 9262 fois et 1841 à
ger — ce qui, au total, représente 12.853 représentations. Aucun
e d'un auteur français n'a, croyons-nous, atteint jusqu'à ce jour
re phénoménal.
8 mai, Mme Canti reprenait, dans ces mêmes *Deux Orphelines*,
de la Frochard.

STRIBUTION. — Fouché, M. *Etiévant*. — Barras, M. *Grey*. — Si-
I. *Liézer*. — Gomin, M. *Leclerc*. — Brutus, M. *Blanchard*. —
Davaux, M. *Dervet*. — Damont, M. *Brenner*. — Gautier, M. *Tho-*

rappelez-vous cette jolie comédie représentée au Vaudeville il y a huit ans, *Paméla, marchande de curiosités* — Paméla, c'était Réjane, et Huguenet faisait Barras — où M. Victorien Sardou — le plus érudit peut-être des auteurs dramatiques qui ait jamais été — s'ingéniait à nous démontrer comment Louis XVII fut enlevé à sa prison par une conspiration vendéenne. M. Sardou est persuadé que l'enfant royal — emporté un soir dans un panier à linge — ne mourut pas au Temple. Et l'on peut dire hardiment que si c'est en lui — et en beaucoup d'autres — une erreur, personne n'a pu, ni ne pourra jamais en établir la preuve. Mais, si le problème historique reste insoluble, la question Louis XVII est toujours aussi attachante. Elle nous a tous « pris » une fois de plus à l'Ambigu. En neuf tableaux rapides, qui font volontiers songer à un cinématographe rétrospectif, mais dont deux ou trois attestent chez ce « débutant » un véritable tempérament dramatique, M. Alban de Pohles nous conte à son tour jusqu'à l'évasion — pour laquelle il tient, comme le maître Sardou — la légende demeurée mystérieuse. Il nous montre tout d'abord l'enfant aux Tuileries au moment où la famille royale est sous la garde de la nation. Alors que l'émeute gronde à la cantonade, une brave femme, Mme Leninger, dont le fils ressemble étonnamment au petit Dauphin,

---

min. — Madame Léninger. Mme *Dubuisson.* — Le Dauphin, Petit Léninger. Mlle *Flore Mignot* — Marie-Antoinette, Mlle *Chapelas.* — Femme Simon, Mme *Noris.* — Madame Elisabeth, Mlle *Suzanne Danjou.* — Marquise de Tourzel, Mlle *Deley.* — Madame Royale, Mlle *Divonne.*

[1] Le rôle de Marie-Antoinette était ensuite repris par Mlle Clado.

e à la reine qui fut sa bienfaitrice les der-
roses de Trianon. Les événements se préci-
C'est ensuite la prison du Temple en 1793.
Louis XVI à été guillotiné. Des émissaires
Convention viennent arracher le Dauphin à
re. C'est ensuite, au troisième tableau, le
charrette qui, parmi les clameurs de la
ce, conduit à l'échafaud l'infortunée Marie-
ette. Nous assistons maintenant au supplice
etit Capet », livré sans défense en sa prison
auvais traitements de son géôlier, le cordon-
mon — fût-il vraiment la brute qu'on a dit?
ious arrivons à la veille du Neuf Thermidor;
, le futur duc d'Otrante, et Barras, le futur
ur, complotent de renverser Robespierre.
se réservent l'avenir. Le plan machiavélique
ché, tel qu'il l'expose à Barras, est de substi-
fils du défunt roi un faux Louis XVII en
évader le véritable : ne s'assureront-ils pas
a reconnaissance de l'héritier légitime, si
il pouvait reconquérir sa couronne, tout en
en respect le « comte de Provence » par la
de révéler la vérité et d'anéantir ses droits
ccession de son frère. Le petit Leninger, le
u Dauphin que nous avons vu au début de
e, sera l'instrument de cette machination.
, et se sentant condamné par les médecins,
acrifiera pour sauver le jeune roi. Sous le
e Louis XVII, il se laissera enfermer au
, tandis qu'un envoyé de Barras et de Fou-
portera le vrai fils de Louis XVI. L'avant-
tableau est l'entrée sensationnelle du petit

héros dans le noir cachot, où rôdent de vrais rats — M. Grisier n'a reculé devant aucune dépense — et le dénouement, c'est l'agonie du malheureux enfant qui, mis en présence de sa mère, ne trahira pas son secret : « Je ne connais pas cette femme ! » s'écrie-t-il : voilà, renversée, la célèbre et toujours émouvante scène du *Prophète*... Le drame s'arrête là. Quelle sera la destinée ultérieure de l'enfant délivré? Cela, c'est l'avenir : l'auteur n'en a point traité. Il s'est borné à nous faire le roman de la délivrance, roman qui pourrait bien avoir été réel. N'allons pas plus loin que lui. Tenons-nous-en à la pièce. Elle était montée avec un soin qui faisait grand honneur à la direction de l'Ambigu. Mlle Flore Mignot jouait gracieusement et intelligemment le double rôle de l'enfant royal — pauvre innocent qui n'avait fait de mal à personne — et aussi celui du petit Leninger qui se dévoue pour l'héritier du trône. M. Grey — au Conservatoire, il s'appelait Grétillat — donnait une belle allure à Barras. M. Etiévant, surtout, méritait d'être loué pour la très intéressante et très fine composition qu'il nous donnait du rôle de Fouché : c'était tout à fait très bien, et nous notions encore, pour ce comédien au talent si souple, une création remarquable.

14 JUILLET. — A l'occasion de la Fête nationale on donnait, en matinée gratuite, les *Deux Orphelines*. M. Etiévant, Mlle Geneviève Chapelas, Mlle Flore Mignot se voyaient fêtés à toutes leurs apparitions sur la scène, par un public vibrant, tour à tour attendri et indigné, pas une seule mi-

nute indifférent ou sceptique. Par contre, Mme Canti (la Frochard) et M. Blanchard, le garnement de la pièce, s'entendaient insulter et menacer avec une abondance dans les épithètes et une violence qui devaient les enchanter.

18 SEPTEMBRE. — Première représentation du *Curé de Foréville*, pièce en cinq actes de M. J. de Gramont[1]. — Vous dirai-je les menées ténébreuses, et souvent peu compréhensibles, du méchant curé de Foréville se mettant en tête de désunir deux jeunes gens qui s'aiment, et de marier un médecin pauvre, Pierre Moutier, à la fille d'une interlope comtesse Blanchard, ancienne femme galante, retirée après fortune faite (et comment!) dans le village de Foréville, près Nancy ? — « Quel est, me demanderez-vous, l'objectif du curé? » — Capter, sans doute, une bonne partie de l'argent mal acquis par son opulente paroissienne; lancer dans la politique le jeune médecin qui lui devra tout, et en faire, à la Chambre, un défenseur de la bonne cause. Ces combinaisons échouent sur toute la ligne. Le docteur Pierre Moutier ne se console pas d'avoir cédé à la pression du curé qui, en vertu du vieux proverbe « quand il n'y a pas de foin au râtelier les chevaux se battent », l'a littéralement pris par la famine et l'a forcé d'abandon-

1. DISTRIBUTION. — Comtesse Blanchard, Mme *Bussy*. — Irma, Mlle *Didier*. — Marguy, Mlle *Norma*. — Mme Martinet, Mme *Noris*. — Paulette, Mlle *Bérengère*. — Folichette, Mlle *Deley*. — Catherine, Mlle *Zéringer*. — Curé de Foréville, M. *Daltour*. — Pierre Moutier, M. *Bailly*. — Lecoq, M. *Baldy*. — L'abbé Gabriel, M. *Maxime-Léry*. — Bardot, M. *Morgan*. — De Préguy, M. *Vibert*. — MM. *Brenner*, Chantalou; *Derret*, Mouque; *Bénard*, Moutier; *Dalaine*, Dominique; *Lemirt*, Julien; *Lebrasseur*, un clerc.

pièce ne brille pas évidemment par une fulgurante nouveauté. En revanche, elle a été montée avec beaucoup de luxe par un directeur homme de goût. N'est-ce pas une fin d'acte amusante et pittoresque que l'orage qui fait brusquement s'ouvrir les parapluies au milieu de la cérémonie officielle de l'entrée du fiancé dans la ville de Kostoriko? Et quoi de plus harmonieux que le tableau du Pays des Amours! Dans un admirable parc, avec colonnades, balustres, eaux miroitantes, longues perspectives de verdure tendre, comme poudrée par les nuances, plus tendres encore, des bouleaux argent ou lilas, évoluent et se trémoussent de charmants couples de petits saxes Louis XV en habit mauve ou rose? C'est un spectacle délicieux. A défaut d'une création vraiment digne de son talent si savoureux, M. Galipaux anime de sa verve spirituelle le rôle de Benjamin, petit paysan « chétif » issu de son admirable Grinchu de *Nos bons Villageois*. Il a mis en joie la salle entière dans sa scène — tel *Champignol* — avec l'adjudant, et n'a pas peu contribué, tout le long de la pièce, au succès de la *Princesse Sans-Gêne*. M. Claudius mettait sa fantaisie au service de Grosloulou. M. Pougaud, moins bien partagé que d'habitude, était toujours l'enfant chéri du Châtelet; il fallait le voir jongler avec son public. Un spectateur éternue-t-il à l'orchestre, il lui dit : « Dieu vous bénisse! » et tout le monde de rire... Un rayon de lumière électrique l'éclaire-t-il à tort : « Ah! ça, s'écrie-t-il, ce n'est pas pour moi! » Et il fait une cabriole que tout le monde applaudit... Bon

public : heureux Pougaud ! Encore que sa voix fût bien menue pour une aussi vaste salle, M[lle] Alice Bonheur était une Javotte de grâce alerte et de gentil comique. M[lle] Belly, très mignonne Aurore, chantait joliment, et M[lle] Devassy portait avec élégance le travesti du prince Fortuné. Et comment ne pas louer la danse toute classique de M[lle] Lucie Maire, l'étoile applaudie de ce ravissant tableau du *Pays des Amours*, et l'autorité de M. Marius Baggers, aussi adroit compositeur que solide chef d'orchestre ?

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Pif ! Paf ! Pouf ! ou un Voyage endiablé, féerie	3 a. 37 t.	»	85
Le Voyage de Suzette, pièce	3 a. 18 t.	16 mars	47
Le Tour du Monde en 80 jours, pièce	5 a. 22 t.	24 avril	36
**Salomé*, drame musical	1	8 mai	6
Les Pilules du Diable, féerie	3 a. 32 t.	9 août	105
**La Princesse Sans-Gêne*, féerie	3 a. 24 t.	16 nov.	55

THÉATRE DE L'AMBIGU

la *Môme aux beaux yeux* de M. Pierre De-
:elle[1], dont le succès avait rempli les premiers
de l'année — le 24 mars on en avait fêté la
ème représentation — succédait, le 21 avril, le
Mitron, pièce nouvelle en cinq actes[2]. Il y
tout un monde, vraiment, entre le luxe, peut-
:xcessif, des complications mélodramatiques de
ôme aux beaux yeux, et la simple, un peu
simple étude psychologique, que, sous ce titre
'tit Mitron — sans craindre qu'on envisageât
ur ! — nous donnait alors M. Henri Demesse...
ne de tête comme était Mme Desvarennes de
e Panine, Mme Clara Moutonnet, restée veuve
onne heure, est une boulangère à l'œil noir,
les écus trébuchants sont bien faits pour tenter
on Juan de caserne, grand casseur de cœurs,
peu scrupuleux. C'est ainsi que, tout en agui-

———

)ans la *Môme aux beaux yeux*, M. Adrien Caillard reprenait, au
f mars, le rôle de Raymond Darbelles, créé par M. André Cal-
et s'y faisait légitimement applaudir.

:TRIBUTION. — Fernand Ducroc, M. *Etiévant*. — Léon Moutonnet,
nilton. — Père Fleury, M. *Liézer*. — Le sergent-major, M. *Le-*
· Le brigadier, M. *Brenner*. — Le maire, M. *Champdor*. — Joseph,
vet. — Eustache, M. *Lemirt*. — Clara Moutonnet, Mme *Tessandier*.
re Fleury, Mlle *Flore Mignot*. — Hortense, Mme *Noris*. — Mère
, Mme *Chandora*. — Berthe, Mlle *Delcy*. — Julie, Mlle *Zéringer*.

chant l'incandescente patronne, Fernand Ducroc séduisait la jeune nièce de Mme Moutonnet, Claire Fleury. Et voici la noce interrompue, en pleins quadrilles échevelés, par l'entrée sensationnelle de la pauvre Ariane, accompagnée de son cousin, Léon Moutonnet : c'est le P'tit Mitron. Un tel scandale n'est-il pas de nature à faire sérieusement réfléchir Mme Ducroc ! Justement indignée, elle réclame immédiatement le divorce, et, redevenant Mme Moutonnet, elle donnera son consentement au mariage de son fils et de Claire, restée honnête malgré l'aventure. Bon comme du bon pain — le meilleur de sa boutique — le P'tit Mitron épouse la jeune mère... Avec l'admirable sincérité de talent qu'on lui connaît, Mme Tessandier a été l'ardente et puissante Clara Moutonnet que voulait l'auteur : si curieusement troublée tout d'abord par la violente passion que lui inspire le beau sous-officier, il fallait la voir ensuite noblement reprise par l'amour maternel : tout cela était minutieusement étudié et rendu avec une impeccable sûreté. M. Etiévant a mis un soin infini à la composition du rôle de Fernand Ducroc que, jusqu'à la scène d'ivresse finale, il a traduit en toute vérité. La troupe de l'infortuné Palais-Royal — cette fermeture n'est-elle pas un signe des temps ? — se dispersait de côté et d'autre : c'est ainsi que nous avions vu M. Hamilton venir créer à l'Ambigu le rôle du P'tit Mitron qui, dans le principe, semblait destiné à un des comiques de l'endroit, M. Villa ; il s'acquittait de sa tâche à la satisfaction générale. On cherche des jeunes premières : nous n'en connaissons pas de plus gracieuse et de plus natu-

rellement sympathique que Mlle Flore Mignot, applaudie déjà à la Porte-Saint-Martin, sous la direction Clèves et Larochelle. Pas de coup de théâtre en ce drame intime; mais un incendie allumé par la foudre, a produit, à la fin du premier acte, le plus saisissant effet : c'est là de la belle et bonne mise en scène.

2 MAI. — Le public de l'Ambigu saluait par d'enthousiastes bravos une nouvelle reprise des *Deux Orphelines*. Mlle Flore Mignot y faisait couler de douces larmes dans le rôle de Louise; Mlle Geneviève Chapelas était une charmante Henriette. D'un bout de rôle, Mme Tessandier montra ce que peut faire une excellente artiste. M. Villa fut un Picard amusant au possible; M. Etiévant sut donner à Pierre la bonté et la résignation touchante du pauvre infirme, un des personnages les plus sympathiques du vieux drame et, à la sortie, on a failli écharper M. Blanchard, qui jouait l'odieux Jacques : M. Grisier ne pouvait rêver un plus grand succès[1].

14 JUIN. — Première représentation de l'*Enfant du Temple*, pièce à grand spectacle, en cinq actes et neuf tableaux, de M. Alban de Pohles[2]. — Vous

1. — C'était, le 16 mai, pour Paris, la 1750e représentation de la célèbre pièce de Dennery et Cormon. Elle fut jouée en province 9262 fois et 1841 à l'étranger — ce qui, au total, représente 12.853 représentations. Aucun ouvrage d'un auteur français n'a, croyons-nous, atteint jusqu'à ce jour le chiffre phénoménal.

Le 18 mai, Mme Canti reprenait, dans ces mêmes *Deux Orphelines*, le rôle de la Frochard.

2. DISTRIBUTION. — Fouché, M. *Etiévant*. — Barras, M. *Grey*. — Simon, M. *Liézer*. — Gomin, M. *Leclerc*. — Brutus, M. *Blanchard*. — L'abbé Davaux, M. *Dervet*. — Damont, M. *Brenner*. — Gautier, M. *Tho-*

rappelez-vous cette jolie comédie représentée au Vaudeville il y a huit ans, *Paméla, marchande de curiosités* — Paméla, c'était Réjane, et Huguenet faisait Barras — où M. Victorien Sardou — le plus érudit peut-être des auteurs dramatiques qui ait jamais été — s'ingéniait à nous démontrer comment Louis XVII fut enlevé à sa prison par une conspiration vendéenne. M. Sardou est persuadé que l'enfant royal — emporté un soir dans un panier à linge — ne mourut pas au Temple. Et l'on peut dire hardiment que si c'est en lui — et en beaucoup d'autres — une erreur, personne n'a pu, ni ne pourra jamais en établir la preuve. Mais, si le problème historique reste insoluble, la question Louis XVII est toujours aussi attachante. Elle nous a tous « pris » une fois de plus à l'Ambigu. En neuf tableaux rapides, qui font volontiers songer à un cinématographe rétrospectif, mais dont deux ou trois attestent chez ce «débutant » un véritable tempérament dramatique, M. Alban de Pohles nous conte à son tour jusqu'à l'évasion — pour laquelle il tient, comme le maître Sardou — la légende demeurée mystérieuse. Il nous montre tout d'abord l'enfant aux Tuileries au moment où la famille royale est sous la garde de la nation. Alors que l'émeute gronde à la cantonade, une brave femme, Mme Leninger, dont le fils ressemble étonnamment au petit Dauphin,

---

min. — Madame Léninger, Mme *Dubuisson.* — Le Dauphin, Petit Léninger. Mlle *Flore Mignot* — Marie-Antoinette, Mlle *Chapelas.* — Femme Simon, Mme *Noris.* — Madame Elisabeth, Mlle *Suzanne Danjou.* — Marquise de Tourzel, Mlle *Delcy.* — Madame Royale, Mlle *Divonne.*

Le rôle de Marie-Antoinette était ensuite repris par Mlle Clado.

apporte à la reine qui fut sa bienfaitrice les dernières roses de Trianon. Les événements se précipitent. C'est ensuite la prison du Temple en 1793. Le roi Louis XVI à été guillotiné. Des émissaires de la Convention viennent arracher le Dauphin à sa mère. C'est ensuite, au troisième tableau, le sinistre charrette qui, parmi les clameurs de la populace, conduit à l'échafaud l'infortunée Marie-Antoinette. Nous assistons maintenant au supplice du « petit Capet », livré sans défense en sa prison aux mauvais traitements de son géôlier, le cordonnier Simon — fût-il vraiment la brute qu'on a dit? — et nous arrivons à la veille du Neuf Thermidor; Fouché, le futur duc d'Otrante, et Barras, le futur directeur, complotent de renverser Robespierre. Puis il se réservent l'avenir. Le plan machiavélique de Fouché, tel qu'il l'expose à Barras, est de substituer au fils du défunt roi un faux Louis XVII en faisant évader le véritable : ne s'assureront-ils pas ainsi la reconnaissance de l'héritier légitime, si jamais il pouvait reconquérir sa couronne, tout en tenant en respect le « comte de Provence » par la menace de révéler la vérité et d'anéantir ses droits à la succession de son frère. Le petit Leninger, le sosie du Dauphin que nous avons vu au début de la pièce, sera l'instrument de cette machination. Malade, et se sentant condamné par les médecins, il se sacrifiera pour sauver le jeune roi. Sous le nom de Louis XVII, il se laissera enfermer au Temple, tandis qu'un envoyé de Barras et de Fouché emportera le vrai fils de Louis XVI. L'avant-dernier tableau est l'entrée sensationnelle du petit

héros dans le noir cachot, où rôdent de vrais rats — M. Grisier n'a reculé devant aucune dépense — et le dénouement, c'est l'agonie du malheureux enfant qui, mis en présence de sa mère, ne trahira pas son secret : « Je ne connais pas cette femme ! » s'écrie-t-il : voilà, renversée, la célèbre et toujours émouvante scène du *Prophète*... Le drame s'arrête là. Quelle sera la destinée ultérieure de l'enfant délivré? Cela, c'est l'avenir : l'auteur n'en a point traité. Il s'est borné à nous faire le roman de la délivrance, roman qui pourrait bien avoir été réel. N'allons pas plus loin que lui. Tenons-nous-en à la pièce. Elle était montée avec un soin qui faisait grand honneur à la direction de l'Ambigu. Mlle Flore Mignot jouait gracieusement et intelligemment le double rôle de l'enfant royal — pauvre innocent qui n'avait fait de mal à personne — et aussi celui du petit Leninger qui se dévoue pour l'héritier du trône. M. Grey — au Conservatoire, il s'appelait Grétillat — donnait une belle allure à Barras. M. Etiévant, surtout, méritait d'être loué pour la très intéressante et très fine composition qu'il nous donnait du rôle de Fouché : c'était tout à fait très bien, et nous notions encore, pour ce comédien au talent si souple, une création remarquable.

14 JUILLET. — A l'occasion de la Fête nationale on donnait, en matinée gratuite, les *Deux Orphelines*. M. Etiévant, Mlle Geneviève Chapelas, Mlle Flore Mignot se voyaient fêtés à toutes leurs apparitions sur la scène, par un public vibrant, tour à tour attendri et indigné, pas une seule mi-

différent ou sceptique. Par contre, Mme Canti
chard) et M. Blanchard, le garnement de la
s'entendaient insulter et menacer avec une
ınce dans les épithètes et une violence qui
ıt les enchanter.

EPTEMBRE. — Première représentation du
'e *Foréville*, pièce en cinq actes de M. J. de
nt[1]. — Vous dirai-je les menées ténébreu-
souvent peu compréhensibles, du méchant
e Foréville se mettant en tête de désunir
eunes gens qui s'aiment, et de marier un
n pauvre, Pierre Moutier, à la fille d'une
ɔe comtesse Blanchard, ancienne femme
, retirée après fortune faite (et comment!)
e village de Foréville, près Nancy? —
l est, me demanderez-vous, l'objectif du
— Capter, sans doute, une bonne partie de
t mal acquis par son opulente paroissienne;
dans la politique le jeune médecin qui lui
out, et en faire, à la Chambre, un défen-
la bonne cause. Ces combinaisons échouent
te la ligne. Le docteur Pierre Moutier ne se
pas d'avoir cédé à la pression du curé qui,
u du vieux proverbe « quand il n'y a pas de
râtelier les chevaux se battent », l'a litté-
ıt pris par la famine et l'a forcé d'abandon-

IBUTION. — Comtesse Blanchard, Mme *Bussy*. — Irma, Mlle *Di-*
arguy, Mlle *Norma*. — Mme Martinet, Mme *Noris*. — Paulette,
ıgère. — Folichette, Mlle *Delcy*. — Catherine, Mlle *Zéringer*.
Foréville, M. *Daltour*. — Pierre Moutier, M. *Bailly*. — Lecoq,
— L'abbé Gabriel, M. *Maxime-Léry*. — Bardot, M. *Morgan*.
guy, M. *Vibert*. — MM. *Brenner*, Chantalou; *Dervet*, Mo-
nard, Moutier; *Dalaine*, Dominique; *Lemirt*, Julien; *Lebras-*
lerc.

ner, pour épouser Mlle Irma Blanchard, l'aimable et poétique couturière, Marguy, à laquelle il avait promis le mariage. Comment aimerait-il sa femme qui, du reste. — elle chasse de race — a déjà pris un amant ? Il refuse de poser sa candidature à la députation et demande le divorce, tout au souvenir de celle qu'il a lâchement délaissée. Marguy a, d'ailleurs, convolé avec un garde-chasse fort jaloux qui, prévenu par une lettre anonyme et entendant un homme entrer la nuit dans son jardin, lui envoie un coup de fusil en pleine poitrine. Il a cru que c'était le docteur. Et c'était le curé. Que venait-il encore faire là ? Il n'a, vraiment, que ce qu'il mérite... Pièce incohérente — oh ! combien ! — signée d'un jeune, d'un très jeune dramaturge, M. Joseph de Gramont, auquel un habile routier du théâtre, M. Louis Decori, aurait donné, par ci par là (pas assez !) d'utiles conseils. Quelques scènes bien vivantes, comme celles que rend, avec une verve du meilleur aloi, Mme Renée Bussy (l'inauthentique comtesse Blanchard), ne compensent point le défaut d'intérêt de ce drame mal venu. Et c'est en vain qu'au mauvais curé l'auteur a opposé — le contraste nous a paru puéril — un jeune prêtre à l'âme noble. Notons, pour sa sincérité, Mlle Norma, touchante Marguy, et pour sa bonne volonté, M. Baldy, s'échappant du café-concert pour venir créer, au pied levé, de façon assez divertissante, le rôle de l'agent électoral. N'est-ce pas feu Chilly que le public, le bon public du vieil Ambigu, attendait autrefois à la sortie des artistes pour le « passer à tabac » après qu'il avait joué

l'infâme Rodin du *Juif errant*? Il arriva qu'un soir il ne reçut pas son habituelle raclée. « J'ai donc été bien mauvais ! » pensa-t-il en rentrant mélancoliquement chez lui. M. Daltour doit être fier des injures que n'ont pas épargnées les galeries supérieures au curé de Foréville : cela prouve qu'il y fut aussi odieux que possible...

28 SEPTEMBRE. — Reprise de la *Fille des Chiffonniers*, drame en cinq actes d'Anicet Bourgeois et M. Ferdinand Dugué[1]. — Il y a toujours des amateurs pour ce mélo de très ancien jeu. Son intrigue, grosse comme un câble, n'est sans doute qu'un tissu de rengaines ; mais il a pour intermèdes des scènes d'une drôlerie pittoresque, évoquées et barbouillées d'après nature, qui mettent la salle en gaieté comme au premier soir — il y a plus de quarante ans. Mme Noris fait très cordialement ressortir le côté sentimental du rôle de la mère Moscou, créé jadis par Alexandre, et elle en tire, dans sa partie comique, une caricature impayable. M. Villa, toujours adoré au boulevard Saint-Martin, a très remarquablement composé le personnage de Bamboche. M. Etiévant est excellent dans le Brésilien Dartès ; Mlle Lola Noyr joue avec talent le rôle de Térésa la Catalane ; Mlle Chapelas, enfin, se montre touchante dans celui de Mariette. Très

1. DISTRIBUTION. — Dartès, M. *Etiévant*. — Bamboche, M. *Villa*. — Paul Verdier, M. *Morgan*. — Mas, M. *Bailly*. — Don Sandoval, M. *Blanchard*. — Farfaillou, M. *Brenner*. — Henri Duval, M. *Valney-Charlet*, — Lepailleux, M. *Dercet*. — Harris, M. *Bénard*. — Le géolier, M. *Dalaine*. — Lussan, M. *Charmy*. — Mère Moscou, Mme *Noris*. — Térésa, Mlle *Lola Noyr*. — Mariette, Mlle *Chapelas*. — L'Arlequine, Mlle *Delcy*. — Justine, Mlle *Zéringer*.

bonne reprise qui faisait honneur à M. Grisier, et lui permettait de monter à loisir une œuvre nouvelle[1].

23 NOVEMBRE. — Première représentation de la *Belle Milliardaire*, pièce en cinq actes de MM. Gugenheim et Le Faure[2]. — M. Grisier a-t-il eu raison de vouloir changer l'ancien genre de l'Ambigu, qui a encore ses fanatiques, et de substituer au vieux drame d'autrefois de pseudo-comédies comme la *Belle Marseillaise* qui, si bien inter-

1. — Il n'y pas moins de quarante-six ans que la picée fut représentée, pour la première fois, à la Gaité, avec un succès qui s'est prolongé durant des années. Les principaux créateurs étaient MM. Charles Pérey, Manuel, Léon Leroy, Lacroix, Derville, Mlles Duverger, A. Mongeal, Sonton, etc., etc. Le rôle de la mère Moscou était tenu par un homme, le comédien Alexandre, et cette tradition se conserva longtemps, Mme Riquet-Lemonnier fut la première femme, qui, il y quelques années, joua le rôle de la mère Moscou; elle fut extraordinaire de verve et de fantaisie, et son talent ne contribua pas peu à la popularité de la pièce. M. Dugué, doyen des auteurs dramatiques et l'un des auteurs de la *Fille des Chiffonniers*, avait tenu à venir, le 3 novembre, en matinée, applaudir ses interprètes. Il s'était déclaré enchanté et il avait prié M. Grisier de transmettre ses félicitations aux artistes. Détail qui a son importance: la recette de la matinée approchait de 4,000 francs, et la location était telle, que l'on pouvait prévoir — ce qui est arrivé — que la représentation du soir serait aussi fructueuse. Ce qui faisait dire à M. Dugué, en riant : — « Allons, je n'aurai pas perdu ma journée! » Et comme M. Grisier s'empressait autour de lui, et veillait à ce qu'il ne prît pas froid, M. Dugué — il avait quatre-vingt-douze ans, — ajouta avec un sourire : — « Je vous en prie, mon cher Grisier, ne vous dérangez pas comme cela. A force de prévenances, vous pourriez me faire croire que je suis vieux ».

2. DISTRIBUTION. — Fabrègues Nantillac, M. *Louis Decori*. — Julien de Prémontal, M. *Roger-Vincent*. — Duc de Prémontal, M. *Caillard*. — Villerel, M. *Etiévant*. — Docteur Aubert, M. *Daltour*. — Marquis de Fréville, M. *Morgan*. — Joseph, M. *Blanchard*. — Le Cantonnier, M. *Bailly*. — Verdier, M. *Brenner*. — Antoine, M. *Dervet*. — Baptiste, M. *Dalaine*. — Edouard, M. *Lemirt*. — Mary de Prémontal, Mlle *Alice Barton*. — Lucie Barbier, Mlle *Rose Beryls*. — Eva Jackson, Mlle *Venise*. — Simone, Mlle *Annette Jarry*. — Madame Chauvin, Mlle *Vartilly*. — Madame Marcillac, Mlle *Violette Fleury*. — Louise, Mlle *Delcy*. — Raymonde, Mlle *Celly*.

prétée pourtant, n'a réussi qu'à moitié, ou comme a *Belle Milliardaire*, dont l'histoire, quelque bien contée qu'elle soit par MM. Gugenheim et Le Faure, n'avait pas paru assez extraordinaire pour plaire aux amateurs d'émotions fortes qui forment, en somme, l'habituelle clientèle du théâtre ? La « belle milliardaire » est, elle, la fille d'un de ces rois des trusts américains qui viennent se disputer à coups de millions, pour leur progéniture, les blasons du Vieux Monde. Notre belle milliardaire est donc devenue la duchesse de Prémontal. En l'épousant, le duc, ancien officier de cavalerie, a surtout contracté une alliance financière ; la duchesse en acquiert bientôt la preuve. Le duc de Prémontal ne nous est toutefois pas présenté comme un Don Juan aux frivoles amours ; il a d'autres ambitions. N'a-t-il pas songé à fonder une banque catholique sous le nom de « Crédit conservateur », et c'est sûrement dans cette entreprise que se sont engouffrés les millions de la fille du roi des salaisons. Aussi bien, si Mary de Prémontal, sa femme, met tout en œuvre pour arriver au divorce, le duc de Prémontal est attaqué aussi au dehors dans les journaux. Un certain journaliste du nom de Villerel, complice de la duchesse, fait même porter la question du krach du « crédit conservateur » à la tribune de la Chambre, par un député du groupe des « arrivistes indépendants », Cabrègues Nantillac, méridional et faiseur, pas méchant homme au fond, mais auquel le jeu dévore son indemnité parlementaire — fût-elle de quinze mille francs — et encore ce qu'on appelle

les retours de bâton. Cette séance de la Chambre où Fabrègues Nantillac cloue au pilori le nom du duc de Prémontal nous vaut un curieux tableau du salon de la Paix de la Chambre, avec le cortège présidentiel passant à travers la haie des gardes républicains, l'entrée et la sortie des députés, tout un ensemble très adroitement réglé. C'était le clou de la pièce, impuissant, d'ailleurs, à en faire le succès... M. Decori dessinait avec beaucoup de verve la silhouette du député marseillais, beau parleur et besogneux. Mlle Alice Barton incarnait, avec une certaine élégance, la riche et vindicative duchesse venue d'Amérique. A M. Etiévant était échu le personnage abominable du journaliste Villerel : il le rendait avec finesse... Quatre jours après, on reprenait la *Fille des Chiffonniers* [1]...

7 DÉCEMBRE. — Du théâtre Sarah-Bernhardt, la *Maîtresse de piano* passait à l'Ambigu, où la jolie pièce de MM. Félix Duquesnel et André Barde retrouvait son vif succès. Elle bénéficiait, d'ailleurs, d'une excellente distribution, en tête de laquelle il fallait citer Mme Augustine Leriche, étourdissante de verve comique, MM. André Hall et Juvenet qui avaient repris leurs créations de Victor Laubadier et de Goulette. Parmi les nouveaux venus, on distinguait en première ligne M. Etiévant, très remarquable dans le rôle du marquis de Puylaurens, et, à côté de lui, MM. Gabel, Bailly, Blanchard, Morvan,

1. — Mme Noris, souffrante, était remplacée au pied levé à la matinée et à la soirée du 1er décembre, par M. Gabel — le fils de Gabel, l'inoubliable créateur du gendarme de *Geneviève de Brabant*. En artiste de métier, M. Gabel s'acquittait à merveille de cette lourde tâche et se faisait chaleureusement applaudir sous les traits de la mère Moscou.

Jolly qui contribuaient à un excellent ensemble; la gentille Annette Jarry, qui n'était autre que la fille du comique Guyon fils, une charmante ingénuité de dix-sept ans, qui donnait d'Honorine Laubadier, la jeune fille mal élevée, une amusante silhouette. Cette première représentation était, en outre, l'occasion d'un intéressant début, celui de Mlle Véniat qni se taillait un vrai succès personnel dans le rôle d'Yvonne de Chazeau, « la maîtresse de piano », l'héroïne du drame. Parfaite de charme et d'émotion, elle était applaudie par la salle entière. Le 31 décembre, on fêtera la centième représentation de la *Maîtresse de piano*... [1]

---

1. — La fin de l'année 1907 verra aussi la fin de la direction Grisier... Malgré des efforts persistants, un travail de tous les moments, elle ne fut pas toujours, hélas! couronnée de succès... Sans doute, a-t-on dit, Grisier connut des centièmes prospères, mais il caressait la folle illusion de faire de son théâtre, qui n'est plus guère aujourd'hui qu'un théâtre de quartier, une scène parisienne, un vrai théâtre du boulevard. Hélas, il ne pouvait être autre chose qu'un théâtre du boulevard... Saint-Martin. Mais cet homme avait des candeurs d'enfant et des enthousiasmes d'artiste. Au lieu de jouer les gros mélos qui faisaient pleurer nos grand-mères, il monta des pièces de lettrés; au lieu de faire jouer d'obscurs acteurs, il engagea Mlle Jeanne Granier, Mme Andrée Mégard, M. Gémier ou M. André Calmettes. Et on ne lui fut pas reconnaissant de tant d'efforts. Tant et si bien que, fatigué, dégoûté, et mal portant par surcroît, il adressait la lettre suivante aux membres du conseil d'administration de la Société anonyme du théâtre de l'Ambigu : « J'ai mené le bon combat, le plus longtemps que j'ai pu, mais aujourd'hui, le repos m'est commandé par les médecins, et je me vois obligé, à mon grand regret, de vous demander ma liberté. C'est avec un gros chagrin que je me sépare de mon vieux théâtre, qui a été toute ma vie pendant des années, et de vous, messieurs, qui êtes mes amis, et auprès de qui j'ai toujours trouvé une bienveillante sympathie.

« Veuillez agréer, etc. « GEORGES GRISIER. »

Le conseil d'administration lui répondait de la manière suivante :

« Mon cher Grisier,

« Puisque, malgré nos vives insistances, nous n'avons pu vous faire revenir sur votre décision, motivée par votre état de santé, nous avons

Voici, résumé dans le tableau suivant, l'histoire de l'Ambigu en 1907. — Joignons-y le succès des matinées musicales et populaires du mercredi (fondation Danbé) heureusement continuées par M. J. Jemain.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représetn. pendant l'année
La Môme aux beaux yeux, drame	5	»	123
**Le P'tit Mitron*, pièce	5	21 avril	12
Les Deux Orphelines, drame	5 a. 8 t.	2 mai	51
**L'Enfant du Temple*, pièce	5 a. 9 t.	14 juin	109
**Le Curé de Foréville*, pièce	5	18 sept.	9
La Fille des Chiffonniers, drame	5	28 sept.	70
**La Belle Milliardaire*, pièce	5	23 nov.	5
La Maîtresse de piano, pièce	5 a. 9 t.	7 déc.	30

---

le regret d'accepter votre démission, tout en vous manifestant nos sentiments de reconnaissance, pour le travail incessant et loyal que vous n'avez cessé de dépenser, durant les années que vous avez passées à l'Ambigu.

« Veuillez agréer, etc. »

A la suite de la démission de M. Grisier, le conseil d'administration de la Société anonyme du théâtre de l'Ambigu désignait comme directeur artistique intérimaire un de ses membres, M. Georges Mathieu, déjà délégué au secrétariat général.

THÉATRE DES NOUVEAUTÉS[1]

Avec *Vous n'avez rien à déclarer?* dont le triomphant succès aura tenu une bonne partie de l'année, les Nouveautés ont représenté trois œuvres nouvelles : la *Puce à l'oreille*, de M. Georges Feydeau, *Cabotine*, de MM. Tristan Bernard et Alfred Athis, et *Vingt jours à l'ombre*, de MM. Maurice Hennequin et Pierre Veber, dont nous allons donner le détail.

2 MARS. — Première représentation de la *Puce à l'oreille*, pièce en trois actes de M. Georges Feydeau[2]. — C'est une pièce pour laquelle il fallait inventer un qualificatif. Cocasse, plaisante, comique, endiablée, vertigineuse, elle était tout cela, et plus encore. Le maître vaudevilliste qu'est Georges Feydeau a mené cette action avec un tel mouvement, un tel emportement, prestissimo, d'un bout à l'autre, qu'il n'a pas permis aux acteurs et au public de reprendre haleine une toute petite secon-

1. — Directeur : M. Micheau ; Secrétaire général : M. Lionel Meyer.

2. — DISTRIBUTION. — Raymonde, Mlle *Cassive*. — Lucienne, Mlle *Suzanne Carlix*. — Olympe, Mme *Rosine Maurel*. — Eugénie, Mme *Jenny Rose*. — Antoinette, Mlle *Gense*. — Victor-Emmanuel Chandebise, Poche, M. *Germain*. — Camille Chandebise, M. *Torin*. — Vinache, M. *Matrat*. — Ferraillon, M. *Landrin*. — Tournel, M. *Marcel Simon*. — Homenidès de Histangua, M. *Milo de Meyer*. — Etienne, M. *Ardot*. — Batistin, M. *Gaillard*. — Rugby, M. *Roberty*.

de. Et, malgré cela, une clarté, une précision, une netteté de dialogue qui rendent vraisemblables les aventures les plus burlesques, les quiproquos les plus ahurissants. Malheureusement, cette clarté et cette précision, on pourrait défier le critique le plus avisé de les mettre dans son compte rendu. La *Puce à l'oreille* est une des intrigues les plus inénarrables que l'on ait vues au théâtre, de mémoire de Parisien. Evidemment, il est question d'un mari trop sûr de la fidélité de sa femme, à qui l'on met la puce à l'oreille, chez qui l'on éveille la jalousie par des moyens classiques. Mais comment le mari est aguiché et invité à un rendez-vous galant; comment il cède sa bonne fortune à un garçon qui précisément fait la cour à sa femme; comment un cousin à moitié bègue recouvre l'usage des consonnes et court la prétentaine avec un cordon-bleu, poursuivi par un valet de chambre terriblement jaloux; comment le médecin de la famille prend part à cette course à l'amour; comment un Espagnol, plus férocement jaloux que le valet de chambre et même que le More de Venise, poursuit tout le monde le revolver au poing; comment tout s'arrange : je renonce à le dire. Il faut que tout cela se déroule sous vos yeux, pour que vous en teniez tous les fils, pour que vous en « creviez de rire », et pour que vous admiriez la prodigieuse habileté de l'auteur. Mais M. Georges Feydeau n'a pas seulement de l'habileté : il a aussi le don de l'observation. Çà et là, les traits abondent. Et, de même que dans la comédie grecque, tout est nommé par son nom. La périphrase est inconnue dans la *Puce*

à l'oreille. Ainsi, il y a, au deuxième acte (Hôtel du Minet Galant, sis à Montretout) une chambre à coucher très curieusement machinée, où le lit pivote sur lui-même, emporte dans une alcôve les amoureux qui craignent les regards indiscrets, et substitue un vieux rhumatisant alcoolique par goût, mais respectable par profession. Le truc est ingénieux. Ce n'est pas lui pourtant qui a le plus diverti l'auditoire, — c'est le couple Ferraillon, tenancier du Minet Galant. Ce couple, croqué à la Maupassant, est magnifique de vérité imprudente. En quelques répliques, il est cinématographié pour toujours. Le succès avait été considérable, et la partie semblait gagnée pour M. Feydeau, pour le théâtre des Nouveautés, et pour les interprètes : Mmes Cassive et Carlix, toutes deux jolies et costumées à ravir, de silhouette charmante, de minois délicieux ; M. Torin, bégayant et drôle d'une impayable drôlerie ; MM. Matrat, Landrin, Milo de Meyer et Ardot ; enfin, M. Germain jouant un double rôle, Victor-Emmanuel et Poche, double Champignol d'hilarante mémoire, vertigineusement, de façon à rendre pâles les *Facéties d'Eutrapel*... Et, pour ne rien oublier, deux décors plantés avec goût et meublés avec un raffinement boulevardier.

19 MARS. — Le théâtre prenait le deuil : on avait appris que Torin — bientôt après avoir créé, dans la *Puce à l'oreille*, un rôle qui mettait chaque soir l'assistance en joie — venait de succomber en l'espace de quelques jours aux suites d'une congestion pulmonaire... Torin était un comédien aimé

du public parisien. Il suffisait qu'il entrât en scène pour que la salle éclatât de rire. Il avait créé de nombreux rôles dans les pièces qui furent jouées ces dernières années aux Nouveautés, et au succès desquelles il contribuait pour une bonne part. Sa disparition était une grande perte pour les vaudevillistes contemporains[1].

---

1. — A la gare de Lyon, d'où les restes de Torin devaient être transportés au cimetière de sa ville natale, une très nombreuses assistance était réunie le matin du 20 mars, et voici le discours que prononçait M. Adrien Bernheim :

« Son directeur, son ami, son collaborateur de chaque jour, M. Henri Micheau vient de lui rendre le plus éloquent des hommages. Il a négligé pourtant de rappeler que c'est aux Nouveautés, sous sa direction, que Torin grandit, remporta ses plus retentissants succès, et devint un des meilleurs comédiens de Paris. Oui, Paris l'adorait, parce qu'il était de ces artistes rares qui, sans procédé, sans manière, sans rechercher l'effet et sans quêter l'applaudissement, par la seule simplicité de son jeu et de sa mimique, mettait toute une salle en joie. Il a tous les soirs, durant de longues années, consolé des centaines de mortels des soucis de la journée, en les aidant à oublier les réalités de la vie. N'est-ce donc rien cela, Messieurs, et ne vous semble-t-il pas que ces maîtres du rire ont tout de même droit à un peu de notre gratitude ?.... Mais, les dons de la nature n'étaient pas les seuls qui distinguaient Torin. Il apportait dans l'exercice de son art une conscience scrupuleuse, un respect absolu du public, une parfaite probité professionnelle : il était à la 300e représentation d'une pièce — ils sont nombreux les rôles qu'il interpréta 300 fois de suite — ce qu'il était à la première : son directeur, ses auteurs, ses camarades le savent bien. J'eus, quant à moi, le plaisir de l'apprécier particulièrement, il y a deux ans, lorsqu'il joua pour nos Trente ans de Théâtre le *Misanthrope et l'Auvergnat*, où il montra un talent supérieur, et le second acte de *Divorçons*. Avec un entêtement admirable il piochait une scène, la reprenait et la recommençait jusqu'à ce qu'elle fût complètement au point et jusqu'à ce que toutes ses intonations fussent rigoureusement justes. C'était son cher ami Noblet — son parrain comme il l'appelait — qui avait proposé à M. Sardou de lui confier le rôle de *Divorçons*. Le jour de la représentation, Torin eut un triomphe, et j'entends encore M. Sardou lui dire : « Vous savez que vous avez été la perfection même. C'est bien dommage que je ne vous aie pas connu vingt ans plus tôt... Nous aurions fait de la bonne besogne et nous aurions bien souvent travaillé ensemble ! » Le pauvre garçon ne savait que répondre tant il était heureux; il regagna sa loge, j'allai le remercier : je le trouvai tout en larmes ; il pleurait de joie. Voilà, Messieurs, le modeste, le digne et l'excellent garçon qui nous quitte en pleine jeunesse, en plein succès, brutalement enlevé à l'affection des siens, de tous ses camarades et de tous ceux qui le connurent, et voilà aussi pourquoi, mon cher Micheau, votre joli théâtre des Nouveautés, aujourd'hui en deuil, inscrira à la toute première place de son histoire et en lettres d'or ce nom aimé et glorieux de Torin. ».

17 MAI. — La mort de Torin avait mis comme un nuage sur la *Puce à l'oreille*, et force était au théâtre de revenir à *Vous n'avez rien à déclarer?* qu'on reprenait à la 164e représentation. La désopilante pièce de MM. Maurice Hennequin et Pierre Veber retrouvait son grand et légitime succès de la création — succès qui se prolongera pendant tout l'été. On riait plus que jamais aux folles situations de ces trois actes qui étaient entre les plus drôles qu'on ait jamais écrits, et dont une remarquable interprétation mettait en valeur toute la puissance comique[1].

2 OCTOBRE. — Première représentation de *Cabotine*, pièce en trois actes et quatre tableaux de MM. Tristan Bernard et Alfred Athis[2]. O la bonne farce échevelée que nous devions à la très heureuse collaboration de Tristan Bernard, le maître humoriste, et de notre distingué confrère, M. Alfred Athis, l'auteur d'*Une Vieille Renommée*, si joyeusement applaudie au Théâtre Antoine! O le second

1. — Au mois de juillet, on fêtait particulièrement une charmante comédienne de Russie de passage à Paris, Mlle Maggie Gauthier, exquise de grâce et d'esprit dans le rôle de Zézé, repris ensuite avec un très vif succès par une nouvelle pensionnaire de ce théâtre, Mlle Alice Clairville.

Notons aussi que *Vous n'avez rien à déclarer?* avait été accompagné d'un joyeux acte de MM. Alfred Delilia et Serge Basset, intitulé le *Bon Agent et le Mauvais Cambrioleur*.

2. — DISTRIBUTION. — Tringlet, M. *Germain*. — Clapart, M. *Colombey*. — Comte Kolbassov, M. *Leubas*. — Poitrinot, M. *Girier*. — Grandville, M. *Landrin*. — Clément, M. *Paul Ardot*. — Simonin, M. *Lauret*. — Fourche. M. *Gaillard*. — Le commandant, M. *Grelé*. — La Grive, M. *Hollard*. — Bellechose, M. *Berty*. — Un garçon, M. *Varny*. — Un employé du chemin de fer, M. *Rémois*. — Léon, M. *Prosper*. — Madame Passereau, Mme *Rosine Maurel*. — Mariette, Mlle *Templey*. — Francine, Mlle *Clairville*. — Virginie, Mlle *Gense*. — Estelle, Mlle *Jenny Rose*. — La caissière, Mlle *Hélyane*.

acte de *Cabotine!* O la représentation donnée en province, à Montgiron, par une troupe en tournée, d'un vieux « mélo » d'autrefois, les *Derniers outrages!* La parodie est déjà drôle par elle-même, mais songez combien plus bouffonne encore, puisque les deux interprètes sont un brave bourgeois et une bonne fille de campagne qui, n'ayant jamais joué la comédie de leur vie, se trouvent chargés, au pied levé, des deux principaux rôles, dont ils ne savent pas un traître mot... Ajoutez à cela les réflexions à haute et intelligible voix des spectateurs des avant-scènes, qui ne sont autres que les personnages mêmes du vaudeville, faisant leur partie dans cette désopilante « scène dans la salle » et pensez si l'on s'est tordu de rire... Il fallait remonter bien loin dans le passé, aux anciennes *Farces dramatiques* pour trouver, en ce genre de haute folie débridée, quelque chose d'aussi énormément cocasse que cet étonnant intermède atteignant aux suprêmes limites du burlesque. D'une interprétation, que nous eussions désirée plus brillante, se détachaient quelques vedettes comme Germain, de verve toujours si sincère et si originale, et sa digne partenaire, Mlle Gense, encore que son comique fût d'essence plus apprêtée. Puis, il fallait louer, pour sa fantaisie, M. Leubas boyard très « nature », et pour sa finesse, Mlle Clairville, aimable théâtreuse. Il fallait aussi noter l'excellent début de M. Girier, déjà très plaisant au café-concert, qui pourra rendre d'utiles services aux Nouveautés, toujours en deuil du regretté Torin.

20 NOVEMBRE. — Première représentation de

gt jours à l'ombre, pièce en trois actes de . Maurice Hennequin et Pierre Veber[1]. — Le te de Merville est marié à une femme qu'il ; il la trompe cependant avec une de ses amies, ntine de Mézan. Il est allé passer avec sa resse une soirée au théâtre. Là, au cours d'un lent futile — d'extravagants chapeaux qui les échaient, de leur baignoire, de voir quoi que oit du spectacle — il a commis la grave imlence de giffler le municipal de service. Pouri en police correctionnelle, il a été condamné défaut à vingt jours de prison. De Merville assez habile pour que sa femme et sa bellee, Mme La Hire, avec qui il habite, ignorent ultère, la scène du théâtre, les poursuites et la lamnation. Mais il va falloir faire la prison... bohème, nommé Pantruche, ancien camarade ollège, se présente à point nommé en sollici. Sa spécialité est de passer pour les autres xamens qu'il n'a jamais passés pour lui-même. Merville lui offre de se laisser enfermer à nes en son lieu et place, pendant la durée de eine, moyennant une indemnité de vingt mille cs. Marché conclu. De Merville va passer un s en Italie avec sa femme, pendant que Panhe se fait incarcérer sous le nom du condamné défaut. Telle est l'exposition, fort claire, vous

---

ISTRIBUTION. — Trouille, M. *Germain*. — Touplin des Bonnaires, *lombey*.— De Merville, M. *Marcel Simon*.— Pantruche, M. *Baron* - Chantanelle, M. *Paul Ardot*.— François, M. *Gaillard*.— Polyte, *uret*. — Thomerel, M. *Gaultier*. — Madame La Hire, Mme *Angèle ert*.— Colette, Mme *Bernou*.— Valentine de Mézan, Mlle *Fonteney*. e, Mlle *Gallet*. — Rose, Mlle *Lamblay*.

en conviendrez, de *Vingt jours à l'ombre.* Elle tient tout le premier acte. Les autres sont remplis par les conséquences et les quiproquos qui naissent tout naturellement d'une telle situation. A Fresnes, où l'existence est si confortable, Pantruche a acquis des goûts de luxe. Aussi, en sortant de prison, a-t-il employé ses vingt mille francs à se meubler un bel appartement et à s'habiller chez le bon faiseur. Il n'a bientôt plus le sou, et il s'amène chez le comte de Merville pour lui emprunter quelques nouveaux billets bleus... Ce n'est pas tout. De Merville voit avec stupeur se présenter en haillons un compagnon de captivité de Pantruche, le pochard Trouille, malandrin de la pire espèce, voisin de cellule du faux comte de Merville (qui l'a, dit-il, invité à venir le voir) et s'installe là, sans façon, comme chez lui... Et la situation se complique encore. La belle-mère du comte, veuve sur le retour, n'a-t-elle pas promis sa main au président Touplin des Bonnaires, dit « le mauvais juge », et célèbre par la façon dont il « sale » les prévenus. Or, ce Touplin des Bonnaires est justement le magistrat qui a condamné à des peines diverses le nommé Trouille, le comte de Merville et Pantruche lui-même qui s'est mis en un très mauvais cas. Tout s'arrange pourtant, grâce au dévouement dudit Pantruche qui sait garder le secret de « Vingt jours à l'ombre » et sacrifie sa belle barbe pour que la paix règne dans les ménages. Il n'est pas jusqu'au terrible Touplin des Bonnaires qui, voulant obtenir la main de Mme La Hire, ne ferme les yeux sur la folle aventure de son gendre. Sur une

donnée qui ne laisse pas de rappeler le légendaire *Voyage d'agrément*, MM. Maurice Hennequin et Pierre Veber se sont montrés, une fois de plus, de très adroits vaudevillistes : les scènes gaies et les mots drôles abondent en leur nouvel ouvrage. On a ri, je le constate. D'où vient pourtant — c'est une impression toute personnelle — que je ne me suis réellement amusé que quand était en scène — et il n'y était pas assez souvent — l'ineffable Trouille, personnifié de si pittoresque façon par Germain ?... La cause en est, probablement, que le principal rôle de la pièce, celui du comte de Merville, est confié à un artiste — peu fait sans doute pour jouer les « Raymond » — M. Marcel Simon, qui, avec la voix, la voix seulement, non le talent de M. Gaston Dubosc, s'agite vulgairement, laborieusement et bruyammeut — oh ! si bruyamment ! — sans aucune espèce de naturel et de fantaisie. Je lui en veux, vraiment, d'avoir glacé mon rire et gâté tout mon plaisir. Sur un fond de troupe, qui sent un peu sa province — au boulevard des Italiens : que M. Micheau y prenne garde ! — il faut retenir l'heureux début, aux Nouveautés, de M. Baron fils, qui a très finement composé le rôle de Pantruche, et l'avenante apparition de Mme Angèle Lambert, de diction juste et d'aimable cordialité dans le rôle de Mme La Hire, une sympathique belle-mère, très capable, ma foi ! de faire le bonheur d'un second mari.

Vingt jours à l'ombre terminait agréablement l'année, résumée dans le tableau suivant :

TABLEAU.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Vous n'avez rien à déclarer? pièce	3	»	199
A l'abordage, comédie..................	1	»	53
* *Un domestique modèle*.:...............	1	»	70
* *La Puce à l'oreille*, pièce..............	3	2 mars	86
* *Le Bon Agent et le Mauvais Cambrioleur*, pièce..........................	1	»	215
* *Cabotine*, pièce.........................	3	2 octobre	54
* *Vingt jours à l'ombre*, pièce...........	3	20 nov.	49
* *Au bout du fil*, pièce....................	1	20 nov.	49

THÉATRE DE L'ATHÉNÉE[1]

On avait fêté, le 7 janvier, la cinquantième représentation de la *Ponette* de MM. Louis Artus et Paul Fuchs. Le 7 février, nous avions la primeur d'une comédie en trois actes de M. Tristan Bernard, *Sa Sœur*[2]. — C'était une œuvre délicate, émue et spirituelle, d'un tour de main et d'un tour d'esprit très particuliers. M. Tristan Bernard a de la fantaisie, une imagination capricieuse, des boutades imprévues, l'observation des mœurs contemporaines, le trait amusant, la satire indulgente; mais il a une chose plus précieuse que tout cela réuni, il a une personnalité. Que de curiosité dans le choix de ses sujets, et que de soin dans l'exécution ! Il n'y a pas un de ses personnages qui ne soit buriné précieusement et dont les manies, les gestes ou les mots ne soient absolument carac-

1. — Directeur : M. Abel Deval ; administrateur : M. Eugène Damoye ; secrétaire général : M. Paul Largy.

2. Distribution. — Fister, M. *Bullier*. — Docteur Barillier, M. *Leubas*. — Rimber, M. *André Lefaur*. — Lehugon, M. *Clément*. — Gastelin, M. *Louis Sange*. — Séraphin, M. *Marius Barlay*. — Rouillon, M. *Ander*. — Félix, M. *Lebreton*. — Chevalet, M. *Nérac*. — Adrien, M. *Paul Féret*. — Lucie, Mlle *Duluc*. — Jeannine, Mlle *Goldstein*. — Rita, Mlle *Louise Bignon*. — Clémentine, Mme *Caumont*. — Thaïs Couturier, Mlle *Templey*. — Maud de Meulan, Mlle *Prince*. — Julia, Mlle *Raynal*. — Yvonne, Mlle *D'Arthigny*. — Femme de chambre, Mlle *Gravil*.

Sa Sœur sera accompagnée de l'exquis petit acte de M. Tristan Bernard qui s'appelle les *Coteaux du Médoc*.

téristiques. Et l'on a vu, aux applaudissements et aux rires de la salle entière, qu'un auteur peut encore obtenir un succès de gaieté avec des idées brillantes, des mots inattendus et des plaisanteries heureuses, en n'employant aucune des ficelles, aucun des trucs de l'ordinaire pièce pornocratique. Maintenant, comment raconter cette comédie en lui conservant sa saveur, son paradoxe narquois et sa verve attendrie ? M. Lehugon a deux filles, Lucie, une rêveuse, et Jeannine, un vrai diable. Il veut fiancer Lucie à un parisien sceptique mais bon garçon, nommé Rimber, et Lucie est triste et nerveuse, car elle aime en secret le docteur Barillier, un jeune savant sensible et timide à l'excès. Au moment des fiançailles, elle dit tout à Rimber qui fait la grimace, et elle lui demande de pousser l'abnégation et le dévouement jusqu'à refuser sa main. Rimber, déconfit et désolé, consent à ce que Lucie lui demande, et quitte sur l'heure la maison de Lehugon. Emoi et même stupéfaction. Jeannine, qui ne connaît ni Rimber ni Barillier, s'imagine que Lucie est désespérée de l'aventure, et elle force Fister, un ami de la maison, à partir avec elle, à courir après le fiancé qu'elle prétend ramener à sa sœur. Et de fait, Jeannine rejoint Rimber dans un casino quelconque : monde de petites femmes appartenant à quelques music-hall de la capitale ; snobs et cercleux. Rimber qui ne connaît pas plus Jeannine que celle-ci ne le connaît, interroge la jeune fille, et, séduit par sa grâce et sa mutinerie, s'étonne de la rencontrer dans un pareil lieu ; il la gronde comme s'il était déjà son ami ; il la blâme

et même la querelle comme s'il l'aimait. La scène est délicieuse et graduée avec un art infini : elle a des retours, des soubresauts, des arrêts et des reprises d'un intérêt croissant. On voit poindre le sentiment, naître l'amour, grandir la passion, avec des nuances, des détails, des degrés de douceur et de force qui attestent la maîtrise de M. Tristan Bernard. Mais à quoi bon raconter sèchement la suite de cette intrigue dans ses justes développements et dans ses péripéties diverses ? Il faudrait, à partir de la rencontre de Jeannine et de Rimber, étudier chaque scène, noter les mots et la mimique de chaque personnage, et retracer la silhouette d'une tante bourrue et bienfaisante, celle d'un confident mondain aimablement stupide, celle d'une montmartroise qui danse le fandango mâtiné de cake-walk. Le roman suit son cours, excitateur de joies et d'émotions douces, et il se termine le mieux du monde. Le directeur de l'Athénée a monté ce bijou de comédie avec un rare bonheur, mise en scène vivante, décors pittoresques, artistes bien stylés : M. Bullier, plein de rondeur ; M. Leubas, aux mines naïves d'amoureux ingénu ; MM. Lefaur, Clément et Sange ; Mlle Goldstein, une Jeannine idéale de verbe, d'attitude, de souplesse scénique, la voix nette, la diction précise, la mine éveillée, la personne sympathique ; et Mmes Duluc, Louise Bignon, si ollé ! ollé ! et Caumont et Mlle Templey, une Thaïs de la Butte, si nature et si drôle. Ah ! la jolie comédie et l'aimable succès !

3 MAI. — Première représentation de *Le Cœur et le Reste*, comédie en trois actes de MM. Jacques

Monnier et Georges Montignac[1]. — Cette comédie tient souvent du vaudeville, parfois de l'opérette. Le manque d'unité, qui peut être un défaut, disparaît, cette fois, sous le manteau de l'esprit et de la gaieté. Il y a, dans cette pièce visiblement écrite dans la joie, des mots charmants, des détails imprévus : le tout dégage, malgré quelque incohérence, une impression de jeunesse et de bonne humeur. Le sujet rappelle un peu une jolie comédie d'Ambroise Janvier et M. Marcel Ballot, représentée jadis au Gymnase : les *Amants légitimes*. Dans le *Cœur et le Reste*, deux époux, M. et Mme Martorin, divorcent également pour pouvoir jouir en paix d'une fortune qui leur échapperait s'ils restaient mariés. Une tante déshéritera Line Martorin si elle est en pouvoir de mari. L'avoué Robert Decoq leur conseille de reprendre leur liberté réciproque. Une fois libres, ils continueront à s'aimer, tout en sortant de la ruine que leur causa la fuite d'un notaire indélicat. Pour divorcer, ils organiseront un flagrant délit avec une demi-mondaine, Nichette des Horizons, qui se

---

1. DISTRIBUTION. — Line Martorin, Mlle *Duluc*. — Nichettes des Horizons, Mlle *Templey*. — Miss Nampton, Mlle *Prince*. — Cécile Puymorand, Mlle *Corciade*. — Emma, Mlle *Aubergat*. — Julie, Mlle J. *Marsac*. — André Martorin, M. *Le Gallo*. — Le Commissaire, M. *Bullier*. — Robert Decoq, M. *André Lefaur*. — Le juge, M. *Clément*. — Puymorand, M. *Cazalis*. — Pidoule, M. *Ander*. — Le secrétaire, M. *Louis Sance*. — Robin, M. *René Rieux*. — L'huissier, M. *Lebreton*.

Le Cœur et le Reste s'accompagnera sur l'affiche d'un vaudeville en un acte de MM. Darcourt et Lupin, le *Truc du Capitaine*, ainsi distribué :

Clémentine, Mlle *Valdec*. — Clara, Mlle *Préan*. — Capitaine Favrichon, M. *Louis Sance*. — Hector, M. *Félix Ander*. — Chalumeau, M. *Alfred Lhéritis*. — Sansonnet, M. *Judicis*.

trouve être l'amie de Decoq. Mais quel avoué ne se sacrifierait pour rendre service à ses clients? Nous sommes, au second acte, dans une garçonnière où doit avoir lieu la comédie. André Martorin trouve l'aventure fort plaisante. Il ne tient plus en place à l'idée d'approcher une demi-mondaine, même pour la frime. Mais Line, sa femme, ne croit pas à cette « frime ». Elle est jalouse et a décidé de veiller sur son bonheur en interrompant les tête-à-tête. Dans ce but, elle amène dans la garçonnière deux amis, M. et Mme Puymorand, qui viennent là comme à un five o'clock, plus une Américaine excentrique. Line se déguise elle-même en femme de chambre, et fait si bien que lorsque survient le commissaire de police, elle donne le temps de fuir à la demi-mondaine et prend carrément sa place. — « Votre nom, madame? demande le commissaire. — Nichette des Horizons ». Et l'enquête se poursuivra au Palais de Justice, devant le juge désigné à cet effet. Cependant, on a arrêté le notaire au moment où, porteur des valeurs escroquées, il allait passer la frontière. Martorin, redevenu riche, ne veut plus divorcer. Mais Line, qui croit le sacrifice consommé entre son mari et Nichette, s'obstine à la séparation. Tout le troisième acte roule sur un enchevêtrement de témoignages ahurissants comme il convient en matière d'enquête judiciaire. Martorin finit par remettre les choses au point en prononçant un petit discours ému... sur le Cœur et le Reste... Le reste ne compte pas : le cœur seul résiste aux entraînements passagers et garde les ménages

heureux. Cette comédie leste, pimpante, élégante jusqu'en ses folies, fut accueillie avec faveur. Jouée dans un mouvement vif, elle fut excellemment interprétée, par Mlle Duluc d'abord, et M. Le Gallo, l'une jolie et distinguée, l'autre d'une fantaisie vraiment personnelle. M. Lefaur, en avoué, M. Bullier, en commissaire de police, M. Clément, en juge, nous faisaient presque aimer la justice de notre pays. Mlle Templey, adroite horizontale, et Mlle Corcyade, divorcée quasi vicieuse, nous semblaient préférables à Mlle Prince, Américaine bruyante et peu authentique. Le *Cœur et le Reste* qui victorieusement traversera tout l'été se jouera le 21 octobre pour la 200e fois.

7 NOVEMBRE. — Première représentation de *Monsieur de Courpière*, comédie en quatre actes, de M. Abel Hermant[1]. — Le théâtre immoral ayant, en l'absence de la censure, encouru l'indignation des âmes honnêtes, s'est trouvé remplacé par le théâtre amoral. La distinction est spécieuse : elle offre cependant une apparence de logique. Pour séduire un public décidé d'avance aux pires concessions, l'amoralité exige de la recherche de style et de l'esprit d'observation. Elle se présente ainsi moins choquante qu'un simple fait de brutale immoralité, et par l'effort ainsi constaté, la

1. DISTRIBUTION. — Le vicomte de Courpière, M. *André Brulé*. — Le comte de Courpière, M. *André Lefaur*. — Arow, M. *Clément*. — Robert Esprels, M. *Louis Bourny*. — Le baron Duval, M. *Bénédict*. — Camille Lambercier, M. *Félix Ander*. — Charles, M. *Charbonel*. — Blanche Lambercier, Mlle *Laurence Duluc*. — Madame Arow, Mlle *Nelly Cormon*. — Madame de Passelieu, Mlle *de Miramon*. — La comtesse de Courpière, Mlle *Aël*. — La baronne Duval, Mlle *Marcelle Prince*. — Jeanne Thillier, Mlle *Marly*. — Louise, Mlle *Deilhgère*.

coquetterie, si je puis dire, de sa toilette, le souci qu'elle a de s'exprimer avec précaution, inspire un certain respect. Procure-t-elle une impression moins malsaine? Je n'oserais l'affirmer. L'immoralité passe et ne laisse pas de suite : l'amoralité pousse à réfléchir, fait que, sous couleur d'analyse psychologique, on s'y attarde, et que peu à peu on s'y habitue. Le vice est attirant s'il ne s'impose pas comme un sauvage, s'il se répand en propos subtils et délicats. Comment en vouloir à qui s'excuse de sa hardiesse et pour vous débiter des horreurs prend d'abord des petites précautions? M. Abel Hermant est passé maître en cet art de tout dire avec élégance; sa plume donne un charme aux pires vilenies; il pousse le raffinement jusqu'à éclairer ses coquins de héros de lueurs de sympathie. Et, ma foi, on serait presque tenté de le croire et d'applaudir la minute où, sans le faire exprès, l'homme sans conscience fait montre d'un sentiment un peu propre. Magie de style, tyrannie d'un talent devant lequel notre raison s'incline. *Monsieur de Courpière*, pièce, est tiré des *Souvenirs du vicomte de Courpière*, roman. Cela fait partie d'une série d'études ayant paru sous le titre général de *Mémoires pour servir à l'histoire de la société*. Pauvre société ! M. Abel Hermant n'est pas tendre pour elle. Il s'est toujours attaché à en faire ressortir la déliquescence. La satire est à la fois méchante et cruelle : mais de ce qu'il couvre sa raillerie d'un semblant d'indulgence, ceux qu'ils fouette ne lui en veulent pas. Maurice de Courpière est un apache du grand monde. Il est jeune,

en conviendrez, de *Vingt jours à l'ombre*. Elle tient tout le premier acte. Les autres sont remplis par les conséquences et les quiproquos qui naissent tout naturellement d'une telle situation. A Fresnes, où l'existence est si confortable, Pantruche a acquis des goûts de luxe. Aussi, en sortant de prison, a-t-il employé ses vingt mille francs à se meubler un bel appartement et à s'habiller chez le bon faiseur. Il n'a bientôt plus le sou, et il s'amène chez le comte de Merville pour lui emprunter quelques nouveaux billets bleus... Ce n'est pas tout. De Merville voit avec stupeur se présenter en haillons un compagnon de captivité de Pantruche, le pochard Trouille, malandrin de la pire espèce, voisin de cellule du faux comte de Merville (qui l'a, dit-il, invité à venir le voir) et s'installe là, sans façon, comme chez lui... Et la situation se complique encore. La belle-mère du comte, veuve sur le retour, n'a-t-elle pas promis sa main au président Touplin des Bonnaires, dit « le mauvais juge », et célèbre par la façon dont il « sale » les prévenus. Or, ce Touplin des Bonnaires est justement le magistrat qui a condamné à des peines diverses le nommé Trouille, le comte de Merville et Pantruche lui-même qui s'est mis en un très mauvais cas. Tout s'arrange pourtant, grâce au dévouement dudit Pantruche qui sait garder le secret de « Vingt jours à l'ombre » et sacrifie sa belle barbe pour que la paix règne dans les ménages. Il n'est pas jusqu'au terrible Touplin des Bonnaires qui, voulant obtenir la main de Mme La Hire, ne ferme les yeux sur la folle aventure de son gendre. Sur une

donnée qui ne laisse pas de rappeler le légendaire *Voyage d'agrément*, MM. Maurice Hennequin et Pierre Veber se sont montrés, une fois de plus, de très adroits vaudevillistes : les scènes gaies et les mots drôles abondent en leur nouvel ouvrage. On a ri, je le constate. D'où vient pourtant — c'est une impression toute personnelle — que je ne me suis réellement amusé que quand était en scène — et il n'y était pas assez souvent — l'ineffable Trouille, personnifié de si pittoresque façon par Germain?... La cause en est, probablement, que le principal rôle de la pièce, celui du comte de Merville, est confié à un artiste — peu fait sans doute pour jouer les « Raymond » — M. Marcel Simon, qui, avec la voix, la voix seulement, non le talent de M. Gaston Dubosc, s'agite vulgairement, laborieusement et bruyammeut — oh ! si bruyamment ! — sans aucune espèce de naturel et de fantaisie. Je lui en veux, vraiment, d'avoir glacé mon rire et gâté tout mon plaisir. Sur un fond de troupe, qui sent un peu sa province — au boulevard des Italiens : que M. Micheau y prenne garde ! — il faut retenir l'heureux début, aux Nouveautés, de M. Baron fils, qui a très finement composé le rôle de Pantruche, et l'avenante apparition de Mme Angèle Lambert, de diction juste et d'aimable cordialité dans le rôle de Mme La Hire, une sympathique belle-mère, très capable, ma foi ! de faire le bonheur d'un second mari.

Vingt jours à l'ombre terminait agréablement l'année, résumée dans le tableau suivant :

TABLEAU.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Vous n'avez rien à déclarer? pièce	3	»	199
A l'abordage, comédie..................	1	»	53
**Un domestique modèle*.:................	1	»	70
**La Puce à l'oreille*, pièce..............	3	2 mars	86
**Le Bon Agent et le Mauvais Cambrioleur*, pièce..........................	1	»	215
**Cabotine*, pièce........................	3	2 octobre	54
* *Vingt jours à l'ombre*, pièce............	3	20 nov.	49
**Au bout du fil*, pièce....................	1	20 nov.	49

THÉATRE DE L'ATHÉNÉE[1]

On avait fêté, le 7 janvier, la cinquantième représentation de la *Ponette* de MM. Louis Artus et Paul Fuchs. Le 7 février, nous avions la primeur d'une comédie en trois actes de M. Tristan Bernard, *Sa Sœur*[2]. — C'était une œuvre délicate, émue et spirituelle, d'un tour de main et d'un tour d'esprit très particuliers. M. Tristan Bernard a de la fantaisie, une imagination capricieuse, des boutades imprévues, l'observation des mœurs contemporaines, le trait amusant, la satire indulgente; mais il a une chose plus précieuse que tout cela réuni, il a une personnalité. Que de curiosité dans le choix de ses sujets, et que de soin dans l'exécution ! Il n'y a pas un de ses personnages qui ne soit buriné précieusement et dont les manies, les gestes ou les mots ne soient absolument carac-

1. — Directeur : M. Abel Deval ; administrateur : M. Eugène Damoye ; secrétaire général : M. Paul Largy.

2. Distribution. — Fister, M. *Bullier*. — Docteur Barillier, M. *Leubas*. — Rimber, M. *André Lefaur*. — Lehugon, M. *Clément*. — Gastelin, M. *Louis Sange*. — Séraphin, M. *Marius Barlay*. — Rouillon, M. *Ander*. — Félix, M. *Lebreton*. — Chevalet, M. *Nérac*. — Adrien, M. *Paul Féret*. — Lucie, Mlle *Duluc*. — Jeannine, Mlle *Goldstein*. — Rita, Mlle *Louise Bignon*. — Clémentine, Mme *Caumont*. — Thaïs Couturier, Mlle *Templey*. — Maud de Meulan, Mlle *Prince*. — Julia, Mlle *Raynal*. — Yvonne, Mlle *D'Arthigny*. — Femme de chambre, Mlle *Gravil*.

Sa Sœur sera accompagnée de l'exquis petit acte de M. Tristan Bernard qui s'appelle les *Côteaux du Médoc*.

téristiques. Et l'on a vu, aux applaudissements et aux rires de la salle entière, qu'un auteur peut encore obtenir un succès de gaieté avec des idées brillantes, des mots inattendus et des plaisanteries heureuses, en n'employant aucune des ficelles, aucun des trucs de l'ordinaire pièce pornocratique. Maintenant, comment raconter cette comédie en lui conservant sa saveur, son paradoxe narquois et sa verve attendrie ? M. Lehugon a deux filles, Lucie, une rêveuse, et Jeannine, un vrai diable. Il veut fiancer Lucie à un parisien sceptique mais bon garçon, nommé Rimber, et Lucie est triste et nerveuse, car elle aime en secret le docteur Barillier, un jeune savant sensible et timide à l'excès. Au moment des fiançailles, elle dit tout à Rimber qui fait la grimace, et elle lui demande de pousser l'abnégation et le dévouement jusqu'à refuser sa main. Rimber, déconfit et désolé, consent à ce que Lucie lui demande, et quitte sur l'heure la maison de Lehugon. Emoi et même stupéfaction. Jeannine, qui ne connaît ni Rimber ni Barillier, s'imagine que Lucie est désespérée de l'aventure, et elle force Fister, un ami de la maison, à partir avec elle, à courir après le fiancé qu'elle prétend ramener à sa sœur. Et de fait, Jeannine rejoint Rimber dans un casino quelconque : monde de petites femmes appartenant à quelques music-hall de la capitale ; snobs et cercleux. Rimber qui ne connaît pas plus Jeannine que celle-ci ne le connaît, interroge la jeune fille, et, séduit par sa grâce et sa mutinerie, s'étonne de la rencontrer dans un pareil lieu ; il la gronde comme s'il était déjà son ami ; il la blâme

t même la querelle comme s'il l'aimait. La scène st délicieuse et graduée avec un art infini : elle a les retours, des soubresauts, des arrêts et des eprises d'un intérêt croissant. On voit poindre le entiment, naître l'amour, grandir la passion, avec les nuances, des détails, des degrés de douceur et le force qui attestent la maîtrise de M. Tristan Bernard. Mais à quoi bon raconter sèchement la uite de cette intrigue dans ses justes développenents et dans ses péripéties diverses ? Il faudrait, partir de la rencontre de Jeannine et de Rimber, tudier chaque scène, noter les mots et la mimique le chaque personnage, et retracer la silhouette l'une tante bourrue et bienfaisante, celle d'un onfident mondain aimablement stupide, celle d'une nontmartroise qui danse le fandango mâtiné de ake-walk. Le roman suit son cours, excitateur de oies et d'émotions douces, et il se termine le mieux lu monde. Le directeur de l'Athénée a monté ce ijou de comédie avec un rare bonheur, mise en cène vivante, décors pittoresques, artistes bien tylés : M. Bullier, plein de rondeur ; M. Leubas, ux mines naïves d'amoureux ingénu ; MM. Lefaur, lément et Sange ; Mlle Goldstein, une Jeannine déale de verbe, d'attitude, de souplesse scénique, a voix nette, la diction précise, la mine éveillée, a personne sympathique ; et Mmes Duluc, Louise Bignon, si ollé ! ollé ! et Caumont et Mlle Templey, ine Thaïs de la Butte, si nature et si drôle. Ah ! a jolie comédie et l'aimable succès !

3 mai. — Première représentation de *Le Cœur t le Reste*, comédie en trois actes de MM. Jacques

Monnier et Georges Montignac[1]. — Cette comédie tient souvent du vaudeville, parfois de l'opérette. Le manque d'unité, qui peut être un défaut, disparaît, cette fois, sous le manteau de l'esprit et de la gaieté. Il y a, dans cette pièce visiblement écrite dans la joie, des mots charmants, des détails imprévus : le tout dégage, malgré quelque incohérence, une impression de jeunesse et de bonne humeur. Le sujet rappelle un peu une jolie comédie d'Ambroise Janvier et M. Marcel Ballot, représentée jadis au Gymnase : les *Amants légitimes*. Dans le *Cœur et le Reste*, deux époux, M. et Mme Martorin, divorcent également pour pouvoir jouir en paix d'une fortune qui leur échapperait s'ils restaient mariés. Une tante déshéritera Line Martorin si elle est en pouvoir de mari. L'avoué Robert Decoq leur conseille de reprendre leur liberté réciproque. Une fois libres, ils continueront à s'aimer, tout en sortant de la ruine que leur causa la fuite d'un notaire indélicat. Pour divorcer, ils organiseront un flagrant délit avec une demi-mondaine, Nichette des Horizons, qui se

---

1. DISTRIBUTION. — Line Martorin, Mlle *Duluc*. — Nichettes des Horizons, Mlle *Templey*. — Miss Nampton, Mlle *Prince*. — Cécile Puymorand, Mlle *Corciade*. — Emma, Mlle *Aubergat*. — Julie, Mlle *J. Marsac*. — André Martorin, M. *Le Gallo*. — Le Commissaire, M. *Bullier*. — Robert Decoq, M. *André Lefaur*. — Le juge, M. *Clément*. — Puymorand, M. *Cazalis*. — Pidoule, M. *Ander*. — Le secrétaire, M. *Louis Sance*. — Robin, M. *René Rieux*. — L'huissier, M. *Lebreton*.

Le *Cœur et le Reste* s'accompagnera sur l'affiche d'un vaudeville en un acte de MM. Darcourt et Lupin, le *Truc du Capitaine*, ainsi distribué :

Clémentine, Mlle *Valdec*. — Clara, Mlle *Préan*. — Capitaine Favrichon, M. *Louis Sance*. — Hector, M. *Félix Ander*. — Chalumeau, M. *Alfred Rhéims*. — Sansonnet, M. *Judicis*.

trouve être l'amie de Decoq. Mais quel avoué ne se sacrifierait pour rendre service à ses clients? Nous sommes, au second acte, dans une garçonnière où doit avoir lieu la comédie. André Martorin trouve l'aventure fort plaisante. Il ne tient plus en place à l'idée d'approcher une demi-mondaine, même pour la frime. Mais Line, sa femme, ne croit pas à cette « frime ». Elle est jalouse et a décidé de veiller sur son bonheur en interrompant les tête-à-tête. Dans ce but, elle amène dans la garçonnière deux amis, M. et Mme Puymorand. qui viennent là comme à un five o'clock, plus une Américaine excentrique. Line se déguise elle-même en femme de chambre, et fait si bien que lorsque survient le commissaire de police, elle donne le temps de fuir à la demi-mondaine et prend carrément sa place. — « Votre nom, madame? demande le commissaire. — Nichette des Horizons ». Et l'enquête se poursuivra au Palais de Justice, devant le juge désigné à cet effet. Cependant, on a arrêté le notaire au moment où, porteur des valeurs escroquées, il allait passer la frontière. Martorin, redevenu riche, ne veut plus divorcer. Mais Line, qui croit le sacrifice consommé entre son mari et Nichette, s'obstine à la séparation. Tout le troisième acte roule sur un enchevêtrement de témoignages ahurissants comme il convient en matière d'enquête judiciaire. Martorin finit par remettre les choses au point en prononçant un petit discours ému... sur le Cœur et le Reste... Le reste ne compte pas : le cœur seul résiste aux entraînements passagers et garde les ménages

heureux. Cette comédie leste, pimpante, élégante jusqu'en ses folies, fut accueillie avec faveur. Jouée dans un mouvement vif, elle fut excellemment interprétée, par Mlle Duluc d'abord, et M. Le Gallo, l'une jolie et distinguée, l'autre d'une fantaisie vraiment personnelle. M. Lefaur, en avoué, M. Bullier, en commissaire de police, M. Clément, en juge, nous faisaient presque aimer la justice de notre pays. Mlle Templey, adroite horizontale, et Mlle Corcyade, divorcée quasi vicieuse, nous semblaient préférables à Mlle Prince, Américaine bruyante et peu authentique. Le *Cœur et le Reste* qui victorieusement traversera tout l'été se jouera le 21 octobre pour la 200e fois.

7 NOVEMBRE. — Première représentation de *Monsieur de Courpière*, comédie en quatre actes, de M. Abel Hermant[1]. — Le théâtre immoral ayant, en l'absence de la censure, encouru l'indignation des âmes honnêtes, s'est trouvé remplacé par le théâtre amoral. La distinction est spécieuse : elle offre cependant une apparence de logique. Pour séduire un public décidé d'avance aux pires concessions, l'amoralité exige de la recherche de style et de l'esprit d'observation. Elle se présente ainsi moins choquante qu'un simple fait de brutale immoralité, et par l'effort ainsi constaté, la

1. DISTRIBUTION. — Le vicomte de Courpière, M. *André Brulé*. — Le comte de Courpière, M. *André Lefaur*. — Arow, M. *Clément*. — Robert Esprels, M. *Louis Bournay*. — Le baron Duval, M. *Bénédict*. — Camille Lambercier, M. *Félix Ander*. — Charles, M. *Charbonel*. — Blanche Lambercier, Mlle *Laurence Duluc*. — Madame Arow, Mlle *Nelly Cormon*. — Madame de Passelieu, Mlle *de Miramon*. — La comtesse de Courpière, Mlle *Aël*. — La baronne Duval, Mlle *Marcelle Prince*. — Jeanne Thibier, Mlle *Marly*. — Louise, Mlle *Delhyère*.

coquetterie, si je puis dire, de sa toilette, le souci qu'elle a de s'exprimer avec précaution, inspire un certain respect. Procure-t-elle une impression moins malsaine? Je n'oserais l'affirmer. L'immoralité passe et ne laisse pas de suite : l'amoralité pousse à réfléchir, fait que, sous couleur d'analyse psychologique, on s'y attarde, et que peu à peu on s'y habitue. Le vice est attirant s'il ne s'impose pas comme un sauvage, s'il se répand en propos subtils et délicats. Comment en vouloir à qui s'excuse de sa hardiesse et pour vous débiter des horreurs prend d'abord des petites précautions? M. Abel Hermant est passé maître en cet art de tout dire avec élégance; sa plume donne un charme aux pires vilenies; il pousse le raffinement jusqu'à éclairer ses coquins de héros de lueurs de sympathie. Et, ma foi, on serait presque tenté de le croire et d'applaudir la minute où, sans le faire exprès, l'homme sans conscience fait montre d'un sentiment un peu propre. Magie de style, tyrannie d'un talent devant lequel notre raison s'incline. *Monsieur de Courpière*, pièce, est tiré des *Souvenirs du vicomte de Courpière*, roman. Cela fait partie d'une série d'études ayant paru sous le titre général de *Mémoires pour servir à l'histoire de la société*. Pauvre société! M. Abel Hermant n'est pas tendre pour elle. Il s'est toujours attaché à en faire ressortir la déliquescence. La satire est à la fois méchante et cruelle : mais de ce qu'il couvre sa raillerie d'un semblant d'indulgence, ceux qu'ils fouette ne lui en veulent pas. Maurice de Courpière est un apache du grand monde. Il est jeune,

très joli garçon ; ses gestes ont de la race. Il est noble, donc admis dans un milieu riche. Toutes les joies, toutes les jouissances sont à portée de sa main : il serait bien bête de n'en pas profiter. Sa mentalité est d'ailleurs au point pour qu'il se risque dans les aventures profitables. Il a d'instinct l'âme d'un souteneur : il raconte que, féru d'une fille en cheveux, il jalousait férocement l'homme qui la protégeait, tandis que sans colère il regardait ses amants de passage. Et, quand, témoin de ses successives infamies à travers les salons mondains, son ami et confident Robert Esprels lui dit : « Tu sais comment on t'appelle? La Terreur du faubourg Saint-Germain... » Il réplique d'un air satisfait : « Mais..., ça n'est pas mal ! » Courpière n'a qu'un but : vivre sans compter, en grand seigneur, et pour cela il lui faut beaucoup d'argent. Cet argent, il le prendra n'importe où, n'importe comment. Et comme il se sait un joli museau, il en tirera partie le mieux du monde. Jamais il ne se trouve embarrassé près d'une femme : ne prend-il pas soin de nous avertir qu'il possède « un tempérament docile » ? Aussi, le voyons-nous lâcher la petite acteuse Jeanne Thillier qui, par amour pour lui, a quitté son amant, quitte à la reprendre quand elle a retrouvé un protecteur sérieux, le jeune et timide Camille Lambercier. Même contrariété lorsqu'il apprend que Lambercier se retire. Courpière songe alors à empaumer Mme de Passelieu, mariée à un homme très riche et très malade. Il s'introduit dans la chambre de la dame et va devenir son amant quand

une dépêche annonce que M. de Passelieu est mort. Courpière salue, très digne : « Vous savez à quel point je prends part... » Et il gagne la porte. — « Quoi ! vous me quittez ! » s'écrie la veuve, plus ardente que de raison. Courpière pense en effet à une plus excellente affaire : le mariage avec cette veuve aujourd'hui millionnaire. Par suite du non consentement de la famille du jeune vicomte, ce mariage ne se fait pas. Or, Courpière a besoin de 20.000 fr. que, Mme Arow, qu'il entretient, lui demande, lancée par son mari... complaisant. Que faire ? Il ne trouve rien de mieux que d'abuser d'une traite qui lui est confiée par le jeune Lambercier ; il va même jusqu'à imiter sa signature. C'en est trop. Plainte est déposée contre lui, et c'est la Cour d'assises... quand la sœur même de Lambercier intervient. Blanche, malgré les vilenies dont elle fut témoin, peut-être même à cause de ces vilenies, subit l'influence de ce miroir à... alouettes, obtient (chose facile) du mari de Mme Arow qu'il ne se batte pas avec Courpière, obtient de son frère qu'il renonce à ses poursuites... Le vicomte change ses batteries, se découvre subitement des goûts de foyer familial ; il épousera le milliard de Blanche Lambercier. Un joli garçon qui « veut », peut autant et plus qu'une jolie fille. On a applaudi les qualités littéraires de cette œuvre à la fois curieuse et déconcertante. L'auteur a fait un tour de force en portant un tel sujet à la scène : un autre s'y serait rompu le cou. Mais la chose fut traitée avec un esprit, un tact, une grâce incomparables. C'est égal, au len-

le cambrioleur amateur, M. André Brulé, des
aux rôles suspects, personnifiait le M...ons
des salons aimé des femmes. Il s'acquittait de
tâche difficile avec une aisance pleine de char
Il était l'âme de cette pièce où personne r
réussi mieux que lui à sauver l'odieux du per
nage. M. Lefaur dessinait de juste façon la
houette du comte de Courpière ; M. Louis Bou
le confident du vicomte, manquait un peu d
gance. Mais nous ne pouvions que louer de Mlle N
Cormon la majesté hautaine, de Mlle Miramor
frissonnante volupté, de Mlle Duluc la chas
délicieusement troublée, sans oublier Mmes A
Aël, bien disante, et Marcelle Prince, bien j
Encore une fois, le théâtre de l'Athénée n'a
pas failli à ses traditions de parisianisme et
bon ton.

26 DÉCEMBRE. — Reprise de *Cœur de Moin*
comédie en quatre actes de M. Louis Artus
M. Brulé terminait en cette fraîche comédi
série de représentations que n'avait point épui

ɔle pièce n'a rien perdu de son charme. Elle ouvé avec M. Brulé, — ce Claude à l'âme de ɜau qui s'éprend de toutes les femmes, et toutes les femmes s'éprennent — un inter- de plus rare talent. Pourquoi la Comédie- ;aise ne s'est-elle pas attaché, quand il en était e temps, ce ravissant jeune premier, qui eût n délicieux Valentin d'*Il ne faut jurer de* et — avant qu'il ait mûri — un idéal Fortu- u *Chandelier?* Nous avons, avec lui, réap- li au succès de Mlle Diéterle — Huguette si u'elle le paraît presque trop — et de Mlle Du- rès touchante Margot. Avec le regain de de *Cœur de Moineau*, se terminait l'année, ıée dans le tableau suivant :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
ıette, comédie	4	»	42
ises passes, comédie	1	»	40
ır, comédie	3	7 févr.	96
ıu de l'Ours, comédie	1	7 févr.	10
teaux du Médoc, comédie	1	22 fév.	114
ur et le Reste, comédie	3	3 mai	213
ıc du Capitaine, vaudeville	1	1er juin	20
ée ! comédie	1	7 août	165
ıur de Courpière, comédie	4	7 nov.	56
le Moineau, comédie	4	26 déc.	7

THÉATRE DES FOLIES-DRAMATIQUES[1]

L'année avait commencé avec le franc succès l'*Amour et Cie*, de M. Louis Forest, auquel succédait, le 5 février, le *Numéro 13,* vaudeville en trois actes de MM. Henri Kéroul et Albert Barré[2]. — Les auteurs de *Madame Tantale* (qui venaient d'échouer au Palais-Royal) essayaient de prendre leur revanche... Ils faisaient rire... et ils désarmaient un instant le public parisien — bon enfant, quoi qu'on dise — avec une plaisante histoire de mari trompé et content. Il faut dire que leur mari était un personnage de fantaisie intense, trépidante et verveuse. M. Brodard apprend que sa femme, se trouvant dans un hôtel à Saumur, est entrée par erreur dans la chambre d'un voyageur avec qui elle a passé la nuit. Quel était ce voyageur? Mme Brodard déclare qu'elle ne peut donner aucun renseignement : elle ignore son nom, son pays, sa figure ; elle ne sait qu'une chose, c'est qu'il occu-

1. — Directeur : M. Richemond ; Administrateur-secrétaire général M. Roger Debrenne.

2. Distribution. — Madame Brodard, Mlle *Marcelle Yrven*. — Madame Valérie, Mlle *Germaine Ety*. — Marguerite, Mlle *Didier May*. — Léonne, Mlle *Marly*. — Brodard, M. *Milo*. — Jacquinet, M. *Rouvière*. — Chobert, M. *Hasti*. — Dubois, M. *Prévost*. — Picavent, M. *Modot*. — Raoul, M. *Mario*. — Pépin, M. *Némo*. — Joseph, M. *Gravier*. — Chamonnet, M. *Arnaudy*. — Benjamin, M. *Bac*. — Un client, M. *Ludovic*.

pait le nº 14, voisin de sa chambre à elle, le nº 13. M. Brodard cherche; il s'informe; il s'enquiert; il enquête. Un jour, comme il s'aperçoit que Chobert, un de ses amis, est médium, il l'endort et il l'interroge. Chobert raconte tout. C'est lui-même qui occupait la chambre nº 14 à l'hôtel de Saumur! La scène est gaie, bien conduite et jouée avec une drôlerie impayable par MM. Milo et Hasti. Elle arrive à point, au beau milieu du deuxième acte. Elle eût dû déterminer la victoire des auteurs. La suite? La suite est inénarrable. Brodard est partisan de la loi du talion. Dent pour dent. Chobert est marié. Mme Chobert, de gré ou de force, trompera son époux. Brodard la livrera à un certain vicomte Raoul qui lui fait la cour, et, Chobert, endormi magnétiquement, passera la nuit à la porte de son « infortune ». Maintenant, comment Mme Chobert reste vertueuse; comment Mme Brodard prend sa place et tombe dans les bras de Raoul; comment Brodard assiste à ce chassé-croisé sans même le soupçonner; comment les choses s'arrangent au dénouement, cela serait fort long à expliquer, et mieux valait y aller voir. D'autant que l'intrigue de Brodard se complique de l'intrigue de Jacquinet, chevelu, puis tondu, et, avec ou sans système pileux, amoureux fou de Mme Valérie; et de celle d'un gendarme cocufié par le domestique du vicomte Raoul. Il n'est question que de cocuage dans ce *Numéro 13*.

Pauvres gens, dites-moi, qu'est-ce que cocuage?
Quel tort vous fait-il? Quel dommage?

tais la pièce leste était lestement enlevée par
[M. Milo et Hasti, déjà nommés; par la jolie
[lle Yrven, qui se trompait de chambre comme si
le n'avait fait que cela toute sa vie, avec son joli
ourire et ses yeux non moins jolis; par M. Rou-
ière, un Jacquinet rondelet, et M. Mario, un
icomte dont les ahurissements mettaient la salle
a joie; par Mlles May et Ety; par MM. Prévost,
émo et Gravier... Le chiffre 13 avait-il donc
orté malheur à la pièce? Devait-il éloigner le
ublic? Les auteurs l'appelèrent le *Numéro 18*...
t c'est sous ce nouveau titre qu'elle fut jouée
usqu'au 17 mars...

22 MARS. — Première représentation du *Coup
e Jarnac*, vaudeville en trois actes de MM. Henry
e Gorsse et Maurice de Marsan[1]. — M. Brétillot
st un honnête fonctionnaire que d'adroits vaude-
illistes vont précipiter dans les plus folles aven-
ires. Marié à une femme charmante qu'il adore
t qui lui est assez fidèle pour avoir toujours
ésisté aux instances du jeune de la Tremblotte,
e Brétillot est allé voir à Jarnac les cousins Bona-
ous dont il « espère » l'héritage. Pourquoi faut-il
u'il se soit laissé surprendre par eux, dans un
uffet de chemin de fer, causant avec une chan-

1. DISTRIBUTION. — Brétillot, M. *Milo*. — Farjotte, M. *Rouvière*. — De
a Tremblotte, M. *Hasti*. — Le colonel Bonafous, M. *Bressol*. — De La
émone, M. *Némo*. — Prune, M. *Modot*. — Floche, M. *Gravier*. — Fir-
n, M. *Arnaudy*. — Madame Brétillot, Mlle *Diéterle*. — Bobinette,
lle *Mistinguette*. — Madame Bonafous, Mlle *Germaine Ety*. — Hilde-
nde, Mlle *Gense*. — Madame Floche, Mlle *Jackmine*. — Madame
une, Mlle *Marly*.
Le *Coup de Jarnac* s'accompagne d'un acte de M. H. de Gorsse,
titulé *Esprit, es-tu là?*

heureux. Cette comédie leste, pimpante, élégante jusqu'en ses folies, fut accueillie avec faveur. Jouée dans un mouvement vif, elle fut excellemment interprétée, par Mlle Duluc d'abord, et M. Le Gallo, l'une jolie et distinguée, l'autre d'une fantaisie vraiment personnelle. M. Lefaur, en avoué, M. Bullier, en commissaire de police, M. Clément, en juge, nous faisaient presque aimer la justice de notre pays. Mlle Templey, adroite horizontale, et Mlle Corcyade, divorcée quasi vicieuse, nous semblaient préférables à Mlle Prince, Américaine bruyante et peu authentique. Le *Cœur et le Reste* qui victorieusement traversera tout l'été se jouera le 21 octobre pour la 200e fois.

7 NOVEMBRE. — Première représentation de *Monsieur de Courpière*, comédie en quatre actes, de M. Abel Hermant[1]. — Le théâtre immoral ayant, en l'absence de la censure, encouru l'indignation des âmes honnêtes, s'est trouvé remplacé par le théâtre amoral. La distinction est spécieuse : elle offre cependant une apparence de logique. Pour séduire un public décidé d'avance aux pires concessions, l'amoralité exige de la recherche de style et de l'esprit d'observation. Elle se présente ainsi moins choquante qu'un simple fait de brutale immoralité, et par l'effort ainsi constaté, la

1. DISTRIBUTION. — Le vicomte de Courpière, M. *André Brulé*. — Le comte de Courpière, M. *André Lefaur*. — Arow, M. *Clément*. — Robert Esprels, M. *Louis Bourny*. — Le baron Duval, M. *Bénédict*. — Camille Lambercier, M. *Félix Ander*. — Charles, M. *Charbonel*. — Blanche Lambercier, Mlle *Laurence Duluc*. — Madame Arow, Mlle *Nelly Cormon*. — Madame de Passelieu, Mlle *de Miramon*. — La comtesse de Courpière, Mlle *Aël*. — La baronne Duval, Mlle *Marcelle Prince*. — Jeanne Thillier, Mlle *Marly*. — Louise, Mlle *Delhyère*.

etterie, si je puis dire, de sa toilette, le souci le a de s'exprimer avec précaution, inspire ertain respect. Procure-t-elle une impression s malsaine? Je n'oserais l'affirmer. L'immora-)asse et ne laisse pas de suite : l'amoralité se à réfléchir, fait que, sous couleur d'analyse 1ologique, on s'y attarde, et que peu à peu on abitue. Le vice est attirant s'il ne s'impose pas ne un sauvage, s'il se répand en propos sub- t délicats. Comment en vouloir à qui s'excuse ι hardiesse et pour vous débiter des horreurs 1 d'abord des petites précautions? M. Abel 1ant est passé maître en cet art de tout dire élégance; sa plume donne un charme aux vilenies; il pousse le raffinement jusqu'à rer ses coquins de héros de lueurs de sympa- Et, ma foi, on serait presque tenté de le e et d'applaudir la minute où, sans le faire ès, l'homme sans conscience fait montre d'un ment un peu propre. Magie de style, tyrannie talent devant lequel notre raison s'incline. *ieur de Courpière*, pièce, est tiré des *Souve- du vicomte de Courpière*, roman. Cela fait e d'une série d'études ayant paru sous le titre ral de *Mémoires pour servir à l'histoire de la té*. Pauvre société ! M. Abel Hermant n'est pas e pour elle. Il s'est toujours attaché à en ressortir la déliquescence. La satire est à la néchante et cruelle : mais de ce qu'il couvre illerie d'un semblant d'indulgence, ceux qu'ils te ne lui en veulent pas. Maurice de Cour- est un apache du grand monde. Il est jeune,

très joli garçon ; ses gestes ont de la race. Il est noble, donc admis dans un milieu riche. Toutes les joies, toutes les jouissances sont à portée de sa main : il serait bien bête de n'en pas profiter. Sa mentalité est d'ailleurs au point pour qu'il se risque dans les aventures profitables. Il a d'instinct l'âme d'un souteneur : il raconte que, féru d'une fille en cheveux, il jalousait férocement l'homme qui la protégeait, tandis que sans colère il regardait ses amants de passage. Et, quand, témoin de ses successives infamies à travers les salons mondains, son ami et confident Robert Esprels lui dit : « Tu sais comment on t'appelle? La Terreur du faubourg Saint-Germain... » Il réplique d'un air satisfait : « Mais..., ça n'est pas mal ! » Courpière n'a qu'un but : vivre sans compter, en grand seigneur, et pour cela il lui faut beaucoup d'argent. Cet argent, il le prendra n'importe où, n'importe comment. Et comme il se sait un joli museau, il en tirera partie le mieux du monde. Jamais il ne se trouve embarrassé près d'une femme : ne prend-il pas soin de nous avertir qu'il possède « un tempérament docile » ? Aussi, le voyons-nous lâcher la petite acteuse Jeanne Thillier qui, par amour pour lui, a quitté son amant, quitte à la reprendre quand elle a retrouvé un protecteur sérieux, le jeune et timide Camille Lambercier. Même contrariété lorsqu'il apprend que Lambercier se retire. Courpière songe alors à empaumer Mme de Passelieu, mariée à un homme très riche et très malade. Il s'introduit dans la chambre de la dame et va devenir son amant quand

une dépêche annonce que M. de Passelieu est mort. Courpière salue, très digne : « Vous savez à quel point je prends part... » Et il gagne la porte. — « Quoi! vous me quittez ! » s'écrie la veuve, plus ardente que de raison. Courpière pense en effet à une plus excellente affaire : le mariage avec cette veuve aujourd'hui millionnaire. Par suite du non consentement de la famille du jeune vicomte, ce mariage ne se fait pas. Or, Courpière a besoin de 20.000 fr. que, Mme Arow, qu'il entretient, lui demande, lancée par son mari... complaisant. Que faire? Il ne trouve rien de mieux que d'abuser d'une traite qui lui est confiée par le jeune Lambercier; il va même jusqu'à imiter sa signature. C'en est trop. Plainte est déposée contre lui, et c'est la Cour d'assises... quand la sœur même de Lambercier intervient. Blanche, malgré les vilenies dont elle fut témoin, peut-être même à cause de ces vilenies, subit l'influence de ce miroir à... alouettes, obtient (chose facile) du mari de Mme Arow qu'il ne se batte pas avec Courpière, obtient de son frère qu'il renonce à ses poursuites... Le vicomte change ses batteries, se découvre subitement des goûts de foyer familial ; il épousera le milliard de Blanche Lambercier. Un joli garçon qui « veut », peut autant et plus qu'une jolie fille. On a applaudi les qualités littéraires de cette œuvre à la fois curieuse et déconcertante. L'auteur a fait un tour de force en portant un tel sujet à la scène : un autre s'y serait rompu le cou. Mais la chose fut traitée avec un esprit, un tact, une grâce incomparables. C'est égal, au len-

demain de la soirée de *Samson* au théâtre de la Renaissance, grand Dieu, qu'est-ce que « prend » la noblesse ? J'espère que ce n'est pas sur notre théâtre qu'on la jugera à l'étranger. *Monsieur de Courpière* nous a été présenté en de délicieux décors par une troupe remarquable. Après Rafles, le cambrioleur amateur, M. André Brulé, destiné aux rôles suspects, personnifiait le M...onsieur des salons aimé des femmes. Il s'acquittait de cette tâche difficile avec une aisance pleine de charme. Il était l'âme de cette pièce où personne n'eût réussi mieux que lui à sauver l'odieux du personnage. M. Lefaur dessinait de juste façon la silhouette du comte de Courpière ; M. Louis Bourny, le confident du vicomte, manquait un peu d'élégance. Mais nous ne pouvions que louer de Mlle Nelly Cormon la majesté hautaine, de Mlle Miramon la frissonnante volupté, de Mlle Duluc la chasteté délicieusement troublée, sans oublier Mmes Alice Aël, bien disante, et Marcelle Prince, bien jolie. Encore une fois, le théâtre de l'Athénée n'avait pas failli à ses traditions de parisianisme et de bon ton.

26 DÉCEMBRE. — Reprise de *Cœur de Moineau*, comédie en quatre actes de M. Louis Artus. — M. Brulé terminait en cette fraîche comédie la série de représentations que n'avait point épuisées le corrompu *M. de Courpière*. M. Louis Artus nous avait donné là une savoureuse étude de caractère traitée avec une infinie délicatesse, et nous saisissons ici l'occasion d'insister sur la forme originale et personnelle de son dialogue. La très

ble pièce n'a rien perdu de son charme. Elle
rouvé avec M. Brulé, — ce Claude à l'âme de
eau qui s'éprend de toutes les femmes, et
toutes les femmes s'éprennent — un inter-
de plus rare talent. Pourquoi la Comédie-
çaise ne s'est-elle pas attaché, quand il en était
e temps, ce ravissant jeune premier, qui eût
ın délicieux Valentin d'*Il ne faut jurer de*
et — avant qu'il ait mûri — un idéal Fortu-
lu *Chandelier ?* Nous avons, avec lui, réap-
li au succès de Mlle Diéterle — Huguette si
ju'elle le paraît presque trop — et de Mlle Du-
très touchante Margot. Avec le regain de
de *Cœur de Moineau*, se terminait l'année,
ıée dans le tableau suivant :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
nette, comédie	4	»	42
ises passes, comédie	1	»	40
ur, comédie	3	7 févr.	96
au de l'Ours, comédie	1	7 févr.	10
teaux du Médoc, comédie	1	22 fév.	114
ur et le Reste, comédie	3	3 mai	213
uc du Capitaine, vaudeville	1	1er juin	20
ée ! comédie	1	7 août	165
eur de Courpière, comédie	4	7 nov.	56
de Moineau, comédie	4	26 déc.	7

THÉATRE DES FOLIES-DRAMATIQUES[1]

L'année avait commencé avec le franc succès d'*Amour et Cie*, de M. Louis Forest, auquel succédait, le 5 février, le *Numéro 13*, vaudeville en trois actes de MM. Henri Kéroul et Albert Barré[2]. — Les auteurs de *Madame Tantale* (qui venaient d'échouer au Palais-Royal) essayaient de prendre leur revanche... Ils faisaient rire... et ils désarmaient un instant le public parisien — bon enfant, quoi qu'on dise — avec une plaisante histoire de mari trompé et content. Il faut dire que leur mari était un personnage de fantaisie intense, trépidante et verveuse. M. Brodard apprend que sa femme, se trouvant dans un hôtel à Saumur, est entrée par erreur dans la chambre d'un voyageur avec qui-elle a passé la nuit. Quel était ce voyageur? Mme Brodard déclare qu'elle ne peut donner aucun renseignement : elle ignore son nom, son pays, sa figure; elle ne sait qu'une chose, c'est qu'il occu-

1. — Directeur : M. Richemond; Administrateur-secrétaire général M. Roger Debrenne.

2. Distribution. — Madame Brodard, Mlle *Marcelle Yrven*. — Madame Valérie, Mlle *Germaine Ety*. — Marguerite, Mlle *Didier May*. — Léontine, Mlle *Marly*. — Brodard, M. *Milo*. — Jacquinet, M. *Rouvière*. — Chobert, M. *Hasti*. — Dubois, M. *Prévost*. — Picavent, M. *Modot*. — Raoul, M. *Mario*. — Pépin, M. *Némo*. — Joseph, M. *Gravier*. — Chambonnet, M. *Arnaudy*. — Benjamin, M. *Bac*. — Un client, M. *Ludovic*.

pait le n° 14, voisin de sa chambre à elle, le n° 13. M. Brodard cherche; il s'informe; il s'enquiert; il enquête. Un jour, comme il s'aperçoit que Chobert, un de ses amis, est médium, il l'endort et il l'interroge. Chobert raconte tout. C'est lui-même qui occupait la chambre n° 14 à l'hôtel de Saumur! La scène est gaie, bien conduite et jouée avec une drôlerie impayable par MM. Milo et Hasti. Elle arrive à point, au beau milieu du deuxième acte. Elle eût dû déterminer la victoire des auteurs. La suite? La suite est inénarrable. Brodard est partisan de la loi du talion. Dent pour dent. Chobert est marié. Mme Chobert, de gré ou de force, trompera son époux. Brodard la livrera à un certain vicomte Raoul qui lui fait la cour, et, Chobert, endormi magnétiquement, passera la nuit à la porte de son « infortune ». Maintenant, comment Mme Chobert reste vertueuse; comment Mme Brodard prend sa place et tombe dans les bras de Raoul; comment Brodard assiste à ce chassé-croisé sans même le soupçonner; comment les choses s'arrangent au dénouement, cela serait fort long à expliquer, et mieux valait y aller voir. D'autant que l'intrigue de Brodard se complique de l'intrigue de Jacquinet, chevelu, puis tondu, et, avec ou sans système pileux, amoureux fou de Mme Valérie; et de celle d'un gendarme cocufié par le domestique du vicomte Raoul. Il n'est question que de cocuage dans ce *Numéro 13*.

Pauvres gens, dites-moi, qu'est-ce que cocuage?
Quel tort vous fait-il? Quel dommage?

fais la pièce leste était lestement enlevée par MM. Milo et Hasti, déjà nommés ; par la jolie Mlle Yrven, qui se trompait de chambre comme si elle n'avait fait que cela toute sa vie, avec son joli sourire et ses yeux non moins jolis ; par M. Rouvière, un Jacquinet rondelet, et M. Mario, un vicomte dont les ahurissements mettaient la salle en joie ; par Mlles May et Ety ; par MM. Prévost, Némo et Gravier... Le chiffre 13 avait-il donc porté malheur à la pièce ? Devait-il éloigner le public ? Les auteurs l'appelèrent le *Numéro 18*... Et c'est sous ce nouveau titre qu'elle fut jouée jusqu'au 17 mars...

22 MARS. — Première représentation du *Coup de Jarnac*, vaudeville en trois actes de MM. Henry de Gorsse et Maurice de Marsan[1]. — M. Brétillot est un honnête fonctionnaire que d'adroits vaudevillistes vont précipiter dans les plus folles aventures. Marié à une femme charmante qu'il adore et qui lui est assez fidèle pour avoir toujours résisté aux instances du jeune de la Tremblotte, le Brétillot est allé voir à Jarnac les cousins Bonafous dont il « espère » l'héritage. Pourquoi faut-il qu'il se soit laissé surprendre par eux, dans un buffet de chemin de fer, causant avec une chan-

1. DISTRIBUTION. — Brétillot, M. *Milo*. — Farjotte, M. *Rouvière*. — De la Tremblotte, M. *Hasti*. — Le colonel Bonafous, M. *Bressol*. — De La Trémone, M. *Némo*. — Prune, M. *Modot*. — Floche, M. *Gravier*. — Firmin, M. *Arnaudy*. — Madame Brétillot, Mlle *Diéterle*. — Bobinette, Mlle *Mistinguette*. — Madame Bonafous, Mlle *Germaine Ety*. — Hildegonde, Mlle *Gense*. — Madame Floche, Mlle *Jackmine*. — Madame Prune, Mlle *Marly*.

Le *Coup de Jarnac* s'accompagne d'un acte de M. H. de Gorsse, intitulé *Esprit, es-tu là ?*

teuse de café-concert, Mlle Bobinette, et que, po
leur donner le change, il leur ait présenté Bol
nette comme sa femme? Que fera Brétillot quai
les cousins de Jarnac lui annonceront par dépêc
leur arrivée à Paris? Il expédiera à Reims, — (
il possède une tante, — Mme Brétillot, accomp
gnée du jeune de la Tremblotte, qui ne la quit
pas d'une minute, et aux Bonafous il laisse
croire une fois de plus que Bobinette — rencontr
par hasard! — est sa femme encore et toujours
Oui, sans doute, cela ne ferait pas difficulté si
vraie Mme Brétillot ne revenait pas de Reims, tr
étonnée de voir sa place occupée par une autr
Alors, Mme Brétillot se présentera à son tour,
son mari et aux Bonafous, comme étant Mme de
Tremblotte, et vous devinez les scènes comiqu
qui vont résulter de ces chassés-croisés, jusqu'
moment où Mme Brétillot, la vraie, voudra bi
pardonner à son mari, qui ne l'a jamais tromp
et où Bobinette reviendra de droit à la Tremblo
qui était son ami. Brétillot avait tort de compt
sur l'héritage des Bonafous : leur fortune (
placée en viager. Un public qui ne demandait q
rire s'est littéralement tordu aux situations au
drôlatiques qu'invraisemblables de ce vaudevi
fort habilement déduit. Il a fait fête aux débı
de Mlle Mistinguette, arrivant en droite ligne
l'Eldorado pour créer le rôle de Bobinette, déd
gné, paraît-il, par Mlle Yrven, l'étoile habitue
des Folies-Dramatiques. Avec des intonatic
d'Eve Lavallière et des gestes excentriques à
Polaire — la Polaire du café-concert — Mlle M

tinguette a tout de suite pris pied au théâtre : on lui a « trissé » sa chanson du *Petit Frère de Fernand*, si leste, si leste que, pour un peu, nous eussions redemandé le rétablissement de la censure... Mlle Mistinguette est, d'ailleurs, on ne peut plus gaiement secondée par une troupe bien disciplinée. Citons M. Milo, dont les ahurissements rappellent ceux de M. Germain, M. Hasti, qui fait songer à M. Albert Brasseur, Mlle Ety, une duègue à barbe qui ne manque pas de naturel. Mais que diable ! la charmante Diéterle allait-elle faire « dans cette galère », je veux dire en cette farce pimentée, où la trop chaste Mme Brétillot ne pouvait être que vaincue par la verve toute en dehors de Bobinette? — Le 11 juin, le *Coup de Jarnac* se jouera pour la 100e fois.

Le 15 juillet, le théâtre avait fermé ses portes pour la clôture annuelle. Il les rouvrait le 1er septembre avec le *Coup de Jarnac* dont les représentations se prolongeaient jusqu'au 13 octobre.

18 OCTOBRE. — Première représentation du *1.000e Constat*, vaudeville en trois actes de MM. Henry de Gorsse et Louis Forest[1]. — Au *Coup de Jarnac* de M. Henry de Gorsse, succède,

1. DISTRIBUTION. — Giselle de Mongiron, Mlle *Mistinguette*. — Mme Robineau, Mlle *Germaine Ety*. — Mme Maboulier, Mlle *Y. Vasselin*. — Fleur de Lys, *Miss Mooss*, (danseuse du Rat Mort). — Lucienne Pompirol, Mlle *Bordoni*. — Aloys du Tremblay, Mlle *Perny*. — Maboulier, M. *Milo*. — Pompirol, M. *Rouvière*. — Patard, M. *Hasti*. — De Mongiron, M. *Némo*. — Le ministre des bonnes mœurs, M. *Prévost*. — Le brigadier Lapipe, M. *Modot*. — Le sénateur Durand-Dupont, M. *Cousin*. — Raoul, M. *Arnaudy*. — Le joyeux, M. *Gravier*. — Rondoli, M. *Marius Barlay*. — Des Gambettes, M. *Rousseau*. — Ribouis, M. *Bellot*. — Etienne, M. *Favey*. — Prosper, M. *Ragondau*. — Grinchu, M. *Michaux*. — Pochon, M. *Durand*. — Poulotte, M. *Judicis*.

sur la même scène des Folies-Dramatiques, le *1.000e Constat* de M. de Gorsse, collaborant, cette fois, avec M. Louis Forest, l'auteur d'*Amour et Cie*. C'est une troisième bouffonnerie de haulte gresse, bâtie sur le mode traditionnel et mise au ton habituel de la maison, et qui, comme ses aînées, devra, ce nous semble, infiniment plaire aux nombreux habitués des Folies-Dramatiques. En voilà pour plusieurs mois. Voulez-vous que je vous en dise le thème — dépouillé des péripéties farceuses qui en font, d'ailleurs, le principal attrait? Le ministre des bonnes mœurs — il y en a donc un? — a décidé que le commissaire de police Pompirol serait décoré si, avant la promotion du 14 juillet, il établissait son 1.000e constat d'adultère. Or, nous sommes le 13, et Pompirol serait embarrassé si ne surgissait justement un vieux gentilhomme, M. de Mongiron, qui, fort à propos, vient se plaindre de l'infidélité de sa femme. Malheureusement, Pompirol a un ennemi implacable, Maboulier, ancien tenancier de maison louche (l'Hôtel des Deux Zèbres vient d'être fermé), qui s'est fait agent de change pour donner le change aux agents. Il dissimule, derrière de majestueux coffre-forts, des chambres à coucher et des petits salons munis des derniers raffinements du confortable. Si Pompirol est le roi du flagrant délit, Maboulier est le roi de l'hôtel meublé... Et nous retrouvons, au second acte, les souvenirs de *Coralie et Cie* et aussi ceux de *Madame Tantale*, les lits à tiroirs de l'une et le petit clairon avertisseur et enregistreur de l'autre; nos vaudevillistes s'inspirent à bon compte

et se pillent à qui mieux mieux... Passons... Vous devinez que Maboulier fera commettre à Pompirol gaffes sur gaffes. Sur les cinq flagrants délits qu'établira le commissaire, aucun n'aura de valeur légale, aucun ne lui permettra d'atteindre son but, la croix désirée. Au dernier acte, à une soirée chez notre ministre des bonnes mœurs, une séance de cinématographe — c'est son apparition en plein vaudeville — révélera ce que le commissaire aurait pu constater, s'il était arrivé plus à propos. Et cela se termine le plus joyeusement du monde. Pompirol est décoré, et aussi Patard, le chef du cabinet du ministre, un jeune homme sympathique au public et surtout à la jolie et légère Mme de Mongiron, que personnifie, pleine de verve gentille, Mlle Mistinguette. Quel dommage que son rôle ne soit pas plus développé : elle dit si juste — avec une légère imitation de Mlle Lavallière dont elle fera bien de se désaccoutumer — elle est si fine et si distinguée... jusque dans la canaillerie : c'est une personnalité, savez-vous, que Mlle Mistinguette ! L'affaire a, d'ailleurs, été menée avec un entrain de tous les diables par cette bonne petite troupe des Folies-Dramatiques qui « brûle les planches » comme on dit ; et nous n'avions que des compliments à adresser à MM. Milo et Rouvière (le tenancier et le commissaire), à M. Némo, de comique irrésistible en Mongiron, ainsi qu'à Mlle Germaine Ety, très plaisante en ce rôle de mère à laquelle il arrive, le jour même du mariage de sa fille, la plus folle aventure qui soit.

Le succès du *1.000e Constat* terminait l'année, résumée dans le tableau suivant :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Amour et Cie, vaudeville................	3	»	11
**Le nº 18*, vaudeville....................	3	5 février	51
**Le Coup de Jarnac*, vaudeville.........	3	22 mars	196
**Esprit, es-tu là?* vaudeville.............	1	18 mai	216
**La 1000e Constat*, vaudeville............	3	18 octob.	88

THÉATRE DES BOUFFES-PARISIENS

L'année 1907 verra la fin de la direction Clot et Dublay et l'avénement de la direction Deval et Richemond, rentrant définitivement en possession du bail de ce théâtre. A la première, il faut imputer, à la date du 3 février, une reprise de *La Petite Bohème*, de M. Paul Ferrier, musique de M. Henri Hirchmann[1] précédemment créée aux Variétés.

Entre temps, M. Victor Silvestre, directeur intérimaire, nous donnait, le 19 avril, une comédie en trois actes, *Papillon*[2] signée des deux auteurs de *Chiffon*, précédemment applaudie à l'Athénée : de M. René Peters, le jeune fils du regretté professeur de la Faculté de Médecine, et Robert Danceny qui est le pseudonyme d'une aimable femme

---

1. Distribution. — Musette, Mlle *Mariette Sully*. — Mimi, Mlle *Dumesnil*. — La Comtesse, Mlle *de Salle*. — Phémie, Mlle *Devilliers*. — Francine, Mlle *Fergaudy*. — Sidonie, Mlle *Jung*. — Angèle, Mlle *Cambardi*. — Barbemuche, M. *Simon-Max*. — Marcel, M. *Langlois*. — Rodolphe, M. *Henry Lamothe*. — Colline, M. *Berthelier fils*. — Monetti, M. *Brun*. — Paul de La Bretèche, M. *Marsan*. — Arsène, M. *Daunis*. — Schaunard, M. *Guérin*. — Maurice de La Fouchardière, M. *Bourgueil*.

2. Distribution. — Fignolas, M. *Numès*. — Le Bonnel, M. *Cooper*. — Chaumette, M. *Rozenberg*. — Cosocti, M. *Henri Bosc*. — Bidache, M. *Verdavaine*. — Maginot, M. *Laval*. — Dupont, M. *Stengel*. — Le petit frisé, M. *Saint-Mars*. — Papillon, Mlle *Maud Amy*. — Zozo, Mlle *Madeleine Carlier*. — Isaure, Mlle *Didier May*. — Juanita, Mlle *Liliane*. — Chicotte, Mlle *R. Kéramond*. — Lucienne, Mlle *I. Kéramond*. — Phrasie, Mlle *Jane Andrée*. — Julie, Mlle *Feugères*.

Papillon était accompagné d'un acte de M. Lemandois, intitulé : *Nettoyage par le vide*.

de lettres, ayant déjà donné de véritables preuves de talent. Sans nous étendre ici sur une gentille comédie, dont le premier acte était particulièrement joli, disons notamment qu'elle pouvait plaire aux spectateurs qui affectionnaient la note aimable d'Alfred Capus. Mlle Maud Amy y était tout à fait adorable en « Papillon » : elle était désormais victorieusement sortie de sa « chrysalide », la délicieuse petite comédienne qu'on nous amenait, il y a quelques années, absolument inconnue et très inexpérimentée alors, débutant en une matinée de bienfaisance à la mairie d'Ivry-sur-Seine !... Et MM. Numès, Cooper et Rozenberg l'encadraient excellemment.

11 DÉCEMBRE. — Première représentation de l'*Ingénu libertin*, conte galant en trois actes de M. Louis Artus, musique de M. Claude Terrasse[1]. — Vous vous rappelez les flots d'encre que fit couler bien inutilement l'affaire du trust. A MM. Deval et Richemond, déjà possesseurs de l'Athénée et des Folies-Dramatiques, la Commission des auteurs avaient refusé l'autorisation de prendre les Bouffes. Des années passèrent : les voilà maîtres de ce nouveau théâtre, qu'ils ont heureusement ouvert par une aimable opérette, et leur début est un vrai coup de maître. L'*Ingénu libertin* a paru charmant. C'est un joli conte

---

[1] [illegible] Le marquis de Bay, M. *Milo de Meyer*. — La Jeu[illegible], M. *[illegible]* Rosambert, M. *Jean Coizeau*. — L'hôtelier, M. *[illegible]* La marquise de Bay, Mlle *Arlette Dorgère*. — Sophie de [illegible], Mlle *[illegible] Petit*. — Faublas, Mlle *Jane Alba*. — Justine, M[illegible] [illegible] Mme Sance, Mme *Louise Vallier*.

[illegible] en un acte, de M. Montignac, accompa[illegible]

galant, dans le goût du dix-huitième siècle ; il est gentiment signé Louis Artûs : il eût pu être écrit par un Crébillon fils, et gravé par un Beaudoin : voyez, au troisième acte, le *Coucher de la Mariée*... L'idée même de la pièce est empruntée à *Faublas*, le fameux roman de Louvet de Couvray. Adolescent de dix-sept ans, le chevalier de Faublas prend un costume de femme. Sous ce travesti, il reçoit l'hospitalité du marquis de Bay, et surtout, ah ! surtout celle de la marquise. Vous imaginez, n'est-ce pas ? les quiproquos plaisants ou grivois. La petite Sophie de Pontis, amoureuse du chevalier, s'habille, pour le suivre chez la marquise, en marmiton : de sorte que c'est un méli-mélo de travestissements où l'on peut craindre que tout le monde ne retrouve pas son sexe. Mais, au contraire, Sophie retrouve même son amoureux, que la marquise lui rend avec bonté, et il n'y a que le marquis pour demeurer persuadé que sa femme a passé la nuit avec une jeune fille. Pour l'*Ingénu libertin*, M. Claude Terrasse — dont sur cette même scène des Bouffes-Parisiens, on applaudit naguère les joyeux *Travaux d'Hercule* — a composé une partition élégante et légère, délicate et tendre, gracieuse et mélancolique, qui ne va pas toujours sans quelques réminiscences — nous avons salué au passage telle phrase du *Werther* de Massenet — mais dont le grand mérite est de créer l'ambiance favorable à ce conte galant. Plusieurs pages, auxquelles on a, d'ailleurs, fait le bon accueil qu'elles méritaient, ne seraient pas déplacées le moins du monde à l'Opéra-Comique,

pait le n° 14, voisin de sa chambre à elle, le n° 13. M. Brodard cherche; il s'informe; il s'enquiert; il enquête. Un jour, comme il s'aperçoit que Chobert, un de ses amis, est médium, il l'endort et il l'interroge. Chobert raconte tout. C'est lui-même qui occupait la chambre n° 14 à l'hôtel de Saumur! La scène est gaie, bien conduite et jouée avec une drôlerie impayable par MM. Milo et Hasti. Elle arrive à point, au beau milieu du deuxième acte. Elle eût dû déterminer la victoire des auteurs. La suite? La suite est inénarrable. Brodard est partisan de la loi du talion. Dent pour dent. Chobert est marié. Mme Chobert, de gré ou de force, trompera son époux. Brodard la livrera à un certain vicomte Raoul qui lui fait la cour, et, Chobert, endormi magnétiquement, passera la nuit à la porte de son « infortune ». Maintenant, comment Mme Chobert reste vertueuse; comment Mme Brodard prend sa place et tombe dans les bras de Raoul; comment Brodard assiste à ce chassé-croisé sans même le soupçonner; comment les choses s'arrangent au dénouement, cela serait fort long à expliquer, et mieux valait y aller voir. D'autant que l'intrigue de Brodard se complique de l'intrigue de Jacquinet, chevelu, puis tondu, et, avec ou sans système pileux, amoureux fou de Mme Valérie; et de celle d'un gendarme cocufié par le domestique du vicomte Raoul. Il n'est question que de cocuage dans ce *Numéro 13*.

Pauvres gens, dites-moi, qu'est-ce que cocuage ?
Quel tort vous fait-il ? Quel dommage ?

fais la pièce leste était lestement enlevée par IM. Milo et Hasti, déjà nommés ; par la jolie I[lle] Yrven, qui se trompait de chambre comme si lle n'avait fait que cela toute sa vie, avec son joli ourire et ses yeux non moins jolis ; par M. Rouière, un Jacquinet rondelet, et M. Mario, un icomte dont les ahurissements mettaient la salle n joie ; par M[lles] May et Ety ; par MM. Prévost, lémo et Gravier... Le chiffre 13 avait-il donc orté malheur à la pièce ? Devait-il éloigner le ublic ? Les auteurs l'appelèrent le *Numéro 18*... t c'est sous ce nouveau titre qu'elle fut jouée isqu'au 17 mars...

22 MARS. — Première représentation du *Coup le Jarnac*, vaudeville en trois actes de MM. Henry e Gorsse et Maurice de Marsan[1]. — M. Brétillot st un honnête fonctionnaire que d'adroits vaudeillistes vont précipiter dans les plus folles aveniures. Marié à une femme charmante qu'il adore t qui lui est assez fidèle pour avoir toujours ésisté aux instances du jeune de la Tremblotte, e Brétillot est allé voir à Jarnac les cousins Bonaous dont il « espère » l'héritage. Pourquoi faut-il u'il se soit laissé surprendre par eux, dans un uffet de chemin de fer, causant avec une chan-

1. DISTRIBUTION. — Brétillot, M. *Milo*. — Farjotte, M. *Rouvière*. — De a Tremblotte, M. *Hasti*. — Le colonel Bonafous, M. *Bressol*. — De La témone, M. *Némo*. — Prune, M. *Modot*. — Floche, M. *Gravier*. — Firin, M. *Arnaudy*. — Madame Brétillot, M[lle] *Diéterle*. — Bobinette, lle *Mistinguette*. — Madame Bonafous, M[lle] *Germaine Ety*. — Hildeonde, M[lle] *Gense*. — Madame Floche, M[lle] *Jackmine*. — Madame rune, M[lle] *Marly*.
Le *Coup de Jarnac* s'accompagne d'un acte de M. H. de Gorsse, titulé *Esprit, es-tu là ?*

teuse de café-concert, Mlle Bobinette, et que, pour leur donner le change, il leur ait présenté Bobinette comme sa femme? Que fera Brétillot quand les cousins de Jarnac lui annonceront par dépêche leur arrivée à Paris? Il expédiera à Reims, — où il possède une tante, — Mme Brétillot, accompagnée du jeune de la Tremblotte, qui ne la quitte pas d'une minute, et aux Bonafous il laissera croire une fois de plus que Bobinette — rencontrée par hasard! — est sa femme encore et toujours... Oui, sans doute, cela ne ferait pas difficulté si la vraie Mme Brétillot ne revenait pas de Reims, très étonnée de voir sa place occupée par une autre? Alors, Mme Brétillot se présentera à son tour, à son mari et aux Bonafous, comme étant Mme de la Tremblotte, et vous devinez les scènes comiques qui vont résulter de ces chassés-croisés, jusqu'au moment où Mme Brétillot, la vraie, voudra bien pardonner à son mari, qui ne l'a jamais trompée, et où Bobinette reviendra de droit à la Tremblotte qui était son ami. Brétillot avait tort de compter sur l'héritage des Bonafous : leur fortune est placée en viager. Un public qui ne demandait qu'à rire s'est littéralement tordu aux situations aussi drôlatiques qu'invraisemblables de ce vaudeville fort habilement déduit. Il a fait fête aux débuts de Mlle Mistinguette, arrivant en droite ligne de l'Eldorado pour créer le rôle de Bobinette, dédaigné, paraît-il, par Mlle Yrven, l'étoile habituelle des Folies-Dramatiques. Avec des intonations d'Eve Lavallière et des gestes excentriques à la Polaire — la Polaire du café-concert — Mlle Mis-

tinguette a tout de suite pris pied au théâtre : on lui a « trissé » sa chanson du *Petit Frère de Fernand,* si leste, si leste que, pour un peu, nous eussions redemandé le rétablissement de la censure... Mlle Mistinguette est, d'ailleurs, on ne peut plus gaiement secondée par une troupe bien disciplinée. Citons M. Milo, dont les ahurissements rappellent ceux de M. Germain, M. Hasti, qui fait songer à M. Albert Brasseur, Mlle Ety, une duègue à barbe qui ne manque pas de naturel. Mais que diable ! la charmante Diéterle allait-elle faire « dans cette galère », je veux dire en cette farce pimentée, où la trop chaste Mme Brétillot ne pouvait être que vaincue par la verve toute en dehors de Bobinette? — Le 11 juin, le *Coup de Jarnac* se jouera pour la 100e fois.

Le 15 juillet, le théâtre avait fermé ses portes pour la clôture annuelle. Il les rouvrait le 1er septembre avec le *Coup de Jarnac* dont les représentations se prolongeaient jusqu'au 13 octobre.

18 OCTOBRE. — Première représentation du *1.000e Constat,* vaudeville en trois actes de MM. Henry de Gorsse et Louis Forest[1]. — Au *Coup de Jarnac* de M. Henry de Gorsse, succède,

---

1. DISTRIBUTION. — Giselle de Mongiron, Mlle *Mistinguette.* — Mme Robineau, Mlle *Germaine Ety.* — Mme Maboulier, Mlle *Y. Vasselin.* — Fleur de Lys, *Miss Mooss,* (danseuse du Rat Mort). — Lucienne Pompirol, Mlle *Bordoni.* — Aloys du Tremblay, Mlle *Perny.* — Maboulier, M. *Milo.* — Pompirol, M. *Rouvière.* — Patard, M. *Hasti.* — De Mongiron, M. *Némo.* — Le ministre des bonnes mœurs, M. *Prévost.* — Le brigadier Lapipe, M. *Modot.* — Le sénateur Durand-Dupont, M. *Cousin.* — Raoul, M. *Arnaudy.* — Le joyeux, M. *Gravier.* — Rondoli, M. *Marius Barlay.* — Des Gambettes, M. *Rousseau.* — Ribouis, M. *Bellot.* — Etienne, M. *Favey.* — Prosper, M. *Ragondau.* — Grinchu, M. *Michaux.* — Pochon, M. *Durand.* — Poulotte, M. *Judicis.*

sur la même scène des Folies-Dramatiques, le *1.000e Constat* de M. de Gorsse, collaborant, cette fois, avec M. Louis Forest, l'auteur d'*Amour et Cie*. C'est une troisième bouffonnerie de haulte gresse, bâtie sur le mode traditionnel et mise au ton habituel de la maison, et qui, comme ses aînées, devra, ce nous semble, infiniment plaire aux nombreux habitués des Folies-Dramatiques. En voilà pour plusieurs mois. Voulez-vous que je vous en dise le thème — dépouillé des péripéties farceuses qui en font, d'ailleurs, le principal attrait? Le ministre des bonnes mœurs — il y en a donc un? — a décidé que le commissaire de police Pompirol serait décoré si, avant la promotion du 14 juillet, il établissait son 1.000e constat d'adultère. Or, nous sommes le 13, et Pompirol serait embarrassé si ne surgissait justement un vieux gentilhomme, M. de Mongiron, qui, fort à propos, vient se plaindre de l'infidélité de sa femme. Malheureusement, Pompirol a un ennemi implacable, Maboulier, ancien tenancier de maison louche (l'Hôtel des Deux Zèbres vient d'être fermé), qui s'est fait agent de change pour donner le change aux agents. Il dissimule, derrière de majestueux coffre-forts, des chambres à coucher et des petits salons munis des derniers raffinements du confortable. Si Pompirol est le roi du flagrant délit, Maboulier est le roi de l'hôtel meublé... Et nous retrouvons, au second acte, les souvenirs de *Coralie et Cie* et aussi ceux de *Madame Tantale*, les lits à tiroirs de l'une et le petit clairon avertisseur et enregistreur de l'autre ; nos vaudevillistes s'inspirent à bon compte

et se pillent à qui mieux mieux... Passons... Vous devinez que Maboulier fera commettre à Pompirol gaffes sur gaffes. Sur les cinq flagrants délits qu'établira le commissaire, aucun n'aura de valeur légale, aucun ne lui permettra d'atteindre son but, la croix désirée. Au dernier acte, à une soirée chez notre ministre des bonnes mœurs, une séance de cinématographe — c'est son apparition en plein vaudeville — révélera ce que le commissaire aurait pu constater, s'il était arrivé plus à propos. Et cela se termine le plus joyeusement du monde. Pompirol est décoré, et aussi Patard, le chef du cabinet du ministre, un jeune homme sympathique au public et surtout à la jolie et légère Mme de Mongiron, que personnifie, pleine de verve gentille, Mlle Mistinguette. Quel dommage que son rôle ne soit pas plus développé : elle dit si juste — avec une légère imitation de Mlle Lavallière dont elle fera bien de se désaccoutumer — elle est si fine et si distinguée... jusque dans la canaillerie : c'est une personnalité, savez-vous, que Mlle Mistinguette ! L'affaire a, d'ailleurs, été menée avec un entrain de tous les diables par cette bonne petite troupe des Folies-Dramatiques qui « brûle les planches » comme on dit ; et nous n'avions que des compliments à adresser à MM. Milo et Rouvière (le tenancier et le commissaire), à M. Némo, de comique irrésistible en Mongiron, ainsi qu'à Mlle Germaine Ety, très plaisante en ce rôle de mère à laquelle il arrive, le jour même du mariage de sa fille, la plus folle aventure qui soit.

Le succès du *1.000e Constat* terminait l'année, résumée dans le tableau suivant :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Amour et Cie, vaudeville	3	»	41
**Le no 18*, vaudeville	3	5 février	51
**Le Coup de Jarnac*, vaudeville	3	22 mars	196
**Esprit, es-tu là?* vaudeville	1	18 mai	216
**Le 1000e Constat*, vaudeville	3	18 octob.	88

ÉATRE DES BOUFFES-PARISIENS

ınée 1907 verra la fin de la direction **Clot et** ʏ et l'avénement de la direction **Deval et Ri**nd, rentrant définitivement en **possession du** : ce théâtre. A la première, il faut **imputer,** ate du 3 février, une reprise de ***La Petite*** ıe, de M. Paul Ferrier, musique de M. **Henri** nann[1] précédemment créée aux Variétés.

'e temps, M. Victor Silvestre, directeur **inté**e, nous donnait, le 19 avril, une **comédie** ıs actes, *Papillon*[2] signée des deux **auteurs** *ffon*, précédemment applaudie à **l'Athénée :** René Peters, le jeune fils du regretté pro- ' de la Faculté de Médecine, et Robert Dan-ui est le pseudonyme d'une aimable femme

---

ıIBUTION. — Musette, Mlle *Mariette Sully*. — Mimi, Mlle ***Dumes***-a Comtesse, Mlle *de Salle*. — Phémie, Mlle ***Devilliers***. — Fran- *Fergaudy*. — Sidonie, Mlle *Jung*. — Angèle, Mlle ***Cambardi***. nuche, M. *Simon-Max*. — Marcel, M. *Langlois*. — Rodolphe, ı *Lamothe*. — Colline, M. *Berthelier fils*. — Monetti, M. ***Brun***. e La Bretèche, M. *Marsan*. — Arsène, M. *Daunis*. — Schau- *Guérin*. — Maurice de La Fouchardière, M. *Bourgueil*.

ıIBUTION. — Fignolas, M. *Numès*. — Le Bonnel, M. *Cooper*. — e, M. *Rozenberg*. — Cosocti, M. *Henri Bosc*. — Bidache, ıvaine. — Maginot, M. *Laval*. — Dupont, M. *Stengel*. — Le ı, M. *Saint-Mars*. — Papillon, Mlle *Maud Amy*. — Zozo, eleine Carlier. — Isaure, Mlle *Didier May*. — Juanita, Mlle *Li*-Chicotte, Mlle *R. Kéramond*. — Lucienne, Mlle *I. Kéramond*. e, Mlle *Jane Andrée*. — Julie, Mlle *Feugères*.

ın était accompagné d'un acte de M. Lemandois, intitulé : *Net-ır le vide*.

de lettres, ayant déjà donné de véritables preuves de talent. Sans nous étendre ici sur une gentille comédie, dont le premier acte était particulièrement joli, disons notamment qu'elle pouvait plaire aux spectateurs qui affectionnaient la note aimable d'Alfred Capus. Mlle Maud Amy y était tout à fait adorable en « Papillon » : elle était désormais victorieusement sortie de sa « chrysalide », la délicieuse petite comédienne qu'on nous amenait, il y a quelques années, absolument inconnue et très inexpérimentée alors, débutant en une matinée de bienfaisance à la mairie d'Ivry-sur-Seine !... Et MM. Numés, Cooper et Rozenberg l'encadraient excellemment.

11 DÉCEMBRE. — Première représentation de l'*Ingénu libertin*, conte galant en trois actes de M. Louis Artus, musique de M. Claude Terrasse[1]. — Vous vous rappelez les flots d'encre que fit couler bien inutilement l'affaire du trust. A MM. Deval et Richemond, déjà possesseurs de l'Athénée et des Folies-Dramatiques, la Commission des auteurs avaient refusé l'autorisation de prendre les Bouffes. Des années passèrent : les voilà maîtres de ce nouveau théâtre, qu'ils ont heureusement ouvert par une aimable opérette, et leur début est un vrai coup de maître. L'*Ingénu libertin* a paru charmant. C'est un joli conte

1. DISTRIBUTION. — Le marquis de Bay, M. *Milo de Meyer*. — La Jeunesse, M. *Hasti*. — Rosambert, M. *Jean Coizeau*. — L'hôtelier, M. *Brunet*. — La marquise de Bay, Mlle *Arlette Dorgère*. — Sophie de Pontis, Mlle *Jeanne Petit*. — Faublas, Mlle *Jane Alba*. — Justine, Mlle *Andrée Dienne*. — Mme Sauce, Mlle *Louise Vallier*.

Le Bon Marchand, comédie en un acte, de M. Montignac, accompagnait l'*Ingénu libertin*.

nt, dans le goût du dix-huitième siècle ; il est iment signé Louis Artùs : il eût pu être écrit un Crébillon fils, et gravé par un Beaudoin : z, au troisième acte, le *Coucher de la Ma-*... L'idée même de la pièce est empruntée à *blas*, le fameux roman de Louvet de Couvray. lescent de dix-sept ans, le chevalier de Faublas ıd un costume de femme. Sous ce travesti, il it l'hospitalité du marquis de Bay, et surtout, surtout celle de la marquise. Vous imaginez, t-ce pas ? les quiproquos plaisants ou grivois. ›etite Sophie de Pontis, amoureuse du cheva-s'habille, pour le suivre chez la marquise, en mitón : de sorte que c'est un méli-mélo de estissements où l'on peut craindre que tout le de ne retrouve pas son sexe. Mais, au contraire, hie retrouve même son amoureux, que la mar-e lui rend avec bonté, et il n'y a que le mar-pour demeurer persuadé que sa femme a é la nuit avec une jeune fille. Pour l'*Ingénu* ·*tin*, M. Claude Terrasse — dont sur cette ıe scène des Bouffes-Parisiens, on applaudit ıère les joyeux *Travaux d'Hercule* — a com-une partition élégante et légère, délicate et re, gracieuse et mélancolique, qui ne va pas ours sans quelques réminiscences — nous ıs salué au passage telle phrase du *Werther* Iassenet — mais dont le grand mérite est de r l'ambiance favorable à ce conte galant. Plu-rs pages, auxquelles on a, d'ailleurs, fait le accueil qu'elles méritaient, ne seraient pas acées le moins du monde à l'Opéra-Comique,

qui représenta *Fortunio*. Un jeune cappelmeister en qui nous avons tout de suite reconnu un excellent musicien, M. Philippe Moreau — le fils de M. Emile Moreau, s'il vous plaît! — conduit par cœur, avec une rare précision, le petit orchestre des Bouffes. Mlle Arlette Dorgère est délicisusement jolie quand, au troisième acte, elle s'éveille parmi les dentelles de son grand lit — à côté de Faublas. Elle est aussi, ce nous semble, en grand progrès de chanteuse. Mlle Jane Alba — une débutante — n'est pas précisément une cantatrice, mais elle est née comédienne, et la façon dont elle sait rester « homme » sous son déguisement féminin rend possible ce duo d'amour, qui, autrement, deviendrait plus que libertin... Mlle Jane Petit se sert avec beaucoup de goût d'un mince filet de voix « pour chambre de malade », et M. Hasti est de bonne drôlerie dans un rôle de paysan comique un peu appuyé.

C'est sur le succès de l'*Ingénu libertin* que se terminait la brève année des Bouffes-Parisiens, résumée dans le tableau suivant :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
[illegible] est Moreau ? pièce	3	»	9
Un Mariage difficile, comédie	2	»	3
La Petite Bohème, opérette	3	3 février	13
**[illegible] Papillon*, comédie	3	19 mars	25
**[illegible] par le vide*, vaudeville	1	26 avril	18
**L'Ingénu libertin*, conte galant	3	11 déc.	25
Le Bon marcheur, comédie	1	20 déc.	13

THÉATRE CLUNY

---

rec les premiers jours de janvier, **M. Duplay** pris des mains de M. Poncet, **la direction du** re où il continuait les **représentations du** or *Ipéca*. Le 15 mars, il donnait ***Bouffe-la-e***, vaudeville en trois actes de **MM. Xanrof et** tz [1]. — C'est un vaudeville. Un vaudeville constitué auquel il ne manque aucun des nes essentiels pour aller droit au succès. ***Bouffe-oute***, c'est l'histoire de César Dumont-Latour, eur d'automobilisme, moins pour les joies de itesse que pour l'excellent prétexte qu'il y re de quitter selon sa fantaisie le domicile ıgal et d'aller « faire la fête ». Rendez-vous udents le plaçant dans des situations difficiles,

---

STRIBUTION. — César Dumont-Latour, M. *J. Poncet*. — Hector eau, M. *Draquin*. — Jean Caravel, M. *Perret*. — Eustase Mou- M. *Valot*. — Rifard, M. *Marius*. — Saint-Albert, M. *Tiluze*. — tte Chantreau, Mlle *Brelly*. — Lazarette, Mlle *Favelly*. — Arthé- Ioutardet, Mme *Franck Mel*. — Justine, Mlle *C. Barré*. — Œnone, ine *Hardy*. — Marielle Moutardet, Mlle *L. Dorland*.

ommençait par *L'Inventaire*, vaudeville en un acte, de MM. Jean ət et René Faral, ainsi distribué :

illard, M. *Le Prin*. — Cupidon, M. *Marius*. — Moche, M. *Jacquier*. ri Daubray, M. *Tiluze*. — Adèle Cornillard, Mlle *Marguerite* '.

fe-la-Route s'accompagnera d'une comédie en un acte, de M. Ed. *La Sanction sociale*, ainsi distribuée :

rt, M. *Max Guy*. — Louise, Mlle *Limery*. — Jeanne, Mlle *Berella*.

qu'il a, la plupart du temps, avec des amies de sa femme — des amies inconnues de lui, naturellement — et qui remplissent agréablement trois actes compliqués et agités suivant la formule — la bonne. Ces aventures perdent beaucoup à être racontées. Il fallait aller les voir et juger par soi-même avec quelle prestesse les auteurs — MM. Xanrof et Kraatz — les nouaient et les dénouaient. Un premier acte joyeux et clair ; un deuxième vraiment comique, où le rire se déchaîne ; un troisième où « tout s'arrange » ; de l'esprit ; des mots de situation qui fusent et éclatent en gaietés franches ; des décors plaisants ; de ravissantes toilettes — oui, à Cluny — des interprètes de talent, Mlles Brelly et Favelly en tête, et M. Poncet, qui mène la course avec une verve endiablée, et MM. Draquin, Perret et Valot, qui le suivent de près. Bref, une soirée à marquer d'un caillou blanc. — Ce spectacle terminait la saison du théâtre Cluny, close le 27 mai. La réouverture avait lieu le 7 septembre avec la *Marraine de Charley*, de MM. Maurice Ordonneau et Brandon-Thomas[1].

16 OCTOBRE. — Première représentation d'*Une Revue à Cluny* (*Papotage Saint-Germain*), en

---

1. DISTRIBUTION. — William, M. *Hamilton*. — Spetigue, M. *Armand Marie*. — Colonel Chesnay, M. *Valot*. — Jack Chesnay, M. *A. Laroche*. — Brasset, M. *Gustave Mori*. — Hutson, M. *Marius*. — Charley, M. *Georges Barral*. — Dona Lucia d'Alvadorez, Mlle *Germaine Milo*. — Miss Ellen, Mlle *Marthe Miller*. — Miss Arabelle, Mlle *Adrian*. — Miss Kitty, Mlle *Dorival*.

On commençait par *Le Monsieur de l'Arbre*, comédie en un acte, de M. Edouard Daurelly, ainsi distribuée :

Armand de Fonvielle, M. *Robert Tourneur*. — Madame de Bérusac, Mlle *Sorela*. — Justine, Mlle *Blanche Bertyl*.

trois actes et sept tableaux de MM. Paul Ardot et Albert Laroche, musique nouvelle de M. Willy-Redstone[1]. — M. Duplay ne s'était pas contenté de nous donner, au lieu de l'ancien théâtre Cluny, poussiéreux et suranné, une salle toute lumineuse et toute pimpante. Il nous invitait à voir une revue — le fait ne s'était pas produit en ces parages depuis de longues années — qui très amusante, ma foi ! en sa douce ironie, et très bien jouée, très joliment et même très luxueusement montée — tout est changé à Cluny ! — allait être l'un des gros succès de la saison. Et nous offrions nos compliments au nouveau directeur, nos félicitations aux auteurs, deux artistes : M. Paul Ardot, qui faisait applaudir aux Nouveautés de drôlatiques compositions ; M. Albert Laroche, le très distingué pensionnaire de Mme Sarah Bernhardt. « Mon compte-rendu est petit, petit, tout petit, et je peux y dire en trois lignes tout ce que j'y dis » : ainsi s'exprime un des personnages de la revue.

1 DISTRIBUTION. — Le compère, M. *Carpentier*. — Chéron, Oscar, l'Amant d'Amanda, l'Anti-Alcoolique, M. *Hamilton*. — Brisson, Fabrice, Deibler, Mounet-Sully, L'Etudiant, M. *H. Jullien*. — Le Bourgeois, Le Président, Le Gardien du Louvre, M. *A. Marie*. — Lathuile, Le Directeur, L'Ouvrier, M. *Valot*.— Pelletan, Premier Apache, Chef de la Chorale, M. *G. Mori*.— Bébert, Le Chauffeur, M. *P. Perret*.— La Commère, Mlle *Gaby Boissy*. — Nini, Première Gargouille, La Chanteuse, Première Maison Tranquille, Mlle *Claudie de Sivry*. — La Tuile, La Duettiste, L'Etudiante, Mlle *Angèle Gril*. — La Comtesse, L'Auteur, Mlle *Mars-Pearl*. — La Marquise, La Joconde, Mme *Franck-Mel*. — Le Tuyau, Léa, Miss *Ethel May*. — La Grosse Caisse sentimentale, La Fille, Mlle *Little Chrysias*. — Première Tonkinoise, La Rue Bergère, Première Girouette, Première Huissière, Mlle *M.-Th. Lorza*.

Les autres rôles par MM. *Marius, Laroche, Koval, Barral*, et par Mmes *Adrian, Ariette, Limery, Périgny, de Maineville, Haimart, Manuela, Comte, de Naudières, Ferrari, d'Arcy, Nenette, Loula, Colin, de Lendez, Roland, Gauvin, Emilienne, Drappier, Clermont, June Lys, Fernande*.

Faut-il donc au critique tant d'espace pour renseigner le lecteur sur le mérite d'un ouvrage de ce genre? Les décors sont charmants : le panorama de Paris, vu de la terrasse d'un magasin connu, est, entre autres, une petite merveille signée Maréchal. Les costumes de Landolff sont somptueux, voire ingénieux : témoin ceux des Gargouilles et du Paratonnerre. Et l'esprit des auteurs s'affirme en plus d'un couplet élégamment troussé. M. Jullien, que nous applaudissions naguère au Palais-Royal où l'avait versé le Conservatoire, était, ce nous semble, le héros de la fête. Il fallait l'entendre dire d'une très jolie voix, sous les traits du bon Deibler, cette plaisante parodie des légendaires *Enfants* de Georges Boyer et Massenet :

On ne doit faire aux assassins
Nulle peine, même légère;
Ils sont comme des petits saints,
Suspendus à ceux de Fallières...

Vous dites : « Ce sont des brigands »
Mais qu'est-ce que ça peut vous faire?
Et savent-ils, les ignorants,
Que leur geste peut vous déplaire?...

Il fallait le voir en une représentation organisée par l'actif président des Trente Ans de Théâtre imiter Mounet-Sully, se livrant de façon assez imprévue à des tours de passe-passe... En sous-secrétaire d'Etat à la Guerre, l'ineffable Chéron, en Amant d'Amanda (ô Libert!) M. Hamilton retrouvait sur la scène de Cluny ses succès d'antan. Et parmi les meilleurs interprètes on ne

it certes, oublier ni M. Carpentier (des Varié-
compère de jolie tenue; ni Mlle Gaby Boissy,
: jeune et toute gentille commère; ni Mlle Clau-
le Sivry, qui avait de la verve; ni Mlle Angèle
qui possédait un joli talent de chanteuse; ni
Little Chrysias, qui montrait de la fantaisie en
se Caisse sentimentale, l'une des protagonistes
urieux et amusant défilé des Chansons d'au-
is. Les Parisiens de la rive droite allaient faire
›yage de Cluny...

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
ajor Ipéca, pièce	3	»	87
riolage de cœur, comédie	1	»	87
'e-la-Route, vaudeville	3	15 mars	88
'entaire, vaudeville	1	15 mars	80
unction sociale, comédie	1	22 mai	45
arraine de Charley, com. burlesque	3	7 sept.	44
'onsieur de l'arbre, comédie	1	7 sept.	61
Revue à Cluny (Papotage Saint-'main)	3 a. 7 t.	16 oct.	94
't par esprit, vaudeville	1	21 nov.	1
d on tient à la vie, vaudeville	1	2 déc.	40

THÉATRE DÉJAZET[1]

Une seule pièce nouvelle est venue interrompre persistant succès de *Tire au flanc*, dont le 17 ırs on fêtait la millième représentation[2]. — Il passait, le 6 avril, au boulevard du Temple, un énement des plus extraordinaires : arrivé à la 026e représentation, *Tire au flanc* disparaissait l'affiche de Déjazet, et toute la critique, au grand mplet, se retrouvait dans cette petite salle où e n'avait point paru depuis deux ans et demi. ur faire pleinement contraste avec le triomphant udeville militaire de MM. Sylvane et Mouëzy-n, dont tant de braves gens s'étaient tordus de e pendant si longtemps, M. Georges Rolle nous nviait à la représentation d'une pièce alsacienne ns le goût de *Môssieu le Maire* (*D'r Herr*

. — Directeur : M. Georges Rolle.

oici quelle était alors la distribution de la triomphante pièce de [. Sylvane et Mouëzy-Eon : Turlot, M. *A. Morins*. — Le colonel Brord, M. *Bailly*. — Dubois-Dombelles, M. *Luitz-Morat*. — Bourrache, *L. Moreau*. -- Lieutenant Daumel, M. *Max André*. — Muflot, *Delamare*. — Mouillard, M. *Zimmi*. — Trimballe, M. *Pally*. — Le ıptec, M. *Maurice Vinot*. — Le Sergent-Major, M. *S. Favre*. — Georte, Mlle *Paule Rolle*. — Mme Blandin-Dombelles, Mlle *Alix*. — Soge, Mlle *M. James*. — Lily, Mlle *Lucenay*. — Mme Fléchois, Mlle *V ıury*.

Maire), de MM. A. Dinter et Jean La Roche[1]. Toute fraîche émoulue de Mulhouse, où la pièce fut jouée naguère dans le dialecte du cru, *Madâme la Douane*, nous conte en des scènes un peu lentes, parfois même un peu pesantes, la lutte, curieuse, entre les douaniers allemands et les contrebandiers alsaciens. Et l'étude ne manque certes, ni de saveur ni de pittoresque. Voisin de la frontière, l'aubergiste Schimmel, Alsacien indigène, vit d'apparence en fort bons termes avec l'administration allemande, mais il se trouve en réalité l'ordinaire recéleur d'une troupe de fraudeurs, dont le chef, François Sperber, Alsacien d'origine, lui aussi, s'est déjà mis en révolte contre les lois de l'empire en servant en France dans la légion étrangère. Comment ce Sperber — qui par plus d'un trait rappelle notre Fra Diavolo — se fait-il passer pour M. le conseiller impérial et royal de gouvernement, chef suprême de la hiérarchie douanière dans la région, et comment, sous cet habile déguisement, fait-il manœuvrer la légion de ses subordonnés, depuis l'arrogant inspecteur général, aplati devant son supérieur, jusqu'au dernier gabelou prussien, auquel il prouve que ses rapports sont de simples tissus d'inexac-

---

3. DISTRIBUTION. — François Sperber, M. A. *Calmettes*. — Schimmel. M. *Simon-Max*. — Zipfel, M. *Philippon*. — Pimpe, M. *Max-André*. — Biedermann, M. *Bailly*. — Broumm, M. *Wagmann*. — Von Pufki, M. *Luitz-Morat*. — Bidon-Mayor, M. *Moreau*. — Trapp, M. *Worms*. — Jean, M. *M. Vinot*. — Aloys, M. *Bouquet*. — Georges, M. *Fabre*. — Charles, M. *Marion-Sarti*. — Mathias, M. *Delamarre*. — Neumann, M. *Dombréval*. — André, M. *Berlioz*. — Joseph, M. *Martinet*. — Jacob, M. *Priolet*. — Michel, M. *Lapeuse*. — Salomé, Mme *Irma Perrot*. — Eugénie, Mlle *Paule Rolle*. — Katelé, Mlle *Francey*. — Françoise, Mlle *Célina*. — Grettel, Mlle *Ablin*. — Marie, Mlle *Champdor*.

ı? Toute la pièce est là, fort amusante en ses
s de fonctionnaires raides et compassés, sot-
; pénétrés de leur importance, et toujours
mment respectueux de l'autorité. Est-il be-
'ajouter que le véritable conseiller de gou-
ıent sera proprement incarcéré aux lieu et
lu chef des contrebandiers, et qu'il ne sor-
: prison qu'au moment où François Sperber,
prudemment regagné la frontière, voudra
ένéler dans une lettre suffisamment ironique,
'est joué de cette haute et puissante dame
appelle la douane prussienne. Le public pari-
lait-il prendre à ces scènes empreintes d'une
ouleur locale le plaisir qu'ont très sincère-
goûté les spectateurs de Mulhouse? Pour-
ıas?... Ce théâtre avait la « veine », et
ılle avait, d'ailleurs, mis bien des atouts
on jeu. A M. André Calmettes — qu'on ne
dait guère à voir en ces lointains parages
vait confié la création de François Sperber,
Calmettes, le monocle à l'œil et la plume au
u — tout comme Fra Diavolo — jouait avec
up d'aisance et de spirituelle impertinence
du bandit galant avec les dames. M. Simon-
ıutre vedette, était un trépidant et plaisant
iste. M. Philippon avait composé avec beau-
e finesse un rôle de professeur maniaque et
:. M. Wagmann était un Broumm aussi
que le voulait le personnage du gabelou
ınd et capon. Et nous revoyions dans un
: moindre importance, un M. L. Moreau qui,
e, dans l'inoubliable *Tire au flanc*, était un

caporal de vérité admirable. Pnis, on devait l encore le pittoresque de Mme Irma Perrot grâce et l'élégance de Mlle Paule Rolle, et com menter le directeur qui, très patriotiquemen très intelligemment, avait encadré dans un f décor, la pièce si franchement alsacienne.

Madâme la Douane se jouera jusqu'au 7 juii elle fera place à une nouvelle reprise du légend *Tire au flanc* [1], dont, le 3 novembre, on fêtai 1.200e représentation et le début de la quatri année.

On trouvera, au tableau suivant, la liste pièces représentées le jeudi, dans les matinées famille et dont le succès ne s'est point démenti

---

1. — Joué par MM. *Charlier*, *Philippon*, *Max André*, M Mmes *Paule Rolle*, *Alix*, *Grandjean*.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
u Flanc, comédie................	3	»	»
ou Elle..., comédie..............	1	»	»
urberies de Nérine, comédie......	2	3 janv.	3
lle de Dominique, comédie........	1	3 janv.	3
n Sabouleux, vaudeville..........	1	3 janv.	6
rde sensible, vaudeville..........	1	3 janv.	2
ebis de Panurge, comédie........	1	10 janv.	2
ari qui pleure, comédie..........	1	17 janv.	2
èves de Marguerite, comédie......	1	24 janv.	6
ux Veuves, vaudeville............	1	24 janv.	4
t, pièce..........................	1	7 février	9
ammaire, comédie................	1	14 févr.	9
e chez ma mère, comédie.........	1	21 févr.	8
Bourdoche, vaudeville............	1	14 mars	6
me la Douane, pièce..............	4	10 avril	67
eux Sourds, comédie..............	1	18 avril	4
lle du charpentier, comédie.......	1	18 avril	2
lais ou le Fou raisonnable, comédie	2	25 avril	4
e et Liline, vaudeville............	1	2 mai	3
rtie de piquet, comédie...........	1	16 mai	5
eux Aveugles, opérette............	1	16 mai	1
anoinesse, comédie...............	1	30 mai	3
onsieur et une Dame, vaudeville..	1	30 mai	3
iltre champenois, vaudeville......	1	30 mai	3
pluie, comédie...................	1	17 oct.	4
ron de Fourchevif, vaudeville....	1	17 oct.	7
ttez Madame ! vaudeville.........	1	17 oct.	3
t puni, comédie..................	1	17 oct.	1
ourguignonnes, opéra comique....	1	7 nov.	7
lumes du Paon, comédie..........	1	7 nov.	3
price, comédie....................	1	14 nov.	7
t on veut tuer son chien, vaudeville	1	28 nov.	5
avate blanche, comédie...........	1	5 déc.	2
uve de quinze ans, vaudeville.....	1	12 déc.	3

THÉATRE MOLIÈRE[1]

Bat' d'Af, de MM. Arthur Bernède et Aris-
uant, succédait, le 9 février, les *Etoiles*,
ı quatre actes de M. Jean Jullien[1]. — Les
s », ce ne sont point les soleils qui, tout au
: l'azur, brillent de leur lumière propre;
sont pas davantage les personnes, jeunes
les, qui illuminent l'horizon théâtral. C'est
nplement le galon d'or qui orne les épau-
le nos officiers. Voici l'histoire d'ailleurs.
nel Morlet commande quelque part en pro-
n régiment de cuirassiers, où la discipline
ulièrement relâchée. La fille — enfant très
- se mêle de la direction et du commande-
: la garnison, si bien — ou plutôt si mal —
tombe dans les bras d'un capitaine aussi

ecteurs : MM. Clot et Dublay.

BUTION. — Le colonel Morlet, M. *Pouctal*. — Le capitaine
I. *Valney*. — Le capitaine de Salvigny, M. *Maugé*. — Le lieu-
asquime, M. *Combes*. — Le commandant Marsillac, M. *Du-*
général Dubourg, M. *Thorsigny*. — Le capitaine de Ver-
efèvre. — Le lieutenant de Viarmes, M. *Berteaux*. — Bona-
ston Rys. — Le commandant Colson, M. *Grégoire*. — Chusac,
x. — Huguenette, Mlle *Glady-Maxhance*. — Charlotte Jordaim,
enn. — Aurore de Marsillac, Mme *Lunéville Boscher*. — Lu-
aude Ritter. — Madame de Vernède, Mlle *Bérangère*. — Le
n, *la petite Duval*.

peu scrupuleux qu'ardent séducteur. Et les choses en resteraient là, sans l'amour profond et pur et dévoué d'un autre capitaine — Chevriot, honnête et loyal officier — pour Huguenette, la fille du colonel Morlet. Rivalité, jalousie, sentiment exalté de l'honneur, entrent en lutte, et Chevriot provoque le bellâtre. Il faut que les deux officiers demandent au colonel — devenu général et en possession de ses étoiles — l'autorisation de se battre en duel. Mais quelle cause donner à ce duel? Quelle cause que l'on puisse honorablement révéler au père d'Huguenette? La jeune fille se dévoue : elle confesse sa faute. Et l'auteur inspire alors au « général » Morlet, une grande indulgence pour Huguenette, et une grande reconnaissance pour Chevriot. Le duel n'aura pas lieu, et tout s'arrangera par le mariage de Chevriot et d'Huguenette. La logique de ces événements est évidemmet un peu moins rigoureuse que leur enchaînement; mais il ne serait pas juste de ne point louer M. Jean Jullien pour son style noble et ferme, et pour la conduite et l'ordonnance de deux scènes très dramatiques. Les *Étoiles* étaient bien mises en scène, — si j'ose m'exprimer ainsi, — et l'interprétation en était vivante et vibrante, grâce à M. Pouctal, artiste d'autorité et de savoir ; grâce aussi à Mlle Gladys-Maxhance qui faisait preuve de tempérament, de force et d'émotion ; à Mlle Claude Ritter, à MM. Valney, Combes, Duval et Thorsigny.

30 MARS. — Première représentation de *Monseigneur !* pièce en cinq actes, de M. Charles Ray-

mond[1]. — Faire de son frère un évêque, c'est l'ambition de Brigitte Monségur, qui, pour atteindre son but, ne recule devant rien. D'origine modeste, elle est restée orpheline de bonne heure avec un frère plus jeune, sur lequel elle a fondé toutes ses espérances. Qu'aurait-elle fait elle-même, mariée à quelque rustre qui se serait grisé et l'aurait battue? Elle a préféré renoncer à tout amour et à tout avenir pour elle-même, consacrer toute son énergie à faire arriver son frère et à arriver par lui. Au moment où l'action commence, l'abbé Monségur n'est encore que vicaire dans une petite ville de province, mais il est déjà la coqueluche de toutes les femmes qui se disputent ses faveurs. Mlle de la Sègre, riche et influente, aime depuis des années ce séduisant abbé Monségur qui, lui, est l'amant de Mme d'Arnal. Autrefois riche et jolie, elle a perdu non seulement sa beauté, mais encore sa fortune, passée en cadeaux et en largesses, sous prétexte de bonnes œuvres, dans les mains de la pratique Brigitte. Dès le début, on voit la lutte s'établir entre les deux rivales, lutte inégale dans laquelle Mme d'Arnal est vaincue d'avance. A côté de l'abbé Monségur, mondain et arriviste, se dresse la noble figure de l'abbé Claude, un prêtre celui-là qui ne pactise ni avec le monde ni avec sa conscience. Il ignore tout des belles manières et du

1. DISTRIBUTION. — L'abbé Monségur, M. *Pouctal.* — L'abbé Claude, M. *Mévisto.* — Brigitte, Mlle *Claude Ritter.* — La mère Samuel, Mlle *Gaillard.* — Madame Trouche, Mlle *Renée Cogé.* — Mademoiselle de La Sègre, Mlle *Beyrat.* — Madame d'Arnal, Mlle *H. de Verteuil.* — Madame de Villaudry, Mlle *Brissac.* — Madame Esparron, Mlle *Manor.* — Madame Herbelot, Mlle *Darbelly.* — Madame Leverdier, Mlle *de Martiny.* — Une bonne, Mlle *Beauvais.*

beau langage, mais il a une âme tendre et compatissante pour les pauvres. En vain essaie-t-il d'empêcher sa tante, la riche Mme Trouche, de consacrer sa fortune à la fondation d'une institution religieuse patronée par les Monségur et leur bande, qui voient en lui un obstacle et l'éloignent. Il est phtisique et a besoin de quelques ménagements pour continuer à vivre ; aussi le nomme-t-on curé dans un petit village perdu au sommet de la montagne, le vent y souffle, la vie y est précaire et l'on compte bien que dans peu de temps la misère, le froid et les privations auront fermé la bouche de ce raisonneur qui prêche la bonté, la charité et qui n'a aucune distinction. En effet, tandis que la lutte se poursuit entre les deux rivales, que Monségur poussé par les intrigues de sa sœur est arrivé à l'évêché, ou presque, que Mme d'Arnal a fait disparaître l'enfant qu'elle allait mettre au monde, que Mlle de la Sègre triomphe et que la fortune de Mme Trouche a été engloutie jusqu'au dernier sou, ce bon abbé Claude a tant souffert là-haut dans le froid et la neige, qu'il revient pour mourir auprès de sa vieille tante qui comprend enfin sa folie et maudit les bourreaux qui l'ont tué. La pièce était plutôt une succession de tableaux semés d'assez pénibles bavardages. L'action s'exposait pendant trois actes sans grand intérêt, malgré quelques scènes amusantes, comme celle où la sœur du curé revendait à bas prix à une vieille brocanteuse juive, la mère Samuel, tous les cadeaux faits à son frère par les dévotes. Le dernier acte était le meilleur. L'abbé Claude,

ant de mourir, disait de fort belles choses : il llait l'entendre demander à la pauvre vieille me Trouche de ne pas maudire ceux qui l'avaient it souffrir. Il leur pardonnait et les bénissait, car souffrance, dit-il, est la loi de la vie; on n'a ;cu que lorsqu'on a pleuré. Mais, sauf l'abbé aude, tous les personnages étaient antipathi- ies. Mlle Claude Ritter s'était à plaisir rendue lieuse dans le personnage de Brigitte, qu'elle ait composé avec art. M. Mévisto, très bon abbé laude, faisait applaudir sa grande scène du der- ier acte, et Mlle Renée Cogé trouvait de très pa- iétiques accents pour dire le désespoir de [me Trouche. M. Pouctal fut un élégant et onc- ieux abbé Monségur. Citons aussi Mlle Beyrat, assionnée Mlle de la Sègre, et Mme de Verteuil, iuchante Mme d'Arnal, puis Mme Gaillard, qui onnait une physionomie très vraie de la vieille rocanteuse juive.

23 AVRIL. — Premières représentations de l'*En- int gâtée*, comédie en trois actes de M. Alexandre 'ebray [1], et de la *Maison à l'envers*, pièce en trois :tes de MM. Ferri-Pisani et Charles Marcel [2]. — 'ans l'*Enfant gâtée*, M. Alexandre Debray nous

1. DISTRIBUTION. — Yolande, Mlle *Claude Ritter*. — Gisèle, Mlle *Béran- re*. — Madame Beaufremont, Mlle *L. Vallier*. — Madame Bedarride, ** *Gaillard*. — Fernand, M. *Pouctal*. — Savigny, M. *Delson*. — La- urdou, M. *Gaston Rys*. — Bobillot, M. *Jalabert*. — Charleron, M. *Vo- lly*. — Pierre, M. *Marty*.

2. DISTRIBUTION. — Madame Viardot, Mlle *Brissac*. — Nini, Mlle *Jung*. Gardénia, Mlle *Nerik*. — Le médecin en chef, M. *Amyot*. — M. Viar- t, M. *Combes*. — Le député Legentil, M. *Duval*. — Le docteur vielle, M. *Berteaux*. — L'idiot, M. *Jalabert*. — Un Infirmier, M. *Del* — Zinelli, M. *Montalègre*.

montre les dangers de l'éducation moderne que l'on donne maintenant aux jeunes filles. On les élève, dit-il, pour le luxe et le plaisir, on étouffe en elles tout sentiment noble et généreux, et on les met en garde contre l'amour vrai et désintéressé. L'enfant gâtée, Gisèle, jolie, charmante, recherchée par tous, fait, un peu poussée par les instances de sa mère adoptive, un peu par dépit aussi, le riche mariage qui la lance dans le monde de toutes les fêtes et de toutes les folies. A côté d'elle, sa sœur Yolande, qui n'a pas été choyée celle-là, a épousé Fernand, raisonnable et raisonneur, qui aime Gisèle, mais qui, se croyant repoussé par elle, demande à sa douce et timide sœur de devenir sa femme. Ce qui devait arriver arrive fatalement : Fernand aime toujours Gisèle, et Gisèle, malgré toutes ses folles équipées, commence à aimer véritablement celui qui a paru la dédaigner. Mais elle ne veut pas être aimée par lui comme elle l'a été par tant d'autres. Sa passion brutale la désespère, et au moment où Yolande, qui vient de tout découvrir, veut disparaître pour laisser sa place à sa rivale, Gisèle, écœurée, renonce à cet amour impossible qu'elle vient à peine d'entrevoir et se lance de nouveau dans le « plaisir ». La pièce était médiocre et médiocrement jouée. M. Pouctal (Fernand) ne réussissait aux moments les plus pathétiques qu'à exciter une douce hilarité. Mlle Bérangère était jolie, certes, et pour l'agrément des spectateurs elle se trouvait en scène tout le temps, mais elle était vraiment un peu trop agitée et c'était dommage. Mlle Claude Ritter

lu charme et de la grâce, avec une bonne
.

ɪᴀɪ. — Première représentation de la *Pa-*
, pièce en trois actes, de MM. Georges
ıuller et Albert Guetton[1]. — Nous avions
, cette fois, à une œuvre très intéressante et
ırieuse. La situation est loin d'être banale.
it d'une femme — la patronne — qui voit
coup se dresser, comme redoutable meneur
grève dans son usine, un fils qu'elle a eu,
:inq ans auparavant, d'un amour irrégulier.
ant conflit qui pourrait faire couler des flots
ıg, et se résout par la pitié : les maîtres de
cèdent sur tous les points aux revendica-
le leurs ouvriers révoltés. Une actrice pleine
lent et qui n'avait, certes, pas au théâtre
lace égale à son mérite, Mlle Renée Cogé,
de la Patronne une superbe création, dont
cès rappelait celui qu'elle obtint naguère à
igu dans la *Tourmente*, de M. Maurice Lan-
)ans le rôle du fils, meneur de grève, M. Ber-
lui donnait une puissante et touchante ré-
.

ᴉᴇ́ᴄᴇᴍʙʀᴇ. — Première représentation des
leurs, pièce en trois actes, de M. Jules Di-

ʀɪʙᴜᴛɪᴏɴ. — Jacques Barnin, M. *Berteaux*. - Olivier Mézerel, *es*. — Tissot, M. *Gaston Rys*. — Noizant, M. *Boejat*. — Fleuri-*Delson*. — Le Ministre, M. *Montalègre*. — Valleroy, M. *Daunis*. é Murette, M. *Vonelly*. — Colonel Le Hinglé, M. *Decesse*. — , M. *Mirat*. — Madame Mézerel, Mlle *Renée Cogé*. — Francine, *ıde Ritter*. — Madame de Thoraize, Mlle *Darbelly*. — Madame , Mlle *Nerick*. — Huguette Escaudin, Mlle *Brizac*. — Madame ı, Mlle *Bérangère*. — La Mère Galand, Mme *Gaillard*. — Petit Mlle *Jung*.

nin[1]. — Nous pensions, d'après le titre : *Fricoteurs*, assister à une pièce militaire. Il n'en fut rien et c'est dans le monde des affaires que l'auteur nous conduisit. En réalité, tous ses personnages — de franches canailles — sont d'une si parfaite invraisemblance, ils s'agitent et se meuvent avec une telle incohérence, qu'il est bien difficile de les prendre au sérieux et qu'on ne peut raisonnablement classer la pièce de M. Jules Dinin, — qui a fait preuve d'une belle inexpérience, — dans la catégorie des études de mœurs. Talmon, un coulissier véreux supporte avec sérénité que sa femme Louise, le trompe avec son ami Blanchet, pourvu qu'il puisse tout à son aise profiter des capitaux de ce dernier et les placer à son gré dans des affaires douteuses. Blanchet, veuf et riche, est doué, lui, d'un profond égoïsme ; c'est ainsi que pour vivre plus librement, il engage fort sa fille Suzanne à épouser le stupide fêtard Jacques Berrier, qui partage son temps entre les bars et les demi-mondaines, cependant que le papa Berrier, financier peu recommandable, convoite la dot de Suzanne pour arrondir sa fortune, déjà plus que mal acquise. Chacun donc trouve le mariage à son goût et Suzanne accepte, bien que sans enthousiasme, le piètre fiancé qu'on lui propose. Mais voilà que Talmon, sur le point d'être arrêté pour opérations délictueuses, préfère filer en Amérique et laisser à Blanchet le soin de le sortir pécuniairement de ce

1. DISTRIBUTION. Talmon, M. *Rablet*. — Blanchet, M. *Pouctal*. — Barrier, M. *Alb. Lévy*. — Hamen, M. *Gaston Rys*. — Gaffard, M. *Vonelly*. — Un domestique, M. *Roger*. — Louise, Mlle A. *Rignal*. — Suzanne, Mlle [illegible]. — Madame Barrier, Mlle *Brune*.

s pas et le devoir d'épouser Louise, qui
lra sans peine le divorce. C'est le premier
'est aussi le meilleur... Après lui, malheu-
ent, la pièce n'existe plus, et nous assistons,
sans en comprendre le but, à toute une
combinaisons aussi extraordinaires qu'inex-
s. Quatre années se sont écoulées. Talmon
d'Amérique, ramenant de là-bas une vieille
, qu'il épousa pour lui manger ses petites
ies, — c'est, décidément, un très joli mon-
— ne cherche plus qu'à tromper à son tour
et avec Louise, son ancienne femme. Il y
dra sans peine. Laissons-les donc à leurs
, et occupons-nous de Suzanne, qui, très
reuse en ménage avec Jacques, s'entête à
divorcer, pendant que Berrier père s'in-
ne point rendre la dot. Le divorce est pro-
malgré un vain essai de réconciliation, et
é aussitôt — elle ne vaut pas mieux que
res — prend comme amant une espèce de
ui s'affuble du titre de prince. Voilà sa répu-
bien compromise et l'on ne pourra désor-
i laisser la garde de l'enfant qu'elle eut de
. Cette menace l'émeut et elle se décide
reprendre la vie commune, en se remariant
n premier mari, qui veut bien consentir à
ngement, son papa empochant de la sorte
uvelle dot de quatre cent mille francs. Tal-
i a, de nouveau, maille à partir avec la
française, prend le train pour Bruxelles...
! et c'est tout! Et cela suffit à notre bon-
Et au vôtre aussi, n'est-ce pas? La pièce

peu scrupuleux qu'ardent séducteur. Et les choses en resteraient là, sans l'amour profond et pur et dévoué d'un autre capitaine — Chevriot, honnête et loyal officier — pour Huguenette, la fille du colonel Morlet. Rivalité, jalousie, sentiment exalté de l'honneur, entrent en lutte, et Chevriot provoque le bellâtre. Il faut que les deux officiers demandent au colonel — devenu général et en possession de ses étoiles — l'autorisation de se battre en duel. Mais quelle cause donner à ce duel? Quelle cause que l'on puisse honorablement révéler au père d'Huguenette? La jeune fille se dévoue : elle confesse sa faute. Et l'auteur inspire alors au « général » Morlet, une grande indulgence pour Huguenette, et une grande reconnaissance pour Chevriot. Le duel n'aura pas lieu, et tout s'arrangera par le mariage de Chevriot et d'Huguenette. La logique de ces événements est évidemmet un peu moins rigoureuse que leur enchaînement; mais il ne serait pas juste de ne point louer M. Jean Jullien pour son style noble et ferme, et pour la conduite et l'ordonnance de deux scènes très dramatiques. Les *Étoiles* étaient bien mises en scène, — si j'ose m'exprimer ainsi, — et l'interprétation en était vivante et vibrante, grâce à M. Pouctal, artiste d'autorité et de savoir ; grâce aussi à Mlle Gladys-Maxhance qui faisait preuve de tempérament, de force et d'émotion ; à Mlle Claude Ritter, à MM. Valney, Combes, Duval et Thorsigny.

30 MARS. — Première représentation de *Monseigneur !* pièce en cinq actes, de M. Charles Ray-

d[1]. — Faire de son frère un évêque, c'est bition de Brigitte Monségur, qui, pour atteindre but, ne recule devant rien. D'origine modeste, est restée orpheline de bonne heure avec un : plus jeune, sur lequel elle a fondé toutes ses rances. Qu'aurait-elle fait elle-même, mariée à que rustre qui se serait grisé et l'aurait battue? a préféré renoncer à tout amour et à tout ıir pour elle-même, consacrer toute son éner- à faire arriver son frère et à arriver par lui. moment où l'action commence, l'abbé Monsé- n'est encore que vicaire dans une petite ville de rince, mais il est déjà la coqueluche de toutes :emmes qui se disputent ses faveurs. Mlle de la re, riche et influente, aime depuis des années éduisant abbé Monségur qui, lui, est l'amant Mme d'Arnal. Autrefois riche et jolie, elle a lu non seulement sa beauté, mais encore sa ıne, passée en cadeaux et en largesses, sous exte de bonnes œuvres, dans les mains de la ique Brigitte. Dès le début, on voit la lutte ıblir entre les deux rivales, lutte inégale dans :elle Mme d'Arnal est vaincue d'avance. A côté 'abbé Monségur, mondain et arriviste, se dresse oble figure de l'abbé Claude, un prêtre celui- ıui ne pactise ni avec le monde ni avec sa science. Il ignore tout des belles manières et du

---

ISTRIBUTION. — L'abbé Monségur, M. *Pouctal*. — L'abbé Claude, *évisto*. — Brigitte, Mlle *Claude Ritter*. — La mère Samuel, Mlle *Gail-* — Madame Trouche, Mlle *Renée Cogé*. — Mademoiselle de La Sè- Mlle *Beyrat*. — Madame d'Arnal, Mlle *H. de Verteuil*. — Madame laudry, Mlle *Brissac*. — Madame Esparron, Mlle *Manor*. — Ma- Herbelot, Mlle *Darbelly*. — Madame Leverdier, Mlle *de Martiny*. ıe bonne, Mlle *Beauvais*.

beau langage, mais il a une âme tendre et compatissante pour les pauvres. En vain essaie-t-il d'empêcher sa tante, la riche Mme Trouche, de consacrer sa fortune à la fondation d'une institution religieuse patronée par les Monségur et leur bande, qui voient en lui un obstacle et l'éloignent. Il est phtisique et a besoin de quelques ménagements pour continuer à vivre ; aussi le nomme-t-on curé dans un petit village perdu au sommet de la montagne, le vent y souffle, la vie y est précaire et l'on compte bien que dans peu de temps la misère, le froid et les privations auront fermé la bouche de ce raisonneur qui prêche la bonté, la charité et qui n'a aucune distinction. En effet, tandis que la lutte se poursuit entre les deux rivales, que Monségur poussé par les intrigues de sa sœur est arrivé à l'évêché, ou presque, que Mme d'Arnal a fait disparaître l'enfant qu'elle allait mettre au monde, que Mlle de la Sègre triomphe et que la fortune de Mme Trouche a été engloutie jusqu'au dernier sou, ce bon abbé Claude a tant souffert là-haut dans le froid et la neige, qu'il revient pour mourir auprès de sa vieille tante qui comprend enfin sa folie et maudit les bourreaux qui l'ont tué. La pièce était plutôt une succession de tableaux semés d'assez pénibles bavardages. L'action s'exposait pendant trois actes sans grand intérêt, malgré quelques scènes amusantes, comme celle où la sœur du curé revendait à bas prix à une vieille brocanteuse juive, la mère Samuel, tous les cadeaux faits à son frère par les dévotes. Le dernier acte était le meilleur. L'abbé Claude,

avant de mourir, disait de fort belles choses : il fallait l'entendre demander à la pauvre vieille Mme Trouche de ne pas maudire ceux qui l'avaient fait souffrir. Il leur pardonnait et les bénissait, car la souffrance, dit-il, est la loi de la vie; on n'a vécu que lorsqu'on a pleuré. Mais, sauf l'abbé Claude, tous les personnages étaient antipathiques. Mlle Claude Ritter s'était à plaisir rendue odieuse dans le personnage de Brigitte, qu'elle avait composé avec art. M. Mévisto, très bon abbé Claude, faisait applaudir sa grande scène du dernier acte, et Mlle Renée Cogé trouvait de très pathétiques accents pour dire le désespoir de Mme Trouche. M. Pouctal fut un élégant et onctueux abbé Monségur. Citons aussi Mlle Beyrat, passionnée Mlle de la Sègre, et Mme de Verteuil, touchante Mme d'Arnal, puis Mme Gaillard, qui donnait une physionomie très vraie de la vieille brocanteuse juive.

23 AVRIL. — Premières représentations de l'*Enfant gâtée*, comédie en trois actes de M. Alexandre Debray [1], et de la *Maison à l'envers*, pièce en trois actes de MM. Ferri-Pisani et Charles Marcel [2]. — Dans l'*Enfant gâtée*, M. Alexandre Debray nous

1. DISTRIBUTION. — Yolande, Mlle *Claude Ritter*. — Gisèle, Mlle *Bérangère*. — Madame Beaufremont, Mlle *L. Vallier*. — Madame Bedarride, Mme *Gaillard*. — Fernand, M. *Pouctal*. — Savigny, M. *Delson*. — Labourdou, M. *Gaston Rys*. — Bobillot, M. *Jalabert*. — Charleron, M. *Vonelly*. — Pierre, M. *Marty*.

2. DISTRIBUTION. — Madame Viardot, Mlle *Brissac*. — Nini, Mlle *Jung*. — Gardénia, Mlle *Nerik*. — Le médecin en chef, M. *Amyot*. — M. Viardot, M. *Combes*. — Le député Legentil, M. *Duval*. — Le docteur Covielle, M. *Berteaux*. — L'idiot, M. *Jalabert*. — Un Infirmier, M. *Del* — Zinelli, M. *Montalègre*.

montre les dangers de l'éducation moderne que l'on donne maintenant aux jeunes filles. On les élève, dit-il, pour le luxe et le plaisir, on étouffe en elles tout sentiment noble et généreux, et on les met en garde contre l'amour vrai et désintéressé. L'enfant gâtée, Gisèle, jolie, charmante, recherchée par tous, fait, un peu poussée par les instances de sa mère adoptive, un peu par dépit aussi, le riche mariage qui la lance dans le monde de toutes les fêtes et de toutes les folies. A côté d'elle, sa sœur Yolande, qui n'a pas été choyée celle-là, a épousé Fernand, raisonnable et raisonneur, qui aime Gisèle, mais qui, se croyant repoussé par elle, demande à sa douce et timide sœur de devenir sa femme. Ce qui devait arriver arrive fatalement : Fernand aime toujours Gisèle, et Gisèle, malgré toutes ses folles équipées, commence à aimer véritablement celui qui a paru la dédaigner. Mais elle ne veut pas être aimée par lui comme elle l'a été par tant d'autres. Sa passion brutale la désespère, et au moment où Yolande, qui vient de tout découvrir, veut disparaître pour laisser sa place à sa rivale, Gisèle, écœurée, renonce à cet amour impossible qu'elle vient à peine d'entrevoir et se lance de nouveau dans le « plaisir ». La pièce était médiocre et médiocrement jouée. M. Pouctal (Fernand) ne réussissait aux moments les plus pathétiques qu'à exciter une douce hilarité. Mlle Bérangère était jolie, certes, et pour l'agrément des spectateurs elle se trouvait en scène tout le temps, mais elle était vraiment un peu trop agitée et c'était dommage. Mlle Claude Ritter

avait du charme et de la grâce, avec une bonne diction.

22 MAI. — Première représentation de la *Patronne*, pièce en trois actes, de MM. Georges Spitzmuller et Albert Guetton[1]. — Nous avions affaire, cette fois, à une œuvre très intéressante et très curieuse. La situation est loin d'être banale. Il s'agit d'une femme — la patronne — qui voit tout à coup se dresser, comme redoutable meneur d'une grève dans son usine, un fils qu'elle a eu, vingt-cinq ans auparavant, d'un amour irrégulier. Emouvant conflit qui pourrait faire couler des flots de sang, et se résout par la pitié : les maîtres de l'usine cèdent sur tous les points aux revendications de leurs ouvriers révoltés. Une actrice pleine de talent et qui n'avait, certes, pas au théâtre une place égale à son mérite, Mlle Renée Cogé, faisait de la Patronne une superbe création, dont le succès rappelait celui qu'elle obtint naguère à l'Ambigu dans la *Tourmente*, de M. Maurice Landay. Dans le rôle du fils, meneur de grève, M. Berteaux lui donnait une puissante et touchante réplique.

6 DÉCEMBRE. — Première représentation des *Fricoteurs*, pièce en trois actes, de M. Jules Di-

1. DISTRIBUTION. — Jacques Barnin, M. *Berteaux*. - Olivier Mézerel, M. *Combes*. — Tissot, M. *Gaston Rys*. — Noizant, M. *Boejat*. — Fleurigny, M. *Delson*. — Le Ministre, M. *Montalègre*. — Valleroy, M. *Daunis*. — L'Abbé Murette, M. *Vonelly*. — Colonel Le Hinglé, M. *Decesse*. — Gauthier, M. *Mirat*. — Madame Mézerel, Mlle *Renée Cogé*. — Francine, Mlle *Claude Ritter*. — Madame de Thoraize, Mlle *Darbelly*. — Madame Valleroy, Mlle *Nerick*. — Huguette Escaudin, Mlle *Brizac*. — Madame Escaudin, Mlle *Bérangère*. — La Mère Galand, Mme *Gaillard*. — Petit Claude, Mlle *Jung*.

nin[1]. — Nous pensions, d'après le titre : *Fricoteurs*, assister à une pièce militaire. Il n'en fut rien et c'est dans le monde des affaires que l'auteur nous conduisit. En réalité, tous ses personnages — de franches canailles — sont d'une si parfaite invraisemblance, ils s'agitent et se meuvent avec une telle incohérence, qu'il est bien difficile de les prendre au sérieux et qu'on ne peut raisonnablement classer la pièce de M. Jules Dinin, — qui a fait preuve d'une belle inexpérience, — dans la catégorie des études de mœurs. Talmon, un coulissier véreux supporte avec sérénité que sa femme Louise, le trompe avec son ami Blanchet, pourvu qu'il puisse tout à son aise profiter des capitaux de ce dernier et les placer à son gré dans des affaires douteuses. Blanchet, veuf et riche, est doué, lui, d'un profond égoïsme ; c'est ainsi que pour vivre plus librement, il engage fort sa fille Suzanne à épouser le stupide fêtard Jacques Berrier, qui partage son temps entre les bars et les demi-mondaines, cependant que le papa Berrier, financier peu recommandable, convoite la dot de Suzanne pour arrondir sa fortune, déjà plus que mal acquise. Chacun donc trouve le mariage à son goût et Suzanne accepte, bien que sans enthousiasme, le piètre fiancé qu'on lui propose. Mais voilà que Talmon, sur le point d'être arrêté pour opérations délictueuses, préfère filer en Amérique et laisser à Blanchet le soin de le sortir pécuniairement de ce

1. DISTRIBUTION. — Talmon, M. *Rablet*. — Blanchet, M. *Pouctal*. — Barrier, M. *Alb. Lévy*. — Hamen, M. *Gaston Rys*. — Gaffard, M. *Vonelly*. — Un domestique, M. *Roger*. — Louise, Mlle *A. Raynal*. — Suzanne, Mlle *Orzyl*. — Madame Barrier, Mlle *Brove*.

mauvais pas et le devoir d'épouser Louise, qui obtiendra sans peine le divorce. C'est le premier acte. C'est aussi le meilleur... Après lui, malheureusement, la pièce n'existe plus, et nous assistons, ébahis, sans en comprendre le but, à toute une série de combinaisons aussi extraordinaires qu'inexplicables. Quatre années se sont écoulées. Talmon revenu d'Amérique, ramenant de là-bas une vieille duègne, qu'il épousa pour lui manger ses petites économies, — c'est, décidément, un très joli monsieur ! — ne cherche plus qu'à tromper à son tour Blanchet avec Louise, son ancienne femme. Il y parviendra sans peine. Laissons-les donc à leurs amours, et occupons-nous de Suzanne, qui, très malheureuse en ménage avec Jacques, s'entête à vouloir divorcer, pendant que Berrier père s'ingénie à ne point rendre la dot. Le divorce est prononcé, malgré un vain essai de réconciliation, et Suzanne aussitôt — elle ne vaut pas mieux que les autres — prend comme amant une espèce de rasta qui s'affuble du titre de prince. Voilà sa réputation bien compromise et l'on ne pourra désormais lui laisser la garde de l'enfant qu'elle eut de Jacques. Cette menace l'émeut et elle se décide alors à reprendre la vie commune, en se remariant avec son premier mari, qui veut bien consentir à cet arrangement, son papa empochant de la sorte une nouvelle dot de quatre cent mille francs. Talmon qui a, de nouveau, maille à partir avec la justice française, prend le train pour Bruxelles... Et voilà ! et c'est tout ! Et cela suffit à notre bonheur ! Et au vôtre aussi, n'est-ce pas? La pièce

n'était point mal jouée. Les interprètes défendaient courageusement une partie perdue d'avance. M. Rablet montrait une élégante désinvolture dans le rôle de Talmon; M. Pouctal (Blanchet) se laissait duper avec un naturel suffisant; M. Lévy (Berrier) « roulait » son monde avec une bonhomie écrasante; M. Delson (Jacques) était un jeune noceur assez veule et plaisant. Mlle Aimée Reynal tenait avec beaucoup d'aisance et de grâce le rôle de Louise, et Mlle Orzyl avec une pointe, une toute petite pointe d'émotion, de-ci, de-là, celui de Suzanne.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
...*d'Af*... pièce	5 a. 8 t.	»	34
'es, pièce	4	9 février	14
ier de Lyon, drame	5 a. 6 t.	23 févr.	7
', drame	5 a. 12 t.	2 mars	6
aux Camélias, pièce	5	9 mars	7
:ame	3	16 mars	13
ralon, comédie dramatique	2	16 mars	13
ueur, pièce	5	30 mars	19
gâtée, comédie	3	23 avril	35
m à l'envers, pièce	3	23 avril	14
lle de Mitylène, pièce	1	7 mai	16
l'appartement, vaudeville	1	7 mai	16
ie des autres, pièce	1	23 mai	5
nne, pièce	3	23 mai	5
bosse, pièce	6	4 octob.	8
vaudeville	1	11 octob.	8
urs de Moreau, pièce	1	17 octob.	7
noir, drame	10 tab.	26 oct.	7
ame	5 a. 10 t.	2 nov.	7
mnemi, pièce	5 à 6 t.	9 nov.	7
Raquin, drame	4	16 nov.	7
à Paris, pièce	3	22 nov.	1
du Monde d'un enfant de Paris, ...	12 tab.	23 nov.	12
oteurs, pièce	3	6 déc.	8
leurs de la Famille, pièce	1	6 déc.	8
ons de l'Émigré, drame	5	14 déc.	7
Gosses, pièce	2 p. 8 t.	21 déc.	7
itures de Thomas Plumepatte, ...	5	28 déc.	4

THÉATRE DES ARTS

9 FÉVRIER. — Premières représentations de *Madame Gosse*, comédie en quatre actes de Mme Marguerite Rolland[1], et de *Il paraît que ça se passait sous Charles VI* ou le *Trou d'Almanzor*, opéra-bouffe en un acte de MM. Rip et Vilned, musique de M. Willy Redstone[2]. — Pierrette, surnommée Madame Gosse, est une femme écervelée, « testa sventata » disent les Italiens. Elle est vaine, légère, menue, frivole, mais elle a du cœur ; elle aime son mari. Aussi, le jour — la nuit plutôt — où elle le surprend en flagrant délit avec une demoiselle, son parti est pris : le divorce ! Mme Gosse l'obtient, cette bienheureuse et légale rupture du mariage civil, et son mari part pour la Chine. Pierrette est libre, et elle n'a plus qu'une idée : aliéner sa liberté. Elle se rend donc chez un soupirant qui répond au nom fâcheux de Stanislas. Nuit d'orage. Stanislas se montre maladroit et

1. DISTRIBUTION. — Flamine, M. *Candé*. — Richard Dornière, M. *Marey*. — Stanislas, M. *Morgan*. — Luria, M. *Numa*. — Bursanges, M. *R. Tourneur*. — Rouannes, M. *Taillard*. — Lamarre, M. *H. Bosc*. — Pierrette, Mlle *Mylo d'Arcylle*. — Madame Chanterane, Mme *H. Andral*. — Blanche Arlo, Mlle *M. Kalff*. — Marie Dorial, Mlle *Janelli*. — Comtesse de Hornoy, Mlle *Valdès*. — Luce d'Etigny, Mlle *Martineau*. — Madame de Savigot, Mlle *Leduc*. — Miss Mac Kay, Mlle *De Cléry*.

2. DISTRIBUTION. — Almanzor, M. *Léon Berton*. — Le Numéro 2, M. *G. Sylvestre*. — Le geôlier, M. *H. Bosc*. — Yolande, *Miss Emma Sablanc*.

mal élevé. Mme Gosse se fâche. Elle se sauve, tandis que Stanislas lui crie : « Bon ! je comprends !... Vous aimez toujours votre mari ! Eh bien, vous ne le reverrez jamais, votre mari ! Il est mort, bien mort, entendez-vous ! Les Chinois l'ont massacré » ! Stanislas ment. Il ment terriblement, Stanislas. Le mari de Pierrette n'est pas mort. Il revient de chez Confucius, et Mme Gosse lui saute au cou, jurant de ne plus divorcer. M. Candé, comédien de réelle valeur, mettait son talent au service de *Madame Gosse*. Mlle Mylo d'Arcylle était une Pierrette toute charmante, et MM. Marcy et Morgan, Mmes Kalff et Andral faisaient de leur mieux dans cette comédie légère. L'opérette au long titre qui terminait la soirée éveillait le souvenir de la verve excentrique d'Hervé. Ce *Trou d'Almanzor* est un cachot dont un prisonnier perce la muraille, s'évadant avec le geôlier et avec la fille du geôlier. C'était d'une bonne et juvénile extravagance que la musique soulignait de rythmes endiablés et connus. Une gentille interprète à signaler, miss Emma Sablanc, avec un trio cocasse, MM. Berton, Bosc et Sylvestre.

26 SEPTEMBRE. — Reprise de la *Race*, comédie en quatre actes de M. Jean Thorel[1], et de l'*Honneur des Saint-Basilic*, comédie en deux actes de M. Bonis-Charancle[2].

---

1. DISTRIBUTION. — Bernard de Thèmisto, M. *Armand Bour*. — Philippe Gauthier, M. *L. Desplanques*. — Gontran de Thémiste, M. *Norel*. — M· Antonin, M. *Nay*. — Hély d'Hulbert, M. *Therval*. — Charlotte de Thémiste, Mlle *Olga Demidoff*. — Juliette de Thémiste, Mlle *Maçnyll*. — Marguerite de la Rouviere, Mlle *A. Clem*. — Noëlle, Mlle *Fosca*.

2. DISTRIBUTION. — Narcisse, M. *J. Coquet*. — Monsieur Bouffet, M. *Sydney*. — François, M. *Therval*. — Madame de Saint-Basilic, Mme *M. Caumont*. — Madame Bouffet, Mlle *Y. Vasselin*.

9 NOVEMBRE. — Premières représentations de *Sensationnel Article*, comédie en un acte de MM. G. Casella et André de Fouquières [1], du *Dernier Troubadour*, comédie en deux actes de MM. Soulié et Jean Thorel, et de la *Tragédie de Salomé* [2], drame muet en deux actes et sept tableaux de M. Robert d'Humières, musique de M. Florent Schmitt [3]. — Voici rouvert, sous une nouvelle direction, le théâtre des Arts, cette jolie bonbonnière qui fut anciennement le théâtre des Batignolles. Le spectacle, coupé par d'excellents entr'actes de musiques signées Grieg, Fauré et Mozart, commence par *Sensationnel Article*, une aimable farce — c'est, croyons-nous, le mot propre — de MM. G. Casella et A. Fouquières. Puis, MM. Maurice Soulié et Jean Thorel nous présentent en deux actes le *Dernier Troubadour*. C'est sous Charles X. Un naïf provincial a appris d'un homme à la mode qu'il faut être audacieux pour plaire aux belles. Il se glisse, la nuit, dans la chambre de Marguerite qui est l'amie de cet élégant : il pensait entrer chez une jeune veuve qu'il adore. On lui persuade qu'il n'a séduit que la soubrette et il enlève celle qu'il aime. La pièce n'a sans doute pas la légèreté qu'il faudrait et tout son charme vient de l'inter-

1. DISTRIBUTION. — Jacques Vinart, M. *Gorde*. — Christmass, M. *Bouchez*. — De Morne, M. *Desplanques*. — L'agent, M. *Darbel*. — Julie, Mlle *Fosca*.

2. DISTRIBUTION. — Saint-André, M. *Henry-Krauss*. — Le duc, M. *Bouchez*. — Marguerite, Mlle *Marg. Caron*. — Claire, Mlle *Suz. Demay*. — Miss Haviland, Mme *Math. Caumont*. — Josette. Mlle *Henriette Doll*. — La Jolie fille, Mlle *Ghislain*.

3. DISTRIBUTION. — Hérode, M. *Gorde*. — Jean-Baptiste, M. *Lou Van Tel*. — Salomé, Mme *Loïe Fuller*. — Hérodias, Mlle *J. Zorelli*.

prétation qui comprend les noms de Mmes Marguerite Caron et Suzanne Demay, amusantes en leurs étranges robes 1830, et aussi celui de M. Henri Krauss, un très gai « troubadour ». La *Tragédie de Salomé*, de M. Robert d'Humières est le clou du nouveau spectacle, puisque Salomé, c'est l'incomparable Loïe Fuller. Pour séduire l'effrayant Hérode et obtenir, sanglant trophée, la tête du Baptiste qu'elle hait, Salomé s'animera devant lui par la « danse des perles », où elle se joue parmi des ruissellements de pierreries ; par « la danse du paon » où elle apparaît vêtue et coiffée comme l'oiseau de Junon, splendide au milieu de l'immense éventail de sa queue déployée, ou devant la traîne somptueuse de ses plumes. Ce sera ensuite « la danse des serpents », où s'enroulent autour de ses bras deux ophidiens d'une étonnante vérité ; et « la danse de l'acier », et « la danse de l'argent », où, parmi des étoffes fulgurantes, la Loïe semble elle-même une flamme plus rutilante que les autres. Enfin, « la danse de la peur » où elle se révèle tragique et nous transmet des frissons d'épouvante : tout cela est très beau, très étrangement captivant, très étonamment nouveau pour qui a suivi comme nous les savantes et heureuses transformations de la géniale créatrice de lumière, de l'infatigable inventrice dont la vogue persistante est là pour nous prouver que Paris a vraiment le culte de ses idoles. Sur une mélancolique musique de M. Florent Schmitt, tous les personnages du drame demeurent immobiles en regardant la Loïe Fuller. Que pourraient-ils donc

de mieux ? Il n'y a qu'à admirer bouche

. .

DÉCEMBRE. — Première representation du
d Soir, pièce en trois actes de M. Léopold
pf, traduite par M. Robert d'Humières[1]. —
, en Russie, la tragique histoire d'un groupe
unes nihilistes, d'abord dans une imprimerie
lestine qu'envahit la police, se poursuivant
te en un tragique duo d'amour, entre le pas-
ıé Vasili et Annia, la jeune fille ardente et
ique. Pendant qu'ils échangent leurs serments,
rocession d'émeutiers passe en entonnant des
ts graves, d'un caractère presque religieux,
ont interrompre bientôt le bruit des chevaux
ues chargeant, le cliquetis des sabres et les
ıations de la terrible fusillade. Vasili s'est fait
ner pour jeter la bombe qui doit anéantir le
erneur de la ville, et leurs discours d'amour
reniés par la mort proche. Annia est parente
ıef de la police, et c'est chez lui qu'elle s'est
iée pour échapper aux recherches, après la
ıverte de l'imprimerie clandestine. C'est là que
i vient la rejoindre avant de commettre l'at-
t prémédité. La jeune fille, qui a tout deviné,
de l'arrêter; il s'échappe de ses bras, et c'est
fenêtre même du policier que la malheureuse

TRIBUTION. — Tantale, Ivan Paolovich, M. *Armand Bour*. —
M. *K. Roger*. — Anton, *Durec*. — L'étudiant, M. *Lou-Van-Tel*. —
Mlle *Véra Sergine*. — Sofia, Arina, Mlle *Gina Barbieri*. — Masha,
rtile Leblanc. — Barbara, Mlle *Desvergers*. — Tanya, Mlle *Doll*.
a, Mlle *Breitner*. — Nathalia, Mlle *Montaut*.
rand Soir était accompagné, sur l'affiche, du *Mouton*, pièce en
de MM. P. Veber et Gerbidon, et de *Mission diplomatique*,
en un acte de MM. de Rosenberg et R. Bonnet.

voit se dérouler les préparatifs du drame, entend annoncer l'arrivée du gouverneur, et allumant des bougies qui doivent rappeler à celui qu'elle aime la présence de sa pensée, entend retentir l'affreux bruit de meurtre et de mort, l'éclat de la bombe qui tue son amour. D'un superbe mouvement scénique et d'une belle puissance, ce drame était joué avec une verve sombre et emportée par les deux protagonistes, M. Roger Karl, qui se révélait comme un comédien doué d'un bon tempérament, et Mlle Sergine, vraiment admirable d'élan et de charme tragique, dans les dernières scènes surtout. On applaudissait chaleureusement cette artiste vibrante, et l'on remarquait justement la grâce juste et de demi-teinte de Mlle Bertile Leblanc, et la composition réaliste, très bien venue, d'un rôle de vieille servante des révolutionnaires par Mlle Gina Barbieri. M. Armand Bour ne s'était pas contenté de mettre la pièce en scène de façon très soigneuse et très émouvante; il s'était chargé de deux rôles : celui du vieux révolutionnaire Tantale, qu'il rendait avec une simplicité touchante, et celui du fonctionnaire Paolowich, l'oncle d'Annia, auquel il donnait une bonne verve ironique.

THÉATRE DE L'ŒUVRE

---

15 **FÉVRIER.** — **A la salle du Théâtre Marigny :** ***L'Ami des Sages*, comédie lyrique en trois actes de M. Maurice Allou**[1]**, précédée de *Fernand*, un acte de M. Mazarin**[2].

9 **MARS. — A la salle du Théâtre Marigny : *Petit Jean*, comédie en cinq actes de MM. G. de Buysieulx et Roger Max**[3].

20 **MAI. — A la salle du Théâtre Fémina : *Un Rien*, comédie en un acte de M. F. Vallotton**[4]**; *La Tragédie florentine*, un acte d'Oscar Wilde**[5]**;**

---

1. DISTRIBUTION. — Sophia, Mlle *Marie Lestat*. — Glaucé, Mlle *Bertile Leblanc*. — Phillis, Mlle *Magda*. — Pantéa, Mlle *Manor*. — 1re jeune fille, Mlle *Sonial*. — 2e jeune fille, Mlle *Gasty Lilliane*. — 3e jeune fille, Mlle *Jane Dorcas*. — Hylas, M. *Léon Segond*. — Archias, M. *Jehan Adès*. — Thalès, M. *F. Bussières*. — Nicheor, M. *Reynal*.

2. DISTRIBUTION. — Mme Durand, Mlle *Gasty Lilliane*. — Rosalie, Mlle *Jane Dorcas*. — Un petit télégraphiste, Mlle *Luxeuil*, — Durand, M. *F. Bussières*.

3. DISTRIBUTION. — Françoise de Marsange, Mlle *Suzanne Devoyod*. — Mme de Garannes, Mlle *Jane May*. — Mme de Kerny, Mlle *Délia*. — Mme Mahurel, Mlle *Marbeau*. — Ginette d'Uzerches, Mlle *Manor*. — Mlle de Garannes, Mlle *Dorcas*. — Petit Jean, M. *Marié de l'Isle*. — Comte de Navailles, M. *Dauvilliers*. — Mahurel, M. *Jehan Adès*. — Royères, M. *Philippe Damorès*. — Comte d'Uzerches, M. *Duparc*. — Lieutenant de Vussières, M. *Chevalet*. — Colonel de Rochevives, M. *Marboz*.

4. DISTRIB TION. — Juliette, Mlles *J. Thabussot*. — Honorine, Mlle *Jeanne Ribe*. — Adolphe, M. *Philippe Damorès*. — Gibelin, M. *Pelletier*.

5. DISTRIBUTION. — Bianca, Mlle *Erry Cramer*. — Simon, M. *Jehan Adès*. — Guido Bardi, M. *Pierre de Guingand*.

Le Droit au bonheur, pièce en deux actes de MM. Camille Lemonnier et Pierre Soulaine[1]; *Philista*, un acte en vers de M. Georges Battanchon[2]. — De cette soirée, il fallait retenir la mélancolique idylle de M. Battanchon, interprétée par les admirables artistes lyriques qu'étaient Mlle Moreno et M. de Max, puis une pièce en deux actes, le *Droit au bonheur*, qu'avec la collaboration de notre spirituel confrère, M. Pierre Soulaine — le très fin auteur d'aimables comédies, l'*Héritier* et la *Variation* — M. Camille Lemonnier avait tirée d'un de ses meilleurs romans. En voici l'affubulation : Annah Gerpach n'aime plus son brave homme de mari, Désiré Gerpach, et lui apprend que son cœur appartient tout entier au beau Sang, dont l'esprit lui semble infiniment supérieur. Le mari ressent de cette brusque révélation une douleur qui ne fait que s'accroître, lorsque Sang vient lui dire à son tour : « J'aime Annah ». Que fera-t-il? Il surmontera sa peine et unira l'un à l'autre ces deux êtres qui s'aiment, lamentable et surhumain tout ensemble, car il a su respecter le « droit au bonheur ». L'œuvre est émouvante, dans la manière de Tolstoï : elle est, de plus, très joliment écrite. C'est avec raison qu'on l'a chaleureusement applaudie et qu'aussi on a fêté ses excellents protagonistes : M. Henri Beaulieu, héros très pittoresque; M. Phi-

---

1. DISTRIBUTION. — Annah Gerpach, Mlle *Alice Barton*. — Sautzé. Mlle *Capernie*. — Didier Gerpach, M. *Henri Beaulieu*. — Jorg Sang, M. *Philippe Damorès*. — Mans Lei. M. *Lugné-Poë*.

2. DISTRIBUTION. — Philista, Mlle *Marguerine Moreno*. — Philinos. M. *de Max*.

e Damorès, amoureux plein de passion; Mlle Alice
ton, d'une sincérité charmante; M. Jehan Adès,
notion simple, et M. Lugné-Poë, de drôlerie
sistible, en des rôles épisodiques. Faut-il main-
nt vous conter la simple histoire de cette Phi-
de M. Georges Battanchon, qui faisait songer
ne bucolique d'André Chénier. Pour obtenir
our du berger Philinos, Philista offre des fleurs
statue d'Aphrodite. Elle sait que Philinos doit
orter des fleurs à la déesse et conserve l'espoir
s'apercevra enfin de la passion qu'il a su lui
irer. Ah! bien oui! Philinos est venu; il a dit
ration qu'il ressent pour Thaléia, prenant pour
idente Philista elle-même. Comment aurait-elle
rmais le courage de lui verser le philtre qui
uirait son bonheur et celui de Thaléia?... Il y
t vraiment beaucoup de grâce antique et d'in-
e poésie dans les amoureuses plaintes de la ber-
Philista et du berger Philinos. Et vous savez
lle Moreno dit délicieusement les vers, et vous
nez quel admirable partenaire elle avait pu
ver en M. de Max... M. Lugné-Poë semble
r une toute particulière admiration pour Oscar
de, et de même qu'il nous révéla jadis cette
omé que devait mettre en musique avec le suc-
qu'on sait M. Richard Strauss, il faisait entrer
le programme de son spectacle un acte roman-
du célébre auteur anglais : la *Tragédie flo-
ine*. Un marchand surprend, en rentrant chez
un jeune noble en conversation très tendre
sa légitime épouse. Il le tue. Et la femme
, tombe dans les bras du mari farouche.

Jamais elle ne l'a trouvé si beau, puisqu'il fort: elle l'aimera désormais follement... M. J Adès, amer et profond, avait composé avec tale rôle du mari. Paix aux deux autres. Glissons sur l'acte de M. Vallotton, qui ne mentait gué son titre, *Un Rien*, et que, peut-être, le direc de l'Œuvre eût pu se dispenser d'offrir à ses tés. Citons du moins M. Damorès, déjà no plus haut avec éloge, Mlle Thabussot, qui ava la gentillesse...

7 JUIN. — A la salle du Musée Grévin : *Zén* ou *Les Caprices du Destin*, comédie-vaudevil MM. Hugues Delorme et Francis Galley; *Une A ture de Frédérick Lemaître*, pièce en deux de M. Serge Basset; *Placide*, pièce modern un acte de MM. Malafayde et Georges Dolley L'Œuvre est de nature légèrement « balladeu Dernièrement, elle nous avait convoqués Champs-Elysées dans l'élégante salle de *Fém* Cette fois, elle nous conviait boulevard Mont tre dans la petite salle du Théâtre Grévin, des représentations assez improprement app « hors série », puisqu'il s'agissait, au contr d'une « série de représentations » données ce local actuellement libre et que le spec coupé qu'on nous y offrait devait ensuite fair frais d'une tournée à travers la province. T pièces françaises : est-ce possible? Et que vont les esthètes qui, chez M. Lugné-Poë, ont cout d'aller applaudir Ibsen et Bjœrnson, Strinb Maeterlinck et d'Annunzio? La soirée s'ouvre une gaie pochade de MM. Hugues Delorm

ıcis Galley, *Zénaïde* ou *Les Caprices du Des-*
Nous y voyons une cuisinière tour à tour ›yée et cajolée par ses maîtres, suivant qu'ils :oient sans le sou, ou qu'ils apprennent qu'elle ıgné un gros lot à la loterie. La nouvelle était se, ils la malmènent de nouveau. Ils s'ima-nt qu'elle a hérité ; ils veulent alors la gar-.. Mais elle les méprise et leur rend son ta-:. Donnons un bon point à M. Bussières et à Millet, joyeux interprètes de cette bonne bouf-ıerie, et arrivons au morceau de résistance, *Aventure de Frédérick Lemaître*, comédie leux actes de M. Serge Basset. Notre excellent 'rère prépare un ouvrage sur Frédérick, qui ne ; manquer d'être intéressant et probablement ›finitif ». Entre temps, il a rencontré dans la du célèbre comédien une aventure qui pouvait ; le sujet d'une pièce — et il l'a faite, très bien 'oi, en vue de M. Séverin Mars, dont il apprécie 'aleur. Voici, en deux mots, la curieuse anec-:. Frédérick Lemaître est vieux, et les jour-x vont jusqu'à dire qu'il n'a plus de talent. r se consoler, il lui reste du moins l'amour de naîtresse. Ah ! bien oui ! Clarisse Miroy le ıpe — c'est une indignité — avec le comédien ıeval !... Il la chasse et se désespère, quand ›onne à sa porte : c'est l'impresario Graillotet, ınt lui conter que sa petite fille est morte, et sa femme a conçu de cette mort un tel cha-ı qu'elle en est restée hébétée, guettée par la ; à brève échéance. Il faudrait, pour la sauver, émotion qui amenât une crise de larmes. Fré-

dérick la lui donnera : il consent à venir chez Graillotet, comme dans l'*Ame des héros*, de MM. Michel Carré et Paul Bilhaud, Talma vient chez Grégoire Aubry, et il réussit à faire pleurer sa femme... qui ressuscite subitement... Qui disait donc qu'il n'avait plus de talent!... La pièce de M. Serge Basset est pittoresquement émouvante et de haute tenue littéraire. Elle a été très justement applaudie. Ajoutons que le public de l'Œuvre avait fait, dans son franc succès, une belle part à son principal interprète, M. Séverin Mars, qui s'était efforcé de nous rappeler le grand Frédérick. A défaut du génie de son illustre modèle, l'honnête artiste y a mis, du moins, toute sa conscience... M. Séverin Mars était fort bien secondé par M. Bussières, jeune comique d'avenir, et par Mme Braniano, très pathétique en son personnage muet qui, vu le voisinage du Musée Grévin, semblait être une figure de cire... Il y avait une idée, une gentille idée de pièce dans *Placide* qui, drôlement, terminait la soirée. Les vaudevillistes l'ont traitée avec beaucoup de verve, et nous leur devons un long éclat de rire. Il s'agit d'un avocat, Lerou, qui s'est mis dans la tête de faire réhabiliter un forçat. Celui-ci « s'amène » chez son bienfaiteur : c'est une infecte brute alcoolique. Il lui annonce qu'il va rester chez lui toute la vie, et le voilà fumant ses cigares et lutinant la bonne... Lerou le rappelle aux convenances : il lui avoue alors qu'il est réellement coupable : Lerou est terrifié. Mais que faire ? Ne vient-il pas d'être décoré comme philanthrope ! Il n'a qu'à se taire et à garder chez lui cette brute, qui

se conduit comme en pays conquis. Sous le nom de Malafayde, M. Séverin Mars était avec M. Georges Dolley — dont nous avions déjà applaudi de petits actes tout pleins d'humour — l'un des auteurs de cette amusante farce ; il jouait très plaisamment le rôle de Placide.

27 NOVEMBRE. — A la salle du Théâtre Fémina : *Le Baptême*, pièce en trois actes de MM. Alfred Savoir et Fernand Nozière[1]. — Un très curieux spectacle. MM. Alfred Savoir et Fernand Nozière nous présentent une famille israélite. Le père Bloch-Sulzbacher, venu de Francfort « en sabots », a fait à Paris une très grosse fortune ; la femme, originaire de Hollande, écrit des romans voluptueux ; le fils aîné fait du sport, et la fille rêve. Il y a encore un gamin de quinze ans, laid, mal bâti, et une grand'mère paternelle qui a conservé les habitudes, toutes les habitudes d'autrefois. Mme Bloch-Sulzbacher veut marier sa fille à un représentant, fort décavé, de la noblesse française. La conversion, qui doit précéder nécessairement le mariage, est assurée par un évêque qui espère obtenir, aux prochaines élections de l'Académie française, la voix d'un cousin, israélite naturellement. Le baptême n'est pas seulement donné à la jeune fille ; tout le monde se convertit. Mais la

1. DISTRIBUTION. — Monsieur Bloch, M. *Lugné-Poé.* — André, M. *Jehan Adès.* — L'évêque, M. *Henri Beaulieu.* — De Croissy, M. *Paul Chevalet.* — Lucien, M. *Felix Grouillet.* — Cahen, M. *Reynal.* — Aggiotti, M. *Renoir.* — Premier invité, M. *Mayral André.* — Deuxième invité, M. *Lamare.* — Heller, M. *Dancré.* — Madame Bloch, Mlle *Favrel.* — Hélène, Mlle *Premor.* — Madame Cahen, Mlle *Copernic.* — Mademoiselle Grenier, Mlle *Gasty Lilliane.* — L'aïeule, Mlle *Guéret.* — Edith, Mlle *Erry Cramer.* — Berthe, Mlle *Marcelle Dazy.*

grâce opère encore bien davantage. La jeune fiancée, après un voyage à Lourdes, est entraînée par une vocation absolument irrésistible : elle se fera religieuse. Quelle gloire pour les Bloch-Sulzbacher! Le père Bloch sera certainement le banquier favori de toute la catholicité. Vous voyez l'ironie... Le sujet était délicat : oh! combien. Les auteurs l'ont traité avec une extrême hardiesse, et leur mordante satire, d'un réalisme incisif, vise une variété de snobs : le snob israélite. Des auteurs catholiques, protestants ou libre-penseurs eussent reculé a-t-on dit avec raison, devant certains traits, un peu appuyés, qui n'ont inspiré aucune hésitation aux auteurs du *Baptême*, tous deux israélites.. et spirituels, vous n'en doutez pas... M. Lugné Poë a joué le rôle du banquier francfortois ave une intelligence, une vérité étonnante, et mêm avec une émotion qu'on ne lui connaissait pas.

23 DÉCEMBRE. — *Maison de Poupée*, d'Ibsen[1] *Mendès est dans la salle*, comédie en un acte e deux tableaux, de MM. Léo Marchès et Clémen Vautel[2].

1. DISTRIBUTION. — Nora, Mme *Suzanne Despres*. — Helmer, M. *Lugné-Poë*. — Le docteur Ranck, M. *Henri Beaulieu*. — Krogstad M. *Jehan Adès*. — Le commissaire, M. *Luxeuil*. — Madame Lind Mlle *Marie Kalff*. — Anne, Mlle *Jeanne Guéret*. — Hélène, Mlle *Er Cramer*. — Bob, *la petite Collot*. — Emmy, *le petit Collot*. — Yva M. *S. Feignez*.

2. DISTRIBUTION. — Siméon Lafrippe, M. *Jehan Adès*. — La Meuill M. *Lugné-Poë*. — Charlemagne, M. *Gorieux*. — Boidebenne, M. *Suark* — Bombix, M. *Bussières*. — Placide Balivet, M. *Renoir*. — Le ch machiniste, M. *Raymond*. — Daurigny, M. *Lamare*. — L'employé secteur électrique, M. *Warlen*. — Sylvia Chanzon, Mlle *Gasty Lillian* — Yahne de Nevers, Mlle *Juliette Thabussot*. — Raymonde Michel Mlle *Ribbes*.

CERCLE DES ESCHOLIERS

2 FÉVRIER. — Au théâtre des Arts : *Les Etapes*, trois actes en prose de M. Van Zype[1]; *Rose Flamberge*, deux actes en vers de M. Réné Fraude[2].

26 AVRIL. — A la salle du théâtre Femina : *Le Hasard du coin du feu*, en trois tableaux de M. Nozière, d'après Crébillon fils[3], et le *Jouet*, pièce en trois actes de M. J.-J. Frappa et Mme R. Maquet[4]. — Dans le cadre aimable de la claire et charmante salle de *Femina*, le Cercle des Escholiers, désormais placé sous l'active et intelligente présidence de M. Maurice Froyez, nous donnait une représentation depuis longtemps attendue, qui comptera parmi les plus intéressantes de la saison théâtrale. Les Escholiers nous faisaient audacieusement con-

1. — Joués par MM. *Henry Baur, Garat, Ragonneau, Henri Bosc, Raucourt*, Mmes *Renée Cogé, Marie Kalff, Valmy.*

2. — Joué par Mmes *Rosa Bruck, Clado Darcelle, Germaine, R. Paceti*, MM. *Guilhem-Puylagarde, Hervé.*

3. — DISTRIBUTION. — Celie, Mlle *Marie Leconte.* — La marquise, Mlle *Burkell* — Le duc, M. *Capellani.* — Latour, M. *H. Legrand.*

4. DISTRIBUTION. — Mme Brémont, Mme *Marguerite Ugalde.* — Catherine Brémont, Mlle *Gladys-Maxhance.* — Marguerite Dubreuil, Mlle *Jane Dorzil.* — Miss Eidth Clarke, Mlle *Irène Macnyll.* — Maurice de Villiers, M. *André Calmettes.* — Bressanes, M. *Ph. Damorès.* — Verneuil, M. *Pierre Courteille.* — Luber, M. *Marbos.* — Delcour, M. *Al. Enner.* — Jean, M. *H. Legrand.*

naître en cette heureuse soirée, Claude Prosper, Jolyot de Crébillon, le fils du poète tragique d'*Atrée et Thyeste*, de *Rhadamiste et Zénobie*, l'auteur du *Sopha*, et de quelques contes licencieux de même acabit, où il peignit en témoin complaisant l'élégante corruption de la haute société du dix-huitième siècle : ce qui ne l'empêcha pas d'être censeur royal, chargé de veiller sur la morale des écrits d'autrui... C'était, d'ailleurs, un homme poli et amène. « Il aimait à rire, nous dit M. Ernest-Charles. Il avait vu le monde. Il avait connu les femmes autant qu'il est possible de les connaître. Il les aimait un peu plus qu'il ne les estimait... Et il ralliait tout et tous. Son père d'abord ! Ne confiait-il pas à ses amis qu'il n'avait pas encore achevé la lecture des tragédies paternelles, mais que cela viendrait. Et un jour, comme on demandait à Crébillon père : « Quel est votre meilleur ouvrage ? — Le meilleur, je ne sais pas, répondit-il, mais voici le plus mauvais ». Ce disant, il montrait son fils. Mais celui-ci répliqua : « Patience ! Il faudrait d'abord prouver que tous vos ouvrages sont de vous ». Fils on ne peut plus respectueux, comme vous voyez... Il n'était assurément pas facile de mettre à la scène ce croustillant *Hasard du coin du feu* : il y fallait tant de tact et de savoir-faire ! Notre lettré confrère Fernand Nozière s'est bravement attelé à cette tâche plus que malaisée, et le résultat atteste son très réel talent d'auteur dramatique. Vous connaissez la piquante anecdote... Il s'agit d'une délicieuse petite femme, Célie, qui reçoit dans son boudoir son amie la marquise, et le duc, son amant. Mais

voilà qu'une lettre appelle la marquise auprès de sa mère malade. Le duc et Célie restent seuls « au coin du feu » et la conversation s'engage tout d'abord dans une note qui ne place certes pas Crébillon fils fort au-dessous de Marivaux... Puis l'entretien devient de plus en plus voluptueux. Célie raconte — et comment! — ses précédentes liaisons; ses avances sont si nettes, ses poses si provocantes que le duc n'y tient plus... Alors, au moment de se rendre à son désir, Célie réclame un mot d'amour. C'est ce mot que le duc refuse de prononcer. Il aime la marquise; le plaisir seul, l'attire vers Célie. Il trompera sa maîtresse, mais il ne lui sera point infidèle. Il faut bien que Célie se contente de ce qu'il peut lui donner. « Puis-je me flatter, insiste-t-elle, que le *goût* que vous avez pour moi devienne jamais un sentiment? » — « Je ne le présume pas », répond-il loyalement. La marquise ne saura même jamais rien de ce qui s'est passé « au coin du feu ». Célie feindra d'avoir un autre amant. Feindra-t-elle toujours? Le duc n'oserait en jurer; mais, après tout, cela lui est bien égal. L'œuvre est vive, terriblement vive, sans doute, mais point grossière, si elle est énormément scabreuse et libertine, à la mode élégante et dans le style maniéré du temps... Peut-être M. Claretie n'osera-t-il risquer la pièce sur la scène du Théâtre-Français — qui pourtant en a vu bien d'autres, ce nous semble — mais en très fin diplomate qu'il a toujours été, l'habile administrateur savait bien ce qu'il faisait, quand il prêtait galamment au mordant critique Nozière l'interprète dont il avait

Le Droit au bonheur, pièce en deux actes de MM. Camille Lemonnier et Pierre Soulaine[1]; *Philista*, un acte en vers de M. Georges Battanchon[2]. — De cette soirée, il fallait retenir la mélancolique idylle de M. Battanchon, interprétée par les admirables artistes lyriques qu'étaient Mlle Moreno et M. de Max, puis une pièce en deux actes, le *Droit au bonheur*, qu'avec la collaboration de notre spirituel confrère, M. Pierre Soulaine — le très fin auteur d'aimables comédies, l'*Héritier* et la *Variation* — M. Camille Lemonnier avait tirée d'un de ses meilleurs romans. En voici l'affubulation : Annah Gerpach n'aime plus son brave homme de mari, Désiré Gerpach, et lui apprend que son cœur appartient tout entier au beau Sang, dont l'esprit lui semble infiniment supérieur. Le mari ressent de cette brusque révélation une douleur qui ne fait que s'accroître, lorsque Sang vient lui dire à son tour : « J'aime Annah ». Que fera-t-il? Il surmontera sa peine et unira l'un à l'autre ces deux êtres qui s'aiment, lamentable et surhumain tout ensemble, car il a su respecter le « droit au bonheur ». L'œuvre est émouvante, dans la manière de Tolstoï ; elle est, de plus, très joliment écrite. C'est avec raison qu'on l'a chaleureusement applaudie et qu'aussi on a fêté ses excellents protagonistes : M. Henri Beaulieu, héros très pittoresque; M. Phi-

1. DISTRIBUTION. — Annah Gerpach, Mlle *Alice Barton*. — Sautsé, Mlle *Copernic*. — Dideri Gerpach, M. *Henri Beaulieu*. — Jorg Sang, M. *Philippe Damorès*. — Mans Lei, M. *Lugné-Poë*.

2. DISTRIBUTION. — Philista, Mlle *Marguerine Moreno*. — Philinos, M. *de Max*.

lippe Damorès, amoureux plein de passion ; Mlle Alice Barton, d'une sincérité charmante ; M. Jehan Adès, d'émotion simple, et M. Lugné-Poë, de drôlerie irrésistible, en des rôles épisodiques. Faut-il maintenant vous conter la simple histoire de cette *Philista* de M. Georges Battanchon, qui faisait songer à une bucolique d'André Chénier. Pour obtenir l'amour du berger Philinos, Philista offre des fleurs à la statue d'Aphrodite. Elle sait que Philinos doit apporter des fleurs à la déesse et conserve l'espoir qu'il s'apercevra enfin de la passion qu'il a su lui inspirer. Ah ! bien oui ! Philinos est venu ; il a dit l'adoration qu'il ressent pour Thaléia, prenant pour confidente Philista elle-même. Comment aurait-elle désormais le courage de lui verser le philtre qui détruirait son bonheur et celui de Thaléia?... Il y avait vraiment beaucoup de grâce antique et d'intense poésie dans les amoureuses plaintes de la bergère Philista et du berger Philinos. Et vous savez si Mlle Moreno dit délicieusement les vers, et vous devinez quel admirable partenaire elle avait pu trouver en M. de Max... M. Lugné-Poë semble avoir une toute particulière admiration pour Oscar Wilde, et de même qu'il nous révéla jadis cette *Salomé* que devait mettre en musique avec le succès qu'on sait M. Richard Strauss, il faisait entrer dans le programme de son spectacle un acte romantique du célèbre auteur anglais : la *Tragédie florentine*. Un marchand surprend, en rentrant chez lui, un jeune noble en conversation très tendre avec sa légitime épouse. Il le tue. Et la femme ravie, tombe dans les bras du mari farouche.

Jamais elle ne l'a trouvé si beau, puisqu'il est fort : elle l'aimera désormais follement... M. Jehan Adès, amer et profond, avait composé avec talent le rôle du mari. Paix aux deux autres. Glissons aussi sur l'acte de M. Vallotton, qui ne mentait guère à son titre, *Un Rien*, et que, peut-être, le directeur de l'Œuvre eût pu se dispenser d'offrir à ses invités. Citons du moins M. Damorès, déjà nommé plus haut avec éloge, Mlle Thabussot, qui avait de la gentillesse...

7 JUIN. — A la salle du Musée Grévin : *Zénaïde* ou *Les Caprices du Destin*, comédie-vaudeville de MM. Hugues Delorme et Francis Galley ; *Une Aventure de Frédérick Lemaître*, pièce en deux actes de M. Serge Basset ; *Placide*, pièce moderne en un acte de MM. Malafayde et Georges Dolley. — L'Œuvre est de nature légèrement « balladeuse ». Dernièrement, elle nous avait convoqués aux Champs-Elysées dans l'élégante salle de *Fémina*. Cette fois, elle nous conviait boulevard Montmartre dans la petite salle du Théâtre Grévin, pour des représentations assez improprement appelées « hors série », puisqu'il s'agissait, au contraire, d'une « série de représentations » données dans ce local actuellement libre et que le spectacle coupé qu'on nous y offrait devait ensuite faire les frais d'une tournée à travers la province. Trois pièces françaises : est-ce possible ? Et que vont dire les esthètes qui, chez M. Lugné-Poë, ont coutume d'aller applaudir Ibsen et Bjœrnson, Strinberg, Maeterlinck et d'Annunzio ? La soirée s'ouvre par une gaie pochade de MM. Hugues Delorme et

is Galley, *Zénaïde* ou *Les Caprices du Des-* lous y voyons une cuisinière tour à tour ée et cajolée par ses maîtres, suivant qu'ils ient sans le sou, ou qu'ils apprennent qu'elle né un gros lot à la loterie. La nouvelle était , ils la malmènent de nouveau. Ils s'ima- : qu'elle a hérité ; ils veulent alors la gar- . Mais elle les méprise et leur rend son ta- Donnons un bon point à M. Bussières et à illet, joyeux interprètes de cette bonne bouf- rie, et arrivons au morceau de résistance, *Aventure de Frédérick Lemaître*, comédie ux actes de M. Serge Basset. Notre excellent re prépare un ouvrage sur Frédérick, qui ne manquer d'être intéressant et probablement nitif ». Entre temps, il a rencontré dans la ı célèbre comédien une aventure qui pouvait e sujet d'une pièce — et il l'a faite, très bien i, en vue de M. Séverin Mars, dont il apprécie ieur. Voici, en deux mots, la curieuse anec- Frédérick Lemaître est vieux, et les jour- vont jusqu'à dire qu'il n'a plus de talent. se consoler, il lui reste du moins l'amour de aîtresse. Ah ! bien oui ! Clarisse Miroy le ie — c'est une indignité — avec le comédien val !... Il la chasse et se désespère, quand nne à sa porte : c'est l'impresario Graillotet, t lui conter que sa petite fille est morte, et a femme a conçu de cette mort un tel cha- qu'elle en est restée hébétée, guettée par la ı brève échéance. Il faudrait, pour la sauver, motion qui amenât une crise de larmes. Fré-

dérick la lui donnera : il consent à venir chez Graillotet, comme dans l'*Ame des héros*, de MM. Michel Carré et Paul Bilhaud, Talma vient chez Grégoire Aubry, et il réussit à faire pleurer sa femme... qui ressuscite subitement... Qui disait donc qu'il n'avait plus de talent !... La pièce de M. Serge Basset est pittoresquement émouvante et de haute tenue littéraire. Elle a été très justement applaudie. Ajoutons que le public de l'Œuvre avait fait, dans son franc succès, une belle part à son principal interprète, M. Séverin Mars, qui s'était efforcé de nous rappeler le grand Frédérick. A défaut du génie de son illustre modèle, l'honnête artiste y a mis, du moins, toute sa conscience... M. Séverin Mars était fort bien secondé par M. Bussières, jeune comique d'avenir, et par Mme Braniano, très pathétique en son personnage muet qui, vu le voisinage du Musée Grévin, semblait être une figure de cire... Il y avait une idée, une gentille idée de pièce dans *Placide* qui, drôlement, terminait la soirée. Les vaudevillistes l'ont traitée avec beaucoup de verve, et nous leur devons un long éclat de rire. Il s'agit d'un avocat, Lerou, qui s'est mis dans la tête de faire réhabiliter un forçat. Celui-ci « s'amène » chez son bienfaiteur : c'est une infecte brute alcoolique. Il lui annonce qu'il va rester chez lui toute la vie, et le voilà fumant ses cigares et lutinant la bonne... Lerou le rappelle aux convenances : il lui avoue alors qu'il est réellement coupable : Lerou est terrifié. Mais que faire ? Ne vient-il pas d'être décoré comme philanthrope ! Il n'a qu'à se taire et à garder chez lui cette brute, qui

se conduit comme en pays conquis. Sous le nom de Malafayde, M. Séverin Mars était avec M. Georges Dolley — dont nous avions déjà applaudi de petits actes tout pleins d'humour — l'un des auteurs de cette amusante farce ; il jouait très plaisamment le rôle de Placide.

27 NOVEMBRE. — A la salle du Théâtre Fémina : *Le Baptême*, pièce en trois actes de MM. Alfred Savoir et Fernand Nozière[1]. — Un très curieux spectacle. MM. Alfred Savoir et Fernand Nozière nous présentent une famille israélite. Le père Bloch-Sulzbacher, venu de Francfort « en sabots », a fait à Paris une très grosse fortune ; la femme, originaire de Hollande, écrit des romans voluptueux ; le fils aîné fait du sport, et la fille rêve. Il y a encore un gamin de quinze ans, laid, mal bâti, et une grand'mère paternelle qui a conservé les habitudes, toutes les habitudes d'autrefois. Mme Bloch-Sulzbacher veut marier sa fille à un représentant, fort décavé, de la noblesse française. La conversion, qui doit précéder nécessairement le mariage, est assurée par un évêque qui espère obtenir, aux prochaines élections de l'Académie française, la voix d'un cousin, israélite naturellement. Le baptême n'est pas seulement donné à la jeune fille ; tout le monde se convertit. Mais la

1. DISTRIBUTION. — Monsieur Bloch, M. *Lugné-Poë*. — André, M. *Jehan Adès*. — L'évêque, M. *Henri Beaulieu*. — De Croissy, M. *Paul Chevalet*. — Lucien, M. *Felix Grouillet*. — Cahen, M. *Reynal*. — Aggiotti, M. *Renoir*. — Premier invité, M. *Mayral André*. — Deuxième invité, M. *Lamare*. — Heller, M. *Dancré*. — Madame Bloch, Mlle *Favrel*. — Hélène, Mlle *Premor*. — Madame Cahen, Mlle *Copernic*. — Mademoiselle Grenier, Mlle *Gasty Lilliane*. — L'aïeule, Mlle *Guéret*. — Edith, Mlle *Erry Cramer*. — Berthe, Mlle *Marcelle Dazy*.

grâce opère encore bien davantage. La jeune fiancée, après un voyage à Lourdes, est entraînée par une vocation absolument irrésistible : elle se fera religieuse. Quelle gloire pour les Bloch-Sulzbacher! Le père Bloch sera certainement le banquier favori de toute la catholicité. Vous voyez l'ironie... Le sujet était délicat : oh! combien. Les auteurs l'ont traité avec une extrême hardiesse, et leur mordante satire, d'un réalisme incisif, vise une variété de snobs : le snob israélite. Des auteurs catholiques, protestants ou libre-penseurs eussent reculé, a-t-on dit avec raison, devant certains traits, un peu appuyés, qui n'ont inspiré aucune hésitation aux auteurs du *Baptême*, tous deux israélites... et spirituels, vous n'en doutez pas... M. Lugné-Poë a joué le rôle du banquier francfortois avec une intelligence, une vérité étonnante, et même avec une émotion qu'on ne lui connaissait pas.

23 DÉCEMBRE. — *Maison de Poupée*, d'Ibsen[1]; *Mendès est dans la salle*, comédie en un acte et deux tableaux, de MM. Léo Marchès et Clément Vautel[2].

1. DISTRIBUTION. — Nora, Mme *Suzanne Despres*. — Helmer, M. *Lugné-Poë*. — Le docteur Ranck, M. *Henri Beaulieu*. — Krogstadt, M. *Jehan Adès*. — Le commissaire, M. *Luxeuil*. — Madame Linde, Mlle *Marie Kalff*. — Anne, Mlle *Jeanne Guéret*. — Hélène, Mlle *Erry Cramer*. — Bob, *la petite Collot*. — Emmy, *le petit Collot*. — Yvar, M. *S. Feignez*.

2. DISTRIBUTION. — Siméon Lafrippe, M. *Jehan Adès*. — La Meuillet, M. *Lugné-Poë*. — Charlemagne, M. *Gorieux*. — Boidebenne, M. *Suarès*. — Bombix, M. *Bussières*. — Placide Balivet, M. *Renoir*. — Le chef machiniste, M. *Raymond*. — Daurigny, M. *Lamare*. — L'employé du secteur électrique, M. *Warlen*. — Sylvia Chanzon, Mlle *Gasty Lilliane*. — Yahne de Nevers, Mlle *Juliette Thabussot*. — Raymonde Michette, Mlle *Ribbes*.

CERCLE DES ESCHOLIERS

2 FÉVRIER. — Au théâtre des Arts : *Les apes*, trois actes en prose de M. Van Zype[1]; *se Flamberge*, deux actes en vers de M. Réné aude[2].

26 AVRIL. — A la salle du théâtre Femina : *Le sard du coin du feu*, en trois tableaux de M. No-re, d'après Crébillon fils[3], et le *Jouet*, pièce en is actes de M. J.-J. Frappa et Mme R. Maquet[4].

Dans le cadre aimable de la claire et charmante le de *Femina*, le Cercle des Escholiers, désor-is placé sous l'active et intelligente présidence M. Maurice Froyez, nous donnait une représen-ion depuis longtemps attendue, qui comptera rmi les plus intéressantes de la saison théâtrale. s Escholiers nous faisaient audacieusement con-

— Joués par MM. *Henry Baur*, *Garat*, *Ragonneau*, *Henri Bosc*, *court*, Mmes *Renée Cogé*, *Marie Kalff*, *Valmy*.

— Joué par Mmes *Rosa Bruck*, *Clado Darcelle*, *Germaine*, *R. Paceti*, *Guilhem-Puylagarde*, *Hervé*.

— DISTRIBUTION. — Celie, Mlle *Marie Leconte*. — La marquise, *Burkell* — Le duc, M. *Capellani*. — Latour, M. *H. Legrand*.

DISTRIBUTION. — Mme Brémont, Mme *Marguerite Ugalde*. — Cathe- Brémont. Mlle *Gladys-Maxhance*. — Marguerite Dubreuil, Mlle *Jane zil*. — Miss Eidth Clarke, Mlle *Irène Macnyll*. — Maurice de Vil-s, M. *André Calmettes*. — Bressanes, M. *Ph. Damorès*. — Verneuil, *Pierre Courteille*. — Luber, M. *Marbos*. — Delcour, M. *Al. Enner*. Jean, M. *H. Legrand*.

naître en cette heureuse soirée, Claude Prosper, Jolyot de Crébillon, le fils du poète tragique d'*Atrée et Thyeste*, de *Rhadamiste et Zénobie*, l'auteur du *Sopha*, et de quelques contes licencieux de même acabit, où il peignit en témoin complaisant l'élégante corruption de la haute société du dix-huitième siècle : ce qui ne l'empêcha pas d'être censeur royal, chargé de veiller sur la morale des écrits d'autrui... C'était, d'ailleurs, un homme poli et amène. « Il aimait à rire, nous dit M. Ernest-Charles. Il avait vu le monde. Il avait connu les femmes autant qu'il est possible de les connaître. Il les aimait un peu plus qu'il ne les estimait... Et il ralliait tout et tous. Son père d'abord ! Ne confiait-il pas à ses amis qu'il n'avait pas encore achevé la lecture des tragédies paternelles, mais que cela viendrait. Et un jour, comme on demandait à Crébillon père : « Quel est votre meilleur ouvrage ? — Le meilleur, je ne sais pas, répondit-il, mais voici le plus mauvais ». Ce disant, il montrait son fils. Mais celui-ci répliqua : « Patience ! Il faudrait d'abord prouver que tous vos ouvrages sont de vous ». Fils on ne peut plus respectueux, comme vous voyez... Il n'était assurément pas facile de mettre à la scène ce croustillant *Hasard du coin du feu* : il y fallait tant de tact et de savoir-faire ! Notre lettré confrère Fernand Nozière s'est bravement attelé à cette tâche plus que malaisée, et le résultat atteste son très réel talent d'auteur dramatique. Vous connaissez la piquante anecdote... Il s'agit d'une délicieuse petite femme, Célie, qui reçoit dans son boudoir son amie la marquise, et le duc, son amant. Mais

oilà qu'une lettre appelle la marquise auprès de a mère malade. Le duc et Célie restent seuls au coin du feu » et la conversation s'engage tout l'abord dans une note qui ne place certes pas Crébillon fils fort au-dessous de Marivaux... Puis 'entretien devient de plus en plus voluptueux. Célie raconte — et comment! — ses précédentes iaisons; ses avances sont si nettes, ses poses si provocantes que le duc n'y tient plus... Alors, au noment de se rendre à son désir, Célie réclame un mot d'amour. C'est ce mot que le duc refuse le prononcer. Il aime la marquise; le plaisir seul, 'attire vers Célie. Il trompera sa maîtresse, mais il ne lui sera point infidèle. Il faut bien que Célie se contente de ce qu'il peut lui donner. « Puis-je me latter, insiste-t-elle, que le *goût* que vous avez pour moi devienne jamais un sentiment? » — « Je ne le présume pas », répond-il loyalement. La marquise ne saura même jamais rien de ce qui s'est passé « au coin du feu ». Célie feindra l'avoir un autre amant. Feindra-t-elle toujours? Le duc n'oserait en jurer; mais, après tout, cela lui est bien égal. L'œuvre est vive, terriblement vive, sans doute, mais point grossière, si elle est énormément scabreuse et libertine, à la mode élégante et dans e style maniéré du temps... Peut-être M. Claretie n'osera-t-il risquer la pièce sur la scène du Théâtre-Français — qui pourtant en a vu bien d'autres, ce nous semble — mais en très fin diplomate qu'il a toujours été, l'habile administrateur savait bien ce qu'il faisait, quand il prêtait galamment au mordant critique Nozière l'interprète dont il avait

besoin. Spécialement autorisée à créer au Cercle des Escholiers le rôle de Célie, Mlle Marie Leconte a obtenu là un des plus grand succès de sa carrière ; il était impossible d'apporter au personnage un art plus plus subtil et plus raffiné : tout était parfait en elle : la voix, la diction, la physionomie, l'attitude, le regard : c'était purement exquis. Si, à côté d'une aussi fine interprète que Mlle Leconte, ses agréables partenaires, M. Capellani et Mlle Burkell ont semblé parfois manquer de légèreté, que dire du *Jouet* de M. J.-J. Frappa et de Mme R. Maquet — le fils du regretté peintre et la nièce de l'illustre dramaturge — qui, d'un pas un peu lourd, suivait les trois curieux tableaux, allègrement extraits du joli conte de Crébillon fils !... Une jeune fille, Catherine Brémont, mal surveillée par une mère évaporée, s'est laissé séduire par un charmant drôle, Maurice de Villiers. Ne se trouvant pas assez riche pour épouser Catherine, Maurice de Villiers l'oblige à se marier : il compte bien revenir après la noce... Il revient en effet, mais en vain. Conquise par la brave affection de celui qui lui a donné son nom, Catherine veut rester honnête femme et repousse son ancien amant; puis, de peur de céder, elle se réfugie dans les bras de son mari, à qui elle fait le terrible aveu. Le mari pardonne, et se charge de la protéger contre un retour vers le passé. Tout cela est bien dur, voire légèrement maladroit. Mais il s'agit d'un essai de débutants dans un « théâtre à côté », et nous devons nous montrer indulgent. Nous le serons d'autant plus, que la soirée qui

: avait donné une manière de « chef d'œuvre »
·prété par une grande comédienne, nous révélait,
I[lle] Gladys-Maxhance, une jeune artiste, pleine
resse et même d'autorité en un rôle ingrat et
cile. M. André Calmettes personnifiait avec
ice le beau Maurice de Villiers, et nous avions
avec plaisir M[me] Marguerite Ugalde, bien
e vraiment pour jouer les mères à la scène...

GRAND GUIGNOL[1]

JANVIER. — *Aveugle!* de MM. Charles Hel-
et Pol d'Estoc ; *Le Diplôme,* de MM. Augus-
hierry et Eugène Berteaux[3]; *Une Lecture*, de
drien Vély[4]; *Monsieur Jean*, de M. Georges
euil[5]; *La Revenante*, de M. Jean d'Aguzan[6].

ARS — *Par le froid*, de M. Jacques Crepet[7];
s de Fortuné Lheureux, de M. Daniel Parr[8].

MARS. — *La Petite Maison d'Auteuil*, de
Robert Scheffer et Georges Lignereux[9]; *L'At-*

Directeur : M. Max Maurey.

TRIBUTION. — Pierre Danglade, M. *Albert Mayer*. — Jean Dan-
M. *Brizard*. — M. Paterne, M. *Louvigny*. — Marcoulat, M. *Jo-*
- Lise Danglade, Mlle *Marguerite Genty*. — La Rougeaude,
ise Perret.

TRIBUTION. — Rabouin, M. *Ratineau*. — Gaston, M. *Jobert*. —
Mlle *Pierval*. — Mme Pyé, Mlle *Marcelle Bailly*.

TRIBUTION. — Le Directeur, M. *Louvigny*. — L'Auteur, M. *R.*
— Le Régisseur, M. *Chevillot*. — Le Garçon de bureau, M. *Ra-*
— Lydia, Mlle *N. Février*.

TRIBUTION. — Lucien de Chaulieu, M. *Brizard*. — Jean, M. *R.*
— Papavoine, M. *Palau*. — Paulette, Mlle *Marguerite Genty*. —
e, Mlle *Dora Gregg*.

Interprétée par MM. *Tunc, Defresne, Brizard, Ratineau,*
rcelle Bailly et Dora Gregg.

TRIBUTION. — Comtesse Brasilef, Mlle *Veyriane*. — Serge Alexan-
, M. *Tunc*. — André de Vaudreuil, M. *Brizard*.

TRIBUTION. — Le Directeur, M. *Palau*. — Fortuné Lheureux,
Bussy. — Le Directeur général, M. *Louvigny*. — Un Député,
neau. — Le Garçon de bureau, M. *Chevillot*.

STRIBUTION. — Emma Fédou, Mlle *Bérengère*. — Le Baron,
c. — Henri, M. *Brizard*.

taché, de MM. Henri Gréjois et Gabriel Tallet[1]; *La Femme aux deux profils*, de MM. Auguste Petyt et Joseph Poucet[2]; *Perroquets perdus*, de M. Edwards[3]; *English Maid*, de M. Marcel Manchez[4].

16 MAI. — *Monsieur Platon*, de M. Paul Giafferi[5]; *Les Opérations du Professeur Verdier*, de M. Elie de Bassan[6]; *Chez Nini*, de M. Ferdinand Bloch.

26 MAI. — *La Matérialisation de Miss Murrey*, de M. François de Nion[7]; *Le Recours en grâce*, de M. Maurice Beaubourg[8]; *En Plongée*, pièce

1. DISTRIBUTION. — Clairette des Rengis, Mlle *Gallet*. — Estradère, M. *Palau*. — Loupiac, M. *Tunc*. — Robert Farjouls, M. *Louvigny*. — Le Ministre, M. *Defresne*.

2. DISTRIBUTION. — Hélène Favier, Mlle *Veyriane*. — Madame Favier, Mlle *Pierral*. — Pierre Favier, M. *Albert Mayer*. — Favier, M. *Defresne*. — Philippe de Lirol, M. *Brizard*. — Flamel, M. *Louvigny*. — Jean, M. *Ratineau*.

3. DISTRIBUTION. — Phéminie Putois, Mlle *Méryan*. — Cliquette, Mlle *Gallet*. — Tambouille, M. *Palau*. — Choupillard et le Commissaire de police, M. *R. Bussy*. — Alibus, M. *Ratineau*.

4. DISTRIBUTION. — Madame Cuque, Mlle *Méryan*. — Totote, Mlle *Pierral*. — Maud, Mlle *Cléry*. — M. Cuque, M. *R. Bussy*. — Paul Loiseau, M. *Louvigny*.

5. DISTRIBUTION. — Monsieur Platon, M. *R. Bussy*. — L'Inconnu quotidien, M. *Palau*. — Nini Plaisir, Mlle *Jane Méryan*.

6. DISTRIBUTION. — Le docteur Le Verdier, M. *Palau*. — Le comte de Vieuxbois, M. *Tunc*. — Un Client, M. *Defresne*. — Jean, M. *Louvigny*. — Virginie, Mlle *Suz. Méryan*. — Alice Planchois, Mlle *Dora Gregg*. — Blanche Le Verdier, Mlle *Marcelle Barry*. — La baronne d'Angelures, Mlle *Veyriane*.

7. DISTRIBUTION. — Le comte Axel, M. *Brizard*. — Lambert Voisin, M. *Tunc*. — Levison, M. *Defresne*. — La comtesse, Mlle *Marcelle Failly*. — Ella Martens, Mlle *Marcelle Barry*.

8. DISTRIBUTION. — Maitre Nibert, M. *R. Bussy*. — Clément, M. *Palau*. — Sylvie, M. *Tunc*. — Lecudoyenne, M. *Defresne*. — La mère de Binder, Mlle *Marcelle Bailly*.

en deux tableaux, de MM. E.-M. Laumann et P. Olivier[1].

16 novembre. — *La Suicidette*, de M. Johannès Gravier[2]; *La Feuille de présence*, de MM. André Mycho et Nordève[3].

5 décembre. — *Sol Hyams, brocanteur*, pièce en deux actes, de M. Jean Bernac[4]; *La Petite Fille*, de MM. André de Lorde et Pierre Chaine[5]; *Le Bon Gîte*, de MM. Louis Marsolleau et Henry Fransois[6].

---

1. Distribution. — Le commandant Leroux, M. *Albert Mayer*. — L'enseigne Marteville, M. *Louvigny*. — Le ministre, M. *Tunc*. — Le premier maître mécanicien, M. *Brizard*. — Le premier maître timonnier, M. *Defresne*. — Le premier maître torpilleur, M. *Ratineau*. — Une femme, Mlle *Marcelle Bailly*.

2. Distribution. — Georges, M. *Brizard*. — Henriette, Mlle *Marcelle Bailly*. — Yvonne, Mlle *Dora Gregg*. — Joséphine, Mlle *Very*. — Argentine, Mlle *Lambell*.

3. Distribution. — Monsieur Forthaleine, chef de bureau, M. *Defresne*. — Morin, M. *Louvigny*. — Gardecrotte, M. *Ratineau*. — Perdigal, M. *Vernaud*. — Du Bois-Joli, M. *Nicole*. — Corneffle, M. *Champdor*. — Phémie Doucette, Mlle *Marcelle Bailly*. — Suzanne, Mlle *Dora Gregg*.

4. Distribution. — Madame Brown, Mlle *Marcelle Bailly*. — Sol Hyams, M. *Brizard*. — Le Marin, M. *Defresne*. — L'Hindou, M. *Tunc*. — Bill, M. *Louvigny*. — Hopkins, M. *Vernaud*. — Franck, M. *Nicole*.

5. Distribution. — Léa, Mlle *Jane Meryem*. — Alice, Mlle *Milyère*. — Le Général, M. *Tunc*. — Le Comte, M. *Brizard*. — Victor, M. *Defresne*. — Le Garçon, M. *Champdor*. — 1er Agent, M. *Vernaud*. — 2e Agent, M. *Nicole*.

6. Distribution. — Hortense, Mlle *Vatta*. — Grinchard, M. *Vernaud*. Caldagnaisse, M. *Champdor*. — L'Inspecteur, M. *Tunc*. — Un Gendarme, M. *Defresne*.

THÉATRE DES CAPUCINES

JANVIER. — *Souper d'adieu*, comédie en un le M. Maurice Vaucaire (d'après Schnitzler)[1]; *au panier*, revue en un acte de MM. Mon-n et Montignac, musique de M. A. Chan-[2].

FÉVRIER. — *Grain de sel*, comédie en deux de M. Michel Provins[3]; *A la baguette!* fan-revue de MM. Georges et Paul Briquet[4]; *de femme*, pièce en un acte de M. Maurice ez[5].

IARS. — *Leurs Petits Cœurs*, comédie en un de M. Pierre Bossuet[6].

STRIBUTION. — Louise, *Miss Campton*. — Maurice, M. *Lucien* — Max, M. A. *Berthez*.

STRIBUTION. — La marquisette, Mlle *Paulette Fillaux*. — L'ins-, M. *Armand Berthez*.

STRIBUTION. — Clotilde de Jancourt, Mlle *Jeanne Thomassin*. — e Chazal, Mlle *Marthe Ladini*. — Georges de Jancourt, M. *Geor-quet*. — Noizel, M. *Armand Berthez*. — Un domestique, M. *J. Pé-*

STRIBUTION. — La dernière Fée, Mlle *Marie-Thérèse Berka*. — ce Charmant, Mlle *Yvonne Maëlec*.

STRIBUTION. — Juliette, Mlle *Jane Méryem*. — Louise, Mlle *Bran-* — André, M. *Lucien Prad*. — Robertson, M. *Georges Flandre*.

STRIBUTION. — Maud, Mlle *Mérindol*. — Robert, M. *J. Péricaud*.

17 MARS. — *Miss Zozo*, opérette en un acte de MM. Maurice Ordonneau et André Alexandre, musique de M. Georges Haakmann [1].

6 AVRIL. — *Son Petit Frère*, opérette en deux actes de M. André Barde, musique de M. Charles Cuvillier [2]; *Marcheuse*, comédie en un acte de MM. Auguste Germain et R. Trébor [3]; *Le Porte-Cartes*, comédie en un acte de M. Henri Falk [4].

15 SEPTEMBRE. — *Les Dessous indiscrets*, de M. Génemas [5].

27 SEPTEMBRE. — *L'Ami du cercle*, comédie en un acte de M. Mollet-Viéville [6].

4 NOVEMBRE. — *Le Cri de Paris*, revue en deux actes de Rip (M. Georges Thenon), musique de M. A. Chantrier [7]; *Amoureux Stratagème*, un

---

1. DISTRIBUTION. — Miss Zozo, Mlle *Marguerite Fournier*. — Bob, Mlle *Merindol*. — Gargerel, M. *Gaston Barnier*. — Brasero, M. *Georges Flandre*.

2. DISTRIBUTION. — Laïs, Mlle *Marguerite Deval*. — Dorcas, Mlle *Andrée Barlette*. — Xanthô, Mlle *Lucienne Delmay*. — Parthenis, Mlle *Cécile Ferrel*. — Eucratès, M. *Polin*. — Agathos, M. *H. Defreyn*. — Un créancier, M. *G. Flandre*.

3. DISTRIBUTION. — Zéphyr, Mlle *Marthe Ladini*. — Fernande, Mlle *Branghetti*. — René, M. *Coquet*. — Zed, M. *Berthez*. — Joseph, M. *G. Flandre*.

4. DISTRIBUTION. — Suzanne, Mlle *Mérindol*. — Adèle, Mlle *Cellini-Rambert*. — Lucien Tapiscou, M. *Lucien Prad*. — Lherminois, M. *G. Flandre*. — Vicomte du Hautbois, M. *J. Péricaud*.

5. — Jouée par M. *Gaston Dubosc*, Mmes *Lucienne Guett* et *Alice Bery*.

6. DISTRIBUTION. — Thérèse, Mlle *Rosni-Derys*. — Hélène, Mlle *Paule Andral*. — De Berlières, M. *Husson*.

7. DISTRIBUTION. — Le Cri de Paris, la mariée, la joueuse, Mlle *Méaly*. — Cruchette, la princesse de Saxe, Mlle *Emilienne d'Alençon*. — Tito, Salomé, Mimi, Légitimus, Mlle *Spinelly*. — Simplicie, Mlle *Marthe*

de M. Jean Liane; *Le Ghoung*, un acte de
. Georges Docquois et Montjoyeux[1].

ıi. — La chauffeuse, la Paraguaya, Mlle *Debrives*. — Tancrède,
ʼprète, Hérode, major Olala, le patriarche, M. *Armand Berthez*. —
ɜux, M. *Lucien Prad*. — M. Prunelet, le placier, saint Jean,
ɩt secret, M. *Palau*. — Bourgougnioux, un esclave, M. Sociétaire.
ıle, M. *Georges Flandre*.

- Joué par Mmes *Favelli* et *Mérindol*, MM. *Georges Flandre* et
ɛ.

THÉATRE DES MATHURINS

31 JANVIER. — *Tout s'arrange*, un acte de MM. Matrat et Jean Conti[1]; *Le Coup de Clairon*, comédie en deux actes de MM. Marcel Yver et Jean Kolb[2]; *Fantaisie-Revue*, de M. Ch.-Paul Lafargue[3]; *Les Rois s'amusent*, folie-opérette de M. Lecomte-Arnold[4], musique de M. H. Bresles.

9 MARS. — *Charlemagne*, un acte de MM. Rozenberg et Bonnet[5]; *Dans un fauteuil*, comédie-bouffe en deux actes de MM. Saint-Paul et Maurice Lupin[6]; *Miss Bonbon*, comédie-fantaisie de M. W. Fléron[7]; *Le Chant du Départ*, comédie en deux actes et trois tableaux de M. Georges Dolley[8].

27 MARS. — *Les Juges de la Maison*, un acte de

1. — Joué par Mmes *M. Uber, J. Debary*; MM. *Chazy, Stacquet, Baroz*.

2. — Joué par Mmes *Nancrey, Marthe Yriex, Fournier*; MM. *Bellières, Pascal*.

3. — Joué par Mlle *Mistinguette*; MM. *Léo Devaux, Saint-Paul*.

4. — Joué par Mmes *Yvonne Maëlec, Fournier, Gabri Montal, J. Debary*; MM. *Matrat, Saint-Paul, Léo Devaux, Bellières, Pascal*.

5. — Joué par MM. *Stacquet, Chazy, Baroz*.

6. — Joué par Mmes *Marthe Yriex, Giselle, Launière*; MM. *Bellières, Ed. Bouchez Chazy*.

7. — Joué par *Miss Lona Barrison*; M. *Saint-Paul*.

8. — Joué par Mmes *Hélène Dutrieux, Fournier*; MM. *Saint-Paul, Bellières, Ed. Bouchez, Stacquet*.

Golden-Strop (M. André Jagerschmidt)[1]; *Bonne Amie*, un acte de MM. A. Verse et Paul Gault[2]; *Le Petit lever de la Parisienne*, croquis parisien de M. Paul Franck, musique de M. Edouard Mathé[3].

4 MARS. — *Le Flirt ambulant*, pièce en trois actes de M. Tristan Bernard[4]; *En pays conquis*, un acte de M. Tristan Bernard[5]; *Je vais m'en aller*, un acte de M. Tristan Bernard[6].

---

1. — Joué par Mlle *Alice Béry*; MM. *Saint-Paul, Bouchez, Maurice Garbagni*.

2. — Joué par Mlle *Marthe Yriex*, MM. *Stacquet, Chazy*.

3. — Joué par Mmes *Mathilde Kerville, Anie Perey, Gaby Bernard*, MM. *Stacquet, Jenac*.

4. — Joué par Mmes *Lucienne Guett, Alice Béry*, MM. *Saint-Paul, Baur, Bellières, Kerny, Stacquet, Blanche, Chazy, Maurice Garbagni, Darbel*.

5. — Joué par MM. *Charles Lamy, Kerny. Stacquet*; Mmes *Yriex, Fournier*.

6. — Joué par Mlle *Dargenton*, M. *Chazy*

LES TRENTE ANS DE THÉATRE

En 1907 — qui vit la reconnaissance d'utilité publique de l'Œuvre française et populaire si intelligemment fondée par M. Adrien Bernheim — les Trente Ans de Théâtre ont continué, sous la puissante direction de leur infatigable président, à porter la bonne parole aux quartiers excentriques. C'est ainsi qu'avec le précieux concours de la Comédie-Française ils donnèrent dans les faubourgs le *Cid*, *Horace, Andromaque*, *Tartuffe*, le *Misanthrope*, le *Médecin malgré lui*, les *Fourberies de Scapin*, le *Dépit amoureux*, le *Mariage forcé*, etc. Autant d'œuvres classiques, toujours accompagnées d'actes entiers ou d'importants fragments empruntés au répertoire de l'Opéra-Comique et de l'Opéra.

Puis c'étaient des représentations hors série : à l'Alhambra, avec les *Charbonniers*, le *Misanthrope* et l'*Auvergnat ;* au Trocadéro, avec *Guillaume Tell*, donné par l'Opéra ; avec Mme Rose Caron dans le 4e acte d'*Orphée ;* Mme Litvinne dans le 3e acte d'*Armide ;* avec *Chonchette* et M. Max Dearly ; le *Chant du départ*, dramatisé par MM. Jules Claretie et Paul Vidal ; l'*Electre*, de Sophocle, adaptée par M. Poizat ; la Fête de

Victor Hugo, célébrée par cet autre grand poète, Jean Richepin; puis à l'Opéra, où M. Massenet nous faisait applaudir ses délicieuses *Chansons des bois d'Amaranthe*, etc.

M. Gustave Rivet, rapporteur au Sénat du budget des Beaux-Arts, avait fort justement parlé des Trente Ans de Théâtre, et nous ne pouvons mieux faire que de citer ici ses propres paroles :

Tous ceux qui à la Chambre ont pris part cette année à la discussion du budget des Beaux-Arts ont été unanimes à constater avec M. Buyat, rapporteur du budget, que les Trente Ans de Théâtre réalisaient la forme la plus pratique du théâtre populaire. Je l'avais moi-même déclaré l'an dernier : jamais encore on n'a fait autant, et il y a bien des chances pour qu'on ne puisse faire mieux.

Apporter à nos Parisiens de Belleville, de Ménilmontant, de Grenelle, de Montmartre, de Montparnasse, de Charonne et de tous les faubourgs les chefs-d'œuvre qui sont l'honneur de notre Théâtre-Français; les fairè jouer par les premiers de nos artistes; offrir ces représentations au tarif ordinaire des théâtres de quartier sans que les spectateurs aient à se déranger; donner aux malheureux du théâtre, a quelque profession théâtrale qu'ils appartiennent, des secours sur l'heure. c'est déjà beaucoup. Mais M. Adrien Bernheim et son comité ont été plus loin encore. Il ne leur a pas suffi que leur Œuvre fût, au commencement de cette année, officiellement reconnue d'utilité publique par le Conseil d'Etat : il ne leur a pas suffi que la grande médaille d'or de la Société d'Encouragement au Bien leur fût décernée : ils ont voulu que ceux et celles, depuis le sociétaire à part entière jusqu'au portier du théâtre, qui participent à ces représentations, fussent indemnisés de leur déplacement

et ils ont si parfaitement équilibré leur budget que, depuis le 1er janvier 1907, non seulement la Comédie-Française, non seulement les artistes du chant et de la danse de l'Opéra et de l'Opéra-Comique, non seulement le petit personnel de ces trois théâtres de Paris, collaborant aux représentations des Trente Ans de Théâtre, touchent aujourd'hui une indemnité et voient ainsi leur traitement mensuel s'augmenter.

Les Trente Ans de Théâtre se trouvent donc avoir, par la pratique, donné satisfaction à ceux qui, au Parlement, n'ont cessé et avec raison, de demander que le petit personnel de nos théâtres fût mieux traité. Se doute-t-on, par exemple, que toutes les fois qu'une représentation est donnée à Belleville, à Ménilmontant ou à Montmartre, le personnel de la Comédie-Française, pour cette représentation, touche en moyenne une somme de 700 à 800 francs ; que pour cette même représentation, l'Opéra qui apporte en costumes un acte des *Huguenots*, de *Faust* ou de *Rigoletto*, touche environ 150 francs, répartis, comme à la Comédie-Française, entre les artistes et les employés de l'Opéra ; que l'Opéra-Comique, qui apporte soit un acte de l'ancien répertoire tel que les *Noces de Jeannette* ou le *Chalet*, soit un acte de *Mignon* ou de *Philémon* et *Baucis*, est assimilé à l'Opéra. Ajoutez à cela qu'il en est de même pour la danse et que les chefs de chant, les accompagnateurs, les régisseurs, les avertisseurs, les souffleurs, bref, tous les collaborateurs anonymes de ces représentations sont indemnisés...

Les frais d'une représentation de faubourg sont devenus, par la force des choses, fort importants, et il a bien fallu que les Trente Ans de Théâtre, qui ne perdent jamais de vue leur but de bienfaisance, se préoccupassent d'aller de temps à autre, dans les salles telles que celles du Trocadéro où il est facile de réaliser des recettes assez fortes.

Cette œuvre de solidarité, et de solidarité sociale dans le vrai sens du mot, aura en 1907, comme les années précédentes, visité tous les faubourgs de Paris, la rive droite et la rive gauche : elle y aura fait successivement applaudir Corneille, Molière, Racine, Marivaux, Regnard, Beaumarchais, tous les grands classiques de la Comédie-Française, et aussi Meyerbeer, Gounod, Rossini et même Victor Massé et Adolphe Adam, montrant ainsi qu'elle ne se soucie pas des partis pris d'écoles.

A chacune de ces représentations, un certain nombre de places gratuites est réservé aux élèves des écoles et c'est le Directeur de l'Enseignement de la Préfecture de la Seine, M. Bédorez, qui les distribue.

Enfin, toujours désireux de garder à ces représentations la forme qui leur convient, les Trente Ans de Théâtre demandent à un conférencier, ou pour mieux dire, un « causeur », d'ouvrir le rideau, et cette causerie est faite, tantôt par des hommes de lettres, tantôt par des avocats, quelquefois même par des hommes politiques (MM. Louis Barthou et L.-L. Klotz ont été, on s'en souvient, les « causeurs » très applaudis des Trente Ans de Théâtre). On retrouvera d'ailleurs ces causeries réunies dans la brochure publiée chaque année.

Quand j'aurai dit que du 1er janvier 1907 au 1er décembre 1907, c'est-à-dire un mois avant le règlement des comptes de l'année, les Trente Ans de Théâtre ont déjà distribué la somme de 70.287 francs, j'aurai, je crois, suffisamment indiqué le succès grandissant de cette œuvre.

En la reconnaissant d'utilité publique, le Conseil d'État l'a consacrée définitivement et officiellement, et on ne peut que l'en approuver. Une œuvre qui, chaque année, marque une nouvelle étape, doit être louée sans réserve, et je répéterai avec Gustave Larroumet, avec Victorien Sardou, avec Raymond Poincaré, avec Jules

Claretie, avec Paul Hervieu, qui ont été les initiateurs des Trente Ans de Théâtre et les premiers collaborateurs d'Adrien Bernheim, qu'à tous les projets de théâtre populaire il faut toujours préférer une œuvre qui, comme celle-là, vit, marche, prospère et grandit.

Le banquet anniversaire des Trente Ans de Théâtre offert par les membres de l'Œuvre avait eu lieu le 22 décembre à l'Hôtel Continental. Il était présidé par M. Raymond Poincaré, Président du Conseil judiciaire, qui, au dessert, s'exprimait de la façon spirituelle que voici :

MADAME, MESSIEURS,

J'aurais voulu vous laisser sous l'impression des charmantes allocutions que vous venez d'applaudir et je me serais borné à remercier discrètement M. Paul Ferrier[1], M. Dujardin-Beaumetz, M. le Préfet de la Seine de l'amabilité qu'ils m'ont témoignée, si je n'avais craint, en refusant de prendre la parole après eux, de vous donner à penser que l'Œuvre Française des Trente Ans de Théâtre avait choisi un muet comme Président de son Conseil judiciaire.

Les fonctions que votre Association m'a confiées vous permettraient assurément de vous méprendre à cet endroit. Elles ne m'ont jamais, jusqu'ici, fourni l'occasion de parler. J'ai rarement vu un Comité dont la tâche fût plus aisée : on ne le convoque jamais.

Signe de sagesse et de prospérité, Messieurs! Il faut souhaiter que vous n'ayez jamais besoin de vos hommes de loi. Laissez-nous parmi les figurants : c'est encore là que nous sommes le plus inoffensifs.

1. — M. Paul Ferrier avait donné lecture de son rapport sur le projet d'un dispensaire institué par les Trente Ans de Théâtre.

Mais mon excellent ami Adrien Bernheim s'est dit qu'à la longue, le silence devait peser à un avocat, et il a voulu aujourd'hui m'offrir le moyen de le rompre un instant. Il a été bien imprudent. Avec les avocats, on sait parfois comment cela commence : on ne sait jamais comment cela finit.

Rassurez-vous pourtant : mon commencement et ma fin tiendront en deux mots : l'éloge sincère et profondément cordial de Bernheim et l'expression de ma vive admiration pour l'œuvre qu'il a fondée.

Je ne sais où il est en ce moment : sans doute sa modestie se cache-t-elle sous un pan de la nappe. Quelqu'un me fait signe qu'elle se dissimule derrière une colonne. N'importe ! Il ne m'empêchera pas de lui dire qu'il est l'âme de la Société que nous célébrons aujourd'hui, de cette Société qui, à peine entrée dans sa septième année, a déjà distribué 331.000 fr. de secours — 71.000 fr. en 1907 — qui va créer demain, sous les auspices de mon ami S. Pozzi, comme vous l'a exposé M. Paul Ferrier, un dispensaire pour les pauvres du théâtre, et qui a accompli ce prodige de se constituer à elle-même un fonds de réserve de 31.000 fr. sans tombola, sans vente de bienfaisance, sans quête à domicile : exemple rare que devraient bien suivre parfois les bienfaiteurs mondains!

Et pendant que l'Œuvre répand ainsi le bien autour d'elle, pendant qu'elle augmente le salaire du petit personnel des théâtres, elle fait davantage encore : elle transforme la charité en muse nouvelle et l'envoie, souriante et couronnée de roses, célébrer la Beauté dans les quartiers populaires. Elle offre les chefs-d'œuvre de la littérature et de la musique à la noble curiosité des travailleurs et elle emploie l'obole des travailleurs à soulager la misère de ceux qui, après avoir, pendant trente ans, fait rire ou pleurer les autres, n'ont plus souvent d'autre ressource que de pleurer eux-mêmes.

ɔilà l'Œuvre, Messieurs. Soyez tous remerciés pour
écieux concours que vous lui prêtez. Et que Madame
et me permette aussi de féliciter, en sa divine per-
e, toutes les artistes qui contribuent aux succès
sants des Trente Ans de Théâtre. C'est vers elles
la fin de ce banquet, ma pensée se tourne, émue et
naissante, et c'est à elles, Messieurs, que je vous
ande la permission de boire, en même temps qu'à
issoluble union de l'art et de la générosité.

CONCERTS DU CONSERVATOIRE

La Société des Concerts du Conservatoire nous donnait, le 13 janvier, la première audition, en France, d'une des cantates profanes de Jean-Sébastien Bach, *Eole apaisé*, paroles françaises de Gustave Bret. Ironique partition du grand compositeur, triomphant aussi facilement que dans la musique religieuse. Que de remerciements ne devions-nous pas alors à Georges Marty pour une aussi savante et aussi intéressante restitution, où faisaient merveille le violon solo de M. Alfred Brun, la viole d'amour de M. Vieux, la viole de gambe de M. Papin, le hautbois d'amour de M. Bleuzet, les cors de MM. Reine et Delgrange, les trompettes de MM. Lachanaud et Fauthoux, sans oublier la partie de *continuo* réalisée au piano par M. A. Guilmant ! Les rôles d'Eole, de Zéphyr et de Pomone étaient confiés à MM. Charles Clark, Georges Dantu et Mlle Mathilde Cauchy, tous trois fort applaudis. Celui de Pallas avait pour interprète excellente Mme Auguez de Montalant, dont le succès prenait en un moment les allures d'une ovation des plus chaleureuses, et des plus flatteuses : au Conservatoire !

Le 27 janvier, nous entendions pour la première fois au Conservatoire des fragments fort intéressants du *Tasse*, de Benjamin Godard, cette symphonie dramatique qui, en 1878, obtint le prix au concours de la Ville de Paris, en même temps que M. Th. Dubois pour son *Paradis Perdu*. Le duo était fort bien chanté par Mlle Lindsay (Léonora d'Este) et M. Nansen (le Tasse).

La pastorale et le chœur des pâtres étaient particulièrement bien accueillis. Un des deux concertos pour flûte composé par Mozart, le maître qui détient le record des concertos — il en composa cinquante-cinq pour instruments, soli et orchestre — le concerto en *ré* majeur, était pour M. Hennebains, le merveilleux flûtiste de la Société, l'occasion d'un énorme succès, on ne peut plus justifié du reste par de la pureté de ses sons et sa virtuosité impeccable. Et le concert se terminait par la 1re audition en France du 2e tableau de *Sadko*, un des ouvrages les plus curieux de Rimski-Korsakow, musique étrange et profonde tout imprégnée de chants populaires russes et de rythmes orientaux anciens. L'orchestration, qui souvent se borne à soutenir à l'octave la mélodie chantée, prend subitement des développements imprévus d'une rare puissance, puis s'atténue pour laisser paraître sur les modernes harmonies les lignes simples des modalités antiques...

Le 10 février, M. Marty nous offrait trois premières auditions : une cantate de Bach, que l'on entendait pour la première fois à Paris ; le concerto pour violon, op. 77, de J. Brahms, et le *Shylock* de M. Gabriel Fauré. La cantate de J.-S. Bach, *Dieu ne juge pas tes fils !* produisait un très grand effet. Les deux ensembles, le chœur du commencement et le choral de la fin, expriment avec une intensité vraiment étonnante, le premier l'angoisse, le second l'apaisement. Il n'y avait que des éloges à donner à M. G. Marty, d'abord, pour sa direction si nette et si intelligente, puis à Mlle Jane Bathori et à M. Emile Cazeneuve, pour les airs de soprano solo et de ténor solo, et enfin, à Mme Kierdorff, pour son récit de contralto, et à M. Bernard, pour celui de basse. Enfin, chose étonnante, surprenante, etc. (voir la lettre célèbre de Mme de Sévigné), les abonnés furent séduits, charmés, enthousiasmés par la délicieuse musique de scène, ultra-moderne cependant, que

M. Gabriel Fauré a écrite pour *Shylock*, la comédie que M. Edmond Haraucourt a tirée de Shakespeare. Il y a une délicieuse *chanson*, que M. Cazeneuve disait à merveille dans la coulisse, et un *madrigal* exquis, qu'il chantait avec un tel charme qu'on le lui faisait redire une seconde fois. *Entr' acte*, *Epithalame*, *Nocturne* étaient à des degrés divers particulièrement appréciés par le public réfractaire habituel. C'était un triomphe pour le chef d'orshestre et pour le compositeur.

La *Nuit de Walpurgis*, de M. Ch. Widor, que la Société des Concerts nous faisait entendre pour la première fois, le 3 mars, est une œuvre très soignée et fort digne d'intérêt. L'*Ouverture* n'est point la partie que nous préférons. La construction en est solide, la couleur brillante ; mais on y sent un peu d'application et d'effort. Le fantastique y est obtenu par des procédés d'instrumentation, le morcellement et la brusquerie des thèmes; il n'est pas dans l'inspiration elle-même, l'invention mélodique. Au contraire, l'*adagio*, écrit dans la note sobre et distinguée où se complaît M. Widor, est très séduisant. Un 6/8 plein d'élégance, à qui de fréquentes syncopes donnent une allure caressante et appuyée, est traité en contre-point par les bois et les cordes. Les lignes mélodiques s'entremêlent sans confusion et aboutissent à de jolies sonorités, tantôt cristallines, tantôt assourdies et comme *feutrées*. La *Bacchanale* est pleine de vie, et l'étrangeté nous a paru en être plus spontanée que dans l'ouverture. Le rythme est celui d'une sorte de mazurka infernale ; l'instrumentation est tantôt pleine et rude, tantôt sèche et creuse, grâce à d'habiles pizzicati. Sans aucun semblant d'imitation, cela rappelle la *Danse macabre*. On avait fait bon accueil à l'œuvre de M. Widor, que G. Marty dirigeait admirablement.

La Société des Concerts accomplit ses véritables destinées et rend à l'art les services qu'il en attend, lorsqu'elle

se consacre à quelque vaste entreprise de résurrection d'une œuvre ancienne. Les qualités de style et de précision par quoi son orchestre se fait admirer, et la valeur de ses choristes la rend apte, comme nulle autre Compagnie rivale, à y réussir, et il convient d'applaudir au succès qu'elle y obtient. Le 17 mars, la *Création* de Haydn lui en mérita un très grand. — L'œuvre est belle, n'y cherchons pas une fresque immense, telle que son titre le ferait pressentir, telle que Wagner l'a parfois esquissée, et où Bach a souvent triomphé. L'inspiration d'Haydn est plus tempérée. Il a vu dans la genèse prétexte à de frais tableaux, à de brèves et délicates transpositions de la nature extérieure, en un temps où c'était presque une nouveauté ; et la *Création* abonde en charmantes *pastorales* : celles que chante l'archange Gabriel (1re partie) ; l'apparition des divers animaux (2e partie), et les premiers ravissements d'Adam et d'Eve sont de fines et jolies estampes. Et, par le sentiment vraiment fort, le premier duo d'amour du couple originel est très émouvant. Mais la vraie sève de cette composition, ce qui fait, encore aujourd'hui, sa vigueur et sa beauté, ce sont les chœurs. Chaque « journée » est saluée par les anges d'un glorieux cantique. Et par la variété des rythmes, la noble simplicité des lignes, la sobriété expressive et parfois colorée de l'orchestration, ces « ensembles » ont grande allure. Ils sont pleins de mouvement et de vie. L'orchestre du Conservatoire exécutait sa partie, d'apparence simple, mais en réalité minutieuse et périlleuse, avec une discrétion, une intelligence et un goût rares. Les chœurs, comme à l'ordinaire, furent parfaits. M, Berton fut un Raphaël de beau style, d'articulation nette et juste ; M. Plamondon un poétique et harmonieux Uriel ; M. Jean Reder et Mme de Montalant méritèrent de chaleureux bravos.

Le prologue de *Françoise de Rimini*, d'Ambroise

Thomas, était donné pour la première fois, le 29 mars, au Conservatoire : composition monotone et longue, longue et creuse. Mmes Mellot-Joubert, Suzanne Lacombe, MM. Emile Engel et Clark, méritant un meilleur sort, interprétaient avec une bonne volonté digne d'éloges les personnages de Francesca, de Virgile, de Paolo et de Dante. Et nous avons eu une autre première audition, très attrayante celle-là, de la *Vision de Jeanne d'Arc*, poème symphonique de M. Paul Vidal. On avait fort applaudi l'œuvre et ses solistes, le merveilleux violoniste Alfred Brun et M. Lachanaud, qui sait tirer de sa trompette des sons d'une pureté et d'une douceur vraiment extraordinaires. Est-il besoin de dire que l'orchestre, admirablement conduit, avait fait merveille?

La séance du 14 avril débutait par la première audition, au Conservatoire, d'*Harald*, ouverture dramatique de M. Xavier Leroux. Malgré le périlleux voisinage des œuvres de Berlioz, de Saint-Saëns et de Beethoven, l'ouverture du musicien de la *Reine Fiammette* nous a laissé le souvenir d'une composition remarquable; elle contient des motifs très chantants, traités avec une sonorité particulière et des transformations orchestrales très heureuses passant du « grave au doux, du plaisant au sévère », avec une aisance et une netteté tout à fait étonnantes. C'est bien là un véritable morceau de concerts symphoniques, et nos grands chefs d'orchestre seraient bien inspirés en inscrivant *Harald* au répertoire de leur prochaine saison. La Symphonie avec chœurs, cette œuvre colossale, terminait ce même concert interprétée pour la partie vocale par Mmes Mastio et Lacombe, et MM. Nansen et E. Billot. On sait qu'elle fut composée en 1823. La Société des concerts, sept ans plus tard et moins de quatre ans après sa fondation, à une époque où les grandes œuvres de Beethoven étaient en dehors de l'Allemagne étrangement méconnues, s'honora grande-

ment en l'exécutant, sous la direction d'Habeneck. Naturellement, le public de cette époque fit à l'œuvre un accueil assez froid. Mais, fort heureusement, les temps sont changés, et le succès est, cette fois, éclatant pour le merveilleux orchestre et pour les excellents interprètes.

La Société des Conerts du Conservatoire fondée par Habeneck — son portrait fait l'ornement du foyer des artistes — avait inauguré, le 1er décembre, sa quatre-vingt-unième année d'existence en nous faisant entendre pour la première fois l'*Oratorio de Noël* de Jean-Sébastien Bach, paroles française de M. Paul Collin. L'œuvre est d'un grand caractère — l'apprendrai-je ? — mais très variée de ton et d'allure ; elle offre, en regard de pages puissantes et tout empreintes de noblesse, des épisodes pleins de grâce et de naïveté. Très vive a été l'impression produite sur le public. L'exécution, magistralement dirigée par M. Georges Marty, était superbe de la part de tous. Mmes Auguez de Montalant et Georges Marty, MM. Bernard et Jean Reder en furent les chanteurs applaudis.

CONCERTS COLONNE

Après avoir commencé l'année par la *Damnation de Faust*, interprétée par Mme Auguez de Montalant, MM. Cazeneuve, Sigwalt et Eyraud, M. Colonne nous faisait entendre au Châtelet, le 13 janvier, entre la *Symphonie fantastique* de Berlioz, qui est aussi un des incontestés triomphes de son orchestre, et la *Sinfonia domestica* de M. Richard Strauss, dont l'exécution eût ravi l'auteur, Mlle Lucie Caffaret, l'une des plus jeunes élèves de M. Alphonse Duvernoy — quinze ans à peine — qui brillamment exécutait la grande Fantaisie pour piano, de Bach — si brillamment qu'on remettait son nom sur l'affiche du dimanche suivant. Puis nous entendions, de M. Georges Hüe, un *Thème varié* pour alto — l'instrument dont jouait le regretté Lalo — ingénieuse et savoureuse composition qu'interprétait délicieusement M. Monteux.

Au programme du 20 janvier s'inscrivait la symphonie en *ut* mineur, de M. Eugène Cools, qui fut, avec M. Guy Ropartz, l'un des lauréats du concours Crescent, désormais abordable aux compositions purement intrumentlaes. L'œuvre de M. Cools, d'une simplicité quasi classique, ne brille naturellement pas par la personnalité (l'auteur est encore bien jeune), mais, si ses idées ne sont pas toujours très originales, elles sont très nettement et très fortemént exprimées. C'est un beau et remarquable début. Un violoncelliste d'incontestable valeur et d'universelle notoriété, M. Hugo Becker, se faisait, pour la pre-

fin tiendront en deux mots : l'éloge sincère et prof
ment cordial de Bernheim et l'expression de m
admiration pour l'œuvre qu'il a fondée.

Je ne sais où il est en ce moment : sans doute s
destie se cache-t-elle sous un pan de la nappe. Quel
me fait signe qu'elle se dissimule derrière une co
N'importe ! Il ne m'empêchera pas de lui dire qu
l'âme de la Société que nous célébrons aujourd'h
cette Société qui, à peine entrée dans sa septième a
a déjà distribué 331.000 fr. de secours — 71.000
1907 — qui va créer demain, sous les auspices de
ami S. Pozzi, comme vous l'a exposé M. Paul Ferri
dispensaire pour les pauvres du théâtre, et qui a acc
ce prodige de se constituer à elle-même un fon
réserve de 31.000 fr. sans tombola, sans vente de
faisance, sans quête à domicile : exemple rare qu
vraient bien suivre parfois les bienfaiteurs mondai

Et pendant que l'Œuvre répand ainsi le bien a
d'elle, pendant qu'elle augmente le salaire du peti
sonnel des théâtres, elle fait davantage encore
transforme la charité en muse nouvelle et l'envoie
riante et couronnée de roses, célébrer la Beauté da

ilà l'Œuvre, Messieurs. Soyez tous remerciés pour
:cieux concours que vous lui prêtez. Et que Madame
t me permette aussi de féliciter, en sa divine per-
:, toutes les artistes qui contribuent aux succès
ants des Trente Ans de Théâtre. C'est vers elles
la fin de ce banquet, ma pensée se tourne, émue et
naissante, et c'est à elles, Messieurs, que je vous
nde la permission de boire, en même temps qu'à
ssoluble union de l'art et de la générosité.

CONCERTS DU CONSERVATOIRE

La Société des Concerts du Conservatoire nous donnait, le 13 janvier, la première audition, en France, d'une des cantates profanes de Jean-Sébastien Bach, *Eole apaisé*, paroles françaises de Gustave Bret. Ironique partition du grand compositeur, triomphant aussi facilement que dans la musique religieuse. Que de remerciements ne devions-nous pas alors à Georges Marty pour une aussi savante et aussi intéressante restitution, où faisaient merveille le violon solo de M. Alfred Brun, la viole d'amour de M. Vieux, la viole de gambe de M. Papin, le hautbois d'amour de M. Bleuzet, les cors de MM. Reine et Delgrange, les trompettes de MM. Lachanaud et Fauthoux, sans oublier la partie de *continuo* réalisée au piano par M. A. Guilmant ! Les rôles d'Eole, de Zéphyr et de Pomone étaient confiés à MM. Charles Clark, Georges Dantu et Mlle Mathilde Cauchy, tous trois fort applaudis. Celui de Pallas avait pour interprète excellente Mme Auguez de Montalant, dont le succès prenait en un moment les allures d'une ovation des plus chaleureuses, et des plus flatteuses : au Conservatoire !

Le 27 janvier, nous entendions pour la première fois au Conservatoire des fragments fort intéressants du *Tasse*, de Benjamin Godard, cette symphonie dramatique qui, en 1878, obtint le prix au concours de la Ville de Paris, en même temps que M. Th. Dubois pour son *Paradis Perdu*. Le duo était fort bien chanté par Mlle Lindsay (Léonora d'Este) et M. Nansen (le Tasse).

La pastorale et le chœur des pâtres étaient particulièrement bien accueillis. Un des deux concertos pour flûte composé par Mozart, le maître qui détient le record des concertos — il en composa cinquante-cinq pour instruments, soli et orchestre — le concerto en *ré* majeur, était pour M. Hennebains, le merveilleux flûtiste de la Société, l'occasion d'un énorme succès, on ne peut plus justifié du reste par de la pureté de ses sons et sa virtuosité impeccable. Et le concert se terminait par la 1re audition en France du 2e tableau de *Sadko*, un des ouvrages les plus curieux de Rimski-Korsakow, musique étrange et profonde tout imprégnée de chants populaires russes et de rythmes orientaux anciens. L'orchestration, qui souvent se borne à soutenir à l'octave la mélodie chantée, prend subitement des développements imprévus d'une rare puissance, puis s'atténue pour laisser paraître sur les modernes harmonies les lignes simples des modalités antiques...

Le 10 février, M. Marty nous offrait trois premières auditions : une cantate de Bach, que l'on entendait pour la première fois à Paris ; le concerto pour violon, op. 77, de J. Brahms, et le *Shylock* de M. Gabriel Fauré. La cantate de J.-S. Bach, *Dieu ne juge pas tes fils !* produisait un très grand effet. Les deux ensembles, le chœur du commencement et le choral de la fin, expriment avec une intensité vraiment étonnante, le premier l'angoisse, le second l'apaisement. Il n'y avait que des éloges à donner à M. G. Marty, d'abord, pour sa direction si nette et si intelligente, puis à Mlle Jane Bathori et à M. Emile Cazeneuve, pour les airs de soprano solo et de ténor solo, et enfin, à Mme Kierdorff, pour son récit de contralto, et à M. Bernard, pour celui de basse. Enfin, chose étonnante, surprenante, etc. (voir la lettre célèbre de Mme de Sévigné), les abonnés furent séduits, charmés, enthousiasmés par la délicieuse musique de scène, ultra-moderne cependant, que

Gabriel Fauré a écrite pour *Shylock*, la comédie que Edmond Haraucourt a tirée de Shakespeare. Il y a délicieuse *chanson*, què M. Cazeneuve disait à veille dans la coulisse, et un *madrigal* exquis, qu'il ntait avec un tel charme qu'on le lui faisait redire seconde fois. *Entr' acte, Epithalame, Nocturne* ent à des degrés divers particulièrement appréciés par ublic réfractaire habituel. C'était un triomphe pour hef d'orshestre et pour le compositeur.

a *Nuit de Walpurgis*, de M. Ch. Widor, que la iété des Concerts nous faisait entendre pour la prere fois, le 3 mars, est une œuvre très soignée et fort ie d'intérêt. L'*Ouverture* n'est point la partie que s préférons. La construction en est solide, la couleur lante ; mais on y sent un peu d'application et d'effort. fantastique y est obtenu par des procédés d'instrutation, le morcellement et la brusquerie des thèmes; l'est pas dans l'inspiration elle-même, l'invention odique. Au contraire, l'*adagio*, écrit dans la note re et distinguée où se complaît M. Widor, est très iisant. Un 6/8 plein d'élégance, à qui de fréquentes copes donnent une allure caressante et appuyée, est té en contre-point par les bois et les cordes. Les es mélodiques s'entremêlent sans confusion et abouent à de jolies sonorités, tantôt cristallines, tantôt urdies et comme *feutrées*. La *Bacchanale* est pleine ie, et l'étrangeté nous a paru en être plus spontanée dans l'ouverture. Le rythme est celui d'une sorte de urka infernale ; l'instrumentation est tantôt pleine et e, tantôt sèche et creuse, grâce à d'habiles pizzicati. s aucun semblant d'imitation, cela rappelle la *Danse cabre*. On avait fait bon accueil à l'œuvre de M. Wi-, que G. Marty dirigeait admirablement.

a Société des Concerts accomplit ses véritables destis et rend à l'art les services qu'il en attend, lorsqu'elle

se consacre à quelque vaste entreprise de résurrection d'une œuvre ancienne. Les qualités de style et de précision par quoi son orchestre se fait admirer, et la valeur de ses choristes la rend apte, comme nulle autre Compagnie rivale, à y réussir, et il convient d'applaudir au succès qu'elle y obtient. Le 17 mars, la *Création* de Haydn lui en mérita un très grand. — L'œuvre est belle, n'y cherchons pas une fresque immense, telle que son titre le ferait pressentir, telle que Wagner l'a parfois esquissée, et où Bach a souvent triomphé. L'inspiration d'Haydn est plus tempérée. Il a vu dans la genèse prétexte à de frais tableaux, à de brèves et délicates transpositions de la nature extérieure, en un temps où c'était presque une nouveauté ; et la *Création* abonde en charmantes *pastorales* : celles que chante l'archange Gabriel (1re partie) ; l'apparition des divers animaux (2e partie), et les premiers ravissements d'Adam et d'Eve sont de fines et jolies estampes. Et, par le sentiment vraiment fort, le premier duo d'amour du couple originel est très émouvant. Mais la vraie sève de cette composition, ce qui fait, encore aujourd'hui, sa vigueur et sa beauté, ce sont les chœurs. Chaque « journée » est saluée par les anges d'un glorieux cantique. Et par la variété des rythmes, la noble simplicité des lignes, la sobriété expressive et parfois colorée de l'orchestration, ces « ensembles » ont grande allure. Ils sont pleins de mouvement et de vie. L'orchestre du Conservatoire exécutait sa partie, d'apparence simple, mais en réalité minutieuse et périlleuse, avec une discrétion, une intelligence et un goût rares. Les chœurs, comme à l'ordinaire, furent parfaits. M. Berton fut un Raphaël de beau style, d'articulation nette et juste ; M. Plamondon un poétique et harmonieux Uriel ; M. Jean Reder et Mme de Montalant méritèrent de chaleureux bravos.

Le prologue de *Françoise de Rimini*, d'Ambroise

nas, était donné pour la première fois, le 29 mars,
onservatoire : composition monotone et longue, lon-
et creuse. Mmes Mellot-Joubert, Suzanne Lacombe,
Emile Engel et Clark, méritant un meilleur sort,
prétaient avec une bonne volonté digne d'éloges les
onnages de Francesca, de Virgile, de Paolo et de
te. Et nous avons eu une autre première audition,
attrayante celle-là, de la *Vision de Jeanne d'Arc*,
ne symphonique de M. Paul Vidal. On avait fort
audi l'œuvre et ses solistes, le merveilleux violoniste
ed Brun et M. Lachanaud, qui sait tirer de sa trom-
des sons d'une pureté et d'une douceur vraiment
aordinaires. Est-il besoin de dire que l'orchestre,
irablement conduit, avait fait merveille?

a séance du 14 avril débutait par la première audi-
, au Conservatoire, d'*Harald*, ouverture dramatique
I. Xavier Leroux. Malgré le périlleux voisinage des
res de Berlioz, de Saint-Saëns et de Beethoven,
verture du musicien de la *Reine Fiammette* nous a
é le souvenir d'une composition remarquable; elle
ient des motifs très chantants, traités avec une sono-
particulière et des transformations orchestrales très
euses passant du « grave au doux, du plaisant au
re », avec une aisance et une netteté tout à fait éton-
tes. C'est bien là un véritable morceau de concerts
phoniques, et nos grands chefs d'orchestre seraient
inspirés en inscrivant *Harald* au répertoire de
prochaine saison. La Symphonie avec chœurs, cette
re colossale, terminait ce même concert interprétée
la partie vocale par Mmes Mastio et Lacombe, et
. Nansen et E. Billot. On sait qu'elle fut composée
823. La Société des concerts, sept ans plus tard et
ns de quatre ans après sa fondation, à une époque où
grandes œuvres de Beethoven étaient en dehors de
emagne étrangement méconnues, s'honora grande-

ment en l'exécutant, sous la direction d'Habeneck. Naturellement, le public de cette époque fit à l'œuvre un accueil assez froid. Mais, fort heureusement, les temps sont changés, et le succès est, cette fois, éclatant pour le merveilleux orchestre et pour les excellents interprètes.

La Société des Conerts du Conservatoire fondée par Habeneck — son portrait fait l'ornement du foyer des artistes — avait inauguré, le 1er décembre, sa quatre-vingt-unième année d'existence en nous faisant entendre pour la première fois l'*Oratorio de Noël* de Jean-Sébastien Bach, paroles française de M. Paul Collin. L'œuvre est d'un grand caractère — l'apprendrai-je ? — mais très variée de ton et d'allure ; elle offre, en regard de pages puissantes et tout empreintes de noblesse, des épisodes pleins de grâce et de naïveté. Très vive a été l'impression produite sur le public. L'exécution, magistralement dirigée par M. Georges Marty, était superbe de la part de tous. Mmes Auguez de Montalant et Georges Marty, MM. Bernard et Jean Reder en furent les chanteurs applaudis.

CONCERTS COLONNE

---

près avoir commencé l'année par la *Damnation de st*, interprétée par Mme Auguez de Montalant, Cazeneuve, Sigwalt et Eyraud, M. Colonne nous iit entendre au Châtelet, le 13 janvier, entre la *phonie fantastique* de Berlioz, qui est aussi un incontestés triomphes de son orchestre, et la *Sinia domestica* de M. Richard Strauss, dont l'exéon eût ravi l'auteur, Mlle Lucie Caffaret, l'une des jeunes élèves de M. Alphonse Duvernoy — quinze ans ine — qui brillamment exécutait la grande Fantaisie piano, de Bach — si brillamment qu'on remettait nom sur l'affiche du dimanche suivant. Puis nous ndions, de M. Georges Hüe, un *Thème varié* pour — l'instrument dont jouait le regretté Lalo — ingése et savoureuse composition qu'interprétait délicieuent M. Monteux.

u programme du 20 janvier s'inscrivait la symphonie *ut* mineur, de M. Eugène Cools, qui fut, avec M. Guy artz, l'un des lauréats du concours Crescent, désors abordable aux compositions purement intrumens. L'œuvre de M. Cools, d'une simplicité quasi clase, ne brille naturellement pas par la personnalité iteur est encore bien jeune), mais, si ses idées ne sont toujours très originales, elles sont très nettement et fortement exprimées. C'est un beau et remarquable it. Un violoncelliste d'incontestable valeur et d'unielle notoriété, M. Hugo Becker, se faisait, pour la pre-

mière fois, entendre au Châtelet, et, certes, on ne demandait qu'à l'applaudir. Mais le morceau qu'il interprétait — *Concertstück*, de Dohnanyi — parut tellement ennuyeux dans sa médiocrité et tellement long, que le public — une partie du public tout au moins — perdit patience et se mit à siffler vigoureusement, sans vouloir en attendre la fin. Alors, en quelques phrases bien senties, l'éloquent M. Colonne sut rappeler les perturbateurs à plus de convenance et de respect. Après la *Sinfonia domestica*, de M. Richard Strauss, merveilleusement rendue par l'orchestre, Mlle Lucie Caffaret retrouvait, dans la grande Fantaisie et Fugue pour orgue, de Bach, arrangées au piano par Listz, son vif succès du dimanche précédent. C'était plaisir de voir la jeune virtuose exécuter avec une science bien au-dessus de son âge et une simplicité remarquable la très belle œuvre dont elle savait faire ressortir toutes les nuances avec autant de force que de délicatesse. Glissons sur trois ou quatre accrocs insignifiants, causés par le manque de développement des mains, et félicitons ici de nouveau la brillante élève de M. Alphonse Duvernoy, qui, entre autres qualités très appréciables, avait celle d'être « rythmée naturellement ». Mlle Yvonne Dubel, de l'Opéra, a une voix sonore et d'un beau métal. Avec un peu plus d'abandon, de souplesse et de flamme, son interprétation de la mort d'Isolde eût été parfaite. Louons-en, au moins, la correction et l'intelligence. Ces qualités ont valu de vifs applaudissements à la jeune artiste, et réparé l'imprudence qu'elle avait commise, le 27 janvier, en chantant *Harmonie du Soir*, une mélodie de M. de Saint-Quentin, un peu trop naïve pour les habitués de nos grands concerts. L'orchestre avait fréquemment triomphé au cours de cette belle séance. On avait bissé l'*Après-midi d'un Faune,* qui s'affirmait chaque fois davantage une pure merveille de poésie et de sensibilité. On avait fait

redire les *Murmures de la Forêt*, et l'orchestre avait dû se lever après l'ouverture du *Vaisseau Fantôme* et la Marche du *Crépuscule*. L'enthousiasme était unanime et justifié.

Le 3 février — c'était la première audition aux Concerts du Châtelet et M. Gabriel Pierné dirigeait, ce jour là, l'orchestre, en l'absence de M. Colonne — des *Eolides*, de C. Franck. Ainsi que dans toutes les compositions de ce maître admirable autant par la science que par l'élévation des idées, on trouve dans les *Eolides* des beautés d'un genre peut-être trop uniforme, grâce au manque de coloris, à la discrétion des effets et à l'absence de recherche orchestrale. « Deux pièces en forme canonique » de M. Th. Dubois, pour hautbois et violoncelle avec orchestre, étaient délicieusement interprétées par MM. Gaudard et Baretti. Ce petit *opus* qui ne manquait ni de grâce ni d'ingéniosité dans sa forme scolastique, ne paraissait pas avoir toute l'ampleur désirable pour être mis en valeur dans une grande salle comme celle du Châtelet : il gagnerait à plus d'intimité. Le morceau de résistance fut la Symphonie en *ut* mineur de Beethoven, la cinquième, la plus célèbre, celle qui a été le plus souvent exécutée dans tous les grands concerts philharmoniques. L'Association artistique, fondée et dirigée par M. Colonne, l'a fait entendre quarante-deux fois, du 22 février 1874 à ce jour, et l'Association des Concerts-Lamoureux, cinquante-neuf fois, du 6 décembre 1881 au 11 mars 1906. Venait ensuite, en première audition, une pièce pour orchestre, *Une Barque sur l'Océan*, où M. Maurice Ravel nous présentait une composition savamment compliquée et orientée dans le sens descriptif. Elle rappelait, comme tendance, un fragment d'une autre œuvre de jeunesse, la Symphonie italienne, de Richard Strauss, que tentèrent aussi les bruits confus et mystérieux de la mer.

Le *Désert* n'avait pas été donné depuis quatorze ans :

M. Colonne n'a pas voulu laisser plus longtemps dormir la fameuse « ode-symphonie » qui consacra jadis la gloire de Félicien David. Il a cru devoir la faire entendre à ses habitués, deux fois de suite, les 24 février et 2 mars. Je crains bien que ce soient là les toutes dernières auditions de ces mélodies vraiment surannées. Disons que le chant du muezzin a valu un joli succès à M. Plamondon, et passons... comme est passée la caravane. En 1846, paraît-il, l'œuvre de David fut donnée en costumes au théâtre d'Aix-la-Chapelle : quarante figurants et deux chameaux en carton paraissaient dans la représentation. C'était pousser un peu loin l'amour de la couleur locale... La *Pastorale* avait été superbement rendue, et la *Symphonie espagnole*, d'Edouard Lalo, noblement interprétée par le premier violon des Concerts du Châtelet, M. Firmin Touche; mais, en dépit de l'intelligente interprétation de Mlle Hélène Demellier, la musique sans forme du *Jet d'eau*, de M. Claude Debussy, sur des vers de Baudelaire, ne laissait pas de provoquer un beau tumulte aux galeries supérieures.

Après l'ouverture du *Carnaval romain* et le *Rouet d'Omphale*, dont la merveilleuse exécution valait à l'orchestre Colonne de justes ovations, Mme Marie Delna nous apparaissait, le 10 mars, sur l'estrade du Châtelet, revêtue d'une belle robe noire toute pailletée; elle disait avec une véritable grandeur tragique et d'une voix superbement vibrante les imprécations adressées à la Guerre par la Marcelline de l'*Attaque du Moulin*, de Louis Gallet et Alfred Bruneau. Cinq rappels à l'artiste et à l'œuvre saluaient ce triomphe qu'affirmait encore mieux l'amusante exclamation d'un auditeur de « là-haut » à qui, sans doute, on avait raconté que, si Mme Delna semblait avoir définitivement quitté la scène, il fallait s'en prendre à son mari : « Divorcez ! » lui criait-on du « poulailler ». Le poulailler du Concert Colonne est terrible... Avec

les pittoresques *Impressions d'Italie*, de M. Gustave Charpentier, que nous ne nous lassons pas d'entendre — la quatrième partie, *Sur les Cimes*, est adorable — M. Colonne nous rendait la *Symphonie légendaire*, de Benjamin Godard, dont la première audition au Concert du Châtelet remontait à plus de vingt ans. Le titre de l'œuvre nous a toujours laissé rêveur, car de « symphonie » proprement dite, il n'y a pas l'ombre. C'est une suite de morceaux détachés ne se raccordant en aucune espèce da façon. A signaler : *Dans la Cathédrale* (orchestre seul) ; la *Prière*, bien chantée par M. Sigwalt, qui, pour la circonstance, avaït mis une sourdine à son clairon, et enfin les *Elfes*, de Leconte de Lisle, interprétés de si remarquable façon par Mme Delna, que le public (même celui des galeries supérieures) ne s'était point arrêté à la banalité du chœur d'accompagnement et avait de nouveau fêté tant et plus la cantatrice à la voix admirable.

Deux dimanches de suite, Mme Marie Delna avaït fait salle comble au Concert du Châtelet. Après qu'on l'eût appplaudie le premier jour dans les strophes de la Guerre de l'*Attaque du Moulin*, de M. Alfred Bruneau, elle nous a dit, la seconde fois, la Mort de Didon des *Troyens à Carthage*. Et son succès nous reportait à quinze ans de distance. Elle était, en effet, la révélation de la soirée de l'Opéra-Comique du 9 juin 1892 et l'héroïne d'une reprise des *Troyens*, heureusement imaginée, en manière de revanche, envers le grand compositeur méconnu, par feu Carvalho. Douée d'une admirable voix de mezzo-soprano, qu'elle maniait avec une aisance parfaite, la jeune débutante (Marie Delna, naguère Mlle Ledent, avaït alors dix-sept ans) s'était du premier coup imposée au public, à tel point qu'elle soulevait avec une simple phrase des tonnerres d'applaudissements et que la Didon de Berlioz était, dès ce jour, reconnue comme une des

plus rares natures d'artiste que possédaient nos scènes de musique. Mme Delna a mis, cette fois, plus de tendresse qu'elle n'en avait jamais mis dans le célèbre air d'*Orphée*: « J'ai perdu mon Eurydice » et s'est fait de nouveau acclamer dans la *Symphonie légendaire*, de Benjamin Godard. Le programme de M. Colonne comprenait la première audition d'une *Rapsodie bretonne*, écrite avec beaucoup d'adresse et de vigueur par M. Fernand Le Borne... il y a plus de vingt ans et refusée partout: quelle leçon pour nos jeunes musiciens! A cette pittoresque et vibrante composition, pleine de couleur et de vie, le public faisait un très chaleureux accueil.

Le 24 mars, après une excellente exécution de la symphonie en *la* de Beethoven, et deux pâles mélodies de Grieg, accompagnées par l'orchestre, qui furent fort bien chantées par Mme Ida Ekmann, une jeune, très jeune pianiste, Mlle Adeline Baillet nous offrit une interprétation correcte sans doute, mais un peu terne, du 2e concerto en *sol* mineur de Saint-Saëns. M. Colonne nous donnait ensuite une œuvre intéressante, mais encore peu connue, de M. Richard Strauss, le compositeur à la mode, *Don Juan*, poème symphonique, d'exécution fort difficile; et trois jolies mélodies du même maître, soigneusement accompagnées au piano par M. Eugène Wagner, valaient un nouveau et mérité succès à Mme Ida Ekmann.

M. Camille Saint-Saëns est — c'est incontestable — notre plus grand musicien, le maître glorieux de l'école française contemporaine. On ne sait comment l'honorer. C'est à un point — ne pensez-vous pas qu'il y ait là, tout de même, une légère exagération? — c'est à un point, dis-je, qu'on lui élève une statue « de son vivant »! Voilà, je crois, qui ne s'était jamais produit pour personne, et d'habitude on attendait que les génies fussent morts pour les célébrer de la sorte. M. Saint-Saëns est plus vert que jamais, et si vous l'aviez vu comme nous, jouer

— avec l'impeccable Diémer — en merveilleux pianiste qu'il a toujours été, le spirituel scherzo de ses deux grands duos pour piano, et s'essayer bravement — voire même un peu témérairement — en l'art difficile du capellmeister, vous vous seriez convaincus que Mme Henry Caruette, qui a cru devoir faire don à la ville de Dieppe de la statue de Saint-Saëns, inaugurée le 27 octobre, s'est livrée, en l'honneur du maître, toujours si robuste et si allègre, à une plaisanterie plutôt lugubre... La symphonie en *la* mineur, pour ainsi dire classique; le charmant septuor, où sonna si joliment la claire trompette de M. Petit; la célèbre *Danse macabre*, bissée d'enthousiasme, et la brillante *Marche héroïque* dédiée à la mémoire du peintre Henri Regnault : telles étaient les très belles œuvres de M. Saint-Saëns qu'acclamait le public accouru en foule à la réouverture des Concerts du Châtelet... Mais qui n'a pas son « violon d'Ingres »? Tout comme s'il avait besoin d'ajouter une nouvelle corde à sa lyre, l'auteur de *Samson* rêve aujourd'hui des lauriers du chef d'orchestre. Après avoir magistralement dirigé l'ouverture de *Léonore*, M. Colonne lui a donc cédé le bâton de commandement, et si M. Saint-Saëns s'était offert le plaisir de conduire, non seulement ses propres œuvres, mais aussi celles de Berlioz et de Listz, c'est surtout au grand compositeur que s'adressèrent les chaleureuses ovations du public...

M. Colonne n'avait, pour sa seconde séance, cédé le bâton à personne autre, et ce fut un plaisir de voir comme il dirigea merveilleusement — merveilleusement, je vous dis — la noble symphonie de Lalo. Puis, M. Raoul Pugno vint nous jouer, de la plus magistrale façon, avec la délicatesse et l'admirable simplicité qui lui conviennent, le concerto en *mi* bémol du divin Mozart. Le directeur des Concerts du Châtelet faisait ensuite honnêtement place sur son programme au morceau inédit d'un jeune,

d'un très jeune musicien, M. Gabriel Dupont, l'auteur de la *Cabrera*, naguère applaudie à l'Opéra-Comique, et de la partition de la *Glu*, tirée — comme le *Chemineau*, de M. Xavier Leroux — de la célèbre pièce de notre grand poète Jean Richepin. Le *Chant de la Destinée* est le douloureux et violent commentaire symphonique de ce beau vers de Jules Laforgue : « Berce-moi, roule-moi, vaste fatalité ». C'est un morceau d'orchestre tout plein de couleur et de saveur, qui atteste, chez M. Gabriel Dupont, un tempérament d'une rare sincérité. La seconde partie du concert était un juste et pieux hommage à la mémoire d'Edward Grieg, mort récemment. Personne ne joue le Grieg comme M. Raoul Pugno : l'exécution du pittoresque et séduisant concerto en *la* mineur lui valut donc un de ses habituels et mérités triomphes. Après quoi, nous vîmes reparaître le grand pianiste, pour accompagner Mlle Hélène Demellier, chantant de la voix la plus fraîche et avec le sentiment le plus pur, trois exquises mélodies de l'illustre maître norvégien. — Pourquoi ne nous fait-on pas plus souvent entendre à l'Opéra-Comique Mlle Demellier, qui fut une Louise si émouvante? — C'est par l'expressive musique de *Peer Gynt*, interprétée à ravir par l'orchestre de M. Colonne, que se terminait le second concert du Châtelet. Ne sont-ce pas de vrais bijoux que la *Mort d'Ase* et la *Danse d'Anitra*, et celui qui les sertit n'était-il pas un musicien de race, digne d'être glorieusement honoré?

On sait que, de temps à autre, M. Colonne confie très galamment son pupitre et son bâton de chef d'orchestre à quelqu'un de ses confrères européens les plus renommés. C'était, le 3 novembre, à M. Villem Mengelberg — un des représentants les plus distingués de l'école musicale néerlandaise et le directeur des grands concerts d'Amsterdam — à faire ses preuves de « capellmeister » devant

le public du Châtelet. Je crois bien que ce nom très connu « là-bas, dans le nord », ne disait pas grand chose aux quatre cinquièmes de l'auditoire parisien. Il n'en sera plus de même à l'avenir, car la séance a été triomphale : elle nous a révélé un maître. Ce petit homme vibrant et souple, aux cheveux d'un blond roux, drus, courts, ébouriffés, au masque glabre, aux traits autoritaires, mais facilement détendus par une disposition joviale, a électrisé la salle en jouant de cet orchestre aux cent voix comme il eût fait d'un instrument unique. Un bon pianiste n'obtient pas de ses dix doigts une plus complète unité. J'ai craint d'abord un tout petit peu de charlatanisme à l'usage du public, car le bras qui ne bat pas la mesure aide celui qui la bat par une gesticulation terriblement expressive. Mais cela n'était qu'enthousiaste sincérité, et la façon de ce diable d'homme est de conduire avec tout son être moral et toute sa personne physique. Je parlais de pupitre : erreur ! Il dirige de mémoire. Pour l'ouverture de *Coriolan*, chef-d'œuvre consacré, le mérite est menu. Mais par cœur la *Symphonie pathétique* de Tschaikowky ! Par cœur *Une vie de héros*, le poème symphonique de Richard Strauss ! N'est-ce pas prodigieux ? La symphonie du maître russe est d'une inspiration toujours élevée, d'une orchestration savante et d'une invention mélodique vraiment intarissable : seulement l'originalité n'y est pas éclatante. Le morceau à cinq temps a d'abord déconcerté le public, en dépit de sa grâce ; mais, en somme, toutes les parties de cette œuvre si noble ont été goûtées et applaudies. Vous connaissez la poétique de Richard Strauss : elle n'est autre dans *Une vie de héros* que dans la *Sinfonia domestica* ou dans *Salomé* : des effets d'orchestre toujours ingénieux, souvent merveilleux, réunis entre eux par un lien... purement littéraire. Ne cherchez pas l'ombre d'une mélodie ou d'un développement

symphonique, vous reviendriez bredouille. Cet artiste tout à fait puissant me paraît s'être trompé d'art : la musique résistera toujours à l'usage qu'il veut en faire. Au programme figuraient encore deux *lieder* savoureux, d'un compositeur hollandais, M. Diepenbrock : ils furent confiés à la belle voix, au bon style et à la diction précise de M. Jean Reder, le chanteur favori de la *Schola Cantorum*.

De retour, ce matin-là seulement, de Moscou, où, non content de s'être fait justement acclamer dans deux grands concerts, il avait « révélé » au théâtre le *Samson et Dalila* de Saint-Saëns, M. Colonne assistait, le 10 novembre, du haut de sa loge, à l'incontesté triomphe de son « second ». M. Gabriel Pierné conduisit avec une suprême maîtrise la pittoresque et somptueuse Danse des voiles de la *Salomé* de Richard Strauss qu'il introduisait, ainsi, très brillamment au répertoire du Châtelet. Le pauvre César Franck eût été ravi de la façon dont son jeune disciple faisait valoir toutes les beautés de sa symphonie en *ré* ; Wagner eût bruyamment applaudi la merveilleuse exécution de *Siegfried Idyll* et de la *Chevauchée des Valkyries*. La nouveauté du programme était la seconde audition — la première avait eu lieu la veille à l'Institut — de la cantate à laquelle fut décerné, cette année, le grand prix de Rome. Son auteur, M. Maurice Le Boucher — le jeune neveu de la belle cantatrice que fut Mme Renée Richard — a écrit, sur un poème forcément quelconque, *Selma*, de M. Georges Spitzmuller, une musique noblement inspirée de Bach, dont l'orchestration nous a paru tout à fait remarquable. Les interprètes étaient ceux-là mêmes qui avaient, au mois de juin précédent, aidé le candidat à conquérir son précieux laurier : Mme Mellot-Joubert — de diction superbe — MM. Plamondon et Tordo. Et voilà, ce nous semble, un début prometteur.

17 novembre, M. Colonne avait fort heureusement s la direction de ses concerts et brillamment ouvert sa :e par une chaleureuse exécution de la *Symphonie ïque*. Le héros du jour était M. Aloïs Burgstaller, urs fort aimé au Châtelet. Le célèbre ténor allemand lamé, avec beaucoup d'autorité, le récit du Graal *ɔhengrin* et vigoureusement clamé le Chant de la e, de *Siegfried*. Puis, il s'est fait justement applau- ans la « Mort de Siegfried » où sonnait magnifi- ıent l'orchestre, et même dans trois lieder — on lui a nandé *J'ai pardonné*, de Schumann — où il était ·ieurement accompagné au piano par M. Eugène ner. Le séduisant prélude à l'*Après-midi d'un e* de M. Debussy, les émouvantes et poétiques *·es dolentes* de M. Gabriel Dupont complétaient à ait un programme merveilleusement composé, que ınaient les splendides et robustes sonorités de la he funèbre du *Crépuscule des dieux*.

Colonne mettait ensuite au répertoire de ses concerts œuvres nouvelles : d'abord, le scintillant *Apprenti 'er*, de M Paul Dukas, dont le monopole semblait rtenir à M. Chevillard ; puis, la suite d'orchestre tirée *Faute de l'Abbé Mouret*, qu'il avait lui-même fait aître au public de l'Odéon. Les deux ouvrages ont i au-delà de toute espérance. Bissé d'acclamation le ier jour, l'*Apprenti sorcier* a dû être redonné le nche suivant, et son exécution toucha, cette fois, à rfection. Les musiques écrites par M. Bruneau pour *ıute de l'Abbé Mouret* sont, vous le savez, de déli- es aquarelles d'un art très sincère qui n'ont rien à avec la mode. Rien de plus charmant, vraiment, a *Mort d'Albine*, avec son joli effet de voix loin- s. Deux artistes de valeur s'étaient aussi fait entendre succès au Concert du Châtelet : M. Koubitzky, dont vissante voix de ténorino fit merveille dans un air

mière fois, entendre au Châtelet, et, certes, on ne demandait qu'à l'applaudir. Mais le morceau qu'il interprétait — *Concertstück*, de Dohnanyi — parut tellement ennuyeux dans sa médiocrité et tellement long, que le public — une partie du public tout au moins — perdit patience et se mit à siffler vigoureusement, sans vouloir en attendre la fin. Alors, en quelques phrases bien senties, l'éloquent M. Colonne sut rappeler les perturbateurs à plus de convenance et de respect. Après la *Sinfonia domestica*, de M. Richard Strauss, merveilleusement rendue par l'orchestre, Mlle Lucie Caffaret retrouvait, dans la grande Fantaisie et Fugue pour orgue, de Bach, arrangées au piano par Listz, son vif succès du dimanche précédent. C'était plaisir de voir la jeune virtuose exécuter avec une science bien au-dessus de son âge et une simplicité remarquable la très belle œuvre dont elle savait faire ressortir toutes les nuances avec autant de force que de délicatesse. Glissons sur trois ou quatre accrocs insignifiants, causés par le manque de développement des mains, et félicitons ici de nouveau la brillante élève de M. Alphonse Duvernoy, qui, entre autres qualités très appréciables, avait celle d'être « rythmée naturellement ». Mlle Yvonne Dubel, de l'Opéra, a une voix sonore et d'un beau métal. Avec un peu plus d'abandon, de souplesse et de flamme, son interprétation de la mort d'Isolde eût été parfaite. Louons-en, au moins, la correction et l'intelligence. Ces qualités ont valu de vifs applaudissements à la jeune artiste, et réparé l'imprudence qu'elle avait commise, le 27 janvier, en chantant *Harmonie du Soir*, une mélodie de M. de Saint-Quentin, un peu trop naïve pour les habitués de nos grands concerts. L'orchestre avait fréquemment triomphé au cours de cette belle séance. On avait bissé l'*Après-midi d'un Faune*, qui s'affirmait chaque fois davantage une pure merveille de poésie et de sensibilité. On avait fait

re les *Murmures de la Forêt*, et l'orchestre avait dû ever après l'ouverture du *Vaisseau Fantôme* et la che du *Crépuscule*. L'enthousiasme était unanime stifié.

e 3 février — c'était la première audition aux Concerts Châtelet et M. Gabriel Pierné dirigeait, ce jour là, hestre, en l'absence de M. Colonne — des *Eolides*, I. Franck. Ainsi que dans toutes les compositions de naître admirable autant par la science que par l'élén des idées, on trouve dans les *Eolides* des beautés genre peut-être trop uniforme, grâce au manque oloris, à la discrétion des effets et à l'absence de erche orchestrale. « Deux pièces en forme canoie » de M. Th. Dubois, pour hautbois et violoncelle orchestre, étaient délicieusement interprétées par Gaudard et Baretti. Ce petit *opus* qui ne manquait e grâce ni d'ingéniosité dans sa forme scolastique, araissait pas avoir toute l'ampleur désirable pour mis en valeur dans une grande salle comme celle du telet : il gagnerait à plus d'intimité. Le morceau de tance fut la Symphonie en *ut* mineur de Beethoven, inquième, la plus célèbre, celle qui a été le plus ent exécutée dans tous les grands concerts philhariques. L'Association artistique, fondée et dirigée par Colonne, l'a fait entendre quarante-deux fois, du évrier 1874 à ce jour, et l'Association des Concertsoureux, cinquante-neuf fois, du 6 décembre 1881 1 mars 1906. Venait ensuite, en première audition, pièce pour orchestre, *Une Barque sur l'Océan*, I. Maurice Ravel nous présentait une composition sament compliquée et orientée dans le sens descriptif. Elle elait, comme tendance, un fragment d'une autre œuvre unesse, la Symphonie italienne, de Richard Strauss, entèrent aussi les bruits confus et mystérieux de la mer. Désert n'avait pas été donné depuis quatorze ans :

M. Colonne n'a pas voulu laisser plus longtemps dormir la fameuse « ode-symphonie » qui consacra jadis la gloire de Félicien David. Il a cru devoir la faire entendre à ses habitués, deux fois de suite, les 24 février et 2 mars. Je crains bien que ce soient là les toutes dernières auditions de ces mélodies vraiment surannées. Disons que le chant du muezzin a valu un joli succès à M. Plamondon, et passons... comme est passée la caravane. En 1846, paraît-il, l'œuvre de David fut donnée en costumes au théâtre d'Aix-la-Chapelle : quarante figurants et deux chameaux en carton paraissaient dans la représentation. C'était pousser un peu loin l'amour de la couleur locale... La *Pastorale* avait été superbement rendue, et la *Symphonie espagnole*, d'Edouard Lalo, noblement interprétée par le premier violon des Concerts du Châtelet, M. Firmin Touche; mais, en dépit de l'intelligente interprétation de Mlle Hélène Demellier, la musique sans forme du *Jet d'eau*, de M. Claude Debussy, sur des vers de Baudelaire, ne laissait pas de provoquer un beau tumulte aux galeries supérieures.

Après l'ouverture du *Carnaval romain* et le *Rouet d'Omphale*, dont la merveilleuse exécution valait à l'orchestre Colonne de justes ovations, Mme Marie Delna nous apparaissait, le 10 mars, sur l'estrade du Châtelet, revêtue d'une belle robe noire toute pailletée; elle disait avec une véritable grandeur tragique et d'une voix superbement vibrante les imprécations adressées à la Guerre par la Marcelline de l'*Attaque du Moulin*, de Louis Gallet et Alfred Bruneau. Cinq rappels à l'artiste et à l'œuvre saluaient ce triomphe qu'affirmait encore mieux l'amusante exclamation d'un auditeur de « là-haut » à qui, sans doute, on avait raconté que, si Mme Delna semblait avoir définitivement quitté la scène, il fallait s'en prendre à son mari : « Divorcez ! » lui criait-on du « poulailler ». Le poulailler du Concert Colonne est terrible... Avec

les pittoresques *Impressions d'Italie*, de M. Gustave Charpentier, que nous ne nous lassons pas d'entendre — la quatrième partie, *Sur les Cimes*, est adorable — M. Colonne nous rendait la *Symphonie légendaire*, de Benjamin Godard, dont la première audition au Concert du Châtelet remontait à plus de vingt ans. Le titre de l'œuvre nous a toujours laissé rêveur, car de « symphonie » proprement dite, il n'y a pas l'ombre. C'est une suite de morceaux détachés ne se raccordant en aucune espèce de façon. A signaler : *Dans la Cathédrale* (orchestre seul) ; la *Prière*, bien chantée par M. Sigwalt, qui, pour la circonstance, avait mis une sourdine à son clairon, et enfin les *Elfes*, de Leconte de Lisle, interprétés de si remarquable façon par Mme Delna, que le public (même celui des galeries supérieures) ne s'était point arrêté à la banalité du chœur d'accompagnement et avait de nouveau fêté tant et plus la cantatrice à la voix admirable.

Deux dimanches de suite, Mme Marie Delna avait fait salle comble au Concert du Châtelet. Après qu'on l'eût appplaudie le premier jour dans les strophes de la Guerre de l'*Attaque du Moulin*, de M. Alfred Bruneau, elle nous a dit, la seconde fois, la Mort de Didon des *Troyens à Carthage*. Et son succès nous reportait à quinze ans de distance. Elle était, en effet, la révélation de la soirée de l'Opéra-Comique du 9 juin 1892 et l'héroïne d'une reprise des *Troyens*, heureusement imaginée, en manière de revanche, envers le grand compositeur méconnu, par feu Carvalho. Douée d'une admirable voix de mezzo-soprano, qu'elle maniait avec une aisance parfaite, la jeune débutante (Marie Delna, naguère Mlle Ledent, avait alors dix-sept ans) s'était du premier coup imposée au public, à tel point qu'elle soulevait avec une simple phrase des tonnerres d'applaudissements et que la Didon de Berlioz était, dès ce jour, reconnue comme une des

plus rares natures d'artiste que possédaient nos scènes de musique. Mme Delna a mis, cette fois, plus de tendresse qu'elle n'en avait jamais mis dans le célèbre air d'*Orphée*: « J'ai perdu mon Eurydice » et s'est fait de nouveau acclamer dans la *Symphonie légendaire*, de Benjamin Godard. Le programme de M. Colonne comprenait la première audition d'une *Rapsodie bretonne*, écrite avec beaucoup d'adresse et de vigueur par M. Fernand Le Borne... il y a plus de vingt ans et refusée partout: quelle leçon pour nos jeunes musiciens! A cette pittoresque et vibrante composition, pleine de couleur et de vie, le public faisait un très chaleureux accueil.

Le 24 mars, après une excellente exécution de la symphonie en *la* de Beethoven, et deux pâles mélodies de Grieg, accompagnées par l'orchestre, qui furent fort bien chantées par Mme Ida Ekmann, une jeune, très jeune pianiste, Mlle Adeline Baillet nous offrit une interprétation correcte sans doute, mais un peu terne, du 2e concerto en *sol* mineur de Saint-Saëns. M. Colonne nous donnait ensuite une œuvre intéressante, mais encore peu connue, de M. Richard Strauss, le compositeur à la mode, *Don Juan*, poème symphonique, d'exécution fort difficile; et trois jolies mélodies du même maître, soigneusement accompagnées au piano par M. Eugène Wagner, valaient un nouveau et mérité succès à Mme Ida Ekmann.

M. Camille Saint-Saëns est — c'est incontestable — notre plus grand musicien, le maître glorieux de l'école française contemporaine. On ne sait comment l'honorer. C'est à un point — ne pensez-vous pas qu'il y ait là, tout de même, une légère exagération? — c'est à un point, dis-je, qu'on lui élève une statue « de son vivant »! Voilà, je crois, qui ne s'était jamais produit pour personne, et d'habitude on attendait que les génies fussent morts pour les célébrer de la sorte. M. Saint-Saëns est plus vert que jamais, et si vous l'aviez vu comme nous, jouer

— avec l'impeccable Diémer — en merveilleux pianiste qu'il a toujours été, le spirituel scherzo de ses deux grands duos pour piano, et s'essayer bravement — voire même un peu témérairement — en l'art difficile du capellmeister, vous vous seriez convaincus que Mme Henry Caruette, qui a cru devoir faire don à la ville de Dieppe de la statue de Saint-Saëns, inaugurée le 27 octobre, s'est livrée, en l'honneur du maître, toujours si robuste et si allègre, à une plaisanterie plutôt lugubre... La symphonie en *la* mineur, pour ainsi dire classique; le charmant septuor, où sonna si joliment la claire trompette de M. Petit; la célèbre *Danse macabre*, bissée d'enthousiasme, et la brillante *Marche héroïque* dédiée à la mémoire du peintre Henri Regnault : telles étaient les très belles œuvres de M. Saint-Saëns qu'acclamait le public accouru en foule à la réouverture des Concerts du Châtelet... Mais qui n'a pas son « violon d'Ingres » ? Tout comme s'il avait besoin d'ajouter une nouvelle corde à sa lyre, l'auteur de *Samson* rêve aujourd'hui des lauriers du chef d'orchestre. Après avoir magistralement dirigé l'ouverture de *Léonore*, M. Colonne lui a donc cédé le bâton de commandement, et si M. Saint-Saëns s'était offert le plaisir de conduire, non seulement ses propres œuvres, mais aussi celles de Berlioz et de Listz, c'est surtout au grand compositeur que s'adressèrent les chaleureuses ovations du public...

M. Colonne n'avait, pour sa seconde séance, cédé le bâton à personne autre, et ce fut un plaisir de voir comme il dirigea merveilleusement — merveilleusement, je vous dis — la noble symphonie de Lalo. Puis, M. Raoul Pugno vint nous jouer, de la plus magistrale façon, avec la délicatesse et l'admirable simplicité qui lui conviennent, le concerto en *mi* bémol du divin Mozart. Le directeur des Concerts du Châtelet faisait ensuite honnêtement place sur son programme au morceau inédit d'un jeune,

d'un très jeune musicien, M. Gabriel Dupont, l'auteur de la *Cabrera*, naguère applaudie à l'Opéra-Comique, et de la partition de la *Glu*, tirée — comme le *Chemineau*, de M. Xavier Leroux — de la célèbre pièce de notre grand poète Jean Richepin. Le *Chant de la Destinée* est le douloureux et violent commentaire symphonique de ce beau vers de Jules Laforgue : « Berce-moi, roule-moi, vaste fatalité ». C'est un morceau d'orchestre tout plein de couleur et de saveur, qui atteste, chez M. Gabriel Dupont, un tempérament d'une rare sincérité. La seconde partie du concert était un juste et pieux hommage à la mémoire d'Edward Grieg, mort récemment. Personne ne joue le Grieg comme M. Raoul Pugno : l'exécution du pittoresque et séduisant concerto en *la* mineur lui valut donc un de ses habituels et mérités triomphes. Après quoi, nous vîmes reparaître le grand pianiste, pour accompagner Mlle Hélène Demellier, chantant de la voix la plus fraîche et avec le sentiment le plus pur, trois exquises mélodies de l'illustre maître norvégien. — Pourquoi ne nous fait-on pas plus souvent entendre à l'Opéra-Comique Mlle Demellier, qui fut une Louise si émouvante? — C'est par l'expressive musique de *Peer Gynt*, interprétée à ravir par l'orchestre de M. Colonne, que se terminait le second concert du Châtelet. Ne sont-ce pas de vrais bijoux que la *Mort d'Ase* et la *Danse d'Anitra*, et celui qui les sertit n'était-il pas un musicien de race, digne d'être glorieusement honoré?

On sait que, de temps à autre, M. Colonne confie très galamment son pupitre et son bâton de chef d'orchestre à quelqu'un de ses confrères européens les plus renommés. C'était, le 3 novembre, à M. Villem Mengelberg — un des représentants les plus distingués de l'école musicale néerlandaise et le directeur des grands concerts d'Amsterdam — à faire ses preuves de « capellmeister » devant

le public du Châtelet. Je crois bien que ce nom très connu « là-bas, dans le nord », ne disait pas grand'chose aux quatre cinquièmes de l'auditoire parisien. Il n'en sera plus de même à l'avenir, car la séance a été triomphale : elle nous a révélé un maître. Ce petit homme vibrant et souple, aux cheveux d'un blond roux, drus, courts, ébouriffés, au masque glabre, aux traits autoritaires, mais facilement détendus par une disposition joviale, a électrisé la salle en jouant de cet orchestre aux cent voix comme il eût fait d'un instrument unique. Un bon pianiste n'obtient pas de ses dix doigts une plus complète unité. J'ai craint d'abord un tout petit peu de charlatanisme à l'usage du public, car le bras qui ne bat pas la mesure aide celui qui la bat par une gesticulation terriblement expressive. Mais cela n'était qu'enthousiaste sincérité, et la façon de ce diable d'homme est de conduire avec tout son être moral et toute sa personne physique. Je parlais de pupitre : erreur! Il dirige de mémoire. Pour l'ouverture de *Coriolan*, chef-d'œuvre consacré, le mérite est menu. Mais par cœur la *Symphonie pathétique* de Tschaikowky! Par cœur *Une vie de héros*, le poème symphonique de Richard Strauss! N'est-ce pas prodigieux? La symphonie du maître russe est d'une inspiration toujours élevée, d'une orchestration savante et d'une invention mélodique vraiment intarissable : seulement l'originalité n'y est pas éclatante. Le morceau à cinq temps a d'abord déconcerté le public, en dépit de sa grâce; mais, en somme, toutes les parties de cette œuvre si noble ont été goûtées et applaudies. Vous connaissez la poétique de Richard Strauss : elle n'est autre dans *Une vie de héros* que dans la *Sinfonia domestica* ou dans *Salomé :* des effets d'orchestre toujours ingénieux, souvent merveilleux, réunis entre eux par un lien... purement littéraire. Ne cherchez pas l'ombre d'une mélodie ou d'un développement

symphonique, vous reviendriez bredouille. Cet artiste tout à fait puissant me paraît s'être trompé d'art : la musique résistera toujours à l'usage qu'il veut en faire. Au programme figuraient encore deux *lieder* savoureux, d'un compositeur hollandais, M. Diepenbrock : ils furent confiés à la belle voix, au bon style et à la diction précise de M. Jean Reder, le chanteur favori de la *Schola Cantorum*.

De retour, ce matin-là seulement, de Moscou, où, non content de s'être fait justement acclamer dans deux grands concerts, il avait « révélé » au théâtre le *Samson et Dalila* de Saint-Saëns, M. Colonne assistait, le 10 novembre, du haut de sa loge, à l'incontesté triomphe de son « second ». M. Gabriel Pierné conduisit avec une suprême maîtrise la pittoresque et somptueuse Danse des voiles de la *Salomé* de Richard Strauss qu'il introduisait, ainsi, très brillamment au répertoire du Châtelet. Le pauvre César Franck eût été ravi de la façon dont son jeune disciple faisait valoir toutes les beautés de sa symphonie en *ré* ; Wagner eût bruyamment applaudi la merveilleuse exécution de *Siegfried Idyll* et de la *Chevauchée des Valkyries*. La nouveauté du programme était la seconde audition — la première avait eu lieu la veille à l'Institut — de la cantate à laquelle fut décerné, cette année, le grand prix de Rome. Son auteur, M. Maurice Le Boucher — le jeune neveu de la belle cantatrice que fut Mme Renée Richard — a écrit, sur un poème forcément quelconque, *Selma*, de M. Georges Spitzmuller, une musique noblement inspirée de Bach, dont l'orchestration nous a paru tout à fait remarquable. Les interprètes étaient ceux-là mêmes qui avaient, au mois de juin précédent, aidé le candidat à conquérir son précieux laurier : Mme Mellot-Joubert — de diction superbe — MM. Plamondon et Tordo. Et voilà, ce nous semble, un début prometteur.

Le 17 novembre, M. Colonne avait fort heureusement repris la direction de ses concerts et brillamment ouvert sa séance par une chaleureuse exécution de la *Symphonie héroïque*. Le héros du jour était M. Aloïs Burgstaller, toujours fort aimé au Châtelet. Le célèbre ténor allemand a déclamé, avec beaucoup d'autorité, le récit du Graal de *Lohengrin* et vigoureusement clamé le Chant de la Forge, de *Siegfried*. Puis, il s'est fait justement applaudir dans la « Mort de Siegfried » où sonnait magnifiquement l'orchestre, et même dans trois lieder — on lui a redemandé *J'ai pardonné*, de Schumann — où il était supérieurement accompagné au piano par M. Eugène Wagner. Le séduisant prélude à l'*Après-midi d'un faune* de M. Debussy, les émouvantes et poétiques *Heures dolentes* de M. Gabriel Dupont complétaient à souhait un programme merveilleusement composé, que terminaient les splendides et robustes sonorités de la Marche funèbre du *Crépuscule des dieux*.

M. Colonne mettait ensuite au répertoire de ses concerts deux œuvres nouvelles : d'abord, le scintillant *Apprenti sorcier*, de M. Paul Dukas, dont le monopole semblait appartenir à M. Chevillard ; puis, la suite d'orchestre tirée de la *Faute de l'Abbé Mouret*, qu'il avait lui-même fait connaître au public de l'Odéon. Les deux ouvrages ont réussi au-delà de toute espérance. Bissé d'acclamation le premier jour, l'*Apprenti sorcier* a dû être redonné le dimanche suivant, et son exécution toucha, cette fois, à la perfection. Les musiques écrites par M. Bruneau pour la *Faute de l'Abbé Mouret* sont, vous le savez, de délicieuses aquarelles d'un art très sincère qui n'ont rien à faire avec la mode. Rien de plus charmant, vraiment, que la *Mort d'Albine*, avec son joli effet de voix lointaines. Deux artistes de valeur s'étaient aussi fait entendre avec succès au Concert du Châtelet : M. Koubitzky, dont la ravissante voix de ténorino fit merveille dans un air

assez banal de Tchaïkowsky et dans une belle mélodie de Rimsky-Korsakow ; Mme Nina Ratti, qui avait magnifiquement chanté un fragment des *Fugitifs* de M. André Fijan, drame lyrique de M. Georges Loiseau, d'après une nouvelle de M. François de Nion. Après avoir donné dans cette page, très théâtrale, la mesure de son talent dramatique plein de fougue et de passion, la jeune cantatrice s'était révélée expressive et fine diseuse dans deux airs italiens de l'ancienne école, signés Cimarosa et Paësiello, où le timbre exquis de son soprano, d'une fraîcheur et d'une pureté rares, lui avaient valu de nouveaux et chaleureux bravos. A cette même séance, M. Georges Enesco faisait applaudir l'admirable sûreté de son goût artistique et la maëstria de son incontestable virtuosité dans le septième concerto pour violon — encore inédit ! — de Mozart. Exécution impeccable.

C'était ensuite, au Concert du Châtelet, la continuation du Cycle Beethovenien. Le 8 décembre, le grand et le sublime étaient interrompus par du ravissant et du délicieux. La huitième symphonie, très finement exécutée, a amorcé le succès triomphal du concert : l'*allegretto scherzando* et le prodigieux finale (*allegro vivace*) ont conquis, une fois de plus, et les lettrés de la musique et... les autres, s'il y en avait. Dans le concerto en *mi* bémol de Franz Liszt, sorte de vêtement somptueux sur des formes un peu indécises, ont brillé la précision et la grâce de la pianiste Mme Henri Deblauwe. Plusieurs fragments que M. Colonne empruntait fort heureusement à la très distinguée partition de M. Bruneau sur la *Faute de l'Abbé Mouret* ont retrouvé leur succès de la première fois. Et puis... on a wagnérisé avec *Siegfried*. Siegfried, ce fut M. Burgstaller, — le ténor prédestiné à l'incarnation des personnages wagnériens. Mme Kaschowska fut une Brunehilde vaillante. M. Burgstaller chanta, en outre, l'air célèbre d'*Adélaïde* de Beethoven,

qui n'est pas du tout un chef-d'œuvre, et le grand récit du Graal dans *Lohengrin*, qui au contraire en est un, et un des plus grands.

Relevons encore, au Concert Colonne, quelques premières auditions, comme celle des *Contes de Noël*, de M. Périlhou : de vieilles chansons — celle de Clément Marot était exquise — très agréablement présentées par l'aimable compositeur et interprétées avec un véritable talent par Mme Mellot-Joubert. Puis, la Société des instruments anciens nous fit entendre — un peu grêle pour le vaste vaisseau du Châtelet — le petit divertissement de Monteclair, les *Plaisirs Champêtres*, dont M. Gustave Lyon — l'auteur d'un délicieux clavecin qui revient de loin — nous avait donné la primeur en une fête offerte, l'été précédent, aux compositeurs et artistes des concerts russes de l'Opéra. Et la séance se terminait par une superbe exécution — une des plus belles que nous devions à M. Colonne — de la sublime symphonie avec chœurs de Beethoven. Le cadre de ce chapitre est infiniment trop restreint pour que je m'appesantisse ici sur le poème symphonique, intitulé *Souvenirs*, que M. Vincent d'Indy était venu conduire lui-même, avec l'autorité que l'on sait. Mais, comment vous taire la profonde impression produite par cette œuvre, toute d'émotion, l'une des plus belles et des plus touchantes pages qu'ait écrites l'auteur de *Fervaal?* Et quel contraste avec la Danse de *Salomé*, de Richard Strauss, pleine de verve brillante et de fantaisie pittoresque, qui suivait au programme la très noble œuvre de M. Vincent d'Indy. Puis la dernière séance de l'année fut consacrée à la reprise de la toujours triomphante *Damnation de Faust*. M. Colonne dirigea l'œuvre à la perfection avec tout le respect et tout l'amour qu'il a voués à Berlioz, et Mlle Louise Grandjean y fut, avec son incontestable talent, une Marguerite absolument idéale...

CONCERTS LAMOUREUX

Le programme du 6 janvier, au théâtre Sarah Bernhardt, s'illustrait d'une première audition : celle de *Virgo Maris*, interlude symphonique de M. A. Duteil d'Ozanne, introduction au deuxième acte des *Marins*, drame lyrique en deux actes, écrit sur un livret de M. André Mérane et non encore représenté. « Vers Terre-Neuve, depuis longtemps, les pêcheurs naviguent, loin de toutes côtes — c'est le calme — et un air de biniou ramène les pensées au pays de Bretagne — mais la vigie signale le danger... haut les cœurs, matelots ! voici la mer mauvaise... c'est la tempête ! — Et, maintenant, ils luttent dans le vent et l'écume, perdus dans le fracas... Mais, là-bas, en Armor, leurs femmes et leurs gas implorent pour eux, en une prière angoissée, la Vierge de la mer... et alors... le miracle s'accomplit. Tout s'apaise, le calme renaît, et le rythme de la vague douce accompagne de nouveau le biniou familier. » Le morceau est délicatement instrumenté : c'est tout ce que nous en pouvons dire... Ajoutons qu'il a reçu du public un accueil très courtois, sinon très chaleureux. L'orchestre et son chef avaient été, au contraire, légitimement acclamés après la puissante et pour ainsi dire « classique » symphonie en *ré* mineur de César Franck, dont l'exécution à la Société des Concerts du Conservatoire, deux ans avant la mort de l'auteur, avait provoqué des chuts... O les intelligents abonnés ! Le concert se complétait avec la très vivante *Symphonie espagnole*

d'Edouard Lalo, interprétée correctement, mais bien froidement, par le violoniste Henri Marteau, avec deux agréables fragments symphoniques d'*Hansel et Gretel*, la savoureuse partition d'Humperdinck, et avec une originale et vibrante *Marche joyeuse* du pauvre Emmanuel Chabrier, si odieusement méconnu de son vivant — tout comme César Franck.

Rien à dire, le dimanche suivant, de la symphonie en *ut* majeur de Mozart, qui n'est pas une des meilleures de l'auteur, ni de l'ouverture du *Freyschütz*, un peu bien ressassée... Mais l'orchestre de M. Chevillard avait justement triomphé dans la poétique *Procession nocturne* (dont c'était la première audition) et dans la verveuse *Valse de Méphisto* de Listz. Pour l'*Hymne à Vénus* de M. Albéric Magnard, soyons sincère : le morceau avait surexcité une cinquantaine d'amis et profondement « ennuyé » la majorité du public... Il y a là de la science et du dessin, mais n'y cherchez ni couleur, ni flamme. La Vénus de M. Magnard n'est pas capiteuse...

Les 20 et 27 janvier, M. Chevillard avait fait entendre à ses habitués le *Faust* de Schumann, interprété par M[me] Jeanne Raunay, MM. Nivette, Frolich et Plamondon. Les 3 et 10 février, c'était la *Damnation de Faust* de Berlioz, avec M[me] Gaetane Vicq, MM. Fernand Lemaire, Fournets et Raulin.

La première audition de la *Chanson de la Bretagne* pour chant avec orchestre, de M. Bourgault-Ducoudray, formait l'attraction principale du concert du 17 février. Dans les deux mélodies qu'il nous a été donné d'entendre, la couleur est fraîche, la facture puissante et le lyrisme impressionnant. Le cœur et l'oreille y trouvent une égale satisfaction. Les moyens d'expression sont exempts de certaines recherches qui émerveillent plutôt qu'elles ne touchent et presque toujours absorbent trop l'esprit.

me Mellot-Joubert à la voix délicieuse se fit, à juste titre, plaudir dans « Nuits d'Etoiles » et « Sône ».

Le 24 février. belle audition de la *Symphonie pathé-que* de Tschaïkousky, compositeur de talent qui appro-a parfois du genie. Deux chœurs de femmes de Henri Busser ont obtenu un succès de grande estime : isique honorable et même harmonieuse. Mlle Margue-e Long, pianiste de talent, a conquis trois rappels pour n interprétation brillante du concerto en *ut* mineur de ethoven, intéressant sans doute, mais un des moins spirés pourtant, à notre avis du moins, du puissant aître de la symphonie. Mlle Nelly Martyl, coiffée en rden d'*Aphrodite*, et plus jolie que jamais, a bien anté le solo de M. Busser, mais s'est montrée plus faible ns l'air de la *Création* qui lui valut son prix aux der-ers concours du Conservatoire. Elle respire avec effort sa voix a un léger défaut de chevrotement : déjà !... ielques fanatiques l'ont acclamée, la masse du public restée froide, et un ou deux insolents ont sifflé. Fi ! e c'est laid !... En somme, Mlle Martyl, dont on a at, peut-être même un peu trop parlé, est une élève en dressée, ce n'est pas encore une artiste, et il est à aindre que ses moyens paraissent insuffisants dans la ande salle de l'Opéra.

Le 3 mars, le programme du Concert Lamoureux était nsacré aux directeurs du Conservatoire présent et passé. Chevillard nous donnait au début de la séance l'ou-rture de *Frithiof*, à laquelle un de nos amis recon-issait toutes les qualités, la poésie et l'étrangeté de la usique russe ! C'était un joli succès pour M. Théodore ibois, ex-directeur du Conservatoire. De son succes-ur, M. Gabriel Fauré, l'excellent orchestre de M. Che-llard interprétait avec sa perfection habituelle *Dolly*, petit ensemble de six pièces composées pour piano à atre mains et instrumentées avec la variété, le fini et le

talent qui lui sont propres, par M. Henri Rabaud. — Quel est donc ce mystère ? M. Fauré ne saurait-il plus orchestrer, ou ne voudrait-il plus s'en donner la peine ? Telles quelles, ces pièces, et surtout la *Berceuse*, *Kitty-valse* et le *Pas Espagnol* auraient dû avoir le plus grand succès, si le public polaire de ce jour-là avait consenti à se dégeler un moment. Rien ne le fit fondre : ni l'exécution de la deuxième symphonie en *ut* majeur de Schumann, ni l'interprétation par M. Albert Geloso, le virtuose impeccable, du concerto en *la* majeur de Saint-Saëns, ni encore encore et surtout l'ébouriffante valse de *Méphisto*, de Liszt, cette page d'un entrain vertigineux, d'une tendresse si charmante en la phrase des violoncelles, d'une puissance et d'une variété d'orchestration absolument extraordinaire.

L'intérêt du concert du 10 mars résidait dans la première audition de *Snegourotchka* (la Fille de neige), Suite d'orchestre de Rimsky-Korsakow. Les œuvres de Rimsky-Korsakow, un des plus grands compositeurs russes, apparaissent souvent sur les programmes de nos grands concerts. Cette suite porte le même titre qu'un des chefs-d'œuvre de Rimski-Korsakow, l'opéra qu'il composa, vers 1880, sur le poème délicieux d'Ostrowky. Or, l'opéra présente cette particularité que Rimski-Korsakow reprit pour ainsi dire le travail fait avant lui par Tchaïkowski qui, en 1873, sur le désir exprimé par Ostrowski, écrivit la musique de scène pour son poème dramatique. Un musicographe russe, M. Berezowsky, fait ressortir la similitude, due au hasard assurément, des thèmes principaux de l'opéra de Rimski-Korsakow et de la Suite de Tchaïkowski. *Snegourotchka* symbolise, d'une façon pittoresque et charmante, la lutte entre l'engourdissement hibernal de la nature et son éclatant renouveau printanier. La Suite que nous présenta M. Chevillard fut terminée

avant l'opéra. D'après Berezowski, l'œuvre fut inspirée par le poème d'Ostrowski, mais ne possède en elle-même aucun programme, aucune idée littéraire illustrée par la mélodie. M. Chevillard a fait valoir, avec un grand entrain, toutes les qualités instrumentales de cette œuvre si riche et si variée, dont les thèmes nombreux font l'effet d'un miroitement chatoyant de mosaïque, peut-être au détriment de l'idée d'ensemble. La partie finale, où se reconnaissent les thèmes populaires russes, fut particulièrement goûtée du public. M. Fernand Lemaire exécuta avec une incontestable maîtrise le Concerto en *mi* bémol de Liszt. Ce jeune artiste fait preuve d'une réelle profondeur de compréhension, d'une technique impeccable, au doigté léger et puissant en même temps. Peut-être faut-il saluer en lui une étoile qui se lève dans le monde des virtuoses.

Magnifique concert, le 17 mars, qui prouvait une fois de plus les excellentes qualités qui distinguent l'orchestre de M. Chevillard et ce n'est pas un mince éloge pour celui qui les dirige et les conduit si vaillamment, que de constater le degré de perfection auquel arrive cette remarquable phalange d'artistes. C'est dire que la *Symphonie héroïque* était fort bien interprétée. Sans insister sur les scènes lyriques (*Ruines* et *Je veux*) de Mme G. Ferrari, pavées de bonnes intentions, dont quelques-unes debussistes, mais dont l'orchestration n'est pas assez corsée, disons que le prologue du *Crépuscule des Dieux*, — l'œuvre sensationnelle de la séance, — était merveilleusement interprété par Mme Elise Kutscherra — une remarquable Brunehilde — les trois nornes, Mlles Mathilde Gauchy, Emma Grégoire et Mme Mellot-Joubert, et M. Emile Cazeneuve, un excellent Siegfried. Le public, enthousiasmé de cette exécution, faisait une ovation bien méritée à M. Chevillard et à ses artistes.

Le dimanche suivant, le *Crépuscule des Dieux*, (pro-

logue et marche funèbre) était toujours superbement rendu par l'orchestre. Avec une voix qui tombe et une ardeur qui ne s'éteint pas, Mme Kutscherra faisait encore Brunehilde. Citons plus particulièrement Mlle Grégoire, qui tenait « solidement » le rôle de la deuxième norne. Et notons le succès de M. Sechiari dans le prélude du *Déluge*. La nouveauté du jour était une symphonie de M. Sylvio Lazzari, œuvre honorable — sans plus — jouée mollement. Quelques sifflets *in fine* ne purent faire sortir le public d'une indifférence quelque peu justifiée. MM. Léon Moreau, Debussy et Dukas font mieux, beaucoup mieux que cela...

Au programme des Concerts Lamoureux ne figuraient le soir du Vendredi-Saint, que deux noms : Beethoven et Wagner. Beethoven, dont l'orchestre interprétait avec sa perfection coutumière l'ouverture de *Coriolan* et la superbe symphonie en *ut* mineur. Cette symphonie en *ut* mineur, on a beau l'entendre, elle est toujours aussi belle, que dis-je, plus belle encore, et l'on ne peut jamais se lasser de l'écouter. Le *Prélude*, l'*Enchantement du Vendredi-Saint* et le deuxième tableau du troisième acte de *Parsifal* constituaient l'attrait de cette belle soirée. L'orchestre faisait merveille et les interprètes, MM. Lemaire, Gilly et Nivette étaient fort applaudis.

Encore une fois — la sixième au moins depuis leur fondation, mais non, certes, la dernière — les Concerts Lamoureux ont changé de local. Dédaignant la trop onéreuse hospitalité qu'en échange de ses matinées perdues, Mme Sarah Bernhardt leur faisait aussi chère que possible, lesdits Concerts se sont installés — faute de mieux — rue La Boëtie, à la salle Gaveau, de bonne acoustique, sans doute, mais sûrement incommode et infiniment trop exiguë pour d'importantes réunions de ce genre. L'Association ouvrait, le 13 octobre, sa vingt-septième saison, par une séance hors série, donnée au profit

de sa caisse de prévoyance. Concert de bienvenue, concert de réouverture, concert à bénéfice : donc, programme consacré, composé d'œuvres « de tout repos » et agrémenté de solistes fameux. Le public répondait à l'appel de l'Association, à laquelle il devait de si artistiques exécutions ; l'orchestre et M. Chevillard étaient fort chaleureusement acclamés par leurs admirateurs, pleins de zèle enthousiaste et reconnaissant. L'ouverture du *Carnaval romain*, de Berlioz ; la Quatrième Symphonie, de Schumann ; la scène d'Eglantine de l'*Euryanthe*, de Weber ; le Concerto en *si* bémol, de Mozart ; le *Rouet d'Omphale*, de Saint-Saëns ; le Prélude et la Mort d'Yseult, de Wagner, constituaient le programme. Ce sont des ouvrages où l'orchestre a coutume d'exceller, et M. Chevillard tire de l'exécution de certains d'entre eux, la Symphonie de Schumann, et les pièces de Wagner entre autres, le meilleur de sa juste gloire. M. Louis Diemer n'a pas non plus besoin d'être célébré, ni le Concerto de Mozart qu'il a traduit avec une subtilité et une simplicité charmantes. Mme Félicie Kaszowska s'était déjà fait avantageusement connaître chez M. Chevillard il y a quelques années. On la réentendait avec plaisir. Fort estimée en Allemagne, où elle prenait part à l'un des derniers cycles wagnériens de Dresde, c'est, à l'heure actuelle, l'une des plus impressionnantes interprètes du maître de Bayreuth. Elle chantait la Mort d'Yseult avec une sûreté, une flamme et une conviction dramatique qui lui valaient de légitimes applaudissements.

Le 20 octobre fut la journée de M. Saint-Saëns : nos concerts symphoniques consacraient au grand compositeur la meilleure part de leur programme. Tandis que M. Colonne nous donnait, au Châtelet, un véritable festival, au cours duquel l'auteur de *Samson et Dalila* se manifestait à la fois comme compositeur, comme pianiste et comme chef d'orchestre, M. Chevillard inau-

gurait le grand orgue qui embellit sa nouvelle demeure, en exécutant la symphonie en *ut* mineur du même maître, prodigieux et splendide monument sonore, dont l'extraordinaire magnificence est due, peut-être moins à la richesse, à l'originalité des thèmes, qu'à l'incomparable éclat de leur instrumentation, qu'à l'inépuisable ingéniosité de leurs développements et de leurs formations. Avec quelle force, quelle sûreté, quelle logique, quelle ampleur, quelle maîtrise, cela est agencé, construit, écrit ! Avec quelle diversité d'effets, l'orgue, silencieux d'abord, puis émouvant, éloquent, tonnant, formidable, est employé ! Si connue, si illustre que soit cette œuvre, on se réjouit de la réentendre et on ne se lasse pas de la louer. M. Chevillard et ses artistes l'interprètent de merveilleuse, d'admirable manière... Ajoutons que le public de ce jour-là accueillait favorablement le vibrant prélude, encore plus expressif au théâtre, de la *Naïs Micoulin*, de M. Alfred Bruneau, représentée sur la scène de Monte-Carlo, au mois de février précédent.

Le 3 novembre, toujours parfait sous la direction de son vaillant chef, l'orchestre de M. Chevillard rendait merveilleusement la gracieuse symphonie en *ut* majeur de Mozart et la symphonie d'Haydn, en *ré* majeur, si alerte en dépit de son âge. Nous y goûtames également le rutilant poème symphonique de M. Rimsky-Korsakow, que l'on connaît sous le nom de *Sadko* et une brillante, encore qu'un peu banale, Carnaval-Ouverture, du compositeur tchèque Ant. Dvorak. Mais ce fut surtout pour nous un vrai régal que d'entendre, si habilement transcrite par M. Busser, une *Petite suite* pour piano, de M. Debussy : quatre morceaux d'une harmonie charmante, d'une mélodie simple et claire — mais oui ! — qui, en dépit de leurs titres, respirent un délicieux parfum oriental. On faisait à ces pittoresques musiques un aimable accueil : nous l'eussions désiré plus chaleureux.

Un ouvrage nouveau était inscrit au programme du 10 novembre : *Faunes et Driades*, de M. Roussel, un des musiciens sur lesquels notre jeune école fonde le plus justement des espérances. Il est regrettable qu'un fragment seul nous ait été donné. On ne saurait avoir une impression bien nette, après cette audition, d'une œuvre aussi importante et d'un musicien aussi sérieux que M. Roussel. De l'aveu même du programme « le thème qui apparaît pour la première fois à la fin de ce morceau » et qui est d'ailleurs de belle allure «... serait inexplicable s'il ne se rattachait aux parties précédentes ». Or, les parties précédentes manquaient. Les idées n'étant présentées que sous leur forme variée, il serait injuste de dire qu'elles sont ou trop menues ou trop dispersées. Le pittoresque séduisant de ce morceau, son orchestre ingénieux ont rallié cependant tous les suffrages, et le nom de M. Roussel que nous espérons revoir bientôt sur les programmes a été chaleureusement applaudi. La fantaisie pour harpe de M. Théodore Dubois a été pour Mlle Henriette Renié l'occasion d'un très grand et très légitime succès. Le programme se complétait par l'admirable *Tasso* de Liszt et par le rutilant et spirituel *Apprenti sorcier* de M. Paul Dukas qui, comme de coutume, a été l'objet de véritables acclamations.

Au concert du 17 novembre, M. Chevillard, fâcheusement indisposé, était remplacé au pupitre par M. Paul Vidal. L'intérêt de cette séance résidait dans la première audition d'un poème symphonique de Balakirew intitulé *En Bohême* et composé sur les thèmes de trois chansons nationales tchèques. *En Bohême* est évidemment une œuvre intéressante, mais de second ordre, malgré ou plutôt à cause de ces chansons dont nous avons surtout prisé la première. Orchestration pleine de détails curieux et pittoresques. Enfin, M. Maurice Dumesnil faisait preuve de très réelles et très brillantes qualités dans

l'exécution et l'interprétation du quatrième concerto pour piano et orchestre de Saint-Saëns, composition aussi difficile qu'elle est belle, et ce n'est pas peu dire. Quoique tout jeune, M. Dumesnil le jouait comme en maître du clavier.

La si regrettable indisposition de M. Chevillard ayant persisté, M. Paul Vidal conduisait de nouveau, le dimanche suivant, l'orchestre des Concerts-Lamoureux. Son succès était des plus vifs. Un *Allegro appassionnato* d'Ed. Lalo figurait pour la première fois au programme. Comme toujours, chez l'auteur du *Roi d'Ys*, la réalisation en est de l'ordre le plus rare. Un orchestre ingénieux, subtil et très savoureux, enveloppe l'idée principale et la pare du vêtement le plus somptueux qui se puisse rêver.

La *Nef* de M. Gustave Samazeuilh ne satisfaisait qu'une partie de l'auditoire que réunissait à la salle Gaveau le concert du 1er décembre. Et voici ce qu'en disait M. Robert Brussel : « Ce jeune compositeur, qui n'est guère connu jusqu'ici que par des œuvres de musique de chambre et par des mélodies, aspire au meilleur idéal qui soit pour un musicien : comme ses aînés, dont il a goûté l'enseignement, il veut donner à son art la raison la plus haute. Il a voulu, cette fois, non point commenter ni dépeindre le mythe de Promethée, mais traduire les sentiments qu'a fait naître en lui la connaissance des luttes héroïques du Titan. L'image poétique de la Nef qu'a imaginée M. Elémir Bourges l'a conduit à réaliser son œuvre. La forme d'art qui tente M. Samazeuilh est une de celles qui exigent, pour être totalement dignes de leur objet, la plus grande maturité de l'esprit. Ce n'est point un art auquel suffisent des dons heureux. Il y faut apporter des idées d'un caractère nettement défini, dignes d'aussi vastes pensées et assez fortes pour supporter les développements qu'elles

entraînent. L'étude de M. Samazeuilh n'offre point un ensemble de telles perfections, mais elle présente du moins dans sa forme et dans ses idées des qualités trop rares pour qu'on ne s'y arrête pas : le choix des motifs tout d'abord, la qualité de l'écriture, l'excellente sonorité de l'orchestre. Le début et la péroraison de l'ouvrage comptent parmi les pages les mieux venues ; ce sont celles du moins qui, par leur valeur expressive, par la poésie qui émane d'elles, sont les plus dignes de la grandeur unique de leur objet ».

En attendant le définitif rétablissement de M. Camille Chevillard, l'Association des Concerts Lamoureux nous présentait, le 15 décembre, un Capellmeister fort apprécié en Allemagne, M. Siegmund von Hausegger, qui, Autrichien de naissance, a conduit de façon remarquable à Munich et à Francfort. Venu après Richter, Mottl, Hermann Levi, Weingartner, il est digne de ses illustres prédécesseurs ; il provient bien de la même lignée des grands chefs d'orchestre, artistes, compréhensifs, respectueux de l'œuvre, de ces maîtres susceptibles, par la force de leur intelligence, par l'ardeur de leur passion, de dominer et de transporter les masses orchestrales. M. de Hausegger rappelle, par sa silhouette comme par son interprétation, un autre chef renommé, Gustave Mahler. Il évoque son souvenir, mais avec moins de précision peut-être et plus d'abandon. Son geste est moins vif, moins net aussi, mais il sait extérioriser, rendre plus sensible et plus touchante la tendresse ou la passion de la phrase... contrairement à ces chefs d'orchestre qui, remarquables dans la musique moderne, sont inférieurs dans l'interprétation des maîtres classiques. M. von Hausegger fut aussi parfait dans l'ouverture de *Freyschütz* et dans la Symphonie en *si bémol* de Beethoven, que dans les œuvres de Wagner et dans le *Don Juan* de Richard Strauss. Peut-être a-t-il certains mouvements qui nous

surprennent tout d'abord. Mais qui oserait dire qu'il se trompe, en présence du résultat qu'il obtient?...

Le nom de Peter Cornelius faisait, le 22 décembre, pour la première fois, son apparition sur l'affiche des Concerts Chevillard. « Ce poète — écrivait M. Robert Brussel — cet artiste qui fut admiré par Liszt et qui fut l'ami de Wagner, mourut pauvre, professant concurremment l'harmonie et la rhétorique ; il habitait à Munich, entouré de ses trois enfants et de sa « gute Frau », deux misérables petites chambres. Ce bon Allemand fut à ce point ému des malheurs de Strasbourg, qu'il vendit sa chaîne d'or pour quelques florins, afin d'envoyer, lui aussi, son obole. Désormais, on put le voir portant, symbole naïf de sa sentimentalité et de sa pitié, une chaîne faite des cheveux de sa femme. C'est l'ouverture du *Barbier de Bagdad* que dirigeait M. von Hausegger. C'est peut-être la partie la moins curieuse de l'ouvrage. Mais combien l'idée y a de fraîcheur, de grâce, d'abondance! que l'orchestre y est sonore, de jolie couleur et d'un pittoresque avisé! On a quelque peine à comprendre que le public de Weimar ait pu siffler en 1858 une œuvre aussi simple et que Liszt ait dû abandonner son bâton, se retourner vers l'auditoire hostile, applaudir en manière de riposte, puis finalement donner sa démission ; ce qui l'a froissé, ce public, se sont probablement quelques audaces, bien timides aujourd'hui, comme le délicieux frottement des bois décrivant avec une fantaisie légère et spirituelle les bavardages sans fin du bon barbier ».

La Symphonie en *ut* majeur de M. Dukas, que nous n'avions pas entendue depuis nombre d'années, résiste victorieusement à l'épreuve du temps. Assurément, l'auteur d'*Ariane et Barbe-Bleue* a, depuis lors, acquis une forme plus ample et plus libre, plus expressive surtout, et ses idées mélodiques sont devenues plus personnelles, empreintes de cette gravité réfléchie et chaleureuse qui

est comme leur marque. Mais, en vérité, la symphonie possède déjà d'éclatantes qualités. M. Paul Vidal, à qui l'œuvre fut dédiée, la dirigeait avec chaleur et sympathie. Première audition, ce même jour, 29 décembre, du *Bon Chevalier*, écrit, pour baryton, par M. Pierre Hermant, sur un poème de Verlaine, extrait de *Sagesse*. Le musicien aurait pu s'attacher surtout au sens intime de la pièce : la joie enfantine et profonde, si fraîche et si naïve, du poète qui sent mortes les passions honteuses d'autrefois et qui se voit maître d'un cœur tout neuf et purifié! C'est ce qu'eussent fait sans doute Fauré et Debussy. Il a préféré s'attacher à la forme dramatique dont Verlaine a revêtu ce sentiment, et n'y a vu qu'une scène de légende. Admettons ce parti pris, et constatons que M. Hermant s'est très adroitement tiré de sa tâche. M. Frœlich se faisait acclamer dans les Adieux de Wotan, et pour terminer le concert — et aussi l'année — l'orchestre enlevait brillamment la *Chevauchée des Walkyries*.

CONSERVATOIRE

DE MUSIQUE ET DE DÉCLAMATION

Composition musicale. — Premier grand prix : M. Le Boucher, élève de M. Widor. Premier second grand prix : M. Mazellier, élève de M. Lenepveu.

Fugue. — Premier prix : M. Bertrand. Seconds prix : MM. Borchard et Chevaillier. Pas de premier accessit. Deuxième accessit : M. Mazellier (Jules-Marius), élève de M. Lenepveu.

Contrepoint. — Premiers prix : MM. Defay et Comte, élèves de M. Caussade. Seconds prix : MM. Lély et Gallon, élèves de M. Caussade ; Mlle Pelliot, élève de M. Gédalge.

Harmonie. — *Classe des élèves hommes.* — Pas de premier prix. Second prix : M. Cellier, élève de M. Leroux. Premier accessit : MM. Richepin, élève de M. Leroux ; Saint-Aulaire la Durantie, élève de M. Pessard. Deuxième accessit : MM. Rejoux et Pilot, élèves de M. Taudou.

Classe des élèves femmes. — Premiers prix : Mlle Morhange, Guérin, Granier, élèves de M. Marty. Second prix : Mlle Hublé, élève de M. Chapuis. Premier accessit : Mlle Davaine, élève de M. Marty. Deuxième accessit : Mlle Atoch, élève de M. Marty.

Chant. — *Concours des élèves hommes.* — Premier prix : M. Duclos, élève de M. Cazeneuve. Seconds prix : MM. Gilles, élève de M. Cazeneuve; Vigneau, élève de M. Duvernoy. Premier accessit : M. Teissier, élève de

Norbens, élève de M. Cazeneuve; Robur, élè
Mme Caron; Garchery, élève de M. Manoury. P
accessit : Mlle Le Senne, élève de M. Cazeneuve;
élève de M. Lassalle; Salva, élève de M. Duv
Deuxième accessit : Mlles Delisle, élève de Mme (
Bourdon, élève de M. Lassalle; Amoretti, él
M. Engel; Quinaux-Baudin, élève de M. Lo
Doublel, élève de M. Dubulle.

OPÉRA. — *Elèves hommes.* — Premiers
MM. Duclos, élève de M. Dupeyron; Gilles, él
M. Melchissédec. Seconds prix : MM. Vaurs et T
élèves de M. Bouvet. Premier accessit : M. Ba
élève de M. Dupeyron. Deuxième accessit : M.
élève de M. Melchissédec.

Elèves femmes. — Premiers prix : Mlles Ba
Lapeyrette, élèves de M. Bouvet. Seconds prix : Ml
et Madeski, élèves de M. Bouvet; La Senne, él
M. Melchissédec. Premier accessit : Mlles Cebro
bens, élève de M. Bouvet; Panis, élève de M. Dup
Deuxième accessit : Mlles Bourdon, élève de M. B
Salva, élève de M. Melchissédec.

Elèves femmes. — Premier prix : Mlle Faye, élève de M. Isnardon. Second prix : Mlle Bailac, élève de M. Bouvet. Premier accessit : Mlles Demougeot et Robur, élèves de M. Isnardon; Mme Garchery, élève de M. Dupeyron. Deuxième accessit : Mlles Jurand, élève de M. Isnardon; Cebron-Norbens et Leblanc, élèves de M. Bouvet.

Tragédie. — *Élèves hommes.* — Premier prix : M. Gerbault, élève de M. Berr. Second prix : M. Chambreuil, élève de M. Silvain. Premier accessit : MM. Tellegen, élève de M. Paul Mounet; Leroy, élève de M. Laugier; Karl, élève de M. Leloir. Second accessit : M. Garrigues, élève de M. Truffier.

Élèves femmes. — Premier prix : Mlle Ludger, élève de M. Berr. Pas de second prix. Premier accessit : Mlle Denise-Mussay, élève de M. Paul Mounet.

Comédie. — *Elèves hommes.* — Premiers prix : MM. Leroy, élève de M. Laugier; de Féraudy, élève de M. Berr. Seconds prix : MM. Guilhen Puylagarde, élève de M. Berr; Lafon, élève de M. Leloir. Premier accessit : MM. Deguingand et Chambreuil, élèves de M. Silvain; Gerbault, élève de M. Berr; Gandéra, élève de M. Laugier.

Elèves femmes. — Premiers prix : Mlles Lifraud, élève de M. Truffier; Provost, élève de M. Leloir. Seconds prix : Mlles Ludger et Dantès, élèves de M. Berr; Frévalles, élève de M. Leloir. Premier accessit : Mlle Chanove, élève de M. Laugier. Deuxième accessit : Mlles Denyse-Mussay, élève de M. Paul Mounet; Reuver, élève de M. Silvain.

Piano. — *Elèves hommes.* — Premiers prix : MM. Verd, Etlin et Nat, élèves de M. Diémer; Coye, Poillot et Polleri, élèves de M. Risler. Seconds prix : MM. Crassous et Trillat, élèves de M. Risler; Ciampi,

gurait le grand orgue qui embellit sa nouvelle demeure, en exécutant la symphonie en *ut* mineur du même maître, prodigieux et splendide monument sonore, dont l'extraordinaire magnificence est due, peut-être moins à la richesse, à l'originalité des thèmes, qu'à l'incomparable éclat de leur instrumentation, qu'à l'inépuisable ingéniosité de leurs développements et de leurs formations. Avec quelle force, quelle sûreté, quelle logique, quelle ampleur, quelle maîtrise, cela est agencé, construit, écrit! Avec quelle diversité d'effets, l'orgue, silencieux d'abord, puis émouvant, éloquent, tonnant, formidable, est employé! Si connue, si illustre que soit cette œuvre, on se réjouit de la réentendre et on ne se lasse pas de la louer. M. Chevillard et ses artistes l'interprètent de merveilleuse, d'admirable manière... Ajoutons que le public de ce jour-là accueillait favorablement le vibrant prélude, encore plus expressif au théâtre, de la *Naïs Micoulin*, de M. Alfred Bruneau, représentée sur la scène de Monte-Carlo, au mois de février précédent.

Le 3 novembre, toujours parfait sous la direction de son vaillant chef, l'orchestre de M. Chevillard rendait merveilleusement la gracieuse symphonie en *ut* majeur de Mozart et la symphonie d'Haydn, en *ré* majeur, si alerte en dépit de son âge. Nous y goûtames également le rutilant poème symphonique de M. Rimsky-Korsakow, que l'on connaît sous le nom de *Sadko* et une brillante, encore qu'un peu banale, Carnaval-Ouverture, du compositeur tchèque Ant. Dvorak. Mais ce fut surtout pour nous un vrai régal que d'entendre, si habilement transcrite par M. Busser, une *Petite suite* pour piano, de M. Debussy : quatre morceaux d'une harmonie charmante, d'une mélodie simple et claire — mais oui! — qui, en dépit de leurs titres, respirent un délicieux parfum oriental. On faisait à ces pittoresques musiques un aimable accueil : nous l'eussions désiré plus chaleureux.

n ouvrage nouveau était inscrit au programme du
ovembre : *Faunes et Driades*, de M. Roussel, un
musiciens sur lesquels notre jeune école fonde le
justement des espérances. Il est regrettable qu'un
ment seul nous ait été donné. On ne saurait avoir
impression bien nette, après cette audition, d'une
re aussi importante et d'un musicien aussi sérieux
M. Roussel. De l'aveu même du programme « le
ıe qui apparaît pour la première fois à la fin de
ıorceau » et qui est d'ailleurs de belle allure «... serait
plicable s'il ne se rattachait aux parties précédentes ».
les parties précédentes manquaient. Les idées n'étant
entées que sous leur forme variée, il serait injuste
ire qu'elles sont ou trop menues ou trop dispersées.
ɪittoresque séduisant de ce morceau, son orchestre
nieux ont rallié cependant tous les suffrages, et
om de M. Roussel que nous espérons revoir bientôt
les programmes a été chaleureusement applaudi.
fantaisie pour harpe de M. Théodore Dubois a été
· Mlle Henriette Renié l'occasion d'un très grand et
légitime succès. Le programme se complétait par
nirable *Tasso* de Liszt et par le rutilant et spirituel
ırenti sorcier de M. Paul Dukas qui, comme de
ume, a été l'objet de véritables acclamations.
u concert du 17 novembre, M. Chevillard, fâcheuse-
t indisposé, était remplacé au pupitre par M. Paul
ıl. L'intérêt de cette séance résidait dans la première
tion d'un poème symphonique de Balakirew intitulé
Bohème et composé sur les thèmes de trois chansons
onales tchèques. *En Bohème* est évidemment une
re intéressante, mais de second ordre, malgré ou
ôt à cause de ces chansons dont nous avons surtout
è la première. Orchestration pleine de détails curieux
ɪittoresques. Enfin, M. Maurice Dumesnil faisait
ıve de très réelles et très brillantes qualités dans

l'exécution et l'interprétation du quatrième concerto pour piano et orchestre de Saint-Saëns, composition aussi difficile qu'elle est belle, et ce n'est pas peu dire. Quoique tout jeune, M. Dumesnil le jouait comme en maître du clavier.

La si regrettable indisposition de M. Chevillard ayant persisté, M. Paul Vidal conduisait de nouveau, le dimanche suivant, l'orchestre des Concerts-Lamoureux. Son succès était des plus vifs. Un *Allegro appassionnato* d'Ed. Lalo figurait pour la première fois au programme. Comme toujours, chez l'auteur du *Roi d'Ys*, la réalisation en est de l'ordre le plus rare. Un orchestre ingénieux, subtil et très savoureux, enveloppe l'idée principale et la pare du vêtement le plus somptueux qui se puisse rêver.

La *Nef* de M. Gustave Samazeuilh ne satisfaisait qu'une partie de l'auditoire que réunissait à la salle Gaveau le concert du 1er décembre. Et voici ce qu'en disait M. Robert Brussel : « Ce jeune compositeur, qui n'est guère connu jusqu'ici que par des œuvres de musique de chambre et par des mélodies, aspire au meilleur idéal qui soit pour un musicien : comme ses aînés, dont il a goûté l'enseignement, il veut donner à son art la raison la plus haute. Il a voulu, cette fois, non point commenter ni dépeindre le mythe de Promethée, mais traduire les sentiments qu'a fait naître en lui la connaissance des luttes héroïques du Titan. L'image poétique de la Nef qu'a imaginée M. Elémir Bourges l'a conduit à réaliser son œuvre. La forme d'art qui tente M. Samazeuilh est une de celles qui exigent, pour être totalement dignes de leur objet, la plus grande maturité de l'esprit. Ce n'est point un art auquel suffisent des dons heureux. Il y faut apporter des idées d'un caractère nettement défini, dignes d'aussi vastes pensées et assez fortes pour supporter les développements qu'elles

entraînent. L'étude de M. Samazeuilh n'offre point un ensemble de telles perfections, mais elle présente du moins dans sa forme et dans ses idées des qualités trop rares pour qu'on ne s'y arrête pas : le choix des motifs tout d'abord, la qualité de l'écriture, l'excellente sonorité de l'orchestre. Le début et la péroraison de l'ouvrage comptent parmi les pages les mieux venues ; ce sont celles du moins qui, par leur valeur expressive, par la poésie qui émane d'elles, sont les plus dignes de la grandeur unique de leur objet ».

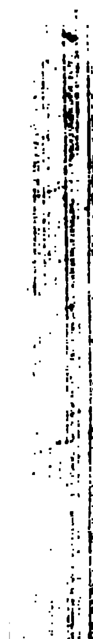
En attendant le définitif rétablissement de M. Camille Chevillard, l'Association des Concerts Lamoureux nous présentait, le 15 décembre, un Capellmeister fort apprécié en Allemagne, M. Siegmund von Hausegger, qui, Autrichien de naissance, a conduit de façon remarquable à Munich et à Francfort. Venu après Richter, Mottl, Hermann Levi, Weingartner, il est digne de ses illustres prédécesseurs ; il provient bien de la même lignée des grands chefs d'orchestre, artistes, compréhensifs, respectueux de l'œuvre, de ces maîtres susceptibles, par la force de leur intelligence, par l'ardeur de leur passion, de dominer et de transporter les masses orchestrales. M. de Hausegger rappelle, par sa silhouette comme par son interprétation, un autre chef renommé, Gustave Mahler. Il évoque son souvenir, mais avec moins de précision peut-être et plus d'abandon. Son geste est moins vif, moins net aussi, mais il sait extérioriser, rendre plus sensible et plus touchante la tendresse ou la passion de la phrase... contrairement à ces chefs d'orchestre qui, remarquables dans la musique moderne, sont inférieurs dans l'interprétation des maîtres classiques. M. von Hausegger fut aussi parfait dans l'ouverture de *Freyschütz* et dans la Symphonie en *si bémol* de Beethoven, que dans les œuvres de Wagner et dans le *Don Juan* de Richard Strauss. Peut-être a-t-il certains mouvements qui nous

surprennent tout d'abord. Mais qui oserait dire qu'il se trompe, en présence du résultat qu'il obtient?...

Le nom de Peter Cornelius faisait, le 22 décembre, pour la première fois, son apparition sur l'affiche des Concerts Chevillard. « Ce poète — écrivait M. Robert Brussel — cet artiste qui fut admiré par Liszt et qui fut l'ami de Wagner, mourut pauvre, professant concurremment l'harmonie et la rhétorique; il habitait à Munich, entouré de ses trois enfants et de sa « gute Frau », deux misérables petites chambres. Ce bon Allemand fut à ce point ému des malheurs de Strasbourg, qu'il vendit sa chaîne d'or pour quelques florins, afin d'envoyer, lui aussi, son obole. Désormais, on put le voir portant, symbole naïf de sa sentimentalité et de sa pitié, une chaîne faite des cheveux de sa femme. C'est l'ouverture du *Barbier de Bagdad* que dirigeait M. von Hausegger. C'est peut-être la partie la moins curieuse de l'ouvrage. Mais combien l'idée y a de fraîcheur, de grâce, d'abondance! que l'orchestre y est sonore, de jolie couleur et d'un pittoresque avisé! On a quelque peine à comprendre que le public de Weimar ait pu siffler en 1858 une œuvre aussi simple et que Liszt ait dû abandonner son bâton, se retourner vers l'auditoire hostile, applaudir en manière de riposte, puis finalement donner sa démission; ce qui l'a froissé, ce public, ce sont probablement quelques audaces, bien timides aujourd'hui, comme le délicieux frottement des bois décrivant avec une fantaisie légère et spirituelle les bavardages sans fin du bon barbier ».

La Symphonie en *ut* majeur de M. Dukas, que nous n'avions pas entendue depuis nombre d'années, résiste victorieusement à l'épreuve du temps. Assurément, l'auteur d'*Ariane et Barbe-Bleue* a, depuis lors, acquis une forme plus ample et plus libre, plus expressive surtout, et ses idées mélodiques sont devenues plus personnelles, empreintes de cette gravité réfléchie et chaleureuse qui

est comme leur marque. Mais, en vérité, la symphonie possède déjà d'éclatantes qualités. M. Paul Vidal, à qui l'œuvre fut dédiée, la dirigeait avec chaleur et sympathie. Première audition, ce même jour, 29 décembre, du *Bon Chevalier*, écrit, pour baryton, par M. Pierre Hermant, sur un poème de Verlaine, extrait de *Sagesse*. Le musicien aurait pu s'attacher surtout au sens intime de la pièce : la joie enfantine et profonde, si fraîche et si naïve, du poète qui sent mortes les passions honteuses d'autrefois et qui se voit maître d'un cœur tout neuf et purifié! C'est ce qu'eussent fait sans doute Fauré et Debussy. Il a préféré s'attacher à la forme dramatique dont Verlaine a revêtu ce sentiment, et n'y a vu qu'une scène de légende. Admettons ce parti pris, et constatons que M. Hermant s'est très adroitement tiré de sa tâche. M. Frœlich se faisait acclamer dans les Adieux de Wotan, et pour terminer le concert — et aussi l'année — l'orchestre enlevait brillamment la *Chevauchée des Walkyries*.



CONSERVATOIRE

DE MUSIQUE ET DE DÉCLAMATION

COMPOSITION MUSICALE. — Premier grand prix : M. Le Boucher, élève de M. Widor. Premier second grand prix : M. Mazellier, élève de M. Lenepveu.

FUGUE. — Premier prix : M. Bertrand. Seconds prix : MM. Borchard et Chevaillier. Pas de premier accessit. Deuxième accessit : M. Mazellier (Jules-Marius), élève de M. Lenepveu.

CONTREPOINT. — Premiers prix : MM. Defay et Comte, élèves de M. Caussade. Seconds prix : MM. Lély et Gallon, élèves de M. Caussade ; Mlle Pelliot, élève de M. Gédalge.

HARMONIE. — *Classe des élèves hommes.* — Pas de premier prix. Second prix : M. Cellier, élève de M. Leroux. Premier accessit : MM. Richepin, élève de M. Leroux ; Saint-Aulaire la Durantie, élève de M. Pessard. Deuxième accessit : MM. Rejoux et Pilot, élèves de M. Taudou.

Classe des élèves femmes. — Premiers prix : Mlles Morhange, Guérin, Granier, élèves de M. Marty. Second prix : Mlle Hublé, élève de M. Chapuis. Premier accessit : Mlle Davaine, élève de M. Marty. Deuxième accessit : Mlle Atoch, élève de M. Marty.

CHANT. — *Concours des élèves hommes.* — Premier prix : M. Duclos, élève de M. Cazeneuve. Seconds prix : MM. Gilles, élève de M. Cazeneuve; Vigneau, élève de M. Duvernoy. Premier accessit : M. Teissier, élève de

M. de Martini; M. Vaurs, élève de M. Lassalle. Deuxième accessit : MM. Baldous et Paulet, élèves de M. Duvernoy; Ponzio, élève de M. Manoury.

Concours des élèves femmes. — Premiers prix : Mlles Gall, élève de M. Dubulle; Lapeyrette, élève de de M. Hettich. Seconds prix : Mlles Panis, élève de M. Dubulle; Chantal, élève de Mme Rose Caron; Cebron-Norbens, élève de M. Cazeneuve; Robur, élève de Mme Caron; Garchery, élève de M. Manoury. Premier accessit : Mlle Le Senne, élève de M. Cazeneuve; Faye, élève de M. Lassalle; Salva, élève de M. Duvernoy. Deuxième accessit : Mlles Delisle, élève de Mme Caron; Bourdon, élève de M. Lassalle; Amoretti, élève de M. Engel; Quinaux-Baudin, élève de M. Lorrain; Doublel, élève de M. Dubulle.

OPÉRA. — *Elèves hommes.* — Premiers prix : MM. Duclos, élève de M. Dupeyron; Gilles, élève de M. Melchissédec. Seconds prix : MM. Vaurs et Teissier, élèves de M. Bouvet. Premier accessit : M. Baldous, élève de M. Dupeyron. Deuxième accessit : M. Rigal, élève de M. Melchissédec.

Elèves femmes. — Premiers prix : Mlles Bailac et Lapeyrette, élèves de M. Bouvet. Seconds prix : Mlles Gall et Madeski, élèves de M. Bouvet; La Senne, élève de M. Melchissédec. Premier accessit : Mlles Cebron-Norbens, élève de M. Bouvet; Panis, élève de M. Dupeyron. Deuxième accessit : Mlles Bourdon, élève de M. Bouvet; Salva, élève de M. Melchissédec.

OPÉRA-COMIQUE. — *Elèves hommes.* — Premiers prix : M. Vigneau, élève de M. Isnardon. Second prix : M. Duclos, élève de M. Dupeyron. Premier accessit : MM. Sorrèze, élève de M. Melchissédec; Vaurs, élève de M. Bouvet. Deuxième accessit : MM. Ponzio, élève de M. Melchissédec; Dousset, élève de M. Isnardon.

Elèves femmes. — Premier prix : Mlle Faye, élève de M. Isnardon. Second prix : Mlle Bailac, élève de M. Bouvet. Premier accessit : Mlles Demougeot et Robur, élèves de M. Isnardon; Mme Garchery, élève de M. Dupeyron. Deuxième accessit : Mlles Jurand, élève de M. Isnardon; Cebron-Norbens et Leblanc, élèves de M. Bouvet.

TRAGÉDIE. — *Élèves hommes.* — Premier prix : M. Gerbault, élève de M. Berr. Second prix : M. Chambreuil, élève de M. Silvain. Premier accessit : MM. Tellegen, élève de M. Paul Mounet; Leroy, élève de M. Laugier; Karl, élève de M. Leloir. Second accessit : M. Garrigues, élève de M. Truffier.

Élèves femmes. — Premier prix : Mlle Ludger, élève de M. Berr. Pas de second prix. Premier accessit : Mlle Denise-Mussay, élève de M. Paul Mounet.

COMÉDIE. — *Elèves hommes.* — Premiers prix : MM. Leroy, élève de M. Laugier; de Féraudy, élève de M. Berr. Seconds prix : MM. Guilhen Puylagarde, élève de M. Berr; Lafon, élève de M. Leloir. Premier accessit : MM. Deguingand et Chambreuil, élèves de M. Silvain; Gerbault, élève de M. Berr; Gandéra, élève de M. Laugier.

Elèves femmes. — Premiers prix : Mlles Lifraud, élève de M. Truffier; Provost, élève de M. Leloir. Seconds prix : Mlles Ludger et Dantès, élèves de M. Berr; Frévalles, élève de M. Leloir. Premier accessit : Mlle Chanove, élève de M. Laugier. Deuxième accessit : Mlles Denyse-Mussay, élève de M. Paul Mounet; Reuver, élève de M. Silvain.

PIANO. — *Elèves hommes.* — Premiers prix : MM. Verd, Etlin et Nat, élèves de M. Diémer; Coye, Poillot et Polleri, élèves de M. Risler. Seconds prix : MM. Crassous et Trillat, élèves de M. Risler; Ciampi,

élève de M. Diémer. Premier accessit : MM. Gauntlett, élève de M. Risler ; Ramondou, élève de M. Diémer. Deuxième accessit : MM. Schwaab, élève de M. Risler ; Florian, élève de M. Diémer.

Elèves femmes. — Premiers prix : Mlles Tagliaferro, Debrie, Blum-Picard et Lefebvre, élèves de M. Marmontel ; Weil, Delavrancea, Clapisson, Gellibert et Beuzon, élèves de M. Philipp. Seconds prix : Mlles Boucheron et Chassaing, élèves de M. Marmontel ; Piltan, élève de M. Delaborde. Premier accessit : Mlle Landsmann élève de M. Delaborde ; Deroche et Morin, élèves de M. Philipp ; Guillou, élève de M. Marmontel. Deuxième accessit : Mlle Isnard, élève de M. Delaborde.

ORGUE. — Professeur : M. Guilmant. Premiers prix : MM. Dupré et Fauchet. Pas de second prix. Premier accessit : M. Bourdon. Deuxième accessit : M. Alain.

HARPE. — Professeur : M. Hasselmans. Premiers prix : Mlles Delgaldo-Perez (Emilie) et Chaumeil. Seconds prix : Mlles Petit et Laggé. Premier accessit : Mlles Dretz et Deldago-Perez (Maria-del-Carmen). Deuxième accessit : Mlle Rostagni.

HARPE CHROMATIQUE. — Professeur : Mme Tassu-Spencer. Premier prix : Mlle Labatut. Second prix : Mlle Goudeket. Premier accessit : M. Mullot.

VIOLON. — Premiers prix : Mlle Novi, élève de M. Berthelier ; M. Mayet, élève de M. Lefort. Seconds prix : Mlles Wolff, Soudan, Astruc et Schulhoff, élèves de M. Lefort ; Pollet, élève de M. Nadaud ; Fidide, élève de M. Berthelier. Premier accessit : MM. Krettly, Carles, et Mlle Deschamps, élèves de M. Berthelier ; MM. Sufise et Devaux, élèves de M. Nadaud. Deuxième accessit : Mlles Bineau, Goyon et M. Olmazu, élèves de M. Rémy ; M. Poirrier, élève de M. Lefort ; MM. Le Métayer et Allard, élèves de M. Nadaud.

Alto. — Professeur : M. Laforge. Premiers prix : MM. Monfeuillard, Lefranc et Bouyer. Second prix : M. Rousseau. Premier accessit : MM. Taine et Barrier.

Violoncelle. — Premiers prix : MM. Boulnois et Cruque, élèves de M. Loeb. Seconds prix : MM. Delgrange et Mas, élèves de M. Cros Saint-Ange; M. Maas, élève de M. Loeb. Premier accessit : MM. Lachurié et Bloch, élèves de M. Cros Saint-Ange; Ruyssen, élève de M. Loeb; Lopès, élève de M. Cros Saint-Ange; Laurent Longy, élève de M. Loeb. Deuxième accessit : MM. Amiel, Jamin, Dumont, élèves de M. Loeb; Challet et Dussol, élèves de M. Cros Saint-Ange.

Contrebasse. — Professeur : M. Charpentier. Premiers prix : MM. Jou, Cortiglioni et Mlle Cisin. Second prix : M. Herson-Macarel. Premier accessit : M. Demolin. Deuxième accessit : M. Leuliet.

Flute. — Professeur : M. Taffanel. Premiers prix : MM. Cléton et Chevrot. Second prix : M. Camus. Pas de premier accessit. Deuxième accessit : M. Castel.

Hautbois. — Professeur : M. Gillet. Premiers prix : MM. Mathieu et Longatte. Seconds prix : MM. Bonneau et Riva. Premier accessit : MM. Durivaux et Rigot. Deuxième accessit : M. Morel.

Clarinette. — Professeur : M. Mimart. Premier prix : MM. Hoogstoël, Quet, Blachet et Violet. Seconds prix : MM. Rouillard et Corbet. Premier accessit : MM. Lortion et Chaffin.

Basson. — Professeur : M. Bourdeau. Premier prix : M. Dhérin. Second prix : M. Thauvin. Premier accessit : MM. Chastelain et Taisne. Deuxième accessit : MM. Guilloteau et Pétrot.

Cor. — Professeur : M. Brémond. Premier prix : M. Deswarte. Second prix : M. Doyen. Premier accessit :

M. Bacquier. Deuxième accessit : MM. Bordet et Van Bedaf.

Cornet a pistons. — Professeur : M. Mellet. Premiers prix : MM. Lemaire, Cherrière, Ben Vanasek et Body. Seconds prix : MM. De Lathouwer, Béghin et Nadal. Premier accessit : M. Peyron. Deuxième accessit : MM. Rolet et Minet.

Trompette. — Professeur : M. Franquin. Prémiers prix : MM. Foveau, Chaine et Guigou. Second prix : M. Séguélas. Premier accessit : MM. Perret, Gilis et Moreau. Deuxième accessit : M. Dubois.

Trombone. — Professeur : M. Allard. Premier prix : M. Saintey. Seconds prix : MM. Lacroix et Lafosse. Premier accessit : M. Tudesq. Deuxième accessit : MM. Marin et Duchesne.

NÉCROLOGIE

Hommes de lettres et Auteurs dramatiques

Emile Abraham, Ernest Blum, William Busnach, Alfred Gassier, Alfred Herlé, Clovis Hugues, Alphonse Lemonnier, Hector Malot, Jules Maret-Leriche, Pauline Savari, André Theuriet.

Compositeurs et Artistes musiciens

Mme Arlot de Padilla, Armand Chevé, Charles Dancla, Alphonse Duvernoy, Baronne Durand de Fontmagne, Vicomtesse de Grandval, Edouard Grieg, Richard Hammer, Joseph Joachim, Edouard Mangin, Antonin Marmontel, Henri Perrey, Camille O'Meara (Mme Dubois), Georges Pfeiffer.

Artistes dramatiques et lyriques

Paul Alhaiza. Charles Badiali, Mme Bob Walter, J.-B. Carré, Carroul, Mme Georges de Cassagnac, Mme Crosnier, Sophie Cruvelli (Comtesse Vigier), Paul Daraux, Delle Sedie, Galabert, Gobin, Hansen. Hervé (Ronger), Mlle Janelli, Jipay (Jules Pérard), Lacroix Rosine Laborde, Pierre Laugier, Mlle Lemercier, Leroy, Mme Levielli-Coulon (Léonie Rivoire), Lœtitia (Berthe Dulac), Jeanne Margyl, Mathilde (Cochard), Mengal, Noizeux, Portehaut, Rézal, Saryta Bernhardt, Marie Sass, Torin (Schiffer).

Divers

Bathlot (éditeur de musique), Biers (contrôleur de théâtre), Arthur-François Chaine (souffleur de la Comédie-Française). Mme Vve Floury, Maurice Grau, Eugène Lacoste, Alexandre Lapissida, Joseph Lorimey (contrôleur de théâtre).

LA PRESSE THÉATRALE EN 1907[1]

Action. — M. J.-Joseph Renaud, critique dramatique.

Actualité française illustrée. — M. Pierre Sales.

Agence Havas. — M. Georges Visinet.

Annales politiques et littéraires. — M. Adolphe Brisson (Jean Thouvenin), critique dramatique ; M. Albert Dayrolles, critique musical.

L'Art et la Mode. — M. Edmond Stoullig.

L'Art et les Artistes. — M. Louis Schneider, critique musical.

Aurore. — M. Charles Demestre (Charles Martel), critique dramatique ; M. Paul Lévy, Courrier des théâtres.

---

1. — Les critiques dont les noms ne sont suivis d'aucune mention, sont en même temps chargés du compte rendu dramatique et du compte rendu musical.

L'assemblée générale de l'Association professionnelle de la critique dramatique et musicale s'était réunie, le 29 mai, salle Pleyel, sous la présidence de M. Camille Le Senne. Soixante-dix-huit sociétaires étaient présents. Après la lecture des rapports très applaudis de MM. Maxime Vitu, secrétaire général, et Théodore Henry, trésorier, on avait procédé au renouvellement par moitié du comité de l'Association. Avaient été élus pour deux ans, MM. Théodore Henry, Maxime Vitu, Adolphe Brisson, Anatole Claveau, Georges Boyer, Georges Daudet, C. de Néronde, Henry de Weindel. M. Camille Le Senne était nommé président honoraire. M. Adolphe Brisson était élu président de l'Association pour l'exercice 1907-1908. MM. Arthur Coquard et René Benoist étaient réélus vice-présidents pour la même période. MM. Maxime Auguste Vitu, Théodore Houry et Edmond Stoullig, étaient réintégrés dans les fonctions de secrétaire, de trésorier et d'archiviste.

Autorité. — M. Eugène Gugenheim.

Comœdia. — MM. Jean Richepin et Louis Schneider, critiques dramatiques; M. Henry Gauthier-Villars (L'Ouvreuse), critique musical; M. Villemin (L'Opéra); M. Emile Mas (La Comédie-Française); M. Julien Torchet (L'Opéra-Comique); M. Maximin Roll (L'Odéon).

La Critique. — M. G. Bans, critique dramatique; M. Albert Soubies, critique musical.

La Critique Indépendante. — M. Jacques Parès.

Echo de Paris. — M. François de Nion, critique dramatique; M. Arthur Coquard, critique musical; MM. Auguste Germain (Le Capitaine Fracasse), et R. Trébor, Soirée parisienne et Courrier des théâtres.

Eclair. — M. Paul Souday; M. Henri Darcourt, soirée parisienne.

Evénement. — M. Henri Second, critique dramatique.

Figaro. — M. Emmanuel Arène, critique dramatique M. Gabriel Fauré, critique musical; M. Robert Brussel, critique des concerts; M. Miguel Zamacoïs (Un Monsieur de l'orchestre) Soirée parisienne; M. Serge Basset, Courrier des théâtres; M. Alfred Delilia, Courrier des concerts.

France. — M. Saint-Geniès (Richard O'Monroy).

France du Sud-Ouest. — M. Fernand Bourgeat.

Gaulois. — M. Félix Duquesnel, critique dramatique; M. L. de Fourcaud, critique musical; M. Georges Capelle (G Pelca), critique des concerts; M. Adrien Vély, Soirée parisienne; MM. Edouard Noel et Lionel Meyer (Nicolet), Courrier des spectacles.

Gazette de France. — M. Georges Malet, critique dramatique; M. H. de Curzon, critique musical.

Gil Blas. — M. FERNAND WEIL (Nozière) ; M. LOUIS SCHNEIDER, critique des concerts ; M. RAOUL AUBRY et CHARLES LAMBERT (Charles Bert), Soirée parisienne et Courrier des théâtres.

Grande Revue. — M. LÉON BLUM, critique dramatique.

Guide musical. — M. HENRI DE CURZON.

Humanité. — M. ALFRED NATANSON (Alfred Athis), critique dramatique.

Indépendance Belge. — M. DE WEINDEL, critique dramatique.

Intransigeant. — M. PAUL REBOUX.

Journal. — M. CATULLE MENDÈS ; M. ANDRÉ GRESSE Critique des concerts ; MM. MOBISSON et PAUL LARGY, Courrier des théâtres.

Journal des Débats. — M. EMILE FAGUET, critique dramatique ; M. ADOLPHE JULLIEN, critique musical ; M. EDOUARD SARRADIN, Compte rendu du lendemain et Courrier des théâtres.

Justice. — M. MAXIME-AUGUSTE VITU.

Lanterne. — M. EUGÈNE HÉROS, critique dramatique ; M. BEAUCHAMPS, critique musical.

Les Lettres. — M. MARCEL BALLOT, critique dramatique.

Liberté. — M. ROBERT DE FLERS, critique dramatique ; M. GASTON CARRAUD, critique musical ; M. TH. AVONDE, Soirée parisienne et Courrier des théâtres.

Libre Parole. — M. JEAN DRAULT.

Magasin pittoresque. — M. QUENTIN-BAUCHART, critique dramatique ; M. E. FOUQUET, critique musical.

Matin. — M. FERNAND WEIL (Guy Launay), critique dramatique ; M. ALFRED BRUNEAU, critique musical ; M. J.-L. CROZE (Covielle), Courrier des théâtres.

Matin (de Bruxelles). — M. MAURICE KŒNIGSWARTHER (Maurice Varret).

Ménestrel. — MM. HENRI HEUGEL et ARTHUR POUGIN, critique musicale; M. PAUL-EMILE CHEVALIER, critique dramatique.

Mercure de France. — M. FERDINAND HÉROLD, critique dramatique; M. JEAN MARNOLD, critique musical.

Messidor. — M. JULES RENARD, critique musical.

Messager de Paris. — M. PHILIPPE HERVÉ.

Monde Artiste. — M. PAUL MILLIET, critique musical; M. EDMOND STOULLIG, critique dramatique.

Monde illustré. — M. HIPPOLYTE LEMAIRE, critique dramatique; M. AUGUSTE BOISARD, critique musical.

Monde musical. — MM. MANGEOT et DANDELOT.

National. — M. EDMOND STOULLIG.

New York Herald. — M. PIERRE VEBER.

Paris-Sport. — M. AUGUSTE GERMAIN.

Paix. — M. LOUIS SCHNEIDER.

Patrie. — M. H. DE GORSSE, critique dramatique; M. ALBERT RENAUD, critique musical; M. ICHAC, Courrier des théâtres.

Petit Journal. — M. LOUIS ARTUS; M. GEORGES BOYER (La Rampe), Courrier des théâtres.

Petit Moniteur. — M. CHASSAIGNE DE NÉRONDE.

Petit Parisien. — M. ADOLPHE ADERER (Montcornet); M. ARMAND EPHRAIM (La Herse), Courrier des Théâtres.

Petite République. — M. CAMILLE DE SAINTE-CROIX; M. THÉODORE MASSIAC, Courrier des théâtres.

Politique coloniale. — M. RENÉ BENOIST.

Presse. — M. Marcel Habert (Mondor), critique musical ;

Progrès artistique. — M. Albert Noel.

Quinzaine. — M. E. de Saint-Auban, critique dramatique ; M. Arthur Coquard, critique musical.

Radical. — M. Maujan, critique dramatique; M. Louis Schneider, critique musical.

Rappel. — M. Fernand Lefèvre, critique dramatique ; M. Albert Montel, critique musical ; M. Jules Lecocq, Courrier des théâtres.

République française. — M. Albert Blavinhac ; M. Gustave Samazeuilh, Critique des concerts.

Revue britannique. — M. Fernand Beissier.

Revue des Deux Mondes. — M. René Doumic ; M. Camille Bellaigue, critique musical.

Revue hebdomadaire. — M. Henry Bordeaux, critique dramatique ; M. Jean Chantavoine, critique musical.

Revue illustrée. — M. Louis Schneider.

Revue universelle. — M. Paul Souday, critique dramatique ; M. G. Servières, critique musical.

Siècle. — M. Camille Le Senne[1].

Soir. — M. Jacques Raymond, critique dramatique ; M. Albert Soubies (B. de Lomagne), critique musical.

Soleil. — M. E. de Saint-Auban.

Temps. — M. Adolphe Brisson, critique dramatique ; M. Pierre Lalo, critique musical; M. Adolphe Aderer, Compte rendu du lendemain et Courrier des théâtres.

1. — Au mois de novembre, M. Camille Le Senne inaugurait, en outre, à l'École des Hautes Études sociales, un « Feuilleton parlé » hebdomadaire.

Vie de Paris. — M. Grenet-Dancourt, critique dramatique.

Vie Parisienne. — M. Franc-Nohain, critique dramatique.

Voltaire. — M. Armand d'Artois, critique dramatique; M. René Benoist, Soirée théâtrale.

TABLE DES MATIÈRES

Matin (de Bruxelles). — M. MAURICE KŒNIGSWARTHER (Maurice Varret).

Menestrel. — MM. HENRI HEUGEL et ARTHUR POUGIN, critique musicale ; M. PAUL-EMILE CHEVALIER, critique dramatique.

Mercure de France. — M. FERDINAND HÉROLD, critique dramatique ; M. JEAN MARNOLD, critique musical.

Messidor. — M. JULES RENARD, critique musical.

Messager de Paris. — M. PHILIPPE HERVÉ.

Monde Artiste. — M. PAUL MILLIET, critique musical ; M. EDMOND STOULLIG, critique dramatique.

Monde illustré. — M. HIPPOLYTE LEMAIRE, critique dramatique ; M. AUGUSTE BOISARD, critique musical.

Monde musical. — MM. MANGEOT et DANDELOT.

National. — M. EDMOND STOULLIG.

New York Herald. — M. PIERRE VEBER.

Paris-Sport. — M. AUGUSTE GERMAIN.

Paix. — M. LOUIS SCHNEIDER.

Patrie. — M. H. DE GORSSE, critique dramatique ; M. ALBERT RENAUD, critique musical ; M. ICHAC, Courrier des théâtres.

Petit Journal. — M. LOUIS ARTUS ; M. GEORGES BOYER (La Rampe), Courrier des théâtres.

Petit Moniteur. — M. CHASSAIGNE DE NÉRONDE.

Petit Parisien. — M. ADOLPHE ADERER (Montcornet) ; M. ARMAND EPHRAIM (La Herse), Courrier des Théâtres.

Petite République. — M. CAMILLE DE SAINTE-CROIX ; M. THÉODORE MASSIAC, Courrier des théâtres.

Politique coloniale. — M. RENÉ BENOIST.

Presse. — M. Marcel Habert (Mondor), critique musical ;

Progrès artistique. — M. Albert Noel.

Quinzaine. — M. E. de Saint-Auban, critique dramatique ; M. Arthur Coquard, critique musical.

Radical. — M. Maujan, critique dramatique ; M. Louis Schneider, critique musical.

Rappel. — M. Fernand Lefèvre, critique dramatique ; M. Albert Montel, critique musical ; M. Jules Lecocq, Courrier des théâtres.

République française. — M. Albert Blavinhac ; M. Gustave Samazeuilh, Critique des concerts.

Revue britannique. — M. Fernand Beissier.

Revue des Deux Mondes. — M. René Doumic ; M. Camille Bellaigue, critique musical.

Revue hebdomadaire. — M. Henry Bordeaux, critique dramatique ; M. Jean Chantavoine, critique musical.

Revue illustrée. — M. Louis Schneider.

Revue universelle. — M. Paul Souday, critique dramatique ; M. G. Servières, critique musical.

Siècle. — M. Camille Le Senne[1].

Soir. — M. Jacques Raymond, critique dramatique ; M. Albert Soubies (B. de Lomagne), critique musical.

Soleil. — M. E. de Saint-Auban.

Temps. — M. Adolphe Brisson, critique dramatique ; M. Pierre Lalo, critique musical ; M. Adolphe Aderer, Compte rendu du lendemain et Courrier des théâtres.

---

1. — Au mois de novembre, M. Camille Le Senne inaugurait, en outre, à l'Ecole des Hautes Etudes sociales, un « Feuilleton parlé » hebdomadaire.

Vie de Paris. — M. GRENET-DANCOURT, critique dramatique.

Vie Parisienne. — M. FRANC-NOHAIN, critique dramatique.

Voltaire. — M. ARMAND D'ARTOIS, critique dramatique; M. RENÉ BENOIST, Soirée théâtrale.

TABLE DES MATIÈRES